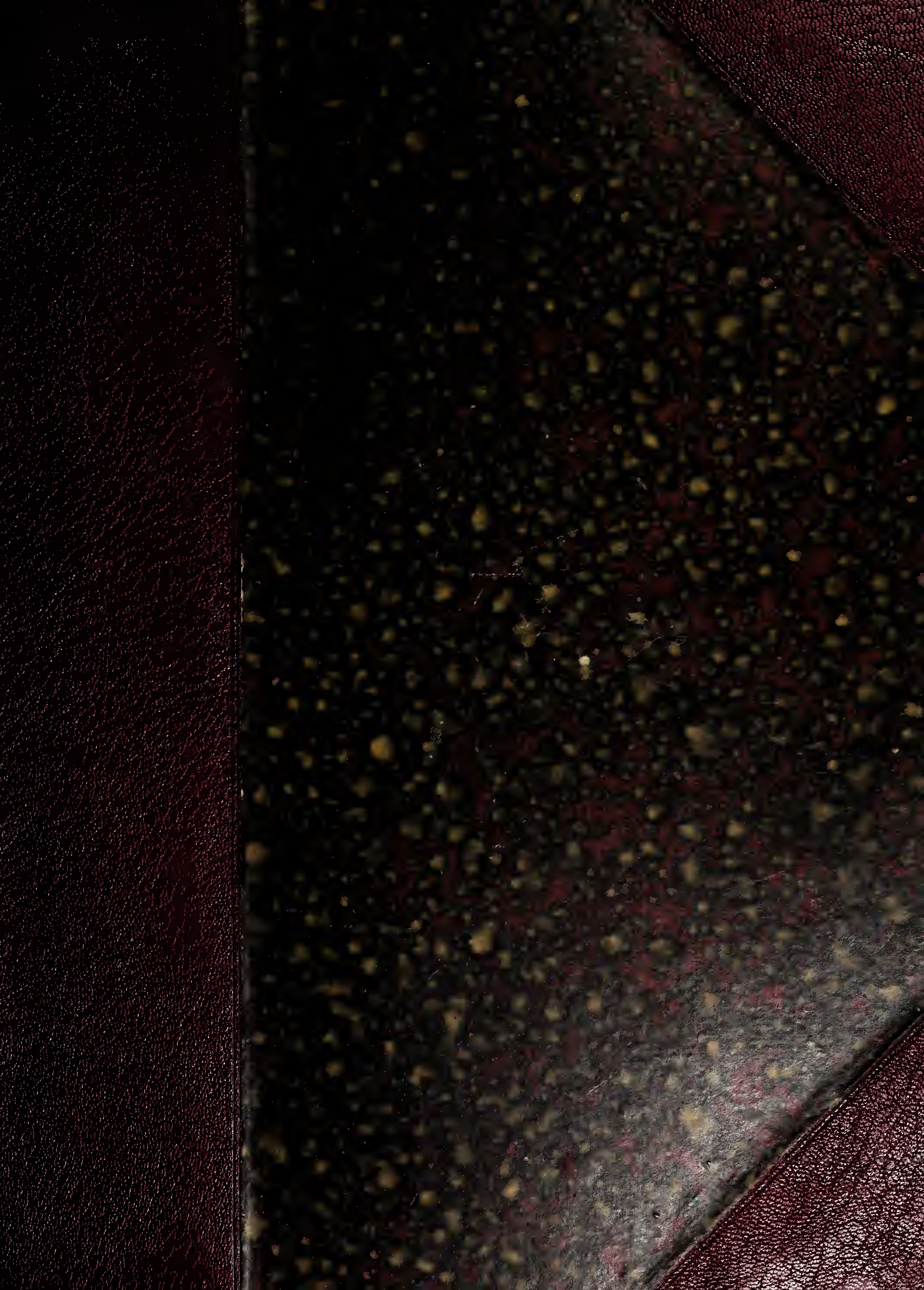






LA

SAINTE VIERGE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

ET

ICONOGRAPHIQUES

PAR

ROHAULT DE FLEURY

AUTEUR

DU MÉMOIRE SUR LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

M DCCC LXXVIII

LA
SAINTE VIERGE

« Vous et votre Mère, vous êtes les seuls qui soyez purs absolument en tous points, car en vous, Seigneur, il n'y a point de souillure ni *aucune tache en votre Mère.* »

(*Saint Éphrem,* hymne 27, str. 8. — *Lehir :* saint Éphrem et la Poésie syriaque au v[e] siècle; Études bibliques, t. II, p. 413.)

LA
SAINTE VIERGE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES
ET
ICONOGRAPHIQUES

PAR

ROHAULT DE FLEURY

AUTEUR
DU MÉMOIRE SUR LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

M DCCC LXXVIII

LA

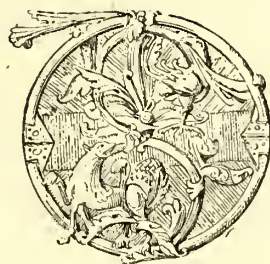
SAINTE VIERGE

SANCTUAIRES ET IMAGES

CHAPITRE I.

ROME.

CATACOMBES.



DANS l'immense pèlerinage auquel nous convions nos lecteurs vers tous les lieux qui possèdent des sanctuaires ou des images de la sainte Vierge, il est naturel de commencer par Rome, gardienne fidèle des traditions de son culte et de ses plus antiques représentations, et à Rome par les catacombes, où nous trouvons les chartes les plus claires de notre noblesse religieuse.

La première pensée du voyageur chrétien dans la ville éternelle est consacrée à ces galeries souterraines où reposent les cendres de six millions de nos pères en Jésus-Christ et qui se déploient, dit-on, sur une longueur de 900 kilomètres. La campagne romaine en est véritablement labourée; dans certaines régions suburbaines, lorsqu'on aperçoit un tertre, un certain mouvement de terrain que les archéologues distinguent aisément, on est sûr d'y découvrir un cimetière. Les premiers chrétiens firent pendant trois siècles le siége de la Rome païenne, et on peut dire que les catacombes en furent les galeries de sape et comme les lignes de circonvallation. Elles forment un dédale de corridors de hauteur variable, d'une largeur moyenne de 0m,80, présentant de distance en distance des espèces de chambres carrées *(cubicula)*, qui à une certaine époque servirent d'oratoires. Au IIIe siècle, l'Église romaine avait vingt-six grands cimetières distincts, nombre correspondant à celui des paroisses de la ville à cette époque; il faut en ajouter une vingtaine d'autres moins étendus et appartenant à quelques familles chrétiennes; ce qui donne un total d'environ quarante-six catacombes.

Bosio, dans son gigantesque travail, avait le dessein d'exhumer des cimetières chrétiens les

preuves de l'identité de nos dogmes, de nos sacrements avec les croyances primitives. M. de Rossi a repris ce thème avec une sagacité merveilleuse, et on peut dire qu'il a reformé notre catéchisme avec les inscriptions. Tout s'y retrouve : depuis les prophéties bibliques jusqu'à l'Eucharistie et à la Communion des saints, notre symbole sort vivant et vainqueur de ces sépulcres; la croyance à l'éminente dignité de Marie, à sa maternité divine n'y paraît pas avec moins d'évidence et de clarté que le reste de la doctrine.

Des hérétiques et même des catholiques peu éclairés ont avancé que le culte de la sainte Vierge ne datait que du concile d'Éphèse, en 431. Il suffit de voir les peintures des catacombes pour être convaincu qu'il est bien antérieur et remonte aux temps apostoliques. M. de Rossi a jeté encore sur cette question une lumière qui a éclairé les plus incrédules et leur a présenté une sorte de démonstration mathématique. C'est en nous aidant surtout de son remarquable travail que nous décrirons les figures, la plupart dessinées par nous sur place ou d'après des photographies.

Principales images. — La sainte Vierge, dit M. de Rossi, est représentée surtout de deux manières chez les anciens chrétiens : *assise*, elle tient son divin fils entre ses bras; *debout*, elle lève les mains comme pour prier. Dans cette attitude, il est quelquefois difficile de la distinguer des orantes, quoique certainement ce soit souvent la sainte Vierge que les artistes aient voulu peindre comme, par exemple, sur les coupes de verres ou sur le célèbre marbre de Saint-Maximin, en Provence.

Le sujet de la composition est ordinairement déterminé ou par les mages qui apportent leurs offrandes ou par d'autres signes certains; ainsi la femme assise et tenant son petit enfant dans ses bras ou près de la crèche, accompagnée du bœuf et de l'âne, sont sans contredit des images de la sainte Vierge; le bœuf et l'âne n'ont guère d'abord été représentés que sur les sarcophages. Les mages commencent à se montrer au IIe siècle.

Nous ne pouvons étudier toutes les madones que nous offrent les catacombes et dont on porte le nombre au moins à une vingtaine. Nous choisirons les plus anciennes et celles qui par leur valeur artistique ou leur conservation méritent le mieux de fixer notre attention. Nous les présenterons autant que possible dans l'ordre chronologique, puis nous chercherons les signes qui ont déterminé notre classement.

Cimetière Sainte-Priscille, Ier ou IIe siècle. (Pl. LXXVIII.)—La première qui se présente est une madone du cimetière Priscille, découverte en 1851; une étoile, signe qui accompagne presque toujours la sainte Vierge, ne permet pas de douter qu'elle soit figurée par cette peinture. Elle tient l'enfant divin sur ces genoux; elle a sur la tête un petit voile et porte une tunique à manches courtes et le pallium par-dessus. Vers la gauche du spectateur, un homme jeune encore, ayant une barbe légère, se tient debout, vêtu seulement du pallium. Il lève la main droite et montre de l'index la Vierge et l'étoile qui est au-dessus de la tête de la mère de Dieu; sa main gauche serre un volumen. M. de Rossi se demande quel peut être ce personnage; la première pensée s'arrêterait à saint Joseph; mais saint Joseph n'est jamais représenté avec un volumen; ce ne peut donc être qu'un prophète de l'ancienne loi. On trouve encore ce prophète dans une fresque du cimetière Sainte-Domitille, que nous décrirons tout à l'heure. (Pl. LXXX.) En rapprochant ce monument et d'autres du même genre de celui qui nous occupe, on ne peut douter que ce personnage ne soit le prophète Isaïe, prédisant la maternité de la Vierge, et que l'étoile ne soit celle qui devait naître d'elle pour illuminer l'univers. Nous prouverons plus loin la haute antiquité de ce monument.

Cimetière Sainte-Domitille. (Pl. LXXIX et LXXX.)— La seconde et la troisième images de Marie dans le cimetière de Sainte-Domitille sont

décrites ainsi par un voyageur moderne : « Le cimetière de Domitille est une des nécropoles les plus vastes de Rome; il n'a pas moins de trois étages superposés dont les galeries forment un labyrinthe inextricable; nous arrivons bientôt à un lucernaire qui montre la profondeur extraordinaire à laquelle on est descendu et les différents étages qu'il éclaire de sa lumière argentée. Nous nous replongeons ensuite dans le noir dédale où mon guide s'aventure avec une hardiesse sûre d'elle-même. Néanmoins, après une course assez longue, pendant laquelle j'avais peine à défendre du courant d'air la flamme de ma bougie, il s'apercoit qu'il a dépassé le but et nous revenons sur nos pas.

« Enfin nous entrons dans une chapelle, et il me désigne au-dessus d'un arcosolium un reste de peinture très-effacé, représentant, au dire des des archéologues les plus compétents, l'image de la sainte Vierge et d'un prophète. (Pl. LXXX.) On voit à gauche un personnage debout, élevant la main droite en manière d'allocution, drapé, barbu et les pieds posés sur l'archivolte de l'arcosolium. La tête est très-fruste; mais le jet des draperies, dont l'ensemble est bien conservé, la franchise de l'attitude, la touche hardie qu'on saisit encore nettement sur les pieds et les mains, rangent cette composition parmi les bonnes peintures antiques.

« Bosio l'a publiée[1], Perret l'a reproduite[2], mais en l'attribuant par erreur au cimetière Callixte.

« Au-dessus de la tête du prophète, on a creusé dans un temps postérieur un loculus qui coupe la partie supérieure de la fresque ; cependant on distingue encore une masse d'architecture peinte à l'ocre pour désigner les tours de pierre, et au delà, appuyée à ces tours, la partie inférieure d'une figure assise qui tient un enfant sur ses genoux. L'humidité a causé ici de si grands ravages qu'on ne découvre nettement que les pieds de la femme et ceux de l'enfant. Le reste du groupe se devine par une teinte qui dessine encore les lignes principales.

1. *Roma Sott.*, p. 255.
2. *Catac.*, vol. I, pl. XXI.

« Bosio et après lui M. de Rossi et l'abbé Martigny n'hésitent pas à voir ici l'image de la sainte Vierge, à laquelle un prophète annonce ses grandeurs divines ; le prophète serait Isaïe, qui a beaucoup prédit sur la mère du Sauveur, ou Michée, qui montrerait de son geste la ville de Bethléem, devenue si illustre par la naissance de Jésus-Christ : *Et tu Bethleem Ephreta parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egreditur qui sit Dominator in Israël.* La porte de ville, dont le haut est coupé par le *loculus,* doit être restauré dans le style antique, comme celles de Sainte-Majeure ou du Virgile du Vatican. M. de Rossi rapproche avec infiniment de raison ce sujet de celui du cimetière de Priscille, qui répond victorieusement aux ennemis de la sainte Vierge en nous la montrant ici sans les mages et indépendante de toute pensée historique, car il ne semble pas que dans l'espace laissé libre on ait pu trouver la place des mages.

« Après notre station devant ce précieux reste, dont on verra bientôt tomber les derniers et pâles débris sous les boursouflures de l'enduit, nous avons repris notre course dans le labyrinthe. Cette fois le chemin a été plus rapide et plus facile, et nous nous sommes arrêtés bientôt dans un corridor devant la fameuse madone que M. de Rossi montre le plus souvent aux visiteurs.

Pl. LXXIX. — « Jusqu'à présent cette madone, accompagnée de quatre mages, a été représentée avec un caractère de raideur et de dureté qu'elle n'a pas : sa tête est empreinte d'une grâce qu'on n'a pas assez reproduite et qui est bien éloignée de la décadence. La fermeté de la touche, la justesse de la main, si l'on peut dire ainsi, brillent ici comme dans les meilleures fresques antiques. Les yeux sont frustes aujourd'hui, mais dans les traits encore respectés par le temps et l'humidité, tels que le galbe du cou, la bouche, le dessous du nez accusé par l'ombre qui donne le modelé et l'expression à la lèvre supérieure, on reconnaît une manière magistrale qui n'appartient qu'aux grandes époques. M. de

Rossi reproche à ce tableau la forme trapue de ses personnages ; il émet là une opinion qu'on doit partager, quand on se rappelle que la proportion des figures devint de plus en plus écrasée à mesure que les artistes s'écartèrent des traditions pures du dessin antique. Ici toutefois, le peintre a peut-être été forcé à cette disposition par le manque de hauteur entre les deux *loculi* qui limitaient impérieusement son tableau. Ajoutons qu'il est difficile de juger absolument cette fresque dans l'état de délabrement auquel elle est réduite ; ainsi la tête et la main du Sauveur, qu'on distingue maintenant à peine, paraissent d'une grosseur choquante. Il est mieux, pour fixer son jugement, d'envisager les parties intactes, la main de la sainte Vierge, par exemple, qui acclame l'arrivée des mages, et dont le geste est aussi vrai qu'expressif, et surtout les mages eux-mêmes auxquels les dessinateurs les plus rigoristes ne pourraient rien reprocher, enfin les larges guirlandes qui se balancent au fond du tableau, et qui nous rappellent les meilleures compositions de Pompéi ou les récentes découvertes du Palatin. »

M. de Rossi regarde ce monument comme du IIIe siècle, et sa position dans un corridor, dans un endroit indépendant des chapelles qui leur furent nécessairement postérieures, loin des arcosolia du IIIe siècle, permettrait de remonter encore plus haut. La sainte Vierge porte une dalmatique avec liserés de pourpre, et sur la tête un voile court. L'enfant Jésus a une petite tunique ornée de quatre *calliculæ* de pourpre cousues au bord inférieur du vêtement et sur les épaules : les manches sont étroites et garnies de bandes de pourpre.

Au mois de janvier 1870, comme j'étais allé visiter ce cimetière avec une troupe de pèlerins français, en arrivant devant cette ravissante image de la madone, un de nous eut l'heureuse idée d'entonner le *Magnificat !* Que de pensées élevées, douces, émouvantes m'ont saisi pendant ce cantique que nos pères dans la foi, il y a seize ou dix-sept siècles, disaient peut-être déjà là devant la tombe des martyrs ! Je n'oublierai jamais ce chant, soutenu par les voix jeunes et viriles des séminaristes qui nous accompagnaient.

Cimetière Saint-Callixte. (Pl. LXXXI.) — Notre quatrième image, tirée des catacombes, appartient à celle de Callixte, le plus célèbre cimetière[1]. Nous continuons à son propos les extraits déjà commencés : « L'entrée du cimetière Callixte est très-voisine de celle de la catacombe Domitille, à trois cents mètres au plus : tout s'y préparait pour la fête du lendemain, la sainte Cécile; mais bientôt nous dépassons la région offerte aux explorations du public, et nous parvenons au but de notre pèlerinage assez avant dans le labyrinthe. Mon guide m'arrête devant un arcosolium taillé dans la muraille du corridor. On croit que dans cette situation ces arcs funéraires étaient réservés aux simples fidèles, tandis que les arcosolia pratiqués dans les chapelles étaient construits pour les martyrs aux frais de la communauté chrétienne. Il m'aurait été impossible de découvrir cette fresque si elle ne m'avait pas été spécialement montrée, et j'ai eu grand'peine à la copier, parce qu'elle occupe le dessous de la voûte ; mais j'ai été bien récompensé de mes peines par la valeur même de cette belle peinture, dont nous ne possédions pas de photographie, et dont toutes les copies jusqu'à présent manquent de précision et surtout de cette naïveté qui fait le charme infini de cette image.

« La madone est enveloppée dans les plis d'une ample tunique bordée de bandes de pourpre. Ses cheveux blonds cachent à moitié leurs ondes sous un voile de gaze bleue qui retombe légèrement sur les épaules. De la main droite, la Vierge fait signe aux trois mages d'approcher avec confiance, pendant que le petit enfant Jésus semble déjà les bénir. »

« Cette peinture peut se comparer surtout à celle des saints Pierre et Marcellin, dont elle doit être à peu contemporaine ; mais elle l'emporte infiniment sur cette dernière par le senti-

1 De Rossi, p. 89, B.

ment et la noblesse de la pose. Ici la tête est légèrement inclinée et la main tendue; tout y respire la douceur de l'accueil. Dans le cimetière Saint-Marcellin, elle serre l'enfant comme une mère qui craint de se le voir ravir; ici elle le donne aux hommes et l'associe à l'adorable mystère de la Rédemption. Ici elle est voilée, c'est-à-dire, suivant l'interprétation des usages de Rome, elle est mère, et, comme telle, elle doit partager avec les nouveaux adorateurs du Christ les faveurs de son amour : là, sa tête découverte n'indique que sa virginité, et elle presse contre son cœur celui auquel elle l'a consacrée; on voit dans ce parallèle quelle notable différence éclate entre ces deux œuvres, qu'au premier coup d'œil on pourrait croire semblables. Ajoutons, comme artiste, que la fresque de Saint-Callixte est très-supérieure; l'ampleur de la robe qui laisse voir à peine le brodequin gauche est plus digne; le mouvement des jambes qui ne sont pas croisées est plus noble; enfin, dans l'ensemble de la composition, je découvre ici un abandon, une simplicité et aussi une dignité souveraine que la seconde est loin de m'offrir.

« Devant et derrière la madone le peintre a figuré des arbres dépouillés de leur feuillage. En s'écartant si complétement du texte évangélique et de l'*intrantes domum* qui nous transporte dans un intérieur de maison, il a dû obéir à une pensée symbolique. Était-ce pour montrer l'époque à laquelle eut lieu l'adoration, je n'oserais le dire; il faut plutôt en chercher l'explication dans l'état du monde que l'artiste a voulu représenter par ce signe de tristesse. En effet, l'humanité était tombée dans une sorte de mort morale, dans un froid funeste loin du soleil divin. La venue du Messie était comme le lever du soleil : *Erit tibi Dominus in lucem sempiternam*[1], comme le retour du printemps qui allait bientôt ramener la lumière dans le ciel et les fleurs sur la terre. »

Nous avons reproduit le plus naïvement possible cette belle peinture, qu'il faut plutôt considérer comme une légère esquisse. On remarquera, par exemple, dans les deux coups de pinceau indiquant les yeux, un défaut d'ensemble qu'une œuvre réfléchie n'aurait pas admis. Plusieurs parties ont grandement souffert, la main gauche n'existe pour ainsi dire plus, et les plis de la tunique le long du trône sont aussi très-frustes.

1. *Isaïe*, X, 19.

Cimetière Saints-Pierre-et-Marcellin. (Pl. LXXXII.) — Notre cinquième figure, que nous avons mise en parallèle avec celle de Saint-Callixte, est tirée du cimetière Saints-Pierre-et-Marcellin, où elle remplit toute la lunette d'un arcosolium. La sainte Vierge assise serre l'enfant dans ses bras, elle est accompagnée de deux mages qui lui apportent leurs offrandes; sa tunique est bordée de pourpre; elle n'a pas de voile, pareille en cela aux mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, et suivant l'usage des jeunes filles qui avaient coutume d'aller nu-tête avant leur mariage. Tertullien estimait conforme à la modestie chrétienne qu'une jeune fille prît le voile aussitôt après ses fiançailles. La figure que nous examinons a 50 centimètres de hauteur [1].

Cimetière Sainte-Agnès. (Pl. LXXXIII.) — Notre sixième figure de Marie est tirée du cimetière Sainte-Agnès. La sainte Vierge a les bras ouverts dans l'attitude d'une orante, son fils est devant elle. Elle porte un voile et son cou est

1. La fresque est bien fruste; nous avons pu heureusement, grâce à une photographie de M. Parker, l'étudier à notre aise et la restaurer; la tête de la sainte Vierge est la partie le mieux conservée; je crois pouvoir affirmer l'exactitude du dessin que j'en donne. — La tête de l'enfant ne saurait non plus présenter de doute sérieux. En cherchant bien, on retrouve les pieds de la sainte Vierge tels que M. Mariani les a dessinés, mais le centre du tableau est, je dirai, presque illisible, et je crains que ce consciencieux dessinateur n'ait pas tenu compte, lorsqu'il a placé les deux mains l'une sur l'autre, des trois doigts qui apparaissent au-dessus du poignet droit et qui appartiennent à coup sûr à la main gauche; de cette manière on voit l'enfant bien tenu et naturellement.

Il est impossible de discerner le bas des vêtements de l'enfant, j'inclinerais à croire qu'il était emmaillotté. — La sainte Vierge est assise sur un fauteuil comme aux cimetières Domitille, Callixte, et sur les sarcophages.

orné d'un riche collier; un pallium de matrone est jeté par-dessus sa tunique, et retombant symétriquement sur les bras paraît former deux larges manches. Le monogramme du Christ est répété à droite et à gauche du tableau, et chaque fois la courbe du *Rho* s'arrondit vers le groupe comme pour mieux indiquer l'intention et le sens de ces deux monogrammes. Ce double monogramme se retrouve au cimetière Callixte où il accompagne de même symétriquement une image de Notre-Seigneur assis entre quatre évangélistes, ce qui semble clairement désigner qu'il s'agit dans notre image de sa figure et de celle de sa divine mère.

On remarque dans cette fresque un style tout différent de celui des fresques précédentes, et l'on y voit poindre une nouvelle manière. Le galbe des visages n'est pas allongé comme dans les fresques byzantines, mais il règne déjà sur les traits une sorte d'expression hiératique, dans l'ensemble un goût de symétrie qui, développé par le pinceau des Grecs, a formé depuis le type appelé byzantin, dont les monnaies impériales nous ont présenté de nombreux modèles et dont voici le premier exemple.

Age des peintures. — Une des choses le plus difficiles est de déterminer l'âge de ces peintures; on ne pourrait le faire qu'en traçant l'histoire et la topographie de chaque cimetière et de ses monuments. Les indications tirées du style des peintures ont une valeur considérable, mais ne suffisent pas pour préciser; il y a dans les traditions, l'exécution et l'individualité de chaque artiste beaucoup de marge, et nous n'avons aucune série d'exemplaires datés qui puissent servir de type. Des découvertes récentes ont rapproché les limites, mais il s'en faut beaucoup que nous puissions distinguer avec certitude sur nos fresques le style contemporain des Flaviens, par exemple, de celui qui florissait sous Trajan et sous Adrien, et l'on devra toujours en contrôler l'examen par l'histoire, la topographie et l'épigraphie de chaque hypogée.

M. de Rossi pense que la Vierge en orante du cimetière Sainte-Agnès, la plus étrangère aux formes classiques de l'art païen, est la moins antique; il la croit cependant du IVe siècle, et la comparaison avec d'autres monuments évidemment de cette époque la fait remonter à Constantin. Si l'on considère l'autre limite de cette série, on verra que la Vierge du cimetière Priscille devant le Prophète est la plus belle de toutes et doit remonter au IIe siècle ou peut-être à la seconde moitié du Ier. Elle est d'un style éminemment classique, la nature même des draperies dénote une haute antiquité. (Pl. LXXVIII.) Le pallium porté par le Prophète et son épaule nue, la tunique à manches courtes de la sainte Vierge, ne sont certainement guère postérieurs aux vêtements peints dans les fresques de la maison du père de Tibère que l'on a découvertes, il y a peu d'années, sur le mont Palatin. Une des peintures les plus remarquables de cette maison représente une rue et plusieurs personnages, soit dans la rue, soit aux fenêtres et balcons. Plusieurs femmes sont coiffées en cheveux; l'une d'elles, à la croisée, a la tête garnie d'un voile couvrant la tête comme dans la plus ancienne de nos catacombes. Si l'on compare ces costumes du temps de Notre-Seigneur à celui de la Vierge du cimetière Priscille, on est frappé de leur ressemblance. Le manteau relevé sur la tête, les manches courtes, les cheveux serrés en bandeau sur le front, ne peuvent laisser de doute sur la contemporanéité de ces peintures, l'une s'étalant dans le Palatin, l'autre se cachant dans les catacombes.

Mais sans sortir des catacombes, si l'on compare la peinture du cimetière Priscille avec d'autres dont l'âge est plus certain, avec celles des plus anciennes chambres du cimetière Domitille, on remarquera l'infériorité de ces dernières et, par conséquent, l'antériorité du cimetière Priscille. La décoration des *loculi* entre lesquels on a peint la sainte Vierge y est plus belle; l'absence des *calliculæ* est encore un signe d'archaïsme qui se rencontre dans le cimetière de Saint-Marcellin. Les figures de ce dernier cimetière sont trapues et lourdes. Malgré la difficulté de ces

appréciations, M. de Rossi, avec sa grande sagacité, se prononce pour l'antériorité du cimetière Priscille et rapporte cette peinture, soit au temps des Flaviens et de la prédication apostolique, soit à l'époque de Trajan (98 + 117) et d'Adrien (117 + 138) et au plus tard à celle des premiers Antonins.

Actuellement, si nous consultons l'histoire, nous arrivons au même résultat. Ce cimetière est des plus anciens; les premiers explorateurs des catacombes, Ciacconi, Vinghius, Baronius et Bosio, le considèrent comme ayant servi de sépulture aux premiers Pudens chrétiens. Priscille, fondatrice de ce cimetière, mère de Pudens et aïeule des vierges Pudentienne et Praxède, vivait dans les temps apostoliques. Suivant les actes de ces saintes qui cependant ne sont pas exempts de graves difficultés, Pudentienne fut inhumée par son père Pudens *in cœmeterio Priscillæ*. Praxède ensevelit le prêtre Symétrius avec une foule d'autres martyrs près de son père et de sa sœur *in cœmeterio Priscillæ;* elle-même y reposa plus tard. A l'appui de ces faits on trouve dans ce cimetière l'empreinte d'un cachet de Pudens Félix plusieurs fois répété sur le ciment qui scelle un *loculus*.

L'épigraphie dénote également une très-haute antiquité; jamais les solennelles formules de l'épigraphie chrétienne ne figurent ici, sauf un seul exemple de l'*in-pace ;* mais on y donne fréquemment aux morts le salut apostolique : *Pax tecum, pax tibi*. La forme des lettres est tracée d'après un type très-usité à Rome dès le commencement du IIe siècle.

Entre cette peinture au moins du commencement du IIe siècle et celle de l'orante du IVe, viennent se placer le Prophète du cimetière Domitille, accompagnant un arcosolium et la Vierge entre quatre mages, du même cimetière; celle aux trois mages du cimetière Callixte[1] et celles aux deux mages des cimetières Saint-Pierre-et-Saint-Marcellin. Cette dernière peinture paraît postérieure aux trois autres, mais toutes datent certainement du IIIe siècle.

Quant à l'âge de la madone de Sainte-Agnès que plusieurs archéologues ont attribué au IIe ou IIIe siècle, nous y trouvons un signe qui doit la faire descendre chronologiquement plus bas : nous voulons parler des sigles dont cette image est accompagnée à droite et à gauche et dont on n'a pas encore observé d'exemple avant le IVe siècle. M. Le Blant, dans la savante préface de ses inscriptions, cite les plus anciens monuments qui en portent l'empreinte : un monument public en 377 ; une colonne à Saint-Paul-hors-les-murs en 390; l'inscription d'Adelphius au musée de Bordeaux, 405 ; une pierre au musée de Lyon, 493, etc. On ne saurait donc d'une manière plausible, malgré la beauté de sa facture, supposer à cette peinture une plus haute ancienneté.

Les objections faites contre l'antiquité du culte de la sainte Vierge tombent, comme on le voit, devant l'examen de ces peintures. On a dit d'abord qu'on ne l'avait pas représentée avant le concile d'Éphèse, et lorsque les catacombes ont renversé cette allégation, on a prétendu qu'elle ne s'y trouvait qu'à l'état de figure historique, accessoire nécessaire de la scène comme les mages eux-mêmes ; or dans les six peintures que nous venons d'étudier, trois sont sans les mages, savoir : celle du cimetière Priscille, une de celles du cimetière Domitille et celle du cimetière Sainte-Agnès. Les trois autres sont figurées avec deux, trois ou quatre mages. La vérité historique semblerait exiger que, suivant la tradition exactement adoptée sur les sarcophages et dans les temps postérieurs, on représentât trois mages. Ne doit-on donc pas voir

1. Le cimetière Callixte est le plus célèbre de tous ceux de l'Église romaine. Cette célébrité lui vient du caractère qui, dans les dernières années du IIe siècle, fut donné à cette nécropole sacrée, le caractère de sépulture solennelle et pour ainsi dire officielle de l'Église et de ses chefs qui lui fut maintenu jusqu'à la paix constantinienne, si bien que tous les pontifes romains, de Zéphirin à Miltiade, durent y être ensevelis. — L'ensemble de ces monuments correspond à la fin du IIe siècle, à la durée du IIIe et aux débuts du IVe.

dans ces tableaux non un souvenir historique, mais une pensée symbolique qui, dès les deux premiers siècles, s'empara des images de Marie pour les entourer d'un culte inférieur seulement à celui de Dieu? Dans toutes les peintures que nous avons passées en revue, elle occupe le centre du tableau et les personnages placés latéralement sont secondaires, afin de mieux marquer l'honneur qu'on voulait lui rendre. Concluons donc que l'antiquité de ce culte est irréfutable devant les monuments.

Catacombes diverses. — Nous pourrions fermer ici la liste des images des catacombes, car celles que nous avons montrées suffisent à mettre en évidence l'origine simultanée de l'introduction de la foi chrétienne et du culte de Marie dans les murs de Rome et le caractère idéal de ce culte; bien des protestants ont vu s'évanouir leur erreur devant une lumière si précise, et d'autres, ne voulant pas encore avouer que ces catacombes sont pleines de nos croyances, ont du moins confessé qu'elles n'avaient aucun rapport avec le protestantisme. Toutefois, à titre de renseignements, nous citerons encore plusieurs madones auxquelles leur caractère incertain ou leur dégradation enlèvent un intérêt si direct.

Le cimetière des Saints-Thrason-et-Saturnin offre une fresque divisée en trois parties. Au centre, est une femme en prière que plusieurs personnes regardent comme la sainte Vierge; à droite, un pontife accompagné d'un diacre reçoit les vœux d'une jeune fille qui se consacre à Dieu; à gauche, une femme assise tient un enfant dans ses bras. La Vierge centrale, de ses bras étendus, semble protéger les deux états de la virginité et de la maternité[1].

On y voit aussi une Adoration des mages. (Garrucci.)

Cimetière Saints-Nérée-et-Achillée[2]. — La catacombe des saints Nérée et Achillée renferme une fresque qui remonte au temps de Domitien, quelques années à peine après le martyre de saint Pierre et de saint Paul. Elle représente encore la vierge Marie assise sur un trône, revêtue du costume des riches matrones romaines et offrant le Sauveur à l'adoration des trois mages.



Le *cimetière Hermès* a fourni à la vénération romaine une madone dite *Prima primaria*, dont nous donnons ci-dessus un croquis; les retouches lui ont enlevé complétement son caractère antique.

Cimetière Balbine[1]. — Dans le cimetière Balbine, contigu au cimetière Callixte et qui prit le nom de Saint-Marc après la paix de l'Église, on trouva, en 1867, une Adoration des mages dans un arcosolium peint, mais dont les couleurs étaient presque effacées. Les mages sont à peine visibles, excepté le dernier, dont on reconnaît facilement le costume persan.

Cimetière Saint-Valentin[2]. — Nous pouvons, sans nous éloigner des catacombes, étudier des images de Marie à des âges bien postérieurs; ainsi le cimetière *Saint-Valentin* ou *Saint-Jules* via Flaminia contient une madone que Bosio a reproduite et qui rappelle celle de Sant-Urbano. La sainte Vierge nimbée, voilée, pose ses mains sur les épaules de l'enfant; on lit sur les côtés SCA DI GENETRIX.

DI est ici placé pour *Dei*. Il semble que l'on ait supprimé l'E qui se prononce forcément avec le D, comme au mot ISPRITVS, la lettre P com-

1. *Rosier de Marie*, IV, 525.
2. *Revue de l'Art chrétien*, VI, p. 200.

1. *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1867, p. 89.
2. D'Agincourt, pl. XII, *Peint.* n° 8.

prenant en elle la voyelle. On voit de même VRBCA pour VRBICA, DP pour DEP, c'est-à-dire *deposita*.

Malheureusement nous n'avons pu voir cette fresque, le cimetière étant devenu inaccessible aux plus curieux explorateurs, et nous sommes forcé de nous en rapporter à la gravure. Le nimbe, le voile, l'attitude des mains, autant qu'on peut en juger de la sorte, nous paraissent appartenir au VIII[e] siècle.

Dans ce même cimetière, on voyait encore représenté un crucifiement : Notre-Seigneur revêtu du colobium talaire, la sainte Vierge au pied de la croix, tous deux nimbés, et selon l'usage, depuis si répandu, le soleil et la lune figurés au-dessus de la scène[1].

Bosio a reproduit aussi une Visitation qu'il dit avoir copiée dans le même cimetière[2].

On se tromperait en pensant que les catacombes ne forment qu'une étroite ceinture autour des murailles de Rome[3]. Les nécropoles des premiers chrétiens disséminées dans tout le Latium sont autant de témoins de la vaste diffusion de la foi et, hâtons-nous d'ajouter, du culte de Marie.

(Pl. CLII.) — Boldetti découvrit en 1720 celles d'Albano, dites *alla Stella*. Dans le fond d'une des cryptes où s'assemblaient les fidèles, au-dessus d'un tombeau qui semble avoir servi d'autel, on voit représentés à mi-corps le Sauveur entre la sainte Vierge et saint Smaragdus. Ce groupe a été plusieurs fois publié et toujours d'une manière inexacte. Jésus-Christ, figuré dans le style byzantin avec le nimbe cruciforme autour de la tête, tient un livre gemmé dans sa main droite. La sainte Vierge a la tête couverte d'un voile sombre ; au-dessus, on lit cette inscription grecque en lettres latines tracées en blanc : MITER THEV.

A gauche de Notre-Seigneur, saint Smaragdus dirige une main vers le Sauveur et tient de l'autre un livre gemmé; il porte une large tonsure et au-dessus de sa tête l'épigraphe MA. VS. Le long de la bande inférieure, peinte en rouge, on lit la mention de celui qui avait fait exécuter ces images. L'art et le type de la peinture semblent accuser le IX[e] ou le X[e] siècle. Cette fresque est certainement beaucoup plus moderne que les autres peintures du cimetière d'Albano et se rapporte au temps des derniers pèlerinages dans ces cryptes sacrées.

1. Garrucci, *St. dell'arte Christ*, pl. LXXXIV.
2. *Voy.* à la *Visitation*, pl. LXXXIV.
3. *Bulletin d'arch.*, 1869.

Églises antiques. — Dès les premiers siècles, au-dessus des catacombes, la campagne romaine s'est garnie d'églises dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

A *Morena*, dans les environs de Tusculum, il existait un sanctuaire dont la munificence de Léon IV nous révèle l'existence ; nous lisons dans sa vie (845 + 855) la nomenclature des dons qu'il octroya à plusieurs églises, entre autres à *Santa-Maria-de-Morena* et *Santa-Maria-di-Frascati*. (*In Ecclesia Sancta Genitricis Dei, quæ ponitur in Morrenico fecit vestem*, etc.)

Ces églises, dont plusieurs, on le voit, étaient placées sous le vocable de la sainte Vierge, devinrent le centre de colonies agricoles se substituant aux antiques villas romaines. Elles étaient déjà vénérables par leur ancienneté lorsque Léon IV leur fit ses largesses, et un siècle plus tard, après les cruelles invasions dont souffrit le Latium, elles étaient désertes et désolées.

La chronique bénédictine nous signale à Nepi, du temps de Théodoric, une église dédiée à la sainte Vierge[1], une autre sous le roi Pepin, dite *Sancta-Maria in Fundo-Polliano*.

Sur les confins de la vallée Mariana s'élevait au X[e] siècle une église intitulée *Sancta-Maria-in-Diaconia*, que nous signalent les bulles de 955 et de 962. Elle fut bientôt après abandonnée[2].

Entre le huitième et le neuvième mille de l'Appia et de la Latine, il existait, en 950, un domaine appelé *Palumbarium cum ecclesia deserta in honore Sanctæ Mariæ D. genitricis*,

1. Pertz, *Scriptores*, III, 698.
2. *Bulletin d'arch.*, 1872, 113.

et cum monumento suo, quod est crypta rotunda[1]. Le monument circulaire existe encore, mais son nom est inconnu; quant à l'église, on n'en découvre pas vestige, et la première origine doit être de beaucoup antérieure à l'an 950, époque où elle était déjà déserte.

Les premiers sanctuaires dédiés à Marie avaient été enfouis sous terre comme des semences, semences fécondes, que le premier rayon de paix tombé sur l'Église fit aussitôt sortir de terre. Après Constantin, les obscures chapelles des catacombes vont être remplacées non-seulement par les modestes églises que nous venons de signaler, mais encore par les immortelles basiliques de Sainte-Marie-in-Transtévère, de Sainte-Marie-Majeure, etc., monuments de victoire et de triomphe. Désormais le culte de Marie va se déployer au grand jour et, après l'avoir brièvement examiné dans l'ombre des catacombes, nous allons le suivre dans la multitude de sanctuaires qui se sont ouverts pour lui donner asile. Le grain de senevé de l'Évangile, par une pousse miraculeuse, à peine jeté en terre, à peine sorti du sol, va devenir un grand arbre sur lequel aimeront se reposer et chanter tous les oiseaux du ciel.

1. *Bull. d'arch.*, 1873, p. 109.

MUSÉES.

LATRAN.

Avant de chercher dans les innombrables églises de Rome les madones qui doivent par leur époque se trouver comprises dans cette étude, nous devons en signaler quelques-unes que nous fournissent les musées.

(Pl. LXXXIV). — Un sarcophage antique du Latran nous offre une figure de *femme* entre saint Pierre et saint Paul; ce groupe occupe le centre du monument. Le bon Pasteur, portant une brebis sur ses épaules, est répété dans les deux compartiments qui l'accompagnent. Ce bas-relief a un parfum d'antiquité qui attire et qui charme; on y trouve encore les restes de l'école grecque, dont la lumière a éclairé si longtemps le monde des arts; les draperies sont belles, amples, majestueuses; mais on sent que le nu est moins étudié; les mains sont lourdes, les figures d'une proportion écrasée qui montre l'arrivée rapide de la décadence.

Je sais que de graves objections se sont élevées contre l'attribution de cette figure à celle de la très-sainte Vierge; on a dit qu'elle personnifiait l'âme du défunt et on cite l'exemple de celle qui tient le nom de *Cristina* écrit sur son volumen. Nous sommes loin assurément de nier chez les ordonnateurs de ces sortes de bas-reliefs une pensée quelquefois étrangère à la mère de Dieu; cependant lorsqu'on voit Marie sur les verres dorés ainsi représentée entre les princes des apôtres, lorsqu'on voit cette même figure sur un autre sarcophage du Latran[1], à côté d'Ève qui symbolise la mère de Dieu dans l'Ancien Testament, je ne puis m'empêcher de supposer que ces types anonymes, plus souvent qu'on ne le pense, ont eu en vue l'Église ou Marie que l'on confond sous les mêmes traits. J'ajouterai même que l'inscription d'un nom sur le volumen n'est pas une preuve absolument contraire, car l'idée d'avoir son nom inscrit sur le registre qu'elle tient dans les mains est souverainement consolante pour un chrétien mourant.

VATICAN.

Manuscrit de Cosmas. (Pl. LXXXVII.) — La riche bibliothèque Vaticane, où l'on peut puiser tant de sujets pour illustrer l'histoire de la sainte Vierge, nous offre encore plusieurs types intéressants de madones qui doivent figurer dans notre cadre. Elle conserve, entre autres, un des manuscrits les plus curieux de l'antiquité, une topographie chrétienne de Cosmas que M. Labarte cite comme étant du IX[e] siècle et copiée sur un autre du VI[e]. Si l'on considère la forme on-

1. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de la peinture*, I, 23.

ciale des caractères, c'est au moyen âge qu'il faut l'attribuer; mais si l'on s'arrête aux figures, on ne peut nier qu'elles n'aient un goût antique qui rappelle les peintures profanes et chrétiennes contemporaines des temps apostoliques. Montfaucon l'attribue à Cosmas, Égyptien qui florissait sous l'empereur Justin. C'est un volume carré de 0m,33.

Au folio 76, on voit représentés le Christ, la Vierge, saint Jean-Baptiste, Zacharie et Élisabeth debout, figures de 0m,22 à 0m,23, et en haut trois cercles renfermant les têtes de Siméon et d'Anne la prophétesse. La pose de Marie est à peu près celle que nous retrouverons dans les crucifiements du moyen âge; elle lève les bras pour prier et rejette par ce geste les plis ondulés de son manteau; les draperies sont belles et s'harmonisent parfaitement avec l'attitude générale qui respire la noblesse et la fierté [1].

M. S., nº 39. On trouvera au milieu de la Pl. CI une madone sur un trône fort riche; elle tient l'enfant Jésus et, ce que nous n'avions pas encore vu, elle lui présente une hostie au lieu de la pomme ordinaire.

Ivoire de Rambona. (Pl. XLVI.) — Un ivoire du xe siècle, au musée du Vatican, présente le Sauveur crucifié avec quatre clous, entre la sainte Vierge et saint Jean, qui n'ont rien de particulier; ce qui distingue surtout cette sculpture, c'est la figure de la louve allaitant Rémus et Romulus au-dessous de la croix, qui montrent bien l'origine romaine de ce bas-relief : on y lit plusieurs inscriptions latines, au-dessous de la louve : *Romulus et Remulus, a lupa nutriti;* sur le bras droit de la croix, au-dessus de la Vierge, *Mulier en;* au-dessus de saint Jean : *Discipule ecce;* sur le titre de la croix : *Rex Judæorum;* au-dessus de la croix entre deux figures représentant le soleil et la lune : *Ego sum JHS Nazarenus.* Enfin le haut de l'ivoire est occupé par un médaillon, portrait de Notre-Seigneur bénissant à la manière grecque.

(Pl. XCIX.) — Sur le revers de cet ivoire, la sainte Vierge, assise sur un trône, tenant l'enfant divin sur ses genoux, est accostée de deux séraphins aux six ailes. L'enfant tenant un livre est devant elle, au milieu, comme sur les médailles des empereurs grecs du ixe et du xe siècle. L'inscription constate l'érection d'un monastère consacré aux saints Grégoire et Sylvestre par une nommée

1. Nous donnons ici une description des peintures que nous avons le plus remarquées dans ce manuscrit : fº 55, le bon Pasteur, une brebis sur les épaules, entouré de quatre brebis qui le regardent comme dans les catacombes; — 56, Énoch; — 57, le Sacrifice d'Abraham, rappelé dans plusieurs scènes; — 58, Melchisédech; — 60, Isaïe; — 61, David, dont le nom, suivant l'usage des miniaturistes, est écrit en abrégé DAD, et Salomon, puis six cercles ou zones dont les huit rayons sont occupés par une figure de femme; — 66, Élie enlevé au ciel sur un char d'or très-petit traîné par deux beaux chevaux rouges et laissant son manteau à Élisée; — 69, Jonas jeté à l'eau rappelant encore les catacombes: deux hommes nus sur un navire le précipitent et un monstre ouvre sa gueule pour le recevoir; plusieurs pages ensuite sont consacrées à des prophètes; — 72, Jésus-Christ entre deux séraphins; — 75, Daniel entre deux lions, peinture magnifique; — puis d'autres pages nous offrent les Évangélistes; — 83, toute l'histoire de saint Paul : 1º ébloui par les rayons du soleil; 2º renversé; 3º debout un livre à la main; cette figure, dont nous avons dessiné la tête, rappelle bien le type ordinaire du grand apôtre; 4º saint Paul et saint Ananias partant à la conquête spirituelle du monde; — 89, le Christ dans une gloire ovoïde; — 96, un disque rouge dans lequel est tracée une belle tête lançant ses rayons sur la terre qui est au-dessous; une particularité assez singulière a fait représenter les montagnes par de petites saillies droites, pour montrer probablement la manière dont elles sont diversement éclairées par le soleil suivant leur inclinaison; — 114, un roi reçoit les hommages d'Isaïe qui lui présente trois personnages exactement dans l'attitude et avec le costume des mages que l'on voit dans le manuscrit des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, admirable produit de l'art grec conservé à la Bibliothèque nationale de Paris sous le nº 510. Comme dans ce manuscrit, les trois personnages sont coiffés d'une tiare qui n'est plus le bonnet phrygien des catacombes, mais qui affecte la forme d'un dé à coudre. Au-dessous, quatre personnages semblables aux trois de la ligne supérieure et le roi debout regardant avec étonnement un astre placé dans le haut, à gauche.

Outre un grand nombre de belles planches à figures, on voit une foule d'images qui ont trait au fond de l'ouvrage et donnent une idée de la science géographique de ce temps; entre autres un carré long représentant le vide, puis un carré inscrit, l'Océan, puis un autre carré, la terre, et au milieu la mer romaine, etc.

Ageltrude, Olderic étant abbé. *Confessoris Dni scis Gregorius Silvestro Flaviani cenobio Rambona Ageltruda construxi quod ego Oldericus infimus Dni serbus et abbas sculpire mini sit in Domino.* Amen [1].

Les inscriptions qui séparent ces images sont remplies de barbarismes ; celle sous la sainte Vierge veut dire : « A l'honneur des confesseurs du Seigneur, les saints Grégoire, Sylvestre et Flavien, donné au monastère de Rambona, que moi Ageltrude ai édifié. »

L'impératrice Ageltrude est célèbre dans les monuments et dans l'histoire à la fin du IX[e] siècle. Le monastère de Rambona paraît avoir été fondé en 892. Le vrai nom du monastère devrait être Arabona, c'est-à-dire *Ara bona.*

Chacune des feuilles du diptyque a 0m,30 sur 0m,14. (Buonarotti : vetri — diptyque d'ivoire p. 257.) Buonarruoti

Peinture byzantine. — Une petite peinture byzantine de 0m,13 sur 0m,17 figure la madone et l'enfant : on n'en voit que les têtes, dont le caractère assez beau est tout byzantin. Le reste est couvert avec une plaque d'argent repoussée qui paraît dater du dernier siècle. Devant cet ouvrage grec, on est fort embarrassé pour fixer un âge. L'art byzantin, enveloppé dans d'immuables traditions, paraît avoir bravé les changements de temps dans une sorte d'immortalité pétrifiée.

Pierres gravées. — ~~Allegranza~~ Vettori (*Nummus æreus veterum christianorum*)[2] donne un type qui provient du musée Vettori et avait probablement fait partie du musée chrétien du Vatican où il ne se trouve plus. Il est intéressant parce qu'il reproduit un type qui se retrouve sur beaucoup de tableaux grecs, par exemple, celui de S. M. del Popolo. La sainte Vierge est à mi-corps, tenant l'enfant Jésus à sa gauche. On lit d'un côté : M̅P̅ Θ̅Y̅ et de l'autre : I̅C̅ X̅C̅. La pierre sur laquelle cette madone est gravée est un héliotrope, « espèce d'agate parsemée de points rougeâtres sur un fond vert obscur ». C'est un quartz rhumboïdal.

L'abbé Martigny a emprunté à Allegranza (*Num. ær.*, p. 61) l'image d'une pierre gravée antique qui provient du musée Vettori, et que, comme tant d'autres trésors de ce genre, nous n'avons pas retrouvée au musée du Vatican. La sainte Vierge y est représentée dans l'attitude de la prière, les bras étendus, la tête nimbée et voilée. Contre sa poitrine, selon le type byzantin, est l'enfant Jésus avec le nimbe crucifère. L'un et l'autre sont placés dans une espèce d'urne qui de chacun de ses flancs, comme de deux sources, laisse échapper un ruisseau. Dans le champ sont gravés les sigles M̅P̅ Θ̅V̅, *Mater Dei,* et de plus le mot Ἡ ΠΗΓΉ, *fons.* Ce dernier mot s'applique au Dieu enfant qui est la source où nous devons aller par Marie, selon les paroles d'Isaïe : *Haurietis in gaudio de fontibus Salvatoris*[1].

Jaspe sculpté. (Pl. CXL.) — Le musée chrétien possède un jaspe sanguin de 0m,045 dans sa plus grande dimension; nous l'avons dessiné au double de l'original; c'est un bjou grec : l'inscription, l'inclinaison de la tête amoureusement penchée vers l'enfant ont tout à fait le style byzantin. On a élevé des doutes sur son ancienneté; toutefois les pierres dures semblent moins se prêter que la pâte de verre aux falsifications modernes; et, de plus, le jaspe sanguin a été fort usité par les artistes lapidaires du moyen âge byzantin. Je ne serais pas éloigné d'attribuer cette madone au XI[e] siècle. Sa pose debout avec l'enfant Jésus dans les bras n'est pas une preuve contraire, comme on peut s'en convaincre devant les monnaies des empereurs d'Orient et divers ivoires.

Boîtes eucharistiques. (Pl. CI.) — Nous voici devant un ravissant bijou en ivoire, monté avec des filigranes d'or. C'est une boîte à hosties,

1. Barbier de Montault, *Bibliothèque Vaticane*, p. 66.

2. *Romæ*, 1737, in-4°, p. 37. ce livre, imprimé sans nom d'auteur, est de Vettori. C'est dit expressement par Venuti dans un monitum à la fin de : De cruce Cortonensi dissertatio. Liburni 1751.

1. L'abbé Martigny, 660. Dictionnaire des antiq. chrét. — Vierge (La Sainte) § VIII. 1ère edit. p. 661. 2e edon p. 792.

comparable à une bonbonnière de 0m,073 de diamètre et 0m,025 à sa plus grande épaisseur. Sur la face, le médaillon central de 0m,032 de diamètre, présente le divin Crucifié fixé par quatre clous et accompagné de quatre personnages. Douze autres médaillons de 0m,012 de diamètre contiennent chacun une figure nimbée en buste.

Sur la face postérieure trois saints docteurs grecs dans un médaillon central entouré de quatre émeraudes. Des filigranes disposés en dessins très-fins servent d'encadrement et de monture. Si l'on ouvre la boîte, on trouve à l'envers du crucifix la sainte Vierge les bras étendus, et devant elle l'enfant Jésus bénissant à la manière grecque. Les douze têtes dans les petits médaillons qui l'entourent sont toutes nimbées; quelques-unes portent des couronnes royales. A l'opposé et à l'envers des trois saints, on voit au milieu trois anges assis à table devant l'eucharistie et environnés de douze têtes nimbées.

Ces deux derniers ivoires sont chargés d'inscriptions. J'aurais été tenté d'attribuer ce bijou au IXe siècle, mais Mgr Barbier de Montault, si compétent dans la matière, n'ose pas le faire remonter au delà du XIIe. Quoi qu'il en soit, c'est presque un miracle de fini et de délicatesse; il est impossible d'imaginer plus d'art condensé autour d'un trésor que l'on veut honorer. L'art heureusement est ici supérieur à la matière, de sorte qu'il a pu échapper à la rapacité d'une aveugle postérité. La madone, les bras étendus, rappelle beaucoup les médailles impériales de Byzance.

Une boîte à eucharistie en bronze doré est disposée exactement comme la boîte en ivoire que nous venons de décrire, mais beaucoup moins belle. Elle se compose d'un cercle central où l'on voit la sainte Vierge en orante, et en avant l'enfant Jésus bénissant, et tout autour douze petits cercles comprenant des figures à mi-corps. On voit encore les charnières qui servent à unir les deux valves et l'anneau par lequel on le suspendait sur la poitrine.

Une autre boîte à eucharistie, beaucoup plus petite, se compose de deux plaques de 0m,045 de diamètre, ayant au centre le crucifix et trois saints sur le revers, mais aucune image de la Vierge.

Manuscrit 752. — Un beau manuscrit grec très-curieux, contenant malheureusement fort peu de chose sur la sainte Vierge, compris sous le n° 752, forme deux gros volumes de 0m,33 sur 0m,28, avec une pagination continue de 491 feuillets : il se compose de deux colonnes, l'une de texte en gros caractères, l'autre de notes en caractères plus fins, et paraît de la même époque que le missel 1156, mais d'une main moins habile.

A la première page on voit David entouré de musiciens jouant de toutes sortes d'instruments; une danseuse est en bas; au f° 7, il danse devant l'arche d'alliance; le f° 18 nous ramène à des scènes évangéliques : il est divisé en neuf compartiments où l'on voit la Purification, le Crucifiement, l'Ascension avec la sainte Vierge, la Pentecôte, l'Assomption dans laquelle Notre-Seigneur prend sa mère dans ses bras, et l'élève au ciel, etc. Les folios qui suivent représentent d'autres sujets évangéliques, puis des batailles, des prisonniers conduits la gangue au cou, très-souvent Jésus-Christ assis, parlant à deux hommes debout; un enterrement de moines; Jésus-Christ dans le temple recevant David. Le f° 448 a une apparence profane, quoique les deux personnages qui le composent soient nimbés : ils sont assis l'un à côté de l'autre; l'un d'eux joue de la lyre; Moïse dénoue les cordons de sa chaussure; Jonas, coiffé de cheveux blancs, entre dans la gueule du monstre, qui ressemble à ceux des Catacombes; les enfants dans la fournaise; enfin, pour nous dédommager de cette longue course stérile pour nos études, une délicieuse miniature nous offre la sainte Vierge avec l'Enfant : elle est certainement d'une autre main que les peintures que nous venons de passer en revue, et d'une grâce impossible à rendre. (Pl. CXX.)

BIBLIOTHÈQUE BARBERINA.

Aquarelles. — On voit, à la bibliothèque

du Vatican, trois manuscrits très-intéressants qui proviennent de la bibliothèque Barberina, ils sont de la même main, ou au moins de la même facture qu'une collection curieuse exécutée par ordre du cardinal Barberini et qu'il fit placer dans sa bibliothèque. On dit que, soustraits à leur premier dépôt, on les trouva chez un revendeur; ils furent achetés pour le Vatican, après que le pape eut amplement dédommagé la famille Barberini. Les images du Vatican sont des copies malheureusement inexactes de peintures antiques, dont quelques-unes sont tirées des Catacombes et qui rappellent des originaux actuellement détruits.

Ces manuscrits sont catalogués sous les numéros 5407, 5408, 5409.

Le premier est un in-folio de 0m,30 sur 0m,24, contenant 128 feuilles : la page 14 donne la Vierge du cimetière Priscille. Quelque inexacte qu'elle soit, elle peut servir à compléter ce qui manque de la fresque. La page 22 nous offre une sainte Vierge en orante avec l'inscription : *Dei-paræ Virginis imago in basilica Lateranensi, quæ creditur ex illâ S. Lucæ extracta est autem in abside dictæ basilicæ opere vermiculato seu musivo.* On voit ensuite de charmantes aquarelles largement traitées, saint Jacques, saint Jude et la série des apôtres.

Les deux volumes sous les numéros 5408 et 5409 sont du même format; le premier contient les sujets suivants :

Page 1. Annonciation de Sainte-Marie-in-Transtévère.

Page 2. Nativité; on y lit : TABERN MERITORIA.

Page 3. Adoration des mages couronnés; saint Joseph est derrière la sainte Vierge.

Page 4. Nativité de la sainte Vierge.

Page 5. Présentation au temple.

Page 7. Madone dans un cercle entre saint Paul et saint Pierre, qui met la main sur la tête d'un jeune homme à genoux.

Page 8. Assomption.

Page 34. La sainte Vierge assise sur un trône tenant l'enfant Jésus sur ses genoux entre saint Pierre et saint Jean.

Les autres peintures de ces manuscrits qui nous concernent, représentent Jérémie copié à Sainte-Marie in Transtévère; Isaïe; le Christ assis entre la sainte Vierge et saint Jean qui sont debout; la sainte Vierge assise avec l'enfant entre saint Chrisogone et saint Jacques; l'abside de Sainte-Marie-in-Transtévère; la façade de Sainte-Marie-in-Transtévère avec la Madone et les vierges; sur une abside le Christ dans sa gloire avec des anges et les animaux symboliques; la sainte Vierge, saint Paul, etc.; sur une autre abside, malheureusement sans indication, le Christ entre saint Pierre et saint Paul; au-dessous, douze agneaux, et au milieu le pape Innocent III.

Le manuscrit 5409 porte au f° 37 : Notre-Seigneur en croix avec le colobium, le nimbe crucifère, les pieds séparés, entre la sainte Vierge et saint Jean, peinture du sanctuaire du pape saint Jules; au-dessous, la sainte Vierge en buste avec l'enfant. Puis une foule d'autres sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La Madone au milieu de tous ces sujets est debout et tient l'enfant Jésus sur son bras gauche; on lit aux deux côtés les sigles ordinaires[1].

Parmi les ivoires si curieux conservés dans la librairie des Barberini, nous ne pouvons oublier une plaque dont les bas-reliefs sont tout à fait consacrés à Marie. Au milieu elle paraît debout, tenant l'enfant Jésus dans les bras et largement drapée (Pl. CI) : tout autour on voit disposés de petits sujets de sa vie, tels que la Nativité, l'Entrée au temple, l'Annonciation, l'Assomption, etc. Certains critiques ont voulu faire descendre cet ivoire au XIIIe siècle, mais nous le croyons infiniment plus ancien, et nous ne serions pas surpris qu'il appartînt au Xe ou au XIe siècle.

1. *Gori*, III, 288.

CHAPITRE II.

SANCTUAIRES DE ROME.



OUS[1] venons de recueillir les premiers monuments du culte de Marie dans les catacombes. Il nous reste à le voir, comme un germe, d'abord caché sous terre, sortir tout à coup du sol et s'épanouir avec une séve merveilleuse dans les branches d'un grand arbre. Il nous reste à suivre ce culte dans les nombreuses églises romaines, gardiennes de son histoire, à visiter, à dessiner les madones qui nous montrent la vénération de tant de siècles devant la mère de Dieu et le concert de louanges qu'ils n'ont cessé de faire entendre.

On sait qu'à Rome une église en l'honneur de Marie fut élevée dès le temps d'Alexandre Sévère, sur l'emplacement d'une source d'huile qui jaillit tout à coup à la naissance du Sauveur; cette basilique, appelée aujourd'hui Sainte-Marie-in-Transtévère, fut rebâtie au IVe siècle avec les débris d'anciens monuments païens. On prétend aussi[2] que dès les premiers temps de la paix de l'Église il y avait à Rome quatre cent vingt-quatre églises, dont soixante-douze exclusivement dédiées à Marie. Aujourd'hui, les églises de la sainte Vierge sont encore au nombre de soixante-dix, sans compter les nombreuses chapelles placées dans les églises; de plus, on trouve deux mille sept cent vingt images de la sainte Vierge, dont mille quatre cent vingt sont des madones devant lesquelles brûle la nuit une lampe ou un cierge. Dans toutes les boutiques, dans toutes les maisons, on voyait une image de Marie.

SAINT-ANICETO.

Les princes d'Altemps possèdent dans leur palais une chapelle bien digne de cet édifice magnifique, et dans cette chapelle une madone qu'on prétend remonter à une époque fort ancienne. La sainte Vierge tient une verge crucifère de la main droite et l'enfant Jésus sur ses genoux, dans l'axe de sa propre figure. Il est possible que le type soit ancien, et nous le retrouvons, en effet, sur des madones du XIIe siècle aintе-Marie-in-Transtévère et à Saint-Nicolas-du-Latran; mais la figure souriante de Marie, ses regards pleins de douceur, les boucles

1. La plupart de ces initiales ont été dessinées par M. Rohault lui-même dans les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque nationale.

2. *Rosier de Marie*, VIII, p. 102.

blondes de ses cheveux qui ondulent sur ses épaules, les vêtements mollement plissés tra-



Saint Aniceto. (Palais Altemps.)

hissent la main du XVIIe siècle; il se peut même que cette peinture soit de l'époque d'une inscription de Clément XIII (1766) qu'on lit sur la porte d'entrée. Nous ne la signalons qu'à titre de copie d'un ancien original.

SAINT-ALPHONSE-DE-LIGUORI.

Cette église, peu distante de Sainte-Praxède, sur l'Esquilin, a été construite en 1855 par les Pères Rédemptoristes sur l'emplacement de la villa Caserta. C'est là, dit-on, que dans la primitive église habitait saint Clet et qu'il y bâtit un oratoire. Cet oratoire fut transformé en une belle église, après le triomphe de Constantin, laquelle Pascal II restaura magnifiquement au XIIe siècle.

Les religieux y possèdent une madone byzantine vénérée sous le titre de « Perpétuel secours » et qui reçoit les hommages du monde entier; chaque année, ils en font faire un grand nombre de fac-simile en peinture et vendent une multitude de gravures et de médailles; son culte est des plus répandus.

Voici ce qu'on sait de son histoire : Au XVe siècle vivait dans l'île de Crète un pieux marchand, possesseur d'une image miraculeuse de Marie, devant laquelle il avait coutume de prier; lorsque l'île fut menacée de l'irruption des Turcs, il craignit pour son trésor et s'embarqua dans le but de le leur soustraire. Assailli pendant la traversée par une violente tempête, il se confie à celle dont il voulait sauver l'image, et il échappe au naufrage par un prodige évident. Il va à Rome, ne voulant y passer que peu de temps; là il est averti en songe qu'il doit y laisser la sainte image. Ces faits seraient loin de prouver une très-grande ancienneté pour l'image elle-même; aussi ne la mentionnons-nous ici que parce qu'elle nous offre la reproduction d'un type très-vieux et très-populaire en Orient, où elle s'appelle la *vision terrible*. En effet, pendant que Marie serre son enfant dans ses bras, celui-ci tout à coup fait un geste d'effroi; il se retourne et aperçoit derrière lui des anges qui lui apportent les instruments de son supplice. Dans la vivacité du mouvement, il perd une de ses sandales dont la courroie s'est relâchée. Cette peinture est de proportions très-restreintes (30 × 37); sa facture rappelle celle du tableau de Saint-Augustin; les plis sont accusés par de nombreuses hachures d'or. La madone a un voile et un manteau frangé et brodé d'or, une robe rouge, l'enfant une tunique bleue et un manteau rouge, les anges des tuniques rouges.

SAINT-ALEXIS.

(Pl. LXXXVII.) — L'église souterraine de Saint-Alexis a été bâtie par sainte Aglaé en l'honneur de saint Boniface, martyr, au commencement du IVe siècle. Au Ve siècle, Innocent Ier joignit au souvenir de saint Boniface la mémoire de saint Alexis, en faisant construire une belle église sur l'emplacement du palais habité jadis par Euphemius, père de saint Alexis. Le saint y avait demeuré dix-sept ans ignoré de tous les siens, vivant sous un escalier et recueilli par la charité de son père, qui croyait n'avoir devant lui qu'un étranger. C'est une de ces madones que nous mettrons en parallèle avec celle de Saint-Sixte et de Via-Lata. Si on la compare avec cette dernière, on trouvera qu'ici le nez est plus long et moins recourbé. Le caractère est le même;

la différence essentielle consiste dans le modelé, qui est presque nul à Sainte-Marie-in-Via-Lata, quoique le dessin soit supérieur; ce modelé est ici très-prononcé et la coloration vigoureuse. La bouche est fine; les sourcils sont plus prononcés. On se trouve en présence d'une figure plus énergiquement orientale, à physionomie enflammée et qui n'a rien des mystiques madones des écoles italiennes. Quelle que soit l'authenticité de sa légende, on peut affirmer qu'une telle image vient du Levant et que cette exubérance de vie et de couleur lui donne son cachet natal.

La persécution des iconoclastes au VIIIe et au IXe siècle dura près de cent vingt ans; puis, à la décadence de l'empire, les Sarrasins envahirent ces provinces. Dans ces deux émigrations, beaucoup d'hommes pieux cherchèrent un asile en Italie et y portèrent des images qu'on y vénère aujourd'hui. C'est une antique tradition que l'image de saint Alexis fut l'une d'elles qu'on vénérait au Ve siècle à Édesse, en Syrie. L'opinion la plus probable est qu'elle fut apportée à Rome par Sergius, évêque de Damas, chassé de son siége par les Sarrasins. Une inscription qui se voyait autrefois derrière le cadre, en portait témoignage. Cette image, placée d'abord au-dessus du maître-autel, le fut ensuite sur un autel dans une chapelle latérale; en 1645, elle fut couronnée par le chapitre de Rome.

SAINT-AMBROISE.

On dit que le couvent Delle-Monache-di-S. Ambrogio fut fondé par sainte Marcelline, sœur de saint Ambroise. Saint Célestin, d'après la tradition, aurait donné à ces religieuses, à la suite du concile d'Éphèse, une image de la sainte Vierge tout à fait semblable à celle qu'on vénérait au Sancta-Sanctorum. Les archives du couvent, emportées par l'inondation du Tibre en 1599, ne peuvent à ce propos nous fournir aucun témoignage. Cette image avait été victime de nombreuses retouches pendant les derniers siècles; cependant Bombelli nous assure que la tête, le voile de Marie et la figure du Sauveur qui apparaît à droite dans une auréole circulaire, étaient intacts. On sait que Pie IX a fait restaurer ce sanctuaire, ainsi que le monastère contigu, et les a confiés aux bénédictins réformés de Subiaco. En 1874, les travaux semblaient suspendus devant les menaces des spoliateurs de l'église, et la sainte image était enlevée. Un bénédictin nous a seulement montré la niche dans laquelle on la vénérait, au-dessus d'un autel à gauche du transsept, et nous avons ainsi pu prendre les dimensions, soit 77 × 98.

SAINTE-ANNONCIATION.

Parmi les églises que les pèlerins visitent pour acquérir les indulgences, on compte cette vieille église, située hors de la ville, sur le chemin des Trois-Fontaines à Saint-Sébastien. Dans les premiers siècles du christianisme, on y érigea un hospice pour les pèlerins pauvres qui visitaient les lieux saints de la ville. Elle fut rebâtie en 1270.

SAINT-AUGUSTIN.

Nous passons de là à l'église Saint-Augustin, bâtie en 1479 par le cardinal d'Estouteville, sur



Madone de Saint-Augustin.

les plans de Baccio Pintelli. Sur le maître-autel on montre le petit cadre ordinairement voilé

qui entoure une madone de Saint-Luc. On nous soulève le voile et un bon franciscain veut bien nous fournir les traditions suivantes sur son histoire : Cette madone est attribuée à saint Luc ; elle vient de Constantinople, d'où elle aurait été envoyée à Pulchérie par Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose (450-456). Elle n'arriva à Rome qu'après la chute de Constantinople, en 1453. Avant cette date, les Grecs la vénéraient et la portaient processionnellement dans les calamités publiques ; ils l'appelaient Odigitria ou Conductrice, parce qu'elle apparut à deux aveugles, les conduisit à l'église et leur rendit la vue. Cette peinture échappa au sac de Constantinople. Le 25 mars 1482, Clément-Jean Toscanella, noble romain, qui l'avait reçue de Grecs fugitifs, la donna à l'église que le cardinal d'Estouteville venait d'achever, attestant que cette image avait été vénérée à Sainte-Sophie. Il demanda que, par honneur, on la plaçât sur le maître-autel et qu'on fermât son cadre par plusieurs clefs, dont l'une resterait en possession de sa famille. L'acte de donation fut passé devant un notaire appelé Mariano Scalibastio.

Suivant une autre version rapportée par Bombelli[1], d'après un ancien livre publié à Rome en 1504, elle aurait été trouvée dans le tombeau de saint Luc, à côté de sa tête. Cette invention eut lieu en 359. Elle fut honorée pendant des siècles à Constantinople, dans l'église Sainte-Sophie. Après la prise de cette ville par les mahométans, des Grecs fugitifs la portèrent à Rome et la donnèrent à Clément Toscanella, familier du cardinal d'Estouteville de Rouen, lequel l'offrit en 1482 à l'église de Saint-Augustin.

En 1485, pendant une peste affreuse qui sévit à Rome, le souverain pontife Innocent VIII ordonna que cette image fût promenée processionnellement dans la ville, comme autrefois à Constantinople. Sous Alexandre VII (1653), on refit magnifiquement le grand autel sur les dessins du Bernin, et on couvrit la madone de lames d'argent doré et sculpté d'ornements en relief.

1. T. I, p, 21.

En 1641, le chapitre du Vatican offrit une couronne d'or de 100 écus. On découvre l'image tous les samedis et les jours de fête de la sainte Vierge. Cette peinture est fixée sur une petite planche de bois blanc qu'on dit avoir $0^{m},45$ de hauteur sur $0^{m},34$ de largeur ; en la mesurant sur place, nous n'avons trouvé que $0^{m},30$; mais il est possible que le recouvrement du cadre soit cause de cette différence. Elle est légèrement concave. Marie tient l'enfant Jésus sur le bras gauche. Le coloris est obscur, les plis n'apparaissent maintenant que par la multitude de filets d'or qui les accusent ; le manteau est bleu, la robe rouge ; une étoile brille sur la tête.

Il est fort difficile de se prononcer positivement sur l'âge de cette peinture ; rien ne prouve l'identité de l'image de Pulchérie et de l'image grecque honorée à Saint-Augustin, et la preuve contraire se déduirait plutôt de la facture du tableau qui ne semble pas appartenir au meilleur style ni à la plus belle époque. Il est très-possible que beaucoup de copies, faites à Constantinople devant des originaux antiques, aient été transportées en Occident et entourées de la même vénération que les modèles. Sans doute le petit tableau dont nous parlons et que les miracles rendirent célèbre fut de ce nombre.

SAINT-BENOIT.

Cencio, dans son *Ordo Romanus*, mentionne une église du Transtévère appelée San-Benedetto-in-Piscinola. On dit que saint Benoît avait là sa demeure avant d'abandonner le monde, et on montre une ancienne madone sous le portique devant laquelle le saint, dit-on, aimait à prier. Cette image est placée dans une chapelle ornée de huit belles colonnes de marbre. Je ne sais ce qu'il faut penser de l'authenticité de cette tradition, mais il est probable que la madone a été repeinte ou sensiblement modifiée ; nous observerons notamment que la croix que tient l'enfant Jésus ne nous paraît pas une caractéristique ancienne. Bucelino, dans son ouvrage :

Aquila imperii Benedictina[1], en a gravé la représentation.

SAINTE-CÉCILE.

L'arc triomphal de Sainte-Cécile, avant les déplorables restaurations qui l'ont dépouillé de sa mosaïque, offrait un des monuments les plus remarquables élevés à la gloire de la sainte Vierge ; on peut dire même le plus remarquable de ce genre, après celui de Sainte-Marie-Majeure, et Ciampini ajoute qu'il fut, comme ce dernier, une protestation contre l'hérésie de Nestorius. Au sommet apparaissait la sainte Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux et assise sur un trône magnifique qui affectait, dans le style de son dossier, une forme de tabernacle. Elle était nimbée et couronnée et tenait les pieds sur un escabeau. Deux anges, de chaque côté, servaient d'acolytes au trône. Puis les dix vierges à droite et à gauche, tenant allumées les lampes ardentes de leur chasteté, dont elles présentaient les parfums à la reine des vierges. *Tunc simile erit regnum cœlorum decem virginibus quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ.* Ces figures étaient séparées par un palmier, symbole de leur victoire, et aux deux extrémités on voyait les deux villes de Bethléem et de Jérusalem, qui rappellent la naissance et la mort du Sauveur, ou les deux Églises, la juive et la chrétienne. Au-dessous, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse levant leurs couronnes vers le trône; enfin, dans la frise du bas, comme si l'auteur de cette mosaïque avait voulu y rappeler surtout la virginale pureté de Marie et celle si éclatante de sainte Cécile, douze colombes se dirigeaient vers le centre de l'arcade. Cette mosaïque, en dehors du mérite de sa majestueuse composition, avait celui non moins grand dans l'histoire iconographique qui nous occupe, de porter une date. On découvre dans le haut de l'abside le monogramme du pape Pascal qui florissait vers 817 et on lit encore sous la mosaïque subsistante :

> ✠ Hæc domus ampla micat variis fabricata metallis
> Olim quæ fuerat confracta sub tempore prisco
> Condidit in melius Pascalis præsul optimus.

Paolo Sfondrato et le XVIIIe siècle avaient porté à cette vénérable église les atteintes de leur mauvais goût, mais on peut compter la destruction de notre mosaïque parmi les plus tristes résultats des restaurations. Il ne nous en reste plus que la gravure Ciampini[1] et celle de d'Agincourt qui paraît avoir vu encore la peinture au commencement du siècle.

SAINT-CELSE.

L'église paroissiale de San-Celso, via de' Banchi, à peu de distance du pont Saint-Ange, peut revendiquer une très-grande ancienneté pour la date de sa fondation, puisqu'elle figure dans l'*Ordo Romanus*, mais elle a été complétement modernisée. La madone qu'on y honore sous le titre *delle Grazie* ne doit pas être plus ancienne que cette restauration de l'église. On dit que saint Ignace de Loyola venait souvent s'agenouiller devant elle, et que la vénération des fidèles l'environne depuis des siècles. Il faut entendre évidemment ici l'original, car nous n'avons plus qu'une copie sous les yeux. Un tableau à l'huile, peint sur toile, avec cette connaissance des pénombres et cet art du modelé, ne peut guère remonter au delà du XVIe siècle. D'un autre côté, la raideur de la pose, la régularité du visage pris complétement de face, le voile qui lui encadre les tempes, présentent les traits d'un âge plus éloigné. Il est très-probable, nous le répétons, que ce n'est qu'une copie. Le voile et le manteau de la Madone sont bleus, sa robe rouge; la tunique de l'enfant Jésus teinte neutre. Les deux nimbes d'or uni, le fond d'azur étoilé d'or.

1. Venise, 1651, in-4°.

1. *Vet. monumenta*, pl. L.

SAINT-CHRISOGONE.

Cette église, qui remonte à Constantin, exigeait une restauration sous le pontificat de saint Grégoire III. On y plaça des moines fugitifs après la persécution de Léon l'Isaurien. On montre dans le fond du chœur un tableau en mosaïque représentant la madone entre deux saints. Le manteau de la sainte Vierge est bleu, elle est assise sur un trône à dossier rouge, avec colonnettes en spirales. La tunique de l'Enfant est rose et son manteau d'or. L'église fut reconstruite en 1123 et on dit que cette mosaïque est un fragment de l'abside ; peut-être sommes-nous en présence de restaurations ; en tous les cas, je ne pense pas que le style du trône puisse nous faire attribuer cette peinture au delà du XIIIe siècle.

SAINT-CLÉMENT.

L'église de Saint-Clément est une des plus anciennes et des plus intéressantes de Rome ; une antique tradition en attribue la fondation au pape saint Clément ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait déjà du temps de saint Jérôme. Adrien Ier en refit la couverture; Léon III et Léon IV l'enrichirent d'ornements sacrés; Jean VIII rétablit le chœur. Ayant beaucoup souffert des dévastations de Robert Guiscard, elle fut reconstruite entièrement sous Pascal II, qui en avait été le titulaire avant d'être élu pape. La mosaïque du chœur fut faite par le cardinal Jacopo Tomasio, neveu de Boniface VIII en 1299.

Les fouilles pratiquées à Saint-Clément, en 1869, par le père Mullooly, permettent de préciser davantage l'histoire de cette église; il a reconnu des constructions successives : la *basilique au niveau du sol* actuel qui est du XIIe siècle; au-dessous, la *basilique de l'époque constantinienne* qui montre encore ses colonnes antiques est certainement celle de saint Jérôme ; il est probable qu'avec le temps, ces points d'appui s'écrasant, il fallut les consolider par de gros piliers de briques sur lesquels on a placé les peintures que nous voyons. Les ruines de Robert Guiscard (1084) remplirent la basilique jusqu'au sol moderne; on la releva sans doute quelques années après dans l'état actuel. L'église inférieure, jusqu'à cette destruction, au XIe siècle resta accessible.

Les peintures des scènes évangéliques, notamment celles de la Passion, semblent remonter au VIIIe siècle; elles sont placées sur le mur près du narthex. On y voit, entre autres, le tableau où figure le pape Léon IV encore vivant à cette époque (847+855). Les peintures de la vie de saint Cyrille, apôtre des Slaves, mort peu d'années après Léon IV, se placent à la fin du IXe siècle ou au commencement du Xe.

La peinture de Léon IV, découverte en 1863, a exercé et exerce encore la critique des savants. Il s'agit de savoir si elle représente l'ascension de Notre-Seigneur ou l'assomption de la sainte Vierge. Notre-Seigneur, dans une auréole portée par des anges, comme dans toutes les ascensions, domine la scène. Au-dessous, à un second rang, sa sainte mère ouvre les bras dans l'attitude de



Fragment de la fresque de Léon IV.

la prière et le regarde ; encore au-dessous et tout à fait sur la terre, sont les apôtres sans nimbes, dans des positions variées et quelques-uns levant les bras au ciel. Aux deux extrémités et au même niveau que les apôtres et sur une échelle plus grande, on voit deux personnages; celui de droite, avec un nimbe circulaire, est accompagné

des mots SCS VITVS ; le second, à gauche, portant un nimbe carré surmonté d'une petite croix avec l'inscription suivante précédée également d'une croix + SANCTISSIMUS DOM LEO ORT PP ROMANUS, que l'on pourrait traduire ainsi : « Sa Sainteté le pape Léon offre. »

Pl. CXVI. (Voyez l'article de l'*Assomption*, t. I, p. 275.)— Au-dessous de la sainte Vierge on observe une table de marbre creusée d'une niche elliptique de $0^{m},55 \times 0^{m},37$ sur $0^{m},05$ de profondeur, parfaitement régulière. C'est un marbre blanc piqué dans le fond pour y faire adhérer le mortier dont on voit encore des restes. Ce mortier blanc et fin porte l'empreinte d'un objet également elliptique qui était placé dessus et qui entrait de 0,03 dans le trou, de sorte que le mortier servant de scellement a environ $0^{m},02$ d'épaisseur. La surface extérieure du marbre est gradinée et recevait l'enduit sur lequel la fresque est peinte et qui s'étendait incontestablement jusqu'à l'objet qu'on y voyait. Était-ce une mosaïque? un bas-relief? un reliquaire? quelle en était la forme et quel en était le sujet? on l'ignore encore. Ce qui est certain, c'est qu'il occupe la place que la sainte Vierge occupe ordinairement dans les ascensions des manuscrits contemporains.

Au bas de la peinture on lit : *Quod hæc præ cuntis splendet pictura decore componere, hanc studuit præsbyter ecce Leo.* La tète de la sainte Vierge est très-fruste, les ombres y sont dessinées par une teinte légèrement bleuâtre. Le nimbe jaune est entouré d'un cercle blanc; manteau blanc avec ombres jaunes; robe lie de vin avec filets blanchâtres. Les mains sont assez bien dessinées. Les pieds manquent et occupaient l'intervalle qui reste jusqu'au marbre de l'ovale. Le fond, vert dans le haut, devient bleu en descendant et arrive à la terre rouge qui se dégrade par le bas en jaune jusqu'aux pieds des apôtres.

Les partisans de l'Ascension disent : 1° que le Christ y est représenté dans sa gloire, là, comme partout ailleurs; 2° que si la sainte Vierge est plus haute que les apôtres, l'artiste, voulant lui donner une place à part et ne pouvant le faire au milieu comme dans la Bible syriaque, aux portes de Saint-Paul et ailleurs, l'a rapprochée de son fils par la nécessité de la composition; 3° qu'on n'a jamais représenté l'Assomption dans cette forme avant le XIIe siècle.— A ces motifs, on répond qu'elle est plongée dans l'empyrée dans la zone bleue et qu'elle ne fait que toucher à la terre représentée par la zone rouge; qu'il n'est pas exact de dire que l'Assomption n'ait pas été représentée plus tôt en Occident; qu'Anastase en cite des exemples; que sur un ivoire de Saint-Gall on voit la sainte Vierge dans la même position qu'à Saint-Clément. Notre-Seigneur n'y est pas, mais le doute n'est pas possible, car on lit au-dessus *Ascensio sancte Marie;* que l'intention de représenter l'Assomption à Saint-Clément ressort de la présence des deux personnages, saint Vitus et Léon IV, dont nous avons parlé en décrivant la peinture. Léon IV, à l'occasion d'un grand *basilic* qui dévastait tout le pays, ordonna une procession qui s'arrêtait à l'église de Saint-Vitus.

Pour nous, il nous semble difficile de ne pas regarder cette scène comme celle de l'Ascension, à cause des analogies frappantes qu'elle nous offre dans le groupe céleste et dans les attitudes des apôtres. Cependant la présence de Léon IV, le pape qui établit plus solennellement à Rome la fête de l'Assomption, l'exaltation de la sainte Vierge, autorisent à voir chez l'auteur de cette fresque une idée d'honneur rendu à Marie telle que les Ascensions typiques ne nous la fournissent pas. Rien n'empêche donc de supposer, comme nous l'avons déjà dit dans le 1er volume, que, pour le peintre, l'ascension de Marie étai presque la même que celle du Sauveur, et que l'ardeur de son amour la transportait dès lors à la suite de son divin fils.

Madone dans une niche. (Pl. XCI.) — Dans cette église souterraine de Saint-Clément, au fond d'une niche carrée en plan, circulaire en élévation, de $0^{m},95$ de large sur $1^{m},70$ de hauteur et $0^{m},68$ de profondeur, on voit une madone

avec l'enfant Jésus, probablement du IXe siècle. On peut en juger en la comparant à Sainte-Marie-in-Domnica dont la date est certaine. Le dossier du trône de la sainte Vierge est semblable dans les deux images. L'usage de représenter des madones dans les niches était assez répandu aux VIIIe et IXe siècles, comme semblerait le prouver celle de Saint-Urbano-alla-Cafarella, de Saint-Zénon, etc. De même que la Madone de la crypte de Sainte-Praxède à laquelle, du reste, elle est fort inférieure, celle-ci porte une riche coiffure et de larges rivières de perles qui lui retombent sur les épaules. L'enfant Jésus bénit de la main droite et tient un rouleau de la gauche.

Crucifiement. — La sainte Vierge nous apparaît encore ici dans le crucifiement. Le Christ a le nimbe crucifère, les pieds séparés et les yeux ouverts. La sainte Vierge, les deux mains jetées en avant dans le geste de la prière, prend le rôle exclusif d'orante. Saint Jean montre d'une main son maître et de l'autre tient le volumen de l'enseignement.

SAINTS-COSME-ET-DAMIEN.

L'église Saints-Cosme-et-Damien remonte à saint Félix IV, pape, qui se servit d'un temple



Madone sur le maître-autel des Saints-Cosme-et-Damien.

dédié à Romulus et à Rémus. Restaurée par saint Grégoire le Grand, enrichie de lames de bronze par Sergius Ier, elle fut embellie successivement par Adrien Ier, Léon III et enfin Urbain VIII. On y vénère une image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, peinte sur une planche de bois de noyer. Elle est comprise dans un cadre de 0m,55 de largeur et présente une peinture byzantine de la plus triste époque [1] que l'on voit d'ailleurs assez mal sous les colliers, les bracelets, les couronnes dont on l'a couverte. Il y a énormément de repeints. La sainte Vierge porte l'enfant Jésus sur son bras droit et pose sa main gauche sur son cœur. Elle n'a plus l'air gai et souriant des anciens temps; la bouche est pendante, le nez brisé, l'air sombre. Le voile et le manteau en gros bleu, avec bords dorés; la robe de l'enfant Jésus, d'une teinte neutre, son manteau rouge. Une légende qu'on fait lire dans l'église dit que cette madone parla à saint Grégoire le Grand pour lui demander pourquoi il ne la saluait plus. Le saint lui en exprima son repentir et depuis cette époque on célébrait une messe pour le repos de son âme. Dans la crypte des Saints-Cosme-et-Damien, une fresque représente la sainte Vierge et l'Enfant, laquelle paraît dater du Xe siècle. (Crowe et Cavalcaselle.)

SAINT-DOMINIQUE-ET-SAINT-SIXTE.

(Pl. LXXXIX.) — La madone de Saint-Dominique-et-Saint-Sixte, avec celles de Sainte-Marie-Majeure, de l'Ara-Cœli et de Sainte-Marie du Peuple, passe pour l'une des plus authentiques de Rome; mais elle est cachée par des volets qui ne s'ouvrent qu'à certains jours de fête; et, tournant sur un pivot, elle regarde ordinairement le chœur des religieuses, qui jouissent ainsi continuellement de sa présence. Pour la voir, il nous fallait obtenir du cardinal-vicaire la permission d'entrer dans le couvent cloîtré, ou faire tourner l'image, ce qui n'a lieu sans certaines difficultés matérielles. Mme la supérieure a satisfait à tout, en nous donnant gracieusement une photographie magnifique, prise sur l'original et qu'on ne trouve pas dans le commerce; elle nous permit, en outre, de calquer une copie

1. Nibby, je ne sais comment, l'attribue au VIe siècle.

peinte et dit-on faite exactement d'après l'image.

La madone a son manteau retroussé sur la tête; sa main gauche est repliée sur sa poitrine et la droite s'élève comme pour prier; le manteau est violet foncé; le cadre a $0^m,48$ sur $0^m,61$. La tête, admirablement belle, conserve le type le plus original des images de la Vierge: grands yeux doux, nez long effilé, bouche petite, assez rapprochée du nez, menton peu saillant. Comparée à celle de l'église in Via-Lata et de Saint-Alexis, son attitude générale est exactement la même, sauf quelques variantes peu accentuées dans la tête. Sainte-Marie-in-Via-Lata a moins de modelé, la bouche est moins en avant. Les sourcils, ici, sont accusés comme à Saint-Alexis. A Saint-Alexis, comme à Saint-Sixte, la bouche est en avant et le voile tombe sur l'œil droit. Le costume de Saint-Sixte est plus simple; sur l'épaule gauche, on voit une étoile et au-dessus une croix blanche. Sur une des branches de la croix, on lit : IC-XC et sur l'autre NI-KA. Les manchettes et le bord du voile sont en or ornés de pierreries. On ne remarque pas les autres ornements qui se trouvent sur les deux madones auxquelles nous la comparons. En résumé, ces trois madones doivent rentrer dans la même catégorie[1].

Voici la légende poétique de cette belle madone qu'on peut lire sur un marbre dans l'église, près de l'entrée[2]: Les apôtres, avant de se séparer de la sainte Vierge, voulurent conserver à la postérité le souvenir de ses traits, et ils confièrent cette tâche à saint Luc. Longtemps vénérée en Orient, cette image, sur les ailes d'un courrier céleste, fut transportée dans la ville, non loin de la demeure de trois frères appelés Tempolus, Servulus et Cervulus, qui allaient de Constantinople à Rome. Une nuit, pendant son sommeil, Tempolus entendit une voix dans le ciel, et cette voix lui ordonnait de déposer l'image dans la tour de Sainte-Agathe, qui s'élevait à peu de distance, et là, de l'entourer d'un culte public. La grâce, répondant aux vœux des mortels, y répandit d'abondantes bénédictions, et ce lieu vit s'élever la célèbre église de Sainte-Marie-Transtibérine. La sainte image y recevait de nombreux hommages, lorsque le pape Sergius III, cédant aux conseils jaloux de quelques clercs, ordonna qu'elle serait transportée dans son palais du Latran, dans la chapelle Saint-Laurent. Une grande solennité fut préparée pour cette translation; mais voici qu'au milieu du chemin, le ciel semble s'irriter de cette hardiesse : soudain le tonnerre mugit au milieu

1. Voir les madones de Saint-Alexis et de l'église In-Via-Lata, pl. LXXXVII.

2. Inscription à droite en entrant dans l'église : Hic ad altare majus servatur illa bmae Virginis imago quæ à S. Luca evangelista delineata colores et formam divinitus accepit; Diù in oriente culta cœlesti demum disposito vectore angelico, in urbem venit nec longè ab hospitio trium fratrum Tempoli, Servuli, Cervuli qui Constantinopoli Romam petiverant; sedem nacta quorumdam culpa delituit. Tandem dormienti Tempolo vox cœlo reddita conquisitam in D. Agathæ in turri proxime condi jubet, ac honorem publicum instaurari. Tum diù mortalium votis cœlo gratia respondit et loco nomen Mariæ Transtyberinæ monialium dedit, donec Sergius III quorumdam obliquo zelo inductus, ædi lateranæ inferendam decrevit, indicta mox supplicatione publica, ferebatur ingens pignus ('collacrii mentibus) ob tanti naturam tesori sacris virginibus ubi ad locum (splenis dicebatur) perventum, repente turbato cœlo mugire tonitrua, coruscare fulgura, ferire fulmina, cunctis attonitis inviti pignorio bajuli fixi hærent; itur ad pontificem. Is perculsus illico adest, ac fusis votis, suis acceptam manibus, reliquum itineris ad Lateranum defert; miracula crebrescunt miraculis, nocte in secuta eodem unde prius sublata divinitus reponitur, mœstisque sororibus gaudia geminat. Novitate ictus iterum Sergius anxius advolat, sedulo inquirens ex antistia audit, nocte intempesta deplorantibus orbitatem suam virginibus Deumque orantibus celeste donum per fenestram illapsam, pristino loco concedisse; re probata, Pontifex jussa damnat, sacrum ibidem solemne facit, addito virginibus sacro peculio, locum prœdiis et muneribus auget. Hæc illa est imago quæ S. Gregorius magnus (ex S. Antonin.) supplex Romam lustravit, fugata que, pestilitate angelo pacis nuntio è culmine Adriani reginam cœli lætare jubente, salutem urbi restituit multis deinde annis ad Transtyberim cultam; Honorii III jussu S. Domenicus patriarcha deductis ad sanct. Sextii virginibus, devoti gestatam detulit et ne religione læta navaret, interposuit, si fors, ut olim, divinitus imago revertisset; ipsis quoque mandato solutis loco standum esse contigit ea translatio, ad S. Sixtii, anno MCCXIX, febr. XXIV, prima quadrag. dom. inde post annos commoditate virginibus in urbe frequentiori et salubriori laxata huc concessit sub anno MDLXXV. feb. VII.

des nuages émus, la foudre lance des éclairs et des flèches; les porteurs étonnés s'arrêtent sous leur fardeau et refusent de le porter plus loin. On court avertir le pontife de ces prodiges; il se rend lui-même sur le lieu de cette scène, et, après avoir prié le Tout-Puissant, il prend l'image dans ses mains augustes et achève ce qu'il restait de chemin à faire pour parvenir au Latran. Les merveilles succèdent aux merveilles. Au milieu de la nuit, un bras céleste et invisible reprend le trésor, le replace à l'endroit dont on l'avait enlevé, au milieu des transports de joie des pauvres sœurs. Instruit de ce nouveau miracle, Sergius s'enquiert lui-même; il apprend que les religieuses, pendant qu'elles versaient leurs prières et leurs larmes de douleur aux pieds de Dieu, virent tout à coup par la fenêtre entr'ouverte leur image chérie apparaître et venir reprendre chez elles sa place accoutumée. Devant cette évidence miraculeuse, le pontife révoque ses ordres, il célèbre la messe devant la sainte peinture, comble les religieuses de richesses et de faveur et ordonne, comme une sorte d'expiation, que le chapitre du Latran fournirait l'huile de la lampe qui brûlait devant la Madone. Sous le règne de saint Grégoire le Grand, une peste terrible s'étant déchaînée sur Rome, le pape prit la sainte image et la promena processionnellement dans les rues de la ville; c'est à la suite de cette solennité que le fléau s'arrêta et qu'on vit l'ange de la paix au sommet du tombeau d'Adrien entonner le *Regina cœli lætare*.

Longtemps après, sur l'ordre d'Honorius III, saint Dominique voulut transférer les religieuses de Sainte-Marie-in-Transtévère au couvent de Saint-Sixte, qui leur avait été assigné; il essaya d'user de persuasion auprès des religieuses, qui objectaient leur madone et la prédilection qu'elle paraissait avoir pour leur demeure; elles étaient déterminées à ne jamais se dessaisir d'un pareil trésor, dont le déplacement opposait de grandes difficultés au projet. Après plusieurs pourparlers, le saint finit par vaincre leur obstination, en ajoutant que si encore une fois la madone retournait au Transtévère, on n'insisterait plus sur leur déplacement. Dominique, craignant quelque tumulte populaire, fit la translation pendant la nuit et au milieu des plus grands honneurs (24 février 1219). La sainte Vierge parut agréer ce que son grand serviteur faisait de l'image, car elle la laissa à Saint-Sixte, où elle fut entourée de religieuses plus soumises et mieux réglées qu'au Transtévère. Une nouvelle translation du couvent devint nécessaire sous Pie V, parce que le quartier de Saint-Sixte-le-Vieux était devenu dépeuplé et peu salubre; le couvent fut reporté dans l'emplacement où nous l'allons visiter aujourd'hui, au-dessus du forum de Nerva, au sommet du Quirinal. »

SAINT-NOM-DE-MARIE.

Dans le pèlerinage que nous faisons aux madones de Rome, nous sommes obligé de multiplier les stations; voici sur la place Trajane une église dédiée au saint nom de Marie et à son grand serviteur saint Bernard, qui mérite de nous arrêter. Choisissons pour notre visite un samedi,



Madone du Saint-Nom-de-Marie.

une solennité de la confrérie et le moment où les cierges illuminent le maître-autel. Alors gravissons l'étroit escalier qui conduit sur l'estrade, et là nous aurons l'occasion la plus favorable de voir et d'étudier l'antique madone grecque qu'on va vénérer. C'est une belle peinture byzantine dont on reconnaît aussitôt le style à la grandeur démesurée des yeux, qui semblent proportionnés aux regards d'amour qu'ils envoient à l'enfant Jésus; nez long, mais sans exagération; narine relevée avec fierté, petite bouche, manteau bleu ourlé d'or, voile avec bordure et frange d'or L'Enfant, porté sur le bras droit, est vêtu d'une

robe rouge. Les ajustements disparaissent presque sous les diamants, les perles et la belle plaque d'orfévrerie qui recouvrent la majeure partie du tableau, et qui, en même temps, par ce témoignage de vénération, prouvent son authenticité. Cette image ornait jadis le *Sancta-Sanctorum*, au palais du Latran. Eugène IV la donna à l'église élevée sous le vocable de l'Assomption. Lorsque les confrères du saint nom de Marie eurent obtenu la concession de l'église Saint-Bernard, déjà enrichie d'un grand nombre d'indulgences, et qu'ils l'eurent renouvelée en 1742, ils y transportèrent la sainte image peinte sur une table de bois de cèdre et dont les vives couleurs n'avaient encore subi aucune altération. L'archiconfrérie comptait en 1792 cent trente confrères agrégés à Rome et dans d'autres pays.

SANT'EUSTACHIO.

Dans l'antique église de Sant'Eustachio-in-Platana, dont parle Anastase et qui était déjà une collégiale en 992, on montrait une madone byzantine qui paraît la copie textuelle de celle de Sainte-Marie-Majeure.

HÔPITAL FIRMIS.

Au IXe siècle, cet asile de charité possédait une chapelle sous le vocable de la sainte Vierge. Anastase nous dit que Léon III lui offrit un magnifique ciborium d'argent et un beau parement d'autel. (Anast. 288.)

SAINT-FRANÇOIS.

A Saint-François-a-Ripa, on voyait une madone grecque remarquable par la tendresse dont elle entourait son divin fils. Elle inclinait sa joue sur le front de l'enfant et prenait la main par un geste d'amour maternel ; le Sauveur, en croisant les jambes, laissait tomber sa sandale droite ; au-dessus des têtes on lisait $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ et $\overline{\text{I}\Sigma}$ $\overline{\text{X}\Sigma}$.

SAINTE-FRANÇOISE-ROMAINE.

Cette église, dont l'antique origine remonte au IVe siècle, puisqu'on dit que le pape saint Silvestre l'a fait bâtir sur le lieu même où les saints apôtres Pierre et Paul prièrent Dieu de confondre l'imposture de Simon le Magicien, fut d'abord dédiée à ces deux saints. Jean VII la restaura en 705 et lui donna le titre de *Sainte-Marie-la-Neuve*, en y faisant transporter tous les objets et les vases sacrés d'une autre église qui tombait en ruine et qu'on nommait Sainte-Marie-la-Vieille. Léon IV la releva, Nicolas Ier l'orna de peintures. Un incendie l'ayant détruite, Honorius III la fit rebâtir en 1216. Elle prit enfin le nom de Sainte-Françoise-Romaine en l'honneur de l'institution des oblats de Torre di Specchi et des reliques de la sainte qu'on y déposa. Cette église reçut de nombreux témoignages de la munificence des papes et de leur dévotion envers la sainte Vierge, qui servait alors de patronne titulaire au sanctuaire. Anastase nous parle d'un grand ciborium d'argent du poids de 212 livres que Léon III lui attribua, d'une couronne d'argent de 13 livres, de voiles de pourpre, enfin, après que Léon IV l'eut fait reconstruire au bord de la voie sacrée, de treize voiles de drap d'or bordés de blattin ou de soie pourpre offerts par Benoît III.



Madone dans le chœur de Sainte-Françoise-Romaine.

Madone. — Une image miraculeuse de la sainte Vierge, que l'on dit peinte par saint Luc, est suspendue dans le chœur. Elle fut, dit-on, apportée d'Orient vers l'an 1100 par Angelo

Frangipani, qui l'exposa dans cette église; l'image resta deux jours au milieu des flammes sans en souffrir aucun dommage. Alors Honorius III la fit déposer provisoirement dans l'église de Saint-Adrien; après la restauration de l'église incendiée on voulut l'y reporter, mais les voisins de Saint-Adrien s'y opposèrent, et on allait en venir aux mains lorsqu'un enfant s'écria qu'il l'avait vue partir de Saint-Adrien et retourner à son ancien asile. Cette peinture fait partie des nombreux types byzantins dont les églises de Rome nous offrent les exemples. Celle-ci, du moins, est certainement antérieure au XIIe siècle. L'enfant Jésus est debout sur les genoux de la sainte Vierge; une main divine tient une couronne au-dessus du groupe. La sainte Vierge a, comme toujours, un manteau bleu très-foncé, nez excessivement long, peau très-brune, ce qui tient peut-être à la vétusté du tableau, tête magnifique et bien modelée, type byzantin très-prononcé, mains belles, doigts effilés. Chez l'enfant Jésus, les cheveux ondulés se détachent légèrement sur le front. (Cette tête est si raphaélique qu'il est difficile de croire qu'elle n'ait pas été repeinte.)

96.

Mosaïque de la Tribune. (Pl. LXLVI.) — Si du bas de la Tribune nous élevons les yeux au-dessus, sur la mosaïque de la voûte, nous trouvons encore un monument très-intéressant et rare dans son genre. La sainte Vierge, sous un portique, rappelle les anciens sarcophages chrétiens; elle est accompagnée à droite et à gauche par quatre saints dans des arcades. Elle porte un costume splendide comme ceux des impératrices d'Orient, riche collerette, robe bleue parsemée de pois d'or, ceinture très-étroite, simple courroie dont la boucle imite une tête de dauphin mordant l'agrafe; deux petites cordes en or, comme la ceinture et terminées par des glands, sortent de cette espèce de nœud; les souliers sont noirs, avec ornements d'or; des cheveux abondants s'échappent des plis du voile surmonté d'une couronne; la figure est étonnée, mal dessinée, sans modelé; la bouche légèrement souriante, formée d'un seul trait. La sainte Vierge porte un anneau au médium. Les cheveux de l'Enfant sont violets, son nimbe crucifère, sa lèvre supérieure beaucoup plus accusée que celle de la sainte Vierge; sa jambe nue est entourée d'un anneau au-dessus du pied, qui repose sur le genou de sa mère. Ce groupe, par l'originalité du trône et de l'architecture qui l'encadre, la position de l'enfant Jésus, si rarement figurée debout à ces époques reculées, constitue un des monuments les plus précieux que nous puissions examiner dans notre iconographie; nous l'avons gravé avec un grand détail de la tête de la sainte Vierge.

On avait jusqu'ici considéré cette mosaïque comme un des derniers monuments laissés par l'émigration des iconoclastes, c'est-à-dire du IXe siècle; mais, selon M. de Rossi, nous devrions l'attribuer à une époque beaucoup plus récente, à celle où Alexandre III (1161) restaura l'église. Le savant archéologue se fonde sur ce souvenir historique [1], sur les vers léonins qu'on lisait autrefois au sommet de l'arc et dont le IXe siècle n'a pas connu l'usage; enfin sur la similitude de style qu'il constate entre la mosaïque de cette tribune et celle de Sainte-Marie-in-Transtévère.

SAINT-GEORGES-IN-VELABRO.

Saint-Georges-in-Velabro est une des plus anciennes églises de Rome; elle existait au temps de Grégoire Ier. On croit que sa construction remonte au VIe siècle et qu'elle fut élevée sur les ruines de la basilique Sempronia, dans laquelle on rendait la justice aux marchands du Vélabre et du Forum-Boarium, qui en étaient proches. D'après Ciacconi, saint Zacharie, pape, la refit entièrement. Anastase le Bibliothécaire raconte que Grégoire IV orna la tribune et ajouta deux portiques à l'église. Le portique qui précède l'église est de la plus haute antiquité. Nibby ne

1. In secundo anno sui pontificatus Alexander III, reversus est ad urbem Romam ubi ecclesiam S. Mariæ novæ auctore domino solemniter dedicavit.

parle pas d'image de la sainte Vierge. La tribune, peinte par Giotto, a été tellement retouchée par une main malhabile, qu'elle ne conserve presque plus rien du grand maître. Mais nous serions tenté de croire que cette figure reproduit l'ancienne mosaïque, si ce n'est celle de 682, du moins une seconde intermédiaire. Sur le devant du ciborium, on a placé une madone byzantine d'une très-petite dimension.

SAINT-GRÉGOIRE.

A la place des deux madones qu'on nous annonçait, je n'ai trouvé qu'une madone du xve siècle, laquelle, au dire même du sacristain est *del quattro cento*. Cependant on y donne de petites gravures avec la légende au bas qui fait honneur à cette image d'avoir reporté à saint Grégoire des paroles de la sainte Vierge. Peut-être est-ce le souvenir d'une tradition et l'imitation d'un ancien tableau.

SAINT-JEAN-DE-LATRAN.

L'immense édifice du Latran devait comprendre un grand nombre d'images de Marie. Outre l'image du saint nom de Marie, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, se vénérait au Sancta-Sanctorum, outre le sanctuaire dédié à la sainte mère de Dieu et orné de magnifiques mosaïques, outre Notre-Dame-del-Riposo, dont il a déjà été question, les papes avaient voulu que la figure de Notre-Dame dominât leur chapelle particulière; c'est pourquoi, dans l'oratoire de Saint-Nicolas, dans le cul-de-four de l'abside, on avait peint la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Assise sur un trône au milieu d'un ciel d'azur rayonnant d'étoiles d'or, elle apparaissait avec majesté. (Voy. *Le Latran au moyen âge.*) Elle tenait une croix de la main droite, en guise de sceptre, et, relevant par ce geste royal le manteau qui l'enveloppait tout entière, elle laissait apercevoir quelques plis de la riche tunique qui la recouvrait. Sa tête était couronnée et, sous l'ombre de la voûte, on apercevait la main du Tout-Puissant prête à lancer la foudre que retiennent entre ses doigts les prières de Marie. De chaque côté du trône deux anges portaient deux torches comme les flambeaux d'un tabernacle et aux pieds de la madone étaient agenouillés Calixte II et Anastase IV, les deux papes fondateurs du sanctuaire auxquels, pour cette raison, on avait donné le nimbe carré des vivants. Entre ces deux personnages on lisait : *Præsidet ethereis pia virgo Maria choreis.*

Les Bollandistes ont beaucoup disserté sur l'âge de ces peintures qui disparurent sous les ruines du Latran, mais un trait qui nous semble les rattacher incontestablement au xiie siècle est le nimbe carré des deux papes et leur nom écrit au-dessus. Cette madone appartient à la catégorie de celle de Sainte-Marie-in-Transtévère, de Sainte-Marie-in-Cosmedin et de Saint-Anicet.

Mentionnons encore, à propos du Latran et de la sainte Vierge, l'église Saint-André annexée maintenant à l'hôpital et à laquelle au viiie siècle Léon III donna un magnifique parement d'autel avec l'histoire de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des douze apôtres.

SAINT-LAURENT-HORS-LES-MURS.

Saint-Laurent-hors-les-murs est une très-antique basilique sur la route de Tivoli, environ à un mille de Rome; là était le campo Verano et le cimetière de Sainte-Cyriaque, dame romaine, qui y fit ensevelir les corps des martyrs et entre autres celui de saint Laurent, premier diacre de l'Église romaine. On dit que Constantin la construisit en 330, à la prière du pape saint Sylvestre. Sixte III, avec l'assentiment de l'empereur Valentinien, y disposa la confession avec des colonnes de porphyre et l'orna d'une frise en argent. Galla Placidia, fille de Théodose l'Ancien, restaura toute l'église, lui donna une meil-

leure forme et abaissa une colline qui menaçait de l'écraser.

Pélage II, en 578, rétablit depuis ses fondements la partie où se trouve la tribune. En 720, Grégoire II y fit des restaurations : en 772, Adrien I[er] renouvela la couverture et construisit les escaliers qui conduisent au cimetière de Sainte-Cyriaque : en 1216, Honorius III fit refaire la porte principale et le portique.

(Pl. CXVI.) — Au fond de l'église basse, à gauche, on voit une grande niche à plan droit de plus de 1 mètre de profondeur, 2 mètres de largeur et 2[m],40 de hauteur ; une peinture nous y montre la sainte Vierge en orante entre sainte Catherine et sainte Cyriaque. D'Agincourt l'attribue au IX[e] siècle, Perret au X[e] et la *Revue de l'Art chrétien* avec Parker au VIII[e]. Le voile est bleu, le nimbe jaune bordé de rouge, à droite et à gauche se lisent les sigles MP-ΘV. Nous l'avons dessinée à deux reprises différentes, en 1869 et 1874, et nous avons constaté qu'une partie notable de la fresque était tombée dans l'intervalle. Déjà la première fois elle ne nous offrait plus toute l'étendue que Perret avait reproduite. Celui-ci a pu aussi dessiner une fresque des catacombes Sainte-Cyriaque, qui aujourd'hui est perdue et qu'il a copiée sur un dessin déposé à la custode des reliques de Sainte-Apollinaire. La peinture se divise en deux compartiments : dans le premier on voit cinq personnages ; dans le second, deux seulement. Parmi le premier apparaît la sainte Vierge qui présente l'enfant Jésus à la vénération des saints, dont l'un a les mains jointes sur la poitrine et s'incline pour recevoir la bénédiction du Sauveur. On reporte cet ouvrage au IX[e] ou X[e] siècle.

Ne sortons pas de Saint-Laurent sans donner un coup d'œil à une madone peinte sur l'intérieur du mur occidental ; on est obligé, il est vrai, de la croire du XIII[e] siècle, parce que le mur qui la porte est de cette date ; mais on y sent une influence plus ancienne. Ce type rappelle, par la douceur et la mélancolie, celui des vierges byzantines du XI[e] au XII[e] siècle. Didron l'a vue dégradée lorsqu'il l'a dessinée, elle a été restaurée avec soin en même temps que la basilique. La robe de la sainte Vierge est couleur d'ocre très-claire, le manteau brun avec des filets presque noirs accusant les ombres ; le voile jaune et rouge. La tunique de l'enfant Jésus reste blanche avec des ombres bleues et des ornements jaunes et rouges.

SAN-LORENZO-IN-DAMASO.

On penserait difficilement devoir retrouver au milieu des modernes restaurations de San-Lorenzo-in-Damaso (palais de la Chancellerie) une ancienne image de Marie. Cependant près du maître-autel, dans la nef de gauche, à la chapelle de la Conception, on vénère une madone byzantine peinte sur bois et qui semble dater d'une époque fort reculée. Cette image, rapporte la tradition, provient d'une crypte pratiquée sous le Campus-Floræ (Champ-de-Flore) où les premiers chrétiens cherchaient asile contre leurs persécuteurs. Cette grotte, transformée en sanctuaire, avait été décorée de peintures et notamment d'une image de la mère de Dieu. Plus tard l'image aurait été transportée dans l'église de *San-Salvator-in-Arco*, ou *Santa-Maria-di-Grotta-pinta* : c'est de là qu'elle fut transférée à San-Lorenzo en 1465.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les souvenirs qui s'attachent à son histoire ; on peut dire du moins que son style la classe parmi les œuvres byzantines et qu'elle appartient à la catégorie des madones de Saint-Alexis, de Sainte-Marie-in-via-Lata, de Sainte-Marie-d'Ara-cœli, della Consolazione, etc. Cette image, peut-être venue d'Orient, ainsi que le montre son vêtement, a un droit particulier à la vénération des fidèles. Elle porte sur la poitrine un trou circulaire dans lequel les anciens placèrent des reliques des saints martyrs indiqués dans l'inscription.

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Sainte-Marie-Majeure (basilique libérienne), fondé par Libère (352+366), fut rétablie et décorée par Sixte III (432+440). Jean, patricien romain et sa femme, aussi pieux que riches et n'ayant pas d'enfant quoiqu'ils fussent mariés depuis longtemps, résolurent de prendre la sainte Vierge comme héritière; ils lui demandèrent de leur désigner, par un signe certain, à quelle œuvre elle voulait qu'ils employassent leur immense fortune. Comme ils étaient dans ces dispositions, une nuit elle apparut séparément aux deux époux et au pape, et leur dit de lui construire un temple sur le lieu même que le lendemain ils trouveraient couvert de neige; or on était au 5 août, en pleine canicule.

Le pape ordonna une procession générale du clergé, et le lendemain de la vision tous se rendirent au mont Esquilin et reconnurent que la neige en couvrait une partie, précisément dans l'espace que devait occuper le temple demandé par la mère de Dieu.

Le peuple, appelé au son des cloches, fut tout entier témoin du miracle; le pape prit une pioche et ouvrit la terre sur la place destinée à recevoir la première pierre. Cette basilique fut d'abord appelée *Libérienne*, du nom de son fondateur, puis *Sainte-Marie à la Crèche (ad Præsepe)* parce qu'on y conserve la crèche du Seigneur. Jean Diacre[1], dans la vie du pape saint Grégoire, l'appelle basilique *Sixtine* parce qu'elle fut restaurée, renouvelée et ornée de précieuses peintures par le pape Sixte III; enfin elle reçut le nom de *Sainte-Marie-Majeure* parce qu'elle est la plus grande église de Rome dédiée à la sainte Vierge et qu'elle a vu s'accomplir les plus nombreux miracles. Sa longueur est de 105 mètres[2].

Sixte III, de 432 à 440, fit exécuter à Sainte-Marie-Majeure deux séries de tableaux dont les sujets sont empruntés à l'Ancien Testament et décorent les attiques au-dessus des colonnes de la nef principale; il fit peindre aussi en mosaïque sur le grand arc du chœur l'histoire de l'enfance du Sauveur où quatre fois la sainte Vierge apparaît comme mère de Dieu, vengée ainsi des blasphèmes de Nestorius. (Pl. LXXXV.) On la voit dans l'Annonciation, la Purification ou Présentation de Notre-Seigneur au temple, l'Adoration des mages et la dispute de Jésus dans le temple au milieu des docteurs; au-dessus de l'arc on lit en belles lettres romaines cette dédicace du pape Sixte, qui offrit ces peintures à la vénération du peuple de Dieu :

XYSTVS EPISCOPVS PLEBI DEI.

Ce monument est un véritable arc de triomphe élevé en l'honneur de la mère de Dieu après sa victoire au concile d'Éphèse; les sujets sont disposés par lignes iconographiques comme dans l'arc de Septime Sévère, et je suis persuadé que la réminiscence des arcs de triomphe antiques n'a pas été étrangère à cette composition. Nous avons déjà longuement disserté sur ces admirables peintures dans les études sur l'Évangile[1]. Nous ne reviendrons pas sur leur description, nous ne faisons que les saluer de nouveau en passant comme un des plus éclatants témoignages du culte antique de Marie.

Au-dessus de la porte de l'église on lisait des vers écrits en mosaïque, inscription que le temps avait ruinée lorsqu'écrivait de Angelis, et qui contenait une nouvelle profession de foi et d'amour du saint pape envers la sainte Vierge :

Virgo Maria tibi Xistus nova tecta dicavit
  Digna salutifero munera ventre tuo.
Tu Genitrix ignara viri, te denique fæta
  Visceribus salvis edita nostra salus.
Ecce tui testes uteri sibi præmia portant
  Sub pedibusque jacet passio cuique sua.
Ferrum, flamma, feræ, fluvius, sævumque venenum,
  Tot tamen has mortes una corona manet[2].

1. Liv. IV, ch. LXVIII.
2. Gumppenberg, petite édit., p. 20. — Champagnac, *Summa aurea*, II, 670 — Miechovich, *Summa aurea*, II, 55, — Sausseret, I, 65.

1 *Évang.*, t. I, p. 11.
2. Duchesne, *Histoire des Papes et Souverains chefs de l'Église*, p. 183.—De Angelis, *Basilicæ S.-M.-Maj.*, p. 88.

L'énumération des dons que les souverains pontifes accumulèrent dans la basilique doit être rappelée comme témoignage de leur culte envers son auguste patronne.

Saint Sixte, non content d'avoir restauré les murs, de les avoir couverts de magnifiques mosaïques, combla ce sanctuaire de riches présents; Anastase nous apprend qu'il lui donna un autel d'argent de 300 livres, trente-quatre couronnes de lumière en argent, quatre candélabres d'argent, un cerf d'argent de 300 livres, des calices, des bassins et une multitude de vases et d'ustensiles sacrés, et il y ajouta des biens immeubles considérables.

Grégoire III (731 + 742) restaura la charpente, attribua au sanctuaire de riches parements d'autel, fonda des offices solennels en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Étienne III (752 + 757) fut nommé par tout le peuple dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Menacé par les Lombards, il porta lui-même sur ses épaules une image achérotype du Sauveur dans cette église.

Léon III[1] fit faire pour la basilique un ciborium d'argent du poids de 611 livres, une balustrade d'argent à l'entrée du chœur de 80 livres, une courtine en soie blanche ayant une bordure et une croix magnifiques; pour le grand autel, un parement de pourpre doré avec l'histoire de la Nativité, et, dans le milieu, de l'Annonciation; un autre portant en broderie la Nativité et le Massacre des innocents, un autre présentant des médaillons, l'histoire de saint Joachim et de sainte Anne. Une courtine d'Alexandrie avec une bordure de stauracin et une blanche avec bordure de pourpre; un parement rouge pourpre figurant au milieu la Présentation et saint Siméon dans un cadre de chrysoclave; un autre représentant la mort de la sainte Vierge; un autre avec une bordure de chrysoclave et une profusion de perles; un devant d'autel en argent doré du poids de 86 livres; une couronne d'argent. Le saint pape avait fait un ciborium élevé sur quatre colonnes d'argent doré du poids de 2,702 livres pour Saint-Pierre, il l'en retira, l'attribua à Sainte-Marie-Majeure et y ajouta une croix d'argent. Il donna encore douze couronnes d'argent ornées de dauphins; enfin un nombre considérable de vases précieux et d'étoffes magnifiques.

Le pape Pascal rivalisa de munificence avec ses prédécesseurs. Il donna quarante-deux grands calices d'argent, quatre couronnes, deux ciboires, une image de la sainte Vierge de vermeil; des vases d'or, quatre colonnes et un arc, une quantité de voiles de soie, de pourpre et d'or.

Grégoire IV (827 + 844) offrit à la basilique un parement tissu d'or avec la Nativité, le Baptême, la Présentation et la Résurrection, et en tête de ces sujets trois cent quatre-vingts pierres blanches, cinquante hyacinthes, etc.

Sergius II (844 + 847) décora la chapelle de la crèche de tables d'argent doré avec l'histoire de la sainte Vierge.

Léon IV, si dévot envers la sainte Vierge, n'oublia pas Sainte-Marie-Majeure dans la fameuse procession qui sauva Rome du basilic.

Benoît III (855 + 858) donna à l'église une magnifique couronne d'or; il restaura le baptistère détruit depuis longtemps.

Adrien II voyant que les lampes de Sainte-Marie-Majeure étaient devenues insuffisantes pour les veilles, y plaça de nouveaux luminaires d'argent qu'on devait allumer aux vigiles.

Un souvenir non moins intéressant qu'important se rattache dans la basilique au xe siècle. L'empereur saint Henri (972 + 1024) y priait

1. *Anast.*, 274.

la nuit lorsqu'il vit le Christ revêtu d'habits pontificaux, comme pour célébrer la messe, et suivi des saints Laurent et Vincent ; puis venaient la sainte Vierge et une multitude de vierges et d'anges. Après l'Évangile, un ange présenta un livre à baiser au Christ et à la sainte Vierge qui fit signe de le présenter aussi à Henri[1].

Madone de Saint-Luc. (Pl. LXXXVI.) — Après avoir recueilli ces souvenirs de la plus sainte église que la chrétienté ait élevée à la mère de Dieu, allons vénérer la célèbre image qu'elle possède depuis tant de siècles, et rappelons ses traditions et les opinions qui se produisirent devant elle. Dans cette visite, nous la décrirons, nous dirons quelques mots de son histoire, nous donnerons un coup d'œil général aux images de Marie, nous étudierons son authenticité en rapportant les raisons de ceux qui en attribuent la peinture à saint Luc; celles qu'on présente dans le sentiment opposé; enfin nous exposerons humblement l'opinion qui nous semble la plus acceptable.

1° *Description de la sainte image.* — Au-dessus de l'autel principal de la chapelle Borghèse, on vénère cette admirable madone ordinairement cachée ; nous avons pu l'aborder derrière les volets en y arrivant par d'étroits corridors, vrais labyrinthes pratiqués dans l'intérieur des murailles et qui conduisent à la petite chambre gardienne de ce trésor. Le tableau a $0^{m},75$ sur $1^{m},40$; il est couvert d'une riche garniture qui ne laisse visibles que les deux têtes et la main droite de l'enfant Jésus.

La sainte Vierge, debout, porte son fils sur le bras gauche. Sa figure est d'une rare beauté et l'ovale d'une pureté irréprochable. Ses yeux, admirablement dessinés, sont surmontés d'une paupière supérieure très-élevée, qui forment un léger pli au milieu, ses pupilles un peu tournées vers la droite dans un sens opposé à l'enfant; l'ombre, à gauche du nez, paraît plus prononcée que dans les autres peintures byzantines. Les sourcils se relèvent un peu aux angles; le menton, assez haut, porte ombre sur le cou. La bouche est d'un dessin élégant; elle présente, comme caractère principal, des coins fortement accusés qui s'effilent par le bas à la manière orientale. La ligne du cou se marie gracieusement avec le pli tombant du voile qui encadre à merveille le visage. L'expression de la tête est pleine de dignité et de fierté; chaque partie de cette peinture fait s'écrier : « C'est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre digne de Raphaël, et certainement un des plus remarquables de Rome. »

La tête de Jésus se voit plus difficilement et, pour ce motif, sans doute, nous a moins charmé que celle de la sainte Vierge. L'œil droit se distingue à peine, les cheveux ne présentent aucun détail; la main bénissante est d'une teinte rouge et fort dégradée. Le ton général de la peinture est très-foncé.

2° *Souvenirs historiques.* — De toutes les images de Rome, celle de Sainte-Marie-Majeure réunit les plus grands hommages des papes, des souverains et des populations. Dans les temps de calamité on la transportait processionnellement pour obtenir la cessation du fléau ; une de ces plus remarquables processions signala le règne de saint Grégoire (VIIe siècle). Une peste affreuse désolait alors la ville. Le saint pape ordonna une procession dans l'église de la très-sainte Vierge pendant trois jours et dans un ordre qu'il prit soin de régler lui-même ; tout le peuple, divisé en sept processions, devait se rassembler dans sept églises différentes pour venir ensuite se réunir à Sainte-Marie-Majeure. Enfin le troisième jour le saint pape prit lui-même la précieuse image de la mère de Dieu et avec ce trésor se mêla aux rangs de la procession. On vit alors, dit la tradition[1], au sommet du mausolée d'Adrien,

1. *Sum. aurea*, III, 1044.

1. Nous avons vu que la même tradition s'applique à l'image de saint Sixte.

un ange remettre son épée au fourreau pour indiquer que la divine justice était apaisée. Saint Grégoire, très-dévot envers sa bienfaitrice, en envoya une image en Espagne dans l'église de la Guadalupe[1].

Au XIIe siècle le peuple, par une superstition indigne, croyait que l'esprit de la sainte Vierge résidait dans ce portrait peint de la main de saint Luc, et le pape Innocent III (1198 + 1216) fut obligé de combattre publiquement cette erreur.

Le premier autorisé par le pape à prendre copie de cette belle madone fut saint François Borgia, troisième général de la société de Jésus; il envoya une des reproductions aux novices de la société à Brunn; une autre fut donnée à la maison professe de Prague et se signala par un miracle. Un jeune novice, voyant tout à coup sa main se dessécher et forcé pour cette raison de quitter l'ordre, pria si ardemment devant l'image que sa main lui fut rendue[2].

Jusqu'au commencement du XVIIe siècle, la sainte image reposa toujours dans le ciboire ou baldaquin de marbre que lui avait consacré le sénat et le peuple romain. Paul V lui érigea alors une chapelle spéciale comme Sixte V l'avait fait pour la crèche du Sauveur; pour la protéger, il la couvrit de lames d'argent qui ne laissent que la tête visible sous une double glace. Au mois d'août 1860, elle fut descendue de son autel pour être portée processionnellement et exposée dans l'église du Jésus. Sa vue suffit pour faire répudier aux savants de nos jours les énormités avancées par ceux du siècle dernier. La commission chargée alors de l'examiner n'a pas osé la reporter aux temps apostoliques, quoiqu'on ait prétendu qu'elle avait été peinte par saint Luc, à Rome, dans la maison de saint Paul, sur l'emplacement de Sainte-Marie-in-via-Lata, mais elle n'hésita pas à affirmer qu'elle est antérieure à Constantin et à la paix de l'Église[1].

1. Abelly, p. 164.
2. Gump., XII, 121.

3° *Les images de Marie en général.* — La madone qui nous occupe par son antiquité, sa beauté, la célébrité de la basilique qui la renferme, tient certainement la première place dans notre série de madones; il est donc utile, à son occasion et pour la mieux juger par cette comparaison, d'entrer dans quelques détails sur les images de la sainte Vierge.

Le culte des images est un des besoins le plus impérieux du cœur, c'est celui des souvenirs. On a toujours été curieux de recueillir les portraits des hommes célèbres. Le fameux Varron, né 116 ans avant Jésus-Christ, et qui passait pour l'homme le plus savant de son temps, avait formé un recueil de sept cents portraits d'hommes illustres, copiés d'après les statues et les bustes antiques et enluminés par une femme nommée Lola, originaire de Cyzique, qui excellait dans ce genre. Les saintes images sont des livres utiles à tous, même aux esprits les plus cultivés.

Aucune figure, si l'on en excepte celle du Rédempteur, n'a autant que la sainte Vierge exercé le talent des artistes de tous les siècles. Tous les pères conviennent à l'envi de son admirable beauté. Saint Denys, qui, dit-on, eut le bonheur de la voir lui-même, nous assure qu'elle était belle à éblouir. Si nous n'avons pas de portrait peint authentique, nous en possédons qui sont écrits par les auteurs sacrés, et dans le nombre celui que Nicéphore Calixte (XIVe siècle) nous a transmis d'après saint Épiphane et le IVe siècle. D'après lui, la gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions : elle parlait peu, mais toujours à propos; elle était d'un accès facile; elle écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée de chacun. Sa taille était moyenne, et peut-être au-dessus de la moyenne. Elle avait le

1. Milochau, p. 44.

teint couleur de froment; les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle un peu olivâtre, les sourcils d'un beau noir et parfaitement arqués. Le nez un peu long, les lèvres vermeilles et brillantes de jeunesse, la face ovale et moyenne, mais plutôt un peu longue; les mains et les doigts allongés[1].

La sainte Vierge est tantôt peinte avec un voile, tantôt la tête nue; le voile seul a fini par être exclusivement adopté, en suivant la coutume des femmes mariées juives, ce qui s'accorde avec la présence de l'enfant divin; cependant, comme nous l'avons vu, la coiffure en cheveux s'explique par l'usage des vierges juives qui les coupaient seulement au moment de leur mariage[2]. Isaïe décrit ainsi leur costume, que nous retrouvons précisément dans les mosaïques de l'arc de Sainte-Marie-Majeure : « Elles se sont noirci les yeux... Elles ont les pieds enfermés dans des chaussures brillantes, des colliers, bracelets, mitres, bandelettes entrelacées dans les cheveux, anneaux passés autour des jambes... chaînes d'or... boîtes de parfums... pendants d'oreilles, bagues, pierreries qui leur tombent sur le front... grands et petits voiles... aiguilles, miroirs, tuniques fines intérieures, bandelettes qui parent leur tête, légers vêtements d'été... riches cheveux ondulés, bandelettes et corsets. »

Le vêtement de la sainte Vierge est ordinairement le pallium ou la dalmatique recouvrant la tunique; le pallium était le complément du costume que nous appelons apostolique; on ne le gardait pas à la maison; la tunique se portait sur la peau; dans les monuments, on la voit la plupart du temps décorée de deux bandes de pourpre. Le vêtement des femmes différait peu de celui des hommes, c'était la même simplicité et la même modestie, seulement les étoffes en usage chez les femmes étaient plus légères et le lin remplaçait la laine, surtout pour la tunique[3].

1. Peignot, *Recherches hist.*, p. 144.
2. Muratori, *Antiq. ital.*, II, 109.
3. Martigny, *Dict.*, Vêtements

Si les preuves nous manquent pour connaître le costume que les peintres prêtaient à la sainte Vierge dans les premiers âges, nous devons nous souvenir de la loi du secret, dont les rigoureuses prescriptions devaient nécessairement s'appliquer à un point du culte qui eût si aisément réveillé la calomnie[1].

La haine des images du paganisme a dû aussi dans l'origine éloigner les chrétiens de faire des représentations du Sauveur. Tertullien, héritier des doctrines sévères du judaïsme, proscrivait les arts d'imitation comme entachés de paganisme.

Nous sommes donc forcés, pour la sainte Vierge comme pour le Sauveur, de nous contenter de la tradition, tradition, il est vrai, si fidèlement adoptée par les différentes branches de l'art, qu'elle fait supposer ici une règle hiératique, tracée par l'autorité de l'Église pour soustraire au danger de l'arbitraire une partie si essentielle du culte. Nous avons vu cette tradition reproduire ses formes invariables sur les peintures des catacombes, sur les verres dorés, sur les sarcophages, et nous n'avons pas besoin de répéter ce qui a été dit. A partir du ve siècle, la Vierge mère isolée, c'est-à-dire sans les mages, se multiplie; on protestait par ces peintures contre l'objection faite dès l'origine et souvent répétée depuis, que dans l'adoration des mages on ne devait voir qu'un sujet historique. Ce qui est très-remarquable, c'est que la physionomie des images de la sainte Vierge s'assombrit à mesure de la décadence de l'art et des progrès de la barbarie (Raoul Rochette, *Types primitifs*); mais au retour de la Renaissance, que nous plaçons bien avant le xvie siècle, le type byzantin d'une femme qui tient sur les genoux un enfant est fécondé par le génie du christianisme et devient le modèle des compositions de Raphaël[2].

Les peintres obéissaient à des lois hiératiques que le septième concile œcuménique, second de Nicée, leur dictait ainsi : « La composition des

1. Martigny, *Dict.*, Vêtements.
2. *Ibid.*

images n'est pas de l'invention des peintres, mais résulte de la tradition et de la législation de l'Église catholique; cette tradition n'appartient pas au peintre, l'art, l'art seulement est de lui, mais l'ordonnance et les dispositions générales appartiennent aux saints Pères. » Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XIVe siècle.

Le concile de Trente, au sujet des images, nous enseigne qu'on ne doit révérer dans les images aucune divinité ou vertu; qu'on ne peut leur demander aucune grâce, et qu'il n'est pas permis d'y attacher sa confiance, comme le faisaient autrefois les païens devant les idoles. Notre foi doit se borner à penser que l'honneur et la vénération qu'on leur rend se rapportent aux originaux qu'elles représentent. Rien n'empêche cependant que l'on appelle miraculeuses certaines images de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, à cause des guérisons surnaturelles ou d'autres prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer en faveur de ceux qui implorent assistance devant elles.

On peut assurer que, dans l'antiquité ou dans les temps modernes, aucune image n'a été reproduite avec une profusion comparable à celle qui a répandu dans le monde le groupe de la madone. Sur les autels du moindre village, dans les rues, dans les carrefours, les oratoires privés, les boutiques des marchands; dans les gravures populaires, sur les étendards militaires, les monnaies, etc., nous retrouvons partout et toujours cette scène touchante de Marie serrant le Sauveur dans ses bras. Mais on peut dire que le tableau de Sainte-Marie-Majeure nous la montre sous des traits inimitables; on peut l'appeler la reine des Madones.

4° *La Madone de Sainte-Marie-Majeure est-elle de saint Luc?*

Avant de chercher la réponse à cette question, nous devons nous en adresser une seconde, et nous demander si réellement saint Luc a été peintre. Pour l'éclaircir, nous rapporterons d'abord les témoignages de ceux qui le croient, et nous exposerons ensuite les objections qu'on élève contre cette tradition.

Opinions affirmatives. — Les auteurs favorables sont :

1° S. Germanus (721), (apud Damascenum, *Act.* S. Stephani) ;

2° Théodore le Lecteur (lib. *Collectaneorum*);

3° Nicéphore Calixte (806) (liv. XIII, 14);

4° Saint Théodore (806) (*Ribadeneira*, II, 146) ;

5° Simon Métaphraste (904);

6° Saint Épiphane (935) ;

7° Michel Glycas (1120) ;

8° Nicétas l'historien (1200);

9° Innocent III (1207);

10° Saint Bonaventure (1250);

11° Saint Thomas d'Aquin (1256) ;

12° Nicéphore l'Archiviste (1329) ;

13° André Dandolo (1340) ;

14° Billy, Duranti, Sigonio, Baronius, au XVIe siècle ;

15° Gretzer, les Pères de Saint-Maur, Canisio, au XVIIe siècle ;

16° Tolet, Bellarmin dans la « Dispute des images », etc., etc.

« Personne, dit M. Milochau dans son beau travail, personne depuis saint Grégoire le Grand n'avait douté que saint Luc eût été peintre, et que l'image de Sainte-Marie-Majeure fût de lui. Benoît XIV n'en doute pas; les leçons du Bréviaire romain sont au moins aussi formelles, c'est une croyance chère aux catholiques. La loi juive, contraire aux représentations des figures, était brisée alors avec ses entraves et ses scrupules. D'ailleurs si elle avait défendu ces sortes de représentations, depuis longtemps cette défense était abrogée sur ce point, témoin la statue d'Édesse élevée par l'hémorroïsse et le voile de Véronique conservé à Rome. Des portraits de saint Pierre et de saint Paul, contemporains de l'image

d'Édesse et rappelés par Eusèbe, prouvent que chez les Juifs on pouvait faire des portraits.

Le portrait de Marie ne devait-il pas être pour les fidèles un souvenir aussi précieux que sa tunique, sa robe et sa ceinture? et le culte des saintes images ne devait-il pas commencer par celui de la sainte Vierge et de son fils? A ceux qui ont dit que saint Luc n'avait fait que le portrait intellectuel de la sainte Vierge, et qu'il ne l'avait vue que fort âgée, et après la Passion, Michel-Ange a répondu : « Et ne savez-vous pas que la virginité parfaite conserve la jeunesse du corps aussi bien que celle de l'âme? »

Théodore le Lecteur nous rapporte le premier témoignage historique, en disant qu'Eudoxie envoie à Pulchérie des reliques de la sainte Vierge et son *portrait par saint Luc*. Pulchérie fit bâtir trois églises pour les recevoir : celle de Blaquernes, celle des Orfèvres, et enfin celle des Odégores pour l'image qui en prit le nom et fut désignée plus tard sous le titre d'image Odegitria. Elle y attachait donc une grande valeur.

En Occident, le chroniqueur de l'abbaye de Farfa *(cenni storici, Roma, 1840;* Salviucci, *abb. de Vincenzio Bin procurat. monachor. Cassiniensium)* nous apprend que saint Laurent le Syrien, qui fut au ve siècle le fondateur et le premier abbé de ce monastère, rapporta de Palestine une image de la sainte Vierge peinte par les mains de saint Luc et la déposa dans cette église, où elle est encore l'objet de la vénération empressée des fidèles.

Les écrivains antérieurs n'en ont pas parlé, mais peut-être leurs œuvres ont-elles été détruites; d'ailleurs c'est un argument négatif qu'on ne peut invoquer, les auteurs des quatre premiers siècles n'étaient pas conduits à parler de ces portraits par la nature des sujets qu'ils traitaient.

Au IXe siècle, les trois patriarches de l'Orient, Job d'Alexandrie, Christophe d'Antioche et Basile de Jérusalem, écrivaient à l'empereur iconoclaste Théophile (829+842) : « Le saint apôtre et évangéliste Luc a fait sur bois avec un mélange de couleurs le divin et vénérable portrait de la très-chaste mère de Dieu. » Le Père Sirmond (1699) cite les propres paroles de saint Théodore Studite (753+826) : « Saint Luc, lorsqu'il composa le saint Évangile, lorsqu'il peignit le portrait du Seigneur, légua aux âges futurs un ouvrage de la plus haute beauté et d'un prix inestimable. »

A partir du IXe siècle, les témoignages deviennent innombrables; nous citerons entre autres, au IXe, celui de Métaphraste, au Xe le ménologe de l'empereur Basile.

Il n'est guère d'historien du Bas-Empire qui n'ait dû parler de la vierge *Odegitria* à propos des faits qu'ils racontent; elle est mêlée à tout dans Constantinople, comme la vierge de Sainte-Marie-Majeure à Rome. Du Cange nous apprend quand et comment fut détruite cette précieuse image; les Turcs dépouillèrent tous les temples de la ville, ils s'emparèrent d'une image de la sainte Vierge, peinte par saint Luc, qui était en grande vénération chez les Grecs, la traînèrent ignominieusement par les rues, la foulant aux pieds et la souillant d'ordures, enfin ils la mirent en pièces.

Au XIIIe siècle, saint Nicéphore Calixte donne le portrait de la sainte Vierge conforme aux anciennes images, il y revient à plusieurs reprises sans insister, comme lorsqu'il s'agit d'une chose qui n'a pas besoin de démonstration[1].

1. Voici les principales images attribuées à saint Luc :

1° Ascoli, donnée par le pape Nicolas (1288+1299);
2° Bologne, N.-D. de la Garde;
3° — Une autre portée en procession;
4° Brescia;
5° Cambray;
6° Constantinople, donnée par Pulchérie;
7° — une autre prise par les Vénitiens à la sacristie de Sainte-Sophie;
8° Czestochowa en Pologne;
9° Farfa;
10° Fermo en Italie;
11° Grotta-Ferrata;
12° Guadelupe, donnée par saint Grégoire;
13° Lorette;
14° Monopoli;
15° Mons-Virginis (Avellino);
16° Naples, Sainte-Marie-Majeure;
17° Padoue, Sainte-Justine;
18° Palerme, portée en Sicile après la prise d'Alexandrie;
19° Rome, image d'Édesse, Saint-Alexis;

Opinions contraires. — Après avoir rapporté les opinions favorables à l'authenticité du portrait de la sainte Vierge par saint Luc, nous croyons devoir présenter les objections qu'on y a faites.

Un seul écrivain ignorant, dit Manni[1], Théodore le Lecteur, au début du VIe siècle, a commencé à mettre un pinceau à la main de l'Évangéliste, en disant qu'Eudoxie envoya à Pulchérie une image du Christ qu'avait peinte saint Luc, l'apôtre. Remarquez que, dans son onzième livre, il parle d'Eudoxie et de son voyage à Jérusalem, mais plus de saint Luc ni de sa peinture.

Comment se fait-il qu'au concile de Nicée, en 787, il n'en soit pas question, mais qu'une fois la voie ouverte à la peinture de saint Luc, on lui attribua dans les siècles suivants des sculptures en grand nombre, des dessins, des ouvrages littéraires apocryphes. Le nom de Luc était si commun parmi les chrétiens, qu'il n'est pas difficile d'y rencontrer quelques peintres. N'avons nous pas eu deux Étienne peintres, deux Eugène du clergé florentin qui ont étudié les mémoires de l'Église, et qu'on a longtemps confondus en un seul. Il n'est donc pas invraisemblable que, dans les premiers siècles, un autre Luc ait été confondu avec l'Évangéliste.

Lanci, parlant de l'image de sainte Maria dell' Impruneta, dit que ce tableau a été peint par un Florentin, grand serviteur de Dieu, nommé Luc et qui passait pour un saint, qui ne se mettait jamais à sa peinture sans être à jeûn, avant de s'être confessé et d'avoir communié.

D. Calmet pense que la peinture animée que saint Luc, dans son Évangile, fit de la sainte Vierge, a pu faire croire qu'il l'avait peinte avec son pinceau.

On a cité l'autorité de Léon X et de Benoît XIV, mais lorsque le premier parle de la madone de Bologne, il se contente de dire : *ut piè creditur,* ce que Benoît XIV répète.

Saint Luc n'était pas peintre, mais médecin; s'il eût connu les deux arts, les Actes des apôtres et les livres saints en eussent fait mention. Il fut converti à la religion chrétienne trop tard pour voir la sainte Vierge. Enfin, s'il était juif ou prosélyte, ou même chrétien, dans les premiers temps il lui était défendu de peindre. Origène dit l'horreur que les Hébreux avaient pour la peinture et la sculpture. Josèphe le rapporte aussi; ce que nous avons de plus ancien chez ce peuple, ce sont les monnaies; or elles n'offrent aucunes figures humaines. L'Écriture sainte a dit en effet : *Ne faciamus nobis sculptile aut aliquam similitudinem.*

Cette horreur des Juifs était telle qu'ils ne voulaient pas même admettre les images des empereurs. Pilate, voulant faire prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver à Jérusalem, ainsi que le raconte saint Épiphane, fit entrer pendant la nuit les enseignes portant les images de César. Le peuple, l'ayant appris, vint cinq jours de suite prier Pilate de les faire enlever. Il s'y refusait, croyant voir une insulte à l'empereur dans cette démarche; mais le peuple ne cessait de prier. Le sixième jour, des soldats en armes menacèrent de mort les suppliants, s'ils continuaient ce tumulte. Ils se jetèrent alors à terre, disant qu'il recevraient la mort avec bonheur. Pilate, admirant leur courage et le zèle à observer leur loi, fit retirer les enseignes.

La prohibition des images existait même chez les premiers chrétiens[1], on craignait par là que les ignorants fussent conduits à adorer des ouvrages de l'homme. Saint Justin contre Tryphon, Tertullien contre les Juifs et les autres Pères des

20° Ara-Cœli, sur le grand autel;
21° Sainte-Marie-in-Cosmedin;
22° Santa-Maria-in-campo-Marzo, depuis le xe siècle;
23° Sainte-Marie-Majeure, la plus célèbre;
24° Santa-Maria-ad-Martyres;
25° Santa-Maria-Nuova, Sainte-Françoise-Romaine;
26° Sainte-Marie-du-Peuple, apportée en 1277 par Grégoire IX;
27° Sainte-Marie-in-Transtevere, plus tard Saint-Sixte;
28° Sainte-Marie-in-Via-Lata.
On peut ajouter Saint-Augustin et Sainte-Marie-des-Grâces.

1. Del vero pittore S. Luca e del tempo del suo fiorire Firenze, 1764, in-4°.

1. Nous n'avons pas besoin de dire combien cette assertion est fausse; nous n'avons qu'à rappeler nos antiques images des catacombes pour la démentir.

deux premiers siècles ne mentionnent nulle part de reproche fait par les juifs aux chrétiens sur le culte des images. On voit plus tard qu'au contraire ils ne ménagèrent pas ce blâme. Ce n'est qu'à la paix de l'Église et quand on ne craignit plus l'idolâtrie, qu'on pensa que les images des saints et des martyrs pouvaient être utilement multipliées pour exciter la piété des fidèles par leurs exemples.

Dans le second concile de Nicée, où les Pères s'occupèrent du culte des images, ils ne dirent pas un mot des portraits de saint Luc.

Saint Augustin dit en termes formels que de son temps on ne possédait aucun portrait authentique de Notre-Seigneur ni de Marie.

La sainte Vierge vivait très-retirée. Saint Luc n'a donc pu la voir avant sa conversion, c'est-à-dire avant l'an 52 de l'ère chrétienne, époque où saint Paul, qui convertit saint Luc, commença de prêcher dans la Troade. Saint Luc n'alla pas à Jérusalem avant l'an 56, c'est-à-dire dix-huit ans après l'Ascension. La Vierge aurait eu alors soixante-six ans. Or les auteurs les plus accrédités ne supposent pas qu'elle ait vécu plus de soixante ans.

Conclusion. — Tout ce que nous venons de voir laisse une grande incertitude sur ces deux questions : saint Luc était-il peintre? avons-nous encore un tableau de sa main? Une tradition vénérable nous répond affirmativement; malheureusement cette tradition a son origine éloignée des temps apostoliques. Nous avons vu aussi que le premier souvenir historique relatif à la précieuse image de Sainte-Marie-Majeure ne remonte qu'au VIe siècle, au pape saint Grégoire, qui la fit promener processionnellement pour obtenir la cessation d'un fléau. Rien, dans son examen intrinsèque, ne nous invite à supposer qu'il s'agisse ici d'une autre image. Nous pouvons admettre cet événement comme une limite inférieure de son antiquité. Mais est-elle fort antérieure à saint Grégoire?

Les monuments d'histoire nous faisant défaut, nous en sommes réduits à demander la réponse à la peinture elle-même et au style qui l'a marquée de son sceau. Lorsque nous avons obtenu à Rome la faveur de l'aller visiter au fond du petit tabernacle, nous avons été émerveillé de sa beauté et nous sommes resté convaincu que nous étions en présence d'une œuvre de la première époque byzantine. Et cependant nous n'avons pu la juger que par les têtes, seules parties maintenant découvertes. L'allongement du nez, fortement dessiné du côté de la lumière, l'étroitesse du méplat central, l'enflement des narines, la grandeur des yeux, le galbe des paupières, le recouvrement sensible de la paupière supérieure, dont la ligne s'étend jusqu'aux tempes, le dessin accentué de l'inférieure, et l'ombre qui la cerne, la petitesse de la bouche, l'effilement de ses coins, l'expression des lèvres, l'ombre qui sépare vigoureusement la lèvre inférieure du menton, la manière du cou gracieusement enveloppé sous les plis du voile, sont des caractéristiques de byzantinisme qui ne peuvent nous tromper. La tête de l'enfant Jésus est en harmonie avec celle de Marie et confirme ces données artistiques. L'attitude du visage tourné vers la sainte mère, le nez camus et retroussé, les lèvres fortement dessinées, la grosseur du haut des joues, forment ces traits que pendant plus de mille ans l'Orient s'efforcera de copier en s'éloignant toutefois de la beauté primitive.

On ne trouvera pas, je crois, chez les Latins un geste bénissant tel que celui-ci; dans la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, l'enfant Jésus étend tous les doigts à la fois. Nous sommes donc ramenés au byzantin primitif. Nous devons ajouter que les parties cachées, pour lesquelles nous sommes obligés de nous en rapporter aux anciennes copies, notamment à celle de saint François Borgia, corroborent cette opinion. L'ajustement, le nimbe de Marie, la croix, le front, l'étoile sur l'épaule, tout cela se retrouve textuellement dans les images en nombre infini que l'Orient nous fournira.

On a dit que l'image était imparfaite et que c'était un argument d'antiquité. Nous croyons bien plutôt à la beauté des modèles qu'à la per-

fection des copies, au génie des maîtres qu'au progrès des élèves. Or l'éminente beauté de notre image étant incontestable, nous sommes porté à lui accorder une haute antiquité et à la ramener à l'origine. Mais ici se présente une difficulté presque insurmontable. Quelle a été l'origine de l'art que nous appelons byzantin, quels ont été ses progrès, ses développements? Tout cela est caché, car avant Justinien, au milieu du VI[e] siècle, nous ne voyons guère dans les monuments que l'art romain en décadence, et puis tout à coup, sous cet empereur, l'art byzantin apparaît adulte, si l'on peut s'exprimer ainsi, et revêtu de toutes les splendeurs orientales.

Entre Justinien et Constantin, que voyons-nous dans ce style? Quelques mosaïques à Thessalonique, quelques monuments de Théodoric, où le romain cache encore le byzantin; mais avant le milieu du V[e] siècle, à notre connaissance, aucun monument pur, complet, sans équivoque.

Le V[e] siècle nous paraît satisfaire aux données du style qui nous est ici présenté[1]. Le nimbe à lui seul confirme cette hypothèse. On ne trouvera pas avant le V[e] siècle une madone parée du nimbe; celle du IV[e] siècle, au cimetière Sainte-Agnès, très-peu postérieure à la paix de l'Église, n'a pas de nimbe; les madones, au contraire, du V[e] au VI[e] siècle nous en fournissent une multitude d'exemples, entre autres le diptyque en ivoire du marquis de Trivulce (pl. VII), la croix d'Agnellus (pl. CVII), les mosaïques de Sainte-Apollinaire, à Ravenne, celle de Sainte-Sophie, à Constantinople, etc. [2].

Résumé. — Disons donc en terminant, et à cause du prix qu'il faut attacher aux traditions que nous avons rapportées, que si nous ne sommes pas devant une image originale de saint Luc, nous sommes devant la copie très-belle d'un original que les églises d'Orient avaient sans doute conservé depuis les âges apostoliques, copie que les papes tinrent à honneur de faire vénérer dans le premier sanctuaire de Marie.

1. Ces lignes étaient écrites lorsque nous avons lu que cette opinion était précisément celle du P. Garrucci, dont l'autorité vient heureusement confirmer celle-ci. *Storia dell' arte cristiana*, III, 16.

2. S'il faut croire aussi que la manière de peindre à l'encaustique se soit perdue au VI[e] siècle, nous pourrions y trouver un nouvel argument à l'appui de notre thèse.

SAINTE MARIE-IN-ATRIANO.

Notons sur la liste des sanctuaires romains dédiés à la sainte Vierge, Sainte-Marie-in-Atriano, fondée par saint Adrien et enrichie d'une couronne d'argent par Léon III. Les termes mêmes dans lesquels Anastase rapporte ces faits, intéressent trop la gloire de la sainte Vierge pour n'être pas mentionnés : « Constituit Diaconias tres... unam quidem sanctæ et gloriosæ semper virginis Dei genitricis Mariæ Dominæ nostræ quæ sita est in Atriano. Aliam vero suprascriptæ et intemeratæ Dominæ nostræ quæ sita est foris portam beati Petri apostoli in caput porticus... » Dans la vie du pape saint Léon III, Anastase mentionne encore plusieurs sanctuaires dédiés à la sainte Vierge : « Diaconia Dei genitricis quæ appellatur antiqua. Diaconia sanctæ Mariæ in via Lata, etc. »

SAINTE-MARIE-IMPERATRICE.

Cette image, d'après une tradition, aurait été vénérée dès le VI[e] siècle dans son antique chapelle par saint Grégoire le Grand. Elle était déjà célèbre au VI[e] siècle. On répète ici la légende de SS. Côme et Damien; on dit qu'elle s'adressa un jour à saint Grégoire et lui demanda doucement comment il se faisait que, devant cette seule image de la mère de Dieu, il ne donnât pas la salutation qu'il avait l'habitude d'accorder aux autres images. On doit supposer qu'elle était déjà en honneur avant saint Grégoire. Une petite chapelle encore couverte de fresques du XIV[e] ou XV[e] siècle lui servait autrefois d'abri; elle fut depuis transférée, en 1826, dans l'église du cimetière où on la vénère maintenant. La

sainte Vierge porte sur son bras gauche l'enfant Jésus qui la regarde. Il est difficile, d'après l'histoire, de douter de l'antiquité de cette image; de pieuses mais inhabiles restaurations en ont gravement altéré le caractère. Le sanctuaire fut restauré par l'archiconfrérie en 1606; peut-être est-ce la même date qu'il faut attribuer aux retouches de la peinture. La pose de la sainte Vierge et l'attitude de l'enfant bénissant sont très-anciennes; il est probable que les anges qui l'accompagnent et qu'on ne voyait pas dans les temps primitifs auront été ajoutés. Ce nom d'Impératrice est assez rare et nous ne pourrions citer après cette madone que celle d'Aix-la-Chapelle et celle de Vienne.

SAINTE-MARIE-HORS-LES-MURS.

Anastase mentionne près de Saint-Laurent-hors-les-Murs une église dédiée à la mère de Dieu et les dons qu'y déposa Léon IV au IXe siècle : « In basilica Sanctæ Dei genitricis semperque Virginis Mariæ Dominæ nostræ, quæ ponitur foris muros istius civitatis romanæ, juxta beatum Laurentium, vestem de fundato unam, habentem in medio tabulam exauratam cum effigie nativitatis Domini Nostri Jesu Christi... » Le même pape donna à cette basilique vingt-sept voiles de drap d'or; il refit et embellit le portique. On sait que Léon IV célébra avec plus de pompe la fête de l'Assomption et qu'il établit définitivement la solennité de l'Octave. La basilique de Sainte-Marie semble avoir été le lieu privilégié choisi pour ses dévotions. Il y passait la nuit dans de saintes veilles et dans de longues oraisons au milieu du clergé. Une multitude de peuple s'empressant autour de ces nouvelles cérémonies, il lui fit distribuer des sommes d'argent considérables. Il voulut aussi en conserver le souvenir dans l'église même par un acte de munificence, et il donna quarante-cinq voiles à la basilique. Il donna aussi à un oratoire de cette église appelée Santa-Barbara un autre ornement.

SAINTE-MARIE-ÉGYPTIENNE.

Le dimanche, vers dix heures, lorsque les confrères de l'Oratoire revêtent leurs habits de chœur, on peut voir dans la sacristie un petit tableau byzantin peint sur une plaque de 0m,15



Madone de Sainte-Marie-Égyptienne.

sur 0m,12 et qui représente la madone et l'enfant Jésus. Comme toujours, les chairs sont d'une teinte très-foncée et cachent presque sous leur ombre les traits du visage. Le carmin de la lèvre de Marie brille seul avec vivacité. Le dessin se distingue par la finesse de son exécution; le manteau de la sainte Vierge est bleu et retenu par une jolie broche; son voile est bordé d'or; l'enfant tient un livre à tranches rouges. On a recouvert le fond d'or, sans doute détérioré, d'une couche d'ocre jaune sous laquelle ont disparu les nimbes et le Μήτερ Θεοῦ. C'est encore une des innombrables œuvres que l'Orient nous a envoyées sous un type invariable; il est fort difficile de se hasarder à lui assigner une époque.

SAINTE-MARIE-IN-DOMNICA.

On ignore l'origine du nom de l'église Sainte-Marie-in-Domnica-alla-Navicella; était-ce parce qu'elle était élevée en l'honneur de Dieu? était-ce une tradition incorrecte du mot grec κυριακή *domnica*, parce que sainte Cyriaque avait ses propriétés dans ce lieu? C'est ce que l'histoire ne nous revèle pas. L'église, construite par sainte Cyriaque, fut une des premières diaco-

nies; elle fut rétablie une première fois complétement par Pascal Ier en 817, et une seconde par Léon X en 1500, alors qu'il était encore cardinal.

Dons des papes. — Les papes se plurent à enrichir cette église avec une pieuse munificence. Anastase nous énumère soigneusement les présents qui témoignent de cette dévotion. Léon III y offrit à la mère de Dieu un parement d'autel de pourpre rouge qui portait dans son milieu un tableau représentant l'histoire de la sainte Vierge; on y voyait des ornements de perles et une bordure de chrysoclave, une couronne d'argent, un parement blanc tout en soie, orné de rosaces et de chrysoclave, etc. De tous les papes, Pascal Ier fut incontestablement le plus généreux pour ce sanctuaire, qu'il rebâtit de fond en comble, qu'il dota richement et qu'il augmenta considérablement. Il orna la confession en dedans et en dehors; il offrit une lampe en or pur de 2 liv. 8°, un arc en argent et deux petites colonnes avec deux ornements en gamma, un parement d'autel avec l'histoire de la Nativité d'une merveilleuse beauté, un parement de stauracin très-beau entouré d'écarlate, un autre parement de blattin, avec le portrait de la sainte Vierge et des anges qui la vénèrent; un parement avec des paons, dans le milieu une croix de blattin; deux parements de quadrapulum, dans le milieu une croix de blattin; un revêtement de soie rouge; autour de l'autel, quatre voiles de soie rouge avec des gamma et des croix de quadrapulum. Dans les grands arcs de cette église, vingt voiles de quadrapulum et dans les arcs du chœur quatre petits voiles de stauracin et deux voiles de Tyr à l'entrée du chœur; à l'entrée de l'église, de grandes courtines de quadrapulum avec une bordure; deux parements de chrysoclave avec la Nativité, entouré de pierres précieuses et de perles. Sur le même autel, un parement de chrysoclave, avec l'Assomption entourée de chrysoclave, complétée et ornée de perles; un autre parement de chrysoclave avec l'Ascension; un autre avec la Pentecôte; un autre avec l'entrée à Jérusalem; un parement entouré d'étoffe de fundatum à fond d'or. Pour tous les jours, deux parements de fundatum d'étoffe à fond rouge entouré de quadrapulum très-ornés; dans les grands arcs de la basilique, quatorze voiles de quadrapulum, vingt-quatre voiles de quadrapulum ornés de sujets; dans les arcs du chœur, vingt-six voiles de chrysoclave reproduisant la Nativité ou l'Assomption de la Vierge, etc. Tous ces dons splendides ont disparu, détruits par le temps ou la cupidité des hommes.

Mosaïque. (Pl. XCII.) — Le seul des ouvrages de Pascal qui nous reste, et qui n'est pas un des moins intéressants, consiste dans la vaste mosaïque de la tribune. On y voit représentée la sainte Vierge assise sur un trône avec l'enfant Jésus et une multitude d'anges qui la saluent en chantant ses louanges : à ses pieds le pape Pascal agenouillé lui tient la mule. On peut considérer cette mosaïque comme un des monuments le plus glorieux pour Marie. Ailleurs, nous la voyons au milieu des saints comme la reine des hommes, mais ici dominant la foule angélique par la grandeur matérielle, symbole de la dignité morale, supérieure à tout ce qui l'entoure, elle est véritablement la souveraine des cieux. A l'exception de ses mules rouges et de quelques agréments d'or parsemés sur son costume, elle est entièrement habillée d'un azur sombre, qui rehausse la robe d'or de l'enfant. Le pape, vêtu d'une chasuble jaune, porte derrière sa tête un nimbe carré et bleu. Les troupes d'anges qui se pressent autour du trône ont des robes blanches, des nimbes bleus qui se détachent sur le fond plus foncé du ciel. Le trône paraît orné de riches pierreries. Le geste de Marie exprime une belle pensée, geste d'accueil, d'invitation aux fidèles de venir devant Jésus-Christ qui les bénit. Tous les anges concentrent leur attention vers le divin groupe, tandis que le Sauveur et sa mère, recevant leurs hommages d'un regard distrait, semblent chercher ailleurs des adorations qui leur manquent, celles des hommes oublieux de la rédemption et des tendresses maternelles qu'elle

leur propose. Le pape lui-même regarde au milieu de l'église, il paraît attendre des imitateurs dans sa dévotion à Marie, il paraît dire à l'assistance : « Venez, vous tous, vous agenouiller comme votre pontife devant la Reine des reines. » Le dessin ne répond pas malheureusement aux pieuses pensées que la composition nous révèle. La main de l'artiste n'était pas aussi savante que son cœur était dévot à Marie, et nous devons avouer que nous sommes devant une œuvre tout à fait barbare — aucun modelé dans les chairs, brutalement sertis de lignes grossières; aucune proportion dans les membres, dans le bras droit surtout si mal rattaché à l'épaule; aucune science des draperies dont les plis sont simplement indiqués par des traits. Aussi nous devons considérer une telle peinture, non comme un modèle, mais seulement comme l'élan de piété d'un âge barbare vers la mère de Dieu et comme un monument de notre histoire iconographique, d'autant plus précieux pour nous qu'il a le rare avantage d'être daté. La tribune circulaire, qui a 8m,80 d'ouverture, porte à la clef de l'arc le monogramme du pape Pascal, dont on lit encore le nom dans les vers suivants au-dessous de la mosaïque :

Ista domus pridem fuerat confracta ruinis,
Nunc rutilat jugiter variis decorata metallis
Et decus [1] ecce suus splendet ceu Phœbus in orbe
Qui post furva fugans tetræ velamina noctis
Virgo Maria tibi Pascalis Præsul honestus
Condidit hanc aulam lætus per sæcla manendam.

« Cette demeure, qui jadis gisait abattue sous ses ruines, brille maintenant sans cesse sous l'éclat des pierreries qui la décorent, et voici que son Dieu y resplendit comme dans le ciel Phébus qui vient d'écarter les sombres et tristes voiles de la nuit. O Vierge Marie! c'est pour toi que Pascal, le pieux pontife, a fondé avec joie cette maison qui doit subsister pendant les siècles. »

---

1. Nibby corrige la faute en mettant *Deus*, mais l'inscription porte bien *decus* qui ne s'accorde pas avec l'adjectif possessif *suus*.

SAINTE-MARIE-IN-CYRO.

Anastase mentionne une diaconie sous le vocable de Sainte-Marie-in-Cyro, à laquelle Léon III donna une couronne d'argent et Léon IV une autre couronne entourée de bulles d'or.

SAINTE-MARIE DE CONSTANTINOPLE.

Le Sicilien Matteo Catalani employa une grande partie de sa fortune à ériger à Rome une confrérie, une église et un hôpital pour ses concitoyens. Il y fut autorisé par un bref de Clément VIII en 1594. Les Siciliens, dit Bombelli,



Sainte-Marie de Constantinople.

y placèrent une antique image dont Antonio Mangitone a écrit longuement l'histoire. La Sicile était une des principales provinces de l'Empire grec; il y avait à Constantinople beaucoup de Siciliens, de toute condition, qui firent faire une copie de l'image qu'Eudoxie avait donnée à Pulchérie pour en doter leur patrie. De là elle fut transférée à Rome, où on la portait en procession dans les calamités publiques. La petite église de ce nom est dans la rue qui conduit à la place Barberina. La confrérie des Siciliens et des Aragonais la fonda en 1515, et l'embellit en 1840.

L'image sur le maître-autel est un très-grand tableau moderne, cependant couronné, qui représente deux Pères de l'Église portant un sarcophage sur lequel la sainte Vierge est assise; elle tient l'enfant Jésus debout à côté d'elle et non au milieu, comme la représente Bombelli. J'ai parlé de cette différence au custode qui m'a montré dans la sacristie une petite peinture assez

fine et très-moderne dans un ovale de $0^m,50$ sur $0^m,35$, que l'on expose à la porte les jours de fête. L'image qu'on distribue est bien d'accord avec ce tableau et que reproduit notre vignette. Pour que Nibby et Bombelli n'aient pas été dupes d'une erreur grossière, il faut qu'ils aient voulu parler d'une plus ancienne image dont on n'a pas connaissance à l'église.

SAINTE-MARIE-IN-COSMEDIN.

Saint Denis, pape, fonda cette église au IIIe siècle, sur l'emplacement du temple de la Pudicité, ce qui lui donne une antériorité de cinquante ans sur Saint-Jean de Latran. En 772, ayant été richement décorée par saint Adrien Ier, elle fut appelée *in Cosmedin*, du grec κόσμιον, qui veut dire ornement. Au commencement du XVIIIe siècle, elle était enterrée de sept marches. Clément XI fit déblayer la place en avant pour pouvoir y entrer de plain-pied; en 1718, la façade fut refaite sur les plans de l'architecte Sardi.

Dons des papes. — Tous les sanctuaires de la sainte Vierge, largement dotés par les papes, sont les témoins de leur perpétuelle dévotion pour la mère de Dieu; c'est ainsi que Sainte-Marie-in-Cosmedin fut réparée par saint Adrien[1]. Léon III[2] lui attribua une couronne d'argent de douze livres, un parement blanc en soie et pourpre avec la représentation de la résurrection, Grégoire IV[3], un parement d'étoffe de Tyr avec la nativité et la résurrection figurées en broderie. Nicolas Ier, après avoir fondé l'hospice voisin, restauré la sacristie, donna au sanctuaire un parement tout en soie de stauracin sur lequel onze lions étaient représentés; de plus, un voile blanc avec rosaces et bordure de Tyr.

Madone dans le chœur. — Sainte-Marie-in-Cosmedin possédait une madone que les Romains considéraient comme plus précieuse que tous ces trésors. La persécution des iconoclastes, de 727 à 847, amena à Rome une grande quantité d'images, dont celle-ci fut destinée à l'école grecque et placée dans la tribune au-dessus de l'ancien siége épiscopal. La peinture qu'on voit aujourd'hui à cette place est faite en détrempe sur bois.



Sainte-Marie-in-Cosmedin.

La Vierge est assise sur un siége qui ne paraît pas; la robe est rouge et le manteau bleu, le voile blanc, — le fond en or avec des ornements noirs. Elle porte sur son bras gauche l'enfant Jésus qui bénit de la main droite. Une inscription grecque : *A la mère de Dieu toujours vierge*, a fait penser que cette peinture pouvait être du Ve siècle, après le concile d'Éphèse. Elle est couverte par une glace et enfermée sous trois clefs. Le prix qu'on y attachait engagea le savant cardinal Bessarion à en faire placer une copie dans la chapelle qu'il venait de construire à l'église des Saints-Apôtres. Lors d'une inondation du Tibre, les archives de Sainte-Marie-in-Cosmedin furent détruites, mais l'image elle-même sortit intacte de ce désastre, et, quoique peinte à fresque, elle n'a pas perdu sa fraîcheur. Cette image, de $1^m,30$ de large sur près de 2 mètres de hauteur, est la plus grande que nous ayons encore vue, elle est fort belle, mais n'a rien d'antique ni de byzantin dans le visage; la main seule rappelle le style grec. La tête se rapprocherait plutôt de la manière d'un contemporain de Raphaël; le nez n'a pas la courbure byzantine, les lignes sont d'une pureté ombrienne. On ne peut guère expliquer ce style qu'en supposant qu'elle ait été complétement repeinte au XVe siècle. Le

1. Anastase, 298.
2. *Idem*, 309.
3. *Idem*, 341.

bras de l'enfant Jésus est nu; le modelé de ses pieds paraît également éloigné des anciens types. Les sourcils arqués, la bouche souriante et correctement dessinée. Il y a dans toute sa personne une grande dignité et une incomparable majesté. Il tient dans la main gauche une croix pattée; le fond broché d'ornements semble moderne. La madone de Sainte-Marie impératrice est celle qui lui ressemble le plus. Nous répéterons en face de ce tableau une observation que nous avons déjà plusieurs fois eu occasion de faire, nous dirons que cette peinture, bien qu'elle nous semble moderne, nous rappelle sans doute un type plus ancien, dont la tradition, toujours si respectable à Rome, nous apporte le souvenir. Nous devons voir ici une copie telle qu'on les exécutait au XVIe siècle avec une main plus habile que fidèle.

Mosaïque dans la sacristie. — En visitant la sacristie, on remarque un fragment de mosaïque provenant de l'ancien Saint-Pierre et qui faisait partie d'une adoration des mages. Quoique destinée à être vue de loin, cette peinture, même sous les yeux, est admirable: le visage de la sainte Vierge offre dans ses larges touches un à-propos, une grâce, une candeur qu'on est étonné de voir produire à si peu de frais. Nous nous sommes longuement occupé de ce monument à propos de l'Évangile; il n'est donc pas opportun de revenir sur ce que nous avons déjà dit[1].

Fresque sous le porche. (Pl. XCV.) — Nous allions nous éloigner de cette vénérable église, lorsqu'un jour, en examinant les monuments si curieux dont son portique est encore rempli, nous remarquâmes au fond du tombeau d'Alfani, le restaurateur de l'édifice, une fresque très-curieuse et très-dégradée. En examinant de près cette peinture, nous vîmes qu'elle représentait la très-sainte Vierge. La madone occupe le centre du tableau; elle est assise sur un trône et porte l'enfant sur ses genoux. Deux anges lui servent d'acolytes à droite et à gauche, et deux autres personnages dont la coiffure paraît militaire se tiennent sur des degrés inférieurs. Elle est parée d'une couronne qui ressemble à celle de la crypte de Sainte-Praxède; sous la couronne, des flots de cheveux blonds s'échappent et forment une sorte de volute autour de l'oreille, de laquelle pend un anneau. La sainte Vierge tient à la main gauche un sceptre terminé dans le genre des enseignes romaines et qui rappelle les hastes des anges de la tribune de Santa-Maria-in-Pallara, c'est-à-dire garni alternativement d'une boule et d'un cartel, etc. J'ai cru au sommet de ce sceptre distinguer une fleur de lis. Le nimbe de la madone est jaune et bordé de rouge, celui de l'enfant jaune est serti de filets rouges, blancs et noirs. Un trait remarquable de cette fresque est la position de l'enfant dans le même axe que sa mère. Il paraît tenir un globe. Le trône est ornementé de rouge. La robe de la madone en teinte neutre avec plis blanchâtres. Les anges blonds, aux ailes sépia, tiennent des bâtons comme des pèlerins qui touchent enfin au but de leur dévotion. On pourrait les comparer à ceux de Saint-Nicolas du Latran, dont ils sont, si je ne me trompe, à peu près les contemporains. En effet, le tombeau du XIIe siècle appliqué devant cette peinture sert pour ainsi dire de sceau à l'authenticité de cette date ancienne.

SAINTE-MARIE-DE-LA-CONSOLATION.

Voici ce qu'on lit sur une notice distribuée dans l'église de l'hôpital de la Consolation. Cette image, que l'on dit peinte par saint Luc, est une des plus anciennes et des plus vénérées de Rome. Sainte Hélène, après l'avoir reçue du patriarche d'Antioche, lui éleva un temple magnifique à Jérusalem. Quelque temps après elle fut transportée à Constantinople par Héraclius. De là, l'empereur Constance la porta à Rome et la donna au pape saint Vitalien, qui fit construire pour la placer une église sur le mont Cœlius, entre

1. Voyez *Évangile*, Adoration des mages.

la basilique du Latran et les Quatre saints couronnés. C'est alors qu'on commença à l'appeler Sainte-Marie-des-Grâces. Grégoire VI éleva près de cette église un hôpital qui, peu d'années après, fut dévoré par un incendie avec une grande partie de ce quartier. La sainte image résista seule



Sainte-Marie-de-la-Consolation.

aux flammes et en fut retirée intacte. Après ce miracle, le sénat et le peuple romain construisirent, en 1085, près de la roche Tarpéienne et du temple de Vesta, un hôpital et une église qu'ils appelèrent Sainte-Marie-des-Grâces. Trois années s'étaient écoulées, lorsque Urbain II porta processionnellement l'image miraculeuse dans la nouvelle église qui s'appelait la Cappelletta della Consolazione. Il y a quelques années, cette image a été encore déplacée et exposée au-dessus du maître-autel de l'église de la Consolation où nous la voyons aujourd'hui. Cette translation récente, racontée par le sacristain, nous a fait connaître qu'elle est peinte sur pierre; il a fallu quatre hommes pour la transporter, malgré la petitesse de ses dimensions. Elle a $0^{m},040$ de large sur environ $0^{m},070$ de hauteur. La peinture est sur fond d'or, et, chose remarquable, on ne distingue pas de nimbe autour de la tête de la sainte Vierge. Elle est seule et sans l'enfant Jésus; ses deux mains reposent sur sa poitrine. Le caractère est essentiellement byzantin; les yeux et la physionomie sont durs malgré le sourire des lèvres. La joue est assez pleine, et l'ombre en est accusée trop fortement. Le visage est encadré par un lacet blanc orné de perles.

SAINTE-MARIE-DEI-CANCELLI.

Au VIIIe siècle, Paul Ier (757-768) donna à Santa-Maria-dei-Cancelli une image de la sainte Vierge en argent du poids de 100 livres.

SAINTE-MARIE-DE-LA-COMPASSION IN-CAMPO-SANTO.

L'église bâtie sous ce titre fut élevée par le pape Léon IV (847) sous le titre de Saint-Sauveur *in ossibus*, à cause de l'entassement des ossements humains qu'on y avait disposés dans la terre que sainte Hélène avait apportée de Jérusalem. Restaurée et rebâtie, elle prit son nom actuel.

SAINTE-MARIE-IN-PORTICO-IN-CAMPITELLI.

En l'an 524, seconde année du pontificat de saint Jean Ier, vivait à Rome sainte Galla, fille du consul Symmaque, de la famille *Anicia*. Elle employait ses grandes richesses au soulagement des pauvres, dont elle avait chaque jour douze à sa table. Pendant un de ces repas, elle vit dans la pièce voisine une grande lumière provenant d'un globe sur lequel elle ne pouvait fixer la vue; elle court chez le pape pour l'informer de ce prodige. Jean Ier y vient avec tout son clergé, et alors on voit le globe s'ouvrir et deux anges en retirer une petite et gracieuse image qu'ils lui donnent. En même temps les cloches de Rome sonnaient à toute volée. La pieuse dame s'offre alors complétement à Dieu, et fait construire dans son palais une église et un couvent dédiés à la mère de Dieu. On l'appela *Sancta-Maria-in-Porticu*, à cause du voisinage du portique d'Octavie. L'église élevée, le pape y plaça l'image miraculeuse. Cette image fut portée procession-

nellement pendant deux pestes de Rome, en 590 et 599. La tradition suit constamment l'image entourée de la vénération du peuple et des pontifes. Baronius parle du zèle que Grégoire VII, à peine élu pape, mit en 1073 à restaurer ou plutôt à reconstruire l'antique église de *Santa-Maria-in-Portico*, qui avait été ruinée par le temps. Il parle de l'image et de l'antique inscription qui l'accompagne. Dans les siècles suivants, l'église reçut de nouveaux embellissements, notamment à la fin du XVIe siècle : cinq cents ans après la restauration de Grégoire VII, au mois de janvier 1662, la sainte image fut transportée la nuit de *Santa-Maria-in-Portico* à *Santa-Maria-in-Campitelli*, à la grande douleur de tout le voisinage; elle devait y rester provisoirement jusqu'à la fin de la reconstruction de l'antique sanctuaire de *Santa-Maria-in-Portico*. En 1667, les travaux terminés, l'image reprit sa place dans la nouvelle église, l'une des plus belles de Rome qui fut terminée en 1675, et reçut le titre de *Santa-Maria-in-Portico-in-Campitelli*; dans l'ancienne église on plaça une copie de l'image miraculeuse.

Description de l'image. (Pl. XCVIII.) — Cette madone n'a rien de commun avec toutes les autres que l'on vénère à Rome : c'est une plaque d'or émaillée de 0m,20 sur 0m,15; la tête de la sainte Vierge a environ 0m,025. La sainte Vierge, à mi-corps sous une arcade, porte son fils sur le bras gauche; elle est entourée de deux arbres dont il est difficile de définir la nature. Dans les angles supérieurs de l'arcade, on voit les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Le fond en émail est bleu; le nimbe de la sainte Vierge rose; sa tête de trois quarts a cependant le nez de profil; les yeux sont fortement inclinés vers le nez; le menton est en avant. La rondeur du dessus de tête, la grossièreté du travail et la forme des traits rappellent les portes de Saint-Paul contemporaines de saint Grégoire VII. Ne pourrait-on pas supposer que sa date remonte à ce grand pape qui aurait remplacé ainsi celle léguée par sainte Galla? (Riccardi, II, 87. Nibby, 357.)

SAINTE-MARIE-IN-CAMPO-MARZO.

La collégiale *delle Monache-in-Campo-Marzo* est une des plus remarquables de Rome. L'institut fut fondé à Nazianze sous la règle de Saint-Basile et la protection de Grégoire le Théologien qui mourut dans l'arianisme. Les agitations de leur ville obligèrent les religieuses à se réfugier à Constantinople, puis de Constantinople à Rome,



Sainte-Marie in Campo Marzo.

lors de la persécution des iconoclastes. Elles y apportèrent, entre autres précieuses reliques, une image de la sainte Vierge peinte sur bois et que l'on attribuait à saint Luc. Entrées à Rome en 750, leurs montures s'arrêtèrent devant l'église de Sainte-Marie-in-Campo-Marzo sans qu'on pût les faire avancer. On regarda cet arrêt comme un avertissement du ciel, et on engagea le pape saint Zacharie à leur concéder cette église, qui fut ensuite reconstruite en 1564. Après un incendie, l'image tomba dans un puits, et quand on l'en retira elle fut restaurée par Michel-Ange (?) La sainte Vierge est seule, elle tient sa main gauche sur son cœur et élève la main droite; autant qu'on peut en juger sur une peinture tellement noire que, même vue de près, on la distingue à peine, elle paraît de l'école byzantine, du même type qu'à *Santa-Maria-in-via-lata*, mais beaucoup plus grossière. Les bordures d'or et les petits dessins qui la décorent sont presque seuls visibles. Le tableau sans son cadre a 0m,40 sur 0m,80.

SAINTE-MARIE-D'ARA-CŒLI.

Ce sanctuaire célèbre fut élevé sur les ruines d'un temple bâti par Romulus à Jupiter Ton-

nant sur le Capitole. On ignore l'époque de la fondation de l'église. Les uns l'attribuent à Constantin, d'autres à saint Grégoire pape en 591. Jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, elle porta le nom de *Santa-Maria-in-Campidoglio*. On l'appela ensuite *Sancta-Maria-in-Aurcœlio, in-Laurecelio, in-Aracelio*, et enfin *in-Ara-cœli*. Le P. Casimiro est d'avis que cette dernière dénomination lui fut donnée à cause de l'inscription *Ara primogeniti Dei* qu'Auguste aurait fait placer précisément en cet endroit. Le grand escalier qui y conduit fut construit par les frères minimes avec les marbres provenant du temple de Quirinus, et leur coûta 5,000 florins. On lit à côté de la grande porte une inscription qui fait allusion à cet escalier, dont la première pierre aurait été posée le 25 octobre 1348. Au milieu du transept gauche on voit la chapelle de Sainte-Hélène, dite la *Capella-Santa*.

Le titre d'*Ara-cœli* que porte l'église s'appliquait avant le XIV[e] siècle à cette petite chapelle. On croyait que c'était dans ce lieu même que l'empereur Auguste avait érigé l'autel *Primogeniti Dei*, sur l'indication d'un oracle de la sibylle de Cumes qu'il avait consultée et qui lui prédit aussi la naissance du Sauveur. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il a été construit avant le XIII[e] siècle. Jusqu'au XVII[e], il fut couvert par un ciborium de marbre porté par quatre colonnes de vert antique; alors on fit un ciborium soutenu par huit colonnes de brocatelle avec des bases et des chapiteaux de bronze doré. La table de l'autel est une grande urne de porphyre portée sur des pieds en bronze doré dans laquelle on dit que furent placés le corps de sainte Hélène et ceux des saints Abbondius et Abbondantius. Ce petit temple, démoli en 1798, a été reconstruit sur les dessins de Pierre Holl, avec les huit colonnes qu'on y voit actuellement. A travers toutes ces reconstructions, la façade du petit monument du XII[e] siècle a heureusement été conservée. On la voit par un vide ménagé dans le sol du nouveau ciborium. On peut reconnaître qu'au XII[e] siècle, le monument s'appuyait sur le sol du chœur, au-dessus duquel la partie conservée s'élevait de $1^m,10$. Sa largeur, dans ce qu'on en découvre encore, est de $1^m,60$. Elle se compose d'une porte au-dessus de laquelle est figuré l'agneau crucifère (pl. C) : cette porte est surmontée d'une arcade en plein cintre reposant sur deux colonnes torses et encadrée d'une moulure à feuilles d'acanthe qui passe au-dessus et redescend de chaque côté sur le sol. Il résulte de cette disposition deux petits tympans dans lesquels on a figuré à droite la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur les bras et entourée d'une auréole qui rappelle l'apparition, et à gauche Auguste couronné, vêtu d'une tunique ou cotte de mailles, étendant les bras vers la sainte Vierge. Ces sculptures sont fort grossières, mais d'un grand intérêt, car elles prouvent par un monument qu'au XII[e] siècle la tradition de cette vision était toute vivante[1].

Près de la bordure carrée, sculptée de feuillages, autour du monument, une inscription nous en rappelle l'histoire :

+ *Luminis. hanc. almam. matris. qui. scandis. ad. aulam.*
Cunctarum. prima. que. fuit. orbe. sita.
+ *Noscas. quod. Cesar. tunc. struxit. Octavianus.*
Hanc. aram. celi. sacra. proles. cum. patet. ei. [2].

1. Muratori cite des documents très-curieux relatifs à cette tradition, entre autres les témoignages de Godefroy de Viterbe qui vivait en 1180 et qui s'en fait l'écho. Il rapporte aussi une miniature de la bibliothèque d'Este (aujourd'hui à Modène) et qui date de 1285. Cette miniature nous montre le groupe divin dans les nuages et aux pieds, Auguste et la sibylle; de plus elle est accompagnée de l'histoire suivante : « Au temps d'Octave, les sénateurs voyant un empereur réunir en lui tous les dons de la beauté, de la gloire et de la fortune, si heureux dans la paix et dans la guerre, lui dirent qu'il était certainement un dieu et qu'ils voulaient l'adorer. Auguste commença par refuser, cependant il demanda à consulter la sibylle et sollicita pour cela un délai de trois jours. Ce fut sur ces entrefaites qu'il eut sa fameuse vision. Tout à coup le ciel s'ouvrit devant ses yeux et l'enveloppa de lumière; il aperçut sur l'autel du temple une vierge d'une rare beauté tenant un enfant entre ses bras et disant: *Hæc ara filii Dei est.* Devant l'apparition, Auguste se prosterna, puis il revint aux sénateurs pour leur dire qu'il ne se croyait pas véritablement Dieu. La vision eut lieu dans la chambre d'Auguste, là même où s'élève l'église qui, en souvenir du mot de Marie, est appelée Sancta-Maria-Ara-cœli.

2. Voyez *Rosier de Marie*, 16 décembre 1876. — La *Sibylle de Tivoli*, par monseigneur Barbier de Montault.

L'église d'*Ara-cœli* nous offre un monument très-connu et qu'une iconographie de la sainte Vierge ne peut oublier, je veux dire la madone, au-dessus du maître-autel, une des quatre les plus vénérées à Rome. Elle porte intrinsèquement les signes d'une grande antiquité; seule et sans l'enfant Jésus, elle applique la main gauche



Madone sur le maître-autel de Santa-Maria-in-Ara-Cœli.

sur sa poitrine, élève et ouvre la droite, geste que beaucoup d'auteurs ont donné à la sainte Vierge dans l'Annonciation—par exemple au VIe siècle, sur la bible syriaque de Florence et plus tard aux portes de Saint-Paul. La robe et le voile sont bleus; malheureusement la quantité de bijoux et de colliers qui la décorent nous ont empêché de voir les plis au-dessous du cou. Rien d'ailleurs ne la cache dans le reste de l'image. Les plis, peu modelés, sont justes, avec une tendance rectiligne que plus tard le style byzantin a si fortement exagérée. La tête, de trois quarts, est bien dessinée, le nez très-long, mais sans excès, droit et finement tracé, les yeux très-grands, beaux et renfoncés, les sourcils arqués comme dans l'image d'Édesse à Saint-Alexis. Il y a peu de pénombre et peu de modelé; la bouche est assez rapprochée du nez. Le teint est coloré comme à Saint-Alexis, mais la bouche est plus grande et la coupe de la figure lui ressemble. C'est une peinture du byzantin primitif et des plus belles que nous ayons vues. Elle est sur bois de 0m,80 sur 0m,50, assez altérée, mais heureusement sans aucun repeint. L'art byzantin, auquel appartient cette peinture, comme toutes choses de ce monde, a progressé, ou plutôt reculé doucement et sans secousses, ce qui rend si difficile l'attribution de ses œuvres à tel ou tel siècle. Comme exemple de cette difficulté, nous pourrions citer le beau *menologium græcorum* du Xe siècle où les nombreuses peintures sont signées de leurs auteurs. Eh bien! d'un auteur à lui-même il y a des différences beaucoup plus grandes que d'un auteur à un autre. Nous ne pouvons donc, quoiqu'il nous semble fort ancien, nous prononcer exactement sur l'âge de ce tableau.

SAINTE-MARIE-IN-AQUIRO.

Cette ancienne église fut bâtie d'abord par le pape saint Anastase Ier (398) sur les ruines d'un temple antique. Elle fut surnommée *in Equiria*, pour les courses publiques de chevaux qui se faisaient près de là, au rapport de certains archéologues. Aujourd'hui on dit par corruption *in Aquiro*. Grégoire III la reconstruisit sur des dimensions plus vastes et l'orna de peintures. (Champagnac, II, 779.)

SAINTE-MARIE-AD-MARTYRES.

Le Panthéon qu'Agrippa, le favori d'Auguste, avait élevé à Jupiter vengeur et à la mère des dieux, était au temps de Boniface IV l'unique reste des deux cent dix-huit temples magnifiques que Rome avait érigés aux faux dieux. Le pape obtint de l'empereur Phocas la permission de le dédier à Jésus triomphant et à sa mère et en fit la dédicace en 607, la troisième année de son pontificat. Il y fit apporter vingt-huit chars remplis de reliques de martyrs enlevés dans divers cimetières de Rome et les plaça convenablement près du grand autel. Il dédia le sanctuaire à la mère de Dieu et à tous les saints, et, à cause des ossements des martyrs qu'il venait d'y rassembler, il voulut qu'on l'appelât *Santa-Maria-ad-Martyres*. C'est ainsi que le temple de tous les dieux

devint la demeure de tous les habitants du ciel. L'Église romaine célébrait la fête de la dédicace le 13 mai. En 645, Constantin, venu à Rome sous un masque ami, saccagea la ville pendant douze jours, enleva les bronzes qui couvraient la coupole et les fit porter à Constantinople pour l'ornement de son palais; c'est ce qu'atteste Anastase le Bibliothécaire dans la vie de saint Vitalien. Benoît II l'enrichit en 684 de dons magnifiques. En 735, Grégoire III couvrit la coupole en plomb. Saint Adrien (772) donna à l'église de riches étoffes de soie et de lin; il restaura le ciborium d'argent ruiné par le temps en y ajoutant 60 livres du même métal. Léon IV (847) fit élever un ciborium d'argent du poids de 504 livres, il y déposa une couronne d'argent, des parements blancs tout en soie, ornés de rosaces et de pieuses représentations en broderies. Vers 1434, Eugène IV déblaya le portique, le nettoya et démolit les constructions qui encombraient l'édifice de manière à l'isoler complétement. En 1662, Alexandre VII abaissa le sol de la place pour mieux voir le portique et remit deux colonnes de granit trouvées près de Saint-Louis-des-Français pour remplacer celles qui manquaient à gauche.

A la place où s'élevait jadis la statue de Jupiter, au-dessus du grand autel, on vénère une ancienne et sainte image de Marie que Boniface IV y plaça et qui provient d'un pinceau grec. Les miracles nombreux opérés devant elle y signalèrent la foi des fidèles et la puissance de Marie. Elle passait pour être de saint Luc et pour avoir été apportée à Rome par sainte Véronique avec des cheveux de la sainte Vierge et le saint suaire. Jadis déposée dans la chapelle *Sancta-Sanctorum* du Latran, portée processionnellement par saint Grégoire le Grand, elle fut donnée par Boniface IV à *Sancta-Maria-ad-Martyres*, où nous la vénérons aujourd'hui. Elle est aujourd'hui placée au fond d'une niche carrée d'environ $0^{m},70$, fermée par deux volets et entièrement couverte de plaques d'argent, à l'exception des têtes et des mains. Nous l'avons vue ainsi le jour de la Toussaint, où elle est exposée aux regards publics. La sainte Vierge tient l'enfant sur son bras gauche. Le maintien de la madone est rigide, la figure de face et les tempes serrées d'un voile. L'obscurité du lieu



Madone au-dessus du maître-autel à Santa-Maria-ad-Martyres.

empêche qu'on ne l'étudie facilement, et la peinture qu'en a fait prendre le chapitre ne nous paraît pas assez conforme au caractère byzantin pour qu'on puisse établir sur de telles données une description satisfaisante.

SAINTE-MARIE-IN-MINERVA.

Cette église fut bâtie sur les débris d'un temple consacré à Minerve et dédiée à la sainte Vierge. Elle fut d'abord dirigée par des moines grecs de Saint-Basile. Comme elle menaçait ruine, le sénat de Rome l'abandonna en 1370 aux frères prêcheurs de Saint-Dominique qui se trouvaient trop à l'étroit dans leur maison de Sainte-Sabine sur l'Aventin. Ce sanctuaire existait déjà vers 750, quand le pape Zacharie y plaça les religieuses basiliennes grecques réfugiées de l'Orient.

SAINTE-MARIE-IN-MEDIANA.

Nous trouvons la première mention de ca sanctuaire dans la vie de Léon III, qui lui donne

un parement d'autel en soie orné de rosaces et d'une croix pourpre. Grégoire IV renouvelle les poutres et les autres bois du portique au-dessus de l'oratoire; il fait reconstruire l'autre portique devant les portes d'argent, restaure dans le paradis de cette église les mosaïques peintes sur les murs et détruites par le temps. Enfin Léon IV lui fait présent aussi de parements magnifiques.

SAINTE-MARIE-IN-MONTICELLI.

Cette église est une des plus anciennes de Rome, elle avait déjà été restaurée en 1101, année où le pape Pascal II la consacra ; après de nouvelles restaurations, elle fut de nouveau consacrée par Innocent II.

SAINTE-MARIE-DU-PEUPLE.

Santa-Maria-del-Popolo près de la porte du Peuple est certainement une des églises les plus remarquables de Rome et par son antiquité et par les œuvres d'art capitales qui l'enrichissent. Voici la légende qui se rattache à son histoire : Quand mourut Néron le persécuteur des chrétiens, une partie de ses ossements fut jetée au vent, le reste enterré près de la porte du Peuple à droite en sortant; au même endroit s'éleva un noyer, repaire habituel des oiseaux de proie, des corbeaux, jusqu'à ce que la Vierge apparut à Pascal II et lui ordonna de faire disparaître ces oiseaux qui n'étaient que des démons chargés de garder la sépulture de Néron. Pascal, en présence du sénat et du peuple romain, abattit l'arbre et jeta dans le Tibre les cendres du tyran; puis, avec le consentement de la ville, il fit élever à la reine du ciel un temple à l'endroit même où l'empereur avait été si longtemps enterré. Ce temple prit le nom de Sainte-Marie-du-Peuple, parce qu'il fut, en 1227, construit aux frais du peuple romain. Sixte IV le reconstruisit de nouveau sur les dessins de Baccio Pintelli.

Telle est l'église où l'on vénère une des plus célèbres images de la sainte Vierge[1]. On ignore son origine; la première mention qui en est faite se rapporte à l'année 1230, où Grégoire IX, voyant Rome en proie à un mal contagieux, fit porter en procession à l'église del Popolo une vénérable image de la reine du ciel, que l'on croyait être la même que celle que l'impératrice Pulchérie fit venir de Jérusalem. Depuis, de nombreuses faveurs accordées devant cette sainte image en ont popularisé le culte (pl. XIC). La sainte Vierge porte un voile bleu avec ornements d'or, des bagues aux deux mains et de riches vêtements. Ses yeux sont démesurément grands, le nez légèrement recourbé, la bouche petite. A l'enfant Jésus, nous voyons une tunique rouge avec ornements d'or, quelques franches rouges et or. La physionomie est étrange; son air sauvage, le front excessivement haut, cheveux blonds tombant par mèches parallèles, l'oreille très-loin du nez; la bouche dédaigneuse; teint verdâtre, pommettes rouges; la main droite bénit, la main gauche s'abandonne doucement dans celle de sa mère. Cette peinture nous semble trop commune pour appartenir au byzantin primitif. Ne pourrait-on pas, d'après cela, l'attribuer au IXe siècle?

SAINTE-MARIE-IN-PALLARA.

Cette petite église, construite au milieu du Palatin, vulgairement appelée San-Sebastianello, existait avant le IXe siècle. Le cardinal Barberini y a découvert une inscription sépulcrale du commencement du Xe siècle qu'il a fait attacher aux murs de l'église pour attester sa grande antiquité. Dans les premières années du XIe siècle, le monastère de Saint-Sébastien, extrêmement fort, présentait un asile sûr au conclave. Calixte II y fut élu. Alexandre II le donna à Richier, abbé du Mont-Cassin. Enfin, saccagée par des

1. Riccardi, *Storia Dei, Santuari d'Italia.*

factieux, l'église fut restaurée par le cardinal Barberini, qui prit soin, en outre, de faire dessiner par un aquarelliste les vieilles peintures encore subsistantes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces lavis, dont on a exposé des copies dans l'église, ne sont pas fort exacts; ils ont du moins l'inappréciable avantage de nous conserver un souvenir des fresques qui ont péri. Les originaux sont déposés dans la bibliothèque Vaticane. La tribune, qui conserve à peu près exclusivement aujourd'hui ces précieux fragments, est obscurcie et voilée par le retable du maître-autel qui semble, lorsqu'il fut fait, n'avoir eu d'autre but que de cacher des peintures dont on dédaignait l'effet. Il est donc assez difficile de les étudier, d'autant que le peu de jour qui pénètre arrive par le bas et aveugle le spectateur au lieu d'éclairer le mur. Ces difficultés sont d'autant plus regrettables que les peintures sont plus intéressantes.

Elles offrent dans le soubassement une sorte de tapisserie composée de rosaces au milieu desquelles on voit des oiseaux. Ce dessin me rappelle la crypte de Saint-Michel-in-Borgo, à Pise, laquelle passe pour être du IXe siècle. La poste qui couronne cette imitation de tenture me paraît aussi un signe de grande ancienneté; elle est large, formée de diverses couleurs, etc. (Pl. XCI.) La poste et les rosaces sont interrompues par une fresque d'une médiocre dimension que plus tard on a rapportée sur le soubassement. Nul doute qu'elle ne date pas de l'origine, car à part son style qui me paraît plutôt du XIIe que du IXe siècle, les rosaces, dans les sinuosités de l'arrachement, continuent leurs contours. Cette fresque représente la sainte Vierge entre saint Pierre et saint Paul. Au-dessous se lit cette inscription en lettres blanches, que notre jeune et savant ami M. Stevenson a su déchiffrer : EGO BENEDICTV PBR ET M(ona)CHV PINGERE F(eci)[1]. L'extrême hauteur de la tête de la madone, la grossièreté de celles des apôtres relèguent cette composition aux derniers degrés de la barbarie. Immédiatement au-dessus s'élève une rangée de figures bien plus nobles et qui me semblent mériter une place bien plus ancienne et plus distinguée dans l'histoire de l'art. Sous la calotte de la tribune, on lisait une longue inscription qui faisait honneur de ces peintures à un illustre médecin du nom de *Petrus*. M. Stevenson a retrouvé dans la bibliothèque Vaticane, sous le n° 378, un manuscrit du IXe ou Xe siècle qui appartenait au monastère in Pallara et dans lequel il a remarqué diverses annotations, parmi lesquelles la suivante : *Obiit Petrus laudabilis medicus q. de sua ope construx monst istud.*

(Pl. XCVII.) — Au milieu, la madone est debout, dans l'attitude de la prière et du recueillement, habillée d'une tunique jaune et d'un surplis bleu à bordure d'or avec pierreries. Elle est coiffée, comme les impératrices byzantines, d'une résille qui retient les cheveux et d'un voile enrichi de perles attaché au-dessus de la résille et qui retombe sur les épaules; placée sur un escabeau décoré de pierres précieuses, elle s'élève au-dessus des personnages environnants; on dirait que l'artiste aurait eu l'idée de représenter l'Assomption. De chaque côté, deux anges couverts d'une riche dalmatique brune toute bordée de perles tiennent d'une main une haste avec l'inscription, sur l'une : *Deus, Deus, Deus,* et sur l'autre : *Dominus Deus Sabaoth.* De la main gauche ils supportent un globe avec le chrisme. Deux saints, de chaque côté, complètent le tableau; au-dessus apparaît une frise d'agneaux, et enfin, dans la calotte de la tribune, le Sauveur entouré de quatre saints.

SAINTE-MARIE-DU-COLLÈGE-DES-SAXONS.

Léon IV, qui paraît avoir professé la plus tendre dévotion envers la sainte Vierge, lui éleva une quantité de sanctuaires, entre autres l'église de Sainte-Marie-des-Saxons, qu'il dota ensuite d'ornements magnifiques.

---

1. Enrico Stevenson : *Il Cimitero di Zotico*, p. 71.

SAINTE-MARIE-HORS-LA-PORTE-SAINT-PIERRE.

Parmi la multitude de sanctuaires en l'honneur de la sainte Vierge, que nous signale Anastase dans ses inventaires, nous devons mentionner la diaconie qu'Adrien lui consacra au VIIIe siècle hors la porte Saint-Pierre. Son successeur, Léon III, la dota d'une couronne d'argent et d'un parement de Tyr magnifiquement décoré.

SAINTE-MARIE-TRASPONTINA.

Vers la fin du XIIe siècle, lorsque Saladin désola la Palestine, de saints ermites dévots à la sainte Vierge du Carmel enlevèrent les images et les reliques et les conservèrent dans leur couvent. En se réfugiant en Europe, ils fondèrent des congrégations dans beaucoup de villes et y portèrent avec leurs saints usages la piété et le culte de Sainte-Marie-du-Carmel. Une de ces images resta à Naples, dans l'église du Carmel-Majeur, et l'autre fut portée à Rome, dans l'église de Saint-Julien. En 1484, Innocent VIII la donna à une église déjà dédiée à la sainte Vierge par Adrien en 785, au débouché du fort Saint-Ange, où sont actuellement les fossés du château. Pie IV, voulant entourer le môle d'Adrien de fortifications, assigna une nouvelle place à l'église des Carmélites et l'image y fut transférée en 1564. La sainte Vierge tient sur ses genoux l'enfant Jésus, qui l'embrasse : son bras droit sous l'enfant le supporte et le gauche lui entoure le corps. L'expression du visage de la sainte Vierge est charmante ; le nez est long ; manteau bleu, robe rouge ; l'enfant Jésus à demi couvert d'une chemisette rouge. On ne voit pas de nimbes, mais deux couronnes d'or qui ont très-peu de relief sur le fond. L'histoire de cette madone, comme on vient de le voir, ne peut la faire remonter bien haut ; mais il faut ajouter, malgré son style qui la fixerait au XVe siècle, qu'elle doit être une copie de l'image primitive.

SAINTE-MARIE-IN-TRANSTÉVÈRE.

L'église de Sainte-Marie-in-Transtévère tire son nom de sa position au delà du Tibre, au pied du Janicule ; il y avait là dans l'antiquité un hospice pour les vieux soldats. Peu de temps avant la naissance du Rédempteur, on y vit surgir, dit-on, une source d'huile qui pendant toute une journée s'écoula dans le fleuve. Ce phénomène fut considéré par les premiers chrétiens comme un miracle qui avait annoncé la naissance du Christ ; c'est ainsi qu'en parlent les écrivains Eutrope et autres.

Cette pieuse croyance engagea saint Calixte Ier à demander à l'empereur Alexandre Sévère la concession de ces terrains pour y bâtir une église qu'il dédia à l'enfantement de la Vierge. Hugon prétend que ce fut la première église de Rome consacrée au culte public du vrai Dieu, sous l'invocation de Marie. Panvinio (*Sette chiese*) et Sezzano attribuent cet honneur à la basilique Libérienne, sur l'Esquilin. Quoi qu'il en soit, après la construction, la cruauté des persécutions la fit abandonner pendant près d'un siècle ; après la paix de l'Église, saint Jules Ier la reconstruisit de nouveau (340) ; elle prit le titre de Saint-Calixte et de Saint-Jules. Vers 735, Grégoire III la renouvela depuis ses fondements en refaisant la couverture et l'ornant de peintures. Adrien Ier y ajouta deux nefs.

Dons des papes. — Un grand nombre de papes rivalisèrent de sainte prodigalité en faveur de ce sanctuaire. Nous en trouvons les témoignages répétés dans Anastase. Léon III lui offrit un parement blanc tout de soie avec des ornements roses et dans le milieu un tableau en chrysoclave figurant la Présentation de Notre-Seigneur ; des rideaux de pourpre ornés de croix et de gammas, une quantité de voiles de soie d'une grande beauté, des statues d'argent doré, dont l'une avec des pierreries et un arc d'argent ; une lampe, deux encensoirs, une couronne d'or ornée de pierres précieuses pour être suspendue sur le grand autel.

Grégoire IV établit des chanoines pour desservir l'église. Il la restaura; il y fit faire une crèche semblable à celle de Sainte-Marie-Majeure et l'orna de lames d'or et d'argent; il donna une image d'or représentant l'histoire de Notre-Dame avec diverses pierres précieuses, deux couronnes d'argent avec douze dauphins, un ciborium d'argent, des tables d'argent sur l'autel, une couronne d'argent et beaucoup de vases sacrés.

Léon IV restaura l'abside, qui tombait de vétusté; il donna un parement orné dans le milieu d'une croix en chrysoclave.

Benoît III, après une terrible inondation du Tibre, offrit à la basilique, pour son grand autel, un parement en chrysoclave où l'Assomption était représentée. Il orna les fenêtres de verres de couleurs et les murs de mosaïques. Il refit le portique, le baptistère et la sacristie.

Innocent II, en 1139, remania complétement l'église, la couvrit d'un toit, l'orna d'un magnifique dallage d'*opus alexandrinum*. On lui doit aussi la mosaïque de l'abside et le ciborium du grand autel qui était soutenu par quatre colonnes de porphyre, et qui reçut le corps de saint Quirinus, enlevé du cimetière Saint-Calixte.

En 1702, saint Pie V exécuta de grandes réparations dans les mosaïques de la tribune et de la façade extérieure et ajouta le nouveau portique sur les dessins de Fontana.

Voussure de la façade. (Pl. CII.) — Sur la façade principale, au-dessus du portique, on voit encore une ancienne mosaïque représentant la sainte Vierge assise sur un trône, et tenant dans ses bras le Sauveur qu'elle allaite; de chaque côté s'avance vers la reine des Vierges une procession de vierges qui tiennent à la main leurs lampes ardentes, autant comme témoignage de leur chaste fidélité que pour honorer leur Epoux. Aux pieds de la madone est figuré, sur une plus petite échelle, Eugène III, l'ordonnateur de la peinture. Le voile et les vêtements de Marie sont bleus avec semis d'or, l'Enfant est vêtu d'une robe teinte neutre et d'un manteau d'or.

(Pl. CXII.) — Comme une colombe nichée sur un sommet, on aperçoit une madone vers le haut du campanile; elle paraît contemporaine de la voussure et par conséquent du XIIe siècle. Là, sous son petit tabernacle de marbre, dans un fond d'or encadré d'une bordure brune, nous apercevons le Sauveur et Marie, représentés à la manière byzantine. La sainte Vierge porte un manteau gris-bleu, des manchettes ourlées d'or; l'Enfant est vêtu d'une robe rouge à plis d'or multipliés, sa tête est presque chauve et entourée d'un nimbe crucifère; il bénit en levant seulement les deux premiers doigts de la main.

Notons encore sur les murs extérieurs de l'église une image de Marie, sculptée en haut du chambranle de la porte latérale et qui nous semble appartenir au IXe siècle. Nous l'avons publiée dans les Évangiles.

Mosaïque de la Tribune. (Pl. LXIX.) — Entrons maintenant dans la vénérable basilique et cherchons, sous l'ombre mystérieuse qui la couvre depuis tant de siècles, les autres images de la très-sainte Vierge. Nous voyons d'abord la mosaïque de la tribune et l'admirable groupe de Jésus et de Marie, assis sur un trône; du côté de Jésus les saints Pierre, Corneille, Jules, Calepodius; du côté de Marie les saints Calixte et Laurent, le portrait d'Innocent II portant dans ses mains l'église qu'il fit restaurer et orner de ces belles mosaïques, en 1143. Au-dessous de ces figures, l'Agneau divin, entouré de douze agneaux qui sortent de Bethléem et de Jérusalem, enfin, au deuxième rang, des tableaux, exécutés vers 1290 et représentant divers sujets de la vie de Marie tels que la Naissance, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des mages, la Circoncision de Jésus, la Mort de la mère de Dieu.

Les yeux, devant cette vaste composition, sont principalement attirés et charmés par le groupe central, non moins par ses dimensions grandioses que par la beauté de l'exécution. Là, au milieu du fond d'or qui brille sous l'ombre de la voûte, on aperçoit, sur un trône magnifique,

le Sauveur et sa Mère assis l'un près de l'autre et dominant l'assemblée des saints. Ils sont revêtus d'un costume splendide : à Notre-Seigneur, le mosaïste a donné un manteau d'or, une tunique bleu clair agrémentée d'or, des cheveux noirs ; il lui a mis dans la main un livre blanc sur lequel on lit en caractères noirs les mots du cantique des cantiques : *veni Electa mea et ponam in te thronum meum.* A Marie il a prêté l'éblouissant appareil des impératrices d'Orient, une couronne d'or rehaussée de pierres fines, dentelée et terminée par trois fleurons en rubis. Deux rivières de perles, dont les ondes descendent le long des tempes, laissent tomber leurs gouttes blanches derrière les épaules ; la robe ouvrée brille d'une si grande quantité de broderies d'or que le fond disparaît sous cette richesse. Il lui a placé dans les doigts une légende noire avec ces caractères : *Lœva eius sub capite meo et dextera illius amplesabitur* (sic) *me.* Elle a un manteau blanc jeté sur les genoux, des souliers rouges avec ornements d'or.

Le peintre de cette belle mosaïque a eu soin de dater son œuvre en inscrivant au-dessous les vers suivants :

+ Hec in honore tuo prefulgida Mater honoris
Regia divini rutilat fulgore decoris,
+ In qua, Christe, sedes manet ultra secula sedes,
Digna tuis dexteris est quam tegit aurea vestis,
+ Cum moles ruitura vetus foret, hinc oriundus
Innocentius hanc renovavit papa secundus.

« C'est en ton honneur, splendide Mère d'honneur, que ce palais étincelle de l'éclat d'ornements divins ; ce palais, ô Christ, où ton trône demeure à travers les siècles, trône digne de tes mains et que recouvre un vêtement d'or. L'antique masse allait s'écrouler lorsque le pape Innocent II l'a renouvelée. »

Cette mosaïque, on peut le dire, est un des monuments le plus glorieux que les hommes aient élevés à la sainte Vierge, un des plus anciens couronnements que nous connaissions et certainement le plus brillamment exécuté. La virginité personnifiée dans Marie, à la fois, comme le célébrait Dante, mère et épouse du Christ, la virginité n'avait pas encore connu de triomphe semblable : elle vient d'arriver au sommet des cieux, et, seule dans le palais sacré, elle a droit au trône divin et aux embrassements du Christ. Méconnue, oubliée et s'oubliant elle-même sur la terre, fuyant les regards des hommes, s'enveloppant sous les chastes plis de ses voiles, elle s'est élancée d'un coup d'aile au-dessus des étoiles et la voici, non plus timide et craintive, mais radieuse et triomphante devant les yeux des anges. Comme une voyageuse, en arrivant, elle abandonne sur ses genoux les blanches draperies de son manteau, et laisse voir l'or et les pierreries de sa tunique. Cette peinture, si je puis m'exprimer ainsi, sue l'or ; l'or perce partout et donne à ces figures plongées dans un fond d'or un aspect diaphane et surnaturel ; l'or, symbole de l'infini, semble la pénétrer de l'essence divine. Là sur ce trône se passe une scène que nous ne pouvons rendre avec les mots grossiers de la langue humaine ; nous n'avons rien pour exprimer cette apothéose de la virginité, ces noces mystiques auxquelles la reine des Vierges a été la première appelée, ces noces que les hommes comprennent si peu et que notre mosaïste a su peindre en style sublime.

Madonna della Clemenza. (Pl. CIII.) — A côté de la tribune, au bout du bas côté, où les chanoines ont leur chœur d'hiver, on voit une madone dite de *Strada Cupa ;* dans la chapelle correspondante (côté de l'Évangile) on vénère l'antique image sur bois *Madonna della Clemenza ;* cette image, au XVIe siècle, fut, sur l'ordre du cardinal Altemps, couverte d'un bel ornement en argent qui ne laisse que les têtes à découvert lorsqu'on la montre dans les grandes fêtes. Ordinairement elle est entièrement cachée par un tableau à l'huile d'un auteur inconnu, qui n'est pas cependant sans quelque valeur et qui représente aussi « la Vierge de la clémence ». Cette madone fut d'abord placée dans la chapelle Ruggieri.

A cause du grand respect qui l'entoure depuis des siècles, nous avons difficilement obtenu la

permission de l'étudier; enfin, pendant les heures de solitude de la basilique, il nous a été accordé de contempler à loisir cette vénérable peinture. On ne voit malheureusement que les têtes à cause du couvercle de métal qui recouvre l'ensemble; nous sommes donc obligé, pour en décrire l'ensemble, de recourir à d'anciennes gravures, notamment à celle de Joseph Bianchi, qui date de 1699.

La sainte Vierge, assise sur un trône, porte de la main gauche l'enfant Jésus et de sa droite elle tient une croix à deux traverses. Deux anges de chaque côté lui servent d'acolytes; à ses pieds un pape vu de face est agenouillé près de la source d'huile qui s'échappe du trône. Quant aux têtes que nous avons vues et dessinées de très-près, nous pouvons en parler plus positivement. Celle de la madone est prise de face et régulière; des rivières de perles blanches rappellent tout à fait la coiffure de la grande madone de mosaïque. La couleur des chairs est terreuse et poussée de ton comme dans les peintures byzantines. La bouche est entr'ouverte et fortement accusée aux coins, la narine relevée, les yeux sertis de noir. L'enfant Jésus présente des traits fort ramassés et d'une touche heurtée, un nimbe d'or traversé par une croix rouge.

Les anges, surtout celui de gauche, ont un grand style et un dessin sévère. Où retrouvons-nous cette physionomie étrange, ces yeux démesurément ouverts dont les paupières semblent contenir à peine le regard qui les déborde, ces narines fièrement relevées, cette bouche souple dont les lèvres sont encore chargées du message de Dieu; enfin, autour du beau galbe du visage, les boucles blondes qui l'encadrent si à propos? Où pouvons-nous chercher le modèle de cette figure étrange, qui mêle je ne sais quoi de rude, de sauvage à une grâce virile? Ces types, évidemment, ont été inspirés par l'Orient, ils n'ont rien emprunté aux bords du Tibre, et cependant le souvenir de la fontaine d'huile, légende romaine, nous ramène en Italie et nous fait croire que nous avons devant nous l'œuvre d'un peintre byzantin inspiré par Rome. D'après cela, on ne peut admettre que cette peinture remonte, comme on l'a dit, aux premiers siècles; on ne peut guère, je crois, la supposer plus ancienne que le XIIe siècle; par sa composition, elle se rapproche singulièrement de la mosaïque de Saint-Nicolas du Latran : même attitude de la madone qui tient une croix (et une croix archiépiscopale[1]), même coiffure, même position des acolytes angéliques, enfin pose semblable du pape aux pieds du trône. Les perles de la coiffure, si semblable à celle de la grande mosaïque de la Tribune, nous ramènent encore au XIIe siècle. On ne peut donc accorder ici le style de la peinture avec la tradition d'antiquité qu'en supposant qu'elle remplaçait un tableau primitif.

SAINTE-MARIE-DI-MONSERRATO.

Cette église ne remonte pas à une époque fort ancienne. Terribilini, dans ses manuscrits de la bibliothèque de la Minerve, prétend qu'elle fut fondée par les Espagnols en 1381, mais Nibby pense qu'alors les Catalans et Aragonais n'avaient en cet endroit qu'un hôpital et qu'ils n'élevèrent l'église qu'en 1495. Ce fait ressort aussi d'un manuscrit espagnol du XVIe siècle que cite Martinelli. Les fondateurs la dédièrent, par un souvenir patriotique, à l'une des madones les plus anciennes et les plus vénérées d'Espagne, N^a^ S^a^ de Monserrat, et copièrent, dit-on, la statue de la sainte Vierge qu'on y conserve. Nous devons incontestablement attribuer à cette époque, à la fin du XVe siècle, le *fac-simile* de la madone espagnole qu'on a placé dans la première chapelle à gauche en entrant. C'est une statue de bois d'un mètre de haut, assez grossière et peinte. La sainte Vierge est assise, tient l'Enfant sur le bras gauche; elle est vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu: son siége est orné aux angles de deux têtes de femme. L'enfant Jésus n'est revêtu que d'une petite tunique

1. Je ne crois pas l'usage de ces croix à deux branches fort répandu avant le XIIe siècle.

blanche. Cette statue n'a d'autre intérêt pour nos études que de nous présenter une copie de l'antique madone catalane et de nous rappeler la diffusion de son culte à Rome. Dans cette chapelle, on aperçoit à gauche une fresque contemporaine de la fondation de l'église, et qui représente la madone de Monserrat au milieu des montagnes abruptes qui avoisinent Barcelone, et qui lui ont valu ce nom, montagnes *sciées*, du mot espagnol *serra* « denteler avec une scie ». On ne saurait imaginer un site plus agreste et plus sauvage que celui où le peintre a placé la sainte Vierge. Cette image, par son aspect sévère et rigide, nous paraît plus fidèle que l'imitation qu'en reproduit la statuette

Dans une chapelle à droite, on voit représentée la madone de Saragosse surnommée *del Pilar*; elle est figurée sur sa fameuse colonne entre saint Jacques et saint Vincent Ferrier : c'est une œuvre encore plus moderne de Carlo Saraceni.

Pendant que nous dessinions dans cette église, nous avons fait connaissance avec M. l'abbé Rodriguez, Espagnol fixé à Rome depuis trente ans, et qui nous a invités à venir chez lui examiner la remarquable collection d'images de Marie qu'il est parvenu à former. Nous le prions, s'il lit ces lignes, de recevoir nos remerciements de son bon accueil.

SAINTE-MARIE-IN-TRIVIO.

Une tradition populaire attribue la fondation de cette église à Bélisaire pour pénitence d'avoir déposé de son siége le pape saint Silvère en 537. L'édifice étant tombé en ruine, il fut reconstruit avec les dons des fidèles. Après avoir subi diverses modifications en 1573, il fut complétement réparé par les religieux dits *Crociferi*, qui le possédaient alors, et réparé de nouveau et embelli sous Alexandre VII par les pères *ministri degl' infermi*. Les riches peintures qui la décorent reproduisent l'histoire de la sainte Vierge. On voit sur l'autel principal une vénérable image de la sainte Vierge qui tient l'enfant debout à côté d'elle. Nous ne citons cette madonne que pour l'antiquité de la chapelle qui la renferme, car, examinée de près, il est impossible de lui assigner une date plus ancienne que le XIVe ou XVe siècle. Les étoffes brochées d'or qui la recouvrent, les panneaux du trône incrustés de marbre, les accoudoirs sont des témoignages incontestables. La physionomie de la sainte Vierge est douce, elle offre quelque réminiscence flamande singulière à Rome. Cette peinture a 0m,80 sur 0m,60.

SAINTE-MARIE-IN-VALLICELLA.

Saint Grégoire éleva, dit-on, en cet endroit une petite église en l'honneur de Marie qui se nommait *Vallicella* à cause de la petite vallée où elle se trouvait. Saint Philippe de Néri l'ayant obtenue du pape Grégoire XIII la fit construire comme on la voit aujourd'hui; depuis ce temps, elle a pris le surnom de *Nuova* (1575).

SAINTE-MARIE-IN-VIA-LATA.

(Pl. LXXXVII.) — Une pieuse tradition rapporte que les apôtres saint Pierre et saint Paul, les évangélistes saint Luc et saint Jean, et le martyr saint Martial demeurèrent quelque temps en ce lieu, et l'on croit que le souterrain contigu à cette église a été celui même où saint Paul se trouvait quand il fut cité devant l'empereur. On dit encore que c'est là où l'apôtre des gentils composa les Epîtres aux Hébreux, et saint Luc les Actes des apôtres. Le corso sur lequel donne cet édifice s'appelait peut-être autrefois *via Lata*, et lui valut son surnom. Léon III et Grégoire IV l'enrichirent de dons magnifiques [1].

1. Anastase, p. 298.

On peut consulter pour cette madone : *Breve notizia dell' oratorio di santa Maria in via Lata* (Rome 1870). — Menochio : *Istoria sacra degli atti degli apostoli.* — Martinelli : *Roma ex Ethnica sacra.*

On vénère aujourd'hui sur le maître-autel une image de la sainte Vierge, la première, dit-on, que saint Luc ait donnée aux Romains. L'Église doit son origine à un miracle opéré devant cette peinture : Théophylactus avait un fils unique qui était paralytique; ce fils manifesta le désir d'aller vénérer la sainte image, et demanda à son père de promettre à la mère de Dieu de lui élever une église si elle lui rendait la santé. Le prêtre Maurice plaça l'enfant sur l'autel, l'y laissa pendant la nuit, et le lendemain le rendit guéri à ses parents, qui se hâtèrent d'accomplir leur vœu. Un vieux manuscrit examiné dans les archives par Baronius et Clément VIII lui-même, en 1593, faisait foi de cette tradition. Le pape Sergius I consacra la nouvelle église et l'érigea en diaconie[1].

En 1408, la dévotion des fidèles se refroidissant, la sainte Vierge apparut à un des chapelains et lui dit que, si leur ferveur renaissait devant son image, elle verserait sur eux la même abondance de grâces que jadis. Cette apparition eut, en effet, cet heureux et double résultat.

Les copies du tableau laissant beaucoup à désirer comme exactitude, nous avons fait appliquer une échelle au-dessus de l'autel pour l'étudier et le dessiner nous-même. La peinture de cette belle madone paraît au premier abord barbare et étrange, à cause de l'absence de modelé, mais en regardant plus attentivement on s'aperçoit qu'elle ne manque pas d'expression : ses yeux sont énormes, le nez droit, la bouche petite; les mains laissent à désirer, les doigts sont effilés, diaphanes et sans relief. Cette image est une des plus célèbres et des plus intéressantes de Rome : d'après ses qualités intrinsèques, on est disposé à l'attribuer au VIIIe siècle; elle rappelle par son style le fragment de mosaïque de la sacristie de Sainte-Marie-in-Cosmedin, hypothèse qui nous rapproche de l'époque du miracle de *Théophylactus*. Le tableau a 0m,45 sur 0m,60.

Au moyen âge, en l'honneur de cette vénérable madone, les cardinaux du titre de *Sainte-Marie-in-via-Lata* avaient l'effigie de la sainte Vierge sur leurs sceaux. Nous en trouvons plusieurs exemples dans la collection de Pertz. En 1199, le cardinal Pierre, légat du saint-siége, nous offre une charte scellée d'une empreinte ogivale de 0m,045 de hauteur avec la madone couronnée, nimbée, vue de face, assise, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, et cette légende : *Petrus Sancta Maria in via Lata diaconus cardinalis.* Le cardinal Octavius, en 1215, avait fait figurer la madone couronnée, nimbée et sous une niche gothique. Jacques Colonna adopta ces mêmes armoiries.

1. Champagnac, II, 758. — Gump. XII, 53.

SAINTE-MARIE-VIA-LAURENTINA.

Anastase mentionne parmi les fondations du pape saint Gélase la basilique de Sainte-Marie-via-Laurentina, sur le fond de Crispinus, à 20 milles de Rome.

SAINT-MARTIN-DES-MONTS.

Dans la crypte de l'église Saint-Martin-des-Monts, autrefois Saint-Sylvestre et Saint-Martin, aux thermes de Titus ou Dioclétien, on montre au-dessus d'un ancien autel une mosaïque moderne représentant la sainte Vierge en manteau bleu, d'une facture assez banale; c'est la copie d'une mosaïque placée au-dessous et au fond d'une niche et dont la peinture, sous un verre complétement terni par l'humidité, est à peine visible. Il faut braver l'atmosphère humide du souterrain et fixer longtemps l'image; elle finit par devenir plus nette à l'œil, et l'on découvre alors une mosaïque excessivement fruste et retouchée dans la partie supérieure. La mitre du pape, prosterné devant la sainte Vierge, ne permet pas d'accepter une date aussi reculée qu'on le suppose.

Le père Garrucci publie (pl. CLV) une autre peinture de cette église, dans laquelle ou reconnaît la sainte Vierge accompagnée d'une suite de saints.

SAINTS-NÉRÉE-ET-ACHILLÉE.

Quoique cette basilique ne soit pas dédiée à la très-sainte Vierge, elle garde trop de souvenirs de son culte pour ne pas arrêter notre attention. Fondée dès les premiers temps de la paix de l'Église, elle tombait déjà de vétusté sous le pape Léon III, qui songea à la restaurer et à lui rendre son ancienne splendeur. Il l'éleva au-dessus des inondations dont elle était victime et la rendit plus ample et mieux décorée; ensuite ce grand pape la combla de présents magnifiques, entre autres il lui donna une aube de soie où l'on voyait la *Nativité*, la *Résurrection*, l'*Ascension* et la *Pentecôte*, entourées de rosaces d'or. Ces riches broderies ont disparu, mais les mosaïques du VIIIe siècle qu'il y a laissées ont été moins fragiles et nous sont restées. L'arc triomphal nous montre encore deux madones dans ses deux tympans et au-dessus la *Transfiguration* qui en occupe le sommet. (Pl. XVC.) Dans le tympan de gauche, l'ange, en robe blanche passementée de rouge, vient annoncer le divin message. La sainte Vierge, assise, fait de la main droite un geste d'étonnement et de l'autre tient encore le fuseau qui lui sert à tisser le voile de pourpre. Son voile et tous ses vêtements sont brun-rouge, et leurs plis sans modelé, indiqués par des raies brunes plus foncées. Le trône est jaune; le groupe entier se détache sur un fond bleu. L'autre tympan nous montre la réalisation de la promesse divine et la bienheureuse Marie en possession de son fils; l'ange y paraît encore, non plus au titre de messager, mais comme adorateur; le costume est à peu près le même, seulement la coiffure blanche qui serre les tempes et qui apparaît sous le voile brun paraît plus plissée. L'enfant Jésus porte une robe jaune avec bande rouge et un manteau jaune. Cette œuvre si intéressante par son âge reculé nous présente, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer dans « les Évangiles », le dernier degré de la décadence, et l'absence complète de dessin, de modelé, d'entente des couleurs, tout accuse violemment dans ces tableaux l'extrême abaissement de l'art; mais qu'importe! c'est un hommage rendu à notre très-sainte et bien-aimée Vierge, et nous nous empressons de l'enregistrer. Croyons-nous d'ailleurs que les chastes peintures des anciens siècles ne lui soient pas plus agréables que les savantes voluptés des artistes de la Renaissance?

SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS.

Il nous faut visiter maintenant la vénérable basilique de Saint-Paul, où nous attirent plusieurs monuments remarquables de l'ancien culte de Marie. Il y a quelques années, nous aurions pu faire sur la route une station devant une ancienne madone qu'on voyait dans le corridor des murailles urbaines entre les portes Saint-Sébastien et Saint-Paul. M. Hemans, dans son nouvel ouvrage[1], croit qu'elle fut peinte pour la dévotion des troupes grecques et enfermée dans un petit oratoire militaire. Cette hypothèse la ferait remonter au VIe siècle; en effet, quelques ornements échappés à la dégradation nous laisseraient supposer cette ancienneté; mais la madone elle-même était trop fruste pour qu'on pût saisir autre chose que sa touche byzantine. M. Parker, un des premiers à faire connaître ce monument, nous l'a conservée dans ses photographies; nous l'avons, en 1874, recherchée vainement sur place; elle a été victime des boulets sacriléges que les troupes royales avaient jetés sur Rome quatre années auparavant.

Les monuments honorifiques pour la sainte Vierge devaient abonder jadis dans la vaste basilique de Saint-Paul. Anastase nous a conservé le souvenir de l'un d'eux lorsqu'il nous dit dans la *Vie de Grégoire IV* (827) : « Obtulit in ecclesia doctoris gentium beati Pauli apostoli cortinam fundatam pendentem in arco triumphali habentem in medio *Annunciationem et Na-*

1. *Historic and monumental. Rome*, p. 704.

tivitatem D. N. J. C. » Qu'on s'imagine l'effet que devait produire ces voiles grandioses tombant de l'arc immense de Saint-Paul, relevés sans doute par des agrafes aux deux colonnes et montrant aux fidèles les deux plus glorieuses scènes de la vie terrestre de Marie, l'Annonciation et Noël. On croit que les fresques qui subsistent dans le vestibule du cloître, du moins celle de la *Crucifixion*, sont contemporaines de ces voiles; on les fait remonter généralement au IXe siècle; en effet, la physionomie du Christ, les yeux ouverts et fixes, sa tête droite, les bras parfaitement horizontaux, les pieds séparés sont autant de caractéristiques d'une époque fort éloignée. Nous mentionnons cette peinture à cause de la sainte Vierge, qui assiste aux derniers moments de son fils; elle est vêtue d'une robe bleue et, enveloppée dans les longs plis d'un voile, elle élève les bras vers le Sauveur. Cette fresque, très-usée par le temps, ne laisse presque plus apercevoir les couleurs primitives.

Portes de bronze. — Après l'effroyable catastrophe de 1823, qui ruina l'église d'une façon si irrémédiable, on ne doit pas être surpris du petit nombre d'anciens monuments qui nous sont laissés et, par conséquent, de la rareté de ceux qui nous y rappellent le culte de Marie. Toutefois une épave qu'on avait longtemps crue perdue a survécu et nous donne de beaux témoignages de la dévotion du XIe siècle envers la mère de Dieu; nous voulons parler des portes de bronze qui fermaient autrefois l'entrée de la basilique. Après l'incendie, on en recueillit les fragments épars dans de grandes caisses, où elles restèrent longtemps ensevelies; le tombeau vient heureusement de s'ouvrir à la satisfaction des archéologues qui retrouvent ici pour l'histoire iconographique des images datées. M. Vespignani, auquel nous devons la permission de les visiter, les a fait dresser dans une des salles conventuelles, enfermer sous une armoire, et il a eu la bonne idée, pour permettre d'en étudier de près tous les panneaux, de construire devant l'armoire un grand escalier roulant. Grâce à cette libéralité, nous avons pu prendre des estampages de tous les compartiments relatifs à l'histoire de la sainte Vierge. Les traits en creux qui forment les dessins et que la cupidité a successivement dépouillés des lames d'argent qui les remplissaient se prêtaient à merveille à ce genre de copie aussi rapide qu'exacte. Nous pouvons donc assurer de la reproduction consciencieuse que nous en donnons sur nos planches. (Pl. XLVIII, XLIX, LIII et LX.) Nous ne reviendrons pas sur les détails qui ont été présentés dans notre revue iconographique des scènes historiques; nous voulons seulement rappeler l'existence et l'intérêt de ce monument, l'un des plus curieux de la basilique.

Bible. — Nous ne pouvons nous éloigner sans donner aussi un regard à un monument presque aussi précieux et plus ancien. La Bible de saint Paul, magnifique manuscrit en tête duquel est l'image de Charlemagne et qu'on dit avoir été donné par cet empereur, est un missel de 0m,46 sur 0m,36 et 0m,12 d'épaisseur. Il renferme la Bible tout entière écrite de la même main sur deux colonnes, d'une petite écriture parfaite; les folios ne sont pas numérotés. (Pl. LII, LV, et CX.) Il y a très-peu de miniatures à sujets, et deux seulement concernent la sainte Vierge; l'une comprend la Pentecôte et l'Ascension, l'autre la prédiction d'Isaïe. Dans celle-ci, la partie supérieure du tableau présente le Christ dans la gloire avec les animaux symboliques et les vingt-quatre vieillards; dans sa partie inférieure, on voit la sainte Vierge entre le roi Achaz, à la tête de son armée, et le prophète Isaïe. La sainte Vierge porte une robe rouge minium avec deux bandes d'or, un manteau blanc. Isaïe est tout en blanc avec les pieds nus. Au-dessus de la tête du roi, on lit : *Achaz est cum exercitu*; au-dessus de la sainte Vierge : *Ecce virgo concipiet*, et au-dessus d'Isaïe, simplement son nom. Ces miniatures ont quelque chose d'étranger à l'art byzantin; elles échappent un peu, par un rare privilége, à la tyrannie que l'école grecque faisait au IXe siècle peser sur toute l'Europe. Sans doute on y retrouve

une foule de traits qui sont encore l'empreinte de cette servitude, mais aussi sur beaucoup de points on sent la touche d'un pinceau romain. Le costume d'Achaz, les blanches draperies qui enveloppent la Vierge, future mère du Christ, la toge d'Isaïe, sont dignes des peintres antiques et rappellent l'ampleur des fresques de Pompéi.

SAN-PIETRO-IN-MONTORIO.

Cette illustre église doit figurer dans la nomenclature que nous dressons pour Rome parce qu'autrefois elle eut certainement le titre de *Sainte-Marie*. On voit plusieurs images de madones dans les chapelles, mais aucune, que je sache, n'est assez ancienne pour être mentionnée ici.

SAINT-PIERRE-AU-VATICAN.

Lors même que l'histoire ne nous l'apprendrait pas, on ne saurait douter que cette église souveraine n'ait été à toutes les époques extrêmement riche en monuments du culte de Marie ; nous en trouvons en effet de nombreux souvenirs dans Anastase.

Dons des papes. — Au VIIIe siècle, Grégoire III excommunie quiconque, méprisant les traditions apostoliques et le culte des saintes images, aura détruit ou profané celles du Sauveur ou de sa sainte mère. Il fit peut-être, comme une protestation contre les iconoclastes, placer à Saint-Pierre une image de la sainte Vierge, couronnée d'un diadème d'or, enrichi de pierres précieuses, d'un collier d'or avec pierreries et de boucles d'oreilles composées de cinq hyacinthes. Saint Adrien un peu plus tard voulut exposer dans cette vénérable église des témoignages de sa piété envers Marie ; et il y fit faire des sculptures couvertes de lames d'argent, qui représentaient la sainte Vierge accompagnée de saint André et de saint Jean. Le poids de l'ouvrage ne s'élevait pas à moins de 100 livres. Il remplaça les statues d'argent qu'on y voyait et qui représentaient le Sauveur, sa sainte mère et les apôtres, par les mêmes images en or. Léon III ne montra pas dans la basilique moins de munificence et d'amour pour la sainte Vierge : il plaça sur le grand autel un parement au milieu duquel on voyait les portraits du Sauveur et de sa mère, lesquels étaient magnifiquement encadrés dans une vigne d'or, en perles et pierres précieuses. A l'endroit où reposait le corps de saint Pierre, Léon renouvela aussi un bas-relief en or, représentant Jésus-Christ, la sainte Vierge, avec les saints Pierre, Paul, André et Pétronille, et il y ajouta 21 livres 3 onces d'or. Il y avait près de l'ambon au IXe siècle une chapelle de la sainte Vierge. Léon IV l'orna d'un parement de fondatum avec des gammas et une croix d'argent tissée. Le pape Pascal orna l'oratoire qu'il venait de construire de dons magnifiques, entre autres d'une image de la sainte Vierge en or très-pur qui pesait 10 livres et 4 onces.

Oratoire de Jean VII[1]. — Nous aurons plus tard (*Voy.* Florence, pl. XC) occasion d'étudier une madone en mosaïque provenant de cette chapelle ; il nous reste quelques fragments de ses peintures au Latran et dans les cryptes vaticanes. Parmi ces dernières on retrouve le sujet qui figurait aux pieds de la grande madone, la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur les genoux et accompagnée de deux personnages agenouillés à droite et à gauche. Elle est assise sur un fauteuil à dossier arrondi avec coussin, nimbée ainsi que l'Enfant. Cette mosaïque a malheureusement été remaniée ; le groupe a $0^m,70$ de hauteur.

Madone de la Colonne. — On voit encore, à Saint-Pierre, la madone dite *della Colonna*, peinte à fresque sur un tronçon de colonne en marbre, la troisième de l'ancienne basilique à droite en entrant ; elle était l'objet d'un culte

1. *Voy.* l'excellent article de M. Muntz : *Revue archéologique*, sept. 1877.

suivi et son autel fut en 1659 décoré de marbres précieux. Lorsque Paul V voulut reconstruire l'église, on dut renverser la colonne; elle fut sciée avec soin et la partie qui portait la peinture placée sur un des autels modernes. La sainte Vierge tient l'Enfant sur ses genoux, son manteau est bleu. L'Enfant, vêtu d'une chemisette d'un blanc gris, porte une sphère de la main gauche et bénit de la droite. Les deux nimbes sont d'or. La peinture est charmante, mais il est difficile de la faire remonter au delà du xve siècle.

SAINTE-PRAXÈDE.

On n'a pas de renseignements positifs sur la fondation de l'église Sainte-Praxède, près Sainte-Marie-Majeure; on sait seulement qu'elle existait déjà en 499, à l'époque du concile du pape Symmaque. Anastase le Bibliothécaire en fait mention dans la vie du pape Léon III, en 796; Pascal Ier la renouvela complétement et même la changea de place. La tribune et le grand arc en mosaïque sont son œuvre, et remontent par conséquent au IXe siècle [1]. La chapelle, dite de la Sainte-Colonne, fut construite par Pascal Ier, qui la dédia à saint Zénon et y plaça le corps de ce saint et celui de saint Valentinien. La colonne de la flagellation y fut apportée par le cardinal Jean Colonna en 1223. Cette église est encore une des plus riches en images de la sainte Vierge.

Chapelle Saint-Zénon. (Pl. XCIV.) — Cette chapelle Saint-Zénon à elle seule nous fournit quatre représentations de la mère de Dieu, dont trois en mosaïque :

1° L'une occupe un des médaillons au-dessus de l'entrée et semble copiée sur une monnaie byzantine : la sainte Vierge, couverte d'un voile et d'un manteau violet, porte devant elle l'enfant Jésus. On remarque au-dessus de la tête une rosace d'or et des croix aussi d'or sur ses épaules. On ne saurait imaginer un dessin plus rude et plus grossier; l'intérieur de l'œil est d'un blanc vif, les carnations sont animées par des plaques de minium violemment appliquées sur les joues. Le fond est d'or, ce qui le distingue des cercles voisins où il paraît d'azur. Nous avons voulu pour le dessiner nous approcher autant que possible de cette mosaïque, et, en montant, nous avons été frappé de la manière heurtée, je dirai même brutale, dont elle est touchée; quoique ce défaut s'efface un peu à distance, on peut dire qu'une telle composition atteint le plus infime degré de l'art.

(Pl. XCI.)—2° L'intérieur de la chapelle Saint-Zénon nous offre d'autres images de Marie : la première au-dessus de la porte latérale, dans le costume ordinaire, plus haute que ses voisines, est accompagnée de trois autres têtes. Nous avons d'abord hésité à y reconnaître l'effigie de la mère de Dieu, parce qu'on ne lui a pas réservé l'honneur de la place centrale; cependant, en y réfléchissant, le buste de femme à droite ne doit pas compter, parce qu'on lui a mis un nimbe carré, et qu'il représente sans doute le portrait de la donatrice, ce qui restitue la préséance à la figure de Marie.

(Pl. XCIV.) — 3° Dans le tympan à gauche de la croisée extérieure, on remarque une figure de la sainte Vierge sur laquelle on ne peut se méprendre, puisqu'elle est accompagnée de la légende : *Sancta Maria*. Elle pose les pieds sur l'archivolte de l'arc; elle avance les mains en manière d'orante, sa robe est bleu foncé avec agréments d'or, ses mules rouges; elle a 1^m,20 de hauteur. Nous avons eu beaucoup de peine à la dessiner à cause de l'obscurité de la chapelle, et il nous a fallu élever une lumière au bout d'un long roseau pour parvenir à en étudier les détails.

4° Ces figures sont toutes d'une composition

1. M. Muntz (*Revue arch.*, 1874, p. 172) attire notre attention sur cette mosaïque de l'arc où il a signalé une madone en vêtements de deuil, la tête voilée, et conçue non comme reine du ciel, mais comme *Mater dolorosa*.

et d'un dessin barbare; nous ne saurions en dire autant de la madone placée au fond de la niche au-dessus de l'autel qu'on y voit représentée entre sainte Praxède et sainte Pudentienne. Le style en est très-supérieur. La différence éclate d'une façon si remarquable, que certains auteurs ont refusé de voir dans cette madone une œuvre contemporaine des premières et qu'ils ont prétendu qu'elle avait été enlevée aux catacombes. On sait trop l'impossibilité d'un déplacement de ce genre, par l'insuccès qu'une telle entreprise éprouva pour le triclinium de Léon III. Il faut en revenir à la chapelle Saint-Zénon, au IXe siècle, et convenir une fois de plus que les hommes se distinguent les uns des autres encore plus que les époques. La madone que nous avons sous les yeux est une des plus belles que nous ayons admirées dans notre revue iconographique. Droite, immobile, assise sur un trône, les regards fixés sur l'infini, elle ne semble préoccupée que de tenir l'enfant Sauveur, autour duquel elle enlace ses mains. Tout le mouvement est concentré dans le geste de Jésus qui ouvre largement les bras. Souvent nous le voyons bénir, et alors sa mère se rapproche de son cœur comme pour y puiser les flots de tendresse qu'il veut verser sur nous. Ici, c'est un geste de guide et de docteur; il a l'œil ouvert, la narine enflée, la bouche parlante; il déroule de la main gauche un volume sur lequel il montre au loin ce mot lumineux : *Ego sum lux;* de l'autre, il semble s'écrier : « Suivez ce flambeau pour échapper aux ténèbres. » Il y a plus, et, si je ne pousse pas trop loin l'interprétation de cette pensée, il me semble voir dans ces deux bras ouverts quelque chose du Jéhova de Raphaël, débrouillant le chaos. Jésus-Christ, lui aussi, embrasse le monde, il touche aux deux pôles de l'extrémité de ses doigts, non plus pour organiser la matière, mais pour y remettre l'ordre oublié et rétablir dans la sphère morale l'équilibre rompu. Cependant deux vierges, deux sœurs, assistent à cette scène et semblent aux côtés du divin docteur représenter ce que Notre-Seigneur a le plus aimé, la virginité et la charité. Autant qu'on peut en juger à la lumière, les couleurs de ce tableau sont bien choisies. La robe de la sainte Vierge est grise; celle de l'enfant, rouge; le fond de la niche, en or. L'auteur, selon l'usage, a de chaque côté de la tête de la sainte Vierge écrit le Μήτηρ Θεοῦ. La niche a 1 mètre de hauteur sur $0^{m},66$ de largeur[1].

Madone de la crypte. (Pl. XCIII.) — 5° Ce n'est pas tout, il nous reste à visiter une cinquième image qu'on voit dans la crypte et dont le charme ineffable mérite de nous arrêter quelques instants. Cette fresque se trouve dans le fond, au-dessus de l'autel, elle se compose de trois figures : au milieu une femme plus grande que les deux autres, le front couronné d'un diadème un peu différent, avec la partie centrale dominante; les tempes sont serrées par les plis brillants d'un voile de perles qui retombe gracieusement sur les épaules, sans presque laisser apercevoir les cheveux dont il cache les ondes blondes; les épaules recouvertes par un manteau que relève la main gauche d'un geste oratoire, ce qui découvre un riche costume, chargé de broderies, de perles et de pierres précieuses. De chaque côté de cette figure, deux jeunes filles se penchent respectueusement pour écouter leur maîtresse et lui offrent des couronnes. On dirait des deux suivantes d'une reine écoutant ses ordres ou préparant son service. Dans le bas une inscription à demi effacée, sur laquelle on lit encore S. PVDENTIANA. Il règne dans ce tableau une symétrie, un calme, une sérénité admirables, auxquels la douceur du coloris si fin, si blond, prête un attrait de plus. Au point de vue artistique, et en cela nous ne craignons d'être contredit par personne, cette fresque est un chef-d'œuvre digne d'être envié par les plus belles époques de l'art et par les plus grands peintres. Raphaël n'a jamais dans ses plus sublimes élans

1. Pendant que nous dessinions cette belle madone nous avons fait connaissance de M. l'abbé Durand, qui, lui aussi, était en quête de monuments pour la gloire de Marie et qui prépare une collection curieuse de toutes les reliques que les hommes en ont conservées.

de génie dépassé ces hauteurs de noblesse, de douce et majestueuse dignité. On retrouve à la fois, dans cette suave peinture, le dessin antique et les divines extases de Fra Angelico. Cette humble fresque qu'on est obligé de chercher au fond d'une crypte sombre, et dont le salpêtre aura bientôt consommé la ruine, a été pour nous, durant les instants que nous l'avons contemplée, une vue ouverte sur le ciel; pour nous, cette douce, souriante, cette royale figure est une vision que feraient à peine pâlir les lumineuses apparitions de Lourdes. Devant elle on s'écrie spontanément : « C'est Marie ! » et il semble que la reine des anges a seule pu inspirer de tels coups de pinceau.

Mais aujourd'hui nous ne sommes plus dans ces naïves et bienheureuses époques où le cri du cœur suffisait à prouver et à témoigner; il faut à notre temps, si sceptique devant la poésie, d'autres preuves que celles du cœur, et nous devons descendre dans quelques détails techniques pour prouver le prix et l'antiquité de notre chère fresque. Hâtons-nous, pour prévenir toute objection, d'assurer le lecteur que cette peinture, quelle qu'en soit l'époque, est intacte de toute retouche et qu'elle nous transporte sans intermédiaire devant son inimitable auteur.

Deux questions surgissent en présence de ce monument, questions très-controversées, sur lesquelles cependant les qualités intrinsèques de la peinture peuvent répandre quelques lumières. 1° On s'est demandé si la figure principale nous offrait la représentation de la mère de Dieu. On s'est demandé si elle ne serait pas plutôt la mère des deux jeunes filles, une sainte plus grande dans l'ordre de la hiérarchie céleste, chez laquelle le peintre aurait voulu par l'élévation matérielle reproduire la grandeur morale. Les archéologues les plus distingués, MM. de Rossi, de Richemont, Barbier de Montault, Hemans, H. Stevenson, ne paraissent pas hésiter à y reconnaître la sainte Vierge. Néanmoins, comme la question a été posée, nous lui devons quelques mots de réponse. On objecte la nature du geste; je sais, en effet, qu'on peut toujours faire naître quelque doute lorsqu'on ne voit ni le nom de la sainte Vierge, ni l'Enfant qui est son adorable caractéristique, mais je ne serais pas embarrassé de montrer de nombreuses *Annonciations* où ce geste se reproduit exactement. Ici ce n'est pas la scène angélique, mais la sainte Vierge devait répéter souvent dans son cœur les paroles du messager céleste, et peut-être l'auteur a-t-il voulu rendre ce souvenir apparent en rappelant le geste qu'on peut encore voir dans la bible syriaque, à Saint-Urbain, etc. En tous les cas, cette attitude, si elle ne peut prouver l'identité de la sainte Vierge, ne saurait intervenir dans une discussion comme preuve contraire. La parure que nous lui voyons est particulièrement employée pour les madones, les rivières de perles qui s'ondulent autour du cou et retombent sur les épaules ont été pendant de longs siècles empruntés au costume des impératrices d'Orient pour honorer la Reine du ciel. Depuis la madone de Saint-Marc de Florence, qui ornait autrefois les murs de Saint-Pierre, depuis la niche de la crypte de Saint-Clément, les médailles byzantines, jusqu'aux vierges de Sainte-Marie-in-Transtévère de Rome, on retrouve ce voile royal attribué à Marie comme un signe de sa souveraineté : cela est tellement vrai, que Gori a pris la madone de Saint-Marc, qu'il n'avait peut-être pas reconnue dans les anciennes gravures, pour une impératrice. Les deux autres figures ont aussi une couronne du même genre, mais un peu différente, et le voile est retroussé par derrière comme à Sainte-Agnès; il y a là évidemment une marque d'infériorité qui n'échappera à aucune personne de bon sens. L'ampleur du nimbe, la position élevée qu'occupe le personnage qui le possède, sont encore des preuves de sa qualité plus que royale. On remarquera que jadis la sainte Vierge était souvent élevée sur un escabeau, signe d'honneur que l'antiquité ne manqua pas de transmettre au moyen âge. Notre peinture ne montre pas les pieds; mais, comme les trois femmes sont dessinées à la même échelle, il n'est pas douteux que, dans la pensée de l'auteur, la principale n'ait

été placée sur cette sorte de piédestal. Et maintenant que nous avons reconnu cette position royale au-dessus des deux figures des saintes Praxède et Pudentienne, nous demanderons à notre tour quelle sainte dans l'Église du IIe siècle était assez élevée pour recevoir les hommages des deux nobles filles de Pudens et leur couronne de martyre? On ne saurait contester, en effet, que les deux vierges qui accompagnent cette souveraine ne soient sainte Praxède et sainte Pudentienne, puisque le nom de cette dernière survit dans l'inscription qu'on lisait au-dessous. On peut même faire cette remarque singulière, que sainte Pudentienne se trouve à droite à la place même que le pape Pascal lui a réservée dans la tribune en mosaïque de l'église.

On pourra dire encore : Est-ce une place habituelle à la madone de se trouver debout entre deux saintes? Nous la voyons souvent entre saint Pierre et saint Paul, mais trouve-t-on des exemples d'une situation analogue à celle-ci? Je crois qu'on en pourrait citer plusieurs sans longues recherches ; nous pourrions signaler celle de la catacombe Sainte-Cyriaque, où les sigles ne laissent aucune hésitation sur son identité, mais nous avons dans l'église même de Sainte-Praxède un exemple bien plus concluant, puisque la chapelle Saint-Zénon nous présente la sainte Vierge caractérisée par l'Enfant, et occupant le milieu entre nos deux saintes Praxède et Pudentienne, dont les noms sont écrits sur la niche. On voit donc que l'usage n'était pas perdu au IXe siècle de représenter ces deux vierges auprès de la Reine des vierges.

2° Ces raisons et beaucoup d'autres non moins concluantes qu'on pourra trouver convaincront que cette noble figure n'est autre que celle de la mère de Dieu. Je passe donc et j'aborde la seconde question sur laquelle les archéologues sont plus divisés, à savoir l'âge de cette fresque. Nous ne pouvons, d'après les données de l'histoire, la supposer antérieure au IXe siècle, car Anastase raconte que le pape Pascal non-seulement la refit à cette époque, mais la changea même de place : « *in alium demutans locum in meliorem eam quam dudum fuerat erexit statum.* » Or l'abside, la partie la plus importante d'une église, ne peut pas être oubliée dans un tel changement et par conséquent la fresque qui en occupe le soubassement ne saurait être plus ancienne. Mais plusieurs l'attribuent non à l'origine, mais au XIe ou au XIIe siècle; la richesse du vêtement la leur montre comme une œuvre byzantine. Les rivières de perles, analogues à celles de Sainte-Marie-in-Transtévère dans la tribune et dans la vieille peinture au-dessus de la chapelle du Saint-Sacrement, leur paraissent une composition d'une époque tardive. Les couronnes leur semblent aussi peu anciennes. Je crois ces rapprochements peu fondés et trop superficiels. Il me paraît d'abord difficile d'attribuer au XIIe siècle, surtout dans une fresque, les caractères de l'inscription. Puis la couronne est le trait caractéristique de ces figures, et pour nous aider à reconnaître son âge nous avons consulté à ce sujet le savant M. Gay, l'un des hommes les plus compétents, qui nous a confirmé dans cette pensée. La couronne en question est carrée; or cette mode n'a duré que du IXe au XIe siècle, il n'en connaît plus du XIIe. Avant l'époque carlovingienne, les couronnes sont circulaires ou polygonales, comme la couronne de Monza et celle de Sainte-Agnès-hors-les-murs ; elles ne commencent à devenir carrées que du temps de Charlemagne. Ces coiffures singulières s'appliquent aux casques même des soldats, ce qu'on peut voir dans la Bible de saint Paul. M. Gay regarde, d'après cela, notre fresque comme contemporaine du pape Pascal.

Je sais que la valeur du dessin offre une base fragile pour déterminer son âge. Cependant je suivrai là encore les archéologues qui veulent attribuer au XIIe siècle notre ravissante peinture, et je leur demanderai si dans le même siècle, dans la même ville, dans des églises également importantes comme celles qui renferment cette peinture et celles de saint Clément dernièrement découvertes, s'il est possible de supposer ces œuvres simultanées. Entre une fresque et une

mosaïque la comparaison est plus difficile; mais rapprocher ces figures raides, barbares, sans physionomie, ces fresques sans modelé, sans pénombre, sans autres couleurs que des traits bleus et rouges, grossièrement plaqués; rapprocher ces fresques de l'angélique figure que nous étudions, les comparer à ces traits vraiment célestes, mettre en balance tant d'ignorance avec tant de science, tant d'ineptie avec un sentiment si exquis, tant de grossièreté avec une suavité si charmante, prouverait chez nous l'absence de toute idée d'art; enfin vouloir les enfermer dans le même temps serait une profanation. Non, on ne saurait douter que la madone de Sainte-Praxède dépasse de son front radieux toutes les images de ces temps barbares et qu'elle est encore éclairée par la lumière antique de la pureté chrétienne.

LES QUATRE-SAINTS-COURONNES.

Léon IV (IXe siècle) donna à ce sanctuaire une patène sur laquelle était ciselée, en argent doré, l'image de Marie.

SAINTE-SABINE.

L'église Sainte-Sabine a été élevée en 425 sous le pontificat de Célestin Ier et terminée sous Sixte III, successeur immédiat de Célestin. Honorius III donna l'église de Sainte-Sabine aux dominicains. Eugène III la restaura en 824, Grégoire IX en 1138 et le cardinal J. Cesarini en 1441. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs[1] sur la porte d'entrée de l'église de Sainte-Sabine. Un nouvel examen très-attentif nous confirme dans le sentiment du père Mamachi qui la fait remonter au delà du VIIe siècle. Dans le panneau de l'*Ascension* (pl. XXXIV et LIV), on voit en haut le Christ dans une couronne de laurier simulant l'auréole. (Voy. Ascension.) (Pl. LI.)

1. *Evangile*, note du ch. XXV, t. I, p. 122.

ORATOIRE DE LA SCALA-SANTA.

L'image que l'on voit au-dessus de l'autel de l'Oratoire, près le Sancta-sanctorum, était suspendue aux murs de la basilique Vaticane. L'érection de l'archiconfrérie du Saint-Sacrement ravivant le culte dont cette image était l'objet, Alexandre VII, en 1665, consacra à cette institution une place près de la Scala-Santa; et un certain Giovanni Fortunati, bénéficiaire de la basilique, demanda au chapitre l'image vénérée pour en décorer le nouveau sanctuaire. Le bois sur lequel a été appliquée la peinture est piqué de vers : ce tableau est byzantin, il nous montre la sainte Vierge sous un manteau bleu foncé, l'enfant Jésus habillé d'une tunique rouge. La tête de la sainte Vierge est assez belle, le nez légèrement aquilin; le nez de l'Enfant, repeint ainsi que les mains et grossièrement restaurés. La gravure qu'on nous y donne est exacte, quoique la main droite de l'Enfant y soit trop petite et que les têtes n'offrent pas le caractère précis. Les couronnes, ou pour mieux dire les nimbes, sont en relief avec des pierres dures ou des verres rapportés. Quelques dégradations font voir sous celui de l'Enfant un nimbe d'or tout uni. Le tableau est caché par un rideau qu'on place toujours devant les madones de Saint-Luc.

SAN SPIRITO-IN-SASSIA.

L'image, couronnée déjà depuis deux siècles, est d'une haute antiquité et a valu aux habitants du bourg une multitude de bienfaits de la part de la sainte Vierge[1]. Elle remonterait,

1. Notizia della miraculosa imagine.

d'après la tradition, au VIIIe siècle. Un fameux roi anglais vint à Rome, dégoûté du pouvoir et dans l'intention de déposer le sceptre dans un cloître : son dernier acte de souverain fut d'établir dans son royaume le tribut de saint Pierre sous le nom de Romescot ou *S. Peter's pence*. A Rome, il voulut fonder un hospice pour les pauvres pèlerins saxons, et il choisit les bords du Tibre et le voisinage de Saint-Pierre comme emplacement de sa fondation ; il y annexa une église, dédiée à la sainte Vierge, où l'on plaça l'image qui nous occupe. En souvenir de ce prince étranger et des Anglo-Saxons auxquels on offrait là l'hospitalité, le peuple l'appela *Sancta-Maria-in-Saxia*. Pendant les onze siècles que cette image reçut la vénération des fidèles, on ne peut énumérer les honneurs dont elle fut environnée et la munificence qu'elle donna lieu de déployer aux princes chrétiens. Parmi ces pieux tributaires citons le roi Offa, Ethelred, et au IXe siècle Charlemagne lui-même. Des inscriptions placées dans la sacristie, et qu'ont malheureusement recouvertes des peintures modernes, portaient témoignage de ces souvenirs. Ce qui contribua le plus à étendre la vénération de cette madone fut le prodige qui arriva au IXe siècle, peu d'années après les agrandissements donnés à l'hospice par Charlemagne et le roi Offa. A cette époque un violent incendie éclata dans l'hospice et, sous les raffales d'un vent furieux, ne tarda pas à menacer les maisons voisines. Les cloches tintaient dans tous les campaniles, les citoyens accouraient de toutes parts, multipliant leurs efforts pour arrêter l'incendie du bourg. Tout restait impuissant. Dans ce moment solennel et terrible, le saint pontife Pascal accourt, et, plein de confiance dans la madone, il s'élance au milieu du feu, détache l'image et la rapporte sans que l'incendie lui ait fait le moindre mal. Se retournant alors vers les flammes, il leur montre la madone et les force devant sa vue à s'incliner, il marche contre elles avec cette tête de Marie, puissante pour le bien comme la fabuleuse tête de Méduse l'était pour le mal, et les oblige à fuir devant elle ; partout où il paraît elles cèdent et succombent, et bientôt la victorieuse peinture s'arrête au milieu de l'incendie éteint et d'un peuple transporté de joie qui chantait les louanges de la Mère de Dieu. On voit aujourd'hui un tableau dans la sacristie qui représente ce miracle avec ces paroles explicatives placées au-dessous : *Paschalis I papa ignem in vico Saxonum prece signoque compescit.* Ce miracle eut lieu en 817, et un prodige analogue s'est renouvelé en 847. Comme le rapporte l'inscription qu'on lit encore dans l'église :

Beatæ virginis Mariæ
Imaginem
Vetustatem et miraculis celeberrimam
Paschale I et Leone IV pape
Incolumem inter flammas servatam
Capitulum S. Petri An. D. MDCLV
Aurea corona donavit
A. M. archiepiscopus Naupacti
Præceptor generalis ordinis
S. Spiritus in Saxiâ
Ad illius cultum augendum
M. P. anno MDCCXL.

Il est difficile d'expliquer, même avec la restauration moderne dont on nous parle, une telle antiquité pour l'image que nous voyons aujourd'hui. C'est sans doute une copie et peut-être même une copie peu fidèle, car Bombelli (dont l'exactitude, il est vrai, n'est pas parfaite) nous la montre sous des traits fort différents de ceux que nous avons maintenant devant les yeux ; dans sa gravure, le contour du cadre, au lieu d'un carré, nous fait voir une sorte de trèfle, l'enfant Jésus est debout sur les genoux de sa mère et il laisse pendre son bras gauche au lieu de le lever vers la sainte Vierge. Un geste caractéristique et assez singulier que l'on retrouve dans la gravure et dans le tableau nous montre la sainte Vierge prenant de la main droite le pied de l'enfant. Le tableau paraît, en définitive, par son type byzantin, un souvenir plus fidèle.

Nous ne saurions trop remercier de son bienveillant accueil le bon prêtre de San-Spirito qui nous a si libéralement ouvert les portes de l'église et nous a donné les détails qu'on vient

de lire. Depuis peu, la dévotion des fidèles s'est réveillée aux pieds de cette madone; de petits tableaux, dont quelques-uns fort joliment touchés, viennent lui faire cortége et prouvent que la main miséricordieuse de Marie ne s'est pas retirée de nous. Pie IX l'a recommandée à la piété des malades sous le titre de *Salus infirmorum*.

SAINT-URBAIN-ALLA-CAFFARELLA.

A peu de distance du cirque de Maxence, sur une colline qui fait partie du domaine des ducs Caffarelli, s'élève un temple antique que Pascal Ier convertit en église. Le souvenir de saint Urbain, qui avait, dit-on, prié là dans un souterrain, détermina son vocable. Parmi les peintures du XIe siècle qu'on voit encore sur les murs, nous pourrions montrer plusieurs scènes qui se rapportent à l'histoire de la sainte Vierge; mais comme nous en avons déjà parlé dans les Évangiles nous nous bornerons ici à mentionner la madone de la crypte. Là, au fond d'une niche peu profonde, au-dessus d'un autel, on voit les débris d'une fresque qui représente la sainte Vierge entre saint Urbain et saint Jean évangéliste. Le Μήτηρ Θεοῦ et les noms des deux saints ne laissent aucun doute sur la pensée de l'artiste (Pl. XCV.) La madone pose les deux mains sur les épaules de l'Enfant; elle est droite, rétrécie, sans élégance. Le Sauveur bénit de la main droite en inclinant seulement l'annulaire sur le pouce, il tient un rouleau de la gauche. Il ecarte les pieds comme un enfant sur le point de quitter les genoux de sa mère. Quoiqu'on ne voie pas le trône, la madone est certainement assise; la fresque manque dans le bas; les nimbes sont jaunes avec un premier filet blanc, et un second rouge plus large, le fond de la niche bleu foncé et les lettres s'y détachent en blanc. Quoique cette madone soit loin de nous offrir le beau caractère, l'ampleur de la composition et le dessin de celle de la chapelle Saint-Zénon, nous devons dire cependant qu'elle présente avec cette dernière de notables analogies. Elle est peinte au-dessus d'un autel avec les mêmes dimensions, dans une niche entre deux saints; elle est assise, nimbée, caractérisée par les sigles. L'usage de peindre ainsi des madones au fond d'une niche, dont les souterrains de Saint-Clément nous donnent un nouvel exemple, semble avoir appartenu surtout au IXe siècle et nous indique l'âge de ce monument. Si d'Agincourt avait étudié soigneusement cette peinture, considéré les traits rouges qui dessinent grossièrement le visage, le nez, les paupières, les regards étonnés des personnages, la maigreur des doigts, il ne lui aurait certainement pas attribué une date aussi reculée qu'il l'a fait. Comment d'ailleurs ne pas adopter le IXe siècle auquel nous ramènent les caractères de cette fresque lorsque l'histoire elle-même signale à cette époque la consécration de l'Église? Malgré l'humidité de ce souterrain, nous avons pu prendre un calque dont nous offrons une réduction exacte dans nos planches.

SAINT-VENANCE.

Cette petite église, annexée au baptistère de Saint-Jean-de-Latran, fut érigée en 638 et dédiée à saint Venance par le pape Jean IV [1], qui fit transporter les corps des saints Venance, Domnus, Anastase, Maure, Astère, Septime, Supplicien, Lélius, Antiochianus, Paulin et Cajanus, et les plaça sous l'autel. il fit représenter leurs images en mosaïque. Le pape Théodore, successeur de Jean IV, termina l'œuvre que son prédécesseur n'avait pu achever, et son image se trouve peinte avec les autres en mosaïque. On y vénère une image de la sainte Vierge qui

1. Les mosaïques furent exécutées sous le pontificat de Jean IV (639+642). Le livre pontifical dit bien que Jean IV fit construire cet oratoire près du baptistère de Latran (*Juxta fontem Lateranensem*), mais il ne parle pas des mosaïques. Seulement l'inscription qui est dans la mosaïque fait mention de l'ouvrage de Jean.

a fait donner à cette antique chapelle le nom de la *Madonna* ou de *Sancta-Maria-ad-fontes*, à cause du voisinage du baptistère. L'image qu'on voit aujourd'hui sur l'autel, entourée de peu de marques de vénération, n'est pas couronnée et paraît une peinture moderne. Mais au-dessus de cet autel s'élève la fameuse madone du VIIe siècle, dans laquelle les protestants sont obligés de saluer la position souveraine de Marie. Sous le Sauveur, dans une moindre dimension, la mère de Dieu est figurée debout, les mains étendues dans l'attitude de la prière, la tête couverte d'un long voile qui laisse entrevoir un béguin blanc sur ses tempes. Elle est vêtue d'une robe violette, d'un manteau violet sous lequel on distingue le pallium crucifère. Cette figure donnerait à elle seule l'âge des mosaïques. Par son costume, par sa position d'orante, elle rappelle les premiers exemples d'iconographie chrétienne, et notamment la fameuse bible syriaque de Florence. Enfin elle offre une preuve remarquable de la position triomphante que les fidèles de tous les temps ont attribuée à la Vierge Immaculée (Pl. LXXXVIII.) Les figures qui l'accompagnent semblent s'incliner vers elle, lui offrir leurs livres, leurs pensées, leurs prières. Cette figure nous offre surtout une idée de recueillement et de force. La sainte Vierge n'est pas, comme dans les basses époques de l'iconographie, représentée les regards baissés, ici elle a les yeux tout ouverts. Placée au milieu de l'assemblée des adorateurs comme une prêtresse antique, elle fait le rôle d'intercesseur. Elle semble écouter et recueillir les prières humaines pour les reporter vers son fils avec plus de puissance. En résumé, cette virile figure de Marie concentre sur sa physionomie une double pensée, ou plutôt une double action : elle écoute et elle prie ; elle écoute les gémissements des hommes et elle prie le Sauveur de les accueillir. C'est essentiellement Notre-Dame-de-l'Intercession.

Cette mosaïque est fort difficile à étudier ; on sait que des peintures aussi décoratives, aussi largement touchées disparaissent pour ainsi dire quand on les observe de près, et de loin cette belle madone est aujourd'hui masquée par l'autel ; nous avons heureusement pu monter dans la tribune en face et en prendre un dessin à l'aide de la chambre claire Révoil. [1]

1. On peut consulter principalement pour les madones romaines l'ouvrage suivant : Pietro Bombelli, *raccolta delle imagini della Beata Maria vergine*. Rome, 1792, 4 vol. in-12.

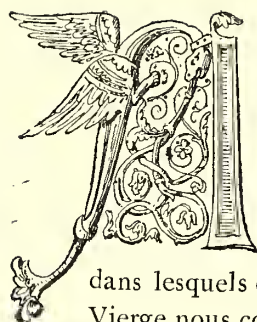


Santa-Maria-de-Libera,
dans l'église Propria-in-Cerce-maggiore.
Environs de Rome. (Collection Lacroix.)

CHAPITRE III.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

ANCONE.



PRÈS la ville éternelle, les États de l'Église ont droit aux premières stations de notre pèlerinage, stations souvent douloureuses par le souvenir de récentes et sacriléges spoliations, mais dans lesquels celui si vivant de la sainte Vierge nous consolera un peu de la vue de ces iniquités. Comme à Rome, nous suivrons dans notre marche la suite alphabétique des villes.

La cathédrale d'Ancône est un des monuments le plus curieux et le plus célèbre de la Renaissance romaine en Italie, elle reçut de notables embellissements en 1148 et 1186, et enfin, au XIIIe siècle, Magaritone y ajouta le joli porche de la façade. La sainte Vierge n'a pas été oubliée dans ce sanctuaire; nous citerons, entre autres monuments faits en son honneur, un bas-relief dans la crypte, représentant la madone entre les deux saint Jean, le Baptiste à sa droite, l'Évangéliste à gauche; elle est assise sur un trône garni de coussins; elle porte l'enfant sur son bras gauche, lequel tient un livre de ses deux mains. Marie est nimbée, voilée; elle porte sur sa tunique un manteau avec broderies sur les bords. Cette sculpture, par la manière des plis, semblerait remonter au XIIe siècle, mais à cause des nimbes radiés rares alors nous hésitons à lui attribuer une si grande ancienneté[1].

Sur une petite place, voisine du port, s'élève une jolie église romane, dédiée à la très-sainte Vierge; sur la façade occidentale qui regarde le port, au milieu des arcatures qui l'enrichissent on remarque une madone, les bras étendus; la ressemblance de ce bas-relief avec celui de Notre-Dame-du-Port à Ravenne, qui arriva en Italie avant à l'époque de la construction de cette église, laisse supposer chez l'artiste la pensée de reproduire la célèbre image; il semble qu'il ait voulu en même temps représenter l'Annonciation, car on voit un ange les bras étendus vers Marie dans une des arcatures de gauche. (Pl. CXII.)

ASSISE.

Sur la route qui traverse l'Ombrie pour aller de Rome en Toscane, lorsqu'on arrive au pied

1. Voyez *Photographies de Parker*, n°s 2678 et 2679.

de la colline d'Assise qui garde le tombeau de saint François, on trouve à gauche une église dédiée à Sainte-Marie-des-Anges, à laquelle se rattachent de pieux souvenirs.

En 352 (d'autres disent 513), quatre saints ermites vinrent de Palestine en Italie, et obtinrent du pape Libère la permission de s'établir près d'Assise avec le consentement de la ville. Ils y construisirent une chapelle qui fut appelée Sainte-Marie-de-Josaphat, parce qu'on y mit une relique du sépulcre de Marie. L'autel fut consacré sous le vocable de l'Assomption. Au VIe siècle, on la donna aux religieux de Saint-Benoît qui l'agrandirent et la consolidèrent, elle s'appela alors Sainte-Marie-des-Anges ; c'est là qu'en 516 saint Benoît (480+543) conçut la pensée de son ordre qui devint si illustre et si dévot à la sainte Vierge ; ce saint ayant ajouté une petite portion de terrain à celui qu'on lui avait concédé, on l'appela la *Portioncule*.

En 1075, les bénédictins supprimèrent le monastère de la portioncule, en conservant cependant la propriété du sol et de l'église qui releva de leur monastère de Subiaco. L'église privée du service des religieux se dégrada promptement, sans cesser d'être fréquentée par de pieux pèlerins. La mère de saint François d'Assise allait y prier la sainte Vierge de lui accorder un fils. Exaucée dans ses prières (1182) elle y conduisait souvent son enfant que la grâce ne tarda pas à toucher et qui songea bientôt à s'y retirer du monde. Saint François réunit quelques compagnons de sa vie et obtint l'église de la Portioncule de l'abbé bénédictin de Subiaco; on raconte que ce grand saint fut favorisé dans cette église de nombreux prodiges et entre autres d'une apparition de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge accompagnés de la cour céleste[1].

Vignole construisit (1569) une belle église pour y enfermer l'oratoire de saint François; église malheureusement ruinée par les tremblements de terre de 1832 et 1854.

1. Riccardi, II, 355.

BÉNÉVENT.

La chronique de Salerne mentionne dans les années 800, 841 et 875 à Bénévent une église dédiée à la mère de Dieu. Au Xe siècle, les habitants, pour être délivrés des Sarrasins, firent vœu d'y ériger un autel d'argent à saint Barthélemy[1].

Bénévent s'était placée sous le patronage spécial de la sainte Vierge, et il semble, d'après l'inscription qu'on lit au-dessus de la porte de la cathédrale, que cette église ait été construite à la suite d'un vœu fait en son honneur.

VIRGO PARENS XRI PER XRV QVEM GENUISTI
VOTA TVE LAVDI SOLVENTES, QUÆSVMVS, AVDI.

Cette porte, toute remplie de sujets évangéliques, est un vrai monument élevé à la gloire de Marie; nous avons déjà eu occasion d'en décrire quelques panneaux à propos des scènes historiques, nous rappellerons seulement ici les sujets relatifs à la sainte Vierge, lesquels se présentent dans l'ordre suivant :

A GAUCHE :

1° Annonciation.
2° Visitation.
3° Nativité.
4° Bergers.
9° Songe de Joseph.
10° Fuite en Égypte.
11° Massacre des Innocents.
12° Présentation de Notre-Seigneur.

A DROITE :

5° Arrivée des mages.
6° Les mages devant Hérode.
7° Adoration.
8° Second songe de Joseph.
13° Jésus dans le temple.
15° Cana.
37° Crucifiement.
45° Ascension.

L'intérieur de l'église est digne de cette belle entrée. Elle est partagée en cinq nefs; celle du

1. *Pertz script.*, III, p. 496, 534 et 701.

milieu a 11 mètres et les voisines $4^{m},50$; la principale beauté de ce vaisseau est due aux cinquante-deux colonnes de marbre antique provenant d'un portique qui entourait l'arc de Trajan.

BOLOGNE.

MADONE DE SAINT-LUC.

Bologne a la gloire de figurer parmi les villes qui se sont vouées au patronage de la sainte Vierge, et elle conserve des traces multipliées de cette dévotion. Nous y avons retrouvé une grande quantité de ses images, mais aucune aussi célèbre et aussi belle que la madone du mont de la Garde qui mérite notre première visite.

Voici en peu de lignes son histoire. Vers la fin de mai 1143, l'ermitage au sommet du mont de la Garde fut fondé par une jeune fille nommée Azzolina, fille de Rambertini de la noble famille des Guezi. Cette famille possédait là des fonds de terre, et Azzolina, en se retirant du monde, s'y consacra à Dieu; elle y menait une vie solitaire et pénitente et y construisit une petite chapelle en l'honneur de l'Évangéliste saint Luc, non loin de la cabane qu'elle habitait. Sa sœur Beatrix se joignit à elle à une époque que l'on ne connaît pas d'une manière précise, il est certain du moins qu'en 1160 elles étaient réunies ainsi qu'en témoigne un document notarié.

Cette même année, un ermite grec du nom de Théocle Kumnia (et non Eutimius), après avoir longtemps servi le Seigneur dans la solitude du désert, se sentit un jour inspiré de Dieu d'aller à Constantinople pour visiter l'église Sainte-Sophie. Obéissant à cette inspiration, le pieux ermite se mit en route et, arrivant à la capitale, il se rendit immédiatement à l'église, et il pria dévotement en versant des larmes. Il admirait les merveilles prodiguées dans ce temple, lorsque ses yeux aperçoivent un tableau où était peinte avec majesté l'image de la mère de Dieu. A cette vue, il se jette à genoux pour la vénérer; puis il se relève et, l'examinant plus attentivement, il voit écrit au-dessous : « Ce tableau a été fait par saint Luc, chancelier du Christ; il doit être porté à l'église de Saint-Luc, sur le mont de la Garde, et placé au-dessus de l'autel. » L'ermite désire aussitôt se charger d'une si grande tâche; il demande aux religieux gardiens de la basilique de Sainte-Sophie où l'on pourrait trouver ce mont de la Garde; mais on lui répond que jusqu'alors personne, quelque attention qu'on y ait mise, n'a pu dire où était ce mont mentionné dans l'inscription. Cependant l'ermite ne perd pas courage et prie avec plus d'insistance et de chaleur les religieux de lui confier l'image sacrée, les assurant qu'après avoir fait le tour du monde à la recherche de la montagne, s'il ne la trouve pas il la leur rapportera. Ses paroles sont tellement convaincantes que les religieux émus de son zèle, touchés de sa sainteté, lui confient le précieux trésor sous la condition qu'il avait lui-même offerte. Il n'est pas de cœur dévoué à la sainte Vierge qui ne comprenne avec quelle joie l'ermite prend l'image, avec quel respect il l'enveloppe dans ses pauvres vêtements et la suspend à son cou. Rempli de l'espérance de trouver et de gravir le mont prédestiné par Dieu comme l'heureux but de son pèlerinage, il demande la bénédiction des serviteurs de Dieu et se met en chemin sans savoir de quel côté diriger ses pas.

Qui pourrait dire toutes les péripéties de ce long voyage? Collines, montagnes, vallées, roches abruptes, mers, fleuves à traverser! partout il demande le mont de la Garde; mais personne ne sait lui répondre. Il laisse derrière lui la Grèce, la Morée, l'Albanie; il traverse le golfe de Venise et, côtoyant l'Adriatique, il se dirige vers Rome, centre de la catholicité où peut-être quelqu'un le renseignera sur ce mont si désiré et déjà si cherché.

A peine à Rome, il court à l'église construite par Constantin, où se vénèrent les reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul ; après avoir satisfait sa dévotion, conduit par une main douce et invisible, il prend la rue où se trouvait le

palais de l'ambassadeur de Bologne, qui était alors un certain Passipovero d'une antique et noble famille bolonaise. Ce seigneur se tenait précisément à sa fenêtre avec quelques autres personnes, lorsqu'il voit passer l'ermite, portant, suspendu à son cou, le tableau couvert de ses habits. Curieux de savoir ce qu'il portait, il le fait appeler par un de ses domestiques; à la vue de l'image, tous les assistants, saisis par une force mystérieuse, se prosternent devant elle en versant des larmes d'émotion. « Levez-vous, s'écrie l'ambassadeur, à présent je crois voir la fin des épreuves que ma patrie a souffertes! » puis se tournant vers le bon ermite : « O homme de Dieu, ajoute-t-il, le mont de la Garde que vous cherchez se trouve à deux mille seulement de Bologne, ma patrie. Ce mont porte ce nom, parce qu'on y faisait la garde à l'époque des guerres entre les Bolonais et les peuples voisins. Et précisément, il y a peu d'années, une dame de cette ville, nommée Azzolina, a fait faire sur cette montagne une petite chapelle en l'honneur de saint Luc, et à côté une habitation pour elle-même. Louange à Dieu, bénédiction à sa sainte mère qui daigne nous accorder une si grande faveur! Quant à vous, vénérable ermite, vous resterez dans ma maison jusqu'à demain, et je veillerai à vous donner un compagnon, pour pouvoir aller avec sécurité à Bologne. »

On peut s'imaginer la joie de l'ermite et ses actions de grâces envers la sainte Vierge qui avait enfin entendu et pleinement exaucé ses vœux. L'ambassadeur fournit à l'ermite des lettres de recommandation pour les consuls de la ville, avec un serviteur pour l'accompagner, et un cheval pour lui épargner de la fatigue.

Arrivé à Bologne, Théocle se présente aux magistrats et leur montre les lettres qu'il portait et en reçoit un excellent accueil; après lui avoir raconté son histoire, il découvre la sainte image qui transporte tous les assistants d'admiration et de reconnaissance envers l'ermite. Il semble alors que la piété, la dévotion, la prospérité affluent à Bologne comme cortége de l'image. Avec le consentement de l'évêque Gérard on ordonne pendant trois jours dans toute la ville des processions solennelles que suivent l'évêque, le clergé régulier et séculier, les magistrats des corporations et tout le peuple saisi d'une ferveur extraordinaire et portant une multitude de cierges. Au troisième jour, le 8 mai 1160, une procession encore plus solennelle se dirige au mont de la Garde, et la sainte image portée par l'ermite est placée sur l'autel de la petite chapelle de Saint-Luc et confiée à Azzolina. Le magistrat demande alors à l'ermite de rester au milieu d'eux, lui promettant de lui bâtir une habitation convenable; mais lui, qui n'avait quitté sa solitude que pour obéir à Dieu et accomplir une œuvre si honorable et si sainte, toujours docile à l'inspiration divine, refuse ces offres et retourne en Grèce.

Telle est la légende dont on pourrait faire le sujet d'un drame véritable, tant ses péripéties se prêtent à l'action la plus vive et la plus pittoresque; nous disons une « légende », peut-être serait-ce plus juste de l'appeler une histoire, car nous avons encore entre les mains l'acte passé, en cette circonstance solennelle, devant de nombreux témoins et racontant ainsi ce fait extraordinaire.

« En l'an 1168 (ou 1160 plus probablement) au 8 de mai, acte passé sur le mont de Garde, dans l'ermitage des dames Azzolina et Béatrix, étant présents Rambertino de Guezo, Marchesino Ottonelli, juge, et Angelletti des Orsi, et plusieurs autres témoins. Le seigneur Gérard, évêque de Bologne, donna et assigna aux susdites Azzolina et Béatrix une boîte de bois avec un tableau où est peinte l'image de la bienheureuse Marie par la main de saint Luc évangéliste, apportée de Constantinople dans la ville de Bologne par Théocle Kumnia, ermite grec ici présent... moi Vitale Bilizio, notaire, ai écrit cette charte et l'ai signée[1]. »

1. *Calind.*, Part. III, pag. 376. — 381. — *Nota*, 407. — Cette pièce était en original dans l'archive de saint Mathias, elle a passé de là à l'Évêché. — La copie en existe dans les archives publiques, liv. IV, n° 43.

Voyez *Ragguaglio storico della madonna di S. Luca.*

En 1165, Rambertini, père des deux religieuses, leur laissa, en mourant, à Azzolina 30 livres impériales pour acheter un bois voisin de leur ermitage, et à Béatrix 24 livres pour tenir toujours des cierges allumés devant la sainte image; ce qui prouve combien, dès l'origine, elle était en grande vénération.

Pendant la vie d'Azzolina et de Béatrix, les guerres des guelfes et des gibelins auxquelles Bologne, qui s'était rangée du côté du pape Alexandre III, prit une grande part, empêchèrent de songer à remplacer la modeste chapelle par un édifice plus convenable; leur nièce, Angelica Bonfantini, leur succéda dans la direction de l'ermitage : on ignore précisément à quelle époque, on sait seulement qu'elle vivait en 1190, d'après un acte notarié par lequel sa mère lui donne des terres pour la construction d'une église. Elle y ajouta d'autres dons qu'elle avait pu recueillir, et obtint du pape Clément III de venir bénir la première pierre du nouveau sanctuaire. On prétendait au XIIIe siècle que le plan en avait été miraculeusement tracé par une colombe à l'aide de petits morceaux de bois qu'elle avait disposés en cercle [1].

Aujourd'hui, une longue galerie de trois milles conduit au sommet de la montagne, abritant les pèlerins de la pluie et du soleil : elle n'a pas coûté moins de 420 scudi, sans compter le transport des matériaux qui s'est fait par les fidèles de tout état, de tout sexe, de tout âge. Un vieillard septuagénaire disait à l'auteur d'une brochure intitulée *Visita a San Luca*, que sa mère avait été souvent à Saint-Luc pour porter des pierres à la madone afin de gagner les indulgences qui étaient attachées à cette œuvre.

Une madone si célèbre exigeait dans notre pèlerinage iconographique que nous allions la visiter et la vénérer. Les pèlerins qui ne font pas l'ascension à pied sont obligés à de grands détours dans la vallée, mais ils sont bien dédommagés en arrivant, d'abord par l'admirable panorama qui s'étend sous leurs yeux, et surtout par la peinture qu'ils viennent honorer. Ce tableau, placé au fond du chœur de l'église moderne et au-dessus de plusieurs degrés, est malheureusement recouvert en grande partie de plaques de métal, de sorte qu'on ne peut voir que les deux têtes de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus. Si incomplet qu'il soit ainsi, il nous a véritablement ravi par sa beauté, et nous a fait comprendre l'admiration des pauvres Bolonais du XIIe siècle, si incapables de produire eux-mêmes un tel chef-d'œuvre.

(Pl. CIV.) — Cette peinture offre des caractères différents du style purement byzantin et nous reporte à la manière des anciens. Je sais que la pose, autant qu'on peut en juger pour l'ensemble d'après les copies, le costume de la Vierge, les bretelles de l'enfant, les mains, etc., rentrent dans le domaine de l'art grec, mais nous devons ajouter que la facture en est bien supérieure; la touche large, maîtresse d'elle-même, sûre du modelé, juste et vigoureuse, n'a rien de commun avec l'art mécanique des Byzantins du XIIe siècle. Les qualités extraordinaires que nous avons remarquées dans la belle madone de Sainte-Marie-Majeure se révèlent ici d'une façon incontestable. Je veux bien que le type soit byzantin, mais le pinceau auquel nous devons cette œuvre admirable est antique dans l'acception la plus élevée du mot. Sa composition n'a pas la raideur trop fréquente dans la peinture byzantine; Marie incline tendrement sa tête vers le Sauveur, comme pour entendre ses paroles naissantes et recevoir les prémisses de ses caresses. Que dire aussi de la tête de l'enfant, dont Raphaël dans ses heures inspirées n'a pas dépassé la beauté? comment rappeler ces traits énergiques, ce nez droit, renflé aux narines, cette bouche aux coins de lèvres grassement ouvertes, ce visage si bien galbé et dans lequel la lumière met en relief un modelé à la fois si savant et si suave? Il faut voir et contempler soi-même ces traits

1. Gump., III, 1096.

inimitables pour comprendre combien ils dépassent toute description [1].

Peut-on, d'après ce qu'on vient de lire, conclure l'âge de cette peinture? Il serait sans doute imprudent de chercher dans la beauté d'un ouvrage la preuve de son ancienneté; cependant on doit dire qu'un tel tableau dépasse trop les monuments que nous a laissés le moyen âge pour qu'on ne soit pas en droit de lui attribuer une époque plus ancienne. Quant à nous, s'il nous fallait résoudre cette question délicate, nous rangerions cette belle madone à côté et peut-être avant celle de Sainte-Marie-Majeure, pour laquelle nous indiquons le ve siècle.

SANTA-MARIA-DELLE-FEBBRI.

La célèbre madone du mont de la Garde n'est pas la seule que nous devions signaler à Bologne. Citons d'abord *Santa-Maria-delle-Febbri,* qu'on vénère dans l'église Saint-Dominique et qui date de plusieurs siècles; une inscription voisine nous informe qu'elle recevait les hommages des fidèles à San-Giorgio-di-Miramonte et à San-Girolamo avant d'avoir été au XIXe siècle transférée à l'emplacement actuel [2]. Il est incontestable que ces déplacements ont occasionné d'importantes restaurations, et il est difficile de reconnaître l'état primitif; le trait saillant de cette peinture est la position du Sauveur debout devant les genoux de sa mère, position qui n'a pas dû être changée. Le tableau actuel a 1^{m},10 de hauteur sur 0^{m},80 de large.

1. De peur qu'on ne croie de notre part à un enthousiasme exagéré pour cette belle peinture, nous aimons à rapporter les lignes suivantes, écrites par l'abbé Pascal, dans la revue de l'*Art chrétien :*

« On a peine à soutenir je ne sais quoi d'extraordinaire, de céleste, j'oserai même dire de divin, qui est répandu sur cette peinture. Plus je m'efforçais de la regarder, plus je me sentais saisi de respect, de crainte et d'amour. »

2. On lit près de cette image une inscription qui rapporte son histoire en quelques lignes; on y rappelle que, placée originairement au bourg de Miramonte, des travaux de fortification, aux XIVe et XVIe siècles, amenèrent son déplacement; que la puissance de Marie, appliquée spécialement à la guérison des fièvres devant cette image, y attira une grande confiance, de généreuses offrandes; qu'enfin elle fut, en 1812, portée à Bologne.

ÉGLISE DEI SERVI.

On montre deux madones dans cette église : le premier tableau au fond de l'abside, et qu'on voit difficilement à cause du manque de lumière, mesure au moins 2 mètres de haut sur 1^{m},20 de large. Les anges qui accompagnent le groupe divin ne laissent guère supposer une grande ancienneté. Le second, dans une chapelle du côté de l'Évangile, est lumineux et facile à observer, il nous présente une madone grecque vêtue, ce qui est assez rare, de velours cramoisi enrichi d'or. La sainte Vierge embrasse son fils avec une tendresse pleine d'expression. Cette peinture, colorée comme un Titien, a 0^{m},60 de large.

SAN-SALVATORE.

L'église San-Salvatore de Bologne possède une ancienne peinture, antérieure même à Giotto; on prétend qu'elle date de 1106. La Madone y est couronnée. (Champagnac.)

SANTA-MARIA-DELLA-CONSOLAZIONE.

Louis Torelli (*Abrégé des vies des ermites de l'ordre de Saint-Dominique*) raconte que sainte Monique désirant connaître la forme et la couleur du vêtement que la mère de Dieu porta après la mort de son fils, Marie se fit voir à elle, vêtue de noir, avec une ceinture de cuir noir, et lui dit : « Ma fille, voilà le vêtement que je portais après la mort de mon fils; si vous voulez m'imiter, prenez-le de même. » C'est sous ce costume que la Vierge est représentée dans l'image miraculeuse de la consolation à Bologne [1].

1. Gump., XII, 290.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.

La Bibliothèque de l'Université nous a fourni de curieux renseignements, notamment un manuscrit slave et des ivoires fort anciens que nous avons mentionnés à propos des scènes de la vie de Marie. Le Musée nous a offert surtout une madone byzantine qui nous a paru d'un âge reculé. (Pl. CXII.) C'est un fragment de mosaïque compris dans un tableau de 0m,51 sur 55. Le voile bleu, orné et ourlé d'or, serre les tempes et cache une partie du cou; le nimbe d'or est bordé de perles; l'ovale du visage est allongé et nous rappelle les traits familiers à l'école byzantine, les grands yeux, le nez effilé, la bouche petite. Quoique nous n'ayons pu savoir l'origine de ce monument, nous croyons pouvoir l'attribuer au xe ou xie siècle.

A la Bibliothèque royale, on nous a communiqué un manuscrit du siècle dernier, fort curieux et qui mérite d'être signalé parmi les monuments du culte de la sainte Vierge à Bologne ; il renferme une collection complète des innombrables madones de la ville, dessins faits à la plume avec plus de verve peut-être que de fidélité, mais qui du moins ont le mérite de nous conserver le souvenir de la constante dévotion des Bolonais envers Marie.

CAVI.

A peu de distance de Palestrine, on vénère une



Madone de Cavi. (Tirée de la collection Lacroix.)

madone qu'une inscription trouvée au xviie siècle nous apprend avoir été peinte en 615, et qui nous offre un type très-rare. La sainte Vierge est assise sur un trône d'une richesse extraordinaire et dont les accoudoirs sont formés par les bustes de saint Pierre et de saint Paul, trait de ressemblance avec le trône de Sainte-Marie-Majeure, qui nous reporterait à une époque fort éloignée. L'enfant Jésus, au lieu d'être sur les genoux de sa mère, est debout devant elle ; il est nimbé, ainsi que la sainte Vierge.

CECCANO.

Cette petite ville de l'État ecclésiastique, à 8 kilomètres de Frosinone, possédait à la fin du xiie siècle des reliques de la sainte Vierge[1].

CITTA DI CASTELLO.

Cette ville de l'Ombrie montre encore un précieux monument dû à la piété de Célestin III envers la très-sainte Vierge : c'est un retable où l'on voit ciselés sur des plaques d'argent plusieurs sujets de la vie terrestre de Marie, telle que la Présentation, la Nativité, la Fuite en Égypte, l'Adoration des mages et le Crucifiement.

CORNETO.

Dans l'église canonicale, on montre une madone grecque, type de saint Luc, avec l'Enfant sur le bras gauche et la main droite tendue vers lui.

Près de Sutri on voit une petite chapelle taillée dans le roc et dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de Madonna-del-Parto ; on aura sans doute mis jadis à profit pour cette consécration quelque vaste sépulture étrusque.

---

1. Pertz.

FARFA.

Le pays où s'élève la célèbre abbaye bénédictine de Farfa, s'appelait dans l'antiquité *Acusium* et *Acuzianum*, et prit ensuite son nom de la rivière qui l'arrose. Cette abbaye fut fondée au v[e] siècle par le saint évêque Laurent le Syrien, qui s'était réfugié en Italie avec sa sœur Suzanne et deux compagnons, Isaac et Jean, fuyant la persécution d'Anastase, empereur arien. Après avoir bâti le monastère, il exposa dans l'église à la vénération des peuples une antique image de la sainte Vierge peinte, dit-on, par saint Luc, sur bois, avec des sucs d'herbes détrempées, de l'huile, de la cire et du miel. Quelques-uns portent la fondation de l'église au pontificat du pape Vigile, élu en 540.

En 823, on mentionne un abbé Benoît, réclamant les priviléges de son monastère dans un consistoire auquel assistaient le pape saint Pascal I[er] et l'empereur Lothaire I[er]; cet empereur confirma à Sicard, successeur de Benoît, les droits, les biens et les priviléges de l'abbaye.

Le désordre s'étant glissé dans le monastère, on dit qu'en 942 on y envoya des moines de Cluny pour y établir la réforme. En 1125, Adenolfo, ami de saint Bernard, en étant devenu abbé, lui demanda des moines de Cîteaux. A une certaine époque, l'abbaye obtint d'être soustraite à la juridiction de l'évêque, privilége qui lui fut confirmé par Urbain VIII, en faveur du cardinal Barberini, son neveu, qui en était abbé commendataire[1].

A ces renseignements généraux nous pouvons ajouter quelques détails intéressants sur Farfa, que le Père Abbé supérieur général des bénédictins eut la bonté de nous donner lorsque nous fûmes à Rome en 1874.

La madone est à Farfa depuis 380. La légende raconte qu'un moine de Saint-Jean-de-Maurienne la possédait, lorsque, dans une vision, la Vierge lui ordonna de faire honorer cette image dans un endroit de la Sabine, où il rencontrerait trois cyprès. Le religieux prit d'abord la vision pour un rêve; mais elle se répéta, et la sainte Vierge, afin de le convaincre de sa réalité, lui dit qu'il trouverait un beau pain blanc au lieu où il devait la déposer. Malgré le vague de l'indication, le religieux partit et arriva à Rome, où il reçut l'hospitalité d'une pauvre femme. Il lui exposa son embarras et lui demanda le chemin de la Sabine; lorsqu'elle lui eut montré au lointain les montagnes bleues qui la désignent aux regards, il reprit avec confiance son voyage, qui se termina miraculeusement à Farfa. Il se mit aussitôt en devoir de construire un sanctuaire, autour duquel plusieurs compagnons vinrent bientôt se rallier.

Au VII[e] siècle, on entendit un jour un grand bruit autour du monastère; les habitants crurent d'abord qu'on venait les piller; c'était au contraire Foroard, duc de Spolète, qui accourait avec une nombreuse escorte rendre ses hommages à la madone. Ce prince ne tarda pas à enrichir de dons magnifiques l'église de Farfa, il la reconstruisit en l'accompagnant d'un nouveau monastère et de larges dépendances pour l'hospitalité. Il fit disposer des appartements pour les empereurs, les rois, les princes; cinquante dames et trois cents pauvres pouvaient y loger. Foroard se fit religieux de Farfa, et mourut dans une maison de la même contrée. M. de Rossi, qui a vu dernièrement le monastère où le duc a été enseveli, dit que le campanile est bien du VII[e] siècle, et ressemble, sauf les colonnettes, à ceux de Rome.

En 970, nous voyons ce monastère ainsi désigné : *Monasterium S. Marie quod dicitur Farfara*[1].

La renommée de Farfa traversa tout le moyen âge. Le pape Eugène III, qui faisait partie du couvent, y fut couronné souverain pontife. Le Père Abbé, en nous racontant cet événement,

1. Moroni, *Dict. di scienza eccles.*, XXIII, 181.

1. Pertz, *Script.*, IV, 475.

se propose de le rappeler spécialement dans un tableau. Les abbés de Farfa furent princes, mais au XVe siècle les abbés commendataires perdirent ces honneurs; l'abbaye fut alors reconstruite dans l'état qu'on voit aujourd'hui.



Madone de Farfa.

Il existe plusieurs copies de la madone; la plus ancienne paraît être celle de Rossi, et une seconde qui figure dans la collection Lacroix. On en a fait dernièrement une peinture qui la représente intégralement et sans les plaques de métal sous lesquelles tout est caché à l'exception des têtes. Le trait caractéristique de ce tableau, est la position des têtes de Marie et du Sauveur, vues parfaitement de face et dans un même axe. Marie soutient un livre où l'enfant pose la main tandis qu'il bénit de l'autre. A droite et à gauche deux anges sont en adoration.

M. l'abbé Rodriguez nous a communiqué la gravure d'une Madone qui semblait inspirée par celle-ci, et qui n'existe plus; elle se voyait, paraît-il, à San-Giovanni-de'-Profumieri.

FERRARE.

SANTA-MARIA-DI-BOCCHE.

Il y avait autrefois à Ferrare un sanctuaire dédié à la sainte Vierge, démoli aujourd'hui, qu'on appelait Santa-Maria-di-Bocche, à cause de l'émissaire des égouts qui, près de là, débouchait dans le fleuve. On trouva, en 1737, un document très-ancien qui prouvait que sa fondation remontait à l'empereur Maurice Tibère, au pape Pélage et à Victor, évêque de Voghenza :

D. O. M. in honorem hipapantis Theotocus, anno III. D. N. Tiberii Cæs. Plagio sanctissimo papa anno IX, indictione quarta. Victor V. B. Episcopus ut pestis inguinaria, non pertranseat fines nostros ædific. Costantinus Episcopus quarto nonas februarj indictione octava dedicavit.

DOME.

Dans la cathédrale de Ferrare, sur le premier autel, on vénère une antique image de la sainte Vierge entourée depuis longtemps d'un grand respect et qui occupait dans l'atrium de l'église la place actuelle des fonts baptismaux. On prétend qu'elle fut peinte par Ettore Bonacossa, un des plus anciens peintres ferrarais.

(Merighi : cenni storici sull'antica immagine di Maria SSa delle grazie venerata nella metropolitana di Ferrara, 1867.)

SANTA-MARIA-IN-VADO.

Parmi les plus antiques églises de Ferrare, nous devons signaler celle de Santa-Maria *in Guado*, ou par corruption *in Vado;* elle fut érigée en 1115, près d'un petit marais qui lui valut son nom. A cette époque, le Pô entourait la cathédrale et l'église baptismale, et formait une sorte d'île. Cette circonstance valut à cette église le droit de posséder un baptistère, afin de faciliter aux habitants voisins l'usage du sacrement; c'est là que, le 28 mars 1171, le jour de Pâques, eut lieu entre les mains d'un chanoine le miracle du saint Sang, qui apparut sur l'hostie et jaillit au loin; on en montre encore les traces sur les murailles de la chapelle.

SANTA-MARIA-NUOVA.

Cette église bénédictine se trouvait près d'une porte appelée *Gusmaria* ou *Lacus Maria*. Elle fut surnommée Nuova, lorsqu'on la rebâtit en 1182 et intitulée *della Neve*.

SANTA-MARIA-DELLA-CONSOLAZIONE.

Un pieux habitant de Ferrare, au XIIe siècle, conduisait sa famille à sa villa et il passait en chariot par la via di Francolino; la voiture, se heurtant tout à coup à un obstacle, renversa tous ceux qu'elle contenait. Le conducteur, dans ce danger, invoqua la sainte Vierge et, voyant qu'aucun des siens ne s'était blessé dans la chute, il lui rapporta l'honneur de cette préservation. Aussitôt il prit chez lui un tableau de la madone et le suspendit à l'endroit de l'accident qu'on appelait *Val-di-Puteo*, près de la ville; on y construisit un petit oratoire que la piété des fidèles remplit bientôt d'*ex-voto*. Sigismond d'Este convertit cet oratoire en l'église actuelle, où l'on conserve encore l'antique image, motif et souvenir de sa fondation.

FRASCATI.

Dès le IXe siècle, Frascati possédait déjà une église dédiée à la sainte Vierge; nous lisons dans Anastase (page 378) que Léon IV lui donna un parement de drap d'or avec un petit bas-relief doré au centre et quatre voiles de drap d'or.

GABIE.

Il existe à Gabie, dans l'église des Franciscains mineurs, une Madone vénérée depuis plus de six cents ans; la peinture a rendu d'une façon aussi touchante qu'expressive la tendresse de l'enfant Jésus qui cherche à baiser sa mère.



Madone de Gabie. (Collection Lacroix.)

GENAZZANO.

SANTA-MARIA-DEL-BUON-CONSIGLIO.

Le culte de la sainte Vierge existait à Genazzano depuis le Ve siècle; une partie des biens servit d'apanage à Sainte-Marie-Majeure. L'ancienne église était abandonnée, lorsqu'au XVe siècle, en 1447, une vieille femme, tertiaire de l'ordre de Saint-Augustin, eut l'idée d'élever



Santa-Maria-di-Buon-Consiglio.

un sanctuaire à la mère de Dieu; mais un ordre de Rome fit suspendre les travaux. A la même époque, deux pèlerins priant devant la Vierge de Scutari se voient enveloppés d'un léger nuage qui les transporte avec l'image sur la côte d'Ita-

lie ; là, l'image les abandonne et va se fixer sur un mur de la construction qu'on venait d'interrompre. Pendant que les pèlerins cherchent à Rome l'image compagne de leur voyage miraculeux, ils y apprennent l'apparition d'un tableau à Genazzano, ils y courent, ils la reconnaissent et décident aussitôt qu'ils fixeront près d'elle leur séjour.

Ce prodige engage à reprendre les travaux, et, en trois ans, avec l'aide des Augustins, l'église commencée par la vieille femme fut enfin terminée [1].

Dans le tabernacle qui entoure aujourd'hui l'image, on voit un tableau rappelant la légende, les deux pèlerins, la tertiaire Augustine et la madone dans le ciel, transportée par les anges. Je ne saurais dire ce que cette légende peut offrir d'authentique, mais on peut croire qu'après la prise de Constantinople par les Turcs, on vit affluer en Occident beaucoup d'images saintes comme au temps des iconoclastes. Cette Madone est en souveraine vénération dans les États romains et reproduite dans une quantité innombrable de gravures.

GROTTA FERRATA.

Au-dessus de l'entrée de l'église construite au XI[e] siècle, on voit une grande mosaïque qui représente le Sauveur dans le milieu, la sainte Vierge à sa droite, saint Basile du côté opposé, enfin sur une moindre échelle, agenouillé, l'abbé Barthélemy, premier successeur de saint Nil. Marie est vêtue d'une tunique rose et d'un manteau bleu qui lui sert de voile; elle a les mains tendues vers son fils [2].

On lit sur la frise de la porte cette inscription en grec : « Si vous voulez franchir la porte de la maison de Dieu, laissez au dehors vos pensées mondaines afin de trouver à l'intérieur un juge bienveillant. »

Le cardinal Pitra, dans son *Hymnographie* grecque, rapporte des strophes d'un canon que saint Barthélemy composa en 1131 pour la dédicace de cette église. En voici un passage :

« O toi qui n'as pas eu de commencement, qui es immuable, et toujours dans le sein du Père, tu t'es mêlé à la nature humaine; ô Verbe de Dieu, t'enveloppant de chair dans le sein d'une Vierge, cette divine maison que tu as, ô Christ, voulu habiter. Nous crions vers toi d'une voix fidèle... »

1. Riccardi, III, 104.

2. Gaillabaud, *Monuments anciens et modernes*, t. II. — Hemans, *Mediæval christianity*, p. 154.

LORETTE.

Nous réservons l'étude de cet illustre sanctuaire pour l'article sur la Palestine, et d'ailleurs nous avons déjà parlé de la *Casa santa* à propos des reliques de la sainte Vierge [1].

MONTALTO.

Nous signalerons dans notre nomenclature la madone de Montalto, appelée *Madonna della Vittoria ;* elle paraît byzantine et tient l'Enfant sur son bras droit. Une étoile brille sur son épaule gauche.

MONTORELLA.

Le sanctuaire di Montorella est situé dans le diocèse de Tivoli, près de Poli et de Subiaco; la légende suivante se rattache à son histoire : saint Eustache martyr, avant d'être chrétien, portait le nom de Placidus ; c'était un noble Romain, un vaillant guerrier du II[e] siècle. Un jour qu'il était entraîné par la chasse loin de son escorte, il vit tout à coup le cerf qu'il poursuivait s'arrêter devant lui, et sous une vive

1. Lucidi (Antonio), *Notizie della Santa casa di Maria vergine venerata in Loreto*, in-12, Loreto, 1777.

Philippon, *le Véritable plan et pourtrait de la maison miraculeuse de la sainte Vierge*, in-f°, Paris 1649.

lumière l'image du Crucifié lui apparaître entre les bois de l'animal; saint Eustache se prosterna en adorant la main puissante de Dieu. De retour dans son palais, il raconta ce qui lui était arrivé à sa femme Taziana, qui avait eu la même vision. Ce prodige engagea les chrétiens à bâtir en ce lieu une chapelle, peut-être même du vivant de saint Eustache.

Constantin, entendant raconter cette histoire qui avait tant d'analogie avec la sienne propre, fit ériger une belle église sur la montagne témoin de l'apparition. Le père Kircher, au XVIIe siècle, examinant avec soin les ruines de cet édifice, ne douta pas qu'elles ne fussent du IVe siècle; il retrouva une construction faite avec les débris d'autres monuments comme c'était l'usage alors, des colonnes variées, cannelées, des marbres, etc. On conserve encore deux croix, une d'argent et une de bronze doré, qui proviennent de ce sanctuaire. La plus remarquable des découvertes fut une table de bois de chêne sur laquelle était sculpté un bas-relief de cette époque qui représentait la consécration de l'église par le pape saint Sylvestre. L'église avait été dédiée à saint Eustache et à la sainte Vierge, ainsi qu'on peut le lire sur le bas-relief *Dedicatio Beatæ Mariæ;* on y voit aussi de côté un cerf avec l'image du Sauveur sur la tête. Ce bas-relief était suspendu aux murs de la chapelle, mais on s'aperçut que l'humidité le rongeait et on l'avait enlevé depuis longtemps pour le placer dans le musée du duc de Poli où le vit le père Kircher. Dans la nef de l'église, sur l'autel, était une statue de bois de la sainte Vierge que les pèlerins venaient vénérer.

La dévotion entourait encore l'église de Constantin au VIe siècle, quoiqu'elle eût déjà beaucoup souffert des injures du temps. Heureusement saint Benoît, qui avait fondé un de ses premiers monastères à Subiaco, distant de dix milles du mont Vulturello, allait souvent visiter la montagne sacrée, et résolut de réédifier entièrement l'église. Avec les siècles, le sanctuaire est devenu un des plus fameux de l'Italie, et l'affluence des pèlerins persista jusqu'au milieu du XVe siècle; alors le pape Calixte III donna à ses dignitaires ecclésiastiques les biens des bénédictins, qui furent obligés d'abandonner quelques-uns de leurs monastères; malgré les secours envoyés de France, le couvent de Vulturello dut être abandonné définitivement.

L'église, quoique déserte, était encore sur pied en 1605, et fut restaurée par deux cardinaux du nom de Conti. Le père Kircher vit au milieu des ruines quelques traces de peintures, un autel environné de grilles de fer, et au-dessus une statue de la sainte Vierge avec son divin fils, en bois recouverte de poussière. Ému par cette vue, il eut recours au cardinal Conti et, avec son aide, avec les aumônes qu'il put recueillir, il parvint à restaurer le sanctuaire et à ranimer la dévotion populaire à son endroit. Le jour de la consécration on y vit plus de cinq mille communions. Cette fête se renouvela tous les ans, et se continue encore aujourd'hui.

Nous lisons dans Riccardi que Sainte-Marie-de-Vulturello était jadis un lieu de pèlerinage aussi fréquenté que Notre-Dame-de-Lorette aujourd'hui; les habitants, pour recevoir les pèlerins, avaient fondé des maisons, des hospices, et creusé le rocher pour permettre aux cavaliers eux-mêmes d'y aborder. [1]

Ce sanctuaire, situé dans un creux de rocher comme dans une espèce d'écrin, est d'un accès difficile; la position élevée qu'il occupe permet de découvrir de là, non-seulement tout le Latium, mais la mer Tyrrhénienne et de vastes étendues des territoires des Herniques, des Samnites, des Sabins et des Ombriens. L'air y est très-salubre et le renfoncement où se trouve l'église l'abrite des vents qui règnent tout autour à cette hauteur.

Voici l'origine du mot *Vultilla* devenu *Vulturella*, puis Montorella. On ne pouvait s'entendre sur le lieu précis où devait s'élever l'église; alors la sainte Vierge apparut à saint Sylvestre et lui dit qu'elle voulait qu'on la bâtît sur le lieu où son fils avait, par la voix de saint Eustache, opéré tant de miracles. Saint Sylvestre, après cet avertissement divin, conseilla à Constantin de

1. Kircher, *Hist. Eustachio Mariana*, Rome, 1665. — Riccardi, III 143. — Gump. XI 1311.

choisir la roche Saint-Eustache. Les architectes objectant l'étroitesse du lieu, le saint pontife déclara qu'il fallait construire *ubi vult illa, illa* c'est-à-dire la sainte Vierge, et le nom *Vult illa* lui est resté jusqu'à ce jour. Nous devons avouer qu'il ne reste aucune trace de cette origine.

PÉROUSE.

SAINT-FRANÇOIS.

Il existe un sarcophage antique dans l'église Saint-François qui servit au moyen âge de sépulture à saint Egidio et sur lequel M. de Rossi n'hésite pas à reconnaître une figure de madone [1].

Le Sauveur, assis dans l'arcade centrale sur un trône élevé, tient un rouleau et fait le geste de docteur; dans l'arcade, à sa droite, une femme debout, drapée, tenant dans sa main un rouleau à demi déployé, écoute ses paroles. Elle nous rappelle, par son geste, le mouvement de sa main, par son rouleau, la figure de l'adoration des mages à Sainte-Marie-Majeure, il se peut que cette femme soit la personnification de l'Église ; mais comme nous avons eu occasion de montrer la fréquente identité de cette figure avec celle de Marie, on peut très-bien aussi admettre que la scène représente Jésus-Christ enfant parmi les docteurs.

CATHÉDRALE.

On conserve dans une chapelle, à gauche de l'entrée, un anneau que l'on croit être l'anneau de mariage de la sainte Vierge, chapelle pour laquelle Pérugin fit le spozalizio. Cet anneau fut découvert sous le pontificat de Grégoire V, mort en 999. L'authenticité de cette relique a été attaquée par de savantes dissertations que Benoît XIV a closes en disant qu'on peut croire pieusement que c'est le véritable anneau de mariage de la sainte Vierge [1].

Cet anneau, placé sous la garde de onze clefs, est montré deux fois par an aux cérémonies solennelles ; c'est une solide pierre d'onyx, appelée par les uns améthyste et par les autres chalcédoine.

Après sa découverte, il fut conservé quatre cent quatre-vingt-quatre ans à Chiusi et tomba alors entre les mains des habitants de Pérouse. Ceux de Chiusi portèrent plainte devant Sixte IV, qui ordonna à Pérouse de restituer l'anneau ; mais plus tard Innocent VIII revint sur cette décision en faveur de Pérouse. Dans ces arbitrages, on peut remarquer que les papes ne se sont pas prononcés sur l'authenticité ; il ne s'agissait que d'un droit de propriété. On présumait l'authenticité, mais tout le monde sait la différence qui existe entre définir et déclarer [2].

L'importance de cette relique nous autorise à donner sur son histoire les développements que nous trouvons dans Trombelli, malgré que ses assertions soient trop explicites :

« Paris prétendait posséder deux anneaux de la sainte Vierge, au lieu que Pérouse montrait avec orgueil le sien comme celui donné à la sainte Vierge par saint Joseph [3]. Les Pérugins n'admettent pas qu'ils n'aient qu'une représentation de l'anneau nuptial ; leurs adversaires disent que jamais, ni dans les fiançailles ni dans les mariages, les Juifs ne se sont servis d'anneaux, que l'Écriture n'en fait aucune mention à propos du mariage de Sara ou des autres femmes célèbres. D'après Tertullien, les mariés étaient couverts d'un voile et se donnaient la main sans qu'il fût question d'anneau. Les bagues des hommes et des femmes ne se portaient point en signe de mariage, elles étaient en fer et non en pierre dure comme la relique de Pérouse. Les anneaux en pierre dure, onyx ou améthyste, étant employés aux XIe, XIIe, XIIIe et même XIVe siècle

1. *Bulletin*, 1871, 130, pl. VIII.

1. L'abbé Jouhanneaud, p. 100.
2. Colvenerius, *Summa aurea*, III, 1407.
3. On a vu, à propos des reliques, qu'on en possède aussi deux autres, à Semur en Bourgogne, et en Belgique.

peuvent indiquer l'époque où cette relique a été fabriquée. Cet anneau est si large qu'on pourrait y faire entrer deux ou trois doigts. Les adversaires moins prononcés classent cet anneau parmi les reliques dites sanctifiées au contact des reliques véritables. Sixte IV le demanda à Pérouse pour en décorer l'église de Rome, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût douté de l'authenticité; les peuples l'entourent de vénération, des miracles se sont accomplis devant la relique.

« On pourrait répondre aux premières objections que l'Écriture, il est vrai, ne parle pas d'anneau nuptial, mais les juifs ne craignirent pas d'adopter les usages des nations auxquelles ils étaient soumis; c'est ainsi qu'ils apprirent des Égyptiens à ensevelir les morts avec des aromates et à les envelopper de linges et de bandelettes. Ils reçurent des Grecs les noms de Eupolème, Ménélas, Jason, Numène, Ptolomée, André, Philippe et autres; ils empruntèrent également aux Grecs la forme de leurs tombeaux; serait-il étonnant qu'ils eussent pris aux Romains, qui les dominaient du temps de la sainte Vierge, l'usage de l'anneau nuptial? Pline, Juvénal et Tertullien y font allusion; beaucoup de passages prouvent que ce rite était très-ancien et très-répandu chez les peuples sujets de l'empire romain. On lit dans les Actes de sainte Agnès qu'elle répondit à l'homme qui cherchait sa main : « J'ai été demandée par un autre qui m'a fait de bien plus beaux cadeaux et m'a *donné un anneau* pour gage de sa foi; il est bien plus noble que toi par sa naissance et sa dignité... »

« Saint Augustin rappelle le même usage. « Les femmes, dit saint Isidore, ne portent point d'anneaux, excepté ceux que leur fiancé leur envoie, et elles n'ont pas l'usage de porter aux doigts plus de deux anneaux d'or. » On pourrait encore citer Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, et, parmi les poëtes latins Plaute, Térence, Martial. Pline fait mention de l'anneau envoyé comme d'un signe de l'engagement contracté; les jurisconsultes en parlent. Ajoutons parmi ces témoignages ceux de Prudence, Jean de Kirchmann, Henri Kommann, Dom Calmet, Buxtorff, etc.

« On doit donc croire que saint Joseph, en épousant la sainte Vierge, lui mit un anneau au doigt du milieu. Il est facile ensuite d'expliquer la relique de Pérouse. Admettons qu'il ait existé un anneau de la Vierge, comme l'indique la vénération populaire en plusieurs endroits de l'Europe; supposons qu'une parcelle de l'anneau véritable ait été enlevée par un coup de lime et insérée dans l'anneau de Pérouse, comme on le dit pour les chaînes de saint Pierre, comme saint Charles Borromée envoya à Philippe, roi d'Espagne, un modèle du vrai clou de Milan, et nous pourrons vénérer dans l'anneau de Pérouse l'anneau véritable[1].

« Les habitants de Chiusi l'ont peut-être obtenu d'un homme considérable avant de l'abandonner à Pérouse. On sait que dans un temps on volait les reliques, et la main inconnue coupable du larcin ne pouvait fournir d'authentique.

« Un argument très-fort pour l'authenticité réside dans le respect de l'Église, le désir qu'avait Sixte IV, pontife si sage et si prudent, de le montrer aux Romains; enfin dans l'autorité de Paul III, de Benoît XIV, des Bollandistes (19 mars) et d'une foule d'auteurs moins connus.

« Il n'est pas exact, ajoute encore Trombelli, de dire qu'on n'ait fait que des anneaux en métal, j'en possède un en ivoire. Boldetti nous apprend que dans les anciens cimetières on en a trouvé non-seulement en métal, mais encore en ivoire ou en d'autre matière, Pitiscus le dit expressément. Ceux qui n'avaient pas le moyen de payer une plus riche matière portaient des anneaux de verre; qu'y aurait-il d'étonnant que l'anneau de la sainte Vierge fût en onyx, pierre qui a peu de valeur par elle-même? Les Juifs pouvaient facilement tirer ces pierres d'Arabie où elles sont abondantes, et une telle matière n'était pas au-dessus de la modeste fortune de Marie et de Joseph.

« Pline parle d'anneaux de fer envoyés à

1. Une opinion mise aussi en avant est que cet anneau aurait été possédé par une pieuse femme du nom de Marie, ou bien qu'il servit d'ornement à une statue de la sainte Vierge, et prit ainsi le nom d'anneau de la Vierge.

l'épouse, mais il ne dit pas que ce fussent des bagues nuptiales; aux approches du mariage on en offrait aussi de beaucoup plus riches; Tertullien mentionne un anneau d'or en cette circonstance.

« Quant à la dimension de l'anneau de Pérouse, on l'a fortement exagérée; le cercle extérieur est assez large à cause de la fragilité de l'onyx que l'ouvrier n'eût pu employer plus mince, mais le cercle intérieur est convenable pour le doigt d'une jeune fille; je puis en juger d'après la copie fidèle que j'en possède. D'ailleurs, les anciens portaient quelquefois de très-gros anneaux, j'en ai vu un entre autres de cette espèce qu'on disait avoir été fait pour Marie, femme de l'empereur Honorius.

« Pour l'anneau dont les Parisiens se glorifient on peut croire, ainsi que Gerson semble le supposer, qu'il s'agit de bague étrangère à la circonstance du mariage. Les Sennonnais ne peuvent invoquer des titres de possession aussi anciens.[1] »

1. *Voy.* aussi Bourassé, Ferry de Locres.

PESARO.

On conserve à Pesaro des ivoires très-anciens et qu'on ne peut oublier dans le catalogue des monuments de la sainte Vierge. L'un d'eux, du ve ou vi^e siècle, paraît avoir appartenu au fameux siége d'ivoire de Ravenne. Nous ne faisons que les rappeler ici, car ils ont été décrits dans le premier volume. (Pl. IX).

RAVENNE.

SAINTE-MARIE-IMMACULÉE, VIe SIÈCLE.

Ravenne, ville des États de l'Église, sur la rivière Montone, était au vi^e siècle la capitale de l'Occident, et, parmi les monuments de son ancienne splendeur dont elle conserve encore un nombre remarquable, nous trouverons de beaux souvenirs du culte de la sainte Vierge.

Ces souvenirs sont non-seulement vivants dans les édifices, mais dans ses annales. Agnellus (ixe siècle) nous fournit dans son histoire des pontifes ravennais un témoignage éclatant de la croyance à l'Immaculée-Conception dès 550 : « Saint Ecclesius, dit-il, élevaà la sainte et toujours vierge Marie *immaculée*, l'église que vous voyez, église d'une grandeur merveilleuse; et dans la voûte de la tribune, il fit peindre une figure de la mère de Dieu si belle, qu'aucun œil humain n'en pourra jamais voir de comparable[1]. »

SAINTE-MARIE-IN-COSMEDIN.

Saint Agnellus, archevêque de Ravenne, rendit au culte cette église qui avait été profanée par les sacrifices des ariens, sous le règne de Théodoric. Il la purifia et la décora d'une mosaïque représentant les douze apôtres. Il mourut à quatre-vingt-quatorze ans en 566[2].

On conserve à Ravenne la croix en argent repoussé qui lui a appartenu; elle a 1^m,30 de longueur sur 1^m,25 de largeur et se compose de vingt petits médaillons distribués cinq par cinq sur les quatre branches; au centre un médaillon plus grand de 0^m,20 de diamètre, représente la sainte Vierge qui lève les bras à la manière des orantes, écartant de ce geste les plis de son manteau; elle est entourée d'arbres et de fleurs qui symbolisent le jardin éternel, ou paradis dans lequel elle demeure. La croyance à la prééminence de la Reine des anges sur toutes les créatures ressort bien de ce monument du vi^e siècle, où les médaillons des saints ont si peu d'importance à côté de celui de Marie. (Pl. CVII.)

1. S. Ecclesius (pontifex), in suo proprietatis jure ædificavit ecclesiam sanctæ et semper virginis *intemeratæ* Mariæ, quam cernitis, miræ magnitudine, et cameram tribunalis — in camera effigies S. Dei genitricis, cui simili nunquam potuit humanus oculus conspicere.

2. Maracci, *Summa aur.*, X, 790.

SAINT-APOLLINAIRE-LE-NEUF.

Les vieilles mosaïques de Saint-Apollinaire nous offrent encore un des témoignages les plus précieux du culte de la sainte Vierge au VIe siècle. Il faut bien avouer, malgré la présence des mages, que le tableau dont nous parlons renferme une manifestation évidente de ce culte. Les quatre anges qui se tiennent solennellement aux côtés du trône et la mystique procession de saintes qui s'avancent vers le groupe divin, nous transporte tout à fait dans l'idéal et loin de la sphère historique. Nous ne reviendrons pas sur la description que nous avons donnée dans les Évangiles, nous ne faisons que la rappeler à cause de son importance capitale.

SAINT-VITAL.

Les mosaïques qui recouvraient jadis toutes les voûtes de Saint-Vital nous auraient sans doute fourni des images de la très-sainte Vierge, mais aujourd'hui nous ne pouvons plus mentionner qu'une madone en bas-relief de marbre, faisant partie d'une adoration des mages et appartenant au tombeau de l'exarque Isaac[1].

L'enfant Jésus est seul nimbé comme à Sainte-Marie-Majeure de Rome. Et de plus son nimbe porte le ☧.

Le trône de la sainte Mère a la forme d'un pliant, ce qu'on a souvent imité pendant le moyen âge. Son costume n'est pas non plus celui qu'on lui prête ordinairement. Ce monument a le rare privilége d'être daté par l'époque de la mort de l'exarque (641).

Même lorsque Ravenne fut déchue de sa splendeur et que son palais n'offrait plus que des ruines où Charlemagne puisait des matériaux pour Aix-la-Chapelle, le culte et l'amour de la sainte Vierge ne semblent pas avoir suivi cette décadence. Nous voyons Léon III donner à l'église Saint-Apollinaire un parement orné d'une croix au milieu et de médaillons brodés, avec des sujets relatifs à l'histoire de Marie, l'Annonciation, la Nativité, la Passion, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte.

1. *Evang.*, I, 71.

SANTA-MARIA-IN-PORTO.

De toutes les images qu'on a vénérées à Ravenne, la madone *del porto* est de beaucoup la plus célèbre et la plus populaire. Sa légende est fort touchante : Pierre *le pêcheur* de Ravenne, né en 1049, avait fait un pèlerinage en Palestine; retournant dans sa patrie et assailli par une tempête, le 20 avril 1096, il s'engage par vœu d'élever une église à la sainte Vierge sur le premier rivage auquel il abordera; la tempête cesse tout à coup, on débarque en sûreté et Pierre se met à l'œuvre pour accomplir son vœu.

Une congrégation s'établit pour le service du nouveau sanctuaire. Un jour, en 1100, on vit sur la mer une image de la sainte Vierge en marbre s'avancer doucement vers la côte, accompagnée de deux anges tenant des flambeaux; elle se trouva bientôt dans les bras de Pierre qui s'était prosterné avec tous ses religieux. Ce miracle est attesté par Pierre lui-même, puis par Jean Decabono qui lui succéda pendant vingt-huit ans, et qui, en présence de beaucoup de religieux qui en avaient été témoins, confirma ce fait prodigieux sur un parchemin déposé dans les archives de Porto. Beaucoup d'autres écrits qui ont péri l'attestaient également[1].

En 1155, Frédéric Ier, étant à Rome, donna à l'archevêque Anselme de Ravenne une image de la sainte Vierge en argent, accompagnée des deux anges qui faisaient allusion au transport miraculeux. Toutes les images de cette madone gravées ou peintes, répandues dans le monde, la représentent portée sur la mer. Les archevêques de Ravenne ont tous rappelé ce miracle; on cite entre autres une procession mémorable dirigée,

1. Riccardi, II, 301.

en 1152, par l'archevêque Moïse assisté de vingt évêques, trente abbés, et de la première noblesse du pays. On peut ajouter, comme preuve du miracle, la rapidité avec laquelle sa renommée s'en répandit, et l'affluence des pèlerinages qu'on ne peut comparer qu'à ceux de Lorette et de Genezzano. On compte par centaines de mille les noms des personnages qui ont visité cette madone.

En 1100, l'archevêque Othon approuva la formation, en l'honneur de Santa-Maria-*in-Porto*, de la célèbre compagnie de *Maria greca*, où s'enrôlèrent les plus grands seigneurs, 7,000 femmes nobles, 9,000 hommes nobles, des empereurs, par exemple Henri V, un roi de France, de nombreux cardinaux, des doges de Venise, princes, marquis, etc. Le costume des confrères se composait d'un pallium blanc avec croix rouges au cou, d'une médaille d'or, d'argent ou de plomb, suivant les facultés de chacun. Les *fils de Marie* devaient réciter chaque jour sept *Salve regina* ou sept *Ave Maria* (privilége de 1185 de Bono, prieur de Porto). L'affluence des pèlerins était si grande, que dix confesseurs ne pouvaient suffire aux sacrements.

(Pl. CIX.) — L'archevêque Jérémie, pour prouver sa dévotion envers la madone grecque, voulut qu'on la représentât sur la tribune de la cathédrale entre deux des croisées. Elle y fut exécutée avec une grande exactitude, principalement en ce qui concerne son ajustement; on y reconnaissait la vivacité de l'expression. On retrouvait même les joncs marins qui croissent sur le bord de la mer de Ravenne. On remit ainsi sous les yeux des chanoines et à chaque instant l'image de la précieuse madone [1]. Cette mosaïque

1. *Buonamici* : Metropolitana di Ravenna, Bologne, 1748 et 1754, in-f°. — Dans la première partie une planche reproduit la mosaïque qui décorait le chœur de l'ancienne cathédrale; une date indiquait que cet ouvrage était du XIIe siècle. En haut on voyait l'ascension avec la sainte Vierge. Près de la fenêtre centrale de l'abside était la sainte Vierge en pied sans l'enfant Jésus, les bras étendus, et disant : *Fili cunctorum... miserere.*

de la tribune fut peinte en 1112, comme les vers qu'on y lisait en font foi :

Hoc opus est factum post partum Virginis actum
Anno milleno centeno post duodeno.

Quand la cathédrale eut été modernisée, quelques fragments de la mosaïque furent transportés dans la chapelle du palais archiépiscopal, entre autres l'image de la madone qu'on voit encore aujourd'hui au-dessus de l'autel [1].

Après deux siècles de dévotion et de grâces, la faveur de la Madone del Porto parut s'éclipser pendant les calamités qui accablèrent la ville de Ravenne; mais lorsque cette tempête s'apaisa, on restaura le lieu saint en 1420, et la piété reparut avec une nouvelle ferveur. En 1503, les Vénitiens, craignant que ce sanctuaire, situé hors la ville, ne devînt une forteresse pour leurs ennemis, transférèrent l'image avec pompe dans une chapelle en attendant la construction d'une église convenable qui fut encore différée par les malheurs publics. L'église construite, l'image y fut déposée; le culte souffrit encore des troubles de la fin du dernier siècle, mais il a repris aujourd'hui son ancien éclat.

(Pl. CVIII.) — La Madone originelle est celle qu'on vénère encore dans l'église Santa-Maria-in-Porto; elle occupe une niche au-dessus de l'autel, en tête de la nef transversale, et n'a guère plus de 0^m^,50 de largeur. Elle est sculptée sur marbre, les mains étendues, selon l'antique manière de prier et vêtue à l'orientale; de chaque côté, on lit les deux sigles de lettres grecques signifiant mère de Dieu. Cette image est un des curieux spécimens que l'art byzantin nous ait laissé en sculpture de ce genre; malgré le refouillé du travail et la multiplicité des plis, elle était encore enrichie de peintures et d'ornements dont on voit les traces sur plusieurs points du manteau et du fond. Notons aussi les croix qui sont sculptées au front, aux épaules, aux poignets, aux genoux, comme des signes d'onctions

1. *Francesco Beltrami*, Forestiere di Ravenna.

sacrées. La Madone de San-Paolo-a-Ripa de Pise, qui semble une imitation de celle-ci, en porte également. Il existe aussi près de Rome une Madone appelée Santa-Maria de Libera, qui paraît la copie d'un ancien type et qui est signée de croix au cou et aux mains. Les archéologues versés dans l'étude de l'art oriental donnent à notre marbre une grande ancienneté et ne seraient pas éloignés de le faire remonter à Justinien.

CATHÉDRALE.

Outre les mosaïques dont nous venons de parler à propos de Santa-Maria-in-Porto, la cathédrale a toujours possédé un admirable siége d'ivoire qui date du VI[e] siècle et qui contient sur plusieurs panneaux des scènes de l'histoire de la sainte Vierge; nous en avons déjà décrit plusieurs; nous ne faisons que rappeler Marie sur un trône, le voyage à Bethléem, l'épreuve de l'eau (?), les noces de Cana, etc.

SAINT-JEAN-BAPTISTE.

On découvrit en 1596 une ancienne image de la sainte Vierge qu'on avait recouverte de badigeon à une certaine époque et qui, revenue au jour, devint l'objet d'une pieuse dévotion [1].

SANTA-MARIA-IN-CŒLOS-EO.

Parmi les nombreuses églises de Ravenne élevées à la mère de Dieu, celle-ci est dédiée à l'Assomption, comme nous l'indique son surnom. La plus ancienne mémoire que nous en possédions remonte à l'année 981, époque où elle servait à un monastère de bénédictines [2].

1. Fabri, *les agre memorie di Ravenna antica*, 1664, p. 199.
2. Id., 243.

MADONNA-DELLA-CROCE.

Sous ce titre, il existait à Ravenne le plus ancien des hôpitaux de la ville. Alexandre III en fait mention dans une bulle de 1160, où il range ce sanctuaire parmi ceux soumis à la juridiction des cardinaux ravennais, et le désigne ainsi : *Monasterium Sanctæ-Mariæ-in-Senodochio* [1].

SANTA-MARIA-IN-DOMO-FERRATA.

En 894, la comtesse Ingenrada, femme d'un certain Martino, bâtit l'église, l'annexa à un monastère et la donna à son fils Pierre, diacre de l'église de Ravenne. Ce souvenir est consigné dans l'acte de donation : « *Item domum in hac civitate Ravennæ qui vocatur Ferrato monasterio sanctæ, semperque virginis Dei genitricis Mariæ a nobis a fundamento ædificato cum omnibus possessionibus ad idem monasterium pertinentibus et Turricella transplateam* [2].

SANTA-MARIA-IN-FORIS OU IN-FORO.

On ignore l'époque de fondation de cette église; cependant son surnom semblerait indiquer une grande ancienneté. Elle fut restaurée en 1606 [3].

SANTA-MARIA-MAGGIORE.

Cette église, ainsi nommée parce qu'elle était la plus grande de celles dédiées à Marie dans la ville, fut construite par le saint archevêque Ecclesius en 541. Elle a trois nefs soutenues par seize colonnes de marbre malheureusement fort détériorées par le temps. Sur le haut de la tribune, on admirait une belle image de la sainte

1. Fabri, 248.
2. Id., 249.
3. Id., 250.

Vierge peinte en mosaïque, avec ces vers inscrits sous ses pieds :

Virginis aula micat Christum quæ cepit ab astris
Nuncius è cœlis angelus antè fuit
Mysterium Verbi Genitrix, et Virgo perennis
Auctorisque sui facta Parens Domini
Vera Magi, claudi, cœci, mors, vita fatentur
Culmina sacra Deo dedicat Ecclesius.

On y voyait aussi l'image du saint fondateur qui offrait le sanctuaire à la Reine du ciel. Malheureusement cette mosaïque, que nous serions si heureux de posséder aujourd'hui, fut ruinée en 1550. Saint Ecclesius avait enrichi son église de dons précieux, d'un calice et d'une patène d'or, de sept autres en argent, et il adjoignit un collége de prêtres. Son successeur, Pierre III, la dota de nouveaux établissements, comme on peut le supposer d'après l'inscription en mosaïque qui s'y lisait sur la porte d'entrée :

Salvo DN. Papa N. Petro
Laurentius V. R. subdiaconus S. R. E.
Præpositus Fabricæ huius votum solvit.

Le mot *papa* donné à l'archevêque est ici un terme de respect et de vénération [1].

SANTA-MARIA-DELLE-MURA OU IN-POSTERULA.

Église voisine des anciennes murailles qu'une image de Marie rendit célèbre au XVI[e] siècle par de nombreux miracles [2].

SANTA-MARIA-IN-ORTO.

Quoique la construction actuelle de cette église soit moderne, elle remonte pour sa fondation à une époque fort reculée. Elle doit son surnom aux jardins dans lesquels elle était élevée; les anciennes chartes l'appellent *Sancta-Maria-in-Hortale,* comme nous le lisons dans l'acte de donation de l'archevêque Gualtero

1. Fabri, 253.
2. Id., 257.

en 1138. Francesco Ruggiero la renouvela totalement et plaça sur le maître-autel l'antique et vénérée image de la sainte Vierge, restauration dont l'inscription suivante nous conserve encore le souvenir :

D. O. M.
In hunc subiectum lapidem
Deip. Virg. Mariæ iacebat Imago
Quam. Jo Franciscus Rugerius
Devotionis ergo suæ transferri mandavit
M.D.C.II. die IV aprilis [1].

SANTA-MARIA-DI-PALAZZOLO.

Cette église faisait partie d'un ancien monastère de bénédictins maintenant démoli et réuni à celui de Saint-Vital. Elle fut érigée, dès un temps très-reculé, dans la forêt de sapins qui s'étendait près de Ravenne et à une distance de 12 milles des murs. En 862, les bénédictins vinrent habiter le monastère contigu et reçurent en donation de l'archevêque toute l'*isola di Palazzolo.* L'église et le monastère furent démolis en 1438 par l'armée de Filippo Visconti.

SANTA-MARIA-ROTONDA.

Cet édifice [2], qu'on appelle vulgairement le tombeau de Théodoric, paraît avoir eu, en effet, à l'origine une destination funéraire; son étage supérieur, jadis inaccessible, l'énorme monolithe qui le recouvre et le caractère de son architecture ne peuvent laisser aucun doute. Un monastère de bénédictins vint au moyen âge s'établir auprès. Des bulles d'Honorius III et de Grégoire IX mentionnent le « *monasterium Sanctæ-Mariæ-Rotundæ* ». L'archevêque Simeone avait consacré cette chapelle à la sainte Vierge et à plusieurs autres saints le 8 mars 1221, comme on pouvait s'en assurer sur une ancienne inscription de saint Jean Évangéliste, relative à des indulgences.

1. Fabri, 259.
2. Id., 285.

(Pl. CVI *bis*.) — Nous ne pouvons quitter Ravenne sans donner un coup d'œil à un des marbres les plus glorieux que nous conservions en l'honneur de la sainte Vierge, au tombeau qui a reçu les cendres des Pignatti et qu'on a transporté près du monument de Dante. Ce sarcophage, dont on ne voyait jadis que la face principale et dont les flancs étaient cachés par le mur auquel il était appuyé, montre au centre la figure du Christ assis sur un trône. Sous ses pieds, le sculpteur a représenté l'aspic et le basilic, symboles des erreurs qu'il était venu terrasser; deux apôtres à ses côtés semblent écouter ses enseignements. Le sens de ce bas-relief n'a été vraiment divulgué que dernièrement, au moment où l'on a remis au jour les deux sujets qui l'accompagnent sur les côtés et qui représentent l'Annonciation et la Visitation; il est apparu alors clairement, et nous suivons en cela l'opinion du père Garrucci, que ce monument tout entier est une protestation de la foi catholique contre les nestoriens; l'annonce de l'incarnation d'une part et sa manifestation dans la visite à Élisabeth d'autre part, défendent ici, par leur représentation, le dogme orthodoxe et expliquent que les monstres foulés aux pieds du Sauveur sont précisément les erreurs de Nestorius. Cette explication, qui nous semble très-juste, n'est pas intéressante seulement en elle-même, mais elle nous livre la date du sarcophage au ve ou vi^e^ siècle. On sait que l'arc de Sainte-Marie-Majeure de Rome avait été construit dans la même pensée réparatrice que nous prêtons à l'auteur de ces bas-reliefs; l'analogie ici de l'ange Gabriel avec celui des mosaïques en question confirmerait clairement ces hypothèses.

SARDES ET DIVERS.

Léon IV donna un parement d'autel à Sainte-Marie, dans le bourg de Sardes, situé à 30 milles de Rome. On y avait figuré l'histoire de la sainte Vierge, des prophètes, etc.

Voici encore divers sanctuaires consacrés à la mère de Dieu qui furent l'objet des faveurs pontificales.

A Santa-Maria-in-Manturiano, Étienne VI (896) envoie un livre des Rois et un parement de soie pour placer sur l'autel.

Pascal (817) donne au monastère de Saint-Étienne un parement d'autel avec la sainte Vierge entre saint Pierre et saint Paul, représentés au centre. A l'église de la Sainte-Vierge, dans l'évêché de Savini, un parement de fundatum avec bordure de blattin.

Léon III (795) offre un saint-ciboire à la chapelle de la Sainte-Vierge, du monastère d'Aqua-Salvia.

Léon IV, à Sainte-Marie-in-Morenico-Narraro, un parement et quatre voiles de drap d'or[1]; à Sainte-Marie, dans le monastère du Corso, un parement de fundatum[2].

SPOLÈTE.

On vénère une Madone de saint Luc très-renommée dans le dôme de Spolète, auquel elle fut donnée en 1186 par l'empereur Frédéric Ier,



Madone du dôme de Spolète.

qui l'avait rapportée de Constantinople. Le nimbe et tout le fond sont recouverts de plaques d'argent ciselé avec les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ et l'in-

1. Anast., p. 378.
2. Id., p. 366.

scription suivante qui suppose une sorte de dialogue entre la sainte Vierge et son Fils :

LE CHRIST.

« Que demandes-tu, ô ma mère?

LA SAINTE VIERGE.

« Le salut des hommes.

LE CHRIST.

« Ils provoquent ma colère.

LA SAINTE VIERGE.

« Aie pitié d'eux, ô mon fils!

LE CHRIST.

« Mais ils ne se convertissent pas.

LA SAINTE VIERGE.

« Sauve-les par ta miséricorde.

LE CHRIST.

« Que la paix soit aux convertis par l'amour. »

Cette cathédrale conserve un souvenir du culte de Marie qui n'est pas fort postérieur à celui-ci dans la mosaïque de son portique. On y voit le Sauveur assis sur un trône qui tient un livre d'une main et bénit de l'autre; il est accompagné de la sainte Vierge et de saint Jean; on lit au-dessous cette inscription qui nous donne la date et le nom de l'auteur de la peinture :

Hæc est pictura quam fecit sat Plagiura :
Doctor Solsernus, hac summus in arte,
Modernus, annis inventis cum septem
Mille dugentis. Operari Palmieri D. Saso...

SUTRI.

On a trouvé à Sutri, ville dans le voisinage de Viterbe, un fragment de sarcophage conservé dans la collection du comte Flacchi. La sainte Vierge y est représentée assise sur un trône à dossier; elle tient l'enfant sur ses genoux et l'offre aux adorations des mages. Derrière elle, on voit saint Joseph[1].

TIVOLI.

On vénère dans l'église Sainte-Marie-Majeure une image qui rappelle beaucoup celle de l'Ara-Cœli, à Rome; cette Madone est couverte d'un manteau parsemé de petites croix grecques. No-



Madone de Sainte-Marie-Majeure de Tivoli.
(Collection Lacroix.)

tons aussi en passant une Madone dans la même ville, assez ancienne, assise, tenant le Sauveur sur le genou gauche, mais qui me paraît de l'école primitive de la Renaissance, c'est-à-dire en dehors de notre cadre[2].

TOLENTINO.

Santini donne la description d'un sarcophage représentant, entre autres sujets, celui de l'Adoration des mages[3].

1. *Arch. des Missions scientif.*, III, 489.
2. *Collections Lacroix et Rodriguez.*
3. Saggio di memorie della città di Tolentino (Macerata, 1789). *Bibl*[e]. *nat.*, K. 436 / A. 4.

TOSCANELLA.

Sur le linteau de l'église Santa-Maria, on voit une belle Madone qui rappelle assez le genre de celles de Paris et de Bourges. Elle est assise sur un trône orné de colonnes, nimbée ; elle tient l'enfant Jésus sur ses genoux; elle est à peu près de grandeur nature. A gauche, on voit l'agneau dans un médaillon; du côté opposé, deux petits bas-reliefs circulaires représentant le sacrifice d'Abraham et probablement la fuite en Égypte.

VEROLI *(près Frosinone)*.

On conserve dans l'église collégiale de Saint-Érasme une croix pastorale de bronze ; d'un côté est le crucifix, les pieds séparés, ce qui indique une époque antérieure au XIIIe siècle ; sur l'autre face, la sainte Vierge tient l'enfant Jésus sur son bras gauche et paraît le contempler. Cette croix, d'un travail grossier, a été trouvée en 1779 dans la sacristie.

On montre aussi à Veroli une Madone qui couvre sous les plis de son manteau des papes, des souverains, des cardinaux et une nombreuse assemblée de fidèles.



Madone à Tivoli. (Collection Lacroix.)

CHAPITRE IV.

ITALIE. (DUCHÉS.)

SANCTUAIRES DE LOMBARDIE.

BRESCIA.

On conserve dans l'église del Carmine une vieille image de la sainte Vierge que la croyance du pays attribue à saint Luc et qu'elle entoure de vénération.

GRAVEDONA.

Ce bourg de la Lombardie est situé sur la rive ouest du lac de Côme. Son église paroissiale possède une Vierge miraculeuse qui jeta pendant deux jours, en 823, une telle lumière, disent les anciens annalistes, qu'elle excita à l'aumône et à la prière les fils de Carloman. On voit dans cette église deux inscriptions du ve siècle, ce qui semble prouver son ancienneté; l'image miraculeuse de la sainte Vierge fait partie d'une Adoration des mages. Pendant le prodige lumineux qui dura deux jours, la sainte Vierge était illuminée ainsi que les présents des mages, tandis que les mages eux-mêmes restaient dans l'obscurité.

MILAN.

DOME.

Dès les premiers temps du christianisme, des églises s'élevèrent en l'honneur de la sainte Vierge; Milan lui consacra, au milieu de sa grande place, son premier temple qui, du temps de saint Ambroise, s'appelait encore *l'église nouvelle* et lui servit de cathédrale, ainsi qu'à tous ses successeurs; détruite par Attila en 452, cette église se releva bientôt de ses ruines; dévorée par un incendie, en 1075, elle fut remplacée par une troisième église que les écrivains désignent comme la plus noble d'Italie. En 1162, le cruel Frédéric Barberousse détruisit la ville et son sanctuaire, mais à peine les ravageurs étaient-ils partis, que les Milanais revinrent sur les ruines et rele-

vèrent leur chère basilique; les femmes, dans leur enthousiasme, y consacrèrent leurs bijoux. Enfin, en 1386, on jeta les fondements de ce temple, le plus beau de ceux consacrés à Marie[1].

Le trésor du dôme possède encore quelques pièces d'une grande importance pour l'histoire de l'art et en particulier pour celle du culte de la sainte Vierge; c'est d'abord la couverture en ivoire qu'on attribue au ve ou au vi^e siècle, et qui nous fournit deux images de Marie, l'une dans la Nativité, l'autre dans l'Adoration des mages. Nous ne faisons que les rappeler sans répéter la description qu'on a lue dans le Ier volume[2].

Dans la même armoire où sont exposées ces plaques, on nous a montré un bénitier d'ivoire d'une époque fort reculée; il est orné de cinq arcades encadrant une Madone entre deux anges et les quatre évangélistes. Cet ivoire a 0^m,20 de hauteur sur 0^m,125 au diamètre supérieur et 0^m,95 à la base. La Madone assise, tenant l'enfant sur ses genoux, est d'un beau et mâle caractère. En sus de sa valeur intrinsèque, ce bénitier a pour nous l'incomparable intérêt d'être daté; une inscription ainsi conçue se déroule sur le bord supérieur, au-dessus d'une frise vigoureusement refouillée :

+ *Vates Ambrosi Gotfredus dat tibi sancte*
Vas veniente sacram spargendum Cæsare lympham.

« Il n'y a, dit M. Labarte, que deux archevêques de Milan du nom de Gotfredus; le premier, qui occupa le siége pontifical de 975 à 988, fut nommé par l'influence d'Othon II; le second fut chassé de Milan comme simoniaque. Il ne peut être question de celui-ci et c'est certainement le Gotfredus du xe siècle qui a fait faire ce joli bénitier à l'occasion de l'arrivée d'Othon II à Milan en 981. »

Sur les archivoltes des arcades on lit cinq vers qui désignent chacun des personnages placés au-dessous :

1° *Virgo fovet natum genitricem nutrit et ipse.*
2° *Ora gerens hominis Matheus terrestria narrat.*
3° *Ore bovis Lucas divinum dogma remugit.*
4° *Christi dicta fremit Marcus sub ore leonis.*
5° *Celsa petens aquilæ vultum gerit astra Johannes.*

Ce bénitier a été publié par Gori[1], par les *Annales archéologiques*[2] et reproduit par les moulages de la société Arundel. Enfin Giulini le répète dans son ouvrage intitulé *Memorie spettanti alla storia, al governo ed alla descrizione della città di Milano*, 1854, t. I, p. 620.

SANTA-MARIA-DI-SAN-CELSO.

Pendant la persécution de Néron deux champions de la foi, saint Nazaire et saint Celse, souffrirent le martyre et furent ensevelis secrètement. On avait perdu le souvenir du lieu de leur sépulture, lorsqu'au ive siècle, saint Ambroise, miraculeusement averti, fit fouiller le terrain où ils avaient été déposés et trouva les deux corps dans un état de conservation merveilleuse. Pour garder mémoire de cette invention, saint Ambroise éleva sur cette place une petite chapelle sur le mur de laquelle il fit peindre une image de Jésus et de Marie. Ce modeste monument, respecté par le temps et même par les barbares, devint l'origine d'une église et d'un couvent élevé au xe siècle par l'archevêque Landolphe. Un diplôme du pape Grégoire XIV parlant de ce monastère rappelle qu'à cette époque la chapelle élevée par saint Ambroise y fut renfermée avec la sainte image de Marie que le peuple nommait simplement *santa Maria*[3].

On voit sur le portail de l'église actuelle et sur l'architrave romane de la porte une suite de saints au milieu desquels la sainte Vierge est figurée en orante.

1. Riccardi, II, 3.
2. Labarte, I, 32.

1. *Thes. diptych.*, t. III, suppl., p. 75.
2. XVI, 372. — XVII, 149.
3. Riccardi, II, 6.

On conserve dans cette église une magnifique croix que Giulini attribue au commencement du IXe siècle, parce qu'on y voit l'image des souverains Louis le Pieux et de sa femme Judith, de Lothaire et de sa femme Hermengarde. Malgré cette indication, il nous est impossible de faire remonter si haut cet ouvrage et nous ne le croyons pas antérieur au XIVe siècle. Dans les camées on aperçoit de petites madones en orante d'une finesse délicieuse et qui peuvent bien être plus anciennes. A l'époque de notre dernier voyage à Milan, cette croix faisait partie de l'exposition *del giardino*. M. Rossi en a pris une très-belle photographie.

Arcade romane. (Pl. XIII et XXVII.) — On a photographié dernièrement l'archivolte d'un portail qu'on a démoli et qui devait remonter au XIIe siècle; on y voyait figurées plusieurs scènes de la vie de Marie : l'Annonciation, la Nativité, les Mages, etc.

SAINT-AMBROISE.

Nous ne faisons que rappeler le célèbre paliotto dont nous avons successivement décrit, dans le premier volume, les panneaux qui représentent l'Annonciation, la Nativité, la Présentation, les Noces de Cana, souvenir du culte de Marie au IXe siècle. (Pl. X et XLIV.) Nous mentionnons de même, en passant, l'ambon du XIIe où l'on voit figuré, sur un des tympans, le voyage à Bethléem.

Nous avons visité avec soin les plus anciennes églises de Milan sans y découvrir aucun monument fort reculé qui fût relatif au culte de la sainte Vierge; on s'en étonnera peu en pensant aux vicissitudes de cette antique cité, et surtout à la ruine qui l'accabla en 1162. Cette époque sinistre de son histoire coïncide avec les limites de ces études et expliquent le peu d'éléments qu'elles ont trouvés dans ses murs. On assure cependant que sur les trois seules églises épargnées par Frédéric, l'une était consacrée à la sainte Vierge[1].

BIBLIOTHÈQUE AMBROSIENNE.

Ce riche dépôt de manuscrits ne pouvait tromper entièrement nos recherches. Dès l'entrée nous remarquons, sous le portique de la cour, un marbre du XIe ou XIIe siècle qui figure un crucifiement, dans lequel la mère de Dieu apparaît dans l'attitude ordinaire. Cette œuvre est des plus barbares. (Pl. CXV.)

En montant dans les salles nous sommes reçus par l'érudit abbé Ceriani, préfet de la bibliothèque, qui nous en fait les honneurs avec une grâce dont nous le prions de recevoir tous nos remerciements.

Il nous montre une croix de bronze trouvée à Milan, dont le style permet de l'attribuer au VIIe ou VIIIe siècle. Sur la face, Notre-Seigneur est représenté crucifié, nimbé et vêtu d'une longue tunique sans manches; à l'extrémité des bras apparaissent Marie et saint Jean. Sur le revers, la sainte Vierge occupe le centre de la croix et lève les mains comme les orantes; on lit les sigles aux côtés. Les quatre sommets de la croix sont ornés d'autant de médaillons avec figures de saints[2]. (PL.CXV.)

Parmi les manuscrits de Bobbio[3], le célèbre monastère fondé en 612 par saint Colomban, M. Ceriani nous a communiqué un crucifiement où la figure de la sainte Vierge s'éloigne de la tranquillité et de la douleur résignée qui forment le plus admirable trait de sa physionomie. Elle semble ici en proie aux convulsions du désespoir; sa tête se renverse, son corps s'agite et perd la dignité célébrée par l'Évangile. La robe est bleu clair, le manteau brun, peu foncé. La miniature entière a 0m,20 de hauteur sur 0m,16 de largeur; elle occupe un des premiers feuillets du volume. (Pl. CXV.)

1. Pertz, VI, 405.
2. Bugati, *Memorie istorico-critiche intorno le reliquie ed. il culto di S. Celso*, Milano, 1782.
3. Bobbio est situé à 59 kil. au N.-E. de Gênes.

Le manuscrit de saint Grégoire de Nazianze (IXe siècle) fut apporté de l'île de Chio à Milan, en 1606; il n'est pas moins remarquable par le nombre que par l'éclat de ses miniatures. Nous reproduisons dans nos planches une madone qui pourra donner idée de leur style; elle a 0m,75 de haut, et se trouve accompagnée de saint Jean; son nimbe en fond d'or bordé d'un liséré rouge, ses souliers rouges, le fond de la miniature en or. (Pl. CXV.)

Nous ne pouvons oublier, en parlant de la bibliothèque Ambrosienne, de rappeler la gracieuse rencontre du prince Gagarine qui, nous voyant travailler à la gloire de la sainte Vierge, s'est intéressé à nos études et leur a fourni, pour la Russie, les documents les plus précieux.

MONZA.

Le trésor de Monza, dont la richesse est si célèbre, contient plusieurs images de la sainte Vierge. Nous ne mentionnons ici que pour mémoire des fioles du VIe siècle qu'on y conserve et qui ont été décrites dans le premier volume, à propos de la Nativité, des Mages, de l'Ascension; mais nous devons signaler l'une de ces ampoules qui nous la montre sous une forme idéale; elle y paraît assise sur un trône garni de coussins, avec l'enfant sur les genoux et deux anges de chaque côté. Tous les personnages sont nimbés, le nimbe de Jésus est crucifère. La mère et le divin enfant, comme dans les types archaïques, sont parfaitement dans l'axe du tableau. Une inscription grecque s'enroule autour du médaillon. (Pl. VI.)

On voit dans le même trésor une croix sur laquelle est finement ciselée une image de la sainte Vierge avec des nielles délicats. Le Christ est figuré vêtu de l'ancien colobium, la tête nimbée et crucifère, sans couronne d'épines, les pieds séparés. Les figures de la sainte Vierge et de saint Jean occupent les extrémités des branches de la croix; au-dessous des bras du Christ on lit l'inscription grecque abrégée: « Voilà ton fils, voilà ta mère[1]! »

Sur une amulette d'or de forme ovale de 0m,05 environ de hauteur, on remarque un autre crucifiement; la croix est en forme de T; les pieds, disjoints, sont posés sur une tablette; la tête est chargée d'une couronne d'épines; au-dessous des branches de la croix apparaissent la sainte Vierge et saint Jean[2].

PAVIE.

Nous avons malheureusement peu de choses à signaler à Pavie. Notons cependant sur la muraille méridionale de Saint-Michel, une Annonciation sous des traits que nous n'avions pas



Saint-Michel de Pavie; façade latérale.

encore vus. La scène en est distribuée dans deux arcades. L'ange se tient sous la première, Marie dans la seconde avec le petit serviteur si souvent représenté au XIe siècle, qui lui tend la pelote de pourpre; tout le bas-relief a 1m,15 de largeur.

1. Labarte, I, 310.
2. Id., I, 311.

VARESE.

SAINTE-MARIE DU MONT-SACRÉ.

Le mont Sacré s'élève en forme pyramidale au-dessus des montagnes voisines et se termine par un pic qui domine, à l'est et à l'ouest, deux profonds vallons. L'histoire de cette roche remonte à saint Ambroise. Dans la lutte avec les ariens, la sainte Vierge écouta les prières du saint docteur et lui apparut pour l'assurer de sa protection ; les hérétiques repoussés se réfugièrent sur le sommet presque inaccessible, d'où les catholiques parvinrent à les déloger, et saint Ambroise éleva un autel à la sainte Vierge sur le lieu de la victoire. La tradition de ce fait est tellement constante que, malgré l'absence de documents écrits, on peut difficilement le révoquer en doute. Au xe siècle, il est mention d'une église sur le mont Sacré, desservie par un archiprêtre, mais l'origine n'en étant pas connue doit être fort antérieure. Ce sanctuaire continua d'être entretenu jusqu'au xive siècle, où il fut l'objet des libéralités des ducs de Milan; depuis il n'a cessé d'être embelli et de recevoir les hommages des princes et des populations empressées.

VÉRONE.

On vénérait à Vérone une madone du viie siècle. Les sanctuaires dédiés à Marie ne manquèrent pas, en effet, dans cette ville, dès les temps les plus reculés. Nous pouvons citer, par exemple, le Dôme appelé autrefois *Santa-Maria-Matricolare*, *Santa-Maria-in-Organo* dont l'origine remonte à l'époque lombarde. Cette dernière était voisine du monastère, et Maffei rapporte une charte de 845 qui mentionne *le monastère de Sainte-Marie, situé près de la ville de Vérone à la porte dell' Organo, hôpital des pèlerins de Sainte-Marie, que fit construire le duc Lupo, de concert avec sa femme Ermilenda.*[1] Il est assez singulier que toutes les plus vieilles églises de Vérone fussent en dehors de l'enceinte antique.

Nous citerons encore la *Madonna di Campana* qu'on voit peinte à fresque entre saint Barthélemy et saint Antoine abbé[2]. *Santa Maria antica* où se trouvent les tombeaux des Scaligieri, *santa Maria della stella*, située à Colognola, près de Vérone, sanctuaire dédié par Urbain III (1187), à Joseph et à Marie et qui auparavant était un souterrain. Enfin *saint Zénon* où les portes, de 1178, rappellent divers sujets de la vie de la sainte Vierge que nous avons déjà eu occasion de décrire, tels que : 1° l'Annonciation, 2° les Mages, 3° la Fuite, 4° la Déposition[3].

On sait aussi que les murailles de cette belle église étaient jadis toutes recouvertes de peintures, il en reste des fragments importants ; une des scènes représente entre autres la sainte Vierge à droite de Notre-Seigneur, vis-à-vis, saint Jean, deux anges et un évêque qui terminent le tableau. La crypte mérite spécialement l'attention des archéologues, d'autant qu'elle peut être antérieure à la reconstruction du xiie siècle. Nous trouvons sur un des piliers une belle madone byzantine, avec l'enfant et le nom de MARIA inscrit dans la partie supérieure. Cette fresque a 1m,10 de large.

Notons aussi dans ce souterrain l'ancien tombeau carlovingien qui sert d'autel et qui nous offre une intéressante crucifixion du ixe siècle avec la figure de Marie.

Derrière l'église des Saints-Nazzareo-et-Celso, on montre une chapelle taillée dans le roc, laquelle conserve des peintures anciennes. Sur une des faces, au-dessus des figures des saints patrons séparés par une niche, apparaissent la sainte Vierge qui file la pourpre et l'ange qui lui apporte le divin message. Toute cette paroi de la chapelle a 2m,90.

En descendant la rue, à droite du Dôme, on

1. Maffei, I, 347.
2. Id., III, 188.
3. Gaillabaud, *Architecture du ve au xviiie siècle.*

aperçoit au-dessus d'une porte de cette église un antique ambon en marbre grec, sur lequel est



Dôme de Vérone. — Madone au-dessus de la porte principale.

sculptée l'Annonciation en grand relief. La sainte Vierge n'a pas de nimbe, elle est debout selon l'usage des juifs qui ne s'agenouillent pas pour prier[1]. Le portail principal mérite surtout notre attention par la belle madone archaïque qui en décore le tympan. A droite sont les bergers, à gauche les mages dont l'un, déjà descendu de cheval, offre ses présents au Sauveur qui se tourne vers lui. Comme la plupart des sculptures italiennes du moyen âge, cette madone était peinte; on y distingue encore la couleur verte de la robe.

1. Maffei, III, 64.

VICENCE.

SANTA-MARIA-DEL-MONTE-BERICO.

L'église ne fut élevée qu'au XIIe siècle, mais la madone, autant qu'on peut en juger sous le vêtement et les ornements qui la recouvrent, paraît plus ancienne. Un ornement de ce sanctuaire, qui nous a paru fort extraordinaire et d'un grand effet, c'est la *salita del monte* où des arcades et un portique de plus de 600 mètres de long abritent du soleil les pèlerins qui montent au sanctuaire. La largeur est d'environ 3^{m},50, toutes les dix arcades il y a un palier de repos marqué par un pavillon. Au commencement de ce siècle, la dévotion à la madone était encore si fervente que les paysans venaient au pied du portique passer la nuit de vigile sur la paille[1].

1. Disconzi (Filippo Antonio) notizie intorno al celebre santuario di Maria vergine posto sul monte Berico di Vicenza. — 8° Vizenza, 1800.

SANCTUAIRES DE VÉNÉTIE.

PADOUE.

SAINTE-JUSTINE.

Constantin Copronyme continua, comme on le sait, les persécutions de son père, Léon l'Isaurien, contre les images des saints; un jour il en avait amassé une multitude considérable sur la place publique et en avait fait un bûcher; déjà la flamme et la fumée montaient vers le ciel lorsque, soulevée par une vertu divine, une image s'élance hors des flammes, décrit une grande courbe dans les airs au-dessus de la foule effrayée et va tomber dans le giron d'une femme orthodoxe qui la reçoit avec joie.

Rentrée chez elle, elle fait examiner la statue par des personnes pieuses qui la trouvent intacte, en bois, de petite dimension, et recouverte de peintures très-vives encore.

Ce fait fut regardé comme en grand miracle, on conserva longtemps ce trésor à Constantinople, jusqu'à ce que Urius, prêtre et gardien du temple des saints apôtres dans cette ville, transporta la statue à Padoue avec le corps de l'apôtre saint Mathieu et celui de l'évangéliste saint Luc. Quelques-uns pensent, mais sans preuves, que cette image est l'œuvre de saint Luc.

VENISE.

Un des plus anciens monuments iconographiques de la sainte Vierge que possède Venise, est certainement le sarcophage dans lequel on enferma, au XIIIe siècle, les restes du doge Marino Morosini. La sculpture nous semble appartenir au VIe siècle. Il est composé de deux bandes superposées, dont la plus élevée nous montre Notre-Seigneur, entouré de ses douze apôtres parmi lesquels, à la droite, saint Pierre se distingue par la croix qu'il porte. On aperçoit aussi une petite croix au-dessus du Sauveur, qui sert de point de départ aux enroulements du cadre, ornements qui rappellent exactement le style des anciens édifices de Ravenne. Dans la bande inférieure, la sainte Vierge apparaît au centre, entre sept personnages séparés par d'énormes encensoirs qui pendent à des croix. Elle est nimbée, privilége qu'elle partage seulement avec son fils, et lève ses bras en orante. Le dessin est lourd comme proportion, mais il conserve encore un accent antique. La Madone a 0m,39 de hauteur et tout le sarcophage 1m,05 × 2m,14. (Pl. CV.)

Les souvenirs de la dévotion des Vénitiens pour la sainte Vierge, se confondent avec ceux de leur origine; on raconte qu'après la prise d'Aquilée (452), les tribuns Aurius et Rusticus, lorsque la malheureuse population se réfugiait dans toutes les villes voisines, se hâtèrent d'y fonder une basilique merveilleusement belle en l'honneur de Marie. « Mirabili forma ac prelucida claritate basilicam fundaverunt in honore S. Dei genitricis et virginis Marie pulcherrimo pavimento ornatam, cuius medium pulchritudine sua rota quedam admodum decorabat [1]. »

En 810, le patriarche Jean construit un ciborium au-dessus de l'autel, dans l'église de la mère de Dieu [2]. Cette église est réparée en 1008 [3].

SAINT-MARC.

Bas-reliefs. — C'est dans l'admirable dôme qu'il faut aller chercher surtout les traces de la dévotion des Vénitiens envers la sainte Vierge; dès l'entrée, au-dessus du portail de Saint-Jean, elle apparaît dans une scène de Nativité qui occupe le tympan; l'enfant est au milieu sous l'étoile qui lui verse sa lumière, entre la sainte mère à gauche et saint Joseph à droite; deux anges l'adorent dans le haut.

On trouve aussi sur les murs de Saint-Marc une grande quantité de madones dont l'âge, circonstance précieuse en fait de byzantin, se trouve authentiqué par celui de l'église elle-même. Ce sont d'abord plusieurs madones en bas-reliefs sculptés sur les parements extérieurs ou intérieurs de la basilique; Cicognara [4] en publie deux exemples : le premier nous montre la sainte Vierge dans l'attitude du Calvaire; le second, semblable à la Vierge grecque que nous avons décrite à Ravenne. Malgré les sigles qui les accompagnent et l'opinion de Cicognara, qui semble les attribuer à un ciseau grec, Selvatico [5] en fait honneur à un artiste vénitien du XIe ou XIIe siècle. La question en soi offre peu d'intérêt, car on sait que les écoles vénitiennes étaient alors

1. Pertz, *Scriptores*, VII, 39.
2. *Id.*, VIII, 15.
3. *Id.*, VIII, 37.
4. Pl. VII, vol. III, 335.
5. *Architettura e scultura venez.*

essentiellement byzantines et que l'esprit des maîtres, sinon leur main, a présidé au façonnement de ces marbres[1].

Un bas-relief encastré dans la muraille à gauche de l'église, sous un cachet tout byzantin, représente, au centre, le Sauveur entre la sainte Vierge et saint Jean; on ne peut se méprendre sur les personnages, l'auteur ayant pris soin d'écrire leurs noms au-dessus. Quoique ces inscriptions soient grecques, M. Selvatico ne pense pas que l'ouvrage provienne d'Orient, et il se fonde sur les canons du second concile de Nicée, qui prescrivaient pour l'ornement des églises des images peintes ce que les Orientaux suivirent plus fidèlement que les Latins. Il rappelle aussi à ce sujet les paroles du pape Grégoire II écrivant au saint patriarche Germain que les statues étaient bonnes pour la loi antique et non pour la loi de grâce. Ces raisons nous semblent peu concluantes lorsqu'on peut citer plusieurs sculptures chrétiennes dans l'iconographie bysantine; mais on peut croire que l'embarras du transport, la difficulté de les soustraire aux recherches des iconoclastes laissèrent affluer en Occident beaucoup plus d'images peintes que d'images sculptées.

Mosaïque du vestibule. (Pl. CXI.)—Pénétrons dans le vestibule de la vénérable église; là, dans la galerie septentrionale, nous sommes frappé par la vue d'une imposante mosaïque du XI[e] siècle qui représente la sainte Vierge entre saint Marc et saint Jean. La Madone est assise sur un trône magnifique, orné de pilastres avec riches chapiteaux, garni de coussins brodés sur lesquels est jetée une draperie. Elle pose les pieds sur un escabeau non moins somptueux. De la main gauche, elle soutient le bras de l'enfant et de l'autre relève l'extrémité de son pallium. Le Sauveur bénit et porte un livre. Ce tableau, d'une large et pompeuse conception, possède à l'extrême les qualités et les défauts du style byzantin-vénitien. Dans son aspect grandiose, sombre, fier, majestueux, il nous offre un dessin rude et d'un rigorisme implacable. Ces peintures byzantines rappellent la beauté immobile du dogme, mais elles oublient trop la liberté et la tendresse ineffable qu'y jette l'Évangile comme l'étincelle de la vie. Nous avons gravé cette madone très-exactement d'après une photographie qu'en a prise pour nous M. Noya[1].

Mosaïques intérieures. — Nous pourrions répéter ces observations devant la plupart des vieilles mosaïques qui couvrent les nefs de Saint-Marc, où tant de scènes de la vie de Marie se trouvent figurées. On y voit successivement l'arbre de Jessé, l'Annonciation, la Visitation,

1. MADONES DE SAINT-MARC

Il serait trop long d'entreprendre la description des madones de Saint-Marc, nous nous contenterons de dresser une nomenclature des principales, en dehors des grands sujets des voûtes :

1° Madone entre deux anges, façade méridionale;
2° Madone de l'apparition en mosaïque, façade méridionale;
3° Sur la façade nord, près de Notre-Seigneur et vis-à-vis saint Jean;
4° Sur la façade nord, madone debout en orante;
5° ~~Sur la façade~~ nord madone sur la façade principale;
6° Madone debout en orante au-dessus de l'entrée intérieure de la nef de l'épître. — Marbre rouge;
7° Madone debout, dorée, à côté de l'entrée de la nef latérale de l'Évangile, paraît en grande vénération, sous le titre de *Maria mater gratiæ;*
8° Madone sur le pilier vis-à-vis l'autel de la Sainte-Vierge;
9° Madone à côté de la chapelle de Ghirlandaio sous une arcade. Sa pose, un peu différente, la jambe gauche est portée en avant;
10° Une Vierge debout avec l'enfant près de l'autel du Saint-Sacrement;
11° Une Vierge debout non loin de l'autel du Crucifix;
12° Une Vierge avec l'enfant, à mi-corps sur un des piliers en face de l'autel du Saint-Sacrement, très-vénérée;
13° La Nicopeia;
14° Dans la Pala, ma~~d~~done haute de 13 centimètres;
15° Mosaïque dans la nef de l'épître, les mains retournées sur elles-mêmes, etc.

1. Voici les couleurs : la sainte Vierge porte un voile et un manteau violet rabattu, sa robe gros bleu rabattu, ses souliers roses, l'escabeau en or avec pierreries rouges et bleues sur le champ, bordé de filets rouges, une draperie blanche sur le trône, le coussin bleu dans le bas et aux extrémités, blanc au-dessus avec bandes rouges. Le Sauveur porte une robe grise et un manteau d'or avec raies rouges. Le fond de la niche est en or.

la Fuite et enfin Marie à droite du trône de son fils [1], à cette droite qu'elle avait au Calvaire et qu'il était juste qu'elle conservât dans la gloire; de quelque côté qu'on promène ses regards au milieu de ces voûtes d'or, ils rencontrent partout l'image de Marie et ainsi le témoignage de la dévotion que lui vouaient les anciens Vénitiens. Nous les mentionnons seulement, pour ne pas répéter les descriptions que nous en avons faites ailleurs.

Nous nous contenterons de même de rappeler les images que la *Pala d'Oro* nous montre sur plusieurs points, et nous renvoyons à ce sujet au beau et consciencieux travail de M. J. Durand [2].

Nous demandons au lecteur de s'arrêter quelques instants devant une belle mosaïque qui décore la muraille du collatéral au midi et qui nous offre une des plus belles madones, en orante, que nous puissions signaler. Debout sur un escabeau, droite, vue parfaitement de face, se détachant sur un fond d'or orné d'écailles, elle retourne les mains devant la poitrine en relevant les franges d'or de son riche manteau. Plus belle et d'un plus grand style que la madone de Murano, elle lui est assez semblable pour l'attitude et nous l'en avons rapprochée dans notre planche gravée. (Pl. CXI *bis.*)

Arrêtons-nous surtout à Saint-Marc devant une des plus célèbres madones de l'Europe; la basilique la conserve encore sous le nom de Sainte-Marie *Nicopéia,* « vierge de victoire ».

Après le corps de saint Marc, les Vénitiens considèrent ce tableau comme leur plus vénérable relique; ils la rapportèrent de la conquête de Constantinople [3]. Cette image serait celle même déposée dans l'église du Phare, où l'on gardait les plus insignes reliques. Les empereurs, en partant pour les expéditions militaires, avaient coutume de la prendre avec eux. Aussi l'appelait-on la *conductrice des légions, l'invincible, l'indomptable,* parce qu'elle n'était jamais tombée au pouvoir des barbares; enfin on lui avait donné un nom propre, celui de *Nicopéia,* ou distributrice de victoires.



Image de la Nicopéia, à Saint-Marc.

Un savant illustre de Venise, M. Molin, théologien du patriarcat de Venise, établit comme un fait très-probable, s'il n'est même tout à fait certain, qu'Héraclius portait avec lui la Nicopéia lorsqu'il vint de son gouvernement d'Afrique renverser le tyran Phocas et qu'il fit avec elle son entrée triomphale dans la cité. Ce serait cette même image, laissée par Héraclius comme gardienne de la ville et que le patriarche Sergius aurait opposée à la fureur des Abares et des Scythes qui, en l'absence de l'empereur, étaient venus inopinément assiéger Constantinople.

En 718, les Sarrasins s'étant présentés en grandes forces sous les murs, les habitants effrayés portèrent la Nicopéia dans une procession solennelle et sauvèrent la ville.

Jean Zimiscès, proclamé empereur en 969, entreprit d'arracher aux Russes quelques provinces de l'empire grec qu'ils avaient envahi; il y eut une foule de combats livrés en Bulgarie, une action décisive eut enfin lieu sous les murs de Dristri, aujourd'hui Silistri. Cedrenus raconte que, la nuit qui précéda la bataille, une femme pieuse de Constantinople vit en songe la mère de Dieu et qu'elle l'entendit adresser ces paroles à

1. D'Agincourt, pl. XVIII, n° 2.
2. *Ann. arch.*, XX, 251.
3. Riccardi, I, 209. (M. le comte Riant en doute.)

un guerrier qui se trouvait à son côté : « Écoute, Théodore, Jean, ton client et le mien, est en grand danger; hâte-toi de le secourir. » Le jour même de la bataille, cette femme fit part à des personnes de sa connaissance du songe merveilleux qu'elle avait eu. L'historien raconte encore que des tourbillons de poussière élevés tout à coup empêchèrent les Russes de combiner leurs manœuvres; qu'un cavalier inconnu, monté sur un cheval d'une blancheur éclatante, parut aux premiers rangs, mettant en désordre les escadrons ennemis. Aussi Zimiscès attribua-t-il cette victoire à la sainte Vierge et au martyr saint Théodore, dont on célébrait la mémoire en ce jour; il donna ordre de remplacer la chapelle de ce saint à Eucanie par une église magnifique. Quant à sa reconnaissance envers la sainte Vierge, il la témoigna de la manière la plus éclatante. Le jour où il entrait en triomphe à Constantinople, il fit placer au milieu de ses trophées et sur un char l'image qu'il avait portée dans son expédition militaire, et lui-même la suivait à cheval.

Deux siècles après, pendant que les croisés assiégeaient Constantinople, Baudoin envoya son frère Henri à la tête d'un corps considérable de Français pour chercher des vivres sur la côte d'Asie. Il revenait du camp chargé d'un riche butin, quand il tomba dans une embuscade de Mursuffle; les Français se jetèrent sur les Grecs avec tant d'ardeur, que non-seulement ils se dégagèrent, mais qu'ils enfoncèrent l'ennemi et que Mursuffle, abattu sur son cheval par un coup de cimeterre, fut sur le point de tomber entre leurs mains. Alors Pierre de Bracheux, gentilhomme de Beauvais, se saisit à main armée de l'image de Marie que selon l'usage des empereurs grecs l'usurpateur faisait porter devant lui. Henri, la voyant arborée sur les bras des chevaliers français, s'écria plein de joie : *Marie abandonne le tyran; la victoire est à nous* [1] *!*

Après la prise de Constantinople, lorsqu'on partagea le butin, Baudoin songeait à faire présent au monastère de Cîteaux de l'illustre image, mais Dandolo la réclama instamment et s'empressa de l'envoyer à Venise. Elle fut déposée dans la sacristie de Saint-Marc jusqu'à ce que le doge Jean Bembo lui ait élevé dans l'intérieur de la basilique un autel resplendissant d'argent et de marbre.

La vignette que nous joignons à cette notice, d'après une gravure, est assez fidèle, quant à l'ensemble; il est difficile de juger le dessin général sous la gaze et les colliers qui le recouvrent, et surtout d'en deviner les traits sous l'effacement produit par le temps; mais grâce à une photographie qu'on en a faite, on parvient à cette vérification. Les têtes sont heureusement mieux conservées et nous avons pu les dessiner facilement la veille de la Nativité, lorsque le tableau était exposé au grand jour du maître-autel. La figure de la sainte Vierge se relève vers la gauche par un mouvement peu gracieux. L'ovale de son visage, fort large aux tempes, se rétrécit rapidement vers le bas; il est encadré par un voile gros bleu ourlé d'une double bordure d'or avec raies rouges; ce voile cache entièrement le front et suit la ligne des sourcils; sous ses plis il laisse entrevoir les oreilles d'une petitesse exagérée. Les sourcils sont très-accentués, les yeux largement ouverts, entourés à la manière byzantine de paupières sombres; le nez, effilé, se termine par une narine étroite, renflée et trop sèchement accusée. La bouche participe à cette rudesse qui rend les lèvres heurtées et dessinées par des ombres trop fortes. La physionomie générale manque de charme et de douceur; elle est hautaine comme beaucoup de madones byzantines.

La figure de l'enfant Jésus rentre dans les traits les plus ordinaires du byzantinisme; il a le front très-développé, les yeux immenses et encadrés de paupières vigoureusement teintées, les lèvres empreintes d'un sourire.

Tout autour de l'image se déploie dans l'intérieur du cadre une guirlande de seize petites figures de saints au milieu desquelles, dans la

1. Pouget, III, 256.

partie la plus élevée, on distingue celle du Sauveur, ayant à sa droite la sainte mère et saint Jean-Baptiste à gauche. Ce cadre n'est pas aussi ancien que l'image; on le regarde cependant comme l'imitation du cadre apporté de Constantinople et même comme composé avec ses débris.

La touche du peintre n'est pas mauvaise; si elle est rude, elle a du moins le mérite de la franchise. Le ton, ce qui est rare sous un pinceau grec, est assez clair, les carnations sont roses et rehaussées par des points brillants qui visent trop à l'effet. (Pl. CVI *bis*.)

Il est difficile de juger intrinsèquement l'âge de ce tableau célèbre; toutefois, s'il était permis de chercher dans la perfection du dessin un argument chronologique, nous l'attribuerions à une date fort inférieure aux madones de Bologne ou de Sainte-Marie-Majeure.

Les Vénitiens portent la Nicopéia en procession dans les grandes solennités ou dans les calamités publiques, comme à l'occasion de la grande peste du XVII[e] siècle. La seigneurie avait fait vœu pendant le fléau de consacrer à sa protectrice, si elle l'en délivrait, un temple magnifique dans l'île voisine où la peste s'était d'abord déclarée. On la porta dans l'île le 21 novembre 1631, au milieu d'une pompe merveilleuse; puis elle fut réintégrée à Saint-Marc. On laissa à la Salute une autre image fort ancienne qu'on vénère sous le titre de *Madonna della Salute*, et qui avait appartenu à l'église Saint-Tite, cathédrale de Crète, où on la vénérait depuis des siècles. Les Vénitiens, obligés d'abandonner l'île, avaient eu la précaution de soustraire ce pieux trésor à la rage sacrilége des Turcs et de le rapporter dans leur patrie.

Trésor. — Nous n'aurions pas achevé notre tâche à Saint-Marc si nous ne donnions un coup d'œil à son admirable trésor, qui renferme encore plusieurs monuments intéressants du culte de Marie. Là, M. le chanoine Pasini vous montrera avec son inépuisable bienveillance une boîte d'or de $0^m,27 \times 0^m,23$, dont la bordure est ornée d'images en émail parmi lesquelles on voit la sainte Vierge dans la scène du Crucifiement — un tableau d'argent doré ($0^m,43 \times 0^m,31$), où l'on a représenté la Crucifixion en figures d'or de demi-relief, ciselées séparément et fixées sur le lapis, avec la sainte Vierge aux pieds de la croix et les divines paroles : ἴδε ὁ υἱός σου ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου — un grand calice de sardoine taillé à côtes et entouré de figures du Christ, de la sainte Vierge et de différents saints en buste, figures accompagnées de leurs noms tracés en cloisonnage d'or dans l'émail, — une charmante madone de bronze dans une niche en cristal de roche qui domine une couronne votive, etc.

SAN-PAOLO.

Sur le mur extérieur de cette église, on voit encastré un bas-relief fort curieux qui représente la sainte Vierge entre saint Pierre et saint Paul. D'après l'inscription tracée en lettres grecques « le Dieu de saint Démétrius, » qu'on lit au-dessus des figures, on pourrait croire que ce marbre est purement byzantin. La madone est assise sur un trône; elle tient l'Enfant de sa main droite. Le Sauveur bénit. Deux anges thuriféraires à mi-corps apparaissent derrière le trône et balancent leurs encensoirs. Ce marbre se trouvait jadis dans l'église Saint-Démétrius, dont la fondation remontait, dit-on, au IX[e] siècle; mais le style du bas-relief ne nous semble pas à beaucoup près aussi ancien [1].

Divers. — L'admirable bibliothèque de Saint-Marc, celle des Arméniens nous ont fourni d'excellents documents pour les scènes de la vie de Marie, nous les avons publiés dans l'*Évangile*, nous ne faisons donc que les mentionner ici.

1. On peut consulter pour les sanctuaires de Venise : Flaminio : *Notizia dei sanctuari della B. Vergine venerati nello stato veneto.*

MURANO.

Dôme. — La cathédrale de cette île vénitienne remonte, disent les annalistes, au xe siècle; une charte de 999, dans laquelle Michele Monetario prête serment à l'évêque de Torcello, l'appelle *Basilicam S. Mariæ Plebis Murianensis.* Ughelli prétend qu'elle fut fondée en 950 et consacrée en 957, mais la bulle sur laquelle il s'appuie est d'une authenticité douteuse. On croit qu'elle fut rebâtie au xie siècle et que l'inscription qu'on voit encore sur le pavé est relative à la seconde église : *In nomine Domini Nostri Jesu-Christi + anno Domini MCXI primo mensisseptembris indic. V.* Dans tous les cas elle était, dès l'origine, placée sous le vocable de *Marie.* L'abside, ajoute Selvatico auquel nous empruntons ces détails, est peut-être de la première époque. Nous en avons relevé l'architecture à l'un de nos voyages à Venise. Cette abside nous offre un des plus remarquables monuments iconographiques de la sainte Vierge, une imposante madone en mosaïque qui décore la conque. Enveloppée dans les larges plis d'azur de ses vêtements, elle retourne la paume de ses mains en signe de prière, et, comme le croit Mr Durand, pour caractériser l'Assomption qui était le vocable de la basilique; voile, manteau et tunique sont bleu foncé avec quelques passementeries rouges et franges d'or; elle est nimbée, ses souliers sont en or. D'un modèle essentiellement byzantin elle présente toutefois un dessin assez correct; elle est montée sur un escabeau dont le champ est rouge avec perles blanches. La grandeur de la figure est d'environ 1^{m},30. (Pl. CXI *bis.*)

San-Pietro-Martire. — La fête de la Nativité qu'on célébrait lors d'une de nos visites à Murano nous a permis de voir découverte, à San-Pietro-Martire, une petite madone byzantine qui semble l'objet de beaucoup de vénération. Sa richesse seule est un témoignage de son ancienneté et de sa valeur. Le manteau de la sainte Vierge est gros bleu tissé d'or, la robe du Sauveur bleue, son manteau rouge et jeté sur les jambes. Le fond est quadrillé; le tableau peut avoir 0^{m},25 de large. C'est une assez bonne peinture, quoiqu'on puisse critiquer l'excessive petitesse de la tête de l'enfant.

TORCELLO.

La cathédrale de Torcello fut fondée vers 640, restaurée en 864 et entièrement reconstruite par l'évêque Orseolo en 1008 sous la forme actuelle, époque à laquelle on doit rapporter les mosaïques dont elle est ornée. La tribune dans le cul-de-four est occupée par une grande madone isolée, debout, portant l'enfant Jésus, et désignée par les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ qu'on lit sur le fond d'or. Tout le costume de la sainte Vierge est bleu foncé avec franges d'or, la robe de l'enfant en or avec hachures rouges. Nous avons copié en grand les têtes qui nous ont paru d'une grande beauté; celle de la Madone comme dessin et comme majesté est fort supérieure à Murano. Nous l'avons gravée. (Pl. CXI *bis.*)

En se retournant on voit sur la face intérieure du pignon de la nef une vaste composition représentant le jugement dernier dans ses divers épisodes. Là, sont représentés les limbes en grande dimension, et plus bas, sur plusieurs zones, les différentes circonstances du jugement. Dans la zone du haut, le Christ, entouré de la cour céleste, des apôtres, de la sainte Vierge, est assis sur un trône, il est auréolé et nimbé. La sainte Vierge, à droite, prend l'attitude ordinaire du Calvaire, elle lève les bras pour supplier une dernière fois en faveur de ses enfants coupables, et par ce geste rappelle le sacrifice sanglant qui devient la condamnation des méchants. Les instruments de la passion, la croix, la couronne, l'éponge et la lance, sont dressés au-dessous comme les pièces de conviction du procès. Cette pose de la sainte Vierge est aussi noble que belle, si elle est moins glorieuse que celle où Orgagna l'a supposée en la plaçant sur un trône

Paul

La composition de ce jugement dernier existe encore. Mais la mosaïque a été indignement restaurée. Elle en perdue.

égal à son fils, elle est plus miséricordieuse; elle intercède, lors même qu'il n'est plus temps, par une habitude invincible de clémence et d'amour. (Pl. CV.)

La scène se déroule comme sur les lignes d'un drame écrit; les anges s'élancent du haut des cieux, exécuteurs de la justice divine; ils saisissent les hommes, ils pèsent leurs actions dans la balance près de laquelle les démons avides s'apprêtent à saisir leurs proies. L'élection se fait, les bons passent à droite, les mauvais à gauche; un long ruban de flammes vengeresses sort du trône du Christ et va allumer l'éternel bûcher où les ministres de Dieu poussent les damnés à coups de lance. A droite, la procession des bienheureux vient de se former et entonnent des chants d'allégresse. Là intervient encore Marie entre les deux premières promesses de l'Ancien Testament, entre le paradis terrestre dont la porte est défendue par le séraphin et Abraham glorifié par sa postérité; elle déploie les mains en les renversant sur sa poitrine.

Cette grande mosaïque nous représente trois fois la sainte Vierge, et, chose singulière, ces trois images nous offrent les trois poses d'orante adoptées par les byzantins. Dans le haut, à côté du trône, elle est figurée de trois quarts, c'est la pose qu'on lui donne auprès de son fils au Calvaire ou dans la gloire. En bas, elle forme la partie centrale de la scène; elle serre les mains contre sa poitrine, c'est la pose de l'Assomption ou les louanges du couronnement qu'elle redit sans cesse dans le paradis. Enfin il nous reste à montrer, au-dessus de la porte, la grande Madone à mi-corps qui prend la troisième attitude d'orante. Là, immobile, parfaitement de face, elle étend les bras; elle les étend comme pour séparer les parties adverses, comme pour soustraire ses victimes à la justice divine. Cette figure, qui occupe l'arc au-dessus de l'architrave, se détache sur fond d'or; elle est accompagnée du sigle $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ et d'une inscription latine qui fixe l'âge de la mosaïque au XI[e] siècle. (Pl. CV.)

Il y a quelques années ces mosaïques avaient subi d'importantes restaurations, et les échafauds dont elles ont été garnies à cette occasion nous ont permis, en mai 1870, de les examiner de près; elles ont la rudesse de celles de Saint-Marc, elles offrent un dessin énergique, mais rigide et peu correct. Aucune de ces figures ne laisse percer sur ses traits une émotion de piété ou de mansuétude. Au reste, cette scène de la suprême justice convient mieux qu'aucun autre programme aux lois inflexibles de l'art byzantin.

TRÉVISE.

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

L'origine de cette église se rattache à un souvenir fort touchant. La religion chrétienne avait fait cesser les horribles spectacles de l'amphithéâtre; mais à l'arrivée des barbares, on reprit ces jeux cruels dans les tournois où les princes, les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de combattre. L'Église ne pouvant les empêcher chercha à les adoucir en peignant sur une des faces de l'amphithéâtre l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, afin que cette vue consolât ou soulageât les blessés. En 1088 deux nobles chevaliers de la famille des Comini ayant, dans un grand péril, tourné leurs mains suppliantes vers l'image, firent vœu de l'environner d'une chapelle et purent l'accomplir. D'autres miracles, succédant au premier, engagèrent à élever un sanctuaire plus convenable dans l'amphithéâtre. En 1090, les murs de la ville ayant été reculés, le sanctuaire y fut compris et devint célèbre sous le titre de Sainte-Marie-Majeure.

Cette figure n'a pas été restaurée ou très peu, elle est encore bien
voici l'insc[on] latine:
Virgo Dei natum prece pulsa terge reatum.

SANCTUAIRES DE TOSCANE.

ASCIANO.

MADONNA-DELLE-VERTIGHE.

Vertighe ou Val-di-Chiana est un château qui a donné son nom à un couvent de l'Observance, jadis sanctuaire de la bienheureuse Vierge, à environ un mille au levant de Monte-San-Savino dans le diocèse d'Arezzo. Il s'élève sur une montagne de tuf, baignée à l'est par le torrent *Esse*, à l'ouest par le canal *Leprone*. C'est là que fut transportée miraculeusement l'image de la sainte Vierge qu'on vénérait avant 1073 à Montealceto. Une pieuse tradition nous apprend que deux frères Alberti, en 1100, entrèrent en contestation pour savoir lequel, dans l'héritage paternel, aurait la chapelle et la précieuse image de Marie. Ils convinrent de trancher la question par un duel et fixèrent pour la rencontre le 7 juillet de ladite année. Quelle fut leur surprise en arrivant sur le terrain de ne plus trouver ni l'image ni la la chapelle, objet de leur querelle, et qu'un miracle venait de leur soustraire en la transportant sur les collines de Vertighe. La vénération publique suivit l'image dans son nouveau séjour, et on l'appela *Etruriæ decus* comme l'honneur de toute la Toscane.

La sainte Vierge, sur cette image, est représentée assise, couverte de vêtements magnifiques; l'enfant Jésus, qu'elle tient sur ses genoux, bénit de la main droite; elle est fort ancienne, mais elle fut retouchée en 1270 par Margaritone, le célèbre peintre arétin; on l'a photographiée en 1870, à l'occasion d'une grande fête.

Au commencement du XV[e] siècle on éleva, près de ce sanctuaire, un couvent des frères de l'Observance du vivant de saint Bernardin leur réformateur, et on le mit sous le titre qu'il garde encore, Santa-Maria-delle-Vertighe. Nous devons ces renseignements et le dessin que nous en donnons à l'obligeance de M[gr] Passerini[1]. (Pl.CXIII.)

FLORENCE.

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

L'ancienne Florence avait sans doute élevé de nombreux sanctuaires en l'honneur de la sainte Vierge, celui, par exemple, sous le vocable de l'Immaculée-Conception fondée au VIII[e] siècle, mais aujourd'hui nous ne pouvons guère en citer que deux antérieurs au XIII[e] siècle. C'est d'abord l'église Santa-Maria-Maggiore, qui s'élève au carrefour des rues Cerretani, della Padella et de Beccuto. Si l'on peut douter qu'elle ait été fondée en 300 comme on le prétend, il est certain du moins qu'elle existait en l'an 1000, et je ne serais pas surpris que le vieux portail remontât à cette époque. Villani nous assure que les Florentins, pour imiter Rome jusque dans le nom des églises, comme ils la copiaient pour le tracé des rues, l'avaient appelée Sainte-Marie-Majeure en souvenir de la célèbre basilique Libérienne. Cette église reçut au XII[e] siècle, par les soins de l'architecte Buono, tout l'accroissement qu'on lui voit aujourd'hui. A l'intérieur, malgré les altérations que les styles modernes lui ont apportées, on retrouve encore des traces de son antique construction.

1. Gumpp., XII, 472. — Repetti, *Dizionario geografico, etc.*

SANTA-MARIA SOPRA L'ARNO.

Le second sanctuaire que nous possédons encore à Florence s'élève auprès du palais des Bardi, sur la rive gauche de l'Arno. Richa nous dit que cette église Sainte-Marie fut fondée sous l'évêque Jules, qui mourut en 1181. Un certain Fuccio, dont on lit le nom sur un marbre au-dessus de la porte, la restaura en 1229.

SAN-MARCO.

L'église San-Marco possède une ancienne mosaïque de la sainte Vierge que nous ne pouvons négliger. Voici le jugement que porte Hemans à son sujet, mais qui nous paraît trop sévère : « Il faut aller à Florence, dit-il, pour retrouver un des plus remarquables restes des mosaïques commandées par Jean VII, une grande figure de la bienheureuse Vierge qui fut transportée de l'ancien Saint-Pierre dans la capitale de l'Étrurie, en 1609, et que nous voyons sur un autel de l'église des dominicains de Saint-Marc; elle offre un exemple frappant de la décadence du bon goût dans l'art. Marie est représentée debout dans l'attitude de la prière, la figure est lourde, grossièrement dessinée, couverte d'un riche costume d'impératrice byzantine, de pierreries et d'ornements d'or. Sa tête n'est pas seulement couronnée, mais chargée de rivières de pierreries, ainsi que la poitrine et les bras. C'est le premier exemple, suivant nous, du déclin de l'imagination artistique qui, au lieu de rechercher le charme de la beauté morale, se contentait d'un étalage vulgaire de parure. » (Pl. XC.)

Fantozzi n'hésite pas à confirmer l'histoire de ce transport de Rome à Florence.

Ce monument nous reporte à l'ancien Saint-Pierre dans lequel nous devons rechercher la place qu'il occupait, et dont nous trouvons le souvenir dans Ciampini. Cette madone qui n'a pas moins de 2m,60 de haut ornait, paraît-il, la face intérieure de l'église où s'élevait jadis l'autel de Sainte-Marie *al Presepe* et où fut percée plus tard la porta Santa. Les deux colonnes torses en marbre blanc qui accompagnaient cette porte paraissent beaucoup mieux convenir à un ciborium qu'à une décoration d'entrée. Nous reproduisons sur notre planche la gravure de Ciampini, en indiquant par un E la figure du pape Jean VII, fondateur de la chapelle[1].

Voici la description que nous en a laissée Severano : « Entrant dans l'église par la porte Guidonea, on voyait, là où fut ouverte la porte Sainte, une chapelle dite *del presepio,* bâtie par Jean VII en 705, avec l'image de la Madone en mosaïque, laquelle était peinte à la grecque de couleur brune. A sa droite, on voyait l'image de ce pape, debout, offrant la chapelle à la sainte Vierge et couronné d'un nimbe carré, symbole des vivants. On lisait au-dessous cette inscription : *Joannes indignus episcopus fecit B. Dei genetricis servus.* Cette image était accompagnée de deux colonnes de marbre noir sur lesquelles on tirait le rideau pour la cacher. Au-dessous, s'élevait un arc supporté par deux autres colonnes de marbre blanc. On apercevait alentour diverses représentations de la vie de la sainte Vierge, peintes en mosaïque; saint Pierre à gauche, saint Paul à droite, avec cette inscription : *Domus sanctæ Dei genetricis Mariæ*[2]. » Ce fut Sixte IV qui enleva cet autel pour ouvrir la porte Sainte.

L'hypothèse de Gori qui voit une impératrice dans cette mosaïque ne saurait être prise au sérieux; les madones des VIIIe et IXe siècles se revêtaient souvent du costume impérial, et la tradition de Florence, jointe à la similitude de la peinture avec le dessin de Ciampini, n'autorise plus le moindre doute.

1. Ce fragment de mosaïque est conservé dans les cryptes vaticanes.

2. Le savant M. Müntz a retrouvé dans les manuscrits de Grimani une description et, ce qui vaut encore mieux, des dessins de cette chapelle; on peut voir ces curieux documents dans la *Revue archéologique* de sept. 1877.

BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE.

Parmi les plus anciens souvenirs du culte de Marie, Florence nous offre le frontispice de sa Bible syriaque datée du VI[e] siècle, où la Madone nous apparaît sous un arc de triomphe. Le savant abbé Ceriani, préfet de la bibliothèque Ambrosienne, pense que les doutes élevés sur l'authenticité de cette date ne sont pas fondés. (Pl. CVI.)

La sainte Vierge est représentée sous un brillant costume ; elle est debout et tient l'enfant Jésus sur son bras gauche ; sa tête est ornée d'un large nimbe d'or bordé de liserés bleus et rouges. Une coiffe blanche lui serre les tempes et un voile violet lui retombe sur les épaules ; la physionomie du visage est singulière, les sourcils fortement prononcés, la ligne des yeux inclinée vers le nez, le nez long, la bouche souriante; sauf une draperie violette qui pend du bras gauche, tous ses vêtements sont en or, avec plis simplement dessinés par des traits pourpres. Elle est chaussée en rouge et montée sur un escabeau jaune dont les champs sont alternativement ornés d'émeraudes et de rubis. L'enfant Jésus porte un nimbe d'or bordé de bleu, une tunique verte, un manteau d'or; il paraît, d'une manière un peu forcée, renversé sur l'épaule gauche de sa mère.

La suite du manuscrit présente plusieurs autres images de Marie que nous avons étudiées dans l'Évangile ou à propos des scènes dans le premier volume de cet ouvrage.

Parmi les précieuses enluminures que nous offre encore la Laurentienne, nous remarquons les homélies de saint Grégoire qu'on attribue au XI[e] siècle ; on y voit une Nativité sous les données ordinaires byzantines ; Marie couchée auprès de la crèche, le lavabo, saint Joseph et une foule d'anges au-dessus de la scène qu'ils contemplent. Nous remercions vivement M. Ferrucci de la libéralité avec laquelle il nous a communiqué les trésors de sa librairie [1].

1. Biscioni, *Catalogue*, t. I, cod. XXXII.

Le garde-meuble de la cathédrale de Florence possède deux petits tableaux en mosaïques de 27 × 18 ; ils sont divisés en six compartiments et présentent plusieurs sujets bibliques, entre autres pour la sainte Vierge : l'Annonciation, la Nativité, la Présentation, la Crucifixion, l'Ascension, la Pentecôte et l'Assomption. Ces compositions sont simples et bien ordonnées, les attitudes excellentes, les draperies bien jetées ; les figures, quoique un peu allongées, sont gracieuses ; le fini des mosaïques est tel, qu'à une certaine distance on les prendrait pour des miniatures. Ces tableaux jouaient le même rôle chez les Grecs que les diptyques ; ils doivent appartenir au X[e] siècle. Gori en a donné des gravures médiocres [1].

IMPRUNETA.

L'Impruneta, dont l'origine fut une antique église appelée *Santa-Maria-in-Pineta*, est située à 7 milles au sud de Florence. Ce bourg s'élève sur un mamelon couvert de sapinières ; il doit sa prospérité et sa renommée à l'image miraculeuse que possède son église, laquelle remonte au XI[e] siècle. Ce sanctuaire est non-seulement mentionné dans des chartes de 1040, 1052, 1074, mais une inscription gravée sur la façade nous apprend encore qu'elle fut consacrée en 1054 par Umberto, cardinal de Selva-Candida [2].

Manni attribue cette image non à saint Luc l'Évangéliste, mais à un peintre du moyen âge qui portait le même nom et dont la piété l'engageait à ne travailler qu'après avoir communié. « Quelques habitants voisins de l'Impruneta, dit-il, ayant visité les lieux saints, prirent à leur retour la résolution de se consacrer à Dieu. L'évêque les approuva et commanda une image au saint peintre Luc dont nous venons de parler ; il la fit placer dans la chapelle

328.

1. *Thes. vet. diptyḡ*, III, 128. — Labarte, II, 352.
2. Repetti, II, 573.

Diptyque des 12 fêtes

c'est un usage qui est pratiqué par les Grecs depuis très longtemps de faire des Tableaux représentant 12 fêtes. On ne met pas toujours les mêmes, ici il y a au premier volet :
Annonciation — Nativité
Présentation — Baptême
Transfiguration — Resurrection de Lazare.
au second :
les Rameaux — Crucifiement
Resurrection — Ascension
Pentecôte — assomption.
la S. V. ne figure pas dans le sujet de la Pentecôte.

de l'Ermitage, où les religieux vécurent jusqu'en 1140, époque d'une peste terrible qui les dispersa. »

Le gouvernement de Florence, dans les circonstances critiques, telles que les désastres militaires, les pestes, les sécheresses prolongées, avait recours à la madone de l'Impruneta, et on en promenait solennellement alors l'image dans les rues.

LUCQUES.

SANTA-MARIA-FORISPORTÆ (VIIIe siècle).

La ville de Lucques, qui, suivant l'étymologie indiquée par d'anciens chroniqueurs, tirerait son nom de *lux* et de la ferveur avec laquelle elle reçut la première la lumière de l'Évangile, cette ville dut avoir de très-anciens sanctuaires dédiés à Marie. Le plus ancien, croyons-nous, et le plus célèbre est *Santa-Maria-Forisportæ*, au sujet duquel les archives nous fournissent des documents depuis 788. Au VIIIe siècle, elle était située en dehors des murailles urbaines, ce qui lui a valu son surnom, et près de la porte San-Gervasio; petite église d'abord sans importance, elle tombait en ruine lorsqu'au commencement du IXe siècle, l'évêque Jacques la fit restaurer; celui-ci construisit un autel avec des colonnes de bois et il y institua de solennelles cérémonies. Elle avait aussi le nom de *Sainte-Marie-Majeure*, comme nous l'apprend ce passage d'une charte de 1063 : *Ecclesia Sanctæ-Mariæ, quæ dicitur Majoris, ædificata extra civitatem Lucensem, prope muros ipsius civitatis et prope portam quæ dicitur Sancti-Gervasii*. Le vocable de Sainte-Marie-Majeure nous révèle peut-être le même désir que chez les habitants de Florence d'imiter la ville éternelle, et le nom *Santa-Maria-del-Presepe* donné à la place devant l'église semble le confirmer [1].

1. Repetti, II, 892-896.

SANTA-MARIA-IN-PALATIO ET DIVERS.

L'église Santa-Maria-in-Palazzo est mentionnée dans les processions du XIIe. siècle. Elle devait être l'ancienne chapelle palatine.

Le monastère de Santa-Maria-del-Corso fut fondé en 722.

Santa-Maria-in-Corte-Landini, voisine d'une famille Landini, prit son surnom au XIIIe siècle [1].

L'iconographie de la sainte Vierge n'est pas dépourvue à Lucques d'anciens monuments. On vénère à San-Simone-e-Giuda une antique image intitulée *Madonna-della-Fratta*, au pied de laquelle s'est établie une confrérie. Cette peinture est faite sur le mur.

A la cathédrale, quelques sculptures du porche nous offrent en style du XIIe siècle une architrave où la sainte Vierge paraît au milieu d'une suite de saints.

L'église *Saint-Augustin*, fermée maintenant, possède une image de la sainte Vierge qu'on appelle *Madonna-del-Sasso* et qu'on désignait jadis sous le nom de *Salvatore-in-Muro*, parce qu'elle était appliquée aux murs de la ville. Les augustins vinrent s'y établir lorsqu'ils abandonnèrent, en 1324, une autre église qu'ils possédaient dans un faubourg; ils l'agrandirent et la mirent dans l'état actuel. D'après la tradition, cette image fut peinte dans une salle près d'une tour de la ville qui servait de retraite aux soldats. Un d'eux, irrité d'avoir perdu au jeu, lança une pierre contre l'image et l'atteignit à l'épaule droite; on en vit couler du sang qui fut recueilli et conservé dans une ampoule, et un gouffre s'ouvrant sous le joueur coupable l'engloutit. Ce miracle remonte, dit-on, au VIIIe siècle, et cette salle fut convertie en oratoire par l'évêque Jean Ier. Il est peu probable que l'image actuelle soit celle de la légénde, ou du moins on peut croire qu'elle a subi des restaurations importantes depuis l'origine.

L'église Saint-Augustin renferme aussi une Adoration des mages de style byzantin.

1. Repetti, II, 893.

MASSA.

Dans le bourg de Massa-Pisana, les chartes nous mentionnent une église de la sainte Vierge dès l'année 935; toute la campagne entre Pise et Lucques abondait en églises dédiées à Marie [1].

Nous avons vu aussi dans la collection Rodriguez la gravure d'une ancienne madone avec l'Enfant qui est intitulée *Santa-Maria-della-Lobra.*

PISE.

DOME.

L'antiquité des sanctuaires de Marie ne fait pas défaut aux gloires de Pise, comme le témoigne l'ancien vocable de la cathédrale construite au XIe siècle et qu'on appelait Santa-Maria-Maggiore; elle avait donné ce nom béni à une des portes de la ville, et aujourd'hui une des plus belles voies de la ville le conserve encore.



Madone di Sotto gli Organi, à Pise.

Cette église possède une des plus célèbres images qui se vénèrent en Toscane, sous le titre de *Madonna-di-Sotto-gli-Organi.* Ce surnom lui vient des orgues qui s'élevaient au-dessus de l'autel. Son origine n'est pas certaine; les uns prétendent que les Pisans l'auraient rapportée au commencement du XIIIe siècle du château de Lombrici, qu'ils abandonnaient; d'autres racontent qu'une jeune fille de Luni, pour fuir les Sarrasins, prit la sainte image, l'enveloppa d'un voile et se jeta avec ce fardeau du sommet d'une haute tour, qu'elle se releva miraculeusement sans aucune blessure et la porta dans le Dôme de Pise.

Nous n'avons malheureusement pu voir l'original, qui reste toujours couvert; nous sommes obligé de recourir aux copies et à la description de Morrona dans sa *Pisa illustrata.* Un gros trait noir, selon cet auteur, contourne la silhouette des deux figures; les plis ne sont indiqués que par des lignes régulières et anguleuses qui ne fournissent aucun modelé. Les couleurs rouge et jaune sombre se distinguent à peine. Le dessin du vêtement ne ressort que grâce aux traits d'or qui en accusent les formes. La sainte Vierge a les yeux très-ouverts, de grandes pupilles détachées de la paupière inférieure, la bouche étroite et mal dessinée, la mâchoire large, le nez recourbé au sommet, détails qui donnent au visage une physionomie morne et désagréable. L'enfant Jésus, assis sur le bras droit de sa mère, nous offre de meilleures formes. Cependant la tête, ronde, attachée à un cou démesurément allongé, n'est pas gracieuse, les doigts sont secs et trop longs, la main droite laisse surtout beaucoup à désirer. La teinte des carnations, d'un jaune tendant au vert d'olive, s'étend uniformément et sans pénombre; elle est seulement relevée par quelques touches de lumière.

Un tel dessin, le jet des draperies, le sigle et surtout les caractères grecs inscrits dans le livre de l'Enfant nous révèlent une œuvre byzantine de la moins bonne époque; elle prouve une fois de plus que les artistes et les modèles que l'Orient envoyait en Italie au moyen âge ne faisaient pas toujours à l'école l'honneur qu'elle méritait. Le tableau, d'après les mesures que nous avons prises sur son cadre, a $0^m,80 \times 0^m,60$.

1. *Diporti artistici di* Enrico Ridolfi, 1868.

Cette image est de la part des Pisans l'objet d'un culte fervent. Lorsque Charles VIII leur rendit la liberté en les soustrayant au joug de Florence, ils conduisirent processionnellement leur madone à la citadelle en manière d'action de grâce et déclarèrent Marie protectrice et souveraine de la cité. Lorsque le Dôme fut incendié, elle inspira un trait héroïque à Curzio Ferrini, lequel, pour la sauver, s'exposa à la pluie ardente de plomb fondu qui tombait des toits [1].

Avant de nous éloigner du Dôme, rappelons la porte de San-Ranieri. Dans le haut, nous voyons une madone assise sur un trône garni de coussins. Elle est accompagnée de quatre anges qui tiennent des hastes et s'abritent sous des arbres, symbole du Paradis. (Pl. XXXII, XLIII, LIII, LX.) Nous ne faisons que rappeler les sujets de la vie de Marie dont nous avons déjà eu occasion de parler et dont le tableau ci-contre donnera la position :

		Ascension.	Assomption.
			Croix.
Présentation.	Fuite.		
Annonciation.	Visitation.	Bergers.	Mages.

On conserve dans les archives du Dôme des miniatures aussi anciennes que l'église et qui nous fournissent une madone intéressante. Debout, vue de face, les mains appliquées par le revers contre la poitrine, elle est vêtue d'une tunique rouge, d'un voile bleu qui retombe sur les épaules en forme de manteau et qu'elle relève avec les bras. (Pl. CV.) De chaque côté, sainte Marthe et sainte Madeleine, d'une plus petite stature, s'inclinent devant elle. Marie porte un nimbe d'or bordé de rouge, à ses pieds pousse une plante que vient becqueter une colombe. La suite du manuscrit présente plusieurs autres figures de Marie, mais qui regardent les scènes de sa vie, entre autre l'Adoration des mages. (Pl. CXIII.)

1. *Notizie storiche sulla miracolosa immagine di Maria santa di Sotto-gli-Organi*, Pisa, 1834. — Grassi, *Descrizione storica*, P. II, 68.

Au-dessus de la porte du baptistère, qui date du XII[e] siècle, il existe une madone à mi-corps, vue de trois quarts, les mains levées vers le Sauveur. (PL. CXIII.)

CAMPO-SANTO.

Parmi les nombreuses richesses archéologiques du Campo-Santo, nous devons signaler un sar-



Sarcophage représentant Marie dans le ciel.

cophage [1] qui représente d'un côté du médaillon central le bon Pasteur et de l'autre un chœur de huit jeunes filles. Jusqu'à présent, personne n'avait trouvé d'explication satisfaisante pour

1. M. Rohault de Fleury, dès le mois d'avril 1870, pendant un de ses séjours à Pise, avait fait un dessin soigné et détaillé de ce sarcophage, dont il a gravé dans les Évangiles le sujet du bon Pasteur (t. II, p. 48). Le remarquable article de M. Le Blant, publié dans la *Revue archéologique* du mois de décembre dernier, nous engage à insérer ce dessin parmi les images de la sainte Vierge. (Voy. aussi Lasinio : *Raccolta di monumenti del Campo-Santo*. Pl. XL.)

cette dernière partie du bas-relief. M. Le Blant, avec sa sagacité ordinaire, vient heureusement de révéler le mot de l'énigme : « Le buste de la défunte, dit-il, sculpté dans *l'Imago clypeata*, est accosté d'un groupe de femmes dont les premières et la dernière, par un geste d'accueil, d'acclamation, tendent la main vers elle. Que ce soit là le chœur des bienheureuses se portant au-devant d'une chrétienne, ainsi que l'écrit saint Jérôme, ce geste me mène à le penser, et la partie gauche du bas-relief, où l'on voit des brebis sous la garde du bon Pasteur, se portant de même vers l'image de la défunte, m'affermit dans ce sentiment; car ces troupeaux mystiques figurés sur les tombes des fidèles sont justement considérés comme des images des élus admis dans le séjour céleste auprès du Seigneur. »

Le savant archéologue cite à l'appui de son interprétation plusieurs textes de l'antiquité chrétienne qui nous montrent Marie entourée d'un chœur de vierges et recevant les âmes fidèles dans le ciel. Saint Fortunat a écrit : *Inter virgineos prima Maria choros.* Saint Jérôme : *Qualis erit illa dies cum tibi Maria mater Dei choreis occurret comitata virgineis.* Il s'agit sans doute, en effet, ici, d'un chœur de vierges, car toutes les jeunes filles sont coiffées en cheveux, et on sait que dans les premières représentations chrétiennes, le voile était une marque du mariage. Marie est à leur tête ; elle fait de la main droite un geste d'accueil qu'on voit répété souvent dans l'Annonciation ou l'Adoration des mages; de l'autre, qui est cachée, elle relève les plis de son manteau. Le cortége des sept vierges qui l'accompagnent devait avoir aussi un sens mystique auquel beaucoup de textes de la Bible peuvent se rapporter, ceux, par exemple, qui nous parlent des sept filles de Madian [1], des sept agneaux immaculés [2], des sept lumières de Zacharie [3], enfin les sept candélabres, les sept étoiles de l'Apocalypse.

1. *Exod.*, 2, 16.
2. *Nombres*, 28, 27.
3. Zach., 4, 2.

SANTA-EUFRASIA.

On conserve dans cette église une madone byzantine que les auteurs considèrent comme très-ancienne. Morrona prétend qu'elle ressemble beaucoup à celle du Dôme, quoiqu'elle tienne l'Enfant sur le bras gauche au lieu du droit. Grassi la trouve supérieure comme dessin et nous assure qu'elle n'a pas été retouchée. L'obscurité de la tribune nous a empêché de l'étudier facilement. Elle porte le voile et le manteau bleu avec une étoile sur l'épaule. Dans le fond on lit, suivant l'usage, $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$. Le tableau n'a que 0^{m},76 de large. Le style, la couleur, le teint olivâtre des carnations, sont tout à fait grecs [1].

Morrona cite à Pise deux autres madones du même genre, l'une à Santo-Pierino, sur le premier autel à droite en entrant; l'autre à San-Michele.

SAN-PAOLO-A-RIPA-D'ARNO.

(Pl. CXII.) — On voit encore, sur un tympan d'une arcade de cette église, une madone sculptée sous un petit tabernacle entre deux colonnes jumelées et nouées. Cette façade est du XIIe siècle et nous donne l'âge de ce bas-relief. Nous ferons remarquer la singulière ressemblance de ce marbre avec celui de Santa-Maria-in-Porto, à Ravenne; cette ressemblance ressort non-seulement de la pose générale, de l'ajustement des draperies, mais elle est sensible jusque dans le nombre et la disposition des plis, dans les croix qui sont tracées aux poignets et sur les genoux. Ne peut-on penser que la popularité de la Madone de Ravenne, passée avec les relations commerciales d'un port dans l'autre, ait influé, malgré l'éloignement, sur l'inspiration du sculpteur pisan?

(Pl. CXVII.) — Nous avons déjà parlé, dans

1. Morrona, II, 114. — Grassi, III, 14.

le premier volume, des monnaies pisanes et nous en avons reproduit deux types; on pourra en trouver un troisième dans les *Dissertations* de Flaminio del Borgo. Ces monuments prouvent que, bien avant le xve siècle, bien avant la procession de la Madone *di Sotto-gli-Organi*, les Pisans s'étaient consacrés à Marie et l'avaient, en gravant son effigie sur les monnaies, proclamée leur souveraine.

POGGIBONSI.

L'église Sainte-Marie, à Poggibonsi, possède des annales qui remontent au xie siècle[1]. Un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne, qui date de la même époque, nous montre un abbé du monastère de cette ville à genoux devant la sainte Vierge; elle est assise sur un trône ornementé et garni de coussins, l'Enfant divin se penche vers le suppliant pour le bénir[2].

Plusieurs villes et châteaux portent, en Toscane, le nom de Santa-Maria.

1. Repetti, IV, 483.
2. *Bib. Laurent.*, *manuscrit* III, banc XVII, p. 156. — Voyez aussi l'*Etruria pittrice*.



Madone à Volterra. (Collection Lacroix.)

SANCTUAIRES DU DUCHÉ DE PARME.

PARME.

BAPTISTÈRE.

Dès le xie siècle, Parme avait un temple érigé à la mère de Dieu, car nous lisons dans la vie de la comtesse Mathilde par Donizzo :

Maius ibi templum Mariæ nomine fertur,
In quo plebs tota Christum Parmensis adorat.

Le Baptistère de Parme, monument précieux pour l'histoire de l'art, est daté de 1196 et signé, comme on peut le voir par l'inscription de l'architrave (Pl. CXIII) :

Bis binis demptis annis de mille ducentis
Incepit dictus opus hoc scultor Benedictus.

Il nous offre une madone au milieu du tympan; elle est assise sur une *cathedra*, comme dans les catacombes, et porte le Sauveur sur ses genoux; son manteau, sorte de dalmatique, n'est pas drapé, mais retombe sur le devant en forme arrondie; elle présente une fleur à l'Enfant qui bénit avant de la saisir; sa hauteur est petite nature. Moins archaïque que nos madones de Paris, de Chartres ou de Bourges, elle ne tient pas le Sauveur dans l'axe du groupe;

il y a moins de symétrie et la liberté du ciseau accuse un art beaucoup plus avancé, quoique contemporain.

A droite, les mages viennent s'incliner devant le Christ, vers lequel l'étoile, sous les traits d'un ange, les a conduits; à gauche, saint Joseph est prévenu par l'ange de fuir en Égypte. La petitesse de ce groupe, auprès du principal, nous prouve que ces représentations, qu'on a souvent accusées d'être uniquement historiques, peuvent, dans la pensée de leur auteur, revêtir un caractère idéal qui devient un hommage plus complet à la très-sainte Vierge.

Le Baptistère de Parme ne possède pas seulement l'Adoration des mages qui surmonte le portail principal et que nous venons de décrire, il nous offre encore dans les conques des arcades intérieures plusieurs scènes évangéliques où figure la sainte Vierge. L'*Annonciation* nous montre Marie levée de son siége à l'arrivée de l'ange qui la salue par le geste ordinaire; la Purification renferme plus de personnages que nous ne sommes habitués à en voir en cette circonstance. Siméon tourne le dos à l'autel pour recevoir le Sauveur des mains de la sainte Vierge, Joseph, à gauche de l'autel, écoute la voix d'un ange qui descend du ciel à tire-d'aile; sainte Anne, Salomé et deux adorateurs complètent la scène et remplissent heureusement l'arcade.

Le chef-d'œuvre de ces petits bas-reliefs qui



Bas-relief à l'intérieur du baptistère.

semblent appartenir à la construction même de l'édifice et, par conséquent, au XIIe siècle, est à coup sûr la Fuite en Égypte. Au milieu, Marie, assise sur un âne, tient l'Enfant; elle est précédée de Joseph qui porte le modeste bagage et de l'ange qui guide la caravane; elle est suivie de deux femmes tenant sur leur tête des paquets, la dernière, de plus, une paire de colombes. Tout le bas-relief a $1^{m},65$ de long et les figures environ $0^{m},60$; elles sont touchées avec beaucoup d'esprit et de naïveté.

Au XIIIe siècle, ces bas-reliefs ont été entourés de peintures où nous pourrions, si leur description ne sortait de notre cadre, faire une abondante récolte iconographique.

Hemans cite avec admiration un travail d'Antelami qui représente une déposition de croix sculptée en marbre, qui faisait partie de l'ambon et qu'il a vu dans le mur d'une chapelle du Dôme; mais nous ne l'avons pas retrouvé.

PLAISANCE

Image de Campana. — Vers 1080, la mère d'Urbain II, venant à Rome pour accomplir un vœu, s'arrêta dans un couvent de religieuses, où elle mourut. On l'ensevelit devant la statue de la sainte Vierge. Peu de temps après, Urbain visita le sanctuaire où se trouvait l'image, la consacra solennellement et l'enrichit de nombreuses indulgences. On ignore l'origine du mot Campana [1].





Bas-reliefs à l'abside du Dôme.

Répétition V. T. 1, p. 90.

Signalons encore au Dôme (1132) une Annon-

1. Gumppenberg, *Atlas Marianus*.

ciation sculptée sur les montants d'une fenêtre absidale, dans laquelle la sainte Vierge a les mains retournées sur la poitrine.

L'histoire mentionne à Plaisance dès 1090 un sanctuaire dédié à Marie et nommé *Santa-Maria-di-Templo;* elle le signale encore en 1186.

Elle rappelle aussi dans les environs une église dite *Santa-Maria-in-Strata* (1101)[1].

SANCTUAIRES DU PIÉMONT.

BIELLA.

MADONNA D'OROPA.

Sur les montagnes adossées à la ville de Biella appelées Oropa s'élève, dans un temple magnifique, une chapelle consacrée à la mère de Dieu. C'est un but de pèlerinage qui attire non-seulement les Italiens, mais aussi les étrangers. L'image de la sainte Vierge qu'on y vénère est en bois de cèdre et a toujours passé pour l'œuvre de saint Luc.

Au IVe siècle, au moment où les ariens persécutaient les chrétiens, saint Eusèbe, évêque de Verceil en 351, fut envoyé par le pape comme légat à Jérusalem; suivant d'autres, à l'empereur Constance, qui le fit enfermer dans une cage de fer et transporter ainsi en Palestine où il resta six ans. Là il apprit, par révélation, l'endroit où se trouvaient trois statues faites par saint Luc. Quand il fut libre, il les alla chercher, les rapporta, en donna une à Cagliari, sa patrie, en Sardaigne; la seconde à la ville de Créa, dans le marquisat de Montferrat; quant à la troisième, qui était la plus belle, il la rapporta à Verceil et la plaça dans sa cathédrale; forcé de fuir devant les ariens, il se retira au mont Oropa et déposa son précieux trésor dans une grotte. Pour empêcher la statue de se détériorer, il fit construire une modeste chapelle avec l'aide des pauvres montagnards. Ce fut la dernière œuvre d'Eusèbe qui, retourné à Verceil, y fut lapidé par les ariens en 351[2].

Vers l'année 542 ou peu de temps après, les bénédictins furent chargés de la garde du sanctuaire et de la statue, et, pour satisfaire aux vœux des nombreux pèlerins qui affluaient sur la montagne, ils construisirent une église comprenant dans son sein la petite chapelle.

L'histoire reste muette jusqu'en 1030. A cette époque, une énorme avalanche de neige, se précipitant sur le couvent, ensevelit tous les moines, excepté un seul qui put échapper au désastre.

En 1184, les cisterciens ou bénédictins réformés par saint Bernard, abbé de Clairvaux, s'y établirent et y restèrent pendant quatre siècles, jusqu'à ce que le pape Pie II donnât, en 1459, l'administration du sanctuaire aux chanoines de Saint-Étienne, à Biella. Au XIIe siècle, la piété s'accrut encore aux pieds de la madone; l'évêque et prince de Verceil, Uguzione, éleva son château dans ce lieu et le rendit habitable; d'autres familles nobles y bâtirent leurs palais qui furent l'origine de la ville de Biella.

A moitié chemin, entre Biella et Oropa, se trouve un petit pays nommé le Favaro. Au XIIe siècle un pauvre ermite y construisit un oratoire et y plaça une statue semblable à celle qu'on vénère sur le mont Oropa, faisant croire à

1. Pertz, XVIII, 411 et 630.
2. *Summa aurea*, XII, 98.

la population que c'était la statue rapportée par saint Eusèbe. Les chanoines de Saint-Étienne s'adressèrent à l'évêque de Verceil pour faire enlever cette fausse statue et réunir l'oratoire au



Madone d'Oropa.

sanctuaire d'Oropa. Ils réfléchirent alors que l'emplacement de l'oratoire était plus convenable pour attirer les pèlerins que celui du sanctuaire presque inaccessible, surtout pendant l'hiver, et songèrent à y descendre la statue. Peu de temps après, ils voulurent réaliser ce projet; ils formèrent une procession conduite par l'évêque lui-même, enlevèrent la statue de la niche et se disposaient à la transporter; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'elle devint si pesante qu'il fut impossible de la porter plus loin. Avertis par ce fait, si contraire aux lois naturelles, ils y virent un ordre providentiel et reportèrent la statue dans son sanctuaire primitif[1]. La statue n'a donc jamais quitté sa montagne.

Au milieu du XVIe siècle les Français ayant envahi le Piémont, elle fut profanée par les envahisseurs et cachée par des mains pieuses qui la leur dérobèrent. Après cette disparition on la retrouva, vers 1596, entre deux rochers sans avoir subi aucune altération. Alors un nouveau sanctuaire s'éleva plus beau que les précédents et digne des pèlerins qui, au nombre de trois cent mille, venaient y fêter la Nativité et l'Assomption de Notre Dame[1].

En 1620, Jacques, évêque de Verceil, plaça sur la tête de la madone une triple couronne au milieu du concours de plus de cinquante mille spectateurs. Parmi les nombreux miracles que la sainte Vierge a faits à Oropa, on cite une personne à qui elle a restitué la langue qui lui avait été arrachée par des brigands[2].

En 1844, Canina fut chargé de rédiger un colossal projet pour une basilique nouvelle. Il laissait l'ancienne sur un des côtés de l'atrium et construisait à l'une des extrémités une immense église[3].

1. *Cenni storici Oropa dal sacerdote Cuniberti Camillo.* Biella, 1855.

1. Ricardi, II, 51.
2. *Sum. aurea,* XII, 98.
3. Canina : *Basiliques chrétiennes.*

IVRÉE.

Ivrée avait, au moyen âge, un sanctuaire dédié à Marie et l'objet d'une grande vénération ; on racontait une légende d'après laquelle la sainte Vierge aurait défendu elle-même l'abbaye. En 983, l'évêque de Verceil, Léon, voulut l'usurper, mais une nuit, les cheveux en désordre, les yeux baignés de larmes, elle lui apparut en compagnie de saint Pierre, et, lui adressa ces paroles : « Tu dors, évêque? — Qui es-tu, répondit le prélat tremblant. — Je suis Marie, mère de Dieu et du Sauveur. — Pourquoi viens-tu vers moi, illustre dame? — Si tu pousses plus loin ton audace pour usurper mon église d'*Eporedia* (Ivrée) et l'église de Saint-Pierre, le prince des apôtres, tu mourras bientôt d'une mort horrible. Nous venons pour t'empêcher de commettre un tel crime. »

L'évêque effrayé se hâta, à son réveil, d'avouer la vision et de renoncer à ses convoitises[1].

NOVALAISE.

Ce célèbre monastère avait, dès le VIII[e] siècle, des cheveux et du lait de la sainte Vierge. On fit, en 774, un reliquaire en forme de croix et couvert de pierres précieuses pour les enfermer : « Beat. Frodoinus fecit crucem auro argentoque necnon gemmis preciosissimis oppido operatam, in qua ferunt nonnulli gloriosissimis pignoribus habere, scilicet ex lacte b[te] Marie et de capellis suis[2]. »

1. *Chronicon noval.*, Pertz, VII, 118.
2. *Id.*

GENES.

DÔME.

En 1866, lorsque nous relevions « pour les instruments de la passion » les reliques que l'on conserve dans la sacristie de la cathédrale, nous avons dessiné au revers d'une croix un médaillon qui renferme une madone intéressante — type byzantin, physionomie sévère, mains ramenées en avant dans l'attitude de l'orante, nimbe ourlé de perles — dans le champ, les sigles MP ΘV. Un cadre de lauriers environne le médaillon. Cette croix d'argent est ornée sur la face d'une multitude de pierres précieuses. Il est possible qu'elle soit de l'origine même de l'église, c'est-à-dire du XI[e] siècle. (Pl. CXII.)

NOTRE-DAME-DES-VIGNES.

Au XVII[e] siècle, un chapelain de l'église delle Vigne, nommé Andrea Fenelli, qui en fut plus tard chanoine, faisait des recherches dans des magasins situés sur l'emplacement actuel de la chapelle de la Sainte-Vierge. Il trouva là un petit tableau très-ancien, sur lequel était peinte l'image de la mère de Dieu, avec cette inscription près de la tête A et Ω et la date 1163. Cette découverte émut la piété de Fenelli, qui, avec la permission des chanoines, érigea dans l'église un autel pour exposer l'image à la vénération publique. Le tableau attira bientôt une foule de fidèles et les grâces qu'ils obtinrent furent la source de nombreuses offrandes qui permirent de construire une des plus belles chapelles de l'Europe[1].

PIGNEROLLE.

L'église de Notre-Dame-de-Pignerolle fut élevée en 1098, en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, par Adélaïde, comtesse de Savoie[2].

SAVONE.

Il existait à Savone un temple antique qu'on avait consacré à la mère de Dieu ; ce temple était connu sous le nom de *Prinsuar*, à cause d'une tour voisine construite par un général carthaginois de ce nom ; c'est une des premières que l'Italie ait élevée à la Vierge. Constantin, dit-on, contribua à son agrandissement. Sixte IV et Jules II l'enrichirent de nouveaux trésors. La chapelle fut détruite en 1507 pour bâtir une citadelle. Comme dédommagement, on érigea un sanctuaire beaucoup plus grand et on y transporta l'image qui était peinte sur un pilier et qui, de toute antiquité, recevait là les hommages des peuples. (Champagnac, II, 852.)

1. Giov. Battista Semeria, *Secoli cristiani della Liguria*. I[er] vol., p. 279.
2. Darras.

TURIN.

NOTRE-DAME-DELLA-CONSOLATA.

Cette église est située près de l'hôpital de Saint-Louis-de-Gonzague. L'origine de l'image qu'on y vénère se perd dans la nuit des temps; sa ressemblance avec celle de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, donne à penser qu'elle appartient à cette série d'anciennes madones faites en Orient sur le modèle de celles attribuées à saint Luc. On croit que saint Maxime, évêque de Turin, contemporain et ami de saint Eusèbe, reçut de lui cette précieuse peinture et l'exposa vers 440 dans l'église Saint-André.

Les invasions des barbares firent de Turin un monceau de ruines et l'image resta oubliée pendant plus de quatre siècles. Au XIe, Ardouin, dépossédé du royaume d'Italie et n'ayant conservé que le marquisat d'Ivrée, promit par un vœu d'élever trois sanctuaires à Marie : le premier sur le mont Créa, un second sur le *Bel-Monte*, un troisième à Turin, dans la chapelle de Saint-André. Ce fut en faisant les fouilles qu'on trouva l'antique image et qu'on la prit pour celle de saint Maxime miraculeusement conservée.

Les pestes, les guerres civiles amenèrent de nouveaux malheurs et de nouvelles ruines. Turin fut longtemps abandonné; l'image sainte encore enfouie et perdue sous les décombres de l'église de la Consolata. En 1004, un aveugle-né, Ravac, de Briançon, dans le Dauphiné, eut un songe qui lui montra la sainte Vierge et l'enfant Jésus dans les bras, et il entendit la mère de Dieu qui lui commanda d'aller chercher le tableau à Turin. Malgré les railleries de sa famille, il partit, conduit par une servante, et, arrivé dans la capitale du Piémont, il se rendit chez l'évêque, auquel il inspira sa confiance et qui se prépara par le jeûne et la prière à la pieuse recherche. L'aveugle désigna le lieu qu'on devait explorer; on y alla, on fouilla; l'image fut découverte et lui retrouva la vue. En même temps la peste qui affligeait la ville cessa et l'abondance succéda à la stérilité de la terre. Depuis lors la sainte image n'a jamais disparu et on l'invoque dans toutes les calamités. (Riccardi, II, 60.)

(Pl. CIV.) — La madone porte l'enfant Jésus sur son bras gauche, et, pendant qu'elle le regarde tendrement, elle se met la main droite sur la poitrine. On remarque deux étoiles, l'une sur son front, l'autre sur son épaule droite. C'est une œuvre byzantine que les copies reproduisent peu fidèlement. Les plis du costume de l'enfant n'ont pas d'ombre; ils sont indiqués par des traits d'or comme dans les manuscrits grecs du XIe siècle. Ce caractère byzantin, qui a résisté à des retouches peut-être nombreuses, nous est apparu pendant l'examen attentif que nous avons fait de cette peinture. L'église, par son style, semble concorder avec l'âge de la madone. On dit que la chapelle souterraine fut fondée en 1016; une certaine portion des nefs et surtout le campanile en conservent des traces évidentes; les bandeaux, les arconcelles, leurs corbeaux sont certainement du XIe siècle. Je dirai même qu'on distingue dans le soubassement un fragment de marbre d'un temps plus reculé, peut-être du IXe siècle. Nous notons ces détails comme une sorte d'authentique attachée à la sainte image qui nous prouve sa présence à Turin au moins depuis la légende de l'aveugle.

SANCTUAIRES DE SARDAIGNE.

La Sardaigne n'est pas restée inférieure aux autres provinces piémontaises dans le culte de la sainte Vierge, et nous empruntons au livre de M. le comte de La Marmora quelques noms d'anciens sanctuaires qui nous en conservent le pieux témoignage[1].

BONACARDO.

L'église dédiée à la sainte Vierge mérite d'être mentionnée ici, non moins pour son vocable que pour son ancienneté et le rôle important qu'elle a joué dans l'histoire ecclésiastique de l'île. Elle fut consacrée en 1128 par Barison d'Arborée au milieu d'une grande pompe.

BONVEHI.

Près du village de Pauli, aujourd'hui détruit, on voit encore une très-ancienne église intitulée *Nostra-Signora-di-Bonvighinu.*

BARNOVA.

Ce village offre à l'archéologue des monuments intéressants ; on y voit entre autres une église appelée *Santa-Maria-de-su-Codazzu,* près de laquelle des restes de construction font croire à l'existence d'une voie romaine.

Non loin, à côté d'un village appelé *Rebeccu,* on trouve aussi la grotte de Sainte-Lucie. Ce souterrain originairement était destiné à servir de sépulture aux païens ; plus tard, il fut incontestablement transformé en église et en catacombe pour les premiers chrétiens. On monte à cette grotte par un grand escalier également taillé dans la roche calcaire ; on arrive à deux grandes salles qui communiquent avec beaucoup de cellules sans doute destinées aux ensevelissements. Il paraît que les premiers fidèles se servirent principalement des deux grandes pièces pour y célébrer les saints mystères. M. le chanoine Spano, en visitant attentivement ces catacombes, y a découvert des peintures assez semblables à celles des anciennes basiliques romaines, des figures colossales représentant les douze apôtres, puis diverses scènes de l'Évangile, et, ce qui nous intéresse spécialement, la *Sainte Vierge allaitant son fils,* l'*Adoration des mages,* etc. M. Spano, qui a fait une description très-étendue de ce souterrain, croit pouvoir en attribuer les peintures au moins au IX[e] siècle ; au pied des personnages ou à côté, on lit leurs noms en monogrammes. Malheureusement toutes ces figures sont noircies par le temps et surtout par la fumée des feux continuels des bergers qui conduisent là leurs troupeaux pour les préserver de la pluie ou du froid — noircies aussi par les lampes qui brûlaient autrefois dans le sanctuaire et dont on voit encore les crochets de suspension.

BOSA.

La cathédrale, dont la fondation remonte à une date immémoriale, est dédiée à la *Vierge immaculée.*

En dehors de la ville, tout près de l'embouchure du fleuve, on trouve encore l'église *Santa-Maria-di-Mare.*

1. *Itinéraire de l'île de Sardaigne,* 1860.

CAGLIARI.

Rappelons la statue que saint Eusèbe donna à cette ville où il était né.

CANTONIERA-DI-MONTE-SANTO.

Près de Siligo et de la maison de refuge dite *Cantoniera-di-Monte-Santo*, on trouve une église que l'histoire nous désigne sous le nom de *Santa-Maria-in-Bubalis;* elle est de forme arrondie avec un vestibule par devant. Destinée dans l'antiquité à servir de thermes, elle fut affectée par les bénédictins de Monte-Santo au culte chrétien. Son nom paraît venir de celui de Pubulos que conserve la région et paraît rappeler les pâturages qui l'environnent. L'église a 10 mètres de diamètre; on a ajouté à la rotonde une petite abside pour le culte; elle existait dès 1063 [1].

1. Dans la chronique du *Mont-Cassin*, livre III, écrite par Léon, il est question de la réception que le roi de Sardaigne fit à deux bénédictins : « Alacriter nimis recepit, eisque ecclesiam b. Mariæ in loco qui dicitur *Bubalis*, necnon et sanctum Heliam de Monte Sancto cum integro monte ad monasterium constituendum..... » (Pertz, VII, 713.)

CARVIA.

L'ancienne Carvia ne possède plus aucun reste de sa population d'autrefois; elle n'a plus que son église, *Santa-Maria*, qui subsiste comme un souvenir de son ancienne prospérité et de son amour pour Marie.

SASSARI.

Mentionnons en passant la singulière procession des Candellieri, instituée au XVI[e] siècle et dans laquelle on portait à Notre-Dame-de-Bethléem un simulacre de la sainte Vierge sur son lit funèbre.

UTA.

Il est mentionné en 1066 un sanctuaire de Sainte-Marie *ad Fluvium-Tepidum* près d'Uta; un autre, *Santa-Maria-di-Palma* [1].

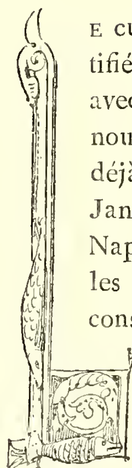
1. Pertz, *Scriptores*, VII, 714.



Montorio (Serafino) Zodiaco di Maria, ovvero le 12 provincie del regno di Napoli con la serie delle sue prodigiosissime immagini in Tutto il Napoletano. Napoli 1715. 4° fig.

CHAPITRE V.

SANCTUAIRES DU ROYAUME DE NAPLES.



Le culte de la sainte Vierge, partout identifié avec le christianisme, dut pénétrer avec lui dans le royaume de Naples, et nous ne pouvons douter qu'il n'y fût déjà établi à l'époque du martyre de saint Janvier, patron de ce pays. Ajoutons que Naples était un point de relâche pour les navires venant de Grèce et que, par conséquent, la semence évangélique dut y être jetée en même temps qu'à Rome, sinon plus tôt. Nous ne pouvons malheureusement offrir de monuments primitifs d'une authenticité parfaite, mais seulement des traditions assises sur des monuments déjà fort anciens que nous allons successivement signaler.

AMALFI

La chronique de Salerne signale en 837 l'existence à Amalfi d'une église dédiée à la sainte Vierge : « Nautica pinus cum ingenti honore Amalphiam deveniunt atque in ecclesiam beatiss. virg. Mariæ ejus sacrum corpusculum honorifice collocaverunt [1].

Les Pouilles et les Calabres, nous écrit M. de Salazaro, auteur du bel ouvrage sur l'Italie méridionale, abondent en madones anciennes; on les connaîtrait davantage si elles étaient d'un accès plus facile et si les basiliques qui les renferment n'avaient pas été modernisées d'une façon déplorable. On trouve encore dans les environs d'Amalfi une des madones les plus anciennes et les plus intéressantes du royaume de Naples, la Vierge de Capo dorso, qu'on voyait jadis sur les murs de la basilique de Santa-Maria-dell'-Ognara, aujourd'hui détruite; elle remonte au moins au VI[e] siècle; elle est peinte à fresque et représentée dans l'attitude de l'orante. Le nimbe est jaune, bordé d'un liséré rouge, son manteau est gris, sa tunique brune; elle est accompagnée de deux saints, dont l'un a le costume guerrier [2].

Près d'Amalfi, on montre encore une peinture du XII[e] siècle représentant la sainte Vierge sous un riche costume; cette madone est connue

1. Pertz, *Script.*, III, 504.

2. Salazaro l'indique de cette manière : « Cimitero di badia presso Majori (riviera d'Amalfi) », il en donne une chromo-lithographie.

sous le nom de *Santa-Maria-di-Flumine*. Voici la description de son costume : manteau brun avec bande d'or et disque d'or aux genoux, couronne sur le front accompagnée d'un vaste nimbe, robe bleue avec pois d'or, pèlerine rouge agrémentée d'or ; l'enfant Jésus vêtu d'un manteau d'or.

A Amalfi même, on montre une madone du XIIe siècle dans l'église San-Giovanni. Cette peinture se trouve sur une muraille de la crypte. Elle est assise sur un large trône ; sa robe est bleue ; celle de l'enfant rouge ; à sa gauche un évêque, à sa droite un ange tenant un globe et un religieux en prière. (Salazaro.)

ASCOLI.

Le 8 septembre 1853, le feu a dévoré une image de la sainte Vierge, dite de saint Luc, que les habitants avaient en très-grande vénération. C'était une peinture de style grec formant un tableau de 0m,34 de largeur et de 0m,44 de haut, enrichi de perles, d'une quantité de joyaux d'or et d'argent et supporté par un ange d'argent massif que le pape Nicolas IV (1288-1292) avait donné à l'église d'Ascoli.

AVELLINO.

MONTE-VERGINE.

Après avoir dépassé Monte-Forte, on trouve à gauche, un peu avant Avellino, Mercogliano, où l'on peut se procurer des chevaux pour monter au sanctuaire de *Monte-Vergine*, situé sur le haut d'une montagne et fondé en 1119 sur les ruines d'un temple à Cybèle. Le jour de la Pentecôte, de nombreux pèlerins s'y rendent de toutes parts et les paysans parés de fleurs y exécutent des danses nationales.

On montre dans cette église une ceinture de la sainte Vierge, des langes de Notre-Seigneur et une image de la sainte Vierge dite de saint Luc. On prétendait que ce tableau était précisément celui qu'Eudoxie trouva dans le tombeau de la sainte Vierge avec la ceinture et les langes et qu'elle envoya à Pulchérie. Voici comment la tradition raconte la translation en Italie : Vers l'année 1230, Baudoin II, empereur d'Orient,



Madone de Monte-Vergine. D'après la collection Lacroix.

Une image pareille à celle ci et de la même grandeur se voit en haut du frontispice gravé qui en tête d'un volume intitulé :
Iconologia della Madre di Dio Maria Vergine divisa in due libri. Ove si ragiona delle sacre imagini, e della Sagratissima Testa della Madonna di Constantinopoli da S. Luca dipinta, Traslata da detta città nel sacro, e real monasterio di Monte Vergine nel regno di Napoli. Del reverendo padre D. Marco de Masellis — — In Napoli, 1654.

obligé de fuir Constantinople, emporta ce qu'il put des reliques sacrées renfermées dans le trésor impérial. Comme gage aux Vénitiens, il donna une grande partie de la vraie croix, l'éponge et d'autres célèbres reliques ; il leur laissa même son fils en otage. Catherine, sa petite-fille, ne voulant pas abandonner l'image de la mère de Dieu à la ville ingrate, ordonna à des soldats de l'enlever de l'autel où elle était placée ; ceux-ci, malgré leurs efforts, ne purent l'avoir tout entière ; ils la scièrent en deux et prirent le fragment supérieur qui conservait le visage et le haut du corps de la madone. Ce fragment est gravé p. 105 du livre de Masellis, avec ce titre :
Effigie vera della Madonna sac. di Constantinopoli, dipinta da S. Luca, Tras=portata nel sac. monasterio di Monte Vergine.

Baudoin, chargé de ces trésors, aborda en Italie et gagna Naples en traversant la Pouille. A peine était-il arrivé à Avellino, que la mule qui portait l'image se dirigea sans guide vers la montagne voisine ; on crut qu'elle se trompait de route. Ramenée trois fois dans le chemin, elle reprit trois fois la même direction. Une tempête, s'élevant tout à coup, avertit l'empereur qu'elle était conduite par une force supérieure. Bau-

Brindisi

M. Salazzaro a publié avec les couleurs une intéressante fresque du XIIe ou XIIIe S. de style byzantin d'un beau caractère, et ~~qui est~~ qui se trouve dans une ancienne crypte portant le vocable de S. Blaise (Biggio) mais qui est très deteriorée — Elle représente La S.V. ~~tient l'Enf. Jésus en~~ assise + de face robe bleu avec groupe de points blancs ∴ manteau voile rougeatre à franges et quelques ~~ornements~~ - bordures, nimbe d'or nimbe d'or bordé de rouge et de points blancs — Elle tient l'E. J. devant elle de face — ~~le, dess~~ le retenant de la dr. ~~au~~ l'epaule et le soutenant de l'autre main — il a une robe rouge et un manteau bleu — nimbe crucif. à bordure noire ~~tour~~ perlée de points blancs Il étend les bras bénit de la dr. (sans doute S. Blaise est de ce coté?) tient rouleau de la g. Dans le champ MP ΘY et autres lettres grecques informes le texte n'en parle pas

+ sur un trone à dossier dans le genre de celui de l'Ivoire de ~~Berlin~~ byzantin ~~qui est~~ ~~dont le moulage~~ M. Stein qui était exposé en 1878 au Trocadero elle e. -

doin s'empressa d'obéir et monta au Monte-Vergine pour y placer l'image en grande pompe sur l'autel principal [1].

Ce tableau, peint sur bois, comme la tradition l'indique, ne paraît pas, selon l'opinion de M. l'abbé Galante, antérieur au XIIe siècle.

BADIA-DELLA-LIBERA

(*Terre-de-Labour*).

L'église nous offre une curieuse peinture que M. Salazaro a reproduite dans son ouvrage; elle est du XIe siècle et représente la sainte Vierge. Marie nous y apparaît assise avec l'enfant Jésus sur les genoux, voilée, couronnée, habillée dans le genre des impératrices d'Orient et accompagnée par deux anges qui se tiennent de chaque côté du trône.

BUZZANO (*près de Nola*).

La statue qu'on vénère depuis le XIIe siècle à Buzzano se trouve dans l'église des frères de Saint-François-de-Paule. On raconte ainsi son histoire : Des marins causaient ensemble près d'un puits qui aujourd'hui est enfermé dans l'église, quand la mère de Dieu se présente devant eux et leur ordonne de nettoyer le puits, les assurant qu'ils y trouveraient une image, source abondante pour eux de grâces et de bienfaits. Les marins auraient préféré de l'argent et ils refusèrent d'entreprendre le travail pour une image; cependant de pieux citoyens se mirent à l'œuvre, et bientôt retirèrent des eaux vaseuses l'image promise. On lui rendit aussi des honneurs et peu de temps après on lui bâtit une église [2].

1. Gumpp., XI, 1201.
2. *Summa aurea*, XI, 1379, XIIe siècle. — Gumppenberg, *Atlas Marianus*.

CAPOUE.

DÔME.

On voyait autrefois un monument très-intéressant du culte de la sainte Vierge dans la tribune de l'église métropolitaine de Capoue. Après avoir été détruite successivement par Genséric, par les Sarrasins et par les Lombards, cette malheureuse ville sortit enfin de ses ruines au IXe siècle; c'est à cette époque qu'on attribue son dôme et peut-être la mosaïque dont nous nous occupons.



Mosaïque du dôme de Capoue. (D'après Ciampini.)

Ughelli, dans son *Italia sacra*, fait honneur de cette mosaïque à l'évêque Ugon et la reporte ainsi à la fin du IXe ou au commencement du Xe siècle. Ugon était successeur d'Othon, lequel avait fondé et consacré l'église. Le cardinal Bellarmin pensait que Landulphe avait été le fondateur, Othon le consécrateur et Ugon l'ordonnateur de la mosaïque; sur la porte septentrionale, on lisait cette inscription :

Hoc pius antistes cleri lux Otto paravit
Ecclesiæque pater res, mores amplificavit.

Ces deux vers ne laisseraient aucun doute, mais leur forme léonine a fait suspecter leur antiquité et, par conséquent, leur témoignage [1]. En tout cas, l'inscription suivante qu'on lisait dans la tribune décerne à Othon la gloire d'avoir fait faire la mosaïque :

1. M. Salazaro suppose cette mosaïque du XIIe siècle :

Condidit hanc aulam Landulphus et Oto beavit
Mœnia res morem vitreum dedit Ugo decorem.

Ciampini, dont la gravure est le seul souvenir dessiné que nous connaissions de ce monument, nous assure que le caractère de la peinture confirmait la date du IX[e] siècle[1]. Au sommet de l'arc, on voyait dans un médaillon le Sauveur bénissant; dans le tympan de droite, Jérémie tenant une légende avec cette inscription : *Fortissimi magni potens Dominus excercituum nomen tibi.* Dans le tympan de gauche, Isaïe déployant cette autre sentence : *Ecce Dominus in fortitudine veniet et brachium eius dominabitur.*

Dans la calotte hémisphérique, on avait en haut figuré le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, avec un nimbe triangulaire, symbole probablement de la Sainte-Trinité. Il planait au-dessus de la madone et de l'enfant Jésus, qui occupaient le centre de la voûte. La sainte Vierge était assise sur un trône magnifique, coiffée d'une couronne d'or qui serrait sur ses tempes les plis de son voile, revêtue du plus riche costume, manteau et tunique brochés d'or, avec bordure brodée; elle posait les pieds sur l'escabeau d'honneur. L'enfant Jésus bénissait de la droite et tenait de la gauche un long sceptre terminé par une croix. Les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$, au lieu d'être placés près de la tête de la sainte Vierge, se lisaient au-dessous de ses pieds; à droite et à gauche du trône, le mosaïste avait représenté saint Pierre et saint Paul et au delà saint Étienne et sainte Agathe.

SANT-ANGELO-IN-FORMIS.

Cette église, dans le voisinage de Capoue, mérite d'attirer notre attention par les souvenirs du culte de Marie qu'elle nous offre encore. Les peintures murales qui nous les conservent datent de 1073, de l'époque où l'abbé Didier, du Mont-Cassin, fit agrandir l'église pour l'usage des bénédictins. La consécration par Eveo, archevêque de Capoue, fut rappelée dans une inscription placée au-dessus de la grande porte :

Conscendes Cœlum si te cognoveris ipsum
Ut Desiderius qui sacro flamine plenus
A complendo legem Deitati condidit ædem,
Ut capiat fructum qui finem nesciat ullum.

Au-dessus de l'architrave de la porte principale, on voit une figure à mi-corps de Marie, qui lève les bras et porte sur la tête un lourd diadème d'or; elle est richement habillée et encadrée dans un médaillon que les anges enlèvent. Dans une autre lunette, un ange, aussi à mi-corps, porte sur une légende ces mots $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$; ces peintures sont infiniment meilleures que celles de l'intérieur de l'église. M. Salazaro a reproduit cette madone dans ses planches coloriées.

Des peintures de cette église nous offrent les sujets sacrés traités à la manière d'un poëme épique ; on y voit successivement les scènes de la Passion, le Crucifiement, le Jugement dernier; au-dessus de la porte, le Sauveur bénissant. Ces tableaux sont peu agréables, leur dessin barbare, quoique certaines figures ne manquent pas de finesse. Notons spécialement, en ce qui concerne la sainte Vierge, l'ensevelissement, qui nous paraît traité, sous des traits grossiers, avec un sentiment très-supérieur aux peintres de la Renaissance[1].

Dans une des absides de l'église, on retrouve encore les traces d'une madone entre deux anges et six têtes de saintes au-dessous; elle n'a pas encore été publiée[2].

SAN-GIOVANNI.

Sant-Angelo n'est pas le seul monument de Capoue que nous devions au zèle de Didier;

il dit qu'un évêque, Othon, gouverna l'église de Capoue de 1128 à 1133.

1. Ciampini, *Vet. mon.* (Pl. LIV).

1. Voy. I[er] volume, p. 222.

2. Voy. *Crowe and Cavalcaselle*, I, 63. — Monaco, *Dissertazione sulle varie vicende di S.-Angelo-in-formis.* Capua, 1839. — Hemans, *Mediæval Christianity*, 172. — Jameson, *History of our Lord.* — *Quast et Schultz Denkmäler der Kunst des mittelalters in Unter-Italien.* — Dresde, 1860. — Salazaro.

il fit encore reconstruire le monastère de Saint-Benoît et ordonna des mosaïques dans l'église.

Une partie des mosaïques de San-Giovanni ont été transportées à la cathédrale; elles représentent la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, les deux saints Jean qui l'accompagnent; les mots $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$, ainsi que le style de ces peintures, ne laissent pas de doute sur leur origine byzantine. Le dessin est incorrect, les attitudes d'une raideur désagréable, les draperies anguleuses.

MONTE-TIFATA.

Sur le flanc du Monte-Tifata, à peu de distance de Capoue, au milieu des ruines d'un temple de Diane, les princes lombards élevèrent une église à saint Michel; en 1065, Richard, prince de Capoue, l'échangea avec l'archevêque Hildebrand contre l'église Saint-Jean et la donna à Didier pour y construire un monastère de quarante moines. Cette église possède un souvenir de la dévotion des bénédictins envers la sainte Vierge : dans une des deux lunettes qui occupent l'arc central, dans celle du haut, on remarque un médaillon soutenu par deux anges et encadrant une madone à mi-corps. On y lit l'inscription « Mère de Dieu », tracée sur le fond d'azur. Cette madone est vêtue à la mode orientale, avec une robe surchargée d'ornements et de pierreries, avec une couronne et des barbes qui descendent de côté. Elle a les bras étendus, à moitié levés vers le ciel, dans l'attitude de la prière. Cette figure est d'une beauté majestueuse, et M. Salazaro l'a jugée digne d'être reproduite dans son ouvrage.

LA CAVA.

Bucelin, dans sa *Chronologie,* nous apprend que le célèbre monastère de la Cava fut dédié en 722 par Ratchis, roi des Lombards, et qu'en 776 la fille de ce prince, sainte Épiphane, non contente des richesses immenses dont ce couvent venait d'être doté, voulut s'y consacrer elle-même à la reine du ciel, sa patronne, et qu'elle lui resta fidèle jusqu'à son dernier jour.

FELLEGARA.

Fellegara, près de Reggio, possède une madone très-vénérée de cette dernière ville, dont les habitants viennent en grand nombre la visiter. Nous ignorons son origine, qui peut être fort ancienne, car Reggio, évangélisé par saint Paul lorsqu'on l'emmenait captif de Jérusalem à Rome, reçut de bonne heure la lumière chrétienne [1].

FOGGIA.

NOTRE-DAME-DES-SEPT-VOILES.

On vénère à Foggia une image de la sainte Vierge célèbre par les prodiges que le ciel se plut à opérer devant elle. Au mois de mars 1731, un violent tremblement de terre causa d'affreux ravages dans la Pouille. L'église collégiale surtout avait été totalement ruinée. Cette église possédait un antique et miraculeux tableau de la sainte Vierge; le temps en avait effacé toutes les couleurs, mais on ne le conservait pas moins avec grande vénération. Il était tout couvert d'argent, à l'exception de la tête, où l'on avait mis une glace et plusieurs voiles, d'où lui était venu le nom de Vierge-des-Sept-Voiles ou de *Vieille-Image.* A la suite des tremblements de terre, ce tableau fut transporté dans l'église des Capucins où le peuple allait se réfugier à ses pieds. Saint Alphonse de Liguori vint sur ces entrefaites et commença une neuvaine. Un soir, saint Alphonse monta sur l'autel pour examiner le tableau; en s'approchant il entra en extase: ce fut une vision

1. Gumppenberg, XI, 1445.

Catanzaro.
(calabre)

Dans le voisinage à deux Kil. de la station, on voit encastré dans une muraille sur le bord de la route, où cette image est l'objet de la dévotion des paysans, un très joli bas relief byzantin, d'une fine sculpture représentant la Vierge avec l'Enfant-Jésus. La Vierge a exactement le [redacted] costume de l'impératrice Théodora dans la mosaïque de Ravenne. l'Enfant Jésus est habillé comme un petit empereur romain de l'époque

Communication de M. Le Normand à l'Institut – Séance du 28 nov. 1879
Officiel du 3. Décembre.

de la sainte Vierge qui, pendant plus d'une heure, lui apparut sous des traits admirables. Quelques jours après, pendant qu'il prêchait, un rayon éclatant sortit de l'image et se fixa sur son front.

Voici l'attestation du prodige rendue par le saint lui-même :

« Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, et recteur majeur de la Congrégation du très-saint Rédempteur,

« A tous ceux qui verront et liront cette pièce, nous déclarons et attestons sous la foi du serment que, l'an 1731, prêchant publiquement à Foggia, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où se trouvait alors un grand tableau dont le milieu présente une ouverture ovale, couverte d'un voile noir, nous avons vu plusieurs fois et à des jours différents le visage de la bienheureuse vierge Marie, dite communément la *Vieille-Image*, sortir de ladite ouverture, et présentant les traits d'une jeune personne de treize ou quatorze ans, se mouvoir à droite et à gauche sous un voile blanc. De plus, nous affirmons que ce même visage, que nous regardions avec une grande dévotion, un délicieux sentiment de joie et non sans répandre des larmes, ne nous paraissait pas une peinture, mais une figure saillante, d'une parfaite carnation, comme celle d'une jeune personne qui se serait tournée de côté et d'autre; et dans le temps où nous la voyions, tout le peuple réuni pour entendre la parole de Dieu jouissait du même spectacle et se recommandait avec grande ferveur, avec cris et larmes, à la très-sainte mère de Dieu. En foi de quoi nous avons délivré cette attestation, munie de notre sceau. — 10 octobre 1777. »

MONTE-CASSINO.

SANTA-MARIA-DELLE-CINQUE-TORRI. — ABBAYE.

On ne saurait supposer que la sainte Vierge ait été oubliée au mont Cassin, ce sommet lumineux du moyen âge. En effet, dès la fin du VIIIe siècle[1], nous voyons l'abbé Teodemaro élever à San-Germano une église qui subsiste encore sous le nom de *Madonna-delle-Cinque-Torri*. « Cette petite église, dit M. Hubsch, située près de l'abbaye des bénédictins du mont Cassin, est d'une forme très-originale; son plan offre un carré parfait. La partie centrale est limitée, sur chacun des côtés, par deux colonnes surmontées d'arceaux et entourée complétement d'un collatéral, de sorte que les trois absides ne se rattachent pas directement à l'enceinte centrale. Même à l'extérieur, le carré parfait du plan est accusé nettement aux quatre angles, surmontés chacun d'une espèce de tour. Ce monument date de l'époque chrétienne primordiale et même du commencement de cette période, comme le prouvent les huit colonnes antiques parfaitement semblables en marbre blanc, avec chapiteaux romano-corinthiens qui s'y trouvent. L'arcature qui décore la façade ne se répète pas aux angles, ce qui ferait croire que le couronnement des angles est postérieur, mais les arcs-boutants ne permettent pas cette supposition. »

Cette église est à l'intérieur ornée de peintures avec légendes. On lit aussi ces quatre vers sur la tour centrale :

Sublatis tenebris, quia per te mundus habere
Lumen promerit, virgo et sanctissima Mater
Celsa tibi idcirco consurgunt templa per orbem
Et merito totis coleris celeberrima terris.

Au VIIIe siècle, Petronace de Brescia fit construire sur le mont Cipriano une abside en l'honneur de la sainte Vierge et des saints Faustin et Giovita.

L'abbé Mansone (986-96) continue plus tard ces traditions de fidélité à la sainte Vierge et nous le voyons ériger en son honneur une église qu'il embellit ensuite de peintures.

1. M. Hubsch, dans ses *Monuments de l'Architecture chrétienne*, lui donne même une date plus ancienne (p. 43).

On raconte qu'un moine du Mont-Cassin (1114), au moment de mourir, aperçut la sainte Vierge qui venait pour ainsi dire à sa rencontre et qu'en s'écriant : *Domina mea! Domina mea!* il expira.

Ce n'est pas seulement par les monuments d'architecture que la dévotion bénédictine se manifestait envers la sainte Vierge; mais tous les arts étaient invités à venir lui rendre hommage dans le célèbre monastère. M. Caravita, dans son excellent ouvrage [1], nous en a conservé de nombreux témoignages. Il décrit en outre avec soin un coffret émaillé qu'il attribue au xe siècle et qu'on peut voir dans la sacristie. On ne connaît positivement ni sa date ni le donataire ; on conjecture seulement qu'il fut apporté de Capoue à Monte-Cassino par l'abbé Aligerno. Ce coffret a une forme de sarcophage, avec les angles garnis de quatre colonnes en bronze doré, à bases circulaires, mais sans chapiteaux; ses dimensions sont 30 × 8 × 11. On voit sur ses faces plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge. L'*Adoration des mages*, où la sainte Vierge, assise sur un trône qui ressemble à un arc-en-ciel, reçoit les mages qui viennent à sa droite. (Pl. XL.) Elle choisit une pièce de monnaie dans les trésors qu'ils présentent. Elle est vêtue de vert et pose les pieds sur un escabeau. L'enfant Jésus, habillé en blanc, avec le nimbe crucifère sur la tête, étend la main pour bénir. Les mages portent : le premier un long manteau blanc, le second un bleu, le troisième un de couleurs variées ; ils sont coiffés d'une couronne singulière divisée en croix. Immédiatement après on voit la *Fuite en Égypte :* saint Joseph porte un nimbe à fond noir, un habit de pèlerin avec le bourdon terminé en forme de marteau ou de tau, comme les évêques de l'Église orientale. La sainte Vierge, assise sur une selle verte, porte un nimbe blanc et vert ; elle ouvre sa main droite et de sa gauche elle serre le petit Jésus sur son sein. L'enfant, couvert d'une tunique jaune, orné du nimbe crucifère, bénit de la main droite. Au personnage qu'on aperçoit après la sainte Vierge, on remarque un nimbe noir, une tunique verte, un manteau bleu céleste et une palme de la main gauche; de la droite, il semble presser le pas de la monture.

Sur les petits côtés du coffret, on a représenté la naissance et la mort du Christ.+ Dans la *Nativité*, la sainte Vierge, couronnée d'un nimbe blanc, étendue sur un lit un peu incliné, pose la tête sur un oreiller bleu pâle; elle disparaît presque sous une énorme couverture à bandes bleues, blanches et vertes. Au-dessus d'elle, on voit une étoile composée d'un cercle à rayons, la crèche avec les deux animaux et le Bambino, enveloppé de bandelettes vertes. Au pied du lit, saint Joseph assis, vêtu d'une longue robe blanche, met sa main devant ses yeux éblouis par la lumière qui émane de l'Enfant divin.

La quatrième face est occupée par cinq arcades romanes, dans l'une desquelles on voit encore la sainte Vierge. Elle est nimbée de jaune, porte une robe verte à larges manches fermée jusqu'au-dessous de la poitrine, une ceinture autour des reins, les mains ouvertes et les coudes serrés au corps en signe de prière. On voit par cette madone et par les sujets qui décorent les faces du coffret, qu'il est tout entier un monument de culte et de dévotion envers la mère de Dieu ; c'est pour cela que nous le décrivons ici, au lieu de nous en occuper dans le premier volume.

(Pl. XLVIII.)—M. Caravita, d'après le caractère de ces émaux, d'après celui surtout du crucifix, dont les pieds sont séparés, attribue ce coffret au xe ou xie siècle.

A la même époque nous devons rattacher le manuscrit n° 534, qui nous offre, page 200, une belle madone avec l'enfant. Cette madone, à mi-corps, occupe le champ de l'initiale D. Sur le nimbe on lit les mots Μήτηρ Θεοῦ.

Dans la chapelle du Crucifix, encore bien conservée et qui se trouve à égale distance entre l'amphithéâtre et les ruines de l'antique Cassino, on distingue une Vierge assise, avec le Bambino

1. *Codici ed arti a Monte-Cassino*, 1869.

+ La mort du Christ c'est sans doute la scène du Crucifiement reproduite pl. XLVIII laquelle planche est indiquée plus bas sans qu'on sache, à première pourquoi. D'après les deux sujets publiés (Adoration des Mages – Crucifiement) ce coffret paraît être d'un travail extrêmement grossier. Cette description du coffret se termine par une réflexion que je ne partage pas. Je serais tenté de dire que voir ainsi c'est voir à l'envers. alors Notre Sauveur n'est plus qu'un accessoire. - - - - -

sur les bras, ses deux pieds posés sur un escabeau. Cette fresque est très-détériorée, mais un médaillon à gauche, c'est-à-dire du côté de l'épître, est beaucoup mieux conservé. On y voit la sainte Vierge nimbée, enveloppée dans les plis d'un manteau violet qui couvre la tête; son visage respire la grâce et la piété; elle étend la main gauche et tient un lis de la droite comme symbole de son incomparable virginité. C'est la plus ancienne fresque antérieure à Didier.

Un des plus curieux manuscrits du Mont-Cassin, connu sous le n° 109, représente l'entrée dans la cour céleste du moine Grimoald, auteur du *Codex*. On y voit Notre-Seigneur assis[1] sur un trône d'une grande richesse, tenant un livre dans sa main gauche et bénissant de la droite. (Pl. CX.) D'un côté, saint Jean lui présente Grimoald, lequel est paré du nimbe carré des vivants et offre au Sauveur le livre dont il est l'auteur. On lit aux pieds : *Grimojaldus diaconus et monachus scriptor;* de l'autre côté, la sainte Vierge, relevant des deux bras les plis de son manteau, semble lui faire bon accueil et se réjouir de son arrivée. Ce tableau occupe le centre d'une initiale O, richement décorée en haut et en bas par des lions affrontés qui s'enchevêtrent dans les entrelacs de la bordure. C'est un des plus curieux sujets du XIe siècle que nous ayons pu recueillir; nous en devons communication à M. Caravita, préfet des archives, qui a bien voulu nous envoyer quelques calques, et auquel nous témoignons ici notre vive reconnaissance.

Jean III, devenu *preposito* du monastère de San-Liberatore, trouva l'église petite et obscure; il y fit des travaux, entre autres six autels sur l'un desquels[2] il plaça une Vierge en ivoire accompagnée de saints martyrs et confesseurs. Cette madone n'existe plus.

L'abbé Didier, dans la vaste basilique qu'il fit construire, n'oublia pas la sainte Vierge, à laquelle il dédia un autel à l'extrémité d'un des collatéraux.

Au moine Léon nous devons aussi un manuscrit d'homélies (n° 98), lequel, parmi ses miniatures, nous offre une Purification et une Mort de la sainte Vierge. Ces peintures sont belles comme ensemble et comme détails; on les croirait volontiers sorties du pinceau de Giotto.

Parmi les manuscrits du XIe siècle, citons encore le n° 99, où nous voyons l'Annonciation, l'Apparition de l'ange à saint Joseph, l'Adoration des mages et l'Ascension.

Tosti a reproduit l'*Annonciation* de ce manuscrit aux deux tiers et exactement dans son *Histoire du Mont-Cassin*. Le cadre se compose de deux arcades qui reposent sur des chapiteaux enrichis de feuilles et d'arabesques. La sainte Vierge, debout, a un bras levé, l'autre reposant sur sa poitrine; elle est drapée dans les larges plis d'un manteau qui retombe avec grâce sur le bras droit. La physionomie de la tête est pleine de douceur, son ovale irréprochable. Derrière la sainte Vierge est préparé un siége princier, de forme plutôt grecque que lombarde; l'ange, à gauche, étend le bras pour annoncer le message céleste. Cette composition, par sa perfection, sinon par son âge, qui est du XIe siècle, se rattache aux plus belles époques de l'art.

Comme spécimen du XIIe, nous citerons un manuscrit composé par un certain Boniface, diacre et moine; la sainte Vierge y figure dans une miniature du crucifiement.

Une collection curieuse et assez complète de ces manuscrits a été exposée à Rome en 1870; on y voyait entre autres une Annonciation du XIIe siècle, selon le type archaïque et dans le genre de celle de Pise, toutefois animée de phy-

1. Notre-Seigneur a les pieds nus. C'était un souvenir d'une mode antique qui voulait, à Rome, que les grands personnages, les sénateurs et même les empereurs n'eussent pas de souliers.

Notons aussi, à propos de l'âge qu'on donne au Sauveur, que l'iconographie le vieillit à mesure qu'on avance dans les siècles, et que le contraire paraît le plus souvent pour la sainte Vierge.

2. ..... super altare Ymago sanctissimæ Dei genitricis virginis Mariæ.

sionomies plus vives et avec plus de souplesse dans les plis.

MONOPOLI *(Près de Bari).*

Image de Madia, XI[e] siècle. — Romuald, évêque de Monopoli, démolit, vers 1075, le vieux temple pour le rebâtir; mais le bois ayant manqué pour la charpente, les travaux furent interrompus pendant des années. Romuald ne cessait d'invoquer la sainte Vierge au sujet de leur achèvement; une nuit elle apparut à un des habitants de la ville et l'avertit qu'il y avait des poutres sur le rivage à quelque distance de là. Averti de cette vision, Romuald refusa d'abord d'y croire, mais le même fait s'étant reproduit trois fois de suite, on se rendit au rivage où l'on trouva plus de trente poutres de la forme appelée *madia* par les gens du pays. En coupant les cordages qui retenaient ces espèces de radeaux, on découvrit une statue en bois de la mère de Dieu, artistement peinte, haute de quatre palmes (environ 0m,90) sur trois de large. Comme elle ressemble aux madones de saint Luc, beaucoup l'ont prise pour son œuvre; elle tient son fils du bras gauche et à ses pieds on voit deux personnages vêtus d'une cape noire, à la façon des moines basiliens.

On cite de nombreux miracles devant cette image. Un jour la sainte Vierge apparut sur une tour pour défendre son temple contre ses ennemis; les trésors ayant été pillés deux ou trois fois par des voleurs, elle rapporta toujours ce qui avait été enlevé. Un clerc dérobe un collier de la madone, mais il ne peut trouver la porte de sortie et se voit enfermé par une main mystérieuse; une mère obtient la guérison de son fils roué par accident, etc.[1].

Cette madone, qui passe pour être du XII[e] siècle, fut, en 1874, apportée à Naples et mise en vente. M. Salazaro en a fait faire une copie qu'il compte publier.

1. Gumppenberg, XI, 1203.

NAPLES.

Tous les étrangers s'étonnent, en visitant Naples, du petit nombre d'édifices anciens qu'on leur montre, et, ne fussent les cendres de Pompéi, les laves d'Herculanum, il semble que tous les anciens monuments auraient disparu; soit qu'il faille l'attribuer à la mauvaise qualité des matériaux employés, soit aux dévastations dont les rivages de l'Italie méridionale ont été si souvent le théâtre, ce fait nous explique à nous-même le peu d'efficacité de nos recherches pour la sainte Vierge. Naples renfermait jadis plus de cent églises dédiées à Marie, et dont la tradition reportait la fondation aux premiers temps du christianisme[1]. La plupart n'existent plus aujourd'hui et n'ont laissé qu'un souvenir historique de l'antique dévotion des Napolitains envers la mère de Dieu, dévotion dont leurs barcarolles nous répètent encore les pieux échos. Nous essaierons de recueillir ces rares souvenirs en les classant dans l'ordre où la chronologie les présente.

CATACOMBES.

Comme Rome, Naples possède de vastes catacombes, où la piété et les souvenirs de la foi primitive ne cessèrent pendant le moyen âge d'attirer les fidèles. On y voit beaucoup de peintures qui prouvent qu'elles n'ont jamais été abandonnées et qui rappellent aussi le culte de la sainte Vierge. Il est probable que les images de la mère de Dieu y parurent dès les premiers siècles. Mais aujourd'hui nous n'en pouvons plus citer que deux exemples qu'on attribue généralement au IX[e] siècle, — dans la catacombe de Saint-Janvier, — et dans celle de San-Gaudioso, dite della Sanità. Ce sont peut-être maintenant les monuments les plus intéressants de Naples au point de vue qui nous occupe. L'une a été assez maladroitement publiée dans le

1. Galante, *Guida a Napoli.*

journal périodique *I gigli a Maria*, l'autre a été reproduite par le père Garrucci et Bellerman[1]. M. l'abbé Galante croit sans hésitation cette dernière du VIIIe siècle.

DUOMO.

La cathédrale de Naples fut bâtie sur l'emplacement de deux temples, l'un dédié à Apollon, l'autre à Neptune. On dit que saint Aspreno, premier évêque de Naples, avait en ce lieu son église ; on ajoute que saint Étienne Ier les remplaça par un temple magnifique, appelé de son nom *Stefania*, et qu'après un incendie, son successeur, Étienne II, la fit reconstruire avec une nouvelle magnificence. A la cathédrale se rattache la basilique de Santa-Restituta, qu'on croit elle-même la cathédrale primitive, et qui forme comme une grande chapelle. Une tradition rapporte qu'elle fut fondée en 669, lorsque Constantin Pogonat vint à Naples dont les empereurs d'Orient étaient encore possesseurs. Ces souvenirs sont fort vagues. Selon Mazocchi, cette basilique serait elle-même l'antique Stéphanie de saint Étienne. On va jusqu'à dire qu'elle remonterait au grand Constantin et à sainte Hélène. Quoi qu'il en soit, l'église ancienne n'existe plus ou elle a disparu sous les restaurations modernes. A droite du chœur, au fond de la petite nef, s'ouvre la chapelle de Saint-Giovanni-in-Fonte, ancien baptistère du VIe siècle avec des mosaïques retouchées au XIIIe siècle. On y voit une madone de forme byzantine et de grandes proportions.

SANTA-MARIA-IN-PRINCIPIO.

Revenant à la basilique de Santa-Restituta, on visitera dans la cinquième chapelle à gauche le souterrain de *Santa-Maria-a-Principio*, ainsi nommé parce qu'il remonte aux âges apostoliques et qu'une tradition constante nous le signale comme le premier élevé à Naples en l'honneur de Marie. L'image de la sainte Vierge qu'on y voit aujourd'hui ne remonte pas au delà du XIIIe siècle, mais elle a dû remplacer une madone beaucoup plus ancienne. Champagnac prétend que la primitive avait été faite au VIIe siècle, voici l'inscription qui fait foi de la date :

Millenis trecentenis, undenis bisque retentis.

Si le mot *retentis* veut dire soustraire, de 1300 ôtez deux fois onze, vous trouvez 1278. S'il signifie au contraire une addition, on aura 1322 ; si le *bis* se rapporte seulement à deux ans, on formera les dates de 1309 ou 1313. De toute façon ce remaniement n'a pu avoir lieu plus tard que dans les premières années du XIVe siècle.

SAN-MARCIANO.

Près de l'ancienne cathédrale, dans un petit sanctuaire appelé San-Marciano, on allait vénérer une ancienne image de la sainte Vierge qui paraissait antérieure au XIIe siècle. Cette peinture est aujourd'hui détruite, mais Mazocchi la reproduit exactement dans son livre *de Cultu SS. Episcoporum Ecclesiæ Neapolitanæ.*

SANTA-MARIA-IN-COSMEDIN.

On ne compte plus à Naples que quatorze églises dédiées à la sainte Vierge, et de ce nombre Sainte-Marie-in-Cosmedin. Son origine se perd dans l'obscurité des premiers siècles de l'Église [1], l'on croit que c'est une de celles fondées par Constantin. Son histoire compte beaucoup de siècles, ses vicissitudes furent nombreuses et ses souvenirs sont glorieux. Mais de

1. Katakomben zu Neapel.

1. M. l'abbé Galante, si instruit et en même temps si modeste, nous écrivait, au sujet de ce sanctuaire, qu'il n'avait pu, comme pour Notre-Dame-della-Stella, reconnaître encore l'époque de sa fondation.

tant de monuments de sculpture et de peinture, de tombes d'hommes illustres, il reste à peine quelques débris. Elle devint église paroissiale à la fin du XIVe siècle. L'image de la madone qu'on y vénère paraît postérieure au XIIe siècle.

SANTA-MARIA-DELLA-SANITA.

La vaste basilique de *Santa-Maria-della-Sanità* tire son nom, soit de la salubrité de l'air qu'on y respire, soit des nombreuses guérisons qui y ont été obtenues par l'intercession de Marie. Après beaucoup de vicissitudes, comme cette église était hors de la ville et fort exposée en temps de guerre, au IXe siècle on en retira les corps des saints qu'on y conservait, et on les transporta dans l'intérieur des murailles. Alors l'église fut abandonnée et la charrue passa sur son emplacement. Au XVIe siècle on y bâtit une maison des champs ; mais plus tard on convertit cette maison en une cantine, sur le mur de laquelle on plaça une statue de la Vierge. Un certain Josué l'ayant pris à bail en fit alors une écurie. Un éboulement descendu de la montagne voisine renversa tout l'édifice et tua le propriétaire et sa famille. Son neveu le rétablit avec la même destination ; il mourut aussi de mort violente. Saisi de tous ces événements, l'héritier songea à y rétablir le culte de la sainte Vierge ; après avoir purifié ce lieu, il y alluma une lampe qui devait brûler toujours ; il attira un grand concours de peuple et fut la cause de beaucoup de grâces. Puis on y éleva un autel, et, peu de temps après, le cardinal-archevêque B. Paolo d'Arezzo en fit don aux dominicains qui élevèrent le temple qu'on y voit aujourd'hui.

SANTA-MARIA-MAGGIORE.

Santa-Maria-Maggiore fut construite en 524 sur les ruines d'un temple de Diane dont il reste quelques fragments dans le campanile et un griffon près l'*edicola Viaria.* Saint Pomponius lui donna dès lors le nom de la sainte Vierge et, d'après son ordre direct, on y érigea une diaconie qu'illustra le diacre saint Athanase le Grand. Comme l'église menaçait ruine en 1653, elle fut reconstruite par les Minimes. Elle est devenue une des plus belles de la ville.

SANT-AGNELLO-MAGGIORE.

La basilique de Sant-Agnello-Maggiore remplaça un petit édicule consacré au VIe siècle à la sainte Vierge et qui s'appelait *Santa-Maria-della-Mercede.* Mais depuis que saint Agnellus se montra sur un iris à sept cercles, l'église prit le nom de *Santa-Maria-dei-Sette-Cieli.*

En 515 vivaient à Naples deux époux qui comptaient sainte Lucie parmi leurs ancêtres et qui eurent pour fils saint Agnellus. N'ayant pas encore d'enfant ils s'étaient adressés, dans une église voisine de leur demeure, à la sainte Vierge qui apparut à Jeanne l'épouse, et lui dit : « Aie confiance, ma fille, tu auras un fils ; appelle-le Agnellus, et il édifiera son siècle par la douceur de ses mœurs. Il vivra dans cette église et il sera l'intermédiaire de beaucoup de faveurs que j'accorderai à Naples. » Quand elle eut obtenu ce fils, objet de tous leurs désirs, elle l'offrit à la sainte Vierge le vingtième jour après sa naissance. Lors de sa présentation l'enfant prononça distinctement les mots *Ave Maria.* Agnellus, voulant mener une vie plus parfaite, se retira dans une solitude ; mais la sainte Vierge lui apparut et lui ordonna de retourner parmi les hommes, ajoutant qu'un jour d'exercice de la charité lui plaisait plus que cent années de réclusion dans une grotte solitaire. Il revint donc dans la ville et Naples l'admira et eut confiance dans l'image devant laquelle la sainte Vierge avait accordé un pareil enfant. On ignore l'époque où l'image fut placée sur l'autel ; mais on affirme que saint Sylvestre avait dit la messe devant cette image, laquelle, d'après cela, aurait existé deux cents ans

avant Agnellus. Toutefois celle qu'on vénère aujourd'hui est d'apparence byzantine.

SANTA-MARIA-DONNA-REGINA.

Ce sanctuaire remonte au VIIIe siècle; un parchemin grec de 780 fait mention d'un cloître de Vierges dit de Santo-Pietro-di-Monte-Donna-Regina.

SANTA-MARIA-IN-PIAZZA.

Cette église ne conserve rien de son origine que la précieuse pierre sépulcrale de Buono, duc de Naples au VIIIe siècle, et celle de la consécration de l'antique église, dont un fragment est actuellement dans le souterrain ; on dit qu'à l'autel de la Crèche on trouve sur la muraille des restes de mosaïque en partie au-dessus du sol et en partie au-dessous. M. Salazaro en attribue la fondation au IVe siècle.

COUVENT DES CARMES.

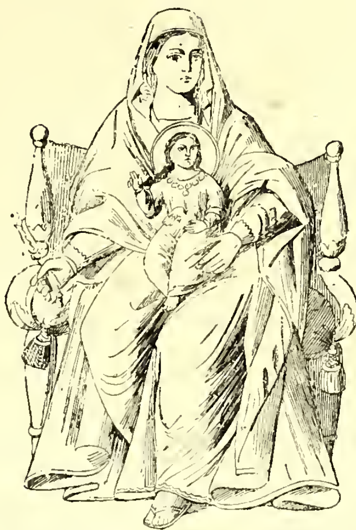
L'image de Santa-Maria-de-Miraculis, attribuée à saint Luc et apportée à Naples par Constance, mère de l'empereur Conrad (1093-1152), est actuellement au couvent des Carmes. Elle devint célèbre par de nombreux miracles; ainsi au Jubilé de l'an 1500, quand elle fut apportée à Rome, la sainte Vierge répandit pendant toute la route une foule continue de miracles sur ceux qui l'imploraient. Elle s'appelle aussi Santa-Maria-della-Bruna ou del-Carmine[1].

SANTA-MARIA-DEI-MUSCHINI.

Cette petite église, fondée au XIIe siècle par Sergius Muschino et sa femme, fut reconstruite au XVIe siècle dans la forme où nous la voyons à présent. Il n'y reste d'antique sur le grand autel qu'une statue de la sainte Vierge, en bois, à la figure mauresque, et qui fut retrouvée au XVIe siècle, sans l'enfant, dans les décombres du cimetière qui est au-dessous.

SANTA-MARIA-DI-PIEDIGROTTA.

Ce sanctuaire fut élevé en l'honneur de la sainte Vierge sur les ruines d'un temple païen. Elle existait certainement avant 1207. Cela résulte d'un acte de translation des reliques de



Santa-Maria-di-Piedigrotta, d'après une gravure.
(Collection Lacroix.)

sainte Julienne qui furent transférées de Cumes à Naples et placées, provisoirement, dans l'église de Santa-Maria-di-Piedigrotta. Au 8 septembre 1353, la sainte Vierge apparut en même temps à trois personnes, et les engagea à construire une église plus grande à côté de celle qui existait. Lorsque l'on en creusa les fondations, on y trouva la statue de la sainte Vierge qu'on y voit encore dans un tabernacle de marbre, sur le grand autel. Elle est en bois et du XIIe siècle. Les chanoines réguliers de Latran, qui en faisaient le service, ont été expulsés en 1865.

1. Voy. Northcote, *Sanct. of. Mad.*

SANTA-MARIA-A-CAPPELLA-VECCHIA.

On ne connaît pas l'antique origine de cette église, qui probablement reçut ce nom de Cappella du voisinage d'un antre de Mitra; on sait seulement qu'un certain Jean, archidiacre de l'église de Naples, y avait des droits. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1134, les basiliens s'y établirent après la destruction de leur monastère, qui était près de Saint-Pierre-ès-liens.

SANTA-MARIA-D'AGNONE.

Cette église se trouve dans une ruelle qui s'ouvre à gauche dans la rue Sainte-Sophie. Agnone est une ville antique de l'Abbruzze, qui possédait le fameux sanctuaire Santa-Maria-della-Noce. Un pieux Napolitain, après y avoir obtenu de grandes grâces, édifia sous ce vocable une église à la mère de Dieu. La Vierge miraculeuse d'Agnone fut transportée dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, à Caponapoli, et placée au-dessus de la porte de la sacristie. L'image qu'on y voit, peinte sur bois, passe pour être du IX[e] siècle, mais l'abbé Galante ne la croit pas si ancienne.

SANTA-MARIA-DELLA-STELLA.

Il y avait près de la porte Saint-Janvier une petite chapelle et une image miraculeuse connue sous le titre de Madonna-della-Stella, devant laquelle une lampe était perpétuellement allumée. En 1553, lorsque la reconstruction des murailles de la ville fit démolir ce petit édifice, l'image miraculeuse fut transportée dans l'église de la Miséricorde. On ignore l'âge de la madone, mais elle paraît postérieure au XII[e] siècle.

Divers. — Citons encore parmi les plus anciennes madones de Naples : Santa-Maria-Intercede, peinture murale; *Santa-Maria-di-Pugliano*, Santa-Maria-di-Costantinopoli, sur bois; Santo-Giovanni, Giovenasso, XI[e] siècle; Campigliano; Ogliarca, etc.

NOCERA.

Une femme recommandable par ses vertus vivait dans une vallée du royaume de Naples, entre les monts Solano et Albino. Elle vit en songe la sainte Vierge et raconta sa vision à son mari, qui lui défendit d'en parler. Au bout de deux ans un ange lui apparut pendant son sommeil allumant trois feux, et, y jetant de l'encens, prononça ces mots : « Dis au peuple qu'il fouille, et il trouvera les traces d'un sanctuaire caché. » Cette fois elle n'en parla pas à son mari, mais elle répandit cette nouvelle qui trouva plusieurs croyants; le peuple se porta en foule au lieu indiqué par l'ange et y trouva un vieux chêne aux larges rameaux; une partie donna de bonnes raisons pour conserver ce chêne séculaire, mais d'autres plus sages en décidèrent l'abatage. Après l'avoir arraché avec ses racines, on vit l'entrée d'une vieille citerne. Une nouvelle apparition de la Vierge dit à cette femme de chercher encore, et l'on exhuma les ruines d'un ancien sanctuaire, des fragments de lampe et une image de la sainte Vierge, qui fut placée sur l'autel principal avec beaucoup de reliques de saints. Ces reliques, renfermées dans une boîte d'ivoire, consistaient en cheveux et en un morceau de la ceinture de la sainte Vierge. On trouva encore une fiole de verre pleine de son lait. On n'a pu retrouver l'année de cette découverte, mais des indulgences données en 1061 par le pape Nicolas, en 1076 par Alexandre, en 1079 par Grégoire, en 1086, par Victor, et, en 1091, par Urbain, en constatent la réalité. La madone elle-même porte les caractères du XI[e] siècle[1].

1. Gumpp. XI, 1389.

Gerace. Cathédrale.

Ivi, in una cappella si conserva un' antica tavola rappresentante la Vergine Maria detta di Costantinopoli, per significare nella mente de' credenti che di là vienne la prima immagine della Madre di Dio. È una di quelle pitture annerite dal Tempo, e delle quali, per la poca importanza artistica non si può con precisione assegnare il Tempo in che furono operati.

Salazare.

OTRANTE.

Dans les environs d'Otrante s'avance le célèbre promontoire de Santa-Maria-di-Leuca ou de Finisterræ. Il est voisin de la ville d'Alessano qu'on croit fondée au XIe siècle, par Alexis Comnène. Un sanctuaire a été élevé sur ce cap en l'honneur de la sainte Vierge.

TARENTE.

Image de Sainte-Marie-du-Peuple. — La tradition constate que cette sainte image de la mère de Dieu est aussi ancienne que la foi chrétienne. Saint Cataldus, premier apôtre et évêque de Tarente, trouva, à son arrivée, la ville vouée au culte de Vénus. La statue de cette déesse, qu'il aperçut sur l'autel, excita d'abord son dégoût, puis sa colère. L'évêque, dans un discours remarquable, prouva aux habitants que c'était une honte d'offrir de l'encens à cette déesse infâme; il la fit enlever de l'autel et mit à sa place la statue de la Vierge, bien plus digne de tels honneurs. On dit que c'est cette statue qui est aujourd'hui si célèbre à Tarente par les miracles qui se font à ses pieds. (Gumpp.)

RAVELLO.

A Ravello, près d'Amalfi, on conserve au couvent de la Trinité un fragment de sarcophage dans lequel apparaît la sainte Vierge; c'est une adoration des mages : Marie est assise sur un siége à dossier et tient le Sauveur dans ses bras[1].

MONASTÈRE SAINT-VINCENT.

Dans les montagnes où le Vulturne prend sa source il existait au VIIIe siècle un monastère dédié à saint Vincent; dans l'abside de l'église Saint-Martin, qui en faisait partie, on éleva en 718 un autel à la sainte Vierge.

SALERNE.

Dès le VIIIe siècle, Salerne peut se vanter de posséder un sanctuaire dédié à la sainte Vierge; ce fait nous est révélé par l'histoire d'Arigise II, duc de Bénévent, qui mourut en 785 et qu'on enterra près d'une église portant ce glorieux vocable. Les évêques semblent avoir eu un culte spécial pour Marie (866), l'évêque Rachénald passait les jours et les nuits en prière dans ce sanctuaire. (Pertz, *Script.*, III, 481 et 520.)

L'évêque Bernard reçut même le privilége d'une vision extraordinaire; la nuit, pendant qu'il priait avec ardeur, la sainte Vierge lui apparut au milieu d'un cortége de vierges et environnée d'une splendeur merveilleuse. Bernard saisi de frayeur se prosterna la face contre terre; une des vierges prenant alors la parole : « Ma très-douce maîtresse, dit-elle, nous te recommandons ce serviteur. — J'ai prié, répondit la mère de Dieu, j'ai prié mon Fils et Seigneur de le recevoir dans l'assemblée des confesseurs et il m'a pieusement exaucée! » En disant ces mots elle disparut pour retourner au ciel. Le diacre, témoin de ce prodige, convoqua aussitôt le peuple, qui trouva l'évêque encore en extase devant l'autel. (*Id.*, 517.)

Nous devons signaler à Salerne comme sculpture du XIe siècle le *paliotto* d'ivoire qu'on y conserve, et qui nous offre plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge, les noces de Cana, la Nativité, etc.

SCALA.

La basilique de Scala, ville située à 5 kilomètres d'Amalfi, possède dans sa crypte une ancienne image de la sainte Vierge.

1. De Rossi, *Bull.*, 1868. — *Archives des Missions scientifiques*, III, 489.

SANCTUAIRES DE SICILE.

Le culte de la sainte Vierge a commencé, en Sicile, avec la foi chrétienne et explique ainsi comment beaucoup d'églises, dédiées par ses anciens habitants à Notre-Dame, furent construites avec les pierres, les marbres, les colonnes, les chapiteaux enlevés aux temples païens. L'église de Catane fut faite avec les colonnes de marbre des anciens Thermes, celles de Salerne, de Monreale et d'autres lieux furent construites avec les débris de nombreux temples païens qui devenaient ainsi les trophées de l'idolâtrie renversée. On ne peut imaginer combien de temples païens furent en Sicile transformés en sanctuaires de la sainte Vierge. Le fameux temple de Neptune, sur le promontoire de Peloro qui porte aujourd'hui le nom de Faro, devint une église de l'Assomption; on dit que l'église de Messine fut édifiée avec ses colonnes. L'église de la *Madonna-della-grotta* s'éleva sur les ruines d'un temple de Diane. Saint Grégoire consacra à la sainte Vierge le magnifique temple de Jupiter situé hors les murs, un temple de Vénus devint l'église de *Santa-Maria-di-Valverde*, un temple de Neptune près du port, l'église de *Santa-Vergine-Annunziata*. Le temple de Pollux, l'église de la *Madonna-del-Rimedio*.

L'antique porte méridionale de Messine perdant son nom de Janus prit celui de la sainte Vierge. On ne saurait énumérer le nombre de couvents qui, dès le temps de saint Grégoire le Grand, avaient pris le nom de la sainte Vierge.

Saint Pierre envoya d'Antioche en Sicile Martin et Pancrace pour y prêcher l'Évangile et y jeter les premiers fondements du christianisme. Martin, évêque de Syracuse, avait apporté avec lui une image de la sainte Vierge qui lui servit à conquérir les âmes à la foi; c'était pour lui une arme avec laquelle il renversait les idoles, défendait les siens contre les attaques du démon, et opérait beaucoup de guérisons miraculeuses. Il déposa cette image dans une de ces grottes qui alors s'appelaient Pelopia et qui ont pris le nom de l'apôtre saint Jean à cause de l'église qui a été bâtie au-dessus. Elle est située dans la partie la plus basse de l'antique Acradina. Là, saint Martin prêchait, baptisait et offrait le saint sacrifice de la messe sous la protection de la Reine du ciel. On voit encore dans ces grottes beaucoup d'images peintes de la sainte Vierge, mais on n'est pas certain qu'il y en ait de semblables à celle de saint Martin. Pancrace, qui devint évêque de Taormine, avait été dans son enfance présenté au Christ lui-même par ses parents. On ne doute donc pas qu'il ait vu la sainte Vierge. Arrivé à Taormine, il lui dédia une église et y plaça son image en la déclarant sa protectrice particulière. C'est chose surprenante de voir les grands travaux entrepris par le saint évêque et le nombre de conversions qu'il opéra par le moyen de cette image. Une fois, la portant lui-même sur les remparts de la ville assiégée, il cria : Victoire! victoire! et les éléments déchaînés renversèrent l'ennemi. Celui-ci, terrifié par le prodige, se jeta aux pieds de l'évêque et lui demanda le baptême.

Taormine possédait une autre image de la sainte Vierge que l'on disait n'avoir pas été peinte de la main des hommes, dont on ignore l'origine, mais dont Théophane, évêque de Taormine, parle dans une homélie sur la transfiguration.

Au mont *Erix* actuellement *Trapani*, Vénus avait un temple vers l'orient; les fidèles, pour arracher les adorateurs à cette déesse, bâtirent, dit-on, à l'occident, un temple dédié à la plus

pure des Vierges; ce qu'il y a de certain c'est que le souverain Pontife, pour déraciner quelques superstitions qui duraient encore dans la ville de Trapani, lui envoya une très-belle statue de la mère de Dieu tenant son divin fils dans ses bras et qui est actuellement dans l'église Majeure; on l'appelle Madone-de-l'Étoile, parce qu'une étoile est gravée sur la partie de son manteau qui lui couvre le front.

La ville d'Enna, aujourd'hui Castrogiovanni, possédait un temple de Cérès dont on voit encore les ruines au levant de la montagne. Les nouveaux fidèles lui opposèrent un sanctuaire dédié à celle qui a donné au monde le mystique froment; cependant la superstition ne fut pas encore détruite, et l'image de Cérès figurait encore sur les enseignes de la ville couronnée d'épis de blé. Les ruines du temple antique ébranlaient la foi dans ceux où elle n'était pas encore bien affermie, et ils célébraient au mois de juillet la fête de Cérès. Pour la faire oublier, le clergé et les magistrats de la ville, devenus chrétiens, instituèrent au 2 juillet une fête solennelle avec procession en l'honneur de la nouvelle Cérès. On portait dans cette procession la statue de la sainte Vierge, de l'église Majeure à l'église de Porto-Salvo située à l'autre extrémité de la ville. On substitua l'image de la Vierge à celle de Cérès et on effaça ainsi les dernières traces de l'idolâtrie.

Le nombre des chrétiens croissant, celui des églises dédiées à la sainte Vierge s'accroissait également; une des plus belles fut élevée à Syracuse, en l'honneur de la Reine des cieux, par Bélisaire, noble et riche chevalier, et solennellement consacrée par Euxius, évêque, en l'an 200 de l'ère chrétienne. En 238 Publicus, un des premiers citoyens de la ville de Lentini, éleva un temple à la sainte Vierge près d'une rivière qu'on appelait alors Assia, assez loin de la ville, et s'y retira lors de la persécution de Maxime. Dans le même lieu, vers l'an 260, sainte Thècle appartenant à une famille illustre transforma un temple d'idoles placé au milieu de la ville en une église dédiée à la sainte Vierge.

A Syracuse, en 690, Théodore, second évêque de la ville, érigea une église à la sainte Vierge, sur le modèle de celle que l'impératrice Pulchérie lui avait élevée à Constantinople.

On peut juger, par ce que nous venons de dire, quelle a été l'influence de la sainte Vierge pour déraciner le culte des faux dieux. Malheureusement les guerres et les désastres auxquels la Sicile fut si souvent en proie en ont détruit le souvenir particulier, quoiqu'il soit certain, dès l'origine du christianisme, que beaucoup d'églises furent dédiées à la sainte Vierge. Le moine Nil, dans sa *Vie de saint Philarète,* dont le manuscrit se conserve dans la bibliothèque de Saint-Sauveur à Messine, constate qu'il y a beaucoup de temples sous le vocable des saints et que les plus beaux sont sous celui de la sainte Vierge.

En 715, Catane possédait une célèbre église de la sainte Vierge dont on parle dans la *Vie de saint Léon,* évêque de cette ville.

A Girgenti, en 510, une église et un beau monastère furent fondés en l'honneur de la sainte Vierge, ainsi qu'on le voit dans la *Vie de saint Grégoire,* évêque de Girgenti. Nous nous bornons à rappeler les églises dédiées à la sainte Vierge dans les temps les plus anciens, car il serait impossible de dire les églises et les sanctuaires où elle a été honorée. Y a-t-il une ville, un château, un bourg, une montagne, une vallée, un pont, un bois ou une campagne où l'on ne trouve une église, un autel ou enfin une peinture de la Vierge? Camerino, Segeste, Triocala, Alesa étaient en Sicile de nobles et antiques cités; elles gisent sous la poussière de leurs propres ruines, mais les sanctuaires de la sainte Vierge ont survécu. Il est vrai que, pendant les deux cents ans de la domination des Sarrasins, beaucoup furent détruits; mais alors même les fidèles, pour soustraire aux barbares les images, statues et peintures de la sainte Vierge, les cachèrent dans des grottes ou d'autres lieux sous terre; c'est probablement une de ces statues que sur la révélation de la sainte Vierge elle-même on trouva dans la ville de Marsala une statue dite Santa-Maria-della-Cava. De même un tableau

peint, représentant le transito de la Vierge, fut découvert dans une profonde grotte de Gibilrossa, voisine de Palerme, au-dessus de laquelle existait une belle église détruite par les Sarrasins. On ne doute pas que la sainte Vierge, émue de la piété des Siciliens, n'ait suscité, pour chasser les barbares, le comte Roger, qui portait sur son étendard de guerre l'image de la glorieuse mère du Dieu des armées. Les Siciliens, voulant exprimer à leur puissante protectrice leur reconnaissance pour les avoir délivrés de la servitude, lui élevèrent après la victoire un nombre infini d'églises, telles que les cathédrales de Messine, Syracuse, Catane, Monreale, qu'ils dotèrent magnifiquement, et une foule d'autres non moins somptueuses. Lorsque les anciens siciliens apprenaient que la sainte Vierge était vénérée sous quelque titre, ils lui élevaient un sanctuaire sous ce vocable. C'est ainsi qu'ils eurent leur église de Blaquernes, à l'imitation de celle élevée à Constantinople par Pulchérie, — l'église de Jérusalem, — celles de Sainte-Marie-Majeure à Rome, — de Lorette de Monserrat, donnèrent lieu à leurs copies en Sicile[1].

CATANE.

SAINTE-AGATHE.

Les habitants idolâtres de Catane avaient, à l'époque païenne, une grande vénération pour un tableau représentant une vierge qui tenait un enfant dans ses mains, et le portaient par la ville en triomphe, chaque année à certains jours. Ils voulaient, disaient-ils, honorer ainsi une vierge qui enfanterait un fils en conservant sa virginité. Tel est le récit que nous a conservé Carthagena[2]. Les jésuites de Catane en possèdent une copie. Quant à l'original, le père recteur de la Société dit qu'il a disparu sous la domination des Sarrasins en Sicile. Après l'expulsion des Maures, l'église dédiée à la sainte Vierge où on la conservait fut rebâtie et consacrée en 1094 à sainte Agathe. Il s'y opéra des miracles.

1. *Cajetano*, Raguagli delli ritratti della SS. Vergine di Sicilia, 1664.

2. *Homélie* 7, livre VI.

SANTA-MARIA-DE-NOVA-LUCE.

En 1169, à la vigile de la fête de sainte Agathe, un tremblement de terre formidable renversa ou endommagea toutes les maisons de Catane; 15,000 personnes environ y périrent. Pierre de Bloiset, Hugon, nous apprennent que ceux qui survécurent au désastre entendirent une voix céleste qui disait : *Salvum te fac in monte*, « Cherchez votre salut sur la montagne ». Là une brillante lumière les éblouit, et lorsque l'éclat eut disparu, ils trouvèrent l'image de la mère de Dieu, et élevèrent dans ce lieu une église dédiée à la sainte Vierge. Depuis les fléaux cessèrent.

CEFALU.

Parmi les plus vieilles mosaïques de l'école gréco-normande figurent celles de la cathédrale de Cefalù que fonda l'archevêque de Messine, Hugo, en 1131. Une inscription dans l'abside nous rappelle que les mosaïques eurent le roi Roger pour ordonnateur en 1148. Parmi les sujets qu'elles représentent, on voit la sainte Vierge entre les prophètes Joël, Amos et une double rangée de saints. Les mosaïques sont très-supérieures à celles contemporaines de Rome, comme composition et comme dessin. Les draperies sont bien entendues et rappellent l'élégance des temps antiques.

MESSINE.

DÔME.

Samperi assure que le dôme de Messine fut à l'origine dédié à l'Assomption[1]. Après que le

1. Baronius, dans les notes du *Martyrologe*, écrit que

comte Roger l'eut fait reconstruire, cette église s'appela Santa-Maria-Nuova. L'antique image de Santa-Maria-Assunta, dans l'ancien dôme, possédait une chapelle spéciale, aujourd'hui elle accompagne la Madonna-della-Lettera. Il y avait une foire à l'occasion de l'Assomption, où l'on amenait pour le bénir l'étendard du comte Roger. La madone elle-même était portée à cheval en procession. Samperi en donne une gravure d'après laquelle ce tableau ne serait pas très-ancien. La sainte Vierge est étendue dans le bas sur son lit funèbre, tandis que Notre-Seigneur au milieu des nuages et des anges la transporte au ciel.

Santa-Maria-della-Lettera. — Une tradition de l'église de Messine lui donne l'honneur d'avoir été fondée par saint Paul lui-même : saint Jean Chrysostôme, dans la seconde homélie de l'Épître aux Romains, rappelle ce souvenir « *ter in Siciliam profectus est* ». La tradition ajoute que le saint docteur dans un de ses discours prêcha sur la Passion et la Mort du Sauveur, et dans un autre de la sainte Vierge et de l'incarnation du Verbe. Il leur parla avec tant de feu que les Messinois conçurent une grande dévotion envers la mère de Dieu, et, apprenant qu'elle vivait encore à Jérusalem, ils prièrent saint Paul de mener vers elle une députation qu'ils lui enverraient; ne pouvant s'y rendre tous, leurs ambassadeurs iraient la vénérer de leur part et mettraient leur cité sous sa protection. Saint Paul consentit, le voyage fut entrepris et les ambassadeurs arrivèrent en présence de la mère de Dieu; on peut s'imaginer leur joie, surtout quand ils se virent reçus avec tant de bonté et qu'ils obtinrent de Marie une lettre écrite de sa propre main aux Messinois. Cette lettre, transcrite d'abord de l'hébreu en langue grecque, fut enfin traduite en latin de la manière suivante :

« Maria Virgo Joachim filia, Dei humillima, Christi Jesu crucifixi mater, ex tribu Juda, stirpe David, Messanensibus omnibus salutem et Dei Patris omnipotentis benedictionem.

» Vos omnes fide magna legatos ac nuntios per publicum documentum ad nos misisse constat : filium nostrum Dei genitum, Deum, et hominem esse fatemini et in cœlum post suam resurrectionem ascendisse, Pauli electi predicatione mediante viam veritatis agnoscentes. Ob quod vos, et ipsam civitatem benedicimus cujus perpetuam protectricem nos esse volumus. Anno Filii nostri XLII indictione I. III nonas iulij. luna XXVI, feria V. ex Hierosolymis. »

Cajetano, en rappelant cette tradition et cette lettre, renvoie à l'ouvrage de Paolo Belli, intitulé « *Gloria Messanensium* »; il prétend qu'on y trouve des preuves certaines de cet événement. Il ajoute que la peinture de la madone appelée communément *del Litterio* vient d'Antioche et fut peinte par saint Luc. On y lit au-dessous en grec cette inscription : « La mère de Dieu prompte à exaucer. » Samperi affirme que cette madone est très-ancienne et même, lui aussi, qu'elle fut peinte par saint Luc. Elle se trouvait jadis dans une des chapelles du dôme, à gauche de la nef, sous l'orgue, et au milieu d'une riche décoration. Ce qui prouve l'antiquité de ce culte ce sont les nombreuses copies anciennes elles-mêmes, qu'on conserve dans une quantité d'églises et jusqu'en Bohême. Des faveurs insignes furent obtenues pour Messine devant cette image, notamment une défaite des Sarrasins au XIe siècle, la retraite des Français qui assiégeaient la ville en 1300, la délivrance de la peste, etc. La fête de Santa-Maria-del-Litterio se célébrait le 8 septembre.

Flavius Lucius, contemporain de saint Jérôme, mentionne cette fameuse lettre au dire de Samperi : *Beate Virginis Mariæ, missa prius ab eadem dulci epistola.* Il ajoute que cette lettre fut retrouvée dans les archives : *Hoc tempore in tabulario Messanensi reperta est quædam epistola hebraicè exarata à B. Virgine ad eosdem cives Messanenses*[1]. Égarée de nou-

les Huns fêtaient l'Assomption et qu'ils appelaient ce jour le jour de la Dame.

1. Ces fragments furent retrouvés au XVIIe siècle, dans

veau, la lettre fut retrouvée par Constantin Lascaris qui la traduisit en latin. Il est bien possible que les dernières lignes qui contiennent la date, l'indiction, aient été ajoutées postérieurement et reproduites dans la traduction de Lascaris. En 1608 on en découvrit une très-ancienne copie dans les archives de Bologne.

Diverses Madones dans le Dôme. — Outre les deux célèbres madones qu'on vénère dans cette cathédrale, l'image de la mère de Dieu est plusieurs fois répétée sur ses murs : 1° Dans l'abside du milieu, dont les peintures sont les mieux conservées, on voit Éléonore, femme de Frédéric d'Aragon, et la reine Élisabeth, épouse de Pierre d'Aragon, à genoux devant un trône où sont assis le Sauveur et la sainte Vierge, au milieu d'un cortége d'anges et de saints. Cette Vierge s'appelle la Madonna-della-Ciambretta, ce qui veut dire de la servante, elle était autrefois l'objet d'un culte assidu, elle tient un rouleau en main qui représente, dit-on, la fameuse lettre; 2° la Madonna-Odegitria est très-populaire à Palerme comme le prouvent les *ex-voto* qui l'entourent; 3° la Madonna-della-Grazie, antique peinture grecque et d'un aspect vénérable, est au-dessus de la porte principale; elle tient le divin enfant sur le bras; on ne manquait pas de la saluer à la sortie du Dôme; 4° dans la cathédrale de Messine au-dessus de la voûte hémisphérique de la chapelle du Saint-Sacrement, nous apercevons dans le fond d'or qui l'entoure une gigantesque madone d'au moins quatre mètres de hauteur. Elle est assise sur un siége à quatre pieds, à dossier et muni d'un escabeau, elle porte le costume traditionnel byzantin. L'enfant Jésus bénit de la main droite et tient un livre de la gauche. De chaque côté du trône, deux anges servent d'acolytes, et au delà deux saints complètent l'ornement de la tribune.

l'antique bibliothèque Fuldense, et acceptés par des érudits.

MADONNA-D'ITRIA-DE'PERICOLI.

Cette madone se vénère dans l'église de Saint-Jean des chevaliers de Jérusalem. On dit qu'elle fût apportée de Jérusalem. Elle se trouve au-dessus du maître-autel dans une sorte de niche. Autrefois elle était suspendue à un pilastre de la vieille église dont l'incendie la respecta en 1589. A Santa-Catarina-de'-Greci, on voit beaucoup d'images byzantines et notamment le tableau dont Samperi donne la gravure. Une madone d'Itria se voit aussi dans l'église de la confrérie des maçons.

SANTA-MARIA-DELLA-SCALA.

Pendant que Frédéric gouvernait en Sicile, il arriva de Palestine au port de Messine un navire qui portait une image de la sainte Vierge, peinte sur bois. Au moment où les mariniers songeaient à repartir en profitant du temps favorable, une force mystérieuse plus puissante que de grosses chaînes retint l'embarcation. Les matelots étonnés appelèrent au secours et demandèrent à plusieurs galères de les remorquer à coups d'aviron. Toutes les manœuvres furent vaines. Le pilote et les compagnons pensèrent alors que la sainte Vierge leur manifestait ainsi son désir de voir l'image demeurer à Messine; ils allèrent raconter ce fait à l'archevêque qui le reporta au roi Frédéric. Alors l'archevêque et le prince, entourés d'une foule innombrable que cette nouvelle rapidement répandue groupait autour d'eux, descendirent à la marine par la porte royale et se rendirent au navire pour y chercher la sainte image qui fut triomphalement enlevée au milieu des hymnes et des cantiques. A peine le navire fut-il déchargé de ce vénéré fardeau, que les voiles s'enflèrent à la brise et qu'il s'éloigna sans difficulté du port, devant des spectateurs émerveillés.

Ce ne fut pas la fin des prodiges. Lorsqu'on

eut placé l'image sur le quai, elle s'alourdit tout à coup comme une statue de bronze et força les porteurs à s'arrêter. L'archevêque, le roi et les premiers personnages de la ville se consultèrent sur ce qu'on devait faire et ils résolurent d'imiter ce qui avait été imaginé pour l'arche sainte par les Philistins. On attela un chariot de deux bœufs et au milieu de riches draperies on posa la miraculeuse image qui reprit sa première légèreté, puis on abandonna le choix de la route aux deux animaux, afin que la sainte Vierge les conduisît elle-même où elle désirait. Il y avait, sur le flanc de la montagne qu'on appelle Sanrizzo, une église connue sous le nom de Santa-Maria-della-Valle, auquel était joint un monastère de bénédictines. Les bœufs s'y rendirent d'eux-mêmes, s'y arrêtèrent et poussèrent en arrivant de joyeux mugissements, comme pour signifier que c'était le séjour choisi par la sainte Vierge. Depuis ce jour Santa-Maria-della-Valle s'est appelé della-Scala, parce que la sainte Vierge dans le tableau y tient une échelle qui signifie le secours qu'elle nous donne pour monter au ciel. Les princes rivalisèrent de munificence pour enrichir ce sanctuaire.

SANTA-MARIA-DI-CAMERA.

L'image de la mère de Dieu, dite Camera, est gardée à Messine dans le monastère des religieuses fondé par saint Grégoire le Grand. L'église aujourd'hui dédiée à la sainte Vierge est un ancien temple de Jupiter. L'image est en mosaïque et paraît antique. Le nom de Camera (demi-coupole) lui a été donné parce qu'elle est peinte sur une voûte hémisphérique. Saint Grégoire et les religieuses l'ont quelquefois désignée sous le nom de Sainte-Marie *a mœnibus, a quiete, extra muros*. Son culte, autrefois considérable, l'est tout autant aujourd'hui; mais, en 1537, il avait pris des proportions extraordinaires. On voulut alors agrandir et embellir l'église. Or l'image faisant partie intégrante du mur et les ouvriers ne sachant comment l'enlever sans la détériorer et la mettre en morceaux, un pieux maçon, après avoir invoqué le nom de la Vierge, donna au mur un coup si heureux qu'il se dessina une fissure autour de l'image, qui se détacha immédiatement sans aucune altération. On essaya momentanément de la transporter à l'église de Santa-Maria-della-Scala; mais elle s'arrêta en route et sur cette indication on la porta à l'église Saint-Augustin.

SANTA-MARIA (DITE PRÆGNANTIUM).

Cette église, dédiée à la mère de Dieu, remonte à une antiquité très-reculée. La construction est entièrement grecque et l'image est également l'œuvre d'un artiste grec. On y voit de nombreux ex-voto, des chaînes de captifs et des signes de reconnaissance pour des secours particuliers accordés aux femmes enceintes.

MADONNA-DI-GRAFEO.

(La même que celle de la Lettera.) — Cette image de bois se voyait près du maître-autel dans l'église della Cattolica. Il n'y avait d'apparent que les deux visages de la sainte Vierge et de son fils; tout le reste était incrusté dans le mur. En 1637, on fit enlever du mur cette sculpture et on la plaça dans un endroit convenable. On ne sait pas au juste d'où lui vient ce nom de Grafeo; on pense que c'est celui des Grafei, fondateurs du monastère, ou plus probablement que l'étymologie est ΓΡΑΦΗ, ce qui établirait son identité avec la madonna della *Lettera*. Samperi ajoute que dans la Cattolica on voyait d'autres images de la sainte Vierge fort anciennes.

MADONNA-DEL-PILERI.

En 1400, en abattant quelques constructions qui gênaient la défense près des remparts de

Messine, on découvrit une peinture sur un pilier; cette peinture représentait la sainte Vierge, et à cause de cette situation on l'appela madonna *del Pileri*. On raconte à son sujet une légende fort touchante : après la chute de la domination chrétienne à Rhodes, le grand maître et les chevaliers fugitifs s'embarquèrent pour chercher un asile à Messine. Pendant la traversée, la petite escadre fut assaillie par une terrible tempête qui réduisit les pauvres passagers au désespoir. Heureusement dans le nombre se trouvait une jeune religieuse à laquelle la sainteté de l'âme semblait prêter au corps une beauté angélique. La jeune Nicoletta, au lieu de se désespérer, se mit à genoux et supplia la sainte Vierge de les sauver, la conjurant de ne pas laisser périr dans ces ondes furieuses des chrétiens que l'eau du baptême avait régénérés. A ce moment, une dame habillée de vêtements plus blancs que la neige, tenant un enfant dans ses bras, vint jeter sur la proue, au milieu de l'ouragan, une douce et céleste lumière. Sa blonde chevelure descendait de sa tête en flots d'or et environnait de leurs boucles le navire tout entier. « N'aie pas peur, Nicoletta, dit-elle, je viens te sauver; aucun de ceux qui sont ici ne périront. — O dame, qui êtes-vous? — Je suis la Vierge du Pilier de Messine, vers laquelle vous naviguez. » A ces mots, la vision s'évanouit, mais le vent se calma, la tempête s'affaissa et laissa bientôt entrer dans le port de Messine les heureux navigateurs dont la première pensée en débarquant fut d'aller s'agenouiller au pied de l'image miraculeuse. La sœur Nicoletta et quelques autres se consacrèrent à la sainte Vierge dans le monastère de Santa-Maria-dell'-Alto et se couvrirent de vêtements blancs semblables à ceux que l'apparition avait révélés.

DIVERSES MADONES DE MESSINE.

L'église des Jésuites possède une copie de la madone de Sainte-Marie-Majeure. Samperi cite encore, parmi les plus anciennes madones de Messine, celle de Sainte-Marie-Madeleine de Josaphat, appelée dans les temps modernes épistolographe

— Santa-Maria-della-Misericordia, qui étend les bras en orante tout en conservant l'enfant Jésus sur ses genoux.

— Santa-Maria-di-Malfino, ainsi appelée du fondateur du monastère qui la donna au sanctuaire en 1195.

— Santa-Maria-di-Porto-Salvo, type byzantin, dans le monastère de Sant-Chiara.

— Santa-Maria-dello-Spasimo dans l'église Saint-Francesco; elle paraît imitée de la vierge grecque de Ravenne, et nous croirions à une grande ancienneté de ce type si elle ne portait les stigmates.

— Santa-Maria-della-d'Alemanna, dans le prieuré des chevaliers teutoniques, encadrée dans une arcade gothique.

— Une madone della Lettera, dans l'église Santo-Niccolò-de-Greci.

— Santa-Maria-d'Itria, dans l'église Santo-Niccolò-de-Greci.

— Santa-Maria-della-Porta, ainsi appelée de la position du sanctuaire où elle se trouvait.

Gumppenberg compte dans la seule ville de Messine quatre-vingt-sept images miraculeuses de la sainte Vierge, et par conséquent autant de lieux de piété fréquentés à la fois par les gens du pays, les voyageurs et les pèlerins.

MONGIBELLO.

Madonna-di-Valverde.—En 1040, de graves discordes s'étant élevées entre les Sarrasins, maîtres de la Sicile, l'empereur Michel le Paphlagonien crut pouvoir en profiter pour leur arracher leurs conquêtes, et il y envoya une armée impo-

Musaico nella chiesa di San Gregorio in Messina
in XII. Secolo. (Demetr. Salazaro)

Belle madonne grecque assise sur un trone à dossier
Tenant l'enf. Jésus assis sur ses genoux devant elle.

main qui bénit

MP ΘY
IC XC

Personnage
à genoux
la S. V met au dessus de sa tête
sa main qui tient + qui plasmavit me

sante sous le commandement de Georges Maniace, capitaine d'une grande valeur. En arrivant à la maremme de Sicile, il reconnut que les Sarrasins, oubliant leurs querelles particulières, s'étaient réunis pour se défendre contre l'ennemi commun. Voyant alors que les forces qu'il avait amenées de Constantinople étaient insuffisantes pour remporter la victoire, il passa dans le royaume de Naples et s'adressa à Guismer, prince de Salerne, à Landolfe, duc de Capoue; il en obtint des renforts, parmi lesquels se trouvaient quelques braves troupes de Normands, dont Guillaume et Robert étaient les principaux chefs; mais avant l'arrivée de ces secours, la division se mit parmi les chrétiens. Les capitaines normands quittèrent la Sicile, et un certain Denis, qui avait quelque réputation de valeur, ne voulant pas les suivre ni rester sous les ordres de Georges, se livra à un genre de vie aussi étrange que criminel. Ayant trouvé le long des rampes de Mongibello, dans la partie qui s'appelle Valverde, une immense caverne défendue par des précipices profonds, des rochers sauvages, il s'en fit une retraite d'où il courait dans tous les environs, dépouillant les voyageurs et le plus souvent les assassinant. Les gens du voisinage en étaient terrifiés; mais la sainte Vierge veillait. Il arriva qu'un jour du mois de juin un certain Égidius, qui lui était dévoué, voulut traverser les lieux ravagés par Denis, malgré les représentations qui lui furent faites et se confiant dans la protectrice des malheureux. Il part et rencontra Denis armé de toutes pièces; il eut peur, et, voyant que le brigand était sourd à ses prières, il s'adressa à la mère de Dieu et la supplia de tout son cœur. A peine avait-il fini sa prière que la terre tremble et que d'un foyer de lumière sort une voix qui crie trois fois : « Denis! Denis! Denis! » A ce bruit, le brigand saisit son épée, mais sa main reste immobile et il demande quelle est la voix qu'il a entendue, et la voix lui répond : « Je suis la mère de Dieu et je suis venue ici pour défendre mon Égidius; remets ton épée dans le fourreau. » A ces graves paroles, Denis devient tout à coup vrai pénitent, il se jette à genoux en demandant pardon de tous ses forfaits. La sainte Vierge l'entend et, au milieu d'une vive lumière et d'un grand concours d'anges, elle se montre à lui et lui dit : « Si tu fais ce que je t'ordonne, j'obtiendrai ton pardon de mon fils. Prends un habit d'ermite et élève ici un sanctuaire en mon nom; va trouver le clergé et dis-lui qu'il vienne ici et qu'il construise l'église dans le lieu qui sera indiqué par le vol d'une grue. Qu'on ne s'inquiète pas du manque d'eau nécessaire, car on verra surgir une source dans la grotte où tu as versé tant de sang humain; et de plus cette eau guérira les malades. »

Après le départ de la vision, il obéit. Tout se passa comme la sainte Vierge l'avait ordonné et prédit. Emus de ces prodiges, les habitants du pays se mirent immédiatement à l'œuvre. Quand l'église fut terminée, Denis eut une autre vision de la sainte Vierge qui lui apparut avec l'enfant Jésus entre ses bras, et en disparaissant elle laissa son image peinte sur un pilier et dans le style grec. Son manteau était bleu brodé d'or, de la main droite elle portait son fils bénissant, et en souvenir de ses paroles elle tenait une grue dans l'autre main. On comprend combien ces merveilles durent exciter la dévotion à la sainte Vierge. Quelques années après, ce temple fut enrichi avec une royale magnificence par le roi Frédéric, qui le fit consacrer par trois évêques.

De nouvelles années se passèrent et les dévots à la sainte Vierge voulurent agrandir son sanctuaire. Prévoyant que pendant ce travail il faudrait déplacer la paroi du mur où l'image était peinte, et craignant qu'elle ne fût endommagée, ils résolurent d'en faire faire plusieurs copies par un peintre, afin que si l'original venait à être détruit, on pût y suppléer. Mais on ne parvint point à faire ces copies, car ce qui avait été peint dans le jour se trouvait effacé la nuit. On décida alors, au moyen de machines, d'enlever la partie du mur qui portait l'image et de le placer plus loin; mais ces tentatives ne réussirent pas davantage. Alors la sainte Vierge apparut à un berger qui lui était dévoué et lui dit qu'il était temps d'élar-

gir l'église sans toucher à la peinture. Il en avertit les prêtres, et cependant on essaya encore d'employer les machines; mais comme tous les efforts étaient vains, l'image, sans l'aide d'aucune main humaine, se détacha elle-même du mur où elle était et se porta au côté droit du temple, en permettant d'y faire tous les agrandissements et embellissements prévus.

MONREALE.

Dôme. — Porte de bronze. — Monreale, ville de 8,000 habitants, est située sur une hauteur, à une lieue de Palerme. Sa cathédrale, construite au XIIe siècle, est un des monuments les plus importants de la Sicile pour la grandeur et la magnificence de ses mosaïques. Une bulle d'Alexandre III nous apprend qu'elle n'était pas finie en 1174 et une autre de Lucius III nous prouve qu'elle était achevée en 1182. Elle possède de nombreux monuments iconographiques du culte de Marie. Mentionnons en entrant la belle porte de bronze de Bonanno, copie à peu près textuelle de celle de Pise, qui contient plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge, dont on verra la place sur le tableau ci-joint.

MADONE GLORIEUSE ENTRE DES ANGES.		SAUVEUR.	
			Ascension.
		Croix.	
Massacre.	Fuite.	Présentation.	
Annonciation.	Visitation.	Bergers.	Mages.

Mosaïques. — Nous signalons dans les splendides mosaïques de l'intérieur des nefs plusieurs tableaux qui la concernent. C'est d'abord, comme à la chapelle Palatine, au fond de l'abside et au-dessous de la figure colossale du Sauveur, une madone entre des anges. Elle tient l'enfant sur son genou gauche, elle est assise sur un trône magnifique avec coussins, escabeau et dossier en forme de lyre. Les anges acolytes sont vêtus d'une tunique avec larges et riches bordures dans le bas; ils ont l'étole, ils portent d'une main une sorte de sceptre et de l'autre une couronne qu'ils présentent au groupe divin. — C'est aussi, comme à Palerme, une Annonciation qui occupe les tympans du grand arc au-dessus du chœur; puis divers sujets dans le transsept à droite, tels que l'Annonciation, la Visitation, la Présentation, la Fuite en Égypte, Jésus parmi les docteurs, etc. Les murs du portique qui précède la principale porte d'entrée étaient enrichis de la même manière que l'intérieur de la basilique. Au-dessus d'un lambris en marbre, on voyait dans des mosaïques à fond d'or les huit principales actions de la vie de la sainte Vierge. Ce magnifique revêtement est ne partie détruit[1].

Comme cette église était destinée à devenir une église royale desservie par des moines, on construisit en même temps un monastère contigu, qui fut également terminé six ans après l'ouverture des travaux. On y admire un cloître entouré de portiques, dont les colonnes accouplées sont presque toutes incrustées de mosaïques. Leurs chapiteaux, où la fantaisie de l'auteur s'est donné libre carrière, présentent différents sujets; nous signalons entre autres, pour ce qui nous regarde, une Annonciation de la sainte Vierge d'une composition originale ; l'ange au-dessus d'une des colonnes est renfermé dans une arcade drapée de rideaux ; Marie est au-dessus de la seconde colonne et encadrée de la même manière. Ces petits édicules séparés, réunis seulement par l'identité de la scène, sont tout environnés de feuillages décoratifs.

1. Gravina, *Duomo di Monreale.* — Hittorf, *Architecture moderne de la Sicile.*

PALERME.

DOME.

En 1219, on conservait à Alexandrie, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, avec d'autres saintes reliques, une petite image de la mère de Dieu, peinte par saint Luc, à la demande de sainte Thècle, disciple de l'apôtre saint Paul. A cette époque où, pour la première fois, cette ville fut désolée par les barbares, Notre-Seigneur, entouré d'une cohorte d'anges, apparut à saint Angel, et lui ordonna d'aller en Sicile prêcher l'Évangile. Il lui enjoignit encore de porter à Rome quelques reliques que lui avait confiées Athanase, patriarche d'Alexandrie, et, dans ce nombre, un portrait de la sainte Vierge. Après cette révélation, saint Angel alla trouver le patriarche qui, plein de confiance dans sa sainteté, offrait de lui confier les trésors qu'il demandait, lorsque le lendemain, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, pendant que le saint patriarche était en oraison, le saint précurseur se fit voir à lui et confirma l'ordre de livrer à Angel l'image de la Vierge et les autres reliques. Angel, arrivé à Rome, fit part de sa mission au pape Honorius II, qui lui ordonna de déposer l'image à Palerme, sa patrie. Elle y est devenue un des plus précieux joyaux du trésor de Palerme, et on la porte respectueusement dans les processions solennelles[1].

CHAPELLE ROYALE.

Cette chapelle, fondée vers 1129, est toute couverte de riches mosaïques dans lesquelles la sainte Vierge a une place considérable; au-dessous de la colossale figure du Christ qui occupe tout le fond de la tribune, on aperçoit la madone assise sur un trône et entourée de plusieurs saints qui célèbrent ses louanges. Dans le tympan du grand arc ogival, on voit représentée la scène de l'Annonciation; d'un côté l'archange, et de l'autre la sainte Vierge, à laquelle la main de Dieu envoie une blanche colombe sur une effluve lumineuse. On remarque encore, dans les tableaux de cette mystérieuse chapelle, plusieurs scènes de la vie de Marie, telles que la Nativité, l'Adoration des Mages, etc. Cavalcasselle considère ces mosaïques comme inférieures à celles de Cefalù.

On conserve intact dans les archives de l'église royale de Palerme un manuscrit grec original, sans date, mais où il est dit que c'est la copie d'une ancienne écriture gâtée par le temps et qui serait devenue illisible. C'étaient les statuts d'une confrérie vouée particulièrement au service de la sainte Vierge, et qui se réunissait dans un lieu déterminé en 1048, pendant que les Sarrasins étaient encore maîtres de la Sicile. Les dominateurs toléraient l'exercice de la religion chrétienne, en faisant payer cher leur tolérance. On voit en tête du manuscrit une figure en pied de la sainte Vierge, peinte sur fond d'or, sur un pavé en mosaïque, et portant une robe brune et un manteau bleu à la grecque. Cette madone est dite des Naupactitessi, c'est-à-dire des fabricants de navires. Buscemi, dans son ouvrage sur la Chapelle royale, publie une figure de madone accompagnant les têtes de Notre-Seigneur, de saint Jean et de saint Joseph. (Salvadore Morso : *Palermo antico.*)

SANTA-MARIA-LA-PINTA.

Cette basilique fut élevée par Bélisaire vers 535; elle occupait un carré de trente pas de côté; la nef et les ailes n'étaient pas entourées de murs comme dans les églises latines, mais entièrement à jour. La forme du plan affectait la figure du T. Dans le transsept on voyait trois autels. Sur celui du milieu, appuyé au mur méridional, s'élevait le fameux tableau de l'*Annon-*

1. Gumppenberg compte 11 images miraculeuses de la sainte Vierge à Palerme.

ciation qui a valu son nom à l'église elle-même. Derrière le maître-autel s'ouvrait une sacristie et des dépendances pour le culte. Ce vénérable sanctuaire fut détruit en 1648, pour faire place aux nouveaux boulevards du Palais-Royal. Cette description est tirée du manuscrit de Mongitore, *Storia-sacra-di-Palermo*. (Voy. Hittorf.)

SANTA-MARIA-DELL'AMMIRAGLIO.

Le grand amiral Georges d'Antioche fut le fondateur de l'église de Santa-Maria-dell'Ammiraglio, appelée maintenant la Martorana. L'église, consacrée en 1113, ne fut terminée qu'en 1143, par le roi Roger. Parmi les belles mosaïques qu'on y voit encore et qui malheureusement ont eu grandement à souffrir du temps et des restaurations, nous signalerons un tableau de la mort de la sainte Vierge. Cette composition occupe un des arcs de la coupole et représente Marie, les anges et les apôtres. Dans une autre arcade de la coupole, on remarque la naissance de la sainte Vierge, mais l'obscurité de cette coupole nuit à l'étude de ses mosaïques. Dans une mosaïque de l'abside, la sainte Vierge est désignée sous le titre : *Sapientia Dei*. Dans une autre elle reçoit le modèle de l'église des mains de Guillaume II, couvert de ses vêtements royaux. Enfin, au-dessus de la porte d'entrée, elle nous apparaît sous le sévère aspect d'une matrone en costume religieux. On lit ces deux vers tracés au-dessous :

Sponsa tue prolis, o stella puerpera solis,
Pro cunctis ora, sed plus pro rege labora.

Nous y signalerons aussi un tableau en mosaïque qui représente l'amiral Georges prosterné aux pieds de la sainte Vierge. Quoique ce personnage n'ait pas une pose agréable, toutefois sa figure est remarquable par sa physionomie, sans doute copiée d'après l'original. La sainte Vierge, avec une expression d'attendrissement, intercède auprès de son divin fils en faveur du fondateur de l'église; on croit ce tableau, qui donne une grande idée du talent des mosaïstes siciliens, le plus ancien exécuté sous le règne des Normands. La sainte Vierge tient un rouleau déployé sur lequel on lit en grec l'inscription suivante : « Georges, le premier des princes, a élevé pour moi cet édifice depuis ses fondations, ô mon fils, préserve-le de tout mal; toi seul en as le pouvoir étant Dieu ! » Nous devons dire que, malgré cette inscription, certains auteurs, entre autres le célèbre Gravina, conteste à l'amiral Georges l'honneur d'avoir été le fondateur et prétendent qu'il ne fut que l'auteur d'une restauration. On rapporte une légende relative à cette fondation, d'après laquelle Guillaume Ier avait caché un trésor sous une montagne voisine de Palerme, et la sainte Vierge en révéla le secret au fils du prince, en lui disant de construire une église qui devait être dédiée à *Maria-Assumpta*.

SANTA-MARIA-DELLA-VITTORIA.

Deux nobles frères, Roger et Robert, assiégeaient en même temps Palerme; alors, selon la tradition, la sainte Vierge apparut au comte Roger et décida la victoire qu'ils obtinrent : Robert en entrant dans la ville par une porte qui lui fut ouverte par les chrétiens de l'intérieur, et Roger en l'attaquant par la porte qui depuis prit le nom Porta-della-Vittoria. En reconnaissance d'une telle protection on éleva sur le lieu même, peu de temps après, une une église, et on y plaça une image de la sainte Vierge, tenant en main l'étendard de la victoire. Elle porte de la main gauche l'enfant nu.

NOTRE-DAME-DE-L'IMPERLATA.

Le sanctuaire et l'image de l'Imperlata datent du XIIe siècle et furent dus à la libéralité du chancelier de Guillaume, roi de Sicile au XIIe siècle. L'image est grecque et très-ancienne. La mère de Dieu tient Jésus de la main gauche. On y a ajouté deux couronnes d'argent, l'une ornée de sept cornalines et de perles d'une gros-

seur extraordinaire pour la mère, l'autre de seize cornalines et de seize perles pour le Fils. De là vient le nom d'Imperlata ou couvert de perles. Une femme eut un jour l'audace de dérober une de ces perles précieuses, elle l'emportait dans sa main fermée de peur qu'on ne s'aperçût de son larcin ; mais voici qu'il lui fut impossible de la rouvrir tant qu'elle fut hors de l'église, et elle se vit obligée de revenir demander grâce à la madone. Elle ne retrouva l'usage de ses doigts qu'après l'aveu de son vol et la restitution de la perle.

PIAZZA.

Étendard du comte Roger. — L'image de la sainte Vierge était peinte sur l'étendard du comte Roger lorsqu'il délivra la Sicile du joug des Sarrasins dans une victoire remportée dans la ville de Piazza. Elle resta dans cette ville jusqu'au temps du règne de Guillaume le Mauvais. Les principaux de la ville s'étant révoltés contre ce tyran, le privèrent de son pouvoir et le firent prisonnier à Palerme ; mais la fortune est changeante, et Guillaume ayant recouvré son royaume poursuivit les conjurés et fit démanteler entièrement la ville de Piazza. Or, avant l'exécution de cet ordre barbare, la plus grande partie des nobles pourvurent à leur sûreté par la fuite, et, craignant que leur départ et la destruction de la ville ne leur fissent perdre à jamais le saint étendard, ils le cachèrent dans la terre en un lieu connu de peu de personnes, où la mort et l'éloignement le firent oublier. A quelque temps de là, les citoyens qui n'avaient pas pris part à la révolte eurent la permission de bâtir sur une colline, à un mille de distance de la ville, une forteresse qui ne tarda pas à se peupler autant que celle qui avait été détruite. Ce peuple pieux chercha longtemps, mais en vain, à retrouver l'étendard caché. Enfin la sainte Vierge, ayant pitié de leur zèle, révéla le secret à un prêtre. C'était en 1345, cent quatre-vingts ans après que l'image avait été enterrée. Le prêtre fit part de sa vision au clergé et au magistrat, qui eurent foi dans le récit, et ordonnèrent une grande procession vers l'ancienne Piazza, détruite depuis tant d'années. Arrivés au lieu indiqué, ils trouvèrent sous un pilastre de l'antique église la sainte image, peinte sur une toile de lin, où, suivant d'autres, de soie grége et collée sur une table de bois. Elle était aussi entière et sans tache que si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Étonnées par ce miracle, les populations voisines accoururent pour vénérer la sainte image et chanter des hymnes et des cantiques à la mère de Dieu, lorsqu'on la portait dans la ville nouvelle. La peste sévissait alors avec fureur, mais partout où passait l'image le fléau disparaissait. Les citoyens de Piazza, pleins de reconnaissance pour la sainte Vierge, lui élevèrent un somptueux édifice dans la partie la plus élevée de leur ville.

RAVENOSA.

Une ville sur le mont qu'on appelle encore Saraceno, peuplée de barbares, était assiégée par le comte Roger ; elle était sur le point d'être prise ; mais l'eau venant à manquer aux assiégeants, ils auraient été obligés de se retirer. Le pieux comte résolut alors d'avoir recours à la sainte Vierge et lui adressa de ferventes prières. Elle les entendit et lui dit qu'en creusant un peu la terre à côté de sa tente, on trouverait de l'eau ; on en trouva en effet, et il en sortit une source assez abondante pour les besoins de l'armée et qui eut de plus la vertu de guérir le frère du comte d'une maladie. Roger, plein de reconnaissance pour un si grand bienfait, bâtit sur le lieu même une église à la Vierge et y fit peindre ce qu'on vient de raconter. Plus tard, le temps ayant effacé les couleurs, on restaura la peinture.

SYRACUSE.

On a découvert, en 1872, à Syracuse, un sarcophage portant la désignation d'Adelphia, et qui nous offre plusieurs images de Marie. Nous la trouvons en bas dans l'Adoration des mages sur le couvercle — à droite dans la Nativité de Notre-Seigneur, et enfin sur le couvercle, à gauche dans une situation toute nouvelle. M. Le Blant n'hésite pas à voir dans ce dernier bas-relief l'image de la sainte Vierge au ciel recevant l'âme de la défunte ; son trône, son costume qui est le même que dans les deux autres figures, le suppedaneum, ne peuvent laisser de doute sur l'identité. Deux autres femmes sont debout à ses côtés; une troisième, assise à terre dans l'attitude de la contemplation, joint les mains en la regardant; toutes sont également voilées; plus loin paraît un groupe de trois femmes, la tête nue et qui s'avancent vers le trône, les deux de côté tiennent les bras de leur compagne et semblent la présenter à la reine des Vierges[1].

1. *Revue arch.*, décembre 1877.

TINDARO.

La ville de Tindaro, construite par les Messinois sur une colline battue par les flots de la mer, était autrefois célèbre, mais elle a complétement disparu; il n'en reste qu'une église voisine de l'ancien château, dans laquelle on vénère une statue de marbre de la reine des Anges, vers laquelle accourent avec dévotion des peuples éloignés. Voici l'origine que l'on attribue à cette statue d'une époque inconnue : un navire portait, au milieu de ses marchandises, la statue dont nous parlons et côtoyait les rivages de la mer voisins de Tindaro. La mer était sereine, le vent favorable, et cependant le navire ne pouvait avancer. Le commandant du vaisseau comprenant qu'il était arrêté par une force surnaturelle en tira la statue et la plaça dans l'église .Alors revenant à la mer il continua sa route facilement et sans aucun empèchement.

TRAPANI.

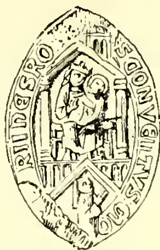
SANTA-MARIA-DELLA-LUCE.

Parmi les images de la sainte Vierge appelées *Della-Luce*, Cajetano n'en a pas trouvé de plus ancienne que celle de Trapani, qui porte la date de 1211. Elle a été longtemps fixée au mur intérieur d'une porte de la ville, qu'elle semblait garder et qui prit pour cela le nom de porte de la Mère-de-Dieu. Elle était accompagnée de lampes qui brûlaient devant elle, et les habitants venaient y prier. La nécessité de fortifier la ville ayant fait détruire cette porte, l'image fut placée dans une petite église voisine qui prit de là le nom d'église Della-Madona-della-Porta.

MADONNA-DI-TRAPANI.

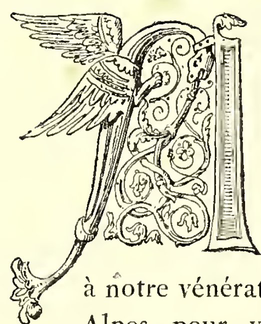
En 1250, les Sarrasins s'étaient emparés de tous les lieux saints, et les divisions des princes chrétiens s'opposant à ce que l'on cherchât à les délivrer, les efforts individuels d'hommes religieux parvinrent à porter beaucoup de reliques en Occident. Parmi eux se trouvait un chevalier du Temple chargé du gouvernement d'une église où l'on vénérait une image de la sainte Vierge. Prévoyant le sort qui lui était réservé, il l'envoya à Pise, sa patrie. Mais la mer devenue furieuse obligea les navigateurs à jeter à l'eau les marchandises pour alléger leur barque. Le vent les porta vers les rivages de Trapani. Alors quelques pêcheurs, voyant flotter sur l'eau une caisse et pensant qu'elle était pleine de marchandises, la tirèrent près d'une église des Saints-Cosme-et-Damien, et s'empressèrent de l'ouvrir; quelle ne fut pas leur joie en découvrant une belle statue

de la sainte Vierge en marbre blanc, qui leur parut plus précieuse que toutes les marchandises qu'ils auraient pu trouver! A la nouvelle de cette découverte, les populations accoururent en foule et obtinrent beaucoup de guérisons miraculeuses. Les habitants résolurent de l'amener dans la ville et la placèrent à cet effet sur un chariot. Arrivés au lieu où est l'église de l'Annonciation, desservie par les carmes, les bœufs s'arrêtèrent, et rien ne put les faire avancer. On comprit alors que la sainte Vierge voulait qu'on y déposât son image. A quelque temps de là le patron du navire qui l'avait apportée de Syrie venant à Trapani, et apprenant les miracles qui avaient signalé l'arrivée de la statue qui était destinée à Pise, fut forcé de la laisser dans l'église de l'Annonciation. Cette statue, en marbre blanc de Chypre, est d'un sculpteur habile, elle est debout, soutient le saint Enfant sur son bras gauche et prend la petite main dans sa main droite; un voile couvre la tête de la sainte Vierge et ses épaules. Le manteau, brodé çà et là de fleurs d'or, descend jusqu'à mi-jambe, et la robe couvre entièrement les pieds. On lit sur le bord du manteau de la sainte Vierge et de l'Enfant des inscriptions en caractères chaldéens, qui peuvent se traduire ainsi : à l'agrafe du manteau : *Voici la Servante du Seigneur;* sur le bord du manteau : *Je crois que c'est la puissante mère de Dieu,* et enfin sur le vêtement de l'Enfant : *Dieu grand, petit à la vue, notre aimable Sauveur.* On lit encore la date de son exécution, mil deux cent trente... d'août; les nombres après le trente sont effacés. Elle fut l'objet de beaucoup de miracles.



CHAPITRE VI.

I. — FRANCE.



PRÈS avoir parcouru l'Italie, qui avait droit aux premières étapes de notre pèlerinage à cause de l'ancienneté de ses monuments et de la ville éternelle qu'elle a la gloire d'offrir à notre vénération, nous franchirons les Alpes pour visiter les sanctuaires de France. Si dans cette contrée où le climat et les habitants conservent peu les monuments, nous trouvons moins d'anciennes images de Marie, gardons-nous de voir dans cette circonstance une preuve d'indifférence de nos pères qui méritent, au contraire, une des premières places parmi les serviteurs de la sainte Vierge. Dès les temps les plus reculés ne s'est-on pas écrié : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ!* et l'histoire dont nous allons suivre les longues vicissitudes multipliera les témoignages de leur ardente dévotion.

On verra cette dévotion aborder sur les rivages de la Provence avec sainte Madeleine, se répandre avec saint Denis, saint Savinien et saint Potentien[1], illuminer les victoires de Charlemagne, résister à l'effroyable dislocation de son empire, reparaître plus brillante que jamais avec les Capétiens.

En 1022, le roi Robert transforme en l'ordre de Notre-Dame-de-l'Étoile celui que Charles-Martel avait institué après la bataille de Tours. Les Normands, à peine convertis, invoquent cette grande patronne dans les batailles et envoient, du fond de la Calabre, des trésors pour les sanctuaires qu'ils lui élèvent en France.

C'est dans une église de la madone, Notre-Dame de Clermont, que retentit le cri : *Dieu le veut!* qui groupe pour la première fois ensemble toutes les forces de la république chrétienne (1095). Saint Bernard, dont la mère de Dieu avait arrosé les lèvres de son lait virginal, parle de Marie comme aucun homme peut-être n'avait fait avec tant d'amour, et c'est encore dans un de ses sanctuaires, dans la cathédrale de Chartres, qu'il prêche une nouvelle croisade. Le roi de France, en 1108, érige à Paris l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, en action de grâces d'une victoire sur les Anglais.

Si nous pouvons prouver par les monuments historiques et épigraphiques l'antiquité du culte de Marie en Gaule, nous ne pouvons guère offrir d'images antérieures au IXe siècle, fait singulier devant lequel nous devons entrer dans quelques explications.

1. *Rosier de Marie*, V, 761.

Au second concile de Nicée (787), Constantin, évêque de Constance en Chypre, disant son avis sur les lettres de Tarasius aux patriarches d'Orient qu'on avait lues, ajouta ces paroles : « Je souscris à cette doctrine et suis du même sentiment, en embrassant avec honneur les saintes et vénérables images ; et je défère l'adoration de latrie à la seule supersubstantielle et vivifiante Trinité, et j'excommunie ceux qui ont un autre sentiment. »

Les pères du concile de Francfort, réunis en 794, ne savaient pas le grec et reçurent une fausse version de ces paroles, qu'ils comprirent comme si les Grecs proposaient, pour les images, un culte semblable à celui de la sainte Trinité; aussitôt ils formulèrent un canon pour condamner cette proposition : « On a donné à examiner au concile le nouveau synode que les Grecs ont tenu pour l'adoration des images, et dans lequel on a lu que ceux qui ne rendront point le service de latrie, ou l'adoration aux images des saints comme à la divine Trinité, seraient excommuniés. Nos très-saints pères du concile, ne voulant point du tout de cette adoration, ou servitude, ou latrie, ont condamné ce synode d'un commun consentement. »

Ce décret foudroyant révèle incontestablement, chez ses auteurs, une pensée inquiète sur l'impression que les images pouvaient causer parmi les populations qu'ils gouvernaient; cependant cette pensée était si peu iconoclaste qu'ils terminent ainsi : « Le dernier article que nous ajoutons est celui-ci : Que notre saint-père le pape et toute l'Église romaine sachent que, selon qu'il est écrit dans l'épître de saint Grégoire à Serenus, évêque de Marseille, nous permettons les images des saints à tous ceux qui en voudront dedans ou dehors les églises pour l'amour de Dieu et de ses saints; mais nous ne contraignons personne de les adorer; nous ne permettons pas aussi à ceux qui les voudraient rompre ou détruire de le faire, et nous déclarons que l'Église universelle suit en ceci le sens que saint Grégoire a exprimé dans cette épître. »

Ce canon, quoique orthodoxe, laisse percer une certaine méfiance de la part des évêques; on sent qu'ils l'acceptent surtout par obéissance pour le pape. Tous les prélats s'accordaient bien à condamner les iconoclastes et à recevoir les images, mais s'il y en avait plusieurs qui voulaient bien les honorer, témoin ces douze qui souscrivirent au concile de Rome, sous le pape Étienne, il s'en trouvait aussi quelques-uns qui ne le pouvaient souffrir et ne les voulaient que pour l'ornement, pour la mémoire et pour l'instruction ; il y en avait aussi qui ne sachant pas trop bien ce qu'ils voulaient dire, prétendaient tenir le milieu entre les iconoclastes et ceux qui exagéraient le culte des images.

Les livres Karolins[1] nous fournissent le témoignage de ces sentiments défavorables à l'extension des images. Les termes emportés dans lesquels ils sont rédigés, et qui paraissent si éloignés de la sagesse du grand empereur, nous empêchent de penser qu'il en soit l'auteur, bien qu'ils portent son nom. On ne saurait nier toutefois qu'ils n'aient plus ou moins exprimé sa pensée, puisque, après qu'il les eut envoyés au pape Adrien, ce pape eut soin de les réfuter point par point[2].

Il résulte de ces souvenirs historiques que l'absence ou l'extrême rareté de monuments iconographiques dans nos contrées avant le IXe siècle peut s'expliquer non-seulement par la destruction causée par les siècles qui nous séparent d'une époque si reculée, mais peut-être encore par la grossièreté des peuples encore à demi païens et pour lesquels des images imprudemment relevées auraient éveillé la tentation d'idolâtrie. L'écho des coups de marteau de saint Hilaire contre les faux dieux retentissait encore dans toute la Gaule.

S'il existe dans les Gaules peu d'images de Marie antérieures à l'époque carlovingienne,

1. Ces livres, rédigés quatre ans avant le concile de Francfort, furent connus avant lui et sont mentionnés par Hincmar. — Ils ont été exploités, en 1549, par un luthérien qui a basé sur eux une théorie iconoclaste.

2. Louis Maimbourg, jésuite, *Histoire de l'hérésie des iconoclastes*, livre IV, 1693 ; Rohrbacher, V, 88.

nous verrons dans la suite que beaucoup de statues attribuées au XIIe siècle ont, par contre, une origine plus ancienne. Cette remarque était nécessaire pour nous guider au milieu de nos nombreux sanctuaires. Hâtons-nous maintenant, avec un sentiment de pieuse et patriotique satisfaction, de visiter cette France qui, tout entière, n'était qu'un vaste sanctuaire de la sainte Vierge, cette France qu'elle a tant aimée[1], et où elle a daigné plusieurs fois encore descendre pendant les douloureuses années que nous traversons.

DIOCÈSE D'AGEN.

NOTRE-DAME-DE-PEYRAGUDE.

La ville d'Agen, *Aginnum*, doit à saint Martial et au premier siècle les semences de christianisme qui produisirent plus tard sainte Foy et saint Caprais.

Parmi les sanctuaires fréquentés dans le diocèse d'Agen, il faut compter en première ligne Notre-Dame-de-Peyragude (de petra acuta), dans l'antique ville de Penne; quelle que soit l'origine miraculeuse de la statue qu'on y vénère, et qui rappelle celles de beaucoup d'autres sanctuaires, il est certain qu'il a existé de temps immémorial[2], à deux cents pas de Penne, une chapelle consacrée à la très-sainte Vierge, sous le vocable de son assomption. Les hérétiques la ruinèrent de fond en comble. Le 20 septembre 1653, une nouvelle église s'éleva à la suite d'un vœu et de la cessation miraculeuse de la peste, mais elle fut vendue aux enchères en 1796. La statue sauvée et cachée, puis rendue à la vénération des peuples, lors de la réouverture des églises, resta dans une chapelle provisoire jusqu'en 1843. A cette époque on la plaça solennellement dans un nouveau sanctuaire où elle devint l'occasion continuelle de nombreux miracles.

1. Comme souvenir de son amour pour nous on peut citer ces beaux vocables: N.-D. de Bon-Secours, du Remède, de Délivrance, de Bon-Espoir, de Recouvrance, des Aides, de Bon-Succès, de Grâce, de Salut, de Victoire, du Port, qui témoignent encore les innombrables bienfaits que cette bonne Mère a de tout temps versés sur nous.

2. Au XVIe siècle on considérait déjà son origine comme immémoriale. (Hamon, IV, 85.)

NOTRE-DAME-DE-CIEUZE.

Notre-Dame-des-Bienheureux se vénérait à Cieuze, près Mezin. Une pierre avec le monogramme du Christ parfaitement reconnaissable au milieu de la maçonnerie qui est du XIVe siècle assigne à son origine une date antérieure. Élevée sur les ruines de quelque temple païen, elle devint rapidement un lieu de pèlerinage célèbre. En deux jours de spoliation violente et légale elle perdit ses ex-voto, son trésor, ses ornements et, ce qui est le plus triste, ses pèlerins. Le peuple a oublié le chemin qui l'y conduisait à travers les forêts sablonneuses dont elle était entourée.

NOTRE-DAME-DE-LA-CHAPELLE.

Notre-Dame-de-la-Chapelle, à Agen, construite au XIIIe siècle, succédait à un sanctuaire plus ancien où l'on vénérait la mère de Dieu.

NOTRE-DAME-DE-BON-ENCONTRE.

Notre-Dame-de-Bon-Encontre dut son origine à une petite statue de la sainte Vierge découverte par un pâtre sur l'indication d'un de ses taureaux. On veut la placer dans un lieu plus convenable, et plusieurs fois on l'enlève, mais la statue revient où elle a été trouvée et montre ainsi que la sainte Vierge désire qu'on lui élève là un sanctuaire. La peste écartée, des guérisons miraculeuses y attirent beaucoup de pèlerinages, mais 93 enlève, profane tout ce qui environnait la statue. Elle-même résiste aux efforts des profanateurs, et la dévotion y ramène les populations aussitôt que la paix de l'Église le leur permet[1].

1. Hamon, IV, 64.

NOTRE-DAME-DE-BONNE-NOUVELLE.

Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, déjà ancienne au XIIIe siècle, subsiste encore. On y voit l'antique statue pour laquelle ce sanctuaire fut érigé et qui avait été trouvée dans le creux d'un vieux chêne.

L'église de Saint-Caprais, à Agen, quoique ogivale dans certaines parties, possède encore des restes considérables de l'époque romane ; du nombre de ces derniers sont les arcades et les chapiteaux de la chapelle Sainte-Anne. Un de ces chapiteaux, particulièrement intéressant pour nous, porte une assomption de la sainte Vierge bien caractérisée. Marie, les bras étendus en orante, est placée dans une auréole que soulèvent quatre anges, deux volant et deux autres posant encore les pieds sur le sol. Elle porte en guise de nimbe une sorte de disque de feuillage qui ressemble à un éventail.

On peut voir dans le cloître, sur les chapiteaux romans qui le décorent, plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge; nous nous contenterons de signaler l'adoration des mages où elle nous apparaît sous une forme tout à fait archaïque tenant l'enfant dans l'axe du bas-relief [1].

N'oublions pas de rappeler, à propos du diocèse d'Agen, le monastère de Moirax, au XIe siècle, et le pieux Guillaume qui écrivait dans son acte de donation cette phrase en l'honneur de la sainte Vierge : ... « J'avais déjà « donné (ce bien) en bénéfice à mon fils Saxet, « doyen, sa vie durant... Aujourd'hui je donne « *mon fils lui-même* avec son bénéfice à Dieu « et à la *vierge Marie de Moirax.* »

1. Barrère, *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, I, 235. — II. Pl. III, fig. 5 et 8.

DIOCESE D'AIRE.

Au VIIe siècle, saint Philibert déclarait avoir rapporté d'Aire, où il avait été élevé, une grande dévotion à la sainte Vierge à laquelle il dédiait ses fondations principales, Jumièges et Noirmoutiers. Ce diocèse est en général, malgré les anciens souvenirs, dépourvu de monuments importants en l'honneur de la sainte Vierge ; néanmoins sa population aux mœurs antiques, à la foi robuste, est profondément dévouée à son culte [1].

NOTRE-DAME-DE-CAGNOTE.

Notre-Dame-de-Cagnote était une abbaye de bénédictins. L'évêque de Dax lui concéda des terres et des priviléges en 898. Depuis 93 ce sanctuaire n'est plus qu'une paroisse ordinaire, mais le culte de Marie y reste toujours florissant [2].

NOTRE-DAME-DE-GONDOSSE.

Au canton de Tartas, Notre-Dame-de-Gondosse est l'objet d'une grande vénération et de nombreux pèlerinages. La statue de Marie en bois doré est haute d'un mètre et demi, avec l'enfant Jésus bénissant sur le bras gauche.

L'abside est romane [3].

NOTRE-DAME-DE-BUGLOSE.

Notre-Dame-de-Buglose, un des pèlerinages les plus renommés de la Gascogne, fut illustrée par la naissance de saint Vincent de Paul, à 5 kilomètres du chêne qui abrita sa première enfance [4].

En 1569, Jeanne d'Albret fit supprimer tous les oratoires champêtres, sous prétexte qu'ils ne servaient qu'à de folles superstitions; on sauva la statue, et un homme pieux la jeta dans un marais. Étant mort avec son secret, la statue fut oubliée, lorsqu'en 1620 Louis XIII rétablit le culte catholique dans le Béarn; un pâtre est

1. Hamon, III, 395.
2. *Id.*, 411.
3. *Id.*, 397.
4. *Id.*, 407.

averti par les beuglements d'un bœuf, de la présence de la statue dans ce marais. On l'en retire, et l'évêque de Dax ordonne de la transporter dans l'église paroissiale de Pouy; mais au bout de quatre cents pas, les bœufs s'arrêtent, et on ne peut plus les faire avancer. La foule s'émeut et s'écrie que c'est là que la sainte Vierge veut être honorée. On dispose la statue sur les ruines de l'ancien sanctuaire qu'on reconstruit bientôt et qui devient l'objet d'un grand concours de pèlerins. Les miracles s'y multiplient et des enquêtes faites avec soin en constatent l'authenticité et sont consignées dans des archives qui devaient périr en 93. A quatre cents pas au nord de l'église, une double piscine couverte, où l'eau se renouvelle sans cesse, correspond au point où la statue avait été cachée. Les malades vont souvent s'y laver.

La madone a été couronnée en 1866 par la permission de Pie IX[1].

DIOCÈSE D'AIX.

BERRE.

Tunique de la sainte Vierge. — Berre possède un reliquaire qui dénote, par sa forme, la plus haute antiquité et qui contient la tunique de la sainte Vierge apportée par un chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem; on en possédait autrefois l'authentique. Cette pièce ayant été perdue, on n'expose plus le reliquaire[2].

ARLES.

L'église d'Arles remonte aux temps apostoliques. Saint Pierre y envoya saint Trophime, et de cette ville la foi s'est communiquée aux autres provinces de la Gaule. Saint Trophime éleva lui-même une chapelle à la mère de Dieu, avec cette inscription qui se trouve, dit-on, au musée Barberini :

Hoc sacellum dedicatum fuit Deiparæ adhuc viventi.

Il la bâtit dans une vaste nécropole qu'on appelait les Champs-Élysées et que le peuple nomme encore Alyscamps[1].

Au VI[e] siècle, saint Virgile remplaça par une grande basilique la chapelle de Saint-Trophime, qui menaçait ruine. Pillé et renversé à moitié par les Sarrasins, ce sanctuaire fut rétabli par Charlemagne. Menaçant encore ruine en 1203, il fut remplacé par une belle église à trois nefs en forme de croix latine, où l'on installa une Vierge noire, à laquelle le peuple donna plus tard, par reconnaissance, le titre de Notre-Dame-de-Grâce[2].

Le musée d'Arles nous fournit des sujets très-intéressants pour l'histoire de la sainte Vierge, entre autres une *Adoration des mages*, que nous avons insérée dans nos *Études sur l'Évangile*, et un bas-relief de marbre, représentant le même sujet. On remarquera dans ce dernier combien la pose de la madone, la manière dont elle tient l'enfant Jésus, le croisement de ses pieds, rappellent les catacombes de Rome.

A Saint-Trophime, les bas-reliefs du porche et du cloître nous offrent différentes scènes de la vie de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DES-TOURS.

Notre-Dame-des-Tours tire son nom d'Astours, lieu où passait la voie romaine et où se trouvait une magnifique source. Tout autour de la chapelle on a découvert, en fouillant le terrain, des débris de constructions romaines et même des traces du culte druidique; ce qui porterait à croire qu'il y avait là un temple païen qui fut converti en chapelle de la Vierge dès le commencement de l'ère chrétienne. La vénéra-

1. *Rosier de Marie.*
2. Hamon, VII, 189.

1. Revoil, III, pl. XIX.
2. Hamon, VII, 197.

tion singulière qu'on portait à cette chapelle engagea les habitants à la réparer dès le XVIe siècle[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-MER.

Notre-Dame-de la-Mer, à l'extrémité de l'île de la Camargue, était dans le principe un petit édifice que s'étaient bâti, à leur usage, Marie Salomé, Marie, mère de Jacques, et Marie-Madeleine, et un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge. Ces saintes femmes, à leur mort, furent, dit-on, inhumées dans l'oratoire même. Un ermite le gardait, lorsqu'un roi d'Arles, pour le mettre à couvert des corsaires qui infestaient la cité, ordonna de le renfermer dans une grande église qu'il fit protéger par de hautes murailles et des créneaux.

Cette église existait dès les temps les plus reculés, car, en 542, saint Césaire mourant la légua à une congrégation de vierges qu'il avait fondée. Au XIIe siècle, on la regardait comme la plus ancienne de la contrée[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-SEDS.

C'est un fait aujourd'hui acquis à l'histoire par les monuments inédits publiés par le savant M. Faillon, que saint Maximin, un des soixante-douze disciples débarqués à Marseille avec saint Lazare, sainte Marthe, sainte Madeleine et plusieurs autres, vint prêcher l'Évangile à Aix et qu'il en fut le premier évêque.

Après la destruction du premier sanctuaire bâti par saint Maximin, on éleva l'église de Notre-Dame-de-la-Seds, à l'extrémité occidentale de la ville.

L'évêque y fixa sa demeure, et la cathédrale se trouvant constituée, l'église prit le nom de Notre-Dame-du-Siége-Épiscopal : *Ecclesia beatæ Mariæ Sedis Episcopalis*[3].

1. Hamon, VII, 188.
2. *Id.*, 208.
3. Amable Colomb, Notre-Dame-de-la-Seds; *Notice sur son sanctuaire, son image et son culte.* (Aix 1874.) R. 10.

L'histoire monumentale de ce sanctuaire est, pendant les neuf ou dix premiers siècles, enveloppée d'obscurité. Après les invasions des Visigoths et des Bourguignons, les Sarrasins, en 738, vinrent consommer la ruine d'Aix, et l'église de Notre-Dame disparut dans cette catastrophe. Heureusement quelques débris de monuments, quelques chroniques, des lettres pontificales, des procès-verbaux de conciles, des pierres tumulaires, quelques pages empruntées aux histoires étrangères et surtout la tradition, cette feuille indestructible, ont permis de renouer sur bien des points la chaîne interrompue.

On raconte qu'en 466 saint Mitre, après avoir été décapité, prit sa tête entre ses mains, l'alla déposer sur les marches de l'autel et, se prosternant à terre, rendit le dernier soupir.

En 562, alors que le trésor et les domaines de Notre-Dame devenaient déjà fort riches, Childéric voulut s'en emparer; le bienheureux Franco eut recours, pour sauver ses richesses, à la sainte Vierge, qui frappa le roi mérovingien d'une maladie mortelle; se sentant sous le coup de la vengeance divine, il voulut vainement restituer l'argent, mais la sentence du ciel était inexorable[1].

(Pl. CXXVI.) — L'image de Notre-Dame-de-la-Seds est en bois; nous ignorons l'époque où elle fut faite, et si nous avons maintenant sous les yeux l'original ou la première copie. La tradition, il est vrai, rapporte que l'original fut détruit, en 738, par les Sarrasins, et que la copie fut faite lors de la réédification de la cathédrale, d'après les souvenirs que les habitants avaient conservés de la première image. Il est certain du moins que la statue actuelle porte en elle-même

1. Au XIe siècle, en 1082, l'archevêque Pierre Geoffroy constatait, en ces termes, que l'Église était restée perdue sous ses ruines : *Petrus Aquensis archiepiscopus omnibus Ecclesiæ filiis salutem a Domino ad notitiam cunctorum fidelium pervenire volumus sedem S. Aquensis Ecclesiæ in honorem S. Mariæ consecratæ, cum oratorio S. Salvatoris, nostri Dei, cum baptisterio B. Joannis, destructione gentium cum eadem Aquensi civitate, per multa curricula annorum in solitudinem permansisse.* (Amable Colomb.)

un cachet incontestable d'antiquité. Les artistes qui ont présidé, en 1853, à la restauration de la chapelle de la Seds n'ont pas hésité à lui supposer plus de mille ans d'existence.

M. Fauris de Saint-Vincent dit, en parlant de cette statue, dans ses *Notes et recherches sur la ville d'Aix* : « Elle est de bois et tout chironnée, excepté le visage et les mains de la Vierge et le visage de l'Enfant qui sont en bon état. »

Peut-être doit-on cette conservation aux peintures qu'on y voit encore. La statue et le trône sont d'une seule pièce, l'intérieur est creux.

Il paraît incontestable que cette statue remonte au moins au XIe siècle; de vieilles chartes nous conservent la mémoire de donations en sa faveur. Le 11 avril 1012, donation par un certain Isnard; en 1044, donation assez considérable, consistant en terres situées au quartier de Moissac, par un nommé Elbe, et confirmée par l'archevêque Pierre; en 1050, Pons, coadjuteur, fait l'inventaire des richesses de Notre-Dame, qui sont considérables; en 1053, lorsqu'il devint évêque titulaire, il prend le titre d'évêque de Notre-Dame-de-la-Seds : *Ego Pontius nunc ordinandus Sanctæ-Mariæ-Sedis-Aquensis episcopus.*

Au XIe siècle, la ferveur s'attiédit; l'église fut réduite au rôle de simple paroisse. Cependant, en 1112, le concile d'Aix y tint ses séances.

La population s'éloigna de plus en plus du siége archiépiscopal que le XIVe siècle exclut des nouvelles murailles urbaines. Lorsque, en 1366, les Aixois se virent menacés par les troupes de Louis, duc d'Anjou, ils renversèrent toutes les habitations en dehors des murs, faisant une redoute de l'ancien palais de l'archevêque, et ne laissant debout que les murailles délabrées de Notre-Dame-de-la-Seds. En même temps ils transportèrent l'image vénérée dans la nouvelle métropole, l'église Saint-Sauveur.

C'est là qu'Urbain V, en revenant d'Italie (1370), vint la vénérer; atteint d'une fièvre lente, il se jeta avec confiance aux pieds de Notre-Dame-de-la-Seds et se releva guéri. L'antique sanctuaire était à peu près oublié en 1404. L'inventaire de Saint-Sauveur mentionne les meubles et ornements qui en provenaient. Il tombait en ruine au XVe siècle; au commencement du XVIe, il ne restait plus pierre sur pierre.

La peste avait sévi plusieurs fois depuis l'abandon de l'antique sanctuaire. En 1521, on se souvint de la confiance des anciens Aixois envers Notre-Dame; on racontait que des langues de feu flamboyaient sur le vieux sol qui lui avait appartenu. Aussitôt le peuple fit vœu de rebâtir l'église primitive et le fléau s'arrêta tout à coup. A cette occasion, on composa les vers suivants :

Semper Rex, regnum, Provincia, Curia summa
Urbsque sacrata tibi, Virgo, servetur Aquensis.

Des pères minimes furent chargés du service de la nouvelle église. On y avait réinstallé l'antique image; mais les pères devaient chaque année, le 2 juillet, apporter processionnellement la madone à Saint-Sauveur.

Au commencement du XVIIe siècle, le chapitre propageait la nouvelle dévotion de Notre-Dame-de-l'Espérance, laquelle était une copie exacte de Notre-Dame-de-la-Seds, sauf quelques ajustements particuliers au style du XVIe siècle.

En 1793, on fit table rase sur le sol de Notre-Dame-de-la-Seds; les minimes furent chassés, leur couvent démoli, l'église renversée. La statue fut sauvée par le père Alland, minime, qui la cacha dans sa maison paternelle. En 1801, on la transféra à Saint-Sauveur, auprès de Notre-Dame-de-l'Espérance.

En 1815, la fondatrice du monastère du Saint-Sacrement voulut relever le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Seds et construisit son couvent sur les ruines du couvent des minimes; enfin elle obtint la permission de ramener l'antique image dans sa demeure primitive. Ce fut une grande solennité et le peuple s'écriait : « *Quel bonheur ! voilà que la bonne Mère va rentrer dans sa maison !* » Des miracles sans nombre sont dus à l'intercession de Notre-Dame-de-la-Seds; les plus insignes sont la cessation de la peste en 1521, en 1849, en 1865 et la préservation de tous les jeunes Aixois pendant la guerre de 1871. Pour perpétuer le souvenir de cette dernière fa-

veur, un grand tableau en forme d'*ex-voto* représente une mère à genoux et son fils en costume de zouave, debout à ses côtés.

M. l'abbé Laurin, aumônier du couvent du Saint-Sacrement, a bien voulu nous communiquer, avec les renseignements que nous offrons ici, un dessin qu'on conserve au couvent, et qui représente la statue dépouillée des étoffes qui la recouvrent ordinairement. Nous l'en remercions et nous lui en exprimons notre reconnaissance[1].

Un chapiteau du cloître de Saint-Sauveur nous fournit encore un ancien monument de la sainte Vierge, à Aix. Cette petite statue, d'une conservation remarquable, fait partie d'une adoration des mages. La face du tailloir représente les murailles de la ville de Bethléem. La Vierge est assise, et le siége, muni de l'hippopodium, est orné du quatre feuilles roman, et composé de montants tournés en forme de balustres. Le profil de la Vierge est d'une pureté parfaite, la couronne est héraldique ainsi que celle de l'enfant Jésus, qui bénit de la droite à la façon latine.

M. Revoil l'a gravé dans le troisième volume de son ouvrage sur l'architecture romane[2].

1. Ouvrages à consulter : *Notice sur Notre-Dame-de-la-Seds*, par Mgr Rey, ancien évêque de Dijon.—Grégoire de Tours : *De gloria beatorum confessorum*. — *Annales de la sainte église d'Aix*, par Pittou, 1668. — *Notice sur Notre-Dame-de-la-Seds*, 1849, imprimerie Nicot et Pardigon.

2. *Bulletin du comité archéologique du Brabant*, I, p. 88, par l'abbé Bruyn. — Revoil : III. Pl. LIV.

NOTRE-DAME-DE-LA-VICTOIRE.

A trois cents mètres environ au sud de Tarascon, au pied d'une montagne calcaire qui forme la séparation des vallées de Nioux, sur la route de Vic-Dessos et d'Ussat, s'élève une chapelle antique dédiée à la sainte Vierge, dont l'origine remonte aux années 778 à 780. Les Sarrasins avaient envahi toute la plaine en y répandant leurs ravages, détruisant les églises, les monastères. Quelques châteaux forts tenaient encore sur les hauteurs, mais ils allaient subir la loi des barbares, lorsque, partant du fond de la Germanie, Charlemagne leur amène son armée victorieuse. Les habitants se groupent autour de lui, et chaque pas de l'empereur est marqué par une nouvelle victoire. Une nuit, pendant que tout le camp sommeille, Charles, suivi d'un seul écuyer, visite son armée. Tout à coup son cheval s'arrête et aucune force humaine ne peut le faire avancer. L'écuyer s'est jeté en avant et tombe dans une troupe d'espions qui, à la faveur de la nuit, s'était glissée en rampant jusqu'aux avant-postes : Charlemagne ne pouvant faire avancer son cheval en descend, s'élance au secours de son écuyer et renverse les aventureux espions. Mais, à la place même où le cheval s'est cabré, apparaît quelques instants une Vierge lumineuse et rayonnante de beauté qui s'ensevelit bientôt sous le gazon. Ce lieu s'appelait Sabar, on y trouve une statue en bronze et bientôt on y élève une chapelle, où les enfants de la contrée éterniseront par un pèlerinage annuel la victoire de leurs pères.

Ruinée au commencement du XIIIe siècle, lors de la guerre des Albigeois, l'église de Sabar fut restaurée, suivant l'architecture de cette époque.

En 1553, après une nouvelle dévastation par les protestants, son cimetière seul fut conservé pour servir à l'église de Sainte-Quitterie, du faubourg de Tarascon, qui avait été enlevé par une inondation. Les ruines de Sabar servirent de repaire à des bandes de voleurs.

En 1624, le curé de Sainte-Quitterie obtint la concession de ces ruines; la chapelle fut reconstruite, et la sécurité put renaître dans ce lieu désolé, devenu un but de pèlerinage annuel. La chapelle bâtie au VIIIe siècle, reconstruite dans le XIIIe, relevée une deuxième fois dans le XVIIe, restaurée de nos jours, porte le cachet de ces différents âges[1].

NOTRE-DAME-DE-VIC.

Notre-Dame-de-Vic est bâtie à Vitrolles (au VIIIe ou IXe siècle), dans le canton de Berre, en

1. *Rosier de Marie*, XII, 52.

haut d'une colline, en place d'un château fort qui avait servi aux habitants de la contrée de refuge contre les Sarrasins[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-MAJOR.

Notre-Dame-de-la-Major, ou Sainte-Marie-Majeure, était un ancien temple de Cybèle, comme on peut en juger, soit par son autel qui se conserve au musée d'Arles, soit par son caractère architectonique. Là se tint, en 439, le concile convoqué par saint Hilaire[2].

FRIGOLET, NOTRE-DAME-DU-REMÈDE.

Dans le canton de Tarascon, Notre-Dame-du-Remède, à Frigolet, existait avant le xe siècle. Pour la desservir, Guillaume Ier, comte de Provence, fonda au xe siècle un monastère dédié à saint Michel et le légua aux bénédictins de Montmajour, en 963; l'empereur Conrad, en 1183, 1190 et 1210, et bien des fois ensuite d'autres bienfaiteurs firent à l'abbaye des donations territoriales qui lui servaient à nourrir les pauvres[3].

NOTRE-DAME-DE-MONTMAJOUR.

Près d'Arles, sur une colline, une fort ancienne abbaye bénédictine, tombait en vétusté en 1016, lorsque Rambert, qui en était abbé, entreprit de la reconstruire. L'incendie des annales de Montmajour, en 1793, nous dérobe le détail d'une foule de traits miraculeux conservés dans la mémoire des peuples[4].

1. Hamon, VII, 188.
2. *Id.*, 197.
3. *Id.*, 206.
4. *Id.*, 198.

DIOCÈSE D'AJACCIO.

Le culte de la Vierge, en Corse, est aussi ancien que la religion chrétienne, qu'y prêchèrent saint Paul et les disciples de saint Pierre. Il est à remarquer que la plupart des cathédrales de la Corse ont été bâties sous le titre de l'Assomption.

La cathédrale de l'antique *Mariana* était aussi dédiée à l'Assomption; on en voit encore les quatre murailles formées de pierres carrées, dans la plaine de Mariana, tout près de Golo. Le toit et les murs sont tombés en ruine. Le siége épiscopal du diocèse de Mariana et de celui d'Accia, après la destruction de ces deux villes par les Sarrasins, fut transporté à Bastia[1]. On y édifia une autre magnifique cathédrale sous la même invocation de l'Assomption, qui sert aujourd'hui d'église sous le nom de Sainte-Marie. — C'est le temple le plus beau de la Corse.

La cathédrale de *Sagone*, après la destruction de cette ville, fut transférée tantôt à Vico, tantôt à Calvi, dont les églises paroissiales sont toutes deux sous le titre de l'Assomption.

A *Bastia*, la dévotion en l'honneur de la Conception est portée au plus haut degré de ferveur.

Au vie siècle, il y avait déjà en Corse plusieurs évêchés, et la cathédrale d'Ajaccio fut bâtie en 1116, sous le titre de *Santa-Maria*, pour en remplacer une fort ancienne qui portait le même vocable. On compte dans la Corse plus de douze cents autels de la sainte Vierge, et l'on célèbre toutes ses fêtes avec amour[2].

QUENZA.

A Quenza, près de l'église paroissiale, une chapelle de l'Assomption date de l'an *mil* et possède une statue de la Vierge, que tout le pays vénère[3].

1. *La Corse*, l'abbé Egron, 553.
2. Hamon, VII, 397.
3. *Id.*, 436.

BONIFACIO.

L'église paroissiale de la haute ville de *Bonifacio*, qu'on appelle depuis le XIe siècle Sainte-Marie-Majeure, s'appelait dans les siècles antérieurs Santa-Maria-del-Bosco. On trouve, dans la chapelle du Saint-Sacrement, une statue très-ancienne de la Vierge, sous le vocable *expectatio partus Beatæ Mariæ Virginis;* à gauche s'ouvre la belle chapelle en marbre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, où l'on vénère une statue de la Vierge en bois très-ancienne, réputée miraculeuse, et qui fut l'occasion de faits récents et vraiment merveilleux[1].

NEBBIO.

L'ancienne cathédrale de Nebbio, dédiée à l'Assomption, et connue sous le nom de Santa-Fiora, est l'œuvre du XIIIe siècle selon les uns, du IXe siècle selon d'autres, et même du VIIIe, si l'on s'en rapporte au millésime d'une cloche trouvée dans les fouilles près du clocher[2].

VASINA.

Vasina, village de l'arrondissement de Bastia, possède un pèlerinage très-célèbre. Il est visité au mois de septembre par les paysans et les marins, qui s'y rendent de loin à travers d'affreux chemins et pieds nus. De nombreux ex-voto de naufragés et d'autres malheureux secourus par Notre-Dame sont suspendus aux murs de l'église. Un de ces ex-voto rappelle l'accident arrivé à une représentation de la Mauresque, ancienne danse guerrière et nationale qui remonte au IXe siècle; il fut offert par ceux des assistants qui échappèrent au péril[3].

1. Hamon, VII, 437.
2. *Id.*, 450.
3. Sivry et Champagnac.

DIOCÈSE D'ALBY.

On peut se rendre compte de l'ancienneté du culte de Marie dans le diocèse d'Alby, par les fortes racines que la tradition y a jetées.

Sur cinq cents églises paroissiales, quatre-vingt-quatorze s'élèvent sous le vocable de la sainte Vierge, sans compter les annexes, chapelles d'hospices, de séminaires et de communautés religieuses. Sur les cinq cents paroisses, à peine en est-il une seule où il n'existe une confrérie de Notre-Dame-du-Rosaire, ou du Scapulaire, ou du Mont-Carmel, ou du Saint-Cœur-de-Marie, de l'Agonie, etc.[1].

NOTRE-DAME-DE-L'AUDER.

Le pèlerinage de l'Auder est très-fréquenté. L'église, dont on fait remonter l'antiquité jusqu'au XIe siècle, occupe une position toute pittoresque sur une éminence, au bout d'un rocher, dans une presqu'île formée par le Tarn[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-DRÈCHE.

Notre-Dame-de-la-Drèche, dans le canton d'Alby, en latin, *Ecclesia Beatæ Mariæ Virginis de Dextera*, est ainsi appelée du mot patois *Drescho* qui signifie droite, parce qu'elle est située sur la rive droite du Tarn. La foule des pèlerins qui s'y rendaient devint bientôt telle, qu'il fallut substituer en 1185[3] une église paroissiale à la petite chapelle qu'on avait élevée d'abord en vue d'abriter la statue.

Voici la légende qui s'attache à son origine : Des bergers voient, sur un buisson, une image de Notre-Dame et à ses pieds un religieux. Ils avertissent, et on vient solennellement transporter l'image dans la paroisse, mais elle retourne au lieu de l'apparition, désignant ainsi la volonté

1. Hamon, III, 1.
2. *Id.*, 6.
3. Anciens actes conservés dans l'église de Sainte-Cécile d'Alby.

de la sainte Vierge d'y posséder un sanctuaire. Ce sanctuaire, de plus en plus fréquenté, n'était plus en rapport avec la gloire qui l'environnait; aussi l'archevêque d'Alby le fit richement restaurer en 1669.

A une époque néfaste, la statue put être conservée sous terre au pied d'un figuier que ce contact salutaire préserva alors d'une gelée qui faisait périr tous les arbres d'alentour [1].

Cette statue porte intrinsèquement des preuves de très-grande ancienneté. Elle est de bois, et tellement consumée de vétusté qu'on la prendrait pour un bloc de cendre prêt à tomber sous le moindre choc. Elle porte l'Enfant dans ses bras; elle a 0m,81 de hauteur.

Saint Dominique la fréquentait et venait souvent y prier la sainte Vierge de détruire l'hérésie des Albigeois [2].

ALGÉRIE.

L'Église d'Afrique montre à son origine trois des plus grands noms de l'histoire, Tertullien, Cyprien, Augustin [3], mais les ruines amoncelées par les siècles et par les coups redoublés des Barbares ont conservé peu de vestiges matériels du culte de Marie. Nous ne connaissons encore aucune église ayant autrefois existé sous son patronage, aucune médaille frappée à son image, aucune inscription marquée de son nom; ce que rien n'a pu détruire, ce sont les immortels écrits de nos auteurs africains [4].

Un point qu'on n'a point assez remarqué, et qui mérite de l'être, c'est la part que prit au concile d'Éphèse, 431, l'église d'Afrique par son unique député [5].

Bésula a entendu le grand Cyrille préconiser les prérogatives de Marie, sa toute-puissante protection, et l'efficacité des prières qu'on lui adresse.

Au défaut de monuments de pierre, nous avons un autre témoignage. La liturgie d'Afrique, qui n'était autre que la liturgie romaine, faisait mention, au canon de la messe, de la glorieuse et toujours vierge Marie, Mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ.

La vénération des premiers chrétiens d'Afrique pour Marie s'étendit depuis l'introduction du christianisme, vers la fin du premier siècle, jusqu'à la première partie du Ve siècle, époque de l'occupation vandale, qui renversa, en 429, les innombrables églises dont le sol africain était couvert [1].

La troisième phase de l'Église primitive d'Afrique est celle de sa courte renaissance après l'expulsion des Vandales par Bélisaire, en 530, jusqu'à l'invasion arabe.

Salomon, lieutenant de Justinien, érigea à la sainte Vierge un splendide oratoire dans son propre palais de Carthage et deux magnifiques églises aux extrémités de l'Afrique, l'une à *Ceuta*, l'autre à *Septis*. La tradition de la dévotion à la sainte Vierge s'est continuée à Ceuta sous un titre tout local.

L'Afrique, à la fin du VIe siècle, subit le joug des Arabes, mais, chose bien singulière, le Koran lui-même rend hommage à Marie tout en la méconnaissant. On est étonné de trouver dans cette boue, comme des perles, des pages qui proclament l'inviolable pureté de Marie [2]. Encore aujourd'hui le nom de Marie, *Meriem*, de Mariette, *Merionna*, est porté par un certain nombre de femmes musulmanes, même à Alger, et plus fréquemment chez les Kabyles [3].

Dans les mines de cuivre du Gard-Rouban, on a trouvé, en 1857, à 50 mètres de profondeur et sous des déblais, une statue de la sainte Vierge, en bronze, d'un galbe très-pur, que tout porte à croire d'une époque antérieure à l'invasion des Barbares.

1. Hamon, III, 7.
2. Pouget, p. 41.
3. Voir à l'*Histoire des Cultes* du Ier siècle, p. 521.
4. *Rosier de Marie*, p. 521.
5. *Id.*, p. 558.

1. *Rosier de Marie*, p. 522.
2. *Le Koran*, ch. III, 30, 39; XXI, 91; LXXVI, 12; III, 40, 42; XIX, 16, 34; XXIII, 52.
3. *Rosier de Marie*, IV, 617.

A l'apparition de l'islamisme, en 647, quelques hommes apostasièrent, mais plusieurs centaines de mille résistèrent, furent réduits en esclavage, chargés de chaînes et violemment arrachés du sol où ils inquiétaient la joie des vainqueurs. Le petit nombre de chrétiens qui put revenir en Afrique ne dut cette tolérance qu'au prix d'avanies incroyables [1].

Au VIIe siècle, un silence absolu plane sur l'Église d'Afrique. Cependant des chrétientés subsistèrent encore longtemps auprès de la domination musulmane, les unes s'étant réfugiées dans les monts *Aurès*, d'autres dans la Kabylie; les autres vivant au milieu même des populations victorieuses en leur payant le tribut exigé par le Koran qui ne dit pas : « Crois ou meurs, » mais : « Crois ou paye ». On en voit en Algérie, jusqu'au XIIe siècle et beaucoup plus tard encore, à Tunis et au Maroc. A ces débris qui finirent par disparaître entièrement du sol algérien, succédèrent des Européens à des titres divers, qui vinrent y professer avec la vraie foi le culte catholique de Marie [2].

En 1415, pendant les premières vêpres de l'Assomption, Don Juan, roi de Portugal, s'étant emparé de *Ceuta*, on trouva, dans une fontaine voisine de la ville, plusieurs pierres où étaient gravées les premières paroles de l'*Ave Maria*, sur les unes, *Ave Maria*, d'autres, *Gratia plena*, et d'autres, *Dominus tecum* [3]. Le culte de Notre-Dame-d'Afrique est encore resté en vigueur à *Mellila*, à *Pênon de Velez* et à *Pênon d'Alhuzèma*. Cet heureux état de choses persista pendant toute la durée de la nomination espagnole. Plus tard, les prêtres de la mission de saint Vincent de Paul, ceux de la *Merci* et les Franciscains furent des libérateurs et des consolateurs pour les pauvres chrétientés. Il en était ainsi jusqu'au XVIIe siècle; on ne peut avoir idée des cruelles persécutions qu'eurent à subir alors les chrétiens d'Afrique [4].

1. Hamon, VII, 669.
2. *Rosier de Marie*, IV, 665.
3. *Id.*, IV, 670.
4. *Id.*, IV, 671.

Pendant six cents ans, d'humbles moines se dévouant au rachat des captifs firent plus que les puissances de l'Europe honteusement tremblantes devant ces scélérats.

A la honte des puissances chrétiennes, tenues en échec par une population de forbans, cet état de choses persista jusqu'au XIXe siècle; alors une noble famille, descendant de saint Louis, au moment où l'ingratitude et l'aveuglement allaient la précipiter du premier trône de l'univers, fit ce que le grand roi n'avait pu faire et chassa de leur repaire ces écumeurs de la mer. Je voudrais que ces souffrances et cette libération fussent publiées à plusieurs millions d'exemplaires et répandues dans tout le monde catholique avec cette exergue : *Gesta Dei per Francos*.

1830 délivre nos malheureux chrétiens. Le culte de Marie s'installe aussitôt à Alger, dans une vieille mosquée; 1837 voit arriver Mgr Dupuch, son premier évêque, qui propage le culte de Marie.

Mgr Pavy, qui lui succède en 1855, élève près d'Alger une chapelle à Notre-Dame-d'Afrique rappelant celle de Fourvières. En moins de dix ans, des processions et plus de deux cents guérisons miraculeuses attestent les faveurs de Marie sur ce sanctuaire [1].

Cette résurrection du culte de Marie ne doit pas, du reste, paraître étrange aux Arabes, qui en conservent dans leurs traditions religieuses des traces certaines.

Il existe, à quelques lieues d'Aumale, une tribu autrefois très-remuante, qu'on appelait les *Ouled-Meriem*, les enfants de Marie. La rivière et la forêt voisine ont la même désignation. Est-ce une vieille tradition chrétienne remontant à l'invasion arabe? est-ce une tradition de date plus récente, et qui ne révèle que le souvenir d'une femme musulmane? En 1833, il y avait encore à Alger une mosquée du nom de *Meddjid-Settina-Meriem*, c'est-à-dire mosquée de Notre-Dame-de-Marie. Elle était spécialement fréquentée par les sages-femmes

1. Hamon, VII, 489.

indigènes. Enfin, dans la mosquée, sur laquelle s'élève la cathédrale, on voyait une niche ornée des versets du Koran qui exposent nettement l'Immaculée Conception de Marie.

Puisse la Mère du Sauveur ramener un jour, sous les plis de son manteau, ces pauvres populations séduites et égarées par la loi de Mahomet!

DIOCÈSE D'AMIENS.

NOTRE-DAME-DES-MARTYRS.

Dans le diocèse d'Amiens, avant 1793, indépendamment des églises paroissiales placées sous son vocable, on comptait cent trente chapelles dédiées à la sainte Vierge.

Saint Firmin († 287), fils du sénateur Faustinus et premier évêque d'Amiens, qui subit le martyre pendant la persécution de Dioclétien, avait d'abord établi sa cathédrale hors de la ville, dans l'endroit où est aujourd'hui Saint-Acheul; on lui avait donné le titre de Notre-Dame-des-Martyrs.

Au VIIe siècle, l'évêque saint Salvi la transféra dans la ville et lui donna le double vocable de Notre-Dame et de Saint-Firmin[1]. On voit dans cette église le chef de saint Jean-Baptiste qu'un certain voyageur appelé Galon y apporta, à son retour de Constantinople, l'an 1205.

Presque toutes les chapelles de la cathédrale sont dédiées à Marie. L'une d'elles s'appelle Notre-Dame-du-Puy, monument curieux de la piété de cette célèbre confrérie de Notre-Dame-du-Puy ou des Palinods, que nous rencontrerons à Caen et ailleurs, et qui avait pour but de représenter les mystères du christianisme et spécialement ceux de la sainte Vierge[2].

SAINT-RIQUIER.

Cette ville s'appelait autrefois *Centula*, mais saint Riquier lui donna son nom après y avoir fondé un monastère de bénédictins en 640. Plus tard Angilbert, gendre de Charlemagne, y fit construire une église somptueuse qu'il orna de mosaïques où l'on voyait des images de Marie. La première, sous le portique près des portes, reproduisait la *Nativité;* la seconde, au fond de l'église, la *Passion;* la troisième dans le chœur, du côté du nord, la *Résurrection;* et la quatrième du côté du sud, l'*Ascension*[1].

1. Hamon, V, 272.
2. *Id.*, , 272.

1. Labarte, II, 369

MOUFFLIÈRES.

Un berger ayant découvert dans un arbre, au village de *Moufflières*, vers l'an 1110, une statue de la sainte Vierge, une abbesse du voisinage s'empressa de lui élever un sanctuaire qui devint l'occasion de processions et de miracles.

NOTRE-DAME-DE-LONGPRÉ.

Une des plus anciennes églises de l'arrondissement d'Abbeville est celle de Notre-Dame-de-Longpré-aux-Corps-Saints, bâtie en 1192, sous le nom de Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-BREBIÈRES.

Dans l'arrondissement de Péronne, Notre-Dame-de-Brebières possède une statue du XIIIe ou du XIVe siècle, très en vénération, mais ce sanctuaire existait déjà en 1138. Sauvée en 1793 par une main amie, la statue fut rendue à l'église et devint de nouveau le but de nombreux pèlerinages.

Le révérend père Letierce, de la Compagnie de Jésus, a fait une publication sur ce sanctuaire.

NOTRE-DAME-DE-LA-CHAPELLE.

Bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple d'idoles, pour servir de chapelle de secours à la paroisse du Saint-Sépulcre d'Abbeville, érigée en paroisse en 1554, vendue en 1793 et rebâtie

plus tard, cette église resta toujours sous le vocable de la sainte Vierge.

DIOCÈSE D'ANGERS.

CATHÉDRALE.

Il est peu de diocèses où la sainte Vierge ait été autant aimée, où cet amour se soit produit par tant de sacrifices, et où l'on ait fondé tant de sanctuaires sous sa protection.

Ce fut à Angers, vers l'an 430, que la nativité de la sainte Vierge fut célébrée pour la première fois dans l'Église, en vertu d'une révélation que reçut à ce sujet saint Maurille, évêque d'Angers. Cette fête étant dans le principe spéciale à l'Anjou, on la nomma la Fête angevine, ou simplement l'Angevine. Ce fait traditionnel s'accorde du reste avec ce que dit Baronius dans ses notes sur le martyrologe romain, où il démontre que la Nativité de la sainte Vierge ne commença à être célébrée dans toute l'Église qu'en l'an 436, immédiatement après le concile d'Éphèse.

Cette fête du 8 septembre valut une victoire éclatante sur l'armée sarrasine à Charles Martel; ce prince institua un ordre de chevalerie, que le roi Robert releva en 1022 sous le nom de Notre-Dame-de-l'Étoile.

La Collégiale de Saint-Julien a conservé jusqu'en 1793, c'est-à-dire pendant 1100 ans une étole de l'évêque saint Lézin qui portait écrits sur une des extrémités : *Per Evam perditio,* et, sur l'autre, *Per Mariam recuperatio.*

Le 9 novembre, le chapitre d'Angers fit publier le décret de l'Immaculée-Conception qu'avait porté peu auparavant le concile de Bâle.

Des vingt-deux villes de l'Anjou, dix-neuf honoraient Marie comme patronne. De dix-neuf abbayes, onze avaient été fondées en l'honneur de la Mère de Dieu. Enfin sur trente et une églises de la ville d'Angers, seize lui étaient dédiées, de sorte que, comme Constantinople s'appelait la ville de la Vierge, Παρθενόπολις, Angers pouvait aussi s'appeler la cité de Marie, *Civitas Mariæ.* Les sentiments du peuple angevin ont pu changer de forme dans la manière de se produire, mais, au fond, ils sont toujours restés les mêmes. Partout ses fêtes sont célébrées avec allégresse et accompagnées de nombreuses communions; partout sont établies des confréries en son honneur.

C'était la pratique des évêques des premiers siècles, de consacrer à Marie les églises qu'ils fondaient. Un auteur (*Papirius Masso Notitia episcopatum Galliæ*), qui a approfondi ce point obscur, en compte jusqu'à dix-neuf fondées en France sous le vocable de Marie, par les envoyés immédiats des apôtres. Plus tard on ajouta un autre nom de saint, comme Saint-Maurice à Angers; et le peuple, au lieu de dire Sainte-Marie et Saint-Maurice, abrégea en disant simplement Saint-Maurice. D'abord modeste oratoire, ce sanctuaire fut remplacé par un autre que saint Martin, de Tours, vint consacrer sous le vocable de Marie. Incendiée en 480 par Childéric, père de Clovis, l'église fut relevée vers l'an 500; dévastée de nouveau, réparée par Pépin, maire du Palais, en 750, elle fut continuée avec tant de zèle par Charlemagne qu'il mérita d'en être appelé le fondateur.

Deux siècles plus tard, à la suite d'un incendie, Hubert de Vendôme commença en 1010 à la rétablir, et en 1030 il fit la dédicace solennelle. Cette nouvelle cathédrale, après avoir duré huit ans, fut de nouveau la proie des flammes. Instruit par tant de sinistres, on la construisit comme elle existe encore, avec des matériaux moins accessibles au feu, et l'on mit plus d'un siècle à la terminer. La nef actuelle appartient au XIIe siècle. Les rois de France y vinrent souvent[1].

Cette église nous fournit plusieurs monuments intéressants pour notre iconographie, et surtout la madone de style archaïque qu'on voit peinte sur le premier vitrail à gauche en entrant.

1. Hamon, IV, 20.

D'après le style de la baie romane qui l'encadre, et celui de la peinture elle-même, on ne peut douter qu'elle n'appartienne au XIIe siècle. Elle est assise sur un trône à coussins. Elle tient l'enfant Jésus sur le bras gauche et de la main droite un sceptre fleurdelisé. Deux petits anges thuriféraires s'envolent dans les angles. La figure porte le voile, la couronne, le nimbe perlé ; elle est allongée et rétrécie par le bas. (Pl. CXIX.)

Moins belle et moin noble que celle de Chartres, cette madone occupe cependant une place importante dans l'histoire de nos arts hiératiques, elle a environ 1^{m},75 de hauteur. (*Voy.* à l'Assomption, I, 282.)

NOTRE-DAME-DU-ROCHER.

Notre-Dame-du-Rocher, chapelle souterraine, fut creusée au pied d'un rocher, en 356, par saint Hilaire. Cette chapelle devint bientôt un but de pèlerinage. Saint Germain, évêque de Paris, sur l'ordre de Childebert, bâtit au-dessus une église sous le vocable de Notre-Dame-du-Verger, qui conserva le privilége d'une dévotion singulière pour la Mère de Dieu, et qui cependant prit le nom de Saint-Aubin, lorsqu'en 550 le corps de cet évêque d'Angers y fut transporté. 1793, comme partout, a détruit ce sanctuaire et une rue passe sur la place où il s'élevait.

ABBAYE DE SAINT-AUBIN.

Les cruels iconoclastes du XVIIIe siècle ne sont pas parvenus cependant à effacer sur ces ruines toute trace du culte de Marie. Au pied de la tour de Saint-Aubin, on retrouve dans la cour de la préfecture un cloître roman qu'on nous a conseillé de visiter. Les arcades de ce cloître renferment chacune deux arcatures géminées, et l'une d'elles, dans le tympan, une madone entre deux anges. Cette madone sculptée en bas-relief était peinte, son voile blanc, sa robe verdâtre, le manteau bleu de l'Enfant et sa robe brune. Elle est auréolée, couronnée, son dessin est incorrect et barbare. Aux pieds de la sainte Vierge viennent retomber les archivoltes des arcatures, sur lesquelles on remarque des sujets figurés en peinture. A gauche, Hérode ordonne le massacre des Innocents, puis les mages arrivent et offrent leurs présents au Sauveur ; de l'autre côté on les aperçoit encore devant Hérode, enfin à cheval et voyageant sous la clarté de l'étoile. Malgré la barbarie du style, nous avons beaucoup goûté cette différence établie entre les simples hommes et les groupes célestes. M. Laprade a écrit que la peinture était l'art de l'homme, et la sculpture l'art des êtres surnaturels. L'artiste angevin semble avoir eu cette pensée lorsqu'il représente en peinture les mages, et qu'il réserve le relief à la madone.

SAINT-MAURILLE.

Saint Maurille, évêque d'Angers, fait rebâtir en l'honneur de la sainte Vierge une église qu'il choisit pour le lieu de sa sépulture. Après sa mort on l'appela l'église de Saint-Maurille et de Saint-Aubin, elle possédait une portion insigne de la vraie Croix, des reliques de la Vierge, etc., etc.

NOTRE-DAME-SOUS-TERRE.

Notre-Dame-sous-Terre, fondée en 1047, détruite par la guerre de 1205, reste dans cet état jusqu'à l'an 1400 ; un lapin sorti d'un buisson suffit pour la révéler. On fouille, et l'on découvre une petite voûte et sous la voûte une image de la Vierge. Iolande d'Aragon, épouse de Louis II, duc d'Anjou et roi de Sicile, y fait bâtir une chapelle terminée en 1450, et qui devient le but d'un pèlerinage de plus en plus prospère, jusqu'à la dévastation des huguenots ; après la première tourmente passée, les pèlerinages et les miracles recommencent. — 1793 détruisit encore tout, mais la piété des fidèles rétablit le sanctuaire et y replaça la statue miraculeuse, qu'on avait eu le bonheur de sauver deux fois de la ruine. Volée en 1849, la châsse brisée, perdue, on désespérait de revoir la statue que

des pêcheurs ramenèrent peu de temps après dans leurs filets[1].

Nous n'avons pu voir la statue, mais elle représente la sainte Vierge debout, situation qui nous laisserait croire qu'elle n'est pas antérieure au XIIIe siècle.

NOTRE-DAME-DU-MARILLAIS.

Notre-Dame-du-Marillais (arrondissement de Cholet) fut fondée, vers 430, par saint Maurille, évêque d'Angers, à la suite d'une apparition de la sainte Vierge, qui lui ordonna de célébrer par tout son diocèse la fête de la Nativité, qui alors ne se faisait nulle part encore dans l'Église. La petite chapelle de Saint-Maurille fut remplacée en l'an 800 par une belle église bâtie par Charlemagne. Des miracles sans nombre s'y sont opérés, et des pèlerins y affluaient de toutes parts, même de l'Allemagne et de l'Angleterre[2].

LE-PUY-NOTRE-DAME.

Le Puy-Notre-Dame a survécu aux orages de la Révolution ; son trésor conservait la ceinture de la sainte Vierge. On peut supposer que la sainte Vierge a possédé plusieurs ceintures et expliquer ainsi comment tant d'églises en offrent à la vénération des fidèles. Guillaume IV, duc d'Aquitaine, en possession d'une de ces reliques, la donna à l'église du Puy. Saint Louis y fit ses dévotions. Louis XI fit enchâsser la sainte ceinture dans un magnifique reliquaire en vermeil, et constitua un corps de douze chapelains pour la garder.

Les habitants du Puy, veillant sans cesse sur leur précieuse relique, parvinrent à la soustraire aux ravages des protestants attirés au Puy par les richesses qu'elle possédait.

La sainte relique était un tissu de laine, couleur gris de lin, avec de petits filets de soie tracés par dessus, elle était entière, et capable de ceindre une personne de la plus haute taille. Les femmes enceintes y avaient une dévotion spéciale. Elle fut apportée deux fois à Anne d'Autriche au moment de ses couches, pour la naissance de Louis XIV et de son second fils Philippe d'Orléans.

En 1793, l'église du Puy-Notre-Dame fut dévastée et ses immenses richesses pillées. La relique fut heureusement dérobée à l'impiété révolutionnaire par un habitant du Puy nommé Guillon, qui se mêla aux dévastateurs comme pour avoir sa part du butin. Elle demeura cachée pendant les mauvais jours, et quand la paix fut rendue à l'Église il la remit au curé qui l'offre encore à la vénération des fidèles. Aujourd'hui elle n'est plus que dans un reliquaire en cuivre doré relégué à la sacristie.

Parmi les preuves sans nombre à invoquer en faveur de l'authenticité de la relique, outre les pèlerinages et les dévotions de tant de rois, on peut compter la magnificence de l'église qu'on n'a pas trouvée trop belle pour un si précieux trésor[1].

Dans leurs processions, les paroisses s'arrêtaient aux endroits d'où l'on pouvait apercevoir la flèche élancée du Puy-Notre-Dame, et elles invoquaient la sainte Vierge en chantant le *Salve Regina*[2].

NOTRE-DAME-DE-RONCERAY.

Les légendes prêtent à Notre-Dame-de-Ronceray diverses origines. L'une d'elles nous montre une chapelle souterraine et inconnue qui se découvrit précisément là où on voulut fonder une église. Cette église existait déjà en 530 lorsque plusieurs évêques, parmi lesquels étaient saint Aubin et saint Mélaine, se réunirent pour rendre leurs devoirs à la mère de Dieu.

Avant le Xe siècle était déjà attaché à cette église un couvent de bénédictins où l'on recevait

1. Hamon, IV, 217.
2. *Id.*, IV, 248.

1. Hamon, IV, 260-265.
2. *Rosier de Marie*, XIII, p. 834-851.

exclusivement des filles nobles du côté paternel et du côté maternel. L'élan pour la vie religieuse était tel dans ces siècles de foi que l'abbaye, peu après sa fondation, fut en état de former des colonies; comme tous les sanctuaires de Marie, plusieurs fois détruite et rebâtie, elle reçut du roi René une magnifique châsse d'argent du poids de 20 marcs, avec un *vêtement* de la sainte Vierge, qu'on plaça à côté d'un reliquaire en vermeil qui contenait des langes de Notre-Seigneur.

Une légende raconte qu'une dame, pour prouver sa fidélité au comte, son mari, se précipita de la fenêtre de son château en s'écriant que la sainte Vierge confirmerait elle-même sa parole en la préservant dans sa chute, et qu'en reconnaissance elle lui construirait une église. Sa confiance fut récompensée : elle se releva saine et sauve, et se mit aussitôt en devoir de remplir son vœu. Les fouilles furent entreprises et les ouvriers trouvèrent sous les broussailles du sol qu'ils creusaient, une petite statuette de bronze.

Quoi qu'il en soit de ces récits, nous avons aujourd'hui devant les yeux, dans l'église de la Trinité à Angers, une chapelle souterraine qu'y construisit Foulques en 1028 et le petit bronze qu'on y vénérait autrefois. La crypte et la statuette s'accordent parfaitement, pour le style, avec le xie siècle et se prêtent une authenticité réciproque. On voit tout de suite par ce style, par la disposition des nefs, par la petite niche du fond, que le sanctuaire a été fait pour la madone. Cette chapelle d'environ 5 mètres de large est composée de trois petites nefs égales, avec ses chapiteaux variés et d'un roman accentué.

La madone qu'on a retirée de cette ancienne demeure et que l'on conserve aujourd'hui sous un des autels de l'église, repose sur un socle assez semblable, sauf les émaux, à ceux des vierges de Limoges. Tout en bronze, elle porte cependant des yeux d'émail noir, et sur son collier un rubis accompagné de cinq turquoises de chaque côté. Le nimbe de l'enfant Jésus est tracé en or sur la poitrine de la sainte Vierge, la tête de la madone fort large était préparée pour une couronne qui manque.

En dehors de la vénération qu'inspire cette statuette, elle mérite, non assurément comme perfection d'art, mais comme monument archéologique, une sérieuse attention. D'ailleurs, le respect tant de fois séculaire qui l'entoure efface les fautes du dessin, et nous reporte au naïf et religieux artiste qui l'a fondue. N'oublions pas en quittant Notre-Dame-de-Ronceray de remercier l'excellent abbé Machefer, aux soins duquel nous devons d'avoir pu l'étudier et la dessiner. (Pl. CXXIV.) CXXV!

NOTRE-DAME-DE-CUNAULT.

On prétend que Notre-Dame-de-Cunault fut fondée, en 630, par le roi Dagobert. Ce nom vient du mot latin *cunis* ou *cunabulis*, parce qu'on y voyait l'enfant Dieu dans le berceau, allaité par sa mère ; on y conservait un anneau d'or très-pur, qui passait pour avoir été l'anneau nuptial de la sainte Vierge, et une fiole en cristal de roche enchâssée dans de l'argent contenant des gouttes de son lait[1].

NOTRE-DAME-DE-BELLEFONTAINE.

Notre-Dame-de-Bellefontaine était, dans l'origine, une abbaye fondée par Charlemagne près d'une fontaine qui guérissait, dit-on, diverses maladies. Détruite en partie par la Révolution, elle a été cédée aux trappistes, qui l'occupent aujourd'hui [2].

NOTRE-DAME-DE-NANTILLY.

Notre-Dame-de-Nantilly à Saumur, d'abord temple païen, puis, à dater du iie siècle, temple chrétien sous le vocable de saint Jean-Baptiste, fut témoin aux ive et ve siècles des prédications

1. Hamon, IV, 256.
2. *Id.*, IV, 241.

de saint Florent et saint Doncelin, disciples de saint Martin.



Madone dans l'église de Nantilly, à Saumur.
(Restauration.)

Cette église prit, au VIII[e] siècle, le nom de Notre-Dame-de-Nantilly, parce qu'alors on y inaugura une statue de la sainte Vierge trouvée dans un champ de lentilles. *De parochia beatæ Mariæ de lentilliaco*, d'où l'on a fait par corruption Nantilly. L'*Assomption* en est depuis le VIII[e] siècle la fête patronale. Le style de l'église actuelle porterait à la faire remonter jusqu'au XI[e] siècle. La statue qu'on y vénérait était haute de 0m,65, d'un bois noir semblable à l'ébène [1].

A la place de cette statue, on vénère maintenant, sous l'autel de la sainte Vierge, une madone aussi en bois, mais un peu plus haute et couverte de peinture; elle a 1 mètre de hauteur, elle est assise sur un trône aujourd'hui mutilé ; elle porte le voile, le manteau et la tunique ; son manteau est retenu au cou par une fibule en forme de losange. D'après l'attitude de ses mains, on comprend qu'elle tenait l'Enfant sur ses genoux et lui offrait une fleur ou une pomme. Un trou qu'on voit encore atteste cet enlèvement barbare destiné à permettre l'habillement de la statue. Les restaurations se sont acharnées contre ce pauvre bois ; on l'a recouvert de peintures grossières, qui rendent fort difficile de deviner les anciennes; cependant, en enlevant l'épiderme, nous sommes parvenu à retrouver quelques parcelles du coloris primitif ; je crois distinguer les souliers verts, la robe grenat, le manteau bleu, le voile blanc, le trône rouge et or. Nous devons à l'obligeance de M. le curé de Nantilly d'avoir pu dessiner tout à notre aise cette statue dans la sacristie. (Pl. CXXX.)

1. Hamon, IV, 271.

L'église possède, en outre, des tapisseries très-remarquables qui sont étendues dans le transept mais elles datent du XV[e] siècle et dépassent la limite de nos études.

Tous les ans, à la fête de l'Assomption, il se fait à Notre-Dame-de-Nantilly et à Notre-Dame des-Ardilliers un pèlerinage qui attire une affluence très-considérable de fidèles [1].

NOTRE-DAME-DE-FONTEVRAULT.

En 1095, Robert d'Arbrissel fonde un ordre religieux des deux sexes et honore le mystère de la dignité de la mère de Dieu en soumettant ces deux abbayes à l'abbesse qui devait être ainsi supérieure de tout l'ordre.

Cet ordre, si extraordinaire et sans exemple dans l'Église, fut béni de Dieu, et il compta plus de cent maisons en Europe. Les faveurs des papes, les largesses des rois, dotèrent le couvent de plus de cent mille livres de rentes au XII[e] siècle. Par la suite, quatorze princesses, dont cinq du sang royal de Bourbon, en furent abbesses. L'abbé Suger, qui célèbre cet ordre dans ses écrits, y comptait de son temps plus de cinq mille religieuses [2].

NOTRE-DAME-DE-LA-RÉALE.

A Brain, à 2 heures d'Angers, Notre-Dame-de-la-Réale ou la Royale fut fondée par Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, le 4 août 1189, la première année de son règne [3].

1. Égron, I, p. 539.
2. Hamon, IV, 268.
3. *Id.*, 222.

CHEFFES.

Parmi les églises dédiées à la sainte Vierge, on distingue celles de Tiercé et de Cheffes. On voit encore dans cette dernière église une plaque de marbre noir qui rappelle sa consécration (1167[1]) et dont nous extrayons les passages suivants : † *Anno incarnati Christi millesimo centesimo LXVII, tertius Gosfredus, normannus genere, Andegavus episcopus, dedicavit ecclesiam de cafia, XV° Kalendas septembris, in honorem sanctæ Mariæ, matris Domini... Statutum est quoque ut semper dominica die canteturmissa de Spiritu sancto pro omnibus benefactoribus ecclesiæ vivis, die lunæ pro defunctis, sabbato de sancta Maria. Sciendum vero est quod in omnibus annuatibus festis debet ipse prior missam cantare et servitium facere honorifice et sermonem in ramis palmarum vel quærat qui pro se faciat.*

NOTRE-DAME-DE-PONTRON.

Dans la paroisse de Louroux, l'ancienne abbaye de Notre-Dame-de-Pontron doit son origine en 1134, à un ermite nommé Clément . Avec plusieurs solitaires comme lui, il défricha des terres incultes et purgea la forêt des malfaiteurs qui l'habitaient [2].

NOTRE-DAME-D'ASNIÈRES.

A Cizay, on retrouve des restes de la célèbre abbaye d'Asnières, fondée par Bernard, abbé de Tyron, vers l'an 1142. Lorsque ce grand homme se fut retiré dans la forêt de Tyron, sa sainteté attira sous sa conduite plus de dix mille religieux qui l'aidèrent à défricher la forêt et à y bâtir un monastère. Toutefois, ne pouvant loger ni gouverner une si nombreuse communauté, il en forma plusieurs colonies qu'il dispersa dans toute la France ; la belle église fut pillée en 93 ; elle est devenue un magasin [3].

1. Hamon, IV, 225.
2. *Id.*, 226.
3. *Id.*, 257.

NOTRE-DAME-DE-NIDOISEAU.

Dans l'arrondissement de Ségré, l'abbaye de Notre-Dame-de-Nidoiseau fut fondée par Salomon, un des compagnons de Robert d'Arbrissel, en 1109, et devint en peu de temps une des plus considérables et des plus fréquentées de la province. Le monastère se composait de deux parties, une pour les hommes, l'autre pour les femmes [1].

NOTRE-DAME-DES-ARDILLIERS.

Notre-Dame-des-Ardilliers, un des sanctuaires les plus célèbres de France par les grands miracles qui s'y sont opérés, doit son origine à une image en pierre de la mère de Dieu, que vénérait dans la grotte, où il se tenait caché, un fervent religieux de Saint-Florent nommé Absalon. On y apportait ses hommages en plein air, jusqu'au moment où les habitants de Saumur érigèrent à cette place une église qui fut consacrée sous le titre de Notre-Dame-de-la-Pitié ; en 1614, l'église fut donnée aux oratoriens fondés par le cardinal de Bérulle [2].

DIOCÈSE D'ANGOULÊME.

NOTRE-DAME-DE-BEAULIEU.

Augoulême chrétienne fut placée dès son berceau sous la protection de la sainte Vierge ; elle eut pour premier apôtre saint Martial, qui vit de près la mère de Jésus et qui, dans tous les lieux où il passa, en répandant la semence de l'Évangile, érigea des sanctuaires en son honneur.

Saint Antoine, disciple de saint Martial, fut le premier évêque d'Angoulême.

Notre-Dame-de-Beaulieu n'existe plus; c'était

1. Hamon, IV, 287.
2. *Id.*, 274.

une belle basilique développée par la foi des siècles et possédant une crypte du VI[e] siècle[1]. Des fouilles pratiquées, il y a quelques années, ont remis au jour divers objets fort curieux, entre autres une crosse émaillée portant dans la volute uue madone bien archaïque et une pièce de monnaie avec l'effigie[2] de la mère de Dieu.

NOTRE-DAME-DE-BÉZINES.

Notre-Dame-de-Bezines, actuellement tout à fait détruite, nous rappelle un trait de courage bien rare dans l'affreux temps de la Terreur. Une pieuse femme, la veuve Thirion, se présente à la barre du club et demande au citoyen Romeu de lui abandonner l'image tant vénérée de la Vierge de Bezines. Rumeurs terribles; refus du représentant; grand danger pour la pauvre femme. Elle ne se rebute pas, va trouver chez lui le farouche Romeu, se jette à ses pieds et obtient sa statue; elle la replace sur un piédestal, mais peu de temps après on l'en retire et on ordonne de la brûler. L'homme chargé de ce soin recule devant un pareil sacrilége et l'enterre avec le grand crucifix en bois de la cathédrale, qu'il devait brûler en même temps. Peu après ces deux objets sont découverts et définitivement brûlés[3].

DIOCÈSE D'ANNECY.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

L'église de Notre-Dame-de-Liesse, *Causa nostræ Lœtitiæ*, fut bâtie par saint Georges, premier apôtre d'Annecy, et plus tard évêque du Puy-en-Velay; de là vient probablement à cette dernière ville le nom latin d'*Anicium*, comme si elle était une autre Annecy. Ce sanctuaire fut

1. Hamon, IV, 99.
2. *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, 1868.
3. Hamon, IV, 99.

une source abondante de pèlerinages, de miracles et d'offrandes[1].

NOTRE-DAME-D'ABONDANCE.

Au commencement du VII[e] siècle, saint Colomban, s'étant réfugié au milieu des forêts d'*Abondance*, forma un établissement où il défricha des déserts stériles et ramena en effet l'abondance.

Détruit par Théodoric, le couvent reprit vie vers l'an 1108; l'abbé Herluin y constitua un prieuré sous le titre de Notre-Dame-d'Abondance[2].

NOTRE-DAME-DE-VOIRONS.

Notre-Dame-de-Voirons est un des plus célèbres pèlerinages de la Savoie. Ces hautes montagnes étaient restées un foyer d'idolâtrie. Un seigneur qui y chassait, abandonné de tous les siens, attaqué par un sanglier, allait périr, lorsqu'il fut délivré par la grâce de la sainte Vierge; il fit vœu de bâtir une église à Notre-Dame sur le lieu de sa délivrance. Dans les calamités qui assaillirent si souvent les églises, la statue de la Vierge fut sauvée. En 1852, on la trouva dans un village, et on la plaça dans une belle église construite pour elle[3].

NOTRE-DAME-DU-CHARMAIX.

Lors de l'invasion des Sarrasins, les habitants des environs d'Annecy se réfugièrent près de Notre-Dame-du-Charmaix, où depuis se sont opérés tant de miracles[4].

NOTRE-DAME-DE-TAILLOIRES.

Notre-Dame-de-Tailloires, élevée par les

1. Hamon, VII, 513.
2. *Id.*, 521.
3. *Id.*, 525.
4. *Id.*, 543.

bénédictins vers la fin du VIIIe siècle, rebâtie dans de meilleures conditions par la reine Hermangarde, fut dédiée en 1025[1].

NOTRE-DAME-DE-FILLY.

Notre-Dame-de-Filly, abbaye célèbre fondée avant l'an 1000, subsista jusqu'aux protestants, qui la détruisirent.

NOTRE-DAME-D'HERMILLON.

Notre-Dame-d'Hermillon, dont il est question dans une charte de Bozon, roi d'Arles, en 887, était la chapelle du château d'Hermillon érigée sous le vocable de l'Annonciation[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-CONDAMINE.

Notre-Dame-de-la-Condamine, fondée sur la rivière de l'Arve, vers l'an 1000, fut donnée en 1119 par l'évêque de Genève aux bénédictins de Cluny. Reconstruite au XIIIe siècle, elle devint un de nos plus beaux monuments d'architecture[3].

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE.

La cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne fut dédiée à saint Jean-Baptiste pour y placer une relique insigne du précurseur, savoir : trois doigts de la main, le pouce, l'index et le médius, et l'on fonda en même temps à côté une église et un chapitre de Sainte-Marie.

Une charte de 1001, contenant une donation aux deux chapitres, nomma les chanoines de Sainte-Marie avant ceux de Saint-Jean.

Le concours des pèlerins dévots à Marie tend à s'accroître chaque jour[4].

1. Hamon, VII, 518.
2. *Id.*, 545.
3. *Id.*, 534.
4. *Id.*, 541.

NOTRE-DAME-D'AULPS.

Notre-Dame-d'Aulps ou des Alpes, *Sancta-Maria-Alpensis*, eut au XIe siècle pour premier abbé un saint religieux nommé Guy, auquel succéda saint Guérin, ami de saint Bernard[1].

NOTRE-DAME-DE-BELLEVAUX.

Notre-Dame-de-Bellevaux fut érigée en prieuré au XIe siècle par les bénédictins d'Ainay de Lyon[2].

NOTRE-DAME-DE-PEILLONEX.

Notre-Dame-de-Peillonex remonte aux premières années du XIe siècle; saccagé et brûlé par les Bernois, en 1536, ce sanctuaire ne cessa pas malgré cela d'être fréquenté par de pieux pèlerins[3].

NOTRE-DAME-D'ENTREMONT.

Notre-Dame-d'Entremont, bâtie au XIIe siècle, donna, comme toutes ses sœurs, un grand développement à l'agriculture, un asile aux voyageurs, une école aux sciences et aux lettres, et par-dessus tout un autel à la mère de Dieu[4].

NOTRE-DAME-DE-SIXTE-EN-FAUCIGNY.

Le monastère de Sixte-en-Faucigny jouissait, en 1155, d'une célébrité si grande que le saint-siége le prit sous sa protection par une bulle spéciale[5].

NOTRE-DAME-DES-CRELETS.

Notre-Dame-des-Crelets, petit oratoire incrusté

1. Hamon, VII, 520.
2. *Id.*, 521.
3. *Id.*, 530.
4. *Id.*, 534.
5. *Id.*, 531.

dans le roc vers la fin du XIIe siècle, fut transformé en 1740 par un chirurgien qui avait fait vœu d'élever un sanctuaire à la sainte Vierge[1].

DIOCÈSE D'ARRAS.

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES.

Saint-Omer (*Audomarus*) est maintenant fière de son pèlerinage à Notre-Dame-des-Miracles. En 637, toute trace de christianisme avait disparu de ces contrées. Alors saint Omer, évêque de Thérouanne, fit bâtir deux églises, l'une dédiée à saint Martin, l'autre à la sainte Vierge, dans laquelle il mit une image de la mère de Dieu, à la place d'une statue de Minerve qu'il avait renversée. Des habitations s'étant groupées autour de ces sanctuaires donnèrent naissance à la ville de Saint-Omer, qui prit ainsi le nom de son saint fondateur[2].

L'église de la sainte Vierge était divisée en deux parties, l'une de plain-pied, appelée l'église inférieure qui servait, tant pour les offices ordinaires de la paroisse que pour les pèlerins malades ou infirmes; l'autre supérieure, où conduisaient deux escaliers de pierre, était le sanctuaire privilégié de Notre-Dame-des-Miracles[3].

La statue qu'on y vénère aujourd'hui est en bois peint de 1^{m},20 de hauteur et de la plus belle époque du XIIIe siècle[4].

Parmi ses reliques, Saint-Omer possède les gants et une partie des cheveux de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DES-AFFLIGÉS.

Notre-Dame-des-Affligés se vénère à Marconne. Au VIIe siècle, une source jaillit et se versa dans un marais voisin; des moissonneurs allant y mouiller leur paille pour faire des liens y découvrirent une petite statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras. Le clergé d'Hesdin, malgré l'opposition des habitants de Marconne, s'en empara ; mais à plusieurs reprises la statue revint au lieu où elle avait été découverte. C'est là que la dévotion de Notre-Dame-des-Affligés grandit sans cesse jusqu'aux mauvais jours de la Révolution. Au mois d'avril ou de mai 1794, les croix de bois des cimetières et les statues furent mises en tas pour être brûlées, mais un enfant de dix ans n'éveillant aucun soupçon s'empara de la statue et l'alla cacher dans la grange de son père, où on eut le bonheur de la retrouver à la réouverture des églises[1].

1. Hamon, VII, 532.
2. *Rosier de Marie*, II, 573.
3. Hamon, II, 494. — *Rosier de Marie*, II, 573.
4. Didron, *Ann.*, XVII, 257.

BOULOGNE-SUR-MER.

Les anciens documents qui pourraient jeter quelques lumières sur la dévotion à la sainte Vierge, à Boulogne, ayant certainement péri, soit dans les invasions des Normands, soit dans l'incendie qui, en 1031, a consumé la ville entière, on ne peut assigner avec précision l'origine de ce culte[2].

On ignore le lieu où l'image miraculeuse se trouvait avant de venir à Boulogne. On croit qu'elle peut être une portion de ces pieux trésors que possédaient autrefois les églises de Palestine. Au commencement du VIIe siècle elles furent profanées par les Sarrasins, et l'Occident s'enrichit d'une grande partie des saintes dépouilles qu'on put sauver des mains des infidèles[3].

Voici ce que la tradition la plus autorisée nous apprend : vers l'an 663, la sainte Vierge apparaît aux fidèles de Boulogne et leur ordonne d'aller sur le bord de la mer pour y recevoir

1. *Rosier de Marie*, X, 426.
2. *Id.*, II, 573.
A Boulogne comme ailleurs, la croix fut plantée sur les ruines de l'idolâtrie; mais il faut attendre jusqu'au VIIe siècle pour trouver un historien qui nous parle d'une église dans cette ville.
3 Champagnac, I, 347.

son image que les anges amènent. On accourt au rivage et l'on voit sur la mer la plus calme un navire sans rames et sans matelots, entouré d'une lumière aussi douce qu'éclatante; il portait une image de Marie avec l'enfant Jésus sur son bras gauche, sculptée en bois, haute d'environ $1^{m},15$. On prend la sainte Vierge avec un religieux respect et on la porte dans une première chapelle, d'abord en bois, puis remplacée par une église encore en bois, et enfin, vers l'an 1104, par une église qui subsista jusqu'en 1793.

Pendant les guerres si funestes à la France et à l'Angleterre, les rois, les princes, les plus grands prélats rendaient successivement les mêmes hommages à Notre-Dame-de-Boulogne. Des fondations, des pèlerinages l'enrichirent de dons de toute espèce. Les petits et les pauvres n'étaient pas moins empressés et ne reculaient pas devant les dangers qu'il fallait affronter pour accomplir un vœu à Notre-Dame-de-Boulogne, en traversant des contrées ravagées par les guerres civiles et étrangères [1].

On ne trouve cependant aucune trace positive de pèlerinage avant l'an 1212, mais depuis lors, leur durée a été continue pendant tous les siècles jusqu'à nos jours. Parmi les peines infligées par l'inquisition du Midi, on trouve l'envoi de pèlerins à Notre-Dame-de-Boulogne.

Henri VIII prit Boulogne après un siége meurtrier et la livra au pillage; il enleva comme un trophée pour l'Angleterre la statue miraculeuse. Henri II, roi de France, obtint d'Édouard VI, fils de Henri VIII, la restitution de la ville et de l'image [2].

Les protestants, en octobre et novembre 1567, profanèrent l'église, en chassèrent les fidèles à coups de fusil et firent disparaître l'image miraculeuse. Plus tard on répara l'église, et la statue fut retrouvée, en 1588, au fond d'un puits où elle avait été jetée par le soldat qui l'avait enlevée de l'autel et qui avait tenté vainement de la brûler et de la couper [3].

1. Hamon, II, 515.
2. Didot, *Vie religieuse*, 432.
3. En 1618, restauration de la cathédrale; en 1630, rétablissement de l'image et, comme par le passé, miracles, pèlerinages, guérisons.

Pour constater l'identité de la statue, l'autorité ecclésiastique, toujours prudente et sévère dans ses jugements, fit prendre des informations et ne se prononça qu'au bout de vingt-trois ans.

Tous les siècles continuèrent à voir la même affluence de pèlerins qu'autrefois, jusqu'à la Révolution, qui ne laissa de la statue qu'une main soustraite à la haine impie des révolutionnaires de Boulogne [1].

Les historiens du XVIIe siècle n'avaient guère consulté que des témoignages récents sur la légende de Notre-Dame-de-Boulogne; un manuscrit du XVe siècle, orné de six miniatures, et qui existe dans la bibliothèque de l'Arsenal de Paris a remplacé la statue par la sainte Vierge elle même. Le contre-scel d'un sceau de 1314 fait voir la sainte Vierge dans une barque, tenant d'une main une église et de l'autre un livre fermé ou un reliquaire [2].

Des indulgences, des dons sans nombre, des pèlerinages, témoignent de l'amour de tous pour Marie, dont la bonté est si grande pour ceux qui l'aiment et qui l'invoquent.

Une foule d'hospices et d'hôpitaux édifiés à Boulogne et aux environs en faveur des pauvres, des infirmes et des étrangers, à qui la dévotion faisait entreprendre le voyage de Boulogne, montrent combien le pèlerinage en était célèbre et connu de tout le monde. Des chapelles en grand nombre ont été bâties sous le nom et sur le modèle de Notre-Dame-de-Boulogne; la plus considérable est celle près Paris [3].

En 93, au milieu du pillage et de la dévastation de la cathédrale, on épargna l'image. Enlevée de la place qu'elle y occupait, elle fut portée dans une salle du district, et déposée contre le chambranle d'une cheminée; on lui avait ôté les ornements, et dès lors il fut facile de constater sa haute antiquité. Le bois en était fort détérioré et pour le soutenir il avait fallu

1. Hamon, II, 515.
2. *Revue de l'Art chrétien*, IX, p. 443, l'abbé Haiguere.
3. Champagnac, I, 347.

l'entourer de plaques de fer-blanc. Mais les révolutionnaires de Boulogne se virent accusés de modérantisme et un ordre du représentant obligea de brûler l'image au milieu de la place publique; on ne peut dire les orgies sacriléges qui accompagnèrent l'exécution de cet ordre impie. La cathédrale fut démolie de fond en comble.

L'heure de la réparation devait sonner; un humble ecclésiastique, M. l'abbé Haffreingue, bien convaincu que la foi soulève des montagnes et relève des cathédrales, entreprend cet acte de foi. En 1837, il achète les terrains où s'élevait la cathédrale; en 1840, il rend la chapelle à Notre-Dame-de-Boulogne[1] et projette un immense édifice. Les dons arrivent providentiellement de tous les points de la France, et il peut couronner de la statue de Marie le grandiose édifice, un des plus beaux monuments religieux de la France. Les pèlerinages y accourent avec une dévotion toujours croissante.

Dieu n'avait pas permis que l'antique image pérît tout entière; un précieux fragment en a été conservé à l'insu des profanateurs. Pendant que la statue était dans la salle du district, M. Casin de Caumartin, qui y était entré pour faire viser une feuille de route, fut seul un moment et, s'approchant de la statue, il vit qu'une de ses mains, qui avait été brisée, tenait à peine, il la détacha avec son sabre et l'offrit à sa tante. Cette relique, dans la suite, fut remise à Mgr Haffreingne, qui la fit renfermer dans un cœur en vermeil que l'on suspendit à la statue nouvelle.

La bibliothèque municipale de Boulogne contient un manuscrit enluminé de la fin du xe siècle (989-1005), où l'on voit, dans une capitale, la nativité de Notre-Seigneur. La crèche, portée sur des arcatures, entourée d'une riche architecture, occupe le centre du petit tableau, la sainte Vierge est à droite, saint Joseph à gauche, dans le haut un groupe d'anges adorateurs[2].

1. L'abbé Haiguere, p. 317-332.

2. *Palæographical society*, fac-simile of ancients manuscripts. Pl. XCVII.

NOTRE-DAME-DES-ARDENTS.

Le diocèse d'Arras (*Hemetacum*, puis *Atrebatum*), digne émule de celui de Cambrai, présente à tous ses horizons, si je puis ainsi dire, le drapeau de la sainte Vierge; à peine est-il quelques-uns de ses cantons où Marie ne soit la patronne titulaire de plusieurs églises; on en compte près de cent. En outre, presque tous les grands bois de l'Artois étaient consacrés à la sainte Vierge, on y plaçait des statues dans des troncs d'arbre, à l'angle des carrefours, quand on n'y élevait pas une chapelle en son honneur. Enfin, elle était la patronne générale de la cathédrale et de tout le diocèse [1].

Nous nous contentons de parler des principaux sanctuaires. Saint Diogène, un des premiers apôtres de la contrée, plaça, sous l'invocation de Marie, la première église qu'il fit construire à Arras.

En 1105, une maladie affreuse, connue sous le nom de mal des Ardents, décimait une partie de l'Europe. Dans la nuit du 21 mai, la sainte Vierge apparaît successivement à deux jongleurs célèbres, Itier et Norman, ennemis jurés l'un de l'autre et qui demeuraient l'un en Brabant, l'autre à Saint-Pol-en-Ternois; elle leur ordonne d'aller trouver l'évêque d'Arras Lambert, de lui dire de sa part qu'il faut veiller avec eux dans l'église toute la nuit du samedi suivant, qu'elle leur remettra un cierge allumé; qu'ils en feront distiller des gouttes dans un vase plein d'eau; qu'ils feront boire de cette eau aux malades et en répandront sur leurs plaies; que ceux qui le refuseront seront frappés de mort. Ils n'en tiennent compte, mais une semblable vision les rapproche, les amène à l'évêque; ils vont à l'église et, après une longue prière, la Vierge paraît comme elle l'avait annoncé; leur remet le cierge miraculeux et, sur 144 malades auxquels ils appliquèrent l'eau, 143 sont guéris, un seul incrédule est frappé de mort.

1. Hamon, II, 487.

Le saint cierge, estimé une relique insigne autant qu'incontestable, fut conservé dans son intégrité jusqu'aux mauvais jours de 93. Les pèlerinages, les offrandes, les reliquaires magnifiques attestèrent la foi des fidèles. La sainte Relique, sauvée pendant la terreur, fut remise entre les mains d'un homme qui consentit à en être dépositaire. Mais son fils effrayé jeta dans un puits la châsse d'argent qui, retrouvée le lendemain, fut vendue ; on put conserver une partie du cierge : et enfin, en 1860, Mgr Parisis fit renouveler le reliquaire et ranima le culte qui s'était refroidi [1].

L'histoire de la sainte chandelle d'Arras se trouve rapportée dans le *Livre des apparitions* de P. Sausseret (I, 186) avec le même fond, mais quelques variantes. Ainsi l'évêque, au lieu d'aller seul à l'église avec les deux hommes auxquels la sainte Vierge avait d'abord apparu, commença par ordonner une procession générale et, au moment où elle rentrait dans la cathédrale, tout le peuple vit la sainte Vierge descendant des tours de Notre-Dame et tenant dans la main un cierge magnifique, le donner à Itier et Norman. Une fête fut instituée et une chapelle bâtie sur le vocable du saint cierge [2].

Arras possède en outre, parmi ses reliques, un morceau de la *vraie Croix*, des *cheveux* de la sainte Vierge, son *voile* ou sa *ceinture* [3].

1. Hamon, II, 500.

2. Voir le livre de la *Confrérie de Notre-Dame-des-Ardents d'Arras*, par M. de Linas, 1857. — Didron, *Annales archéologiques*, voyez vol. I, 319.

3. Champagnac, Colvenerius, *Sum. aurea*, III, 1159.

DIOCÈSE D'AUCH.

CATHÉDRALE

Le premier autel dont il soit fait mention dans les annales religieuses de la province d'Auch était consacré à Marie, ce qui en fait remonter le culte aux temps apostoliques. Ni les rigueurs des préfets de l'empire, ni les maux épouvantables que firent subir à ces régions les irruptions des barbares, n'ébranlèrent la foi des peuples en la mère de Dieu. Sur les onze cathédrales de l'ancienne province d'Auch, neuf étaient consacrées à la sainte Vierge [1].

Saint Taurin, martyr, premier évêque d'Eauze (*Elusa*), transporta, dit-on, son siége à Auch (*Auscis*), en 293, avec un autel de la bienheureuse Vierge Marie. Il éleva à Auch, sur les ruines d'un temple païen, une église qu'il dédia à la mère de Dieu, qui devint la patronne de la ville. On prétend que, dès cette époque, la nativité de la sainte Vierge y était célébrée.

La *statue* qu'on vénère est en bois et de grande dimension. La Vierge porte l'enfant Jésus de la main gauche.

Après beaucoup de vicissitudes dans la destinée de la ville et de sa cathédrale, l'évêque Taurin II, recherchant les traces du premier sanctuaire consacré à la Vierge, y éleva un nouveau temple en son honneur. Des dons continuels et considérables permirent, au XIIe siècle, de bâtir une église encore plus belle ; mais les malheurs des temps retardèrent son exécution et la dédicace ne put être faite avant le XVIe siècle. Au XVIIe siècle on y travaillait encore. La grandeur et la hauteur du vaisseau, les magnifiques verreries, les 113 stalles, dans leur magnificence, témoignent par la variété des styles que tous les siècles y ont rivalisé dans leur amour pour Marie.

En 1550, Antoine de Bourbon, père de Henri IV, fut le premier chanoine laïque. Il transmit ce titre à son fils et les rois de France ont voulu le conserver. En 1808, Napoléon Ier visita la métropole et, en témoignage de son admiration, il décréta une allocation annuelle.

NOTRE-DAME-DE-GAILLAU.

Notre-Dame-de-Gaillau, dans la banlieue d'Auch, est un lieu de pèlerinages fréquenté.

1. Hamon, III, 366. qui ajoute : et les deux qui restaient la reconnaissaient pour patronne au moins secondaire. On a bien fait de ne pas copier ce membre de phrase, il est inadmissible. La Sainte Vierge est patronne née de toutes les églises et surtout des Cathédrales ! Dans le fait sur les onze cathédrales dont on parle, il y en avait trois qui ne portaient pas officiellement le vocable de la S. V. savoir Lectoure S. Gervais
Bazas S. Jean B.
Aire S. Jean B.

Naturellement 93 ferma ce sanctuaire comme tous les autres, abattit les autels et les chapelles latérales et brûla la statue. Au retour de la paix de l'Église, les pèlerinages recommencèrent avec une ferveur que rendaient plus vives encore les traces de dévastations qu'on y remarquait de toutes parts. (A)

DIOCÈSE D'AUTUN.

CATHÉDRALE.

Lorsqu'au Ier siècle de l'ère chrétienne, le christianisme arriva à Autun (*Augustodunum*) qui s'estimait la sœur et l'émule de Rome, il trouva le pays couvert de temples consacrés aux anciennes divinités des Gaulois et à toutes celles que les Romains leur avaient apportées. Au lieu de les renverser, les premiers apôtres les christianisèrent. Par là, le culte de Marie se répandit dans toute la contrée et les temples des déesses païennes se transformèrent en chapelles de la mère de Dieu. Et tout cela au 1er Siècle — B —

Au VIe siècle, on voit à Autun une chapelle dédiée à la sainte Vierge, abbaye célèbre qui recueillit les religieuses échappées de Poitiers au temps de Childebert [1].

La cathédrale a été élevée au VIe siècle, en l'honneur de la sainte Vierge; une charte de Louis d'Outre-Mer, en 936, la mentionne. Dans les anciens bâtiments de Saint-Nazaire, attenant à la cathédrale, une sculpture du XIIe siècle représente l'Assomption de Marie, que deux anges élèvent dans les cieux[2]. Nous l'avons décrite au chapitre de l'Assomption et nous avons inséré ce bas-relief dans nos planches gravées. (Pl. LXV.)

NOTRE-DAME-DE-LA-CERTENNE.

Dans la paroisse de Mesvres, Notre-Dame-de-la-Certenne était, avant l'ère chrétienne, un lieu où l'on adorait trois déesses qui donnaient des époux aux jeunes filles et du lait aux nourrices. Le christianisme, pour déraciner ces grossières superstitions, y bâtit une chapelle sous le vocable de Notre-Dame [1].

NOTRE-DAME-DE-LUCENAY.

Lucenay tire son nom de la déesse Lucine qui présidait aux accouchements laborieux ; et pour remplacer le pèlerinage païen qui s'y faisait, l'église de Lucenay fut consacrée sous le vocable de la Nativité de Notre-Dame [2].

PARAY-LE-MONIAL.

Le culte de la sainte Vierge à Paray-le-Monial, arrondissement de Charolles, est aussi ancien que la ville elle-même. Dès l'an 980, depuis longtemps, cette petite ville possédait à ses portes une église de Notre-Dame. Cette vieille église, dont il ne reste plus que l'abside, fut remplacée par l'église actuelle au XIIe ou XIIIe siècle. Dans la suite des siècles, on ajouta deux instituts de vierges chrétiennes.

L'ordre de la Visitation a été saintement fier de la Bienheureuse Marguerite-Marie, qui propagea la dévotion au Cœur de Marie, en même temps que celle au cœur de Jésus [3].

Depuis 1648, cette dévotion a été approuvée par plusieurs évêques de France, qui ont permis que l'on célébrât une fête en son honneur avec un office propre. En 1668, le cardinal de Vendôme, légat du pape Clément X en France autorisa également cette dévotion, à la demande du père Eudes ; l'acte qu'il ordonna fut depuis ratifié par le souverain pontife. Des ordres religieux rendent à ce saint Cœur un culte spécial. Le saint-siége a donné à la société de Jésus la faculté de réciter l'office. Pie VII a enrichi cette dévotion de précieuses indulgences.

1. Hamon, VI, 309.
2. *Id.*, 316. (Voy. I, 282.)

1. Hamon, VI, 314.
2. *Id.*, 316.
3. *Id.*, 336.

(A) Lorsqu'on écrit tant de noms de lieux, on est exposé à faire quelques fautes d'orthographe et à subir des fautes de typographie : au lieu de Gaillau, M. Hamon écrit : N. D. de GAILLAN mais lui même ajoute : près de Puyrasquier au lieu de Puycasquier.

(B) Mais alors comment se fait-il qu'on ne raconte rien de pareil pour Rome ?

AUXY.

L'église paroissiale d'Auxy, dédiée à la sainte Vierge, date du IX[e] ou X[e] siècle[1].

CHALON-SUR-SAONE.

Un reliquaire en forme d'autel du X[e] siècle portait ces mots qui prouvent combien les reliques de la sainte Vierge placées dans la nomenclature avant même celle de la Sainte-Croix étaient en honneur.

† ☧ †
Hic habit reliquias
Sc̄e Marie
Et Sc̄e Crociz
Et scorom martyrum
Marcelli et Valeria —
ni . VI P̄I sunt interrituri
um civitatis Cabiion —
ninziz[2].

Au VI[e] siècle, le nom de la sainte Vierge devait être assez répandu en France, puisque M. Le Blant en a retrouvé des traces sur les inscriptions[3].

ROMAY.

A Romay, à 2 kilomètres de Paray, dans la chapelle antérieure au XII[e] siècle, on vénère une statue de la Vierge en pierre assez grossièrement travaillée et que la tradition fait remonter au X[e] siècle; en 93, cette statue fut soustraite à la profanation par une courageuse jeune fille. Les habitants nous ont dit qu'elle était restée attachée à un saule dans un cours d'eau et qu'après la révolution on l'a retrouvée à la même place. Elle est debout, tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, et garde encore des traces de peinture. Elle est aplatie par derrière, probablement pour faciliter sa pose dans une niche. Des pèlerinages antiques se continuent encore et y amènent de nombreuses populations (Pl. CXXX[1].)

1. Hamon, II, 314.
2. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes*, I, 30.
3. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes*, I, 102.

CLUNY.

Le monastère de Cluny n'était pas encore fondé qu'il existait déjà une chapelle de Notre-Dame, dont il est fait mention dans un acte authentique de 908. Une fois le monastère établi, cette chapelle prend une bien autre importance.

Saint Odon aimait la sainte Vierge comme la meilleure des mères; un de ses religieux, étant tombé malade, reçut la visite de cette bonne mère qui lui annonça sa mort trois jours d'avance. Saint Odon, nommé abbé peu de temps après, fut guéri miraculeusement aux pieds de l'image de Marie, d'une maladie qui lui avait noué tous les membres.

La sainte Vierge apparut de même en plusieurs circonstances à saint Hugues, et, en 1088, elle fit choix de lui pour construire l'église abbatiale. Cette église était la plus grande du monde après celle de Rome. Innocent II, en 1131, en fit la dédicace solennelle sous le vocable de Notre-Dame[2].

On conserve à Cluny quelques débris de la *Manica*, ou mantelet de la sainte Vierge[3].

MARCIGNY.

A Marcigny, saint Hugues, abbé de Cluny, fonda un monastère de femmes en 1056 pour quatre-vingt-dix-neuf religieuses, en réservant la centième place pour la sainte Vierge qu'il constituait leur abbesse. Cette place était marquée au chœur par une crosse dorée et émaillée. On y conservait un voile de la sainte Vierge, qui depuis 93 a été partagé entre les églises de Marcigny, de Semur et de Saint-Christophe[4].

1. Hamon, VI, 339.
2. *Id.*, 343.
3. L'abbé Durand.
4. Hamon, VI, 336.

NOTRE-DAME-DE-VIREY.

Des chartes des XIIe et XIIIe siècles mentionnent Notre-Dame-de-Virey; cette église possède une relique du vêtement de la sainte Vierge [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-FERTÉ.

L'ancienne abbaye de la Ferté, cette première fille de Citeaux, fut, comme toutes les églises de l'ordre, dédiée à la sainte Vierge. Fondée en 1113 et reconstruite en 1230, cette église était une des plus remarquables de la province [2].

PRESSY.

A Pressy, arrondissement de Charolles, la confrérie des Sept-Joies de la sainte Vierge a été fondée en 1106 dans l'église de Chidde [3].

TOURNUS.

On conserve à Tournus une madone en bois doré, laquelle, à juger par le siége orné d'arcatures cintrées où elle est assise, aussi bien que par son costume, doit dater de la fin du XIIe siècle. Elle a dans le dos une armoire où l'on renfermait des reliques; sa hauteur est de 0^m,73 [4].

DIOCÈSE D'AVIGNON.

NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION.

Notre-Dame-de-l'Assomption fut fondée à Apt, en 77, par saint Auspice, disciple du pape saint Clément. Cette ville, la première après Arles, célébra la fête du Saint-Cœur-de-Marie [5].

1. Hamon, VI, 321.
2. *Id.*, 322.
3. *Id.*, 327.
4. De Caumont, *Abécédaire d'architecture.*
5. Hamon, VII, p. 24.

NOTRE-DAME-DES-DOMS.

Le culte de la sainte Vierge à Avignon a commencé du vivant même de la sainte Vierge. On lisait dans une ancienne hymne : *Templum hoc sanctum divæ matri Dei adhuc vivæ consecratur in honorem.* Benoît XVI proclame que sainte Marthe a élevé à Avignon une église en l'honneur de la sainte Vierge. Constantin augmenta cette église, voisine du lieu où il avait eu la vision célèbre de la croix lumineuse. Un titre mentionné dans la *Gallia Christiana* vient à l'appui de l'opinion du grand pape et nous apprend que l'évêque Aventius en fit la solennelle dédicace au mois de septembre 326 et y consacra en même temps trois autels. Notre-Dame-des-Doms, saccagée en 731 par les Sarrasins, fut relevée de ses ruines de 785 à 800 par Charlemagne et consacrée d'une manière miraculeuse par Jésus-Christ lui-même. Ce fait est attesté par les bulles de plusieurs papes et par l'opinion des plus doctes et savants écrivains.

En 1096, Urbain II y publia la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. En 1163, Alexandre III y consacra saint Anthelme, évêque de Belley. On ne peut dire le nombre de saints, de papes, de rois, de grands du monde qui rivalisaient en dévotion à Notre-Dame-des-Doms; cinquante-trois conciles se sont tenus dans son enceinte; Pie IX s'est plu à glorifier Notre-Dame-des-Doms. Avignon était digne de tant de faveurs, car la dévotion à la sainte Vierge n'a jamais variée depuis sainte Marthe jusqu'à nos jours [1].

NOTRE-DAME-D'AUBUNE

Le sanctuaire de Notre-Dame-d'Aubune, près d'Orange, est contemporain de Notre-Dame-des-Doms [2]. Ce sanctuaire, de l'époque carlovingienne, aurait été bâti à la suite d'une victoire remportée sur les Sarrasins par Charlemagne ou

1. Hamon, VII, 2.
2. *Id.*, 2.

même Charles-Martel. Le combat, ayant été livré à l'aube du jour, donna lieu au nom d'*Aubune, Alba bona*. La tour porte les caractères du XII[e] siècle.

NOTRE-DAME-DE-NAZARETH.

Notre-Dame-de-Nazareth est vénérée dans l'ancienne cathédrale d'Orange où saint Césaire, évêque d'Arles, présida en 529 un concile célèbre contre les semi-pélagiens [1]. La chapelle de Notre-Dame-de-Nazareth, près d'Entrechaux, arrondissement d'Orange, offre une construction curieuse du X[e] siècle.

NOTRE-DAME-DU-GROSEAU.

La jolie chapelle carlovingienne de Notre-Dame-du-Groseau, près de Malaucène, était probablement autrefois attenante au monastère bâti en 684 par Petronius, évêque de Vaison. Groseau est ainsi appelé à cause d'une magnifique source qui, à cet endroit même, sort des bases du mont Ventoux.

VAISON.

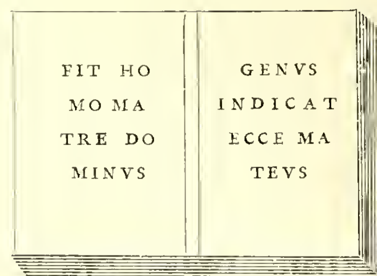
Vaison est une petite ville du diocèse d'Avignon, bâtie sur l'emplacement d'une plus grande ville de l'ancienne Gaule, et qui montre encore des vestiges de son ancienne prospérité. La cathédrale dédiée à la sainte Vierge et à saint Quentin, est maintenant isolée au milieu des champs. Elle a été fondée en 910 par l'évêque Humbert [2].

CARPENTRAS.

M. l'archiprêtre de Saint-Siffrein nous écrit qu'il ne connaît rien, soit à Carpentras, soit dans les environs, qui puisse être signalé comme image authentique antérieure au XII[e] siècle.

1. Hamon, VII, 2.
2. Champagnac, II, 1016.

On pourrait cependant citer, ajoute-t-il, comme témoignage du culte de la Maternité divine, une inscription qu'on lit encore sur l'une des trompes de la coupole de l'ancienne cathédrale de Saint-Siffrein. Ce monument, l'un des plus beaux de l'époque carlovingienne, et dont la Commission des monuments historiques vient de décider la restauration, porte à chacun de ses angles une trompe avec archivolte en encorbellement décorée de belles moulures. Au centre des trompes sont les attributs des quatre évangélistes. L'ange de saint Mathieu, à genoux, tient un livre ouvert devant lui avec caractères semblables à ceux de la pierre tumulaire d'Airard, évêque de Carpentras, qui avait très-probablement fait bâtir cette coupole (+ 982).



Cette inscription avait été mal lue et mal reproduite par MM. Andreoli et Lambert, dans leur *Monographie de l'église cathédrale de Saint-Siffrein, de Carpentras*; elle a été rétablie par M. H. Revoil, architecte des monuments historiques dans le Midi.

NOTRE-DAME-DE-VIE.

Bâti sur l'un des bords d'une charmante rivière, dont il n'est séparé que par le vieux chemin qui reliait la ville de Carpentras à la ville d'Apt, ce sanctuaire est des plus pittoresques. Il est dominé par l'antique Vénasque, première capitale du comté Venaissin. Ne pourrait-on faire remonter l'origine de ce sanctuaire à saint Siffrein, évêque au commencement du VI[e] siècle? La légende de ce saint, insérée dans l'office du jour de sa fête, parle effectivement d'un oratoire

érigé par ses soins en l'honneur de la très-sainte Vierge, auprès duquel il bâtit sa modeste habitation. On vit, plus tard, des globes de feu apparaître au-dessus de ces édifices, et dès ce moment on comprit que la sainte Vierge voulait être honorée là d'un culte particulier. Il s'y forma un grand concours de pèlerins, et d'éclatants miracles, tels que la résurrection d'enfants morts-nés, firent donner sans doute à la madone son nom de Notre-Dame-de-Vie[1].

NOTRE-DAME-DES-PLANS.

Notre-Dame-des-Plans près Mondragon (diocèse d'Avignon), est une des anciennes madones *réfugiées;* faite d'un bois brun et étranger au pays, longtemps enterrée en ce lieu, elle aurait été découverte par un paysan près d'un buisson; celui-ci ayant remarqué qu'en labourant, ses bœufs se détournaient toujours sur un point près du buisson, sa curiosité le porta à fouiller cet endroit, et il y aurait trouvé la statue qui est à la chapelle. Transportée à Orange, elle en disparut et fut retrouvée au même lieu. Transportée et placée dans l'église de Mondragon, elle disparut encore et fut encore retrouvée à sa place primitive. On ignore l'époque, mais par une bulle du pape Lucius III on apprend que la chapelle de Notre-Dame-des-Plans appartenait déjà, en 1183, à l'abbaye de l'Ile-Barbe près Lyon. Incendiée par les hérétiques au XVI[e] siècle, relevée de ses ruines, l'église est devenue de nouveau le but de pieux pèlerinages et rien ne saurait exprimer la dévotion qu'elle inspire aux Mondragonais[2].

NOTRE-DAME-DES-LUMIÈRES.

A la paix de l'Église, on bâtit à Notre-Dame-des-Lumières une église en l'honneur de saint Michel archange[3]. Une bulle de Grégoire VII, en 1084, constate que des religieux furent chargés de desservir ce sanctuaire. Alors à diverses reprises, on aperçut dans le ravin des lumières surnaturelles qui allaient et venaient dans la campagne, on les suivit, et l'on fut conduit à une statuette de la sainte Vierge. Là on éleva une modeste chapelle, remplacée par une plus belle au XVII[e] siècle. C'est dans sa crypte qu'on honore la statue miraculeuse. Des processions s'y font la nuit et 10,000 pèlerins, portant tous un flambeau, se dirigent vers le sanctuaire; à minuit une messe est chantée à laquelle communient les serviteurs dévoués de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DE-SENANQUE.

Notre-Dame-de-Sénanque est une majestueuse basilique, fondée en 1148 par saint Bernard lui-même[1].

DIOCÈSE DE BAYEUX.

D'après une tradition constante, consignée à toutes les époques dans la liturgie diocésaine, le premier évêque de Bayeux, saint Exupère, fut envoyé dans cette contrée par le pape saint Clément, c'est-à-dire vers la fin du premier siècle, et tous les documents relatifs aux origines du diocèse nous présentent le saint évêque dédiant à la mère de Dieu un oratoire où il prêchait l'Évangile et priait jour et nuit.

Dans les siècles suivants si tourmentés, on a de la peine à suivre le culte de la sainte Vierge dans ce diocèse; au VI[e] siècle, saint Évremont, originaire de Bayeux, bâtit une église sous l'invocation de la sainte Vierge. En 850 Fréculphe, évêque de Lisieux, Balfrid, évêque de Bayeux, et Ansegand d'Avranches dédient un autel à Notre-Dame et à saint Jean-Baptiste dans le monastère du Saint-Sauveur.

La cathédrale ayant été brûlée avec une partie de la ville, Hugues II, sous l'épiscopat duquel

1. *Rosier de Marie,* XIV, 524.
2. *Id.,* XII, 26.
3. *Id.,* VI, 421.

1. Hamon, VII, 25.

eut lieu ce sinistre, en commença immédiatement la reconstruction, qui fut achevée en 1078 par son successeur.

EGLISE DU SAINT-SAUVEUR.

L'église du Saint-Sauveur, dans la ville de Caen, porta jusqu'au Concordat de 1803 le titre de Notre-Dame-de-Froide-Rue; on en attribue la fondation à saint Regnobert, second évêque de Bayeux. On voit, vers l'an 600, saint Ouen, faisant la translation des reliques de saint Marcou, se reposer dans cette église. Six autres sanctuaires démolis n'ont pas été rendus au culte, entre autres la chapelle du Duc, élevée par Guillaume le Conquérant dans l'abbaye de Saint-Étienne, sous le titre de Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-LA-DELIVRANDE.

Tout l'arrondissement de Caen se ressent de la dévotion de Marie dans le chef-lieu : on rencontre partout des églises dédiées à la mère de Dieu. Un des plus célèbres est l'antique et illustre sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Délivrande, lieu de pèlerinage des plus fréquentés de la Normandie, et connu même à l'étranger. La fondation de la chapelle de la Délivrande se perd dans la nuit des temps et doit sans doute être attribuée aux premiers apôtres de ce pays. On y honorait la Vierge Marie depuis plusieurs siècles, quand les Normands se montrèrent pour la première fois; ces barbares détruisirent tout. Deux siècles après, un mouton gratta la terre au même lieu, et fit ainsi découvrir l'antique image de Notre-Dame-de-la-Délivrande, qu'on porta en triomphe dans la grande église de Bayeux. Pendant la nuit, la statue retourna à la place où on l'avait trouvée, ce qui engagea à y bâtir une église. Pendant les croisades, les marins normands ne manquaient pas de venir au départ solliciter une bonne navigation et au retour de remercier la sainte Vierge.

Des miracles nombreux s'y manifestaient encore, lorsque les huguenots et la Révolution interrompirent quelque temps la dévotion qui reprit ensuite son cours accoutumé.

Saint Regnobert, consacré à l'âge de trente ans pour succéder à saint Exupère, en 78, gouverna le diocèse pendant quatre-vingt-dix ans, et, pendant ce long épiscopat, bâtit plusieurs églises et oratoires, au nombre desquels fut Notre-Dame-de-la-Délivrande. Cette chapelle, à une demi-lieue de la mer, à trois lieues de Caen, neuf ou dix du Havre et six de Bayeux, subsista jusqu'en 830 et fut incendiée par les Normands. Deux cents ans après, on trouva sous l'herbe qui couvrait jusqu'aux dernières traces de la chapelle, une statue de la Vierge haute d'un mètre, debout et tenant dans ses bras l'enfant Jésus; on la transféra dans l'église de Douvres, mais une main invisible la rapporta au lieu où elle fut trouvée et où l'on bâtit un sanctuaire; un grand concours de pèlerins, venus de tous les points de la France et même de l'étranger, ne tarda pas à s'y rendre.

En 1563, les protestants la pillèrent; mais la statue leur échappa, comme elle l'avait fait aux Normands. Dès le mois de juin suivant, le chapitre de Bayeux fit réparer tant de dégradations par la commune, coupable de ne s'y être point opposée. On y célébrait de vingt à vingt-cinq mille messes par an.

En 1793, tout fut dévasté et pillé. La statue, encore sauvée, fut rétablie en 1802 et la chapelle rendue au culte.

Il y vient à présent chaque année de vingt à trente processions et environ 150,000 pèlerins, parmi lesquels ont figuré dernièrement les personnages les plus illustres, tels que le cardinal Wiseman, Mgr Guillemin, préfet apostolique, évêque de Canton, etc. Des chaînes, des colliers de fer, souvenirs d'un voyageur normand qui était détenu en captivité chez les Turcs et une foule d'*ex-voto* étaient suspendus aux voûtes de Notre-Dame-de-la-Délivrande. 93 détruisit tout : titres, registres, richesses; mais de nouveaux miracles ont amené de nouvelles offrandes.

La statue est habillée, de sorte qu'il est diffi-

cile aux pèlerins de se rendre compte de son style; l'architecture qui l'entoure est d'un gothique moderne.

NOTRE-DAME-DE-GRACE.

Dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque, parmi les dix-neuf églises paroissiales sous le patronage de la Vierge, la plus célèbre est Notre-Dame-de-Grâce, à Ecquemauville, près de Honfleur, dont l'origine remonte à l'an 1034, à la suite d'un vœu fait par Guillaume le Conquérant. La chapelle, élevée par le duc Robert, disparut le 1er septembre 1538, dans un éboulement subit du roc sur lequel elle était assise, occasionné par un tremblement de terre qui désola la Normandie. Elle fut successivement reconstruite, d'abord fort modestement, puis plus magnifiquement, puis décorée de marbre. Les miracles éclatants que répandait Notre-Dame-de-Grâce sur tous ceux qui l'invoquaient, de loin comme de près, n'empêchèrent pas les révolutionnaires de 93 de piller la sainte chapelle. Actuellement réparée, elle est plus fréquentée que dans ses plus beaux jours. Cette chapelle est située sur un plateau assez élevé, couverte d'arbres de haute tige, dont les plus vieux ont plus de deux cents ans de plantation, ayant été donnés en 1630 aux pères capucins par l'abbesse de Montivilliers.

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

Le duc Robert, à qui l'on devait déjà Notre-Dame-de-la-Délivrande à Caen et Notre-Dame-de-Grâce près Honfleur, fit bâtir Notre-Dame-de-Pitié dans son château qui défendait Harfleur. Il est probable qu'il ne laissa pas ces trois chapelles sans dotations.

NOTRE-DAME-DE-BEAULIEU.

Notre-Dame-de-Beaulieu, fondée pour une maladrerie par Henri II, roi d'Angleterre, est appelée magnifique par Ducarel et qualifiée d'admirable par Robert du Mont, qui en rapporte la fondation à 1161. Sur ses ruines s'élève aujourd'hui une maison de détention.

Les corporations des divers métiers offraient dans la ville de Caen un spectacle remarquable de dévouement à la sainte Vierge. Les hommes de science imitèrent les hommes de labeur; vers l'an 1527, l'université de Caen s'établit en confrérie de l'Immaculée-Conception, prenant pour son siége l'église des Cordeliers. Tous les membres de l'université en faisaient partie, moyennant quatre sous par an, ou trente sous une fois payés.

SAINT-PIERRE-SUR-DIVES.

Saint-Pierre-sur-Dives, dans l'arrondissement de Lisieux, est une des églises des plus célèbres qui aient jamais été élevées sous le patronage de la sainte Vierge. L'histoire en est racontée en 1145 par l'abbé Hagmon. Comme à Rouen, la construction de l'église de Chartres stimula le zèle des moines de Saint-Pierre-sur-Dives qui avaient commencé vers l'an 1130 une église qu'ils voulaient dédier à la sainte Vierge. Les populations entières furent appelées à concourir à l'érection rapide de ce monument. Il fallait quelquefois jusqu'à mille pèlerins pour mettre en mouvement un seul char, tant les fardeaux étaient énormes. Beaucoup de miracles s'accomplirent près de l'autel.

FALAISE. — COULONGES.

Falaise compte dans son arrondissement vingt et une églises paroissiales sous le patronage de Marie.

Avant de quitter ce diocèse, rappelons la Vierge de Coulonges, près de Vire, que M. de Caumont a publiée dans le *Bulletin momumental* (1852, 652) et dont le caractère paraît ancien[1].

1. Voy. aussi le IIIe vol. de la *Statistique monumentale du Calvados*.

DIOCÈSE DE BAYONNE.

64 églises dédiées à la sainte Vierge, 184 confréries du Rosaire, 193 du Scapulaire, 41 congrégations du saint Cœur de Marie et la société si florissante des servantes de Marie, attestent la dévotion de ce diocèse à la reine du Ciel[1].

Bayonne existait longtemps avant Jésus-Christ, sous le nom de *Lapurdum*, son nouveau nom vient de *baia ona* qui en basque veut dire bonne baie[2].

NOTRE-DAME-DE-BAYONNE.

On n'a rien de bien certain sur Notre-Dame-de-Bayonne; en recueillant cependant toutes les opinions à cet égard, il semble que l'on puisse faire remonter le culte de Marie à l'établissement du christianisme dans les Gaules; un bréviaire bayonnais, manuscrit très-ancien, atteste cette tradition; on y lit dans la légende de saint Léon, évêque, qu'à sa prédication le peuple se convertit, qu'on renversa les idoles et que l'on construisit par son ordre une église en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie[3]; cette église portait dès les temps anciens le titre de l'Immaculée-Conception. La cathédrale, placée sous l'invocation de la sainte Vierge, a été fondée en 1140[4]. A peu de distance de Bayonne, dans un monastère de Cisterciennes, on voyait un groupe en bois du XIVe siècle, représentant la fuite en Égypte. Depuis la Révolution et la vente du couvent, le groupe a été acquis par l'église du Saint-Esprit[5].

Sur un sceau du XIIIe siècle, on voit cette église dans une enceinte fortifiée et dans le champ les mots SCA. MARIA.

OLORON.

Parmi les monuments de la sainte Vierge nous rangerons la cathédrale d'Oloron, détruite par les Sarrasins au VIIIe siècle et par les Normands au Xe, réédifiée en 1080 par Centulle, vicomte de Béarn[1].

1. Hamon, III, 407.
2. De Sivry et Champagnac.
3. Hamon, III, 419.
4. De Sivry et Champagnac.
5. Hamon, III, 419. — Didron, XV, 375.

NOTRE-DAME-DE-SARRANCE.

Notre-Dame-de-Sarrance doit son origine à la découverte d'une statue de la Vierge par un berger, auquel son bœuf l'avait indiquée. Le caractère archéologique de la statue semble indiquer l'époque romane. Les archives constatant les miracles qui s'y opérèrent furent brûlées en 1569 par l'ordre de Jeanne d'Albret. Aussi ne peut-on certifier que ceux qui eurent lieu depuis le XVIIe siècle, et qui sont encore fort nombreux.

NOTRE-DAME-DE-BETHARAM.

Ce sanctuaire, le plus célèbre de tout le diocèse, doit son origine à la conservation miraculeuse d'une jeune fille près de se noyer dans le Gave et, après avoir invoqué la sainte Vierge, sauvée par une branche d'arbre qui se trouva tout à coup à sa portée. Bet-Arram en patois signifie : Beau-Rameau[2].

Ce lieu de pèlerinage fut consacré, de temps immémorial, par une chapelle à la sainte Vierge. Le culte de la croix et le culte de Marie ont donc le privilége de se confondre dans la dévotion des fidèles.

Marco déclare que c'était un lieu déjà célèbre il y a plus de 700 ans; enfin un manuscrit en fait remonter l'origine jusqu'au IVe siècle, ce qui paraît être exagéré.

DIOCÈSE DE BEAUVAIS.

NOTRE-DAME-DE-LA-BASSE-ŒUVRE.

Notre-Dame-de-la-Basse-OEuvre est une cathédrale qui remonte à une époque fort ancienne;

1. De Sivry et Champagnac.
2. Champagnac, p. 102.

elle est aujourd'hui détruite en partie et ce qui en reste est masqué de tous côtés par des maisons; on ignore la date de son origine, mais on peut l'attribuer au VIII[e] siècle, c'est-à-dire au style roman primordial[1].

Vers l'an 245, saint Lucien vint annoncer l'évangile à Beauvais; un modeste oratoire dont il ne reste aucune trace rassembla les nouveaux chrétiens, et ce ne fut que quelques siècles après que l'on construisit un temple plus étendu.

La Basse-Œuvre servit de cathédrale jusqu'à la fin du X[e] siècle. Henri, évêque de Beauvais, et Roger, son successeur, élevèrent alors une nouvelle cathédrale qui, deux fois ravagée par le feu, en 1180 et 1225, ne laissa que des ruines[2].

COMPIÈGNE.

Depuis de longs siècles, la sainte Vierge a toujours été l'objet d'un culte particulier dans Compiègne. L'abbaye de Saint-Corneille y conservait :

1° Un *voile* de la sainte Vierge, apporté d'Aix-la-Chapelle par Charles le Chauve, comme celui de Chartres.

2° Un peu de son lait;

3° De sa chemise;

4° Quelques-uns de ses cheveux;

5° Quelques fragments de ses vêtements ou de sa ceinture;

6° Un saint suaire de Notre-Seigneur[3].

Le diocèse de Beauvais qui peut se vanter de sanctuaires très-anciens, nous offre par exemple à Compiègne, le monastère fondé par Charles le Chauve et la chapelle palatine; voici les textes qui nous en conservent le souvenir :

« Karoli II, imp. conventus Carisiacensis, capitula ab imperatore proposita 877 : — Ut *Monasterium* a nobis *Compendio* in honore sanctæ Dei genitricis Mariæ constructum, a filio nostro et fidelibus nostris eo tenore quo cepimus honoretur et privilegium a domno papa, et ab omnibus

1. M. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, V, 163.
2. De Sivry et Champagnac.
3. Voyez *Cadouin*. — Hamon, V, 306.

episcopis confirmatum imperiale etiam decretum ab omnibus fidelibus pro Dei et nostro amore benignissime atque inviolabiliter conservetur[1].

(879). *Annales Vedastini* (s'arrêtant en 900). « — Balduinus comes, cognomine Bonus, moritur, sepeliturque in sithdin monasterio Hludovicus etiam rex graviter infirmatur, et die sancto parasceven, anno ætatis 33, diem clausit extremum, sepeliturque in ecclesia b. Dei genitricis Mariæ quam ejus pater regio cultu in *Compendio*, palatio suo, construxerat. »

— Robert le Pieux est enseveli dans le monastère : « 1025 monasterio *Compendii* in ecclesia S. Mariæ et SS. Cornelii et Cipriani, martyrum[2]. »

NOTRE-DAME-DE-MARIENVAL.

Au canton de Crépy, Notre-Dame-de-Marienval, célèbre abbaye dont la construction, commencée en 920, dura plus de cent ans, est un monument historique du plus haut intérêt[3].

NOTRE-DAME-DU-HAMEL.

Notre-Dame-du-Hamel, chapelle située sur le penchant d'une colline entre Granvilliers et Crève-Cœur, était déjà en vénération au XI[e] siècle. A ce sanctuaire se rattache la légende du sieur du Hamel, prisonnier en Palestine et ramené miraculeusement chez lui au moment où sa femme allait se remarier[4].

NOTRE-DAME-DE-VILLE-EN-BRAY.

Le XI[e] siècle voyait déjà Notre-Dame-de-Ville-en-Bray en honneur. En 1566, les calvinistes y étaient venus pour abolir le culte de Marie; après beaucoup d'efforts, ils renversèrent la statue et s'apprêtèrent à la mutiler et à la briser en morceaux, lorsque tout à coup du milieu

1. Pertz, t. I, 537.
2. Pertz, *Scriptores*, II, 197 et 326.
3. Hamon, V, 397.
4. *Id.*, 338.

d'un ciel serein partent des éclairs et des tonnerres si violents qu'ils ne peuvent accomplir leur œuvre de destruction. Le lendemain, la statue était miraculeusement revenue à sa place, et les cerisiers d'alentour, quoique ce ne fut pas la saison, se couvrirent de fleurs blanches d'une suave odeur. La dévastation de 1793 s'abattit sur ce sanctuaire comme partout; mais, chose providentielle, au milieu de ces fureurs impies la statue miraculeuse fut seule épargnée. Actuellement, chaque année on voit accourir à ses pieds quinze cents pèlerins[1].

Nous avons obtenu qu'on lui enlevât les étoffes dont la dévotion des fidèles l'environne et nous l'avons fait photographier. Cette madone est debout, elle porte l'enfant Jésus sur le bras gauche; la main droite est coupée ainsi que les deux bras du Sauveur. Elle est vêtue d'une tunique, d'un surplis et d'un voile. La peinture dont elle est recouverte empêche de juger exactement son style; toutefois, sa pose debout, l'attitude du corps un peu incliné à droite, la manière des plis et leur chute par terre où ils cachent les pieds, tout l'ensemble nous fait supposer que ce monument ne remonte pas au delà du XIIIe siècle; il est donc probable que cette sculpture a remplacé la statue primitive (Pl. CXXX).

NOYON.

Noyon, qui n'est plus un évêché, vit bâtir sa cathédrale au XIe ou XIIe siècle et l'a conservée jusqu'à nos jours dans toute sa beauté primitive. On dit même qu'elle fut dédiée par Hardouin le 14 mai 998; cette église possédait un morceau des vêtements de la sainte Vierge.

Nous recommandons à nos lecteurs de s'arrêter devant le portail, ils verront sur le trumeau une madone d'un type très-original et qui paraît remonter au XIIe siècle. M. Paul Durand en a pris un croquis curieux. Signalons aussi le sceau du chapitre, qui représente Minerve, la déesse de la chasteté. Sous cet emblème païen, n'a-t-on pas voulu rappeler la Vierge immaculée?

1. Hamon, V, 343.

SENLIS.

Le premier qui ait évangélisé le pays de Senlis, qu'on appelait le pays des Sylvanactes, fut saint Rieul, disciple de saint Jean évangéliste. Il est probable qu'il vit plusieurs fois la sainte Vierge quand il allait prendre des leçons de saint Jean. Sa première œuvre, après avoir converti les habitants, fut d'élever un sanctuaire en l'honneur de la bienheureuse mère de Dieu. Restaurée à la fin du Xe siècle, cette église ne dura pas longtemps. Incendiée et ruinée, elle fut reconstruite à la fin du XIIe siècle et dédiée, le 15 juin 1191, par l'archevêque de Reims, assisté des évêques de Soissons, Laon, Noyon et Meaux. Il ne reste plus de l'église que quelques parties[1]. Notons surtout le portail occidental, où nous voyons sculpté un des plus anciens et des plus beaux couronnements de la sainte Vierge que nous ayons en France[2].

NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS.

La fondation de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Montmélian remonterait à saint Rieul. Selon les traditions qui nous restent, saint Rieul, premier évêque de Senlis, se dirigea vers Serval. Arrivé au mont Mélian il y trouva un temple de Minerve dont les parvis étaient alors fréquentés par un grand nombre d'adorateurs. L'ardeur de la superstition ne fait qu'accroître l'ardeur de son zèle; il annonce le vrai Dieu aux sectateurs des fausses divinités, il touche l'idole qui s'écroule au contact de son doigt. En action de grâces, il bâtit sur la même place une église à la mère de Dieu[3].

Au XIIe siècle, l'oratoire de Saint-Rieul tombant de vétusté, fut remplacé par une église spacieuse et d'assez bon style. Un retable en

1. Hamon, V, 381.
2. Viollet-le-Duc, IV, 367.
3. Hamon, V, 394.

pierre représentant la glorieuse Assomption de la sainte Vierge y était l'objet d'une dévotion toute particulière. Cette église ayant été détruite en 1793, un pieux cultivateur put sauver des décombres l'image vénérée[1].

NOTRE-DAME-DE-CHAALIS.

Notre-Dame-de-Chaalis était, dans l'origine, un prieuré fondé à la première croisade (1096). Le 9 janvier 1136, Louis le Gros obtint la cession de ce prieuré pour y bâtir une abbaye en l'honneur de la sainte Vierge. Vingt-cinq chapelles splendides régnaient tout autour de l'édifice. Le revenu annuel de cette magnifique abbaye, évalué 50,000 livres en 1789, s'élevait dit-on à 110,000 francs[2].

NOTRE-DAME-DU-CHATEL.

Notre-Dame-du-Châtel, collégiale fondée en 1136, près de l'évêché, incendiée à la fin du XII[e] siècle, fut entièrement reconstruite et consacrée en 1375[3].

DIOCÈSE DE BELLEY.

Partout dans ce diocèse, les fêtes de la sainte Vierge se célèbrent avec un redoublement de ferveur et les communions y sont nombreuses.

Vers l'an 426, un noble romain du nom de Domitien, fuyant la persécution des Ariens, réunit plusieurs religieux dans la vallée où est aujourd'hui la ville de Saint-Rambert et y bâtit un monastère avec une chapelle en l'honneur de la mère de Dieu.

NOTRE-DAME-D'AMBRONAY.

Notre-Dame-d'Ambronay, canton d'Ambérieux, est une chapelle bâtie vers le VII[e] siècle,

1. *Univers*, du 3 janv., 1855.
2. Hamon, V, 392.
3. *Id.*, 335.

ruinée par les Sarrasins et relevée vers la fin du VIII[e] siècle par saint Bernard, depuis archevêque de Vienne. Au milieu du XIII[e] siècle, on rebâtit à peu près toute l'église sur une plus vaste échelle[1].

NOTRE-DAME-DE-NIÈVRE.

Dans le canton de Lagnieu, Notre-Dame-de-Nièvre nous offre une élégante chapelle que les archives locales font remonter au XI[e] siècle. Des miracles y sont venus souvent consoler les habitants[2].

NOTRE-DAME-DU-POIRIN.

Notre-Dame-du-Poirin, paroisse du Flassieu, s'élevait au XI[e] siècle sur l'emplacement d'un ancien monastère de bernardins et d'un sanctuaire dédié à Marie très-vénéré; 93 ruina la chapelle que ces religieux y gardaient, mais la dévotion populaire restaura l'église et les fêtes[3].

Bien que l'église d'*Ars* dans le canton de Trévoux, sorte des limites de temps que nous nous sommes imposées, signalons en passant un des sanctuaires où, grâce au zèle apostolique de son saint curé, M. Viannoy, Marie est le mieux aimée et le mieux servie.

NOTRE-DAME-DE-PRÉAU.

Le style d'architecture et de sculpture de Notre-Dame-de-Préau, semble la reporter à la fin du XII[e] siècle; sur la façade on remarque un poisson sculpté dont la partie supérieure se termine par le corps d'un enfant nimbé et les bras en croix[4].

NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS.

A Confort, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, œuvre des religieux cisterciens de Chézéry, fut

1. Hamon, VI, 233.
2. *Id.*, 237.
3. *Id.*, 239.
4. *Id.*, 257.

élevée à la fin du XII[e] siècle, par saint Roland, riche seigneur anglais, qui en devint abbé malgré lui[1].

DIOCÈSE DE BESANÇON.

CATHÉDRALE.

Il est rare, dans ce grand diocèse, de trouver une paroisse qui n'ait de temps immémorial un oratoire de Notre-Dame, des confréries, des légendes populaires de la sainte Vierge et quelques gracieuses traditions relatives à son culte[2].

Saint Lin, premier apôtre de *Vesontio,* nom primitif de Besançon, éleva une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Étienne dans la maison d'Onasius, tribun militaire, qui lui avait donné l'hospitalité. Cette chapelle, origine de la cathédrale consacrée en 1148 par Eugène III en l'honneur de la Vierge et des Saints, n'a cessé d'être un centre de dévotion à la mère de Dieu.

Les fidèles partageant les sentiments de leur premier pasteur, remplissaient cette église des monuments de leur piété. De là sont venus ces tableaux, ces statues, ces images antiques de Marie, qu'on y voyait de toutes parts et dont le détail peut se lire dans les procès-verbaux du siècle dernier; de là ces vêtements de la Vierge, ces pierres de son tombeau envoyées à Besançon par l'empereur Théodose, ou rapportées des croisades et enchâssées par la piété des fidèles dans de magnifiques reliquaires d'argent que 93 a pillés[3].

NOTRE-DAME-DE-JUSSA-MOUTIER.

Notre-Dame-de-Jussa-Moutier fut bâtie par l'évêque saint Donat vers le milieu du VII[e] siècle; on y montrait encore, il y a deux siècles, l'autel

1. Hamon, VI, 259.
2. *Id.,* 260.
3. *Id.,* 262.

où saint Claude, archevêque de Besançon, célébrait les divins mystères; il y opérait souvent des miracles. Aujourd'hui tout a disparu.

ÉGLISE DE SAINT-PAUL.

Au XI[e] siècle, l'archevêque Hugues entreprit de relever de ses ruines l'église de Saint-Paul. Il la consacra à la mère de Dieu. En 1306, un autre archevêque fonda aux portes de la ville le chapitre de Notre-Dame-de-Beaupré, où se vénérait une ceinture de la sainte Vierge apportée d'Orient par les croisés[1].

On prétend même que Placidie, fille de Théodose le Grand, étant venue à Besançon, offrit cette ceinture à saint Célidoine, sixième évêque de cette métropole. L'église de Besançon conserve encore cette ceinture, qui resta jusqu'à la fin du XIII[e] siècle dans la basilique de Saint-Jean. Alors la collégiale de Beaupré fut dédiée à Notre-Dame et reçut cette précieuse relique. A la Révolution, un des prêtres, M. Normand, put la sauver et la remit aux missionnaires lorsqu'en 1818 leur maison fut transférée à École. Reconnue solennellement par le cardinal Mathieu, elle fut portée en triomphe jusqu'à la chapelle[2].

NOTRE-DAME-DE-HAUT.

Notre-Dame-de-Haut, est située dans l'arrondissement de Lure; la tradition fait remonter ce sanctuaire à l'origine même du christianisme. Toujours est-il que la chapelle date au moins de l'an 1308, dont elle porte le millésime, et que de temps immémorial elle a reçu un nombreux concours de pèlerins.

PONTARLIER.

Pontarlier possédait une antique église de la sainte Vierge; vers l'an 543, saint Maur, revenant d'Italie y pria. Plusieurs fois renouvelée, elle fut définitivement détruite en 1818[3].

1. Hamon, VI, 261.
2. *Rosier de Marie,* IV, p. 428.
3. Hamon, VII, 272.

ÉGLISE DE BELLEFONTAINE.

Près d'Émagny s'élève Notre-Dame-de-Bellefontaine, pèlerinage autrefois fameux, dont la chapelle fut érigée en 1139 par le chanoine Rambaud pour l'ordre de Saint-Augustin [1].

ÉGLISE DU BUILLON.

Notre-Dame-du-Buillon, sur les bords de la Lone, remonte au temps de saint Bernard. L'édifice fut terminé en 1147 [2].

1. Hamon, VI, 269.
2. *Id.*, 272.

NOTRE-DAME-DE-REMONOT.

Notre-Dame-de-Remonot, dans le canton de Morteau, est placée dans une grotte naturelle, sur un rocher escarpé qui pendant plus de 600 ans servit d'église aux habitants de la contrée. La statue miraculeuse en bois de cèdre, fut, dit-on apportée d'Orient, au temps des croisades, et sa fontaine sacrée était célèbre dès le XIIe siècle. Les iconoclastes de 93 l'avaient respectée; mais en 1833 on enleva la statue de son ancien asile et on abandonna la grotte à un usage profane; en 1863, la grotte restaurée, embellie, fut heureusement rendue à sa destination première.

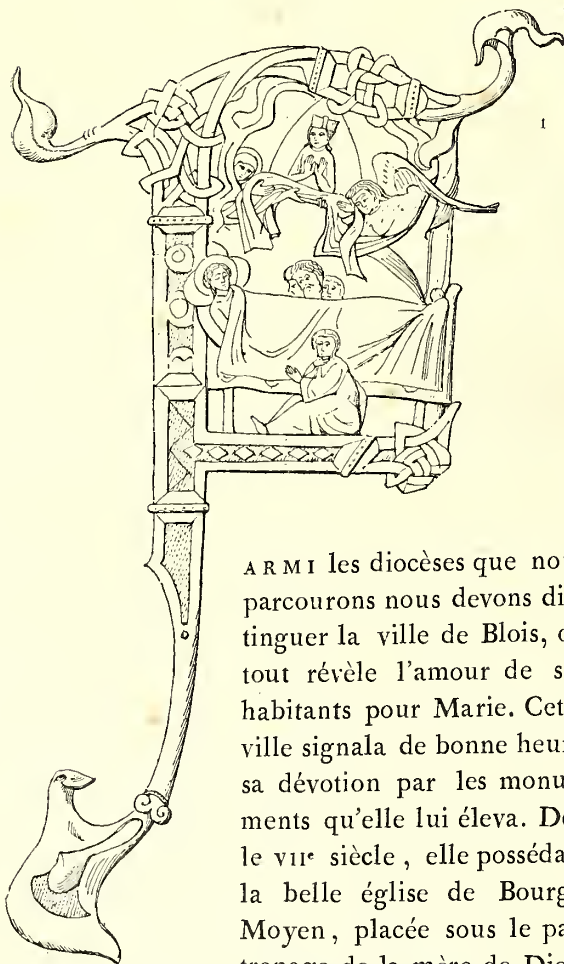


CHAPITRE VII.

II. — FRANCE.

DIOCÈSE DE BLOIS.

BLOIS.


[1]

ARMI les diocèses que nous parcourons nous devons distinguer la ville de Blois, où tout révèle l'amour de ses habitants pour Marie. Cette ville signala de bonne heure sa dévotion par les monuments qu'elle lui éleva. Dès le VIIe siècle, elle possédait la belle église de Bourg-Moyen, placée sous le patronage de la mère de Dieu et dont le maître-autel était, à la révolution, surmonté d'une image représentant l'Assomption [1].

L'historien de Blois, Bernier, pense que l'abbaye de Bourg-Moyen, annexée à l'église de ce nom, est celle qui fut fondée par Adéodat, évêque de Chartres et à laquelle Mabillon [2] donne le titre de l'an 606. La chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu, dont l'origine remontait au XIIe siècle, et qui dépendait de Bourg-Moyen, était également dédiée à Notre-Dame.

Le XIIe siècle vit s'élever à Blois l'église de Notre-Dame-des-Anges, bâtie par les chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin, nommées Véroniques.

Le culte de la sainte Vierge dans la Sologne remonte au temps de l'établissement du christianisme dans ces contrées.

NOTRE-DAME-DE-NANTEUIL.

Notre-Dame-de-Nanteuil, à Montrichard : au milieu du feuillage d'un chêne, les habitants

1. Nous devons communication de cette majuscule à M. Paul Durand, qui a bien voulu la calquer pour nous sur un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, du XIe siècle; nous regrettons de n'avoir pu l'insérer dans l'article de l'Assomption dont elle forme un monument archéologique très-intéressant. On y remarque le lit funèbre et au-dessus la sainte Vierge ravie par les anges. Il ne paraît pas que cette figure soit son âme seulement, car elle est adulte et le suaire duquel elle sort la distingue des assomptions byzantines. (Voy. vol. I, p. 281.)

1. Recherches sur le culte de la sainte Vierge dans la ville et le diocèse de Blois, par l'abbé Dupont, pro-secrétaire de l'évêché de Blois, 1875.

2. *De re diplomatica*, p. 478.

trouvèrent une statue de la sainte Vierge, ils la portèrent auprès d'une fontaine placée à quelque distance, qui antérieurement peut-être avait été considérée comme sacrée; mais le lendemain la statue, revenue au chêne, leur montrait la volonté de la madone d'y être vénérée.

On prétend que les deux chapelles, supérieure et inférieure, rappellent l'intention des constructeurs de laisser la statue à la place où elle est apparue et qu'on renferma d'abord l'arbre lui-même dans le sanctuaire[1].

Quoi qu'il en soit, l'antiquité de Nanteuil est incontestable; une tradition fait remonter le pèlerinage au VIIe siècle; son origine viendrait d'un serpent qu'un pieux religieux aurait dompté en l'attachant avec le voile qui ornait la statue de la sainte Vierge.

D. Bouquet cite une charte de 931 qui prouve que Nanteuil existait avant le Xe siècle.

L'église devint vers 1110 la possession de l'abbaye de Pontlevoy, elle figure parmi ses dépendances dans une bulle de Lucien II datée de 1144[2].

On prétend que Philippe-Auguste, dans ses guerres contre Richard Cœur de Lion, vint camper près de Montrichard et que, voyant ses soldats en proie à une soif dévorante, il fit un vœu qui fut exaucé pour obtenir de la pluie. Quelques personnes croient reconnaître dans les colonnettes de la nef des figures qui rappelleraient cet événement.

L'affluence aux environs était si grande qu'une prairie voisine s'appela le Pré-aux-Pèlerins, où le XIVe siècle vit s'établir une foire. Pendant la Révolution, en 93, la statue fut brisée, la tête séparée du tronc. Une femme, l'ayant outrageusement repoussée du pied, se vit bientôt punie par une mort cruelle. Une autre femme, plus digne de son sexe, la recueillit, parvint à sauver cette tête de la madone qui fut, depuis, remise sur la statue moderne. On adapta à cette tête un corps pour remplacer celui qui avait été brisé. Les pèlerinages recommencèrent comme autrefois, et des guérisons miraculeuses furent souvent la récompense de la foi des populations. En 1857, on en a compté jusqu'à 20,000[1].

1. Alonzo Péan, *Notice sur Nanteuil.*

2. *Histoire ms. de l'abbaye de Pont-Levoy*, attribuée à D. Chazal, prieur de cette abbaye.

SELLES-SUR-CHER.

Selles-sur-Cher montrait avec orgueil son église de Marie, appelée par un ancien auteur Notre-Dame-la-Blanche[2], bâtie par Childebert à son retour de la guerre contre les Visigoths, et décorée sur sa demande du titre de basilique, puis détruite au Xe siècle par des Normands. L'église actuelle porte le double caractère architectural du Xe ou XIe siècle et du XIVe siècle. A l'entrée principale du monastère, sur un frontispice dont la destruction est récente, on voyait une statue de la sainte Vierge que les habitants du pays vénéraient sous le nom de Notre-Dame-des-Neiges. Outre l'autel de sa chapelle absidale dédiée à la sainte Vierge, cette église possédait entre les piliers du clocher deux autres autels dédiés à Marie; l'autel de Notre-Dame-la Blanche et celui de Notre-Dame-de-Pitié. Dans la chapelle seigneuriale de la même église on voyait une statue vénérée sous le nom de Notre-Dame-de-Bordiols[3].

ROMORANTIN.

Vers le milieu du VIe siècle quelques religieux, disciples de saint Eusice, vinrent planter leur tente à Romorantin et y bâtirent une chapelle de la sainte Vierge. Les populations se rassemblèrent autour de la nouvelle chapelle, qui fut l'origine de la ville. Elle devint église collé-

1. Hamon, I, 152.

2. Le culte de Marie, en ce lieu, semble remonter au VIe siècle. Saint Eusice (521) se retira sur les bords du Cher en un lieu abandonné, du nom de Précigny, et il y construisit un oratoire à la sainte Vierge. Ce fait est prouvé par le double patronage qu'invoquaient ses disciples, celui de la sainte Vierge et de saint Eusice. On lit dans une lettre de 1128 : *Johannes, episcopus aurelianensis Radulpho priori ecclesiæ beatæ Mariæ et sancti Eusicii de cella*

3. Hamon, I, 165.

giale, puis paroissiale en 1178[1]. Le chevet, le chœur et le sanctuaire sont du XIe siècle; la grande nef, du XIIe siècle. Plusieurs de ces sanctuaires sont détruits, mais l'amour de Marie survit encore dans le cœur des populations, et nous en avons pour preuve le religieux enthousiasme avec lequel on célébra la définition du dogme de l'Immaculée Conception et les nombreuses associations formées en l'honneur de la mère de Dieu[2].

NOTRE-DAME-DE-VILLETHIOU.

Au sein de la grande forêt de Gastines, sur un plateau calcaire de la petite Beauce, entre Vendôme et Château-Renault, dans le hameau de Villethiou, fut construite au XIe siècle une chapelle en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, sous le vocable de Notre-Dame-de-Villethiou. A une époque très-éloignée, une statuette de la sainte Vierge, en bois, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, fut trouvée dans une fontaine, à laquelle, transportée plusieurs fois loin de là dans des églises, elle revenait toujours. Une chapelle commença à se construire, mais les travaux du jour s'écroulaient pendant la nuit; alors un ouvrier, saisi d'inspiration, jeta son marteau en l'air, et le vit retomber à une grande distance, au lieu où la sainte Vierge voulait qu'on lui construisît un sanctuaire. Pendant tout le moyen âge les miracles et les pèlerinages y abondèrent. Les guerres civiles détruisirent la statue, mais non le culte des populations pour le sanctuaire. La statue de bois fut remplacée par une statue de pierre qui subit les profanations de la Révolution[3].

Ce sanctuaire, à l'extrémité du Vendômois et vers les confins du diocèse de Tours, est, depuis longtemps le plus vénéré à cause des grâces nombreuses qu'on y obtint à différentes époques. En 1857, par exemple, tout Vendôme assista à plusieurs guérisons miraculeuses. Aussi ce sanctuaire fut-il favorisé par Pie IX d'une indulgence plénière à diverses fêtes.

NOTRE-DAME-DE-VILLE-DIEU.

Après Villethiou, le pèlerinage le plus fréquenté du Vendômois est celui de *Ville-Dieu*, qui possédait une église du XIe siècle.

Tous les environs de Ville-Dieu étaient également pleins de souvenirs de la sainte Vierge : à Montoire, Lunay, Mondoubleau, Souday, Vendôme[1].

NOTRE-DAME-DE-VILLAVARD.

Notre-Dame-de-Villavard était vénérée près Montoire, au bas du coteau de Villavard, à l'endroit où est bâtie l'église. On trouva autrefois, dans un massif de coudriers, une statue de la sainte Vierge sculptée assez grossièrement et d'un bois très-brun que l'on croit être du noyer. La statue, haute de $0^m,75$, représente la Vierge mère, l'enfant Jésus sur son bras gauche, et porte les caractères du XIe siècle, ainsi que le dit D. Piolin à l'abbé Bourgogne, curé de Villavard (1869). Le sanctuaire paraît remonter à la même époque. La révolution de 1793 arrêta le cours des pèlerinages. Un révolutionnaire emporta chez lui la statue et la jeta dans un grand feu, d'où sa femme la retira pour l'aller cacher dans le creux d'un rocher. Recueillie par une pieuse dame, elle fut rendue, en 1844, à la vénération des fidèles et illustrée par plusieurs miracles[2].

PONT-LEVOY.

L'abbaye de Pont-Levoy, consacrée à la sainte Vierge, fondée, en 1034, par le célèbre Gelduin, seigneur de Chaumont, fut toujours honorée de

1. Une bulle du pape Alexandre III, datée de 1178, est adressée ainsi aux chanoines : *Dilectis filiis canonicis ecclesiæ sanctæ Mariæ de Remorentino.*

2. Hamon, I, 167.

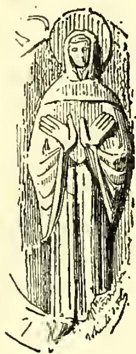
3. Voir Hamon, *Rosier de Marie*, XIV, 459.

1. Hamon, I, 171.

2. *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, IVe année, 1865, p. 183 : Cette statue, haute de $0^m,75$, représente la sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur son bras gauche, et n'a plus aucun signe d'antiquité; elle est

la piété des fidèles, de la protection et de la libéralité des princes, des seigneurs et des évêques ; c'était comme le domaine de Marie, à qui Gelduin l'avait concédé, selon l'expression de la charte *Concedimus Mariæ.*

Le seigneur Gelduin, en fondant l'abbaye de Notre-Dame-de-Pont-Levoy en 1034, ce qui est



Sceau de Pont-Levoy.

prouvé par la charte de fondation, lui fit des donations considérables, entre autres les deux églises de la localité, l'une dédiée à la sainte Vierge dépendant du château, l'autre dédiée à saint Pierre. Une charte confirmative de la précédente dit que l'église de Saint-Pierre, jusqu'alors la première de Pont-Levoy, sera soumise à celle de la sainte Vierge; un autre acte, daté de 1230[1] et intitulé *Societas S. Maximini·aurelianensis et Pontis Levii,* prouve que l'Assomption était la fête de l'abbaye de Pont-Levoy.

Or il y a aux Archives nationales un sceau de l'abbaye de Pont-Levoy attaché à un acte de 1255, représentant la sainte Vierge nimbée, en pied, de face, les mains déployées devant la poitrine, de façon qu'on en voit la paume. Cette pose n'est pas commune en France à cette époque, et je suis persuadé qu'on a voulu rappeler, sinon représenter l'Assomption de la sainte Vierge. Les seules lettres qui restent sur ce sceau consistent en ces deux mots : *Levensis Cenobii.* De ce que ce sceau est attaché à un acte de 1255, il ne s'ensuit pas qu'il ait été fabriqué alors[2].

Rien de plus édifiant que la charte de fondation donnée par Gelduin, sa femme et son fils Geoffroy. Nous en citons ici quelques passages : « Redoutant avec tremblement le jour du dernier jugement, et désirant au moins être du nombre de ceux à qui Dieu doit dire en ce jour : « Venez, les bénis de mon père, « posséder le royaume qui vous a été pré- « paré », nous concédons à *la sainte Mère de Dieu, Marie toujours Vierge,* une partie

richement vêtue et ornée de cœurs et de diadèmes. Affreusement mutilée en 1793, elle a été réparée il y a près de vingt ans; le visage et les mains de la sainte Vierge et de l'Enfant furent couverts de plâtre et peints d'un noir très-brillant. Derrière le cou apparaît le vieux bois dans lequel elle fut sculptée, qui est probablement du noyer.

Voici une description antérieure à la Restauration : « La tête de la sainte Vierge était très-longue et le bas de la figure ovale; un simple cercle de bois adhérent formait la couronne, et l'enfant Jésus était au milieu de la poitrine. Cette statue avait beaucoup de ressemblance avec celle de Chartres, si ce n'est que celle-ci est assise, et que la statue de Villavard est debout. »

Voici encore l'opinion de dom Piolin : « Pour la statue de la sainte Vierge, je pense qu'elle est du XI[e] siècle, j'ai vu un assez grand nombre de statues de cette époque, elles portaient toutes les caractères que vous lui assignez. Si la tête du divin enfant se trouvait au milieu de la poitrine, c'est que, probablement dans l'origine, la Vierge était assise. »

1. *Gallia Ch[a],* t. VIII.

2. M. J. Durand, en nous faisant part de cette opinion, que nous nous empressons d'adopter, ajoute les réflexions suivantes : « On rencontre parfois, sur les épitaphes des premiers siècles, la qualification *Ancilla Dei,* donnée à des femmes qui ne paraissent pas avoir été mariées. Ces mots n'auraient-ils pas été employés en souvenir de ceux adressés par la sainte Vierge à l'archange? Et alors cette particularité ne serait-elle pas une trace de la dévotion que pratiquaient les femmes et leur famille envers la sainte Vierge? Je ne mets pas en doute la dévotion envers la sainte Vierge à ces époques reculées, mais nous ne possédons que de rares documents à ce sujet en ce qui concerne l'Occident. Je remarque à ce propos qu'une autre qualification relative à la sainte Vierge, et se trouvant également dans l'Évangile, a été fidèlement et continuellement employée par l'Église jusqu'à nos jours dans les prières, antiennes, etc. C'est *beata virgo Maria,* et c'est bien certainement parce que la sainte Vierge a dit elle-même : *Beatam me dicent omnes generationes.* »

des biens qui nous ont été laissés par nos ancêtres. »

La charte ajoute : « Que les religieux de Pont-Levoy veuillent implorer pour nous la divine miséricorde, afin que, lorsque le jour de notre mort sera arrivé, notre ennemi mortel ne se réjouisse pas de notre perte; mais que Dieu, par l'intercession de la *bienheureuse Vierge Marie*, nous arrache miséricordieusement des mains du démon et des peines de l'enfer, et nous transporte au royaume du paradis... Nous voulons que l'église de la bienheureuse Vierge Marie occupe le premier rang et que l'église de Saint-Pierre, jusqu'ici la première, lui soit soumise[1]. »

D'après certaines traditions, le pieux Gelduin aurait fait cette donation à la suite d'un péril maritime, d'un vœu pour conjurer le danger, et d'une apparition de la madone au milieu de la tempête. Les vêtements éclatants de blancheur, sous lesquels la sainte Vierge lui serait apparue, auraient été l'origine du nom de *Notre-Dame-des-Blanches*.

Mabillon cite un missel du XIIe siècle sur lequel on lisait les vers latins suivants, souvenir remarquable de la beauté de l'Église[2] : « Moi (ce livre) je suis la propriété des moines de l'abbaye de Pont-Levoy, où la sainte Vierge est honorée dans une église digne d'elle. »

A la révolution de 93, l'abbaye mise en vente cessa d'être monastère, Pont-Levoy ayant recouvré, comme collége, son ancienne splendeur, on plaça avec honneur, dans la chapelle, une statue qu'on dit être celle qui avait été placée par Gelduin dans l'église du monastère, et depuis ce temps on vit refleurir l'antique dévotion à Notre-Dame-des-Blanches[3]. Toutefois l'authenticité de la statue actuelle est fort problématique; on n'a aucune pièce à l'appui; il est probable qu'elle est du commencement du XVe siècle.

1. *Histoire manuscrite de l'abbaye de Pont-Levoy.*

2. Hic liber illorum possessio sum monachorum,
Ad quas Pontilevius pertinet et proprius
Quo genitrix Virgo specialius et memorata
In sibi condigna scilicet ecclesia.
(*Annales ordinis S. Benedicti*, t. VI, p. 380.)

3. Hamon, I, 152.

LAVARDIN.

L'église de Lavardin, fort ancienne, possède des sculptures qui méritent notre attention; notons surtout le chapiteau d'un pilier dans le chœur et sa madone archaïque[1].

VENDOME.

A l'exemple de ses seigneurs, le peuple de Vendôme avait une tendre dévotion à Marie. Il aimait à placer, à l'encoignure des rues, des statuettes de la sainte Vierge. Il vénérait aussi d'une manière particulière une belle image de Marie, peinte sur un vitrail de l'église des Bénédictines, aujourd'hui paroissiale. Cette image est encore en grande vénération. Appelée par les uns Notre-Dame-des-Neiges, par les autres Notre-Dame-de-Bon-Secours, elle représente la Vierge vêtue d'un manteau blanc, les mains jointes et appuyées sur la poitrine[2]. PL. CX

On est très-étonné de retrouver ainsi, parmi les vitraux d'une église du XVe siècle, un fragment d'une époque beaucoup plus reculée. La madone porte incontestablement les caractères de l'église primitive du XIIe siècle.

M. Viollet-le-Duc se prononce pour cette date, quoiqu'on prétende que l'ancienne église, dont les restes subsistent dans le transept et dans le clocher, remonte à 1040. Au premier abord, cette peinture s'ajuste si bien avec les compartiments de la fenêtre, qu'on la croirait de la même époque, mais le style de la madone et celui de la fenêtre, les choux, des meneaux, etc., ne permettent pas de s'arrêter à cette idée.

1. *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, II, pl. IV.

2. Hamon, I, 177. (Voy. Gaillabaud, *les Arts du* V^e *au* XVIIe *siècle*.)

On est obligé d'admettre que le vitrail est beaucoup plus ancien et contemporain de ceux de Chartres et d'Angers; l'analogie apparaît dans l'attitude de l'Enfant, la pose des genoux, le plissement de la robe et du manteau. La sainte Vierge tient en face d'elle l'enfant Jésus sur ses genoux. Son nimbe est simple, celui de l'enfant Jésus crucifère. Le groupe est enfermé dans une auréole amandaire. La peinture sur verre, dit M. de Lasteyrie, n'offre pas d'autre exemple d'une auréole de cette forme; l'explication la plus probable de cette disposition se trouve dans un petit traité des nimbes imprimé à Iéna, en 1669[1]; ceux qui peignent Marie entièrement nimbée prennent cette forme dans le chapitre XII de l'*Apocalypse* : « Une femme apparut dans le ciel, vêtue du soleil; elle avait la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête[2]. »

1. Un volume in-12, p. 130.

2. Cet exemple nous prouve que nous possédons en France des verrières qui remontent au XIIe siècle. Si l'on n'en a pas de plus anciennes, il faut l'attribuer aux fureurs des iconoclastes. L'antiquité connaissait cette industrie. Caligula, recevant des envoyés chrétiens, les interrompt à chaque instant pour donner des ordres à ses architectes et leur commander des clôtures de verre. Lactance fait allusion à des fenêtres garnies d'un verre brillant, ou d'une pierre spéculaire. Saint Jérôme parle de fenêtres fermées par des lames minces de verre fondu. Pline dit que, dans son temps, on faisait du verre de toutes couleurs. Alors cette industrie, nouvelle pour les Romains, était très-répandue en Espagne et dans les Gaules, et depuis longtemps à Alexandrie, en Égypte.

Au VIe siècle, Sainte-Sophie, construite avec une magnificence salomonienne, était vitrée comme beaucoup d'autres du même temps, et fut le point de départ et le modèle d'autres magnificences en Europe. En 680, l'art de la verrerie était inconnu à l'Angleterre, qui venait demander des ouvriers à la France. Anastase le Bibliothécaire dit que les fenêtres vitrées de Saint-Pierre se faisaient remarquer par la vivacité de leurs couleurs. Il est possible que ces vitraux peints ne fussent que des mosaïques de couleur, c'est-à-dire composés d'autant de morceaux que de couleurs, car ce n'est qu'au XIe siècle que l'on parle de peinture. Déjà alors les verres étaient maintenus par des plombs et fixés par des traverses en fer. (Lasteyrie, *Histoire de la peinture sur verre*, 1857.)

NOYERS.

Près de Saint-Aignan, il existe à Noyers une chapelle romane de Saint-Lazare, d'un style remarquable. En 1828, on y découvrit une pierre portant cette inscription :

TRIBVIT NO
BIS MARIA
SALVTEM.

C'est peut-être un *ex-voto* élevé par les habitants de Saint-Aignan, en reconnaissance d'une grâce que leur fit la sainte Vierge en les délivrant de la peste.

NOTRE-DAME-DE-MONTFOLLET.

A Saint-Mandé, aujourd'hui de la paroisse de Vievy, l'église du prieuré de Montfollet, dotée par Adèle d'Angleterre, veuve d'Étienne, comte de Blois (1115), était dédiée également à Notre-Dame : *Ecclesia beatæ Mariæ de Montefoleto.*

NOTRE-DAME-DE-L'AUMÔNE.

Aux confins du Dunois, l'ancienne église et abbaye de l'Aumône, fondée par Thibault IV, comte de Blois (1121), était placée sous le patronage de Notre-Dame : *Eleemosyna beatæ Mariæ Virginis*[1].

NOTRE-DAME-DES-MARCHAIS.

Le bourg de Troô avait une chapelle de la Vierge sous le vocable de Notre-Dame-des-Marchais, fondée en 1124 par Foulques Néra, comte d'Anjou. On vient encore s'agenouiller sur ses ruines.

1. Bernier, *Histoire de Blois*, p. 221.

Passant un grand nombre de sanctuaires dédiés à la Vierge, nous trouvons l'église d'Areines, dans la paroisse de Meslay, lieu de pèlerinage oublié pendant la Révolution et rétabli en 1855. Les comtes de Vendôme manifestèrent, comme les religieux de l'abbaye, leur dévotion à la mère de Dieu. En 1220, Jean de Montoire, héritier du comte de Vendôme, bâtit, de concert avec sa femme Églantine, un monastère de filles sur les confins de son ancien domaine et le dédia à la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame-de-la-Virginité, mais le temps a tout détruit.

NOTRE-DAME-D'AIGUE-VIVE.

Non loin de Montrichard se trouvent les restes d'une église de l'ancienne abbaye de Notre-Dame-d'Aigue-Vive : *Sanctæ Mariæ aquæ vivæ*, monument de la plus admirable architecture du XIIe siècle, dit M. de la Saussaye. Elle aurait été fondée, en 1147, pour recevoir de pieux solitaires réunis dans les bois d'Aigue-Vive par Geoffroy, premier ermite à Fontaine-les-Blanches, près de Château-Renault ; à ces solitaires se seraient adjoints les moines voisins de Belvau, établis dans ce même lieu, dès le commencement du XIe siècle, un jour de fête de l'Annonciation. Les ruines de l'ancienne église de Belvau se voient encore. Elle était dédiée à la sainte Vierge et la statue qu'on y vénérait a été transportée à Aigue-Vive.

PONTIJON.

A Pontijon, paroisse de Maves, existait une chapelle fondée en 1194 par Louis Ier, comte de Blois, le même qui donna le chef de Sainte-Anne à l'église de Notre-Dame-de-Chartres ; on conserve, aux archives départementales, une charte qui nous apprend qu'elle était dédiée à Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-L'ERMITAGE-DES-ROCHES.

Sur le territoire de la paroisse de la chaussée, sous *la roche de la paroisse de Saint-Victor*, se trouvait la chapelle du Boulier, du nom de ses fondateurs ou de Notre-Dame-de-l'Ermitage-des-Roches.

DIVERS.

Nous citerons encore parmi les églises dédiées à la sainte Vierge :

870. Cellé (Assomption.)
X. Selommes (Assomption.)
XI. Chapelle Vendômoise (Assomption.)
XI. Nourray (Assomption.)
1036. La Ferté-Avrain (Assomption.)
1059. Mesland (Assomption.)
1096. Morée (Assomption.)
1096. Saint-Mandé ou Montfollet.?
1127. Chauvigny (Assomption.)
1130. Vernon.
1144. Fontaines-en-Sologne (Assomption.)
1154. Plessis-Mainard.
1154. Escoman.
1154. Francay (Assomption.)
1154. Thenay (Assomption.)
1154. Le Plessis-l'Échelle.
1175. Bouffry (Nativité.)
1177. Droué-Boisseleau.
1189. Marchenoir (Assomption.)

On remarquera le nombre singulier d'églises dédiées à l'Assomption.

BORDEAUX.

CATHÉDRALE.

Dès l'origine du christianisme, l'église métropolitaine et primatiale de *Bordeaux* reçut de saint Martial, dit une légende, le nom de Saint-André, le jour même où cet apôtre subissait le martyre. Trois chapelles dans l'église furent consacrées à la sainte Vierge.

Notre-Dame-du-Puy-Paulin fut élevée sur les ruines d'un temple de Mercure[1].

NOTRE-DAME-DE-SOULAC.

Soulac est le chef-lieu où la sainte Vierge a été le plus anciennement honorée. La tradition fait remonter à sainte Véronique la fondation d'un oratoire consacré par saint Martial sous le nom de Marie. C'est par là que passaient les innombrables pèlerins de toute condition affluant vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

En 1026, les bénédictins y construisirent une église et un monastère. Le sanctuaire de Notre-Dame-de-Soulac, grandi par ses triomphes, comme toutes les choses de Dieu, le devint encore plus par ses revers. Les Anglais, en 1450, les calvinistes, en 1621, firent passer sur elle le fer et le feu, et le sable menaçait de l'ensevelir; et cependant on y prie encore; le 20 mai 1860, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, y célébrait la messe[2].

NOTRE-DAME-DE-CONDAT.

Notre-Dame-de-Condat, dans l'arrondissement de Libourne, était déjà célèbre du temps de Charlemagne, puisque ce souverain lui donna une sainte épine; il est connu par son pèlerinage et ses miracles.

NOTRE-DAME-DE-MONTUZET.

Charlemagne, dit-on, fonda Notre-Dame-de-Montuzet; renversée de fond en comble en 93, il n'en reste que la statue que l'on conserve à Plassac[3].

NOTRE-DAME-DE-LA-SAUVE.

Notre-Dame-de-la-Sauve était un petit oratoire élevé sur les ruines du château d'Hauteville. Longtemps abandonné par le reclus qui l'avait construit, on ne pouvait s'y faire un passage que le fer à la main. C'est là que saint Gérard, poussé par une inspiration de la sainte Vierge, posait en son nom la première pierre de l'abbaye des Bénédictins le 11 mai 1080.

1. Hamon, IV, 3.
2. *Id.*, IV, 53.
3. *Id.*, IV, 53.

NOTRE-DAME-DE-QUITRES.

Sur le bras de la rivière de l'Isle, Notre-Dame-de-Quitres était déjà très-connue au XIe siècle[1].

NOTRE-DAME-DE-TALENCE.

On vénère encore la sainte Vierge à Notre-Dame-de-Talence fondée en 1132[2].

NOTRE-DAME-DE-VERDELAIS.

Notre-Dame-de-Verdelais, c'est-à-dire des Bordelais, ou mieux de la verte forêt, existait au commencement du XIIe siècle; c'est un village à peu de distance de Saint-Macaire, à 36 kilomètres de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne. Déjà, au temps des Gaulois, les peuples païens de la contrée l'avaient en grande vénération. Au XIe siècle, les bénédictins y remplacèrent les superstitions païennes par le culte de Marie. La Vierge ne tarda pas à être appelée Notre-Dame-du-Lac de Lucus (bois), à cause des bois qui couvraient cette contrée. Les moines défrichèrent la vallée, la cultivèrent, et le pays, changeant de face, devint bientôt le séjour d'une nombreuse population à laquelle se joignaient de pieux pèlerinages.

A la fin du XIVe siècle, le monastère est détruit, l'église livrée aux flammes, les religieux forcés de fuir en cachant sous terre la statue de la sainte Vierge, qu'on en retira douze ans après, et qu'on releva par les ordres de la comtesse Isabelle de Foix. Nouvelle ère de paix jusqu'en 1582. Alors tout est pillé, dévasté par les bandes calvinistes,

1. Hamon, IV, 44.
2. *Id.*, IV, 20.

la statue jetée dans les flammes. On la retrouve parmi les décombres. Les fidèles la recueillent et vont la cacher dans le tronc d'un vieil arbre, au bas d'une fondrière. On oublie le lieu où elle est cachée; heureusement, en 1605, on la retrouve sur l'indication d'un bœuf, et son sanctuaire est restauré par le cardinal de Sourdis, puis par Mgr de Béthune. 93 enlève le trésor, les vases sacrés, les dons, les offrandes des fidèles. L'image seule restait; un sacrilége révolutionnaire veut en vain la faire abattre par deux ouvriers, qui refusent successivement. Il monte lui-même à l'échelle, et tombe frappé de vertige. La statue reste à sa place, et est cachée sous une grossière tapisserie par le pieux sacristain, dont le fils exerçait encore les mêmes fonctions il y a peu d'années.

Après le retour des temps meilleurs, les pèlerinages recommencent comme autrefois. Les bateaux à vapeur et les chemins de fer ont peine à suffire aux multitudes qui accourent à Notre-Dame-de-Verdelais de tous les points du diocèse. Plusieurs papes et dernièrement Pie IX l'ont enrichie d'indulgence et Marie répond par des miracles à l'empressement des fidèles[1].

NOTRE-DAME-DE-LORETTE.

Vers l'an 1150, au nord de Lamothe, Landerron, dans un vallon solitaire, près d'une fontaine entourée de ronces, une dame d'une grande beauté, parée de vêtements blancs, apparut vers le soir à de jeunes pâtres qui gardaient leurs troupeaux. Effrayés, ils allèrent chercher leurs parents, et trouvèrent à la place de la dame une statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus. Deux fois cette statue fut transportée dans des églises voisines, deux fois elle disparut et fut retrouvée au lieu de l'apparition. Une chapelle, construite alors dans ce lieu, fut complétée, au XIVe siècle, par une nef, à laquelle on donna les proportions de la *Santa Casa* de Nazareth, si honorée en Italie sous le nom de notre-Dame-de-Lorette.

1. Hamon, IV, 24.

Détruite en 93, puis abandonnée jusqu'en 1830, l'église fut alors relevée par les soins de Mgr Dupuch. Les pèlerinages deviennent plus nombreux, et tout promet à Notre-Dame-de-Lorette une nouvelle ère de gloire[1].

NOTRE-DAME-D'ARCACHON.

(Pl. CXXVII.) Au XVe siècle, Thomas Illyricus, né à Ozimo, vint évangéliser les environs de Bordeaux. A Arcachon, il trouva un jour sur la grève une statue de la sainte Vierge qui venait de s'y échouer après la tempête. Il lui éleva une modeste chapelle de bois qui fut l'origine de beaucoup de miracles. Cette statue paraît romane. L'enfant Jésus est debout, sa mère lui offrait probablement la pomme traditionnelle, mais le bras est mutilé[2].

BOURGES.

L'origine de l'église de Bourges remonte aux temps apostoliques. Saint-Ursin planta la foi en Berry, il y déposa une première relique de saint Étienne, dans le palais même de Néocadius, qu'il obtint de sa libéralité pour y tenir les assemblées des premiers fidèles.

Au milieu d'un grand nombre d'églises on distinguait un sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, construit au moyen âge sur les débris du palais des anciens comtes de Bourgogne. Le peuple l'avait nommé Notre-Dame-de-la-Comtace (Santa-Maria-Comitalis). Bourges se distingue par sa piété envers Marie. La cathédrale, un des plus magnifiques sanctuaires sous son vocable, contenait autrefois jusqu'à huit sanctuaires consacrés à sa gloire[3].

Les vitraux de la nef sont du XIIIe siècle, mais il existe dans la crypte quelques fragments anté-

1. Hamon, IV, 42.
2. Couronnement de Notre-Dame-d'Arcachon le 16 juillet 1873.
3. Hamon, II, 42.

rieurs où nous découvrons une Annonciation et une Adoration des mages qui paraissent du XIe ou XIIe siècle [1].

NOTRE-DAME-DE-VAUDOUAN.

Notre-Dame-de-Vaudouan, à 5/4 de lieue de la Châtre, paroisse de Briare, voit son origine remonter à saint Ursin et saint Justin, vers la fin du Iᵉʳ siècle, ou le commencement du IIᵉ.

En 1013, sous le règne de Robert le Pieux, des jeunes filles aperçurent flotter sur l'eau une statue de bois; ils la retirèrent et la portèrent à l'église : c'était une statue de Marie avec son divin fils. Elle revint à la fontaine; ce fait s'étant renouvelé une seconde fois, on en conclut que c'était là que la sainte Vierge voulait qu'on lui élevât un sanctuaire. Un pèlerinage s'y établit et prit une très-grande importance. En 1723, tous les curés du voisinage à sept ou huit lieues à la ronde y venaient en procession avec les fidèles de leurs paroisses.

Une foule de guérisons miraculeuses étaient bien constatées par un grand nombre d'ex-voto et d'offrandes qui furent présentés à Notre-Dame-de-Vaudouan. En 1546, une bande de voleurs, tentée par l'appât de ces richesses, vint les piller, mais le ciel en fit justice; les voleurs s'égarèrent dans les bois et après bien des détours retournèrent à Vaudouan, où ils tombèrent avec leur prise dans les mains des agents de la force publique.

Les papes ont protégé ce lieu de pèlerinage, les archevêques de Bourges ont veillé sur lui avec une tendre sollicitude. Deux incendies, en 1490 et 1508, ne purent détruire l'image vénérée qui sortit intacte du milieu des flammes. En 1648, la piété toujours croissante des populations exigea l'agrandissement de l'église.

En 93, la chapelle vénérée subit de nouvelles profanations. Un des révolutionnaires s'empara de la statue que huit siècles avaient respectée et la jeta au feu. Dès ce temps, il en fut rudement puni par une maladie grave qui le courba en deux, sans que jamais il pût se redresser. Après la Révolution on fit faire une nouvelle statue dans laquelle on replaça les reliques qui étaient dans l'ancienne. On racheta la chapelle qui avait été vendue comme bien national et, après bien des vicissitudes, le culte y fut rétabli et les pèlerinages, qui n'avaient jamais cessé, reprirent avec une nouvelle ferveur et semblent encore augmenter chaque année à la vue des nombreux miracles qui s'y opèrent [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-NEF.

Notre-Dame-de-la-Nef s'appelait ainsi de la barque sur laquelle il fallait traverser la rivière pour s'y rendre, parce qu'elle était entourée d'eau de toutes parts dans un faubourg de Bourges, entre l'Èvre et l'Auron. Bâtie pour servir de chapelle à un cimetière voisin, elle était en grande vénération dès le IVᵉ siècle. Saint Sulpice l'affectionnait spécialement; il y fonda un monastère de religieux bénédictins. Élevé sur le siége de Bourges en 612, il continua d'affectionner sa chère église de Notre-Dame-de-la-Nef. La Révolution n'en a laissé que le souvenir [2].

Notons en passant l'abbaye de la Vernuce, paroisse de Bagneux (1015), dédiée à la sainte Vierge puis Miseray, d'abord un ermitage, qui devint en 1089 une chapelle dédiée à la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DE-MOUTIER-MOYEN.

Notre-Dame-de-Moutier-Moyen est l'église d'une des plus anciennes paroisses de Bourges [3]; elle devait sa fondation à la piété d'une dame gallo-romaine.

NOTRE-DAME-DE-FOURCHAUD.

Notre-Dame-de-Fourchaud, située au centre de la ville, devait son nom à un fait miraculeux que

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, 1873, 193.

1. Hamon, II, 70-80.
2. Hamon, II, 15. — *Recueil de pieuses légendes du Berry*, communiqué par M. Anatole de Bengy.
3. Hamon, II, 16.

racontent plusieurs auteurs. En 546, un enfant juif suivait une école catholique; ses camarades entrent dans une église et y communient; l'enfant innocemment s'approche de la sainte table et reçoit Notre-Seigneur. Rentré au logis, il raconte naïvement à son père ce qu'il a fait; le père furieux le jette dans un four allumé; sa mère revient, cherche son enfant; le peuple accourt avec elle, on ouvre le four et on y voit l'enfant sain et sauf. Dans sa justice sommaire, le peuple précipite dans le four le père dénaturé qui y trouve la mort. Son fils et sa femme se convertissent; la maison est détruite et à la place s'élève un sanctuaire en l'honneur de la sainte Vierge[1]. On retrouve la même légende appliquée à l'Orient.

NOTRE-DAME-DE-SALES.

Notre-Dame-de-Sales était un des sanctuaires les plus vénérables du diocèse; on y venait en pèlerinage solliciter les faveurs de la sainte Vierge, qui y fit beaucoup de miracles. Elle passait pour avoir été bâtie par saint Ursin, apôtre du Berry, qui l'avait consacrée en l'honneur de la sainte Vierge et y avait déposé, entre autres reliques insignes, une partie notable des liens avec lesquels Notre-Seigneur fut attaché à la colonne de la flagellation. Ce qu'il y a de certain c'est que, dans les premières années du VIIe siècle, cette église existait servant à un monastère de vierges gouvernées par une sainte abbesse nommée Bertoure et que, dès lors, la mère de Dieu y manifestait sa puissance par des guérisons miraculeuses[2].

L'église supprimée à la Révolution sert aujourd'hui à la manutention militaire[3].

NOTRE-DAME-DE-JAUVART.

Notre-Dame-de-Jauvart, à un quart de lieue de la ville de Belâtre, était un pèlerinage

1. Hamon, II, 16. — Abbé Darras, *Légendes*.
2. *Rosier de Marie*, IV, 275.
3. Hamon, II, 16.

célèbre et remonte à une haute antiquité. Le culte de Marie y fut établi au VIIe siècle par les disciples de saint Cyran, parent de Dagobert et archidiacre de Tours, sur les débris d'un temple de Jupiter[1].

NOTRE-DAME-DE-DÉOLS.

Sur les rives tranquilles de l'Indre, au milieu de vastes prairies, à la porte de Châteauroux, apparaît une grande tour gothique, magnifique débris de Notre-Dame-des-Miracles : c'est le clocher de Bourg-Dieu, ou de Déols : *Deo locus sacratus*. Cette cité, fondée par Léocade, sénateur romain, et par son fils saint Ludre, l'un et l'autre convertis par saint Ursin, premier évêque de Bourges, devint, au Xe siècle, un sanctuaire très-cher à la mère de Dieu[2]. On montre encore à Déols le tombeau de Léocade, sarcophage antique, qu'on a couvert par un marbre chrétien sur lequel sont sculptées la sainte cène et l'entrée à Jérusalem[3]. Ebbon, prince de Déols, fonda en 917 l'abbaye de Notre-Dame-de-Déols en l'honneur de la sainte Vierge et lui donna toute sa principauté. Notre-Dame-de-Déols était, pour le bas Berry, ce qu'est Notre-Dame-de-Chartres pour la contrée qu'elle domine. Les miracles qui s'y accomplissaient, les vertus et la science des bénédictins qui la desservaient grandissaient sa réputation[4]. Elle sortit si radieuse des ruines qu'avaient amoncelées les Normands, que les chroniqueurs l'appelaient la plus belle perle du Berry. Un des abbés, le bienheureux Josbert, étant mort, on vit, au milieu de l'hiver, des fleurs couvrir sa figure. La communauté, témoin du miracle émané de Marie, n'osa ensevelir celui qu'elle protégeait de la sorte et laissa cet honneur à l'évêque de Bourges[5].

En 1106, Pascal II vint en consacrer l'église,

1. Hamon, II, 54.
2. *Rosier de Marie*, II, 399.
3. *Magasin pittoresque*, 1851, 212.
4. Hamon, II, 20.
5. *Rosier de Marie*, II, 399.

Alexandre III s'y réfugia en 1161 et y séjourna près d'un an, gouvernant de là l'Église comme s'il eût été à Rome[1].

En 1187, des soldats se trouvaient à Déols à la solde de Richard qui luttait contre Philippe-Auguste et assiégeait Châteauroux. Ils jouaient aux dés devant le portail de l'église où était placée une statue de la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Un soldat de Richard levant les yeux vit la statue de la sainte Vierge; il saisit une pierre, la lança, brisa un bras à l'enfant Jésus et en fit jaillir le sang. Le coupable fut saisi d'une si grande frayeur qu'il tomba à terre et qu'il expira[2]. Les fidèles recueillirent ces gouttes miraculeuses dont ils se servirent pour guérir diverses maladies.

En 1228, Honorius III visita Déols.

En 1306, Clément V y demeura deux mois, et de nos jours Pie IX lui envoya un cierge magnifique décoré de ses armes et de l'image de l'Immaculée-Conception. Plusieurs miracles éclatants et parfaitement constatés, entre autres la cessation subite des hostilités entre Philippe-Auguste et le roi d'Angleterre, avaient porté au loin la célébrité de ce sanctuaire. Les protestants en commencèrent la ruine, la Révolution l'acheva en 93[3].

La statue miraculeuse, qui était d'abord placée au portail de l'église sur un pilier, fut, en 1196, transportée dans l'intérieur de l'église, où elle demeura jusqu'à ce que la piété des fidèles eût élevé, sous le nom de chapelle des Miracles, un élégant sanctuaire attenant à l'église pour l'y placer avec honneur. Cette chapelle, de style ogival, était décorée de peintures, de tapisseries et de tableaux chargés d'inscriptions, qui reproduisaient la scène du cottereau. Il était digne des Vandales de 1793 d'exercer leur rage sur ce pieux monument; il fut dévasté, la statue renversée de son piédestal et brisée; il ne resta plus que le tronc[4]. Elle était assise et tenait l'enfant Jésus sur ses genoux[1]. On l'a remplacée par une statue moderne.

1. Hamon, II, 35.
2. *Rosier de Marie,* II, 399 ; IV, 436.
3. Hamon, II, 20.
4. Lettre de M. l'abbé Damourette.

NOTRE-DAME-DU-BOUCHET.

Notre-Dame-du-Bouchet, madone encore remarquable, dut son origine à un fait miraculeux. Un seigneur du Bouchet, chassant dans les bois dont ce pays était couvert, aperçut au creux d'un chêne une statue de la sainte Vierge. Le bruit du miracle se répandit dans tout le pays, on apporta les malades et les infirmes et l'on obtint bientôt des guérisons miraculeuses[2].

NOTRE-DAME-DES-GROTTES.

Notre-Dame-des-Grottes, à Font-Gombault, tire son nom d'un personnage de sang royal, nommé Gombault qui, vers le milieu du XIe siècle,



Notre-Dame de Font-Gombault.

vint chercher, sur la rive gauche de la Creuse, une retraite pour y vivre loin du monde, uniquement occupé de Dieu et de son salut; après

1. Hamon en donne un dessin.
2. Hamon, II, 54.

sa mort d'autres personnages s'y établirent et creusèrent des grottes autour de la fontaine.

Une modeste chapelle dédiée à saint Julien, une statue de la sainte Vierge attirèrent de nombreux pèlerinages et Notre-Dame-des-Grottes devint célèbre dans toute la contrée[1].

Nous en avons fait prendre une photographie d'après laquelle nous donnons le croquis ci-joint. Cette statue ne nous paraît pas toutefois antérieure à la fin du XIIIe siècle. Elle porte de nombreuses traces de peintures. On la vénère aujourd'hui dans la paroisse de Font-Gombault, où elle fut transportée après la Révolution.

On voit aussi dans la maison des trappistes une statue de pierre d'un type très-intéressant. La madone y est assise avec l'enfant Jésus et deux anges adorent derrière le trône. Nous l'avons gravée d'après un dessin que le père Abbé a bien voulu nous donner et une médaille frappée en son honneur. (Pl. CXXXII.)

NOTRE-DAME-D'ORSAN.

Notre-Dame-d'Orsan fut fondée au commencement du XIIe siècle, dans la paroisse de Maisonnais, par Robert d'Arbrissel. Ce saint homme, dévoré de l'amour de Dieu, savait l'inspirer à ceux qui l'entouraient et qui tous à l'envi le secondèrent dans sa fondation[2].

NOTRE-DAME-DE-PONT-CHRÉTIEN.

Notre-Dame-de-Pont-Chrétien, sur la paroisse de Saint-Marcel, n'était autrefois qu'un modeste sanctuaire dans le style du XIIe siècle[3].

1. Aux Archives nationales de Paris nous trouvons un sceau de N.-D. de Font-Gombault parfaitement conservé ; il porte le n° 8230. — La sainte Vierge y paraît en buste, vue de face, couronnée, voilée et nimbée, tenant un sceptre fleurdelysé à la main droite ; sa gauche est ouverte sur la poitrine. (Renseignement de M. l'abbé Damourette.)
2. Hamon, II, 18.
3. *Id.*, 49.

NOTRE-DAME-DE-LOUE-DIEU.

Notre-Dame-de-Loue-Dieu, paroisse de Luzeret, était une abbaye de trappistes venus du monastère de Font-Dôme au diocèse de Saintes. Le peuple du Berry, admirant le zèle de ces anges terrestres, donnèrent à l'établissement le nom de Loue-Dieu, nom qui fut confirmé par une lettre du pape Alexandre III datée de Tours en 1162[1].

NOTRE-DAME-DES-GRACES.
(Portail nord de la cathédrale de Bourges.)

Ce portail appartient au style du XIIe siècle, La statue de la Vierge placée dans le trumeau a été brisée par les protestants ; elle représentait Notre-Dame-des-Grâces, étendant les bras sur ceux qui entraient dans le temple. Dans le tympan, au centre, la sainte Vierge, sous un dais richement sculpté, tient sur ses genoux l'enfant Jésus ; à droite, les trois rois mages apportent leurs présents ; les sujets placés au-dessus sont fort mutilés, on reconnaît seulement des anges en adoration. A gauche, on remarque l'annonciation, la visitation, et au-dessus l'ange portant aux bergers la bonne nouvelle. Cette madone peut se comparer à celles de Paris, de Chartres, identiques pour l'époque et le style.

BIBLIOTH QUE.

Ne quittons pas Bourges sans donner un coup



Initiale du XIIe siècle à la Bibliothèque de Bourges. (D'après un dessin de M. G^t de Bengy.)

d'œil à la bibliothèque qui contient de beaux

1. Hamon, II, 52.

Au milieu d'un livre de prières du XIIIe S.
Bibl. de Bourges se trouve une longue pièce
de vers à moitié éffacée commençant ainsi :

Reine de pitié Marie
en qui déité pure et claire
à mortalité se marie
Tu es fille. vierge et Mère
Vierge enfantas le fruit de vie.

Catal. par Girardot. Paris 1859
avec figures

B^a 5^a n° 6 13e S. En Tête du cantique des cantiques
S.V. assise sur un banc tenant l'Enf. Jésus sur ses genoux.

manuscrits, parmi lesquels nous notons, pour le sujet qui nous intéresse, un missel du XIIe siècle, où la madone figure dans une grande majuscule, et un autre manuscrit contenant une Ascension, au milieu de laquelle est représentée la sainte Vierge. Ce dernier a été écrit au monastère de Saint-Bertin vers le milieu du XIIe siècle.

DIOCÈSE DE CAHORS.

NOTRE-DAME-DE-ROC-AMADOUR.

Nous arrivons enfin au grand pèlerinage du Quercy, à Notre-Dame-de-Roc-Amadour, *Rupes Amatoris*. Ce pèlerinage le plus curieux peut-être, et le plus pittoresque du monde entier, est situé au sommet d'une haute montagne, sur les flancs de laquelle s'élèvent diverses maisons superposées les unes aux autres; l'ensemble de ces habitations forme la ville de Roc-Amadour, avec sa rue unique qui monte en diagonale depuis la base jusqu'au sommet. Au-dessus de la ville apparaît, assise sur un roc escarpé, l'église surmontée d'une couronne de rochers plus élevés encore. Aux portes de Roc-Amadour commence le magnifique escalier qui conduit à l'église du pèlerinage; le pieux pèlerin en franchit à genoux les deux cent soixante-dix-huit degrés, réduits aujourd'hui à deux cents. De toutes les splendeurs que la piété des siècles y avaient apportées, il ne reste plus que des décombres et, à droite, la chapelle de la Vierge, dont le rocher lui-même commence la voûte et où l'on honore une petite statue noire, représentant l'enfant Jésus sur les genoux de sa mère.

L'origine de Roc-Amadour se confond avec celle du christianisme dans les Gaules, c'est-à-dire qu'elle remonte au premier siècle; un saint solitaire, que quelques personnes ont pensé être le Zachée de l'Évangile, habita ces rochers, et en reçut le nom d'amateur de la Roche, *rupis Amator*, traduit dans le langage du pays par *Roc-Amadour*. Il fit bâtir une chapelle avec son autel pour placer une image de la sainte Vierge. Les protestants d'abord, les révolutionnaires ensuite essayèrent de briser et de brûler les reliques du saint fondateur. Elles furent miraculeusement sauvées et nous sont conservées au moins en grande partie : ce sont des ossements à demi brûlés, mêlés avec une poussière semblable à de la cendre noire.

En 778, le fameux Roland, neveu de Charlemagne, vint y offrir à la sainte Vierge un don d'argent du poids de son épée; et après sa mort on y porta son épée même. En 1170, Henri II, roi d'Angleterre, vint y acquitter un vœu qu'il avait fait dans une grave maladie. Aux XIIe, XIIIe, XIVe siècles et surtout au XVe, les pèlerinages devinrent de plus en plus fréquents. Au XVIe même affluence; en 1546, la foule était si grande que toutes les campagnes des environs étaient couvertes, comme un grand camp, des tentes des cabaretiers et que plusieurs personnes de tout âge et de tout sexe furent étouffées dans la presse. On ne se contentait pas de visiter une église illustrée par tant de grâces, on lui faisait encore des dons considérables. Entre autres Odon, comte de la Marche, lui donna en 1119 la forêt de Mont-Salvi libre de tout impôt; Alphonse IX, roi de Castille, lui consacra en 1181 les terres de Fornellos et d'Orbanella. Depuis les commencements du XIVe siècle et jusque dans ces derniers temps les papes, les princes, les souverains la comblèrent d'indulgences et de priviléges.

Des miracles innombrables expliquent ces faveurs; malheureusement les archives qui en contenaient les détails authentiques ont péri dans la triple dévastation qu'ont successivement fait subir à Roc-Amadour les albigeois, les protestants et les révolutionnaires de 93. Toutefois les historiens nous en ont conservé assez pour nous édifier. Hugues Farett, qui avait fait un recueil de cent vingt-sept miracles opérés à Roc-Amadour, atteste que « la Vierge Marie opère en ce lieu toutes sortes de prodiges selon la volonté et la supplication de ses enfants »; ce que les historiens racontent, les orateurs de tous les siècles le proclament et les poëtes le célèbrent.

Tout est détruit; un seul trésor lui reste, c'est la confiance, le dévouement des populations qui accourent, comme autrefois, à l'antique pèlerinage. On y compte jusqu'à 40,000 pèlerins pendant l'octave de la Nativité. Vingt-six confesseurs ne peuvent suffire à l'empressement de la foule et la table sainte reçoit chaque année au moins 15,000 fidèles [1].

A la fin du xv[e] siècle, les priviléges de Notre-Dame-de-Roc-Amadour étaient si bien établis, qu'au milieu des guerres sans cesse renaissantes du moyen âge, un pèlerin de Roc-Amadour pouvait traverser les divers partis sans encombre sous la protection de ce titre respecté.



Sceau de Roc-Amadour, conservé aux Archives nationales.

Aussi les petites enseignes de plomb [2], rapportées du saint lieu, faisaient-elles fonction de sauvegarde assurée qui défendait le porteur contre toute violence parmi les gens de guerre. On trouve qu'un Anglais ayant été pris par les soldats de Cahors fut mis en liberté aussitôt qu'on le reconnut pèlerin de Notre-Dame-de-Roc-Amadour. Les Anglais en usèrent de même. Ces enseignes en plomb portaient d'un côté l'image de la Vierge et de l'autre celle de saint Amadour.



1. Hamon, III, 49-56.

2. Les enseignes de Roc-Amadour éditées par M. Forgeais n'ont rien de commun avec celles dont on vient de parler, mais elles n'ont pas moins leur intérêt et elles sont même quelquefois plus anciennes. Une première, d'après cet auteur, serait du XIV[e] siècle; elle a été trouvée au pont Saint-Michel, en 1854; elle porte en exergue : *Sigillum Beate Marie de Rocamador*, elle est semblable aux nombreux sceaux conservés aux Archives nationales; quatre appendices servaient d'anneaux pour les fixer probablement sur les vêtements.

Quatre plombs des XIII[e] et XIV[e] siècles ont des dispositions analogues. Ils diffèrent des sceaux des Archives en ce que ceux-ci sont le plus souvent en cire et n'ont qu'une attache réunissant les bouts de rubans qui scellaient les chartes. Un sceau de 1308 que nous reproduisons ici représente la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus debout entre deux vases de fleurs.

NOTRE-DAME-DE-LUZECH.

M. Tourette, architecte diocésain, a bien voulu nous signaler encore, parmi les plus anciennes madones du pays, Notre-Dame-de-Luzech; malheureusement les statues de ce pays, à cause de leur situation et de la vétusté de leur bois qui rendrait le déplacement imprudent, ne peuvent être photographiées.

NOTRE-DAME-DE-FIGEAC.

Le roi Pépin ayant fondé un monastère où est aujourd'hui Figeac, les pèlerins y vinrent en foule. L'abbé, pour ne pas laisser envahir son monastère par tous ces étrangers qui en troublaient la paix et souvent y apportaient la contagion, fit bâtir pour eux, sur un lieu élevé, un hospice et une église. On voulut plus tard en bâtir une plus vaste et, pour savoir où il convenait mieux de la construire, on eut recours aux prières. Le ciel les exauça et l'on aperçut sur la hauteur voisine un arbre fleuri, quoiqu'on fût alors en hiver. Sur la foi de ce signe, on y éleva en 816 une église dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, et qui porta le nom de Notre-Dame-la-Fleurie, ou Notre-Dame-du-Puy. Bientôt des miracles s'y opérèrent, et l'abbé érigea en paroisse l'église qui n'avait d'abord été construite que pour le service de l'hôpital.

Durant tout le moyen âge, la confiance et l'amour pour la Vierge du Puy allaient croissant jusqu'au jour néfaste, en 1576, où les protestants détruisirent toutes les églises; celle du Puy fut d'abord réservée pour y placer les livres et les souvenirs de ce qu'on appelait la superstition papiste; mais le capitaine protestant Duras, ennuyé de ce butin, y fit mettre le feu, et l'église si vénérée

ne fut plus qu'un vaste foyer d'incendie. Après ce sacrilége, la licence ne connut plus de frein.

Le mal ne cessa qu'à la reprise de la ville par Louis XIII; alors le sentiment catholique s'épanouit en liberté jusqu'à la révolution de 1793. Les catholiques avaient eu la faiblesse de détruire eux-mêmes leur belle église, de peur, comme pour les protestants, qu'elle ne servît de forteresse. Une seconde peste les en punit, et ils la rebâtirent en 1658 avec les matériaux provenant de l'église primitive[1].

Figeac possédait une petite chapelle qui lui était chère et qui portait le vocable de Notre-Dame-de-Pitié, de l'époque carlovingienne, placée au-dessous du niveau de la rivière qui baigne ses murs. Elle est continuellement humide et néanmoins on y entre rarement sans y trouver des fidèles prosternés qui prient avec confiance[2].

NOTRE-DAME-DE-VERDALE.

Notre-Dame-de-Verdale, dans le Quercy, près de la petite ville de Saint-Ceré, fut d'abord un modeste lieu de pèlerinage à la tombe d'une fille pieuse d'illustre maison, qui s'y était réfugiée, pour y passer sa vie dans les prières et les bonnes œuvres. Les pauvres, ne pouvant plus jouir des bienfaits qu'elle répandait durant sa vie, comptèrent encore sur son intercession après sa mort. Au XI[e] siècle, une petite chapelle y fut érigée en l'honneur de la mère du Sauveur. En 1793, l'oratoire de Verdale fut livré aux flammes. Pendant l'incendie, un homme, se dévouant, pénétra par la fenêtre pour sauver la statue, et à peine était-il hors de danger que l'édifice s'écroula; cette image, d'un bois grossièrement travaillé, est conservée dans l'église de Gora[3].

1. Hamon, III, 36.
2. Hamon, III, 41.
3. *Rosier de Marie*, t. II, p. 352.

DIOCÈSE DE CAMBRAI.

CATHÉDRALE.

La ville de Cambrai nous offre un monument du culte de la sainte Vierge qui remonte jusque vers l'an 385. Saint Diogène s'enfuyant de Bavai, assiégé par les Huns, vint se réfugier à Cambrai avec les chrétiens qui purent se soustraire aux barbares. Il y éleva la première église à la gloire du vrai Dieu, sous le vocable de la Vierge-Mère. Depuis cette époque, Marie fut toujours regardée comme la patronne et la protectrice de Cambrai[1].

En l'an 900 eut lieu la consécration de l'église de Sainte-Marie par Dodilon, évêque de Cambrai et d'Arras[2]; en 1030, la dédicace de la cathédrale par Gérard I[er], évêque de Cambrai et d'Arras, qui, en sept ans, reconstruisit l'ancienne église de Marie et en fit la dédicace avec une pompe inouïe[3]. En 1053, la protection de la sainte Vierge força les Hongrois à lever le siége[4].

En 1452, on inaugure solennellement dans la cathédrale, à la chapelle de la Sainte-Trinité, l'image de Notre-Dame-de-Grâce qu'on dit avoir été peinte par saint Luc. Des dons magnifiques devant cette image sont envoyés par les princes, les gouverneurs et les peuples. Les miracles s'y multiplient; on la portait chaque année à la procession du vœu de Louis XIII, le 15 août, pour supplier Marie de mettre fin à quelque grand fléau.

En 1708, la ville de Lille a recours à Notre-Dame-de-Grâce pour être sauvée du joug des hérétiques. En 1712, Villars triomphant à Denain la délivre. En 1744, Louis XV l'invoque au commencement de la campagne de Flandre, qui fut couronnée des plus heureux succès.

1793 détruit les richesses amassées pendant

1. Hamon, II, 383.
2. Gump., III, 1077.
3. Colvenerius, *Sum. aurea*, III, 1265.
4. Hamon, II, 383.

tant de siècles, et la basilique elle-même. Heureusement un artisan du nom de Pierre Durand peut sauver du désastre la sainte image et la conserver en risquant sa vie. En 1802, on la rend à l'église. Les bijoux et les présents lui arrivent de toutes parts[1].

L'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Grâce est peinte sur un panneau de bois de cèdre, qui porte 0m,35 de hauteur sur 0m,26 de largeur. Le revers du panneau est tapissé d'une peau de vélin, collée et très-tendue; cette peau est elle-même cachée par une étoffe de soie verte damassée. Le tableau est entouré par une bordure en argent dont les plates-bandes unies sont assemblées sans soudure. Quatre ornements en vermeil et de style assez moderne sont appliqués aux coins de la bordure d'argent, dont ils cachent les onglets. La partie inférieure de la bordure repose sur une base en argent laminé et à moulures qui exhausse la châsse d'environ 0m,12 et lui sert de piédestal. En dehors de l'encadrement qui est cintré, quoique le tableau ne le soit pas, brillent un grand nombre de bijoux en or, tels que chaînes, cœurs, bagues, colliers, croix, pendants d'oreilles, médailles, reliquaires, etc. Tous ces ex-voto sont attachés à des montants en fil de fer autour de l'image. La madone est recouverte par un verre grossier. Le panneau a été autrefois dans un autre cadre. Il est maintenant fendu dans la hauteur; la peinture, complétement fendillée et boursouflée en plusieurs endroits, offre une couleur un peu salie par le temps sans être sensiblement altérée. Le fond conserve une dorure encore fraîche. La sainte Vierge porte un nimbe quadrillé à la manière des madones byzantines; son manteau est vert-bleu, il est entouré d'une bordure rouge vermillon, avec dessins en jaune clair. Les ornements de cette broderie ressemblent aux caractères des langues orientales[2]. Le père Kircher a déclaré qu'on ne pouvait les rapporter à aucune langue connue, et que c'était un usage assez général,

1. Hamon, II, 383.
2. Hamon, II, 387.

chez les peintres anciens, d'orner les vêtements de lignes et de points que l'ignorance du moyen âge prenait pour des caractères inconnus[1]. Le nom de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus sont inscrits auprès de leurs images. On ne voit de la robe que les manches qui sont rouge vermillon et brodées comme la bordure du manteau. La Vierge a les yeux longs et très-peu ouverts; son nez long et droit; la bouche petite et le menton court. Son manteau sert de voile et recouvre la coiffure bordée de rouge qui ne laisse apparaître qu'une très-petite partie du front. Deux rosaces dorées sont brodées sur le manteau aux endroits où il recouvre la tête et l'épaule de la madone. La Vierge tient dans les bras son fils qui n'a de nu que les bras, les jambes et la tête. Le corps de l'enfant Jésus est enveloppé dans un lange blanc et recouvert d'un mantelet rouge sans broderie. La tête de l'Enfant est ornée d'un nimbe. De la main droite, l'enfant Jésus caresse le menton de sa mère, et de sa gauche il saisit la bordure de son manteau. Ses yeux sont très-petits, son front déprimé, ses cheveux rares et aplatis. La jambe droite est allongée sans mesure. La madone n'est représentée qu'en demi-figure. De ses deux mains dont les doigts sont très-affilés elle serre son fils sur son cœur et incline légèrement la tête, comme pour le baiser[2].

Dans les manuscrits de la bibliothèque de Cambrai, (planche III de l'ouvrage de Durieux), on voit la sainte Vierge avec la tête entourée d'étoiles, les pieds posés sur le soleil et la lune

1. De Sivry et Champagnac, éd. Migne. Chifflet, *De sacris imaginibus tabella B. Virginis cameracensis*, 1669, a donné la gravure du tableau de Cambrai en ajoutant au fond la vue de la ville et le nom de Cambrai.

2. La meilleure copie est celle qu'on fit il y a quelques années en chromolithographie et qui fut dédiée à l'archevêque de Cambrai. Elle figure dans la collection de Mgr Lacroix. Des médailles de pèlerinages qui la représentaient existent encore dans le cabinet de pieux archéologues. Au moment du Couronnement, on l'a représentée au milieu d'une grande feuille et entourée de douze vierges honorées actuellement dans les paroisses et chapelles de Lille.

et regardant le dragon à *sept têtes*. Au-dessous est saint Jean [1].

NOTRE-DAME-DU-CORDON.

A Valenciennes (Valentiana) renommée depuis longtemps pour sa fidélité à la mère de Dieu, Notre-Dame-du-Cordon fut instituée en 1008. La peste désolait la ville, on implore la sainte Vierge; elle apparaît d'abord à un saint ermite nommé Bertrolin, puis sur les remparts, tenant dans sa main l'extrémité d'un cordon que les anges qui l'accompagnent étendent en cercle autour de la ville. Le fléau cesse. La sainte Vierge disparaît en laissant le cordon qu'on recueille avec respect dans une châsse richement ornée. La ville s'engage par vœu à faire une procession prescrite par la sainte Vierge, et pour placer la châsse on bâtit une vaste et belle église sous le nom de Notre-Dame-la-Grande, en remplacement de la chapelle fondée par Charlemagne. Les malheurs du temps retardèrent la construction de l'édifice qui fut terminé par Richilde et par son fils Baudoin, roi de Jérusalem, et inaugurée en 1086.

En 1713, Fénelon ouvrit la châsse et la trouva conforme en tous points aux anciens procès-verbaux; les sceaux de ses prédécesseurs étaient dans une intégrité parfaite. Parmi les nombreux miracles qui furent opérés par Notre-Dame-du-Cordon, nous signalerons celui de 1291, que l'on mentionne ainsi : Une peste furieuse ayant de nouveau envahi Valenciennes, on accourut aux pieds de Marie, on alluma devant son image un cierge du poids de six cents livres et de la longueur du grand tour que parcourait la procession annuelle, et à l'instant même la peste cessa. Depuis l'année 1008 jusqu'en 1793, cette procession s'est faite tous les ans. La Révolution a tout détruit, excepté le culte de la sainte Vierge, toujours vivant dans les populations [2], mais la procession ne fut interrompue que pendant quatre ans; et l'on sait que de pieux fidèles, pendant ces mauvais jours, ne cessèrent, en priant et même en troupes assez nombreuses, le 8 septembre de chaque année, de faire le tour marqué par le saint cordon. Enfin, en 1852, on posa la première pierre du nouveau temple, destiné à recevoir la précieuse relique; Mgr Regnier, archevêque de Cambrai, en fit la bénédiction le 13 septembre, en présence de quarante mille personnes qui vinrent assister à cette belle fête. La dédicace de l'église a eu lieu seulement le 5 mai 1864.

1. Durieux, *les Miniatures des Missels de la bibliothèque de Cambrai*, 1861, avec Atlas.

2. Hamon, II, 396.

NOTRE-DAME-DES-AFFLIGÉS
ET NOTRE-DAME-DE-TONGRES.

On comptait dans la seule ville de Lille quatorze sanctuaires dédiés à la sainte Vierge, entre autres Notre-Dame-des-Affligés du XIe siècle et Notre-Dame-de-Tongres, statue apportée, dit-on, par les anges.

NOTRE-DAME-DE-LA-TREILLE
(A LILLE).

Notre-Dame-de-la-Treille est le plus célèbre sanctuaire de la sainte Vierge à Lille. La statue est en pierre blanche environnée d'une treille de



Notre-Dame-de-la-Treille, à Cambrai.
(Collection Lacroix.)

fer où les pèlerins attachaient leurs dons. La madone tient au bras gauche l'enfant Jésus et dans la main droite un sceptre [1]. Elle doit avoir

1. Voir la figure. Hamon, II, 428.

un peu plus de deux pieds; sa pose est celle d'une reine assise sur son trône et à peu près celle des madones byzantines.

Le culte rendu à cette image est aussi ancien que la ville de Lille; il remonte donc au moins à l'année 1066. La collégiale de Saint-Pierre, où on l'honora pendant longtemps, fut bâtie par un comte de Flandre, Beaudoin IX, en 1047. L'image miraculeuse n'a eu qu'au XIIIe siècle sa confrérie et sa procession, mais il est vraisemblable qu'elle était placée dans cette église dès l'origine et bien avant d'être devenue miraculeuse; grossièrement sculptée en pierre, elle a pu résister à l'incendie de la Collégiale en 1213[1]. Les plus graves auteurs ont parlé des miracles sans nombre dont la ville entière fut témoin et qui occasionnaient de magnifiques processions.

L'établissement d'une confrérie obtint la sanction du pape en 1254. Des extrémités de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, on demandait à être inscrit dans le registre des associés. Parmi les plus grands seigneurs et les rois, on vit saint Louis et Philippe le Bon qui l'enrichirent de leurs offrandes. Lorsque celui-ci créa l'ordre de la Toison d'or, cet ordre célèbre qui ne comptait que trente et un chevaliers, il le plaça sous le patronage de Notre-Dame-de-la-Treille.

En 1634 eut lieu une des plus belles processions à la suite de laquelle les échevins consacrèrent la ville à la sainte Vierge. L'année suivante, l'évêque de Tournai vint à Lille se consacrer avec tout son diocèse à Notre-Dame-de-la-Treille.

En 1754, anniversaire cinq fois séculaire des premiers miracles de 1254, on y déploya une magnificence plus grande que jamais. On y vit figurer la Renommée, des anges, des chars portant les sibylles, etc. Cette procession, qui se renouvela pendant neuf jours au milieu d'une foule immense, fut le dernier éclat de ce culte célèbre. En 1793, on démolit l'église; la statue intacte jusqu'alors fut jetée dans les décombres, oubliée, puis achetée à prix d'argent par un fidèle qui l'emporta chez lui comme un trésor; il la donna à l'église Sainte-Catherine que la Révolution avait laissée debout comme un édifice sans importance. En 1842, la piété endormie sembla se réveiller. L'antique confrérie fut relevée par un rescrit de Grégoire XVI. Des miracles nouveaux se manifestèrent. Enfin, en 1853, on ouvrit une souscription pour élever une église monumentale à la place de celle détruite.

En 1854, anniversaire six fois séculaire du commencement des prodiges de Notre-Dame-de-la-Treille, l'archevêque de Cambrai, pour relever le plus possible l'éclat de cette fête traditionnelle, obtint la faveur d'un jubilé. Au milieu d'un merveilleux concours de populations, il posa la première pierre le dimanche 2 juillet. Les décorations les plus splendides brillaient à toutes les fenêtres. Des députations historiques apportèrent les hommages de Tournai, Cambrai, Aire, etc. Enfin Notre-Dame-de-la-Treille, entourée d'une garde d'honneur, s'avança dans une châsse de sept mètres de hauteur, portée sur un brancard par douze ecclésiastiques en dalmatique d'or, au milieu de prêtres, chanoines, archevêques, évêques vêtus de chapes d'or, et du cardinal-archevêque de Reims. Le défilé de la procession dura plus d'une heure et demie. Après un concours ouvert à tous les architectes d'Europe, un premier prix de 10,000 francs fut obtenu par un puséiste de Londres, lequel, l'année même, entra dans le giron de l'Église catholique.

NOTRE-DAME-DE-LA-RECONCILIATION.

Entre Loos et Lille se trouve Esquermes, aujourd'hui englobé dans la ville de Lille agrandie[1]; son pèlerinage, le plus ancien de la contrée et re-

1. *Lettre particulière* de M. l'abbé Bernard.

1. M. l'abbé Bernard.

montant à l'an 1014[1], se dirige sur Notre-Dame-de-la-Réconciliation[2]. Son image miraculeuse est antique et très-célèbre; elle fut, dit-on, découverte par des bergers qui avaient remarqué avec surprise que leurs brebis s'arrêtaient et s'agenouillaient devant un buisson, où ils découvrirent une belle statue de la sainte Vierge[3]. Des manuscrits rapportent que Beaudoin, comte de Flandre, atteint d'une dyssenterie qui l'avait réduit à la dernière extrémité, fut guéri en recourant à la Vierge d'Esquermes. A partir de cette époque, la vénération pour la mère de Dieu n'a fait que grandir dans le cœur des Lillois. La statue ne diffère guère de celle de Notre-Dame-de-Tongres. On peut affirmer qu'elle remonte au moins au XI[e] siècle, puisque le dernier comte de Flandre, du nom de Beaudoin, est mort en 1111[4]. En 1636, les jésuites, chargés de la chapelle et voulant faire revivre la foi qui s'endormait, imaginèrent de présenter la vie et la mort de la sainte Vierge sous une forme nouvelle, en honorant les sept voyages dont se compose son histoire, par sept oratoires distancés sur le chemin.

1° Le voyage de Marie au temple à l'âge de trois ans;

2° Chez Élisabeth;

3° A Bethléem;

4° A Jérusalem, pour la présentation de Jésus au temple;

5° La fuite en Égypte et le retour;

6° Le deuxième voyage à Jérusalem, Jésus ayant douze ans, et le retour;

7° Le voyage au calvaire[5].

NOTRE-DAME-DE-FOURNE.

Notre-Dame-de-Fourne remonte jusqu'au commencement du XI[e] siècle. Vers la fin du XIV[e] siècle elle était déjà célèbre par les grâces que la sainte Vierge y répandait sur les fidèles[1]. La Vierge miraculeuse, à Fourne, avait disparu dans l'incendie qui consuma l'église en 1642. La statue qu'on y vénère de nos jours a remplacé l'antique image; en 1793, chose étonnante, elle n'a même pas été enlevée de sa niche[2].

Ce n'est pas fort loin qu'on trouve Castres, beau village à une lieu d'Hazebrouck, qui tire son nom de deux mots latins, *Castæ tres*, les trois vierges. C'étaient trois filles de Kenulf, roi de Mercie, en Angleterre, qui, après leur conversion à la foi, en 855, firent vœu de chasteté et entreprirent le pèlerinage de Rome. Les puissants seigneurs dont elles avaient refusé la main envoyèrent des assassins qui les massacrèrent dans une forêt. Plusieurs miracles s'étaient manifestés sur leur tombe, on y bâtit une chapelle qui est encore aujourd'hui visitée par un grand nombre de pèlerins[3].

NOTRE-DAME-DE-L'ANNONCIATION.

Il existe, près de Lille, une chapelle construite sous le titre de l'Annonciation. Là fut trouvé par des bergers, en 1014, une image dans un buisson. Beaudoin IV, comte de Flandre, y fit bâtir une chapelle[4].

NOTRE-DAME-DE-LA-CHAUSSEE.

On vénérait encore à Valenciennes deux sanctuaires de Marie : Notre-Dame-de-la-Chaussée[5] et Notre-Dame-de-Hal, dont l'histoire a été écrite par le célèbre Juste Lipse. Notre-Dame-de-la-Chaussée fut érigée en paroisse par Urbain III, en 1186; mais longtemps avant cette érection, elle possédait déjà sous le titre de Notre-Dame-du-Puy (ou Puits) une confrérie très-florissante à laquelle les plus grands sei-

1. M. l'abbé Darras rappelle la date de 1162.
2. Hamon, II, 447.
3. *Les Sanctuaires de la mère de Dieu*, Lille.
4. Gumpp., *Atlas Mar.*, XII, 135.
5. Hamon, II, 447.

1. Hamon, II, 445.
2. *Sanctuaires de la mère de Dieu*, dans les arrondissements de Douai, Lille, Hambourg et Dunkerque, I, 35.
3. Hamon, II, 469.
4. Colvenerius, *Summa aurea*, III, 888.
5. Hamon, II, 399.

gneurs, les abbés, les évêques se faisaient gloire d'appartenir. L'image vénérée échappa à la fureur des calvinistes et fut renfermée dans une autre châsse d'argent.

NOTRE-DAME-DE-LA-TREILLE
(A DOUAI).

Le plus célèbre des six sanctuaires de la sainte Vierge dans l'intérieur de la ville de Douai est celui de Notre-Dame-de-la-Treille. Autrefois la statue était placée dans le cimetière de l'église de Saint-Pierre, protégée par un grillage de fer qui couvrait la niche et lui fit donner le nom de Notre-Dame-de-la-Treille. Les miracles innombrables, guérisons miraculeuses, qui s'y opérèrent la firent nommer Notre-Dame-des-Miracles. Bientôt une chapelle se construisit pour placer la statue; des cloches appellaient les populations à chaque miracle, constaté par les dépositions des témoins[1].

NOTRE-DAME-DES-AFFLIGÉS.

Quelque spectacle de piété envers Marie que nous aient offert les arrondissements que nous avons parcouru, l'arrondissement de Lille l'emporte incomparablement sur tous les autres. La ville même de Lille honore la sainte Vierge comme sa fondatrice parce qu'elle s'estime redevable à elle de la naissance de Lydéric, son fondateur. Aussi, pendant des siècles, chaque maison de la cité portait sur sa façade l'image de Marie. Tous les samedis et veilles de fête, on faisait brûler des cierges devant la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES
(A SAINT-OMER).

Le culte rendu à Notre-Dame-des-Miracles est certainement de beaucoup antérieur au XIIIe siècle. Les documents authentiques ont péri probablement dans l'incendie de 1031, mais l'histoire et la tradition nous apprennent que saint Omer bâtit sur le mont Sithin, à la place d'un temple de Minerve, une église en l'honneur de la sainte Vierge et qu'il y plaça une image de la mère de Dieu, qu'il aurait bénie de sa main. Vers le IXe siècle, pour faciliter les pèlerinages, on remplaça au centre de la ville cette chapelle par une autre en bois transformée elle-même en pierre au XIIIe siècle. Cette chapelle ayant été démolie en 1785, on transféra l'image miraculeuse à la cathédrale. Cachée pendant la Révolution, elle fut enfin replacée sur son autel en 1803.

1. Hamon, II, 417.

NOTRE-DAME-DE-TÉROUANNE.

Notre-Dame-de-Térouanne fut dédiée en 1133 par l'évêque Milon[1]. *Civitas Terevanensis* est l'antique ville de Térouanne en Artois (autrefois deuxième Belgique). Elle est ainsi renommée comme étant l'ancienne capitale du peuple des Morins; c'est une des plus antiques cités de la Belgique. La foi y fut prêchée au IIIe siècle par saints Fuscien et Victorie; l'idolâtrie y reparut, et, au Ve siècle, saint Antimunde de Reims y prêcha de nouveau l'Évangile et devint le premier évêque de Térouanne. Les évêques s'y succédèrent au nombre de cinquante-trois, jusqu'à l'année 1553, où la ville de Térouanne fut prise par l'empereur Charles-Quint et détruite de fond en comble. Le diocèse fut réparti entre ceux de Boulogne, Saint-Omer et Ypres. C'est aujourd'hui un village de 943 habitants à 13 kilomètres de Saint-Omer[2].

1. L'abbé Darras.
2. Van Caloen, *Lettre particulière.*

DIOCÈSE DE CARCASSONNE.

NOTRE-DAME-DU-CROS.

On rencontre dans cette contrée peu de pèlerinages célèbres, mais une foule de petits oratoires, de modestes chapelles, qui, multipliés sur tous les points de ce diocèse, attirent les vœux des habitants voisins.

On y distingue cependant Notre-Dame-du-Cros, où les pèlerinages se succèdent depuis des siècles. Au pied d'une double rangée de rochers escarpés à Caunes[1] (Aude), les druides offraient, dit-on, leurs sacrifices à la Vierge. Dans cette même solitude les premiers apôtres de la contrée, Amand, Alexandre, Lucien et Andald, martyrisés à Caunes pendant la persécution de Dioclétien, venaient prier loin du tumulte du monde. Ils y élevèrent un petit oratoire et y mirent une statue qu'ils fabriquèrent eux-mêmes. Elle avait été cachée au VIIIe siècle pour la soustraire aux fureurs des iconoclastes et au XIIe pour la sauver des Albigeois. On l'oublia jusqu'au XVe; retrouvée alors elle provoqua la construction de l'église actuelle[2].

Notre-Dame-de-Faste, ou Bonne-Nouvelle du mot latin *Fausta*, sur la paroisse de Tuchau, fut élevée à la suite d'un vœu fait par des marins qui devaient leur salut à l'intercession de Marie.

NOTRE-DAME-DE-LA-MAJOR.

Notre-Dame-de-la-Major, bâtie sur les ruines du temple de Jupiter Tonnant, conserva longtemps sur sa porte le frontispice du temple païen présentant des aigles qui de leurs serres lançaient la foudre. En 1315 Notre-Dame-de-la-Major a acquis une grande célébrité par le succès qu'elle valut aux armes des Narbonnais contre le prince de Galles, fils d'Édouard VII, roi d'Angleterre .

1. Ce sanctuaire ne possède pas d'ancienne statue. M. Tals, architecte diocésain, nous assure qu'il n'existe pas dans tout le diocèse une madone antérieure au XIVe siècle.
2. *Rosier de Marie*, XIII, 458.

NARBONNE. — CATHÉDRALE.

L'antique cité de Narbonne, cette ville gardienne de tant de glorieux souvenirs, cette capitale de la première province que les Romains aient organisée dans les Gaules, ce siége tout à la fois métropolitain et primatial, où se sont tenus tant de conciles et d'assemblées d'évêques, n'est pas moins remarquable par son dévouement au culte de Marie que par toutes ses grandeurs historiques et religieuses ; elle a eu la gloire de posséder jusqu'à treize églises de la mère de Dieu. L'église métropolitaine de Narbonne fut de tout temps dédiée à la sainte Vierge, quoique depuis le XIe siècle elle ait pour patrons secondaires saint Just et saint Pasteur. Le vaisseau en style ogival est d'une élévation prodigieuse et d'une rare magnificence[2].

NOTRE-DAME-DE-L'AMOURGUIER.

A Narbonne, Notre-Dame-de-l'Amourguier, c'est-à-dire du Monastère, parce que Mourgue en patois signifie moine, figure dans les annales depuis le temps de Charlemagne[3].

NOTRE-DAME-DE-CANABÈS.

Notre-Dame-de-Canabès, au milieu du cimetière de Villardouet, fut bâtie par Charlemagne, en mémoire d'une célèbre victoire qu'il remporta par l'intercession de Marie. La statue que les âges anciens ont vénérée fut transférée vers le milieu du siècle dernier, dans l'église paroissiale de Villardouet[4].

1. Hamon, III, 308.
2. *Id.*, 309.
3. *Id.*, 303.
4. *Id.*, 297.

NOTRE-DAME-DE-SALLÈLES.

Sallèles, c'est-à-dire magasin de sel, *Salis œdes*, a été dévouée à la sainte Vierge dès l'origine du christianisme, et quelques débris bien caractérisés d'une église byzantine à trois nefs du IXe siècle en l'honneur de la sainte Vierge demeurent encore comme témoins des dispositions des fidèles. Les nombrenx dons qui enrichirent Notre-Dame-de-Sallèles remontent au delà du Xe siècle [1].

NOTRE-DAME-DE-MARCEILLE.

Notre-Dame-de-Marceille fut construite sur le lieu dont la sainte Vierge désigna elle-même l'emplacement. Déjà mentionnée sous le vocable de Marie, dans un acte de 1011, elle fut un but de pèlerinages jusqu'en 93. Après la réouverture des églises, les pèlerinages recommencèrent avec encore plus de ferveur. En 1832, lorsque le choléra désola l'Europe, le 2e dimanche de septembre seul y compta plus de 30,000 personnes [2].

NOTRE-DAME-DE-LA-SANTE.

La ville épiscopale n'a qu'un sanctuaire dédié à Marie, c'est Notre-Dame-de-la-Santé construite en 1184 par Raymond Roger, vicomte de Carcassonne, à la suite d'un vœu, après avoir construit un pont sur la rivière de l'Aude. Livrée en 93 à des usages profanes, elle fut rachetée en 1857 et réparée pour y rétablir le culte [3].

ABBAYE-DE-FONTFROIDE

Une madone fait partie de la scène des mages aux pieds du Sauveur; elle est assise sous une arcade romane reposant sur des chapiteaux à feuilles d'eau, à fûts cannelés irrégulièrement. Ces chapiteaux sont surmontés d'édicules en forme de clochetons à deux étages et à toits imbriqués, l'étoile domine l'arcade. La Vierge est assise sur un siége antique ou *cathedra*, dont le dossier est élevé et muni de boules au-dessus de ses montants. Elle est coiffée d'un diadème peu élevé avec cabochons posés alternativement sur un ou deux anges. Elle porte l'Enfant sur le genou gauche, de la main gauche elle le soutient et de la droite elle offre un lis à trois feuilles de forme archaïque. L'enfant Jésus bénit de la main droite. Il porte sur la tête une sorte de turban surmonté d'un diadème étroit, coiffure dont nous connaissons peu d'autres exemples. Le type de la sainte Vierge est un des plus suaves que nous ayons rencontrés. Le vêtement est complet : voile, chlamyde, *peplum, stola* pour la Vierge; tunique ou *indusium,* pallium ou chlamyde pour l'enfant Jésus. Une légère broderie de perles orne la manche droite de la sainte Vierge et le bord de la robe de l'enfant Jésus [1].

1. Hamon, III, 314.
2. *Id.*, 318.
3. *Id.*, 290.

1. *Bulletin du comité arch.*, de Brabant, t. I, p. 89, par l'abbé Bruyn. — Revoil, *Arch. romane*, III, p. 62.

DIOCÈSE DE CHALONS.

A Châlons, *Catalunum,* le culte de la Vierge a commencé comme partout avec le christianisme; saint Mémie (Memmius), premier évêque envoyé par saint Pierre lui-même, trouva dans une vallée, au milieu de la campagne, un autel consacré à la « Vierge qui devait enfanter » comme celui de Chartres. Devenue bientôt un lieu de pèlerinage très-fréquenté, la chapelle de Notre-Dame fut agrandie et érigée en paroisse vers l'an 45 par saint Alpin, évêque de Châlons. En 1147 cette église bâtie en bois s'étant écroulée, on s'empressa de la remplacer. On dit que l'église de Saint-Jean est la plus ancienne du diocèse et celle où saint Mémie avait d'abord établi sa cathédrale [2]. Sans sa date relativement

2. Hamon, V, 399.

récente (XV[e] siècle) nous aurions parlé de Notre-Dame-de-l'Épine, qui est sans contredit le pèlerinage le plus remarquable des environs de Châlons et de tout le diocèse[1].

DIOCÈSE DE CHARTRES.

Parler du diocèse de Chartres, c'est réveiller en même temps les plus anciens et les plus illustres souvenirs du culte de Marie en France; comprenant avant la Révolution ceux de Versailles et de Blois, il n'a presque pas de paroisse qui n'ait sa confrérie de la sainte Vierge. Ce culte y a, pour ainsi dire, précédé le christianisme; c'est dans l'emplacement de sa basilique qu'une statue prophétique avait été élevée, et que les druides, prêtres des Gaulois, rendaient leurs hommages à la Vierge qui devait enfanter: *Virgini pariturœ.* Saint Savinien et saint Potentien, disciples de saint Pierre, vinrent, dès le premier siècle, révéler aux habitants du pays chartrain quelle était cette Vierge qu'ils adoraient sans la connaître. Ils lui apprirent à adorer son divin Fils et la grotte mystérieuse où se trouvait la statue fut dédiée à la mère de Dieu. Au rétablissement de la paix dans l'Église, on abattit le bois qui cachait la grotte, et on éleva à sa place un temple modeste, pour y célébrer les saints offices avec la dignité convenable. De nombreux miracles attestèrent combien la mère de Dieu agréait les prières faites en ce lieu et y amenèrent des pèlerins des pays les plus éloignés.

Il est, en tout cas, hors de doute que, dès le VIII[e] siècle, Chartres possédait une église dédiée à la mère de Dieu. L'annaliste de Metz nous apprend que le duc d'Aquitaine, Hunald, en 742, brûla cette malheureuse cité sans épargner le sanctuaire de Marie[2].

1. *Revue de l'Art chrétien.*

2. Pertz, 328, *Annales Mettenses.*

742. Hunaldus, dux Aquitaniæ, Ligerim transiens, cum manu valida ad Carnotis urbem perveniens, ipsa civitate dirutâ igne eam cremavit cum ecclesia episcopali quæ in honore S. Dei genet. Mariæ consecrata fuerat.

Plusieurs églises remplacèrent la première avec plus de magnificence et furent la proie des flammes. En 1020, Fulbert, un des plus grands évêques qui aient gouverné le diocèse de Chartres, joignant à une science profonde une dévotion particulière à Marie, conçut la pensée d'élever un de ces monuments qui étonnent les siècles par leur grandeur et leur majesté. Il fut admirablement secondé par la foi des populations qui s'empressèrent d'apporter à l'évêque leur argent, des vivres pour les ouvriers et leurs propres bras pour concourir à une œuvre si méritoire. On ne peut lire sans attendrissement les récits merveilleux des contemporains racontant la foi de tous ces hommes, de ces femmes les plus délicates, mettant eux-mêmes la main à l'œuvre pour l'édification de l'admirable basilique.

Fulbert, étant tombé malade de la maladie du feu sacré qui lui dévorait la langue avec d'atroces douleurs, il vit une nuit, venir à lui une dame, pleine de majesté et de beauté, accompagnée d'une suite céleste et d'un grand appareil; elle lui répandit sur la langue quelques gouttes de son lait qui le guérirent aussitôt, ses joues mêmes en reçurent, et le saint prélat s'étant essuyé avec des linges précieux, il les laissa comme reliques à son église et comme souvenir du miracle opéré en sa faveur[1].

L'église de Chartres, une des gloires de notre France artistique, attire cependant moins les populations que Notre-Dame-de-Sous-Terre ou sa statue druidique, Notre-Dame-du-Pilier et le voile de la sainte Vierge. La première était une madone assise, tenant son fils sur ses genoux. L'enfant Jésus de sa main droite donnait la bénédiction et de la gauche portait le globe du monde. Son visage, ses pieds et ses mains étaient d'un noir d'ébène brillant. La Vierge avait, par-dessus sa robe, un manteau, en forme de dalmatique qui, se relevant aux bras, semblait arrondi par le devant sur les genoux.

1. P. Sausseret, 145.

Le voile jaune, qui lui couvrait la tête et les épaules, retombait sur le dos. Le visage était ovale et noir comme celui de l'Enfant, sa couronne toute simple, garnie par le haut de fleurons en forme de feuilles d'ache ; la statue avait 0m,78 de hauteur. La madone portait un fruit de la main gauche, elle était peinte et dorée. L'inventaire de 1682 disait encore : « L'Enfant a la tête nue et les pieds aussi. Il n'a qu'une simple tunique dont il est revêtu. Il tient une boule dans sa main gauche et donne la bénédiction de la droite. Ses yeux sont ouverts au lieu que ceux de sa mère sont fermés, ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette mère Vierge avec les yeux fermés que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde; tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité... Aujourd'hui le visage est rempli de mastic en plusieurs endroits et particulièrement aux joues qui sont toutes cavées et creusées à force d'y avoir présenté des chapelets au bout de crochets de fer » [1].

A chacun des désastres qui, dans les anciens siècles, entraînèrent, à plusieurs reprises, la ruine de la cathédrale, les habitants de la cité, après l'avoir retirée de son sanctuaire pour la soustraire au danger, l'y rapportaient aussitôt que le péril était passé. Dans les diverses constructions qui se succédèrent jusqu'à l'église de Fulbert, on ménagea toujours, sur l'emplacement de la grotte mystérieuse, une chapelle souterraine où la Vierge druidique fut chaque fois religieusement placée. Ainsi fut honorée Notre-Dame-de-Sous-Terre, jusqu'aux jours néfastes de la Révolution française. La statue, tant de fois séculaire, fut renversée, couverte d'outrages et livrée aux flammes devant la porte même du temple magnifique que lui avait élevé la piété des anciens âges.

Je ne sais rien de plus touchant que le sanctuaire de cette madone, si longtemps livré à l'oubli et que la piété de MM. Durand et Richard ont rendu depuis peu d'années aux fidèles. La statue *Virgini pariturœ*, détruite par la Révolution, avait laissé la chapelle dépouillée et négligée; pendant longtemps on y jetait par les fenêtres les immondices de la ville. Un jour, M. l'abbé Richard vint trouver M. Paul Durand et lui conseilla de suggérer à Mgr l'évêque de Chartres l'idée de rétablir un autel en ce lieu vénéré durant tant de siècles. M. Durand avait le même désir et, grâce à leur initiative, un modeste autel fut relevé. L'inauguration de la nouvelle statue eut lieu le 15 septembre 1857, par les mains de NN. SS. les évêques de Chartres et de Poitiers [1]. La piété des fidèles reprit le chemin qu'avaient connu leurs pères, les prières et de larges offrandes y abondèrent de nouveau. Bientôt la richesse [2] fut assez grande pour permettre, par les soins de M. Durand, de couvrir la chapelle d'une magnifique décoration de peinture, où l'agrément de la forme n'a pas empêché la pensée symbolique de se produire. Aujourd'hui, cent lampes, images des prières continuelles des âmes dévotes à Marie, brûlent jour et nuit devant la statue, fac-simile de l'antique madone. Derrière cette statue s'élève une cloison qui n'existe que depuis le XIVe siècle.

La copie de la madone nous paraît manquer du caractère archaïque qu'on pouvait attendre. Il vaut mieux, pour nos études, revenir aux anciennes gravures sur bois, à la petite statuette en émail que l'on conserve dans un couvent de Chartres et qui remonte à Henri IV ou à une médaille d'argent que nous donnons. (Pl. CXXII.)

Une statue, moins antique que la statue druidique, mais cependant honorée depuis quatre

1. *Magasin pittoresque*, 1854-64. — Souchet, *Histoire de la ville et de l'église de Chartres.* — Pintard, *Histoire chronologique de la ville de Chartres.* — Hérisson, *Histoire de la translation des reliques de saint Piat.*

1. *Rosier de Marie*, III, 370.

2. On put, entre autres objets de luxe, commander une grille de communion dont chaque panneau revenait à 500 francs.

siècles, se vénère dans l'église haute, on l'appelle tantôt la Vierge-Noire, parce que son visage est de cette couleur, conformément au passage des cantiques : *Nigra sum sed formosa*, tantôt Notre-Dame-du-Pilier, parce qu'elle repose sur un pilier. Couverte d'un manteau plus ou moins précieux, on n'en voit ordinairement que le visage, elle est en très-grande vénération [1].

Le voile de la sainte Vierge, conservé à Chartres, a été chanté par les poëtes, illustré par des prodiges et figuré sur les monuments. Il est long de 5m,40, d'un blanc jaunâtre, tissu de soie et de lin. Autrefois les femmes de l'Orient portaient, non pas des chemises comme les femmes d'aujourd'hui, mais un long voile qui, couvrant la tête, se croisait sur la poitrine, se repliait sous les bras et enveloppait toute la partie supérieure du corps [2].

La Vierge habitait Éphèse depuis quelques années, dit l'abbé Darras; voulant visiter encore les saints lieux, saint Jean s'embarqua avec elle à Milet et la conduisit à Jérusalem. Comme elle allait mourir, elle fit, comme on l'a déjà dit, appeler deux veuves, leur donna la tunique qu'elle avait portée au jour de l'Annonciation. Vers l'an 460, Candidus et Galbius, patrices de Constantinople, dérobèrent cette relique et la cachèrent à Constantinople dans le faubourg de Blaquernes. Des miracles sans nombre trahirent sa présence; l'empereur Léon se fit apporter la cassette et la plaça dans la superbe basilique qu'il venait de faire construire pour y déposer le précieux vêtement. L'impératrice Irène l'envoya à Charlemagne avec d'autres présents de même nature. D'Aix-la-Chapelle, Charles le Chauve, qui résidait surtout en Neustrie, l'apporta en France où il venait régner et la donna, en 876, à l'église de Chartres. « Le fait du don d'Irène à Charlemagne est constaté par une chronique de Philippe de Bergame, de l'an 810, où il est dit que Charlemagne reçut de Constantinople la couronne de Notre-Seigneur, une partie de la vraie croix, un clou, un suaire et la tunique de la très-heureuse vierge Marie. Ce vénérable vêtement, enveloppé d'un voile de gaze, orné de broderies en soie et en or, fut enfermé dans une châsse de bois de cèdre revêtue d'or, enrichie de pierreries, sans aucun orifice qui permît de voir les objets qu'elle contenait; et comme le mystère favorise et accroît le respect, jamais on ne l'ouvrait; on ne l'exposait même que dans des circonstances extraordinaires [1].

En 911, la ville de Chartres fut miraculeusement délivrée de l'armée de Rollon, duc des Normands, qui l'assiégeait. Comme il était sur le point de prendre la ville, Gantelme, 47me évêque, monta sur les remparts, tenant la relique de Notre-Dame en façon d'enseigne, ce qui mit une telle épouvante dans le camp, que tous se retirèrent en désordre. En 963, la basilique fut entièrement brûlée, à la réserve de la sainte tunique.

En 1712, la vétusté de la châsse ayant obligé de l'ouvrir pour la nettoyer, Mgr de Mérinville, évêque de Chartres, présida à cette opération, assisté de plusieurs hommes notables qui devaient servir de témoins. On renferma dans une boîte d'argent la relique principale. En décembre 1793, des commissaires du gouvernement vinrent à la sacristie de Notre-Dame, demander impérieusement qu'on leur montrât la

1. La madone du Pilier, exposée dans un étalage de très-mauvais goût, était autrefois sur le jubé; elle date du XIVe ou XVe siècle. On retrouve des restes fort curieux de ce jubé dans les cryptes, sculptures bien supérieures aux prétentieux bas-reliefs que le XVe siècle est venu étaler autour du chœur. La voûte de Notre-Dame-de-Sous-Terre est couverte d'une peinture Louis XIII, bien détériorée, mais qui fait un bon effet de tapisserie les jours d'illuminations. Sous les peintures modernes, on aperçoit des restes de tableaux que M. Durand attribue au XIIe siècle. Le bas subsiste et nous montre encore des pieds et le socle d'un trône, où nous reconnaissons une adoration des mages. Les autres compartiments possédaient des sujets que les tableaux actuels ont malheureusement achevé de faire disparaître. M. Durand croit qu'il y avait une Nativité, et dans l'ordre toute l'histoire de la sainte Vierge.

2. Pour la sainte chemise, voy. *Gall. christ.*, VIII, col., 1008. — *Bulletin du comité hist.*, III, 21. — *Inventaire de la cathe*. de 1682.

1. *Rosier de Marie.*

châsse[1], qui contenait le précieux trésor. A sa vue, cependant, ils se sentirent saisis d'un sentiment de respect auquel ils ne s'attendaient pas, et dans leur émotion ils décidèrent qu'elle ne serait ouverte que par des ecclésiastiques. Deux prêtres, cédant à la force des choses, l'ouvrirent en effet, et en tirèrent le saint voile. Grande fut la surprise des commissaires de ne pas trouver, en la dépliant, la chemise qu'ils s'étaient figurée, et, contents de voir en défaut la crédulité populaire, inférant de là la fausseté de la relique, ils en envoyèrent un fragment notable à l'abbé Barthélemy, membre de l'Institut, le priant de leur dire son opinion sur la nature de cette étoffe, mais sans l'informer de son origine. Le célèbre antiquaire orientaliste, après un examen attentif, répondit qu'elle devait avoir près de 2,000 ans d'existence, et qu'elle avait fait partie d'un voile dont les femmes se servaient dans les pays orientaux[2]. Malheureusement on profita de l'ouverture de la châsse pour morceler la sainte relique et en distribuer des fragments à ceux qui en voulaient. On en donna à Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne, à des missionnaires en Angleterre et au Canada; enfin, à divers particuliers, des morceaux plus ou moins considérables. Après la Révolution, Mgr de Lubersac, évêque de Chartres, en recueillit tout ce qu'il put, constata rigoureusement l'authenticité, et plaça, dans un coffret d'argent, les deux plus grands morceaux, l'un de 2m,12 de longueur, sur 0m,40 de largeur, l'autre de 0m,25 sur 0m,42[3].

Ce voile n'est donc plus aujourd'hui dans l'état où il était quand la mère du Sauveur l'employait à son usage personnel; heureusement la tradition de l'Église nous est un très-sûr garant de son authenticité[4]. On ne saurait dire le nombre des miracles obtenus à Notre-Dame-de-Chartres, soit devant l'une ou l'autre des deux statues, soit à l'occasion du voile.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le respect qui environnait ce vêtement de la sainte Vierge avait empêché qu'on ne connût sa forme véritable, et ce que nous appelons un voile ou une écharpe est simplement une pièce d'étoffe non découpée. On lui avait donné le nom de chemise; et alors on lui supposait la forme d'une chemise, comme nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire d'une tunique. C'est ainsi qu'on la représentait sur les bannières et sur ces plombs historiés retirés de la Seine, décrits par M. Forgeais, et dont nous avons déjà parlé à l'occasion de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Seine, dans le diocèse de Paris. Quelques auteurs[1] pensent même qu'il y avait un voile et une tunique ou chemise. Un vieil auteur, racontant la défaite des Normands en 911, dit que Gantelme portait lui-même les deux reliques :

Qui portait la sainte chemise
Par défense et par garantise
Avecques une autre bannière
Qui du voile de la vierge yère.

On voit, au revers du plomb de la Seine qui date du XIIIe siècle, une tunique entre deux fleurs de lis; plus bas un denier chartrain dont le type principal est accompagné d'annelets, d'une fleur de lis et de cinq points disposés en croix.

Dans un autre plomb du même genre deux clercs portent de droite à gauche une châsse où l'on voit une tunique[2].

Le trésor de la cathédrale renfermait plusieurs madones d'une grande richesse, entre autres une statuette de vermeil datant de 1256, une vierge d'argent de 0m,65, nommée Notre-Dame-la-Blanche; une vierge d'or émaillée, assise, donnée par Clément VII; mais elles ne peuvent, à cause de leur date, entrer dans nos études.

Les madones de la cathédrale de Chartres ont été illustrées par notre savant ami M. Paul Durand, avec trop de soin pour que nous ayons la

1. Les dimensions de cette châsse sont de 0m,677 de longueur, 0m,569 de hauteur, 0m,27 de largeur.
2. M. de Longpérier lui trouve une grande analogie avec la toile des momies.
3. Willemin (*monuments français*. Pl. XVII) suppose 4m,88.
4. *Revue de l'Art chrétien*.

1. Forgeais, p. 29.
2. *Inventaire* de 1682.

prétention de recommencer ses travaux; nous ne faisons donc que les rappeler ici devant les originaux. La madone de la Rose principale rentre (A) dans le type hiératique roman. Elle est vue parfaitement de face et porte l'Enfant sur ses genoux exactement dans l'axe du groupe. Elle tient dans ses mains étendues des tiges de lis. L'enfant Jésus bénit de la droite, mais cette bénédiction ressemble au geste fier d'un commandement. Dans cette peinture la majesté et la force l'emportent sur la clémence. (Pl. CXIX.) D'autres vitraux du XII[e] siècle nous montrent dans les plus belles verrières de la cathédrale l'arbre de Jessé, l'enfance du Sauveur et les principales scènes de la passion[1].

La madone du portail, sculptée en pierre dans le tympan de la porte de droite, offre une attitude plus douce. Les mains n'ont d'autre occupation que de soutenir son fils. Du reste, le geste de Notre-Seigneur et la composition générale sont semblables à celles du vitrail; des anges adorateurs s'inclinent à droite et à gauche devant Marie. (Pl. CXXII.)

En dehors de Chartres, la contrée n'est pas dépourvue de vieux témoignages du culte de la sainte Vierge. Dans combien de lieux du Perche ne voit-on pas encore des chênes de la plus haute antiquité, des pierres et surtout des fontaines, qui remplacent, depuis un temps immémorial, les phylactères qu'y suspendaient les Percherons idolâtres? Tel est entre autres le vieux chêne de la Loupe connu dans la contrée sous le nom de chêne de la bonne Vierge. Cet arbre, dont les siècles ont rendu la tête chauve, en dépouillant sa cime de son feuillage, est depuis bien des années en possession de l'hommage et de la vénération des nombreuses générations d'hommes qui se sont succédé et ont passé sous son ombrage[2]; une statuette de la sainte Vierge est logée dans le tronc.

1. Assier, p. 129.
2. L'abbé Fret, *Antiquités et Chroniques percheronnes*. Mortagne, 1838, t. I, p. 26.

(A) Cette Madone est dans la fenêtre qui est au dessus de la porte du milieu (porte royale) du portail occidental, fenêtre ou vitrail qui se trouve au dessous de la rose.
L'arbre de Jessé est dans une fenêtre, à côté

DIOCÈSE DE CHAMBÉRY.

NOTRE-DAME-D'AIX.

Notre-Dame compte sous son vocable plus de deux mille églises dans la province ecclésiastique de Chambéry, divisée en quatre diocèses[1]. Le voyageur qui entre en Savoie est étonné d'apercevoir de tous côtés, sur les collines qui bordent la route, des statues de la sainte Vierge qui témoignent d'une pieuse fidélité à son culte.

A Aix en Savoie, Notre-Dame-d'Aix et des Eaux s'élève sur les ruines du temple de Diane. Longtemps cette église fut en possession d'une relique insigne de la vraie croix qui lui venait des croisades et qui lui attirait beaucoup de visiteurs[2].

NOTRE-DAME-DE-BELLEVAUX.

Notre-Dame-de-Bellevaux fut fondée vers la fin du XI[e] siècle, comme prieuré conventuel, sous le vocable de Notre-Dame; le fondateur y ajouta une chapelle en 1090[3].

NOTRE-DAME-DE-MYAUS. Myans

Notre-Dame-de-Myaus, mentionnée dans le cartulaire de Hugues, qui mourut évêque de Grenoble en 1132, acquit une grande célébrité par le refuge que les bénédictins de la ville de Saint-André y trouvèrent en 1248. Chassés brutalement de leur couvent, ils étaient allés demander un asile à la Sainte-Chapelle; à peine y étaient-ils arrivés, que le mont Grenier se détacha, ensevelit dans ses ruines la ville de Saint-André avec plusieurs villages et cinq mille personnes; et, chose merveilleuse, les décombres s'arrêtèrent devant la chapelle de Notre-Dame, qui fut seule épargnée. Des miracles très-nombreux vinrent ajouter une nouvelle gloire au sanctuaire[4].

1. Hamon, VII, 497.
2. *Id.*, 500.
3. *Id.*, 501.
4. *Id.*, 508.

NOTRE-DAME-DE-TAMIÉ.

Notre-Dame-de-Tamié, fondée en 1132, était appelée en latin *Stamedium*, à cause de sa position entre deux montagnes[1].

DIOCÈSE DE CLERMONT.

CATHÉDRALE.

Clermont-Ferrand, autrefois capitale du comté d'Auvergne, paraît être l'ancienne *Augustonemetum* et devoir son origine à Auguste. Vers le milieu du IVe siècle, elle changea cette dénomination pour celle de *Urbs arverna*, qu'elle conserva jusqu'au Xe siècle. Le nom de Clermont lui vient d'un château fort bâti sur un monticule qu'il dominait et qui s'appelait *Clarus Mons*[2].

Le fondateur de la cathédrale fut, selon les uns saint Martial, selon les autres saint Cassius; après avoir eu pour second patron saint Laurent, martyrisé à Rome en 261, l'église fut détruite sous la grande invasion des barbares de 406 à 412, et se releva magnifiquement de manière à exciter l'admiration de Grégoire de Tours. En 946, Étienne, deuxième du nom, consacra la troisième cathédrale[3]. Dès le commencement du XIe siècle, la cathédrale de Clermont se trouva une des plus riches de France en vases sacrés, en magnifiques ornements, en revenus pour faire face aux frais du culte, en manuscrits pour l'instruction du clergé et la conservation des sciences, enfin en saintes reliques.

La fête de l'Assomption était déjà établie en Auvergne, au commencement du IXe siècle, sous l'épiscopat de Durand, en 1095. Le pape Urbain II présida en personne le fameux concile où fut décidée et prêchée la première croisade en présence de treize archevêques et de deux

1. Hamon, VII, 508. 502
2. De Sivry et Champagnac.
3. Mallay, *Lettre particulière*.

cents évêques. Là furent institués les heures et offices de Notre-Dame. Les efforts de plusieurs siècles et de populations pleines de foi s'appliquèrent à l'érection de la belle cathédrale que les guerres des Anglais et tous les malheurs qui fondirent sur notre pays ont empêché de terminer. Quoique inachevée, la cathédrale de Clermont est une des plus belles que nous ait léguées le style ogival[1].

Une robe ou manteau de la sainte Vierge est conservée à Clermont; elle fut, dit-on, donnée à saint Benoît, archevêque d'Auvergne, par la sainte Vierge elle-même, pendant qu'il priait avec ferveur dans l'église de Saint-Michel.

NOTRE-DAME-D'ENTRESAINTS.

Notre-Dame-d'Entresaints, située à Saint-Allyre, faubourg de la cité des Arvernes et quartier des chrétiens, selon Grégoire de Tours, fut bâtie par saint Martial ou saint Austremoine; elle servait de lieu de réunion aux chrétiens, lorsque les persécutions des païens amenèrent un massacre épouvantable où périrent plus de six mille personnes[2].

NOTRE-DAME-DE-GLOIRE.

Notre-Dame-de-Gloire était située dans l'emplacement de l'établissement actuel des missionnaires du diocèse, ainsi que celui des Dames de la Providence où se trouvait autrefois le monastère de *Chantoin*. Cette église fut bâtie, dit-on, vers 330. Il n'en reste aucune trace[3].

NOTRE-DAME-DU-PORT.

A mesure qu'on s'éloigne des temps primitifs, la dévotion à la sainte Vierge prend de plus larges proportions. Après l'an mil de sinistre souvenir, l'Auvergne se couvre d'édifices dédiés à la sainte Vierge. Saint Avit avait élevé dans sa

1. Hamon, II, 90.
2. *Id.*, 129.
3. *Id.*;

ville épiscopale un magnifique monument nommé depuis Notre-Dame-du-Port. Rien, dans les lieux, ne justifie cette appellation qu'on ne peut trouver que dans le culte de Marie qui est l'étoile de la mer, le port assuré contre les tempêtes d'ici-bas. Saint Avit[1] fonda l'église (571-574) dans une place voisine de la cathédrale actuelle[2]. Au IXe siècle, les invasions des barbares interrompirent la manifestation de la dévotion à Marie; mais la nature de la construction de cette belle église la sauva de l'incendie allumé par les Normands. Saint Sigon la restaura alors. On y voit saint Jean l'Évangéliste, le fils adoptif de Marie, Isaïe, le chantre inspiré de la nativité divine, l'adoration des mages, la présentation au temple. En 1394, Pierre de Barrière, prêchant devant le pape Boniface IX, ne craignit pas d'avancer que l'église Notre-Dame-du-Port occupait le premier rang parmi les cinq églises de France où il se faisait le plus de prodiges[3].

Le 15 mai, chaque année, est témoin d'une véritable fête pendant laquelle tous les pèlerins viennent visiter l'église souterraine consacrée à Notre-Dame-du-Port. On a dit que la statue miraculeuse est encore la même que celle devant laquelle saint Avit s'était tant de fois agenouillé. Quelques archéologues croient voir dans l'église Notre-Dame-du-Port un type du VIe siècle, retouché plus tard, mais avec une délicatesse qui respecta et maintint dans ses parties les plus importantes, comme dans son ensemble, l'œuvre de saint Avit.

La principale gloire de Notre-Dame-du-Port fut d'avoir été le point de départ de la première croisade que le pape Urbain II vint y prêcher. Des pèlerinages, des miracles fréquents que constatèrent les dons abondants du peuple, du clergé, des princes, des rois, lui donnaient une domination temporelle des plus étendues. Ces biens immenses, qui servaient surtout à l'église et aux pauvres, avaient quelquefois l'inconvénient des biens temporels qui excitent des voleurs et engendrent des procès.

1793 ruina, pilla, incendia la basilique; en 1795 la fureur révolutionnaire s'étant momentanément calmée, un bon chrétien, M. Jarreton, se rendit adjudicataire du loyer et y fit porter tout ce qu'on put trouver de calices et d'autres objets sacrés. Le jour de l'Ascension, après les cérémonies expiatoires, l'église fut bénie et l'antique statue, non pas celle qui était à l'église souterraine et qui a disparu, mais celle qu'on portait en procession, fut rendue à la vénération publique. De nouvelles persécutions chassèrent le culte et, en 1802 seulement, les temples se rouvrirent pour ne plus se fermer. La statue est assise, et cependant elle offre une attitude contournée, elle dépasse à peine 0m,30. La pose de l'enfant Jésus est défectueuse.

Le chœur est orné de colonnes de 0m,45 de diamètre; la troisième à droite, du côté de l'épître, porte dans son chapiteau une Assomption, représentée d'une façon très intéressante[1]. (Voir à l'Assomption.) Des fêtes magnifiques ont eu lieu en juin 1875 pour le couronnement de Notre-Dame-du-Port et ont duré plusieurs jours[2].

Dans l'arrondissement de Clermont, on a compté plus de quarante sanctuaires dédiés à la sainte Vierge.

Bibliothèque de Clermont. — En quittant Notre-Dame-du-Port, donnons un coup d'œil aux vieux manuscrits que conserve la bibliothèque et qui nous fournissent aussi d'intéressants documents. M. Pilenski, si habile à reproduire les anciennes chartes, a bien voulu nous communiquer ses dessins concernant la sainte Vierge. C'est d'abord une madone, au commencement d'un manuscrit relatif à la vision d'un moine

1. *Rosier de Marie*, III, 148.
2. Mallay, *Essai sur les églises romanes du Puy-de-Dôme*.
3. *Rosier de Marie*, III, 148.

1. Mallay, *Essai sur les églises romanes du Puy-de-Dôme*, 1840. *Pl.* 6.
2. *Les Fêtes du Cantal*, Clermont-Ferrand, 1875, in-12. — *Statue miraculeuse de Notre-Dame-du-Port*, par M. l'abbé Chardon, 1873.

Robert, et qui débute par ces mots qui semblent se rapporter à Notre-Dame-du-Port : « In nomine sanctæ et indivisibilis Trinitatis; « incidit visio cujusdam religiosi monachi



Fac-simile d'une vignette de la Bibliothèque de Clermont, par M. Pilenski.

« Roberti, quæ manifestata esse dinoscitur xvi « die sept. super basilicam Dei genitricis Marie, « Arvernensis site edita ab Arnaldo quodam « diacono. »

Cette madone du xiie siècle est assise sur un trône de deux étages d'ornements. Son voile semble noué sur le front à la façon d'un madras. Elle est chaussée et pose les pieds sur un escabeau décoré comme le trône; l'enfant Jésus bénit de la main droite et tient une croix de la gauche. Ce dessin est d'une grande barbarie.

M. Pilenski nous a montré aussi une madone ornant une initiale et qu'il a calquée dans la même bibliothèque. Quoiqu'elle soit debout, elle ne paraît pas moins ancienne que la précédente.

NOTRE-DAME-DE-LISSEUL.

Notre-Dame-de-Lisseul est un des plus anciens sanctuaires élevés à la mère de Dieu. Il remonte au viie siècle et eut pour fondateur, en 690, saint Ménélé. C'est aujourd'hui une humble église de village de la structure la plus simple, où rien ne laisse soupçonner qu'elle ait remplacé un édifice important; c'était autrefois un lieu de pèlerinage très-fréquenté [1].

MAUZAC.

A Mauzac, un bas-relief, du xe siècle, sur le tympan d'une porte de cloître, représente la sainte Vierge assise, couronnée et tenant l'enfant Jésus. Elle est accostée de plusieurs saints [2].

NOTRE-DAME-D'AUTHEZAT.

Notre-Dame-d'Authezat renferme une statue miraculeuse de la sainte Vierge, d'un bois dur et fort pesant, qu'on fait dater du ixe siècle. L'église gothique, dans laquelle on l'honore, paraît être du xie ou xiie siècle, on la déplace une fois le vendredi saint [3].

NOTRE-DAME-DE-LA-NATIVITÉ

L'église de Montferrand, dédiée à Notre-Dame-de-la-Nativité, vers le xe siècle, est un des monuments les plus remarquables de la province. Autant d'églises, autant de profanations et de ruines causées par la Révolution ; en 93, elle fut pillée, dévastée, une de ses tours abattue; elle possède encore un morceau de la vraie croix e une sainte épine [4].

NOTRE-DAME-D'ORCIVAL.

Orcival est un bourg d'environ cent feux, situé à quatre lieues de Clermont. On écrit ce nom par un C ou par un S. Dans ce dernier cas, il faudrait lui attribuer la signification de

1. Hamon, II, 202.
2. Mallay, *Essai sur les églises romanes du Puy-de-Dôme*,
3. *Id.*, 132.
4. Hamon, II, 125.

Vallon des Ours et y rattacher le souvenir des forêts qui l'entouraient jadis en servant de retraite aux ours. Certaines personnes font remonter l'église au IXe siècle; cependant son extrême ressemblance avec Notre-Dame-du-Port, qui est du XIe, semblerait indiquer une époque plus rapprochée de nous. Elle est composée de deux églises, l'une supérieure, l'autre souterraine. Sur la principale façade on aperçoit une multitude de fers et de chaînes, que les captifs, délivrés par l'intercession de Marie, y sont venus suspendre comme souvenir de leur gratitude, ce qui fait quelquefois appeler ce sanctuaire Notre-Dame-des-Fers. Le monastère paraît plus ancien.

La statue miraculeuse est placée sur le grand autel du chœur. La tradition nous apprend qu'elle fut trouvée sur un petit monticule appelé *Chancel* qui porte aussi, à cause de ce souvenir, le nom du tombeau de la sainte Vierge. Elle est d'un bois inconnu, couverte dans toutes ses parties, le visage excepté, de lames d'argent, lesquelles de temps en temps, lorsqu'il est nécessaire, sont remplacées aux frais des habitants de Clermont, qui en firent autrefois la première dépense. Elle est d'une belle et noble composition et d'un style archaïque qui semble devoir la faire attribuer au XIe siècle; sa pose simple, régulière, très-symétrique. L'Enfant sur ses genoux et, dans l'axe du groupe, bénit de la main droite, et tient un livre dans la gauche. Le révérend père des Rosiers en a fait dernièrement une très-bonne copie que nous reproduisons dans nos planches. (Pl. CXXVII.)

Le grand renom de Notre-Dame-d'Orcival donna naissance, en 1242, à un chapitre célèbre, qui fut d'abord composé de vingt-quatre chanoines. Toute la célébrité d'Orcival lui vient de son ancienne dévotion à la sainte Vierge qui, dans les siècles de foi, y attira un grand nombre de magnifiques présents. En 93, les statues des saints devinrent la proie des flammes sur la place publique. L'image miraculeuse de la sainte Vierge, à laquelle on réservait le même sort, fut soustraite à temps et demeura cachée dans l'épaisseur d'un mur, puis elle reparut triomphante sur les autels[1].

SAINT-SATURNIN.

Saint Saturnin est comme une copie de Notre-Dame-du-Port. Sous le chœur s'étend une chapelle souterraine, siége d'une confrérie de Notre-Dame-de-Pitié ; la construction de cette église paraît remonter à la fin du XIe siècle [2].

NOTRE-DAME-DE-RONZIÈRES.

Notre-Dame-de-Ronzières, après le Port, Orcival et Vassivière, est un des pèlerinages le plus célèbres de l'Auvergne. Elle possède une statue miraculeuse d'une grandeur plus qu'ordinaire, qui fut découverte dans des ronces, peu de temps après la construction de l'église qui date du XIe siècle. Elle fut sauvée de l'incendie, en 1793, par un particulier qui, sachant qu'elle devait être brûlée le lendemain, pénétra la nuit dans l'église et la cacha chez lui pour la rendre après l'apaisement de la tempête révolutionnaire [3].

NOTRE-DAME-DE-VERGHEAT.

Notre-Dame-de-Vergheat est de style roman; c'est un lieu de pèlerinage; la statue qu'on y vénère, assez semblable à celles du Puy et d'Orcival, paraît fort ancienne. Autrefois la foudre tombée sur l'église, ayant consumé le clocher et tout ce qu'il y avait de combustible dans ce sanctuaire, respecta la statue, sans aucunement l'endommager[4].

NOTRE-DAME-DE-VASSIVIÈRE.

Notre-Dame-de-Vassivière a une très-grande célébrité; on raconte qu'il y eut une sorte de

1. *Histoire de N.-D.-d'Orcival*, in-12. — *Rosier de Marie*, III, 161.
2. Hamon, II, 129.
3. *Id.*, 159.
4. *Id.*, 209.

parenté entre cette statue et celles du Port et d'Orcival; en effet, trois cousines, toutes filles de rois, étant parties ensemble pour un pèlerinage, se reposèrent à trois endroits différents de l'Auvergne, et leurs stations furent l'origine des trois sanctuaires.

Notre-Dame-de-Vassivière habite neuf mois de l'année l'église de Besse, lorsque les neiges et le froid de la montagne empêchent les pèlerins d'arriver jusqu'à Vassivière. Au printemps, on se hâte de porter la sainte Vierge dans son sanctuaire de prédilection; c'est ce qui s'appelle la *montée*, qui se fait au milieu d'une pompe solennelle. Dans l'origine, ce n'était qu'une vierge noire tenant dans ses bras un enfant de la même couleur, dans une niche en plein air. Un miracle arrivé devant cette statue à un habitant de Besse, nommé Gel, d'abord aveuglé pour avoir méprisé la statue et recouvrant ensuite la vue à la suite du vœu qu'il faisait à la Vierge, fut l'origine des accroissements des chapelles qui se succédèrent près de la statue. La guérison accordée au repentir des coupables ou à ceux qui l'imploraient pour eux-mêmes ou pour les leurs, des enfants tirés des plus grands dangers sur les prières de leurs parents, ou sauvés de l'eau bouillante et des flammes, ou de la submersion, augmentèrent encore la ferveur des pèlerins[1]. On ignore la date de son origine, mais lorsqu'on y fonda la chapelle actuelle, en 1550, on trouva dans les fouilles des débris de lampes, d'ossements, de pierres d'autel, qui témoignent d'une grande dévastation sacrilége entre le VIII[e] siècle et le XIV[e]. Il est vraisemblable que c'est à cette dernière date qu'il faut s'arrêter. La dévotion est donc antérieure au XIV[e] siècle.

La réforme dévasta la sainte chapelle de Vassivière, mais après le départ des huguenots la statue, sauvée à temps de leurs mains, continua d'habiter alternativement à Besse et à Vassivière[2].

1. Hamon, II, 160.
2. *Rosier de Marie*, III, 179.

NOTRE-DAME-DE-MARSAT.

Marsat a été, depuis les premières années de l'ère chrétienne, le lieu d'un important pèlerinage à la sainte Vierge. Grégoire de Tours en fait souvent mention dans ses ouvrages. Il assure qu'on conservait à Marsat des reliques de la sainte Vierge : *in oratorio Marciacensis domus virginis reliquiæ continentur*. Il raconte qu'il y fut témoin d'un miracle. Ce culte de la mère du Sauveur paraît remonter bien avant Grégoire de Tours, et l'on peut supposer qu'il fut contemporain de l'établissement du christianisme dans les Gaules; quoi qu'il en soit, il devint l'origine de fondations pieuses qui donnèrent à Marsat une grande importance.

Au VII[e] siècle, s'il faut en croire la légende, Calminius, comte d'Auvergne, aurait construit le monastère de Mozat pour y finir ses jours dans la pénitence. Sa femme, Namadia, s'associant à ses résolutions austères, aurait en même temps édifié le couvent de Marsat et une église qui, dans les plus vieilles chartes, prend le nom de *Maison de la Vierge*, *domus Virginis*. Le monastère des bénédictines de Mozat vécut pendans dix siècles dans la prospérité.

En 1465, Marsat dut à la renommée de sa Vierge miraculeuse la visite de Louis XI, qui vint signer devant Riom le traité de Mozat. Pendant les pourparlers il se rendit à Marsat pour faire ses dévotions à la Vierge; il donna des lettres de fondation d'une messe en l'église de Marsat pour rappeler son séjour en ce lieu, et une rente de cinquante livres au chapelain chargé de la dire.

Il serait difficile de fixer d'une manière bien précise l'origine et les causes du vœu fait par la ville de Riom d'aller chaque année à Marsat en procession; le vœu est vraisemblablement antérieur au X[e] siècle, et s'est acquitté jusqu'à la Révolution; on l'observait de la manière suivante, sauf quelques modifications apportées en 1655 :

Les marguilliers de Saint-Amable faisaient

couler un fil de cire dont la longueur mesurait la circonférence de la ville de Riom. Ce fil, roulé en forme de roue, était porté à la procession solennelle de Saint-Amable. Le dimanche suivant les marguilliers conduisaient la roue à Marsat et la déposaient à l'entrée du bourg sur deux grandes pierres spécialement destinées à cet usage. Le curé, les consuls de Marsat, accompagnés des bailes de la confrérie de Notre-Dame, venaient en procession pour la recevoir, et les marguilliers de Saint-Amable la leur remettaient « comme estant offerte au nom de la ville de Riom, pour la conservation d'icelle et à l'honneur de la sainte Vierge Marie, mère de Jésus, vénérée particulièrement en la chapelle de Notre-Dame-de-Marsat ». Après quoi les consuls donnaient à dîner aux marguilliers de Saint-Amable et à tous ceux qui avaient aidé à conduire la roue.

Au XIVe siècle, quelques contestations s'élevèrent sans doute sur le cérémonial de ce vœu et sur les charges qu'il entraînait, car, à la date du 16 mars 1383, nous trouvons une sentence de la sénéchaussée d'Auvergne qui condamne les bailes de la confrérie de Saint-Amable à faire présenter cette roue, en la manière accoutumée, le dimanche après la Saint-Amable, et les habitants de Marsat à donner un repas à ceux qui la porteraient.

La ville de Riom entrait pour une partie seulement dans l'acquisition de la cire de cette roue ; la confrérie de Saint-Amable et les marguilliers y contribuaient, mais la plus grosse somme était fournie par une association fort ancienne, connue sous le nom de *Confrérie de la Chandelle de Marsat*, qui devait fournir tout le luminaire à cette église. Par acte du 16 mars 1393, cette confrérie fut réunie à celle de Saint-Amable.

La statue de Notre-Dame-de-Marsat est d'une grandeur plus qu'ordinaire et représente l'enfant Jésus assis sur les genoux de sa mère. Les mains sont raides et longues, les plis réguliers sans modelé, le siége d'une grande simplicité. M. du Corail a eu la bonté de nous en procurer une photographie dont on retrouvera la reproduction sur nos planches gravées. (Pl. CXXIX[1].)

1. Voici quelques notes que M. du Corail, a bien voulu relever lui-même sur les anciens registres.

Le 15 juin 1631, dans une réunion qui eut lieu chez le premier consul de Riom, le président de Combes, et à laquelle furent appelés messieurs du chapitre de Saint-Amable, du Marthuzet, de la Sainte-Chapelle, les révérends pères gardiens, les capucins, cordeliers et le supérieur de l'Oratoire, membres du conseil de santé, marguilliers, intendants de l'Hôtel-Dieu, pour répandre les « prières et vœux qu'on pourrait faire à Dieu, pour supplier la divine bonté de garantir cette ville de la maladie contagieuse dont elle est menacée, a été délibéré et inséré dans le registre de la marguillerie, la résolution qui a été prise qui est d'apaiser dans ce vœu la très-sainte et très-adorable Trinité, par trois jeûnes publics selon l'ordre de monsieur l'official. — Qu'à l'honneur de la très-sainte Vierge, autre procession se fera de Riom à Marsat et la messe sera dite en l'église de Notre-Dame dudit Marsat, à l'offrande de laquelle les consuls présenteront ce qui sera arbitré par l'assemblée. Quant à la procession de Notre-Dame de Marsat, elle a été faite le 14 juillet 1631 et la messe célébrée dans la chapelle de la Vierge par monsieur le doyen et a été fait présent d'une grande lampe d'argent pour être posée devant l'image de la Vierge par messieurs les consuls. »

On lit au chapitre XXVIII des registres de la marguillerie un passage relatif à la roue offerte en don à Notre Dame de Marsat, aux compliments et cérémonies; de ce chapitre assez long et assez curieux j'extrais ce qui suit : On n'a pu trouver dans les papiers de la marguillerie aucune instruction sur l'origine de cette roue, le premier compte où elle est imposée, qui est de 1578, n'en fait aucune mention. Cette roue en cire, dont il existe un spécimen à Marsat, a 1m,50 environ de diamètre, elle est portée sur un brancard muni de deux encastrements dans lesquels reposent les tourillons ou l'essieu, fixé au moyeu. De ce moyeu partent huit rayons en fer qui sont en forme de chapes, le brin de cire enroulé sur le moyeu est ainsi maintenu dans ces chapes et forme un disque de cire.

J'ai trouvé dans une autre délibération que cette roue contenait vingt-deux livres de cire et dans une autre délibération de 1655 que l'origine de cette roue était fort ancienne, sans qu'on puisse en spécifier le motif. C'est, dans tous les cas, un vœu à Notre-Dame de Marsat.

Voici encore la délibération du 28 juillet 1748, relative à cette roue : « MM. Chabrol, Grangier, Biozat et Legay, marguilliers pour 1748, ont fait porter la roue de cire à Notre-Dame de Marsat suivant l'usage et avec les cérémonies accoutumées. » Compliment fait par M. Chabrol : « Nous venons, en qualité de députés de la ville de Riom, satisfaire en ce jour à la loi que la piété de nos pères nous a imposée. Si cet usage est respectable pour nous par son ancienneté, il nous est précieux par le prin-

NOTRE-DAME-DE-LA-ROCHE.

Notre-Dame-de-la-Roche, sur la paroisse de Mayres, est de temps immémorial l'objet d'une vénération particulière, et l'on s'y rendait autrefois de vingt-cinq lieues à la ronde[1].

NOTRE-DAME-DE-MAURIAC.

Notre-Dame-des-Miracles, à Mauriac, ville de 4,000 âmes, possède un pèlerinage vieux de douze siècles. L'église, bâtie par la reine Théodelinde, fut refaite au XII[e] siècle.

La statue noire repose sur une tour d'ivoire haute de six pouces.

Ceci n'est pas à sa place — Mauriac est dans le diocèse de St Flour — voyez du reste p. 296, ci après.

Si la curieuse madone de bronze de Sauvetat ne sortait pas de notre cadre par sa date trop moderne (commencement du XIV[e] siècle), nous aimerions la reproduire, ainsi que la vieille commanderie qui lui sert de défense et que protége un labyrinthe fortifié et plusieurs remparts. En effet, quoique moderne, elle paraît inspirée d'un type plus ancien et des bronzes émaillés de Limoges.

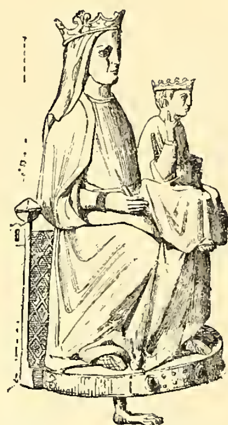
cipe qui l'a produit et il est important par les nouveaux avantages que nous pouvons en retirer. Tant de motifs réunis sont un sûr garant qu'une si louable coutume se perpétuera d'âge en âge parmi nos neveux les plus reculés et que le vœu de nos premiers citoyens sera toujours maintenu dans sa première vigueur.

« A qui la ville, en effet, dans ses besoins les plus pressants, pouvait-elle recourir avec plus de confiance qu'à la mère de Dieu même? quel plus puissant protecteur pouvait-elle implorer?

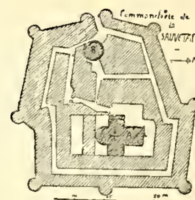
« Mais nous avons encore besoin de votre intercession auprès d'elle, de vous, monsieur, qui êtes le digne ministre de ses autels et qui, joignant à une érudition solide une véritable piété et un zèle éclairé, réunissez en vous les qualités qui forment un pasteur choisi de Dieu, pour conduire un troupeau qui lui est cher.

« Qu'elle daigne par le secours de vos prières nous continuer les grâces qui ont attiré de la reconnaissance de nos ancêtres le léger tribut que nous lui offrons, qu'elle fasse, qu'héritiers de leurs noms et de leur patrie, nous le soyons encore de leur vénération pour elle et de leur piété et que, transmettant ces justes sentiments à ceux qui viendront après nous, nous méritions de ressentir toujours les effets de sa puissante protection. »

1. Hamon, II, 209.



Notre-Dame-de-Sauvetat, d'après un dessin de M. Thébault.



Commanderie de Sauvetat.

A, Chapelle devenue l'église paroissiale. — B, Donjon.

DIOCÈSE DE COUTANCES.

CATHÉDRALE.

Le territoire de Coutances appartint longtemps au diocèse de Rouen; ce ne fut que vers l'an 420 que l'évêque Éreptiole fut envoyé par l'archevêque saint Sylvestre pour fonder un diocèse dans ces contrées. Il éleva d'abord une cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge. En 836, les Normands portèrent le ravage dans cette antique cathédrale et en souillèrent les ruines par leurs cérémonies idolâtres. Cet état de choses dura soixante-quatorze ans. Les conquérants se convertirent; et enfin, au commencement du XI[e] siècle, l'évêque Robert entreprit la construction d'une cathédrale monumentale dédiée à

Marie. Le grand évêque Geoffroy, son successeur en 1048, voulut mener à fin la construction d'une église encore plus grande que celle commencée par Robert; il parcourut toute l'Europe et recueillit des sommes suffisantes pour pouvoir célébrer la dédicace en 1056[1]. Il dédia une de ses chapelles à l'Immaculée-Conception en en faisant la fête jusque-là inusitée. Une foule de miracles régulièrement constatés s'y accomplirent[2]. Cette église possédait des cheveux de la sainte Vierge[3]. Comblé de bonheur en voyant honorée par tant de prodiges l'église qu'il avait élevée à la gloire de Marie, le saint évêque Geoffroy mourut le 2 février 1093, après quarante-cinq ans soixante-six jours d'épiscopat[4].

SAINT-SEVÈRE.

Saint Sevère, évêque d'Avranches avant son élévation à l'épiscopat, vers l'an 520, fonda à Saint-Sevère, du diocèse de Bagneux, un monument sous le vocable de Marie. Il fut reconstruit sous le même vocable en 1070[5].

HAM.

Indépendamment des renseignements donnés par l'histoire sur l'église et l'abbaye de Ham, près de Valogne, nous avons pour cette église une donnée archéologique recueillie par M. Le Blant. En 1693, on trouva sur un autel de l'église de Saint-Pierre, à Ham, une inscription où l'on voit que saint Fromond, évêque de Coutances, a fait élever un temple et un autel en l'honneur de la sainte mère de Dieu; qu'il les a dédiés le 15 août et qu'il a institué une fête anniversaire en mémoire de cette dédicace, l'année quatrième du règne de Thierry, roi de France. C'est un précieux monument paléographique de la fin du VIIe siècle[6].

1. Hamon, V, 67.
2. *Id.*, 71.
3. *Id.*, 76.
4. *Id.*, 77.
5. *Id.*, 84.
6. Ed. Le Blant, I, 181. (Voy. *Assomption*, I, 258).

LE MONT SAINT-MICHEL.

Près de Tombelaine s'élève le mont Saint-Michel qu'on appelle Saint-Michel-en-Péril-de-Mer, parce que, deux fois le jour, la marée montante l'entoure de ses eaux, et quiconque est saisi ne peut échapper à la mort.

En 708, dit la tradition, l'archange saint Michel apparaissant à Aubert, évêque d'Avranches, lui ordonna de bâtir une église sur le sommet du mont.

En 966, Richard Ier, duc de Normandie, en fit élever une beaucoup plus grande où la sainte Vierge avait un autel. Outre une statue miraculeuse, le couvent possédait diverses reliques de la sainte Vierge, savoir : une portion de ses cheveux, de son voile et de sa tunique[1].

NOTRE-DAME-DU-PORT-BAIL.

Dans le canton de Barneville, à Notre-Dame-du-Port-Bail, le culte de la mère de Dieu se signala dès l'année 747. Les flots ayant jeté alors sur la rive, comme restes d'un naufrage, une châsse contenant les reliques de saint Georges et de plusieurs autres saints, les habitants élevèrent trois églises en l'honneur de saint Georges, de la vraie Croix et de la sainte Vierge; autour de cette dernière se fonda une abbaye célèbre dont Richard III, duc de Normandie, donna, en 1046, le patronage à Adèle, son épouse[2].

NOTRE-DAME-DU-CHATEAU.

A Saint-Lô, l'église Notre-Dame, autrefois Sainte-Marie-du-Château, fondée par Charlemagne, résista longtemps aux Normands, jusqu'en 890; alors la chapelle survécut à la ruine de la forteresse[3].

1. Hamon, V, 88.
2. *Id.*, 107.
3. *Id.*, 82.

SAINTE-MARIE-DU-MONT.

Au canton de Sainte-Mère-Église, l'église de Sainte-Marie-du-Mont est remarquable par sa position, dont la construction d'architecture romane primitive remonte à Charlemagne. Parmi les associations établies dans cette église en l'honneur de la sainte Vierge, il en est une qui lui est spéciale : c'est la confrérie de Sainte-Marie-du-Mont qui, d'après les titres déposés aux archives, est estimée la plus ancienne et la plus illustre du diocèse de Coutances[1].

GENEST.

L'église de Genest est citée dans la *Gallia christiana,* sous la date de 973, comme existant déjà depuis longtemps. L'évêque d'Avranches la consacra, vers 1180, sous le vocable de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DE-GRACE.

Cherbourg *(Cæsaris Burgum)* eut, à une époque perdue dans la nuit des temps, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâce, au pied de la montagne du Roule, que les flots de l'Océan mouillaient de leur écume dans les grandes mers. En 998, le duc ajouta la chapelle de la Citadelle, qui fut d'abord élevée sous le vocable de saint Benoît et qui, ensuite rebâtie dans de plus grandes proportions par Guillaume le Conquérant, fut appelée Notre-Dame-de-Grâce.

A cette église vint s'ajouter en 1145 celle de Notre-Dame-du-Vœu, à l'occasion de l'accomplissement d'un vœu qu'avait fait la princesse Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, qui allait périr dans une tempête[3].

ABBAYE DE LESSAY.

L'abbaye de Lessay, fondée en 1056 par Richard Turstin, fut dotée magnifiquement par les plus riches familles du pays[1].

NOTRE-DAME-DE-CELLE-SOUEF.

Notre-Dame-de-Celle-Souef *(de Cella suavi),* fondée par Lætitia, fille de Néel, vicomte de Saint-Sauveur, remonte à 1048.

ABBAYE DE MONTEBOURG.

L'abbaye de Montebourg fut fondée par un pieux ermite du nom de Robert, auquel un feu descendu du ciel indiqua la place d'une chapelle qu'il voulait élever en l'honneur de la sainte Vierge. Guillaume le Conquérant, débarquant à Cherbourg, apprit les circonstances merveilleuses de la fondation de Roger, et décréta en 1062 celle d'une magnifique abbaye au lieu même qu'avait indiqué l'étoile.

NOTRE-DAME-DE-CEUILLY.

Élevée à Cérisy elle fut cédée en 1131 à l'abbaye d'Aulnay.

ABBAYE DE HAMBYE.

L'église abbatiale de Hambye a été fondée vers 1145.

NOTRE-DAME-SUR-VIRE.

Notre-Dame-sur-Vire, fondée en 1197, est visitée chaque année depuis plusieurs siècles par 35 à 40,000 pèlerins[2].

NOTRE-DAME-DE-TOMBELAINE.

Il existait autrefois près de l'abbaye du mont Saint-Michel, sur la côte de Normandie, un château fort, dit de Tombelaine, dont on a conservé un dessin à la tour de Londres. Son nom viendrait de ce qu'il aurait été appelé *le Mont des Tombes,* comme si c'était un tumulus

1. Hamon, V, 107.
2. *Id.,* 85.
3. *Id.,* 98.

1. Hamon, V, 82.
2. *Id,* 91.

Digne qui devrait venir avant Dijon est p. 224.

sur la plage. La date la plus ancienne relative à Notre-Dame-de-Tombelaine est l'année 1137, époque à laquelle l'abbé Bernard fonda et bâtit le prieuré de la bienheureuse Marie-de-Tombelaine. Le prieuré fut dédié à Notre-Dame et à sainte Apolline, martyre. Plusieurs donations successives rappellent Notre-Dame-de-Tombelaine. Son souvenir reparaît encore dans les cinq plombs historiés trouvés en 1852 et 1862,+ au pont Notre-Dame; trois sont du XV[e] siècle; le mot Tombelaine est inscrit sur tous avec l'effigie de la sainte Vierge; le cinquième est du XIV[e] siècle, la sainte Vierge y est assise, l'enfant Jésus debout sur son siége à côté d'elle. (A)

à Paris

SAINTE-MARIE-DE-CHAUSEY.

Sainte-Marie-de-Chausey, bâtie dans l'île de ce nom avant le XII[e] siècle, fut donnée au mont Saint-Michel, par Richard III, duc de Normandie. Il n'en reste que des ruines.

NOTRE-DAME-DE-SAVIGNY.

Notre-Dame-de-Savigny (ancien diocèse d'Avranches) fut fondée par le bienheureux Vital, ermite, qui en devint le premier abbé (1112).

DIOCÈSE DE DIJON.

SEMUR.

Semur possède, dit-on, un anneau de la sainte Vierge apporté d'Orient et donné par Gérard, comte de Roussillon, en 870[1].

On rapporte aussi à cette ville un ivoire fort curieux du X[e] siècle, qui représente la madone assise avec l'enfant sur ses bras, et dans le fond deux saints en adoration.

1. Voyez pour la légende : *Commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or*, 2 vol. in-8° suivis de 6 vol. in-4°.

(A) ces plombs ont été publiés par Forgeais = Collection de plombs historiés trouvés dans = la Seine — Deuxième série. Enseignes de = pèlerinages — Paris 1863. p. 46 et suiv.

NOTRE-DAME-D'ÉTANG.

Le pèlerinage de Notre-Dame-d'Étang, à Velars, remonte aux premiers âges du christianisme. En Bourgogne, dans le diocèse de Dijon, une montagne célèbre dans les traditions du pays portait déjà le nom de montagne d'Étang. La tradition ne nous a pas conservé de documents précis sur cette montagne avant la découverte miraculeuse de la statue de la Vierge arrivée en 1435.

AUXONNE.

Dès l'année 1034, une bulle d'Alexandre III parle d'une chapelle dédiée à Marie dans la ville d'Auxonne. En 1417, saint Février y vint prêcher avec cent de ses religieux. En 1467, Paul III y célébra le jubilé en vue d'obtenir le recouvrement de la terre sainte[1].

CITEAUX.

A la fin du XI[e] siècle, Robert, fils de Thierry, et d'une pieuse dame nommée Erménonde, fut élevé dans la vertu et dans les sciences. Il se retira avec quelques-uns de ses plus fervents religieux dans une terre inculte et marécageuse qu'on appelait Citeaux; ils y bâtirent une chapelle sous le vocable de Marie et défrichèrent des terres, partageant leur temps entre le travail et la prière.

Le nombre des religieux augmentant, l'abbaye bientôt ne put les contenir et elle détacha successivement plusieurs colonies pour fonder les quatre abbayes de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qu'on appela par cette raison les quatre premières filles de Citeaux. On éleva alors un grand et magnifique vaisseau où se reproduisit de toutes parts la pensée de Marie. On y employa cinquante ans et la consécration s'en fit en 1193. Dans la suite des temps, l'ordre en vint jusqu'à compter 8,000 monastères

1. Hamon, VI, 369.

d'hommes et 4,000 de femmes; il donna quatre papes à l'Église. Le sceau du chapitre de Citeaux représentait tous les abbés à genoux ou inclinés et la Vierge debout, étendant à droite et à gauche ses bras protecteurs sur leurs têtes [1].

Les vêtements de l'ordre étaient d'abord de couleur noire; au commencement du XIIe siècle on lui substitua la couleur blanche, symbole de pureté; et si l'on en croit les traditions et les anciennes peintures de Citeaux, la sainte Vierge elle-même fut l'auteur de ce changement. On chantait matines, lorsqu'elle apparut, et aussitôt les vêtements des religieux devinrent blancs. Ce changement consommé, elle se retira et on en conclut ce qu'elle voulait. Les associations à Notre-Dame de Citeaux comptaient : 23 rois de France, 12 rois d'Angleterre, 8 rois de Pologne, 6 empereurs d'Allemagne, 4 rois de Suède et de Danemark, 3 rois d'Espagne, 2 empereurs de Constantinople, 2 rois de Jérusalem, etc., etc.; par là on peut juger du reste [2]. Les environs de Citeaux ont dû ressentir pendant de longs siècles la sainte influence du monastère.

NOTRE-DAME-DE-MOLEINE.

L'abbaye de Notre-Dame-de-Moleine fut fondée en 1075 par saint Robert.

BEAUNE.

Notre-Dame-de-Beaune est mentionnée en 1120 dans une lettre du pape Calixte et l'église actuelle, au cœur de la cité, commencée vers 1080, ne fut achevée qu'au milieu du XIIIe siècle.

Dans un encadrement d'assez mauvais goût, style rococo, on y conserve une madone en bois, noire, d'une ancienneté vénérable. La tête, enfermée sous les plis d'un voile épais, nous offre des traits lourds et communs; elle tient l'enfant Jésus sur ses genoux, avec une attitude parfaitement symétrique. Les bras du Sauveur ont été mutilés, ainsi que la partie inférieure de la statue.

1. Hamon, V, 369.
2. *Id.*, 383.

Le haut du trône est assez bien conservé et pourrait servir de modèle aux restaurations des siéges semblables. (Pl. CXVIII.)

M. Aubertin regarde cette statue comme antérieure au XIIe siècle, et le Congrès archéologique de 1852, dans les rangs duquel se trouvaient des sommités scientifiques, lui attribua le même âge qu'à l'église.

La relation des miracles remonte à 1390 et a été consignée dans un manuscrit in-folio de la bibliothèque du chapitre. On l'a édité en 1840, 1853 et 1856 [1]. L'amour de la sainte Vierge à Beaune a surmonté les attaques du protestantisme et de 93. En 1832 et 1854, le choléra menaçait Beaune, on porta alors la Vierge noire processionnellement et la ville fut préservée du fléau [2].

Au fond du sanctuaire de Notre-Dame, il existe un fragment de marbre blanc. On y remarque, fortement gravée au trait, la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus; à leurs pieds une très-petite figure prosternée représente, assure-t-on, une princesse du nom de Mathilde. Ce monument remonterait à l'an 1080. La beauté des caractères de l'inscription gravée sur le marbre, le type tout particulier des personnages de la Vierge et de l'enfant Jésus feraient attribuer ce travail à un artiste byzantin [3]. M. Aubertin nous écrit qu'il a, vers 1850, assisté à la découverte de ce marbre dans un mur de propriété particulière, où elle était enclavée depuis 1793.

M. le baron Pichon possède une vierge noire trouvée à Beaune et dont le style appartient au XIIe siècle. Il nous a libéralement permis de la reproduire. (Pl. CXXVIII.) Malheureusement la partie inférieure est mutilée.

1. Le texte latin a été traduit en 1840 par MM. les abbés Petit et Mallat et tiré à 100 exemplaires, sous le titre de : *Couronne à Marie.* Une seconde édition en 1853 est sortie de l'imprimerie Batault-Morot et une troisième in-12, en 1856. A la Bibliothèque nationale, cet ouvrage se trouve catalogué sous le titre L. 7. K. 854.
2. Hamon, VI, 386.
3. De Caumont, *Congrès archéologique de France à Dijon*, en 1853.— *Bulletin du Comité historique des arts*, III, 51.

NOTRE-DAME-DU-CHEMIN.

L'origine de Notre-Dame-du-Chemin, à Serigny, près Beaune, près du chemin de Beaune à Dijon, doit, d'après la tradition, se rapporter à plusieurs apparitions de la sainte Vierge et à la foi d'un voiturier qui, tombé sous la roue de son char, poussa un cri vers Marie. Ce cri le sauve : la roue passe sur lui sans lui faire aucun mal, il se relève et continue sa route. La chapelle a deux parties distinctes : l'une qui est le reste d'une construction du XIe siècle, l'autre bâtie au XVe[1].

NOTRE-DAME-DU-CHATEAU.

Dans l'église de Saint-Vorles, à Châtillon, une crypte de la sainte Vierge est appelée tantôt Notre-Dame-du-Château, à raison du château qui dominait l'église, tantôt Notre-Dame-Saint-Bernard, à cause des rapports qu'eut avec le sanctuaire ce dévot serviteur de Marie.

Vénérable presqu'à l'égal de Notre-Dame-sous-Terre de Chartres, elle possédait une très-ancienne statue, faite d'un bois noirci par le temps, qui représentait la mère de Dieu assise, tenant de ses deux mains le divin Enfant sur ses genoux. C'est là que saint Bernard eut dès son plus bas âge une première apparition de la sainte Vierge.

Une autre fois, saint Bernard, dans cette même chapelle, récitait avec une tendre piété *Ave Maris stella ;* lorsqu'il en fut à ces paroles : *monstra te esse matrem,* l'image détacha miraculeusement une de ses mains, et fit distiller trois gouttes de lait sur les lèvres de Bernard. Ce miracle eut un grand retentissement. Les peintures murales le reproduisirent en représentant le saint à genoux, avec la crosse abbatiale à la main, ce qui porterait à croire que le fait aurait eu lieu à l'époque où saint Bernard, déjà abbé de Clairvaux, vint à Châtillon se guérir d'une maladie de langueur[2].

1. Hamon, VI, 388.
2. *Id.*, 392.

Notice historique et archéologique sur l'ancienne chapelle de Notre-Dame du Chemin à Serrigny près Beaune Diocèse de Dijon. Par Joseph Pelsel — Dijon. 1861 avec planches, sur lesquelles on voit l'abside (XIIIe s.) deux statues modernes de la S. V. &a.

NOTRE-DAME-DE-DIJON.

Notre-Dame-de-Dijon était, dans le principe, une petite chapelle hors des murs ; elle portait, en 1150, le titre de Notre-Dame-du-Marché. En 1178, elle devint assez importante pour être érigée en paroisse. On y vénérait une statue en bois noir, d'un travail naïf et grossier, représentant la sainte Vierge assise avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Cette église devint bientôt un pèlerinage célèbre, et, au XIIIe siècle, on éleva, sur son emplacement même, la grande et belle église que nous admirons aujourd'hui.

Le 8 septembre 1513, quarante mille suisses assiégeaient Dijon, défendue par La Trémouille et six mille soldats. Trois tentatives d'accommodement sont repoussées par l'ennemi, qui n'accorde que vingt-quatre heures de trêve. On en profite pour faire des processions et prier la sainte Vierge, et le lendemain les assiégeants présentent des propositions parfaitement acceptables et se retirent.

Ces bienfaits et beaucoup d'autres n'empêchèrent pas les hommes de 1793 de piller l'église de Notre-Dame, de renverser ses autels, d'arracher la statue et de lui faire subir d'odieuses mutilations. On allait la brûler lorsqu'une femme pieuse, se revêtant des haillons de la misère, obtint qu'on lui cédât ce qui restait de la statue pour lui servir, disait-elle, de bois de chauffage pendant l'hiver. Au rétablissement du culte elle la rendit à l'église[1].

La statue est couverte de vêtements comme la plupart de nos madones, assise comme les madones romanes. Dans l'origine, elle tenait l'enfant Jésus sur ses genoux. On a fait disparaître cette statuette, qui s'opposait à la position debout qu'on voulait prêter à la statue principale. Les traces de cet enlèvement sont faciles à reconnaître dans un dessin de M. Victor Petit, extrait du *Bulletin monumental* (de Caumont, page 118[2]), qui montre la Vierge noire année 1853 ou 1854

1. Hamon, VI, 354.
2. Voir *Abécédaire archéologique*, du même, p. 238. quelle année ?

dépouillée de ses vêtements; elle a environ 1 mètre de hauteur.

Cette figure a paru au congrès plus intéressante que celle de Beaune, qui est aussi très-ancienne et également en bois noir.

NOTRE-DAME-DE-TALAN.

Notre-Dame-de-Talan, près Dijon, possède, dit-on, une image de saint Luc.

Départem[t] des Basses-Alpes.

DIOCÈSE DE DIGNE.

NOTRE-DAME-DES-ANGES.

Paroisse et commune de Lurs, canton de Peyruis, arrond[t] de Forcalquier.

Notre-Dame-des-Anges fut appelée dans le principe Notre-Dame-d'Alaunio, parce qu'elle se trouvait sur une station de voie romaine que les anciens itinéraires appellent *Alaunio*, près d'autres églises que l'on sait avoir été évangélisées au 1[er] siècle de l'ère chrétienne. *Alaunio*, sur la route, a dû être évangélisée en même temps. Détruite par les invasions des barbares au v[e] siècle, il n'en resta pas trace; cependant la chapelle se releva et fut dotée d'un domaine en 1150. Après la réouverture des églises, les pèlerinages à Notre-Dame-des-Anges recommencèrent plus nombreux[1].

NOTRE-DAME-DU-BOURG.

L'orage des persécutions a caché à nos regards l'histoire des premiers chrétiens de la vallée de la Durance et des montagnes des Alpes, si voisins des lieux évangélisés par saint Lazare et ses compagnons. Vers l'an 310, saint Domnin et saint Vincent, venus d'Afrique à Rome sous la conduite de saint Marcellin, furent envoyés dans les Gaules par le pape saint Jules, et fondèrent, à Digne, la première église en l'honneur de la sainte Vierge. Saint Vincent, qui lui succéda en 340 jusqu'en 375, y développa de plus en plus le culte de la mère de Dieu. Au IX[e] siècle, Charlemagne éleva une seconde église à une seule nef, dite Notre-Dame-du-Bourg[1].

1. Hamon, VII, ~~275~~. — 273-283.

CHAPELLE DE BEAUVOIR.

L'illustre chapelle de Beauvoir *(de Bello visu)* paraît remonter jusqu'à l'an 433. Alors saint Maxime, évêque de Riez, ayant amené avec lui de Lérins plusieurs saints religieux, les établit dans le lieu qui prit d'eux le nom de Moustier ou Monastère.

Notre-Dame-de-Beauvoir est l'église paroissiale de Moustier. Cette église, desservie d'abord par des prêtres séculiers, fut confiée, en 1052, à une communauté de clercs réguliers, formée de prêtres du lieu. L'évêque Augier ramena dans Moustier les enfants de Lérins, en 1096, en leur concédant l'église paroissiale du lieu; cet acte a été confirmé en 1113. Au milieu des grottes où ils s'établirent, ils élevèrent une chapelle à la mère de Dieu. Ils y possédaient plusieurs reliques insignes, du sang de Notre-Seigneur, un morceau des saints clous, de la vraie croix, de l'éponge, de la colonne, du manteau, etc.

On y venait des pays les plus éloignés, et beaucoup de miracles, constatés authentiquement, s'y accomplirent.

NOTRE-DAME-DE-LA-ROCHE.

Bartel est située dans une gorge étroite, au milieu de rochers escarpés, au sommet desquels est attachée de chaque côté une chaîne de fer, donnée en suite du vœu d'un chevalier de Rhodes. Cette chaîne, de 200 mètres environ de longueur, se compose de triangles en fer de 0[m],02 carrés: au milieu est suspendue une étoile en cuivre jaune de 0[m],35 de diamètre; au commencement du XVII[e] siècle, l'étoile était dorée et de près de 2 mètres de diamètre. Cette chaîne, à une hauteur prodigieuse, apparaît à l'œil nu comme un fil suspendu au-dessus d'un

1. Hamon, VII, 229.

abîme ; plusieurs fois tombée de vétusté, la ville a toujours tenu à honneur de la rétablir... Elle est qualifiée de *Sanctæ Mariæ de Rupe* dans tous les actes du XII[e] siècle, et fut unie à l'église paroissiale de Moustier en 1103 et 1113. Déjà alors les pèlerins y accouraient en foule et étaient favorisés de miracles éclatants.

La chapelle étant tout à fait insuffisante pour les jours de grand concours, on en doubla l'étendue au XVI[e] siècle. En 1793, la piété des habitants ne put soustraire ses richesses à la rapacité des spoliateurs, mais elle racheta le sanctuaire, mis en vente comme domaine national en 1795. Aujourd'hui encore on y voit des miracles et pèlerinages[1].

St Geniez ...ndissemt Sisteron -

NOTRE-DAME-DE-DROMON.

La chapelle souterraine de Notre-Dame-de-Dromon, située près de l'endroit où était une ville antique complétement détruite, est appelée *Théopolis* dans une inscription. Il y a environ soixante ans, dit Millin[2], qu'un berger, en frappant la terre avec son bâton, entendit un son qui indiquait une cavité. Il communiqua la découverte au curé de Saint-Geniez. On fit creuser et on trouva cette chapelle, où l'on voit encore trois petites colonnes dont les chapiteaux sont décorés de têtes d'animaux. Au-dessus de cette chapelle on en a bâtie une plus moderne, en l'honneur de Notre-Dame-de-Dromon, et qui paraît jouir d'une grande réputation dans la contrée. On y voit des béquilles et d'autres ex-voto [3].

NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION.

L'arrondissement de Castellane, parmi les quinze églises qui honorent Marie comme patronne titulaire, avait, depuis 820, à Senez, ancien évêché, une cathédrale sous le titre de Notre-Dame-de-l'Assomption[1]. Comme la plupart des cathédrales qui portent le vocable de N.D.

1. *Rosier de Marie*, XII, 499.
2. *Voyage dans le midi de la France*, Paris, 1808, III, 74.
3. J. Durand, *Note manuscrite* sur Hamon, VII, 244.

NOTRE-DAME-DE-VAUX.

arrt de Forcalquier.

A Cereste existait, dès le VIII[e] siècle, Notre-Dame-de-Vaux ou de Vaucelles *(de Valle Cellarmii)*, abbaye ruinée par les Sarrasins, érigée en prieuré en 1618 ; le culte de la sainte Vierge y fleurit depuis ce temps reculé [2].

NOTRE-DAME-DE-LURE.

Histoire de la chapelle ou sanctuaire de Notre Dame de Lure dans la paroisse de Saint Etienne Diocèse de Digne (Basses Alpes) par M. Isoard chanoine — Forcalquier 1858. 8°.

S. Etienne-les-Orgues ch. l. de canton, arrondt de Forcalquier.

Notre-Dame-de-Lure, à 12,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 500 mètres au-dessus de Saint-Étienne, dans une gorge spacieuse, était dans l'origine, vers 490, un petit oratoire fondé par saint Donat qui y plaça une statue de la sainte Vierge façonnée de ses mains, avec une grosse pierre de la montagne. Après sa mort, son ami saint Mary, abbé de Val-Benoît, envoya une colonie de bénédictins pour établir un couvent près du tombeau vénéré de saint Donat. A l'arrivée des Sarrasins, les religieux enfouirent dans la terre leur sainte image, se retirèrent, et revinrent à leur chère solitude dès qu'ils virent les Sarrasins expulsés du pays. Notre-Dame-de-Lure a été dédiée dès le principe, en 975, à la sainte Vierge, *Beatæ Mariæ de Lurio*, à la suite d'un vœu fait par un seigneur que la sainte Vierge avait sauvé des Sarrasins. Au XI[e] siècle le couvent fut découvert par les Barbares, dévasté et détruit. Les malheurs de cette affreuse époque avaient presque fait oublier Notre-Dame-de-Lure, mais au XII[e] siècle ce sanctuaire se releva de ses ruines et peu de temps suffit pour refaire le monastère, le cloître et une vaste église à trois nefs, à 8 kilomètres d'Embrun. Les religieux de Lure étaient des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye fut érigée, en 1176, par Alexandre III.

1. Hamon, 248.
2. Hamon, VII, 264.

Au XII[e] siècle elle prit le nom de Sainte-Croix, par honneur pour une relique de la vraie croix apportée de Terre sainte, mais la sainte Vierge y a toujours conservé une chapelle dans la nef latérale[1].

Cette maison devint si célèbre qu'en 1318, les chanoines d'Avignon entreprirent de se l'associer afin de faire rejaillir un nouveau lustre sur leur église devenue la capitale du monde chrétien. Sa gloire la perdit et elle fut complétement abandonnée jusqu'en 1637; alors un pâtre dormant sur ses ruines eut une vision qui commandait de reconstruire l'église. Il en fait part à quelques ecclésiastiques des environs; la foi s'en émeut, les offrandes abondent, l'église se relève, la statue se redresse et sort intacte des décombres, et de nouveaux pèlerinages rendant la vie à Notre-Dame-de-Lure, les miracles se multiplient dans la même proportion.

93 y profana et renversa tout. Heureusement un pieux chrétien, M. Tardieu de Berles, l'acheta et la rendit au culte à la réouverture des églises[2].

NOTRE-DAME-DE-GLANDEVEZ.

Notre-Dame-de-Glandevez, élevée en 1032 sous le titre de Notre-Dame-la-Dorée, détruite par les Sarrasins, fut remplacée au XV[e] siècle par une belle cathédrale qui prit le vocable de Notre-Dame-de-l'Assomption[3].

NOTRE-DAME-DE-ROMIGIER.

La ville de Manosque occupe le premier rang parmi les cités basses-alpines. Son origine est peu connue, c'était une station militaire qui devint par la suite une cité populeuse. Déjà, dans le VI[e] siècle, des églises avaient été élevées à l'Immaculée mère du Sauveur; au commencement du VIII[e] siècle, les Sarrasins, maîtres de toute l'Espagne, ne cessèrent, pendant trois cents ans, d'affaiblir la Provence, ou par des guerres, ou par leurs brigandages. Manosque et ses deux églises furent abattues, la statue enfermée dans un sarcophage de marbre et comme perdue. Après la retraite des Sarrasins et le rétablissement de la ville, vers l'an 850, des bœufs au labour s'arrêtèrent dans un champ sans que le laboureur pût les faire avancer; ils fléchirent le genou en baissant la tête. On fouilla et on découvrit le sarcophage et la statue[1].

La Vierge de Romigier fut d'abord portée en triomphe et déposée dans l'église de Saint-Martin, puis on la transféra dans la nouvelle église de Notre-Dame. Cette statue est, dit-on, du V[e] siècle. On peut affirmer du moins que le sarcophage dans lequel elle fut trouvée appartient à cette date reculée. Les caractères de la sculpture ne laissent aucun doute. Les douze apôtres, le symbole de la Résurrection et de la Rédemption au centre se rapportent au caractère de l'art chrétien primitif. Ce sarcophage servit d'abord d'autel, quand on reconstruisit l'église de Notre-Dame-de-Romigier, plus tard il fut converti en fonts baptismaux; en dernier lieu, on l'a enchâssé dans le mur latéral de la nef ou chapelle de la Sainte-Vierge.

Le nom de Romigier fut donnée à la Vierge noire en souvenir du buisson où elle a été cachée, et que la langue provençale appelle *Roumi*, par altération du mot latin *Rubus*[2]. La statue de la Vierge avait d'abord été placée sur la porte d'entrée de l'église; une nuit elle disparut de ce lieu et vint d'elle-même se placer sur son autel. Plusieurs fois le même fait se renouvelant, on en conclut qu'elle devait recevoir là les hommages des fidèles[3]. Cette origine n'est pas contestée par les paroisses voisines qui auraient intérêt à le faire, les foules se portant à Notre-Dame-de-Romigier. Au XI[e] siècle, les donations affluèrent de toutes parts, et, au commen-

1. Hamon, VII, 273.
2. *Id.*, 268.
3. *Id.*, 252.

1. *Rosier de Marie*, II, 516. — *Magasin pittoresque*, 1858, 368; 1859, 72.
2. Hamon, VII, 284.
3. *Rosier de Marie*, II, 516.

cement du xiie siècle, on éleva un édifice qui accrut encore la dévotion à cette vierge de Manosque. D'affligeants débats eurent lieu alors et exigèrent un jugement arbitral qui obligeait les paroissiens à entendre la messe le dimanche dans leur paroisse. Une foule de miracles, au xiie et au xiiie siècle, et jusqu'au xviiie siècle, justifiait l'empressement des pèlerins. La statue fut sauvée pendant la Révolution et couronnée magnifiquement en 1856[1].

La statue de la sainte Vierge est noire, mais on aperçoit encore quelque trace d'or au fond des plis de la robe, près de la jambe de l'enfant Jésus. L'habillement de la sainte Vierge se compose de la stola, fixée par la ceinture, et du pallium, agrafé sur la poitrine. La tête est couverte d'un voile qui tombe derrière les épaules, et porte, ainsi que celle de l'enfant Jésus, une couronne d'une forme très-ancienne; une large bordure, placée vers le bas des robes de la Mère et de l'Enfant, indique la prétexte. La trop grande vétusté du bois a forcé d'entourer la statuette d'une chemise de fer-blanc. On ne voit plus de l'ancienne sculpture que les visages de la sainte Vierge et de son Fils. Elle a 0m,70 de hauteur.

NOTRE-DAME-DE-TOUTES-AURES.

Notre-Dame-de-Toutes-Aures, après avoir été longtemps église paroissiale, devint, en 1261, une simple annexe de Saint-Sauveur.

1. Hamon, VII, 284.

DIOCÈSE D'ÉVREUX.

CATHÉDRALE.

A Évreux comme à Chartres, on peut dire que le culte de la sainte Vierge est antérieur même au christianisme, puisque la tradition asiatique d'une vierge qui devait enfanter se conservait dans toute la confédération aulerque. La religion des Romains, entrant avec César, remplaça le druidisme et les Éburovices élevèrent alors un temple à Diane. Tel était l'état des choses lorsque saint Taurin, envoyé par le pape saint Clément, vint à Évreux, vers l'an 261, prêcher le culte de Jésus-Christ et de la Vierge, sa mère, attendue depuis si longtemps. Sa prédication, confirmée par ses miracles, lui permit de renverser sans obstacle l'idole de Diane, de purifier le temple et de le consacrer à la sainte Vierge. Cette cathédrale fut incendiée quatre fois du ixe au xiie siècle, en 832, 1118, 1199, 1393[1].

On a retrouvé dans un coin oublié du Jardin des Plantes d'Évreux, un fragment de colonne orné de feuilles d'eau; les trois monogrammes sculptés sur ses faces auraient reposé, le premier sur une main, le second sur un objet peu reconnaissable, mais qui figurait assez bien un serpent enroulé, le troisième sur une tête humaine à oreilles bestiales. Interprétant les trois chiffres par Ἅγια Μαρια, Ἅγια Μαρια παρθένος, Ἅγια Μαρια Γενέτειρα, M. Charles Lenormant reconnaît dans ce fragment une colonne du temple de Diane, purifiée et consacrée à la sainte Vierge par saint Taurin, vers l'an 242, colonne dans l'épaisseur de laquelle le saint évêque aurait fait alors champlever les monogrammes de la mère de Notre-Seigneur avec la main de Dieu, la tête du démon vaincu et peut-être aussi un serpent symbolisant encore une fois le mauvais esprit. Reprenant les actes de saint Taurin, vérifiés par sa première découverte, M. Lenormant y montra un fait dont les deux derniers sujets paraissent la figure : le démon s'échappant à la voix du saint de la statue de la déesse.

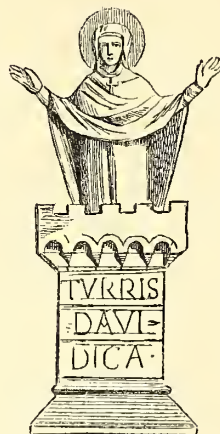
BERNAY.

Le dévouement à la sainte Vierge répandu sur tous les points du diocèse y a consacré à

1. Hamon, V, 189.

Marie jusqu'à 110 églises paroissiales. Au milieu de ces magnifiques sanctuaires, brille l'antique et splendide église de Notre-Dame-de-la-Couture, à Bernay. Ce beau monument, selon la tradition, dut son origine à une statue de la Vierge enfoncée sous terre au sommet d'une colline, dans un bois près de Bernay, et découverte par des bergers vers la fin du xe siècle, sur l'indication d'une de leurs brebis qui grattait continuellement la terre en cet endroit. On ne saurait dire les grâces que Marie accorde dans ce sanctuaire[1].

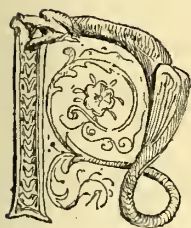
1. Hamon, V, 191.



CHAPITRE VIII.

III. — FRANCE.

DIOCÈSE DE FRÉJUS
ET
TOULON.



OTRE-DAME, ancienne cathédrale de Toulon, fut bâtie au ve siècle. Fort petite à l'origine, elle s'agrandit successivement jusqu'au XVIIe siècle qui la termina. L'église épiscopale de Toulon fut gouvernée par soixante-sept évêques, de 451 à 1789 [1].

FRÉJUS. — CATHÉDRALE.

Dès les temps primitifs, lorsque la religion chrétienne fut annoncée à Fréjus par de fervents disciples des apôtres, le culte de la mère de Dieu y fut aussitôt en grand honneur, comme dans tout le reste de la Provence. La première église, bâtie sous son vocable, fut dévastée et incendiée par les Sarrasins en 946. La cathédrale actuelle est de la fin du Xe siècle et du commencement du XIIe [2].

SAINT MAXIMIN.

Parmi les monuments les plus anciens qui font voir la sainte Vierge indépendante des mages et de toute scène historique, nous devons compter le marbre de la crypte de Saint-Maximin, mais nous ne répéterons pas ici la description que nous en avons donnée à propos de Marie dans le temple. (Pl. CXVI.)

NOTRE-DAME-DE-PIGNANS.

Sainte Nymphe, mère de saint Maximin, premier évêque d'Aix, aborda à Marseille avec la famille de Lazare, éleva au bourg des Pins qui environnait une ancienne forteresse romaine, une chapelle à la Vierge [1]. Thierry, fils de Clovis, attesta ce fait par sa charte de l'an 508, et le consacra en élevant, sur les ruines de l'antique édifice de sainte Nymphe, une chapelle nouvelle dont il confia le service aux religieux augustins. La statue qu'on y honorait passait pour aussi ancienne que la chapelle elle-même. Son type était oriental, le regard au ciel, les mains jointes, la tête haute, le teint bruni; la robe descendant jusqu'à terre, avec une bordure garnie de franges dorées, un voile sur la tête, se confondant avec les vêtements parsemés d'étoiles autrefois dorées [2], en un mot tout le costume hébraïque s'y retrouvait fidèle-

1. *Rosier de Marie*, III, 195.
2. *Id.*, II, 307.

1. Hamon, VII, 355.
2. *Id.*, 355.

ment. Elle était ordinairement enveloppée de vêtements de soie. Elle paraissait l'œuvre d'une main lourde et peu exercée, qui rend mal l'expression, les plis des vêtements raides et uniformes indiquant plutôt une ébauche qu'un travail fini. On remarquait l'identité de la pose de cette Vierge et de celle des vieilles statues connues et vénérées dans la plupart des sanctuaires de France et d'Italie [1].

La charte de Thierry dit expressément, en parlant de la chapelle de Pignans : C'est dans ce lieu qu'avait été honorée une image de Marie, sculptée sur bois, dès le temps des disciples du Sauveur. Le pèlerinage semblait à jamais perdu lorsqu'après la paix rendue à l'Église par la conversion de Constantin, un berger découvrit, au sommet de la montagne, parmi de vigoureuses broussailles et d'épaisses bruyères, la sainte image de Marie. On lui rebâtit aussitôt, dans le même lieu, une chapelle qui fut remplacée par celle du roi Thierry [2].

La fondation prit ensuite un si grand développement, qu'en 1152 Eugène III énumérait jusqu'à trente-deux prieurés formant le domaine de cette église. En 1591, les hérétiques n'y laissèrent que les quatre murs et la statue providentiellement conservée. Dès que Henri IV eut rendu la paix à la France, les catholiques relevèrent Notre-Dame-de-l'Annonciade, mais n'eurent pas le moyen de relever Notre-Dame-des-Anges, sur la montagne de Pignans, qui demeura solitaire au milieu des ruines.

En tout temps, ce sanctuaire vénéré avait attiré de nombreux pèlerinages et avait été l'objet des libéralités des princes et des rois que justifiaient de nombreux et d'éclatants miracles. Enfin, 1858 vit s'élever à Notre-Dame-de-Pignans un magnifique sanctuaire [3] qui se dresse sur une hauteur où le spectateur embrasse d'un regard la Méditerranée, les

1. *Du Culte de Marie*, par un solitaire de la Montagne, p. 75.
2. Hamon, VII, 355-377.
3. *Id.*, 377.

îles d'Hyères, la Corse, le port de guerre de Toulon, la Sainte-Baume et les pointes blanchies des Alpes [1].

M. Révoil nous signale encore dans le diocèse la madone de marbre de Saint-Raphaël (Var).

DIOCÈSE DE GAP.

Le diocèse de Gap fut évangélisé par saint Démétrius, qui avait été le disciple et l'ami de saint Jean. Les persécutions du paganisme et les invasions des barbares ont pu faire disparaître, du milieu des Alpes, les monuments de la foi primitive en la mère de Dieu, mais n'ont pu amoindrir cette même foi.

NOTRE-DAME-DE-CALME.

Notre-Dame-de-Calme, primitivement temple de Jupiter, depuis le christianisme, se transforma en un monastère, sous la protection de Marie. L'église fut transportée dans un autre lieu, sur l'indication miraculeuse qui en avait été faite à un berger nommé Guillaume, lequel dans la suite devint prieur du couvent [2].

NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION.

Au temps de Charlemagne, sous le vocable de l'Assomption, on construisit à Gap une cathédrale qui fut un des plus magnifiques édifices de la contrée. Les huguenots l'incendièrent en 1577, et elle resta dans cet état jusqu'en 1581. A peine la réparation était-elle terminée qu'une nouvelle dévastation fut commise par le duc de Savoie, Victor-Amédée, dont les soldats ne laissèrent de l'église que les quatre murs et le clocher [3].

1. *Le Culte de Marie*, par un solitaire de la Montagne, p. 88.
2. Hamon, VII, 351.
3. *Id.*, 300.

NOTRE-DAME-DE-SUANNE.

Notre-Dame-de-Suanne remonte au delà du xe siècle. Les guérisons miraculeuses, les pèlerinages s'y continuèrent jusque pendant la Révolution [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-CAPELLE.

Notre-Dame-de-la-Capelle fut fondée, vers le xe ou xie siècle, par des familles chrétiennes qui, fuyant la persécution, se réfugièrent dans des bois, y défrichèrent le sol et convertirent en champs fertiles ces forêts et ces broussailles. La foi s'est tellement maintenue dans cette heureuse paroisse que, sur une population de 800 âmes, on y compte jusqu'à 7 ou 8,000 communions par an [2].

NOTRE-DAME-DE-BOSCODON.

Notre-Dame-de-Boscodon, fondée en 1132, avec quelques pauvres cellules et une petite chapelle, devint, dans la suite des temps, une célèbre abbaye bénédictine [3].

NOTRE-DAME-D'EMBRUN.

Le pèlerinage de Notre-Dame-d'Embrun est devenu si célèbre que nous ne pouvons, bien qu'il semble hors de nos limites chronologiques, passer devant sans en dire un mot. Probablement fondé par saint Marcellin, ou au plus tard, d'après les bollandistes, par Artémius son successeur immédiat, ce sanctuaire fut d'abord souterrain, à cause de la persécution des païens. Les invasions des Barbares y portèrent la ruine; mais à la fin du viiie siècle, Charlemagne remplaça ces ruines par une basilique magnifique [4]. A peine était-elle terminée, que les Sarrasins revinrent de nouveau, s'emparèrent d'Embrun, changèrent la basilique en mosquée, pillèrent les trésors et jetèrent aux flammes toutes ses archives. On ignore l'époque de la dédicace à la sainte Vierge.

1. Hamon, VII, 306.
2. *Id.*, 327.
3. *Id.*, 349.
4. *Id.*, 336.

Après de nouveaux malheurs, Notre-Dame-d'Embrun se releva encore pour resplendir d'une gloire plus belle que jamais, et la dévotion à son sanctuaire prit une merveilleuse extension [1]. Des dons de toute nature vinrent l'enrichir dans la suite des siècles. Les empereurs donnèrent le titre de princes à leurs archevêques. Les rois de France, et notamment Louis XI, avaient été très-dévots à Notre-Dame-d'Embrun. Ce dernier en portait la médaille à son chapeau.

En 1585, les calvinistes s'en emparèrent et emportèrent des richesses inouïes. Cette église, après être demeurée quatorze ans en leur pouvoir, fut rendue, par Henri IV, à sa première destination. Les miracles recommencèrent jusqu'à l'érection de Notre-Dame-de-Laus, époque où, devenus plus fréquents dans ce dernier sanctuaire, ils devinrent plus rares à Embrun.

DIOCÈSE DE GRENOBLE.

CATHÉDRALE.

Dans ce diocèse, on compte quatre-vingts églises paroissiales, sous le patronage de la sainte Vierge. Les invasions des Sarrasins, qui, au xe siècle, se rendirent maîtres de Grenoble, nous

1. Le pèlerinage n'a duré que du xive au xvie siècle. Au xive siècle, lorsque la sainte Vierge devint si honorée dans ce pays, on replâtra le tympan de l'église et on en recouvrit l'enduit d'une peinture qu'on a enlevée depuis en remettant au jour une sculpture du xie siècle qui représente le Christ au milieu des quatre attributs évangéliques. Il porte une couronne de fer sur la tête. L'ancienne église était dédiée à saint Marcellin. M. Roman a parcouru tous les hameaux des Hautes-Alpes et il n'a rien retrouvé d'ancien sur la sainte Vierge.

privent de documents sur la dévotion à la sainte Vierge, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous savons seulement qu'au VII[e] siècle, saint Ferjus, évêque de Grenoble, mourut martyr en prêchant la divinité de Jésus-Christ et la virginité perpétuelle de Marie. A la fin du IX[e] siècle, la cathédrale portait le titre de Sainte-Marie-et-saint-Vincent. Rebâtie en style roman, en 950, de nouveaux travaux y furent faits au XIII[e] et au XV[e] siècle [1].

VIENNE.

A Vienne, en Dauphiné (Gaule Narbonnaise), un temple d'Auguste a été converti en église sous le nom de Notre-Dame-de-la-Vie [2].

NOTRE-DAME-DE-CHALAIS.

Dans le canton de Voiron, Notre-Dame-de-Chalais, fondée en 1108, était une abbaye de bénédictins remplacée par des chartreux jusqu'en 93 et achetée, en 1844, par les dominicains.

Dans le canton de Corps, la paroisse de la Salle vit en 1846 l'apparition de Notre-Dame-de-la-Sallette.

1. Hamon, VI, 432.
2. *Bulletin d'Archéologie chrétienne.*

DIOCÈSE DE LAVAL.

Le diocèse de Laval compte cinquante églises dédiées à la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-D'ÉVRON.

Le christianisme avait été prêché à Évron par saint Julien ou ses envoyés, lorsque saint Thuribe, second évêque du Mans, voyant que les chrétiens n'y avaient point d'église, leur fit construire une chapelle qu'il consacra à la sainte Vierge. Ce premier sanctuaire fut remplacé, en 648, par un autre plus convenable, construit par saint Hardouin, évêque du Mans. Quelques gouttes du lait de la sainte Vierge, rapportées par un pèlerin, y étaient vénérées depuis cette époque. Les Normands dévastèrent l'église, la réduisirent en cendres, mais ne touchèrent point à la sainte relique, qui fut dérobée à leur fureur. L'église fut reconstruite plus grande et plus belle, et dévastée de nouveau par les soldats calvinistes. En 93, la Révolution s'en empara, en fit le temple de la Raison, en brisa les statues et les images des saints, sans toutefois endommager ni le superbe édifice qui était la plus grande gloire de la ville, ni les riches décorations du chœur, ni la sainte relique. Si la tradition vulgaire à son endroit ne fut pas officiellement approuvée par tous les évêques du Mans, au moins fut-elle toujours respectée par eux [1]. Malheureusement, la belle statue qu'on y vénère aujourd'hui est du XIII[e] siècle, et se trouve ainsi hors du cadre de cet ouvrage. Elle est de grandeur naturelle, assise, portant l'enfant Jésus sur le bras gauche. Elle est recouverte de lames d'argent, la couronne, la ceinture sont enrichies d'émaux. M. le curé a bien voulu nous en donner une photographie.

NOTRE-DAME-DE-PONT-AUBRAY.

Notre-Dame-de-Pont-Aubray, sur la paroisse de Landivy, recevait un pèlerinage depuis les temps qui précédèrent l'invasion des Normands. Le 15 août, l'affluence s'y soutient ainsi que la piété et le recueillement [2].

NOTRE-DAME-DE-PRISSE.

L'église de Prisse, située à un kilomètre de Laval, est bien antérieure à un château fort construit en 818, par le comte Guy, pour se

1. Hamon, IV, 316.
2. *Id.*, 332.

défendre contre les invasions des Normands. A la révolution de 93, l'église de Prisse survécut, mais le monastère qui s'était établi auprès fut détruit.

SAINT-MICHEL-DE-LA-ROË.

A Saint-Michel-de-la-Roë, ou de la Roue, la célèbre abbaye de Notre-Dame, fondée par Robert d'Arbrissel, reçut, le 11 février 1136, de Renaud de Craon, la forêt de Craon tout entière avec plusieurs terres du voisinage[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-BOISSIÈRE.

A la Boissière, l'antique abbaye de Notre-Dame-de-Buxeria, inscrite au nombre des abbayes de Citeaux, dans la chronologie de l'ordre dès l'an 1131, fut placée en 1226 sous la dépendance directe et immédiate du saint-siége.
Son église possédait une portion insigne de la vraie croix, large de deux doigts et longue d'un demi-pied, qui lui fut donnée, en 1244, par le chevalier Dalleia à son retour de la terre sainte[2].

NOTRE-DAME-D'AVENIÈRES.

Notre-Dame-d'Avenières, le plus ancien et le plus autorisé des pèlerinages du diocèse, tire son nom du mot latin *avena*, en patois *aveine*, ou du français avoine, qui indique la production principale du territoire. L'édifice fut reconstruit au XIe siècle. Des religieuses de l'ordre le plus sévère de Saint-Benoît y furent établies. L'éclat de leurs vertus engagea les seigneurs du pays à l'enrichir, de telle sorte que presque toute la province de Bonchamp leur appartenait. Elles fondèrent d'autres monastères qui adoptèrent leur règle; au XIVe siècle, l'église fut complétement saccagée par les Anglais, et cependant elle attira le même concours de fidèles, et les miracles s'y multiplièrent. En 1792, l'église fut remise aux mains d'un pasteur intrus; puis bientôt elle allait être dévastée par plusieurs républicains qui s'étaient mis en campagne pour cette œuvre de ruine. Cependant, arrivés au seuil solitaire du temple interdit, ils hésitent. Un d'eux hasarde un coup d'œil à travers la serrure; il aperçoit, à l'autel, un prêtre célébrant les saints mystères et des chrétiens prosternés faisant retentir de chants pieux les voûtes sacrées. A ce spectacle de paix et de religion, le terroriste épouvanté recule et s'enfuit, emmenant avec lui les complices de ses projets criminels. Était-ce une hallucination d'une conscience troublée ou le fait d'un prêtre courageux et de fidèles dévoués? Nul ne l'a su. En 1795, sur la demande des habitants d'Avenières, le Directoire autorisa la réouverture du sanctuaire de Marie. Cette permission dura peu; mais, le 4 mai, il fut définitivement ouvert au culte[1].

NOTRE-DAME-DE-GENETET.

Notre-Dame-de-Genetet, dans un faubourg de Château-Gonthier, s'appelait ainsi du champ des genets où, selon la tradition, fut trouvée la statue de la Vierge qu'on y vénérait en 1097; elle était si ancienne, tombant tellement de vétusté, qu'on a songé à la rétablir[2].

NOTRE-DAME-DE-COURBEFOSSE.

Notre-Dame-de-Courbefosse, à trois kilomètres de Fougerolles, n'était dans le principe qu'un ermitage, dont les deux ermites s'unirent à l'abbaye de Savigny en 1135. Ce qui prouve qu'une donation faite en 1114 n'avait pas encore produit son plein et entier effet. Les habitants de Fougerolles ont eu en elle une dévotion et une confiance absolue. Vendue à la Révolution, cette église allait être détruite en 1860, lorsque les habitants se cotisèrent pour la racheter[3].

1. Hamon, IV, 342.
2. *Id.*, 344.

1. Hamon, IV, 300.
2. *Id.*, 339.
3. *Id.*, 331.

NOTRE-DAME-D'ARENIÈRES.

Guy II, seigneur de Laval, passant la Mayenne sur un pont situé au-dessous de son château, tomba dans la rivière avec le cheval qu'il montait. Entraîné par un courant rapide, en péril de mort, il invoque l'étoile de la mer, et, porté par le flot, il aborde sain et sauf sur la rive. Alors il aperçoit près de lui une statue de la mère de Dieu, tenant son divin fils entre ses bras, et toute environnée de lampes allumées. Il se prosterne aussitôt à terre et promet à son auguste protectrice de lui élever un autel à la place même qu'elle avait sanctifiée[1].

1. *Rosier de Marie*, X, 46.

DIOCÈSE DE LANGRES.

VOISEY.

Voisey possédait autrefois un célèbre prieuré de bénédictins qui datait de l'an 1100.

Les sanctuaires de Marie dans ce diocèse sont postérieurs au XIIe siècle, c'est ce qui explique notre silence à leur égard; mais il n'en est pas moins touchant de voir avec quelle ardeur, quelle unanimité le culte de la sainte Vierge y fleurit, et avec quelle satanique uniformité 1793 a tout saccagé, pollué, ruiné. Heureusement un grand nombre de ces sanctuaires se sont relevés de leurs ruines, et le culte de Marie y a repris de nos jours une nouvelle vigueur. Ce que nous disons ici du diocèse de Langres, il faudrait, à bon droit, le généraliser pour toute la France.

DIOCÈSE DU MANS.

CATHÉDRALE.

Le culte de la sainte Vierge est tellement répandu dans ce diocèse, qu'on y compte jusqu'à soixante-trois églises sous le vocable de Marie, et qu'à tous ses horizons vous trouvez des lieux de pèlerinages plus ou moins célèbres en l'honneur de cette reine du ciel.

Saint Julien, premier évêque du Mans, fut envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même. Il fonda sa première cathédrale sous le titre de Sainte-Marie ou Notre-Dame.

Sous les Mérovingiens, saint Innocent agrandit l'abside principale de la cathédrale sans toucher à la nef. Sous l'épiscopat de saint Hardouin, de 624 à 654, un seigneur nommé Alain de Douillé donna à la cathédrale douze belles terres et s'y donna même lui et son épouse, stipulant seulement qu'ils seraient pourvus l'un et l'autre de tout ce qui serait nécessaire à leur âme et à leur corps. En 836, saint Aldric reconstruisit la cathédrale sur un plan tout nouveau, et y transporta les reliques de saint Julien, d'où l'église prit le double titre de Sainte-Marie et de Saint-Julien, ou, par abréviation, Saint-Julien[1].

NOTRE-DAME-DU-PRÉ.

Notre-Dame-du-Pré fut élevée sur l'emplacement où les anciens chrétiens avaient leur cimetière, et où fut la tombe de saint Julien et des premiers évêques du Mans jusqu'au milieu du IXe siècle.

NOTRE-DAME-DE-LA-FAIGNE.

Notre-Dame-de-la-Faigne, c'est-à-dire du Hêtre, remonte, d'après les traditions, aux premiers siècles du christianisme : un seigneur du pays, encore idolâtre, rencontre une statue de la sainte Vierge sur un hêtre; il l'enlève, et plusieurs fois la statue y revient. Ce seigneur se convertit, bâtit une chapelle, et depuis les pèlerins y accourent; 1793 en diminua l'affluence, mais ne l'arrêta qu'au moment où les vandales d'alors la saccagèrent et n'en laissèrent que les muraillles nues[2].

1. Hamon, IV, 348.
2. *Id.*, 392.

NOTRE-DAME-DES-BOIS.

L'origine de Notre-Dame-des-Bois, dans le canton de Suze, paraît remonter jusqu'au ve siècle. Un solitaire, conduit par le désir d'une vie plus parfaite dans la vieille forêt de Longaulnay, non loin de la rivière de la Sarthe, commença, pour s'y établir, un défrichement qui fut continué par d'autres solitaires jusqu'au xie siècle; alors on bâtit là une grande église dont on confia le service aux bénédictins. Au xve siècle, commença l'époque florissante de ce sanctuaire. Plusieurs miracles attestèrent que la sainte Vierge se plaisait à être honorée dans ce lieu[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-COUTURE.

Notre-Dame-de-la-Couture, fondée en 990, était, avant la Révolution, l'église d'un couvent de bénédictins, sous le vocable *Sancti-Petri-de-Culturâ*. C'était, après la cathédrale, l'église la plus grande du diocèse; elle a passé à travers le protestantisme et la révolution sans subir de dommages essentiels[2].

NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

A six kilomètres de la Flèche se trouve, sur la paroisse de Cré, Notre-Dame-des-Champs, fondée vers l'an 1000, et confiée à six religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Serge, à Angers. Ce prieuré était exempt de la juridiction épiscopale, relevant uniquement de l'abbé de Saint-Serge, d'Angers, et lorsqu'en 1224 l'évêque d'Angers vint y loger, il déclara par acte solennel au prieur qu'il ne venait ni comme évêque, ni comme supérieur ayant droit de visite, mais seulement comme hôte, *sed tanquam hospes*[3].

1. Hamon, IV, 356.
2. *Id.*, 353.
3. *Id.*, 390.

NOTRE-DAME-DE-TORCÉ.

En 1063, un prieuré pour deux moines fut fondé à Notre-Dame-de-Torcé. Des pèlerinages s'y établirent et se manifestèrent surtout à partir du xiiie siècle. La terreur n'arrêta pas dans le diocèse le concours des fidèles qui venaient prier devant les portes fermées de leurs sanctuaires. De nos jours, on y a vu le célèbre père de Géramb, la duchesse Mat. de Montmorency, etc.

LA FERTÉ-BERNARD.

Parmi les églises de l'arrondissement de Mamers dédiées à Notre-Dame, on distingue celle de la Ferté-Bernard, du xie siècle. Jusqu'au xiiie, on l'appelait Notre-Dame-des-Marais, parce que, dans le principe, elle n'avait été qu'une modeste église élevée, en 1020, au milieu des marais, entre deux bras de la rivière d'Huisne, par Avesgand, évêque du Mans, seigneur de Bellême. Ce prélat, après avoir bâti dans ce lieu, pour se défendre de ses voisins, une forteresse appelée du latin de l'époque *Firmitas*, d'où est venu le nom de La Ferté, éleva, selon l'usage d'alors, près de son château fort, cette église sous le vocable de Notre-Dame. L'amour de la sainte Vierge y attirant un grand nombre de pèlerins, on voulut la placer dans un lieu moins malsain, et on y transporta en grande pompe la statue vénérée; mais le lendemain cette statue s'étant retrouvée à la même place, on se décida à y bâtir la nouvelle église, qui fut terminée et érigée en église paroissiale le 8 avril 1367[1].

NOTRE-DAME-DE-SILLÉ.

En descendant du Mans vers Mayenne, on rencontre un autre sanctuaire de Marie, Notre-Dame-de-Sillé, commencé au xie siècle par

1. Hamon, IV, 372.

Guillaume, baron de Sillé; c'est un des plus beaux monuments religieux du diocèse[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-FLÈCHE.

La Flèche n'existait pas encore et déjà, en 1087, Jean de la Flèche avait fait élever sur la rivière du Loir une chapelle de la Vierge[2].

NOTRE-DAME-DE-MAMERS.

Avant le XIII[e] siècle, il existait à Mamers une église sous le vocable de Notre-Dame[3].

DIOCÈSE DE LIMOGES.

D'après une tradition limousine, saint Martial aurait vécu avec Notre-Seigneur et, premier évèque du pays, lui aurait apporté la foi[4]. Un grand nombre de statues de madone sont honorées dans la ville de Limoges; but des processions des fidèles, elles furent aussi l'objet des insultes des impies, mais la gloire de Marie en ressortit toujours victorieuse, tantôt par un châtiment du ciel, tantôt par un redoublement de piété dans le peuple fidèle.

La plus vénérée était celle du monastère de Notre-Dame-de-la-Règle; une légende raconte d'elle des choses merveilleuses, et, du temps de Pépin le Bref, le monastère la regardait comme son palladium[5].

Plusieurs lieux de pèlerinage sont consacrés à la sainte Vierge dans ce diocèse, ce sont : Notre-Dame-d'Arliquet, XVII[e] siècle ; Notre-Dame-du-Pont à Saint-Junien, XIV[e] siècle; Notre-Dame-de-Sauvagnac, XII[e] siècle; Notre-Dame-de-Lorette, XVII[e] siècle; Notre-Dame-de-Château-Ponsac, XII[e] siècle; Notre-Dame-du-Puy, XII[e] siècle; Notre-Dame-des-Places, XVII[e] siècle; Notre-Dame-de-Saint-Quentin, XV[e] siècle, et l'hôpital Faufève, XIII[e] siècle.

1. Hamon, IV, 360.
2. *Id.*, 379.
3. *Id.*, 374.
4. Le Père Cahier, p. 37.
5. Hamon, II, 282.

La ville de Limoges, qui a vu naître et se développer dans son sein tant de pieuses confréries de la sainte Vierge, qui a fait si souvent reproduire par ses artistes les traits vénérés de la mère de Dieu, ne pouvait manquer d'ouvrir à son culte un grand nombre de sanctuaires[1].

En effet, soixante-treize sanctuaires, églises ou chapelles étaient autrefois sous le vocable de la sainte Vierge; il n'en reste plus que quarante-huit.

Parmi les monuments limousins concernant la sainte Vierge, le tombeau de saint Junien[2], dans l'église de ce nom, à Limoges, est classé parmi les œuvres les plus curieuses de l'art au moyen âge. Sur le côté droit du tombeau, au milieu de douze niches garnies de statuettes, on voit, dans une auréole ovoïde, la sainte Vierge tenant son divin enfant. Elle est assise sur un trône, nimbée; son front ceint d'une bandelette est orné de perles et de pierreries, un long voile entoure son visage; sa main droite porte un lis, sa main gauche soutient l'enfant Jésus sur son genou ; elle est chaussée, l'Enfant divin a les pieds nus. Les caractères latins qui entourent la figure accusent le XII[e] siècle, la madone a $0^m,55$ de hauteur. Ce tombeau a été fait après la mort de Raynaud de Périgueux, arrivée en 1101.

Sur l'autre face du tombeau, on voit au milieu une porte bardée de fer, au-dessous, l'agneau dans le nimbe, crucifère, porté par deux anges et douze entre-colonnements comme sur la première face. Nous avons voulu faire photographier ce beau monument, mais malheureusement la lumière qui l'éclaire est trop rare pour qu'on ait pu le reproduire facilement.

NOTRE-DAME-D'ÉVAUX.

La statue de Notre-Dame-d'Évaux était en pierre, très-vénérée et remontait à l'époque ro-

1. Hamon, II, 282.
2. *Le Bulletin de la Société archéologique du Limousin* (1847, vol., II, p. 30) donne une description et des dessins intéressants de ce tombeau. — L'abbé Arbellot, 1847. — Limoges, in-8°.

mane. Pendant la Révolution, on déplaça cette sainte image pour aller la jeter dans le puits d'un monastère, mais dans le trajet la tête s'étant séparée du tronc, un fervent chrétien la recueillit et l'emporta à Uriel ; son petit-fils la rendit en 1840; les quatre profanateurs de 1793 périrent tous misérablement et de mort violente.

ABBAYE DE GRAND-MONT.

L'abbaye de Grand-Mont a été fondée par saint Étienne vers l'an 1100.

NOTRE-DAME-DE-SAUVAGNAC.

Au XIIe siècle, un brave chevalier, seigneur de Mérignac, revenant de la croisade et se voyant sur le point de faire naufrage, avait fait vœu de construire une chapelle à la Vierge, s'il échappait à la mort. Fidèle à son vœu, il éleva ce pieux sanctuaire à Notre-Dame dans ce lieu sauvage et agreste, au milieu des montagnes de Grand-Mont. En souvenir de cette délivrance, on voyait dans cette église, avant la Révolution, une lampe d'argent en forme de vaisseau. Abandonnée longtemps, elle fut complétement restaurée vers 1855; actuellement elle est le but de beaucoup de pèlerinages des environs. Pie IX l'a enrichie d'indulgences [1].

NOTRE-DAME-DE-CHATEAU-PONSAC.

A un kilomètre nord-est environ de Château-Ponsac, au milieu de grasses prairies et de champs fertiles, vers le sommet du coteau dont la Gartempe baigne le pied et sur le flanc duquel la ville est assise, trône modestement, dans une chapelle sans aucun caractère d'architecture, une image vénérée de la sainte Vierge. Cette chapelle, qui existe au moins depuis 1212, dut avoir alors des proportions assez considérables. Profanée et brûlée au XVIe siècle, elle fut restaurée en 1625 et agrandie en 1728.

1. L'abbé Pierrefitte.

NOTRE-DAME-DU-PUY.

Par reconnaissance envers le grand maître des chevaliers du Temple, qui l'avait racheté de l'esclavage des musulmans après la troisième croisade, Raoul de Montgéniers, seigneur du Puy en Velay, fit don aux chevaliers du Temple d'une statue de la sainte Vierge réputée miraculeuse. De là le nom de Notre-Dame-du-Puy, conservé à la sainte image que l'on vénère à Bourganeuf et qui remonte, en effet, au temps des croisades. Afin de faciliter aux fidèles la vénération de Notre-Dame-du-Puy, les chevaliers du Temple avaient bientôt fait bâtir dans une forme digne d'eux une chapelle où un prêtre nommé et entretenu par leur ordre disait régulièrement la messe. Les chevaliers de Malte continuèrent la rente nécessaire à l'entretien d'un prêtre.

A la Révolution, une pauvre femme eut le bonheur de cacher la statue de Notre-Dame. Depuis le commencement de ce siècle, on fait, la veille de l'Assomption à Notre-Dame-du-Puy, une neuvaine à laquelle prennent part presque tous les habitants de la ville.

DIVERS.

Le diocèse de Limoges possède beaucoup de sanctuaires de la sainte Vierge, très-fréquentés par les gens du pays, mais dont la réputation ne s'étend pas au loin comme Notre-Dame-du-Puy ou de Fourvière [1].

L'industrie principale du pays, célèbre dans le monde entier, s'appliquait dans le moyen âge surtout aux sujets religieux. Les *Annales archéologiques* nous en donnent un brillant spécimen [2], une plaque émaillée tirée de la collection de M. Germeau; la sainte Vierge, couronnée, nimbée, porte sur son bras gauche son divin enfant qui bénit; elle tient un sceptre de la main droite. Le groupe est renfermé dans une auréole en

1. Hamon, II, 300.
2. Tome XXII, 82.

amande. Les figures de cet émail ont été champlevées dans une plaque de cuivre Tous les linéaments, comme les traits du visage, les doigts de l'enfant, comme les plis des vêtements, sont exprimés par une étroite bande de cuivre réservée sur le fond. Le noir est remplacé par le bleu foncé pour les tons les plus sourds, et par le rouge dans l'ombre des chairs ; le rouge remplit les sillons qui dessinent les pierres précieuses de la couronne. Les deux robes sont de couleur bleu céleste dégradé de blanc, l'une à manches justes descendant jusqu'au poignet, l'autre à manches larges. Le manteau bleu lapis, chaussures bleu lapis, ponctuées de rouge, le sceptre fleuronné, la tige verte interrompue par une boule rouge au-dessous du fleuron. Le Christ porte un manteau vert éclairé de jaune, une robe bleue nuancée de blanc.

Nous citons cet exemple, mais nous pourrions, à propos de Limoges, rappeler aussi un nombre considérable de statuettes de bronze fondues vers 1200. Assises sur un trône, ornées de peintures et d'émaux, couronnées, voilées, les yeux en émail noir, elles tiennent l'enfant Jésus sur le bras gauche. Il en existe encore un grand nombre dans différents pays, nous citerons, par exemple, la statuette du Louvre,+ de M. Basilewski, du duc de Montpensier, de Sauvetat,++ du musée de Cluny, celle dessinée dans le moyen âge et la Re+++naissance par M. Victor Gay, etc. (Pl. CXXXIV.)

+ celles
++ (voyez ci dessus, p. 218)
+++ on voit celle de Mr de Montpensier.

DIOCÈSE DE LUÇON.

NOTRE-DAME-DE-LUÇON.

Dans le diocèse de Luçon, avant la Révolution, 79 paroisses, 13 abbayes, 34 prieurés, 146 chapelles, 125 autels, 85 confréries, portaient le nom de la sainte Vierge et donnaient à son culte un grand caractère d'authenticité et d'universalité. Notre-Dame-de-Luçon, fondée par les bénédictins en 675, est devenue ensuite le siége épiscopal[1]. L'église primitive date du ixe siècle; mais, brûlée au xie, elle ne fut complétement restaurée et dédiée qu'en 1211[9].

1. Hamon, IV, 108.

NOTRE-DAME DE FONTENAY-LE-COMTE.

Notre-Dame, à Fontenay-le-Comte, date du ixe siècle, sa crypte est du xe; détruite, profanée et toujours réparée, Fontenay a conservé ses traditions et une partie de son mobilier sacré[2].

NOTRE-DAME-D'AUZAIS.

Notre-Dame-d'Auzais devint au xe siècle (989) dépendance de l'abbaye de Bourgueil par un acte de Guillaume, duc d'Aquitaine et d'Emma son épouse, qui voulaient prouver leur amour pour la sainte Vierge. Elle fut dotée de nouveau au xie siècle et encore au xive.

Citons encore les sanctuaires suivants : Notre-Dame-de-Saint-Jean-d'Orbestier au château d'Olones remonte à 1007; Notre-Dame-de-Bois-Grolland à Poiroux, à la même année; Notre-Dame-de-Moreilles fut fondée en 1109 à Puyravault; Notre-Dame-de-Trisay s'éleva en 1124 à Puymaufry; Notre-Dame-de-Chauvet en 1130 à Bois-de-Céné, etc.

NOTRE-DAME-DE-LA-BLANCHE.

L'île de Noirmoutier, dans le golfe de Gascogne, dépendant de l'évêché de Luçon, en latin *Nigrum monasterium*, s'appelait chez les anciens *Her*, *Herio*, *Herius* ou *Hero*; peut-être est-ce Hermoutier dont on aura fait par corruption Noirmoutier, à cause de la couleur noire des bénédictins qui en occupèrent l'abbaye depuis le viie siècle, époque de la fondation par saint Philibert, jusqu'au ixe. Les moines de Citeaux, du monastère de Buzay, près de Nantes, vinrent s'établir dans cette île au xiie siècle. La couleur

1. Champagnac.
2. Hamon, IV, 108.

blanche de leur habit fit au contraire donner à l'abbaye le nom de Notre-Dame-de-la-Blanche. L'image de la sainte Vierge est toujours restée en grande vénération dans ce pays[1].

DIOCÈSE DE LYON.

SAINT-NIZIER.

Lyon est peut-être, après Rome, la ville de l'univers qui, dans tous les siècles, a donné les plus magnifiques témoignages de piété envers Marie.

Le plus ancien monument de culte de la sainte Vierge à Lyon est sans contredit la crypte de Saint-Nizier. C'était dans l'origine un réduit obscur, une sorte de cabane de pêcheur dans une île formée par le Rhône et la Saône, mais alors presque déserte. Loin du centre de la population lyonnaise, établie à son origine sur le plateau de la colline de Fourvière *(Forum vetus)*, Saint Pothin, premier évêque de Lyon, commença là ses prédications[2]. D'après une tradition il apportait une statue de la Vierge qu'il plaça dans la crypte de Saint-Nizier et qui existait encore au XVIIe siècle[3], et y éleva un autel à Marie. Après saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean l'Évangéliste, saint Irénée, son successeur, célébra la sainte Vierge dans ses écrits et l'appelait l'avocate des pécheurs et la médiatrice des chrétiens. La persécution fit fuir saint Irénée et son troupeau. Mais la paix rendue à l'Église par Constantin ramena les fidèles à l'antique crypte de saint Pothin. Peu de temps après, ils la remplacèrent par un édifice plus convenable qui est encore debout et sur lequel on éleva au XVe siècle, l'église de Saint-Nizier.

1. Champagnac, II, 88.
2. Hamon, VI, 508.
3. De Sivry et Champagnac, *Notre-Dame-de-Fourvière.*

CHEVINAY.

Hors de Lyon, Chevinay a substitué à un ancien autel druidique l'oratoire de Notre-Dame, sur l'ancienne voie romaine de Lyon à Bordeaux[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-PLATIÈRE.

Dès le VIe siècle, saint Grégoire de Tours mentionne l'église de Notre-Dame-des-Bois, appelée plus tard Notre-Dame-de-la-Plâtière, église célèbre qui fut ruinée en grande partie par les Visigoths et les Sarrasins et relevée au temps de Charlemagne, par l'archevêque Leydrade. Au XIIIe siècle, Innocent IV, suivi de tous les pères du concile œcuménique et des membres du sacré-collége revêtus pour la première fois de la pourpre[2], vint inaugurer l'octave ajoutée par lui à la fête de la Nativité de Marie[3].

HOTEL-DIEU.

A l'Hôtel-Dieu, au VIIe siècle, deux statues de Marie surmontaient deux magnifiques autels[4].

VALFLEURY.

Valfleury, le plus fréquenté des pèlerinages de la Loire, remonte au VIIIe siècle. La statue fu trouvée, dit-on, à cette époque, sous des genêts fleuris au moment des fêtes de Noël. L'église était tombée. Vers le milieu du XIe siècle, Henri Ier, frappé des miracles qui s'opéraient sur ses ruines, la releva; on compte chaque année à Valfleury plus de 20,000 pèlerins[5].

1. Hamon, VI, 534.
2. Jusque-là la pourpre était l'ornement exclusif des chanoines comtes de Lyon.
3. Hamon, VI, 512.
4. *Id.*, 512.
5. *Id.*, 547.

FOURVIÈRE.

NOTRE-DAME-DU-BON-CONSEIL.

Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Fourvière, remonte à l'an 840. Ce sanctuaire fut pendant trois siècles limité à la petite enceinte carrée qui forme de nos jours la partie de la chapelle placée sous le clocher; les fondements présentent encore des marbres et des blocs de pierre provenant des édifices romains. Longtemps avant 1192, il y avait des chapelains pour desservir ce sanctuaire. En 1168, on ajouta au sanctuaire de Fourvière une seconde nef, beaucoup plus grande que la chapelle primitive. L'archevêque et le doyen du chapitre, se promenant un jour sur la place Saint-Jean avec Thomas Becket qui se trouvait alors à Lyon, se dirent, par forme de conversation, qu'ils voulaient consacrer l'autel de cette seconde nef sous le nom du premier martyr qui aurait la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ : « Peut-être sera-ce vous ! dirent-ils à Thomas en souriant. » En effet, six ans plus tard, Thomas tombait sous le fer des assassins ; en 1179, Alexandre III l'inscrivait au nombre des saints; en 1190, la nouvelle nef était consacrée sous son vocable [1].

Au XV[e] siècle, Louis XI qui attribuait en grande partie à son pèlerinage du Puy la défaite essuyée à Granson par son terrible rival Charles le Téméraire, gravit avec pompe le 14 juin 1476 la pente rapide de Fourvière. Après qu'il eut fait ses dévotions et présenté son offrande à l'autel de Marie, on lut par son ordre, devant le chapitre assemblé, la charte par laquelle il établissait Notre-Dame-de-Fourvière, dame de Charlieu et suzeraine de vingt-quatre villages; il la dota d'un revenu de 10 florins et 60 livres tournois par an, ce qui était une somme assez considérable pour l'époque [2].

Pour prévenir le retour de la peste, les magistrats de Lyon conçurent, en 1643, le dessein de vouer la ville de Lyon à Notre-Dame-de-Fourvière et depuis, Lyon fut préservée de toute maladie contagieuse. La dévotion à Notre-Dame-de-Fourvière est allée toujours croissant [1]. Le 19 avril 1805, Pie VII consacra la nouvelle chapelle; cent mille spectateurs étaient massés au bas de la colline pour recevoir sa bénédiction. L'émotion gagna le pape lui-même : « Il y a bien de la foi en France, dit-il; que Dieu bénisse ce bon peuple [2]. »

1. Hamon, VI, 516.
2. Didot, *Vie religieuse*, 433.

NOTRE-DAME-DE-NEUVILLE.

Notre-Dame-de-Neuville, fondée au X[e] siècle par les bénédictins de l'île Barbe, a été réédifiée au XV[e] siècle par l'archevêque de Lyon [3].

NOTRE-DAME-DE-BON-RENCONTRE.

A Essertins-en-Doury, Notre-Dame-de-Bon-Rencontre est une chapelle dont un gentilhomme fit don en 917 à l'abbaye de Savigny [4].

NOTRE-DAME-DE-L'ILE.

Notre-Dame-de-l'Ile, dans l'île Barbe, située au milieu de la Saône, était un sanctuaire de Marie qui devint plus tard un monastère de bénédictins, lesquels avaient toujours une chapelle de la Vierge dans l'intérieur de leur cloître. Vers l'an 1060, l'abbé Hogier ajouta à la chapelle intérieure pour les religieux une chapelle extérieure pour les fidèles du dehors [5].

TAPONAS.

L'église de Taponas, bâtie par les bénédictins, remonte à la deuxième moitié du XI[e] siècle [6].

1. Hamon, VI, 520.
2. *Rosier de Marie*, II, 28.
3. Hamon, VI, 535.
4. *Id.*, 554.
5. *Id.*, 512.
6. *Id.*, 539.

RIVE DE GIERS.

Rive de Giers a une chapelle de la sainte Vierge, bâtie au XI[e] siècle, et depuis lors visitée par de nombreux pèlerins[1].

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

A Belleville, une magnifique église de la Vierge avec une chapelle de Notre-Dame-de-Pitié fut fondée en 1168[2].

Notons en terminant un intéressant souvenir du culte de Marie parmi les Lyonnais. M. Récamier possède un sceau du chapitre de la cathédrale de Lyon qui date de la fin du XII[e] siècle. La sainte Vierge y est représentée seule comme figure de l'église de Lyon[3].

1. Hamon, VI, 546.
2. *Id.*, 539.
3. A la collection Lambert, au musée de Lyon, on voit aussi une crosse du XII[e] siècle. D'un côté, sur le pommeau, Jésus-Christ sur son trône est entouré des quatre évangélistes; de l'autre côté la sainte Vierge paraît avec son divin fils, dans une gloire portée par deux anges. On lit autour de la sainte Vierge :

Stella parens solis
Cultores dirige prolis.
Mélanges archéologiques, V, 247.

DIOCÈSE DE MARSEILLE.

CRYPTE DE SAINT-VICTOR.

Une tradition incontestable rapporte que Lazare, à peine débarqué de la Provence avec ses sœurs Marthe et Marie, éleva sur le rivage de la mer, dans un lieu écarté, un autel en terre à la Vierge mère encore vivante, et qu'une source d'eau vive jaillit du pied de cet autel. Ce fut l'origine de l'expansion du christianisme dans les Gaules; il est certain que là existèrent, dès les premiers siècles, une chapelle et une statue qu'on appelait l'une et l'autre Notre-Dame-de-la-Confession, parce qu'en ce lieu reposaient les corps des saints apôtres, martyrs et confesseurs de la Provence; de même à Rome, la Confession de saint Pierre et de saint Paul recouvre les corps de ces glorieux apôtres. Rien de plus vénérable que cette crypte, connue aujourd'hui sous le nom de catacombes de saint Victor et qui remonte au temps de saint Lazare[1]. Le cartulaire de l'abbaye de saint Victor nous apprend que, dans les années 780, 790, 841, 965, il existait déjà à Marseille des autels érigés en l'honneur de la sainte Vierge[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-CONFESSION.

Notre-Dame-de-la-Confession fut bâtie vers l'an 140, sous le règne d'Antonin le Pieux, en l'honneur de la sainte Vierge; détruite à plusieurs reprises par les Barbares, elle se releva chaque fois de ses ruines et fut reconstruite en entier au milieu du XI[e] siècle. Les différentes reconstructions que subit cette chapelle exigèrent trois consécrations, toujours faites par un pape; la première par Léon le Grand; la seconde, en 1040, par Benoît IX; la troisième, en 1251, par Innocent IV.

NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE.

L'importance de Notre-Dame-de-la-Garde et son origine si voisine du XII[e] siècle nous autorisent à en dire quelques mots. Érigée, en 1214, sur une place qu'avait souillée autrefois un temple de Vénus, reconstruite de nouveau, en 1864, sur une montagne, près de la ville de Marseille, elle est, pour ses habitants, ce qu'est Notre-Dame-de-Fourvière pour les Lyonnais, et continue à attirer les pèlerinages[3].

Notre-Dame-de-la-Garde possédait autrefois une statue de la sainte Vierge, en argent, d'environ 1[m],30 de hauteur, avec l'enfant Jésus et portant le saint sacrement. Elle figurait toujours, dans la procession de la Fête-Dieu, jusqu'à la Révolution où elle fut détruite. Marseille,

1. Hamon, VII, 210.
2. Guicheuné, *Marseille*, 1873.
3. Hamon, VII, 212.

très-dévote envers la sainte Vierge, fit refaire une statue en argent repoussé, grandeur de nature, d'un travail artistique supérieur, et que l'on porte encore dans les processions de la Fête-Dieu, mais sans y placer le saint sacrement. La statue était conduite de même processionnellement à l'hôtel de ville. Les membres de la commune, héritiers des sentiments irréligieux de leurs pères de 93, ont défendu la procession en 1871; aussitôt la chambre de commerce a demandé que le saint sacrement et la statue de la sainte Vierge fussent amenés devant le palais de la Bourse à la Cannebière, et jamais il n'y eut pareille affluence de peuple.

ABBAYE DE SAINT-VICTOR.

Chaque année, pour la Chandeleur, le clergé de l'abbaye de Saint-Victor expose à la vénération des fidèles une statue noire de la sainte Vierge dont on ignore l'origine; elle est revêtue d'un manteau en moire blanche, couronnée de fleurs. (Elle a $0^m,78$ de hauteur, tandis que celle de Tournus n'en a que $0^m,73$.) Elle est prise dans un morceau de bois de noyer, assise, couronnée, laissant paraître ses cheveux sous son voile; elle tient l'Enfant sur son bras gauche et, de la main droite, qui est restaurée, lui présente une fleur.

DIOCÈSE DE MEAUX.

CATHÉDRALE.

L'histoire du diocèse de Meaux n'est, le plus souvent, que l'histoire elle-même du culte de la sainte Vierge, tant ce culte y a été constamment vivant et universellement répandu. La cathédrale se plaça d'abord sous le vocable de Marie. Au VII[e] siècle, on lui adjoignit saint Étienne. Au XII[e] siècle surtout, les plus touchants prodiges de piété à l'endroit de la très-sainte Vierge, éclatèrent de toutes parts. Les seigneurs et les rois, à l'envi, dotaient ce pays de sanctuaires dédiés à Marie. Mais la réputation européenne de Notre-Dame-de-Chartres, de Paris, de la Victoire près Senlis, de Soissons, de Laon et de Liesse semblent avoir éclipsé ces sanctuaires voisins, non moins gratifiés quoique moins célèbres.

La cathédrale de Meaux, gardienne de ses pieuses traditions, nous offre, sur les portails de sa façade, l'histoire de la très-sainte Vierge : la Nativité du Sauveur, l'Adoration et l'Assomption. Cette façade, tout entière, semble symboliser le jugement dernier. La porte du centre est consacrée au Sauveur, souverain juge des mortels; celle de droite à Marie; celle de gauche à saint Jean-Baptiste, les deux assesseurs de ces suprêmes assises.

FAREMOUTIERS.

Faremoutiers, petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, doit son origine à une célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en 617 sous l'invocation de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Sainte Fare était la fondatrice de cette abbaye et, après sa mort, on conserva pieusement ses reliques jusqu'à la Révolution qui les détruisit. Cependant un pèlerinage y attire chaque année, le 10 mai, une affluence considérable de fidèles[1].

MELUN.

La ville de Melun est, après Meaux et Provins, celle de toutes les villes du diocèse qui renfermait le plus de maisons religieuses bâties sous l'invocation de la sainte Vierge. Dans la collégiale royale de Notre-Dame, un monument remonte à Charlemagne[2].

AUGER.

A Auger, l'église de la sainte Vierge fut bâtie, au X[e] siècle, par le père de saint Anastase, arche-

1. De Sivry et Champagnac, I, 645.
2. Hamon, I, 308.

vêque de Sens, qu'on croit originaire de ce lieu, et qui mourut en 997 [1].

VOULTON.

Notre-Dame-de-Voulton, fondée en 1087 et placée sous la protection spéciale du saint-siége, devint un pèlerinage célèbre, surtout après un miracle qui arriva le 7 mai 1402 [2].

NOTRE-DAME-DE-PRINGY.

Notre-Dame-de-Pringy est un pèlerinage très-fréquenté. On voit près de la Vierge noire, objet du pèlerinage, des chaînes de fer appendues à la muraille qui, dit-on, y furent attachées, dans le XI[e] siècle, par un prisonnier; faussement accusé d'un crime, celui-ci, dans sa détresse, invoqua la sainte Vierge, et vit ses chaînes miraculeusement brisées.

DONNEMARIE.

Parmi les sanctuaires Meldois, nous devons noter particulièrement celui de Donnemarie. Son nom seul indique que c'est là un lieu chéri de la sainte Vierge. Sur le portail même de l'église paroissiale (XII[e] siècle), sont sculptés des sujets relatifs à la mère de Dieu, tels que l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Adoration des mages et la Présentation de Notre-Seigneur au temple.

DIOCÈSE DE MENDE.

CATHÉDRALE.

La cathédrale de Mende est dédiée à la sainte Vierge, depuis le temps de son premier apôtre, saint Martial, disciple de saint Pierre. Vers 180, saint Irénée préside à Lyon un concile de douze évêques et un autre de treize. Quarante ans plus tard, Tertullien écrit que toutes les nations des Gaules sont soumises à Jésus-Christ. Saint Martial a pu, comme saint Jacques, élever un temple à la sainte Vierge, soit de son vivant, soit après sa mort, puisqu'il lui a survécu dix-sept ans. D'abord simple chapelle, ce temple devint dans la suite des temps une magnifique basilique que les protestants dévastèrent en 1579.

La Vierge noire, qu'on honore dans la cathédrale de Mende *Mimatensis* fut, selon une croyance assez fondée, apportée de la terre sainte vers l'an 1253. Elle paraît être en bois de noyer ou de pommier; la tête et le cou sont couverts d'une couche épaisse de couleur noire; le devant du corps, les bras et les pieds sont peints en rouge pâle; elle est assise, les bras tendus en avant, écartés l'un de l'autre. Les avant-bras sont sciés. Le 6 avril 1857, on découvrit entre ses épaules un rouleau de parchemin portant l'inscription : *Capilli Beatæ Mariæ Virginis*. Plusieurs auteurs affirment qu'ils ont été donnés par saint Martial; on y trouve encore des morceaux des vêtements du Sauveur, du linge dont il se ceignit à la cène, des parcelles de son tombeau et de celui de la sainte Vierge. Il y a encore dans la ville de Mende et dans les paroisses qui en forment l'arrondissement plusieurs monuments en l'honneur de Marie [1].

NOTRE-DAME-DE-FLORAC.

Sainte Énimie, fille de Clotaire II, a laissé son nom à un canton de l'arrondissement de Florac; elle demanda une maladie plutôt que de perdre sa virginité par un mariage que son père voulait lui faire contracter, et fut aussitôt couverte de lèpre. Un ange l'engagea à aller se laver dans une fontaine de Burle, en Gévaudan : elle se guérit et revint; mais la lèpre revint aussi. Il en fut de même à une seconde tentative. Enfin, à la troisième, comprenant que la sainte Vierge voulait qu'elle s'y arrêtât, elle acheta tout le pays d'alentour et y bâtit un monastère

1. Hamon, I, 306.
2. *Id.*

1. Hamon, III, 69.

et deux églises, l'une en l'honneur de Notre-Dame, l'autre en l'honneur de saint Pierre[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-CARCE.

A Marvejols, un antique sanctuaire, une statue vénérée devant laquelle s'opérèrent beaucoup de miracles, signalent Notre-Dame-de-la-Carce. Vers l'an 802, Alphonse II, roi d'Aragon, à la suite d'un complot, fut jeté en prison; il fit vœu, s'il était délivré, de consacrer des sanctuaires à la sainte Vierge ; lorsqu'il se vit exaucé, il en construisit plusieurs sous le nom de la Carce ou *carcer*, prison. Des pâtres avaient trouvé près d'une petite source une grossière statue de la sainte Vierge; ils lui dressèrent un modeste autel qui devint l'objet de la vénération des habitants. Don Alphonse, en ayant entendu parler, choisit ce lieu pour y bâtir une des églises promises. La statue de la sainte Vierge y fut placée solennellement. Le pèlerinage prospéra. Des maisons s'y élevèrent et formèrent une ville nommée Maruejols ou Marologium « éloge de Marie. » En 1793, la statue ayant été jetée au feu, un pauvre menuisier nommé Gisquet put en sauver le buste. On restaura la statue au moyen de ses débris et on rouvrit l'église en 1803[2].

NOTRE-DAME-DES-FOURNELS.

Depuis le XIe siècle, date de la fondation de Notre-Dame-des-Fournels, l'antique dévotion se soutient toujours; à la Nativité de la sainte Vierge beaucoup de fidèles se consacrent à Marie pour un an[3].

NOTRE-DAME-DE-QUÉZAC.

La première chapelle de Notre-Dame-de-Quézac fut construite, vers l'an 1052, par l'évêque de Mende, pour recevoir une image de Marie, découverte dans un champ par un laboureur qui y traçait des sillons. En 1562, la statue fut brûlée par les protestants. Les merveilles qui s'opéraient dans le sanctuaire de la mère de Dieu y amenèrent de nombreuses et fréquentes processions qui se continuent encore aujourd'hui[1].

1. Hamon, III, 74.
2. *Rosier de Marie*, V, 475-494.
3. Hamon, III, 85.

NOTRE-DAME-DES-PAUVRES, A AUBRAC.

Aubrac est sur un lieu élevé et dans un pays hérissé de montagnes, à quatre lieues de Marvejols, huit de Rodez, dix d'Aurillac et de Saint-Flour; c'est une solitude affreuse, un plateau d'un accès difficile, entouré de forêts et de marécages, et souvent inaccessible à cause des neiges et des brouillards qui le couvrent la plus grande partie de l'année.

Vers l'an 1022 ou 1120, selon quelques historiens, Adalard ou Alard, vicomte de Flandre, faisant avec de braves compagnons le pèlerinage de Saint-Jacques, en Galice, passa par Aubrac. Le pieux chevalier tomba dans une embuscade, où il se vit assailli par des voleurs, et dans un danger tel que ni sa bravoure, ni celle de ses compagnons, ne pouvait assurer sa vie. Dans ce pressant besoin, il fait vœu, s'il échappe au péril, de fonder au lieu même où il se trouve, un hospice pour les pèlerins. Il se ranime aussitôt sous l'influence surnaturelle qui s'empare de lui et se dégage victorieusement des mains des brigands. Adalard communique alors son vœu aux chevaliers qui l'applaudissent. Ils font le pèlerinage de Saint-Jacques, mais au retour, la pieuse caravane repasse la montagne où elle avait signalé sa valeur. Et voici qu'un coup de vent précipite Adalard dans une fondrière de neige. Les yeux du chevalier se tournent encore vers le ciel. Il renouvelle son vœu, en y ajoutant la promesse de se consacrer à Dieu. Aussitôt ses compagnons accourent et parviennent à le délivrer.

On possède un acte de 1216 qui relate les règles de l'hospice. La règle, en 1162, n'avait encore d'autorité que la sainteté du fondateur et les coutumes établies par la ferveur primitive; on

1. Hamon, III, 92.

résolut d'en demander l'approbation à Pierre II, évêque de Rodez; elle fut confirmée la même année par le pape Alexandre III, qui se trouvait alors à Montpellier.

L'industrieuse charité des religieux pourvoyait à la conservation des voyageurs égarés : ils avaient placé sur la plus haute tour de l'église une grosse cloche, nommée la Cloche des Perdus, qui avait pour inscription : *Errantes revoca.* Tous les soirs on la sonnait pendant deux heures.

Au XVe siècle, cette maison était en pleine prospérité, et le nombre de pauvres qu'on y secourait lui avait valu son surnom de Notre-Dame-des-Pauvres. (Pouget, III, 62.)

DIOCÈSE DE METZ.

GOZZE.

L'origine de la petite ville de Gozze se perd dans la nuit des temps. Des monuments authentiques attestent que saint Clément, saint Céleste et saint Félix furent envoyés dans les Gaules par saint Pierre pour évangéliser le pays de Metz. A Gozze, ils construisirent un oratoire en l'honneur de saint Pierre et donnèrent à la montagne le nom du Bienheureux Lin, successeur de saint Pierre. Là, pour la première fois, fut invoqué le nom de Marie. En 1868, en souvenir de ce culte favorisé plus tard par Charlemagne, on éleva une statue monumentale de la sainte Vierge.

CATHÉDRALE.

Si Clément, fondateur et premier évêque de l'église de Metz, reçut sa mission de saint Pierre lui-même en l'an 47, saint Patient, le quatrième évêque, fut envoyé par saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre à qui Notre-Seigneur confia sa mère. Les évêques qui leur succédèrent entretinrent le peuple dans les dispositions qu'ils avaient préparées pour le culte de Marie. Saint Chrodégand, un des plus illustres d'entre eux, en faisant bâtir la cathédrale dédiée à saint Étienne, décora avec magnificence la chapelle de Notre-Dame-la-Tierce. Une tradition rapporte qu'un portrait de la sainte Vierge y a été peint par elle-même.

Vers l'an 995, le bienheureux Aldabéron II éleva l'abbaye de Sainte-Marie pour l'amour de Jésus et de Marie. Vers l'an 1071, Aldabéron III bâtit, dans le cloître de Saint-Sauveur, une chapelle de la sainte Vierge. Le cardinal Étienne de Bar, qui fonda le prieuré de Notre-Dame-des-Champs en 1124, donna par son inspiration naissance à beaucoup d'autres. Dans les siècles qui suivirent le XIIe, les sanctuaires de Marie se multiplièrent en même temps que la dévotion à son culte. La cathédrale est, il est vrai, sous le vocable de saint Étienne, mais elle renferme un grand nombre de chapelles de la Vierge. Parmi ces chapelles, Notre-Dame-la-Ronde ou de la Rotonde est le plus ancien sanctuaire qui ait été dédié à Marie, dans le diocèse de Metz. C'était dans l'origine une chapelle distincte de la cathédrale, fondée, selon toutes les vraisemblances, par saint Clément lui-même, premier apôtre du diocèse, près du temple de Diane. En 1755, en aplanissant les terrains voisins, on y découvrit un pavé en mosaïque de grande dimension avec tous les caractères et les symboles des temples païens de cette époque. Elle fut brûlée en 451, puisque, selon Grégoire de Tours, l'église de Saint-Étienne échappa seule miraculeusement à un incendie; relevée ensuite par la piété des évêques de Metz, elle fut assignée, vers le VIIIe siècle, par saint Chrodégand, au chapitre que cet insigne prélat venait d'instituer dans sa cathédrale. En 1150, le pape Eugène III, en allant du concile de Trèves à celui de Reims, vint la consacrer, assisté de dix-huit cardinaux et d'un grand nombre d'évêques.

Au XIIIe siècle, ce sanctuaire fut réuni à la cathédrale, tout en en restant distinct. Dans les siècles suivants, la dévotion à Marie y amena des empereurs, des princes et de nombreuses populations; elle porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Dans la même cathédrale, Notre-Dame-la-Tierce était célèbre dès les temps les plus reculés par de nombreux et éclatants miracles. 1793 la dépouilla de tous ses ornements et ex-voto, sans qu'elle cessât d'être chère aux populations.

L'histoire nous apprend que Tuotilon, le célèbre moine de Saint-Gall, dont nous avons parlé à propos de l'Assomption, fit à Metz un tableau de la sainte Vierge qui mérita d'être rappelé dans son épitaphe[1].

VERDUN.

La ville de Verdun aurait possédé une des plus anciennes figures de la sainte Vierge, s'il est vrai que saint Pulchronius, à la fin du v[e] siècle, avait ordonné cette peinture à l'entrée de l'église.

NOTRE-DAME-DE-SAINT-THIÉBAULT.

Outre les nombreuses églises que l'amour de la sainte Vierge éleva dans la ville de Metz, on compte neuf communautés religieuses[2]. La première est due à une illustre vierge de Metz, sainte Glossinde, morte en 610, et fut fondée hors la ville. Le corps de la sainte y resta deux siècles, puis fut transporté dans l'église qu'elle-même avait fait bâtir dans la ville, en l'honneur de la sainte Vierge, et l'église qui avait primitivement conservé ce corps, fut cédée en 1159 à quelques clercs de Metz par l'abbaye de Sainte-Glossinde; ainsi se forma la célèbre collégiale qui prit le nom de Notre-Dame-de-Saint-Thiébault.

NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

A peu de distance des portes de Metz, Étienne de Bar fonda en 1124 le prieuré de Notre-Dame-des-Champs en faveur de deux bénédictins de Chézy-sur-Marne, qui apportaient avec eux une image célèbre de la sainte Vierge. Parmi les reliques qu'on y vénérait, on remarquait celles de saint Pierre, de saint Paul, de saint Étienne, de saint Laurent, et une larme de Jésus-Christ : c'était un rendez-vous de processions solennelles. En 1175, les bourgeois y érigèrent un magnifique autel avec les biens confisqués à des coupables. Parmi les bienfaiteurs des églises de Marie, dans les âges suivants, l'histoire a retenu le nom de Bertrand le Hungre, père de quatorze enfants, et qui faisait servir ses immenses richesses à développer ce culte béni. Il est mort dans un âge très-avancé, en 1397[1]. La ville de Metz était comme pleine des sanctuaires de Marie; mais la guerre, la guerre avec toutes ses rigueurs, vint souvent ravager ces sanctuaires, dont cependant quelques-uns, à certaines époques, furent miraculeusement conservés[2]. On comptait, dans l'arrondissement de Metz, vingt et une églises paroissiales et cinq sanctuaires en son honneur. Dans l'arrondissement de Briey, vingt églises paroissiales et quatre sanctuaires, dans l'arrondissement de Sarreguemines, vingt et une églises et deux sanctuaires étaient en même temps des lieux de pèlerinages.

NOTRE-DAME-DE-FAULT.

Notre-Dame-de-Fault, fondée vers 1226, au milieu de la forêt de Rémilly, par un religieux de l'abbaye de Saint-Arnault, qui s'était retiré dans cette solitude, devint un des pèlerinages les plus fréquentés de la contrée.

DIOCÈSE DE MONTAUBAN.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

Notre-Dame-de-Liesse était honorée dans l'église des Capucins de Castelsarrasin. C'était une statue de marbre de la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus entre ses bras. Par un acte de la

1. Rohrbacher, V, 408.
2. Hamon, VI, 126.

1. Hamon, VI, 133.
2. *Id.*, IV, 142.

septième année du règne de Lothaire I[er], c'est-à-dire en 847, un seigneur donna aux bénédictins de Moissac, pour y bâtir un monastère, un emplacement désigné dans l'acte sous le nom de *Castrum Cerrucium prope Garumnam.* Les religieux ayant placé dans leur église une statue de la sainte Vierge, la dévotion des peuples se porta vers ce sanctuaire.

Sur le portail de l'église de Moissac sur le Tarn, appartenant aux bénédictins, on voit une Vierge du XII[e] siècle, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. (Pl. CXVIII.)

NOTRE-DAME-DE-LIVRON.

Depuis le onzième siècle, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Livron [1] est fréquenté par les populations laborieuses et fidèles des contrées qui l'entourent, et tous les ans, principalement à la Pentecôte et à la retraite de septembre, des pèlerins de tout âge et de toute condition y viennent, avec confiance, porter leurs vœux et leurs prières. Situé à l'extrémité orientale du Quercy, sur les frontières du Rouergue, et sous les murs de Caylus, ce pèlerinage tient une place importante dans l'histoire du pays et on peut dire qu'il est sa meilleure gloire. Plusieurs fois séculaire, caché comme un nid d'oiseau dans les rochers, éloigné des populations et des voies ferrées, il conserve encore sa physionomie antique. Les pèlerins y arrivent comme autrefois, avec les pieds poudreux et après les fatigues d'une longue route; ils ont gardé ces habitudes simples et austères qui caractérisent une population vigoureuse.

Lorsque, en sortant de Caylus, le voyageur prend la route de Cahors, il suit le flanc d'une montagne chargée de vignes et, après un quart d'heure de marche, il aperçoit, à sa gauche, une petite et étroite vallée, dont l'aspect, pendant la belle saison, est magnifique. C'est au fond de cette vallée qu'on trouve la chapelle de Notre-Dame-de-Livron, abritée de trois côtés par d'énormes rochers, dont la couleur et la masse rappellent les sites les plus pittoresques du Quercy.

1. *Pèlerinage de Notre-Dame-de-Livron*, par le révérend père Carles. Toulouse, 1873, in-18.

Quelle est l'origine de cette chapelle et du pèlerinage? Voici ce qu'une tradition constante et bien connue dans le pays nous apprend à ce sujet :

Au temps des croisades, une grande calamité affligeait la contrée; un monstre, d'une grandeur et d'une férocité extraordinaires, y faisait d'affreux ravages. La retraite de cette bête hideuse, dont la forme allongée et les écailles lui avaient fait donner le nom de dragon, était une caverne, qui s'ouvre dans la petite vallée dont nous venons de parler; c'est de là que, chaque jour, elle sortait pour aller chercher quelques victimes. Il fallait délivrer la contrée de ce monstre; mais personne ne voulait tenter une telle entreprise; les habitants n'osaient plus sortir de Caylus, ou des villages environnants, et la terreur publique ne faisait qu'augmenter.

La délivrance cependant était prochaine. Un chevalier de Lagardelle, de l'ordre des Templiers, et issu d'une des familles les plus anciennes de Caylus, prit la résolution héroïque de périr ou de mettre à mort cette bête malfaisante. Il se prépare de son mieux, aiguise ses armes, dresse son cheval de guerre et s'entoure de toutes les précautions que la sagesse peut lui inspirer. Tout est prêt, et le jour est fixé pour l'attaque. Mais, avant d'affronter le danger, il convoque à l'église, tous les habitants de Caylus. Ils se mettent à genoux devant l'autel de Notre-Dame; ils demandent à la vierge Marie sa protection pour le chevalier qui se dévoue avec tant de générosité, et ils font vœu, s'il triomphe du dragon, d'élever une chapelle en mémoire de cette délivrance. Cela fait, le chevalier s'arme de pied en cap, monte son coursier et va à la recherche du dragon. En le voyant partir, le peuple verse des larmes et redouble ses prières. Mais lui, plein de confiance, s'écrie : « Ayez bon courage, la vierge Marie me protégera. » Il arrive bientôt à l'entrée de la vallée; la bête n'était pas encore sortie de son repaire; mais au

bruit qu'elle entend, elle s'élance furieuse. Le chevalier, s'étant signé et recommandé à Notre-Dame, se précipite sur le monstre et lui fait sentir vivement la pointe de ses armes; une lutte horrible s'engage et elle reste quelque temps indécise. Plusieurs fois atteint et blessé par le dragon, le chevalier se relève toujours; protégé par sa cuirasse et ses autres armes défensives, il lui porte des coups terribles enfin, il est assez heureux pour lui plonger, à plusieurs reprises, son épée dans les entrailles. L'horrible animal ne peut plus se défendre; il se sent épuisé par la perte de son sang, qui sort à flot de ses larges blessures, et il tombe demi-mort à ses pieds. Bientôt la victoire est complète : le dragon a rendu son dernier souffle.

L'emplacement de la chapelle de Notre-Dame était naturellement marqué à l'endroit où le dragon avait été tué; mais quelques personnes, réputées habiles, trouvèrent que le fond de la vallée était un peu reculé ou malsain, et on se décida à la bâtir sur un rocher voisin, qui la domine. On commença donc la construction, et les premières fondations furent posées sur la hauteur; mais quel ne fut pas l'étonnement des ouvriers, lorsque le lendemain ils s'aperçurent que ces fondations avaient été portées dans la vallée et qu'elles étaient parfaitement disposées, à l'endroit même où le dragon avait succombé. On crut d'abord que c'était l'œuvre cachée de quelques personnes et l'on recommença de fonder sur la hauteur; mais cette tentative, plusieurs fois répétée, n'eut jamais plus de succès et, le lendemain, les nouvelles fondations étaient venues s'ajouter merveilleusement aux premières dans le bas-fond. La tradition nous apprend que les anges, sous les ordres de Notre-Dame, descendaient les pierres pendant la nuit, à l'endroit désigné par elle, et qu'ils posèrent eux-mêmes les assises de la chapelle. En outre, sous leur pioche, à l'endroit de l'autel, jaillit la belle fontaine qui coule aux pieds du mur de l'église et dont les eaux sont toujours salutaires aux pèlerins. On donna à la petite chapelle le nom de Notre-Dame-de-Livron ou de la Délivrance, et la route, où les anges montaient et descendaient, fut appelée le chemin des Anges, nom qu'il garde toujours.

Une bulle du pape Alexandre III, de l'année 1165, nous apprend que le sanctuairede Notre-Dame-de-Livron était, au XIIe siècle, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Antonin. Cette chapelle primitive, qui devait avoir le caractère roman des églises de cette époque, n'eut pas une longue durée; elle fut ruinée ou démolie par les Albigeois au commencement du siècle suivant. Ces hérétiques ne se contentaient pas de troubler la société par leurs doctrines monstrueuses, ils pillaient et dévastaient les églises; il fallut les combattre par les armes. Simon de Montfort, qui était à la tête des catholiques, les chassa plusieurs fois de Caylus; mais ils n'en firent pas moins de grands dégâts, et ils exercèrent particulièrement leur fureur contre le sanctuaire de Livron.

Les ruines qu'ils firent étaient si grandes, qu'on fut obligé de reconstruire la chapelle. En 1302, un seigneur de Milhars fit bâtir le nouveau monument; une inscription lapidaire, attestant cette seconde fondation, se voit encore à l'entrée de l'église, au-dessus d'un bénitier ogival, bien conservé, qui doit être lui-même contemporain de l'inscription. Elle est en langue romane ou patois du pays, en voici la traduction :

L'an du Seigneur
1302
Guillaume de Milhars
fit bâtir cette chapelle en l'honneur
de Dieu
et de Notre-Dame Sainte-Marie
Ainsi-soit-il. +

La reine Blanche, mère de saint Louis, et Louis XIII y vinrent eux-mêmes et dotèrent le sanctuaire de pieuses fondations qu'on acquittait encore en 1789. Après la Révolution, la vénération des peuples pour Notre-Dame-de-Livron se réveilla tout aussi fervente que dans les siècles passés [1].

1. Hamon, III, 325.

NOTRE-DAME-DE-LAPEYROUSE.

Parmi les sanctuaires du diocèse, on remarque Notre-Dame-de-Lapeyrouse, correspondant au mot français la pierreuse, ou pierre rouge, nom donné à la Vierge de cet endroit, parce qu'elle est située sur une éminence pierreuse, ou parce que, selon une tradition locale, elle remplace une pierre sacrée des druides qu'on croit exister encore sous l'autel de la mère de Dieu [1].

NOTRE-DAME-DE-L'ORME.

Notre-Dame-de-l'Orme dut son origine à une petite statue de la sainte Vierge, trouvée dans le tronc d'un ormeau et que fit connaître, d'après les uns, la persistance d'une génisse à frapper de ses cornes le tronc de l'arbre, ou, d'après les autres, une vive lumière qui resplendissait autour. A en croire la légende, la statue transportée à l'église est revenue à son ormeau. On lui éleva aussitôt un sanctuaire spécial dans ce lieu [2].

NOTRE-DAME-D'ALEM.

L'origine de ce sanctuaire se perd dans la nuit des temps. L'état des lieux, même aujourd'hui, fait supposer, aux antiquaires qu'à la place qu'occupe l'église moderne dut exister un retranchement militaire, datant de l'occupation romaine. Ce petit camp, placé à l'extrémité de Narbonne, aurait défendu le passage étroit de l'ancienne voie qui conduisait de Toulouse à Agen, et aurait formé comme les premières défenses du vaste plateau dont Castelsarrasin était ou devint le centre.

Le premier titre pouvant attester historiquement l'existence de Notre-Dame-d'Alem, est l'acte de concession faite par Raymond VI, comte de Toulouse, à l'abbaye de Moissac, des dîmes qui devaient appartenir à ce puissant seigneur sur ses fiefs entre Marie-d'Alem (Aelim) et le Tarn. Mais il est probable que déjà, en 1210, date de cette concession, l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem avait pris possession des lieux dont nous parlons, et nous croyons que ces chevaliers doivent être considérés comme les véritables fondateurs de l'ancienne église de Sainte-Marie-d'Alem. Un acte de 1319, collationné sur l'original et conservé dans la Bibliothèque nationale, constate que la Commanderie de Saint-Jean-de-Castelsarrasin, établie dans cette ville depuis le XIIe siècle, comprenait dans ses possessions la chapelle de Sainte-Marie-d'Alem, sous l'autorité du recteur de l'église Saint-Jean.

Le connétable de Sancerre, dans un engagement avec les Anglais, en 1366, invoqua Notre-Dame-d'Alem, en se faisant un rempart de ses murailles, et il fut vainqueur [1].

1. Hamon, III, 331.
2. *Id.*, 333.

1. *La Chapelle de Notre-Dame-d'Alem*, par M. Louis Taupiac. Montauban, 1873.

DIOCÈSE DE MONTPELLIER.

NOTRE-DAME-DU-SUC

Au canton de Ganges, paroisse de Brissac, un pèlerinage célèbre s'était formé en l'honneur de Notre-Dame-du-Suc (mot languedocien qui signifie tertre ou colline). Plusieurs dolmens au nord et au sud, et au sommet un lac appelé la *Signora*, font penser qu'il y avait là une résidence de druidesses, dont les hideuses cérémonies furent remplacées par le culte de la Vierge immaculée.

La statue miraculeuse en albâtre fut, dit-on, découverte par un berger au milieu des buis qui couvraient la roche; on put sauver des mains des vandales de 1793 la statue qu'on y vénère encore, et aux pieds de laquelle les pèlerinages et processions ont recommencé.

NOTRE-DAME-DE-GRACE (LODÈVE).

Notre-Dame-de-Grâce, à Lodève, élevée au IVe siècle par saint Flour, premier évêque de Lodève, fut l'occasion de pèlerinages et de miracles. Les annales de Lodève mentionnent dès 996 Notre-Dame-de-Grâce comme un lieu de pèlerinage très-fréquenté[1].

NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS.

Le caractère antique d'une partie de l'église de Thau, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, accuse le Ve ou VIe siècle. Les murs, construits sans ciment, n'ont d'autres ornements que quelques médaillons carrés; les chroniqueurs racontent que cette chapelle fut cédée par Charlemagne aux évêques d'Agde, en 787.

NOTRE-DAME-DE-GRACE (AGDE).

En 456, saint Sever, après avoir distribué une partie de son immense fortune en Syrie, son pays natal, se jette sur un esquif et aborde au port d'Agde. Il met aux pieds de l'évêque le reste de ses richesses, et aide ainsi à relever la ville d'Agde, qui venait d'être dévastée par les Alains. Il se bâtit alors, à deux kilomètres de la ville, une petite cabane avec des joncs et, à côté, un modeste oratoire qu'il dédie à Marie. C'était Notre-Dame-de-Grâce, qui devint, en 780, la propriété de la célèbre abbaye de Saint-Thibery.

En 1187, Aton, vicomte de Béziers, Nîmes et Agde, vint s'y consacrer lui-même avec tous ses biens. Les processions s'y multiplièrent à tel point, qu'en 1612 on y vit arriver en quelques jours jusqu'à cent soixante-douze processions et plus de cinquante mille personnes. 1793 vit la statue de la sainte Vierge soumise à d'horribles profanations, et la punition exemplaire de tous les profanateurs. L'un d'eux, qui avait osé porter son couteau sur les yeux de la sainte Vierge, fut frappé de cécité, et toute la ville d'Agde l'a vu promener de rue en rue la peine de son sacrilége[1].

1. Hamon, VII, 75.

NOTRE-DAME-DE-NAZARETH.

Notre-Dame-de-Nazareth, au canton de Saint-Chinian, remplace un ancien temple de druides, sur une haute montagne où l'on voit encore un dolmen[2].

NOTRE-DAME-DES-TABLES.

Au VIIIe siècle, des populations entières, fuyant de Maguelone ou d'Espagne le flot des Sarrasins, s'établirent entre deux villages, dont l'un occupait le quartier de Saint-Firmin et l'autre se trouvait du côté de la citadelle. Ils élevèrent d'abord une petite chapelle en l'honneur de Marie, sur les ruines du temple de Vesta. Tel est le commencement du sanctuaire qui devint plus tard si célèbre par sa statue.

Vers 817, Ricuin, premier évêque de Maguelone, le consacra sous le titre de Marie. Les tables nombreuses des marchands qui environnaient ce sanctuaire lui firent donner le nom de Notre-Dame-des-Tables.

En 878, la gloire de l'église remplit le pays, le bruit des miracles notoires de Montpellier retentit jusqu'en Allemagne. Ces prodiges et les pèlerinages de peuples nombreux et des grands de la terre ajoutèrent à l'éclat de ce sanctuaire[3].

Notre-Dame-des-Tables a été, on le voit, le berceau de la ville de Montpellier. La fête des miracles date du commencement du XIIIe siècle ou de la fin du XIIe. C'est à l'année 1189 que sont rapportés, par la légende du propre diocésain, les grands prodiges opérés par la Vierge de Montpellier. La statue miraculeuse, occasion de tant de prodiges, est faite d'un bois noirâtre; elle est debout et soutient l'enfant Jésus sur son

1. *Rosier de Marie*, II, 216.
2. Hamon, VII, 87.
3. *Id.*, 32. Voy. Vinas : N. D. des Tables, 1857.

bras. Pour empêcher le temps de la corrompre, on l'exposa à un autre danger en l'enfermant dans une statue d'argent de même forme, mais de grandeur naturelle. La Vierge vénérée y fut longtemps cachée à tous les yeux; les calvinistes la volèrent et on ne l'a plus revue[1].

Cette église possédait de riches reliques : un bras de sainte Madeleine, la tête de saint Marcel et celle d'un des saints Innocents. Montpellier, pour témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame-des-Tables, à laquelle elle devait une grande partie de sa prospérité, plaça son image dans ses armes.

On ne peut se faire idée des dévastations et de la rage des huguenots jusqu'à l'édit de Nantes. Il faut en lire le récit dans l'abbé Hamon; mais le zèle des catholiques parvint, après tant de désastres, à relever Notre-Dame-des-Tables, qui fut définitivement renversée et anéantie en 1793[2].

ANIANE.

Un saint Benoît, autre que le fondateur de l'ordre si célèbre, éleva un petit ermitage sur un ruisseau nommé Aniane, puis un monastère, enfin un second, pour renfermer le nombre toujours croissant de ses disciples. Il dédia à la sainte Vierge, en 782, l'église accompagnée d'un cloître[3].

NOTRE-DAME-D'ALEYRAC.

Dans le canton de Claret, les ruines de Notre-Dame-d'Aleyrac paraissent appartenir au IXe ou Xe siècle[4].

NOTRE-DAME-DE-ROUBIGNAC.

Notre-Dame-de-Roubignac remonte au moins au Xe siècle; ravagée par la Révolution elle fut bénie et rendue au culte en 1851[5].

1. Champagnac.
2. Hamon, VII, 32.
3. De Sivry et Champagnac, I,
4. Hamon, VII, 69.
5. *Id.*, 70.

NOTRE-DAME-LA-NOIRE.

Notre-Dame-la-Noire, à l'entrée du village de Saint-Guiraud, est mentionnée en 996, et formait un but de pèlerinage[1].

NOTRE-DAME-DU-PALAIS.

Notre-Dame-du-Palais, fondée au XIIe siècle par Guilhem VI, dans son propre château, était un des sanctuaires le plus riches en reliques. On y trouvait un des fragments de la vraie croix, une sainte épine, etc. Cette chapelle n'existe plus[2].

VALMAGNE.

Valmagne, célèbre abbaye, autrefois but d'un pèlerinage à Notre-Dame, sous le titre de Sainte-Marie-de-Valmagne, à sept lieues de Montpellier, fut fondée en 1138 et reçut beaucoup de donations. Guilhem de Montpellier, entre autres, lègue dans son testament 500 sols melgoriens pour achever le dortoir du monastère. (Le marc d'argent valant alors 50 sols melgoriens, c'est 100 marcs à 50 francs environ, soit 5,000 francs.)

DIOCÈSE DE MOULINS.

CATHEDRALE.

Ce diocèse possède peu de monuments. Dans le principe, la cathédrale n'était qu'une petite chapelle élevée au XIe ou XIIe siècle. On y vénère une vierge noire, qu'on dit apportée d'Orient à l'époque des croisades[3]; la statue assise a $0^{m},50$ de hauteur, d'une main elle tient l'enfant Jésus, de l'autre les débris d'un lis; une longue

1. Hamon, VII, 77.
2. *Id.*, 60.
3. *Id.*, V, 499.

chasuble la revêt, un voile couvre son front. Son visage est noir et ses traits allongés, ses lèvres épaisses, son nez long, ses joues amaigries, ses yeux fortement indiqués. L'Enfant offre les mêmes traits du visage, il bénit des deux premiers doigts de la main droite et tient de la gauche un livre sur sa poitrine. (Pl. CXXVII.)

Hormis le visage de la Vierge et celui de l'Enfant, et la main droite de celui-ci, toute la statue est recouverte d'un linge préparé pour recevoir la peinture d'après les procédés indiqués par le moine Théophile. Cette couche en recouvre peut-être d'antérieures, car les formes de la statue sont en grande partie dissimulées. Une peinture à l'huile et à la résine la décore. Le siége de la Vierge a cinq côtés de deux étages, chaque étage est couronné d'arceaux affectant la forme cintrée. Une inscription les sépare ; on n'a pu déchiffrer que ces mots : *Ecce novum signum... concepit... Virgo.*

Le siége a paru d'une structure plus récente ; il aura été mis à la place d'un autre vermoulu. On voit les traces de cette adjonction du XIII[e] siècle qui prouve que la statue était déjà vieille alors. Il faut donc la reculer à une époque antérieure, ce que confirment les traits byzantins de son visage, les détails de ses vêtements et sa pose[1]. Nous devons à l'insigne bonté de Monseigneur de Brézé d'en avoir une photographie.

La deuxième statue de la sainte Vierge, qu'on vénère à Moulins, est Notre-Dame-de-la-Délivrance, en pierre, de grandeur moyenne, devant laquelle des lumières brûlent nuit et jour, à l'angle de la maison où elle est placée.

Une troisième statue, favorisée de miracles comme les deux autres, se ~~voit~~ voyait au couvent des Augustins[2]. [On ne dit pas de quelle époq. elle était.]

NOTRE-DAME-DE-CHAPPES.

Notre-Dame-de-Chappes, vierge du commencement du XII[e] siècle, tient sur ses genoux le divin Enfant, qui semble près de lui échapper pour se donner aux assistants. Tout dans son style dénote le type roman ; une foule de prodiges dûment constatés répandent dans tout le pays une confiance immense en Notre-Dame-de-Chappes, à laquelle on suppose une origine miraculeuse[1]. (Pl. CXXVII.)

1. *Bulletin monumental*, Durand.
2. Hamon, V, 499.

DIOCÈSE DE MOUTIERS.

CATHÉDRALE.

Le diocèse de Moutiers, en Tarentaise, reçut la foi vers l'an 420, d'un moine de Lérins envoyé par saint Honorat pour évangéliser cette province. Ce moine, premier évêque de Tarentaise, connu sous le nom de Jacques, eut pour successeur saint Marcel, qui transféra le siége épiscopal à Moutiers et fit consacrer la cathédrale en 516. Charlemagne, en 810, la comprit parmi les vingt et une métropoles auxquelles il faisait des legs. Ses pèlerinages, offrandes, miracles, l'ont entourée de célébrité[2].

NOTRE-DAME-DE-BEAUFORT.

Notre-Dame-de-Beaufort ou des Châteaux fut bâtie en 940, à la suite d'un vœu ; ce sanctuaire se trouve dans l'intérieur du château, réuni en 1614 au couvent des dominicains d'Annecy[3].

NOTRE-DAME-DE-BRIANÇON.

Le même motif fit élever, au X[e] siècle, Notre-Dame-de-Briançon, en reconnaissance d'une victoire remportée sur les Sarrasins[4].

---

1. Hamon, V, 509.
2. *Id.*, VII, 547.
3. *Id.*, 549.
4. *Id.*, 550.

DIOCÈSE DE NANCY.

CATHÉDRALE.

Saint Mansuet, premier apôtre et premier évêque du pays, bâtit à Toul la première cathédrale de la contrée, en l'honneur de Marie. Des statues de la Vierge remplacèrent, de toutes parts, les idoles que le paganisme avait dressées tantôt sur un massif en pierre, tantôt dans le creux d'un chêne séculaire. Des oratoires s'élevèrent, peu à peu, pour protéger ces saintes images et se convertirent en prieurés de Notre-Dame, en églises paroissiales, ou en lieux de pèlerinages.

Le vent d'impiété a soufflé sur tous ces sanctuaires et semblait ne devoir en laisser aucune trace; malgré toutes ces ruines, le diocèse de Nancy compte encore 83 églises sous le patronage de la sainte Vierge, sans comprendre les maisons religieuses ou oratoires particuliers qui lui sont tous dédiés. Avant 93, dans la partie du diocèse de Toul qui forme aujourd'hui le diocèse de Nancy, il y avait 28 confréries de l'Immaculée-Conception, 30 du Rosaire, 5 du Scapulaire, 8 de Notre-Dame, 5 de Notre-Dame des agonisants ou de la Compassion, 4 de Notre-Dame du suffrage ou des âmes du Purgatoire. Aujourd'hui, presque toutes les paroisses ont des Congrégations de la sainte Vierge.

SAINTE-MARIE-DU-MONT.

A Pont-à-Mousson, Sainte-Marie-du-Mont, bâtie ainsi que l'abbaye contiguë dans le cours du xe siècle, par l'évêque Gozlin, reçut au xiie des indulgences et plusieurs biens importants, entre autres le village de Bouxières et ses dépendances [1].

1. Hamon, VI, 37.

NOTRE-DAME-DE-SION.

Notre-Dame-de-Sion, à Vaudemont, fut bâtie à la fin du xe siècle par saint Gérard, évêque de Toul. En 1383, Ferry, fils puîné du duc Jean Ier, institua en l'honneur de Notre-Dame-de-Sion un ordre de chevalerie où les plus grands seigneurs et les dames les plus distinguées du pays pouvaient seuls être admis. Cette chapelle, relevée après les mauvais jours de 93, est encore le but de nombreux pèlerinages et le témoin de bien des miracles. Elle est actuellement confiée aux oblats de Marie [1]. La statue paraît dater du xive siècle.

LA VIERGE AU PIED D'ARGENT (TOUL).

Voici l'origine et la légende de la Vierge au pied d'argent, dans la cathédrale de Toul. Dès l'an 981 cette cathédrale possédait plusieurs autels de la mère de Dieu; en 1274, une statue de Marie avança son pied, et une voix sortant de la bouche avertit les citoyens que l'ennemi s'avançait pour surprendre la ville; ce fut alors qu'on chaussa le pied d'un sabot d'argent et qu'on lui mit sur la tête une couronne de diamants et à la main un sceptre d'or [2]. Ce miracle nous est confirmé par un ancien manuscrit dans les termes suivants : « L'an 1274, en la vigile de Saint-Mathieu, vers l'heure des matines, sous l'épiscopat de Conrad Probus, 55e évêque de Toul, la ville fut inopinément attaquée par les soldats de Thomas, princier de Verdun et comte de Blâmont. La troupe ennemie allait passer le fossé sur des radeaux, à l'insu des bourgeois plongés dans le sommeil, lorsque la sainte Vierge révéla le danger à une sainte femme qui priait à son autel : et, comme preuve, la statue avança le pied. La milice ayant été aussitôt avertie repoussa vigoureusement les assaillants : le princier de Verdun eut la cuisse percée d'une

1. Hamon, VI, 42.
2. *Id.*, 52.

flèche et resta prisonnier dans la ville [1]. »

M. l'abbé Éloy, vicaire de la cathédrale, auquel nous devons communication de cette pièce, veut bien y ajouter ces données historiques :

« La délivrance de la ville de Toul, au moment de l'assaut nocturne qu'allait lui livrer le princier de Verdun, a toujours été considérée comme une grâce miraculeuse de la très-sainte Vierge. Cette croyance de la cité tout entière a été consignée et conservée dans les registres capitulaires de la cathédrale et dans ceux de la municipalité, où se trouvent encore les procès-verbaux qu'en firent dresser les autorités compétentes. Elle a été proclamée par l'offrande d'un sabot d'argent dont la statue miraculeuse fut chaussée ; par le surnom de Notre-Dame au pied d'argent dont elle a été saluée et qu'elle a conservé jusqu'à nos jours ; enfin par l'élévation de la magnifique chapelle de l'abside que l'on admire encore, et par celle d'une autre chapelle dont la reconstruction du transept méridional a nécessité l'enlèvement.

« Le miracle de Notre-Dame au pied d'argent devint, en 1659, moyennant une permission donnée par le chapitre, le sujet d'un tableau que peignit Alliot, abbé de Moyenmoutier. On dit que ce tableau est celui qui se voit encore dans la cathédrale de Toul. Il représente, à gauche, sur un premier plan, la sainte Vierge assise sur un autel d'architecture ogivale et avançant le pied ; au milieu, sur un plan moyen, se trouve une femme qui court avertir le guet; à droite, sur un plan plus éloigné, on aperçoit l'ensemble de la forteresse ; les bourgeois sont au haut des murailles, l'arme au poing, repoussant avec vigueur les soldats ennemis. »

Notre jeune ami, M. Franz Becquet, qui a bien voulu se faire notre intermédiaire auprès de M. le vicaire de la cathédrale, nous transmet encore les renseignements suivants sur le tableau qui porte cette inscription :

« A l'honneur de Dieu et de la glorieuse vierge Marie et commémoration du miracle fait en son image jadis icy parlé, de laquelle un de ses pieds fut fait d'argent en l'an mil deux cent quatre-vingt-quatre, duquelle en la vigile Sainct-Mathieu fut la cité de Toul délivrée de la surprince et entrée des ennemis et iceux repoussez par l'avertissement d'une femme priant devant icelle image. Vinge sur l'heure de minuit et admonestrée divinement de ce faire, et pour thesmoignage et en signe de créance ladite image avança le pied dont luy est donné le nom de la Notre-Dame du pied d'argent. »

« La description faite par M. l'abbé Éloy de ce tableau est exacte. La sainte Vierge est assise, ce qui donnerait à penser que la statue authentique et qui n'existe plus aurait eu cette attitude. D'après le tableau, la statue n'est pas dans une église et paraît placée isolément, comme on voit encore aujourd'hui quelquefois des croix, des Vierges, soit à l'embranchement des chemins, soit à l'entrée des villes.

« On n'a pu me citer d'auteurs anciens parlant de cette Vierge. J'ai consulté à la bibliothèque l'histoire des évêques de Toul, par le père Benoît, capucin; il n'en dit rien. Dom Calmet n'en parle pas non plus. »

M. l'abbé Guillaume, chapelain de la chapelle ronde, à Nancy, archéologue distingué, a fait un ouvrage sur les antiquités de la Lorraine. L'histoire de la Vierge au pied d'argent y est consignée.

NOTRE-DAME-DES-AVIOTS.

Au canton de Bayon, Notre-Dame-des-Aviots, ou des rendus à la vie, s'appelait ainsi, du nombre des enfants mort-nés dont on avait obtenu dans cette chapelle le retour à la vie pour qu'ils reçussent le baptême; elle est mentionnée dans une charte de Pibon, évêque de

1. C'est la traduction d'une pièce très-ancienne reportée au registre de 1625 des actes capitulaires de la cathédrale.

Toul, de 1070 à 1107. Le sanctuaire a été détruit en 93 et la statue transférée à l'église paroissiale de Barbouville[1].

NOTRE-DAME-DE-PRENY.

Une charte de 1115 mentionne Notre-Dame-de-Preny, où deux statues de la Vierge étaient l'objet de la vénération publique ; on y a constaté des miracles récents[2].

DIOCÈSE DE NANTES.

CATHÉDRALE.

S'il faut en croire un ancien bréviaire de Nantes, saint Clair, qui fut le premier évêque de ce diocèse, bâtit la cathédrale sous le vocable de la Vierge. En 938, les Normands avaient tout rasé, lorsqu'un jeune héros réunit en un corps d'armée un certain nombre de Bretons. Il court au-devant de l'ennemi dont le nombre et les forces sont augmentées par l'habitude de vaincre, mais il est forcé de reculer jusqu'au sommet du coteau de la Hautière, où il avait placé son camp. Là, dévoré par la soif, il prie la sainte Vierge; une source s'ouvre, désaltère son armée qui, retrouvant un courage surhumain, retourne à l'ennemi, en fait un grand carnage et l'oblige à remonter sur ses vaisseaux. Pour remercier la sainte Vierge, il lui élève un beau sanctuaire et emploie tous ses soins à faire sortir Nantes de ses ruines.

Reconstruite au XVe siècle, la collégiale de Notre-Dame fut environnée de toutes les gloires jusqu'au XVIIIe siècle, dont le mauvais goût altéra sa beauté, et à 1792 où l'impiété révolutionnaire renversa sa flèche, abattit ses murs et fit passer une rue au milieu de son transept.

1. Hamon, VI, 55.
2. *Id.*, 38.

NOTRE-DAME-DE-FROEZAI ET NOTRE-DAME-DE-BLANCHE-COURONNE.

Près de l'embouchure de la Loire était, d'un côté, l'antique monastère de Froezai dont sa fondation est attribuée à saint Front, évêque de Perigneaux, et de l'autre côté, Notre-Dame-de-Blanche-Couronne, abbaye bénédictine, qui remontait au moins à l'an 969.

L'HOSPICE DE MARIE.

A peu de distance de Notre-Dame s'élevait, au XIe siècle, un autre sanctuaire de la sainte Vierge, l'Hospice de Marie.

NOTRE-DAME-DE-LA-MISÉRICORDE.

En 1026, on bâtit sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, sur la colline du Martroy, un sanctuaire, pour remercier la sainte Vierge d'avoir délivré le pays d'un dragon qui le ravageait. La tradition qui constate ce fait ne paraît pas ancienne et serait née d'une fausse interprétation donnée à des peintures représentant des scènes de l'Apocalypse[1]. 93 renversa l'édifice qui attirait toutes les sympathies des âmes religieuses. Une pieuse jeune fille cacha la statue vénérée et, après la Révolution, la remit à l'église paroissiale de Saint-Similien, où elle attire comme autrefois de nombreux pèlerins. Cette statue est malheureusement moderne. Voici ce que nous a répondu, à son sujet, M. l'abbé Laborde, curé de Saint-Similien : « La chapelle, construite sur la paroisse Saint-Similien en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, n'existe plus depuis la grande révolution, et la statue qu'on est parvenu à sauver à cette époque n'a rien absolument de remarquable. C'est une petite figure de la sainte Vierge, de bois doré, haute de 30 à 40 cent. — Elle est couronnée et porte l'Enfant sur le bras gauche ; elle doit dater du XVIIe siècle. »

1. Durand.

Tels étaient les plus remarquables sanctuaires que la ville de Nantes avait élevés à Marie, jusqu'au XIII[e] siècle. Mais depuis cette époque (là comme partout) elle en éleva bien davantage. 93 les détruisit presque tous; et cependant Nantes eut le privilége de conserver, au milieu de la tempête, quelques oratoires secrets en l'honneur de Marie où l'on venait prier. Au rétablissement du culte on s'empressa de dresser autant ou plus d'autels que l'impiété n'en avait renversés.

DIVERS.

Voici encore quelques sanctuaires du diocèse élevés à la gloire de la sainte Vierge :

Le prieuré de Notre-Dame-de-Donges, fondé vers l'an 1067; en 1005, le prieuré de Notre-Dame-du-Cellier, sur les rochers de Mauves; Notre-Dame-de-la-Chaume, abbaye érigée en 1055, par Harscoët, baron de Retz; en 1149, Notre-Dame-des-Coëts, fondée par le comte Hoël près de Nantes, pour sa fille Odeline; Notre-Dame-de-Buzai en 1135; Notre-Dame-de-la-Meilleraie, ou du rayon de miel, fondée en 1132 par les seigneurs de Moisdon.

DIOCÈSE DE NEVERS.

NOTRE-DAME ET DIVERS.

Ce diocèse a été fondé au VI[e] siècle, et dès ce ce temps et dans les siècles suivants de nombreuses églises nous y apparaissent sous le patronage de la mère de Dieu.

En 600, saint Colomban construit une église sous le vocable de la Nativité et de Saint-Étienne; en 624, saint Babolin, l'église Notre-Dame. D'autres églises s'élèvent à la suite et montrent la dévotion des populations envers la sainte Vierge.

En 1388, Adam de Soissons, prieur des Jacobins, ayant laissé échapper dans la chaire de la cathédrale quelques propositions qui semblaient mettre en doute le dogme de l'Immaculée Conception, le peuple indigné, non content de la sentence de l'évêque, obtint que le prédicateur reçut une punition exemplaire[1].

A Cosnes, Notre-Dame-de-Saint-Gilles date du IX[e] siècle[2].

Dans le canton de Pougues, à Balleray, l'église est appelée Notre-Dame-de-la-Chapelle, sur des titres du XI[e] siècle[3].

NOTRE-DAME-DE-LA-FRASNAY.

L'église collégiale de Frasnay, qui datait du XI[e] siècle, ayant été détruite en 1793 et la statue égarée sous les décombres, il en était résulté un oubli complet de la sainte Vierge et des devoirs religieux, lorsqu'en 1848 le curé de Frasnay, ayant découvert cette antique statue qui représente Notre-Dame-de-Pitié, raviva le culte de la sainte Vierge à tel point que, dans tous ses paroissiens, il n'y en eut pas six qui manquaient au devoir pascal[4].

MYENNES

A Myennes, l'église a été fondée en 1136.

Dans le canton de la Charité-sur-Loire, l'antique et splendide monastère de Notre-Dame remonte à 1106.

DIOCÈSE DE NICE.

NOTRE-DAME-DE-LA-GRACE

Nice a eu, de toute antiquité, la mère de Dieu pour patronne titulaire.

L'antique cathédrale du château s'appelait Notre-Dame-de-la-Place; on comptait dans la

1. Hamon, V, 513.
2. *Id.*, 527.
3. *Id.*, 522.
4. *Id.*, 527.

ville seule dix autres églises ou chapelles de la Vierge.

NOTRE-DAME-DE-LAGHETTE.

Notre-Dame-de-Laghette, près Nice, s'élève sur la route d'Italie. Le sanctuaire et l'image sont modernes, mais le culte de la Vierge dans ce lieu se perd dans la nuit des temps. Une statuette de bois était exposée dans une petite et rustique chapelle abandonnée depuis longtemps. Au milieu du XVII[e] siècle, un personne de Monaco, souffrant d'une dangereuse infirmité, s'avisa de réclamer le secours de Notre-Dame-de-Laghette.

Sa guérison appela l'attention sur la statue, on la trouva environnée d'épines et dans un état déplorable. Un habitant de Nice en avait chez lui une autre, vénérée depuis longtemps dans la maison ; il la fit restaurer et on la mit dans une petite chapelle. De nouvelles grâces obtenues de la sainte Vierge y amenèrent les populations de Provence, de Gênes et du Piémont ; enfin on y construisit une église convenable, où le concours des pèlerins et les conversions augmentent tous les jours.

DIOCÈSE DE NIMES.

NOTRE-DAME-DU-POMMIER.

Les nombreux monuments élevés dans ce diocèse, en l'honneur de Marie, ont été mutilés par le fanatisme protestant, il en existe encore cependant de beaux restes [1].

Dans le canton de Beaucaire, la dévotion à la sainte Vierge remonte au V[e] siècle, quoiqu'elle n'eût pas encore d'églises sous ce vocable. D'après une tradition immémoriale, elle serait apparue à un berger sur le pommier d'un jardin, ordonnant de bâtir une église, et, pour preuve de la réalité de son apparition, elle laissa tomber sa pantoufle que l'on conserve encore religieusement dans une riche boîte au trésor de l'église ; c'est un cuir épais, sans couture, long de 0[m],20, terminé en pointe, mais un peu endommagé par les pieux fidèles qui en ont détaché quelques fragments pour les conserver comme reliques [1].

Notre-Dame-du-Pommier, bâtie au V[e] siècle en souvenir de cette apparition, brûlée en 730 par les Sarrasins, réédifiée en 856, pillée par les huguenots, fut enfin reconstruite en 1735, dans l'état actuel [2].

Une vierge citée par Mérimée, à Beaucaire, placée dans le mur de l'escalier d'une maison ayant appartenu au maire de la ville, provient de l'église de Notre-Dame. Les draperies sont mieux traitées que dans beaucoup de statues de ce temps [3]. La tête manque. Cette madone, y compris la cathédra, a 1[m],75 de hauteur et 0[m],85 de largeur à la base ; elle est assise sur une chaise épiscopale antique, de la plus savante combinaison architecturale. Sous ses pieds on lit l'inscription un peu difficile à déchiffrer à cause des abréviations :

IN GREMIO MATRIS RESIDET SAPIENTIA PATRIS.

Au point de vue plastique, les draperies, abstraction faite du style roman, sont un chef-d'œuvre d'élégance, d'entente harmonieuse des plis, de sobriété de ciseau, de naturel et de dignité de pose.

La robe de l'enfant Jésus est garnie d'ornements d'une médiocre saillie ; la manche droite de la Vierge ornée d'une légère broderie, ses souliers ont, sur le coup de pied, une raînure terminée par un nœud.

STATUE DU SÉMINAIRE.

En 887, on trouva une petite statue de la

1. Hamon, VII, 90.

1. Hamon, VII, 97.
2. *Id.*
3. *Bulletin monumental*, vol. XI, n° 2, p. 95, 1845. — Revoil III, LXI.

Vierge en pierre dure, au fond d'un buisson, dans une vallée déserte appelée Prime-Combe. Une chapelle y fut élevée, où la dévotion populaire vint se satisfaire jusqu'en 1793. Vendue alors, puis rachetée, elle fut donnée au séminaire qui y fit de grands embellissements[1].

Comme souvenir du IXe siècle, nous pouvons ajouter celui de l'église que Charlemagne bâtit sur le littoral de la Méditerranée, et dont il fit venir les colonnes de Nîmes.

NOTRE-DAME-DE-VAUVERT.

L'ancien pèlerinage de Notre-Dame-de-Vauvert, envahie par l'hérésie, n'existe plus que dans les souvenirs. Elle avait été concédée, en 807, à l'abbaye de Saint-Thibery[2].

NOTRE-DAME-DE-GRACE.

Notre-Dame-de-Grâce de Rochefort, sur une roche haute de 0m,80, longue de 1m,20, large de 0m,75, a, dit-on, été fondée par Charlemagne, en mémoire de ce que son père, Charles Martel, avait chassé les Sarrasins. Le temps et les hommes ayant détruit ce sanctuaire, on lui substitua une petite chapelle où l'on honorait une statue de la Vierge, connue, à cause de sa couleur, sous le nom de Sainte-Brune. On eut le bonheur de soustraire la statue aux ravages des calvinistes.

En 1631, reconstruite par un habitant de Rochefort, elle a été depuis le but de nombreux pèlerinages, le théâtre de beaucoup de miracles et l'objet d'abondantes libéralités spirituelles et temporelles. La plupart des hommes de 1793 qui la profanèrent furent punis d'une manière exemplaire et surnaturelle.

Nous citerons encore, d'après M. Révoil, qui nous la signale, la madone d'ivoire de Villeneuve-lès-Avignon.

1. Hamon, VII, 93.
2. *Id.*, 95.

LA SAINTE-BAUME.

Près de Rauquemaure, paroisse de Lirac, dans une grotte taillée dans le roc, vulgairement appelée la Sainte-Baume, se trouve de temps immémorial un sanctuaire consacré à Marie[1].

DIOCÈSE D'ORLÉANS.

NOTRE-DAME-DE-BETHLÉEM.

La ville de Ferrières est pleine des plus glorieux souvenirs; elle possède l'un des premiers sanctuaires qui est celui de Notre-Dame-de-Bethléem. Plusieurs historiens en font remonter l'origine aux temps apostoliques. Saint Savinien, disent-ils, avait élevé un petit oratoire à la mère de Dieu; c'était la nuit de Noël et on allait commencer le saint sacrifice, lorsque tout à coup une vive lumière remplit le lieu saint; la sainte Vierge apparaît, portant l'enfant Jésus dans ses bras; saint Joseph l'accompagne; des anges entonnent comme autrefois le *Gloria in excelsis*. Savinien, saisi d'un saint enthousiasme, s'écrie : « C'est vraiment ici Bethléem » ; et depuis lors jusqu'à nos jours ce nom est toujours resté au sanctuaire. Détruit par Attila en 434, Notre-Dame-de-Bethléem fut relevée de ses ruines et entra en 481 dans une ère nouvelle de prospérité. Clotilde, Clotaire II, Dagobert, Charlemagne, l'entouraient de leur protection.

L'église fut bien des fois reconstruite et bien des fois restaurée.

La Vierge noire, échappée aux dévastations des Anglais, aux profanations des protestants, à l'impiété des révolutionnaires, est placée maintenant dans la chapelle latérale, à gauche du sanctuaire; elle est debout, porte l'enfant Jésus sur le bras droit. M. Hamon en donne une copie[2].

1. Hamon, VII, 101.
2. *Id.*, I, 357.

La dévotion à ce religieux sanctuaire inspira, dès le temps des rois mérovingiens, une institution pieuse, connue sous le nom de confrérie de Notre-Dame[1].

NOTRE-DAME-DU-MONT.

On comptait autrefois à Orléans jusqu'à 19 églises ou chapelles de la sainte Vierge. La plus ancienne est celle de Notre-Dame-du-Mont. C'était, dans le principe, un petit oratoire bâti près de la crypte sépulcrale de Saint-Euverte par Tetradius, riche Romain qui avait donné en 340 un tombeau à ce saint évêque dans un terrain réservé à sa propre sépulture et à celle de sa famille. Profané et détruit en 731, ce sanctuaire fut reconstruit peu après dans de plus grandes proportions et replacé sous l'invocation de la sainte Vierge[2].

CATHÉDRALE D'ORLÉANS.

On attribue la construction primitive de l'église de Sainte-Croix, cathédrale d'Orléans, à saint Euverte qui y vint de Rome vers l'an 330[3].

NOTRE-DAME-DE-SAINT-AY.

L'église paroissiale de Saint-Ay, dont le chœur appartient au XIIe siècle, couvre l'emplacement d'une chapelle dédiée à Notre-Dame et bâtie au VIe siècle par un comte d'Orléans nommé Agylus[4].

NOTRE-DAME-DE-CLÉRY.

Parmi les premiers sanctuaires de la sainte Vierge dans ce diocèse, il faut sans contredit compter Notre-Dame-de-Cléry.

Saint Liphard de Meung[5] raconte que, dès l'an 550, une église était consacrée à la sainte Vierge au lieu appelé *Clariacum*, à peu de distance d'Orléans. Mais le sanctuaire de Notre-Dame-de-Cléry ne commence à devenir un but de pèlerinage renommé que vers l'an 1330, sous Philippe le Bel. Un siècle auparavant, des laboureurs avaient trouvé, en creusant dans les environs de Cléry, une statue de bois qu'on reconnut de suite pour une image de la mère de Dieu. Cette statue remontait, sans aucun doute, aux origines du christianisme dans les Gaules. Elle fut portée à l'oratoire de Cléry où sa présence fut signalée bientôt par de nombreux miracles.

Philippe de Valois, en 1330, posa la première pierre d'un sanctuaire plus digne de la Vierge de Cléry et nous retrouvons, en 1334, le royal pèlerin sur les marches de l'église qu'il avait fondée.

Plus tard, vers 1425, l'église de Cléry fut dévastée par les Anglais. Enfin le plus illustre pèlerin de Cléry, le roi Louis XI, apparaît.

« Lorsqu'il n'étoit encore que dauphin, dit Symphorien Guyon, estant allé faire la guerre en Normandie, il assiégea la ville de Dieppe, tenue par les Anglais et, voulant attaquer la Bastille très forte, il fut averti par Jean, comte de Dunois, d'avoir recours à Dieu et à Nostre-Dame-de-Cléry. Il gousta ce conseil et l'exécuta incontinent; car se faisant montrer le quartier où estoit l'église de Cléry et se tournant du costé où étoit cette église, il voua à Dieu qu'il donneroit audit lieu son pesant d'argent s'il plaisoit à sa divine majesté lui donner bon succès de son entreprise et de faire cet assaut sans danger. Le vœu fait, la place fut attaquée et emportée avec peu de pertes de nos gens... et par cet heureux commencement fut comme frayé le chemin à la réduction de toute la Normandie... Nos anciens ennemis les Anglais se retirèrent en leur isle, séparée de tout le monde... »

Le dauphin devenu roi tint sa promesse. Le vœu fut payé et de ces deniers on commença les fondements de la basilique actuelle. En 1471,

1. Hamon, I, 350.
2. *Id.*, 321.
3. Champagnac et de Sivry, édit. Migne, II, 137.
4. Hamon, I, 350.
5. *Français* du 11 août 1874.

le roi donna à l'église 4,000 écus pour dire chaque jour une messe solennelle et deux messes basses à l'autel de la Vierge.

Louis XI, à la fin de sa vie, portait toujours à son chapeau l'image de Notre-Dame-de-Cléry. Il mourut le 30 août 1383 et fut inhumé aux pieds de Notre-Dame. La reine son épouse, Charlotte de Savoie, vint l'y rejoindre deux ans plus tard.

L'église de Cléry subit ensuite les malheurs des temps.

Charles VIII confia à Notre-Dame-de-Cléry la garde de son cœur, qui échappa ainsi aux fureurs de la Révolution et fut retrouvé tout récemment par un archéologue d'Orléans.

Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Cléry, fort en honneur, comme on voit, dans les siècles précédents, était presque abandonné depuis Louis XV et la Révolution. C'est à Mgr Dupanloup, qui a fondé ou relevé tant de grandes choses dans son diocèse d'Orléans, qu'on doit le solennel rétablissement du pèlerinage annuel de Cléry. Le 8 septembre 1863, a eu lieu le couronnement de la Vierge miraculeuse; le saint père lui avait envoyé de Rome deux magnifiques couronnes de vermeil enrichies de pierreries, qui ont été déposées l'une sur la tête de la sainte Vierge, l'autre sur la tête de l'enfant Jésus, en présence d'un cardinal, de douze archevêques ou évêques et d'une foule innombrable de fidèles.

A l'occasion de la restauration de l'église et du pèlerinage, on a fait faire pour la statue miraculeuse un manteau d'honneur d'une richesse incomparable aux armes de Pie IX et de Mgr Dupanloup.

Le pèlerinage du 9 août 1874 demeurera dans les souvenirs de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES (ORLEANS).

Plus favorisée que Notre-Dame-Du-Mont, la chapelle de Notre-Dame-des-Miracles, dans l'église de Saint-Paul, a toujours subsisté depuis onze siècles avec son immense popularité, attirant à elle et les habitants d'Orléans et les pèlerins étrangers. Fondée au VIIe siècle, elle devint au IXe l'objet d'une grande vénération à la suite d'un fait miraculeux raconté par Vincent de Beauvais. Le bourg d'Avignon, voisin de la ville, était assiégé; un des citoyens se mettant à l'abri derrière une statue de la sainte Vierge, décochait à l'ennemi des flèches meurtrières; un des ennemis le voyant lui lance son dard. Il allait être atteint, quand la statue avance le genou et le protége. Aussitôt il riposte et tue son adversaire. Les ennemis eux-mêmes, voyant ce miracle, demandent la paix et se mêlent aux habitants pour offrir des présents à la sainte Vierge [1].

NOTRE-DAME-DES-FORGES.

Notre-Dame-des-Forges, *Cella-Sanctæ-Mariæ-Fabricatæ,* élevée au VIIe siècle en dehors des murs d'Orléans, à l'est, servait probablement à quelque association d'ouvriers placée sous le patronage de la mère de Dieu. Détruite en 999 par un incendie, reconstruite en 1029, placée au XVe siècle sous l'invocation de saint Victor, vendue en 93, elle n'existe plus aujourd'hui [2].

NOTRE-DAME-DE-BONNE-NOUVELLE (ORLÉANS).

D'abord monastère de filles, plus tard appelée Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, reconstruite au XIe siècle par le roi Robert, cette église fut démolie en 1800 [3].

NOTRE-DAME-DE-L'HOSPICE (ORLÉANS).

Notre-Dame-de-l'Hospice était la chapelle d'une maison appelée plus tard couvent de la

1. Hamon, I, 323.
2. *Id.*, 331.
3. *Id.*

Madeleine où, dès avant le XIIe siècle, on retirait les filles pauvres étrangères à la ville [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-DORADE.

Notre-Dame-de-la-Dorade ou Notre-Dame-la-Dorée, sous le rempart de la première enceinte d'Orléans, était mentionnée par Eugène III dans sa bulle de 1152 entre mur et fossé; elle est tombée de vétusté [2].

NOTRE-DAME-DE-L'ÉPINAY.

Notre-Dame-de-l'Épinay doit son origine, au XIIe siècle, à une vision miraculeuse. Charles VI la donna en 1130 aux religieux de Benoît-sur-Loire, et ceux-ci en firent plus tard un prieuré [3].

L'église abbatiale de Saint-Benoît, qui remonte au XIe siècle, nous offre sur les chapiteaux romans de son porche différents sujets relatifs à la vie de la sainte Vierge, tels que l'Annonciation, la Visitation, la Fuite en Égypte.

NOTRE-DAME-DES-AIDES.

Notre-Dame-des-Aides, à Beaugency, bâtie avant le XIIe siècle, brûlée par les huguenots, fut relevée quelques années après par les habitants [4].

NOTRE-DAME-DE-PUISEAU.

Notre-Dame-de-Puiseau, bel édifice de style roman, classé parmi les églises monumentales, est une fondation de Louis le Gros [5].

La bibliothèque communale d'Orléans possède un manuscrit qui provient du monastère de Fleury-sur-Loire et que je ne serais pas étonné de voir attribuer à la fin du XIIe siècle; les initiales, sinon l'écriture elle-même, ont un caractère roman; dans une de ses lettres ornées, on voit Marie assise, portant l'Enfant du bras gauche et un sceptre crucifère de la main droite. Elle est accostée de deux anges qui l'encensent et foule aux pieds les monstres vaincus [1].

1. Hamon, I, 333.
2. *Id.*, 332.
3. *Id.*, 333.
4. *Id.*, 334.
5. *Id.*, 350.

1. *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, II, vol.

DIOCÈSE DE PAMIERS.

CHAPELLE DU VAL-D'AMOUR.

A Belesta, la Chapelle du Val-d'Amour tire son nom de l'inscription touchante qui se lit sur la pierre de son frontispice : *Hoc templum dilexit Deus*. Cette chapelle est si ancienne, qu'on ne trouve nulle part la trace de son origine; on y remarque une espèce de crypte sous le maître-autel, avec une fontaine qu'une tradition immémoriale fait regarder comme miraculeuse. Les dévastations des hérétiques et de la Révolution n'ont point ralenti la vénération des fidèles pour Notre-Dame-du-Val-d'Amour [2].

NOTRE-DAME-DE-L'ISARD.

Dans le canton de Castillon, on trouve Notre-Dame-de-l'Isard ou Notre-Dame-des-Neiges, près de la vallée d'Arau, à douze ou quinze kilomètres de toute habitation, sur les flancs d'une montagne, dite de l'Isard, où l'on n'arrive que par des chemins difficiles, à peine praticables; là s'élevait, dit-on, au temps du paganisme, un autel consacré aux dieux Pan et Sylvain. A peu de distance, un pâtre trouva une statuette de la sainte Vierge, qui paraissait en bois, et la sainte Vierge indiqua qu'elle y désirait un sanctuaire. Depuis ce temps, la statue

2. Hamon, III, 354.

vénérée est l'occasion de nombreuses grâces accordées aux pèlerins qui se pressent encore à ses pieds[1].

NOTRE-DAME-DE-VALS.

Notre-Dame-de-Vals s'élève dans un endroit isolé et presque inaccessible; son peu d'importance matérielle contraste avec le nombre des pèlerins qui y viennent des lieux les plus éloignés; sa tour gigantesque est d'un style que plusieurs font remonter au VIIe siècle[2].

NOTRE-DAME-DU-MONT-DE-MARSAN.

Près de Saint-Lizier on voit, sur un coteau, la gracieuse chapelle de Notre-Dame-de-Mont-de-Marsan. Là se trouvait un autel dédié à Mars, que l'évêque du lieu remplaça, en 670, par un autel consacré à la sainte Vierge. Les Goths en 708 et les Sarrasins en 733, ayant épargné la ville après en avoir ravagé les alentours, les habitants conçurent une dévotion spéciale pour leur céleste protectrice. Au Xe siècle, elle les préserva de la peste noire[3].

ÉGLISE DE CAMON.

L'église de Camon et le monastère qui en dépendait furent bâtis par Charlemagne à son retour d'Espagne, vers l'an 778; en 1318, une bulle du pape Jean XXII, érigea le prieuré de Camon, depuis longtemps prieuré simple en prieuré conventuel qui fut confié aux bénédictins. Après 1793, à la réouverture des églises, le curé y entretint la dévotion à Marie et surtout le rosaire[4].

NOTRE-DAME-DE-MONTGAUZI.

Notre-Dame-de-Montgauzi fut bâtie par Charlemagne, en 778, à la suite d'une victoire remportée sur les Sarrasins dans les environs de Foix. Elle devint bientôt un lieu célèbre de dévotion; des miracles s'y opérèrent et de nombreux pèlerins s'y rendirent de tous les points de la province. Grâce aux riches offrandes qu'on y déposait, on put transformer, vers le XIIe siècle, l'humble chapelle en une magnifique église, dont les restes, mutilés plus tard par l'hérésie, portent encore l'empreinte de la beauté primitive. Ruinée en 1793, elle fut restaurée cinquante ans plus tard, transformée en chapelle de l'École normale et reçut la statue de la Vierge qui avait été soustraite au vandalisme révolutionnaire[1].

NOTRE-DAME-DE-SABARD.

Au canton de Tarascon, l'antique église de Sabard a été fondée par Charlemagne, en 778, ainsi que Camon et Montgauzi. Au XIe siècle, le concours et la confiance des fidèles la rendirent de plus en plus célèbre, à ce point qu'en 1224, le pape Honorius III la désigna pour lieu du refuge, au cas où la province aurait été frappée d'interdit par suite des guerres religieuses. Dévastée comme toutes les autres églises aux jours néfastes de notre histoire, le culte et les pèlerinages y ont été rétablis depuis quelques années. L'affluence y est telle que le jour de l'octave de Noël, on y voit jusqu'à 5,000 personnes à la sainte table, et le sacrifice de la messe y est offert par environ quarante prêtres venus de toutes parts[2].

DIOCÈSE DE PARIS.

CATHÉDRALE.

On trouve peu de traces du culte de la sainte Vierge, en France, à l'époque où saint Denis évangélisa la cité et même sous ses successeurs,

1. Hamon, III, 357.
2. *Id.*, 342.
3. *Id.*, 360.
4. *Id.*, 341.

1. Hamon, III, 344.
2. *Id.*, 347.

en butte à d'atroces persécutions, jusqu'à la paix de l'Église. Il ne reste que peu de documents, et encore bien imparfaits, sur l'apostolat et le martyre de saint Denis, sur les vies de saint Marcel et de sainte Geneviève. Dans la vie de saint Marcel, on mentionne une seule église de la cité où officiait l'évêque, et qui, par conséquent, avait le privilége d'être cathédrale. On ignore son nom[1]. Un voile mystérieux et des traditions incomplètes entourent le berceau de Notre-Dame. On sait que, vers 375 ou 380, sous l'épiscopat de Prudent ou Prudence, cette basilique existait déjà. Quelques auteurs prétendent même qu'en 252 ou 253, à la pointe de l'île et par les soins de saint Denis, se creusaient les fondations de cette cathédrale. Là s'arrête l'histoire de cette période, là aussi commencent les traditions qui, de miracle en miracle, nous conduisent au règne du successeur de Clovis. Il est à peu près démontré que ce fut en 555, sous l'épiscopat de saint Germain et par ses conseils, que Childebert Ier entreprit la construction d'une nouvelle cathédrale qu'il éleva sur les débris d'un temple dédié à Jupiter[2].

A partir de cette époque, où pour la première fois elle porte un nom dans l'histoire, elle est appelée « l'église de Sainte-Marie, l'église de la Sainte-Mère-de-Dieu, l'église de Notre-Dame », expressions qui, prises dans leur sens rigoureux, font remonter la dénomination d'église Notre-Dame à l'époque même de sa dédicace ou de sa consécration, c'est-à-dire à sa première origine. On sait que, d'après les règles ecclésiastiques, on ne peut se servir d'une église sans auparavant la consacrer ou la bénir, ni la consacrer et la bénir sans la dédier sous un vocable particulier. Cette interprétation est confirmée par les chartes de nos rois, qui disent positivement que la cathédrale a été fondée en l'honneur de la mère de Dieu.

Vers le milieu du VIe siècle, saint Cloud donne à l'église mère de Paris, c'est-à-dire, ajoute-t-il, à Sainte-Marie, le monastère qu'il avait fondé dans la bourgade de Nogent, qui devait, dans la suite, s'appeler de son nom.

Au même temps, Frédégonde se retire dans la basilique de Paris, dédiée à la sainte Vierge. C'est surtout au temps de Charlemagne qu'abondent les pièces qui assurent à la cathédrale de Paris, avec la vénération des rois et des peuples, le titre de Notre-Dame ou de Sainte-Marie. Jusqu'à Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, la cathédrale de Paris est presque toujours désignée sous le vocable de Marie, suivi des noms de plusieurs patrons secondaires.

Depuis, elle n'est plus désignée que sous le vocable de Notre-Dame. Toutes les donations faites par les successeurs de Charlemagne parlent toujours de l'église fondée en l'honneur de la mère de Dieu. Vers les derniers jours de l'année 885, trente mille Normands assiégent Paris, massacrent tout ce qu'ils rencontrent : Paris bientôt sera leur proie. Gauzelin, évêque de Paris, divinement inspiré, monte sur les remparts, adresse à Marie une fervente prière et lance sur l'armée ennemie une flèche qui, conduite par notre protectrice, va frapper Sigefroy, leur chef, et met ainsi le désordre dans les rangs des Normands qui s'enfuient épouvantés. Paris est sauvé et ses habitants se reconnaissant redevables de leur salut à la mère de Dieu, promènent son image dans les rues en chantant des cantiques en son honneur.

A l'église de Sainte-Marie était annexée une école où les fils de France recevaient leur première éducation.

La dévotion à Marie allait toujours croissant, et elle en reçut une grande manifestation au XIIe siècle, en 1163, époque où fut conçu et exécuté en partie le plan grandiose de l'église Notre-Dame, de cette insigne basilique qui, depuis six siècles, est un des plus beaux monuments de la capitale. Elle fut bâtie sur l'emplacement de l'église antérieure qui occupait l'espace compris sous le chœur et offrait la même

1. Hamon, I, 1.
2. De Sivry et Champagnac, II, 165.

orientation que la cathédrale actuelle. Des fouilles exécutées en 1858 en ont fourni la preuve.

Alors l'église du XII[e] siècle se substituant par parties à celle qui la précédait, on les bénit successivement sans éclat ni solennité, à mesure qu'elles se bâtissaient, et voilà pourquoi, en 1861, la dédicace solennelle de l'édifice n'avait pas encore été faite[1]. Notre-Dame comptait autrefois quarante-cinq chapelles, elle n'en a plus que trente-deux[2].

Maurice de Sully, un des plus grands évêques de Paris, en fut le fondateur.

Né pauvre, dans un petit village du nom de Sully, il parvint, par son mérite éclatant, au siége épiscopal de Paris. Un de ses contemporains, Robert de Thorigny, dit, à l'année 1177 de sa *Chronique:* « Il y a déjà longtemps que Maurice, évêque de Paris, travaille activement à l'église de cette ville et en avance la construction. Le chevet est déjà terminé, à l'exception de la grande toiture. » Il fallut deux siècles pour la terminer. Elle a 134 mètres de long, 48 mètres de large d'une porte à l'autre de la nef transversale, et 33 mètres de hauteur sous clef[3].

Sur la grande façade de Notre-Dame-de-Paris, au tympan du portail de Sainte-Anne, la sainte Vierge y paraît avec l'enfant Jésus sur les genoux, un lys à la main et dans une pose parfaitement archaïque. (Pl. CXXXI.)

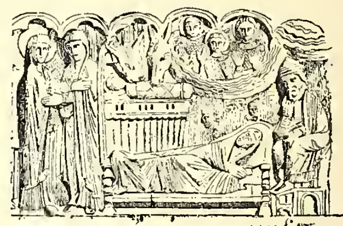
Nous empruntons à M. de Guilhermy l'intéressante description qu'il en donne[4] :

« Les fragments de sculpture de la porte Sainte-Anne ont dû avoir été sculptés avant l'année 1140, c'est-à-dire au moment où l'archidiacre Étienne de Garlande fit exécuter des travaux importants à l'église de la Vierge, démolie plus tard pour faire place à la cathédrale actuelle.

1. Hamon, I, 19.
2. De Sivry, p. 173.
3. *Encyclopédie d'architecture*, I et II années.
4. De Guilhermy, *Description de N.-D.*, 1856, p. 63.

« Comme les tympans des deux autres portes, celui de la porte Sainte-Anne se partage dans sa hauteur en trois zones. Les additions faites au XIII[e] siècle, pour le compléter, ont introduit dans les sujets une espèce de surabondance, une confusion même, qui n'existaient pas dans le principe. L'histoire de sainte Anne et celle de la Vierge s'y mêlent avec un certain désordre dans la partie inférieure, qui appartient au XIII[e] siècle, tandis que la sculpture romane se présente au-dessus avec une régularité parfaitement claire[1]. La seconde zone est romane. La Vierge a monté les quinze degrés du temple et elle prie; cette première figure appartient au XIII[e] siècle; tout le reste est du XII[e]. » Et plus loin, « l'ange Gabriel debout, tenant de la main gauche un sceptre à moitié brisé; la Vierge déclarant qu'elle est soumise à la volonté de Dieu; la Vierge et sa cousine Élisabeth; elles enlacent leurs bras pour s'embrasser. La Vierge couchée sur un lit; vers les pieds, l'enfant Jésus dans sa crèche, tout emmaillotté de bandelettes; le bœuf et l'âne qui montrent leurs têtes et réchauffent de leur haleine le nouveau-né; dans un cercle de nuages, trois anges qui admirent le mystère d'un Dieu fait homme. Deux bergers appuyés sur de longs bâtons, etc.

« Au sommet du tympan les personnages sont beaucoup plus grands que dans les deux premières parties. La Vierge est assise sur un banc décoré d'arcatures et couvert d'étoffe; elle porte couronne, voile, robe et manteau; de la main



Nativité de N. S. au portail de Sainte-Anne.

1. De Guilhermy, p. 69.

droite elle tient son fils; elle avait peut-être une fleur dans la gauche qui est vide aujourd'hui (avant la restauration). Assis dans le giron de sa mère, l'enfant tient un livre ouvert et lève la main droite pour bénir; sa pose est pleine de majesté. Un arc cintré, reposant sur deux colonnes, isole la Vierge des autres figures. Aux côtés de la Vierge deux anges debout, des encensoirs à la main. »

Jean Gerson dit qu'il y a dans l'église de Paris des anneaux de mariage de la sainte Vierge et sa ceinture. C'est peut-être de la cathédrale dont il a voulu parler.

La Sainte-Chapelle occupe la place qu'occupait autrefois Notre-Dame-de-l'Étoile, construite en 1022[1].

SAINT-ÉTIENNE-DES-GRÈS.

Saint-Étienne-des-Grès devrait s'appeler des Grecs, parce que saint Denis, qui, dit-on, la fonda, était Grec ainsi que ses compagnons; elle tenait sa célébrité d'une vierge noire, dite Notre-Dame-de-la-Bonne-Délivrance, placée dans une de ses chapelles. Une confrérie très-célèbre existait sous ce nom. Parmi les confrères on compta saint François de Sales, qui, âgé de dix-sept ans, passait les plus délicieux moments aux pieds de l'image miraculeuse de Marie. Un jour il s'y trouva guéri d'une horrible tentation qui faillit le conduire au tombeau. Il croyait qu'il ne serait pas sauvé, mais condamné aux flammes éternelles de l'enfer.

Des rois, des reines, des princes et, à leur exemple, une foule de gentilshommes s'enrôlèrent sous la bannière de Notre-Dame. Ce qu'il y avait de plus remarquable était une procession qui se faisait tous les ans le 1er mai et le 24 août, depuis l'église Saint-Étienne jusqu'à une autre paroisse qu'on choisissait chaque année. Les richesses de Saint-Étienne-des-Grès tentèrent la cupidité des hommes de 1793, et elles furent pillées. La statue fut sauvée par la comtesse de Carignan Saint-Maurice, qui, après l'avoir conservée quelque temps dans un oratoire où tous les jours elle entendait la messe, la donna aux dames hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, qui la possèdent encore. Cette figure est debout, elle tient le Sauveur sur le bras gauche et un sceptre de la main droite. C'est tout ce qui reste de la chapelle de Notre-Dame-des-Grès qui tomba, ainsi que l'église, sous le marteau des démolisseurs[1].

Au pied de la montagne de Montmartre une église fut dédiée à Marie et à saint Denis, et l'on y voyait de fréquents et célèbres pèlerinages. Aucune trace de ce sanctuaire n'indique l'endroit précis où les martyrs qui ont fait donner à ce lieu le nom de Montmartre (*Mons martyrum*) ont versé leur sang pour la foi; le seul monument religieux qu'ait conservé Montmartre est l'église de Saint-Pierre, rebâtie en 627, de nouveau pendant les siècles suivants et consacrée en 1147 par le pape Eugène III[2].

Il y avait et il y a encore à Paris, sur les deux rives de la Seine, une foule d'églises et d'institutions religieuses que nous ne mentionnons pas, parce que leur fondation est postérieure au XIIe siècle.

ARGENTEUIL.

Argenteuil près Paris, en latin *Argentoialum*, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. On y conservait autrefois la robe sans couture dans son intégrité; divisée en 1792 par un zèle mal entendu, il n'y en a plus qu'une partie dans le trésor d'Argenteuil, qui conservait en outre quelques fragments des vêtements de la sainte

1. Hamon, I, 38.

1. Hamon, I, 50.
2. *Id.*, 82.
La butte Montmartre possédait deux temples, l'un dédié à Mercure, l'autre à Mars, d'où vient *Mons Martis*. L'étymologie du nom peut dériver aussi de *Martre*, *Martroy* indiquant un supplice, parce que c'était la colline où se faisaient les exécutions. C'est donc là que les premiers chrétiens et même saint Denis ont souffert le martyre. (Cheronnet, *Histoire de Montmartre.*) Nous recommandons spécialement sur ce sujet la savante dissertation de M. Le Blant dans le 1er vol. des *Inscriptions de la Gaule*.

Vierge, probablement donnés par Charlemagne avec la tunique[1].

En 846 et 857 les Normands dévastent Paris et les environs, Argenteuil est livrée aux flammes, son église renversée de fond en comble. Vers la fin du xe siècle, la reine Adélaïde embellit le monastère et Robert II, en 1003, lui accorde divers priviléges et donations. L'église du prieuré est dédiée à l'humilité de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME-DE-SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS.

(Pl. CXXIII.) — Saint-Denis possède actuellement une madone qui se voyait autrefois à Paris, dans la rue aux Ours, et que, d'après son caractère, on peut supposer du xe siècle. En 1418, frappée par un soldat suisse ivre, elle répandit plusieurs gouttes de sang et fut transférée dans l'église de Saint-Martin-des-Champs. Telle est l'origine du cérémonial annuel de la promenade du mannequin colossal ayant un poignard à la main et vêtu comme un homme que l'on conduit au supplice. La madone est une sculpture en bois. Le costume rappelle celui des reines de France et la coiffure qui les distinguait pendant la IIe race et au commencement de la IIIe; son manteau est fermé sur le devant par des agrafes en verre de couleurs; elle porte deux tuniques, l'une courte, l'autre plus longue garnie de perles. La chaussure est également garnie de perles. Cette figure, que l'on voyait depuis 1792 au musée des Petits-Augustins, a été transférée dans la basilique de Saint-Denis et mise sur une colonne dans le chœur. Elle est en bois assez vermoulu dans le bas et conserve des traces de peintures encore très-visibles. La couronne ajourée a été dorée, du moins dans les feuilles du haut; les pierreries sont presque toutes arrachées; un petit bavolet découpé entoure la tête; au-dessous, une coiffe dans les ajours du diadème laisse apercevoir quelques points de broderies; la coiffe retombe derrière le cou; les cheveux blonds, dessinés par des raies serrées et légèrement ondulés, retombent par derrière. Les traits du visage sont caractéristiques, les yeux sèchement tracés sans indication de paupière, les orbites saillantes; le nez un peu busqué, aux lignes heurtées; la narine serrée, la lèvre supérieure longue et fortement creusée au-dessous du nez; la bouche large, pincée, les coins abaissés, la lèvre inférieure presque aussi étendue que la bouche elle-même. Au-dessous du cou la bordure du manteau est bleue avec dessins blancs en forme de lozange, une sorte d'étole tombe sur le manteau. On remarque un collier orné de pierreries et un médaillon avec un joyau, entouré de plusieurs autres pierres. La robe de la sainte Vierge attachée à la taille par une ceinture était grenat avec rosaces noires. L'Enfant a les cheveux blonds; on croirait, à cause d'un léger sillon qu'on y remarque, que la tête a porté jadis un diadème. Nous n'avons pu distinguer la couleur de sa tunique; mais son manteau est vert. On ne saurait trop admirer son attitude; il n'a rien de la raideur des figures archaïques; il lève impérieusement la main droite pour bénir le monde dont il tient le globe dans la gauche. On sent le geste du maître, du maître tout-puissant et aussi infiniment bon. Le corps s'associe à cette sorte d'entraînement magistral qu'on retrouve bien peu dans les anciens types. La multiplicité et la manière des plis doivent nous faire remonter très-haut dans l'appréciation de l'âge du monument; je l'attribuerais au moins au xe siècle. Le fauteuil ressemble à celui de beaucoup de madones romanes, il est bariolé en rouge, blanc et vert, la statue est élevée d'environ 1m,40.

NOTRE-DAME-DE-LA-ROCHE.

Un curé de Maincourt, nommé Guy, quitta le monde avec quelques amis vers l'an 1195. L'abbaye qu'ils fondèrent devint bientôt célèbre et ne tarda pas à être un lieu de pèlerinage; on y vénérait la statue de la sainte Vierge tenant l'en-

1. Voir *Instruments de la Passion.*

fant Jésus. Les auteurs de la *Gallia Christiana* disent qu'elle est d'ivoire [1].

Rappelons ici Notre-Dame du collége des dix-huit fondée en 1171 en faveur de dix-huit pauvres écoliers près de la Sorbonne [2].

NOTRE-DAME-DE-TOUTE-AIDE.

Notre-Dame-de-toute-Aide, à l'Abbaye-aux-Bois, autrefois à la communauté des Filles-Dieu, ne paraît pas remonter au delà de trois ou quatre



Notre-Dame-de-toute-Aide, à l'Abbaye-aux-Bois.

siècles. Cependant elle est assise, et sa forme hiératique la rapproche des anciens types. Elle a 0m,65 de hauteur. Il est probable que nous sommes ici en présence d'une copie d'une ancienne statue. Mme la supérieure du couvent nous a permis de la dessiner.

NOTRE-DAME-DE-BOULOGNE.

L'intime connexité qui joint Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, fondée au VIIe siècle, et Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Seine, fondée seulement au XIVe siècle, nous engage à faire exception pour ce dernier sanctuaire, qui est la suite du premier, bien que sa date, si elle était isolée, nous amenât au delà de la limite que nous nous sommes fixée. La statue miraculeuse de la sainte Vierge fut apportée à Boulogne sur un esquif sans matelots et sans rames. (Voir Boulogne, diocèse d'Arras.) Le culte populaire s'attacha immédiatement à cette image de la mère de Dieu, et se répandit jusqu'à la capitale. L'affectueuse vénération des Parisiens envers Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer était tellement vive et profonde, que tous les ans régulièrement ils faisaient le voyage de Boulogne pour lui adresser leurs vœux devant la sainte image. Mais, venant à faire réflexion que cette pieuse coutume pourrait à la fin être interrompue ou par les accidents de la guerre, ou par les nécessités de leurs affaires domestiques qui ne permettaient pas de réitérer si souvent un aussi long pèlerinage, ils s'avisèrent par une précaution également sage et religieuse d'établir dans leur voisinage un nouveau lieu de dévotion pour servir de supplément au premier.

Philippe le Bel (1285-1314), qui avait fait ses dévotions à Boulogne-sur-Mer, avait ordonné la construction d'une église sous l'invocation de Notre-Dame-de-Boulogne-la-Petite et sur le modèle de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer. Philippe le Long réalisa ce projet en accordant aux habitants de Paris et autres, qui avaient été en pèlerinage à Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, la permission de faire construire une église au village de Menuz-lès-Saint-Cloud *(in villa de Menus prope sanctum Clodoaldum)* et d'établir une confrérie entre eux avec la clause que le prévôt de Paris ou quelqu'un délégué par lui soit présent aux assemblées qui auront lieu.

Il paraît que cette église, qui était réellement une émanation de celle de Boulogne-sur-Mer, en avait pris le nom complet. Pour éviter les conflits que cette appellation d'emprunt pourrait soulever à l'occasion des donations qu'on réclamerait pour la mère au détriment de la fille, l'abbesse de Montmartre, en qualité de dame du lieu, décida, en 1320, que la paroisse s'appellerait désormais Boulogne-sur-Seine.

Pour entretenir la première ferveur, on offrait à la vénération des fidèles, dans l'église près

1. De Sivry et Champagnac, II, p. 101.
2. Id., II, p. 364.

Paris, un morceau de la vénérable image de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer. Cette relique que la Révolution a fait disparaître était sous la protection du roi; comme celle du trésor de la Sainte-Chapelle, elle ne pouvait sortir de l'église que par arrêt de la Chambre des comptes, comme appartenant originairement au roi, qui permettait qu'on la portât, une fois par an, sous un dais et pieds nus, avec flambeaux et encens à l'Abbaye-de-l'Humilité de la sainte Vierge, bâtie par sainte Isabelle et dite Notre-Dame-de-Longchamps.

M. Forgeais donne les images de plusieurs plombs trouvés dans la Seine et qui représentent Notre-Dame-de-Boulogne. Ces plombs étaient probablement tombés dans le fleuve à la chute des ponts, couverts de maisons habitées généralement par des membres de corporations marchandes et ouvrières. Les corporations de métiers, à Paris, frappaient des médailles ou méreaux, sur lesquels elles imitaient l'image de leur patron, l'emblème de leur profession [1]. Un plomb du XIV[e] siècle figure un vaisseau voguant à droite du spectateur, dépourvu de mat et de tout autre gréement, mais avec un château de proue: au milieu du pont, la Vierge assise, couronnée et nimbée d'un grènetis et tient de son bras gauche l'enfant Jésus, dont il ne reste plus qu'un débris; à droite de la Vierge, un personnage debout, une rame ou large palette à la main, dirige le bâtiment. Sur le château de proue, un autre personnage reste debout, la main droite levée. Ces dernières figures n'ont plus de tête et avaient probablement des ailes. Une inscription sur un listel entoure ce sujet : *Ave, Maria plena, Dominus tecum benedicta tu in mulieribus.*

Un autre plomb de la fin du XV[e] siècle, sans aucun entourage, est assez remarquable, le vaisseau a un mât et une ancre.

Un troisième plomb, également sans entourage et du XVI[e] siècle, ressemble au deuxième; il porte de plus l'inscription : *Nocter Da* (Nostre-Dame).

1. Forgeais, p. 11.

Un quatrième, du même temps, n'est qu'une variété du précédent.

Un cinquième, du XVI[e] siècle, ne porte que la sainte Vierge et l'enfant Jésus et une inscription Nostre-Dame-Bouloigne.

Pertz, dans le VI[e] volume de sa collection, rapporte dans une chronique l'existence, en 1186, du monastère Saint-Étienne, près de Paris, dans lequel on conservait des cheveux de la sainte Vierge [1].

COLLECTIONS ET MUSÉES

LOUVRE. — Nous ne saurions nous éloigner de Paris sans visiter le Louvre, le musée de cette immense capitale, devenue l'asile de tant de trésors dispersés par la Révolution ; là encore nous retrouvons, dans les témoignages artistiques, des traces glorieuses de notre incomparable Vierge.

Notons d'abord la célèbre Vierge ouvrante



Vierge ouvrante au Louvre.

en ivoire du Louvre, longuement décrite par M. Didron et illustrée de huit belles planches

1. Pertz, *Script.*, VI, 545 : Apud civit. Parisiorum in quodam monasterio S. Stephani inveniuntur reliquie de capillis S. Marie.

gravées par M. Guillaumot[1]. M. Didron l'attribue au commencement du XIIIe siècle. Je pencherais plutôt pour le XIIe siècle, si l'on considère surtout la forme du siége. Les sculptures de l'intérieur paraissent d'un âge moins reculé, ce qui laisse croire que la Vierge étant sculptée pleine, on n'aura eu que plus tard la pensée de la scier d'abord parallèlement à la face, puis de couper en deux la partie antérieure pour former ainsi un triptyque. L'étendue donnée au travail de M. Didron ne me permet pas d'en parler plus longuement dans l'histoire iconographique de la sainte Vierge qui nous occupe, mais l'importance de la figure m'engage à en présenter au moins une simple vignette.

La salle des émaux au musée du Louvre nous montre un monument du XIIe siècle qui a le rare privilége d'être daté : c'est un coffret oblong, couvert de bas-reliefs d'argent doré, repoussé et orné d'émail. On croit que ce reliquaire a contenu un bras de Charlemagne que Frédéric Barberousse y aurait placé, en 1166, lorsqu'il ouvrit le tombeau d'Aix-la-Chapelle pour en tirer les restes du grand empereur. (Pl. CXLVI.) Il est de travail allemand et non byzantin. Sur la face principale on voit, au milieu, la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus, à sa gauche l'archange Gabriel et au delà Béatrix de Bourgogne ; à sa droite saint Michel archange et au delà l'empereur Frédéric Barberousse ; par derrière, au milieu, le protome du Christ, à sa gauche saint Paul, puis Frédéric duc de Souabe, à sa droite saint Pierre, puis Conrad III, aux deux extrémités Louis le Débonnaire et Othon.

La collection des bijoux possède une plaque en lapis, gravée en relief sur ses deux faces et incrustée d'or, enchâssée en un cadre d'argent doré, qu'ornaient des perles et pierreries et provenant de l'abbaye de Saint-Denis ; d'un côté, le Christ IC-XC apparaît en pied, tenant livre fermé et bénissant, de l'autre côté la sainte Vierge en pied, les bras étendus avec le sigle MP ΘV. On voit aussi au Louvre un médaillon en jaspe sanguin representant la Mère de Dieu les bras étendus. (Pl. CXL.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — La Bibliothèque nationale nous ouvre une source abondante de documents iconographiques ; nous y avons, comme on l'a vu, largement puisé pour les diverses scènes de la vie de Marie, nous y trouvons aussi quelques madones isolées dont nous devons mentionner dans ce chapitre les plus anciennes et les plus importantes.

(Pl. CXL.) — C'est d'abord cette singulière figure placée en tête du *Missale Gellonense* (12048) au-dessus de la majuscule I, et dans laquelle on reconnaîtrait difficilement la sainte Vierge, si son nom n'était écrit au-dessus. Elle est debout, coiffée d'un voile qui se termine en pointe, habillée d'une longue tunique avec ornements carrés. Son cou est orné d'un collier auquel pend une croix. Elle tient une croix de la main gauche, un encensoir de la droite. Il n'y a dans tout ce dessin que des tons jaunes et rouges. Les contours et les ornements sont en bistre, les pieds, la tête et les mains en couleur de chair. Cette œuvre, qui accuse les dernières limites de la barbarie, est réputée du VIIIe siècle. (2e moitié)

L'initiale de la première page du livre, bizarrement couverte de lettres ornées est un I entrelacé sur lequel se trouve posée la figure d'une femme habillée. Cette figure étrange appelle tout d'abord l'attention. La robe dont elle est vêtue est brodée ; un voile affectant la forme d'un cône aigu couvre sa tête. Dans la main droite elle porte un encensoir, dans la gauche une croix. Il ne faudrait pas s'en rapporter, pour la désignation du personnage, à la courte inscription Sca Maria, par laquelle on a cru devoir la caractériser. Ces mots ont été ajoutés postérieurement, et, selon toute apparence, l'artiste n'a nullement prétendu représenter ici la Vierge Marie. Ce qui concourt à nous fixer dans cette opinion, c'est qu'une autre figure de semblable aspect et costumée de même, apparaît plus loin et porte comme ornement brodé l'inscription Ste Agate m. Grâce à ces deux figures on possède, ce qui est si rare pour cette époque, un costume de femme dont l'authenticité n'est pas douteuse.

Denis, Peintures des manuscrits p. 108.

Les Saintes femmes allant au tombeau, qui s'appelaient aussi Marie sont quelquefois représentées portant un encensoir, sur d'anciens monum. figurés.

Évangéliaire de Charles le Chauve. —



Évangéliaire de Charles le Chauve.

M. Durand (Julien), dans un article intitulé « Ivoires de

1. Dans les *Annales archéologiques*, aux tomes XX, pages 181, 316 ; XXII, 258 ; XXV, 165 ; XXVI, 410 ; XXVII, 51.

+ (Bulletin du comité ..... année 1857 — Paris. 1860 p. 695.)

Paris et de Berlin[1] », s'occupe de ce bel ivoire qu'il attribue au IXe siècle. M. de Bastard pense que c'est la plus ancienne madone en ivoire que nous possédions en France.+ La sainte Vierge, sur un trône enrichi de têtes de lion, garni d'un dossier, tient l'enfant Jésus sur le bras gauche. Elle est voilée, nimbée ; elle porte le manteau relevé par les bras et la tunique; dans le haut, deux petits anges s'inclinent en adoration. Cet ivoire est devenu malheureusement fruste par suite de l'usure qui a effacé les traits des têtes.

(Pl. CXLIV.) — Auprès des madones d'ivoire que nous offrent des évangéliaires à Nuremberg, à Aix-la-Chapelle, nous devons ranger un bel ivoire[2] d'origine allemande, qui vient de Mirecourt, et qui est classé dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale sous le numéro 10514, du fond latin. Le volume est de format in-4° et la plaque d'ivoire qui contient notre madone est encadrée de feuilles d'or repoussé et avec cabochons. Cet ivoire a 0m,11 de large sur 0m,13 de hauteur. La sainte Vierge, représentée à mi-corps, est enveloppée dans une volumineuse draperie plissée à l'infini; l'enfant Jésus paraît, surtout par les traits de sa tête, dans un âge de puberté assez avancé. Le groupe est accompagné de deux colonnes torses réunies par un cintre. On remarque encore des restes de dorure sur le nimbe et de peinture au manteau. M. Champollion-Figeac, dans un article de la *Revue archéologique* (15 mai 1845), attribue cette sculpture au VIIe siècle. Mais cette opinion nous paraît exagérée et nous ne pensons pas qu'on puisse dépasser pour ce bas-relief l'époque carlovingienne. Les peintures contenues dans l'évangéliaire sont très-inférieures comme mérite et sans doute aussi comme date, on y voit une Nativité, Adoration des mages, Crucifiement, etc.

(Pl. IIIC.) — Le manuscrit 9448 nous fournit une figure de Marie dans sa gloire, du Xe siècle. L'idée, quoiqu'elle soit rendue grossièrement, est fort belle; Marie est dans une auréole, où les étoiles sont réunies pour l'environner de lumière. Elle est assise sur un autre cercle rempli aussi d'étoiles et qui lui sert de trône; elle loue Dieu et exprime sa prière par ses mains rapprochées et retournées en dehors; un large voile blanc lui tombe de la tête et sur les épaules, cachant tout le haut de sa tunique qui est violette. Son nimbe est rouge ainsi que l'escabeau sur lequel reposent ses pieds. Cette singulière composition s'applique sur un carré dont le fond est couvert de différentes nuances d'oranger.

(Pl. CXXIV.) — Parmi les plus curieux types de madones que nous offrent nos vieux manuscrits du XIe siècle, il faut citer celui du numéro 11961, folio 7. La sainte Vierge apparaît entre David et Salomon, ses aïeux, et ses prophètes qui lui tiennent les bras levés pendant qu'elle chante le *Magnificat*. C'est tout à fait la Vierge préhistorique que célèbrent les prophéties. A ses pieds sont rangés les rois Ézéchias, Josaphat et Josias. L'idée est sublime, et si le dessin qui l'exprime laisse quelque chose à désirer dans le rendu de David et de Salomon, il nous paraît irréprochable dans la figure de Marie elle-même. Sa couronne qui lui fixe au front les plis de son voile, ses larges manches brodées, son surplis, sa tunique qui s'étage gracieusement sur ses genoux, cachant à demi les coussins du trône; son attitude d'orante, son visage immobile, le regard fixé sur l'horizon éternel, à l'abri des distractions du monde, tout dans cette figure respire la noblesse et la grandeur, je ne sais quoi de souverain et de sacerdotal qu'on est surpris de rencontrer sous une main du XIe siècle.

(Pl. CXXIV.)— Le numéro 9865 nous présente une image de Marie s'entretenant avec saint Pierre; elle est assise sur le même trône que l'apôtre et tient une tige de lis dans sa main droite.

1. *Annal. arch.*, XXVII, 271. avec une gravure exacte.
2. Cet ivoire a été très-soigneusement gravé par Lemaître.

(Pl. CXXV.) — Le numéro 10867 nous fournit encore une intéressante madone du XI[e] siècle, (f° 40 dans la majuscule V). Marie y est peinte avec son fils, qu'elle tient sur ses genoux. L'Enfant porte un livre de la main gauche et bénit de la droite. Le dessin est des plus barbares; au-dessus du V se déploie une légende avec ce vers ui vaut mieux que le dessin, et qui rappelle l'inscription de Beaucaire :

In gremio matris Rector complectitur orbis.

Musée de Cluny. (Pl. CXIX.) — Le plus beau monument de la sainte Vierge, que possède Cluny, est une madone d'ivoire du X[e] siècle, que nous avons gravée. Elle a 0[m],30 de hauteur; le bras gauche est mutilé.

(Pl. CXXXII.) — Ce musée vient de faire une nouvelle acquisition fort intéressante, celle d'une madone en bois, qui présente tous les caractères du XI[e] ou XII[e] siècle. Elle tient l'Enfant sur ses genoux d'une manière rigide et symétrique. Notre-Seigneur bénit d'une main et tient de l'autre un globe d'or. Les pieds et le trône font défaut. Cette statue renfermait sans doute des reliques, comme on peut le croire d'après l'armoire réservée dans le dos. Elle a 0[m],77 de hauteur. Les couleurs sont encore visibles. Le voile était brun, ainsi que la robe, les manches d'or, les souliers rouges; le surplis de l'Enfant en or et sa robe bleue.

(Pl. CXXIV.) — On trouvera dans nos planches la gravure d'une image de la sainte Vierge assistant au crucifiement et sculptée en ivoire.

On voit aussi au musée de Cluny un reliquaire en forme de coffret des dernières années du XI[e] siècle, dit châsse de saint Ivet, et provenant de l'abbaye de Braisnes. Les faces et couvercle sont sculptés dans des plaques d'ivoire. La sainte Vierge, sous une arcade, debout, tient l'Enfant dans ses mains; on lit dans l'archivolte : SCA MARIA. Elle est accompagnée de saint Joseph et de saint Siméon, et, dans les niches voisines, des apôtres et de plusieurs saints personnages de l'Ancien Testament.

M. Rigolot[1] publie une madone assez semblable. Nous reportons surtout à ce propos nos lecteurs aux coffrets du Louvre et de Darmstadt. (Pl. CXLIV.)

Bibliothèque de l'Arsenal. (Pl. CXVII.) — La bibliothèque de l'Arsenal, si riche en manuscrits et qui nous a fourni tant de pages intéressantes pour l'iconographie des scènes historiques, n'est pas dépourvue de madones proprement dites dans le sens abstrait du mot. Nous citerons surtout l'ivoire qu'on voit sur la couverture du manuscrit latin (T. L. 35, A). Quelques archéologues font remonter ce travail au VI[e] siècle, mais son analogie avec les ivoires qui portent la même composition à la Bibliothèque nationale, à Aix-la-Chapelle, etc., et qui sont notoirement carlovingiens, nous laissent difficilement accepter une époque aussi reculée. La pose est simple et noble, les plis sont nombreux et amples. L'enfant Jésus tient un rouleau d'une main et bénit de l'autre. Dans le haut, deux anges à mi-corps sont en adoration. Cette belle couverture est enrichie de nielles, elle était ornée de cabochons dont beaucoup ont disparu.

(Pl. CXLI.) — Le missel de Worms contient une sainte Vierge du IX[e] ou X[e] siècle, dont nous nous réservons de parler lors de nos articles sur l'Allemagne.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Du Molinet[2] donne à la planche VIII, fig. 1, une pierre dure sculptée, où se trouve représentée la sainte Vierge à mi-corps, les bras étendus, ayant devant elle l'enfant Jésus. Il dit cette figure très-ancienne ; en effet, elle porte l'Enfant non sur les bras, mais devant elle, à la manière de Notre-Dame-de-Chartres, de Notre-

1. *Arts du dessin*, Pl. 48.

2. *Description du cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève*. Paris, 1692, in-f°.

Ducange a publié aussi ce petit monument dans : De imperatorum ..... numismatibus dissertatio -- Romæ 1755. pl. III. et dans son glossaire ? La copie en est donnée ici pl. CI. L'original pourrait bien être aujourd'hui au cabinet des antiq. de la Bibl[que] N[le].

Dame-de-Paris et de beaucoup d'autres d'une antiquité incontestable, dont les bras sont élevés pour prier.

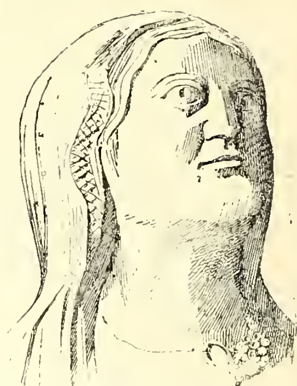
Cabinet de M. Spitzer. — La collection de M. Spitzer, qui nous a été si libéralement ouverte, mérite notre attention. Nous y voyons d'abord un coffret d'ivoire du XIe siècle représentant une suite de saints, le Sauveur au milieu, à sa droite la sainte Vierge avec cette épigraphe: *Sancta Maria;* elle a les mains retournées vers le dehors en geste d'orante.

C'est ensuite une crosse du XIIe siècle, au milieu de laquelle est figuré le couronnement de la sainte Vierge, les deux figures sont en bronze doré, la crosse en émaux cloisonnés. Ce couronnement est sans doute parmi les plus anciens que l'on connaisse.

Un émail du XIIe siècle figure la sainte Vierge dans la scène de l'Annonciation. Marie est devant sa maison, dans laquelle on aperçoit la servante assise. L'ange arrive, il a les ailes encore déployées. Une plaque de bois ou d'ivoire, jaunie par le temps, représente l'Annonciation, la Visitation et la Nativité. (Voy. au 1er vol.)

Cabinet de M. Strauss. — Le cabinet de M. Strauss, où nous avons reçu l'accueil le plus gracieux, nous offre une crosse en ivoire du règne de Philippe Ier (1060), la sainte Vierge devant les mages et dans la volute, les trois personnages fort mutilés. Le bâton se compose d'une série de tronçons qui se vissent les uns avec les autres et qui sont ornés de sujets évangéliques. J'ai peine à croire que ce dernier travail soit aussi ancien qu'on le dit; les mages portent les couronnes et surtout Notre-Seigneur a les pieds joints par un seul clou. M. Strauss nous a dit que cette crosse avait été payée 20,000 francs.

(Pl. CXXIX.) — La pièce la plus curieuse de cette collection consiste en une belle madone du XIIe siècle en argent repoussé. Elle a 0^m,75 de hauteur. L'enfant Jésus, supporté sur le genou gauche, tient un globe d'une main et bénit de l'autre. Quoique le dessin se ressente de la barbarie de l'époque, ce groupe ne manque pas d'une certaine fierté. On y remarque malheureusement des restaurations considérables, mais on peut départir comme il suit l'ancien et le nouveau : les têtes sont incontestablement anciennes; les yeux de la madone, où



Tête de madone en argent repoussé.
(Cabinet de M. Strauss.)

brillaient jadis des pierres précieuses, ont été dérobés. Au cou, l'on remarque les fragments d'un collier en filigrane qui portent bien le style du XIIe siècle; la robe paraît ancienne, mais elle a reçu au XVIe ou XVIIe siècle des gravures d'arabesques; la ceinture a été renouvelée à la même époque, ainsi que le collier de l'Enfant et surtout le trône ; les pieds de l'Enfant sont modernes ; le socle, comme nous l'indique encore la moulure, fait partie du travail primitif. Malgré les mutilations, ce monument, par sa matière et son âge, est d'une importance qui nous rend très-heureux de pouvoir l'insérer dans notre recueil.

Collection Dubruge-Duménil. — Nous empruntons à la description des objets d'art qui composaient la collection Dubruge-Duménil[1], la désignation des madones suivantes :

Une mosaïque de la sainte Vierge sur fond d'or.

1. Labarte, 1848.

661. — Une croix pectorale, avec émail cloisonné, travail byzantin en argent, antérieur au xe siècle. Le buste de la sainte Vierge se trouve dans le croisillon de droite. Sur l'autre face de la croix, la figure en pied de la Vierge occupe le milieu de la hampe; les deux lettres M.-Θ. sont placées à droite et à gauche de sa tête.

662. — Coffret en émail fond bleu, ayant servi de reliquaire; sur la face latérale de droite, on a représenté le crucifiement, la sainte Vierge et saint Jean, le soleil et la lune, les deux soldats (xie siècle).

667. — Plaque en émail fond bleu, *idem.* Hauteur de la plaque, $0^m,20$; largeur, $0^m,10$; largeur totale, $0^m,18$, a dû servir à la couverture d'un livre.

952. — Une plaque de cuivre gravée en intaille (xiie siècle).

1476. — Autel domestique à volets en bois peint avec appliques en ivoire. La mère de Dieu, assise sur un trône, offre son divin fils à l'adoration des fidèles. Premières années du xie siècle.

Collection Dupont-Auberville. — La collection de M. Dupont-Auberville fournit à notre sujet un tissu attribué au xe ou xie siècle, fabriqué dans le Nord, et qui figure une série de madones semblables. La sainte Vierge, de $0^m,40$, est assise avec l'Enfant sur ses genoux et dans l'axe du groupe à la manière archaïque. Les têtes et les mains sont uniformes, sans indication des traits. L'enfant Jésus tient un rouleau dans chacune de ses mains. Il porte un nimbe crucifère. Dans l'intervalle des madones on remarque un semis de fleurs de lis[1]. La figure de Marie, portée triomphalement sur les sommets des cathédrales, taillée dans le marbre et la pierre ciselée sur le bronze, peinte dans les fresques et les manuscrits, reflète ici son image jusque sous la navette des tisserands; dans les âges de foi, elle se retrouvait partout sous la main et les yeux de ses enfants.

Divers. — Le cabinet de M. Julien Durand, si riche en documents bibliographiques, contient quelques originaux, notamment une madone de bois noir qui paraît fort ancienne.

Notons encore dans la collection de M. Gauchez une plaque d'ivoire qui nous semble du xiie siècle, et dans laquelle nous voyons Notre-Seigneur entre la sainte Vierge et saint Jean. Le geste de Marie est le même que dans le Crucifiement; les plis de sa tunique ont une régularité et un jet tout à fait archaïques.

La collection de M. Dugay renferme un Couronnement de la sainte Vierge d'une époque fort reculée[2].

M. Rey possède un magnifique plat byzantin dans lequel la sainte Vierge apparaît dans une scène du Crucifiement.

1. La fleur de lis, comme on le sait, apparut longtemps avant le xiiie siècle sur la couronne des souverains et notamment dans les mains de Marie, dont le sceptre virginal est ainsi terminé.

2. *Archæological journal*, II, 170.

CHAPITRE IX.

IV. — FRANCE.

DIOCÈSE DE PÉRIGUEUX.

SAINT-FRONT.



Si le diocèse de Périgueux ne contient pas de pèlerinages renommés, il nous offre un nombre considérable d'églises importantes qui doivent au culte de la sainte Vierge leurs origines et leurs magnificences. A Périgueux comme à Chartres, on lit encore une inscription placée au-dessus d'un autel de l'église de la cité : *Virgini pariturœ.*

Saint Front, son premier évêque, élève au Ier siècle un autel en l'honneur de Marie. Au VIe siècle, une basilique couvre l'oratoire primitif et se trouve lui-même remplacé au XIe par la magnifique église byzantine qui rivalise avec Saint-Marc de Venise ou Sainte-Sophie de Constantinople. Le 28 janvier 1551, les protestants pillent et dévastent les richesses du trésor; après avoir pris les objets précieux, ils laissent les ossements dans un jardin où les fidèles les recueillent. Dans le pillage disparut une relique, objet de grande vénération sous le nom de sainte Coiffe; c'était un voile de la sainte Vierge, apporté de Palestine par Pierre d'Anton, seigneur de Bernardières; la statue a également disparu [1].

NOTRE-DAME-DE-REIBES.

Notre-Dame-de-Reibes, à la porte de Brantôme, fut fondée en 769 par Charlemagne, qui avait établi dans ce lieu une magnifique église sous le vocable de l'Assomption. Détruite en 1793 elle n'a laissé que des pierres. La statue fut précisément sauvée par le chef des profanateurs; elle récompensa l'hospitalité qu'elle reçut chez lui par la conversion éclatante de sa femme au lit de mort [2].

NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE.

Notre-Dame-de-la-Garde existait avant l'an 93; elle jouissait du droit d'asile. On y vénérait une statue de la mère de Dieu. Cette statue, retirée pour quelques pièces d'argent de la maison d'un révolutionnaire sacrilége qui allait la briser, fut sauvée et placée dans l'église voisine de Saint-Laurent-sur-Manoir. Le plus ancien titre connu qui en fasse mention la con-

1. Hamon, IV, 119.
2. *Id.*, IV, 131.

sidère comme très-recherchée au commencement du XIV[e] siècle [1].

NOTRE-DAME-DE-CHANCELADE.

Notre-Dame-de-Chancelade ou des Grilles, près de Périgueux, fut fondée en 1128 par quelques religieux qui, sous la conduite de Foucaud, abbé de Callefront, vinrent y établir la règle de Saint-Augustin [2].

NOTRE-DAME-DE-BEDEAU.

Notre-Dame-de-Bedeau, paroisse de Daglan, paraît du XII[e] siècle, la statue miraculeuse en bois de noyer représente la mère et l'enfant divin; transportée par intervalles dans les églises voisines, elle est toujours rentrée dans son séjour primitif [3].

DIOCÈSE DE PERPIGNAN.

Le diocèse de Perpignan, qui comprend aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales, formait autrefois la province de Roussillon, laquelle appartenait presque entièrement à l'Espagne. Il faisait partie de cette religieuse province de Catalogne où, dit un auteur digne foi, l'on trouvait jusqu'à 1,033 sanctuaires dédiés à la sainte Vierge.

La ville de Perpignan seule comptait 14 églises en l'honneur de la sainte Vierge, dont 11 ont été supprimées par la révolution de 1793. Ces pertes déplorables n'ont pas ralenti le culte de Marie, qui s'est reporté sur les sanctuaires restants. Il est impossible de songer à décrire ces sanctuaires qui, dans leur admirable monotonie, témoignent tous de la ferveur toujours ardente du culte de la sainte Vierge encouragé par des miracles innombrables [4].

1. Hamon, IV, 124.
2. *Id.*, 128.
3. *Id.*, 135.
4. *Id.*, III, 99.

NOTRE-DAME-DES-LETTRES,

AUTREFOIS DU SALUT.

On croyait que sur l'autel, le jour de l'Annonciation, des lettres reparaissaient; mais, par le fait, ce sont des inscriptions de pèlerins qui ont gravé leurs noms sur cette pierre. C'est un chapitre nouveau du culte de la sainte Vierge en France. A la place d'une simple légende, nous trouvons des témoignages d'amour pour la mère de Dieu, bien plus précieux pour nous. (Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule.*)

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

(Pl. CXVIII.) — On vénère aujourd'hui à Thuir une madone fort ancienne. Cette statue est en plomb et haute de $0^{m},54$ [1]. La Vierge est assise, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. La main droite a été coupée; Camos, qui l'avait vue avant cette mutilation, dit qu'elle reposait à plat sur les genoux; la main gauche se rapproche de la même position. La tête est ornée d'une couronne fermée, avec des perles et une boule au sommet des crochets; il s'en échappe un voile qui encadre la figure et descend jusqu'aux épaules, où il s'arrondit en forme de guimpe. L'enfant divin, assis sur les genoux de sa mère, se présente de face, la main droite élevée, la paume tournée en dehors et marquée du stygmate, si toutefois il ne faut pas attribuer à un accident la dépression du métal et le petit trou qu'on y remarque. Sa main gauche tient un livre appuyé contre le genou. Ses pieds sont nus. Il est vêtu d'une tunique et d'un manteau; comme sa mère il porte une couronne. La Vierge est assise dans un fauteuil en bois où on découvre encore quelques peintures; vers la partie supérieure, seule visible depuis que ce siége a été encastré dans un grand piédestal

1. Les statues de métal sont rares dans ces pays; Camos n'en cite que deux, celle de Thuir et une autre qui est en cuivre.

assez moderne qui a doublé la hauteur de l'ensemble.

La Vierge de Thuir est connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire, et ce nom lui vient de loin, s'il faut en croire les récits de nos pères. Charlemagne, prêt à marcher contre les Sarrasins, avait placé la sainte image au milieu de son armée. En présence de l'ennemi, sur les hauteurs de Passa, les Francs, brûlés par une soif ardente, laissent tomber leurs armes. Charles, plein de confiance en la patronne qu'il s'est choisie, l'invoque et, plongeant son épée dans le sable d'un torrent desséché, en fait jaillir une source abondante. Les soldats épuisés se désaltèrent, volent à l'ennemi et le refoulent au delà des monts. Le monarque victorieux fonda sur le lieu témoin du prodige, une abbaye qu'on appela *Monestir-del-Camp*. Mais Charlemagne ne fut pas toujours là pour défendre nos frontières; l'infidèle porta de nouveau le fer et la flamme dans ces champs témoins de sa défaite. Notre-Dame-de-la-Victoire fut alors soustraite à leurs profanations et sa trace resta longtemps perdue. Un berger, à la recherche d'une brebis égarée, retrouva la statue dans un bois épais qui couvrait la place où s'élève aujourd'hui Thuir. On bâtit une chapelle en mémoire de cette invention, et, peu à peu, les habitants de Thuir, alors distant d'un millier de pas, vinrent grouper leurs habitations autour du sanctuaire.

Nous devons dire que ce prodige de l'eau a été appliqué à une des campagnes de Charlemagne chez les Saxons et ailleurs.

Voici un extrait du « *Jardin de Marie,* planté dans la principauté de Catalogne, » édité, en 1657, par Camos, que M. le curé de Thuir a eu la bonté de nous traduire mot à mot : « Une image des plus victorieuses de Marie est à Thuir, sous le nom de Notre-Dame-des-Victoires. Ce n'est pas en vain qu'on lui a donné ce titre, puisqu'elle obtient pour ses dévots de nombreuses victoires.

« Elle fut apportée par l'empereur Charlemagne le Grand, et il lui dut une victoire près de Saint-Genis (village à une petite distance de Thuir); elle fut laissée dans son église de Saint-Genis jusqu'à ce que, lors de la persécution des Maures, elle fut cachée dans le lieu où elle fut trouvée miraculeusement.

« Un berger de cette ville faisant paître son troupeau dans ce lieu, alors très-propice par l'étendue de ces bois, il arriva que quelques brebis s'égarèrent; les ayant cherchées avec soin, Dieu voulut qu'il les retrouvât à l'endroit même où était cachée cette sainte image. Voilà qu'à cet événement le curé fut aussitôt informé pour donner raison de ce fait, et l'on s'empressa d'emporter la sainte image à l'église paroissiale; mais Dieu voulut que, pour perpétuer la mémoire de cette découverte, on ne tardât pas à la transporter au même endroit, et que là même on lui élevât une chapelle qui est devenue plus tard l'église paroissiale de Thuir. La paroisse s'est transportée, et cette ville est agrandie au point où elle est devenue une gentille ville.

« Cette église (l'ancienne) a deux nefs; la sainte Vierge est un chef-d'œuvre, elle est en bronze (en réalité, composition de plomb et d'étain), assise sur un socle en bois, dévotement inclinée vers son fils, qu'elle tient assis sur ses genoux, le soutenant de sa main gauche et reposant sa main droite sur son genou. Son enfant donne la bénédiction avec la main droite et tient de l'autre un livre sur ses genoux. Elle mesure deux pans un quart de hauteur et, à ses pieds, on lit ces mots *Mater Dei,* lesquels mots sont le meilleur écusson de cette reine, puisqu'ils renferment toutes ses prérogatives.

« Sa grande fête se célèbre le 7 octobre, où l'on dit l'office de la sainte Vierge et on fait sa procession en grande solennité dans la ville, fête qui a été votée en 1631, en mémoire de la délivrance de la peste qu'elle fit cesser en ce jour. En cette procession, on porte l'image de cette grande dame, ornée de différents joyaux et de magnifiques parures, et, pour que tout se fasse avec ordre et que chaque fête ait sa solennité, on célèbre le jour suivant la fête du Saint-Rosaire.

« Chaque samedi, la communauté de cette église (de Thuir) célèbre l'office de Notre-Dame

à son autel, qui, depuis longtemps, se trouve dans cette nef; on la fait sortir en temps de sécheresse pour demander le bienfait de la pluie, et quelquefois on la portait à Perpignan pour ce même motif, donnant beaucoup de consolations à tous ceux qui étaient dans la nécessité. »

Quoiqu'il soit assez difficile de préciser l'âge de cette madone, nous ne pensons pas du moins qu'elle puisse être attribuée, comme on l'a fait, au XIe siècle. En dehors de la légende de Charlemagne, qui nous reporte pour ce monument au IXe siècle, elle conserve intrinsèquement le cachet du style carlovingien. Nous attirons surtout l'attention des lecteurs sur la couronne et sur l'analogie qu'elle nous offre avec celle de Charlemagne et celle de Charles le Chauve dans les miniatures. — Nous devons le dessin que nous avons gravé à l'habile et fidèle crayon de M. Vignol, architecte du département.

NOTRE-DAME-DE-COLL.

Dans le canton de Céret, Notre-Dame-de-Coll paraît avoir reçu le culte de Marie depuis le IXe siècle ; on attribue son origine à la découverte d'une de ces statues miraculeuses cachées dans un buisson. Cette statue de bois dur comme le chêne et haute de 0m,95 représente la Vierge assise portant l'enfant Jésus sur ses bras. La révolution de 1793 n'a pas pu lui enlever tous ses ex-voto[1].

Mentionnons ici Notre-Dame-de-las-Gradas, du Xe siècle; Notre-Dame-d'Err, Notre-Dame-de-Font-Romeu, de 1113, où une fontaine miraculeuse rend la santé aux infirmes et qui sert de but à de magnifiques pèlerinages[2]; Notre-Dame-de-la-Vall, ainsi appelée par le pape Serge IV dans une lettre datée de l'an 1101. La statue est très-vénérée dans le pays[3].

NOTRE-DAME-DE-LA-CRÈCHE.

Au sud de Prades était autrefois Notre-Dame-

1. Hamon, III, 121.
2. *Id.*, III, 136.
3. *Id.*, III, 112.

de-la-Crèche, *del Pesebre* en langage catalan En 1040, on construisit, sous la maison du sacristain mayeur du monastère, une église souterraine pour y déposer la sainte image. Plusieurs incendies environnèrent la statue et la respectèrent toujours. Nuit et jour des cierges brûlaient en sa présence. Les reliques de la Crèche, qui s'y conservaient, furent transportées dans l'église de Prades et la statue dans celle de Corneilla-du-Conflent[1].

NOTRE-DAME-DU-PARADIS.

Hors de Perpignan, près de Corneilla-del-Vercol, la chapelle de Notre-Dame-du-Paradis, en latin *Regina-Cœli*, est située dans un lieu solitaire et gracieux qui dispose au recueillement. Un legs lui fut fait en 1215, elle existait donc au XIIe siècle; fermée en 1793, elle fut rouverte en 1829[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-SALUD.

Sur la paroisse Pia, Notre-Dame-de-la-Salud, en catalan, et de la Santé, en français, semble remonter à la même époque[3].

NOTRE-DAME-DE-PLANÈS.

La chapelle de Planès, dans le Roussillon, située à quatre kilomètres de Mont-Louis, offre un plan trilobé des plus singuliers. M. Viollet-le-Duc[4] le croit du XIIe siècle, mais comme l'édifice ne possède aucune caractéristique qui en puisse préciser le style, il est possible qu'il soit fort antérieur.

On a trouvé là, dans la fontaine haute, une statuette de la sainte Vierge de 0m,54 de haut, fort intéressante. La madone étend la main droite en geste d'accueil et retient de

1. Hamon, III, 132.
2. *Id.*, 111.
3. *Id.*, 112.
4. *Dict. d'arch.*, II, 243. Voyez aussi pour cette église les *Annales archéol.*, 1855. *Bull. monumental*, 1856, p. 56.

l'autre main l'enfant Jésus sur ses genoux; son trône, orné de boules et de spirales, paraît fort ancien. Nous offrons ici un dessin de M. de Basterot, que nous devons à l'obligeance de sa famille.



Notre-Dame de Planès.

DIOCÈSE DE POITIERS.

NOTRE-DAME.

Vers le XIIe siècle, une armée ennemie menaçait Poitiers; un domestique du maire promet de livrer les clefs de la ville le jour de Pâques. C'était alors l'usage de tenir en cette solennité les portes fermées à l'approche de l'ennemi, pour que les fidèles ne fussent pas distraits des saints offices. Le traître cherche les clefs de la cité chez son maître, là où on les déposait ordinairement; chose merveilleuse! il ne les y trouve pas et la porte qu'il avait promis de livrer demeure fermée. L'ennemi, se croyant lui-même trahi, s'enfuit de toutes parts. Les Poitevins, rassurés, cherchent les clefs de leur cité, qu'ils trouvent entre les mains de Notre-Dame. En souvenir de cette délivrance, ils instituèrent une procession célèbre qui ne fut pas interrompue pendant les plus mauvais jours de la Révolution, mais la fête cessa en 1794. Cependant la statue de la sainte Vierge échappa au vol, au pillage, et son culte, rétabli en 1816, fut une véritable fête nationale. Le miracle des clefs reste inscrit dans les monuments et sur les statues de la Vierge tenant à la main les clefs d'argent.

La cathédrale de Poitiers est sous le vocable de saint Pierre; mais Notre-Dame, l'église privilégiée des habitants, est honorée particulièrement comme gardienne et protectrice de la cité, titre qu'elle a si bien mérité[1]. La façade de Notre-Dame, toute couverte de bas-reliefs, est très-riche en images de Marie. Dans le haut, elle apparaît au milieu d'une auréole glorieuse. On y voit aussi diverses scènes de la vie terrestre, entre autres celle de la Nativité sur les tympans des arcs.

CATHÉDRALE.

La cathédrale a été fondée de 1152 à 1163, par Henri II, qui monta en 1152 sur le trône d'Angleterre et avait reçu le Poitou en dot d'Éléonore d'Aquitaine. On y voit diverses images de la sainte Vierge.

SAINTE-CROIX.

Les religieuses de Sainte-Croix conservent une statuette de la sainte Vierge, bénite, dit-on, par saint Martial. Elle paraît avoir été donnée à sainte Radegonde lorsque cette reine vint à Poitiers pour fonder le monastère. — Nous avons fait dessiner cette figurine; elle est en bois de chêne et très-rongée par le temps. — Les bras ont été coupés; le visage peint couleur de chair; la robe de la sainte Vierge en bleu; il n'y a malheureusement d'authentique que la partie inférieure. —

1. Hamon, IV, 151.

Mgr Barbier de Montault suppose cet ouvrage du XIIe siècle; cependant, comme le couvent possède des objets beaucoup plus anciens, nous renouvellerons à ce propos les réserves que nous avons faites sur les madones attribuées à cette époque et qui peuvent avoir une date infiniment



Madone de Sainte-Croix, à Poitiers.
(Face et profil.)

plus reculée. — De plus, Mme la supérieure de Sainte-Croix, par l'entremise de M. Perlat, a bien voulu nous attester l'antique tradition relative à ce monument. — Des personnages illustres sont venus lui apporter leur tribut de vénération et enrichir son trésor. La Révolution a fait disparaître ces richesses, dont il ne reste que quatre couronnes d'argent qu'on avait pu cacher dans un puits.

MONTMORILLON.

Notre-Dame-de-Plaisance, dans le canton de Montmorillon, doit, dit-on, son origine à Charlemagne [1].

(Pl. CXIX.) — Nous ne savons ce qu'il faut penser de cette tradition; on peut dire du moins qu'on trouve dans cette région des monuments fort anciens du culte de la sainte Vierge. M. Paul Durand nous a communiqué un dessin pris à Montmorillon d'après une des peintures conservées dans la vieille église. Cette fresque, qu'il estime du XIIe siècle, occupe une des voûtes de la crypte. Elle nous offre la sainte Vierge au centre avec une rangée de saints tout autour; le sujet sort tout à fait du classique byzantin; il prouve chez l'auteur un sentiment de liberté et de piété rare. La madone est assise sur un trône sans dossier, mais enrichi d'accoudoirs en forme de lyre et accompagné d'un marchepied très-orné. Elle tient l'enfant du bras droit et, pendant que celui-ci cherche pour le bénir la tête d'un saint, elle lui saisit l'autre main, la porte à ses lèvres et la baise avec une tendresse ineffable. Ce geste d'amour maternel est plein de naturel et de poésie, c'est un élan que la dictature byzantine a rarement permis aux arts du moyen âge.

1. Hamon, IV, 157.

SAINT-SAVIN.

Les peintures de l'église Saint-Savin nous fournissent une madone du XIe siècle. Elle se trouve dans une auréole étoilée. Elle est assise. Elle lève le bras droit comme pour imiter le geste de son fils qui bénit le monde. Son nimbe et son manteau sont bleus; les couleurs appliquées par larges teintes plates, sans marquer les ombres, au point qu'il est impossible de déterminer de quel côté vient la lumière. Cependant, en général, les saillies sont indiquées en clair et les contours accusés par des teintes foncées. Dans les draperies, tous les plis sont marqués par des traits bruns-rouges, quelle que soit la couleur de l'étoffe.

FONTEVRAULT.

Ce sanctuaire doit sa fondation à un prodige de charité : en 1117, un jeune seigneur nommé Evrault, après une vie des plus criminelles, était devenu chef de voleurs; Robert d'Arbrissel, prédicateur apostolique, faisait alors l'admiration de la France; il forme le projet de convertir Evrault et ses coupables compagnons; il se laisse prendre par eux et, au milieu de cette troupe de scélérats, il leur parle, les convertit et

sur la place même témoin de leurs forfaits et de leur repentir ; à côté de la fontaine, ils élèvent un monastère qui garda le nom de Font-Evrault.

FONTAINE-LE-COMTE.

Fontaine-le-Comte, à deux lieues de Poitiers, était visitée processionnellement chaque dimanche par une des paroisses de Poitiers; en 1751, une ordonnance de l'évêque donna pour but à ces processions l'église de Montierneuf.

DIVERSES ÉGLISES.

Les églises de Poitiers nous conservent dans leurs sculptures quelques restes intéressants de la dévotion des anciens fidèles envers la très-sainte Vierge; à Saint-Pierre, un vitrail où elle figure dans la Crucifixion; un chapiteau représentant l'Adoration des mages et surtout un Couronnement très-intéressant. Jadis 6 chapitres portaient le vocable de Notre-Dame, 11 abbayes, 94 paroisses la reconnaissaient pour patronne; en tout 213 sanctuaires célébraient les louanges de Marie. La plupart de ces édifices ont été ruinés par le temps [1].

Le couronnement de Notre-Dame-de-Pitié, qui a eu lieu en décembre 1874, prouve que la dévotion des Poitevins envers la sainte Vierge ne s'est pas refroidie depuis les anciens temps que nous étudions; vingt mille fidèles se pressaient en cette cérémonie autour de Mgr Pie, assisté de plusieurs autres évêques.

DIOCESE DU PUY.

NOTRE-DAME-DU-PUY.

Sur les trois arrondissements dont se compose le diocèse du Puy, il n'en est pas un qui n'ait un grand nombre de sanctuaires spécialement consacrés à la sainte Vierge [1].

Parmi ces sanctuaires, dont quelques-uns comme Notre-Dame-de-Pradelles sont fort célèbres, nous devons citer en première ligne Notre-Dame-du-Puy.

D'après des légendes fort anciennes, deux guérisons miraculeuses et des apparitions de la sainte Vierge décidèrent l'érection d'un sanctuaire au sommet du mont Anis. La première remonterait à saint Georges et la deuxième à saint Vosy ou Evod. Voici comment on les raconte : Saint Georges, disciple de saint Pierre, était venu au Puy-en-Velay et avait converti une partie de cette cité à la foi catholique ; il avait remplacé un temple d'Apollon par un oratoire à Marie sur le sommet du mont Polinien. Une dame aussi riche que vertueuse se trouvait sous le coup d'une maladie mortelle, lorsqu'elle vit la sainte Vierge, qui l'engagea de se lever et de monter à la nouvelle chapelle du mont Polinien; elle y fut, s'y coucha sur une pierre, s'endormit, vit de nouveau la sainte Vierge et à son réveil se sentit guérie. Elle alla tout raconter à l'évêque du Puy, qui se transporta aussitôt avec son clergé au lieu miraculeux; on vit alors le haut du roc Cornelius, où est maintenant l'église de Notre-Dame-du-Puy, tout couvert de neige, quoiqu'on fût au 11 juillet et qu'on éprouvât les plus grandes chaleurs. Soudain un cerf, s'élançant dans l'endroit où la neige était tombée, traça en longueur et en largeur l'enceinte d'un édifice, après quoi il disparut [2].

Une apparition presque identique et qui diffère si peu de celle-ci qu'on pourrait les confondre eut lieu en 221; l'évêque saint Evod, informé par une dame pieuse, nommée Aurélie, d'une

1. Hamon, IV, 159

1. M. Basilewski possède un sarcophage antique qui provient d'Auvergne et sur lequel se trouve une figure de femme. S'il était permis de la considérer comme celle de la sainte Vierge et non comme l'image de l'âme de la défunte, ce serait sans doute le plus ancien monument de Marie que ce pays ait possédé.

2. Sausseret, I, 36.

apparition d'après laquelle la reine des cieux voulait qu'on lui érigeât un temple sur ce mont, se rendit à l'endroit indiqué, qu'il fut surpris de voir couvert de neige. Il partit alors pour Rome, afin d'obtenir la permission d'y bâtir une église en l'honneur de Marie et d'être autorisé à transférer au Puy son siége épiscopal, qui était auparavant dans la petite ville de Revesse, appelée depuis saint Paulien du nom de son sixième évêque; on éleva le sanctuaire et, lorsqu'il fut achevé, l'évêque partit pour demander au pape d'en faire la consécration solennelle. A peine était-il en route, que deux vieillards en robe blanche lui remettent des reliques qu'ils disent venues de Rome et lui annoncent que la consécration est faite de la main des anges[1]. Il revient sur ses pas; les portes de la basilique s'ouvrent d'elles-mêmes; le sanctuaire apparaît éclairé d'une multitude de torches et l'autel arrosé d'une huile dont le parfum embaume l'église entière. A dater de ce jour, la cathédrale du Puy est connue sous le beau nom d'église Angélique que lui ont conservé tous les siècles. Des habitations se groupèrent autour jusqu'à former en peu de temps une petite ville, puis une cité plus grande qui devint le siége des évêques et la capitale du Velay.

La statue miraculeuse qu'on y a vénérée pendant plusieurs siècles a profondément influé sur la gloire de l'église même[2]. L'image avait été, dit-on, apportée de la terre sainte, en 1254, par saint Louis,qui vint exprès au Puy en faire hommage à la basilique de Marie. Une procession solennelle eut lieu pour remercier le ciel de l'heureux retour du roi[3].

1. *Légendes*, de l'abbé Darras.

2. Hamon, II, 224.

3. *Id.*, II, 226. — Une médaille de 1182, soixante-douze ans avant le passage de saint Louis, présente une image toute différente de celle de Faujas. La sainte Vierge tient l'enfant Jésus sur le bras gauche, et l'enfant lui-même porte une croix. — Le père Odo de Gissey, qui avait vu la primitive statue derrière le maître-autel, prétend qu'elle avait à la main un sceptre fleurdelisé. — D'après cela, l'image de saint Louis aurait remplacé peu à peu, dans la dévotion, celle de l'origine. (Voy. Mandet, l'*Ancienne Auvergne et le Velay*, t. II.)

II.

Lorsque la peste sévit dans le Velay en 1480 et 1503, la Vierge, portée par les rues, sembla la chasser devant elle. Pendant cinq siècles, on l'invoquait dans les calamités publiques de la France. En 1793, elle fut arrachée de son sanctuaire, traînée ignominieusement dans les rues autrefois témoins de son triomphe et brûlée sur la place du Martonet. Aussitôt après la Révolution, une nouvelle statue, copie fidèle de l'ancienne, remit sous les yeux les traits qu'avaient vénérés les siècles.

Nous avons heureusement une description exacte de l'ancienne statue par un témoin oculaire, par Faujas de Saint-Fond, célèbre géologue, qui nous l'a laissée dans un mémoire sur les volcans éteints du Velay[1]; il l'a fait dessiner avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les auteurs, selon lui, ne sont pas d'accord sur sa provenance; on a cru qu'elle venait d'Égypte et du prophète Jérémie. Faujas, habitué par ses études à voir les choses de près, l'a étudiée avec une précision qu'on n'avait pas encore mise. Il a reconnu qu'elle était de bois de cèdre en en détachant une parcelle avec un canif; elle était couverte d'un grand manteau d étoffe d'or qui l'enveloppait depuis le col jusqu'aux pieds et à travers lequel l'enfant Jésus passait la tête; manteau que surchargeaient une multitude de reliques et de bijoux précieux. Elle avait deux pieds trois pouces ($0^{m},73$) de hauteur; elle était assise sur un siége à la manière des divinités égyptiennes et tenait sur son giron un enfant dont la tête correspondait à sa poitrine; elle paraissait d'une seule pièce de bois et pesait environ 25 livres ($12^{kil},500$). Le trône était détaché et sans doute d'un travail moderne. Toute la statue était entièrement couverte depuis la tête jusqu'aux pieds de plusieurs bandes de toile assez fine, très-soigneusement et très-solidement collées sur le bois à la manière des momies égyptiennes. Ces toiles, appliquées sur le visage de la mère et de l'enfant, entourant également les pieds, empêchaient de voir les doigts; de

1. Grenoble et Paris, 1778.

pareilles bandelettes recouvraient aussi la main; mais les doigts, très-caractérisés, offraient une roideur extrême et le plus mauvais dessin.

(Pl. CXXXII.) — C'est sur ces toiles qu'on avait étendu une couche de blanc à la gouache, puis peint à la détrempe les draperies accompagnées d'ornements de différentes couleurs. La face de la mère et celle du petit Jésus étaient d'un noir foncé imitant le noir de l'ébène; le visage, d'un ovale extrêmement allongé, contre toutes les règles du dessin; le nez d'une épaisseur et d'une longueur démesurées; la bouche petite, le menton raccourci et rond; la partie osseuse supérieure de l'œil fort saillante, et l'œil, malgré cela, très-petit; les yeux composés de deux loupes d'un verre très-commun; la partie concave, appliquée sur un plan intérieur peint avec les couleurs de l'œil, en imitait l'iris. Sous la couronne, en forme de casque, la tête et les oreilles se cachaient derrière une espèce de tissu noir assez commun; sous cette première enveloppe, on en remarquait une seconde formée par des lisières de soie noire, et enfin une troisième en toile de fil; le tout très-étroitement lié et fortement resserré contre la tête, qui paraissait dépourvue de chevelure. La couronne, en cuivre doré, ayant la forme d'un casque travaillé à jour dans certaines parties, était ornée de plusieurs camées antiques; deux portions mobiles de cette sorte de casque se prolongeaient jusqu'au-dessous des oreilles. Les draperies, grossièrement sculptées en bois, n'offraient aucuns plis. La partie de la robe, depuis le col jusqu'à la ceinture, avait le fond vert, tirant sur le bleu, et les ornements d'un blanc jaunâtre; la jupe, peinte en rouge d'ocre, était décorée de losanges et autres ornements d'un blanc terne; la garniture de la robe était jaune. Quoique les pieds de la statue parussent attenants à la jupe, ils en étaient détachés, et les jambes se prolongeaient même intérieurement d'environ trois pouces et demi dans le vide de la jupe; on les avait entourées de plusieurs bandelettes peintes en noir. Les mains étaient peintes en blanc. La tunique de l'enfant, attachée par une ceinture et d'une couleur rouge très-foncée, portait en manière d'ornements un grand nombre de petites croix grecques.

On attribuait à cette statue une origine égyptienne à cause de la la toile collée sur le bois et on pensait que c'était peut-être une statue d'Isis ou d'Osiris. Faujas, un peu embarrassé par ces toiles et la nature du bois de cèdre, croit plutôt qu'elle avait été façonnée par les premiers chrétiens du Liban sur le modèle des statues égyptiennes et qu'elle avait été apportée par Aimar de Monteil, évêque du Puy, un des plus célèbres croisés et légat du pape Urbain II à la terre sainte.

Cependant M. J. Durand pense que les procédés employés pour l'ornementation de la statue ne sont pas sans ressemblance avec ceux des Byzantins dans l'exécution de leurs tableaux peints sur bois, et certains motifs de l'ornementation en couleur se retrouvent sur leurs monuments; il est persuadé que la statue du Puy a été exécutée en France au XIe ou XIIe siècle. Il existe au musée de Cluny (n° 1963) un Christ en bois de grandeur naturelle, dont le corps est ainsi couvert d'une toile peinte, et ce monument provient justement de l'Auvergne et du XIIe siècle [1].

A la fin du siècle dernier, l'église du Puy possédait les reliques les plus insignes, entre autres deux morceaux de la vraie croix, qu'elle a le bonheur d'avoir conservés, dont l'un avec son reliquaire, donné par le pape Innocent III, l'autre provenant de l'abbaye de la Chaise-Dieu, à laquelle Clément VI l'avait envoyée. Notre-Dame du Puy avait aussi un fragment considérable de la couronne d'épines dont saint Louis lui avait fait présent en 1239.

Des papes, des rois, des princes et des grands seigneurs, des saints, toutes les classes du peuple suivaient les pèlerinages qui souvent étaient si nombreux que l'on y comptait de nombreuses

1. Voici quelques représentations de N.-D. du Puy:

1° Médaille de la confrérie des Chaperons-Blancs, 1182;
2° Image en plomb du commencement du XIIIe siècle;
3° Gravure de Sarret, 1620. — Derrière un autel. (Bulletin du Comité de la langue, IV, 698.);
4° Dessin de Faujas de Saint-Fond, 1778.

victimes de l'encombrement. En 1701, au dixième jubilé, des précautions furent prises et on n'eut à déplorer aucun accident, non plus qu'au jubilé de 1785, où ne vinrent pas moins de 80,000 pèlerins. Après tous les malheurs de la France et malgré le bouleversement dans les idées et dans les choses, on accourut, comme autrefois, au jubilé de 1842, et il s'y trouva 150,000 pèlerins.

Cette dévotion à Notre-Dame-du-Puy y fit affluer une énorme quantité de donations en terres, fiefs, reliques, manuscrits précieux, splendides ornements du culte, vases sacrés, etc. C'étaient des témoignages de reconnaissance pour les miracles innombrables obtenus dans l'ordre spirituel et l'ordre temporel par l'intercession de Marie[1].

Un des plus touchants parmi ces *ex-voto* est la fameuse bible que Théodulphe écrivit dans les prisons d'Angers et qu'il promit de donner à N.-D. du Puy s'il était délivré. L'empereur Louis le Débonnaire, sur ces entrefaites, passant devant sa prison, l'entendit chanter un cantique dont il fut charmé, il lui donna la liberté et le manuscrit fut aussitôt déposé dans le trésor du Puy. (Notice de Mgr de Bonald à la fin du manuscrit.)

D'insignes priviléges furent accordés aux évêques du Puy; plusieurs papes, par bulles expresses, les déclarèrent soustraits à toute juridiction métropolitaine, suffragants du saint-siége, duquel ils devaient relever, comme les primats et les patriarches. Saint Léon IX avait proclamé l'église du Puy le premier sanctuaire du royaume, à cause de cette dévotion spéciale à la sainte Vierge. Les chanoines même, dans certaines occasions, avaient le droit de porter la mitre et la crosse[2].

La Révolution fit disparaître ces priviléges et le siége épiscopal lui-même. Mais dès que le Concordat de 1804 eut rendu au Puy son évêque, le saint-siége le décora aussitôt du *pallium*, seul privilége resté de ce glorieux passé.

L'amour et la vénération pour Notre-Dame-du-Puy ne tardèrent pas à attirer sur la sainte montagne une foule de maisons religieuses et de bienfaisance. Les bénédictins y étaient déjà établis en 993, saint Dominique installa lui-même les dominicains en 1221; 1,800 profès s'y trouvaient en 1449; puis les cordeliers, les jésuites, les capucins en 1607, les chartreux, les prémontrés, les frères des écoles chrétiennes; les clarisses, les dominicaines en 1605, les ursulines, les visitandines en 1630, Notre-Dame-du-Refuge, etc., s'y fixèrent successivement. Le culte de la sainte Vierge au Puy a retrouvé son ancienne splendeur devant la statue de Notre-Dame-de-France, érigée sur le mont Corneille.

Mgr Morlhon, évêque du Puy, ayant eu la pensée d'élever une statue colossale à la sainte Vierge, provoqua un concours dans lequel M. Bonassieux obtint le prix sur cinquante-quatre concurrents. Au moment de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, le 10 décembre 1854, on pose la première pierre d'un monument commémoratif de ce grand fait religieux. Les offrandes arrivent en abondance. Le maréchal Pélissier écrit au Puy: « Demandez des canons à l'empereur, il nous dira de les prendre et nous les prendrons ». Les canons sont promis, et trois jours après Sébastopol est emporté et les canons viennent fournir leur métal à la victorieuse image de Marie.

Le 19 avril 1856, 150,000 kilos de fonte de fer en bouches à feu sont mis à la disposition de l'évêque; après quatre ans de travaux, en septembre 1860, la statue est terminée et les énormes blocs dont elle se compose sont hissés et dressés sur la montagne. Le piédestal a 7 mètres au-dessus du rocher; le rocher, 757 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La Vierge, debout sur une demi-sphère, écrase la tête du serpent, long de 17 mètres; elle tient sur son bras le divin enfant qui bénit la France. Les pieds ont 1m,92, la chevelure 7 mètres, l'avant-bras 3m,75, la main 1m,56.

Une magnifique inauguration, le 12 septembre 1860, fut digne du monument[1].

1. Hamon, II, 246.
2. *Id.*, II, 256.

1. Hamon, II, 265. Voyez l'intéressant article publié, en 1862, dans le *Magasin pittoresque*, page 292.

L'église est bâtie sur le sommet du mont Anis, au pied du mont Corneille ; il faut d'abord gravir la montagne par une pente très-rapide, puis 120 degrés qui servent de perron pour arriver dans l'intérieur de l'église. Cet immense perron est compris sous un vestibule dans lequel on remarque deux chapelles, l'une dédiée à saint Martin de Tours, l'autre à saint Gilles[1].

Nous ne faisons que rappeler ici le fameux sarcophage du musée qui nous offre saint Joseph et la sainte Vierge ; on en a vu la description dans le premier volume.

DIOCÈSE DE QUIMPER.

NOTRE-DAME-DE-RUMENGOL.

Notre-Dame-de-Rumengol ou de Tout-Remède est depuis quinze cents ans un des sanctuaires de Marie le plus fréquentés. Dans l'origine, ce n'était qu'une chapelle en bois, due à Grallon le Grand, premier roi chrétien de la Bretagne. En 1536, on bâtit l'église actuelle[2].

NOTRE-DAME-DE-LESQUELLEN.

Notre-Dame-de-Lesquellen, près de Locmaria, fut fondée par saint Ténénan, venu de la Grande-Bretagne dans l'Armorique pour l'évangéliser[3].

NOTRE-DAME-DE-CALLOT.

En face de Saint-Pol, au milieu de la mer, apparaît Notre-Dame-de-Callot, fondée au VIe siècle par Staël le Grand[4].

NOTRE-DAME-DU-BOUT-DU-MONDE.

Notre-Dame-du-Bout-du-Monde remonte au VIe siècle et à saint Tanguy, anachorète breton.

1. Champagnac.
2. Hamon, IV, 477.
3. *Id.*, IV, 481.
4. *Id.*, IV, 485.

NOTRE-DAME-DU-RÛN.

Notre-Dame-de-Rûn, ou de la Colline en français, a été, dit-on, fondée au VIIe siècle par saint Tugdon, pour remplacer par le culte de Marie le culte idolâtrique qu'on rendait en ce lieu à une fontaine. Au XVIIe siècle, on éleva à sa place un autre édifice qui existe encore[1].

NOTRE-DAME-DU-CREISKER.

A Notre-Dame-du-Creisker, peu éloignée de Saint-Pol-de-Léon, s'élève une tour de 77 mètres de hauteur, ouvrage, dit Vauban, le plus hardi qu'il eut jamais vu. Une jeune fille s'étant permis de travailler un jour de fête de sainte Vierge fut punie de cette violation du précepte par une paralysie; elle avoue sa faute à saint Gueoroch ; celui-ci fait un signe de croix sur elle, elle est aussitôt guérie, et en reconnaissance elle cède sa maison pour y élever un sanctuaire à la mère de Dieu. Cette chapelle primitive, détruite par les Normands en 875, fut rebâtie, en 1365, par le duc Jean IV, sauf quelques parties qui semblent appartenir les unes au XIIIe siècle, les autres au XVe[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-REHE.

Notre-Dame-de-la-Rehe était l'église d'une abbaye de cisterciens, élevée par Guillaume, comte de Cornouailles, à son retour de la croisade en 1096[3].

En résumé, dans ce pays plein de foi, plus de deux cents églises, chapelles ou oratoires, tous animés par de nombreux pèlerinages, témoignent de la piété du peuple breton.

---

1. Hamon, IV, 484.
2. *Id.*, IV, 485.
3. *Id.*, IV, 482.

DIOCÈSE DE REIMS.

CATHÉDRALE.

Le pays rémois fut évangélisé, dès l'an 57 de l'ère chrétienne, par saint Sixte, disciple de saint Pierre, qui l'en consacra premier évêque. Il ne nous reste aucun monument de sa prédication dans ces contrées, ni de celle de ses successeurs pendant les trois premiers siècles. Saint Nicaise, évêque de Reims en 401, consacra à Notre-Dame son église cathédrale. Notre-Dame-de-Reims devint bientôt célèbre; saint Nicaise et ses compagnons l'arrosèrent du sang de leur martyre. Clovis, après son baptême, y fit son entrée solennelle; Pépin y fut sacré par Étienne II; Charlemagne par Léon III; Louis le Débonnaire par Étienne IV. En 816, ce dernier roi la fit reconstruire sur un plan plus vaste et plus riche; de nombreux miracles prouvèrent alors au moins la foi des peuples qui les croyaient. En 1211, un incendie dévora la cathédrale bâtie par Hincmar. Aussitôt, plein de confiance dans la Providence, un habile architecte présenta un plan magnifique, capable d'effrayer des cœurs moins ardents par l'énormité de la dépense dont il s'agissait. Deux chanoines délégués par l'archevêque et le chapitre parcoururent les villes et les villages du diocèse, conduisant sur un chariot Notre-Dame-de-Reims. En 1232, l'édifice fut assez avancé pour que les chanoines pussent y célébrer l'office divin. Enfin, au commencement du XIV[e] siècle, ce prodigieux édifice fut terminé. Les fondations des messes affluaient en si grand nombre que, dès 1321, on en acceptait difficilement de nouvelles, dans la crainte de ne pouvoir en acquitter davantage. En 1481, un nouvel incendie dévora les combles, les clochers et les tours du centre. Sans se décourager, le chapitre eut de nouveau recours à Marie et couvrit de nouveaux ornements la chapelle du Saint-Lait; 1793 transforma entièrement la chapelle et fit disparaître les reliques avec les offrandes. Il ne reste qu'une poudre blanche dans un paquet dont l'enveloppe porte ces mots en caractères très-anciens : *Reliquaire du saint Lait de la très-sainte Vierge;* une ceinture en laine blanche et bleue avec cette inscription : *Ceinture de la très-sainte Vierge;* enfin un petit morceau de soie rosée entourée de quelques perles sur lequel repose un morceau d'étoffe avec l'inscription : *Suaire de la très-sainte Vierge*[1].

Dans le renouvellement de l'église, toutes les pierres de l'ancien édifice n'ont pas disparu. Pénétrons dans une salle contiguë à la sacristie, et nous apercevrons le reste d'un petit portail qui jadis servait de voie de communication entre l'église et le chapitre. Les sculptures qui le décorent tranchent si étrangement avec le style de la grande église, qu'on saisit au premier coup d'œil la différence de l'origine; s'il est difficile d'attribuer cette arcade à l'époque de Hincmar, il nous paraît incontestable qu'elle remonte environ au XII[e] siècle. Cette relique est pour nous d'un prix inestimable, puisqu'elle nous conserve une belle statue romane et peinte de la sainte Vierge et même un arc de triomphe en son honneur. Au-dessus du linteau de la porte, la madone assise est sculptée en fort relief; elle tient l'enfant Jésus sur son bras droit, sans le laisser reposer sur ses genoux. Son bras gauche, ainsi que la tête et les deux mains de l'enfant, sont coupés. La tête de la sainte Vierge est intacte et d'une belle expression; sous le voile et la couronne qui lui serrent les tempes, on aperçoit les ondes de cheveux blonds. Le nimbe vert, cerclé d'or, est tracé sur le fond brun de la niche. Un ample manteau bleu qui retombe en plis abondants sur le trône lui enveloppe le haut du corps et fait heureusement ressortir l'or de la tunique. Le groupe divin est entouré d'un tabernacle avec arc trilobé surmonté de tours et de dômes. Ce tabernacle est soutenu par deux colonnes auxquelles sont noués des rideaux à la manière antique.

Ce n'est pas tout; l'auteur du monument a certainement voulu sculpter ici une sorte de

1. Hamon, V, 247.

Consultez " Publications de la Société pour la recherche et la conservation des monuments historiques [d]ans le grand duché de Luxembourg. année 1851, VII, Luxembourg — 1852. " Ce fascicule contient [plu]sieurs lithographies sur lesquelles sont figurés des sceaux du moyen âge. Parmi ces sceaux il en est un [q]ui serait de l'année 1079. Il est de forme circulaire et porte une figure de la Sainte Vierge à mi corps [t]enant à sa gauche l'Enfant Jésus qui bénit vêtu d'une robe et vu entièrement. La S. V. a sa main droite [d]evant la poitrine. Les figures ont des nimbes bordés d'un rang de perles. C'est d'un beau style qui rappelle le [by]zantin; sur le champ on lit : MA TRI DNI — et autour : + MANASSES REMENSIS ARCHIPRAESVL

[I]l y a deux archevêques de Reims de ce nom. Manassès I. sacré en 1069 déposé en 1080 mort à Rome en 1092. [Il] fut remplacé en 1083 par Rainaud auquel succéda Manassès II en 1096.

poëme de marbre en l'honneur de Marie. Au-dessus du tabernacle, au-dessus de cette église de la terre où elle nous offre son fils à adorer se déploie une archivolte en plein cintre sur laquelle huit anges s'inclinent en prière et qui porte au sommet l'Assomption de la glorieuse Vierge. Ici on voit, comme à Pont-Aubert, deux anges debout soulever dans une draperie la bienheureuse et l'enlever au ciel jusqu'à la couronne que la main du Très-Haut lui présente. Le XIIIe siècle a complété le poëme en représentant au milieu de l'arcade ogivale, sous laquelle est l'arcade romane, le Christ dans sa gloire, qui ttend sa mère pour lui faire partager les splendeurs de son trône. Cette fresque n'était sans doute que la reproduction d'une peinture romane effacée par la nouvelle maçonnerie. Gaillabaud [1] a fait une bonne copie en couleur de ce monument.

Un grand nombre de statuettes de la sainte Vierge décoraient partout à Reims les façades des maisons. De toutes ces statues antiques, la plus curieuse comme la plus vénérée est celle que possèdent les religieuses de la *Congrégation de Notre-Dame*. D'après plusieurs authentiques trouvés dans une cavité du dos de la statue, cette Vierge était vénérée en 1100 au monastère de Saint-Rémi; elle y avait été placée en reconnaissance de ce que l'incendie de 1098, qui brûla le monastère, avait épargné l'église nouvellement rebâtie [2].

MÉZIÈRES.

A Mézières, une Vierge noire, objet de la vénération publique depuis l'an 930, avait été trouvée dans les fondations de l'ancienne ville de Mézières. Elle est honorée sous le titre de Notre-Dame-de-l'Espérance; le seul jour de la Trinité, elle réunit à ses pieds plus de 8,000 pèlerins. On cite plusieurs faits miraculeux qui, en 1815, ont protégé ces statues pendant le bombardement de la ville [1].

1. *Architecture du Ve au XVIIe siècle*. Voir aussi *Notre-Dame-de-Reims*, par Prosper Tarbé; Reims, 1852.
2. Hamon, V, 258.

NOVY.

Dans l'arrondissement de Réthel, Novy a depuis 1117, au couvent des bénédictins, une église de la sainte Vierge qui fut détruite, puis relevée en 1704.

CHARLEMONT.

Charlemont, au canton de Givet, avait une curieuse petite chapelle appelée Notre-Dame-du-Petit-Montaigu. Louis XIV la renversa comme nuisible aux fortifications, et l'image de la Vierge, qu'on disait miraculeuse, fut transférée à l'église paroissiale [2].

NOTRE-DAME-DE-GLAND.

Le canton de Signy-le-Petit avait depuis 1132 une chapelle remarquable connue sous le nom de Notre-Dame-de-Gland. Détruite au commencement du XVIIIe siècle, il n'en reste plus qu'une petite statue de la Vierge suspendue à un arbre dans une niche; mais la dévotion n'y a rien perdu [3].

ABBAYE DE SAINT-BASLE.

Il y avait autrefois dans le trésor de l'abbaye de Saint-Basle, près de Reims, une châsse magnifique renfermant les ossements du saint patron (1121). Au pied, l'image de la sainte Vierge, assise sur un trône, tenait l'enfant Jésus dans ses bras; sur la bordure, on lisait l'inscription suivante :

Virgo, Dei genitrix, quem totus non capit orbis,
In tua se clausit viscera factus homo [4].

1. Hamon, V, 266.
2. *Id.*, V, 269.
3. *Id.*, V, 269.
4. Bourassé. — Tarbé, *Trésors des églises de Reims*.

DIOCÈSE DE RENNES.

CATHÉDRALE.

La Bretagne tout entière est comme un vaste sanctuaire de la sainte Vierge, couvert d'innombrables *ex-voto*, souvenirs de ses bienfaits[1]. Son culte a commencé à Rennes, comme partout ailleurs, avec la prédication du christianisme, c'est-à-dire au Ier siècle[2]. Voici ce qu'écrit à ce sujet le père du Paz : « Maximinus, disciple de saint Philippe et de saint Luc, vint en Bretagne, s'arrêta à Rennes, *Civitas rubra*, convertit le peuple en quelques jours, purgea un temple de Thétis, dont il brisa l'idole, et dédia ce lieu à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Cité. » Cette église fut renversée en 1793.

NOTRE-DAME-DE-SAINT-MÉLAINE.

Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Saint-Mélaine est le plus ancien des environs de Laval. Saint Mélaine, évêque de Rennes, mourut octogénaire en 530. Les guerres de religion ne ralentirent pas le zèle des fidèles. En 1793, l'église fut démolie et vendue; mais la statue miraculeuse put être sauvée et cachée en terre. Elle orna ensuite une chapelle séculière, puis fut donnée aux trappistes. Lorsqu'en 1824 ces pères augmentèrent leur église, ils placèrent sur l'autel une statue plus en rapport avec les dimensions de l'édifice; l'antique image de Marie restait déposée dans la chapelle haute de l'infirmerie des religieux. Réclamée instamment par tous les paroissiens, l'image fut replacée dans l'église. Elle tient l'enfant Jésus dans ses bras. Elle est en bois, de 1m,30 de hauteur. De longs cheveux d'un blond doré descendent bouclés sur ses épaules et sont couronnés d'un diadème; sa robe est rouge carmin. (*Rosier de Marie*, XIV, 411.)

1. Hamon, IV, 435.
2. Grégoire de Tours s'est trompé en plaçant la première évangélisation des Gaules en 250. (Hamon, IV, 440.)

NOTRE-DAME-DE-PAIMPONT

(Arrondissement de Montfort.)

L'église de Paimpont fut bâtie en l'honneur de la sainte Vierge par Judicaël, roi breton, ami de saint Éloi, sur le bord d'un étang, à la tête du pont d'où lui est venu son nom. Ce religieux prince fit desservir cette chapelle par des moines du monastère Saint-Mehen et accorda, par une charte, vers l'an 640, des terrains à ceux qui voulaient s'établir dans la forêt qui couvrait le pays.

Vers le commencement du xe siècle, des pirates normands vinrent incendier et anéantir le pieux sanctuaire. Relevé de ses ruines un siècle plus tard, le culte de Marie y a repris et conservé son premier lustre[1].

NOTRE-DAME-DE-PAIMPONT

(Arrondissement de Rennes.)

Parmi les paroisses qui honorent la sainte Vierge comme patronne dans l'archidiocèse de Rennes, on remarque dans l'église de Rheu le célèbre pèlerinage de Notre-Dame-de-Paimpont. On ignore l'origine de la statue qui attire tant de pèlerins. Son style est celui du moyen âge. La sainte Vierge indiqua elle-même le lieu où elle voulait être honorée. La statue fut soustraite aux profanations de 1793 et demeura ensuite oubliée jusqu'en 1849, époque où, remise en honneur, elle attira de nouveau un grand concours de fidèles[2].

NOTRE-DAME-DU-MARAIS.

La statue de Notre-Dame-du-Marais est à Fougères même, dans une niche au-dessus de la porte septentrionale de l'église Saint-Sulpice et sous un petit édicule très-simple. Elle est ainsi appelée parce qu'elle fut retrouvée dans un ma-

1. Hamon, IV, 468.
2. *Id.*, IV, 459.

rais où elle avait été jetée au XII[e] siècle, après la ruine de l'église. L'histoire nous apprend d'ailleurs que l'église existait déjà au X[e] siècle, époque où la sainte Vierge était honorée comme patronne de la ville et protectrice de la contrée. Cette statue, haute de 0[m],80, représente la sainte Vierge assise, la tête ceinte d'une couronne à trois fleurons, tenant de la main gauche l'enfant Jésus debout sur ses genoux; elle est en granit d'un seul bloc. Vers le milieu du XVII[e] siècle, la dévotion à Marie prit dans cette église un développement extraordinaire [1].

DIOCÈSE DE RODEZ.

NOTRE-DAME-DE-RODEZ.

Dans ce religieux diocèse, nous verrons le culte de la sainte Vierge partout répandu et partout béni. Presque toutes les églises ont un autel de la mère de Dieu, les confréries du Rosaire et du Scapulaire, le mois de Marie et divers exercices en l'honneur de la reine des cieux. Obligé de faire un choix, nous nous bornerons aux églises les plus anciennes.

Dès les temps apostoliques, la sainte Vierge eut un temple sur l'emplacement actuel de Notre-Dame-de-Rodez; saint Martial le fonda à la fin du I[er] siècle; en 516, saint Dalmatius entreprit sa reconstruction que termina son successeur en 600. L'église s'écroula en 1275 et fut remplacée par le bel et grand édifice qui existe encore aujourd'hui et qui ne fut terminé qu'en 1630.

La cathédrale possédait autrefois des reliques de la sainte Vierge, qu'elle prétendait tenir de saint Martial lui-même; c'était un soulier [2], une mèche de cheveux, deux voiles de soie, un fuseau, une fiole de son lait, une fiole de son sang. Il ne reste que le soulier, le fuseau dépouillé de sa fusée, un débris des deux voiles de soie et une fiole [1].

1. Hamon, IV, 460.
2. Le saint soulier est une chaussure en cuir noir doublé de cuir blanc; la semelle est formée du même cuir que l'empeigne; on en a volé des morceaux. (*Histoire de la cathédrale de Rodez*, par Marlavagne, 1876, in-8°.)

NOTRE-DAME-DE-CEIGNAC.

Ceignac est un des sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés du diocèse; on attribue sa fondation à saint Martial. Composé d'abord d'une simple chapelle, on bâtit plus tard, à côté, une église dédiée à sainte Madeleine; puis toutes deux furent remplacées par une seule église de la sainte Vierge. Le trésor est estimé plus de 100,000 francs. Le premier des nombreux miracles opérés dans ce sanctuaire et dont l'histoire fasse mention remonte à l'année 1150. Un prince de Hongrie, privé de la vue, demande à la sainte Vierge de la lui rendre; elle lui apparaît et lui promet qu'il la recouvrera à Notre-Dame-des-Monts, près de Rodez. Il part avec une escorte de cent hommes; assailli par une tempête, il ne conserve que trois hommes; il arrive à Notre-Dame-des-Monts, fait célébrer la messe et, se retournant instinctivement, il voit son escorte entière; un cri de bonheur lui échappe et il demande à l'évêque que ce lieu s'appelle désormais Ceignac, en mémoire des cent hommes miraculeusement retrouvés en ce lieu. Encore aujourd'hui, il y a dans l'église un monument commémoratif de ce fait. Il y vient chaque année de 12,000 à 15,000 pèlerins [2]. Le 8 juillet 1876, de grandes fêtes eurent lieu pour le couronnement de Notre-Dame-de-Ceignac; le cardinal Guibert et M[gr] Meglia, douze archevêques et évêques y assistèrent. Un millier de jeunes filles vêtues de blanc sont allées ce jour-là, précédées du chapitre de la cathédrale, chercher la statue de Ceignac, qui était déposée à l'évêché et l'ont portée à la cathédrale, où elle a été exposée sur un trône richement décoré.

1. Hamon, III, 144.
2. *Id.*, III, 161.

NOTRE-DAME-D'ESTABLES.

Notre-Dame-d'Estables, honorée dans le principe sur le plateau de la montagne voisine, en descendit pendant la nuit, dit la tradition locale, et alla se placer dans la vallée d'Estables, sur un sureau. Une dame du voisinage y fit bâtir une chapelle. Voilà pourquoi lorsqu'on démolit naguère le porche pour agrandir l'église, on vit sortant du milieu de la maçonnerie un vieux tronc de sureau ; et quand on abattit la porte, on trouva non-seulement le sureau lui-même traversant les murailles du haut en bas, mais ensuite des racines tenant au tronc et allant puiser leur vie au dehors dans le terrain voisin. La découverte de cet arbre, caché depuis au moins huit cents ans, confirma la tradition populaire et ranima considérablement la foi.

La chapelle d'Estables remonte au XIe ou XIIe siècle.

La statue qu'on y vénère est du même temps. La Vierge est assise et l'enfant Jésus, sur les genoux de sa mère, bénit le peuple de la main droite. En 93, une femme pieuse la sauva et la rendit à l'église où elle amène une foule considérable, surtout le jour de l'Assomption. Les guérisons et les miracles y sont très-nombreux[1].

NOTRE-DAME-DE-ROUQUAYROL.

Notre-Dame-de-Rouquayrol semble, par son style, dater du XIIe siècle. Autrefois les pèlerinages y étaient très-fréquents[2].

NOTRE-DAME-DE-COUPIAC.

Notre-Dame-de-Coupiac est très-célèbre. Depuis son origine de nombreux pèlerins n'ont cessé d'y vénérer le voile de mère de Dieu, comme un remède contre les maladies qui affectent les yeux. Il est probable qu'il fut apporté à l'époque des croisades et donné par un comte d'Armagnac à la chapelle de Saint-Pierre, qui appartenait au château de Coupiac. Le saint voile, caché en 93 par un serrurier dans le soufflet de sa forge, fut remis après la Terreur entre les mains du curé et il attire encore une foule de pèlerins. Les guérisons sont si nombreuses, assure le curé de Coupiac, qu'il faudrait de gros volumes pour les écrire en détail[1].

1. Hamon, III, 195.
2. *Id.*, III, 160.

NOTRE-DAME-D'ORIENT.

Notre-Dame-d'Orient, près de Saint-Sernin, nous montre, à son origine, la légende si fréquente du bœuf amenant la découverte de la sainte image. Cet animal, dit-on, négligeant sa pâture, se tenait constamment au même endroit en poussant des mugissements prolongés. On fouille le lieu ainsi désigné avec une pioche et l'on y découvre une grande brique portant l'empreinte de la sainte Vierge. Rien n'indique à quelle époque se seraient accomplis ces merveilleux événements; on sait seulement par des actes authentiques que des fondations pieuses auraient eu lieu bien avant l'année 1282. Le sanctuaire élevé par la foi et la piété des populations subsista jusqu'à la moitié du XVIe siècle ; les guerres religieuses le dépouillèrent alors de toutes ses richesses et renversèrent le sanctuaire ; l'image de Marie disparut dans les ruines. Au XVIIe siècle, les miracles multiplièrent les pèlerinages, et les dix religieux capucins qui desservaient l'église, ne pouvant suffire à l'administration des sacrements, étaient obligés d'appeler d'autres confesseurs à l'époque surtout de la Nativité. La révolution de 93 chassa de ce lieu ceux qui n'y faisaient que du bien, vendit leur maison et leur église. Heureusement en 1823, les filles de Saint-Benoît vinrent s'établir dans cette solitude et ont rendu la vie au monastère et à l'église, dont les populations ont repris le chemin avec des pèlerinages toujours croissants[2].

1. Hamon, III, 178.
2. *Id.*, III, 180.

NOTRE-DAME-DE-L'ESPINASSE.

Milhau, chef-lieu d'arrondissement, a une vaste et belle église dédiée à la sainte Vierge; ce sanctuaire était connu dans le moyen âge, sous le nom de Notre-Dame-de-l'Espinasse, qui lui fut donné à raison des épines et buissons au milieu desquels, dit la tradition, fut miraculeusement trouvée la statue. En 1070, les habitants de Milhau remplacèrent un oratoire devenu beaucoup trop petit par une grande église, qui fut consacrée en 1096 par le pape Urbain II, à son retour du concile de Clermont. En 1562, les calvinistes en firent un monceau de ruines; mais le zèle des catholiques la releva six ans après [1].

Dans le canton de Milhau, Notre-Dame-de-Lumenson est l'église la plus ancienne de la contrée; elle servit d'abord de chapelle au cimetière de la petite ville d'Aguessac [2].

DIOCÈSE DE LA ROCHELLE.

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES.

A SAINTES.

La Rochelle n'était encore qu'un château au xe siècle; les monuments du culte de la sainte Vierge y sont donc de date récente.

Il y avait dans la cathédrale de Saintes un autel célèbre dédié à Notre-Dame-des-Miracles. S'il faut en croire une vieille tradition, sa fondation remonterait à saint Eutrope, qui, à la fin du Ier siècle, annonça l'Évangile dans le pays et devint le premier évêque dans cet antique sanctuaire. Cet autel restauré voit jusqu'à vingt-quatre mille communions par an [3].

1. Hamon, III, 189.
2. *Id.*, III, 192.
3. *Id.*, IV, 167.

NOTRE-DAME A SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

Une tradition fait remonter Notre-Dame-de-Saint-Jean-d'Angély à 402. Les religieux y déposèrent, en 817, la relique de saint Jean-Baptiste qu'ils apportaient d'Orient. Animée probablement par les Normands qui renversèrent, vers 850, le monastère et l'église abbatiale, elle fut rebâtie à la fin du xe siècle [1].

NOTRE-DAME-DU-PONT.

Notre-Dame-du-Pont, gracieux oratoire élevé sur le pont qui unissait les deux rives de la Charente, fut fondée en 1047, et dotée par les rois de France. Douze papes ont sanctionné ses droits; la révolution de 93 l'a complétement détruite [2].

NOTRE-DAME-DU-CHATEAU.

Notre-Dame-du-Château, érigée dans l'ancien Capitole qui devint, en 1047, la forteresse de la Cité, disparut plus tard, lorsque Louis XIII donna une partie du château aux carmélites, qui élevèrent sur son emplacement Notre-Dame-du-Carmel. Elle existe encore sous le titre de Sainte-Marie-de-la-Providence [3].

LA JARNE.

La Jarne, près de la Rochelle, possède un beau dolmen et, ce qui vaut mieux, une église dédiée à la Vierge qui date du XIIe siècle [4].

DIOCÈSE DE ROUEN.

CATHÉDRALE.

Dans la Normandie toutes les cathédrales sans

1. Hamon, IV, 163.
2. *Id.*, IV, 167.
3. *Id.*, IV, 168.
4. Champagnac, I, 783.

exception portent le titre de Notre-Dame. Dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Vandrille, il est fait mention dès le VIII[e] siècle d'une église dédiée à la sainte Vierge[1]. Cette province eut la gloire plus grande encore d'avoir été la première à célébrer en Occident l'Immaculée Conception [2].

Vers 1070, l'abbé Helsin, à la suite d'une apparition, fêta l'Immaculée-Conception le 8 décembre, en y appliquant l'office du 8 septembre et substitua le nom de Conception à celui de Nativité. Depuis ce temps, les confréries, les églises et les poésies se multiplièrent sous son vocable. Dans les principales villes de Normandie, à Rouen, à Caen, s'établirent des académies de l'Immaculée-Conception, où un concours de poésie était ouvert pour célébrer ce privilége de la mère de Dieu[3].

L'archidiocèse de Rouen compte 105 églises sous le vocable de Notre-Dame. L'apôtre de la Normandie (alors la Neustrie) fut saint Nicaise, disciple de saint Polycarpe, contemporain de saint Jean. Saint Mellon, qui vint après lui, fonda la cathédrale sous le patronage de Marie[4]; elle fut détruite et réédifiée à plusieurs reprises, surtout à l'époque de la grande invasion des Normands au milieu du IX[e] siècle; elle ne tarda pas à sortir de ses ruines, puisqu'en 912, Rollon, converti à la foi chrétienne, y reçut le baptême et la décora magnifiquement.

Agrandie au X[e] siècle par Richard I[er], foudroyée en 1117, consumée par un incendie en 1200, elle fut si promptement réédifiée qu'en 1217 on ne s'occupait plus que des parties accessoires de ce travail[1].

Les Normands, piqués d'honneur en voyant s'élever la cathédrale de Chartres, entreprirent de l'imiter. L'église fut comblée d'offrandes, et des fondations pour les chants abondèrent en 1363, inspirées peut-être par la beauté de l'*Inviolata*, l'antienne *Sancta* et *immaculata*, le *Regina Cœli* et l'antienne *Ave cujus conceptio* qu'on répétait alors souvent dans l'Église. Richard Cœur-de-Lion ordonna, par son testament, que son cœur reposerait sous les voûtes de Notre-Dame de Rouen[2]. (Voy. Sceau du chapitre, Pl. CXXXII.)

Vers la fin du XVI[e] siècle, les calvinistes ayant pillé la cathédrale et brûlé ses reliques, la cathédrale en obtint d'autres au monastère de Corbie, savoir : un peu de lait de la sainte Vierge, quelques parcelles de sa ceinture, de ses vêtements, de son suaire, de son sépulcre, de ses cheveux, etc. Une châsse magnifique, destinée à les contenir, fut volée en 1793. Une foule d'églises et de chapelles ont disparu sous le souffle révolutionnaire[3].

NOTRE-DAME-DES-GRÈVES.

Au faubourg du Pollet, une chapelle de la Vierge remonte par son origine au XI[e] siècle. Sous le nom de Notre-Dame-des-Grèves, un équipage anglais, sur le point de faire naufrage, fait vœu d'élever une chapelle à la Vierge. Aussitôt le temps se calme, l'équipage peut prendre terre. On fouille dans le sable pour fonder la chapelle et on y trouve une statue de la Vierge qui en détermine clairement l'emplacement et fait appeler la chapelle Notre-Dame-des-Grèves.

MONASTÈRE DE CITEAUX.

En 1098, on consacra à Marie le monastère de Citeaux[4]. Dans le pays de Caux, à Allouville

1. Pertz, *Script.*, II, 289. *Gesta Austrulphi abbatis cœnobii Fontanellensis* (Saint-Vandrille), *Rotomagensis ad Sequanam* :... Ad locum qui usque nunc Brucius vocatur pervenerunt (VIII[e] siècle), comes prædictus condidit in eodem loco basilicam in honore b. Georgii, duæque aliæ ecclesiæ, id est una in honore b[mæ] Matris et perpetuæ virginis Mariæ, altera in S[tæ] Crucis fabricata honore...
291. — *Gesta abbatum Fontanellensium* (Saint-Vandrille), 730. — Corpus Hugonis Gemmetico cœnobio, in ecclesia S. M. Matris ac perpetuæ virginis Mariæ venerabiliter sepulturæ est traditum.
2. Hamon, V, 6.
3. *Id.*, V, 1.
4. *Id.*, V, 3.

1. De Sivry et Champagnac.
2. Hamon, V, 7.
3. *Id.*, V, 14.
4. *Summa aurea*, III, 1086

est un vieux chêne consacré à Marie; sa circonférence à hauteur d'homme est de vingt-six pieds; le centre est creux; on y a pratiqué une petite chapelle revêtue de marbre. Au plus fort de la Terreur, une troupe révolutionnaire marcha vers Allouville dans l'intention avouée de brûler le chêne séculaire avec la Vierge qu'il abritait. Les paysans normands s'armèrent et repoussèrent victorieusement cette attaque impie.

NOTRE-DAME-DU-SALUT.

(LE HAVRE.)

L'origine de Notre-Dame-du-Salut sur la falaise, près du Havre, remonte au XI[e] siècle. Depuis elle a été souvent restaurée, ainsi que le montre la variété des styles dont elle se compose. Pour y arriver, les pèlerins gravissent le jour et la nuit, nus pieds et quelquefois à genoux, le sentier âpre et rude qui y conduit. Elle subit les ravages de 1793, mais pour empêcher les pèlerins d'y entrer, on était obligé de la faire garder en permanence[1].

NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS.

Notre-Dame-de-Bon-Secours était le but d'un pèlerinage déjà ancien en 1205 et qui persiste encore aujourd'hui[2].

L'abbaye de Corneville fut dédiée en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge par Hugues, évêque de Rouen.

DIEPPE.

Aussi haut qu'on puisse remonter dans l'histoire de Dieppe, qui était encore un village au XI[e] siècle, on y trouve de nombreux témoignages de la dévotion de la contrée envers la sainte Vierge[3]. Notre-Dame était le but d'un pèlerinage où l'on mettait les mystères en action; la sainte Vierge était représentée par la plus belle fille de l'endroit; d'autres représentaient les filles de Sion, etc. Malheureusement de graves abus se joignirent peu à peu à ces saintes représentations qu'on finit par interrompre.

1. Hamon, V, 49.
2. *Id.*, V, 26.
3. *Id.*, V, 29.

SAINTE-MARIE-DU-VŒU.

En 1181, fut dédiée par Henri, évêque de Bayeux, sur le territoire de Rouen, une église élevée en l'honneur de Sainte-Marie-du-Vœu, en présence du roi d'Angleterre, Henri, fils de l'impératrice Mathilde[1].

NOTRE-DAME-DE-CARDONNAY.

Notre-Dame-de-Cardonnay, ainsi appelée du Chardon, sous lequel fut trouvée la statue qu'on y vénère, est mentionnée dans une bulle du pape Adrien en 1157.

L'arrondissement de Neufchâtel compte soixante sanctuaires à la sainte Vierge.

DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC.

NOTRE-DAME-DE-KOZGÉODEK.

Notre-Dame-de-Kozgéodek, qui signifie ville fortifiée, s'élève dans la paroisse de Ploulech; c'est là que se trouvait Lexobie, place importante à l'époque gallo-romaine, jadis siége épiscopal fondé par un disciple de Joseph d'Arimathie. Plusieurs auteurs considèrent cette église comme la première élevée à la sainte Vierge dans l'Armorique. En 836, Lexobie ayant été attaquée et détruite par les Normands, les habitants, rentrés dans leurs foyers, reconstruisirent une nouvelle église de la sainte Vierge, qui, malgré la translation du siége épiscopal à Tréguier en 849, conserva son ancien nom. Au XIV[e] siècle, on la rebâtit de nouveau. Les pèlerinages furent interrompus après les dévastations de 93 et reprirent seulement en 1829,

1. *Summa aurea*, III, 833.

époque où le sanctuaire fut rouvert. L'office de toutes les fêtes de la sainte Vierge s'y fait encore, excepté la purification qui se célèbre à la paroisse[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-FONTAINE.

Le diocèse de Saint-Brieuc ne le cède à aucun de ceux de la Bretagne dans son dévouement au culte de Marie. La tradition, confirmée par un ancien manuscrit des archives de la cathédrale, raconte que, vers l'an 465, saint Brieuc étant débarqué au pont Aurèle, qui s'appelle aujourd'hui *le Légué,* s'établit avec ses compagnons près d'une source d'eau vive, qu'il y bâtit le petit caveau voûté qu'on voit encore maintenant et le consacra à la mère de Dieu[2]. Après la mort du saint évêque en 502, cet oratoire prit son nom, mais on bâtit, en l'honneur de Marie, un sanctuaire beaucoup plus vaste, dans lequel le caveau et la fontaine furent enfermés, ce qui fit donner à l'église le nom de Notre-Dame-de-la-Fontaine. Ce sanctuaire prospéra jusqu'en 93. La chapelle fut alors profanée, la statue brisée et ses débris enfouis sous des monceaux de pierres. La piété de jeunes orphelins décida, en 1823, la reconstruction de l'église qui fut terminée en 1845[3].

NOTRE-DAME-DE-LACOUR.

Notre-Dame-de-Lacour, paroisse de Lantic, a été complétement dévastée en 93; et cependant les populations y reviennent en pèlerinage, les marins surtout; quelquefois, dans les extrêmes périls, ils font vœu de s'y rendre aussitôt qu'ils seront débarqués et avant de parler à personne. Arrivés au port et sans dire mot à leurs femmes et à leurs enfants accourus au-devant d'eux, ils s'acheminent parfois pieds et têtes nus vers Notre-Dame-de-Lacour, en chantant les litanies de la sainte Vierge[4].

1. Hamon, IV, 544.
2. *Id.*, IV, 498.
3. *Id.*, IV, 499.
4. *Id.*, IV, 506.

NOTRE-DAME-DE-LA-DÉLIVRANCE.

Le mouvement inattendu et tout surnaturel qui jette la France entière aux pieds de la Vierge, mère de Dieu, se communique jusqu'aux plus humbles cités et des sanctuaires, oubliés depuis des siècles, voient tout à coup des pèlerins revenir à eux en foule. Témoin la fête de Notre-Dame-de-la-Délivrance qui eut lieu le 4 mai 1873, à Quintin. L'origine de cette dévotion se rattache à une relique de la ceinture de la sainte Vierge, vénérée dans cette ville depuis le XIIIe siècle. C'est une sorte de réseau de fil blanc à mailles inégales, qu'on dit avoir été apporté de Jérusalem par les anciens comtes de Laval. Une piété indiscrète l'avait autrefois diminuée et le roi Louis XIII dut prendre des mesures pour conserver à Quintin ce trésor. Le 8 janvier 1600, un incendie dévora le sanctuaire et les étoffes qui entouraient la ceinture, qui fut conservée miraculeusement. Aujourd'hui la relique est renfermée dans un reliquaire d'or scellé du sceau de l'évêque de Saint-Brieuc; n'est-il pas touchant de voir ce reliquaire splendide, ces dépenses énormes pour une petite ville destinée à l'honneur d'un objet d'une valeur apparente si médiocre[1]?

DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

NOTRE-DAME-DU-MONT-ROLAND.

Pl. CXXIII. La chapelle bâtie sur le sommet du Mont-Roland remonte, dit-on, à la plus haute antiquité, peut-être à saint Lin. Il paraît du moins certain, au rapport de Sulpice Sévère, qu'elle fut visitée, en 380, par saint Martin, dans son voyage chez les Éduens, et il consacra cette chapelle, qui prit depuis le nom du paladin Roland. Cette tradition a pour fondement un vieux titre extrait des archives de la chambre des comptes de Dôle.

1. Hamon, IV, 517.

On y lit que le thaumaturge « arriva audit lieu du Mont-Roland, qui adonc avait un autre nom duquel il ne souvient à présent, ladite chapelle dédia et bénit comme légat de notre-saint-père le pape en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa glorieuse mère ».

Un témoignage non moins formel nous est encore fourni par Louis Gollut, historien du XVI[e] siècle, maire de Dôle, qui rapporte que saint Martin, après avoir offert le saint sacrifice dans la chapelle dite depuis du Mont-Roland, consacra une autre église bâtie à quelques centaines de pas de Dôle, qui subsistait encore sous son vocable.

De plus les auteurs du pays rapportent que les religieux du Mont-Roland ayant voulu réparer leur église firent transporter dans une nef latérale l'autel dont la consécration était attribuée à saint Martin; on trouva dans cet autel une bandelette de parchemin sur laquelle étaient écrits ces mots : *Martinus, episcopus Turonensis, me consecravit*[1]. Ce monument périt dans la guerre de 1646, mais de Broissia, juge pour le roi d'Espagne à Besançon, témoigne que M[gr] d'Andreville, suffragant de l'archevêque de Besançon qui fit la cérémonie de la translation, lui avait déclaré l'avoir trouvé et replacé dans l'autel nouvellement consacré.

Dans cette église d'une antiquité si avérée, les fidèles avaient coutume d'invoquer la reine des cieux, qu'une statue honorée dès les temps les plus reculés rendait présente à leurs yeux. Voici la description qu'en faisait Simplicien Gody, religieux bénédictin, qui écrivait en 1651 l'histoire de Notre-Dame-du-Mont-Roland :

« Cette image, saincte et vénérable en tout ce qu'elle contient, n'a de hauteur qu'environ deux bons pieds. Elle est assise dans un trône, portant sur le giron son petit enfant qui donne la bénédiction. La matière est de bois solide, mais extrêmement moulu et consumé de vieillesse, c'est pourquoi il a fallu suppléer avec du carton la caducité et le déchet du bois en quelques endroits et couvrir le tout avec une toile plastrée et imprimée de diverses couleurs[1]. Et tout cela vérifie bien assez notre opinion touchant l'antiquité de l'image. La figure et façon de la Vierge est assez simple, elle porte en tête une couronne de fer doré qu'on n'aperçoit pas à cause des voiles et autres couronnes dont on a coutume de la parer. Le visage est longuet, d'une beauté comme champêtre et négligée, qui respire néanmoins la dévotion et qui exige du respect. L'habit est à fond d'or chargé de fleurs de lis d'azur, au contraire des armes de France dont le champ est d'azur et les trois fleurs de lis d'or. L'habit est chargé de diverses pierreries, à ce que je crois de peu de valeur, avec un assez grand cristal sur la poitrine, et il appert qu'il y en avait autant entre les épaules. On a retouché l'image plus d'une fois, afin de la conserver; et il y a bien de l'apparence que le pinceau a passé sur son visage il n'y a pas fort longtemps. Telle est cette vénérable relique de l'antiquité[2]. »

La statue n'a pas souffert de changement sensible depuis deux siècles. Quelques pierreries se sont perdues, la couronne de fer doré a été remplacée par une couronne d'argent.

Ce fut, sans doute, cette même statue qui reçut en 778 les hommages du fameux Roland. Une ancienne tradition locale nous apprend que ce célèbre paladin, allant d'Aix-la-Chapelle en Espagne combattre les Sarrasins, eut la dévotion de faire un long détour et de se rendre à la chapelle de la Vierge de Séquanie pour lui offrir ses hommages; il y fut attiré par le bruit des miracles et le privilége de l'autel consacré par saint Martin. Roland, témoin de la dévotion des peuples, fonda sur la montagne un prieuré de eligieux de Saint-Benoît qui y demeurèrent environ cent ans. C'est de cette fondation que vint dès lors le nom de Mont-Roland. On éleva plus tard au héros une statue gigantesque

1. Cet autel étiat situé au milieu du sanctuaire.

1. Il est bien possible que cette toile soit dans le genre de celle que Faujas de Saint-Fond a trouvée au Puy.

2. Simplicien Gody, *Histoire de l'antiquité et des miracles de Notre-Dame-du-Mont-Roland.*

qui était sur la porte de la sacristie. Le bloc de pierre de dix pieds de haut est encore debout, il sert de but aux pierres que lancent les bergers. Au-dessous de cette statue mutilée, on lit : *Rolandus intrepidus, Virginis servus, ex veteri novus ejus Cenobii fondator.*

L'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Ier, donna de grands biens et se fit enterrer dans ce couvent, 1173.

Les Suédois de l'armée de Condé en 1636 y mirent le feu ; l'image miraculeuse de Notre-Dame, qui avait plus de six cents ans, fut abattue et foulée aux pieds. Le prince de Condé sachant cela l'envoya relever et la fit porter au couvent des Capucins d'Auxonne. Les Dôlois finirent par obtenir qu'elle leur serait rendue en 1649.

La statue se trouve depuis la Révolution dans l'église Jouhé[1], où M. le curé a bien voulu, avec une grâce parfaite, nous procurer une photographie de ce précieux monument.

NOTRE-DAME-DE-VAUX.

A 2 kilomètres au levant de Poligny, route de Paris à Genève, Notre-Dame-de-Vaux s'élevait dès 1020, sous la forme de prieuré de l'ordre de Saint-Benoît et devait sa grande célébrité dans tout le pays à une statue de la Vierge qui avait conquis la vénération générale[2].

Terminons notre pèlerinage dans ce diocèse par cette légende dont nous empruntons le récit au *Rosier de Marie.* Lors de l'invasion des Barbares, les chrétiens, voulant soustraire à la profanation de ces furieux les objets vénérés de leur culte, cachèrent soigneusement les petites statues de la sainte Vierge dans les endroits les plus reculés et les moins accessibles de leurs forêts. Longtemps après une partie de ces madones reparurent avec éclat et des miracles en accompagnèrent la découverte. C'est ainsi que *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries* fut trouvée sur un roc buissonneux, non loin de la plus haute cime du Jura, en redescendant un peu de son versant occidental. Le château voisin était occupé par la veuve d'un homme qui avait perdu la vie en terre sainte. Dans une de ces promenades, elle arrive au buisson d'épines qui terminait la longue avenue de son château. L'hiver finissait à peine, elle voit avec surprise un de ces buissons chargé de fleurs, elle en cueille une branche, et chaque jour elle en récolte une autre qu'elle place dans son oratoire, au-dessous d'une image de Marie ; une fois retenue longtemps par le soin des pauvres, elle arrive tard au buisson et est fort effrayée de le voir resplendissant de lumières ; elle approche, cueille sa branche et reprend le chemin du manoir. Mais pour avoir la clef du mystère, elle y revient le lendemain avec son chapelain et un serviteur fidèle, et ils sont témoins du même phénomène. On s'approche du buisson, on y voit une statuette de la sainte Vierge, devant laquelle le chapelain s'agenouille en disant : « Je vous salue, Marie pleine de grâce. » Il la soulève avec respect et l'apporte au château. Mais le lendemain elle revint au buisson et on comprit que la sainte Vierge voulait qu'on lui élevât là un sanctuaire.

1. *Notes historiques sur Notre-Dame-du-Mont-Roland et sur le prieuré de Jouhé,* par J. Jeannez. Lons-le-Saulnier, 1856. — *Histoire de l'antiquité et miracles de Notre-Dame-du-Mont-Roland,* par D. Simplicien Gody. Dôle, 1651. — *Cartulaire* du prieuré à la bibliothèque de Dôle.

2. Hamon, VI, 490.

DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ.

VAL-DE-GALILÉE.

Le premier monument en l'honneur de la sainte Vierge que nous offre ce diocèse remonte au VIIe siècle. Alors saint Dieudonné, que par abréviation on a appelé Saint-Dié, ayant quitté le siége de Nevers, dont il était évêque, pour embrasser la vie monastique dans les montagnes des Vosges, éleva en 668 au Val-de-Galilée un sanctuaire sous le vocable de Marie ; cette église

acquit bientôt un grand renom et devint un lieu très-célèbre de pèlerinages, grâce aux nombreux miracles qui s'y opérèrent[1].

NOTRE-DAME-DE-REMIREMONT.

Une statue en bois de cèdre renfermant des cheveux de la sainte Vierge fut donnée, dit-on, aux chanoinesses par Charlemagne. Vendue en 1793, elle fut achetée par une dame pieuse dont la famille rendit la statue à l'église quand les temps devinrent meilleurs[2].

NOTRE-DAME-DE-LA-MER.

Dans le même arrondissement de Saint-Dié, Notre-Dame-de-la-Mer a été élevée en 1070 dans une solitude appelée la Mer[3].

DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR.

Le diocèse de Saint-Flour, qui comprend tout le département du Cantal ou la haute Auvergne, est un de ces diocèses de montagnes dont les habitants, moins fréquentés par l'étranger, moins répandus à travers le monde, ont conservé dans une plus parfaite intégrité les traditions antiques, les croyances séculaires et, par conséquent, le culte de la Vierge, qui remonte aux premiers âges du christianisme[4].

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES.

A Mauriac, Notre-Dame-des-Miracles était le but de nombreux pèlerinages. Vers 507, Theodechilde, fille de Clovis, était à Monsélis *(Château-Vieux)*; par une nuit sombre, elle vit dans la forêt, qu'a remplacée depuis la ville de

1. Hamon, VI, 64.
2. *Id.*, VI, 71.
3. *Id.*, VI, 66.
4. *Id.*, II, 314.

Mauriac, une lumière extraordinaire. Étonnée de cette clarté qui se reproduisit encore la nuit suivante, elle se rendit sur les lieux; quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle aperçut au centre de la lumière une statue en bois très-noir! C'était la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle ordonne aussitôt l'érection d'une chapelle sur le lieu même et y place la statue. Bientôt de nombreux miracles s'opèrent dans le nouveau sanctuaire. En peu de temps la forêt est défrichée, une ville s'élève et Notre-Dame-des-Miracles devient la véritable fondatrice de Mauriac. Une statue si célèbre méritait bien l'honneur du couronnement, et, le 13 mai 1855, Notre-Dame-des-Miracles fut couronnée d'un diadème d'or donné par Pie IX lui-même[1].

NOTRE-DAME-DU-CŒUR.

Notre-Dame-du-Cœur, chapelle dans la basilique de Saint-Geraud, à Aurillac, consacrée en 972, dut être construite sur un plan plus vaste en raison de la foule des pèlerins qui y accouraient de toutes parts. Démoli par les protestants, repris ensuite, l'édifice en construction fut abandonné en 1643, à cause du manque d'argent, et terminé pendant la Révolution, quila respecta; la dévotion à Marie s'y montre dans toute sa ferveur primitive[2].

NOTRE-DAME-DE-FRIDIÈRES.

Notre-Dame-de-Fridières date du XI[e] siècle; la chapelle fut livrée en 1793 à des usages profanes et la statue seule fut préservée par un habitant qui la rendit en 1847[3].

NOTRE-DAME-DE-VAUCLAIR.

A Notre-Dame-de-Vauclair, on vénère une Vierge noire très-ancienne[4].

---

1. Hamon, II, 341.
2. *Id.*, II, 330.
3. *Id.*, II, 317.
4. *Id.*, II, 322.

DIOCÈSE DE SÉEZ.

CATHÉDRALE.

La légende de saint Latuin, approuvée à Rome, les actes du saint évêque et les histoires du diocèse attestent que le culte de Marie fut prêché dans ce religieux diocèse dès le Ier siècle de l'ère chrétienne. Le saint consacra sa cathédrale sous le titre de Notre-Dame et montra ainsi au peuple que le culte de Marie est inséparable de celui de Jésus-Christ.

La cathédrale de Séez, dévastée par les Normands vers le commencement du VIe siècle, rebâtie par le vénérable Aron, évêque de Séez, réduite de nouveau en cendres en 1044, fut bientôt remplacée par un autre édifice plus splendide. Yves de Bellême, le fondateur, alla chercher au loin ce qui lui manquait dans son diocèse; il parcourut la Pouille, occupée alors par des princes normands, se rendit à Constantinople pour trouver les fonds nécessaires à sa construction, et il obtint de l'empereur, outre des dons en argent, un morceau précieux de la vraie croix. Il fallut quatre-vingts ans de travaux continus pour consommer cette grande entreprise [1]. La madone en marbre blanc paraît dater du XIIIe siècle [2].

ABBAYE DE SAINT-MARTIN.

L'abbaye de Saint-Martin, fondée au VIe siècle par saint Évroult, restaurée en 1050 par saint Thierry, abbé de Saint-Évroult, avait son autel principal dédié à la sainte Vierge et attirait beaucoup de pèlerins, au nombre desquels fut saint Louis, roi de France, en 1256 [3].

NOTRE-DAME-DE-MONTMERCY.

Notre-Dame-de-Montmercy, l'humble chapelle qui s'aperçoit sur une éminence à peu de distance de la grande route de Séez à Argentan, était l'œuvre de saint Évremont et formait un pèlerinage très-fréquenté. Les Normands en firent un monceau de ruines. Heureusement ces mêmes Normands, convertis à la foi, la relevèrent, et on reprit le pèlerinage. Pillée par les protestants en 1562, elle fut restaurée dans un état suffisant pour l'exercice du culte [1].

1. Hamon, V, 119.
2. Lettre de M. l'abbé Marais.
3. Hamon, V, 128.

NOTRE-DAME-DES-BOIS.

Saint Évron avait rendu la vie monastique si recommandable par ses exemples que l'on venait à lui de toutes parts pour se mettre au nombre de ses disciples ou pour lui faire offrande de ses biens. Childebert, roi d'Austrasie, et la reine son épouse vinrent le visiter dans son monastère; en arrivant, le roi mit pied à terre. Les clercs qui l'accompagnaient se revêtirent de leurs ornements; mais voulant reprendre leurs croix et leurs reliques qu'ils avaient mises sur des tapis, ils ne purent les lever jusqu'à ce que la reine eût fait vœu de bâtir en ce lieu une église en l'honneur de la sainte Vierge. La reine acquitta son vœu par une construction entre la forêt d'Ouche et la rivière de Carentone. Peut-être l'église de Notre-Dame-des-Bois est-elle précisément ce sanctuaire [2].

COUVENT DE MONTREUIL.

En 776, sainte Opportune, devenue supérieure du couvent de Montreuil, au diocèse de Séez, y avait fait fleurir le culte de Marie. Au moment où elle allait quitter la terre, la sainte Vierge lui envoya d'abord sainte Cécile et sainte Lucie, puis elle-même visita la sainte abbesse dans sa cellule, en ne se montrant qu'à elle seule, quoiqu'elle fût environnée de toutes ses sœurs [3].

1. Hamon, V, 155.
2. Trigan, *Histoire ecclésiastique des Normands*, I, page 180.
3. Sausseret, I, page 120.

NOTRE-DAME-DE-RECOUVRANCE.

Notre-Dame-de-Recouvrance, sur la paroisse de Tourailles, fut fondée avant le xe siècle, car au xie siècle les Normands, qui brisaient les statues des saints, ayant fait invasion dans le pays, la statue vénérée fut alors cachée en terre; retrouvée miraculeusement après leur départ, elle fut replacée dans l'église des Tourailles, où l'on vint en foule la prier. Mentionnons seulement une des grâces les plus récentes accordées par Marie à ceux qui la visitaient ou faisaient vœu de la visiter aux Tourailles. Plusieurs soldats français de l'expédition d'Alger pris par les Arabes furent placés sur deux rangs pour être mis à mort; deux soldats des Tourailles, qui étaient les derniers de chaque rang, voyant approcher leur tour d'être massacrés, se recommandent à Notre-Dame-de-Recouvrance. A l'instant même les Arabes, comme s'ils eussent été las de tuer, les laissent là et s'en vont. Frappés d'une délivrance si miraculeuse, ces deux soldats, à peine de retour dans leurs foyers, vinrent se jeter aux pieds de Notre-Dame-des-Tourailles, proclamant partout qu'ils lui étaient redevables de la vie [1].

SAINT-SANTIN.

En 990, on fonde l'église de Saint-Santin, dont le vrai nom est Notre-Dame-du-Vieux-Château; en 1020, l'abbaye de Lonlay, près de Domfront. Plus tard, Guillaume le Conquérant couvre de monuments en l'honneur de la sainte Vierge le diocèse de Séez et meurt en l'invoquant. En 1070, Roger de Montgomery rétablit le monastère de la sainte Vierge, fondé par sainte Opportune à Almenèches, puis détruit par les Normands. Pendant le xiie siècle, ces traditions de dévouement à Marie se continuent [2].

1. Hamon, V, 168.
2. *Id.*, V, 112.

NOTRE-DAME-SUR-L'EAU.

A Domfront, Notre-Dame-sur-l'Eau, bâtie en 1020 par Guillaume Ier, comte de Bellême, attirait les pèlerinages et les hommages des plus grands personnages. A plusieurs reprises, en 1562, 1568, 1574, les huguenots la pillèrent et la brûlèrent chaque fois que les catholiques l'avaient restaurée et y commirent des atrocités inouïes [1].

Nous pouvons signaler encore dans le diocèse de Séez : en 1127, l'abbaye de Villers-Canivet; en 1140, Notre-Dame-de-la-Trappe; en 1143, l'abbaye et l'église de Gouffern.

A la même époque, l'abbaye de Silly.

En 1181, fondation de la chartreuse de Ville-Dieu, qui transforme en un pays sûr et fertile un désert infecté de brigands.

En 1450, on comptait déjà dans le diocèse cent quinze églises paroissiales dédiées à la sainte Vierge; les églises sous un autre vocable possédaient une ou plusieurs chapelles de la mère de Dieu; de plus, il y avait une foule de petits autels élevés à sa gloire et desservis par un chapelain et de nombreuses associations ou confréries établies sous son nom [2].

DIOCÈSE DE SENS.

CATHÉDRALE.

Vers le milieu du ier siècle, selon d'autres vers la fin du iie, saint Savinien et saint Pothin vinrent dans la Gaule pour y jeter les fondements de la foi [3]. On attribue à saint Savinien la construction de l'oratoire consacré à Marie dans la ville de Sens. Il paraît certain qu'il existait depuis longtemps déjà en 623; vers cette époque

1. Hamon, V, 164.
2. *Id.*, V, 219.
3. De Sivry et Champagnac.

une guérison miraculeuse fut probablement la cause de la célébrité du pèlerinage[1]. Nous ne pouvons signaler malheureusement aucune ancienne madone à Sens. M. Lefort, qui a eu l'obligeance de nous guider dans nos recherches, nous assure que les statues, notamment celle de marbre de l'Hôtel-Dieu, datent seulement du XIVe siècle.

Stellarius dit que la ceinture de la sainte Vierge fut apportée de Constantinople à Cantorbéry et enfin à Sens, où on la conservait de son temps.

On possède, nous écrit M. l'abbé Carlier, au trésor de la cathédrale, de temps immémorial, deux fragments de linge étiqueté : *de Pallio Beatæ Mariæ Virginis.* Cette relique figure sur tous les inventaires, dont le plus ancien porte la date de 1095. On n'en connaît pas l'origine.

NOTRE-DAME-LA-D'HORS.

Au premier rang des monuments de la sainte Vierge, à Auxerre, se place, à titre d'ancienneté, Notre-Dame-la-d'Hors, ainsi appelée de sa situation hors des murs de la cité. Bâtie vers 660 par l'évêque saint Vigile, elle subsista jusqu'en 93. Détruite alors, il n'en reste que le nom qui désigne une des places de la ville[2].

SAINTE-MARIE-DU-CHARNIER.

Au commencement du IXe siècle, Charlemagne fit bâtir Sainte-Marie-du-Charnier. Détruite une première fois par les Normands, elle fut relevée en 1015 par deux prêtres de Sens. Cinq fois détruite, elle fut autant de fois relevée; mais il n'en reste plus rien[3].

AVALLON.

Vers 860, une église collégiale fut fondée à Avallon par Gérard de Roussillon. Reconstruite

1. Hamon, V, 462.
2. *Id.*, V, 480
3. *Id.*, V. 462.

en l'an mil, elle reçut une relique de saint Lazare, premier évêque de Marseille, ce qui lui fit donner le double nom de Notre-Dame et de Saint-Lazare. En 1077, elle obtint de Hugues, duc de Bourgogne, une statue de la Vierge, avec une couronne et des bracelets d'or. On la rebâtit de nouveau en 1106[1].

VÉZELAY.

Vézelay possédait deux églises, dont l'une fondée en 865. L'autre possédait une statue de Marie, qui fut préservée des flammes pendant un incendie de l'église en 1165[2].

ORATOIRE DE NOTRE-DAME.

Dans le cours du Xe siècle, l'antique oratoire de Notre-Dame subit plusieurs phases malheureuses. En 928, il tombait en vétusté. L'archevêque saint Anastase le fit reconstruire; en 968 il fut incendié, puis relevé encore par le même prélat; en 1092 on érigea Notre-Dame-de-Saint-Eugène, qui, plus tard, prit le nom de Saint-Paul-lès-Sens[3]. A mesure que les siècles s'avancent, la dévotion à Marie se développe de plus en plus dans le diocèse de Sens et le protége contre l'envahissement du protestantisme[4].

NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

Au canton de Brienon, la chapelle de Notre-Dame-des-Champs fut fondée, dans le cimetière, vers le Xe siècle[5].

NOTRE-DAME-DE-LA-CITÉ.

(AUXERRE.)

La dédicace de Notre-Dame-de-la-Cité a été

1. Hamon, V, 484.
2. *Id.*, V, 485.
3. *Id.*, V, 462.
4. *Id.*, V, 466.
5. *Id*, V, 489.

faite avant le XIe siècle. Depuis 93, il n'en reste plus que le souvenir [1].

En 1114, l'église de Pontigny, à quatre lieues d'Auxerre, a été fondée par Thibaut, comte de Champagne, sous le titre de Notre-Dame.

NOTRE-DAME-DE-LA-CONSOLATION.

L'église paroissiale de Tonnerre, la chapelle de l'Hôtel-Dieu, a été construite au XIe siècle, sous le vocable de Consolatrice des affligés [2].

NOTRE-DAME DE PONT-AUBERT.

La jolie église romane de Pont-Aubert fut dédiée, au XIIe siècle, à la nativité de la sainte Vierge [3]. L'image de cette maîtresse du sanctuaire apparaît au-dessus de l'entrée dans un bas-relief où elle est représentée avec son fils dans les bras. Elle est assise, tient le Sauveur sur le bras gauche et porte sur le front une énorme couronne. D'un côté de ce groupe on voit les mages qui viennent l'adorer, de l'autre l'Assomption de la sainte Vierge (Pl. LXVIII), les deux scènes glorieuses de sa vie, qui nous montrent les rois de la terre lui portant leur tribut et les anges la ravissant vers le trône céleste. M. l'abbé Minard, curé de Pont-Aubert, a bien voulu nous faire photographier ce curieux bas-relief.

DIXMONT.

Dixmont, canton de Villeneuve-le-Roi, avait une statue de la sainte Vierge en bronze, objet de visites processionnelles [4]. Les renseignements que nous avons reçus n'ont pu malheureusement nous indiquer ce qu'elle était devenue.

---

1. Hamon, V, 480.
2. *Id.*, V, 493.
3. Voy. les plans de l'église dans les *Annal. arch.*
4. Hamon, V, 492.

DIOCÈSE DE SOISSONS.

CATHÉDRALE.

Dans le diocèse de Soissons, cent douze paroisses honorent comme patronne la sainte Vierge, qui a souvent plusieurs autels dans la même église ; cent vingt paroisses sont affiliées à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Une foule d'associations, de confréries, de pèlerinages témoignent combien est remarquable la dévotion de ce diocèse pour la sainte Vierge et expliquent sa grande ancienneté. Saint Sixte, consacré évêque de Soissons par saint Pierre, évangélisa les Soissonnais et établit à Soissons un siége épiscopal avec une cathédrale sous le vocable de Notre-Dame auquel s'ajoutèrent plus tard les noms de Saint-Gervais et de Saint-Protais [1].

CATHÉDRALE DE LAON.

La ville de Laon, bâtie sur un monticule assez élevé et isolé au milieu de la plaine, ne paraît pas avoir été un point fort important de la domination romaine. Vers la fin du IIIe siècle, saint Béat, pieux solitaire venu de Rome avec saint Quentin, prêcha le christianisme dans le Laonnais et y éleva le premier oratoire au vrai Dieu, sous le vocable de Marie. Un siècle plus tard on construisit une église dédiée à la sainte Vierge sur les grottes souterraines, où se réunissaient les fidèles pendant le temps des persécutions. En 1112 la cathédrale fut entièrement ruinée par un incendie. La mauvaise conduite de l'évêque Gaudry excita un soulèvement populaire dans lequel le feu fut mis à l'église et consuma le palais épiscopal et tous les environs [2]. On n'en put sauver qu'un reliquaire contenant des morceaux de l'éponge de la passion, de la vraie croix, du saint suaire, du voile où

1. Hamon, V, 412.
2. *Revue archéologique*, XV, 201.

était empreinte la sainte face de Notre-Seigneur et quelques-uns des cheveux de la sainte Vierge. Sept chanoines, porteurs de ces reliques insignes, parcourant alors les provinces voisines, y opérèrent partout des miracles et rapportèrent à Laon assez d'aumônes pour commencer la cathédrale. Neuf chanoines étaient passés en Angleterre et en avaient rapporté 120 marcs d'argent, avec des présents de toute espèce.

Au XVI[e] siècle, les protestants ne purent s'emparer de la ville de Laon, et sa magnifique cathédrale fut préservée du pillage[1].

NOTRE-DAME-DES-VIGNES.

Outre la cathédrale, Soissons, du temps des premiers rois francs, éleva sur les remparts Notre-Dame-des-Vignes.

SAINT-QUENTIN. NOTRE-DAME-LA-BONNE.

D'après les historiens les plus autorisés, la ville de Saint-Quentin, qu'on appelait Augusta Viromanduorum avant qu'elle eût pris le nom d'un de ses martyrs, avait pour cathédrale une chapelle que ses évêques s'y étaient bâtie sous le titre de Notre-Dame-la-Bonne. En 531, saint Médard transféra à Noyon le siége épiscopal[2].

NOTRE-DAME-DE-SOISSONS.

De quatorze anciennes églises, deux seulement sont debout maintenant à Soissons : il n'y a plus de nos jours qu'une caserne là où était la célèbre abbaye de Notre-Dame-de-Soissons. Ce monastère, fondé en 658 par Drausin, évêque de Soissons, dans la partie du faubourg qu'on appelle aujourd'hui Saint-Vast, fut transféré en 664 à l'intérieur de la ville, dans la propre maison d'Ébroin, maire du palais. Reconstruite en 1146, cette église, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un pan de muraille et deux baies de fenêtres à plein cintre, fit pendant sept siècles l'admiration universelle. Deux cents religieuses de chœur, se partageant toutes les heures du jour et de la nuit, y entretenaient le chant non interrompu des louanges de Dieu et de la sainte Vierge. Six princesses de sang royal la gouvernèrent pendant cent quarante-cinq ans. La première fut Gisèle, fille de Pépin le Bref, en 780. C'était à Notre-Dame-de-Soissons que les filles de grandes familles voulaient toutes prendre le voile. Charles le Chauve, qui dans une de ses chartes l'appelle le *cœnobium sanctum*, fixa le nombre des religieuses à deux cent seize, celui des sœurs dans la clôture à quarante avec trente tourières et cent trente servantes, travaillant tant au dehors qu'au dedans du monastère. La sainteté des religieuses de Notre-Dame et les reliques des saints Drausin et Voué, enterrés dans leur église, rendirent ce monastère le plus riche et le plus célèbre de la contrée. Le IX[e] siècle fut l'époque de sa plus grande prospérité, et la règle de Saint-Benoît y fut toujours strictement observée. Mais en 1175 les revenus ayant été diminués par les guerres et les usurpations, Louis VII réduisit le nombre des religieuses à quatre-vingts. Les miracles qui s'y opéraient furent si nombreux qu'on en remerciait Dieu par un office public et spécial[1].

En 1119, le mal des ardents fournit à Notre-Dame l'occasion d'exercer sa miséricorde par de nombreux miracles : 1129 hoc anno pestis ignea in homines fuit, et b. Maria Suessionis miraculis claruit et morticinum pecorum fuit. (*Annal. Laubienses.*)[2]

On conservait à Soissons une pantoufle de la sainte Vierge[3] et dans le monastère des bénédictines une ceinture apportée de Constantinople par Nivellon, évêque de Soissons, et mise dans l'abbaye de Notre-Dame avec une partie de son voile[4].

1. *Revue archéologique*, XV, 201.
2. Hamon, V, 435.

1. Hamon, V, 417.
2. Pertz, *Script.*, IV, 22.
3. *Summa aurea*, VIII, 212.
4. Colvenerius, III, 1159. — De Sivry et Champagnac, II, 1313.

SAINTE-MARIE, A LAON.

L'abbaye de Sainte-Marie, à Laon, vaste monastère de trois cents religieuses qui avaient sept églises, a été fondée au VIIe siècle par saint Salaberge. L'Hôtel-Dieu a été bâti en 1050 pour recevoir les pèlerins de Notre-Dame-de-Laon[1].

SUZY.

Suzy montrait une chapelle fondée en 773.

BRUYÈRE.

A Bruyère, l'église paroissiale, sous le vocable de Notre-Dame, est un édifice roman du XIe siècle. On y comptait jusqu'à quinze autels appartenant chacun à une confrérie différente[2].

NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION.

Urcel avait bâti, aux XIe et XIIe siècles, une église en l'honneur de l'Assomption.

NOGENT-SOUS-COUCY.

Nogent-sous-Coucy passe pour avoir possédé autrefois, comme Chartres, un temple de druides, *Virgini pariturœ;* ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1059 il s'y faisait beaucoup de miracles et que, voyant les populations s'y porter en foule, Albéric, sire de Coucy, y fonda un monastère.

NOTRE-DAME-DE-L'ABBAYE.

Notre-Dame-de-l'Abbaye était connue depuis 1103 sous le nom de Saint-Médard[3].

BRAINE.

Braine a, dans son château, une seconde église de la mère de Dieu, qui offre un souvenir remarquable. C'est là qu'en 1153, le lundi de la Pentecôte, à l'élévation d'une messe solennelle, Notre-Seigneur apparut en croix sous la forme d'un petit enfant et que plusieurs juifs, témoins de ce miracle, se convertirent.

1. Hamon, V, 446.
2. *Id.*, V, 449.
3. *Id.*, V, 414.

FOIGNY.

A peu de distance de Vervins, le monastère de Foigny se fonda en 1122 sous le vocable de la sainte Vierge[1].

ABBAYE DU MONT-SAINT-MARTIN.

Dans la paroisse de Gouy, l'abbaye du Mont-Saint-Martin, sous le vocable de Marie, remonte à 1117[2].

NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

Dans le canton de Sissonne, Notre-Dame-de-Liesse, à douze kilomètres à l'est de Laon, est célèbre par un pèlerinage qui remonte aux croisades. La légende locale rapporte qu'en 1134 trois nobles frères de Picardie, appartenant à la maison d'Eppe, étaient en Syrie, combattant les infidèles, quand un jour, aux environs d'Ascalon, ils tombèrent au pouvoir du soudan d'Égypte, qui les fit conduire en captivité au Caire. Le soudan tenta divers moyens pour leur faire abjurer le christianisme; après avoir vainement essayé de les convaincre par la voix de ses docteurs, il leur envoya sa fille Ismérie, espérant mieux de l'effet que produiraient sur eux la jeunesse et la beauté de la princesse. Mais ce fut au contraire Ismérie qui se trouva convertie à la foi chrétienne en les entendant parler des grandeurs de la sainte Vierge. Elle voulut obtenir une image de la Reine du Ciel pour pouvoir l'honorer en se rappelant son souvenir; à cet effet elle leur apporta un bloc de bois en leur demandant d'y tailler la représentation de la mère de Dieu. Ceux-ci, désespérés d'y réussir, eurent recours à

1. Hamon, V, 430.
2. *Id.*, V, 439.

la prière; et le lendemain, par le ministère des anges, l'image se trouva déposée dans la prison et put être montrée le lendemain à la princesse. Ismérie, convertie par ce miracle, mais sachant bien qu'elle ne pourrait se faire chrétienne sans échapper à l'influence de son père, s'entendit avec les chevaliers pour les délivrer, et se sauva avec eux emportant ses bijoux et la sainte image. Tout à coup, dit la légende, les fugitifs se retrouvèrent ensemble dans le pays des chevaliers, où ils avaient été transportés sans en avoir la conscience, et ils virent la statue miraculeuse auprès d'eux. La princesse fut baptisée par l'évêque de Laon; on construisit une église, qui devint le centre de la petite ville de Liesse et le but d'un des plus fameux pèlerinages. La foule des pèlerins était telle qu'en 1633 on en compta 70,000 depuis Pâques jusqu'au mois de juillet. Les rois de France ne se laissèrent pas surpasser par leurs peuples en dévotion pour Notre-Dame-de-Liesse. Ce concours empressé serait inexplicable s'il n'avait été provoqué et soutenu par les miracles signalés qu'on obtenait à Liesse et qu'on y obtient encore.

Parmi les plombs retirés de la Seine, sous le pont au Change, on en trouve quatre ayant la forme d'une monnaie de 0m,030 de diamètre, du xve siècle. La sainte Vierge est représentée de face, l'enfant Jésus sur ses genoux; sur le revers de l'une on voit le millésime de 1415, sur la seconde Lience, sur la troisième un mai avec le mot Lience sur la banderole; et à la quatrième, sur un champ semé d'étoiles, le même rébus exprimé par un S entourant une fleur de lys. On sait que fleur de lys se prononce encore sans faire sentir l'articulation finale, de sorte qu'on trouvait dans cette image à la fois un jeu de mots et un emblème; lys-S se prononce donc comme li-S et S comme Esse. Trois autres plombs de la même provenance, présentant tous la sainte Vierge assise, sont du xive et du xve siècle[1].

DIOCÈSE DE STRASBOURG.

CATHÉDRALE.

Le culte de la sainte Vierge fut apporté dans l'Alsace, par saint Materne, disciple de saint Pierre et, selon plusieurs écrivains, fils unique de la veuve de Naïm. Les martyrologes des viiie, ixe et xe siècles racontent que saint Materne étant mort, deux de ses disciples allèrent dire leur douleur à saint Pierre, lequel, leur donnant le bâton pastoral, leur dit de le poser sur le corps du défunt, et de lui commander de ressusciter, ce qui eut lieu en effet. Cologne et Trèves se sont partagé ce bâton et d'anciens auteurs motivent par ce miracle la coutume qu'ont les papes de ne pas porter la crosse[1]. Sur l'emplacement du temple où le paganisme adorait Hercule, sous le nom de *Crutzmana*, Kriegsmann (homme de guerre), Clovis fit élever une église à la mère du Dieu de paix. Elle fut d'abord construite en bois au moyen de troncs d'arbres disposés les uns à côté des autres et recouverts d'une grossière maçonnerie. Les antiquaires alsaciens en ont conservé le plan[2]. Comme elle menaçait ruine en 628, Dagobert Ier la fit rebâtir, mais encore en bois. En 675, Dagobert II l'enrichit de reliques, de vases sacrés, de livres, etc[3]. En 768, elle fut reconstruite en pierre par Pépin et achevée par Charlemagne, qui lui fit beaucoup de présents, entre autres une croix d'or du poids de 180 livres pour l'autel de la sainte Vierge. La crypte romane, qui existe encore, est un débris de l'édifice carlovingien. Louis le Débonnaire mit solennellement la ville de Strasbourg sous la protection de la sainte Vierge, patronne de la

1. Forgeais. L'ancienne statue n'existe plus, quoique la dévotion soit loin d'être éteinte; elle a été remplacée par une figure moderne qui me semble s'écarter du type archaïque. — La ferveur qui l'entoure est du reste ce qui importe le plus et nous sommes heureux d'apprendre qu'on restaure le sanctuaire.

1. Hamon, IV, 166.
2. Didot, *Vie religieuse*, p. 428.
3. Hamon, II, 168.

cathédrale. C'est à partir de ce temps que les habitants de Strasbourg ont gravé l'image de Notre-Dame sur leurs sceaux et leur monnaie et qu'ils l'ont portée sur leurs étendards [1]. L'ancienne bannière de la ville de Strasbourg offre l'image de Notre-Dame. Les lys qui l'entourent sont l'emblème de la pureté de la Vierge. Le



Ancienne bannière de Strasbourg.

geste de cette madone est admirable; dans l'élan de ses bras pour embrasser le monde elle semble oublier son fils lui-même [2].

La cathédrale, incendiée en 1002, se releva bientôt de ses ruines, grâce au concours de tous. En 1015 les travaux sont commencés ; plus de cent mille ouvriers, dit-on, s'y employèrent pendant treize ans, de sorte qu'en 1028 l'édifice était déjà porté à la toiture et les nefs achevées. Trois incendies successifs, des guerres civiles, interrompirent les travaux, et l'édifice ne fut terminé qu'en 1275. Encore faut-il excepter les tours et la façade, dont on ne posa la première pierre qu'en 1277. Des aumônes arrivèrent des extrémités de l'Europe et des miracles nombreux, accordés à ceux qui y venaient prier, furent constatés par un témoin oculaire, écrivain autorisé. — Bientôt nouveaux incendies, nouveaux efforts pour les réparer et construction en 1316 de la chapelle de la Vierge, près du chœur. Enfin en 1439, après cent soixante-deux ans de travail, on acheva la tour avec la flèche, le plus magnifique des monuments que la main des hommes ait élevés à la mère de Dieu [1]. Les réformés vinrent interrompre pendant plus d'un siècle le concours des pieux fidèles qui se pressaient toujours plus nombreux sous les voûtes de Notre-Dame de Strasbourg. Après le traité de Nimègue, Strasbourg, en ouvrant ses portes à Louis XIV, recouvra la liberté religieuse avec ses anciens priviléges, droits et coutumes [2].

1. Didot, p. 428. — La gravure ci-jointe est la reproduction d'un tableau peint sur une toile collée sur bois qui était conservée à la bibliothèque publique et qui a disparu avec d'autres richesses dans l'incendie allumé par les obus prussiens dès le premier jour du grand bombardement dans la sinistre soirée du 24 août 1870. Probablement cette peinture est du XVIe siècle. On suppose que c'est la copie d'un tableau plus ancien. La grande bannière fort riche de dorures, luxueuse, monumentale et qui, dans les cortéges officiels et en campagne, tenait son rang immédiatement à côté de la bannière impériale, avait été lacérée et brûlée au début de la Révolution, lors du pillage de l'hôtel de ville de Strasbourg en 1789. Cette bannière a été reproduite en grand par une lithochromie qui se vend chez Morel.

2. M. Ristelshuber en a publié une copie dans le *Dictionnaire du Haut et du Bas-Rhin.* (*Magasin pittoresque*, 1872, p. 252.)

SERVEN.

Le pèlerinage de Serven, au canton de Marvaux, est un des plus anciens de l'Alsace; une tradition de temps immémorial la fait remonter jusqu'au Ve siècle, à l'époque de l'invasion des barbares. Les chrétiens persécutés se réfugièrent dans la vallée de Serven, presque inabordable, et y bâtirent une petite chapelle en l'honneur de la Vierge. La réputation du pèlerinage qui s'y fonda, croissant avec les grâces de plus en plus nombreuses qu'on y obtenait, s'étendit au loin. Le culte de Notre-Dame se maintint à Serven durant les horreurs de la guerre de trente Ans. Les étrangers y vinrent peu, mais les femmes et les filles des environs se retirèrent dans la partie la plus solitaire de la vallée et s'y retranchèrent pour se dérober, sous la protection de Marie, aux injures des soldats. L'image qu'on y vénère encore est du milieu du XIVe siècle [3].

1. Hamon, VI, 170.
2. Didot, *Vie religieuse*, p. 430.
3. Hamon, VI, 222.

NOTRE-DAME-DE-THIRENBACH.

Au commencement du VIIIe siècle, quelques moines d'Irlande, sous la conduite de saint Firmin, s'établissent dans l'Alsace, au milieu d'une épaisse forêt appartenant à un pieux gentilhomme nommé Eberhart, de la branche des ducs d'Alsace. Il lègue la majeure partie de ses biens à ces pèlerins, qui y fondent le célèbre monastère de Murbach. Il défrichent, bâtissent et dédient leur église à la sainte Vierge, qui, d'après les documents des archives de Colmar, était déjà très-fréquentée au VIIIe et au IXe siècle. Au XIIe il acquiert un nouvel éclat que devaient relever de nombreuses guérisons miraculeuses.

Les religieux eurent beaucoup à souffrir, d'abord en 1525, des guerres de religion, puis dans le siècle suivant de la guerre de Trente ans, et ne purent revenir dans leur pieux asile que vers 1690 [1].

NOTRE-DAME-D'ANDLAU.

Notre-Dame-d'Andlau, canton de Bar, possède une crypte bâtie en 878, en l'honneur de la sainte Vierge. En 887, Richarde, épouse de Charles le Gros qui l'avait bâtie, indignement calomniée, se réfugia dans le couvent et y trouva un avant-goût du bonheur du ciel, qu'elle célébra elle-même dans des vers charmants :

Inveni portum, mundi perpessa procellas
Et requiem votis menti capesso meis,
Despectis mundi regnis cœlestia curans
Perrexi ad tutum divite mente scopum.

c'est-à-dire : « Échappée aux tempêtes du monde, j'ai trouvé le port et je goûte en mon âme le repos qu'appelaient tous mes vœux. Méprisant les royaumes du monde, attentive aux seules choses du ciel, mon âme enrichie a touché son but tranquille. »

Richarde fut canonisée par saint Léon IX [2]. Ce pape était lui-même d'une des plus illustres familles d'Alsace. Revenant du concile de Mayence, il s'arrêta à Andlau, entendit le récit des nombreux miracles opérés sur la tombe de Richarde et la proclama sainte. Depuis ce temps, un double pèlerinage s'y établit pour prier devant Notre-Dame et devant la châsse de la fondatrice. (*Rosier de Marie*, VI, 793.)

NOTRE-DAME-DE-REINACKER.

Le pèlerinage de Reinacker, au canton de Marmoutiers, paraît antérieur à l'an 926, époque où il en est fait mention dans l'invasion des Hongrois [1].

NOTRE-DAME-DES-DOULEURS.

A la chapelle de Hoatzenheim, on vénère une très-ancienne image de Notre-Dame-des-Douleurs, laquelle, dès le XIe siècle, Hetzel, évêque de Strasbourg, venait souvent visiter [2].

NOTRE-DAME-DU-CHÊNE.

Au canton de Geispltzheim, là où les druides offraient leurs sacrifices, nos plus vieux historiens signalent encore une chapelle de la sainte Vierge, comme le but d'un pèlerinage existant de temps immémorial, sous le titre de Notre-Dame-du-Chêne. Les populations voisines, sous la deuxième race de nos rois, vénéraient une image de Marie, dans les branches d'un chêne de la forêt de Thumeneau ; en 1147, elles érigèrent une chapelle et l'on enferma dans l'autel le tronc de l'arbre qui jusque-là avait servi de sanctuaire à la statuette de Marie. Le pèlerinage, affaibli pendant le règne du protestantisme en Alsace, rétabli après la réunion de l'Alsace à la France, supprimé en 1793, fut restauré de nouveau après la liberté donnée à l'Église [3].

1. *Rosier de Marie*, 16 avril 1857, III, 54.
2. Hamon, VI, 202.

1. Hamon, VI, 192.
2. *Id.*, VI, 193.
3. *Id.*, VI, 178.

L'antique pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne, au canton de Woerth, a été moins heureux; la chapelle, pillée et vendue en 1793, n'a point été rouverte : son origine est semblable à celle de Marienthal [1].

NOTRE-DAME-DES-TROIS-ÉPIS.

Près de Colmar et de Turkheim, s'élève le sanctuaire de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, dite des Trois-Épis; une chapelle y existait dès les temps les plus reculés; la légende du pèlerinage est à peu près la même que celle de l'église des Billettes à Paris. Un Juif, s'étant emparé d'une hostie, la martyrisa et enfin la jeta au vent. La sainte hostie s'accrocha à trois beaux épis, et tout aussitôt un essaim d'abeilles sauvages arriva avec un bourdonnement harmonieux et entoura les épis d'un ostensoir en cire, comme pour protéger le corps du Seigneur et lui rendre hommage. En même temps une céleste harmonie se fit entendre et toutes les fleurs des champs, se balançant sur leurs tiges et inclinant leurs corolles, encensèrent le Créateur en lui envoyant leurs plus suaves parfums. Quelques passants, témoins de ce miracle, tombèrent à genoux et se rendirent ensuite au presbytère le plus voisin, pour raconter ce qu'ils avaient vu. Ce fut l'origine du sanctuaire.

1 Hamon, VI, 189.

DIOCÈSE DE TARBES.

NOTRE-DAME-DE-GARAISON.

Ce diocèse, si célèbre par sa dévotion à la sainte Vierge, s'appelait autrefois le pays de Bigorre. Notre-Dame-de-Bigorre ! était le cri de guerre de ses comtes. La sainte Vierge était pour eux une reine, une souveraine dont ils se proclamaient les humbles vassaux.

Nous ne parlerons que du pèlerinage le plus célèbre du diocèse, Notre-Dame-de-Garaison, qui tire son origine d'une apparition de la sainte Vierge à une jeune bergère nommée Anglèse de Sagazan, à qui elle ordonna de lui bâtir en cet endroit un sanctuaire. On ne crut pas d'abord la parole de l'enfant; mais celle-ci étant revenue accompagnée de plusieurs personnes de sa famille et du voisinage, la sainte Vierge se rendit visible à l'enfant seule, tout en manifestant sa voix à tous. « Pour preuve de la vérité, dit-elle à la bergère, ton pain noir va se changer en pain blanc et l'armoire de ta chaumière va se remplir du pain le plus beau ! » Ce prodige fut l'origine de processions, de guérisons, de la construction d'une chapelle, enfin d'une belle église en 1537. Anglèse de Sagazan, fuyant le monde, se réfugia dans un couvent voisin, où elle vécut plus de cent ans, persistant à soutenir la vérité de l'apparition et de la révélation de la sainte Vierge [1].

Une nouvelle Anglèse a reparu de nos jours dans ce diocèse sous l'humble figure de Bernadette.

DIOCÈSE DE TOULOUSE.

CATHÉDRALE.

Le culte de la sainte Vierge, après avoir commencé dans cette belle province avec l'apostolat de saint Saturnin à Toulouse et de saint Paul à Narbonne, s'y est soutenu jusqu'à nos jours avec un éclat que ne dépasse aucune autre contrée. Les diverses paroisses du diocèse de Toulouse sont tellement unanimes à honorer la sainte Vierge que, dans toutes les églises ou chapelles dont le maître-autel ne lui est pas consacré, on trouve sous son nom une chapelle latérale ou au moins son image dans un des lieux les plus apparents du sanctuaire. Toulouse possède trente-huit sanctuaires dédiés à la sainte Vierge.

1. Hamon, III, 442.

SAINT-SERNIN.

Après la cathédrale, l'église la plus insigne de Toulouse est sans contredit Saint-Saturnin, ou par abréviation Saint-Sernin. Dans la chapelle de l'Ecce-Homo, la statue de la sainte Vierge sert de reliquaire à un morceau de sa robe.

NOTRE-DAME-DE-LA-DAURADE.

L'église de la Daurade était dans l'origine un temple païen consacré à Apollon ou à Pallas. Ce temple ne se composait que du décagone, qui sert aujourd'hui de sanctuaire; il fut converti en église presque aussitôt que Toulouse eut reçu la lumière de l'Évangile. Consacré dès lors sous le vocable de la sainte Vierge, il fut presque en même temps érigé en paroisse. Les rois visigoths qui régnèrent sur Toulouse au ve siècle et surtout la reine Ragnachilde, femme du jeune Théodoric, prirent à cœur l'agrandissement et l'embellissement de cette église. L'éclat des mosaïques à fond d'or dont ils la décorèrent la firent appeler *Sancta-Maria-de-aurata,* et par corruption la Daurade[1]. Voici la description que nous en a laissée dom Martin, religieux de l'ordre de Saint-Benoît : « Ce temple, dit-il, n'avait ni la forme ni l'étendue de l'église de la Daurade telle qu'elle est maintenant (dom Martin écrivait en 1727); ce qui faisait le temple y est à présent le sanctuaire, et ce sanctuaire, avec ce qui a été abattu pour faire la nef de l'église, formait un décagone complet. Ce sanctuaire est exhaussé; tout autour règnent l'un sur l'autre trois rangs de niches qui ont été ménagées dans le mur; tout le massif du mur est incrusté d'une mosaïque admirable, principalement les niches, dans chacune desquelles est représenté un saint de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque niche est séparée par une petite colonne de marbre que la mosaïque rend d'ordre gothique, quoiqu'elle n'en soit pas. Tout l'espace vide du paroi que les niches n'occupent pas, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cordon et à l'entablement recourbé où finit la mosaïque, est rempli de médailles, d'écussons, de figures. Au reste, les chapiteaux et les socles des colonnes n'ont point de mosaïque; la mosaïque consiste en de petits morceaux de verre diversifiés de couleurs, taillés carrément, artistement rangés et mastiqués sur un fond de stuc; la couleur jaunâtre qui l'emporte sur toutes les autres a pu faire naître les noms latins et français : *Deaurata, Daurade*.......

« Ce beau décagone était couvert d'une coupole dont la partie qui couvrait tout l'édifice qui subsiste encore a duré jusqu'en 1705, qu'on la mit bas, parce qu'on s'aperçut que son poids énorme faisait surplomber le mur de tous côtés. »

Nous pouvons, à l'aide de documents que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Ferradou, curé de la Daurade, remonter jusqu'à une époque fort ancienne dans l'histoire de cette madone. Le 8 décembre 1397, le père général de l'ordre du Mont-Carmel accorda des lettres d'agrégation à l'archiconfrérie de l'Immaculée-Conception de la Daurade, dont il était membre, et il y dit qu'elle existe de toute ancienneté : *Longævis temporibus*[1].

La Daurade reçut les prémices des bénédictions apostoliques. Nicolas IV ouvrit les trésors spirituels pour encourager et récompenser les pèlerins. Soixante ans auparavant, le 24 mai 1254, Innocent IV avait accordé une faveur identique à quiconque viendrait y solenniser le jour de la dédicace des églises. (Il importe de remarquer que toutes ces grâces ayant été concédées à perpétuité, elles sont toujours à la disposition des fidèles.) Si nous avançons dans notre étude rétrospective, nous trouvons quatorze ans avant ce pape (en 1240) le prieur de Saint-Adrien de Rome, qui, en enrichissant les religieux bénédictins de la Daurade de précieuses reliques dont plusieurs sont encore en possession de l'église, adresse au sous-prieur Hugues, chargé de ces

1. Hamon, III, 221.

1. *Notice sur Notre-Dame-de-la-Daurade, à Toulouse,* abbé Ferradou, Toulouse, 1874.

trésors, ce remarquable langage : « Votre église étant, à cause des mérites de la glorieuse mère de Dieu que vous y servez avec tant de zèle, fréquentée par le concours des fidèles, nous avons jugé convenable pour appeler sur vous de plus abondantes bénédictions de la part du Très-Haut de vous faire une part des reliques de chacun de nos saints, ayant la plus entière confiance que Dieu nous bénira en récompense de ce que nous aurons procuré plus de gloire à ses saints en les déposant dans une église aussi célèbre [1]. » Remontons encore le cours des âges et, en 1077, nous entendrons le vénérable évêque Isarn, alors assis sur le siége de saint Saturnin, qui avait cru devoir charger les religieux bénédictins de l'administration paroissiale de la Daurade, écrire ainsi au prieur : « Je donne à Hugues, abbé de Cluny, une église érigée en mon diocèse en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge, église célèbre et vénérable dès les jours antiques par les mérites de cette même divine Vierge [2]. »

Malheureusement la statue, dont l'antique origine était si bien constatée, fut brûlée pendant la Révolution, et celle qu'on refit sur le même modèle et qu'on vénère aujourd'hui ne date que de 1806.

NOTRE-DAME-DE-FERETRA.

Dans la banlieue de Toulouse, on trouve Notre-Dame-de-Feretra ; c'était au temps du paganisme un champ funéraire appelé Feretra. Quand le pays fut converti à la foi (vers le v[e] ou vi[e] siècle), on y éleva un oratoire en l'honneur de Marie. Desservi d'abord par des religieux carmes, en 1287 par des ermites, puis par des récollets, ce pieux pèlerinage disparut à une époque dont on ne connaît pas bien la date précise [3].

1. *Gallia Christiana*, *inst.* p. 46.
2. *Id.*, p. 9. — Le musée de Toulouse a recueilli quelques débris du XII[e] siècle, provenant de l'ancien cloître de la Daurade.
3. Hamon, III, 247.

NOTRE-DAME-DU-DESERT.

Sainte-Marie-du-Désert, dans la paroisse de Bellegarde, date du x[e] siècle; démolie en 1793, reconstruite en 1820, elle continue à être le but des pèlerinages et l'occasion de beaucoup de miracles [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-DALBADE.

Notre-Dame-de-la-Dalbade, qui dépendait de Notre-Dame-de-la-Daurade jusqu'en 1109, ne lui est pas inférieure en renommée. Dès le xi[e] siècle, il existait une église de Notre-Dame-de-la-Dalbade ; elle fut remplacée au milieu du xv[e] par l'église qui existe encore aujourd'hui, sans autre changement que ce qu'il a fallu faire pour réparer la mutilation des mauvais jours de 1793. On l'appela Dalbade, du latin *Dealbata*, parce que ses murs étaient simplement blanchis pour la distinguer de la Daurade, dont les murs étaient couverts de mosaïques à fond d'or. Dans le principe, l'église fut desservie par des prêtres séculiers ; à dater de 1109, ce furent les religieux de l'abbaye de Cluny [2].

NOTRE-DAME-D'ALET.

Notre-Dame-d'Alet, à Montégut, fut bâtie vers la fin du xi[e] siècle, à la suite d'une apparition de la sainte Vierge à un fervent chrétien nommé Raymond, pendant qu'il labourait ; dévastée à la fin du xvi[e] siècle, elle resta un siècle en cet état ; une nouvelle apparition à plusieurs habitants de Montégut les invita à reconstruire la chapelle. On travailla jour et nuit sans autre salaire que le bonheur d'élever un sanctuaire à la mère de Dieu, et en peu de temps l'édifice fut achevé tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Le concours des pèlerins s'y accrut tous les jours jusqu'en 1793. La Révolution pilla les ornements sacerdotaux, les objets précieux d'or

1. Hamon, III, 249.
2. *Id.*, III, 236.

et d'argent recueillis depuis tant d'années dans le trésor de la chapelle et ne fit grâce qu'à la statue et aux autels, parce qu'il ne se trouva pas un homme pour exécuter les ordres du comité révolutionnaire. Les chapelains d'Alet ont écrit l'histoire des miracles qui s'y opéraient et dont ils ont été témoins, en disant le nom et le domicile des personnes qui en ont été l'objet. Les miracles sont plus rares aujourd'hui, parce l'on attend beaucoup des ressources de l'art et peu de la protection de Marie; on ne la prie qu'avec une demi-foi, une demi-confiance, d'où viennent la stérilité des prières et la rareté des miracles [1].

NOTRE-DAME-DE-CLARY ET-D'AVIGNONET.

Notre-Dame-de-Clary, sur la paroisse de Cessales, est en possession depuis plusieurs siècles d'une célébrité non moins grande que Notre-Dame-d'Avignonet, dont la destinée a suivi à peu près les mêmes phases. Elle fut fondée vers le Xe ou le XIe siècle; en 1793, la statue, sauvée seule de l'incendie, fut enfin, en 1854, replacée au-dessus du retable du maître-autel. Quant à Notre-Dame-d'Avignonet, elle paraît dater du XIIe ou du XIIIe siècle [2].

NOTRE-DAME-DE-ROSE-CUEILLE.

Parmi les sanctuaires voisins de Muret, on cite Notre-Dame-de-Rose-Cueille, bâtie au XIe siècle, à la suite d'un vœu en reconnaissance d'une protection de la sainte Vierge; au milieu d'une foule d'autres, la basilique de Saint-Bertrand, qui l'éleva au XIe siècle, fut dédiée à la sainte Vierge [3].

NOTRE-DAME-DU-ROSAIRE.

Le canton de Muret a, dans son église de Saint-Jacques, une chapelle célèbre de Notre-Dame-du-Rosaire; c'est là que pendant la bataille gagnée par Simon de Montfort, chef des croisés, la sainte Vierge apparut à saint Dominique, qui était en prière avec les sept évêques et les deux abbés composant le conseil du légat et lui remit le rosaire, qui de Muret s'est répandu par toute l'église et y a produit tant d'excellents fruits. Le premier de ces fruits fut la fin de la guerre des Albigeois; leur défaite commença à l'instant même. La confrérie établie par saint Dominique, qui était tombée pendant la tourmente de 1793, a été rétablie en 1836 [1].

1. Hamon, III, 249.
2. *Id.*, III, 266.
3. *Id.*, III, 283.

VIERGE DE SAINT-AVENTIN.

Sur le porche de l'église de Saint-Aventin, M. de Laurière a photographié une curieuse madone romane en relief peu saillant, qui accuse une œuvre archaïque, mais encore barbare. On a pu en voir une copie dans l'exposition iconographique de 1876 aux bureaux du *Monde* [2]. Elle est assise et tient l'enfant Jésus sur le genou droit; la robe est ornée; ses pieds reposent sur des bêtes monstrueuses. On lit au-dessus cette inscription :

Res miranda nimis Mater Dei erat vir animis.

VIERGE DE BERNET.

(Pl. CXXIX.) — L'église de Bernet (Haute-Garonne) possède une madone de bois qui paraît du XIIe siècle; la pose est noble et naturelle, la physionomie suave et douce, le coussin orné de losanges, les deux couronnes très-peu travaillées. L'enfant bénit et tient un globe dans la main gauche. C'est surtout la tranquillité et le calme de ce groupe qu'il nous faut remarquer. M. Bernard a eu la bonté de nous en fournir une photographie.

VIERGE DE POLIGNAN.

(Pl. CXXVI.) — A Polignan se trouve une madone de la seconde moitié du XIIe siècle. Elle

1. Hamon, III, 276.
2. M. Viollet-le-Duc dit que cette église remonte au Xe siècle, mais a été presque entièrement remaniée au XIIe siècle. — Voy. *Mémoires de la Société d'arch. du Midi*, 1834, p. 237.

est assise, couronnée, voilée; elle tient du bras gauche l'enfant, qui porte une sphère. L'aspect de ce groupe est lourd; la figure de Marie manque d'élégance; elle est en pierre, quoiqu'elle n'ait que 0^{m},55 de hauteur.[1]

VIERGES DU MUSÉE DE TOULOUSE.

Parmi les beaux types que l'art roman du midi de la France nous a laissés de la mère de Dieu, nous ne pouvons passer sous silence le pilastre formant niche, avec une Vierge assise, que l'on conserve au musée de Toulouse. La niche, surmontée d'un pignon accosté de deux tourelles réunies par un mur crénelé, soutient une architrave merveilleusement historiée avec un rinceau et le combat d'un pygmée contre une grue. L'entablement tout entier repose sur deux colonnes, l'une circulaire, l'autre octogone, à chapiteaux semblables. La base de la niche est formée de deux monstres enlacés dont les têtes sont perdues. La Vierge elle-même occupe la niche et présente dans son ensemble le plus beau style. Elle semble draper son divin enfant dans une chlamyde qu'elle jette au-dessus de sa robe. Le Sauveur bénit à la manière latine des deux doigts de la main droite qui repose sur le globe terrestre. La sainte Vierge porte un diadème orné de quatre fleurons, dont trois apparents, et d'un rang de perles en forme de cabochons. Les plis du voile s'échappent avec grâce de ce bandeau. Le caractère des figures est plutôt romain que grec. Ce petit monument a 1^{m},71 de hauteur sur 0^{m},59 de largeur[2].

On voit aussi dans ce même musée (n° 651), sur un chapiteau roman historié, la Vierge avec l'enfant. Les dimensions sont de 0^{m},32 sur 35. Enfin, sous le n° 921, un reliquaire émaillé du XIIe siècle présente une madone assise[3].

1. Cette madone a été reproduite par l'héliogravure dans cette brochure : Jules de Laurière, *Saint Bertrand de Comminges et Valcabreri*, Tours, 1875.

2. *Bulletin du comité arch. du Brabant*, I, 1870. — Revoil, *Arch. romane*, III. Pl. LIV.

3. Musée de Toulouse : catalogue des antiquités et objets d'art. Toulouse, 1865.

DIOCÈSE DE TOURS.

Le culte de Marie, dans ce diocèse, remonte au temps même où l'Évangile y fut prêché pour la première fois. Saint Gatien, premier évêque de Tours, consacra deux sanctuaires en l'honneur de la mère de Dieu. Poursuivi, persécuté, il se retira dans une grotte d'où, selon le récit de saint Grégoire de Tours, il continua d'évangéliser les populations du voisinage. Un siècle plus tard, saint Martin était si plein de dévotion envers la sainte Vierge qu'il mérita qu'elle lui apparût fréquemment et s'entretînt longuement avec lui.

Une fois il s'était levé vers une heure ou deux du matin pour aller chanter matines; descendant, suivant son usage, l'escalier avec promptitude, il ne s'aperçut pas que le démon avait semé, sur les marches, des pois qui le firent tomber. Il en résulta une chute très-grave et brisement de côtes, et il se serait même tué infailliblement si la mère de Dieu, accourant à son aide, ne l'eût elle-même relevé et guéri ses blessures. Il agrandit la pauvre basilique de Saint-Gatien, en conservant l'autel fondé par ce saint[1].

VIERGE DES MIRACLES.

Pl. CXXVIII. — La Vierge des Miracles est conservée à Tours dans la maison religieuse du refuge. Malgré la tradition qui fait remonter très-haut l'antiquité de cette figure, M. Baillargé ne la croit pas beaucoup antérieure au XIIe siècle. A une époque probablement récente, la statue a été repeinte entièrement en couleurs criardes, mais qui sont peut-être une répétition des teintes primitives. La robe de la Vierge est rouge vermillon laqué; celle de l'Enfant bleue. Tous les détails d'ornementations qui devaient autrefois agrémenter les étoffes ont été cachés sous la peinture actuelle et n'ont pas été reproduits, à l'exception de ceux refaits sur les deux côtés

1. Hamon, IV, 176.

du fauteuil. La statue de la Vierge et de l'Enfant a été taillée dans un même bloc de bois de chêne. Les mains de la Vierge sont rapportées et assez mal fixées dans les manches de la robe; elles y tiennent très-peu, ce qui ferait croire qu'elles ne sont pas anciennes. Le nez de la figure de la Vierge paraît avoir été retouché. On a appliqué sur les pieds des deux statues de la Vierge et de l'Enfant, une plaque en tôle mince qu'on a peinte en noir. En soulevant la statue et en regardant par dessous, on aperçoit la plante des pieds de l'Enfant qui apparaissent sans chaussures.

NOTRE-DAME-LA-RICHE.

A Tours, Notre-Dame-la-Riche, autrefois Notre-Dame-la-Pauvre, fondée dès le III[e] siècle, à mille pas environ en dehors des murailles de la ville, comprise actuellement dans son enceinte, rebâtie au XII[e] siècle, fut restaurée et agrandie à la fin du XV[e]. Les protestants profanèrent et renversèrent cette église; 1793 en emporta les ornements, mais la piété des fidèles suppléèrent à la richesse par une tendre dévotion[1]. C'est là que saint Martin, pour se conformer aux édits des empereurs qui défendaient, suivant l'antique loi romaine des Douze Tables, de faire des inhumations dans les enceintes des villes, fit établir un lieu de sépulture qu'il appela le cimetière des pauvres. Il y fut enterré, comme il l'avait désiré, le 15 des calendes de janvier de l'an 301[2].

NOTRE-DAME-DE-MARMOUTIERS.

A peu de distance de Tours, sur la paroisse de Sainte-Radegonde, Notre-Dame-de-Marmoutiers, fondée au IV[e] siècle par saint Martin, dans de modestes proportions, rebâtie et embellie à plusieurs reprises, était devenue au XIII[e] siècle un de ces monuments monastiques qui rivalisaient de grandeur et de richesse avec les plus

1. Hamon, IV, 180.
2. De Sivry et Champagnac.

magnifiques cathédrales de France. Des papes, des rois, des reines, venaient y prier. Des évêques sans nombre en étaient sortis et de nombreux pèlerins y vénéraient une image miraculeuse de la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame-du-Secours[1].

NOTRE-DAME-DE-CONSOLATION.

Notre-Dame-de-Consolation a été fondée de 522 à 526 par l'évêque Ommatius, dans l'enceinte de la ville et achevée sous l'épiscopat de Injuriosus, de 529 à 546. En 838, les Normands mettent le siége devant Tours, la brèche est ouverte, les assaillants les plus audacieux s'y élancent, lorsque les habitants prennent les reliques de saint Martin à Notre-Dame-de-Consolation, où elles avaient été déposées, et les apportent jusque sur les remparts. Tout à coup l'ennemi, terrifié par une force humainement inexplicable, s'arrête; les habitants rassurés reprennent l'offensive et font un horrible carnage. 1793 a renversé cette basilique[2].

NOTRE-DAME-DE-L'ÉGRIGNOLE.

Vers le milieu du VI[e] siècle, sainte Ingeltrude, fille de Clotaire I[er], veuve d'un prince de la famille royale, bâtit Notre-Dame-de-l'Égrignole, près du cloître de Saint-Martin (*Sancta-Maria-de-Scriniolo*). Le monastère, renversé de fond en comble par les Normands au IX[e] siècle, se releva, et les religieux y demeurèrent jusqu'au XI[e], où elles furent transférées au monastère de Beaumont-lès-Tours. On la nomma Notre-Dame-la-Greignor ou la Grande

LOCHES.

A Loches, on vénère encore la ceinture de la sainte Vierge, envoyée de Constantinople à Charlemagne, avec le voile de Notre-Dame-

1. Hamon, IV, 179.
2. *Id.*, IV, 182.

de-Chartres, et qui passa de Charlemagne à Charles le Chauve. La reine Constance la donna, en 996, à Geoffroy Grisegonette, comte d'Anjou, qui s'en vêtit comme d'une armure protectrice dans le combat fameux qu'il livra en champ clos et qui décida du maintien de la couronne sur la tête de Robert, fils de Hugues Capet. Geoffroy déposa ensuite la ceinture dans l'église du château de Loches[1].

BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque municipale, si riche en manuscrits, nous a été libéralement ouverte; nous y signalons, en fait de monuments relatifs à la sainte Vierge, une Assomption et un Crucifiement du XI[e] siècle. (Pl. LVIII.)

DIOCÈSE DE TROYES.

CATHÉDRALE.

Sans aucun doute, le culte de Marie a été connu et pratiqué à Troyes dès le I[er] siècle, mais il n'en est resté aucun monument historique antérieur au IX[e] siècle. En 853, saint Prudence, évêque de Troyes, raconte que sainte Maure allait souvent prier à la cathédrale, à la chapelle du Sauveur, devant une image de Marie qui tenait Jésus-Christ sur ses genoux. En 1182, on éleva dans la cathédrale une chapelle de Notre-Dame derrière le chœur; en 1188, la cathédrale et ses dépendances furent brûlées; en 1206, l'évêque Hervé répara toutes les ruines et érigea une chapelle derrière le chœur, comme dans l'ancienne cathédrale. Dans cette nouvelle église, qui existe encore, la sainte Vierge se retrouve partout. A l'exemple de la cathédrale, la ville de Troyes se couvrit de chapelles et d'églises en son honneur[2].

1. Hamon, IV, 178.
2. *Id.*, V, 533.

NOTRE-DAME-DES-AIRES.

La plus ancienne église est Notre-Dame-Extra-Muros ou Notre-Dame-des-Aires, *Sancta-Maria-in-Areis*. Saint Loup aimait à s'y retirer et y fonda, pour ses moines, un monastère qui devint la célèbre abbaye portant son nom. Craignant une invasion des barbares, les religieux se bâtirent, en 724, une retraite dans la ville, une église et un monastère et l'appelèrent pour la distinguer Notre-Dame-de-la-Cité. En 888 arrivèrent les Normands, qui pillèrent l'église et le monastère de Saint-Loup; mais les religieux s'étaient retirés dans la ville, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux[1].

NOTRE-DAME-DE-VALSUZENAY.

Notre-Dame-de-Valsuzenay, canton de Vandouvre, remonte, d'après la tradition, au V[e] siècle: un voiturier, sur le point de périr dans un marais, invoqua Marie; il vit son image dans un buisson et aussitôt le marais s'affermit. En reconnaissance, il éleva une chapelle dans ce lieu et y plaça l'image trouvée dans le buisson[2].

NOTRE-DAME-AUX-NONNAINS.

Près Saint-Urbain, Notre-Dame-aux-Nonnains, la plus célèbre abbaye de femmes de tout le diocèse, passe pour avoir été fondée, vers 652, par saint Luçon, dix-neuvième évêque de Troyes. D'autres font remonter sa fondation jusqu'au V[e] siècle, prétendant que l'évêque de cette époque y établit en communauté les vestales d'un temple païen du voisinage après leur conversion à la foi. Grâce sans doute à cette haute antiquité, les papes et les rois semblaient travailler à l'envi à la grandeur de cette maison. Ruinée par l'incendie de 1188, elle se releva bientôt de ses cendres. Depuis un si grand nombre d'années, le culte de Marie n'a reçu

1. Hamon, V, 540.
2. *Id.*, V, 579.

aucune atteinte dans la ville de Troyes, cultivé et rendu florissant par un grand nombre d'ordres religieux[1].

NOTRE-DAME-DE-FOUCHÈRES.

Au canton de Bar, Notre-Dame-de-Fouchères avait, dès le VIIIe siècle, une telle célébrité qu'un parricide ayant été condamné, selon l'usage de ces âges de foi, à se rendre, à pied, un cierge à la main, en pèlerin repentant, à plusieurs sanctuaires de la mère de Dieu, on lui assigna Notre-Dame-de-Fouchères comme un de ces lieux d'expiation. Tout dans ce lieu inspire l'amour de la sainte Vierge[2].

RAMERUPT.

L'église de Ramerupt fut bâtie en 960 par la comtesse d'Arcis, en l'honneur de la mère de Dieu. En 1229, on y fonda l'abbaye de Notre-Dame-de-Pitié, que l'on confia à des religieuses de Cîteaux, dites les Filles-Dieu[3].

NOTRE-DAME-LA-DORÉE.

Notre-Dame-la-Dorée est mentionnée dans l'histoire dès 1117. C'est un fait remarquable qu'en tous les temps, toutes les institutions qui tendent à soulager le malheur se placent sous le patronage de Marie[4].

Mentionnons rapidement la chapelle de Saint-Nizier, qui possède une belle Vierge en pierre, que les uns considèrent comme du XIIe siècle et que les autres attribuent au XIIIe[5]. Notre-Dame-de-Scellières, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1167, paroisse Saint-André[6]. A Lusigny, dans l'abbaye fondée en 1135, nous voyons une très-grande statue de la Vierge en pierre[7].

1. Hamon, V, 544.
2. *Id.*, V, 584.
3. *Id.*, V, 567.
4. *Id.*, V, 541.
5. *Id.*, V, 543.
6. *Id.*, V, 556.
7. *Id.*, V, 557.

Dans le canton de Chavanges, Notre-Dame-de-Chalette, fondée en 1153[1].

La célèbre abbaye de Clairvaux se trouve dans le canton de Bar-sur-Aube.

Le prieuré de Notre-Dame-de-Clairlieu n'existe plus, mais datait de 1197[2].

ROSNAY.

Rosnay (XIIe siècle) possède l'église de la Vierge la plus remarquable du diocèse, et bâtie sur une crypte. L'église haute fut honorée autrefois de la visite de saint Bernard, et l'église basse eut l'honneur d'être consacrée par saint Thomas de Cantorbery[3].

SOULAINE.

Soulaine avait inscrit au frontispice de l'une des portes de son église, ce vers si connu :

Sum id quod eram, nec eram quod sum, sed dicor utrumque.

Je suis ce que j'étais, c'est-à-dire toujours vierge ; je n'étais pas ce que je suis, c'est-à-dire mère ; mais je suis l'un et l'autre, c'est-à-dire vierge-mère[4].

JAUCOURT.

Sur un reliquaire de la vraie croix que possède ce village, il existe une figure de la sainte Vierge qu'on peut attribuer au XIIe siècle.

DIVERS.

Parmi les diverses inscriptions grecques trouvées à Troyes, Lapaume nous parle d'un parement d'autel sur lequel on voyait : 1° la Transfiguration ; 2° la Croix ; 3° la Déposition ; 4° Notre-Dame-de-Pitié avec cette inscription ὁ ἐνταφιασμός ; 5° l'Ensevelissement. La partie gauche est occupée par une Vierge debout,

1. Hamon, V, 573.
2. *Id.*, V, 594.
3. *Id.*, V, 576.
4. *Id.*, V, 579.

tenant sur le bras gauche l'enfant Jésus, auquel, de la main droite, elle présente un fruit. Au-dessus de Marie, on lit : Μήτηρ Θεοῦ.

Marie présente un fruit dont elle a goûté, par allusion à l'arbre de la science du bien et du mal, et elle semble dire à Jésus que l'ancienne faute a été rachetée et qu'elle peut intercéder pour toutes les générations.

DIOCÈSE DE TULLE.

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

Le diocèse de Tulle, séparé de celui de Limoges par le pape Jean XXII en 1317, a toujours eu, avant comme depuis la séparation, le culte de la sainte Vierge en grand honneur. Les archives ecclésiastiques de la ville de Tulle ayant été incendiées en 93, dans une fête publique, n'ont laissé que bien peu de traces de la piété des générations passées envers Marie [1].

A Belpeuch, Bellum-Podium, la chapelle remonte au moins au XI[e] siècle. Un ancien pèlerinage, interrompu pendant la Révolution, fut repris en 1822, à l'occasion d'une guérison miraculeuse ; il se continue de manière à faire penser que l'antique sanctuaire de Notre-Dame-de-Pitié prendra bientôt rang parmi les pèlerinages les plus pieux et les plus fréquentés [2].

NOTRE-DAME-DE-RUBEAUX.

Dans l'arrondissement de Brive, les deux sanctuaires les plus vénérés sont Notre-Dame-de-Rubeaux et Notre-Dame-de-Port-Bas. Notre-Dame-de-Rubeaux, paroisse de Lubersac, est d'origine immémoriale et fut fréquentée par de nombreux pèlerinages. On vit ce sanctuaire renversé par le vandalisme révolutionnaire ; l'auteur principal de ce sacrilège fut puni dès cette vie en devenant aveugle et perdant une fille qui était tout son espoir. Aujourd'hui la chapelle et le culte sont relevés [1].

1. Hamon, II, 356.
2. *Id.*, II, 359.

BEAULIEU.

L'abbaye de Beaulieu conserve une Vierge en bois très-ancienne, et que nous attribuons au XII[e] siècle. — Elle est assise, tient l'enfant Jésus sur ses genoux, son visage est levé, sa couronne ornée de pierreries. — Cette statue, d'un travail assez barbare, rappelle la pose des madones émaillées de Limoges. — Elle fut sauvée, pendant la Révolution, par le courage de deux jeunes filles.

DIOCÈSE DE VALENCE.

NOTRE-DAME-DE-DIE.

Au II[e] siècle, saint Félix, saint Fortunat et saint Achillée furent envoyés de Lyon à Valence par saint Irénée, et y apprirent à honorer Marie en même temps que son divin fils. Les temples des faux dieux furent convertis en Notre-Dame-du-Panthéon et Notre-Dame-de-la-Ronde [2].

L'église de Die, illustre par son antiquité qui remonte aux temps apostoliques, par ses évêques dont plusieurs sont inscrits au catalogue des saints et dont l'un, saint Nicaise, fut le seul pontife des Gaules qui assistât au concile de Nicée en 325, est encore plus remarquable par la dévotion qu'elle professa toujours pour la sainte Vierge. La cathédrale fut dédiée à Marie dès l'origine. Pour affermir et propager le dévouement du diocèse à la sainte Vierge, les évêques de Die, investis au XII[e] siècle par les empereurs du droit de battre monnaie, placèrent l'image de Marie sur toutes les pièces de cuivre et d'argent qu'ils firent frapper. Il existe encore de nos jours quelques-unes de ces monnaies épiscopales; celles de 1178 portent la tête cou-

1. Hamon, II, 369
2. *Id.*, VII, 111.

Notre Dame
de Beaulieu
pour le T. 11, p. 314

Bulletin de la Société
scientifique historique
et archéologique de la
Corrèze.
Tome second 1ère livon
Brive
octobre – Décembre 1879
p. 231

avec une gravure sur bois
par Ch. Fichot intitulée :
Statue de la Vierge en
bois recouvert ~~[illegible]~~
de plaques d'argent
(XIIe siècle)

Statue de la Vierge

en bois recouvert de plaques d'argent

XIIe siècle.

Eglise de Beaulieu (Corrèze)

L'église paroissiale, autrefois abbatiale, de St Pierre de Beaulieu, (Corrèze) possède un objet d'orfèvrerie des plus intéressants. C'est une statue de la Vierge, en bois recouvert de plaques d'argent repoussées et dorées par parties ; sa hauteur est de 61 centimètres

Assise sur un trône et couronnée comme une reine, la divine Mère tient sur son genou gauche son enfant également assis et couronné. Elle le soutient d'une main et porte dans l'autre une sorte de boule, percée à son extrémité, et d'où devait probablement s'échapper la tige d'une fleur.

La Vierge a la tête couverte d'un voile qui lui cache les ~~[illegible]~~ cheveux et qui retombe sur les épaules ; elle est vêtue d'une robe et d'un large manteau. Ce manteau orné sur la poitrine d'un superbe camée à deux couches, est retenu autour du cou, par une agrafe ; il est bordé d'une riche frange, enrichie d'intailles et de cabochons ; il se replie sur le bras gauche, mais de manière à laisser voir une partie de la robe et le bras droit. Les pieds sont chaussés, comme le prescrivent les règles de l'iconographie, et portent des souliers pointus.

L'Enfant-Jésus, assis sur un coussin placé sur les genoux de sa mère est vêtu d'une robe très ample et d'un manteau richement ornementé dans la partie supérieure. Sa main gauche tient un livre sur lequel est gravé le double monogramme du Christ : IXS | XPS ; sa main droite est entièrement ouverte et levée à la hauteur de la poitrine.

IHS – sur la gravure

Le Trône sur lequel la Vierge est assise est un banc sans dossier mais muni d'accoudoirs qui se redressent en arrière, en suivant une courbe légèrement convexe. Il a 0,20c de h. 0,11 de large 0,24 de long. Une bordure d'oves suit tous les contours de ce siège

Cette statue est remarquable au point de vue de l'art. La pose, l'expression, l'agencement des draperies, le fini des plus petits détails, l'exécution, tout, en un mot, dénote la main d'un ouvrier habile et exercé.

On peut à coup sûr relever certaines imperfections de dessin : la tête est trop grosse, les mains sont un peu fortes, les proportions du nez sont exagérées. On peut critiquer la rigidité de la pose, cette grande recherche dans la façon d'indiquer les plis des vêtemens, mais loin de nuire à l'effet général, cette recherche et cette rigidité donnent à l'ensemble de l'œuvre quelque chose de solennel.

L'expression de la figure révèle une certaine grandeur ; le front est large ; la bouche est grave ; les yeux sont fixes et bien ouverts. Ce n'est plus une jeune fille à l'air fade et maniéré,

comme l'on représente la Vierge de nos jours ; c'est la femme fort
la femme de l'Evangile. Cette figure sévère peut paraître bien froi
à beaucoup de nos contemporains, mais aucun artiste véritable ne p
méconnaître son air de noblesse et de véritable grandeur.

La figure de l'Enfant Jésus a été travaillée dans le même sentim
c'est la tête d'un petit homme plutot que celle d'un enfant, mais elle
sérieuse, elle pense et nous préférons cette physionomie grave et ma
tueuse à cet air doucereux que l'on donne invariablement à tou
Enfants-Jésus qui sortent de toutes nos fabriques modernes d
sculpture.

Quant au fini de l'ouvrage il est étonnant. Examinons un inst
les couronnes qui ornent les têtes, ce sont des chefs-d'œuvre de g
et de finesse, dignes encore de nos jours de porter glorieusement
le cachet de nos artistes les plus habiles. La couronne de la Vierge a
0m 09 c. de diamètre. Elle est formée par une plaque d'argent h
de 0m 04 c., ornée sur ses deux bords d'une ligne de perles
et de vingt cabochons de différentes couleurs. Entre ces cabochon
au milieu du bandeau qui forme la couronne, l'on a appliqué
intailles représentant toutes des sujets mythologiques. Cette associat
peut paraître bizarre sur un objet religieux, mais les artistes d
moyen âge n'y regardaient pas de si près nous pourrions en
citer de nombreux exemples. Ils voulaient former une stat
de la Vierge avec les materiaux les plus recherchés, peu leur
importait la nature de l'objet qui leur tombait sous la main
dès l'instant où cet objet était précieux.

Ces intailles étaient au nombre de dix, serties toutes dans
des bates ovales, enrichies à leur base par un petit filigran
perlé ; il n'en existe actuellement que quatre, gravées sur
des cornalines de differentes couleurs ; les autres ont été
perdues ou plus probablement soustraites par des mains p
délicates.

Le champ de la couronne est garni de rinceaux en filigran
qui serpentent et qui s'enroulent avec beaucoup de grace au
milieu des pierreries. Ces filigranes sont aplatis et soudés
sur le métal, ils forment tous des dessins variés ce qui nou
donne une haute idée du gout et de l'imagination de ces artist
de talent dont le nom malheureusement n'est pas arrivé jusqu'à

La Couronne de l'E. J. n'a que 0m 05 c. de diam. ; sa hautr est de 0m
025 m. Co. celle de la V., elle est bordée d'une rangée de perles, exécutées au
repoussé, et enrichie de cabochons de filigranes et d'intailles. Les intai
étaient au nombre de cinq ; il n'en existe plus aujourd'hui que trois

Cette profusion de richesses se répète sur la bordure du manteau qui est
dessinée par trois lignes perlées parallèles et entre lesquelles l'on a appliq
des fils de métal doré, des pâtes de verre des cabochons et deux intaille
moins importantes que celles que l'on remarque sur les couronnes.

Faisons remarquer que les couronnes ont été déplacées ; elles devaient des
un peu plus sur le front, ainsi qu'il est facile de le constater par de petits trou
que l'on aperçoit autour de la tête, et qui servaient à tenir les attaches primitiv

(A)

fin de l'article.

On découvre dans l'aspect de sa composition une certaine influence byzantine, mais on y voit aussi une tendance à s'en écarter et à marcher dans une voie nouvelle ; c'est ainsi que nous remarquons sur les couronnes et la bordure du manteau le mélange de filigranes avec des parties pleines qui distinguent si bien les œuvres françaises des XIIe et XIIIe siècles.

Admirons donc ces statues, ces sculptures, et tous ces objets vraiment remarquables, qui tendent à disparaître de jour en jour, reproduisons les par la gravure, étudions les vrais principes qui constituent le beau, ceux qui font obtenir des effets, sans aucune recherche maniérée : ce sera le moyen de réagir contre ce mauvais gout, qui dans les arts semble nous envahir de tous côtés, qui veut s'ériger en maître, et se répand de plus en plus au sein de nos populations.

Ernest Rupin.

La Vierge est formée de plusieurs plaques d'argent : l'une embrasse tout le dos et les deux côtés extérieurs du manteau ; une autre a été consacrée à la figure et à la poitrine ; une troisième comprend le bas de la robe et les pieds ; deux autres petites ont été employées pour recouvrir les bras. L'E. J. est enveloppé dans deux grandes plaques de métal. Ces plaques sont réunies entre elles très habilement, soit par de petites pointes souvent dissimulées dans les plis des draperies, soit encore par de simples soudures lorsque les bords de deux feuilles différentes se rencontraient sur des parties délicates et trops visibles, telles que les mains ou la figure. Disons encore que pour donner plus de variété à l'ensemble de cette cet œuvre, l'artiste a eu le soin d'en dorer certaines parties, comme le manteau, le voile et les souliers de la Vierge, les cheveux et la bordure du manteau de l'E. Jésus.

Cette statue est en bon état de conservation. La figure de la V. est en effet bosselée en deux endroits ; les bordures de la couronne sont un peu endommagées ; nous l'avons dit il manque plusieurs intailles ; le camée qui décore la poitrine ne montre plus que la coiffure d'une femme ; le pied gauche de la V. a été remanié, mais en somme ces accidents n'ont aucunement altéré le caractère de la statue, et nous devons nous en étonner, car cette Vierge a dû avoir aussi son histoire, histoire dramatique sans doute, que les auteurs n'ont point songé à nous conserver, mais qu'il est assez facile de deviner. "À la fin d'octobre 1569, les gens du camp de l'amiral Coligny, nous dit M. Deloche, envahirent la ville de Beaulieu, l'occupèrent pendant huit jours et puis la saccagèrent. L'église et les cloitres furent dévastés, les reliquaires enlevés, les archives et livres terriers brulés ; le pitancier et trois religieux furent mis à mort ou blessés grièvement, et les autres habitants de l'abbaye ne durent leur salut qu'à une prompte fuite (1)." Par quel miracle cette Vierge a-t-elle été sauvée de ce pillage ? M. Deloche ne le dit point, mais s'il faut en croire un des prieurs de l'abbaye, Armand Valest, "un huguenot la racheta d'un de ses compagnons qui l'emportait pour la faire brûler." (2) Plus tard elle courut encore des dangers ; "A l'époque de la Révolution, deux femmes intrépides, dont le nom est resté justement populaire, Melles Albert, la sauvèrent une seconde fois au péril de leur vie, et aujourd'hui elle fait l'envie des archeologues et l'amour des habitants de Beaulieu, tout fiers de la fêter (3).

Tels sont les seuls renseignements historiques qu'il nous a été possible de recueillir. Mais déjà bien avant le XVI s. Beaulieu avait vu des armées ennemies envahir ses murs ; plus d'une fois la main des profanateurs s'était appesantie sur les richesses renfermées dans l'abbaye ; comment cette statue a-t-elle pu échapper à leur rage ? C'est ce que nous ne savons pas, la legende comme les historiens restent muets.

Il nous a été egalement impossible de recueillir aucune tradition sur l'auteur et l'époque de fabrication de ce précieux chef d'oeuvre. Armand Vaslet se contente de nous dire qu'elle est très ancienne, et que, suivant les statuts de 1432, on l'exposait autrefois aux grandes fêtes sur le maitre autel de l'abbaye (4) Mais ici nous pouvons suppleer aux documents qui nous manquent ; la statue parle assez par elle même, et nous croyons ne pas nous écarter de la vérité en la faisant remonter au milieu du XIIe S.

Les artistes du moyen age, peintres et sculpteurs, ne pouvaient pas dans leurs oeuvres se livrer comme aujourd'hui, aux mille caprices de leur imagination. Tout était soumis à une regle fixe souveraine de laquelle on ne songeait guère à s'ecarter. Dans certaines écoles, comme dans l'école byzantine chaque personnage était représenté invariablement de la meme façon avec ses memes attributs sous une certaine loi ; on allait meme pour le peintre, jusqu'à lui indiquer la couleur des yeux et celle des cheveux

Cette maniere de faire critiquable sous bien des points de vue, avait cependant son bon coté. l'on gagnait en clarté ce que l'on perdait comme variété. Nous décrivons aujourdhui et souvent à coup sur, une statue du moyen âge, dans huit siècles d'ici aura-t-on la même facilité pour deviner sur une oeuvre de nos jours la pensée de nos sculpteurs modernes ?

(1) M. Deloche — Cartul. de l'abb. de Beaulieu — Introd. p. XLIX

(2) Abregé de l'hist. de l'abb. de S. Pierre de Beaulieu ms. inédit (1727) p. 15. V°.

(3) abbé Poulbrière — l'église de S. Pierre de Beaulieu et son portail sculpté p. 28

(4) loc. cit. p. 15, V°

C'est ainsi qu'elle est à Chartres et à Paris.

(1) Viollet-le-Duc — Diction. d'architecture T. IX. p. 365.
Ceci est trop généralisé et pas tout à fait exact.

" Au XIIe S. La Vierge est toujours représentée assise tenant l'E. Jés.
sur ses genoux ; le manteau est toujours drapé sur le bras gauche, mais d
manière à laisser apercevoir le devant de la robe. C'est ainsi qu'elle
est représentée, nous dit Viollet-le-Duc sur les façades des cathédrales de
Chartres et de Paris dans les tympans - portes qui datent de cette époque.
A la fin du XIIe S. la Vierge est encore assise, mais elle tient l'Enf. J.
au milieu de son giron (dans l'axe de la figure) suivant le mode grec.
A partir du XIIIe S. la Vierge est debout ; l'Enfant repose sur son bras ;
il tient une fleur, s'amuse avec un oiseau ou caresse les joues de sa mère "
(1) Telle est l'opinion de l'abbé Texier. Lui aussi avait remarqué la Vierge
de Beaulieu, mais nous sommes étonnés qu'elle n'ait pas davantage captivé
son attention. Il ne lui consacre que quelques lignes, dans lesquelles se sont
glissées des erreurs que nous croyons devoir relever. Ecoutons le :

" Une statue de la ~~S~~ Sainte-Vierge, conservée à Beaulieu, nous montre une tête réduite selon
la règle que S. Bonaventure formula plus tard. La disposition des parties dont l'ensemble constitue le
corps humain offre de nombreuses variétés qui, interprétées avec art, semblent correspondre aux diverses
dispositions de l'âme ..... La grosseur de la tête, lorsqu'elle est démesurée, est un ~~ord~~ indice ordinaire de
stupidité ; la petitesse extrême trahit l'absence de jugement et de la mémoire. Cette statue de Beaulieu
est de la première moitié du XIIe S. Déjà la Mère du Sauveur a grandi. L'élévation morale aura
désormais pour symbole la grandeur physique. Vêtue d'une robe d'or et d'un manteau d'argent
ornés aux bordures de franges de filigranes et d'intailles, la Reine des Anges a sa robe fermée au col par
une agrafe formée d'un camée à deux couches représentant une tête d'impératrice ; des aigles aux ailes
déployées sont semé~~s~~ sur la robe. Dans les plis réguliers et symétriques, dans toute la composition,
on sent une influence venue de l'orient. Cette statue est exécutée dans la proportion de trois pieds. " —
(Diction. d'orfèvrerie p. 1043.) Nous avons mis en italique les phrases de l'abbé Texier, qui sont en contradiction
avec notre propre description. Quant aux aigles, aux ailes déployées qui sont semés sur la robe, ils n'existent pas sur
la statue qui nous occupe ; ils n'ont jamais existé, mais ils se remarquent sur un reliquaire en forme de bras,
recouvert également de plaques d'argent, et que l'on voit encore dans le trésor de l'église. — — —
— — Rareté de statues comme celle de Beaulieu — — musées du Louvre et de Cluny n'en possèdent pas —
Sans doute l'idée de recouvrir de plaques d'argent des statues de bois s'est perpétuée pendant plusieurs siècles,
mais celles que nous pourrions nommer, ou sont beaucoup plus anciennes et plus grossières
ou remontent à une époque rapprochée de nos jours, et n'accusent ni le même travail ni la même
originalité.

M. Darcel a décrit dans les Annales archéol. (T. XXI, p. 43) la statue de sainte Foy qui se trouve
dans l'abbaye de Conques. Cette statue offre un peu d'analogie avec celle de Beaulieu. Mais
si elle est plus riche, si la figure est moins barbare, si elle est modelée avec plus de soin, si
les pierres précieuses qui la décorent sont répandues avec plus de profusion, elle n'offre pas un tout
si homogène que celle de Beaulieu. Une grande partie de la statue de Conques est du XIIe Siècle ;
les mains de la sainte datent du XVIe et quatre siècles différents ont vu ajouter ces ornements
parasites, qui l'ornent sans doute, mais qui lui enlèvent cette unité et cette grandeur, nous dirons
même cette simplicité, que nous trouvons dans celle qui nous occupe.
Une statue de la Vierge à l'Enfant, provenant de la même abbaye et décrite par le même auteur.
(Ann. arch. T. XX p. 221) se rapprocherait davantage de la nôtre. La Vierge est assise sur un siège ;
elle tient son enfant sur ses genoux ; elle est couronnée mais la tête est grosse, presque difforme sous
expression ; les dimensions du corps sont mal proportionnées, la couronne est fort simple ; l'on ne
sent plus ce goût ce souffle venu de l'Orient ; c'est une œuvre mauvaise, disons le de suite ?
Pour nous la Vierge de Beaulieu serait un modèle, elle aurait été exécutée par un maître, celle de
Conques ne nous paraît qu'une méchante copie due au ciseau maladroit d'un débutant.
— — — deux statues en argent, l'une à peu près contemporaine de celle de Beaulieu —
à Orcival, (Puy de Dôme) l'autre qui fait partie de la Collection Strauss et qui doit appartenir
au même temps que celle de Conques. — — Certain nombre en bronze se trouvent à Moulins,
à Angers, à la Sauvetat, et dans d'autres localités.

Mais si la Vierge de Beaulieu n'est pas unique en France, elle appartient à une
classe de monuments fort rares, et peut être considérée comme un des types les plus complets,
les mieux conservés de cette précieuse catégorie de monuments. Enfin, ce qui pour nous,
habitants du Limousin, doit doubler sa valeur, c'est que suivant toute apparence, elle nous
paraît un produit des fabriques de Limoges. On découvre dans l'aspect de sa composition

(A)

ronnée de la Vierge avec ces mots : *Ave, gratia plena*[1].

SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

Le canton de Saint-Paul-Trois-Châteaux doit sa célébrité à l'église de son chef-lieu, ancienne cathédrale, où le culte de la mère de Dieu fut toujours en grand honneur. En 508, Florent, son évêque, prend part à la dédicace de Notre-Dame-d'Arles par saint Césaire; en 529, Héraclius, un de ses successeurs, assiste à la dédicace de Notre-Dame-d'Orange; sous Charlemagne, on reconstruit la cathédrale à Saint-Paul-Trois-Châteaux, et on la dédie à Notre-Dame-de-l'Assomption. Les dons et les fondations dans les siècles suivants deviennent innombrables[2].

NOTRE-DAME-DE-CAMBAUX.

En 587, Meltride, disciple de Sainte-Radegonde, fonda, sous le vocable de Marie, un monastère de filles à Cambaux, près de Châtillon[3].

Un autre, sous le même titre, s'éleva en 680, sur les bords du Rhône[4].

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

Notre-Dame-de-Pitié ou de Combe-Longe, à Donzère, bâtie sur les bords du Rhône, dès la plus haute antiquité, par une colonie de religieux, fut détruite par les Sarrasins peu après sa fondation. Rétablie en 803, unie en 850 à l'église de Viviers, puis à l'abbaye de Tournus, elle revint à l'église de Viviers en 1374; et, malgré toutes ces vicissitudes, le culte de Marie ne cessa d'y prospérer[5].

NOTRE-DAME-DE-SAINT-DONAT.

Notre-Dame-de-Saint-Donat fut fondée en 888.

1. Hamon, VII, 140.
2. *Id.*, VII, 131.
3. *Id.*, VII, 111.
4. *Id.*, VII, 111.
5. *Id.*, VII, 131.

CATHÉDRALE DE VALENCE.

En 1095, Urbain II consacra la cathédrale à la sainte Vierge. De tant de pieux monuments, les guerres du XVI[e] siècle et le vandalisme de la fin du XVIII[e] n'ont laissé que des ruines[1].

NOTRE-DAME-DE-BONNE-COMBE.

Notre-Dame-de-Bonne-Combe, qu'on croit avoir été dédiée à Marie par le père du bienheureux Amédée d'Hauterive, était, au milieu du XII[e] siècle, un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Ruf. Elle devint immédiatement un lieu de pèlerinage fréquenté. Ruiné par les guerres du XVI[e] siècle, rétabli en 1690, le sanctuaire fut vendu et pillé en 93, mais l'image de Marie, soustraite à la profanation, fut restaurée, bénite et rendue en 1855 à l'église de Bonne-Combe[2].

NOTRE-DAME-DE-MARSANNE.

Notre-Dame-de-l'Assomption, à Marsanne, remonte au XII[e] siècle.

NOTRE-DAME-DU-FRESNEAU.

Notre-Dame-du-Fresneau est d'une haute antiquité; dégradée par la Révolution, elle n'était plus visitée que par un petit nombre de pèlerins, lorsqu'en 1854 un jeune officier de Marsanne la restaura et obtint de Pie IX l'indulgence de la portiuncule avec une couronne d'or enrichie de pierreries, destinée à être placée sur la tête de la statue. La cérémonie de ce couronnement se fit le 8 septembre, au moment même où nos soldats vainqueurs s'emparaient de la tour de Malakoff[3].

---

1. Hamon, VII, 111.
2. *Id.*, VII, 124.
3. *Id.*, VII, 136.

DIOCÈSE DE VANNES.

CATHÉDRALE.

Le diocèse de Vannes, que sa piété a fait nommer le sanctuaire de la Bretagne, se distingue par son éminente dévotion à Marie. Il possède plus de vingt églises qui portent le nom de Marie. On les appelle *Locmaria* ou *locus Mariæ*, propriété ou sanctuaire de Marie. Sa statue était précieusement placée dans un chêne ou dans un petit oratoire. Les pèlerins ne pensaient d'abord qu'à y prier; puis ils bâtissaient une demeure tout auprès pour y vivre près de la statue vénérée. Les souverains et les seigneurs s'unissaient aux sentiments du peuple. Le roi Hoël Ier, qui vivait de 511 à 545, avait fondé un ordre dont les chevaliers, le jour de leur réception, rendaient hommage à la vierge Marie et juraient solennellement d'employer corps, honneur et biens, pour la défense de son honneur et l'accroissement de sa gloire[1].

NOTRE-DAME-DE-MERLEVENER.

Notre-Dame-de-Merlevener remonte au VIe siècle[2].

NOTRE-DAME-DU-RONCIER.

Notre-Dame-du-Roncier, dans le canton de Josselin, était une des plus célèbres vierges du diocèse. Vers l'an 808, dit la tradition, un laboureur cultivant la terre, au lieu même où l'on a bâti Notre-Dame, et coupant des ronces avec sa faucille qu'on voit encore suspendue à la voûte, y trouva cette statue et obtint de la placer dans une petite chapelle qui était alors sous l'invocation de saint Léger. Elle fut l'origine de nombreux miracles, offrandes, pèlerinages et indulgences qui s'y multiplièrent[3].

1. Hamon, IV, 548.
2. *Id.*, IV, 578.
3. *Id.*, IV, 565.

NOTRE-DAME-DE-LARMOR.

Notre-Dame-de-Larmor, dans le canton de Plœmeur, à l'extrémité de la rade de Lorient, inspirait une si grande vénération, que tout vaisseau qui entrait dans la rade de Lorient ou en sortait la saluait d'un coup de canon en passant devant elle. Pendant un demi-siècle, cet antique usage fut interrompu; mais depuis quelques années on l'a repris à la grande satisfaction des marins. La frégate *la Pénélope* eut l'honneur d'en donner la première l'exemple[1].

NOTRE-DAME-DE-LA-FOSSE.

Notre-Dame-de-la-Fosse, à Guéménée, ancienne église paroissiale, est mentionnée dès 1160 dans la charte de Conan IV[2].

En résumé, le diocèse de Vannes comptait avant la Révolution 90 églises en l'honneur de la sainte Vierge, 145 chapelles, 5 collégiales, 6 couvents d'hommes, 11 monastères de femmes, 37 églises paroissiales qui lui étaient dédiées, et 65 chapellenies ou fondations de chapelains chargés de desservir ses autels. La Révolution a renversé la plupart de ces belles institutions, mais l'amour de la sainte Vierge est toujours demeuré le même[3].

DIOCÈSE DE VERDUN.

CATHÉDRALE.

On ne peut douter que saint Saintin, premier évêque de Verdun, n'ait prêché le culte de la mère de Dieu. Cependant le plus ancien monument que nous offre l'histoire est une cathédrale élevée à la sainte Vierge en 454, sous saint Pul-

1. Hamon, IV, 565.
2. *Id.*, IV, 586.
3. *Id.*, IV, 586.

chrone, quatrième successeur de saint Saintin. A l'époque de la proclamation de la maternité divine, l'évêque, pour témoigner énergiquement son adhésion aux décisions de l'Église, bâtit l'église au centre de la cité, sous le vocable de la mère de Dieu. Auparavant la cathédrale, sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul, était hors la ville. Dans les siècles suivants, le culte de Marie ne cessa d'être florissant à Verdun. En 1129 et en 1131, deux fois la ville fut miraculeusement protégée par la sainte Vierge [1].

Dès le IX[e] siècle, on vénérait à Verdun la tunique de la sainte Vierge; l'histoire nous rappelle même qu'en 850 elle fut lacérée [2].

NOTRE-DAME-DU-GUET.

A Bar-le-Duc, depuis le X[e] siècle, la sainte Vierge était honorée sous le titre de Notre-Dame-du-Guet. A cette époque, la madone, placée à l'extérieur et dans une niche étroite, servait de gardienne à la cité. En 1130, la ville allait être surprise par l'ennemi, lorsqu'on entendit une voix partant de la niche qui cria au guet « *la ville est prise* ». Un soldat furieux de ce cri, qui allait faire échouer l'entreprise, prend une pierre, la jette à la statue en disant : Prends garde à toi! il tombe raide mort. Frappés de terreur, les assaillants s'enfuirent en criant : Dieu vous garde [3]!

NOTRE-DAME-D'AVIOTH.

Notre-Dame-d'Avioth, près de Montmédy, longtemps avant le X[e] siècle, avait rendu célèbre le village de Saint-Brice par une statue miraculeuse de la sainte Vierge. Un jour cette image, quittant le lieu qu'elle occupait, fut retrouvée sur la petite colline inculte et inhabitée d'Avioth. Les habitants de Saint-Brice ne voulant pas se séparer de la statue qu'ils aimaient, allèrent tous s'établir sur la colline; ils élevèrent une chapelle à la sainte Vierge, qui devint l'origine du village d'Avioth. Ce sanctuaire, ruiné par les guerres du XIII[e] siècle, fut reconstruit ensuite magnifiquement. Un hôpital voisin recevait les pauvres pèlerins et les lépreux. Après les ravages de 1793, il exigea une restauration.

Les cantons de Saint-Mihiel et de Commercy sont remarquables par leur dévotion à la Vierge [1].

NOTRE-DAME-DE-LA-VOUTE.

A Vaucouleurs, dans la basse-nef méridionale de l'église, on vénère Notre-Dame-de-la-Voûte, ainsi appelée parce que, au X[e] siècle, quand elle fut apportée sous la voûte du château de Vaucouleurs, les Lorrains qui allaient s'en emparer prirent la fuite, chassés par une crainte miraculeuse [2].

NOTRE-DAME-DE-BENOITE-VAUX.

Notre-Dame-de-Benoite-Vaux, primitivement appelée Martin-Hall ou maison de Martin, dont l'origine est due à un miracle, était si ancienne qu'en 1180, Alexandre III affirmait que, pour retrouver la première appellation, il fallait remonter à une haute antiquité. Il n'y avait d'abord qu'une statue gardée par un ermite, plus tard un saint prêtre y fonda un oratoire, où les pèlerinages devinrent nombreux et fréquents. Le zèle y était si grand qu'au XVII[e] siècle, le père Guinet, qui venait aider les pères de Benoite-Vaux, disait que leur occupation journalière, pendant une partie de l'été, était de se lever à une heure après minuit pour confesser jusqu'à dix, et revenir au confessionnal à trois heures jusqu'à neuf. Malgré les ravages et les profanations de 1793, la statue échappa à la ruine commune et fut replacée dans la chapelle en 1794. Elle y attira de nouveau, comme autrefois, de nombreux pèlerins, par des miracles éclatants [3].

---

1. Hamon, VI, 75.
2. Pertz, VIII, 354
3. Hamon, VI, 97.

1. Hamon, VI, 107.
2. *Id.*, VI, 114.
3. *Id.*, VI, 78.

DIOCÈSE DE VERSAILLES.

NOTRE-DAME-DE-LONGPONT.

Après Notre-Dame-d'Argenteuil[1], qui remonte au VIe siècle, Notre-Dame-de-Bonne-Garde, à Longpont, dans la vallée de l'Orge près de Saint-Michel, possède peut-être la célébrité la plus ancienne; on en fait remonter l'origine au temps des druides. Quoi qu'il en soit, dès le IXe siècle, la vierge de Longpont était en si grande vénération, que le roi Robert vint lui-même, en 1000, poser la première pierre de l'église élevée par la piété populaire. Des dons immenses, des faveurs spirituelles accordées par les papes, soutinrent une confrérie qui y était attachée et qui prospéra jusqu'à la Révolution. Elle fut reconstituée en 1850[2]. Il y avait à Longpont un célèbre prieuré dont l'église était sous le vocable de la sainte Vierge. L'église était grande et de structure carlovingienne[3]. (Voyez les sceaux, Pl. CXVIII et CXXIII.)

NOTRE-DAME-DE-MANTES.

Avant la Révolution, il y avait à Mantes une collégiale et trois paroisses, dont l'une dans le faubourg de Saint-Pierre. L'église de cette collégiale, dite de Notre-Dame, est actuellement la seule paroisse antérieure à Philippe-Auguste, dont le cœur repose encore dans un caveau sous le sanctuaire[4]. Le portail de gauche est du XIe siècle. Cette église compte parmi ses abbés un frère de Louis VII[5].

NOTRE-DAME-DE-CORBEIL.

C'est à la première moitié du XIe siècle qu'il faut rapporter la fondation de Notre-Dame-de-Corbeil, construite en style romano-byzantin ou de transition. Corbeil a été résidence royale.

1. Darras.
2. Hamon, I, 396.
3. Champagnac, I, 937.
4. *Id.*, I, 937.
5. Hamon, I, 369.

NOTRE-DAME-DE-POISSY.

Notre-Dame-de-Poissy est surtout célèbre par les fonts baptismaux de Saint-Louis[1].

NOTRE-DAME-DE-PONTOISE.

Notre-Dame-de-Pontoise, objet séculaire de la vénération des rois et des peuples, fut fondée avant le XIIIe siècle pour placer une statue qu'un pieux jeune homme avait faite en l'honneur de la très-sainte Vierge. Les Anglais et les protestants la dévastèrent à l'époque de la Ligue; le roi de France et le roi de Navarre en firent un monceau de ruines pour écraser les ligueurs qui s'y étaient réfugiés. Enfin la paix ayant été rendue à la France par l'avénement de Henri IV au trône, on éleva un nouveau temple, mais bien inférieur en magnificence à celui qui avait été détruit; des pèlerinages, des miracles nombreux signalèrent les faveurs de Marie pour ce sanctuaire. Louis XIV vint, le 25 mars 1650, renouveler aux pieds de Notre-Dame le vœu de Louis XIII[2]. Pendant la Révolution, un honnête ouvrier nommé Debis, au prix de grands sacrifices, se rendit adjudicataire de la statue miraculeuse et la restitua sans vouloir de récompense, lorsque les églises furent rouvertes au culte[3].

NOTRE-DAME-DE-VILLETAIN.

Le diocèse de Versailles ne possède peut-être aucun monument si ancien et si bien conservé du culte de la sainte Vierge que la statue de bois qu'on voit depuis quelques années dans l'église de Jouy-en-Josas. Elle était vénérée jadis à Villetain, où elle attirait de nombreux pèlerinages. M. le curé de Jouy a vu des vieillards qui, avant la grande révolution, s'y étaient rendus comme

1. Champagnac.
2. Hamon, I, 371.
3. *Id.*, I, 371.

pèlerins (pl. CXXIII). Elle se nomme la *Diége*, abréviation de *Dei genitrix*. Cette statue, de 1m,33 de haut, nous offre une composition très-originale : la sainte Vierge ne porte pas directement son fils, qui est debout devant elle et dont les pieds sont soutenus par deux anges, et, par singulière fantaisie, ces deux anges eux-mêmes sont portés sur les pieds de la madone. L'enfant tient une boule d'une main et bénit de l'autre. Sa mère lui présente une fleur.

M. Paul Durand a étudié soigneusement cette belle statue et nous a montré plusieurs dessins restés malheureusement dans son riche portefeuille[1].

CARRIÈRES-SAINT-DENIS.

La petite église de Carrières-Saint-Denis nous offre un curieux spécimen du XIIe siècle et une madone que nous ne pouvons oublier ici. Le retable est taillé dans trois morceaux de pierre de liais et représente, au centre, la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux ; à gauche l'Annonciation et à droite le Baptême du Sauveur. Un riche rinceau encadre les bas-reliefs latéralement et par le bas. La sainte Vierge est surmontée d'un dais figurant la Jérusalem céleste portée sur deux colonnes[2].

DIOCÈSE DE VIVIERS.

CATHÉDRALE.

La dévotion à Marie fut apportée dans le Vivarais par son apôtre chrétien saint Andéol, diacre de l'Église de Smyrne et disciple de saint Polycarpe, qui lui-même avait été disciple de saint Jean. La première église bâtie à Alba

1. On pourra consulter l'histoire qu'en a écrite M. l'abbé Grémaud, curé de l'Isle-Adam. L'abbé Lebeuf : *Histoire du diocèse de Paris*, article Jouy en Josas, et enfin Hamon, II, VII.
2. Viollet-le-Duc, V, 7, fig. 9. — VIII, 35, fig. 1.

Augusta, cité principale du pays, fut dédiée à la mère de Dieu ; et l'évêque saint Janvier, que la tradition regarde comme le fondateur de ce siége antique, lui consacra tout son diocèse[1]. On vénérait dans la cathédrale, depuis la plus haute antiquité, plusieurs reliques de la sainte Vierge, telles que des parcelles de son voile, de sa robe, de ses cheveux, de son tombeau et même quelques gouttes de son lait toujours blanches et parfaitement fluides, renfermées dans une fiole. Ces reliques furent anéanties par les luthériens au XVIe siècle[2].

NOTRE-DAME-DU-RHÔNE.

Notre-Dame-du-Rhône, à Viviers, fut fondée de 516 à 542, sur la rive du Rhône, par saint Venance, le plus illustre de ses évêques, qui n'épargna rien pour rendre son œuvre digne de la mère de Dieu. Saint Venance, fils de Sigismond, roi des Burgondes, y fut inhumé. En 737, les Sarrasins la renversèrent et n'y laissèrent pas pierre sur pierre. Relevée, par la dévotion des fidèles, mais dans de médiocres proportions, détruite au XIVe siècle par les bandes de ravageurs, renversée tout à fait par les protestants au XVIe siècle, elle resta dans cet état de ruine jusqu'en 1624. La révolution de 93 pilla tout, vendit toutes les dépendances du sanctuaire qui resta seul debout ainsi que la statue de Marie[3].

NOTRE-DAME-DE-LA-MURE.

Avant le Xe siècle, Notre-Dame-de-la-Mure, canton de Saint-Péray, formait une célèbre abbaye qui possédait déjà de riches bénéfices et qu'Alexandre III mentionne dans sa bulle du 1er avril 1175[4].

NOTRE-DAME-DE-CHALONS.

Notre-Dame-de-Chalons, modeste chapelle

1. Hamon, VII, 147.
2. *Id.*, VII, 150.
3. *Id.*, VII, 156.
4. *Id.*, VII, 160.

bâtie dès les premières années du XIIe siècle, dans une clairière de la forêt de Laws, sur la rive du Rhône, à l'ouest de Bourg-Saint-Andéol, est célèbre par ses pèlerinages [1].

NOTRE-DAME-D'AY.

Notre-Dame-d'Ay, près Satillieu, est appelée *Capella de Agio*, dans un diplôme de sauvegarde que l'empereur Frédéric Barberousse accorda, en 1184, à l'abbaye bénédictine de Saint-Claude, dans le Jura. La statue noire qu'on y vénère ne paraît pas remonter beaucoup plus haut [2]. Elle est assise; elle aurait debout 1 mètre de hauteur; malheureusement on l'a restaurée.

CONCLUSION.

Si prolongée qu'ait été l'exploration des innombrables sanctuaires élevés en France à la très-sainte Vierge, si fatigantes peut-être qu'aient été leurs descriptions multipliées, nous demandons cependant à nos lecteurs de donner à cette grande dévotion un instant de plus d'attention, de jeter encore sur les pages qu'ils viennent de parcourir un regard général qui les résume.

Nous avons vu d'abord les plus anciennes légendes prendre les forêts pour théâtre de leurs prodiges ; car une légende porte souvent en elle-même la caractéristique qui nous permet de juger son âge. Dès les premiers siècles, Notre-Dame-de-Faigne, près du Mans, nous apparaît suspendue au hêtre qui lui donne son nom ; dans les environs de Saint-Flour, Notre-Dame-des-Miracles se manifeste dès le VIe siècle, au milieu d'une forêt illuminée par sa présence; en Alsace, dans un temps immémorial, une statue de la Vierge descend sur la branche d'un arbre dans les bois de Thumeneau. Avec les siècles, avec le défrichement des forêts, les scènes se modifient.

On aura, sans doute, été frappé, comme nous l'avons été nous-mêmes, de l'uniformité des légendes qui s'appliquent dans des régions très-différentes à l'origine des images. Nous avons vu pour le Nord Notre-Dame-de-Marconne (Arras); Notre-Dame-du-Marais (XIIe), trouvée dans des marais près d'Angers ; Notre-Dame-de-Ronceray, Notre-Dame-de-sous-Terre, découvertes dans des buissons ou sous une voûte souterraine au XIe siècle; à Villethion et Villavard (près Blois, au XIe siècle), des madones sorties d'une fontaine ou d'un massif de coudriers; à Vaudouan, une statue brille tout à coup sur la rivière, aux yeux ravis d'une jeune fille; à Laval, Notre-Dame-du-Genetet sort des touffes d'un genêt sauvage ; à Rouen, Notre-Dame-du-Chardon; dans le Jura, Notre-Dame-des-Épines-Fleuries; à Troyes, Notre-Dame-de-Valsuzenay; à Vannes, Notre-Dame-du-Roncier; Notre-Dame-de-Recouvrance à Seez et Notre-Dame-de-Quezac (XIe siècle), près Mende, reviennent de même à la lumière. Pour le Midi, Notre-Dame-du-Séminaire (IXe), à Nîmes; Notre-Dame-de-l'Isard, à Pamiers; Notre-Dame-de-l'Espinasse, à Rodez (XIe); Notre-Dame-des-Plans près d'Avignon; Notre-Dame-de-Sarrance, à Bayonne (XIIe); Notre-Dame-de-Lure, Notre-Dame-de-Romigier (diocèse de Digne); Notre-Dame-des-Pignans, près Fréjus; Notre-Dame-de-la-Capelle, près de Gap, etc., sont trouvées dans les champs, derrière des haies et dans des endroits déserts.

La même légende se reproduit, comme on le voit par ces exemples, dans toutes les parties de la France et en termes à peu près identiques : un pâtre, gardant ses troupeaux, heurte de sa houlette une partie du sol qui résonne et qui lui révèle le trésor; un laboureur voit ses bœufs s'arrêter devant un obstacle mystérieux et il aperçoit une statuette de Marie. On nous conseillait de passer sous silence ces pieux récits plus faits pour la foi naïve de nos pères que pour l'étude historique que nous aimons aujourd'hui. Ce silence nous paraissait peu respec-

1. Hamon, VII, 158.
2. *Id.*, VII, 162.

tueux pour ces traditions dont plusieurs siècles ont entretenu la piété française, et dont un grand nombre pouvaient être authentiques; il nous semblait aussi que les historiens actuels, si dédaigneux de tous documents légendaires, avaient tort, même au point de vue de la critique, d'en détourner leurs regards. Que de traditions devant lesquelles souriaient les encyclopédistes du XVIII[e] siècle, sont apparues rayonnantes de vérité lorsque le jour de l'histoire s'est tout à fait levé sur elles! D'ailleurs, la répétition des mêmes circonstances, que nous saisirons encore loin de la France, est à elle seule un fait singulier et méritait notre attention. Nous nous sommes donc mis à relire ces récits et nous avons, je crois, à l'aide de quelques faits moins voilés par la poésie, découvert le mot de l'énigme. Par exemple, et pour ne prendre que la tradition du diocèse de Digne, nous voyons que la statue de Notre-Dame-de-Lure, enfouie sous terre à l'approche des Sarrasins, fut retrouvée au XII[e] siècle; nous voyons là encore que Notre-Dame-de-Romigier, soigneusement cachée dans un sarcophage antique, oubliée, fut déterrée par un laboureur en 850. Bien plus, ce même fait s'est reproduit (au dire toujours un peu sceptique de Millin) au milieu du siècle dernier, époque où un berger en frappant la terre de son bâton retrouva la chapelle souterraine de Notre-Dame-de-Dromon. Il nous paraît clair que ces statues, ensevelies par des mains pieuses, ne l'avaient été que pour les soustraire aux profanations dont les Sarrasins au VIII[e], les Normands au IX[e] siècle, menaçaient les choses sacrées.

Le X[e] siècle, si justement appelé le siècle de fer, et puni à son déclin par les terreurs de l'an mil, fut ainsi privé d'un grand nombre d'images de madones. On ne pourra s'en étonner si on réfléchit aux terribles événements qui le signalèrent et dont les horreurs pouvaient bien à elles seules passer pour une prédiction de la fin du monde. — Qu'on nous permette d'insister sur ce point important de notre thèse et de rappeler les tristesses des évêques contemporains. Le concile de Mayence, en 888, parlait ainsi des ravages des Normands auxquels était soumise une grande partie de la France : « Voyez comme ces bâtiments magnifiques qu'habitaient les serviteurs de Dieu sont détruits, brûlés et réduits en cendres; les autels renversés et foulés aux pieds, les ornements les plus précieux des églises dissipés et consumés par le feu; les évêques, les prêtres, les autres clercs, des laïques de tout âge et de tout sexe tués par le fer et par le feu[1]... » Les pères de ce concile, considérant que la plupart des églises avaient été brûlées par les Normands, permettent de dire la messe dans des chapelles particulières.

Le concile de Trosli, dans le diocèse de Soissons, tenu en 909, n'exprime pas moins tristement les douleurs de ce temps : « Pour la ruine des monastères, disent les pères, nous ne savons presque ni qu'y faire ni qu'en dire. En punition de nos péchés, le jugement a commencé par la maison de Dieu. De tant de monastères qui étaient en France, les uns ont été brûlés par les païens, les autres sont dépouillés de leurs biens et presque détruits. »

Au milieu de ce désordre extrême et même loin des vallées soumises aux ravages des Normands, il n'y avait aucun chef capable de maintenir l'ordre public; presque tous les ducs, marquis, comtes et seigneurs, se regardant comme indépendants, se faisaient la guerre les uns aux autres, de sorte qu'aucun pays n'était à l'abri des troubles. Les Hongrois, pour mettre le comble à ces maux, pour compléter les dévastations des Normands à l'ouest ou au nord, et des Sarrasins dans le midi, se ruèrent sur l'est de l'empire des Francs.

Avec le XI[e] siècle, qui vit s'évanouir les effrois de l'Apocalypse, avec la jeune et vigoureuse dynastie capétienne, surtout avec l'admirable suite de papes qu'on vit alors monter sur la chaire de Saint-Pierre, les affreux désordres

1. Rohrbacher, V, 395.

s'apaisèrent. Glaber, l'historien de ce temps, nous dit que, dans le monde entier, surtout en Italie et en Gaule, la plupart des églises furent renouvelées, l'espoir et la dévotion rentraient dans les cœurs. Enfin ce fut le temps où la plupart de nos madones, cachées pendant le siècle précédent, revirent la lumière et rentrèrent triomphalement dans leurs sanctuaires. Nous parlons ici surtout des statues du Nord, car cette résurrection eut lieu dans les contrées méridionales délivrées des invasions sarrasines avant que celles du Nord, encore exposées aux coups des Normands, ne pussent en bénéficier.

Ces circonstances, selon nous, ont induit en erreur beaucoup d'archéologues, qui ont confondu pour ces madones l'âge où elles furent sculptées avec l'âge où elles ont été retrouvées.

Nous ne croyons pas que ces cachettes souterraines aient contribué à accélérer leur ruine [1]. Les bois se conservent beaucoup plus longtemps sous terre qu'on ne le pense d'ordinaire, et d'ailleurs les pieuses mains qui dérobaient ces trésors à la déprédation des barbares, prenaient des précautions comme pour la statue de Manosque qu'on avait, en la cachant, déposée dans un sarcophage de marbre.

La couleur noire qui les recouvre, et qui a fait pour un si grand nombre inventer le nom de *Vierge noire*, trouverait dans cet ensevelissement prolongé une explication rationnelle, surtout si on les supposait à l'origine argentées et recouvertes, par le contact de la terre, de nitrate d'argent.

L'objection qu'on peut élever contre l'hypothèse d'une ancienneté beaucoup supérieure au XIe siècle, réside dans leur style, que les antiquaires préoccupés de l'époque de leur découverte ont généralement fixée à la même date. J'avoue qu'en comparant ces Vierges noires avec des statues d'une époque bien déterminée, comme celle de nos cathédrales romanes ou les empreintes des sceaux, je ne suis pas frappé de l'analogie. J'avoue qu'entre la madone du portail Sainte-Anne, à Paris, et celle de Villetain; qu'entre la madone de la cathédrale de Bourges et celle de Vassivière ou de Marsat, les analogies ne me frappent aucunement. Les plis dans celles-ci sont plus raides, plus empâtés, quoique le ciseau façonne facilement le bois sous des formes sveltes; les mains sont, comme dans les œuvres carlovingiennes, plus lourdes, d'une proportion démesurée. Les trônes nous offrent principalement des dissemblances très-notables, et pourraient très-bien appartenir au IXe siècle.

L'opinion qui donne les croisades pour origine à beaucoup de ces vierges nous semble aussi peu rationnelle. J'accepte volontiers que nos artistes aient rapporté d'Orient des modèles pour l'ornementation des églises, tels que les entrelacs, les frises postales, les feuilles d'acanthe aiguës, etc.; mais je ne pense pas qu'ils aient pu trouver, dans leurs rapports avec les Arabes, voire même avec les Byzantins, aucune inspiration pour la statuaire. On sait que le Coran, par ses prescriptions, a rendu chez les mahométans les représentations d'êtres animés fort rares, et de plus on serait embarrassé de citer chez les Byzantins des exemples de statues. L'Italie, qui, pendant le haut moyen âge, vécut plus soumise que la France à l'influence grecque, ne nous présente presque que des madones peintes. La France, au contraire, malgré les iconoclastes du XVIe et du XVIIIe siècle, est encore remplie d'œuvres de statuaire; elle peut donc à bon droit les revendiquer comme son bien et nous offrir ses vieilles madones comme sorties de ses propres inspirations. Ajoutons que les types n'ont rien d'oriental. Les plis des voiles sont étroits et serrés aux tempes, les nez plutôt effilés que busqués, les bouches fendues aux angles au lieu des coins fortement accentués des visages byzantins.

Concluons donc que nos madones sont plus anciennes peut-être qu'on ne se plaît à le dire; que le long ensevelissement auquel les a condamnées le malheur des temps, et qui leur a communiqué la couleur noire de beaucoup d'entre elles, doit nous signaler une résurrection

1. Nous avons déjà, à propos des instruments de la Passion, trouvé l'occasion de prouver que la conservation souterraine du bois était chose possible et confirmée par l'expérience.

plutôt qu'une création ; que les légendes poétiques dont leur histoire est environnée méritent d'être rapportées, autant comme témoignages de la foi simple et de l'ardente piété de nos pères que comme des documents qui coïncident avec les grands faits de l'histoire. Saluons encore une fois cette bien-aimée Vierge, patronne des Francs, en laissant autour de son front le nimbe légendaire qui éclaire son visage d'une lumière si suave et si claire.

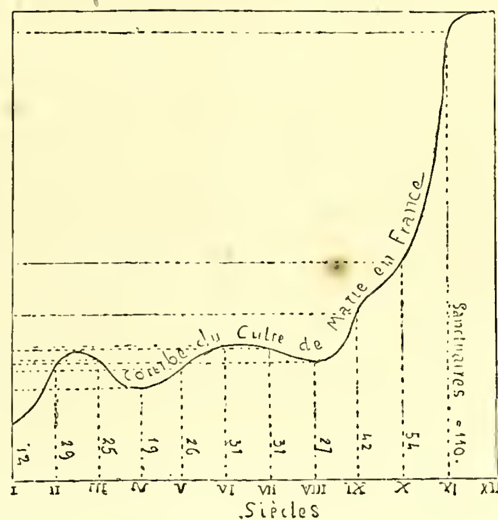


Tableau chronologique du culte de la Sainte-Vierge en France et de ses progrès.

CHAPITRE X.

ESPAGNE.

PRÉAMBULE



NTIQUITÉ DU CULTE. — On raconte que Trajan, visitant une ville d'Espagne, y plaça son tombeau avec cette inscription : *Hæc est cella mea.* En supprimant les deux premiers mots, on en fit *Cella mea,* qui est devenu le nom de la ville. Le tombeau, qui ne servit jamais à Trajan, fut bientôt transformé en une église que l'on dédia à la mère de Dieu, qui y fit une foule de miracles éclatants; de là le titre de *Miraculis* donné à l'image. Nous citons cette légende en mettant le pied en Espagne, pour rappeler que le culte de la sainte Vierge est fort ancien et que l'entrée de la foi chrétienne et de la sainte Vierge dans l'antique Ibérie fut simultanée.

Si ce culte virginal existait déjà sous les Romains, à plus forte raison le voyons-nous se répandre sous le règne gothique ; malheureusement l'invasion musulmane, inondant toute la péninsule et n'arrêtant qu'aux montagnes des Asturies ses flots destructeurs, nous a privés de beaucoup de monuments qui nous serviraient aujourd'hui de témoins. Nous verrons toutefois, dans la suite de cette étude, que ces restes sont loin de nous faire défaut ; le beau travail de M. de Hübner sur les inscriptions chrétiennes d'Espagne nous en a fourni un grand nombre.

M. Antoine de Latour[1], qui connaît admirablement ce pays et qui a bien voulu mettre à notre profit quelques-unes de ses connaissances, est convaincu, comme nous le disions tout à l'heure pour la France, que les madones enterrées ou cachées pendant la période arabe sont revenues au jour lorsque les Espagnols ont été délivrés; il est persuadé que ce souvenir, consigné dans une quantité de légendes, est l'expression de la vérité.

Je me contenterais, au reste, de l'instinctive, universelle et ardente dévotion de l'Espagne en l'honneur de Marie, pour croire à l'antiquité de son culte. Cet élan de tout un peuple vers une pensée pieuse, d'un peuple surtout si fier de son histoire, de ses luttes centenaires contre les infidèles, si jaloux de ses traditions, si attaché à leur conservation, nous en fournit un témoignage vivant, à peu près comme on peut juger de la profondeur des racines d'un arbre par l'élévation de ses branches et l'épanouissement de son feuillage. Dans cet amour des Espagnols pour la sainte Vierge on sent vibrer plus qu'une dévotion

1. M. Antoine de Latour avait préparé un ouvrage spécial pour les madones d'Espagne que les vicissitudes politiques ne lui ont pas permis de publier.

ordinaire, mais un sentiment de reconnaissance et le désir de payer une sorte de dette nationale. En effet, en ouvrant leur histoire, on s'aperçoit que la sainte Vierge les a préservés d'une servitude définitive, et qu'elle a ouvert miraculeusement à leur liberté vaincue un asile où elle a pu reprendre les armes.

On sait que les Goths, amollis par un long repos et par la faiblesse d'une dynastie grecque, tombèrent sous les premiers coups des Arabes. Dans l'espace de quinze mois, toute la péninsule, qu'il fallut huit cents ans pour reconquérir, fut subjuguée. Un grand nombre d'habitants s'enfuirent dans les montagnes. Parmi les Goths qui cherchèrent ce refuge, se trouvait Pélage, fils de Favila, duc de Cantabrie, et issu de sang royal. Les réfugiés accourus de toutes parts le proclamèrent d'abord leur chef et ensuite leur roi.

Mais l'ennemi ne tarde pas à s'apercevoir de leur retraite, il les poursuit et les traque dans les montagnes des Asturies. Pélage, refoulé de vallée en vallée, désespéré et n'attendant plus aucun secours des hommes, se réfugie avec une petite troupe dans une grotte appelée Cavadonga. Cette grotte et ce rocher avaient été jadis consacrés à la sainte Vierge, et sous ce vocable protecteur il se croit dans une citadelle inexpugnable. Il semble que les infidèles eux-mêmes aient partagé ce sentiment, car ils lui envoient (716) avec des présents un Grec parjure, Oppa, pour l'engager à se rendre. « Vous savez, mon frère, dit Oppa, que toutes les forces réunies de l'Espagne n'ont pu résister aux Arabes, comment l'espérez-vous dans ce trou de montagne? Croyez mon conseil, traitez avec eux et vous jouirez de tous vos biens. » Mais Pélage, comptant sur la protection de Marie, à laquelle la montagne était dédiée, s'écrie : « De cette petite montagne descendra le salut de l'Espagne et le rétablissement des Goths. » Oppa retourne alors vers les Arabes en leur annonçant que la force seule pouvait venir à bout de l'opiniâtreté des chrétiens.

La multitude des Arabes se rue aussitôt contre la caverne et la poignée de ses défenseurs, ils leur jettent une grêle de traits; mais à leur grande surprise, au lieu de pénétrer dans la grotte, ces traits heurtaient les rochers et revenaient les frapper. Une main mystérieuse semble en sortir pour saisir les projectiles et les retourner contre eux. Ce prodige les trouble, ils comprennent que la lutte s'établit contre une force surnaturelle. Alors Pélage s'aperçoit de l'hésitation, il sort de la caverne, fond sur les Maures, les culbute, les écrase sous des quartiers de rochers au fond des vallées, en tue 20,000 et en disperse 60,000 autres.

C'est ainsi que la nation des Goths abâtardie se régénère dans un antre de montagne, et que là, sous la main triomphante de la sainte Vierge, elle en sort nation espagnole, avec la mission de reconquérir la péninsule et de consacrer au Christ le nouveau monde; c'est là, dans cette gorge de Cavadonga, qu'un pacte est conclu entre la sainte Vierge et l'Espagne, pacte séculaire, dont nous allons constater les innombrables bienfaits en visitant les sanctuaires et les images de la madone.

ALCANICÈS.

Dans la ville d'Alcanicès (province de Zamora), au couvent des Franciscains, on vénère une image miraculeuse de Notre-Dame-de-la-Salud. Elle porte l'Enfant du bras gauche. Il est difficile, à cause des vêtements qui la recouvrent, de s'imaginer son attitude.

BANBOLA.

Banbola est située près de Calatayud, province de Calatayud. En l'an 1120, au moment où la ville de Banbola venait d'être délivrée du joug des Maures, un habitant eut le bonheur de trouver une image de Marie à l'endroit même

où elle est aujourd'hui vénérée. Aussitôt on s'empressa de lui élever une église et des autels qu'on chargea de présents, et de lui rendre un culte qui continue toujours, aussi bien que les bienfaits miraculeux de la sainte Vierge[1].

BARCELONE.

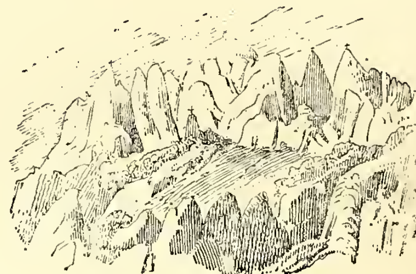
MONTSERRAT.

A sept lieues au nord-est de Barcelone, on rencontre Montserrat, la célèbre montagne qui a l'honneur de porter le sanctuaire de Notre-Dame. De loin on prendrait cette montagne pour une forteresse avec sa suite de tours et de bastions[2]. La vue est encore plus extraordinaire du côté du nord, où l'on aperçoit une multitude de cônes gigantesques, la plupart couronnés de croix.

Cette montagne, destinée par la Providence à servir de trône à la sainte Vierge, offre une circonférence de quatre lieues et une hauteur de 3,993 pieds. Dans la vallée de Santa-Maria court le Llobregat. Le mont Serrat est ainsi appelé parce que ses côtes abruptes sont dentelées comme une scie[2].

On raconte une charmante légende attachée à ces rochers. Un moine égaré est remis dans son chemin par trois voyageurs, un homme et une femme montée sur un âne, tenant un enfant dans ses bras. Comme les pèlerins d'Emmaüs, le moine, en arrivant, reconnaît que la sainte Famille été son guide.

La montagne est riche en plantes salutaires. Le château de la Garde, autrefois appelé *Benefacio* pour les bons services qu'il rendait aux habitants des environs, découvre une vue magnifique, Igualada, Calaf, Manresa et les environs à une vingtaine de lieues. Une autre forteresse, dite Santa-Cecilia, protége l'accès de la montagne du côté le plus facile.



Vue de Montserrat.

Avant qu'on eût trouvé dans le cœur de la montagne la précieuse image de Marie, quatre ermites sur le sommet avaient leurs habitations et y chantaient les louanges du Seigneur, ceux de S.-Acisclo, de Nuestra-Señora, de San-Pedro et de San-Martino.

Le père Argaiz, chroniqueur de la religion de Saint-Benoît, prétend que l'image de Montserrat fut sculptée par saint Luc à Jérusalem, ce qui lui valut ainsi son surnom de Jerosolimitana. Au début de la prédication chrétienne en Espagne, saint Pierre donna plusieurs images pour exciter la dévotion des fidèles; l'une d'elles, qu'il envoya au premier évêque de Barcelone, saint Etereo, fut l'objet d'une grande vénération de la part de l'évêque saint Severo et de la sainte taumaturge de Barcelone Eulalie. Saint Paciano, évêque, qui florissait dans le IVe siècle, l'exposa sur le principal autel de sa cathédrale. Pendant plus de trois siècles, elle fut pour Barcelone et la Catalogne la consolation des affligés et l'espoir des infirmes.

Avant que l'Espagne eût éprouvé le fléau de la guerre, le trésor de Montserrat renfermait des richesses inappréciables; on peut en avoir une idée par la valeur seule de la couronne qui ornait le front de la statue et qui était estimée un million de francs.

En 714, à l'approche des Arabes, les chrétiens,

1. Gumppenberg, *Atlas Marianus*, XII, 473.
2. On conserve au cabinet des Estampes, dans la topographie de Barcelone, des dessins qui représentent ce paysage vu de la mer et le singulier aspect de ce groupe de montagnes.

tremblant pour leur image, l'enfermèrent dans leur cité. Barcelone se défendit avec un courage héroïque, mais au bout de trois ans, se voyant près de succomber, les citoyens songèrent à dérober la statue aux profanations des infidèles. L'évêque Pierre et Eurigonius, gouverneur de la ville, aidés d'une troupe courageuse, l'enlevèrent et la portèrent dans les gorges les plus secrètes de Montserrat; ils la cachèrent dans une caverne avec tous les soins qu'ils jugèrent nécessaires pour l'empêcher d'être découverte; cette translation eut lieu le 22 avril 718.

Voici comment Luitprand raconte cette tradition et rend compte de la translation : « Dans l'année 718, le dixième jour des calendes de mai, Eurigonius, capitaine des gardes, et Pierre, évêque, cachèrent, hors des murs de la cité, une image sacrée de la bienheureuse Marie dans une caverne du mont dit *Asserato*. Saint Pierre, apôtre pasteur universel et prince des apôtres, donna cette image à Barcelone quand il prêcha en Espagne. De longues années plus tard, saint Paciano, évêque de la même cité, consacra une église sous le vocable de la bienheureuse Maria Jerosolimitana, ainsi appelée parce que saint Luc l'avait fabriquée de ses propres mains à Jérusalem. »

L'église de San-Justo et San-Pastor, de Barcelone, conserve encore le souvenir de la place que la madone occupa sous son toit. L'image de Marie, située au-dessus des saints titulaires, y paraît encore en souveraine, et les fidèles de la paroisse la reconnaissent comme première patronne. La troisième chapelle à gauche en entrant dans l'église est consacrée à la Vierge de Montserrat; son image est grande et d'un beau dessin. Le 8 septembre, on lui fait une fête non moins solennelle qu'aux saints titulaires, et la neuvaine qu'on y célèbre attire une foule considérable.

La statue resta cachée pendant soixante-douze ans, jusqu'à l'année 880. Quoiqu'on ignorât le lieu qui l'avait reçue, les pèlerins ne cessèrent cependant de l'invoquer pendant tout le temps de l'invasion. Un samedi, des bergers qui avaient conduit leurs troupeaux plus avant que de coutume, après le coucher du soleil, virent descendre des lumières vers une caverne très-haut placée, et une musique mélodieuse accompagnait ce spectacle. Le lendemain et les jours suivants, ils espéraient voir se renouveler la même merveille, mais ils l'attendirent inutilement jusqu'au samedi suivant, où les mêmes lumières et les mêmes concerts se répétèrent à la même heure et chaque samedi le prodige apparaissait de nouveau.

Les bergers prévinrent les gens d'Olesa; le curé se rendit lui-même sur les lieux pour vérifier le fait, dont il fut témoin quatre ou cinq samedis consécutifs et il alla le raconter à l'évêque de Manresa et de Vich. Gottomaro, c'était le nom de cet évêque, chargea quelques jeunes montagnards agiles d'aller s'informer sur ces rochers de la cause de cette merveille. Les courageux jeunes gens, bravant les périls de l'ascension, parvinrent sur les rochers, trouvèrent une caverne de roche dure ouverte devant eux. Ils y pénétrèrent et aperçurent la sainte image avec l'enfant Jésus dans les bras. On dit même qu'elle portait encore un habillement de soie que l'on conserva jusqu'en 1811.

Le prélat fit aussitôt construire un sentier pour parvenir à cette grotte presque inaccessible, puis il voulut faire transporter la madone dans la cathédrale de Manresa pour l'entourer d'un culte pompeux. Mais, arrivée au point où s'élève aujourd'hui le monastère, un nouveau prodige se manifesta : l'image devint tout à coup si pesante qu'il fut impossible de la conduire au delà. Devant ce signe de la puissance divine, l'évêque reconnut que Notre-Dame voulait être honorée dans ce lieu qu'elle choisissait pour perpétuel séjour, et il ordonna la construction d'une chapelle digne de la reine des anges. C'est là qu'elle fut honorée sous le titre de Santa Maria de Montserrat.

La tradition désigne l'endroit où le miracle eut lieu comme le même à peu près où se trouve aujourd'hui la statue. En venant par Monistrol, à main gauche de l'église, au-dessus

du tabernacle de la madone, on lit une inscription moderne qui nous signale le lieu du miracle. Comme on ne pouvait élever l'église précisément sur ce point, on l'érigea un peu plus au couchant.

(Pl. CXXXIV.) *Description de la madone.* — La Vierge de Montserrat a de hauteur six palmes (seis palmos) catalans. Elle est assise et tient le Sauveur sur les genoux. Sa physionomie est celle d'un âge moyen; l'enfant paraît avoir trois ou quatre mois. Sa couleur est brune, laissant apparaître sur plusieurs points des traces de dorure [1] effacées par l'humidité. Les cheveux sont encore entièrement dorés. Les yeux ont une vivacité qui respire la tendresse maternelle. Elle soutient son enfant en appuyant sa main gauche sur l'épaule gauche et porte de la droite le globe du monde [2] qu'elle semble montrer à Jésus pour y attirer ses regards miséricordieux. Le Sauveur tient une pomme de pin dans sa main gauche. Sa couleur et ses traits ressemblent exactement à ceux de la mère.

La figure est distinguée, sans aucune ride ni tache; son nez est gracieusement profilé, son menton fin et d'une heureuse proportion; c'est cette tête qui, par un signe miraculeux à Marguerite d'Autriche, la fit renoncer au monde.

L'église de Monserrat, à Rome, possède une copie de cette statue faite en demi-nature au xve ou xvie siècle, mais elle n'a aucunement le caractère de l'original. On voit aussi dans la même chapelle une fresque qui la représente au milieu des âpres montagnes catalanes et dont nous avons la gravure.

La madone de Montserrat est considérée comme patronne de Catalogne. Aucun pèlerin n'allait jadis visiter cette belle image sans entonner en route le *Birolay de Madona Santa Maria,* que nous rapportons ici comme le portrait enthousiaste de la sainte Vierge;

Aimable rose, soleil de splendeur,
Étoile brillante, joyau du saint amour,
Chaste topaze, escarboucle étincelante,
Lys sublime, qui surpasse toute autre fleur,
Blanche jacinthe, clarté sans ombre,
Au milieu des tempêtes vous conduisez les pêcheurs
Sur la mer orageuse au port du salut.
Aigle admirable volant dans les régions les plus sublimes,
Royal séjour du grand Tout-Puissant,
Secours parfait de mon dévot pèlerinage,
Au milieu de tant d'épreuves daignez nous défendre.
Sacré portail du temple éternel,
Don virginal, vertu sans pareille,
Puisse l'Occident dans lequel tant de jours disparaissent ne vous dérober jamais à nos regards [1].

Histoire de l'église. — Reprenons l'histoire après l'établissement de la madone dans sa nouvelle église. Le comte de Barcelone, pour satisfaire aux désirs de sa pieuse fille, entreprit avec ardeur l'érection du couventde Montserrat. L'ouvrage s'avança rapidement, et, en 890, l'édifice était en état de recevoir les religieuses. Il réunit le domaine de Montserrat au monastère de Ripoll par donation de l'an 888, confirmée par le roi Lothaire, quand il reconnut par instrument signé de sa main les priviléges dudit monastère.

Le comte tira du couvent de San Pedro de Barcelone une colonie de religieuses qu'il in-

1. Descubriendo en muchos puntos un brillo dorado presúnese que este habia sido antiguamente el color de sambas imágines. — (*Historia de la imagen y sanctuario de N^a^ S^a^ de Montserrat.* — D. Juan Marti y Canto, Barcelone, 1868.)

2. Je crois que Juan Marti se trompe et qu'il s'agit de la pomme que présente la nouvelle Ève au nouvel Adam. Cette madone archaïque, assise sur un siége à bras, ressemble à nos vierges romanes.

1. Rosa plasent, soleyl de resplendor,
Stela lusent, yohel de sanct amor,
Topazis cast, diamant de vigor,
Rubis millor, carboucle relusent.
Lir trascendent, sobran tot altre flor,
Alba jansent, claredat sens fuscor,
En tot contrast ausist li pecador,
A gran maror en port de salvament.
Aygla capdal, volant pur altament,
Cambre reyal del gran omnipotent,
Perfeytament auyats mon devot xant,
Per tots pyant siats nos defendent,
Sacrat portal del Temple permanent,
Dot virginal, virtud sobreccellent,
Quel Occident quins va tots iorns gaytan
No puxe tant quens face vos absent.

stalla pompeusement à Montserrat et dont la supérieure fut sa fille Riquilda. Dès lors les pèlerins affluèrent à la montagne.

Les religieuses de Montserrat y restèrent jusqu'en 976, c'est-à-dire un peu plus de quatre-vingts ans. A cette époque, le comte de Borrell, craignant pour elles les invasions des Maures et trouvant peu convenable qu'elles s'occupassent de la réception des pèlerins, les réintégra dans le couvent de Barcelone d'où l'essaim fondateur était sorti. Ces précautions ne furent pas heureuses et les saintes filles auraient moins eu à souffrir au milieu des âpres rochers de Montserrat que dans Barcelone même. En effet, elles n'étaient pas depuis dix ans dans cette ville que les rois de Lérida, de Tortose et de Majorque s'en emparèrent, la mirent à sac, et que les religieuses se mutilèrent le visage avec un virginal héroïsme pour échapper aux vainqueurs.

Lorsque le comte Borrell eut éloigné les religieuses du Montserrat, il jugea convenable d'y substituer un monastère de bénédictins, pour ne pas laisser le culte de Marie négligé, et demanda des moines de Ripoll, monastère duquel relevait Montserrat. Cette dépendance créée de la sorte, exista jusqu'en 1410, époque où Benoît XIII, tenu pour pape pendant le schisme, prononça la séparation, érigea Montserrat en abbaye et lui accorda de nombreux privilèges. Les abbés eurent le droit de porter la crosse et la mitre; Martin V confirma ces dispositions en 1430.

Le premier prieur du monastère fut Raimundo (987). La communauté se composait de douze moines observant la règle de Saint-Benoît; plusieurs religieux s'y adjoignirent et formèrent les ermitages qui entourent l'église de Montserrat.

École. — N'oublions pas de mentionner l'école de Montserrat, qui remonte au plus tard à l'année 976. Cette institution, réglementée par le célèbre François Garcia de Cisneros, a pour objet de continuer, devant l'image de Marie, les angéliques accords qui la firent découvrir par les pasteurs d'Olesa ; en même temps qu'elle forme les enfants à la piété, elle en fait des artistes distingués. On les appelle *pajes de la Virgen*. Pour leur entrée, on exige qu'ils aient de huit à dix ans, qu'ils soient nés de parents catholiques, qu'ils aient été confirmés et qu'ils portent un certificat de bonne conduite. Ils y restent jusqu'à seize ou dix-sept ans.

Chapelles. — Il y avait cinq chapelles dans la montagne, toutes relevant du monastère. Celle de *San-Miguel* fut donnée au monastère par le vicomte de Barcelone et son épouse Riquilda en 999, comme on le voit dans la charte. Elle s'élevait dans les limites du château de la Guardia, dans le comtat de Barcelone et dans un lieu qui était appelé Torello. Ce sanctuaire fut consacré en 1042 par l'évêque de Barcelone Guislaberto, le 14 juin, en présence des Udalardo, de Riquilda et de son fils Juan Udalardo. Cette église et ses terres furent vendues en 1090 au monastère pour 8 onces d'or de Valence. Les autres chapelles, comme nous l'avons dit, étaient l'antique sanctuaire de *Santa-Maria*, de *Sant-Acisclo*, de *San-Pedro* et de *San-Martino*.

Sources. — De nombreuses sources sillonnent cette montagne; les plus connues sont la fuente de *Coll-de-Port*, *del Olivo*, *de Santa-Cecilia*, *del Pino-de-los-Monjes*, *del Gato*, *de la Massanera*, *de Medio-Camino*, *del Milagro*, *Seca*, *de las Palomas*, *de la Cueva*, etc.

Monastère. — L'antique monastère s'élevait, dit-on, dans le même endroit que le passage voûté qui conduit de l'ancienne construction à la nouvelle ; nous l'apprenons par une première inscription sur une pierre de ce passage et deux autres gravées sur des pilastres de ce même passage.

Dans l'inscription rédigée en latin et dans l'autre qui était la traduction en espagnol, on li sait : « Là s'élevait la sainte image de Notre-Dame, il y a sept cents ans, et de là elle fut transférée dans l'église neuve, le 11 juin 1599; était présent le catholique roi d'Espagne Phi-

lippe III. « L'antique église fut démolie en 1755 pour ériger le cloître devant l'église actuelle qui n'est pas encore terminée. Le monastère, restreint dans l'origine, s'étendit peu à peu pour loger les missionnaires, les pèlerins, les voyageurs. Ceci explique la diversité de constructions qu'on y remarque, et qui rappellent plutôt la nécessité et la pauvreté de leur origine que le bon goût des fondateurs.

Au milieu de cette multitude de pierres, de décombres, on voit une belle porte byzantine avec double cintre, qui fut, dit-on, l'entrée principale de l'église, laquelle était orientée. Cette église subit des modifications. On voit encore les restes d'un cloître gothique avec d'élégantes colonnes et des arcs en ogives. Ce cloître fut construit en 1472 par les architectes de Barcelone, maese Jaime Alfonso et maese Pedro Baset. Auparavant, en 1392, un certain Jaime Dez Mas, fameux architecte, avait construit des parties du monastère qui n'existent plus, et notamment le célèbre réfectoire. Dans le cloître, on conserve un bon nombre de sépulcres en marbre blanc ou en albâtre artistement travaillés.

Ermitages. — Il y avait douze ermitages, et jadis aucun voyageur ne passait quelques jours à Montserrat sans leur rendre visite. Ces ermitages ressemblent d'en bas à des nids d'oiseaux, mais ils sont bien pourvus d'une maison, d'un oratoire et d'un jardin. Ils s'appellent *Sant-Antonio, San-Salvador, San-Benito, Santa-Ana, la Santissima-Trinidad, Santa-Cruz, San-Dimas, San-Ieronimo, Santa-Magdalena, Sant-Onofre, San-Juan, Santa-Catalina, Santiago.*

Tous ces ermitages furent abandonnés lors de l'invasion française en 1811 ; cinq d'entre eux se rétablirent depuis, à savoir : *Santa-Ana, San-Salvador, Santa-Dimas, San-Benito* et la *Santissima-Trinidad.*

Plusieurs ermitages datent, comme fondation, des restaurations du XVe siècle; cependant on trouve celui de San-Salvador mentionné en 1217 dans les archives de Montserrat.

L'ermitage le plus gracieux comme souvenir est la grotte de la très-sainte Vierge. Sa visite faisait partie indispensable du pèlerinage de Montserrat. Dona Gertrudis de Comporrell, marquise de Tamarit, y bâtit une chapelle en 1691.

Pèlerins. — Un ancien manuscrit de Montserrat nous indique ainsi la multitude de pèlerins : on a coutume d'accueillir, en dehors du monastère, dans l'hôtellerie, un grand nombre de pèlerins et de pauvres pendant toute l'année. Dans certaines fêtes, ce nombre, sans compter les gens du logis, s'est élevé à 9,715 personnes, auxquelles on fournit du pain, du vin et un traitement conforme à leur position, et cela pendant deux ou trois jours.

Saint Jean de Matha fonda un couvent de son ordre sous la protection de Notre-Dame-de-Montserrat. Saint Ignace y vint en pèlerinage. Charles V lui attribuait ses victoires et lui fit des dons considérables. Les bienfaiteurs sont innombrables : on compte parmi les plus anciens Geoffroy II, les comtes de Barcelone Geoffroy III, Miron, Seniofredo et Borrell, Raimond Borrell, Bérenger Borrell, Raimond Bérenger Ier, Raimond Bérenger II, Bérenger Raimond, Raimond Bérenger III et Raimond Bérenger IV; les rois Alphonse Ier, Dom Pedre Ier et Dom Jayme Ier, le conquérant qui rendait grâce à la sainte Vierge pour la conquête de Majorque; Dom Alphonse II, Jayme II, Alonso III, etc.

A une heure de chemin de Montserrat, on trouve la jolie église byzantine de Sainte-Cécile, que Charlemagne fit ériger en 797 en action de grâces d'une victoire sur les Maures.

On visite les grottes de Montserrat comme une des merveilles les plus extraordinaires de la nature. Elles sont au nombre de neuf, et quelques-unes présentent les formes les plus grandioses et les plus pittoresques; on y voit des stalactites d'une grande beauté.

En résumé, la madone qu'on va visiter au milieu des gorges abruptes de Montserrat pos-

sède une histoire authentique, au moins depuis Luitprand. Elle ressemble tout à fait à nos vierges noires et renouvelle la question qui nous est posée en France, à savoir, si la date de la découverte de ces statues n'est pas fort inférieure à celle de l'origine. Ici les traditions paraissent la résoudre dans un sens affirmatif, et font remonter ce vénérable monument à l'époque des Goths.



Médaille de Montserrat. (Cabinet de M. Durand.)

BETIS.

NOTRE-DAME-DE-LA-VALLÉE.

La ville de Betis est nommée *Bœtica* dans Appien, mais on conteste l'exactitude de cette dénomination. Ce pays était célébré par les anciens poëtes comme le lieu le plus agréable de la terre. La douceur de son climat comparé à celui de l'Afrique, les mines d'or qu'on y exploitait du temps d'Auguste, en avaient fait le but de bien des conquérants. On ne donne d'ailleurs aucun détail sur son pèlerinage [1].

1. Champagnac, *Dictionnaire des pèlerinages*, I, 321.

BURGOS.

Le souvenir du culte de la sainte Vierge est associé à la mémoire du Cid à Burgos. Alphonse VI n'avait pas oublié son ressentiment contre le Cid, et lorsque celui-ci s'aperçut qu'il n'avait aucune grâce à en espérer, il s'éloigna et chemina par Burgos. Arrivé à *Sainte-Marie*, il descendit aussitôt de sa monture, il se jeta à genoux et pria avec ardeur. Quand cet exilé s'agenouillait à Sainte-Marie, avant de sortir par la porte du fleuve, l'humble église était encore bien loin du moment où, sous les auspices de saint Ferdinand, elle devait élargir ses murailles, élever ses voûtes et devenir Notre-Dame-de-Burgos; pourtant la cathédrale garde avec piété le souvenir du héros humilié qui pria sur ses dalles [1].

Au sud-ouest de Burgos et sur la rive gauche de l'Arlanzon, au bout de quelques allées vertes qui consolent la vue de la nudité des campagnes voisines, s'élève une forteresse monastique, entourée d'une double enceinte crénelée : nous avons devant nous Santa-Maria-la-Real de las-Huelgas fondée par Alphonse VIII en 1195; l'abbesse en était revêtue d'un pouvoir extraordinaire.

Si les rois ont délaissé Burgos la vieille ville a gardé une reine qui la fait vivre, qui n'a pas cessé d'y habiter une magnifique demeure : cette reine est la Vierge Marie. En effet, dans la pensée du moyen âge, le domaine d'une église épiscopale appartient au saint titulaire de la cathédrale. C'est lui qui paraît dans les actes pour recevoir les legs et les donations; il a la garde du patrimoine ecclésiastique et le soin d'en châtier les profanateurs. Burgos était donc du domaine de Notre-Dame, et voici comment : Une légende bien connue rapportait que saint Jacques évangélisant l'Espagne s'était arrêté à Saragosse, où il avait converti huit païens. Fatigué peut-être de la dispute, il s'endormit au pied d'une colline; tout à coup, portée par un groupe d'anges, la Vierge descendit des airs sur la colonne, et, s'adressant à l'apôtre, le remplit d'une ardeur nouvelle. Alors saint Jacques s'enfonça plus avant dans le pays, pénétra au cœur de la vieille Castille, jusque dans la ville d'Anca, et y laissa pour évêque son disciple Indalecius. Mais Anca et son siége épiscopal, emportés dans l'invasion musulmane, disparurent jusqu'en 1075, où l'évêque Ximeno transporta à Burgos les osse-

1. Pèlerinage au pays du Cid, *Correspondant*, 1854.

ments de ses prédécesseurs et l'*antique image de la Vierge,* devant laquelle ils avaient prié.

On lui consacra d'abord un humble et pauvre oratoire. Mais quand furent venus les jours glorieux de saint Ferdinand, ce grand roi, qui élevait les cathédrales de Tolède, d'Osma, de Tuy, d'Orense, abandonna sans regret son palais à l'évêque Maurice, pour bâtir Notre-Dame-de-Burgos. Maurice posa la première pierre le 20 juillet 1221 [1].

En parcourant l'Espagne, on est surpris du petit nombre de monuments que le moyen âge peut y fournir; on passe sans transition du style arabe au gothique rococo du XIVe ou XVe siècle. Il y a une madone sur la façade de la cathédrale de Burgos, mais son tabernacle du XVe ou même du XVIe siècle lui donne une date trop récente pour nous. Citons aussi le tombeau de D^a Elena (1272), où l'on voit figurée, en bas-relief colorié, la mort de la sainte Vierge, composition très-symétrique avec le Christ au centre et deux anges volant dans le haut.

CADIX.

NOTRE-DAME-DE-REGLA.

Le couvent de Notre-Dame-de-Regla, de l'ordre des Augustins, est situé sur l'un des promontoires de la côte qui borde l'Océan entre la baie de Cadix et la barre du Guadalquivir. On pénètre dans le couvent par une première cour carrée, entourée de bâtiments qui furent sans doute les logements des étrangers, puis par une seconde pavée de marbre; c'est de là qu'on entre dans l'église [2].

Notre-Dame-de-Regla est aujourd'hui une petite statue de 3 pieds, au visage noir; je dis aujourd'hui, parce que cette Vierge, taillée avec l'Enfant dans le même tronc d'arbre, était assise autrefois, et que maintenant elle est debout. Je ne sais à quelle époque l'enfant fut retranché par le fer; un autre mis à sa place dans une position différente et le corps de la Vierge serré dans une cuirasse d'argent se prêta à l'attitude qu'on voulut lui donner, grâce à la longue robe qu'elle porte.

Cette image aurait d'abord, selon la tradition, appartenu à saint Paul; saint Paul en mourant l'aurait léguée à son disciple Timothée, et de ce dernier elle passa, dit-on, à saint Augustin.

Il était naturel de chercher dans les Épîtres de l'apôtre et dans les ouvrages des Pères comment l'un et l'autre ont parlé de la sainte Vierge. Saint Paul garde le silence, au lieu qu'avec différents passages de saint Augustin on referait toute l'histoire de Marie.

Saint Augustin mourut en 430, pendant le siége d'Hippone; la maison du grand évêque fut enveloppée dans la ruine commune et les pieuses reliques qu'il avait amassées furent dispersées par les barbares. Mais deux de ses disciples, Cyprien et un autre, sauvèrent, dit-on, la fameuse image; ils se jetèrent dans une barque et, s'abandonnant à la volonté de celle que l'Église appelle l'étoile de la mer, ils vinrent aborder au promontoire de Regla.

Là, parmi les rochers de la côte vivaient de pauvres ermites sous la règle de Saint-Augustin; ils accueillirent avec transport leurs frères fugitifs et leur trésor. Ces faits furent révélés à un religieux par un songe miraculeux.

Pendant deux siècles et demi le culte de Notre-Dame-de-Regla se continua, comme, il était prouvé par une série d'inscriptions et de pierres tumulaires, qu'un historien digne de foi, un Augustin de Burgos, a fait imprimer à Cologne en 1683.

Des inscriptions chrétiennes du VIe siècle qu'on a retrouvées en 1607 au monastère semble prouver aussi l'antiquité du culte.

Au commencement du VIIIe siècle, Dom Rodrigue vaincu et poursuivi par les Maures vint se réfugier dans l'ermitage de la Regla, cepen-

1. Voir Dom Pedeo Orcajo : *Historia de la cathedral de Burgos.* — Monuments d'architecture d'Espagne.
2. F. Didacus de Carmorra, *Historia de N^a-Senora de la Regla.*

dant les Maures maîtres des bords du Guadalquivir ne devaient pas épargner cet asile de la foi chrétienne. Heureusement les ermites eurent encore le temps de leur dérober la sainte image. On creusa un puits au pied d'un figuier qui se trouvait dans le voisinage. On dressa dans le fond, de ce puits sur un autel, l'image de Marie, on laissa allumée sur l'autel la lampe qui brûlait dans le sanctuaire, on roula sur l'entrée une grosse pierre qui fut cachée par un amas de sable.

Lorsque le flot de l'invasion musulmane commença à se retirer, le souvenir de Notre-Dame-de-Regla, ne se réveillant pas, semblait avoir péri sans retour. Cependant dans le cours du XIVe siècle, un pieux chanoine de Saint-Augustin vit pendant la nuit la sainte Vierge lui apparaître; son visage était noir, et elle portait le costume de la statue de Regla. « Lève-toi, dit-elle au chanoine, marche du côté du Midi jusqu'aux bords de la mer, là, depuis des siècles est cachée une image de moi, telle que tu me vois maintenant, je veux qu'elle soit rétablie dans sa chapelle. Marche, quand tu seras arrivé, le reste te sera révélé. »

A son réveil, le chanoine s'empresse d'obéir; sans s'arrêter, il arrive à l'embouchure du Guadaleté; le soleil touchait à son déclin. Le chanoine s'étendit pour passer la nuit sous un large figuier. Pendant son sommeil il crut entendre une voix qui disait : « C'est ici le lieu que j'ai choisi »; il s'éveille aussitôt, il se jette à genoux pour demander à la sainte Vierge une indication plus précise; alors un globe de feu descend du ciel et s'arrête dans les rameaux du figuier. Le chanoine appelle à son aide les gens du voisinage, il prend une hache et en porte des coups au figuier; l'arbre tombe, on retrouve le puits, la pierre qui le recouvre est enlevée et alors éclate un nouveau prodige. La lampe allumée devant la Vierge avait continué à brûler pendant des siècles et brillait encore sur l'autel, le chanoine descend dans la citerne et retrouve avec une joie ineffable l'image qui lui était apparue dans sa patrie.

La renommée du miracle se répandit de bouche en bouche; le seigneur du lieu, Pedro Ponce de Léon, ne voulut plus que son château appartînt à personne autre qu'à la sainte Vierge, et il le transforma en cloître. Le chanoine vint l'habiter avec d'autres augustins de Léon. Dès lors la réputation de ce sanctuaire devint immense et les offrandes y affluèrent. Les ermites de Saint-Augustin reprirent la garde de leur antique madone dans les dernières années du XIVe siècle. Ce fut l'ère la plus brillante de Notre-Dame-de-Regla, et le moment où les ducs d'Arcos agrandirent le couvent et l'église. Ce fut l'époque de miracles sans nombre reproduits sur des toiles qui pendent en lambeaux aux parois du Patio.

Il serait impossible de compter ces prodiges; citons seulement quelques-uns de ceux que M. Antoine de Latour nous rapporte dans son charmant récit.

Une femme très-belle et, ce qui valait mieux, très-dévote à la sainte Vierge excita injustement la jalousie de son mari qui résolut de la perdre; il l'embarqua dans ce dessein sinistre. Lorsqu'il est en pleine mer il tire son poignard et déclare à l'infortunée qu'elle va mourir; vainement celle-ci proteste de son innocence, et prend à témoin la Vierge Immaculée dont on découvre encore la chapelle à l'horizon. Le mari accueille le nom de la Vierge par un blasphème et se précipite sur la victime qui, percée de six coups, expire en jetant un dernier regard sur ce couvent dont elle a inutilement invoqué la bienfaisante protectrice. Au retour, le meurtrier raconte un naufrage mensonger pour cacher son crime. Cependant le regard suppliant jeté par la victime sur le promontoire de Regla n'avait pas été perdu. Au bout de quatre jours, des pêcheurs retirent le corps dans leurs filets et le déposent devant l'image même de la madone. Tout à coup la vie se réveille dans ce corps livide et les lèvres tout à l'heure inanimées se mettent à chanter un cantique d'action de grâces.

En 1340, la veille de l'Assomption, qui était la principale fête du couvent, un pirate fameux résolut de s'en emparer, il laissa au milieu de

la nuit et dans un silence profond quelques compagnons à la garde de ses bateaux et monta avec le reste de sa troupe vers le couvent. Mais, quand il chercha quelque porte pour essayer de la forcer, il ne put en découvrir aucune. La sainte Vierge les cachait toutes aux barbares. Ils dressèrent alors leurs échelles contre la muraille; mais, arrivés au faîte, ils trouvèrent encore la Vierge qui, de sa propre main, précipita les assiégeants.

Douze chrétiens gémissaient dans les prisons de Grenade. Une nuit l'un d'eux vint à leur raconter les miracles de Notre-Dame-de-Regla. Ils se jettent à genoux pour l'invoquer comme protectrice et ils s'endorment au milieu de ces larmes et de ces prières. Tout à coup le couvent s'inonde de lumière, Notre-Dame-de-Regla apparaît à son serviteur, une clef à la main : c'était celle de la prison. Cette clef miraculeuse est encore conservée dans le trésor de Regla; elle a environ un pied de long.

En 1583, une mère avait amené son enfant au sanctuaire de Regla et le laissa tomber dans le puits; éperdue, elle appelle et invoque la sainte Vierge, on accourt, et, au moment de porter secours à la victime, on voit l'eau s'élever et déposer mollement sur le bord l'enfant qui souriait. Il raconte alors qu'une petite dame noire l'a soutenu sur l'eau.

A quelque temps de là, à Cadix, cette même dame noire, penchée au bord d'un autre puits, étendait le bout de son rosaire à un enfant qui se noyait et, suspendu aux grains rouges, le remenait sain et sauf dans les bras de sa mère.

C'est ainsi que les miracles de Regla affectent toutes les formes de la légende et de la poésie. Nous ne saurions redire les morts rappelés à la vie, les malades guéris, les plaies fermées par l'huile des lampes sacrées, les captifs délivrés, les naufragés arrachés aux flots. Tantôt c'est un enfant précipité d'une des tours des ducs d'Arcos, que ses parents retrouvent cueillant paisiblement des fleurs; tantôt une pauvre paralytique à laquelle une blanche colombe vient annoncer la guérison. Un navire anglais revenant de Cadix lui lance en passant une bordée de boulets; la Vierge, dans sa petite main, reçoit un de ces boulets et le renvoie avec l'incendie au vaisseau coupable.

La mesure sacrilége de 1835 qui fit tant de ruines dans les couvents d'Espagne ne devait pas épargner le sanctuaire de Regla. Ses dépouilles furent pillées ou vendues et la statue transportée dans l'église voisine de Chipiona.

Au mois de juillet 1851, deux infants d'Espagne qui prenaient les bains de mer à San-Lucar-de-Barrameda virent ces ruines; ils entendirent le récit de ces poétiques légendes de la bouche du dernier moine qui avait fidèlement suivi à Chipiona la madone bannie de Regla, et ils résolurent de rétablir la statue dans son antique chapelle.

Le 8 septembre 1852, des flots de peuple inondaient la colline pour saluer cette restauration. Au coucher du soleil, entre Chipiona et Regla, on vit comme un long serpent de feu se dérouler dans les sables; c'était la Vierge qui s'avançait précédée de tout un peuple armé de cierges, jusqu'à la porte du monastère, où elle fut reçue par les deux enfants de saint Louis[1].

NOTRE-DAME-DU-ROCIO.

Au commencement du XV[e] siècle, un berger d'Almonte trouva dans un buisson une belle statue de la sainte Vierge qu'il s'efforça d'emporter, mais comme elle devenait de plus en plus pesante, accablé de fatigue il s'arrêta et il s'endormit. A son réveil, il ne trouva plus l'image qui était retournée à l'arbre témoin de la découverte. Il comprit que la sainte Vierge voulait être honorée en ce lieu, et c'est là, au milieu d'un désert, que s'élève maintenant l'ermitage du Rocio. Sa renommée ne tarda pas à l'emporter sur celle de Notre-Dame-de-Regla, de l'autre côté du Guadalquivir.

M. de Latour cite parmi les madones plus anciennes que celle-ci, Notre-Dame-des-Batailles,

1. Ant. de Latour, *Séville et l'Andalousie.*

dont saint Ferdinand portait l'image d'ivoire sur le pommeau de sa selle, Notre-Dame-des-Rois, Notre-Dame-des-Genets, Notre-Dame-de-Bon-Secours, que nous trouvons à Séville [1].

CANARIE.

NOTRE-DAME-DEL-PINO.

On vénère, dans l'île de Grande-Canarie, Notre-Dame-del-Pino qui apparut entre les branches d'un arbre. Elle est figurée debout, elle tient l'Enfant sur le bras gauche.

CATALAYUD.

NOTRE-DAME-DE-LA-PENA.

Cette ancienne statue remonte au temps de Dom *Alphonse le Batailleur* (1104-1134). On suppose qu'elle fut cachée, pendant le temps de la servitude, sous une cloche en métal qui la préservait de tout risque. On raconte qu'elle fut retrouvée dans sa cachette par une lumière miraculeuse qui brilla sur un château voisin de la ville et qui désigna l'endroit de ce trésor.

CAVADONGA.

Cavadonga, ville des Asturies, à 48 kilomètres d'Oviedo, possède la fameuse caverne que Pelage Ier, roi d'Espagne, transforma en église, après sa victoire. La caverne fut dédiée à la bienheureuse Vierge, mère de Dieu, sous le vocable de Sainte-Marie-de-Cavadonga. Baronius place ce fait, que nous avons déjà raconté, en 718 [2].

1. Ant. de Latour, *Séville et l'Andalousie*.
2. Gumppenberg, XII, 189.

CEHEGIN.

A Cehegin, dans le royaume de Murcie, sur le mur de la petite église de Santa-Maria-de-la-Soledad, à l'angle oriental, près de la porte, on lit:

+ ..... H.... CIVITA
EPS. CONSECRAVIT
HANC BASELICAM

inscription antique qui semble bien probablement indiquer la même église et le même vocable que nous avons aujourd'hui [1].

CORDOUE.

IMAGE DE FONTE-SANTO.

Un simple ouvrier de Cordoue appelé Gonsalve, plongé dans l'indigence, se recommandait à la sainte Vierge au milieu de sa détresse. Un jour qu'il invoquait seul dans la campagne cette sainte patronne, elle se présente à lui escortée de saint Aciscle et de sainte Victoire, patrons de Cordoue. Elle lui dit avec bonté qu'il n'a qu'à puiser à une fontaine qu'elle lui indique dans le voisinage, que cette eau sera pour sa femme et sa fille (l'une paralytique et l'autre folle) un remède efficace : « Du reste, ajouta-t-elle, ne t'étonne pas de la vertu de cette eau. Cette vertu lui vient de mon image cachée là, près de la source, entre les épaisses racines d'un figuier. Je veux pour le bien d'un grand nombre de fidèles qu'on la retire de ce lieu, qu'on l'honore, que les habitants de Cordoue bâtissent un temple. »

Gonsalve transporté de joie, courut puiser de l'eau salutaire et en porta à sa maison. On trouva près de là dans le figuier une statue de la sainte Vierge d'un demi-pied de hauteur. Portée dans

1. Ortega, *Descripcion de Cehegin*, manuscrit de Madrid, Hübner, p. 58.

la ville au son des cloches elle devint l'occasion de beaucoup de guérisons miraculeuses [1].

C'est devant le sanctuaire qu'on y éleva que l'illustre Suarez vit se dissiper les ombres qui obscurcissaient son intelligence et qu'il devint une des lumières de l'Église d'Espagne.

Dans un champ de Villa-Viciosa, une vive lumière éblouit un paysan qui en est renversé; à sa voix, grands et petits accourent et fouillent le champ. Bientôt on trouve une boîte de plomb couverte d'un antique enduit. On l'ouvre et on y voit une admirable statue de la Vierge en bois de onze doigts de hauteur. Aujourd'hui, en grande partie détruite par la pourriture, on l'a soutenue par des pièces d'or et d'argent, mais le nez n'a pas été remplacé.

Un sanctuaire s'éleva à cette place et l'on vint y chercher la santé de l'âme et du corps. Mais au bout de quelque temps on l'oublia et les pasteurs seuls y apportèrent leurs hommages. Ferdinand, l'un d'eux, prenait sur l'huile destinée à sa nourriture de quoi alimenter une lampe devant la statue. Devenu plus hardi il s'empara de la statue, et s'approchant de Cordoue il la plaça dans le tronc d'un liége creux. Ce liége devint son temple et son sanctuaire.

Lorsque les Portugais s'aperçurent de ce larcin, ils cherchèrent la statue et s'en emparèrent ainsi que de Ferdinand qu'ils rouèrent de coups, et rapportèrent la statue dans son sanctuaire. Le voleur, mis en prison, fut condamné à mort; mais la veille du supplice, ses chaînes tombèrent et la statue elle-même revint au lieu où il l'avait placée.

On s'empara de nouveau de Ferdinand et de la statue pour la porter à Villa-Viciosa, et de nouveau elle revint à son arbre. Les Portugais, effrayés de ce prodige, donnèrent à Ferdinand la liberté, avec des sommes suffisantes pour relever le sanctuaire [2].

1. Gumppenberg, XI, 1137.
2. *Id.*, XI, 1128.

NOTRE-DAME-DE-LOS-ANGELOS.

Il existe sur une montagne, aux environs de Cordoue, un sanctuaire desservi par des ermites, qui possède une statue de la sainte Vierge. M. Ant. de Latour incline à la croire ancienne.

GARRAY.

NOTRE-DAME-DE-SPINETO.

Près de Soria, Vieille-Castille, une des plus anciennes églises d'Espagne s'élève à Garray (autrefois Numance) et renferme une image de la mère de Dieu, déjà célèbre en 715. Alors elle fut soustraite à la fureur des Maures et cachée dans le creux d'un rocher par les habitants de Cavallada. Trois siècles après, sous Alphonse VI (1006-1109), un berger la trouva dans un buisson, ce qui lui fit donner le nom de *Spineto*, et la porta chez lui. L'image étant retournée plusieurs fois au buisson, on en conclut que la sainte Vierge voulait qu'on lui érigeât un sanctuaire sur le point où son image avait été trouvée. Cette église, dont la construction remonte à l'an 1107, est encore une des plus belles d'Espagne [1].

GUADALUPA *(Estramadure)*.

La célèbre image de Guadalupa passe pour très-antérieure aux invasions des Maures. Le pape saint Grégoire le Grand (+ 604) était uni par une étroite amitié avec saint Léandre, évêque de Séville; ils ne cessaient de correspondre entre eux et s'envoyaient réciproquement leurs écrits. Un jour, saint Grégoire ajouta à un envoi de livres une statue en bois de la mère de

1. Gumppenberg, XII, 75.

Dieu, que des miracles avaient déjà rendue très-célèbre, et l'on dit que le navire qui la portait ne dut son salut qu'à l'intervention efficace de la sainte Vierge. Dans une tempête furieuse, le naufrage était imminent, lorsqu'il fut détourné par la prière de l'équipage prosterné aux pieds de la madone. Ce miracle, raconté par les hommes du navire, ne fit qu'accroître la vénération du peuple pour cette Vierge, qu'on attendait avec impatience.

Lors de l'invasion des Maures, on la cacha soigneusement dans une grotte avec les ossements de saint Fulgence, frère de saint Léandre, et un écrit qui devait attester l'authenticité de l'image. Les malheurs de l'Espagne la firent oublier. Six cents ans après, la sainte Vierge apparut, au milieu de rayons de lumière, à un berger à qui elle montra la grotte, en lui disant d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses concitoyens. On fit des fouilles dans la grotte, et l'on trouva la statuette dans un tombeau de marbre, avec la charte et les restes de saint Fulgence. Elle est en bois d'un brun foncé, tenant dans ses bras l'enfant Jésus vêtu d'une robe blanche. Pour la placer, le roi Alphonse XI fit élever une église en l'honneur de la sainte Vierge. Jean Ier la donna aux pères de Saint-Jérôme, et, depuis, les dons en or et en argent affluent de tous côtés [1].

On raconte une histoire presque identique pour l'image de Jarava [2].

Cette dévotion de Notre-Dame-de-Guadalupa, comme on sait, fut transportée au Mexique. Là, le samedi 9 décembre 1531, peu d'années après la conquête de Mexico, la sainte Vierge apparut sur la colline de Tepeyacac, près de cette ville, à un pauvre Indien récemment converti, et appelé Juan Diego. Après divers prodiges que l'archevêque ne voulait pas croire, la précieuse image de la sainte Vierge se peignit tout à coup sur le manteau de l'Indien, copie miraculeuse que l'on honore maintenant sous le vocable de Notre-Dame-de-Guadalupa.

1. Gumppenberg, XI, 1238. — Champagnac.
2. *Id.*, XII, 284.

GUARRAZAR (*près Tolède*).

Dans les derniers mois de 1858, un officier français, dont la résidence était fixée en Espagne, entreprit quelques fouilles dans un terrain acquis par lui au lieu appelé la Fuente-de-Guarrazar, et découvrit des couronnes d'or wisigothes d'un prix incomparable. La plus importante devait remettre au jour un souvenir de l'ancienne dévotion des rois espagnols à la très-sainte Vierge ; quatre chaînettes d'or suspendent cette couronne et la rattachent à un double fleuron d'or à six branches, auquel est suspendue une croix de $0^{m},23$ de hauteur. Le revers de cette croix porte une inscription ainsi conçue :

+ *In Di* (*Domini*) *nomine offeret Sonnica sc^e^ Marie in Sorbaces.*

Les mots *Sanctæ Mariæ* indiquent le vocable de l'église où avait été consacrée cette croix, et probablement le trésor entier de Guarrazar ; mais le nombre des églises dédiées à la sainte Vierge est considérable, et la désignation spéciale de l'église était dans les mots *in Sorbaces*. M. Lavoix, trouvant dans le mot *Sorbaces* la racine gothique *shaur* signifiant toit ou crypte, et devenue *sor* avec le mot *baces*, bas ou basse en mauvais latin, en a fait Sainte-Marie-d'en-bas. M. de Lasteyrie traduit *Sanctæ Mariæ in Sorbaces* par Notre-Dame-des-Cormiers. M. Du Sommerard a trouvé une autre solution plus naturelle, selon nous. Il existe dans la province de Grenade une petite ville du nom de Sorbas, ville oubliée aujourd'hui et située à six lieues de Majucar, dans un pays fertile : ce serait le nom porté par l'inscription. Il est très-probable que le trésor de Guarrazar, comme beaucoup d'objets chrétiens et précieux, aura été enfoui dans les premières années du VIIIe siècle, lors

de l'invasion de l'empire des Visigoths par les Arabes. Voici donc, après plus de mille ans d'oubli, le nom et le souvenir du culte de Marie qui sortent tout à coup de terre, exhumés du milieu de l'Espagne [1].

L'histoire nous mentionne un sanctuaire de la sainte Vierge non moins ancien (757), celui du monastère de Sainte-Marie, près de Gangas, où furent enterrés le roi Alphonse et son épouse [2].

GRENADE.

Nuestra-Señora de Monte-Santo, à Grenade, capitale de la capitainerie générale de Grenade, près du confluent du Xénil et du Darro, s'élève au milieu de la vaste et riche plaine du Vega de Grenade [3].

Près de cette ville, dans les premiers temps de l'Église, toute la Bétique appelait Sainte une montagne qui fut le théâtre d'un grand nombre de martyres, et où, d'après une croyance générale, la sainte Vierge apparut à saint Jacques. Au XVIe siècle, d'après quelques indices, on fit sur cette montagne des fouilles qui amenèrent la découverte d'un très-grand nombre de reliques et d'un livre écrit en arabe et en syriaque, remontant indubitablement aux premiers temps du christianisme. Des traducteurs assermentés déclarèrent que ces livres contenaient des faits accomplis dans l'Église, ou qui devaient s'accomplir, et beaucoup de choses concernant la conception de la sainte Vierge. La question parut assez grave pour être portée en cour de Rome. Urbain VII (1623) les fit examiner par une congrégation de cardinaux, et, en définitive, défendit qu'on s'en servît pour appuyer aucun point de doctrine.

1. Les couronnes de Guarrazar ont été publiées en chromo dans les *Monuments d'architecture d'Espagne*, 1er vol. — Elles se trouvent au musée de Cluny.
2. Rohbacher, *Histoire de l'Église*, V, 14.
3. Champagnac.

On bâtit plusieurs sanctuaires dans les flancs de la montagne, dont l'un en l'honneur de la sainte Vierge, où se trouve une image miraculeuse [1].

SANTA-MARIA-DE-CAMPO-TRIUMPHI.

Dans le Champ-de-Triomphe, à Grenade, une colonne d'ordre composite est élevée à la sainte Vierge. La colonne est surmontée de la statue grandeur de nature; des anges et des fleurs en décorent le piédestal; une grille l'entoure. Douze lampes y brûlent jour et nuit [2].

M. de Latour considère cette image comme antérieure aux Maures.

Nous pouvons citer encore à Grenade Notre-Dame-de-las-Angustias.

On fête en Espagne Notre-Dame-de-la-Victoire, à cause de la victoire remportée par Ferdinand V (1492) sur les Maures, lorsqu'il leur reprit Grenade après une possession de sept cent quatre-vingts ans [3].

LA HABA.

A Santa-Maria-la-Antigua, près du bourg de la Haba, on trouve une inscription de 623 qui semble indiquer l'ancienneté de cette église [4].

HINOJALES.

Hinojales, dans les montagnes de l'Andalousie, paraît posséder une église de la sainte Vierge extrêmement ancienne : elle s'appelle Santa-Maria-de-la-Tortola, à cause de deux colombes sculptées sur une inscription de 568, qu'on lit à côté du maître-autel. Cette inscription

1. Gumppenberg, XI, 315.
2. *Id.*, XI, 1418.
3. Miechovich, II, 59.
4. Hübner, p. 13.

elle-même nous semble une preuve authentique et précieuse de l'antiquité du sanctuaire.

JERES.

Un peu au nord de cette ville, nous trouvons, à Jeres de los Cavalleros, une inscription qui nous rappelle la date de la consécration de l'église à la fin du VIe siècle (590) :

IX.KL IANVARII ERA D.
LXXXX DEDICATA
EST HAEC ECCLESIA
SCE MARIE.

C'est certainement un des plus vieux monuments de ce genre dont on puisse invoquer le témoignage en l'honneur de la sainte Vierge.

LÉON.

La ville de Léon, comme l'indique son nom (*Legio Septima*), fut fondée par la 7e légion sous le règne de Trajan. Vers l'an 920, Ordogno II, roi de Léon et des Asturies, ayant reconnu que la Vierge qu'il avait prise pour patronne et protectrice lui avait été d'un grand secours dans les succès qu'il avait remportés sur les Maures, lui éleva une église digne d'un roi et en fit une pompeuse dédicace. Dix-sept évêques prirent part à la fête et intervinrent dans les dix-sept premières cérémonies. Dans la dix-huitième, Ordogno se fit couronner roi par les évêques devant la mère de Dieu, reconnaissant qu'il devait sa couronne à celle qui avait arraché le royaume aux mains des Maures pour le lui donner. Le peuple eut aussi sa part des faveurs de la sainte Vierge et lui en montra sa reconnaissance; on lui offrait chaque année des dons nombreux, et à la fête de l'Assomption douze vierges destinées à devenir religieuses [1].

1. Gumppenberg, XII, 94.

L'église Saint-Isidore de Léon est franchement romane. Sur une cuve baptismale du XIIe siècle (?) on voit la sainte Vierge assise, nimbée, figurée de profil et tenant l'Enfant sur les genoux. Dans la vieille chapelle subsistent des peintures, entre autres la fuite en Égypte, qui nous offrent l'image de la mère de Dieu. On y conserve dans le trésor des cheveux de la sainte Vierge.

MADRID.

NOTRE-DAME-D'ATOCHA.

L'église de Nuestra-Señora-d'Atocha (Notre-Dame-du-Buisson) est une des plus considérables de Madrid; elle est située à un quart de lieue de la ville, dans un vaste couvent de dominicains. A côté de la nef de l'église on découvre une chapelle fort sombre, mais que plus de cent lampes d'or et d'argent éclairent nuit et jour. On y voit une figure miraculeuse de la sainte Vierge, tenant un petit enfant Jésus dans ses bras [1].

Les uns la font remonter au concile d'Éphèse et disent qu'on écrivit dessous Theotocos, en grec « mère de Dieu », ce qui l'a fait appeler *Theotoca* dans les anciens monuments, d'où viendrait son nom. Les autres la font remonter à saint Luc.

On assure que saint Ildefonse, qui mérita de recevoir de la mère de Dieu un vêtement d'une blancheur éclatante pour avoir défendu le dogme de sa virginité, avait une tendre dévotion pour Notre-Dame-d'Atocha, la visitait fréquemment, lui offrait de la cire et de l'huile et, dans une lettre qu'on prétend conservée dans les archives de Tolède, il invitait un prêtre de Saragosse à venir lui rendre de pieux hommages.

Dans la première moitié du XIe siècle, Ramire était roi d'Aragon et de Navarre, tandis que les Maures occupaient presque toute l'Espagne en vainqueurs cruels. Ramire désespérait du salut de sa patrie et il était disposé à chercher la mort

1. Égron, *le Culte de la sainte Vierge*, p. 614.

au milieu des bataillons ennemis. Il avait deux filles qu'il ne voulait pas abandonner à la brutalité des musulmans; il les conduisit à l'église et les immola devant l'autel de la mère de Dieu, puis marcha contre l'ennemi. Il remporta une victoire éclatante et fit un massacre épouvantable des vaincus. Cependant sa joie était cruellement traversée par le souvenir du sacrifice de ses deux filles, lorsqu'à son retour il les trouva toutes deux vivantes. La sainte Vierge leur avait replacé la tête sur le corps, et il ne restait qu'une légère trace de la décollation pour attester le miracle[1].

Voici encore, à propos de cette madone, ce que raconte M. Pouget. Pendant l'invasion sarrasine, un pieux serviteur de Marie, Garcia Ramire, allait souvent prier dans ce sanctuaire, qui était extérieur, et s'établit même avec sa famille dans le voisinage. Un jour, entrant comme d'habitude dans l'antique sanctuaire, il s'aperçut que la statue n'était plus dans la niche. Désolé, il se mit aussitôt à la rechercher, et, pendant qu'il errait dans les environs, il l'aperçoit tout à coup au milieu d'un buisson sur une des collines qui dominent la *Vega de Manzanares*. Il se résout bientôt à construire en cet endroit ce sanctuaire dont la translation miraculeuse semblait lui désigner la place. Les Maures s'imaginent que les chrétiens se mettent à bâtir sur cette montagne une citadelle; ils envoient une troupe pour disperser les constructeurs; mais Garcia, avec une poignée d'hommes, s'élance sur eux et les défait; puis il profite de la victoire, et avec sa petite armée, grossie par les chrétiens que son triomphe lui amène, il s'empare de Madrid. Sa conquête, il est vrai, fut éphémère; mais en la rendant à des forces supérieures, il fit promettre aux Maures de respecter le sanctuaire d'Atocha, ce qu'ils n'oublièrent jamais pendant tout le temps de leur domination.

Alphonse VI, qui s'empara de Tolède en 1085, professait une grande dévotion pour ce sanctuaire; il lui fit hommage de son étendard victorieux, qu'on suspendit aux murailles.

1. Gumppenberg, XI, 1426.

Saint Isidore le Laboureur, que la Providence fit naître à cette époque de restauration et de liberté, venait fréquemment visiter le sanctuaire de Notre-Dame-d'Atocha. Il voulut perpétuer après sa mort (1130) le souvenir de sa vénération; c'est dans ce sentiment qu'il régla que la confrérie par lui établie irait tous les ans en procession à Notre-Dame-d'Atocha. Son épouse partageait sa piété pour Notre-Dame-d'Atocha; elle l'accompagnait dans les stations qu'il faisait de grand matin et terminait ces pèlerinages par Notre-Dame-d'Almudena, autre antique image qu'on vénère dans une église de Madrid.

L'église fut pendant quelques années desservie par des chapelains; mais, dans la suite, grâce aux dons des fidèles, Don Juan, archevêque de Tolède, put y installer les chanoines réguliers de Sainte-Léocadie.

L'église n'a rien de remarquable, mais la chapelle était autrefois ornée avec une richesse extraordinaire; plus de cent grosses lampes d'or et d'argent y brûlaient nuit et jour.

Voici la description de l'image que nous empruntons à l'historien des sanctuaires de Marie en Espagne : cette image est faite d'un bois incorruptible et la sculpture est bien conservée; elle a près d'un mètre de hauteur; elle est assise sur un fauteuil du même bois; elle tient l'enfant sur le côté gauche et de la main droite lui offre un livre et un fruit. La couleur est d'un brun foncé et mat. L'ensemble du visage est agréable, un peu oblong, les yeux grands, bien fendus, les sourcils arqués, le nez aquilin, le front découvert. Elle est couronnée; elle a sous les pieds un escabeau sur lequel retombe son manteau. Son vêtement, d'un rouge terne, est bordé d'un cordon de pierres précieuses. Le manteau ressemble à un tissu d'or parsemé de fleurs de lis. Le trône est couvert d'or et de fleurs. On y remarque à gauche quelques anciens caractères sur lesquels on a beaucoup discouru sans en conclure rien de bien positif[1].

1. Pouget, *Histoire des principaux sanctuaires de la Mère de Dieu.*

On ne saurait décrire les richesses que la piété accumula autour de cette madone. Les rois d'Espagne n'entreprenaient jamais de voyage sans prendre congé de Notre-Dame-d'Atocha [1].

IMMACULÉE-CONCEPTION.

La plus ancienne image de la sainte Vierge que les Goths aient laissée la représente avec le petit enfant Jésus dans les bras. Depuis leur époque jusqu'à nos jours, elle reçoit des honneurs tout particuliers dans l'église du Saint-Sauveur. On y accourait même du pays de Tolède. Le culte de la sainte Vierge prenant un grand développement, on voulut trouver un vocable sous lequel elle pouvait être honorée. Mais la statue ne rappelant aucun des mystères de la vie de Marie, trois fois on eut recours au sort qui indiqua l'*Immaculée-Conception*. Ce titre nouveau fut l'occasion de nouveaux miracles [2].

M. de Latour nous a dit qu'on trouvait en Espagne beaucoup d'autels dédiés à l'Immaculée-Conception qui prouvaient à ce dogme une croyance immémoriale.

NOTRE-DAME-DE-REMEDIIS
ET DIVERS.

L'image de la célèbre Vierge que les révérends pères de la Sainte-Trinité révèrent dans leur église s'appelle *de Remediis* à cause des guérisons du corps et de l'âme qui lui sont dues. Elle a fait de nombreux voyages avant d'arriver à Madrid. Saint Grégoire le Grand l'envoya de Rome en Angleterre pour soutenir les néophytes que saint Augustin venait de convertir. Quand l'hérésie pénétra dans ce pays, elle fut envoyée en Hollande avec d'autres objets sacrés; elle fut vénérée auprès du bourg de Ranna. Pendant la révolte des Pays-Bas, le sanctuaire fut bouleversé par les protestants, et la madone tomba entre les mains d'un hérétique. Ce Hollandais, homme probe et peu fortuné, avait coutume de donner asile dans sa maison à tous ceux qui lui demandaient l'hospitalité. Dans le nombre il se trouva un gentilhomme espagnol, Jean de Lernela. Un jour d'hiver, Lernela prie son hôte de faire grand feu. Celui-ci répond qu'il le satisfera facilement avec les ruines d'un monastère voisin démoli par ordre du prince d'Orange. Aussitôt il fait apporter les vieux débris et y met le feu. Ils commençaient à s'enflammer, quand l'Espagnol s'aperçoit que parmi les pièces de bois il se trouve une statuette de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans les bras; il s'approche aussitôt du feu pour l'en retirer; l'hérétique s'y oppose; mais enfin il finit par le persuader et il retire du feu l'image précieuse. Aussitôt il se jette à genoux devant la statue et promet, s'il revient dans sa patrie, de la remettre aux religieux de la Merci. Pendant le voyage de retour, Lernela vit le navire qu'il montait assailli par une violente tempête, et comme on s'étonnait qu'il ne fît paraître aucune crainte, il répondit qu'il voyageait sous une garde sûre en compagnie de sa chère madone. L'archevêque de Santiago prend alors la statue entre les mains, et, l'élevant en l'air, il commande aux flots de s'apaiser et aussitôt le calme renaît sur la mer. Ne sachant quel avait été son ancien vocable, on l'appela Notre-Dame-des-Remèdes.

Après avoir été déposée à Cuença, elle fut enfin transférée à Madrid [1].

Une image dite *de Exilio* fut soustraite aux Maures, puis trouvée dans une grotte et donnée aux moines basiliens; elle est très-vénérée [2].

Celle d'*Almudena*, antérieure à 1109, date de la prise de Madrid; cachée dans les remparts elle fut retrouvée plus tard [3].

Notre-Dame-de-Lapidibus, au monastère des

1. Voy. Pereda, *Historia de la Sta y devotissima imagen de nuestra señora de Atocha*, patrona de Madrid, 1604.
2. Gumppenberg, XII, 348.

1. Gumppenberg, XII, 354. — Pouget, II, 20.
2. *Id.*, XII, 255.
3. *Id.*, XII, 259.

Vierges-de-Saint-Dominique. L'image a parlé à une femme en prière à ses pieds [1].

Nous citerons encore parmi les madones de Madrid celles de Paloma, de Milagro, de Belen, de Desamparados [2].

On conserve à Madrid une intaille sur émeraude représentant l'*Annonciation* et d'un travail grossier; on l'a trouvée près de Tolède, à la fuente de Guarrazar, avec les couronnes votives [3].

MONTES.

Au monastère de Saint-Pierre-de-Montes, on trouve une inscription de 913 qui rappelle la fondation de l'église Sainte-Croix, dédiée à la sainte Vierge et à plusieurs saints.

MOSALBARBA.

Mosalbarba est un village à une demi-heure de chemin de Saragosse; il se compose d'un petit nombre d'habitations, mais est célèbre par l'image de la Vierge dite de la Sagrada, qui était déjà en grande vénération au temps des Goths, sous le nom de *Antiqua*. En 1186, l'évêque changea ce vocable en celui de la *Sagrada*. Plusieurs papes, entre autres Benoît XII, en 1346, accordèrent des indulgences à cette chapelle. En 1397, les eaux de l'Èbre et de la Guelba avaient débordé et s'étaient élevées au point qu'elles menaçaient de renverser les remparts et les tours de Saragosse; mais elles s'arrêtèrent miraculeusement devant l'image de la sainte Vierge. En 1602, on construisit une nouvelle église dans laquelle on plaça solennellement l'image vénérée [1].

1. Gumppenberg, XII, 270. (Ni date ni description.)
2. Voyez *Figures mystiques de Marie*, à la Bibliothèque nationale.
3. *Monuments d'architecture d'Espagne*, 1 vol.

NAGERA.

Vers 1023 ou 1043, au temps de Garcias IV, roi de Navarre, il y avait près de Nagera (ou Najera ou Naiara) près de Logrono, un bois touffu où le roi se rendait quelquefois. Un jour il aperçut une perdrix et lâcha son faucon. Tous les deux s'enfoncèrent dans le trou d'un rocher, Garcias les suivit et se trouva en présence d'une lumière extraordinaire dont la source était une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras, ainsi qu'un vase plein de lis. La statue a été l'occasion de miracles éclatants qui ont rendu Nagera célèbre. Le premier miracle fut pour le roi qui, étant malade, fit vœu, s'il guérissait, d'élever une église à la Vierge. Il guérit et accomplit son vœu; il fit élever un temple au lieu même où l'image avait été trouvée. Il fonda alors l'ordre des Chevaliers de la Vierge du lis. Un petit vase, renfermant des lis et peint sur un tableau représentant la sainte Vierge, en donna l'idée.

OSCA.

A Osca (Huesca ou Guescar), en 1096, eut lieu la dédicace d'une église en l'honneur du Christ et de la sainte Vierge. Les recherches n'ont point fait connaître l'antiquité de la statue d'Osca placée dans l'église de Horto; cette statue est solide, en chêne et grandeur de nature. En l'an 1100, elle se trouvait d'abord à Salas, bourgade où elle resta durant plusieurs siècles. Mécontents des habitants, les anges la transportèrent à Osca, dans l'église de Horto, où elle reçut les plus grands honneurs. Cette église possédait déjà une statue de la Vierge très-ancienne et très-vénérée; à l'arrivée de celle de Salas, elle se transporta à

1. Gumppenberg, XII, 43.

gauche et laissa le côté droit à la nouvelle. Les habitants d'Osca, pour ne pas perdre le souvenir de ce miracle, changèrent le nom de l'église qui la reçut et au lieu de Horto, ils l'appelèrent de *Salas*. La Vierge de Salas a reçu, même des rois, de splendides présents, auxquels elle a répondu par de nombreux miracles[1].

OVIEDO.

Près de la porte de la cathédrale d'Oviedo, on lit une grande inscription commémorative de sa fondation rapportée dans Hübner (page 84) :

In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu-Christi
Sive omnium eius (sanctorum) gloriose sanctæ Mariæ virginis bisenis
que apostolis ceterisque sanctis martyribus ob cuius ho
re templum edificatum est in hunc locum Oveto a quonda religioso Adefonso...........

On conserve à Oviedo un reliquaire en bois appelé *el arca santa* (long de 6 palmes, haut et large de 3 palmes et demie), laquelle est entièrement recouverte de larmes d'argent avec quelques parties dorées. On la voit dans une salle dite *la Camara del rey Casto*.

Cette châsse est ornée de diverses figures, entre autres de celles du Christ et des douze apôtres. Par derrière, Morales rapporte qu'on avait peint l'histoire de la Vierge. On lit aussi sur le couvercle une longue inscription rappelant les reliques contenues dans cette arche et mentionnant des vêtements et du lait de la mère de Dieu. On croit que ce reliquaire date de 900.

Parmi les aubes tissées de la main même de la sainte Vierge pour le saint sacrifice de l'autel, la plus célèbre est celle d'Oviedo en Espagne, qui, d'après la tradition, aurait été donnée à Alphonse, évêque de Tolède, par la sainte Vierge elle-même dans une apparition. Mais en 714 l'archevêque Urbain la porta dans les Asturies pour la sauver des Maures qui envahissaient le pays et la cacha dans une grotte éloignée de 8,000 pas de Tolède, là où plus tard Oviedo fut construite. Le roi Froïla y fit construire en 753 une église où la relique est encore conservée[1].

1. Colvenerius, *Summa aurea*, III, 1347.

A douze lieues à l'ouest d'Oviedo, on trouve le monastère de Santa-Maria-de-Obona, où l'on conserve un autel de marbre que l'on croit du VIIIe siècle[2]. Cet autel nous offre une inscription qui mentionne les reliques dont on l'avait doté, entre autres du lait de la sainte Vierge :

Hic sunt reliquie S. Marie de lacte eius
De S. Paulo de S. Vincent. et alie et
Sunt XVIII reliquie in honore
S. Mariæ. Suarius me fecit.

PAMPELUNE.

Près d'Estella, dans l'ancien royaume de Navarre, un monastère augustin possède une statue de la sainte Vierge, très-célèbre par ses miracles. En 905, Don Sanche Ier la faisait porter avec lui dans ses guerres contre les Sarrasins. Plus tard, Sanche III le Grand, le jour où il attaqua le camp de saint Étienne à 6 milles de là, promit à la sainte Vierge le butin qui serait fait sur l'ennemi. Le camp fut pris et tout ce dont on s'empara fut donné au sanctuaire de la Vierge. Les moines de ce couvent ont possédé jusqu'à sept villages. Don Garcias, fils de Sanche le Grand, y fit des donations et Sanche le Fort orna son temple des trophées conquis à la célèbre bataille de Muradal[3].

L'image de Cogolla, dans le monastère de Millau de Cogolla, est en or, et c'est la première de ce genre que Gumppenberg ait rencontrée appartenant au xe siècle. Don Garcias, roi de Navarre, la portait habituellement avec lui dans les combats. Les faveurs qu'il obtint par elle l'ont fait juger digne d'être exposée à la vénération du peuple[4].

1. Ferreol Locrius, *Summa aurea*, II 765.
2. M. Hübner dit qu'il peut être plus récent.
3. Gumppenberg, XII, 161.
4. *Id.*, XII, 88.

PARABASTRO.

L'image de Pueyo (du Puy ou Monticule) fut trouvée à Parabastro par un berger guidé par un concert ravissant qu'il entendit plusieurs fois. La Vierge elle-même lui ordonna d'approcher d'un amandier dans lequel il aperçut la statue et de dire aux habitants de Parabastro qu'elle voulait qu'on lui élevât en cet endroit une église qui fut en effet bâtie en 1110; l'image est grande, d'un bon travail et respire l'antiquité[1].

PLACENZIA.

La madone de Ezozia, à Placenzia près Bayonne, excite une grande vénération chez les fidèles. On en a fait une gravure que nous a montrée à Rome l'abbé Rodriguez.

ROIA-SIERRA.

Une image placée dans une église, au sommet d'une montagne dite Roia-Sierra, remonte à Alphonse Ier ou Alphonse II (750 ou 800); elle fut signalée par un double miracle: dans le premier elle remuait le visage et changeait de physionomie; dans le deuxième, elle sonnait les cloches; ces deux miracles ont été reconnus et attestés par l'évêque[2].

RONCEVAUX.

Dans une plaine entourée de tous côtés par les hautes montagnes des Pyrénées et appelée vallée de Roncevaux, se trouvent un monastère de chanoines de Saint-Augustin et une église célèbre dédiée à la sainte Vierge. Toutes les nations de l'Europe ont contribué par leurs dons à honorer la Vierge de Roncevaux. On y voit également un hospice consacré à Marie où l'on soigne les pèlerins qui se rendent à Compostelle ou à tout autre but de pèlerinage et auxquels leur santé ne permet pas de continuer la route; on les garde, sans acception de nationalité, jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait capables de continuer leur voyage. Cet hospice voit éclater chaque jour un miracle de la mère de Dieu. En effet, l'on constate souvent que les dépenses occasionnées par les pèlerins ont été supérieures aux recettes, et cependant il n'y a jamais de déficit à la fin de l'année.

L'image de la sainte Vierge y est honorée depuis une haute antiquité, mais on n'a pu préciser la date de son origine. On croit cependant que, lorsque les chrétiens furent menacés par les Maures, ils cachèrent cette image dans une caverne pour la soustraire aux ennemis. Le docteur Navarre fait remonter cette origine au temps de Charlemagne et l'on devrait sa découverte à un concert des anges. Les habitants de Roncevaux attribuent la construction de leur magnifique église à Sanche Rosa, évêque de Pampelune en 1140, ou à Sanche le Fort, roi de Navarre, qui régnait en 1200. Il est certain que ce roi choisit cette église pour sa sépulture, et suspendit devant l'autel de la Vierge une des chaînes avec lesquelles il avait enfoncé lui-même la tente de l'émir musulman à la bataille de Muradal[1].

SALAMANQUE.

Notre-Dame-des-Rochers, près Salamanque, offre une image miraculeuse fort connue dans le royaume de Léon et que l'on croit antique[2].

1. Gumppenberg, XII, 474.
2. *Id.*, XII, 385.

1. Gumppenberg, XII, 169.
2. Abbé Darras.

SALZEDA.

Dans l'église de Santa Maria de la Salzeda, à peu de distance de Tuy (Galice), on lit une inscription funéraire de 981 qui nous prouve l'antiquité du sanctuaire [1].

SARAGOSSE.

Saragosse (Cæsar Augusta) possède des monuments religieux d'une grande antiquité. Dans la crypte de l'église, à demi ruinée, de *Santa Engracia* ou basilique des Dix-huit Martyrs, on conserve deux sarcophages : l'un sans titre, que l'on dit avoir été celui de santa Engracia ; l'autre, sur lequel on voit diverses sculptures de saints avec leurs noms (sans doute postérieurement ajoutés) écrits au-dessous.

Il y a peu de temps, Fernandez Guerra [2] a décrit avec soin ces sarcophages et donné la figure d'un autre sarcophage de 312, dans lequel il croit voir la représentation de l'Assomption de la sainte Vierge et dont voici les sujets : au centre, une femme en orante est saisie pendant sa prière par une main céleste qui s'empare d'elle ; les assistants, surtout celui de droite, semblent l'aider à se soulever. M. Le Blant compare la main divine à celle qu'on voit dans les ascensions d'une époque plus basse et qui prend le bras du Christ. Cette observation serait en faveur de l'Assomption ; d'une autre part, le nom de Floria, écrit au-dessus, ne paraît pas moderne, à en juger par les lettres, notamment par le Z mis à la place de l'S et répété sur deux mots qu'on lit dans le bas ; ces lettres sont peintes. A gauche du groupe central, on voit l'hémoroïsse ; à droite, l'aveugle-né, et plus loin les noces de Cana ; enfin aux angles, des espèces de cariatides. Quelle qu'ait été la pensée du sculpteur de ce marbre, qu'il ait voulu représenter l'âme du défunt, l'église ou la sainte Vierge dans son ascension, l'idée, au point de vue du symbolisme primitif, est presque identique ; Marie, au pied de la croix, figure l'Église universelle. Pourquoi figure de douleur n'aurait-elle pas été figure de gloire ? Aussi nous ne voyons pas difficulté à revendiquer ce bas-relief pour notre recueil iconographique [1].

1. Hübner, 75.
2. Fernandez Guerra y Orbe : monumento Zaragozano del año 312 que representa la Asuncion de la Virgen. (De Rossi, *Bulletin archéologique*, M. Le Blant en possède un dessin qu'il m'a montré. Voyez ASSOMPTION.)

NOTRE-DAME-DEL-PILAR.

Une tradition non interrompue nous apprend que saint Jacques le Majeur alla porter aux Espagnols le flambeau de la foi. Selon les plus probables supputations, cette mission doit se placer peu après le martyre de saint Étienne. Voici le récit approuvé par douze cardinaux sous le pontificat d'Innocent XIII et inséré dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame-du-Pilier, le 12 octobre 1723 :

« De tous les lieux qui offrent, en Espagne, un attrait spécial à la dévotion, le plus illustre sans doute est le sanctuaire consacré à Notre-Dame sous l'invocation de Notre-Dame-du-Pilier. Suivant une antique et pieuse tradition, saint Jacques le Majeur, conduit par la divine Providence en Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse. Il y reçut de la Vierge une faveur insigne. Une nuit qu'il priait avec quelques disciples sur le bord de l'Èbre, la Mère de Dieu, encore vivante, lui apparut et lui enjoignit de bâtir là un oratoire. L'apôtre obéit sans retard ; avec l'aide de ses disciples, il éleva une petite chapelle. Dans la suite des temps, on y construisit une église plus vaste, dont on fête la dédicace dans la ville et le diocèse de Saragosse, sous le titre du Saint-Sauveur, le quatre des ides d'octobre... »

1. Des sarcophages à Astorga et à Layos représentent une assomption du même genre.

Les légendes populaires ajoutent quelques détails[1], celui-ci, par exemple : Comme saint Jacques sortait de la ville la nuit avec quelques néophytes, ils entendirent, sur les rives du fleuve de l'Èbre, un concert angélique. Les esprits célestes chantaient en l'honneur de la Vierge Immaculée : *Ave Maria, gratia plena.* L'apôtre fléchit le genou et reconnut la Mère de Dieu sur un pilier de marbre blanc. Elle lui dit : « C'est ici la place où il faut bâtir une église en mon honneur. Cette colonne, apportée du ciel par les anges, sera le centre de la chapelle que tu vas me consacrer. » Les anges ramenèrent ensuite la sainte Vierge à Jérusalem, qu'elle habitait alors; c'était avant son arrivée à Éphèse, où plus tard le grand apôtre de l'Espagne vint la retrouver[2].

Jean-Baptiste de Lezana, auteur aussi savant que sérieux, raconte la même histoire avec quelques variantes; il prétend que saint Jacques le Majeur, frère de Jean, fils de Zébédée, reçut du Christ l'ordre d'aller prêcher l'Évangile en Espagne. Il partit, après avoir fait ses adieux à la Vierge et lui avoir promis de bâtir une église en son nom dans la ville où il ferait le plus de conversions; après avoir parcouru une partie de l'Espagne, il arriva à Saragosse, où il vit en songe la sainte Vierge qui lui indiqua l'endroit précis (*Pilare istud*) où il devait lui élever l'Église[3].

Cette tradition de l'apostolat de saint Jacques est appuyée sur les monuments les plus respectables; telles sont les anciennes liturgies de ce royaume et le bréviaire mozarabique. Elle est confirmée par saint Jérôme, saint Isidore de Séville et de nombreux docteurs dont s'honore l'Église d'Espagne[4].

Plusieurs villes d'Europe possèdent des reliques de saint Jacques, Paris, Anvers, etc., mais la plus riche est Compostelle, capitale de la

1 Pillon de Thury, *Rosier de Marie*, II, 163.
2. *Revue de l'art chrétien*, VI, 318. Une gravure y est jointe.
3. Gumppenberg, XI, 1413.
4. Champagnac, I, 1286.

Galice, chef-lieu des chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques. Sa tête fut, dit-on, apportée de Jérusalem en Espagne, au temps d'Alphonse l'empereur, et placée à Saint-Zoyle de Carrion, puis envoyée à Compostelle par Urraque, mère d'Alphonse, vers 1123. Le reste du corps, retrouvé d'une manière miraculeuse, fut apporté en Espagne lors de la prise de Jérusalem[1].

La petite chapelle que saint Jacques éleva pour la sainte Image avait seulement quelques pas en long et en large.

D'après d'anciennes inscriptions sépulcrales, découvertes en 1668 en démolissant une partie de la vieille muraille, on conjectura que cette chapelle fut agrandie au IIe siècle.

En tout cas, il y avait là, en 196, une église plus longue que la première. Au IVe siècle, on la reconstruisit encore, comme indique le sigle ☧ qu'on voit entre les deux portes qui donnent sur la place. Ce fait a été confirmé par la découverte qu'on a faite dernièrement pendant un travail qu'exigeait le dallage. Près de la chapelle de San-José, on vit apparaître un tronçon de colonne striée et un chapiteau dont les feuilles d'acanthes et le style le font certainement remonter à cette époque.

Rien de notable ne survint jusqu'au VIIIe siècle, où la monarchie visigothe succomba sous l'invasion des Maures. Saragosse vit alors le croissant planté sur ses murs. Mais, grâce à un fort tribut, les chrétiens eurent la liberté de conscience. Voici comment le célèbre historien Zurita s'exprime au sujet de la sainte Vierge[2] : « Dans tous les pays rangés sous le joug des Maures, dans toute l'Espagne, aucun temple n'excite autant la dévotion du peuple chrétien que Notre-Dame la vierge Marie du pilier de Saragosse, consacrée par de grands miracles depuis les premiers temps de l'Église. » Il ajoute que, dans ces malheureux temps de servitude, ce sanctuaire servait d'asile et de lieu de conseil.

Jérôme Blancas rapporte que Charlemagne

1. *Magasin pittoresque*, 1841, 257.
2. T. I de ses *Annales*, liv. I, ch. XLIV.

imposa pour condition à Ibnabala, premier roi maure de Saragosse, de respecter les chrétiens. Il est à croire que ses promesses ne furent pas fidèlement suivies, puisque le glorieux Alphonse Ier, surnommé le *Batallador*, en s'emparant de Saragosse (1118), trouva le temple de la Vierge dans l'état le plus misérable. Dom Pedro Librana, en s'adressant aux fidèles du monde entier, écrit qu'on ne peut s'imaginer la détresse de ce sanctuaire, qui a perdu ses ornements et dont les murailles tombent en ruine. Gélase II rédigea une bulle datée d'Alec, ville de Languedoc, pour accorder indulgence plénière à ceux qui s'enrôleraient dans la guerre sainte, ainsi qu'à ceux qui contribueraient par leurs aumônes à la réparation de l'église ruinée [1]. Arcediano Miorrondo fut chargé de recueillir les offrandes des fidèles. Pedro Librana, qui fut onze ans évêque de Saragosse, vit peut-être s'achever cette restauration. Suivant la discipline du temps, il vivait en commun avec ses chanoines près du sanctuaire du Pilar.

La description que donne Vicente Aramburu, qui vit le sanctuaire avant la construction de la chapelle actuelle, confirme l'histoire. Des arcs de petites dimensions tout au pourtour étaient soutenus par des colonnes semblables et supportaient, au-dessus de la corniche, d'autres arcs moins grands, auxquels pendaient des lampes d'argent suivant la mode byzantine du XIIe siècle. Une base de colonne et un chapiteau de pierre qui se trouvait dans l'escalier qui descend sous la sainte chapelle doivent appartenir à ce temps, comme l'indiquent les feuilles de palmier qui ornent sa corbeille.

Au XIIIe siècle, ce sanctuaire menaçait ruine et en 1293 on ordonna sa reconstruction.

En 1434, l'église subit un terrible incendie qui ne respecta que la sainte Image et les murailles construites par saint Jacques. La reine Dona Blanca, très-dévote à la sainte Vierge, contribua à sa restauration. Le feu ayant noirci les parois intérieures de la sainte chapelle, on les recouvrit de bas-reliefs en marbre.

En 1515, l'archevêque Alonso d'Aragon, fils de Ferdinand le Catholique, construisit à côté un temple qu'il appela, pour ne pas le confondre avec la chapelle de la Vierge, *Santa Maria la Mayor*.

En 1671, l'idée vint à Charles II de construire un temple plus magnifique que les précédents. De nos jours on y a fait des travaux considérables, et reconstruit la coupole, avec sculptures, peintures, etc.

(Pl. CXXXIV.) Des trois autels au fond de la sainte chapelle, l'image du pilier occupe celle de gauche. Cette statue a *38 centimètres* de hauteur. Elle est entièrement dorée, à l'exception des chairs, qui sont coloriées. Le temps a noirci ces couleurs et n'a guère laissé que le vermillon. Elle porte une petite couronne qui serre les plis du manteau relevé sur la tête. La tunique intérieure monte jusqu'à la gorge, qu'elle serre avec des boutons qui descendent jusqu'à la ceinture. Elle soutient l'enfant Jésus de la main gauche. Le Sauveur prend de la droite les plis de son manteau et de la gauche tient un oiseau. La figure de Marie a bien le caractère espagnol : de grands yeux, les lèvres épaisses et fermement accusées à l'angle. Les plis des vêtements tombent abondamment sur les pieds qu'ils cachent et sur le petit socle qui porte la statue.

D'après les règles iconographiques, il nous semble impossible de faire remonter cette sculpture aussi anciennement que l'indique la légende; elle ne paraît pas appartenir à une époque antérieure au XVe siècle; il faut donc croire, pour respecter une tradition qui mérite beaucoup de l'être, que nous sommes aujourd'hui en face d'une copie plus ou moins fidèle.

Dans l'église des Espagnols, à Rome, une fresque représente la Madone sur la Colonne enlevée par les anges.

Aramburu décrit ainsi la colonne sur laquelle s'élève l'image : « Elle est en jaspe et posée sur une autre pierre de teinte sombre qui la continue, laquelle pose elle-même sur une base cir-

1. Voy. Blancas, *Arag. rerum comm.*, p. 140 et dans Baronius, t. XII.

culaire et sur un socle de pierre. La colonne de jaspe a été recouverte de bronze et sur le bronze deux lions d'argent vont jusqu'au pied de la madone, qui n'est pas autrement assujettie sur la colonne. Cette colonne est lisse, dépourvue de chapiteau; son diamètre moyen est de *24 centimètres.*

Dès les temps les plus anciens, au dire des écrivains, on recouvrit la colonne avec des manteaux en forme de cône. On les mettait tellement élevés qu'il n'y avait que les têtes de la Vierge et de l'Enfant qui restaient découvertes. C'est ainsi que les représentaient de vieilles peintures.

La statue est environnée de plaques d'argent et d'étoiles qui l'auréolent d'une splendeur éblouissante.

Notre-Dame-del-Pilar est, de toutes les madones de l'Espagne, celle qui est encore environnée de plus de vénération. Au mois d'octobre, spécialement choisi par les pèlerins, les messes, les processions, les saluts ne discontinuent pas dans son église; une infinité de lampes et de cierges brûle tous les jours dans sa nef, propage des clartés éblouissantes le long de ses parois richement ornées et produit une belle illumination, ou pour mieux dire un tel vertige d'optique autour de sa statue que parfois il est impossible de la distinguer; elle porte sur la tête une couronne d'or massif et chargée de colliers, de bracelets et d'aigrettes évaluée à plusieurs millions; elle disparaît sous les parures et les bijoux dont elle est surchargée.

La popularité de la glorieuse Vierge del Pilar est loin de s'affaiblir; voici comment un témoin oculaire racontait une de ses fêtes en 1874 :

« C'est un spectacle vraiment curieux que de voir son peuple lui rendre visite. C'était hier le grand jour de sa fête. L'immense église qui porte son nom est restée pleine depuis l'aurore jusqu'après minuit. Mais n'allez pas vous figurer des manifestations dans le genre de celles qu'on peut voir chez nous. Ici la dévotion n'a rien de sombre, de mystique. Elle est cordiale, joyeuse et même un peu frivole en apparence. La belle église del Pilar n'a, du reste, pas la moindre ressemblance avec les temples dont on vante l'expression religieuse : à l'extérieur, l'église présente un amas de toits et de coupoles sans caractère. C'est un palais très-gai, plein de marbres et de métaux précieux, un peu surchargé d'ornements, peut-être, mais dont l'ensemble est à la fois grandiose et tout aimable.

« La foule allait et venait sous ses hautes arcades, dont quelques-unes étaient poétiquement voilées par la vapeur des encensoirs. Il y faisait très-clair, sauf dans le sanctuaire même, où des centaines de cierges brûlent nuit et jour. »

Dès son avénement, Don Alphonse a été s'agenouiller dans son sanctuaire et les dames de la ville lui ont fait présent d'une belle image en argent de *Notre-Dame-del-Pilar*. En retour, il a offert un joyau précieux à la haute patronne du pays [1].

Un grand malheur est arrivé dernièrement dans cette riche église. Pendant la nuit du 16 au 17 juin 1876, des voleurs se sont introduits dans cette église et ont volé divers bijoux, entre autres deux magnifiques émeraudes et la croix ornée de diamants du tabernacle du maître-autel; une émeraude de la couronne de la Vierge et plusieurs diamants de celle de l'enfant Jésus. Ce vol a causé une immense et pénible impression à Saragosse [2].

NOTRE-DAME DE PORTILLO.

Saragosse possède une image miraculeuse dite de Portillo dans un sanctuaire élevé sur une brèche des murailles. En 1155 les Maures assiégeaient la ville et la serraient de près. Ils allaient entrer sans que les habitants s'en aperçussent, lorsque la Vierge se présente à l'ennemi, qui

1. Le *Français*, 15 janvier 1875.

2. Voici la bibliographie qu'on peut consulter pour Nª.-Sª-del-Pilar :

1° *Il templo del Pilar vicisitudes porque ha pasado, hasta nuestros dias y su descripcion despues de las nuevas obras*, par Don Gerardo Mullé de la Cerda, Zaragoza, 1872;

2° *Fundacion milagrosa de la capilla angelica de la Madre de Dios del Pilar*, Diego Murillo;

prend la fuite et la ville est sauvée. C'est sur cette brèche qu'on lui a bâti une église[1].

NOTRE-DAME-DE-L'ALOUETTE.

Près de Saragosse, sur les bords de l'Èbre, une femme guidée par une alouette trouva dans la prairie une statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus. Sur le bras étendu du Sauveur était perchée une toute petite alouette dont le chant ravissait par sa joyeuse mélodie. La femme apporta la statue à Saragosse et la vendit à un homme qui l'enferma dans une armoire. Voulant un jour la voir, il ne la trouva pas. Elle était retournée à la prairie. Ramenée de nouveau et placée dans l'église de Notre-Dame-del-Pilar, elle retourna encore à la prairie. L'évêque Branlio Severnio comprit alors ce que voulait la mère de Dieu et il lui fit bâtir, au lieu où on l'avait trouvée, une chapelle appelée Notre-Dame-de-l'Alouette.

Autant qu'on peut en juger par les parties dépourvues de couleur, la statue est en bois de chêne. Les vêtements sont dorés; un petit cercle forme sa couronne; elle porte au bras droit l'enfant Jésus et appuie ses pieds contre son bras gauche. La main droite de Jésus est levée et donne la bénédiction à ceux qui le regardent. Sa main gauche tient un globe. La hauteur totale est à peu près de $0^{m},60$. Les Espagnols la croient très ancienne. Elle ne fut pas cachée au temps des Maures, mais vénérée par ceux qui habitaient la paroisse del Pilar, qu'on appelle Mosarabes[2].

3° *Historia cronologica de la santa Capilla y relacion panegerica de las solemnes fiestas que se celebraron con motivo de la ereccion del Tabernáculo*, par le docteur don Manuel Vicente Aramburu;

4° *Historia critica y apologetica de le Virgen N^a-Sra-del-Pilar, de Zaragoza*, par le docteur don Mariano Nougues.

La reine d'Espagne a fait faire un dessin très-soigné de Notre-Dame-del-Pilar qu'elle possède à Paris et dont on a multiplié à l'infini les photographies.

1. Gumppenberg, XI, 402.
2. *Id.*, XII, 469.

SÉGOVIE.

NOTRE-DAME-DE-LA-FUENCISLA,

PATRONNE DE SÉGOVIE.

Au temps du roi saint Ferdinand, en 1230, une juive de Ségovie, appelée Esther, fut condamnée à mort et à être précipitée d'une grande hauteur. En tombant, elle se recommanda à la sainte Vierge, dont l'image se voyait près de là au-dessus de la porte de la cathédrale. Marie l'écouta et elle arriva au sol sans se faire le moindre mal. Elle se convertit et mourut saintement en 1235. On lui donnait le nom de *Maria del Salto*.

On construisit là, en souvenir de ce miracle, une somptueuse église qui s'appela Nuestra-Señora-de-la-Fuencisla.

SEGURA.

La ville de Segura en Andalousie possède une image miraculeuse connue sous le nom de *Notre-Dame-de-Rupe*. Enfouie à l'époque de l'invasion des Maures, elle fut retrouvée ensuite par un laboureur et reçut de grands honneurs des habitants de *Segura*. Ils apportèrent la statue dans leur église, mais elle retourna à son ancienne place, où l'on éleva une église et plus tard un monastère[1].

SÉVILLE.

Un des plus anciens souvenirs d'image de la sainte Vierge que l'on ait à Séville nous est conservé par la légende *Judæorum patrona*. En 950 une juive dans les douleurs de l'enfantement attendait la mort. Des femmes chrétiennes l'engagent à s'adresser à la Vierge. Elle promet,

1. Gumppenberg, *Summa aurea*, XII, 437.

si elle guérit, de se faire baptiser avec son enfant, et elle tient parole. Le père, à sa rentrée, apprenant que son fils est chrétien, le perce de son épée et le tue ; puis il cherche à s'enfuir ; mais ne pouvant sortir de la ville il se réfugie dans un oratoire de la mère de Dieu. Son image le touche, il l'implore et promet aussi de se faire chrétien s'il échappe à ses juges. Cependant l'enfant était revenu miraculeusement à la vie et accourait avec sa mère pour délivrer le père que les juges ne firent pas difficulté d'absoudre à la vue d'un événement si extraordinaire. Tous les trois devinrent d'excellents chrétiens et l'image continua à être l'objet de la vénération des fidèles et à attirer des miracles [1].

Nous avons consulté au sujet des anciennes madones de Séville une des personnes que sa grande expérience mettait parfaitement à même de nous renseigner et à qui son renom dans la littérature donne une véritable notoriété, Fernan Caballero, de qui nous tenons les renseignements suivants : « On ne trouve à Séville que trois Vierges notoirement antérieures au XIIe siècle : 1° celle de la cathédrale, dont le nom lui-même



Vierge de La Antigua. (Cathédrale de Séville.)

prouve l'ancienneté, *Virgen de la Antigua,* qui est peinte sur le mur ; elle porte l'enfant Jésus dans ses bras, sa tunique est blanche, son manteau bleu avec larges franges dorées, elle est raide et d'une physionomie peu agréable ;

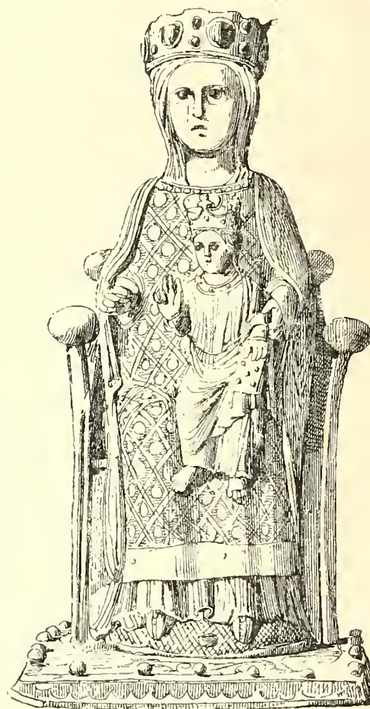
1. Gumppenberg, XII, 241.

« 2° *La Virgen del Coral,* à Saint-Ildefonse, peinte comme la première sur la muraille et dans le même style ;

« 3° *La Virgen de Rocas Amador,* à peu près dans les mêmes conditions, passe pour avoir une origine française.

« Il y a encore une Vierge en pierre qu'on a trouvée dans les ruines d'un vieux édifice et qu'on nomme *la Virgen de la Cueras* (de la Cosse) ; on ignore son âge, mais on ne doute pas qu'elle ne soit fort ancienne. Elle est de petite dimension et disgracieuse ; aucune tradition ne l'a rendue populaire. »

M. le duc de Montpensier possède une Vierge de bronze extrêmement ancienne, qu'il a eu l'insigne libéralité de faire photographier pour nous et que nous avons insérée dans nos planches. (Pl. CXXXIV ; nous la figurons de face dans la vignette ci-jointe.)



Madone appartenant à Mgr le duc de Montpensier.

Voici son histoire en quelques mots : elle fut vénérée par le comte Fernan Gonzalez Ier de Castille qui la portait dans les arçons de sa selle, puis conservée dans le monastère bénédictin

d'Arlanza fondé par le comte dans la province de Burgos. A l'époque de la sécularisation des couvents, en 1836, les moines D. Domingo Alameda et D. Mauro Nieto la réservèrent avec d'autres curiosités. Elle passa successivement du palais épiscopal de Burgos à la possession de D. Eusebio Campuzano, doyen de Séville, et aujourd'hui elle appartient à M. le duc de Montpensier.

Nous devons ajouter que si cette statuette, qui remonte sans doute à la fin du XII[e] siècle, a mérité par ce long séjour le droit de naturalisation espagnole, nous croyons son origine française ; son style rappelle trop celui des ateliers de Limoges à cette époque, pour que nous puissions hésiter[1].

Parmi les nombreuses madones à Séville, parmi les plus anciennes, M. de Latour a bien voulu nous citer celles *del Valme*, de *la Salud*, de *la O*, de *la Mercedes* et surtout la plus célèbre, que saint Ferdinand portait, dit-on, au pommeau de sa selle et que ses triomphes sur les Maures ont fait surnommer de *la Victoire*. Ce souvenir la reporte au commencement du XIII[e] siècle et je ne la crois pas en effet plus ancienne. On la conserve dans la cathédrale de Séville comme une des plus précieuses reliques. Elle est taillée dans un beau morceau d'ivoire qui jadis était couvert de peinture, comme on peut le voir dans les cheveux, les yeux, sur les lèvres et d'après les traces d'arabesques qui ornaient les bords du manteau. Elle est assise, voilée ; elle tient l'enfant Jésus sur le genou gauche. Sa physionomie ainsi que celle du Sauveur est souriante. Les plis sont beaux, bien étudiés, et la lumière produit dans leurs contours des effets d'ombre magnifiques. La main droite paraît rapportée ; les doigts au moins en sont modernes (Pl. CXXXIV). la Vierge des Batailles.

NOTRE-DAME DE-LOS-REYES.

Les souvenirs de cette madone remontent aussi à saint Ferdinand, qui la priait souvent, surtout quand il entrait en campagne. C'est à ses pieds qu'il demanda à la sainte Vierge la conquête de Séville, laquelle s'accomplit le 22 novembre 1248. Le saint roi la fit placer en grande pompe dans la nouvelle cathédrale de Séville, où les fidèles la vénèrent aujourd'hui. On conserve à ses pieds, dans une arche d'argent, le corps du saint roi. Cette madone est symétriquement composée : elle est assise, elle tient l'enfant Jésus au milieu de ses genoux, dans l'axe du groupe.

Avant de quitter Séville, signalons quelques noms de villes andalouses qui prouvent la survivance du souvenir de Marie au milieu de la domination arabe. Edrisi parle de Santa-Maria-el-Gharbe, jolie ville à douze milles de Tabira. Ce nom de Sainte-Marie avait jadis été respecté des Maures. Près de Medina-Celi, deux belles villes bien bâties, Santa-Maria Ebn-Razin, Santa-Maria El-Font, rappelaient aussi l'antique vénération de l'Andalousie pour la sainte Vierge.

Nous trouvons dans Hübner une inscription qui prouve que l'usage de porter le nom de la sainte Vierge était répandu dans le midi de l'Espagne :

+ *Maria fidelis Christi in vita sua hunc diligens locum...*

NOTRE-DAME-DE-ARANZAZU.

La sainte Vierge apparut un jour, sur un buisson d'épines, à un berger qui s'écria : *Aranza zu!* ce qui veut dire : *Entre les épines, toi!* C'est l'étymologie qu'on attribue à cette madone.

SILOS.

Silos, dans la province de Burgos, possède une

1. Voici, à ce propos, la lettre que M. de Latour a eu la bonté de nous écrire : « Mon cher Monsieur, je crois vous donner une nouvelle qui vous réjouira en vous annonçant que je vais très-prochainement recevoir de Séville et mettre à votre disposition une photographie de cette Vierge des batailles dont Fernan Caballero vous a parlé. Monseigneur le duc de Montpensier, qui la possède, a bien voulu, sur ma prière, faire faire cette reproduction et j'ai lieu de croire qu'elle sera accompagnée d'une relation écrite par le dernier possesseur. Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de tous mes sentiments distingués.

« *Signé :* ANT. DE LATOUR. »

sculpture romane qui figure la sainte Vierge dans la scène de la déposition de croix.

SILVIA.

IMAGE DE HAYRUM.

La ville de Silvia était située sur la frontière des Maures. Les habitants avaient placé sur les murailles une image de la Vierge pour être protégés contre les musulmans. Ceux-ci, cependant, s'étant emparés de la ville, brisèrent la statue en plusieurs morceaux qu'ils jetèrent à la mer. Dès lors le sol devint stérile; la mort s'attaqua aux troupeaux, aux bêtes de somme et même aux hommes. Les vieillards musulmans, soupçonnant là un prodige accompli par la mère de Dieu, ordonnèrent, ce qui paraissait presque impossible, de rechercher dans les flots les morceaux de la statue. On réussit, par un miracle, à les trouver tous facilement; on les réunit, et pour faire disparaître les lésions, on l'habilla d'ornements d'or et d'argent. A partir de ce moment, la terre reprit sa fertilité et l'épidémie cessa. Ce récit est tiré de Roger de Haneden, qui vivait vers l'an 1200[1].

TALAVERA.

A Santa-Maria-del-Prado, près Talavera, il existe une inscription de 548 qui semble prouver l'antiquité du sanctuaire[2].

TOBET.

Charles VI, roi de France (1380 + 1442), donna à Martin, roi d'Aragon (1395 + 1412), une image de la sainte Vierge qu'il attribuait à saint Luc, et y joignit des cheveux de la sainte Vierge. Martin offrit le tout à l'église de Sainte-Marie de la petite ville de Tobet, à cause de son amitié pour Blaise, qui en était commandeur, pour y être à jamais conservé[1].

1. Gumppenberg, XII, 97.
2. Hübner, p. 13.

TOLÈDE.

Dès le début du VIIe siècle, Tolède, qui se consacra spécialement à Marie, vit élever dans ses murs une église en l'honneur de sa patronne. Nous avons le bonheur de posséder encore l'inscription qui nous en conserve le souvenir. Elle fut découverte en 1591 et placée dans le cloître de la cathédrale, par ordre de l'évêque Joh.-Bapt. Perez. Elle est ainsi conçue :

In nomine Domini consecrata eclesia
Sancte Marie in catolico die pridie
idus Aprilis anno feliciter primo regni
domini nostri gloriosissimi Flavii
Reccaredi regis era DCXXV.

C'est peut-être dans cette église que le roi Wamba fit tenir un concile de la province carthaginoise d'Espagne, qui s'assembla, dit l'histoire, dans l'église de la Vierge, le 7 novembre 675[2].

L'évêque saint Ildefonse est un des plus anciens et des plus ardents représentants du culte de la sainte Vierge à Tolède (655 + 662), il défendit énergiquement la virginité[3] de Marie contre les attaques des hérétiques, et il en fut récompensé d'une manière éclatante. Un jour de l'Assomption, Ildefonse, entouré de son clergé, allait entrer à l'église; une lumière céleste y resplendissait : à cette vue, tous s'en-

1. Extrait d'une note latine envoyée par M. de La Fuente.
2. Rohrbacher, IV, 487.
3. *De illibata ac perpetua virginitate sanctæ Mariæ*. Valence, 1556.

fuirent, frappés de stupeur; mais lui s'avança vers l'autel de la bienheureuse Marie toujours vierge, et trouva assise, à sa propre place ordinaire, Notre-Dame elle-même, pendant qu'un chœur de vierges chantait dans l'abside des cantiques de David. Marie, pour récompenser la foi d'Ildefonse, lui remit de sa main une chasuble ou manteau d'une blancheur et d'une finesse admirables : « Voici un petit présent du trésor de mon fils que je t'apporte », dit-elle [1].

Une autre apparition du même genre eut lieu, en 657, au moment où l'archevêque célébrait la messe, à la fête de l'Assomption, et pendant que les fidèles étaient prosternés en prière devant l'image de la mère de Dieu, déjà célèbre par de nombreux miracles.

Ce saint évêque, parmi ses ouvrages, a laissé un livre renfermant les louanges de la vierge Marie, qui fut en grand honneur longtemps après sa mort. Cet ouvrage a été écrit contre Jubenianus Elbidius et les Juifs. Nous possédons à Paris une copie [2] de ce pieux traité, exécuté par le prêtre et moine Gomes, originaire des environs de Pampelune. Il raconte lui-même, dans son prologue, que, se rendant, avec une troupe de deux cents moines d'Aquitaine en Espagne, avec l'évêque Godescalc, et étant parvenu sur les frontières de la Galice, cet évêque l'engagea à transcrire le traité d'Ildefonse, qu'il introduisit dans son diocèse, au plus grand avantage de la foi.

L'écrivain termine son prologue par cette souscription : « Transtulit enim hunc libellum, Gotiscalus episcopus ex Spania ad Aquitaniam, tempore iemis diebus certis januarii videlicet mensis. Currente feliciter era D CCC LXXXVIII a. »

On lit ensuite en plus petits caractères : « Ipsis igitur diebus obiit Galiciensis rex Ramirus [3]. »

Ce prince mourut en 950; l'évêque Godescalc, qui fit faire le manuscrit, gouverna aussi son diocèse du Puy-en-Velai de 937 à 962.

1. *Summa aurea*, III, 727.
2. Bibliothèque nationale, *Ms.* 2855.
3. *Paléographie universelle*, fin du vol. II.

Vers l'an 1075, la cathédrale de Tolède fut dédiée à la sainte Vierge par Bernard, archevêque de cette ville [1].

On y vénère Notre-Dame-del-Sagrario, dont la statue est fort ancienne. Elle fut longtemps placée au-dessus de la seconde porte de la chapelle où l'on conserve les nombreuses reliques de la cathédrale. Le cardinal Quiroga fit construire la grandiose et somptueuse chapelle qu'on y voit aujourd'hui, et qui fut terminée en 1616. La madone porte l'Enfant de ses deux mains et semble l'offrir aux adorations des fidèles qu'il bénit. L'Enfant est parfaitement dans l'axe de la statue.

Les religieuses dominicaines de S.-Juan-de-Quejana, à Tolède, conservent une statue dite Virgen-del-Cabello; mais elle ne paraît pas ancienne : le couvent fut fondé en 1375, et le style de la madone correspond à cette date [2].

TORALVA.

Sous le règne de Leovigilde, roi arien d'Espagne, vers 575, la statue de la Vierge, qui se trouvait à Tarragone, put échapper au sac de la ville et fut emportée sur la montagne de Toralva et placée dans une petite chapelle, au milieu des buissons, où l'on ne pénétrait que par des sentiers presque inaccessibles. On la retrouva en 1358, et elle devint de nouveau l'objet d'une vénération encouragée par le souverain pontife. En 1500, le culte de la Vierge de *Codes* prit un développement plus considérable à la suite de plusieurs miracles [3].

TORTOSE.

Notre-Dame-de-la-Cimta, Notre-Dame-del-Ampara passent pour très-anciennes.

1. Champagnac, II, 1326.
2. *La Academia*, t. I, nº 16. Madrid, février 1877.
3. Gumppenberg, XII, 406.

TREMEDAL.

La sainte Vierge apparut en 1169 à un pauvre berger manchot et lui rendit le bras qu'il avait perdu; elle est vénérée encore maintenant sur le lieu de l'apparition, haute montagne appelée Tremedal, près du bourg d'Orihuela, sur les frontières de l'Aragon et de la Castille.

La madone porte l'Enfant du bras gauche et une sphère de la main droite; elle est debout.

VALENCE.

Il existe au monastère de Santa-Maria-de-Mercede, habité par l'ordre du rachat des captifs, une image de la sainte Vierge qu'on dit remonter au VIII[e] siècle, qui est célèbre par ses miracles et qui attire des pèlerins de tout le royaume de Valence[1].

NOTRE-DAME-DEL-REMEDIO.

Don Juan d'Autriche, le 6 août 1571, au milieu de la mêlée de la bataille navale, voulait faire vœu à la madone de Montserrat, à celle de Guadalupe et leur envoyer des masses d'or, lorsque Michele di Moncada lui dit: « Sérénissime prince, que Votre Altesse fasse plutôt vœu à cette madone dont on célèbre aujourd'hui la fête à Valence dans l'église des Trinitaires, car elle est l'unique remède dans nos maux. » Don Juan fit son vœu et gagna la bataille. Et, chose prodigieuse, au même temps pendant qu'on fêtait la madone à Valence, une cloche qu'on employait pour annoncer les différents moments de la messe s'agita spontanément, au grand émerveillement des religieux[2].

On vénère à Valence une madone sous le nom de N[a] S[a] de los Desamparados. Elle est debout, porte sur le bras gauche l'enfant Jésus, qui tient une croix; elle ne nous semble avoir aucun caractère d'ancienneté[1].

Nous citerons encore N[a] S[a] del Campanar, de la Misericordia, de la Piedad.

Edrisi parle au XII[e] siècle d'une ville appelée S[a] Maria, près de Valence.

VALVERDE.

Dans l'église de Santa-Marina-de-Valverde, près de Villefranche et de Cacabelos, on lit cette inscription du XI[e] siècle:

+ ECCE DOMS DNI ET PORTE : CAELI : AECLESIA DIFUSA ET NON DIVISA GENETRICIS DNI SCE MARIE IN HONORE IPSIVS DOMINVS VIRMVNDVS REX IN ERA XXIII A PS. M. FIERI PRECEPIT.

« Voici la maison de Dieu et les portes du ciel; église répandue et jamais divisée de la mère du Seigneur, en l'honneur de laquelle le seigneur roi Bermude l'a fait faire en l'année 1024[2]. »

VALVANERA.

NOTRE-DAME-DE-VALVANERA.

La venue de l'image miraculeuse de Valvanera semble devoir remonter à l'an 572, d'autres disent à 370, d'autres encore la ramènent à 1054 ou 1076; elle est attribuée à saint Luc.

Sylva a publié un volume de plus de 250 pages sur ce sujet, et il présente en tête une gravure qui figure la sainte Vierge dans le creux d'un arbre; elle est assise et couronnée, elle a un manteau attaché au bas du cou par une boucle et porte une grenade de la main gauche et l'enfant Jésus de la main droite. L'Enfant couronné bénit de la main droite et tient un livre

1. S. Mariæ de mercede monasterium quod hodie archisterium est ordinis de Redemptione captivorum, ubi imago usque hodiè magnæ Matris colitur, miraculis illustrissima, et a toto Valentiæ regno insigni pietate a concursu populorum frequentata. (*Chronologia*, an. 760.)

2. Samperi, *Iconologia della S. Virgen.*

1. Bibliothèque nationale, *Figures mystiques.*

2. Hübner, p. 77. Il est sans doute question de Bermude II, roi de Léon et des Asturies, qui parvint malgré des échecs à repousser les Arabes de ses États.

ouvert dans la gauche. Une fontaine coule des racines de l'arbre.

Elle fut, en effet, trouvée dans un chêne au lieu où l'on voit aujourd'hui la magnifique église qu'Alphonse VI, roi de Castille, a fait bâtir[1].

XIXENA.

Un berger conduit par un taureau dans une île sur un lac y trouva une image de la Vierge. Une chapelle fut bâtie sur l'indication formelle de la mère de Dieu. En 1196, Alphonse, roi d'Aragon, y ajouta un monastère. De grands honneurs lui sont rendus par le peuple[2].

ZAMBRA.

A quelque distance au nord de Grenade, on découvrit au XVIe siècle, sur la muraille d'une vieille église chrétienne, un autel qui prouve que ce sanctuaire avait été consacré à Marie. Cet autel avait peut-être servi jadis à des usages païens. Aujourd'hui il porte le bénitier dans l'église de Saint-Jean, à Cabra. On lit quatre inscriptions dont chacune occupe une des faces :

ARA SCA DNI	DEDICAVIT HANC AEDEM DOMINVS BACAVDA EPISCOPVS
FVNDAVIT EAM ALTISSIMVS PER EVLALIAM ET FILIVM EIVS PAVLVM MONACHVM	CONSECRATA EST BASELICA HAEC SANCTAE MARIAE . KALENDAS IVNIAS ERA. DCLXVIII

1. Sylva et Pacheco : *Historia de la imagine de Valvanera.*

2. Gumppenberg, *Summa aurea,* XII, 391.

Que de choses intéressantes nous révèlent ces inscriptions ! Voici en 668, en pleine Bétique, un autel arraché au culte des faux dieux par les soins d'une pieuse femme Eulalie, dont le fils était moine. Voici l'église dédiée par Bacauda, évêque sans doute de Cabra, et la basilique consacrée à la sainte Vierge. (Hübner, 28.)

ZAMORA.

La cathédrale de Zamora nous offre un porche roman bien caractérisé. On y voit au-dessus de l'entrée une madone assise, couronnée, avec l'Enfant sur les genoux et deux anges sur les côtés. Je dois dire que le tabernacle et l'arc aigu qui surmontent cette sculpture la feraient supposer moins ancienne que l'architecture environnante.

Nous n'ajouterons aucune réflexion à cette revue des anciens sanctuaires espagnols ; nous répéterons seulement l'observation que nous avons faite au sujet de notre pays, c'est que les légendes relatives à la découverte des madones ont un fond très-véritable et que les statues auxquelles elles s'appliquent portent avec elles un cachet authentique d'origine gothique, c'est-à-dire du VIIIe siècle. On voit par cette remarque combien le culte de Marie possède peut-être encore d'antiques monuments dans la péninsule.

PORTUGAL.

Le Portugal tout entier s'était consacré à la sainte Vierge. Nous aurions donc pu rapporter de nombreux témoignages de son culte, si la recherche de ces monuments ne présentait quelques difficultés. Voici, à ce propos, la lettre par laquelle la nonciature apostolique de Lisbonne répondait à Monseigneur La Croix, qui demandait ces renseignements : « Aucune madone ne porte l'inscription de l'endroit où elle est vénérée. Cela tient aux mœurs de ce peuple. Telle Vierge sous la dénomination des Douleurs a excité la piété des fidèles à cause des grâces obtenues devant son autel ; on ne s'enquiert plus où se trouve la statuette, mais on tâche d'en avoir une copie exacte ou une image, et on s'adresse à elle, n'importe dans quelle chapelle ou église. Les images de la sainte Vierge sont ici, en général, en bois, et très-ornées ; les peintures sont peu goûtées et ne réveillent pas la piété du peuple portugais. Il y a bien un ou deux sanctuaires plus connus en Portugal et qui attirent un concours un peu plus nombreux de dévots ; mais il m'a été impossible de me procurer les images des Vierges qui y sont vénérées. Votre collection n'y perd cependant pas autant que vous pourriez le croire, car ces saints lieux n'ont pas un grand renom... »

Cette réponse porte en elle-même l'excuse que nous offrons pour expliquer la médiocrité de notre recueil en Portugal. Nous verrons cependant par quelques exemples que ce pays n'est pas resté indifférent à la dévotion de Marie.

ALCOBACA.

Le monastère d'Alcobaca, fondation vraiment royale, fut construit par Alphonse, roi de Portugal, en 1148, à la suite d'un vœu qu'il avait formé. Il était dédié à la Vierge, mère de Dieu, et à la sainte famille.

BEJA.

A Beja, il existe une église intitulée Santa Maria da Feyra, dont l'antiquité semble constatée par une inscription qu'on lit dans le campanile, et qui date de 622[1].

Il y a de même une inscription de 704 dans la petite chapelle Sainte-Marie-des-Açôres, et à Santa Maria de Seixas à Lamego une autre du VIIe siècle[2].

On trouve aussi des marbres funéraires qui prouvent que le nom de la sainte Vierge était déjà porté par les femmes de la Lusitanie.

BEMFICA.

On lit dans les mémoires de Louis Sousa[3] :

« On voit dans une des chapelles du chœur une image de Notre-Dame, très-estimée pour son antiquité et son travail. C'est une demi-figure d'albâtre, qui embrasse du bras gauche l'enfant Jésus, debout sur un coussin et tenant un livre de la main droite ; le tout d'une seule pierre. D'après ce que nous savons, cette image a été cachée et renfermée dans un mur de la ville de Tunis depuis l'époque où cette ville fut conquise par les Maures sur les chrétiens jusqu'à celle où l'empereur Charles-Quint la

1. Hübner, *Inscript. chrét.*, p. 4.
2. *Id.*, p. 7.
3. *Histoire de l'ordre de Saint-Dominique.*

reprit aux infidèles. La découverte de cette image fut accompagnée d'une circonstance mystérieuse. Quand l'artillerie battait les murailles et les faisait tomber, l'image en question s'en détacha sans éprouver le moindre dommage. L'infant dom Louis prit part à cette affaire, à la tête des troupes auxiliaires du Portugal, qui se trouvaient montées sur un seul galion portant 366 pièces. Il contribua puissamment à la victoire, et, pour prix unique de ses services, il choisit cette image, qu'il donna à dom João de Castro, aïeul de l'évêque fondateur. »

M. Raczinski ne croit pas, malgré la tradition, cette statuette antérieure à la Renaissance.

CELORICO *(province de Beira)*.

L'église San Pedro, qui remonte au commencement du XIII[e] siècle, est ornée avec une grande magnificence. L'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Carmo est la plus remarquable de toutes [1].

COÏMBRE.

NOTRE-DAME-DE-SPECU.

Vers 940, Abou-Amer-al-Mansor, roi maure de Cordoue et persécuteur des chrétiens, venait de saccager le monastère de Sisminum et de brûler ou emmener en captivité les religieuses qui s'y trouvaient. Une statue de la sainte Vierge échappa au feu et fut déposée dans une caverne sur un rocher voisin. Elle y resta cachée jusqu'en 1435. Alors une jeune paysanne muette, étant entrée dans la caverne, y découvrit la statue, qu'elle prit d'abord pour une poupée; mais, ayant reconnu que c'était l'image de la sainte Vierge, elle la rapporta chez elle, et passait une partie de son temps à l'orner au point de négliger ses travaux domestiques. La mère, impatientée, jette au feu la statue; l'enfant, dans son émotion, recouvre la voix, mais le bras de la mère est paralysé et les flammes respectent l'image. A la vue de ce triple miracle, elle retire la statue et recouvre l'usage de son bras. Tant de prodiges rendirent cette image célèbre, et les dons affluèrent et servirent à bâtir une église. Dans la suite, le roi Sébastien du consentement, du pape, la donna à la Société de Jésus qui y adjoignit le collège de Coïmbre vers 1560 [1].

Ce n'est pas le seul souvenir que nous puissions citer. Il existe dans la cathédrale de Coïmbre une collection de documents, appelée *Libro preto*, qui contient des chartes du X[e] siècle. Un de ces manuscrits date de 1168 et nous révèle l'existence d'images de la sainte Vierge dans cette église au XI[e] siècle, et le nom des artistes qui les façonnaient. Un certain maître Ptolemée (probablement un Grec) toucha alors dix morabits pour peindre l'histoire de l'annonciation de la sainte Vierge avec des couleurs et de l'or. Il est aussi question dans ces curieux payements des colonnes et de l'autel de la bienheureuse mère de Dieu [2].

EVORA.

Evora, enlevée aux Maures en 1166, peut être signalée dans l'histoire du culte de la sainte Vierge; on y vénère une statue de la mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame-du-Buisson.

---

1. Raczynski, *les Arts en Portugal*, p. 243.

1. Gumppenberg, XI, 1312.

2. « In aliâ tabulâ ante altare deauratâ quam fecit magister Ptolomeus, per annum, 150 morabitinos; in aliâ tabulâ de super altare, deauratâ, historia annuntiationis sanctæ Mariæ depictâ, 10 morabitinos. Magistro Bernardo qui in opere ecclesiæ magister fuit per decem annos, 124 morabitinos, exceptâ annonâ (la nourriture) quam ei dabat episcopus ad suam mensam et vestimento uno corporis sui in unoquoque anno, valente 3 morabitinos. Magistro Roberto de Lisbonâ, qui venit ibi per quatuor vices, ut melioraret in opere et in portali ecclesiæ, per unam quamque vicem 7,7 (on ne sait pas si c'est deux 7 ou 7 fois 7) morabitinos dedit. Et in expensâ panis et vini et carnis, cum suis quatuor jumentis et quatuor mancipiis, per illas vices quibus ibi stetit in

LAMEGO.

On croit vulgairement que c'est à la première période de la monarchie et de l'art, qui commence avec le premier roi Alphonse-Henriquez et finit avec Ferdinand Ier, qu'appartiennent la chapelle de Notre-Dame-de-l'Olivier à Guimaraes, berceau de la monarchie, et l'église Sainte-Marie-d'Almacave de Lamego, où Alphonse Ier (1110 - 1185) reçut de son peuple le titre de roi ; mais c'est une erreur, car ces deux monuments remontent au delà de la fondation de la monarchie. Les monuments qui réellement datent du commencement de la monarchie sont l'église Sainte-Marie-de-Tarquere, près de Lamego, et celle de Sainte-Croix-de-Coïmbre, toutes deux fondées par le roi Alphonse Henriquez. On voit que dans les temps les plus reculés la sainte Vierge possédait déjà plusieurs sanctuaires dans ce pays.

MONTEMAYOR.

A 22 kilomètres sud-ouest de Coïmbre, on trouve la petite ville de Montemayor, où l'on vénère une statue de bois de la madone, appelée Notre-Dame-de-Ceilsa.

PEDERNEIRA.

L'image vénérée de la sainte Vierge fut, dit-on, au temps des Goths, apportée de Nazareth, où elle s'était illustrée par des miracles. Dans le désastre général de l'Espagne en 714, un moine romain qui accompagnait le roi Rodrigue l'aurait apportée d'Italie. Après la mort de l'un et le départ de l'autre, cette image resta pendant quatre cent soixante-neuf ans cachée dans une pauvre chaumière au milieu de rochers escarpés ; un certain Roupinho la retrouva en 1182, comme lui-même l'atteste dans la donation qu'il en fit. Un jour qu'il avait mis en fuite un cerf et le poursuivait imprudemment, il s'approche d'un précipice où il doit tomber infailliblement, il invoque le nom de la Vierge et échappe au danger ; en témoignage de reconnaissance, il lui dédie une chapelle. Enfin, en 1377, l'image fut transférée par Ferdinand, roi de Portugal, dans un sanctuaire plus grand, qu'il avait érigé lui-même à la mère de Dieu[1].

RIBEIRA DA PENHALONGA.

Dans le lieu appelé da Ribeira da Penhalonga, au bas de la montagne du côté du sud, est situé le couvent de Notre-Dame-de-la-Santé, première fondation qui eut lieu, dans ce royaume, en faveur des moines de Saint-Jérôme. Le premier fondateur fut le père frey Vasquez Monteiro, de la maison des comtes de Santa Cruz, naturel de Leiria.

Attirés ensuite par l'agrément et la vénération de ce lieu, les rois dom Manoel, dom Sébastien et dom Henri, ainsi que l'infant dom Luiz, augmentèrent considérablement ce monastère ; le roi dom Manuel réédifia l'église et y fit ajouter une habitation pour lui ; le cardinal y annexa diverses dépendances, des fontaines et d'autres objets d'agrément ; l'infant y fit établir le dortoir principal, et dom Sébastien contribua aussi à agrandir cet établissement. Parmi les travaux des particuliers, on remarque encore aujourd'hui, autour dudit monastère, les con-

illo opere, 10 morabitinos, et 1500 de episcopatu in opere etiam sedis per manum de Martino seniore...

« Suerio quoque magistro, post mortem Bernardi magistri, semper dat unum vestimentum, et unum quinale de vino et unum panis modium. In aquæ manile et baciâ ad serviendum altare, quas Felix aurifex operatus est, 7 morabitinos dedit...

« In compositione et expositione aræ et columnarum altaris beatissimæ Dei genitricis, et in pavimento absidarum quadratis lapidibus constructo, 40 morabitinos. »

« Libro preto, folio 2, verso. » A. Raczinski, *les Arts en Portugal*, Paris, 1846, p. 421.

1. *Antiguidade da Sagrada imagem de Nossa Sa de Nazareth*, Grandezas de seu sitio, casa, et jurisdiçâo sita junto a villa da Pederneira. Voy. aussi Champagnac, II, 1289.

structions de dom Jean III, du nonce Zambucano, ainsi que du marquis de Cascaes.

L'église est un ouvrage antique : sa voûte en pierre est ornée de sculptures, et elle est soutenue par des demi-colonnes. Elle a cinq chapelles et une tribune, d'où la famille royale entendait la messe.

La première chapelle près de la porte est celle de Notre-Dame-de-la-Victoire, appelée aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Santé. L'image qui décorait cette chapelle a été laissée en héritage par le célèbre capitaine de Malacca, Rui d'Araujo, en 1546, et de cette chapelle elle fut transportée en 1685 dans celle du milieu.

Du côté du maître-autel, près de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Santé, est celle de Saint-Joseph, où se trouve un tableau de l'adoration des Mages, peinture sur bois fort ancienne.

SALZEDA.

Le XIIe siècle, qui vit les conquêtes chrétiennes prendre en Portugal une si grande extension, fut témoin de nombreuses fondations pieuses. C'est ainsi qu'en 1155 on éleva à Salzeda un monastère qu'on dédia à la sainte Vierge.

SANTAREM.

A une demi-lieue de la ville de Santarem, vers le nord, entre des bois d'oliviers, se trouve la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, près de celle de Notre-Dame-de-la-Pitié. Cette chapelle, ainsi que le constate sa matricule (O Salvador), a été bâtie en 1260, du temps de l'évêque dom Jean, qui accorda la permission d'y célébrer la messe. On y distingue la statue de Notre-Dame. Cette statue est en pierre, elle a 5 à 6 palmes de hauteur ($1^{m},13$ à $1^{m},35$) [1].

TOUR DES AIGLES.

En 1165, sur la Tour des Aigles, un monastère cistercien est dédié à la Vierge. De grands honneurs sont rendus à la mère de Dieu, qui les paye par des bienfaits miraculeux. Son image est connue sous le nom de Notre-Dame-des-Aigles [2].

L'image avait été retrouvée en 1150.

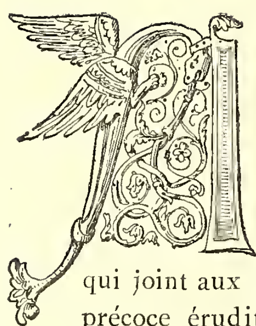
VARATOJO.

Il y a à Varatojo une image qu'on dit fort ancienne. A l'entrée du séminaire, à main gauche, se trouve dans une belle et magnifique chapelle, la précieuse image de Notre-Dame-du-Chêne. Elle est ainsi appelée parce que, suivant la tradition, elle serait restée cachée pendant des siècles dans la cavité d'un grand chêne de la forêt de Varatojo. Elle avait été déposée dans ce lieu par les fidèles, pour la soustraire aux sacrilèges des Sarrasins, lorsqu'ils envahirent l'Espagne et le Portugal. Le chêne dans lequel se conservait ce dépôt sacré existe encore. Lorsque la Vierge fut tirée de cette cachette, elle y fut remplacée par une image de Saint-Antoine. Celle de Notre-Dame fut transférée dans une petite chapelle qui avait été construite à cet effet dans le voisinage du chêne. Elle y resta jusqu'en 1777 ; alors elle fut transportée dans la nouvelle et belle chapelle que nous avons mentionnée plus haut. En ce temps, c'était le père José da Assompçâo qui était gardien du séminaire [3].

1. *Santarem edif.*, 2e partie, page 16. Raczinski, p. 250.
2. Gumppenberg, *Summa aurea*, XII, 687.
3. *Les Arts en Portugal*, p. 244.

CHAPITRE XI.

BELGIQUE.



VANT de pénétrer dans les sanctuaires belges, nous devons remercier de son concours le jeune supérieur du monastère bénédictin de Maredsons, dom Gérard Van Caloen, qui joint aux plus angéliques vertus une précoce érudition, et qui a bien voulu préparer un travail spécial sur le sujet qui nous occupe. La plupart des pages qu'on va lire et des renseignements qu'on y trouvera ont été empruntés à ses recherches. Nous les livrons donc au public avec confiance et avec une vive reconnaissance pour leur pieux auteur.

Il est hors de doute aujourd'hui que le culte de Marie, partout contemporain de la foi, remonte à saint Materne lui-même; il est donc indispensable, avant de visiter ces vénérables églises, de nous arrêter quelques instants au seuil pour contempler ses grands souvenirs.

Une tradition antique attribue à ce premier apôtre de la Gaule-Belgique la fondation de plusieurs églises, que toutes il aurait consacrées à la sainte Vierge. L'époque de la mission de saint Materne avec ses deux compagnons, saint Eucher et saint Valère, est une question historique qui a été fort controversée, mais qui paraît actuellement tranchée par les savants travaux du bollandiste Périer[1]. C'est à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe qu'il faut placer leurs travaux apostoliques, et non au Ier, comme l'avaient cru plusieurs auteurs trompés par la qualification de *discipulus sancti Petri*, que donnaient à saint Materne d'anciennes chroniques.

La première de ces églises fut celle de Tongres; c'est le moine Gilles d'Orval, au XIIe siècle, qui le premier recueille cette tradition et nous la livre en ces termes : « Damnatur cultura Jovis, Junonisque ac Veneris extruitur templum beatæ Mariæ perpetuæ virginis[2]. »

L'auteur du *Chronicon magnum Belgii* répète cette tradition et ajoute : « Ista dicitur prima ecclesia in honorem beatæ Mariæ consecrata ex ista parte Alpium... fertur quod omnes ecclesias quas beatus Maternus in illâ diœcesi consecravit, beatæ Mariæ consecravit quamvis post aliter ab aliis denominatæ sint. »

1. *Acta sanct.*, tome IV, 7e édit., Palmé, p. 354 et suiv.
2. *In additione ad caput XIII*, *Harlgeri* « *gesta pontificum Tungr.* Traject. et Leod. » (Publié dans Chapeauville, *Historia sacra et profana*, Liége, 1612, 18, 3 vol. in-4°.)

Les autres églises fondées dans ces contrées par saint Materne, et consacrées à la sainte Vierge, sont celles de Maestricht, Huy, Dinant, Leffe, Ciney, Namur, Hostières, Walcourt et Namèche, sans parler de celles qu'il fonda en Allemagne.

Dans les églises de Walcourt, de Leffe et de Ciney, saint Materne plaça des statues de la sainte Vierge, faites, dit-on, de ses propres mains, et qui devinrent célèbres par les miracles qui s'y opérèrent. Nous dirons un mot de chacune d'elles[1].

AFFLIGHEM.

A l'extrême frontière du Brabant, près de la Flandre, à Termonde, s'élevait autrefois une abbaye considérable de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Cambray, appelée Afflighem. On raconte à Afflighem, comme à Spire et à Ypres, que saint Bernard, en voyant la statue, la salua par un *Ave Maria,* et que la statue lui rendit son salut en disant : « Salut, Bernard »[2].

Le savant cardinal Pitra regarde comme authentique ce salut miraculeux, et a composé en 1848 une brochure qui prouve, par de nombreux documents, que saint Bernard était alors à Afflighem, qu'il n'y a pas, par conséquent, d'alibi à invoquer, et, de plus, il ajoute des arguments qui donnent une grande probabilité à la véracité d'une tradition si constante.

Dès le XIe siècle, à l'origine même de l'abbaye, nous retrouvons la statue miraculeuse de Notre-Dame-d'Afflighem. Nous plaçons cette origine à 1175, contre l'opinion commune, qui la recule dix ans plus tard. Notre date est déterminée par la mort de saint Annon de Cologne, qui bénit les premiers fondateurs d'Afflighem, et par le texte épuré et mieux compris d'une chronique contemporaine de l'abbaye même.

Un extrait de l'ouvrage de Francon, deuxième abbé et second fondateur d'Afflighem, revu sur un manuscrit de bonne main du XIIe siècle, quelques vers inédits d'Amerius sur le saint abbé Albert, dit Marianus, préparent comme le fond de la scène où se rencontreront saint Bernard et Notre-Dame d'Afflighem.

Le saint part de Clairvaux; il va à Arras, où se tient un concile; il y vénère la sainte Chandelle, va à Boulogne, passe par Térouanne, va poser la première pierre de Notre-Dame-de-Los (1146), s'arrête à Tournay, à Bruges, à Ypres, à Mons, à Gand, où le peuple montre encore des fontaines et des chênes qui rappellent son passage. Il arrive enfin à Afflighem, où il juge un différend qui s'était élevé entre deux abbayes.

Il se hâte d'en finir pour épancher librement son âme au milieu des pieux cénobites. Dans l'entraînement de son zèle, il leur offre son habit pour devenir tout à fait semblable à ces anges. On délibère : l'offre est rejetée avec la même franchise; mais, sous des couleurs diverses, les cœurs restaient confondus, et tous ensemble, une dernière fois, s'en allaient prier à l'église. La foule des abbés et des moines blancs et noirs se déploie le long de l'ambitus; tous les yeux suivent l'hôte illustre, au moment de le perdre de vue pour longtemps; il s'arrête à l'angle du cloître voisin de l'église, s'incline devant la madone, et lui adresse le salut qui a toujours fait tressaillir la mère de Dieu : *Ave, Maria.* Sous les yeux de tous, la statue s'émeut, s'incline et répond : *Salve, Bernarde.*

C'était une trop insigne faveur pour que le saint ne laissât pas un gage de sa reconnaissance. N'ayant pu léguer à Afflighem sa tunique blanche, ni ranger ce saint bercail sous sa houlette, il voulut que son bâton pastoral lui de-

1. OUVRAGES CONSULTÉS :

Boll., *Acta Sanct. Vita sancti Materni*, t. IV, sept., p. 354 et 199.

Ghesquière, *Acta. sanct. Belgii,* Brux., 1783, t. I, p. 77 et 199.

Foullon, *Flores. Ecclesiæ Leodiensis.*

Bronwerus, *Annales Trevirensium,* t. I, lib. II.

Fisenus, *Sancta Legia,* t. I, lib. I.

Grammaye, *Antiquitates Belgicæ, passim.*

Sacrarium diœcesis Namurcensis, 1619, p. 22.

2. Gumppenberg, XII, 510. — Champagnac et de Sivry, p. 115. — De Smet, *Nouveau Mois de Marie,* Gand, 1850.

meurât en témoignage : il en détacha le pavillon vermeil, et déposa ce présent tout d'or aux pieds de Notre-Dame-d'Afflighem, à la perpétuelle mémoire du salut qui lui fut accordé le 18 octobre 1146.

L'abbaye d'Afflighem grandit rapidement sous l'œil de sa patronne.

En 1153, les nombreux moines ouvrent une procession à Bruxelles et la continuent jusqu'à Wavre, suivis par trente mille pèlerins.

En 1160, un pèlerin venu d'Angleterre et connu pour avoir persécuté l'abbaye, probablement en ses biens d'outre-mer, tombe malade à l'hospice de l'abbaye : il y est traité cependant si fraternellement qu'il revient plus tard se cacher sous le plus humble froc du monastère, et y mourir convers. Nous lui devons quelques vers en l'honneur de Notre-Dame [1].

Amerius nous fait connaître les vieux usages de l'abbaye pour honorer la statue miraculeuse antérieure à la réforme de Bursfeld. En 1460, l'abbé Goswin reconstruisit le cloître où passa saint Bernard. Lors des guerres de religion, en 1580, la statue fut profanée et brisée. En 1605, le prieur D. Cobbard fit faire des deux principaux fragments deux statues d'environ deux pieds de hauteur chacune : l'une d'elles fut replacée dans le cloître d'Afflighem, l'autre donnée aux révérends pères jésuites de Bruxelles. Celle-ci revint plus tard entre les mains des bénédictins, et fut honorée depuis à leur prieuré de Basse-Wavre en Brabant, sanctuaire dédié à Marie depuis 1050, comme on le verra plus tard. Des plus petits fragments on fit d'autres statues qui sont encore vénérées en maint endroit. On citait autrefois comme telles les vierges de l'abbaye des Saints-Corneille-et-Cyprien, près de Ninove en Flandre, de l'église de Deynsbothe, près de Sotteghem en Flandre, de l'église Sainte-Catherine à Bruxelles, et d'autres.

L'illustre prieur d'Afflighem, dom Benoît Haeften, contribua puissamment, après la tourmente du XVI[e] siècle, à relever le culte de la Vierge de saint Bernard. En 1621, il fit transférer du cloître dans l'église la nouvelle statue faite avec l'ancienne, afin qu'elle fût accessible au public, et il institua en l'honneur de la sainte Vierge, dans la communauté, des pratiques de dévotion qui subsistèrent jusqu'à la Révolution.

A la fin du siècle dernier, les religieux fugitifs d'Afflighem parvinrent à sauver leur statue; elle est aujourd'hui l'objet d'un culte public dans l'église des révérends pères bénédictins de Termonde.

L'historien Sanderus, très-dévot à la Vierge d'Afflighem et témoin de ses malheurs au XVI[e] siècle, nous a décrit la statue primitive, dont il vit les débris : elle était de pierre blanche sablonneuse et parsemée de petits grains noirs. Cette pierre est nommée *Avesnesteen* (Rayssius la nomme *Lavender-steen*). La Vierge, voilée jusqu'aux épaules, d'un travail fort antique, portait l'enfant Jésus ; la hauteur totale de la statue était de plus de cinq pieds [1].

1. *Notre-Dame-d'Afflighem*, par D. Pitra. Louvain, 1848.

1. Boll., *Acta sanct.* (Palmé), t. VII, Aug., p. 208.

Rayssius, *Act. ad Natal. sanct. Belg. Molani*, add. XX, Aug.

Sanderus, *Chorographia sacra Brab.*, t. I, p. 50-54 et passim.

D. d'Achery, *Spicilegium*, t. X, p. 610-199.

Wichmans, *Brabantia Mariana*

A. de Reume, *Vierges miraculeuses en Belgique.*

Revue catholique, 1848, oct. et nov., 8 et 9.

Ces souvenirs sont si importants et le cardinal Pitra a jeté sur cette histoire une si précieuse lumière que nous compléterons cette notice par quelques-unes des pièces justificatives qu'il a apportées à l'appui :

PIÈCES JUSTIFICATIVES :

(VIII, *Ex chronico afflighemense mss. auctore Phalesio.*) Cum igitur anno 1146, sanctus Bernardus Afflighemense cœnobium inviseret cunctaque mirabundus inspiceret, ac divina monasticaque cum Dei famulis, seu angelis officia frequentaret occurrit ille in ambitu, ad ostium dormitorii et prope portam ecclesiæ, statuam Beatæ Mariæ virginis, quæ solebat a quolibet monacho mane dormitorium intrante tei angelice salutari... cum sanctus Bernardus venerandam Deiparæ Virginis statuam salutasset dicendo : *Ave Maria;* ipsa respondit imago : *Ave, Bernarde...*

(IX ex martyrologio villariensi XV, kalendas novembris) : In Belgio commemoratio beatæ virginis Mariæ quando per os imaginis Affligemensis, præsente monachorum cœtu et copiosa multitudine, sanctum Patrem Bernardum

ALOST.

Une terrible inondation avait plongé dans la consternation les habitants de la ville naissante d'Alost, dont la partie basse était déjà couverte par les eaux. Ils prièrent la sainte Vierge, et bientôt ils virent dériver vers eux quelques branches de vigne unies et encore ornées de leurs grappes portant une image de la mère de Dieu. Aussitôt le fléau s'arrêta, et les habitants, pour témoigner leur reconnaissance, construisirent en 671 une chapelle destinée à conserver l'image miraculeuse, et portant le titre de Notre-Dame-aux-Raisins.

Elle fut rebâtie en 1363 et remplacée en 1782 par la chapelle actuelle. Les pèlerins qui revenaient de Rome ou de Compostelle lui rendaient toujours leur première visite[1].

salutavit clara voce dicens : *Salve, Bernarde!* Quæ imago in tanti miraculi testimonium magno servatur honore...

(*Sæculo XII ab anno* 1175.) Fuit igitur statua ista beatissimam virginem Mariam puerum suum in ulnis habentem repræsentans sculpta ex molliori illo et subcandido aut sane huic simillimo lapide, arena nigra nonnihil inspersa (quem Teutones Avesnesteen, Brabantes Lavendersteen nuncupant). Longitudinis hominis mediocris, hoc est quinque et amplius pedum, opere et habitu prorsus antiquo, velo ex capite defluente in humeros... locus autem, quo primitus constituta permansit, et honorata fuit centenis aliquot annis est in claustro sive ambitu monasterii, juxta ostium quo ex illo in dormitorium, ubi et ejusdem basis ipsa modo visitur eminens ex parte antiquioris ecclesiæ, ubi modo constituta est alia D. virginis statua cum hac subscriptione :

Virginis hancce piæ statuam venerare Mariæ
Præteriensque cave ne taceatur Ave
(Ex chron. mss. Phalesii.)

Sæculo XII, circa annum 1121. Beatæ Mariæ virginis præconium a Francone abbate Afflighemensi secundo denuo ex codicibus recensitum.

XII. — ... Ubinam terrarum tam speciosa virgo inveniri posset quæ Regem cœlorum caperet, que filium Dei de sinu patris alliceret?... Diu quæsita multis sanctorum votis expectata tandem inventa est specialis illa, specialiter digna, singulariter pulchra *Virgo Maria...*

Jure Mariæ omnis vox, omnis lingua omnisque conscientia cum angelo proclamat : *Ave, Maria.* Bonum commune est omnium et de plenitudine Mariæ impleta est solitudo gentium...

Nulla mens æstimare, nulla sufficit lingua enarrare quantum per virginum decus Mariam Deus homini contuleret gratiam *Maria,* stella maris, lumen errantium, spes desesperantium, consolatrix mœrentium, commune gaudium omnium Christi fidelium, de cujus laude nondum desiderio satisfieri posse credimus; prægustata autem ejus suavitate laudis, desiderium magis ac magis accenditur; sed quotidiana memoria ejus ac frequenti *iteratione dulcissimi nominis ipsius quasi divino quodam rore pii desiderii æstus refrigeratur.* (De gratia Dei. T. VI.)

1136 Albertus III, abbas dictus Marianus (à cause de son zèle pour la sainte Vierge).

Amerius dans la préface de sa chronique du XIVe siècle écrit pour l'année 1146 :

Bernardus *Maria, ait, mea, Ave,* tu virgo beata.
Et tibi *ave, Bernarde!* ego imago redico volenter.

ALSENBERG.

Élisabeth de Hongrie, avertie par un ange, vint trouver Marie de Brabant et lui demanda du terrain pour bâtir une église à la sainte Vierge. Tandis qu'on hésitait sur le choix du lieu, la sainte Vierge apparut de nouveau à Élisabeth et indiqua un champ de lin qui appartenait à trois pauvres sœurs. Celles-ci offrirent leur champ en demandant seulement qu'on attendît que le lin fût mûr. Le lendemain, par un miracle, le lin était bon à récolter, et l'église fut promptement édifiée. Entre autres miracles, nous citerons, à propos de ce sanctuaire, la résurrection pendant plusieurs heures d'un enfant enterré depuis cinquante-quatre heures[2].

Vers en l'honneur de la sainte Vierge, composés en 1160 par le pèlerin anglais qui avait persécuté l'abbaye :

Ut rosa, flos florum : sic est domus illa domorum ;
Cujus odor morum thyma spargit ubique bonorum
Hic monachi, quorum devotio sancta Polorum
Mulcet laude chorum, Deus est adjutor eorum.
Quilibet hic sobrie, fugiens consortia Liæ,
Ut sibi sit proprie socius cupit esse Mariæ...
O gens egregia, summa repleta sophia,
Per mundi Maria quam protegit alma Maria,
Mundo stella maris, Hafflingus jure vocaris,
Expers sola paris, gaudens, quanto cruciaris !
(Ad B. V. Mariam flosculi decerpti e commendatorio Nicolai Mys conversi Afflighemiani.)

1. De Smet, p. 92.
2. Gumppenberg, XII, 213.

D'après le témoignage de plusieurs écrivains des XIV[e] et XV[e] siècles, confirmé par des monuments de toute espèce, inscriptions, verrières, tableaux, la statue, non moins ancienne que le sanctuaire, aurait été possédée par sainte Élisabeth de Hongrie, et léguée par elle à sa fille Sophie. Cette dernière princesse, appelée en 1242 à partager la couronne du duc de Brabant Henri III, transporta cette madone en Belgique, comme un talisman céleste, et en fit don à la chapelle d'Alsenberg, modeste sanctuaire perdu au sein de la forêt de Soignes[1].

Cette statue représente la sainte Vierge assise sur une espèce de cathedra, les pieds reposant sur un escabeau; elle offre une grande analogie avec la vierge trouvée au château d'Hermal près de Huy et provenant de la collection Hagemans, acquise par l'État et déposée au musée de la porte de Hal.

Les draperies ont la raideur, mais en même temps aussi l'élégance des statues byzantines. La sainte Vierge est vêtue d'une tunique fixée à la taille par une simple et large ceinture. Ce vêtement est recouvert d'une chlamyde attachée au haut de la poitrine par une sorte de broche circulaire et s'étendant sous la statue comme la tunique elle-même. La main, disposée de façon à tenir un sceptre, est moderne; la main droite primitive devait avoir la même disposition que la gauche et soutenir l'enfant Jésus, assis sur le giron. Il est malheureusement perdu. Un enfant Jésus se voit encore sur les genoux de la Vierge du château d'Hermal; il tient de la main gauche un globe terrestre et bénit de la droite à la manière latine.

1. Cette madone faisait partie d'un groupe intéressant de madones miraculeuses que cette princesse distribua en Belgique, soit par elle-même, soit par testament. A ce même groupe appartiennent Notre-Dame-de-Hal (le sanctuaire le plus célèbre de la Belgique), Notre-Dame-de-la-Consolation à Vilvorde, enfin deux autres Vierges existant autrefois en Hollande, l'une au monastère de Losduynen, près de Gravesand, l'autre chez les carmélites de Harlem. J'ignore si ces deux dernières existent encore. Je fais mention de ces vierges, quoique leur culte ne soit pas aussi ancien que l'époque où s'arrêtent nos études, parce que leur caractère et leur style les rattachent au XII[e] siècle.

Le type du visage, aujourd'hui défiguré par une couche de peinture à l'huile, est des plus remarquables et procède de la tradition byzantine. La bouche a les coins relevés; c'est le sourire traduit par un ciseau dont l'exécution matérielle trahit la pensée de l'auteur.

Le procédé de peinture polychrome employé pour la décoration de la statue de Notre-Dame-d'Alsenberg est des plus remarquables. L'artiste a sculpté la figure, les mains et les contours de la chaise; quant au corps, il n'en a fait qu'une espèce de maquette destinée à être complétée par un autre travail. Le bois de tilleul dont il s'est servi pour l'exécution de cette œuvre d'art est entièrement recouvert d'une enveloppe de lin, enduite d'une épaisse couche de talc ou plâtre fin retouché et assez profondément fouillé dans les plis des draperies. Tout cet ensemble est entièrement doré, avec des rehauts au manganèse. La figure est argentée et brunie; les mains devaient l'être également. L'agrafe ou fibule du manteau était ornée d'un cabochon probablement en cristal de roche. On sait que très-souvent on insérait sous ce cabochon une relique insigne. La bouche, l'iris des yeux, les sourcils et les cils sont teints au manganèse. La tête est couverte d'un voile qui descend et s'arrête à la nuque; le front était complétement dénudé.

On dit que Charles le Hardi priait devant cette belle image de la sainte Vierge, à laquelle il rapportait la gloire de ses armes[1].

ANVERS.

NOTRE-DAME-SUR-LA-BRANCHE.

L'origine de l'église Notre-Dame à Anvers est fort ancienne : Gramaye prétend la faire remonter à saint Éloi au VII[e] siècle[2].

1. *Bulletin du comité arch. de Brabant*, t. I, 1870, p. 77.

2. On nous communique la note suivante : Une statue de vierge miraculeuse a existé à Anvers vers 800, mais il n'en reste plus aucun vestige, et on ignore ce qu'elle est

Abstraction faite de la possibilité d'une origine plus antique du culte de Marie à Anvers, voici ce que disent les annales de cette ville : après les invasions normandes, vers l'an 900, on trouva suspendue à un arbre, dans un endroit marécageux voisin de la ville, une petite statue de la sainte Vierge. Il s'y opéra des miracles. Un concours de fidèles se forma, et une modeste chapelle ne tarda pas à s'élever en ce lieu. La sainte Vierge porta dès lors le nom de Notre-Dame-sur-la-Branche.

En 1124, les chanoines de l'église Saint-Pierre, ayant cédé leur temple aux prémontrés, entreprirent au lieu de cette chapelle la construction de l'église Notre-Dame, depuis cathédrale. Dès lors la sainte Vierge fut la patronne d'Anvers : c'est à la protection spéciale de Marie, dit Diercxens (*Autverpia Christo nascens et cressens*) que l'on doit attribuer l'attachement de la ville d'Anvers à la foi catholique et sa piété toujours florissante que cette cité semble être le temple du Seigneur [1].

C'est là, dit-on, que Godefroy de Bouillon, le vainqueur de Jérusalem, allait souvent rendre ses hommages à Marie.

La cathédrale, en tout cas, remonte au moins au XIIe siècle. Le chœur fut fondé en 1124, comme on le trouve dans les mémoires de Pierre Egidius, bourgeois de la ville, et, la même année, ce temple fut consacré par Burcard, évêque de Cambray, ce qui est confirmé par ces vers latins :

> Undecies centum ductis et sex quater annis,
> Virginis a partu conciliante reum
> Burcardus Præsul hæc atria, nec minus aram,
> Sacravit medium quod tenet ecclesia.

BASSE-WAVRE.

Quoique ce ne soit pas une image de la sainte Vierge, mais une châsse miraculeuse qui soit à Basse-Wavre l'objet de la dévotion populaire, ce sanctuaire occupe toutefois une place trop importante dans l'histoire du culte de Marie en Belgique pour être négligé.

Voici la tradition :

En 1050, les habitants des villages voisins du fond de Basse-Wavre entendirent dans les airs des voix angéliques au-dessus de ce lieu. Ce prodige se renouvelait à toutes les fêtes de la sainte Vierge : dès ce moment, une grande affluence de pèlerins commença à se porter vers cet endroit, choisi par Marie elle-même. Les habitants de Wavre commencèrent aussitôt la construction d'une chapelle sur la hauteur voisine, dite montagne du Balloit. Ils jugeaient le fond marécageux impropre à une construction. Mais chaque matin ils trouvaient leur travail de la veille détruit et les matériaux emportés. La garde des travaux fut alors confiée à des prêtres. Vers minuit, ils aperçurent une lumière éblouissante et dans ces clartés une foule d'anges

devenue. A l'appui de la tradition, nous avons un sceau du chapitre des chanoines de l'église Notre-Dame qui a été fait au XIIIe siècle, et qui retrace une image de vierge ayant les attributs de celle du IXe siècle avec le caractère du XIIIe siècle, ce qui démontre que déjà alors la statue du IXe siècle n'existait plus. (Pl. CXLII.)

Voici encore quelques renseignements qui nous sont transmis d'Anvers à ce sujet : « Après avoir fouillé dans les archives de la cathédrale de Notre-Dame et avoir demandé des explications à des gens compétents, j'en suis arrivé à la certitude qu'aucun vestige ne demeure de la statue du IXe siècle. Faute de mieux, j'ai donc fait copier la gravure d'un sceau du XIIIe siècle qui n'existe plus, sceau qui a été fait d'après la statue qui existait, dit-on, au commencement du XIVe siècle et qui, par conséquent, a une grande valeur archéologique. Je crois pourtant bon de vous dire d'avertir M. Rohault d'être très-prudent pour l'histoire de cette vierge miraculeuse et de ne rien affirmer de certain sur le dessin et les explications que je donne. Tout est absent dans l'histoire de cette statue ; son existence dans des temps éloignés est seule certaine. Plusieurs livres ont été écrits à son sujet, et aucun auteur n'est parvenu à donner des explications convenables et du modèle de cette statue et de son histoire. »

1. Gramaye, *Antiq. Belg.* Autverpia, lib. II, cap. III ; — Diercxens, *Aut. Christo nascens et crescens ;* — *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers,* t. I, p. 29 ; — Génard, *O. L. V. op 't stacksken te Autwerpen,* Anvers, 1855, in-8° ; — A. de Reume, *Vierges miraculeuses en Belgique,* p. 5.

La Ste V. en pied ten
l'Enfant Jésus à sa gau
Tenait un sceptre de la d. V.
Statue en marbre blanc
XIIIe s. à la cathéd. d'A
— pas de couronn
gravure médiocre publ
De Roddaz — L'art anci
l'exposition nationale bel
Bruxelles et Paris 188

entourant et louant la sainte Vierge; bientôt ils virent les anges descendre et rouler de leurs propres mains les pierres au fond de la vallée, pendant que la sainte Vierge disait : « *Hanc vallem inhabitabo quoniam elegi eam.* » Dès lors le doute ne fut plus permis.

Un matin on trouva devant la porte de la chapelle une châsse d'une matière tellement précieuse et d'un travail si parfait, que les fidèles n'hésitèrent pas à y voir *un présent de la sainte Vierge.* Ce fut en effet comme une arche d'alliance qui provoqua de nombreux miracles dans le pays.

La renommée de Basse-Wavre se répandit au loin; sur les instances de Henri III, comte de Brabant et fondateur de l'abbaye d'Afflighem, des religieux vinrent servir la chapelle en 1092.

Godefroy le Barbu, duc de Brabant, joignit à la précieuse châsse plusieurs reliques de la sainte Vierge et en confia la garde, ainsi que le service de la chapelle, aux religieux bénédictins d'Afflighem, qui s'y élevèrent un petit prieuré.

En 1150 la châsse fut portée à Bruxelles pour être renfermée dans une autre châsse en orfévrerie. La peste ayant éclaté à Bruxelles, on eut recours à la châsse miraculeuse, et les personnes qui vinrent prier devant elle furent guéries; aussitôt le bruit s'en répandit, la châsse fut exposée dans l'église de Saint-Nicolas et le concours du peuple devint immense; le fléau disparut en peu de jours. La présence de la sainte châsse à Bruxelles opéra un changement prodigieux dans les cœurs; toutes les haines et les jalousies se calmèrent; le peuple dans sa reconnaissance donna alors à Notre-Dame-de-Basse-Wavre le titre de *Notre-Dame de Paix et de Concorde.* Là-dessus, l'abbé d'Afflighem voulut transférer l'arche de Wavre dans son propre monastère; mais il n'y put réussir. Elle fut alors portée à Basse-Wavre sans difficulté.

A la malheureuse époque des gueux, la chapelle fut profanée, l'arche brisée et les reliques brûlées.

En 1626 les archiducs Albert et Isabelle, de mémoire bénie, rétablirent le sanctuaire, et, en souvenir des bienfaits de Notre-Dame-de-Basse-Wavre envers la ville de Bruxelles, ils firent placer sous une statue de la sainte Vierge, à la façade de l'édifice dit *Maison-du-Roi,* sur la grande place de Bruxelles, l'inscription suivante:

A peste, fame et bello, libera nos, Maria Pacis.

Cette statue avec son inscription existe encore.

Vers la même époque, le cardinal-archevêque de Malines, Jacques Boonen, fit faire pour Basse-Wavre une nouvelle châsse, dans laquelle on déposa les débris de l'ancienne et plusieurs reliques. La châsse de Basse-Wavre est encore aujourd'hui l'objet d'un culte constant. Les papes Innocent XII, Clément XII et Pie VII accordèrent des indulgences à la confrérie de Notre-Dame-de-Basse-Wavre[1].

BRUGES.

NOTRE-DAME-DE-LA-POTERIE.

Bruges a mérité d'être appelée la ville de Marie par un savant cardinal, devenu pape plus tard sous le nom de Pie II. Saint Boniface, archevêque de Mayence, martyrisé dans la Frise en 753, avait fait bâtir à Bruges une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge.

L'image miraculeuse la plus ancienne qu'on vénère est sans doute celle de l'hospice de la Poterie. Son origine se cache dans la nuit des temps, et le premier miracle que Dieu y opéra eut lieu en 1009. La sainte image, haute de six pieds, est faite d'une pierre tendre. L'enfant Jésus repose sur le bras gauche de sa mère dont la main droite semble le caresser.

La robe de la madone est peinte en vert; la couleur de son manteau, obscurcie par le temps,

1. Gramaye, *Gallo-Brabantia,* p. 32.
A. Miræus, *Origin. Cænob. Bened.,* Belg., p. 197.
A. de Reume, *Vierges miraculeuses en Belgique,* p. 289.
2. *Précis de l'histoire de Notre-Dame de Basse-Wavre,* Nivelles, 1871. — De Smet, p. 414.

Statuette en ivoire au musée national de Bruges — l'Enf. Jésus en robe est debout à la g. de la S.V. — XIVe S.
De Roddaz — (cité p. précéd.) p. 264.

semble avoir été bleue; la robe de l'enfant est rouge. Malheureusement, il y a quelques années, ces couleurs ont été changées.

On trouve dans un vieux livre, relatif aux prodiges qui s'opérèrent aux pieds de cette madone, cette inscription sous l'image de la Vierge : « En l'an 1009, au mois de novembre, il plut à Dieu tout-puissant d'opérer de grands prodiges à l'intercession de sa sainte Mère, dont la statue surmonte l'autel de l'hospice de la Poterie. »



Notre-Dame-de-la-Poterie, à Bruges.

L'image est dans une niche, couverte d'étoffes qui ne laissent à découvert que les deux têtes et la main droite de l'Enfant, qui bénit. Elle se trouve sur l'autel latéral, dédié au bienheureux Idesbald Van der Gracht. A la voir, il semble qu'elle a été retaillée depuis le XIe siècle, ce qui s'est fait souvent pour les vieilles images [1].

Le nom de la Poterie vient du lieu qu'occupe cette statue; c'était un endroit hors de l'enceinte de la ville de Bruges, occupé par des potiers. Plus tard, un hospice et une chapelle y furent élevés, et la Vierge y demeura l'objet d'un culte non interrompu jusqu'à ce jour. Le premier document connu où il soit fait mention de cet établissement est de 1252. Une église plus vaste vint remplacer la chapelle primitive; on y travailla de 1288 à 1358, année de sa consécration. En 1625 une chapelle spéciale y fut ajoutée, où la statue miraculeuse est honorée depuis lors. Les miracles qui s'opérèrent dans ce sanctuaire et à l'invocation de Notre-Dame-de-la-Poterie sont fort nombreux et attestés par des documents authentiques.

Notre-Dame-de-la-Poterie passe, mais à tort, pour la Vierge miraculeuse la plus ancienne de la Belgique. Quant à jouir de cette prérogative pour la Flandre seule, nous sommes loin de le lui contester. La statue actuelle, de 1^{m},25 de hauteur, semble remonter au XIVe siècle; mais elle a sans doute remplacé l'image primitive, beaucoup plus ancienne [1].

1. Le père Taisne, 3 opuscules en hollandais, 1666.

Une autre statue du XIVe siècle, datant du vœu des dames de Bruges, après la bataille de Mons en Puelle (1304), se trouve dans la même église. Elle est très-belle et de grandeur naturelle. On l'a repeinte il y a une quinzaine d'années.

NOTRE-DAME-DES-AFFLIGÉS.

Notre-Dame-de-la-Consolation et l'ancienne et miraculeuse image du couvent de Notre-Dame ou de l'abbaye de la nouvelle Jérusalem, dans la ville de Bruges, est vénérée sous le nom de Consolatrice des Affligés. Là eut lieu la guérison miraculeuse d'une paralysie datant de quatre années, et la manifestation de plusieurs autres grâces. En tête de l'ouvrage du P. Taisne est l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus : la sainte Vierge et l'enfant Jésus sont couverts d'étoffes, couronnés tous deux; la sainte Vierge tient un sceptre fleurdelisé de la main droite et l'Enfant sur le bras gauche; le Sauveur bénit de la main droite et porte dans la gauche un globe crucifère.

On lit sous l'image : *Consolatrix afflictorum.*

1. Sanderus, *Flandria illustrata*, édit. Colon., t. I, p. 262;

Rosweydus, *Kerckel. Hist. van Nederl.*, p. 99;

Histoire de Notre-Dame-de-la-Poterie, Bruges, 1843, in-4°;

A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 393;

Le père Philippe-François Taisne, de la Compagnie de Jésus, Bruges, an 1666. *N.-D. de la Poterie* (traduction de l'abbé Rommel, 1874.)

BRUXELLES.

NOTRE-DAME-DU-CHANT-D'OISEAUX.

Les historiens font remonter le culte de cette madone à l'année 1044 environ. Voici, dit Reume, ce que l'on lit à ce sujet, dans les anciens manuscrits de la confrérie: « Quand la ville princière de Bruxelles avait encore si peu d'étendue que ses portes et ses remparts se trouvaient à l'entrée de la rue au Beurre, près de la Grand'Place, il y avait en cet endroit une maison appartenant au nommé Hemelryck, laquelle, d'après la tradition, se trouvait à la place même où l'on vit depuis la chapelle de Notre-Dame-du-Chant-d'Oiseaux. Il y croissait plusieurs grands hêtres que l'on croit avoir fait partie de la forêt de Soignes, qui s'était étendue jusqu'à cet endroit. A l'un de ces arbres était suspendue une statue de la sainte Vierge, près de laquelle les habitants de Bruxelles venaient chaque jour déposer leurs offrandes et adresser de ferventes prières. »

Comme le gazouillement des oiseaux était fréquent en ce lieu champêtre, la Vierge ne tarda pas à prendre le nom de Notre-Dame-du-Chant-d'Oiseaux. Dans la suite, on construisit en cet endroit une petite chapelle où les frères mineurs vinrent s'établir en 1220 pour y célébrer l'office divin.

Ce pèlerinage était devenu très-célèbre, lorsqu'en 1579 les iconoclastes détruisirent ce sanctuaire comme tant d'autres; mais la statue fut sauvée. En 1585 elle fut rétablie dans une chapelle provisoire, et en 1590 on jeta les fondements d'un beau sanctuaire qui fut visité en 1611 par les archiducs Albert et Isabelle. Lors du bombardement de Bruxelles en 1695, la chapelle fut de nouveau détruite, et la statue transférée à l'hôtel de la comtesse de Molin, où son culte se prolongea quelque temps. Depuis lors de nouvelles révolutions ont passé par-dessus et l'on ignore complétement ce qu'elle est devenue[1].

1. A. de Reume, *Vierges miraculeuses en Belgique*, p. 155.

SAINTE-MARIE-DES-MORINS.

Bruxelles est remplie d'images et de pieux souvenirs en l'honneur de la sainte Vierge.

On y fête le 15 octobre la dédicace du grand hopital de Saint-Jean, faite en l'honneur de la sainte Vierge, en 1131, par le pape Innocent II.

En 1133 eut lieu la dédicace de la *cathédrale de Sainte-Marie-des-Morins*. Cette église, construite en 605 par Lothaire II, roi des Francs, restaurée magnifiquement par Milon, évêque des Morins en 1134. La dédicace se célébrait avant la destruction de cette malheureuse ville, presque entièrement anéantie par un soldat de Charles-Quint en 1553. On ne voit plus que pâturages là où existaient une ville et une église[1].

A Bruxelles on fête le 5 juin Notre-Dame-de-la-Victoire (Miechovich).

NOTRE-DAME-DE-BON-SUCCÈS OU DE-BON-SECOURS.

Cette image provient originairement de l'église de Saint-Macaire à Aberdeen, en Écosse. Lors de la tourmente révolutionnaire, elle fut cachée par Morris et placée en 1814 dans l'église de Notre-Dame-du-Finistère, où elle est encore vénérée aujourd'hui dans une chapelle latérale, construite en 1852[2].

Voici comment de Los Rios raconte le fait de sa translation d'Angleterre: Il avait été appelé par l'ingénieur de la flotte royale, qui gisait sur son lit de mort et lui dit: La statue miraculeuse était depuis plus de six cents ans sur l'autel de la cathédrale d'Aberdeen. L'hérésie triomphant, les sectaires voulurent s'en emparer pour en faire l'objet de leurs jeux sacrilèges, mais ils ne purent l'enlever jusqu'à ce que des

1. Colvenerius, III, 1259.
2. Son image se trouve dans les ouvrages de :
Barthol., De Los Rios et Alarçon, Anvers, 1641;
Id., traduction abrégée, Tournay, 1726;
Histoire de la Statue, Bruxelles, 1854;
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 117.

catholiques la prirent et la cachèrent soigneusement.

Guillaume Laing, Écossais de nation, dit que, ne pouvant autrement la sauver, ils se décidèrent à l'envoyer en Belgique à la pieuse infante, qui était alors à Dunkerque. Le vaisseau sur lequel la statue était placée se brise sur le rivage par suite d'une tempête. L'inspecteur de la flotte court à la statue, s'en empare, la porte chez lui et la place sur un autel pour qu'elle protège sa maison et sa famille. Loin de là, son vol sacrilège est cause pour lui d'une maladie mortelle, et il veut restituer son larcin. Le confesseur va trouver l'infante, qui le charge de lui apporter la statue dans un linge blanc. Celui-ci demande alors à l'infante de la donner à son couvent des Augustins à Bruxelles. L'image figurée par de Los Rios représente la statue habillée et portant l'enfant Jésus dans ses bras.



Notre-Dame-du-Bon-Succès. (D'après un dessin de M. Alb. Dillens.)

Quelques personnes doutent de l'exactitude des souvenirs qu'on vient de rapporter. Nous avons donc voulu juger la statue intrinsèquement et nous avons chargé un jeune peintre de talent, M. Alb. Dillens de Bruxelles, de nous en faire une copie. Il faut évidemment devant l'image renoncer à la grande antiquité d'Aberdeen; sa pose debout, la savante composition du groupe, l'élégante manière des plis nous font descendre au moins à la fin du XIV[e] siècle. La seconde question, celle de sa provenance écossaise, est plus difficile à résoudre; cependant la physionomie de cette statue me paraîtrait plutôt anglaise que flamande, et ne saurait aucunement infirmer l'authenticité de la légende. Quoi qu'il en soit, cette sculpture doit à bon droit être rangée parmi les meilleures de la fin du moyen âge.

NOTRE-DAME-DE-LA-PAIX.

Ce titre fut donné à la madone de l'église Saint-Nicolas, à l'occasion de la paix conclue en 1142 entre Godefroid, duc de Brabant, et Berthold, seigneur de Malines, qui avaient désolé le pays par leurs dissensions continuelles. Godefroid III le lui donna pour la première fois lorsqu'il se rendit à cette église pour remercier Dieu et sa sainte Mère de l'heureuse fin des luttes intestines dont avaient eu à souffrir ses États pendant quarante ans.

La statue de Notre-Dame-de-la-Paix était spécialement exposée à la vénération des fidèles depuis Pâques jusqu'à la Saint-Jean, et les miracles étaient alors plus fréquents qu'à aucune autre époque.

L'archiduchesse Isabelle contribua beaucoup à rehausser l'éclat de son culte.

Il existe une confrérie de Notre-Dame-de-la-Paix, dont la fête principale est au 8 septembre, jour de la nativité de la sainte Vierge. Clément XII l'enrichit d'indulgences [1].

NOTRE-DAME-DE-HAL.

De toutes les madones que possède la catholique Belgique, il n'en est pas à laquelle on ait voué un culte plus ardent qu'à la Vierge miraculeuse de l'église de Hal, depuis des temps reculés jusqu'à l'heure actuelle.

La tradition fait remonter son origine, comme

1. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p 345.

pour Notre-Dame-d'Alsenberg, à sainte Élisabeth de Hongrie. La sainte image d'environ trois pieds de haut est complétement noircie par le temps et sans doute par l'oxydation de l'argenture ancienne, et nous semble appartenir à la période de transition qui sépare le XII[e] et le XIII[e] siècle [1].

Le front de la sainte Vierge est très-relevé, le galbe de son visage très-pur; son voile, plissé au petit fer, comme dans la statue de Louvain, est resserré par un bandeau royal. Les fleurons de ce bandeau ont été malheureusement supprimés pour placer les riches couronnes que lui ont si souvent décernées des souverains.

Le siège n'a pas de dossier; c'est plutôt un *scamnum* ou tabouret. Le type des draperies se rapporte plutôt aux traditions gallo-romaines qu'aux règles byzantines. La tête est un peu forte pour le corps; le bras gauche fait un geste trop tourmenté pour relever les plis de l'ample stola. La robe est agrafée au cou par une fibule assez grosse en forme de cabochon. La sainte Vierge allaite son fils. L'Enfant a ses mains croisées sur le bas de la poitrine. Ses vêtements consistent en un simple *indusium* à manches fort amples, fermé au cou par une petite fibule. Sa figure a tout à fait le cachet byzantin, surtout pour la disposition des cheveux. La sainte Vierge porte une ceinture dont les plis sont raides sans être heurtés.

De tout temps, cette statue a été environnée d'une vénération merveilleuse. Le célèbre philologue, Juste-Lipse, écrivit l'histoire du sanctuaire où reposait la vénérable image, et suspendit une plume d'argent à l'autel de la divine avocate, qui lui avait rendu la santé.

NOTRE-DAME-DE-LAKEN.

On ne peut rien déterminer de certain sur la date de Notre-Dame-de-Laken; il est probable qu'elle est antérieure au XI[e] siècle.

1. Dom Van Caloen ne la croit pas antérieure à 1267, mais à cause de son style archaïque nous devons en faire mention.

2. *Bulletin du comité arch. du Brabant*, t. I, p. 90. — l'abbé Bruyn.

Dans une bataille favorable aux Belges, livrée sur le bord de la Senne, un homme de famille noble fut enterré à Laken, près de Bruxelles. Ses deux sœurs réalisèrent leur fortune, quittèrent la maison paternelle et vinrent habiter près du tombeau de leur frère. Pour protéger ses restes, elles firent construire une chapelle qu'elles dédièrent à la mère de Dieu, sans oser demander à la Vierge d'autres faveurs que de placer au ciel l'âme de leur frère. Mais elle accorda plus qu'on ne lui demandait, car les possédés et ceux qui étaient attaqués du feu Saint-Antoine furent guéris devant son image. Gumppenberg cite en détail plusieurs de ces miracles. Ces merveilles se multiplièrent tellement, qu'un grand concours de fidèles nécessita la construction d'un édifice plus spacieux. On commença à bâtir une grande église, et, suivant l'usage, on la tourna vers l'Orient. A trois reprises, les travaux commencés furent détruits comme par un prodige. Alors apparut la sainte Vierge elle-même, qui indiqua, au moyen d'un fil, le plan et l'orientation du nouveau temple qu'on lui élevait; il devait être tourné vers le nord.

On ignore la date précise de cet événement; il dut, toutefois, avoir lieu avant la fin du XI[e] siècle, car saint Guidon d'Anderlecht, qui mourut probablement en 1012, passa plusieurs années à Laken, ornant la Vierge de ses mains.

Au XVII[e] siècle, la Vierge de Laken fut honorée d'un culte tout spécial par les pieux archiducs Albert et Isabelle.

Aujourd'hui son culte est encore en honneur. L'église de Laken vient d'être reconstruite par le gouvernement belge sur un plan somptueux, quoique défectueux comme monument, à la mémoire de la reine des Belges, Louise-Marie d'Orléans, qui y est ensevelie [1].

1. J. Gillemans, *Novalis sanctorum*, Brab., Pars I.
Gramaye, *Antiq. Belg.*, Bruxelles, p. 9, *a*.
Corn. Van Gestel, *Hist. archiep. Mechl.*, Pars II, p. 93
Rayssius, *Hierogazophilacium*, p. 263.
Aub. Miraeus, *Fasti Belgici*, p. 729.

CHÈVREMONT
(*près Liège*).

Le culte de la Vierge de Chèvremont remonte à une haute antiquité; la tradition, rapportée par de nombreux auteurs, dit que cette Vierge est celle-là même que Nosker, évêque de Liège, retira de l'incendie de Chèvremont en 979. Ce lieu était à cette époque un château fort, occupé par le sire de Chèvremont, seigneur féroce et cruel, qui exerçait ses déprédations sur toute la contrée. Le prélat s'empara par surprise de sa forteresse et la livra aux flammes. Il enleva toutefois de l'église du château, déjà consacrée à la sainte Vierge, les objets précieux, parmi lesquels se serait trouvée aussi cette statue.

Nosker remplaça la forteresse par un nouveau sanctuaire à Marie, où il réintégra l'ancienne image, qui devint célèbre par les miracles, et l'est encore de nos jours [1].

CHIÈVRES.

Chièvres [2] possède un sanctuaire peu éloigné d'une image miraculeuse d'un monastère de Cambrai. Une image de la Vierge recevait, au commencement du XII[e] siècle, de nombreux hommages des passants; mais, cachée depuis au bord d'une fontaine, sous les feuilles et les branches d'un sureau, elle avait été complétement oubliée. Un homme la découvrit en 1130; après l'avoir nettoyée, il la porta à Ida, noble propriétaire du champ, épouse du chevalier Gilles de Chièvres. Cette dame, dévote à la sainte Vierge, lui fit bâtir un sanctuaire au lieu même où poussait le sureau [3]. On y plaça l'image vénérée, qui dès lors ne fut plus connue que sous le nom de Notre-Dame-de-la-Fontaine.

Les miracles abondèrent surtout au XIV[e] et au XV[e] siècle.

La chapelle fut reconstruite en 1315, en 1326 et en 1632. Elle était richement dotée et avait un revenu montant à 1103 livres 10 sols. Il y avait et il existe encore à Lens, dans la Flandre française, une confrérie de Notre-Dame-de-la-Fontaine, dont les membres viennent chaque année en pèlerinage à Chièvres.

Lors de l'invasion française en 1798, ce sanctuaire de Marie fut renversé et son trésor pillé. La Vierge, petite statuette de bois, fut retrouvée sous les décombres et placée dans l'église paroissiale, où elle est encore aujourd'hui l'objet d'un culte assidu.

Le sanctuaire et la statue sont du commencement du XII[e] siècle; mais les miracles n'y apparurent qu'en 1326.

Cette sculpture, dont M. l'abbé Duclos a bien voulu nous communiquer une photographie, est de la dernière barbarie : aucun pli, aucun modelé n'anime cette œuvre digne d'un enfant. La madone et le Sauveur ont sur les lèvres un sourire sans expression. La madone est couronnée; elle porte un voile qui laisse apercevoir le départ de ses cheveux; elle tient l'enfant Jésus sur son genou gauche, et une fleur de la main droite. L'Enfant porte une croix attachée à son cou et un oiseau. Le bas de la statue paraît tronqué. (Pl. CXXXV.)

On conserva dans l'église le puits qui renfermait la source, et même, au XVIII[e] siècle, l'image du puits fut brodée sur la bannière de Notre-Dame-de-la-Fontaine.

L'ancienne église se composait d'une partie centrale circulaire qui était surmontée d'une lanterne, et à laquelle se rattachaient quatre ailes, dont l'une était formée par le campanile.

M. Bert a fait en 1855 une grande lithochromie rappelant les anciens souvenirs de ce sanctuaire, et l'a embellie par un poème où sont

1. Fisenus, *Sancta Legia*, t. I, lib. VII, p. 150, ann. 979. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 979.

2. Chervia, Hannoniæ oppidum est Camberonam et Athum inter, in quo ædicula Beatæ Virgini sacra, vulgo a sambuco dicta, quam Ida cherviensis illustres Heroina, anno circiter 1130 ædificavit. (*Brabantia Mariana.*)

3. Gumppenberg, XI, 1386. — Champagnac.

retracés son histoire et ses principaux miracles[1].

CAMBRONNE.

Un monastère de l'ordre de Citeaux, ayant été bâti dans le pays de Cambronne, en Hainaut, eut pour second abbé (1148) Fastrède, qui se déroba d'abord par la fuite à son élévation. Comme il priait la sainte Vierge, il fut ravi en extase, et, dans son ravissement, il vit la Vierge-Mère portant dans ses bras son divin Fils, qu'elle lui présenta et lui remit pour le garder soigneusement. Fastrède comprit que c'était Dieu lui-même qui avait parlé par la bouche de Marie, et il accepta la mission que lui offraient ses frères[2].

CINEY.

L'église de Ciney et sa Vierge miraculeuse doivent aussi leur origine à saint Materne. Cette madone fut toujours célèbre par ses miracles.

Fisen rapporte qu'un homme enterré vif injustement fut conservé en vie pendant trois jours ; ce fait se passa en 1133. Le malheureux, pendant son supplice, avait invoqué la Vierge de Saint-Materne : au bout de trois jours, deux passants entendirent sa voix de dessous terre et en prévinrent les autorités. Celles-ci refusant de croire au témoignage de ces hommes, on vit la statue de la Vierge s'animer, déposer l'Enfant qu'elle tenait et faire un mouvement dans la direction du supplicié, comme si elle eût voulu lui porter secours elle-même. Ce spectacle émut toute l'assemblée : on courut aussitôt au malheureux, que l'on trouva sain et sauf[3].

1. Aub. Miraeus, *Fasti Belgici*, p. 728 ;
Rayssius, *Hierogazoph*, p. 152. Auct. ad Natal., Dom. Maii.
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 159.
2. P. Sausseret, p. 218.
3. Fisenus, *Sancta Legia*, Pars, II, lib. VI, p. 81 ;
Foulon, *Flores ecclesiæ Leodiensis ;*
Boll. *Acta sanct.*, t. IV, sept., p. 388.

DADIZEELE.

Dadizeele, près Menin, est de tous les environs le pèlerinage le plus fréquenté. Une révélation de la sainte Vierge elle-même à un pieux solitaire de ce canton porta un fermier opulent à construire la chapelle miraculeuse, et l'auguste Mère de Dieu voulut bien témoigner qu'elle reconnaissait l'oratoire comme béni spécialement, en l'entourant tout entier d'un fil de soie qu'y trouvèrent le prêtre et les marguilliers de la chapelle.

Dès le commencement du XII[e] siècle, on y vit accourir une foule de malades et d'infirmes, dont la foi fut récompensée par de fréquents miracles. La dévotion envers la sainte Vierge s'augmente de jour en jour[1].

DENAIN.

L'abbaye de Denain fut fondée au VIII[e] siècle, en 764, pour des chanoinesses régulières ; après la dévastation des Normands au X[e] siècle, elle fut relevée et occupée successivement par des chanoines réguliers, par des moines et enfin par des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

Elle fut rebâtie par le bienheureux Robert, parent de saint Bernard. Un jour que tous ces humbles serviteurs de Jésus-Christ étaient au réfectoire, où ils cherchaient dans des mets vils et grossiers à réparer leurs forces épuisées par les jeûnes, par les fatigues et par les austérités, tout à coup la reine du ciel parut au milieu d'eux, leur apportant elle-même, dans ses mains, des aliments d'une odeur et d'une suavité toute céleste, qu'elle leur distribua avec une bonté ravissante[2].

DIXMUDE.

A Dixmude, en Flandre, eut lieu, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la

1. De Smet, p. 60.
2. P. Sausseret, p. 214.

sainte Vierge, la dédicace d'une église qui remonte au xe siècle [1].

L'église fut fondée, en 964, par Arnulphe, seigneur de Dixmude. En 1044, elle fut soustraite à la juridiction de celle d'Eessen, et consacrée par Milon, évêque de Térouanne (*episcopus Morinonum*). Jamais elle ne posséda de Vierge miraculeuse. A l'hôtel de ville de cet endroit, on voit une petite Vierge en bois qui fut frappée à coups de hache par un iconoclaste pendant les troubles de cette ville, en 1548, et répandit du sang à la suite de ce sacrilège.

DEUX-ACREN.

Pl. CXXXV. — Nous avons gravé sur une petite échelle l'image de Deux-Acren, que M. Reusens a bien voulu nous communiquer. Elle est du xiie siècle, et présente cette particularité fort rare d'une couronne crénelée sur sa tête [2].

DINANT.

NOTRE-DAME-DE-FOY.

Notre-Dame-de-Foy a été trouvée au commencement du xviie siècle dans un chêne; on ne saurait affirmer qu'elle fût antérieure au xiiie siècle. Il y a dans le pays, et jusqu'en Amérique, plusieurs statuettes faites, les unes avec du bois de l'arbre, d'autres avec du plâtre mélangé de la sciure de cet arbre [3].

Il est probable qu'à une époque très-reculée, des paysans avaient fait une niche dans le chêne et y avaient placé une statuette de la sainte Vierge; la végétation finit par la couvrir si bien qu'on n'y voyait plus aucune marque ou apparence d'ouverture.

En 1609, le baron de Celles, propriétaire d'une métairie appelée Foy, vendit un chêne d'une grosseur remarquable. Gilles de Vaulin, qui l'avait abattu, devait en faire des planches; mais, l'ayant trouvé trop vermoulu, il le fit fendre. Il avait $2^{m},60$ de diamètre; les informations eurent lieu le 3 novembre 1618. Lorsque l'arbre fut abattu, le bûcheron trouva à peu de distance du sol, dans l'intérieur de l'arbre, une statuette de la Vierge, avec l'enfant Jésus, et trois barreaux de fer qui étaient destinés à la protéger. Cette Vierge avait dû être autrefois en grande vénération, car la vallée que l'on suit en allant de Dinant à Foy s'appelait encore la vallée des Pèlerins. Au bout de six semaines, le baron de Celles fit faire dans un autre chêne une niche pour y placer l'image. C'est dans cette nouvelle demeure que beaucoup de miracles furent signalés. La statuette en terre cuite évidée a environ un empan de hauteur ou deux dours et un doigt et demi; le tout, compris la couronne et la plinthe a 3 palmes et 3 grains. Elle porte une robe simple, plissée, le collet bordé d'une dentelle; une chevelure touffue rejetée en arrière, avec un voile descendant au-dessous de l'épaule. Le Sauveur, couvert d'une chemise fendue au-dessus des genoux, tient une pomme d'une main et pose l'autre main sur le col de sa mère.

Le baron de Celles, après plusieurs miracles obtenus devant cette image, lui fit construire une chapelle dans son château pour la rendre plus accessible aux pèlerins. Avec le temps, cette chapelle fut convertie en une belle et grande église, qui fut consacrée en 1624.

LES DUNES.

En 1128 eut lieu la fondation de l'abbaye

1. Gumppenberg, III, p. 1062.

2. Voy. *Notice sur un crucifix de l'église d'Ogy*, par Voisin (Tournay); 1868, on y trouve gravée la tête de la madone.

3. *Histoire de la decouverte et merveilles de l'image de Notre-Dame de Foy*, trouvée en un chêne près la ville de Dinant, pays de Liège.

des Dunes, en l'honneur de la sainte Vierge, par Foulques, religieux de Saint-Benoît[1].

Elle fut incorporée à l'ordre cistercien, en 1 38, par saint Bernard, qui y laissa, comme abbé, Robert de Bruges, son successeur immédiat à Clairvaux.

1. Champagnac, II, 1281.

N.-D.-DE-BONNE-ESPÉRANCE
(*Hainaut*).

L'abbaye de Bonne-Espérance, aujourd'hui petit séminaire épiscopal du diocèse de Tournai, remonte à l'origine de l'ordre de Prémontré au XIIe siècle. C'était l'époque où l'hérésie de Tanchelin ravageait les Pays-Bas et surtout Anvers. Le seigneur de la Croix avait dans cette dernière ville un fils qui s'était engagé dans cette malheureuse secte; il priait Dieu d'opérer sa conversion. Saint Norbert, le redoutable adversaire de l'hérésiarque, servit ici d'instrument à la Providence. Le fils du seigneur fut un des premiers à se laisser captiver par sa parole persuasive; il abjura l'erreur et s'attacha si fortement à saint Norbert qu'il voulut recevoir l'habit de son ordre. En reconnaissance de ce bienfait, le seigneur de la Croix fonda sur ses terres une abbaye de prémontrés. Le jeune converti et le bienheureux Odon, chargés par saint Norbert des travaux d'établissement, partirent pleins de confiance, emportant avec eux une statue de la sainte Vierge à laquelle ils donnèrent le nom de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. Cette statue est en pierre; on la vénère encore aujourd'hui dans l'église de l'ancienne abbaye; sa célébrité est restée la même qu'autrefois, et autour de son autel on voit se presser encore une grande affluence de pèlerins.

La statue fut retrouvée intacte sous les ruines après l'incendie des Gueux, au XVIe siècle; elle fut également préservée de la fureur de la révolution française, tandis qu'à cette époque toutes les autres statues de l'église furent mutilées.

La sainte Vierge opéra en ce lieu beaucoup de miracles. Notre-Dame-de-Bonne-Espérance est connue surtout par la protection qu'elle accorda à Louis XI, encore dauphin, en le préservant d'un empoisonnement; le prince lui fit élever une chapelle commémorative au lieu de l'événement, à 500 mètres de l'abbaye [1].

1. Maghe, *Chron. Eccles. Bonæ-Spei*, 1704; Brasseur, *Ecclesiæ Bonæ Spei luminaria duo*, Mont., 1640. *Præmonstratensis ordinis Bibliotheca*, t. I, lib. II; *Ord. Præmonstr. Annales*, t. I, *Bonæ-Spei*, p. 356; Brasseur, *Sancta sanctorum Hannoniæ*, Mont., 1658. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 295.

FLOREFFE.

En 1 65, on commença à bâtir à Floreffe une grande église de prémontrés dédiée à la sainte Vierge. Sa dédicace n'eut lieu qu'en 1250. Cette abbaye est célèbre dans le diocèse de Namur.

GAND.

Dès le Xe siècle, il existait à Gand un sanctuaire dédié à la sainte Trinité et à la Vierge Marie, car nous avons une charte de 981 d'après laquelle Arnolphe, comte de Hollande, donne des biens à l'église de Saint-Pierre-de-Gand... et dans laquelle est mentionnée *Ecclesia Sanctæ Trinitatis, et Dei genitricis semperque virginis Mariæ*[2]...

2. Kluit, *Historia critica*.

LANDEN.

Il existe à Landen une image de la sainte Vierge que l'on fait remonter au VIIe siècle. Elle est placée dans une simple chapelle dédiée à la mère de Dieu et très-vénérée par les habitants.

Landen est le berceau de Pépin, ancêtre de Charlemagne, qui fut, comme on sait, très-dévot à Marie et protégea son culte de tout son pouvoir[1].

Il n'y a plus là qu'un village depuis bien des siècles.

Gramaye dit que la chapelle de la sainte Vierge est pauvre et peu dotée.

NOTRE-DAME-DE-LEBBEKE.

(*Flandre orientale.*)

Jusqu'au commencement du XII[e] siècle, le beau village de Lebbeke restait sous la juridiction temporelle de Termonde; mais il résultait de l'éloignement de la paroisse des dangers et des inconvénients nombreux[2].

Ce village formait même autrefois un quartier de la ville de Termonde. En 1108, les habitants obtinrent de l'évêque de Cambrai, du diocèse duquel Lebbeke faisait partie, l'autorisation de bâtir une église dédiée à la sainte Vierge; ils n'étaient point d'accord sur l'emplacement qu'elle devait occuper. Enfin tous les sentiments s'unirent sur le choix d'un champ situé à la bifurcation de deux grandes routes, afin que la sainte Vierge Marie, à laquelle devait être dédié le monument, fût honorée non-seulement des villageois, mais aussi des passants. Ce champ appartenait à une veuve qui, le jour même de cette décision, y avait semé du lin; ne refusant point son champ, elle mit toutefois pour condition qu'elle ferait la récolte de son lin avant que l'on commençât les travaux. La nuit suivante Marie lui apparut et lui dit par trois fois de se lever et d'aller faire la récolte de son lin. Le lin, en effet, était mûr. On reconnut à ce miracle, analogue à celui d'Alsenberg[3], la volonté de la sainte Vierge, et sans plus de retard on mit la main à l'œuvre.

Cependant les matériaux vinrent à manquer; bientôt on découvrit à proximité une carrière de pierres blanches là où l'on ne s'en fût jamais douté. Le propriétaire du lieu refusa de livrer des pierres pour la construction de l'église; mais dès ce moment il lui fut impossible d'extraire de la carrière aucune pierre en état d'être utilisée, et il ne put reprendre son exploitation qu'en promettant de fournir gratuitement tous les matériaux nécessaires à l'église.

Le monument achevé, on y plaça une statue de la sainte Vierge qui devint célèbre par ses nombreux miracles. Tilmon Brédenbrechius en rapporte un grand nombre dans ses collections imprimées à Cologne en 1584.

Dès l'an 1400 fut fondée à Lebbeke une confrérie sous le nom de *Notre-Dame-Consolatrice-des-Affligés*. Elle peut être regardée comme une des plus anciennes du pays.

En 1851, la confrérie et le pèlerinage de Lebbeke reçurent une nouvelle impulsion[1].

LIÈGE.

Liège doit toute son importance à saint Hubert, son premier évêque, qui y transporta, en 708, le siège épiscopal de Maestricht[2]. Saint Trudon, très-vénéré des Liégeois, fut instruit dans la foi et les lettres par saint Remacle, évêque de Tongres (mort en 675). Suivant les préceptes de son maître, il eut un culte tout particulier pour la mère de Dieu, à qui il fit élever plusieurs chapelles dont quelques-unes n'exis-

1. Gumppenberg, XII, 345.
2. De Smet, p. 134.
3. Le même miracle eut lieu pour Alsenberg.

1. Lindanus, *Teneramunda*, lib. III, c. 1, p. 67 (apud Gramaye, *Antiq. Belg.*).
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 32.
2. Voici un extrait de la *Brabantia Mariana* qui nou montre combien le culte de Marie est ancien dans ce pays: Robertus, comes Harbaniæ, an. 745 dictum locum cum Ecclesia quam idem in honorem Beatæ Virginis extruxerat, obtulit ex eodem chronico constat jam ab. an. D. 745. D. Virginem eximiè cultam fuisse.

tent plus. Il en avait construit une de ses propres mains. Une femme, à qui le culte de la Vierge déplaisait, osa la renverser et fut punie d'une cécité complète. Saint Trudon la guérit. L'image que l'on vénère porte le nom de saint Trudon[1].

On voit encore une vierge miraculeuse dans le vestibule de l'église Saint-Lambert. Le premier miracle eut lieu en 1370 dans l'atrium de l'église Saint-Paul. La sainte Vierge commença, en 1467, à opérer des miracles en si grand nombre que le peuple en fut terrifié; mais les madones auxquelles ils se rattachaient ne semblent pas anciennes.

NOTRE-DAME-DE-L'ABBAYE DE SAINT-LAURENT.

L'abbaye bénédictine de Saint-Laurent, à Liège, possédait une antique statue de la madone qui, au dire de Fisen (1696), était encore en grande vénération à son époque, et honorée par les moines d'un culte spécial.

Voici le fait célèbre auquel elle dut sa célébrité. Le jeune Rupert, connu plus tard sous le nom de Rupert de Deutz, avait été reçu au monastère par l'abbé Bérenger, pour y être initié aux lettres. Cependant son intelligence peu développée entravait son ardent désir de science; malgré les maîtres habiles qui le dirigeaient, Rupert ne faisait aucun progrès. Il eut recours à Marie, sa mère, et, se jetant aux pieds d'une image, il implora son assistance; lorsqu'il se releva, Rupert était transformé; Marie avait fait de lui cet homme éminent qui ne tarda pas à devenir une des gloires du XII[e] siècle.

Cette statue, dit Rayssius, est de pierre et de forme très-antique. Aujourd'hui, monastère et église ont vu passer sur eux la tempête de la Révolution[2].

Chaque année, les élèves des jésuites se rendaient au monastère pour présenter leurs hommages à la sainte Vierge devant la statue.

1. Gumppenberg, XII, 701. — Champagnac.
2. Fisenus, *Sancta Legia*, Pars I, lib. IX, n° 11. Rayssius, *Hierogazophilacium*, p. 275.

Valdor a fait une gravure où il y a peut-être une réminiscence de cette image; mais nous ignorons si elle existe encore.

SAINT-JEAN-L'ÉVANGELISTE.

M. l'abbé Delvigne nous signale à Liège une magnifique statue, dans l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, dont on trouve la description suivante dans le catalogue des objets d'art religieux que nous avons vus exposés à Malines en 1864[1]:

« 140. — Statue en chêne de la sainte Vierge assise *sedes sapientiæ*, tenant l'enfant Jésus sur le genou gauche, et écrasant le dragon sous ses pieds. L'Enfant tient à la main gauche un globe, autrefois surmonté d'une croix; ce qu'il tenait à la main droite, qui est levée, est perdu. Le tout est polychromé et doré; la base de la statue est recouverte de parchemin; quelques parties ornées de cabochons ont de la toile qui les sertit; la peinture est appliquée sur un encollage blanc à plusieurs couches. Les yeux des figures sont en verre bleu; le piédestal, le trône, l'encolure de la tunique de l'Enfant, la ceinture et la couronne fleuronnée de la sainte Vierge sont ornés de cabochons. Les fleurons de la couronne de la sainte Vierge ont été coupés, et le fermoir de sa robe a disparu. — XIII[e] siècle. Hauteur : $1^m,38$. »

NOTRE-DAME-DE-LEFFE
(*province de Namur*).

Saint Materne, comme nous l'avons dit, fonda l'église de Leffe en l'honneur de la sainte Vierge, et y plaça une statue de la mère de Dieu, faite de ses propres mains.

Le culte de la sainte Vierge et la dévotion à sa statue se prolongèrent à Leffe à travers les siècles, entretenus sans cesse par de nombreux miracles.

1. Weale, *Catalogue des objets d'art exposés à Malines*, 1864, in-8°, 200 pages.

Les *Délices du pays de Liège* font encore mention de cet antique sanctuaire en 1740[1].

LEUZE (*Hainaut*).

(Pl. CXXXV.) — La plus ancienne image de la sainte Vierge que nous peut fournir la Belgique est certainement celle qu'on a retrouvée, il y a quelques années, dans la châsse de saint Bodilon, sur une petite croix pastorale. La sainte Vierge, qui nous y apparaît en orante, date du VIe siècle. Elle a été gravée dans les *Éléments d'archéologie* de M. Reusens, d'après lequel nous l'avons reproduite sur nos planches.

LIERRE.

Lier ou *Lierre*, jolie petite ville à 14 kilomètres d'Anvers, possède une très-vieille église de la sainte Vierge[2].

Si la plus ancienne des deux statues de la sainte Vierge vénérées à Lierre, dans la chapelle de l'Ermitage, remonte aux premiers temps de la construction de cet édifice, on peut l'attribuer au VIIIe siècle. Saint Gommare, en effet, fit élever cette chapelle en l'honneur de la sainte Vierge et du prince des apôtres, et ce saint vivait dans la première moitié du VIIIe siècle.

A l'occasion de la construction de ce sanctuaire, la tradition rapporte le fait suivant. Un des ouvriers, ayant besoin de bois, s'en alla, à l'insu du saint, couper le chêne d'un villageois; celui-ci ne put contenir son indignation, mais Gommare se hâta de rassembler dans son ceinturon les fragments de l'arbre déraciné, qui reprirent aussitôt la sève et la vie.

Gramaye ne fait aucune mention de cette antique et vénérable image, bien qu'il entre dans

1. Fisenus, *Sancta Legia*, Pars I, lib. I, XLII, Haumery, *Délices du pays de Liège*, t. II, p. 230.
2. Gumppenberg, XII, 555.

de minutieux détails sur saint Gommare, la chapelle, la ville de Lierre, etc. Il ne parle que de la plus récente des deux statues, petite Vierge faite, en 1605, du bois du chêne auquel avait été suspendue pendant des siècles la Vierge de Montaigu.

Le sanctuaire de Lierre est encore aujourd'hui célèbre par les miracles qui s'y opèrent, et les deux Vierges y sont l'objet d'un culte simultané.

Au sujet de celle qui nous occupe, de Reume dit : « Il est facile de voir, à l'imperfection du travail, qu'il remonte à la première enfance de l'art. » Comme beaucoup de statues de la Vierge, Notre-Dame-de-Grâce, à Lierre, est de couleur noire[1].

LOUVAIN.

ÉGLISE SAINT-PIERRE.

La madone de Louvain, dite *Sedes sapientiæ*, ne date que de 1449; mais elle présente le caractère d'un archaïsme incontestable, et tel qu'on ne peut douter que nous ne soyons ici devant la copie fidèle d'un très-ancien monument. Les pieds, les mains, le visage et les souliers de la sainte Vierge sont ornés de pierreries. Le manteau collant, à plis pressés et symétriques, est orné d'une bordure de cabochons alternativement accouplés ou isolés, et plus modernes que ceux des colliers. La *stola* ou longue robe matronale que porte la madone semble imiter la laine la plus fine par ses petits plis multipliés. Les lés sont indiqués par une légère broderie qui cache le travail à l'aiguille.

Le visage de la sainte Vierge est tout à fait byzantin. L'enfant Jésus est moins bien; il tient un oiseau de la main gauche et bénit de la droite; sa figure, un peu empâtée, manque d'expression.

1. Gramaye, *Antiq. Belg.*, Autverpia, lib. IV, cap. VIII, Lyra p. 32.
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 390.

Les colliers qui couvrent la poitrine de la statue paraissent du XV[e] siècle[1].

Le siège, sauf quelques parties où l'habille-



Madone de l'église Saint-Pierre, à Louvain.

ment de la madone a entraîné sa mutilation, est aussi ancien que la statue.

Cette statue rappelle assez fidèlement celles de Tours, de Nantilly, etc.

MALINES.

NOTRE-DAME D'HANSWYCK.

La commune d'Hanswyck, près de Malines, n'était anciennement qu'un hameau dépendant de la commune de Muysen. Il y avait alors à Hanswyck une chapelle située non loin de la Dyle. Dès une époque fort reculée, une madone y fut en grande vénération; mais le moment précis de son arrivée en ce lieu n'est pas connu. De Reume parle de l'année 988, date citée autrefois par les religieux d'Hanswyck. Dès 1270, plusieurs auteurs affirmaient que la réputation extraordinaire de cette sainte image remontait à plus de trois siècles.

1. *Bulletin du Comité archéologique*, t. I, 1870, p. 83.

Voici le récit de la manière dont Hanswyck entra en possession de sa madone; il est généralement reçu, malgré l'incertitude de la date. Une barque chargée de diverses marchandises à destination de Malines, descendant la Dyle, fut tout à coup arrêtée par une force invisible, derrière l'église d'Hanswyck. Les bateliers, épouvantés par ce fait, se souvinrent qu'ils portaient à bord une statue de la sainte Vierge, et crurent voir dans ce fait extraordinaire la volonté de la mère de Dieu d'être vénérée en ce lieu. Ils déposèrent donc leur image dans le sanctuaire, à la grande joie des habitants. Aussitôt la barque se remit en marche.

En 1288, la chapelle d'Hanswyck fut détachée de l'église de Muysen, et érigée en paroisse. A cette époque vinrent s'établir en ce lieu, pour la desservir, des religieux augustins nommés Dalscholiers.

Ils bâtirent aussitôt un couvent et une vaste église près de la chapelle qui possédait l'image, et à partir de cette époque la dévotion à Notre-Dame d'Hanswyck prit des proportions extraordinaires; l'histoire rapporte qu'au XIV[e] siècle, les pèlerins venaient en si grand nombre à Hanswyck, que parfois trois à quatre cents d'entre eux étaient forcés, faute de logement, de coucher sans abri. Aussi plusieurs papes, et notamment Boniface VIII et Eugène III, dotèrent l'église et le couvent de grands privilèges.

Au temps des troubles déplorables du XVI[e] siècle, l'église et le couvent d'Hanswyck furent pillés et saccagés par les Gueux. Bien des années après, les religieux reconstruisirent un modeste édifice, qui fut consacré en 1647. Enfin en 1663 une reconstruction grandiose fut commencée, mais elle ne fut terminée qu'en 1787. C'est là l'édifice actuel qui jouit, grâce au prestige du saint dépôt qu'elle renferme, d'une renommée universelle.

La dévotion à Notre-Dame d'Hanswyck est encore aujourd'hui des plus florissantes[1].

1. Gramaye, *Antiq. Belg.*, Mechlinia, p. 17.
Corn. Van Gestel, *Hist. archiep. Mechl.*, Pars I, p. 71.

M. le curé d'Hanswyck, qui a bien voulu nous communiquer l'image de la madone, nous transmet les renseignements suivants sur son histoire : « Il est certain, d'après les vieux manuscrits du chapitre métropolitain de Malines, que *300 ans avant cette époque* (avant l'an 1288) *l'image miraculeuse de Notre-Dame d'Hanswyck* était déjà visitée par un grand concours de fidèles. » C'est donc avec raison qu'on assigne l'année 988 comme le commencement de notre pèlerinage.

« Vous verrez aussi dans la notice que le savant Thomas Cantinpré, évêque suffragant de Cambrai, écrivait déjà avant 1269 que *Marie avait fait dans le sanctuaire d'Hanswyck beaucoup de miracles*, racontant comment une fille fut délivrée de l'esprit malin, *in oratorio gloriosæ Virginis in Hanswyck;* il ajoute : *frequenter ibidem Maria virtutum operatrix miracula plurima demonstravit.*

« Enfin, dans un vieux manuscrit du couvent d'Hanswyck, daté de 1355, il est fait mention du « concours d'innombrables fidèles à Notre-Dame d'Hanswyck, très-célèbre par les miracles et l'ancienneté ».

« Ce manuscrit, comme le témoignage de Thomas Cantinpré, ne prouve pas *matériellement* que l'origine de notre pèlerinage remonte à l'an 988, cependant il est évident que l'un et l'autre le supposent déjà ancien.

« Mais avons-nous encore l'image primitive de Notre-Dame d'Hanswyck? Cette question a préoccupé il y a quelque temps nos archéologues de Malines. A la suite d'une discussion à la section littéraire de notre Cercle catholique sur les statues des églises de cette ville, plusieurs membres me prièrent de leur laisser examiner notre image miraculeuse dépouillée de ses vêtements. Par suite de cet examen, ils ont été d'avis que les formes actuelles de cette image ne peuvent être reculées à l'époque de l'origine de notre pèlerinage (988) ; que, d'une autre part, la statue dans son état actuel est de deux sortes de bois (du chêne et du noyer) et semble être une agrégation de diverses pièces rapportées. Par ces motifs, ces messieurs pensent que la statue primitive a été brisée et endommagée, que les parties brisées ont été rejointes et qu'à cette occasion les formes furent adaptées au goût de l'époque où ces modifications ont eu lieu. La nouvelle couronne qui a servi en juillet dernier (1876) à son couronnement solennel est le produit de dons volontaires ; elle a été faite à Gand par M. Bourdon, d'après le dessin de M. le baron Béthune ; elle est tout en or et ornée d'une masse de diamants et de pierres précieuses ; on en a fait le plus grand éloge. »

(Pl. CXXXV.) Une pieuse personne qui a prié devant cette statue nous dit que la figure est si belle, qu'elle est restée gravée dans sa mémoire.

NOTRE-DAME-DES-MIRACLES.

On vénère à Malines une Vierge byzantine sous le nom de Notre-Dame-des-Miracles. Elle est peinte sur toile collée sur panneau et découpée au contour de l'image ; les bords de la toile sont enfoncés dans le bois. Le fond, primitivement bleu, vient d'être doré tout récemment. On ne connaît pas l'origine de cette Vierge, nommée aussi vulgairement la *Vierge noire* (Pl. CXXXV).

NOTRE-DAME-DES-REMÈDES.

Le 28 janvier 1198, sous le pontificat d'Innocent III, fut instituée à Malines une confrérie pour le rachat des captifs des mains des Sarrasins ; elle fut placée sous l'invocation de la sainte Vierge avec le titre de *Notre-Dame-des-Remèdes*. Quarante-huit papes jusqu'à Innocent XI, et plus tard Paul V et Clément X, confirmèrent cette institution.

Le siége de la confrérie était dans la chapelle

et 110. Wichmans, *Brabantia Mariana*. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 366.

Voir à Bruges la bibliothèque de l'ancienne abbaye des Dunes, augmentée de celle de Mgr Malou, qui a écrit sur la sainte Vierge.

Album du jubilé de 1875, célébré en l'honneur de Notre-Dame d'Hanswyck, 20 pl. in-4°, Malines, 1863.

de Notre-Dame-de-Misère, devant laquelle venaient prier les membres de l'association pour obtenir la délivrance des captifs. Ces prières et les aumônes des pieux fidèles facilitèrent le rachat d'un grand nombre de captifs. Ces heureux résultats rendirent la chapelle célèbre, et l'image de Notre-Dame-de-Misère, considérée dès lors par les fidèles comme miraculeuse, vit accourir à ses pieds de nombreux pèlerins.

La statue de « Notre-Dame-des-Remèdes » est de bois sculpté ; à ses pieds l'on voit deux esclaves à genoux, ayant de grosses chaînes autour du cou[1].

MESSINES.

.... distante à 2 lieues d'Ypres et autant d'Armentières à 2 lieues et demie de Menin et autant de Bailleul

On ignore l'origine de l'image miraculeuse de Marie que l'on vénère dans la ville de *Messines ;* mais il n'y a pas de doute que déjà au commencement du XI[e] siècle les pèlerins étrangers y affluaient. Des miracles éclatants qui eurent lieu en 1057 engagèrent la princesse Alix, épouse du comte Baudouin de Lille, à fonder en l'honneur de la sainte Vierge une magnifique abbaye, où elle se retira après la mort de Baudouin. Robert le Frison confirma les donations de sa pieuse mère en y ajoutant de ses propres domaines, et dans ses lettres patentes de 1080 il motive ses libéralités par le grand nombre de miracles qui s'opèrent dans ce sanctuaire. Cette abbaye est aujourd'hui une maison royale d'orphelines pour les filles des militaires sans fortune[2].

On voit une gravure de la madone dans le livre de Barnabé d'Armentière (Lille, 1676); la statue habillée tient l'enfant Jésus en avant, ce qui serait un signe d'ancienneté.

Nostre Dame de Messines, ou l'antiquité déclarée, de l'image, abbaye, pelerinage de Nostre Dame de Messines. Par F. Barnabé d'Armentière religieux Capucin - Lille. 1676

Nous nous sommes informé du sort qui avait été réservé à la statue pendant les troubles révolutionnaires, et voici les renseignements que nous avons pu recueillir, grâce au bienveillant intermédiaire de M. l'abbé Delvigne : « J'ai ouï dire, il y a une cinquantaine d'années, par une personne qui était ici lors de la révolution de 93, que les Français avaient enlevé la statue de Notre-Dame de Messines et l'avaient conduite à Bailleul (France), mais aucun écrit n'en fait mention. M. de Beauval, d'heureuse mémoire, en a fait sculpter une autre, qui est aussi vénérée par tout le monde que la véritable. »

NICELLA.

Le monastère des moines de Citeaux à Nicella possédait dès les temps anciens une image miraculeuse de la sainte Vierge. Innocent III, pour subvenir aux frais d'une croisade, avait ordonné au monastère de lui donner le quarantième de sa fortune mobilière. Les moines, s'appuyant sur des privilèges accordés auparavant par des papes, s'y refusèrent. Innocent allait les frapper, mais son bras fut arrêté par la sainte Vierge, qu'ils avaient invoquée[1].

NIVELLES.

NOTRE-DAME D'ITTRE.

Pour trouver l'origine de l'image miraculeuse que l'on vénère à Ittre, près de Nivelles, il faut remonter jusqu'à la première croisade et même au delà. Car, déjà à une époque antérieure, la Vierge qu'on y vénère aujourd'hui dans l'église Saint-Remy était attachée à un tilleul devant le château d'Isaac, nommé depuis le Bois-Seigneur-Isaac; elle était dès lors l'objet de la vénération de la famille seigneuriale et des pieux habitants de la contrée qui s'étend entre Hal et Nivelles.

En 1096 le maître de Bois-Seigneur-Isaac prit part à la première croisade et se rangea avec son fils Arthur et une foule d'autres seigneurs belges sous la bannière de Godefroy de Bouillon. Pen-

1. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique,* p. 165.

2. De Smet, *Nouveau Mois de Marie,* p. 270. — Voy. *Histoire de l'image miraculeuse de N.-D. de Messines.* Mons, J.-B. Varret. (1772) ce petit volume n'a aucun rapport avec la Madone vénérée à Messine (en Flandre) qui était une statue. Il y est question d'un tableau vénéré dans l'église de S. Nicolas en Bertemont faubourg de Mons. Ce tableau qui passait pour avoir été rapporté de Messine (en Sicile) par un pelerin est reproduit en tête du livre, mais d'une façon trop grossière pour faire aucune conjecture sur son exécution, toutefois comme on dit qu'il représente la S. V. assise dans un fauteuil tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux et une religieuse de l'ordre de S. Basile prosternée à ses pieds, il est permis de supposer que c'était un tableau Grec — mais de quelle époque ?

1. Gumppenberg, XII, 254.

dant le siège de Jérusalem, il eut le malheur avec son fils d'être pris par les infidèles. Livrés à des rigueurs excessives, abandonnés de tout secours humain, les nobles captifs se rappelèrent la sainte image du Tilleul ; ils s'adressèrent avec une entière confiance à la mère de miséricorde et firent vœu, s'ils avaient le bonheur de revoir leur patrie, de bâtir une chapelle pour y placer l'image.

Une prière faite avec tant de ferveur fut exaucée. La mère de Dieu daigna apparaître la nuit suivante aux malheureux prisonniers et les assurer d'une prochaine délivrance.

Humainement parlant, la chose paraissait impossible. Les prisonniers étaient bien gardés, et les dispositions qui animaient alors les chrétiens et les Sarrasins, les uns contre les autres, ne laissaient prévoir ni traité de paix, ni échange de prisonniers, ni payement de rançon. Mais Marie délivra ses prisonniers, comme l'ange de saint Pierre ; dès qu'elle eut cessé de parler, ses protégés, tirés de leur sommeil, virent leurs chaînes brisées et trouvèrent les portes de la prison ouvertes. Ils se levèrent, sortirent sans qu'aucune sentinelle y mît obstacle, et se dirigèrent, sans être inquiétés, vers la côte et le lieu d'embarquement en bénissant Dieu et sa sainte mère.

Ainsi délivrés, les deux seigneurs belges rentrèrent dans leur patrie et dans leur domaine de Bois-Seigneur-Isaac. Leur retour, accompagné de circonstances merveilleuses qu'ils ne se lassaient pas de publier, excita dans tout le pays un saint enthousiasme. Ils se mirent sans retard à s'acquitter de leur vœu et à bâtir la chapelle. On y transporta solennellement la sainte image aux acclamations d'un peuple immense, accouru de toutes parts. Les protégés de Marie ne se contentèrent pas du monument matériel, ils chargèrent aussi des prêtres séculiers d'y célébrer trois messes par semaine.

Durant deux siècles, la chapelle de Bois-Seigneur-Isaac demeura en possession de l'image miraculeuse, toujours visitée avec dévotion, toujours propice aux malheureux[1].

1. *Guirlande de Marie*, décembre 1875.

SCHAFFEN.

A un demi-mille de la ville de Diest, une bourgade appelée *Schaffen* renfermait dans son église paroissiale une chapelle dédiée à la sainte Vierge[1], où se trouvait une statue d'albâtre célèbre par de nombreux miracles. La statue fut, dit-on, placée par une duchesse de Lorraine, qui venait y prier tous les samedis. Les habitants, n'ayant pas de fontaine, firent un vœu à la Vierge, qui leur en accorda une dont l'eau est très-douce. Conformément au vœu de leurs pères, les paroissiens de Schaffen payent chaque année un tribut au curé pour perpétuer le souvenir du prodige. La reine Blanche, mère de saint Louis, visitait souvent ce lieu célèbre depuis l'année 745[2].

STAVELOT.

On conserve dans la bibliothèque de Bruxelles n° 9478 un évangéliaire que M. Reusens attribue au second tiers du IXe siècle, et qui est d'origine belge. Nous lui devons communication de ce document; ~~que~~ nous reproduisons (Pl. CXXXV). une peinture de ce ms. représentant la S. V. assise tenant l'Enfant Jésus.

Il serait bon de savoir si cette image est isolée, ou si elle fait partie d'un sujet.

TONGERLOO.

Tongerloo, village de Belgique à trois lieues d'Arschot, a été fondé en 1129 par Hugues, général des prémontrés, successeur immédiat de saint Norbert. On y bâtit en même temps une église à la Vierge et un couvent. Les révérends Pères mirent leurs soins à propager le culte de l'image qui, depuis les temps les plus reculés, attirait un grand concours de fidèles. D'anciens manuscrits rapportent que dès l'année 1150 de nombreux miracles avaient déjà été opérés par l'intercession de la mère de Dieu. En cette même

1. Elle est inconnue aujourd'hui.
2. Gumppenberg, XI, 1381.

année, Arnolphe de Brabant donna ses biens au sanctuaire. Le pape Martin V prit sous sa protection ce sanctuaire favorisé par d'autres papes et par les ducs de Brabant.

On a dit, mais sans pouvoir l'affirmer, que ce bourg occupe la place où se trouvait autrefois la très-ancienne et très-fameuse métropole de Tongres[1].

1. Gumppenberg, XII, 476. — *Brabantia mariana.*

TONGRES (*Hainaut*).

SAINT-MARTIN.

La vénération d'une célèbre statue de la sainte Vierge en ce lieu doit son origine à un miracle que rapporte Rosweyde, et dont il dit avoir puisé le récit aux archives locales. La veille de la Purification, 1081, vers onze heures de la nuit, une statue de la sainte Vierge fut apportée par les anges à Tongres, village du Hainaut, dans le diocèse de Cambrai. Elle fut déposée dans la cour du château d'Hector de Tongres, seigneur du lieu, que sa grande vertu, non moins que sa parenté avec les comtes de Flandre, de Saint-Paul et de Namur, rendait recommandable. Il était veuf, âgé de quarante-deux ans et atteint depuis trois ans d'une cécité complète. Hector fut prévenu du fait prodigieux; se levant aussitôt de son lit, il se fit conduire à l'endroit indiqué, où déjà tous les habitants du lieu se trouvaient rassemblés; étant aveugle, il ne put par lui-même se convaincre de la présence d'une lumière éclatante qui se répandait de la statue sur tous les lieux environnants, mais il entendit parfaitement, avec tous les assistants, une mélodie céleste qui se prolongea pendant l'espace d'une demi-heure.

Lorsque ces signes extraordinaires eurent cessé de se manifester, Hector fit porter avec grand respect l'image miraculeuse dans l'intérieur de sa demeure. Le lendemain matin elle fut transférée processionnellement dans l'église paroissiale de Saint-Martin et placée sur le maître-autel; mais la nuit suivante les anges la reportèrent dans la cour du château. Hector, une seconde fois, la fit replacer dans l'église, mais le prodige se renouvela dès le lendemain, et notre pieux châtelain, craignant de s'opposer à la volonté divine, jugea prudent d'informer l'évêque de Cambrai et d'agir selon sa décision.

Celui-ci, après avoir assemblé un synode pour examiner mûrement la question, se rendit lui-même à Tongres le 17 février suivant, célébra les saints mystères à l'endroit du miracle et y adressa un discours au peuple. Puis, à la demande du comte, il consacra au Seigneur ce lieu qu'il s'était choisi lui-même, avec les biens qui y étaient attachés; il s'y forma ainsi un sanctuaire célèbre de la sainte Mère de Dieu. Dans la suite des temps, de nombreux miracles s'y produisirent; et un des premiers fut le rétablissement de la vue du comte Hector en 1090.

La madone de Tongres, après avoir échappé à bien des dangers à diverses époques de troubles, fut chaque fois rétablie dans ses anciennes prérogatives : aujourd'hui encore son culte subsiste et est très-florissant[1].

1. Rosweyde, *Kerck. Hist. van Nederland*, p. 108.
Aub. Miræus, *Fasti Belgici*, p. 728.
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 405.

TONGRES (*Limbourg*).

Comme nous l'avons dit dans la notice consacrée aux fondations de Saint-Materne, l'église Notre-Dame de Tongres paraît avoir été la première de celles qu'on éleva en Belgique, et en outre la première église consacrée à la sainte Vierge de ce côté des Alpes. L'auteur du *Chronicon magnum Belgici* rapporte cette tradition : « Ista dicitur prima ecclesia in honorem beatæ Mariæ consecrata ex ista parte Alpium... Fertur quod omnes ecclesias quas beatus Maternus in illa diocœsi beatæ Mariæ consecravit, quamvis post aliter ab aliis denominatæ sint. »

Voici un souvenir du XII[e] siècle que nous trouvons dans les chroniques de Pertz (X, 360) : « Interim comes per silvam proximè stantem cum paucis suorum evadens, Tungros inopinatus invadit; et, incenso oppido, monasterium beatæ Mariæ gravi incendio absumit. »

Saint Materne ne paraît point avoir apporté à Tongres, comme il le fit à Valcourt, Leffe et Ciney, de statue de la sainte Vierge. Celle qui y est honorée actuellement remonte cependant à une haute antiquité et peut être attribuée au XII[e] siècle; elle est célèbre par les miracles qui s'opèrent par sa vénération.

M. Eugène Gens, dans *la Belgique monumentale*, en donne la description suivante :

« C'est une statue de bois de noyer, de grandeur naturelle, vêtue toute l'année comme la plupart des vierges du pays, d'une robe disgracieuse qui dissimule complètement sa forme. Ayant un jour obtenu l'insigne faveur de pouvoir la contempler un instant dépouillée de tous ses ornements, nous découvrîmes à notre grande surprise une admirable figure, chef-d'œuvre de la statuaire du moyen âge. L'artiste pieux l'a vêtue d'une robe peinte en bleu avec des arabesques dorées et d'un manteau d'or doublé d'azur. Au lieu d'un sceptre il lui a mis en main une grappe de raisins qu'elle présente à l'enfant Jésus en souriant avec mélancolie, à la manière des madones italiennes. Au lieu de couronne, sa tête n'est ornée que d'une longue chevelure blonde relevée sur les tempes, et dont les flots soyeux et ondoyants descendent jusqu'au milieu du dos; une épée de chevalier suspendue à sa ceinture achève de la distinguer de toutes les autres statues de la Vierge que nous connaissions. »

Le dessin que nous avons gravé pl. CXXXV nous a été communiqué par M. le doyen, qui l'a déclaré conforme à l'original[1].

Guiciardin nous apprend que l'église possédait des reliques de Marie : « *Tongre* a semblablement une belle et ancienne église dédiée à la vierge Marie, en laquelle se montrent plusieurs belles reliques de ladicte vierge. »

A une lieue de Tongres environ est situé un petit village appelé Genoels-Eldern, dans l'église duquel se trouvaient deux plaques d'ivoire qui servent à orner le gradin de l'autel de la chapelle méridionale. Elles paraissent dater du X[e] ou au plus tard du XI[e] siècle; l'une représente l'Annonciation et la Visitation, l'autre, le Christ soutenu par deux anges et foulant aux pieds l'aspic, le basilic, le lion et le dragon. M. Reinatz, doyen de Tongres, en a fait l'acquisition pour le trésor déjà si riche de son église. Nous l'avons dessiné au musée des objets sacrés à Malines en 1864.

Voici la description qu'en donne le savant archéologue anglais M. Weale, dans son *Catalogue des objets d'art religieux, exposés à Malines à l'hôtel Liedekerke en septembre 1864*[1] :

N° 38. — Diptyque en ivoire, le fond à jour. Deux sujets y sont représentés : 1° *En haut l'Annonciation*. La sainte Vierge, assise sur un siége muni d'un long coussin et vêtue d'un *orarium*, tient un fuseau et une quenouille de la main gauche. A droite, l'archange qui porte un sceptre dans la main gauche; à gauche, un troisième personnage s'éloigne en retirant une draperie tendue à l'entrée de l'édicule, où la scène se passe et dont les colonnes sont reliées entre elles par des arcs en plein cintre; en haut, la légende : + VBI GABRIHEL VENIT AD MARIAM. (Pl. CXXXV.) — 2° *En bas la Visitation*. Au milieu, la sainte Vierge et sainte Élisabeth s'embrassent, l'édicule est à nombreuses arcades cintrées, garnies de draperies roulées autour des

1. A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 309.
Sur la statue de Notre-Dame de Tongres, nommée *prima cis Alpes*, on peut consulter une notice sur *l'Église de Notre-Dame à Tongres*, par M. Thys, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, t. XXII, — 2[e] série, t. II, Anvers, Buschmann, 1866, p. 341. Ce travail a été tiré à part.
Pascal, *Institution de l'Art chrétien*, chap. VII.
On trouve cette statue mentionnée déjà en 1225, Wolters, *Codex diplomaticus Lossensis*, n° 188, p. 103.

1. Bruxelles, Lelong, 1864, in-8°.

colonnes. A droite, on voit Zacharie revêtu d'un manteau agrafé sur la poitrine; à gauche, saint Joseph. Au-dessus, la légende : + VBI MARIA SALUTAVIT ELISABETH. La bordure est ornée d'entrelacs.

Les yeux de toutes les figures sont en verre bleu, les nimbes sont légèrement concaves; les vêtements de la sainte Vierge, de l'archange et de sainte Élisabeth sont ornés de laticlaves. La sculpture a un caractère tout à fait carlovingien, tandis que les bordures rappellent, par leur dessin, le système d'ornementation usité chez les Anglo-Saxons au VIIIe ou au commencement du IXe siècle. Chaque feuillet a $0^m,30$ sur $0^m,18$.

Le riche trésor de Tongres possède aussi un reliquaire de la sainte croix en forme de triptyque du Xe siècle. A l'intérieur on y remarque une Vierge placée vis-à-vis de saint Jean[1].

TOURNAI.

Saint Piat, un des plus zélés coopérateurs de saint Denis, prêcha Jésus-Christ à *Tournai* et dans les environs et il convertit plus de trente mille païens par ses vertus et ses miracles. Après avoir élevé à Tournai une église à la Mere de Dieu vers la fin du IIIe siècle, il reçut à Séclin la couronne du martyre[2].

NOTRE-DAME-DES-INFIRMES.

Notre-Dame-des-Infirmes à *Tournai* est une statue dont la célébrité remonte à l'année 1092. Il se déclara alors dans la ville une maladie dite de saint Igne (petite vérole), à laquelle les médecins ne pouvaient rien. Quelques malades heureusement inspirés se réfugièrent dans la cathédrale dédiée à la Mère de Dieu et y trouvèrent la guérison. A cette nouvelle, la foule y courut, et le temple ne suffisant plus à la recevoir, on exposa dehors devant la statue de la Vierge les plus dangereusement atteints et beaucoup, comme ceux qui étaient entrés, recouvraient la santé. L'image a été détruite par les iconoclastes[1].

L'image actuelle n'est que de 1587.

En 1213, suivant Ægidius Novicius, abbé de Saint-Martin à Tournai, on dédia une église à la sainte Vierge[2].

1. Reinartz, *Notice*, 1852.

Dufau : *Catalogue des reliques de Tongres dans la Belgique chrétienne*, I, 266. — *Les Bolland.*

2. De Smet, p. 9.

WALCIODORI.

En 944, une église en l'honneur de sainte Marie toujours Vierge fut fondée par le comte Eilbert et saint Forannan, premier abbé à *Walciodori*, sur la Meuse, dans le diocèse de Namur. En 946, la forteresse se transforma en monastère bénédictin, suivant des lettres patentes datées de Reims et signées par Othon 1er empereur[3].

WALCOURT.

La sainte Vierge est à Walcourt l'objet d'un culte des plus antiques. L'église et la statue miraculeuse y doivent leur origine à saint Materne, qui évangélisa ces contrées au IIIe et au IVe siècle.

Les miracles s'y perpétuent d'âge en âge et le concours des fidèles y est encore aujourd'hui de 20,000 par année. Cette image miraculeuse donna naissance à l'abbaye du *Jardinet* de l'ordre de Citeaux, non loin de Walcourt. Voici en quelles circonstances : en 1304, un incendie ayant réduit en cendres l'église de Walcourt, on vit une colombe blanche saisir du bec la sainte image et la transporter dans une petite chapelle située dans un jardin du voisinage; après le sinistre on ne put la reprendre, car

1. Gumppenberg, XI, 1368, Champagnac, de Smet.
2. Colvenerius, III, 956.
3. *Id.*, III, 1205.

S.V. reliquaire en argent au Trésor de Walcourt assise, Enf. Jésus sur son genou gauche XIIIe S. de Rodez cité p. 365 ci dessus – p. 18.

elle y demeurait fixée par une attraction miraculeuse. La Vierge demeura en ce lieu jusqu'en 1361; alors Thierry, comte de Rochefort, fit vœu d'y construire une abbaye, si l'on parvenait à replacer la statue dans l'église de Walcourt. Aussitôt la statue se laissa replacer et l'abbaye fut construite.

M. Reusens, professeur à l'Université de Louvain, considère cette statue comme remontant à une haute antiquité. Mais elle est tellement dégradée et restaurée qu'on n'y trouve plus qu'un bloc de bois vermoulu, ayant appartenu à l'ancienne image et qui a été renfermé dans l'image actuelle[1].

La vaste et magnifique église qui remplaça la chapelle fut accompagnée d'un collége de chanoines et de vingt petites chapelles. L'affluence des populations et les aumônes suffirent à la restauration.

NOTRE-DAME DE WASMES
(*Hainaut*).

L'autel de Wasmes dédié à la sainte Vierge est connu dès le XIe siècle; il fut donné en 1095 par l'évêque intrus de Cambrai, Gaulcher, à l'abbaye bénédictine de Saint-Ghislain. Le fameux et preux chevalier Gilles du Chin avec son père Gauthier donnèrent en 1133 à la même abbaye de grands biens qu'ils possédaient à Wasmes.

La tradition rapporte que l'autel de Notre-Dame était déjà renommé du temps de Gilles, et que c'était devant l'image de Wasmes qu'il venait prier Marie d'être sa protectrice dans les combats. A son retour de la terre sainte, il fit encore de riches offrandes à la chapelle de Wasmes. Gilles mourut en 1137 dans une bataille près de Roncourt; les moines de Saint-Ghislain firent peindre en son honneur deux tableaux qui ornèrent la chapelle de Notre-Dame-de-Wasmes.

Depuis cette époque, le sanctuaire de Wasmes est demeuré célèbre; des tableaux y perpétuent toujours la mémoire du sir du Chin et le lundi de la Pentecôte est encore la fête patronale de Notre-Dame-de-Wasmes[1].

Nous terminerons notre exposé des sanctuaires de la sainte Vierge en rappelant les principales reliques que les Flandres[2] possèdent encore (I vol., p. 288.)

Arras. — Abbaye du Mont-Saint-Éloi : clef et fleur ayant appartenu à la sainte Vierge.

— Église cathédrale de Notre-Dame : voile, vêtements.

Auchyn. —Abbaye bénédictine : l'anneau nuptial.

Borburch. — Abbaye de bénédictines : du lait.

Bruges. — Église cathédrale de Saint-Donatien : du manteau, du lait, des vêtements.

— Église collégiale de Saint-Sauveur : des cheveux.

Cambrai. — Abbaye de Saint-Aubert-des-Augustins : du sépulcre et des cheveux.

Clairefontaine. — Abbaye de cisterciennes : des cheveux.

Douai. — Collégiale de Saint-Aimé : du voile, des cheveux, des vêtements.

— Collégiale de Saint-Pierre : du lait, du sépulcre, d'une pierre sur laquelle elle s'assit.

Flines. — Abbaye de cisterciennes : des cheveux.

Floreffe. — Abbaye de prémontrés : du lait, du vêtement, du sépulcre.

Forest. — Abbaye de bénédictines : du vêtement, des cheveux, du sépulcre.

Gembloux. — Abbaye de bénédictins : des cheveux, des vêtements, de la chambre.

Hamay. — Prieuré de bénédictins : des vêtements.

Lille. — Collégiale de Saint-Pierre : du lait miraculeux, des cheveux.

Liessies. — Abbaye de bénédictins : du lait coagulé,

1. Gramaye, *Antiq. Belg.*, Namur. sectio X, p. 75; Fisenus, *Sancta Legia;*
Rayssius, *Hierogaz.*, p. 331, *Anct. ad Natal.*, XXVIII, Maij;
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 401; *Courte notice sur N.-D. de Walcourt*, par Ch. de Sainte-Hélène : *Annales de la société archéologique de Namur*, III, 313.
Gumppenberg, XX, 435.

1. Boussu, *Histoire admirable de Notre-Dame de Wasme* 1771;
A. de Reume, *Vierges miraculeuses de Belgique*, p. 205.
2. Rayssius, *Hierogaz.*

des cheveux, du vêtement de dessous (*sotalaris*), de la tunique, du bois de lit, de la ceinture qu'elle portait lors du divin enfantement, du suaire qu'elle fit de ses propres mains, et des autres vêtements.

Lobbes. — Abbaye de bénédictins : du lait, des cheveux.

Louvain. — Sainte Gertrude : cheveux, robe et lange qu'elle fit pour le Sauveur (Colvenerius, III, 1044).

Maestricht. — Collégiale de Saint-Servais : du manteau, du lait, de la chemise, des cheveux

Marchiennes. — Abbaye de bénédictins : des cheveux.

Munster (Luxembourg). — Abbaye de bénédictins : la plus grande partie du manteau (*pepli*).

Namur. — Cathédrale de Saint-Aubin : de la ceinture.

Querchyn. — Des vêtements, des cheveux.

Saint-Omer. — Abbaye de Saint-Bertin : gants et ceinture entière.

Salsinnes. — Abbaye de cisterciennes : des vêtements, de la chemise, du cilice, du manteau, de la ceinture, du sépulcre.

Valenciennes. — Église collégiale de Notre-Dame : le fil dont la sainte Vierge environna la ville de Valenciennes, l'an 1009, pour la délivrer de la peste.

Dans un monastère du Hainaut, dit Colvenerius, on conserve différentes reliques de la sainte Vierge : des cheveux et du lait desséché, de la ceinture, de la chemise, de la tunique, de divers vêtements, du linceul qu'elle a fait de ses propres mains, du bois de son lit [1].

HOLLANDE.

CHARLEMAGNE avait, à ce que l'on croit, imposé le christianisme aux habitants des Pays-Bas, il est certain cependant que la foi y brillait déjà avant lui ; nous n'avons besoin pour le prouver que de rappeler les noms de saint Wilbrod, de saint Hubert, de saint Boniface qui furent leurs apôtres. Comme partout, les premières lueurs de la foi y éclairèrent le culte de la sainte Vierge, Pertz rapporte une charte de 720 qui mentionne déjà une basilique dédiée à Marie et que le comte Ebroïn dota de riches possessions. Nous aimons à mettre, en entrant en Hollande, ce curieux document sous les yeux du lecteur :

Ego Ebroïnus comes... in villa nostra Millingi (Milingen ditionis Hollandiæ in confiniis Germaniæ) basilicam domnæ nostræ Mariæ cum omni integritate quam ibidem ordinavimus ad eumdum S. Petrum subrogari volumus.

Au reste, en parcourant les diverses villes de cette contrée, où les iconoclastes du XVI[e] siècle ont poursuivi avec fureur les images de Marie, on verra par les traces qu'on y retrouve encore que la Mère de Dieu y fut non-seulement très-anciennement, mais encore universellement vénérée.

AMERSFOORT.

Le monastère de Sainte-Marie avait été dédié en 1005 à la sainte Vierge par saint Ansfrid, évêque d'Utrecht.

L'église de Notre-Dame est remarquable par sa tour massive, haute de 100 mètres.

1. Colvenerius, *Summa aurea*, III, 1160.

Nous ajouterons en finissant quelques indications bibliographiques relatives à la Belgique :

Les Vierges miraculeuses de Belgique, par A. D(e) R(eume,) 106 notices, illustrées de 40 gravures, par Brocon (dessins Brown

BERG-OP-SON.

Sainte Gertrude, née en 626, était fille de Pépin de Landen, maire du palais des rois d'Australie, et de la bienheureuse Ideberge. Elle s'était consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans. Pour sauver son vœu de virginité, elle fuit en Hollande dans un lieu nommé Carleburg où elle bâtit une église en l'honneur de la sainte Vierge. Le temple n'existe plus, les protestants ont fait disparaître de ce pays tous les anciens vestiges du culte de Marie; cependant on y trouve encore « la place Notre-Dame », souvenir vivant de la dévotion des habitants [1].

BOIS-LE-DUC.

Bois-le-Duc fut fondée en 1184 et dès l'origine, cette ville reçut de grandes preuves de la protection de la sainte Vierge; un temple magnifique lui fut élevé en 1280. L'église actuelle est consacrée à saint Jean évangéliste, mais on y voit deux chapelles dédiées à la sainte Vierge. Une madone est l'occasion de beaucoup de miracles et l'objet de beaucoup d'offrandes. Voici ce que nous a répondu M. Hezeumans, le savant auteur de la monographie de la cathédrale, que nous avons interrogé au sujet de la statue :

« Je n'oserais vous dire positivement que la madone de Bois-le-Duc existait déjà au XII[e] siècle. Il est extrêmement difficile d'examiner l'image, qui est habillée à la manière de Notre-Dame de Lorette; lorsque j'écrivais ma monographie de la cathédrale, un accident me permit de la voir de près, et j'acquis la certitude qu'elle est beaucoup plus ancienne que 1300, mais je n'ai pas eu l'occasion de prolonger mon étude, cette madone étant l'objet d'une grande vénération; de plus je découvris qu'on avait endommagé l'image, il y a des siècles, pour faciliter l'emploi de l'habillement; plusieurs plis du manteau ont été brisés; vous comprenez, monsieur, que mes hésitations sont fondées.

« Cependant l'image est d'un caractère remarquable; et lorsque j'examine les planches que vous avez eu la bonté de m'adresser, et dont je vous remercie infiniment, je crois qu'elle



Madone de Bois-le-Duc. (D'après une photographie.)

peut prendre place dans votre recueil. Je viens de découvrir il y a peu de temps que Jeanne de Castille, mieux connue sous le nom de Jeanne la folle, lors de son mariage avec le duc de Bourgogne Philippe le Beau, faisait cadeau de son manteau nuptial, pour en revêtir Notre-Dame de Bois-le-Duc. C'était en 1496, mais il est certain qu'on l'habillait déjà en 1400; on connaît le nom de la femme qui brodait alors son manteau.

« Il y a encore d'autres madones dans les

qui ne reproduisent pas les caractères artistiques des images), Bruxelles, Parent, 1856, in-8° de 444 pages (n'est plus dans le commerce).

Belgium Marianum, Histoire du culte de Marie, en Belgique, par le chanoine Desmet. Paris et Tournai, Casterman, 1859.

Brabantia Mariana, par Wigmans, moine de Tongerloo.

Nouveau Mois de Marie dédié aux fidèles des Flandres, par Desmet, chanoine pénitencier à Gand (Gand, Van Ryckeghem-Lepére, 1850, volume in-12 de 402 pages, renferme une bonne histoire abrégée de tous les sanctuaires de la Vierge dans les Flandres. Ce travail est bien fait et mérite d'être consulté.

De Smet

1. *Brabantia Mariana*, p. 530.

environs de cette ville qui sont célèbres, ceux d'Oirschot, d'Elshout, d'Uolen [1]. »

DEVENTER.

(Pl. LIX. Voy. *Assomption*, Ier vol.) Saint Bernulphe, 22e évêque d'Utrecht (+ 1027), donna un magnifique évangéliaire à l'église de Deventer (Over Yssel).

En choisissant parmi les miniatures dont il est orné, M. l'abbé van Heukelum a bien voulu nous communiquer une curieuse scène de l'Assomption, nous l'avons précédemment décrite : nous ne faisons que rappeler ici cet insigne monument de l'ancien culte de la sainte Vierge en Hollande.

(Pl. CXXXVI.) Ce même savant a publié l'étole du saint évêque qui présente dans son tissu plusieurs sujets de la vie de Marie, entre autres l'annonciation, les mages, la nativité, le crucifiement. Ces sujets en blanc rehaussé d'or se détachent sur un fond rouge. (G. W. van Heukelum, de Albe, Stool en manipel Van ST. Bernulphus.)

EGMOND.

Egmond est un village de la Hollande septentrionale, situé à 8 kilomètres d'Alkmaër. On voyait jadis aux environs une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît fondée en 923 par Thierry II, comte de Hollande. L'évêque Conrad, au XIe siècle, y avait fait bâtir à grands frais une magnifique église dans laquelle il fut enterré en 1099 [2].

1. On peut consulter sur ce sujet : *Othonis Lylii Historia miraculosa Beatæ Mariæ virginis Selvaducensis*. Antverpia, 1632.
2. Conradus episcopus in propria domo post celebrationem missæ in quarta feria paschalis hebdomadæ cultello perimitur et in ecclesia sanctæ Mariæ quam ipse magno sumptu construxit humatur (*Annales Egmundani*).
Pertz, XVI, 448.

En 1136, l'évêque d'Utrecht consacre un autel à Egmond en l'honneur de la sainte Vierge : *Multæ sunt Ecclesiæ* (dit Kluit) *consecratæ a Suinardo Episcopo in Traiect. Episcopatu. Eodem tempore consecrata sunt in Egmunda altaria duo ab eodem Episcopo, unum in honorem Domini Nostri Jesu-Christi et Mariæ perpetuæ virginis eiusdem genitricis et omnium sanctarum virginum.*

HELDEN.

Helden fait partie du Limbourg hollandais, comme *Tongres* est du Limbourg belge. Les églises de ces deux villes sont les seules restées de celles bâties par saint Materne en l'honneur de la sainte Vierge. C'est pourquoi *Secunda* ou *Altera Ecclesia* est le nom donné au village où elle se trouve. Dans ce sanctuaire reposent les restes du grand serviteur de Marie, saint Albert le Grand [1].

HILVARENBECK.

Cette ville des Pays-Bas, située à 29 kilomètres nord-ouest d'Eindhoven, possédait dès l'année 1157 un collége de chanoines. Outre le sanctuaire de Notre-Dame-de-Westerwiick, on voyait dans ce célèbre municipe une chapelle dédiée à la sainte Vierge, dans la tribune de laquelle on vénérait une statue haute de près de trois pieds [2].

LA HAYE.

M. le chevalier Hooft de Iddekinge, secrétaire de la commission des monuments historiques à la Haye, a la bonté de nous transmettre les renseignements suivants :

« J'ai visité la bibliothèque royale et le musée

1. Gumppenberg, XII, 553.
2. *Brabantia Mariana.*

Othonis Zylii, e soc. Jesu Historia miraculorum B. Mariæ Silvaducensis jam ad D. Gaugerici Bruxellam Translatæ. Antverpiæ. 1632.

Vers 1629 des catholiques persécutés quittèrent Boisleduc emportant la Statue vénérée. Elle resta dans l'eglise de S. Gery à Bruxelles jusqu'en 1853. En cette année elle fut reportée à Boisleduc.

Cf. Les Vierges miraculeuses de la Belgique – par de Reume

de la Haye, mais sans autre résultat que la découverte d'un manuscrit d'environ 1300; parmi ses nombreux manuscrits, ce livre est digne de remarque, il doit être contemporain de la dernière croisade [1], il provient de l'abbaye de Saint-Bertin. Il possède de nombreuses miniatures dont les suivantes ont trait à la sainte Vierge : l'annonciation, la visitation, la naissance du Seigneur à Bethléem, l'adoration des rois mages, le crucifiement, l'ascension du Christ, la pentecôte et le jugement dernier. »

« A la bibliothèque de la ville à Arnhem on trouve un manuscrit du XIVe siècle provenant du couvent de Bethléem près de Deotinchem en Gueldre, dont la reliure fort ancienne est ornée d'un ivoire du XIe ou XIIe siècle qui présente le Christ en croix accompagné de la sainte Vierge et de saint Jean. Une notice sur ce livre accompagnée d'une planche est insérée dans les œuvres de l'Académie royale des sciences [2].

« On conserve un évangéliaire de saint Louis à la bibliothèque de Leyde. Ce livre, dont la provenance du roi Louis IX n'est sujet à aucun doute, est orné d'un grand nombre de miniatures. Je présume qu'il y en a qui représentent la sainte Vierge.

« Dans l'ouvrage de Moll, je trouve antérieurement au XIVe siècle plusieurs images miraculeuses de la sainte Vierge [3]. On en vénérait aussi en 1216, à Essem, abbaye de religieuses près de Groningue, à Halle en Brabant; dans l'église paroissiale à Gravezande, village dans le voisinage de Leyde et de la Haye; à Lieve (île de Walcheren) où il y avait des pèlerinages; en 1273 à Aardenbürg en Zélande.

« Les églises dédiées à la sainte Vierge étaient nombreuses dans les Pays-Bas avant la réforme. »

1. Petit in-folio marqué : *Théologie*, n° 69.
2. *Verhandelingen der Koninklyke Academie van Wetenschappen. Afdeeling Letterkunde*, premier vol. in-4°, 1862.
3. Le seul ouvrage érudit et complet sur l'histoire de l'Église dans les Pays-Bas est celui-ci : *Histoire de l'Église dans les Pays-Bas avant la réformation*, par M. Moll, professeur à Amsterdam.
Voir aussi Cesaricis Heisterbach, *Dialogus miraculorum*, II, p. 65.

LUXEMBOURG.

On conserve dans cette ville un sarcophage où se trouve représentée l'adoration des mages, la sainte Vierge assise tient l'enfant dans ses bras; mais cette partie du monument est fort mutilée, le haut des figures manque, ainsi que la tête du premier mage. Les mages n'ont pas le bonnet phrygien, ils tiennent leurs dons sur leurs mains recouvertes du manteau. De l'autre côté on voit les mages en route. Ils sont guidés par l'étoile [1].

Voir le catalogue dressé par M. Bayet et ci après indiqué

Le collège de Luxembourg possède une pyxide en ivoire que M. Baillet attribue au IVe siècle. On y voit la sainte Vierge assise, l'enfant est sur ses genoux et tient dans ses mains une croix. L'étoile brille au-dessus de sa tête. Les trois mages ont le costume oriental. Ils offrent leurs présents les mains voilées. Derrière viennent les bergers [2].

M. Bayet (et non Baillet) dit : cette pyxis paraît remonter au IX· siècle. — le reste de l'alinea est exact et conforme à ce que dit M. Bayet dans un Catalogue des principaux monuments représentant l'adoration des Mages pendant les premiers siècles. à la suite d'un Mémoire sur un ambon conservé à Salonique, lequel est inséré dans les Archives des missions ... 3e série T. III, 1876 - p. 445.

MAESTRICHT.

L'église Notre-Dame, dont la fondation remonte au XIe siècle, mérite notre attention; le chœur, qui présente un beau spécimen du style roman, a conservé, sur un de ses chapiteaux, le



Chapiteau dans le chœur de Notre-Dame.
(*Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique.*)

1. Wilthem, *Luciliburgensia*, 1842, p. 167, pl. XXVII, fig. 97.
2. Wilthem, id., p. 197, pl. L, fig. 187.

touchant souvenir de la dévotion de l'architecte envers la sainte Vierge; on y voit Heimo offrant à Marie un chapiteau qu'il vient de sculpter et que la sainte patronne s'empresse de saisir. Les noms des personnages inscrits au-dessus de leur tête ne permet aucun doute sur la signification de cette scène[1].

Le sceau de Notre-Dame de Maëstricht portait l'effigie de la sainte Vierge, assise, couronnée, nimbée, avec un livre à la main gauche et un sceptre de la droite. Les annales de l'Académie de Belgique en ont publié une empreinte de 1225.

L'église Saint-Servais de Maëstricht conserve un autel roman dédié à la sainte Vierge et qui mérite notre attention. Au-dessus de la table sacrée, soutenue par six colonnettes, s'élève un retable, orné dans le milieu de deux bas-reliefs. Le premier, compris dans une sorte de fronton demi-circulaire, représente le Sauveur qui couronne saint Pierre et saint Servais. On lit une inscription sur le cadre. Au-dessous, la sainte Vierge, assise et tenant l'enfant Jésus sur le bras gauche, est entourée d'une auréole que soutiennent deux anges; sur le champ du haut est gravée une seconde inscriprion.

Lorsque l'église Saint-Servais fut rendue au culte par le Concordat, on voulut adosser des stalles contre le bas-relief; et comme les saillies gênaient les ouvriers, on se permit de les abattre, de sorte que la sainte Vierge et les anges sont aujourd'hui tout à fait mutilés; les plis du bas de la robe de la madone ont été seuls respectés. Cette sculpture était peinte, enrichie d'émail, de cristal et de pierreries. Nous l'avons restaurée sur notre dessin. (Pl. CXXXVI.) Ce monument formait le maître-autel à l'extrémité de la grande nef de l'église; deux autels collatéraux, dont un existe encore, se trouvaient de côté sur les galeries supérieures de la chapelle de la sainte Vierge[2].

1. *Annales de l'Acad. d'archéologie de Belgique*, XII, 234.

2. Voyez un autel de ce genre à Marseille, *Annales archéologiques*, liv. I et II, 1851.

Le fameux reliquaire de Maëstricht doit attirer tout notre intérêt : « C'est, dit M. Labarte, une boîte plate d'argent de forme rectangulaire, ayant 0^{m},09 de hauteur sur 0^{m},075 de largeur. L'un des côtés est entièrement couvert par un tableau d'émail cloisonné, où l'artiste a figuré la sainte Vierge à mi-corps, élevant les mains vers une petite figure du Christ, placée comme dans le ciel, au haut du tableau (voyez l'image russe de Bogolioud). Ces figures se détachent sur le fond du métal. La sainte Vierge a un vêtement bleu-lapis qui revient sur la tête, et dont les manches sont bleu clair; les carnations sont rosées, le nimbe vert. Le bas-relief de l'autre côté représente l'Annonciation. Marie est debout, l'ange est devant elle la main levée. Ces figures sont d'un dessin correct et d'un fini achevé, mais elles tendent à l'allongement des proportions. Ce bel objet doit appartenir à la fin du XIe siècle ou aux premières années du XIIe siècle. »

Voici encore une notice que nous transmet M. le chevalier Hoof de Iddekinge sur ce monument précieux du culte de Marie[1] :

« La face de ce reliquaire, si précieux et si rare, représente sur une plaque d'or, légèrement voûtée, la Mère de Dieu au moment de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La sainte Vierge y paraît levant les mains et les yeux vers le ciel. Dans l'angle droit de la partie supérieure, on voit le ciel étoilé et la *Missio Verbi incarnati* qui s'accomplit. Cette représentation porte tous les caractères de l'art grec. Les deux figures sont travaillées en émail cloisonné et translucide; dans celle de la sainte Vierge on distingue jusqu'à huit couleurs différentes. Derrière cette figure on remarque une inscription grecque fort mutilée, que nous n'avons pas réussi à déchiffrer; la dent inexorable du temps a également détérioré la plus grande partie d'une inscription plus longue en émail blanc sur fond bleu formant tout le contour de la pièce. Il est difficile de déterminer avec certitude l'époque

1. Voyez Didron aîné, *Quelques Jours en Allemagne*, p. 9, et James Weale, *Bulletins*, p. 57.

des produits de l'art byzantin; cependant l'analogie de l'émaillure de la couronne impériale allemande, de la couronne hongroise de saint Étienne et surtout d'un diadème byzantin conservé au Musée national de la Hongrie à Pesth[1] nous autorise à placer l'origine de notre plaque émaillée à la première moitié du XIe siècle et à assigner Byzance même comme lieu de son origine; nous nous trouvons confirmé dans notre opinion par la composition pleine de noblesse de l'image de la sainte Vierge, qui rappelle les émaillures les plus parfaites de la célèbre *pala d'oro* de Venise.

« Nous n'osons décider si la représentation ciselée de l'Annonciation qui orne le revers de notre boîte appartient à la même époque, surtout parce qu'il nous paraît fort douteux qu'elle ait été fabriquée pour la destination actuelle. En effet, on distingue assez clairement que la jointure entre la partie antérieure et la partie postérieure appartient au XVIIe siècle, ce qui se confirme par la confection négligée des écailles gravées sur le bord. Les figures ciselées de la partie dorsale sont travaillées de main de maître, et l'exécution ne porte pas les marques de la confection machinale qui caractérise un si grand nombre de produits de l'art grec. Leur taille svelte rappelle involontairement les exemplaires de l'École limousine de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe siècle. L'ange chargé de la mission céleste est désigné par les lettres AP ΓABH (archange Gabriel), et entre lui et la sainte Vierge est placée sur cinq lignes la salutation angélique : XEPE KEXAPHTO-MENH OKY-META-COY[2]. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » A l'intérieur du reliquaire, l'encadrement du verre est également d'une époque moderne; au contraire, le reliquaire proprement dit, qui paraît être d'argent doré, est antique. Il est divisé en quatre compartiments, *loculi,* séparés par de petites bandes dorées, placées verticalement; il est très-vraisemblable que ce reliquaire avec son contenu (que la tradition et les anciens inventaires disent être de l'encens des rois mages) parvint en Occident du temps des croisades, peut-être même à l'occasion de la prise de Constantinople (1204) et devint la propriété de l'église Notre-Dame à titre de donation[1]. »

1. Voyez docteur Fr. Bock, *Die Kleinodien des heil. Roemischen, Reiches, etc.,* Vienne, 1864, pl. I, fig. 1; pl. XXV, fig. 34; pl. XVI, fig. 23; pl. XXVIII, fig. 58 et 59.

2. Χαῖρε, κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετά σου. (Luc, I, 28.)

MIDDELBOURG.

Cette ville, bâtie au milieu de l'île de Walcheren, à 136 kilomètres sud-ouest d'Amsterdam, possédait à peu près depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis le XIIe siècle, un sanctuaire de la sainte Vierge vers lequel affluaient les offrandes princières.

L'abbaye est mentionnée dès 1198[2] comme très-importante.

En 1270, le comte Philippe la dota de terres considérables[3].

1. La même forme d'un reliquaire à compartiments divers se rencontre dans un magnifique reliquaire grec du trésor de la cathédrale de Limbourg-sur-Lahn, récemment publié en chromo-lithographie et décrit par la Société d'antiquaires de Bonn.

Extrait d'un livre : *Sacer Thesaurus ecclesiarum sancti Servatii et beatæ Mariæ virginis Trajecti ad Mosam.* Antiquités sacrées conservées dans les anciennes collégiales de Saint-Servais et de Notre-Dame à Maëstricht, illustrées de 73 gravures sur bois et décrites par Mgr le chanoine Fr. Bock, camérier secret de Sa Sainteté Pie IX, etc., à Aix-la-Chapelle, et M. le vicaire N. Villemsen, gardien des saintes reliques à Maëstricht. Édition française considérablement augmentée. Maëstricht, typ. de Jos. Russel, 1873, 1 vol. in-8°, p. 229-231.

2. Theodoricus VII comes Hollandiæ et conjux Aleidis abbatiæ medioburgensi donant decimas.... quartam partem decime de Stutburg que de tribus illis colligitur parrochiis quam *patri meo abbates ac fratres* ecclesiæ Beatæ Mariæ in Middelburch concesserant.

Kluit, *De nexu feudali inter Flandriam et Zeelandiam* (page 219).

3. Nunc tantum mecum respicite ad chartam originalem Florentii v. a. 1270 qua profitetur. Philippum Flandrens. et Virom. Comitem et Florentium Comitem Hollandie ecclesie beate Marie de Middelborgh quadringentas mensuras terre in officio de Westersuborgh liberas contulisse. — Id.

RYNSBURG.

L'abbaye de Rynsburg (Rinesburck), près de Leide, occupée par des religieuses Bénédictines, a été fondée en 1133 ou 1134, par Pétronille, veuve de notre comte hollandais Floris II. En 1183, le feu la consuma entièrement, mais elle fut rebâtie deux années après.

Thierry VII et Guillaume confirmèrent au commencement du XIIIe siècle les donations de l'abbaye. Dans une de ces chartes nous voyons mentionnée une messe de la sainte Vierge[1].

L'abbaye succomba malheureusement dans les troubles du XVIe siècle, de sorte qu'il n'en reste presque rien. Néanmoins une collection de manuscrits a été sauvée, et sur une lettre de l'abbesse Mackhelt de l'an 1340 (conservée dans les archives du royaume) on voit un sceau qui représente l'image de la sainte Vierge. (Pl. CXXXVI.) Il est circulaire. La sainte Vierge, vue à mi-corps, est nimbée et voilée. Elle porte l'enfant Jésus sur son bras gauche et un lis de la main droite. On lit sur l'exergue ces belles lettres romanes : + SCA MARIA IN RINESBVRCH ; on observera que les S sont retournés.

« J'espère ne pas me tromper, nous écrit M. l'abbé Graaf, à l'obligeance duquel nous devons ces renseignements et la reproduction du sceau, en le supposant contemporain de la première fondation de l'abbaye en 1133 ou du moins de la restauration de 1185.

« L'acquisition de cette empreinte, ajoute M. Graaf, m'a en même temps fait savoir qu'il existe encore des sceaux très-anciens de la province de Drenthe, avec l'image de la sainte Vierge. Cette province n'appartient pas à notre évêché de Harlem, mais à l'archevêché d'Utrecht. Je regrette beaucoup que les témoignages du culte de Notre-Dame dans notre pays, antérieurs au XIIe siècle, soient si rares. Vous comprenez que dans un pays où les iconoclastes de la Réforme ont dévasté presque tout ce qu'il y avait d'art chrétien, il y a peu de probabilité que l'on trouvera beaucoup de documents d'un âge très-reculé, surtout dans l'évêché de Harlem. »

1. 1133. Eodem anno XVII kal. octobris dedicata est eadem ecclesia in Renesburch quam prædicta comitissa (Petronilla Renesburch) construxerat in honore sanctæ Mariæ Virginis ab Andrea Traiectensi. (*Historia critica*, Kluit, p. 84.)

1202. Theodoricus VII confirmat donum Florentii patris pro anima fratris sui Roberti bonorum in Liere datum abbatiæ Rijnsburg (l'église dédiée à sainte Marie).... est singulis diebus in eadem ecclesia *Missa de sancta Maria* et missa pro fidelibus Dei defunctis (Id. page 257).

1205. Wilhelmus I confirmat abb. Rijnsburg donationem terræ *in Poel*... (*Abbaye de sainte Marie*), *Id.*, p. 287.)

STRYEN.

Cette ville, qui fait partie de la Hollande méridionale, s'élève sur les confins du Brabant. En l'année 992 nous y trouvons déjà une église consacrée à la très-sainte Vierge[1].

1. *Brabantia Mariana*, page 531.

UTRECHT.

Saint Willebrod, premier évêque d'Utrecht, venu d'Angleterre dans les Pays-Bas, avait été sacré par le pape Sergius et mourut en 636. Ce fut ainsi un Anglais qui apporta en Hollande les semences de la foi et le culte de Marie ; ce trait d'union entre deux peuples si violemment arrachés du sein de l'Église par le protestantisme nous offre un curieux rapprochement.

Un siècle après, saint Boniface vint reprendre les travaux de Willebrod et fonda de nouveau l'église d'Utrecht, qui ne semble pas avoir conservé les enseignements de son premier apôtre. Parut ensuite saint Ansfrid qui, après avoir fondé ou restauré beaucoup d'églises, voulut être enterré dans le monastère qu'il avait dédié à Notre-Dame et qu'il illustra par ses miracles (1010). (*Bucelini chronologia.*)

Son successeur, Baldric, continua ces traditions de zèle et de dévotion envers la sainte Vierge; il construisit dans ce monastère de Sainte-Marie une crypte sous l'autel qui existait déjà[1].

A la fin du même siècle, l'évêque Conrad songea à élever aussi une cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge. Les motifs qui amenèrent cette fondation et ses détails en sont rapportés par l'épitaphe de cet évêque.

L'empereur[2], selon cette inscription, se voyant, après la conquête d'Italie, fermer devant lui les portes devant Milan, en conçut une telle colère qu'il livra la ville rebelle au pillage et à l'incendie; les flammes ne respectèrent même pas un temple construit en marbre éblouissant et consacré à Marie. Il gémit ensuite de ce sacrilège et se proposa n'importe dans quel lieu de l'univers d'élever sous ce nom béni un nouveau sanctuaire. Alors Conrad, qui l'avait soigné étant enfant et qui depuis avait été son actif compagnon d'armes, l'engagea à choisir Utrecht pour sa fondation. Le prince accepta, et on construisit dans cette ville une église d'une hauteur merveilleuse, dont la solidité égalait la hardiesse; elle était accompagnée de campaniles élevés, ses nefs voûtées s'appuyaient sur une suite de puissantes colonnes. Enfin Conrad institua, pour célébrer continuellement les louanges de la Mère de Dieu, un collège de chanoines et des prébendes.

La hauteur majestueuse de cette basilique était d'autant plus extraordinaire que le sol d'Utrecht, à cette époque surtout, offrait plus de difficulté aux constructeurs. En creusant le terrain pour les fondations on trouvait une vase inconsistante sur laquelle on ne pouvait se fixer. Personne ne voyait de remède et tous les maçons qu'on appelait n'imaginaient aucun expédient. On était sur le point de renoncer à l'entreprise, lorsqu'un nommé Frison se présenta en répondant de donner de la solidité au terrain. Mais comme il demandait pour l'exécution une somme immodérée, l'évêque, qui semble avoir perdu dans la fréquentation de la cour la sainte délicatesse de son ministère, par des moyens peu scrupuleux parvint à saisir son secret et en profita pour la construction. Plusieurs années s'écoulèrent et Frison conservait toujours un profond ressentiment contre lui. Cette haine devint même si violente qu'un jour, pendant que le prélat disait ses heures, en 1099, il se jeta sur lui et le poignarda.

Petit, dans la chronique de Hollande, transcrit l'épitaphe suivante où ces événements sont rappelés et l'édifice décrit :

Tempora cum causis, templi venerabilis huius
Quisquis nosce cupis, metra te subscripta docebunt.
Henrico quarto Romani sceptra regente
Imperii, quum jam totam victricibus armis
Subderet Italiam, soli præcludere sola
Urbs Mediolanum portas est ausa rebelles.
Quum tandem captam spoliis prius auctus opimis
Evertit victor : nec templo flamma Mariæ
Virginis abstinuit, candenti marmore structo.
Unde dolens, mentemque pio succensus amore,
Instaurare novam venerandi nominis ædem
Proposuit, quocunque solo, solisque sub axe.
Tunc Traiectensis Præsul, nutricius olim
Principis et ducis semper comes acer in armis,
Nomine Conradus, tulit hoc a Cæsare munus,
Ut *templum sublime* loco fundaret in isto,
Turribus excelsis constructuraque perenni,
Adjectis donis et multo Cæsaris auro
Quare vides firmis subnixum stare columnis,
Fornice perpetuo fastigia summa tegente
Hoc fanum Præsul venerabilis ipse dicavit
Primus, et instituit præbendas, canonicosque
Dicturos laudes tibi, Virgo Maria, perennes.
. . . .

Malgré la majesté et la solidité de l'édifice il devint en 1131 ou 1148 la proie d'un incendie, qui dévora les églises de Saint-Martin, de Saint-Pascal, de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Pierre : « Civitas (dit une ancienne chronique) pro magna parte concrematur, scilicet palatium et maior ecclesia sancti Martini et alterius, sancti Bonifacii, et *tertia sanctæ Mariæ.* » Un nouvel

1. *Baldericus noviom. chronic. cameracens.* — 1018. Baldericus episcopus in vico Traiectensi in monasterio sanctæ Mariæ condidit criptam desuper jam altari erecto. Pertz VII, 471.

2. Il semble qu'il y ait confusion dans la rédaction de l'inscription et que ce fait soit relatif à Barberousse, ce qui retarderait la fondation de l'église. Henri IV régna de 1056 à 1097; Frédéric Barberousse de 1152 à 1190.

incendie se déchaîna en 1173 contre l'église qu'on avait sans doute restaurée dans l'intervalle. Du reste, il semble que deux églises d'Utrecht fussent à cette époque consacrées à la sainte Vierge, car on les voit mentionnées sous les deux noms différents de *Sanctæ Mariæ Civilis* et *Sanctæ Mariæ Minoris*.

C'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer la fondation d'une église Sainte-Marie par l'empereur Henri V (1106 + 1125) : « Henricus V subegit Saxones et fundavit ecclesiam Sanctæ Mariæ in Traiecto super Renum, juxta formam in vetustissimo libro ecclesie predicte scriptam[1]. »

En 1198[2], le comte de Hollande, Thierry, concéda à l'église Sainte-Marie d'Utrecht une terre à Poeldijk. A la même époque un chanoine de l'église construisit du côté nord une chapelle pour la mémoire de son père, et en paya la dépense; l'évêque Isfrid, le XII[e] des kalendes de décembre, consacra le nouveau sanctuaire à la mère du Seigneur et à saint Jean évangéliste. L'acte où ces faits sont consignés porte trois sceaux de cire verte dont l'un d'eux nous conserve l'image de la sainte Vierge avec cette inscription en exergue :

+ SANCTA MARIA VIRGO.

La sainte Vierge est nimbée ; elle tient un livre de la main gauche et une palme de la droite. (Pl. CXXXVI.)

En 1217, l'évêque d'Utrecht accorde aux paroissiens d'Eiteren et de Wreeswijk la permission d'édifier une église près de Geine et donne le droit de patronage au chapitre de Sainte-Marie. L'acte est scellé de trois sceaux sur l'un desquels on lit un exergue un peu différent du précédent :

+ SIGILL. BEATE VIRGINIS MARIE.

Du temps de Guichardin, l'église Sainte-Marie d'Utrecht existait encore, comme on peut s'en convaincre d'après ce passage suivant; on remarquera qu'il en attribue la fondation à Frédéric Barberousse et non à Henri IV :

« La cité est grande et puissante, et ha ses édifices très-beaux et ornéz avec très-beaux celliers par tout. Temples très-beaux, entre lesquels sont les principaux ceux de cinq anciens colléges de chanoines, à savoir : de Saint-Martin, de Saint-Sauveur, jadis s'appellant Saint-Boniface et de Saint-Pierre, de Saint-Jean et de Sainte-Marie, qui est un temple vrayement beau et bien faict au possible, lequel fut fondé par l'empereur Frédéric Barberousse pour partie d'une amende que le pape lui imposa pour avoir ruiné et desfaict la très-renommée ville de Milan avec tous les lieux sacrés. »

OUTWIJCK ET DIVERS.

Outwijck était au moyen âge un faubourg d'Utrecht qui conserve aussi d'importants souvenirs du culte de la sainte Vierge.

Dès l'année 1173, ce quartier possédait une église bâtie en l'honneur de sainte Marie et de saint Étienne que consacrèrent Philippe, évêque de Cologne, Godefroy d'Utrecht, Rémond d'Ypres et un certain évêque *appelé Martin :*

« Ab eisdem episcopis (Philippo Coloniensi, Gotefrido Traiectensi, Reimundo Ypporiensi et a quodam Episcopo nomine Martino) dedicata est ecclesia Sanctæ Mariæ Sanctique Stephani in Adlwic. VIII, kal. augusti[1]. »

Nous lisons dans la « Brabantia Mariana » ce souvenir de Sainte-Marie-du-Rivage, rappelé par Nicolas Crusen, prieur des augustins d'Utrecht qui s'exprime ainsi :

« In nostra Ecclesia *D. Mariæ ad littus* exstat

1. Pertz, leges II, 167.

2. Theodoricus, comes Hollandiæ, sacello in porticu ecclesiæ S. Mariæ in Traiecto fundato, donat terram in Poel sive Poeldijk juxta *Naaldvicum* cuius sacelli sive capellæ comes est collator : ...Allinus S. Mariæ in Traiecto canonicus et patris pie memorie Florentii comitis holl. nosterque capellanus capellam quandam in septentrionali parte ecclesiæ B. Mariæ, in memoriam predicti patris mei suamque suis de rebus construxit, quam in honore *matris Domini* et sancti Joannis evang. et b. Georgii maryris Isfridus Raceburgensis episcopus duodecimo kal. decembris consecravit.

1. Kluit, *Historia critica;* — Pertz, XVI, 268.

altare in honorem sancti Huberti. Originem huius altaris volunt multi fuisse, quia ante exstructum templum quod modo est, aliud ibidem erat sacellum D. Virgini sacrum antiquissimæ turri conjunctum, ut adhuc indicant vestigia turri adhuc exstanti impressa. Hoc sacellum dicitur fuisse oratorium Sancti-Huberti, in quo, dum episcopum traiectensem ageret... Sæpius pernoctabat devotioni erga sanctissimam Virginem precibus intentus. »

On prouve que le Brabant peut véritablement s'appeler Mariana, à cause de la multitude de confraternités élevées en son honneur.

Utrecht est une des villes de la Hollande qui a su le mieux dérober au vandalisme de la réforme les monuments du culte de Marie ; nous citerons entre autres une feuille d'ivoire que M. l'abbé Van Heukelum nous signale et qui nous montre une madone haute de $0^{m},24$ debout et tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; ce fragment conservé dans le musée archiépiscopal d'Utrecht a été trouvé chez une famille hollandaise et semble appartenir au XIe siècle, mais d'après son caractère on ne saurait douter de son origine grecque. (Pl. CXXXVI.)

Nous devons rappeler encore ici le fameux psautier qui porte le nom d'Utrecht et qui contient plusieurs images de Marie. Nous nous en sommes occupé dans le premier volume à l'article du *Magnificat*.

On lisait, selon Wichmans, à Emal, bourg dans les environs d'Utrecht, une inscription sur marbre qui prouvait que l'église paroissiale avait été dédiée à la sainte Vierge.

Basilicam sacer hanc Hugbertus episcopus olim
Servitio Domini, populo spectante, sacravit.
Quippe decembris erant in primo sole kalendæ
Annorum Domini septingenti ac duodeni.

VIANDEN.

Au mois de mai 994, des enfants de Vianden (grand-duché de Luxembourg), en gardant leurs chèvres, s'amusaient à faire du feu avec les branches qu'ils arrachaient aux arbres d'alentour. Tout à coup un d'eux remarqua une vierge placée entre deux grosses branches, et tâchait de se l'approprier ; ses camarades s'en emparèrent et la jetèrent dans le feu ; mais, loin d'y brûler, elle avait un éclat extraordinaire et lançait des rayons éblouissants comme ceux du soleil. Effrayés du prodige, ils coururent le raconter à leurs parents, et bientôt toutes les corporations de Vianden se rendirent en procession sur le lieu du miracle en faisant de ferventes prières. On éleva la statue, on érigea sur le lieu même une église qui devint le but d'un célèbre pèlerinage où des grâces extraordinaires s'obtiennent encore tous les jours [1].

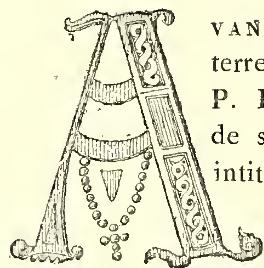
1. *Rosier de Marie*, VIII, 332.



CHAPITRE XII.

ANGLETERRE.

PRÉLIMINAIRES.



VANT de parcourir l'Angleterre, nous emprunterons au P. Bridgett quelques passages de son livre si heureusement intitulé : *Our Lady's Dowry*, dans lequel le savant et pieux religieux relève tous les monuments abattus par les iconoclastes du XVIe siècle ; nous y puiserons des témoignages certains de la dévotion de l'Angleterre envers Notre-Dame, dont les protestants ont confisqué le domaine au profit de l'hérésie. Nous remercions le P. Bridgett de ce précieux recueil de monuments qui nous a si heureusement facilité notre tâche.

Il est universellement connu qu'au XVe siècle, l'Angleterre était encore appelée le douaire de Notre-Dame, et les relations religieuses si nombreuses aux XIe et XIIe siècles entre l'Angleterre et l'Écosse laisseraient croire que ce dernier pays partageait lui-même ce glorieux privilége. En tout cas, les témoignages en son honneur abondent dès les temps les plus reculés et s'appliquent à tous les genres de dévotion que la très-sainte Vierge n'a cessé d'inspirer.

Au VIIIe siècle, le vénérable Bède commente la salutation angélique[1], le bonheur de Marie célébré dans l'Évangile par la femme qui écoute le Sauveur[2], la réponse de Notre-Seigneur à sa mère aux noces de Cana[3].

Adam Scot, au XIIe siècle, parle ainsi de la madone : « Réjouis-toi et tressaille d'allégresse, ô Vierge. Tu embrasses celui que les innombrables chœurs des anges ne peuvent comprendre dans le sein de son père. Maintenant tu t'inclines devant lui comme devant ton Créateur, lorsque tu le prends comme un enfant; tu le salues comme ton Seigneur, tu lui souris comme à ton fils. Tu te prosternes en esprit devant lui comme devant le Très-Haut et tu lui souris comme à un petit enfant. Oh! réjouis-toi, exalte le jour où tu lui as donné naissance. O douce Vierge, ô gentille Vierge, assiste-nous et protége-nous dans le terrible jour du jugement, afin que nous nous réjouissions de l'arrivée de notre Rédempteur, au lieu de trembler à l'aspect de notre Juge[4]. »

Saint Anselme conseillait d'invoquer la sainte Vierge, surtout à l'article de la mort; il avait composé cette prière en vers :

1. Homélies, 47e (édition, Giles.)
2. Homélies, 19e (édition, Giles.)
3. Père Bridgett, *Our Lady's dowry*, page 51.
4. Migne, *Pat. lat.*, t. CXCVIII col. 244.

Our Lady's Dowry;
Or how England gained and lost that tittle. A compilation by the Rev. T. E. Bridgett of the congregation of the most holy redeemer. Second edition. London. Burns and Oates. 1875. (4 gravures)
(Le douaire de Notre-Dame; ou, comment l'Angleterre a gagné et perdu ce titre.)

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege
Et hora mortis suscipe.

Et cette autre : « Jésus, fils de Dieu, et toi, ô mère, ô Marie! Puisse mon esprit te vénérer comme tu mérites, puisse mon cœur t'aimer comme il le doit, puisse mon corps te servir comme il est de son devoir, puissé-je dépenser ma vie dans ton service et puisse tout mon être te prier dans l'éternité! Béni soit Dieu à jamais. Amen. Amen. »

Eadmer, compagnon de saint Anselme, a écrit des pages très-touchantes sur l'amour de Marie pour son fils, amour ineffable et qui n'avait pas besoin de frein, puisqu'il visait au Créateur lui-même. « Personne ne peut entendre l'amour de Marie pour son fils en restant tout à fait étranger à sa douceur; personne ne peut goûter cette douceur sans espérer en avoir quelques parcelles en récompense. Quelle a été la récompense de l'amour de Marie? Tous les chrétiens le savent, puisqu'ils croient avec certitude qu'elle a été exaltée au ciel et élevée au-dessus de tous les chœurs angéliques[1]. »

Le vénérable Bède montre que la purification de Marie n'infirme pas le dogme de sa pureté, puisqu'elle ne se soumet que par humilité à une loi qui n'était pas faite pour elle[2].

Mrs. Jameson s'est trompé en supposant que le titre de Notre-Dame ait été appliqué par les âges de la chevalerie à la sainte Vierge. *Lavedi* était l'appellation familière aux Anglo-Saxons, comme Notre-Dame sainte Marie, celle des Anglo-Normands, et *Our Lady St. Mary* celle des Anglais. Dans les chartes anglo-saxonnes du IXe siècle, signées par des rois et par des évêques, elle est toujours appelée *Dei genitrix, domina nostra*[3] ou *sancta Maria, regina gloriosa Dei Genitrix*[4].

Œlfric, au Xe siècle, l'appelle reine du ciel : « O toi, bienheureuse mère de Dieu, toujours vierge Marie, vierge dans la conception, vierge après la conception! Grande est ta gloire dans cette fête de tous les saints..... Nous disons qu'elle est reine du ciel, et l'Église, pleine de foi et de confiance, chante qu'elle est élevée au-dessus des anges sur un trône glorieux, ce qui n'est dit d'aucun autre saint. Les traces de cette Vierge furent suivies par une innombrable foule de vierges, vivant dans la pureté, renonçant au mariage et s'attachant au Christ, cet époux céleste[1]. »

Œlfric glorifie encore la mère de Dieu, bénie entre toutes les femmes, la reine du ciel, soutien et force des chrétiens.

Dans des homélies écrites en anglo-saxon du Xe siècle, l'article du Credo : *Il descendit aux enfers*, est développé, et on y montre Ève faisant une prière à Notre-Seigneur. Après avoir rappelé ses fautes et le châtiment qui suivit, elle s'écrie : « Tu sais ce que j'ai fait, je ne suis que poussière et cendre, si tu regardes mon iniquité; mais je te prie, ô Seigneur, par l'amour de ta servante sainte Marie que tu as honorée d'une gloire céleste; tu as pendant neuf mois confié à ses entrailles le prix de l'univers. Tu as permis qu'elle fût ma fille; elle est la chair de ma chair, les os de mes os. Aie pitié de moi, Seigneur, pour l'honneur de sa gloire![2] »

Un vieux poëte normand appelé Walter Mapes écrivait ainsi les louanges de la sainte Vierge[3] : « Supposez d'écrivains autant de milliers qu'il existe de feuilles dans les forêts, d'astres dans les cieux, de gouttes dans l'Océan, ils seraient encore insuffisants pour écrire les grandeurs de la Vierge; lorsque je m'efforce de

1. De excellentia. B. V. M., cap. IV; in app. ad op. saint Anselme, tome II, page 167.
2. Père Bridgett, *Our Lady's dowry*, page 62.
3. *Deed of Cænwulf*, A. D., 821, cod. dip., éd. Kemble, I, 270.
4. *Deed of Œthelwulf*, A. D. 844, id. v. 94.

1. *Œlfric's Homilies*, vol. I, p. 547.
2. *Blickling Homilies*, page 68. (Early english text society, idem, 1874.)
3. Pone scribentium tot esse millia,
Quot habent nemora frondes et folia,
Quot cœli sidera, guttas Maria,
Indigne Virginis scribent præconia.
Cum laudes Virginis promere studeo,
Penso materiæ pondus et paveo
Quæ huic congruant verba, non habeo;
Vincor et fateor me vinci gaudio.

célébrer les louanges de cette Vierge, je considère le poids d'une telle matière et je m'effraye. Je ne trouve point de paroles qui en soient dignes, je suis vaincu, et j'avoue ma défaite avec joie. »

Messe de N.-D. — L'origine de la messe votive est ordinairement attribuée à un Anglais, à Alcuin; mais il paraît qu'il en prit l'idée sur un missel de Tours. Dans le livre des sacrements d'Alcuin on trouve deux messes de Notre-Dame; à la collecte on lit : « Accorde-nous, ô Seigneur, nous t'en supplions, que nous, tes serviteurs, jouissions constamment de la santé du corps et de l'âme, et que par la glorieuse intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, nous soyions délivrés des peines temporelles et que nous parvenions aux joies éternelles. » A la secrète : « Puisse, ô Seigneur, par ta propre miséricorde et par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, cette oblation nous procurer paix et bonheur en cette vie et en celle qui doit venir, etc. » Cette messe était du samedi[1].

Les messes commémoratives de Marie se disaient à l'aurore. La cloche de Marie, en annonçant le jour, réveillait le monde endormi. On se hâtait pour y assister. Il est question dans *le valor Ecclesiasticus* du salaire qu'on donnait aux clercs qui chantaient la messe de la bienheureuse Vierge à la chapelle appelée *Salve,* dans la cathédrale de Salisbury, suivant la fondation d'un ancien évêque, Richard Pore. A aint-Paul de Londres, Eustache de Fauconbrigge, évêque en 1215, assigna des terres pour subvenir à la dépense de cette messe.

Non-seulement la cathédrale, les abbayes, les églises collégiales, mais les simples paroisses avaient en Angleterre cet usage de la messe de Marie, à laquelle plusieurs prêtres ou moines étaient consacrés. Les châteaux eux-mêmes possédaient leur messe de Marie et les grandes familles anglaises n'auraient pas voulu négliger cette touchante dévotion[2].

1. Père Bridgett, *Our Lady's dowry,* page 153.
2. *Id.,* page 156.

Le petit Office et Prime. — Le bréviaire romain moderne a trois formes d'offices pour la sainte Vierge : l'un pour les fêtes, l'autre pour le samedi, et le troisième appelé le petit Office. Ce dernier remonte, dit-on, au VIe siècle, mais il fut revu et remanié au XIe siècle par Pierre Damien. Le pape Urbain II, dans le concile de Clermont (1096), l'imposa comme une obligation aux prêtres et aux religieux. Comme le petit Office était court et pieux, beaucoup de laïques se joignirent au clergé pour le réciter, non-seulement en public, mais aussi en particulier. Il devint la principale dévotion des classes instruites. On l'honora par de splendides manuscrits et ce fut un des premiers textes qu'on imprima[1].

Des livres de prières qu'on appelle communément *Primes,* et destinés au peuple, avaient existé aussi dès les anciens temps.

Ce fut vers la fin du XIe siècle que la récitation de l'Office de Notre-Dame s'étendit à l'Écosse. Les pieuses femmes qui le récitaient depuis l'aube jusqu'à tierce, c'est-à-dire neuf heures, croyaient imiter Notre-Dame en prière au temple[2].

Litanies. — Lorsque saint Augustin s'avança avec ses moines au-devant du roi Ethelred, il chantait des litanies. On a discuté la question de savoir si elles étaient comme celles du bréviaire romain, où le nom de la sainte Vierge, après celui du Sauveur, précède tous les autres saints. Il est admis toutefois que cet usage remonte au VIIIe siècle. Dans une litanie anglo-saxonne, publiée par Mabillon, les mots *sancta Maria, ora pro nobis,* sont répétés trois fois[3].

Voici un charmant conte que nous trouvons dans les écrits de saint Pierre Célestin, et qui rappelle la piété des vieux Anglais envers Marie et leur goût pour les prières répétées. Il y avait en Angleterre une veuve dont le fils unique, petit garçon qui avait appris en même temps que

1. Père Bridgett, *Our Lady's dowry,* page 158.
2. *Id.,* page 162.
3. *Id.,* page 167.

l'alphabet le répons de la sainte Vierge, *Gaude, Maria virgo,* qu'il avait coutume de chanter en allant à travers les rues. Un jour qu'il passait par le quartier des Juifs en entonnant son antienne habituelle, aux paroles « Rougissez de honte, misérables Juifs! » un juif, furieux, l'appela et le jeta dans un fossé près de sa porte.

La pauvre mère chercha son enfant pendant plusieurs jours, et enfin, passant devant les maisons des juifs, elle entendit sa douce voix et son *Gaude, Maria,* elle courut à lui et le questionna. « En entrant dans cette maison, répondit-il, je tombai endormi; lorsque je me réveillai, j'aperçus la sainte Vierge qui me dit : « Comme tu « dors longtemps; allons, lève-toi et chante. » Alors je me suis levé et me suis remis à mon antienne! »

Chancer s'est emparé de cette légende dans ses écrits[1].

Salutation angélique. — Rock assure que la prière *Sainte Marie, mère de Dieu, etc.,* n'a pas été récitée en Angleterre avant la Réforme, et que la Salutation angélique proprement dite ne l'avait pas été jusqu'au XIIIe siècle, où elle fut introduite dans l'Offertoire de la messe le quatrième dimanche de l'Avent; il prétend d'abord qu'on n'en trouve la trace dans aucun document, ensuite que l'on ne voit jamais l'Oraison dominicale accompagnée, comme c'est l'usage maintenant, de la Salutation angélique. Ces arguments ne me semblent pas concluants; pouvons-nous croire que Bède, lorsqu'il écrivait l'homélie de la Visitation, ou Baldwin, la méditation sur l'Annonciation, n'élevaient pas en même temps leurs âmes vers le ciel et ne répétaient pas à Marie les paroles dont ils faisaient le commentaire? Ce n'est pas une simple conjecture, car nous possédons une méditation attribuée par quelques-uns à saint Anselme, et qu'on doit plutôt regarder comme composée par saint Aelred pour sa sœur. L'auteur y dit qu'il faut se reporter en esprit dans la salle où Marie reçut le message de l'ange et souvent répéter avec lui (*hoc crebius repetens*) les paroles qu'il lui adressa[1].

Chapelet. — Le mot anglais *bead* vient du verbe saxon *biddam,* qui veut dire prier. Il n'est pas probable que saint Dominique inventa cette manière de prier la sainte Vierge; il ne fit que la modifier, diviser les *Ave* par décades et les séparer par un *Pater.* M. Lecoy de la Marche (*la Chaire française au moyen âge*) rapporte un sermon d'Étienne de Bourbon, dominicain né en 1193, qui dut connaître saint Dominique lui-même, et qui recommande cette manière de prier sans dire quel en est l'inventeur[2].

Rosaire. — Le mot *psalterium Beatæ Virginis* a été appliqué au rosaire ou à la récitation des 150 salutations angéliques, mais il a une autre et plus ancienne signification. Le savant Mone a publié plusieurs psautiers et est entré dans de nombreux détails sur ce sujet. Il dit que les psautiers de Marie ont été composés dans un but de dévotion privée et qu'ils étaient en usage au XIe siècle. Saint Anselme en composa un, et il eut plusieurs imitateurs, entre autres saint Edmond de Cantorbéry et Stephen Langton. Les psautiers consistent ordinairement en 150 strophes dont chacune commence par le mot *Ave*, de sorte qu'ils peuvent facilement être pris pour le rosaire, quoique en réalité ce soit chose différente. Voici le prologue des psautiers de saint Edmond :

O Maria, Mater pia,
O Benigna, laude digna,
Plena Dei lumine,
Me dignare te laudare
Verbis dignis, sanctis hymnis[3],
Et psalmorum carmine.

Ave Maria. — Depuis des siècles on avait coutume de sonner le soir une cloche appelée

1. Père Bridgett, *Our Lady's dowry,* page 170. *St. Peter Celestine,* op. VI, cap. XVII; *Bibl. Max.,* tome XXV, p. 815.

1. P. Bridgett. *Our Lady's dowry,* page 176.
2. *Id.,* page 202.
3. *Id.,* page 214. *Mone, Hymni latini,* vol. II, pp. 245-254.

Curfew (ou couvre-feu) lorsque le pape Jean XXII en 1327 accorda une indulgence à ceux qui pendant le tintement réciteraient trois *Ave Maria*. Déjà Grégoire IX, un siècle avant, avait ordonné d'ébranler les cloches le soir, pour que le peuple se mît en prière en faveur des croisés, et saint Bonaventure en 1269 engageait les frères mineurs à propager l'*Ave* du soir. L'*angelus* ne tarda pas à se propager dans toute l'Europe [1].

Nul doute que dès l'origine on ne donnât à une des cloches le nom de la sainte Vierge. Le Père Bridgett cite plusieurs exemples des inscriptions sur leur bronze, mais malheureusement postérieures au XII[e] siècle. Les rapaces commissaires de Henri VIII en détruisirent une infinité [2].

Fêtes. — Nous nous sommes déja occupé des fêtes, mais on pourra trouver intéressant, à la suite du Père Bridgett, d'étudier à quelles époques et de quelle manière les Anglaisles ont reçues.

Purification. — Une prière spéciale était destinée dans le missel de Leofric à la bénédiction des cierges. Suivant le docteur Rock, il y avait deux bénédictions distinctes, celle des cierges non allumés et celle du feu. La procession avait lieu avant la messe.

Lanfranc (1005-1089), dans le règlement de l'abbaye du Bec, qui devint plus tard celui des grandes abbayes anglaises, écrit : « A tierce on revêt les aubes ; après tierce un tapis est étendu devant l'autel, et des cierges sont placés sur ce tapis. Le prêtre en aube et en étole les bénit, les aspergeant avec de l'eau sainte et les encensant. Ils sont distribués par le custode, et allumés. Le chantre entonne l'antienne *Lumen ad revelationem*, puis l'hymne *Nunc dimittis*. Lorsqu'on sort en procession, le chantre commence l'antienne *Ave gratia* et d'autres s'il le faut, on passe par les grandes portes du monastère, on fait une station devant le crucifix, et on chante l'antienne *Cum inducerent*. On retourne au chœur. Les cloches tintent et la messe est célébrée [1].

1. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, page 216.
2. *Id.*, page 218.

Osbern, grand chantre de Cantorbery du temps de Lanfranc, écrivit, pour lui obéir, la vie de saint Dunstan (+ 988). Il nous rapporte dans cette histoire des usages intéressants de ce temps. Le jour de la purification, le peuple, dit-il, venait avec une grande dévotion à l'église de Notre-Dame à Glastonbury; parmi les autres se trouvaient Herstan, le père de saint Dunstan, et Kinedrida, sa mère, qui était enceinte. Tout le monde avec des cierges en main assistait à la messe solennelle, jusqu'à l'Évangile, où tous les cierges furent éteints à la fois et le temple plongé dans l'obscurité. Le peuple se tenait dans le recueillement, lorsque tout à coup le cierge de la mère de saint Dunstan se ralluma spontanément et communiqua sa flamme à tous les autres cierges. Dieu voulait montrer par ce miracle comment cet enfant deviendrait plus tard la lumière qui dissiperait les ténèbres de son pays [2].

Un présage bien différent est rapporté par Roger de Wendover, au sujet du roi Étienne (+ 1154). Lorsque celui-ci était assiégé dans Lincoln par l'impératrice Mathilde, le jour de la Chandeleur, il vint entendre la messe à la cathédrale, mais son cierge tomba et s'éteignit pendant que la pyxide tombait sur l'autel avec le corps du Christ.

Les cierges portés en procession devaient appartenir à l'église. Les lois anglo-saxonnes et les rois danois les constituèrent en tribut. Le roi Ethelred décréta que le tribut de cire serait payé à la Chandeleur [3].

Annonciation. — Tout le monde convient que la célébration de l'Annonciation remonte au moins au V[e] siècle. Les Églises grecque et latine la mettent au 25 mars. Cependant, comme elle tombe en carême, l'Église de Tolède, à une certaine époque, la célébrait huit jours avant Noël.

1. P. Brigdett, *Our Lady's dowry*, page 225. *Op. D. Lanfranci*, tome I, page 96.
2. *Acta SS. Bol.*, tome XVI, page 359.
3. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, page 226.

En Angleterre elle était certainement fixée au mois de mars.

Quoiqu'elle soit réellement la fête de l'incarnation, elle n'a jamais cessé de compter parmi les fêtes de la sainte Vierge. Un vieil almanach allemand (dictionnaire de De Wetzer) l'appelle « Notre-Dame-de-Carême » ; un concile de Tolède, « la fête de la mère de Dieu » ; les Anglais, « le jour de Notre-Dame ».

Dans les règles de Lanfranc (IXe siècle), elle n'est pas comptée parmi les fêtes de première classe, lesquelles sont seulement : Noël, Pâques, la Pentecôte, l'Assomption et la fête patronale. Cela tenait probablement au temps du carême ; lorsqu'elle tombait un samedi de carême, elle était célébrée différemment du jour suivant, de peur qu'on ne négligeât l'office du samedi ; si c'était le jeudi, le vendredi, le samedi de la semaine sainte ou le jour de Pâques, on la remettait au jeudi de la semaine de Pâques[1].

Assomption. — L'Assomption[2], comme nous venons de le voir, est comptée par Lanfranc (1005-1089) au nombre des cinq grandes fêtes de l'année. C'était la plus grande fête de Notre-Dame. Alban Butler prouve que la célébration de cette fête en Orient et en Occident remonte au VIe siècle. Elle fut rangée parmi les fêtes d'obligation en Angleterre, par les lois d'Alfred (849 + 900), quoique ce soit seulement sous le règne d'Edgard (+ 975) que les trois autres fêtes obtinrent ce privilège (Lingard's, Anglo-Saxon Church). La mort de la sainte Vierge dans quelques églises fut célébrée le 18 janvier, mais le 15 août, jour de son assomption, a toujours été choisi en Angleterre. Notons que cette croyance est fondée sur une antique tradition et non sur l'histoire apocryphe du Ve siècle, rejetée par le pape Gélase.

Nativité. — C'était la quatrième fête célébrée par les Anglo-Saxons. Les preuves de son antiquité en Angleterre sont trop évidentes pour qu'on ait besoin de s'y arrêter, nous nous contenterons de rappeler le poëme de St. Aldhelm et les écrits de Bède.

Conception. — Quelques personnes font honneur à saint Anselme de l'institution de cette fête. En effet, dans le concile provincial de Cantorbéry tenu en 1328, on dit que, pour suivre les traces de ce grand docteur, on célébrerait cette fête dans toutes les églises du diocèse. En Orient, elle était célébrée bien plus anciennement. Passaglia croit qu'elle le fut avant le XIe siècle à Naples et en Espagne. Toujours est-il qu'au XIIe siècle elle était déjà répandue en Angleterre.

Dans un vieux bréviaire danois, nous lisons plusieurs leçons attribuées à la fête de la Conception, dont nous rapporterons succinctement le sens. Lorsque Guillaume eut défait Harold et conquis l'Angleterre, il apprit que le roi des Danois songeait à venir venger sur lui son parent ; alors il se prépara à la résistance et lui envoya l'abbé Helsin, homme prudent et connu pour son amour de Dieu et de la sainte Vierge. Il s'acquitta heureusement de sa mission, mais au retour il se vit assailli par une terrible tempête au milieu des écueils. Les pauvres navigateurs commencèrent dans ce grand danger à invoquer le Seigneur et sa sainte Mère. Après qu'ils eurent humblement et dévotement prié Dieu, un ange du Seigneur, revêtu d'une robe blanche, apparut près du vaisseau et, appelant l'abbé par son nom, lui dit : « Abbé Helsin, viens et parle-moi ; je suis un ange envoyé au sujet de la conception de la bienheureuse Vierge. Si vous voulez échapper au danger qui vous menace, promets à la très-sainte Mère de Dieu que vous célébrerez la fête de sa conception, le jour où cette Vierge incomparable, qui devait être la Mère de Dieu, fut conçue dans le sein de sa mère, et apprends aux autres à célébrer cette solennité. »

« Comment, répondit le prudent abbé, pourrai-je célébrer cette fête, puisque je ne sais pas le jour de sa conception. » Le messager céleste

1. P. Bridgett, page 227.
2. *Id., Our Lady's dowry,* page 228.

reprit : « Le six des ides de décembre est le jour révéré de sa conception, et le même office que pour la Nativité sera dit pour la conception, en changeant seulement le mot *nativitas* pour le mot *conceptio.* » A ces mots, le messager céleste disparut. Le vénérable abbé, tombant à genoux, fit vœu à la bienheureuse Vierge de célébrer la fête. Aussitôt la tempête s'apaise, le ciel redevient serein, un vent favorable enfle les voiles, et on voit bientôt apparaître les côtes d'Angleterre. On se hâte de publier cette merveille, et le saint abbé, non content d'introduire la fête dans son monastère, en prêche tout autour de lui la célébration. Cet événement se rapporte à 1067[1]. (Voy. Ier vol., p. 23.)

L'histoire est rapportée en mêmes termes dans deux documents attribués à saint Anselme. Le poète anglo-normand Wace ou Eustacius, qui écrivait de 1150 à 1170, nous a laissé un poème sur la conception et la vie de la sainte Vierge; il commence par dire que jusqu'au roi Guillaume la fête de la Conception n'avait jamais été célébrée en Angleterre :

N'en fu onques parole oïe,
Qu'à nul tans ainçois feïst on
Feste de sa Conception,
Dessi c'au tans le roi Guillaume.

Ce poème a été publié par MM. Mancel et Tributien de Caen, sous ce titre : *l'Établissement de la fête de la Conception Notre-Dame par Wace*. La même histoire a été reproduite au XIVe siècle en vers anglais de dialecte septentrional.

Quelque idée qu'on ait de ce miracle et de cette vision, l'existence de l'abbé Helsin sous les règnes d'Édouard et de Guillaume, et même son voyage en Danemark sont des faits historiques qui donnent une certaine autorité à la légende elle-même. Ajoutons que saint Anselme, ayant été promoteur de cette fête, prouve par cela qu'elle était déjà en usage dans les abbayes bénédictines. On trouvera aussi ce récit dans le Recueil de documents danois intitulé — *Rerum Danicarum*[1].

La *Présentation* ne fut établie en Occident qu'au XIVe siècle; la *Visitation* à la même époque par Urbain VI. Les lois du roi Alfred exemptaient les hommes libres (*Cf. freemen*) de tout travail servile douze jours à Noël, sept jours avant et sept jours après Pâques et toute la semaine qui précède Notre-Dame d'août (l'Assomption).

Vers la fin du Xe siècle, nous apprenons par les canons d'OElfric que toute la nation jeûnait avant les fêtes de la sainte Vierge.

Les lois du roi Ethelred (1008) décrètent : Les fêtes de sainte Marie seront « strictement célébrées, d'abord avec le jeûne, ensuite avec la solennité ». On sait que ces fêtes étaient la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité[2].

L'aumône était encore une des principales manières d'honorer la sainte Vierge. Il y avait la viande de Notre-Dame, le pain de Notre-Dame. On rapporte un trait touchant de la mère de saint Thomas de Cantorbéry, laquelle avait coutume de peser son petit enfant et de donner, pour l'honneur de Notre-Dame, aux pauvres son poids en vêtements ou aliments.

Osbern, dans la vie de saint Dunstan, rapporte une dévotion analogue de la noble dame Elgiva ou Ethelfleda. Pour se placer sous la direction de saint Dunstan, elle s'était bâti elle-même une cellule près de l'abbaye de Glastonbury. Là elle voulut prier, entendre la parole de Dieu, nourrir les affamés, habiller les dépouillés et se livrer à toutes sortes de bonnes œuvres. Elle avait une si grande vénération pour la sainte Vierge, qu'elle entretenait à ses frais plusieurs prêtres pour chanter ses louanges, et elle était sûre d'obtenir tout ce qu'elle lui demandait. Une fois son neveu, le roi Ethelstan, vint la visiter avec une grande suite; Elgiva, voyant qu'elle n'avait pas assez d'hydromel pour

1. P. Bridgett, page 233.

1. Lib. III, 253.
2. P. Bridgett, page 236.

désaltérer tant de gens, s'adressa avec grande confiance à Notre-Dame et obtint par ses prières la répétition du miracle de Cana pour le breuvage de ses hôtes[1].

Samedi. — On raconte dans la vie de saint Godric, qui mourut au XII[e] siècle, et dont les vertus et les miracles sont rappelés par un témoin oculaire, Reginald de Durham, que chaque samedi il allait porter des aumônes pour l'amour de la mère de Dieu. Un vendredi soir il s'aperçut qu'il n'y avait plus rien dans l'ermitage, alors il commanda de tendre un filet dans la prairie; quoique cette prairie fût desséchée, on trouva le lendemain un blaireau pris au piège; on acheta du pain à Durham pour le prix de la peau, et les pauvres du samedi eurent leur aumône abondante; aussi saint Godric avait-il coutume de dire que, lorsque le cœur est riche, la main trouve toujours de quoi donner[2].

Un argument en faveur de la consécration du samedi à la sainte Vierge est la messe votive fixée ce jour de la semaine par Alcuin. Il est du moins certain que cette consécration du samedi est antérieure au XII[e] siècle. « C'est une belle coutume, écrit saint Pierre Damien, répandue dans plusieurs églises, que chaque samedi une messe soit célébrée en l'honneur de sainte Marie, à moins que quelque fête ou férie de carême ne l'empêche. » Saint Pierre Damien recommandait non-seulement cette dévotion pour le samedi, mais la récitation du petit office et le jeûne du samedi.

Le pape Urbain II, au concile de Clermont de 1096, fit de l'office de la sainte Vierge une obligation le samedi. Le même pape introduisit la Préface de la sainte Vierge dans le Missel[3].

Nom de Marie. — Nous avons aujourd'hui l'habitude d'appeler une multitude d'objets, rues, places, institutions, du nom d'un souverain, d'un héros. Nos ancêtres faisaient mieux; ils leur donnaient le nom de la sainte Vierge. Depuis le gigantesque vaisseau de Henri V, qui portait la madone sur la proue, jusqu'aux petites cuillères appelées *Maidenhead-spoons*, à cause de la tête de Marie sculptée sur le manche, partout on retrouvait ce nom et cette image bénie.

Toutefois, avant le XV[e] siècle, le nom de Marie n'était pas pris fréquemment au baptême. On peut cependant en citer des exemples célèbres : Marie, abbesse de Romsey et sœur du roi Étienne; — une sœur du roi Henri II, aussi religieuse; — la fille de sainte Marguerite d'Écosse (+ 1093), la sœur de saint Thomas de Cantorbéry — une reine de l'île de Man. Il semble que cette réserve ait été inspirée par un sentiment de respect; on lit en effet dans la vie de saint Godric qu'une jeune fille nommée Juliana, ayant été miraculeusement guérie sur la tombe du saint, changea son nom pour celui de Marie, comme si elle en fût devenue moins indigne[1].

Églises. — William Thorn raconte comment saint Mildred construisit un monastère et une église (vers 700) qui furent dédiés à la sainte Vierge par saint Théodore.

Saint Aldhelm, qui écrivait dans le VII[e] siècle, nous dit que souvent les églises de Marie rappelaient par leur vocable un mystère particulier de la vie de Notre-Dame, par exemple la magnifique église construite par la princesse saxonne Bugge, en l'honneur de la Nativité.

Au XII[e] siècle, il était de règle dans les ordres de Cîteaux et de Sempringham que toutes les églises fussent dédiées à la sainte Vierge.

Plus tard, il n'y eut presque pas de villes en Angleterre qui ne possédassent une église de Sainte-Marie et de grandes cités qui n'en eussent deux, trois et quelquefois plus. A Londres, avant la Réforme, on comptait sous ce nom au moins dix-huit églises paroissiales. Souvent un nom de localité était joint à celui de leur patronne. — Mary-at-the-Hill, Mary-Voolchurch, Mary-at-the-Bowe[2], etc.

1. P. Bridgett, page 242.
2. *Id.*, page 243.
3. *Id.*, page 244.

1. P. Bridgett page 246.
2. *Id.*, page 250.

Chapelles de Marie. — Beaucoup de grandes églises avaient une partie réservée qu'on appelait chapelle de Notre-Dame. Saint Bennet Biscop, qui fit cinq voyages à Rome et qui professait une grande dévotion pour le prince des apôtres, construisit sur les bords de la rivière Were un monastère et une église qu'il lui dédia, et en outre une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge[1].

Dans la vie de saint Adrien, que saint Bennet avait amené de Rome en Angleterre et qui fut enterré à Cantorbéry, on rapporte que, lorsque l'église où son corps avait été déposé fut incendiée, il apparut à un des habitants et lui adressa ces paroles : « Va et dis à l'évêque Dunstan qu'Adrien, le serviteur de Dieu, lui envoie ce message : « Vous reposez dans une maison bien « close, tandis que la mère de Dieu et ses serviteurs sont exposés aux intempéries de l'air. » Comme il était accoutumé à y venir longtemps prier la nuit, il vit une fois, comme il entrait, saint Adrien au milieu des chœurs bienheureux, avec la Reine du monde, qui priait le Seigneur.

Le biographe de saint Dunstan rapporte le même événement, mais avec quelques détails, qui nous font connaître la position de la chapelle. « Une nuit qu'il visitait l'église de Saint-Augustin, il se rendit pour y prier à la chapelle de la mère de Dieu, située à l'extrémité orientale. Lorsqu'il s'approcha pour chanter les psaumes, il entendit des voix à l'intérieur, et, regardant par une fente, il vit l'église remplie de chœurs de vierges, marchant en procession et chantant l'hymne de Sedulius. »

Cantemus, socii, Domino, cantemus honorem,
Dulcis amor Christi personet ore pio, etc.

L'indication de la chapelle à l'extrémité orientale de l'église abbatiale semble prouver l'erreur de ceux qui attribuent cette disposition au XIII[e] siècle[2].

1. Beda, *Vita Beat. Abbatum* (ed. Gale), tome IV, page 390.
2. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, page 251.

Autels. — Le poème de saint Aldhelm nous donne la description d'une église saxonne au VII[e] siècle. Il nous apprend que Bugge, sous le règne du roi Ina (685-726), construisit une grande église avec quatorze autels revêtus d'étoffes d'or, dont l'un était consacré à la sainte Vierge.

La grande quantité d'autels dont les documents font mention laissent supposer que toutes les églises en possédaient un, beaucoup deux et même davantage, dédiés à Marie. De plus, l'image de la madone devait en indiquer le vocable, d'après un décret du concile provincial tenu sous l'archevêque Vulfred en 816[1].

Longtemps avant ce décret, saint Aldhelm avait exercé sa verve poétique en composant des inscriptions pour des autels et des églises, exemple qui fut suivi par Alcuin et d'autres. Beaucoup de ces inscriptions, monuments précieux de la foi catholique, ont été conservées, entre autres celle-ci :

Hanc aulam Domini servat tutela Mariæ,
Cui veneranda rudis sacrantur culmina templi,
Et nova consurgunt sacris vexilla triumphis.
Hac celebratur honor sacræ Genitricis in aula,
Quæ verum genuit lumen de lumine Patris.
Quem clamant Titan almo spiramine vates,
Fœmina præpollens, et sacra puerpera virgo,
Audi clementer populorum vota precantum,
Marcida qui riguis humectant imbribus ora,
Ac genibus tundunt curvato poplite terram.
. . . .

L'Anglais Alcuin, élève de l'archevêque Egbert, l'ami du vénérable Bède, le précepteur de Charlemagne, la lumière et la gloire de l'Europe au VIII[e] siècle, nourrissait une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Il avait composé plusieurs inscriptions pour ses autels, dont nous rapportons ici deux exemples[2] :

Virgo Maria, Dei genitrix, castissima virgo,
Lux et stella Maris, nostræ Regina salutis :
Hanc aram meritis semper vivacibus ornet,
Quæ sacrata suo condigno constat honore.

1. P. Bridgett, page 252.
2. *Id.*, page 253.

— Perpetuam mundo genuisti virgo salutem,
Qua propter mundus totus te laudat ubique;
En ego quippe tuus famulus te laudo camænis,
Tu mihi dulcis amor, decus et spes magna salutis;
Auxiliare tuum servum, clarissima Virgo.

Alcuin raconte qu'un jeune homme à York, qui le guidait étant enfant, passait souvent la nuit en prière devant l'autel de la sainte Vierge et qu'il dut à son intercession des extases et des ravissements merveilleux.

On sait aussi que saint Wilfrid étant à son retour de Rome arrêté par une maladie à Meaux, ses compagnons prièrent la sainte Vierge, qui obtint sa guérison et la lui envoya annoncer par saint Michel. Le récit de ce miracle, répété par Eddi, Bède et Alcuin, eut lieu en 704. Voici à son propos quelques vers d'Alcuin[1]:

Me pius altithronus Michaelem misit olympo
Dicere, quod morbo nunc confortaberis isto,
Pro meritis sanctæ Matris precibusque Mariæ
Quæ gemitus, lachrymas, sociorum et vota tuorum
Auribus e solio cœlesti audivit apertis
Deposcens tibimet vitam simul atque salutem.

En revenant à Hexham, il construisit une église à la sainte Vierge avec des portiques vers les quatre régions de la terre[2].

Après saint Aldhelm, Eddi est le plus ancien écrivain saxon. Il nous raconte l'amour que la sainte Vierge inspirait aux rudes architectes du VIIe siècle, cette même ardeur qu'elle devait plus tard communiquer à ceux du XIIIe.

Messe de la sainte Vierge. — Mathieu Paris, né au XIIe siècle, rapporte que William, vingt-deuxième abbé de Saint-Alban, ordonna de chanter en musique la messe de la sainte Vierge. Une cloche spéciale fut montée pour annoncer cette messe. On plaça une nouvelle image de Marie dans l'église et on reporta l'ancienne à l'autel où se chantait cette messe.

Lorsque la messe se chantait sans musique, on allumait deux cierges en l'honneur de la sainte Vierge; un cierge devait brûler devant l'auguste image le jour et la nuit des principales fêtes et pendant les processions en son honneur. On mit également devant l'image un psautier magnifiquement orné.

Un trait de la vie de saint Wilfrid nous rappelle encore la piété pour les sanctuaires de Marie. Sentant sa fin approcher, il divisa ses richesses en quatre portions, puis il dit aux abbés et aux moines qui l'entouraient : « Mes chers frères, je désire retourner encore une fois auprès de ce siège de Pierre où j'ai reçu justice et liberté et y finir ma vie. Je prendrai avec moi la première part de ces trésors afin de l'offrir aux basiliques de Sainte-Marie et de Saint-Paul. Mais si, comme il arrive souvent aux vieillards, je mourais avant d'avoir rempli mon désir, je vous prierai, mes fidèles amis, de porter les dons à ces églises. »

On croit que le dernier acte de la vie de saint Wilfrid fut de consacrer l'église bâtie par Egwin à Evesham, à laquelle une si grande célébrité était plus tard réservée. Une vision de la sainte Vierge se rattache à l'origine de cette église; mais elle est discutée[1].

Ponts. — Le pénitential de Saint-Dunstan mentionne la construction des routes et des ponts parmi les travaux qui incombent à la charge des riches. Leland, dans son itinéraire, nous dit que beaucoup de ponts furent dus à des actes de pieuse générosité. Le pont de Bedford sur la Turege est un monument considérable, composé de vingt-quatre arches en pierre; un pauvre prêtre, encouragé par une vision, commença cet immense travail, tout le pays y contribua et alloua des revenus de terre pour son entretien. A l'une de ses extrémités s'élevait une chapelle à Notre-Dame *Trans-pontem*.

Ces sanctuaires ainsi placés étaient au moyen âge partout en usage en Angleterre; nous pouvons citer les ponts d'York, Sheffield, Lincoln, Leeds, Wakefield, Durham, Rochester, Salisbury, Rotherham, Droitwich, Bradford, Derby, etc.[2].

1. *Alcuini Op. II*, 248.
2. P. Bridgett, *Our Lady's dowry*, 255.

1. P. Bridge t, page 257.
2. *Id.*, page 258.

Images de Notre-Dame. — Bède signale plusieurs représentations de la sainte Vierge dans les églises, notamment à leur abside.

Parmi les dons du roi Ina au sanctuaire de Glastonbury figure une statue d'argent de la sainte Vierge au VIIe siècle.

Nous lisons dans les actes de sainte Ethelrède, écrits par un moine d'Ély en 1163 que l'abbé Brithnod, dès l'année 970, fit faire des images de la sainte Vierge et les couvrit d'or, d'argent et de pierres précieuses, mais qu'elles furent dépouillées par des mains sacrilèges au couronnement de Guillaume le Conquérant et que seules les statues de bois furent préservées.

Parmi les trésors de la châsse de Saint-Édouard à Westminster se trouvait une image de la sainte Vierge en ivoire, d'un admirable travail; elle avait été donnée par saint Thomas, zélé promoteur de la canonisation du confesseur.

A St.-Mary-Hill à Londres, on mentionne une image en nacre de perles, mais la plupart sont en albâtre, en pierre ou en bois [1].

A la suite d'un sacrilège commis par un juif à Oxford, on le força pour pénitence d'ériger une croix de marbre avec la madone [2].

Puits de Notre-Dame. — Nous ne chercherons pas ce que les puits peuvent avoir de commun avec la dévotion des Celtes, nous dirons seulement que *les puits de Notre-Dame* se rencontrent surtout dans le pays de Cornouailles, le pays de Galles et le nord de l'Écosse. On en trouve en Angleterre. Nous verrons à Londres le sanctuaire de Muswell et celui de Notre-Dame de Pue; Érasme parle de deux saints puits à Walsingham [3].

Reliques. — Un tableau laissé par le cardinal Beaufort à Henri VI, en 1447, mentionne une relique de la sainte Vierge sans en spécifier la nature.

1. P. Bridgett, page 266.
2. *Id.*, page 267.
3. *Id.*, page 330.

Le seigneur qui accompagnait l'ambassade de Bohême en Angleterre (1446) parle d'une relique montrée à Cantorbéry, appelée : *Redimiculum beatæ Virginis*, sans doute le filet pour retenir les cheveux, — de quelques cheveux de Notre-Dame et d'un fragment de son tombeau.

Il y avait avant la réforme tant de reliques à Londres qu'il aurait fallu, dit le même voyageur, deux scribes et quinze jours pour les enregistrer. Parmi ces trésors on montrait la ceinture de la sainte Vierge, qu'on disait faite de ses propres mains. Il y avait des ceintures dans plusieurs endroits et de son lait dans huit sanctuaires.

Ingulf nous dit que l'empereur Henri II reçut de Hugues, roi de France, des cheveux de la sainte Vierge, lesquels avaient été enchâssés dans un reliquaire d'or [1].

Emblèmes. — Sur un bronze de l'abbaye de Westminster on voyait une couronne de roses avec ces mots tout autour : *Sis Rosa, flos florum morbis medicina meorum.* Le nom de Marie était répandu partout. « Chaque district, dit le docteur Rock, avait ses Lady-grove, Mary-field, Mary's-well, Lady's-mead.

Les fleurs elles-mêmes semblent vouloir s'épanouir sous le patronage de *la rose mystique.* Les Anglais ont : our Lady's mantle, Marygold, Virgin's-bower (berceau), Mary's-fan (éventail), Lady's-seal, our Lady's-laces (dentelles), Lady's-slipper (pantoufle), our Lady's-bedstraw, our Lady's-fringes, etc. [2]

Les confréries en Angleterre remontent au temps des Saxons. Dans la suite des temps, elles se multiplièrent d'une manière extraordinaire. M. Taylor, dans son *Index monasticus*, en compte 909 dans la contrée de Norfolk, et dans le nombre 155 dédiées à Notre-Dame sous différents titres [3].

Nous terminerons ce tableau d'ensemble du

1. P. Bridgett, page 340.
2. *Id.*, page 344.
3. *Id.*, page 350.

culte de Marie par ces vers d'un vieux poëte anglo-normand né en 1100, quelques années après la mort de saint Anselme. N'est-il pas charmant d'entendre les louanges de Marie au XIIe siècle en Angleterre dans un langage déjà français?

Elle est roïne et mère au roi
Et Diex ses Fiuz l'a avec soi.
Virge est el ciel, virge est en gloire;
De li doit ou faire memoire
Et li avoir ai grant fiance;
Car bien sai et croi sans doutance

Qui l'amera et servira
Et de bon cuer l'ennorera,
N'i faudra pas qu'il n'ait s'aie
Ou a la mort, ou a la vie.

Et plus loin :

Elle est la mère as pechéors,
Redrescemenz, voie et secors;
Restoré nos et a rendu
Ce que nos avions perdu;
Sainte Marie nos rendi
Ce que Eve nos perdi [1].

Après ces données générales, qui pouvaient difficilement prendre place dans nos descriptions locales, nous passerons rapidement en revue les principaux pèlerinages d'Angleterre suivant l'ordre alphabétique, en nous arrêtant devant les autres souvenirs du culte de Marie qui pourront se présenter sur notre route. Nous n'oublierons pas notamment de donner un coup d'œil aux riches librairies, où les témoignages d'honneur pour la sainte Vierge se trouvent si répétés et où nous conservons des monuments que les hérétiques n'ont pu atteindre aussi facilement que les images. Disons encore que l'Angleterre tout entière était consacrée à la Mère de Dieu, et que plusieurs de ses contrées, Hamstead, Lincoln, Salisbury, Winchester, avaient voulu une consécration spéciale.

1. P. Bridgett, page 372.

ABINGDON (*Cambridge*).

En 675, Cyssa fonde une église en l'honneur de la sainte Vierge et un monastère pour douze moines bénédictins, lequel fut richement doté, car, dans le langage des vieux Saxons, ils aimaient à faire Dieu et la sainte Vierge leurs héritiers, « *to make God and our Lady their heirs* ». Tous ceux qui approuvaient la donation ou assistaient comme témoins tenaient à mettre la charte sur l'autel de la sainte Vierge pour voir leurs noms bénis par ce contact. Ainsi Lullan, un noble saxon qui avait reçu en présent de Brithric, roi de Wessey (784-800), le manoir d'Estun, voulut déposer la charte sur l'autel de Notre-Dame lorsqu'il lui en céda les droits [1].

Saint Édouard martyr et saint Dunstan ordonnèrent des pèlerinages populaires à Notre-Dame d'Abingdon [1].

On conserve encore au British Museum un sceau de l'abbaye Sainte-Marie qui remonte au XIe siècle et qui porte l'image de la sainte Vierge; elle tient une branche de lis de la main droite, de la gauche une petite pomme qu'elle semble offrir au Sauveur; elle porte l'Enfant sur ses genoux dans l'axe du groupe, suivant l'usage archaïque. Son costume est fort riche, sa couronne, sa dalmatique tout ornées de pierreries et de franges. L'exergue, très-mutilé, ne conserve plus que ces fragments : D... SIGILL... SANC... ONIT. La longueur égale 0^m,079. (Pl. (CXXXVIII).

BARKING.

Ce couvent fut fondé par Erconwald, évêque de Londres en l'honneur de Notre-Dame. La charte de fondation est datée de 677. On y voyait la chapelle de *Notre-Dame-de-Salve*, appelée aussi la chapelle de *Salve*.

1. *The mont.*, sept. 1874.

CAMBRIDGE.

Cambridge a possédé une image de Notre-Dame qui attirait un pèlerinage considérable dans l'église des frères noirs là où s'élève aujourd'hui le collège Emmanuel.

A l'image de Cambridge se rattache l'histoire de ce jeune étudiant William Vidius, qui menait une vie irrégulière, mais qui, au milieu de ses désordres, restait fidèlement dévot à Notre-Dame. Ce jeune homme avait un camarade nommé James qui partageait sa chambre. Une nuit James fut réveillé par les gémissements de son compagnon, qu'il trouva tremblant et couvert de sueur. Il l'interrogea avec anxiété : « Ah ! répondit Vidius, que j'ai bien fait d'honorer l'image de la sainte Vierge, sans elle j'étais perdu pour l'éternité ! je devais cette nuit paraître devant le souverain juge pour lui rendre compte de ma conduite. Le démon allait déjà saisir mon âme, lorsque, invoquant le secours de la sainte Vierge, elle m'écouta, me prit sous sa protection et mit mon ennemi en fuite ; grâce à son intercession, j'ai pu obtenir quelque répit pour mon salut [1]. »

Citons encore Durham, Northampton, Sudbury, Cockthorpe, Notre-Dame de Truro dans le Cornwall, Notre-Dame Hilbury dans le Cheshire, Notre-Dame-de-Depedale dans le Derbyshire [2].

CANTORBÉRY.

Saint Laurent, archevêque de Cantorbéry, compagnon et successeur de saint Augustin (619), construisit une église à la sainte Mère de Dieu, dans le monastère de Saint-Pierre à Cantorbéry. L'église fut consacrée par saint Mellitus.

1. Northcote, *Celebrated Sanctuaries of the Madonna*, p. 290.
2. P. Bridgett. — 322.

Le monastère de Saint-Augustin fut fondé par le roi Æthelbert en 608. Son fils et successeur construisit une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge dans laquelle il fut enterré en 640, ainsi que son épouse Emma. Cette chapelle fut celle où saint Dunstan eut ses visions ; elle était si agréable à la Reine du ciel que, suivant le proverbe anglais, on l'appela *sacrarium* ou *vestiarium* de Marie. Elle y apparut souvent, saint Dunstan l'y entendit chanter avec ses vierges les vers de Sedulius que nous avons déjà rapportés.

La chronique ajoute que l'abbé Wulfric, désirant étendre les constructions du monastère, démolit l'extrémité occidentale de cette chapelle, éloigna le cimetière de la communauté, et donna cet espace aux nouvelles constructions. Toutefois l'abbé ne survécut pas longtemps à ces travaux et sa fin fut considérée par plusieurs comme une punition du ciel qui frappait le démolisseur de la chapelle [1].

Sur les ruines de l'ancienne église saxonne, où saint Dunstan reçut la faveur d'une apparition de Notre-Dame, on construisit au XVe siècle une nouvelle église dans le chœur de laquelle existe encore la niche dépouillée de sa madone. Du *Martyrdom*, lieu témoin de l'assassinat de saint Thomas, on descend dans la célèbre chapelle de Notre-Dame-de-Undercroft, située précisément sous le maître-autel de la cathédrale. Au-dessus de l'autel une niche richement décorée renfermait la Madone ; son piédestal offrait plusieurs sujets sculptés, parmi lesquels nous ne pouvons plus reconnaître aujourd'hui que l'annonciation. Cette chapelle est sans doute un des restes de l'ancienne église.

On lit dans la vie de saint Thomas de Cantorbéry qu'un jour, étant très-malade, la sainte Vierge lui apparut, lui promit qu'il guérirait et lui mit dans la main deux clefs d'or comme présage de sa future grandeur. Tout le monde connaît la touchante anecdote de sa jeunesse, lorsqu'il se trouvait au milieu de ses condisciples qui se vantaient des dames auxquelles ils avaient promis leur affection et qui montraient les cadeaux

1. *The Month.*, oct. 1874.

qu'ils en avaient reçus. Quand son tour vint de se prononcer, il dit que sa dame était de la plus haute noblesse; et comme on le pressait de montrer quelque signe de son amitié, il se rendit à l'église, se mit en prière devant l'autel de la sainte Vierge qui était véritablement la dame de son cœur, puis il revint joyeusement vers ses compagnons, leur montrant une petite boîte renfermant une chape rouge (en vue sans doute de son martyre) que sa dame lui avait donnée.

Les Anglais ont toujours eu une dévotion remarquable pour les joies de Marie bien plus que pour la mère de douleur. Ils l'appelaient *Blissful Maiden*, l'heureuse Vierge. En Angleterre, le terme de Notre-Dame-de-Pitié, si souvent employé au moyen âge, n'était pas entendu comme Notre-Dame-des-Douleurs, mais Notre-Dame-de-Miséricorde. Cinq cierges, symbole de ses cinq joies, brûlaient devant ses statues. Il est probable que cette préférence venait de la dévotion qu'avait saint Thomas de Cantorbéry lui-même pour les joies de Marie. Voici une hymne latine qu'on attribue au saint martyr :

Gaude virgo, Mater Christi,
Quem per aurem concepisti
Gabriele nuntio :
Gaude, quia Deo plena
Peperisti sine pœna
Cum pudoris lilio :
Gaude, quia Magi dona,
Tuo nato ferunt bona,
Quem tenes in gremio :
Gaude quia reperisti
Tuum natum, quem quæsisti
In doctorum medio :
Gaude, quia tui nati
Quem dolebas morte pati
Fulget resurrectio :
Gaude, Christo ascendente
Et in cœlum te tuente
Cum sanctorum nubilo.
Gaude, quæ post Christum scandis,
Et est tibi honor grandis
In cœli palatio.

La tradition rapporte que saint Thomas avait coutume de répéter très-souvent ces vers et que Notre-Dame lui apparut et lui révéla ses sept joies célestes. Toutefois le nombre cinq prévalut, celles de la visite des mages et de Jésus dans le temple furent omises. Le nombre cinq correspond à celui des plaies de Notre-Seigneur.

Après son martyre, la grande verrière du transept occidental de la cathédrale de Cantorbéry fut remplie par une magnifique représentation des joies de Notre-Dame. On y voyait la figure de la sainte Trinité, les douze apôtres et sept peintures de la sainte Vierge. On remarquait dans ce nombre une Assomption, les anges enlevant leur reine au ciel, et le soleil, la lune et les étoiles sous ses pieds; sous chaque sujet on lisait une légende commençant par *Gaude, Maria*, par exemple *Gaude, Maria, Sponsa Dei.* Le vitrail tout entier semblait dédié à la sainte Vierge, car dans le bas on remarquait cette inscription : *in laudem et honorem Beatissimæ Mariæ Virginis, Matris Dei.*

CASTLEGATE.

M. de Hübner a publié une inscription qui nous révèle l'existence d'une église dédiée à la sainte Vierge près de Castlegate et qu'on croit de 756. (*Inscript. Brit.*, 175.)

CARLTON-COLVILLE (*Suffolk*).

On mentionne dans l'église Saint-Pierre une chapelle de la sainte Vierge et des lumières pour brûler devant son image [1].

CAVERSHAM (*Buckinghamshire*).

La statue de la sainte Vierge se trouvait dans une chapelle attachée à l'église de Caversham,

1. Suckling, *Antiquities of Suffolk.* London, 1842-241.

et était couverte de lames d'argent ; elle avait été donnée en 1162 par le roi Jean à l'abbaye de Notcele, dans la même contrée. La chapelle existait déjà et son importance la faisait mentionner à part dans les chartes : « *Ecclesiam de Kaversham cum capella Beatæ Mariæ et cum omnibus aliis pertinentiis suis.* » Lorsque les chanoines furent entrés en possession du manoir, ils érigèrent un monastère que Tanner nous montre enrichi par les offrandes faites à la chapelle de Notre-Dame. Dugdale, dans son « Baronage », parle de celles de la comtesse de Warwich et de Gilbert, comte de Pembroke. La comtesse de Warwich, dans son testament, s'exprimait ainsi : « à Notre-Dame-de-Caversham, je lègue une couronne d'or faite avec mes chaînes et autres bijoux d'or du poids de vingt livres[1]. »

CHATAM (*Kent*).

A Chatam, nous retrouvons une église normande dont les ruines nous offrent de curieux restes d'architecture. Sur le portail septentrional, on remarque une niche et sur les côtés des anges développant leurs ailes et qui semblent encore vénérer leur madone. Cette niche renfermait, dit-on, la fameuse image. Il y a quelques années, lorsque la vieille église fut démolie, on découvrit des fragments de sculptures richement peintes et dorées parmi les matériaux qui entrèrent dans la façade est de la nouvelle construction, et parmi ces pierres le groupe de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, dont on avait brisé les têtes. La madone porte un manteau rattaché sur la poitrine par une fibule qui gardait quelques morceaux de verres imitant les pierreries. Selon toute probabilité, cette sculpture était la célèbre statue[2].

1. Northcote, p. 258. — *The Month*, oct., 74.
2. *Id.*, p. 260.

CHESHUNT (*comté d'Hertford*).

Cheshunt, située à 11 kilomètres sud-est d'Hertford, existait dans l'antiquité et formait une station romaine. Elle possédait, au XII[e] et même au XI[e] siècle, une abbaye dédiée à la sainte Vierge. Nous conservons encore le sceau qui porte tout à fait les caractères du XI[e] siècle, mais qui est malheureusement fort mutilé. Cette empreinte a la symétrie archaïque. La sainte Vierge est assise sur un pliant à têtes d'animaux, elle a l'enfant Jésus sur les genoux, un lis dans la main gauche et la pomme dans la droite. Sa longueur égale $0^{m},662$.

CHESTER.

(Pl. CXXXVIII.) — Chester, éloignée de 270 kilomètres de Londres, dans la direction du nord-ouest, avait une église dédiée à Marie dès le XII[e] siècle. Le British Museum conserve deux sceaux qui nous la rappellent encore. Le premier, le plus ancien croyons-nous, figure la sainte Vierge assise, tenant le Sauveur sur le genou droit et un sceptre fleurdelisé de la main gauche. Les deux figures sont couronnées. Sous le sceptre on distingue un petit personnage nimbé, agenouillé et les mains dirigées vers le groupe divin. L'empreinte a $0^{m},068$ de longueur. Le second sceau de Sainte-Marie-de-Chester nous paraît de la fin du XII[e] siècle. Le trône est plus riche. La sainte Vierge tient sur le genou gauche l'enfant Jésus qu'elle allaite et un sceptre avec fleur de lis de la main droite. La longueur est la même (Pl. CXXXIX).

CLERKENWELL.

(Pl. CXXXVIII). — Clerkenwell possédait un prieuré sous le vocable de la sainte Vierge,

antérieur à l'invasion normande, si nous en jugeons par le sceau qui nous en reste et qui, sans nul doute, est un des plus anciens de ceux que nous a fournis le British Museum. Marie nous apparaît sous des traits symétriques et parfaitement archaïques, l'enfant Jésus, ce qui est notable, tient en guise de sceptre une petite croix grecque montée sur une hampe. Les deux figures sont nimbées et sans couronne. La longueur est de $0^{m},075$.

COVENTRY.

Coventry est encore un des sanctuaires anglo-saxons de grande réputation. L'histoire de son origine est associée au nom d'une princesse anglo-saxonne, Godiva, comtesse de Mercie, que Roger Hoveden appelle *sanctæ Mariæ semper Virginis Amatrix devota,* et Henri Kughton *Beatæ Mariæ Cultrix.* Elle se maria à Leofric, vers 1005.

L'hymne funèbre qu'elle chantait fut, dit-on, celle de saint Ambroise.

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Ab hoste tu nos protege
Et mortis hora suscipe.

Le comte Leofric et Godiva fondèrent, en 1043, le monastère bénédictin de sainte Marie, dont il ne reste aucun vestige. L'église se faisait remarquer entre toutes celles d'Angleterre par ses richesses extraordinaires. Godiva, employant à cette pieuse destination tous ses trésors, y envoya les plus habiles orfèvres qui fabriquèrent une multitude de croix, d'images et de merveilleux ornements pour la dévotion de l'église. Guillaume de Malsmesbury dit qu'il y avait une telle abondance d'or et d'argent que les murs semblaient trop étroits pour les contenir et que les yeux éblouis croyaient voir un miracle de la puissance divine plutôt que les présents d'une reine. Le bois supportant les châsses était tout recouvert de métaux précieux. Au temps de Guillaume Rufus, évêque de Chester, qui transféra son siége de Chester à Coventry, l'argent enlevé d'une seule poutre fut estimé à 500 marcs.

Nous avons gravé (Pl. CXXXIX.) un sceau du prieuré de Coventry, représentant la sainte Vierge assise, voilée et allaitant le Sauveur; on lit dans l'exergue : SIGILLVM SANTE (*sic*) MARIE DE COVENTRE. La longueur est de $0^{m},070$.

Mais le plus riche comme le plus célèbre de ses ornements fut le chapelet de gemmes que Godiva, sur son lit de mort, désira qu'on mît au cou de la statue de Notre-Dame et qui fut évalué 100 marcs d'argent. Ces gemmes étaient enfilées à la façon des grains du rosaire et lui servait à compter le nombre de prières qu'elle voulait réciter. Godiva demanda que les visiteurs de l'église dissent autant de prières qu'il y avait de grains à ce chapelet; ceci prouve l'antique usage du rosaire qu'on fait remonter au vénérable Bède. Gabriel Bucelin, dans sa *Chronologie Benedictino-Mariana,* déclare que cette dévotion produisit de merveilleux résultats chez les Anglais et qu'elle leur valut beaucoup de victoires sur les Danois. Alain de La Roche, le grand dominicain qui prêcha le rosaire pendant le XVe siècle, rapporte que les plus anciennes images de Marie en Angleterre avaient des chapelets dans leurs mains.

Sous le règne troublé du roi Étienne, Robert Marmion, lord de Tamworth, s'empara du monastère de Sainte-Marie, renvoya les moines et convertit en forteresse l'église, qu'il défendit contre le comte de Chester. On prétend que l'annonce de la punition de ce sacrilége se manifesta par le sang qu'on vit paraître entre l'église et le monastère. Roger de Hovedon nous assure en avoir vu les traces de ses propres yeux. Quoi qu'il en soit, la punition ne tarda pas; Robert, en attaquant son adversaire, tomba dans une tranchée, où une flèche l'atteignit au pied, et il mourut bientôt de cette blessure avant que

la sentence d'excommunication, que ses crimes lui avait attirée, ne fût levée[1].

Leofric et Godiva furent enterrés dans les deux portiques de l'église. Outre leurs bienfaits à ce monastère, ils dotèrent magnifiquement d'autres églises et surtout les trois fameux sanctuaires de Notre-Dame à Evesham, Worcester et Stow, le dernier desquels était la maison mère de l'abbaye d'Eynsham, près d'Oxford. A propos d'Eynsham, nous raconterons un fait consigné dans les anciennes chroniques de cette abbaye et qui peut bien prendre place ici. Un moine d'Eynsham avait une dévotion spéciale envers la sainte Vierge, à laquelle il devait de très-grandes faveurs; se rendant au lit de mort d'un jeune écolier de l'abbaye, il le trouva environné de démons qui cherchaient à le troubler par des tentations, pendant que les exorcistes l'arrosaient vainement d'eau bénite. Le moine se mit alors à invoquer la sainte Vierge qui lui apparut et dont la présence mit aussitôt les démons en fuite; elle se manifesta non-seulement à lui, mais aussi au pauvre moribond qui, pour témoigner sa reconnaissance, entonna le *Gaude, Maria virgo,* et expira doucement après.

CROSS-RAGUEL (*Aynshire*).

(Pl. CXXXVII.) — Dans une tourbière voisine de l'abbaye de Cross-Raguel, on a trouvé une statuette en bois de chêne, autrefois recouverte de feuilles d'or.

Nous devons le dessin que nous avons gravé dans nos planches à M. Goldie. Quoique fort mutilé, ce groupe présente des traits certains d'archaïsme. La sainte Vierge est assise et portée sur une sorte de piédouche circulaire; sa tête et son bras droit ainsi que celui de l'Enfant ont disparu. La tête du Sauveur couronnée est conservée; on voit aussi la main de Marie passée sous le bras de l'Enfant, ce qui est assez remarquable. Cette sculpture nous paraît appartenir au XIIe siècle.

1. Northcote, 241.

CROYLAND.

Berhtunlf de Mercie, dans son présent à l'abbaye de Croyland, daté du 27 mars 851, décrit ainsi le vénérable lieu : *Hæc est hæreditas Dei, dos Æcclesiæ Christi, solum sanctæ Mariæ.*

Richard Barderey, abbé de Croyland, qui mourut en 1247, donna cent schillings par an pour une lampe devant l'autel de la sainte Vierge, dans l'église de Whaplode[1].

DARLEY.

L'abbaye de Darley, dans le Derbyshire, était dédiée à Marie; un sceau, que le British Museum nous fournit, en porte encore le témoignage. La sainte Vierge, assise, tient l'enfant Jésus sur le bras gauche et lui offre la pomme salutaire de la main droite; elle est couronnée et nimbée. La longueur est de $0^{m},060$.

DEPEDALE (*Derbyshire*).

L'ordre des Prémontrés, introduit en Angleterre vers la même époque que les Cisterciens, se signala non moins que ceux-ci par sa dévotion envers Marie. On croyait que l'emplacement de leurs monastères avait quelquefois été choisi par la sainte Vierge elle-même, comme pour l'abbaye de Depedale dans le Derbyshire; la légende de cette origine est fort touchante et mérite d'être rappelée.

A Derby, dans la rue qui porte le nom de Notre-Dame, vivait un certain Cornélius, meu-

1. *The Month.,* décemb. 1874.

nier, qui avait coutume, chaque samedi, de déposer à l'église paroissiale de Sainte-Marie l'argent qu'il avait gagné, ne se réservant que le strict nécessaire pour ses besoins; il persévéra dans cette pratique durant plusieurs années; enfin, un jour d'automne, comme il prenait son repas de midi, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Cornélius, mon Fils accepte tes aumônes, mais si tu veux être parfait, abandonne tout ce que tu as et vas à Depedale le servir dans une vie solitaire, et alors tu obtiendras sûrement les joies éternelles. » A son réveil, Cornélius, sans rien dire à personne, se prépara sans retard à obéir à la vision céleste. Il se mit en route sans savoir où il allait et confiant seulement dans son guide miraculeux. Il se dirigea vers l'est; il passait par le village de Stanley, lorsqu'il entendit une femme dire à sa fille : « Prends les vaches, conduis-les à Depedale et reviens vite à la maison. » plein d'étonnement, il s'approche de la femme et lui dit : « Je te prie, bonne femme, de m'indiquer où se trouve Depedale. — Va avec ma fille si tu veux, répondit-elle, elle te montrera le chemin. » Il se mit donc sous la conduite de la vachère et arriva bientôt dans une vallée solitaire éloignée de toute habitation et couverte de forêts. Là, trouvant un endroit abrité, il s'y fixa; il se creusa une demeure dans un rocher et vécut au milieu des plus grandes privations.

Les terres des environs appartenaient à Ralph Fitz Geremund; un jour que ce seigneur venait d'arriver de Normandie et qu'il chassait un gibier avec ses chiens, il aperçut l'ermitage et s'indigna qu'on eût osé se faire ainsi une habitation dans sa forêt. Il s'y rendit; mais, à la vue de Cornélius couvert de haillons et en entendant son histoire, il fut touché de compassion : non-seulement il lui permit de rester dans cette solitude, mais il lui abandonna le dixième du revenu de ses moulins pour son entretien. On ajoute qu'après des combats soutenus contre le démon, le saint ermite passa sur un autre point de la vallée, qu'il y construisit, au bord d'une source, un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge et qu'au bout de quelques années, il y rendit son âme au Seigneur. L'oratoire de Sainte-Marie fut concédé à quelques chanoines noirs; enfin William Fitz-Ralph et sa fille Mathilde donnèrent la vallée et ses dépendances à une colonie de Prémontrés, en 1204 [1].

DURHAM.

On sait que la cathédrale de Durham fut fondée en 1093.

Nous extrayons, d'après le livre des *Antiquités de la cathédrale de Durham,* quelques passages qui, s'ils ne s'appliquent pas tous à des monuments romains, nous prouvent du moins la ferveur du culte de Marie avant les profanations de Henri VIII. Cet ouvrage a été écrit par un moine anonyme qui vivait sous la reine Marie, il est devenu très-rare et nous devons cette communication à l'obligeance de M. Goldie.

Voici l'inventaire :

STATUES DE LA SAINTE VIERGE.

1° Dans le retable du maître-autel, au centre, une statue de la sainte Vierge en très-fin albâtre;

2° Sur l'autel de Notre-Dame-de-Bolton, une statue appelée Notre-Dame-de-Bolton, qui s'ouvrait (avec des gonds) depuis la poitrine jusqu'au bas; en dedans était peinte l'image de Notre-Sauveur, tout doré, tenant ses mains élevées et entre ses mains un beau et large crucifix tout en or; tous les jours de fête on ouvrait l'image afin que chacun pût voir représenté dans l'intérieur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, très-curieusement et joliment dorés, le reste de l'intérieur des côtés était finement verni en laque vert, avec fleurs d'or, chose très-belle à voir; sous ses pieds se trouvait une pierre sur laquelle était sculpté l'écusson des Nevil qui avaient fait les frais de ce travail;

3° Dans la Galilée, ou chapelle de la sainte

1. Northcote, 275.

Vierge, était l'autel de Notre-Dame, un monument somptueux, entouré de boiseries et couvert de tableaux célestes vivement coloriés et dorés;

4° Dans la même chapelle était un autel de Notre-Dame-de-Pitié avec une statue de la *Pietà*, d'un aspect très-mélancolique.

CRUCIFIX AVEC LA SAINTE VIERGE.

1° Dans le bas côté, au nord du chœur, il y avait un magnifique crucifix, avec des statues exquises de la sainte Vierge et de saint Jean; il était renfermé dans une cellule d'anachorète, à laquelle on arrivait par un escalier;

2° Dans le bas côté, au sud du chœur, se trouvait un crucifix appelé le Crucifix noir de l'Écosse, avec la sainte Vierge et saint Jean de chaque côté. Toutes ces statues étaient en argent, avaient presque deux mètres de haut, elles portaient des couronnes d'or pur sur la tête et étaient adossées à une boiserie peinte et dorée;

3° A l'extrémité de la nef, il y avait le plus fameux crucifix de toute la contrée, avec des statues de la sainte Vierge et de saint Jean et de deux archanges tout brillants à côté d'eux.

VITRAUX PEINTS.

1° Dans le transept du sud, la sainte Vierge avec l'Enfant dans ses bras;

2° Dans le transept du nord, le même vitrail;

3° Le grand vitrail, dans le pignon ouest de la cathédrale, représente l'arbre de Jessé avec la sainte Vierge et l'Enfant entre ses bras;

4° Dans la Galilée, la sainte Vierge avec l'Enfant nu sur ses genoux; dans la même chapelle, l'Assomption et encore le Christ nouveau né, nu, assis sur les genoux de sa mère, qui lui donne le sein; plus loin on trouve encore un vitrail identique à celui-ci;

5° Dans la salle du chapitre, un arbre de Jessé avec la sainte Vierge et le Christ dans ses bras;

6° Dans le bas côté nord de la nef, trois vitraux représentent la sainte Vierge;

7° Dans le bas côté sud, encore trois vitraux, *idem;*

8° Dans le bas côté du transept du nord, deux représentations;

9° Dans le bas côté du transept du sud, deux représentations;

10° Dans le bas côté nord du chœur, trois tableaux de la sainte Vierge en vitraux dont un avec une tiare;

11° Dans le bas côté sud du chœur, trois tableaux de la sainte Vierge;

12° Dans la sacristie, quatre représentations;

13° Sur les neuf autels (un second transept à l'extrémité de l'église, derrière le maître-autel) il y avait trois vitraux représentant la sainte Vierge.

N.-B. — L'énumération ci-dessus ne comprend pas les représentations de la sainte Vierge dans les scènes tirées de l'Évangile, où elle entre comme personnage.

Au XIIe siècle, saint Godric, après de lointains pèlerinages, s'était retiré dans un désert près de Durham, où il menait une vie angélique. Il avait, dans son ermitage, un crucifix et une madone devant laquelle il obtint de nombreuses faveurs. Il eut le privilége d'y recevoir une visite de la Reine des anges[1].

DUNWICH (*Suffolk*).

Vers 1827, on trouva sur la côte près de Dunwich la matrice d'un sceau provenant du collége de Sainte-Marie et des SS.-Anges, fondé par Roger, archevêque d'York, en 1161; il porte la sainte Vierge assise avec l'Enfant entre deux flambeaux pendant que les anges la couronnent[2].

ELY.

Un siècle avant qu'Ina ait élevé l'église de Glastonbury, saint Augustin, l'apôtre de l'An-

1. Northcote, 282.
2. *Archeologia*, XXIIe vol., p. 423.

gleterre (607), avait construit une église en l'honneur de la très-sainte Vierge à Ely. Cette église, ayant été détruite, fut reconstruite et de nouveau consacrée à la sainte Vierge par saint Etheldred; cinquante ans après, elle devint fameuse par les miracles qui s'y accomplirent.

Après l'invasion normande, Hereward s'était fortifié dans l'île d'Ely, avec un petit corps de Saxons et prolongeait la résistance. Guillaume les condamna à voir leurs biens séquestrés; les moines se rachetèrent à prix d'argent, mais, pour réaliser cette somme, il leur fallut dépouiller l'église de ses ornements et notamment de la magnifique image de Notre-Dame, assise sur un trône, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et qui était merveilleusement travaillée en or et en argent. L'image avait été placée dans la cathédrale par Helsin, le second abbé qui mourut en 1016 ou 1017; elle était probablement vénérée du côté du Midi dans l'église que Brithnoth, le premier abbé, mort en 981, avait consacrée à Notre-Dame.

Cnut, très-dévot à la sainte Vierge, comme il le prouva par ses libéralités à Chartres, célébra la purification à Ely peu de temps après que la statue avait été placée par l'abbé Helsin. En entendant les moines chanter les prières de Marie, le roi, pleurant de joie, entonna une ballade anglo-saxonne.

EVESHAM.

Dans le même temps qu'Ina restaurait l'église de Glastonbury, les sanctuaires d'Evesham, de Tewkesbury et de Worcester s'élevaient dans les montagnes de la Severn. Une légende, répétée pour la fondation de plusieurs sanctuaires, s'attache à l'origine de celui d'Evesham. Au commencement du VIIIe siècle, la vallée, que sa riche végétation a fait surnommer de nos jours le jardin de l'Angleterre, formait un désert couvert de ronces et d'épines; Egwin, troisième évêque de Worcester, l'avait demandée à Ethelred, roi de Mercie, comme lieu de pâturage pour les porcs du monastère. Un des bergers, nommé Eoves, pénétrant un jour dans un épais taillis, vit une dame debout entre deux jeunes filles, toutes d'une beauté merveilleuse et plus éclatantes que le soleil. La dame portait un livre dans sa main et psalmodiait des cantiques avec ses compagnes d'une voix harmonieuse. Le pauvre berger, ébloui par la splendeur d'une telle vision, retourna chez lui terrifié et courut dire à l'évêque ce qu'il avait vu. Celui-ci, après s'être préparé par la prière et le jeune, prit avec lui trois compagnons et, pieds nus, chantant des psaumes, se rendit dans la vallée. Egwin, arrivant au lieu du prodige, se prosterna humblement pour implorer la miséricorde divine. La dame qui se tenait au milieu lui parut plus blanche que le lis, plus brillante que la rose, et elle répandait une suave odeur. Elle tenait un livre et une croix d'or. Tandis qu'Egwin songeait en lui-même qu'une telle créature ne pouvait être autre que la Mère de Dieu, l'apparition, comme pour répondre affirmativement à cette pensée, étendit la main et le bénit avec sa croix.

Egwin, rempli de consolation, comprit que Dieu voulait qu'il érigeât en ce lieu une église à la bienheureuse Vierge. Il se mit bientôt à l'œuvre et l'édifice fut achevé en 701, grâce à l'assistance d'Offa, roi des Anglais de l'Est et des deux rois de Mercie, Ethelred et Coenred. Dans la charte octroyée par Coenred et Offa, en 709, on confirme solennellement que cette place est celle où la sainte Vierge se manifesta au vénérable Egwin.

L'histoire de la première fondation d'Evesham était, outre cela, figurée sur le sceau de l'abbaye; d'un côté on voyait l'abbaye soutenue par saint Egwin agenouillé, et de l'autre l'apparition des trois Vierges. Au-dessous, dans une espèce de trèfle, on distinguait Eoves conduisant ses porcs dans la forêt, et on lisait cet exergue en vieil anglais :

Eoves her wenede mit was swin
Ecgwin clepet Vis Eovishom.

Ce qu'on peut rendre ainsi : « Eoves vint ici

avec ses porcs. Egwin nomme ce lieu (Vis ou Vic), Eoveshom (ou Evesham). Wicci était le nom que portaient alors les habitants de Worcestershire [1].

Evesham devint bientôt un lieu de pèlerinage très-suivi; l'abbaye possédait plusieurs images de la sainte Vierge que le peuple avait en grande vénération. « Autrefois, dit le moine d'Evesham, il y avait dans la même église trois ou quatre images de la bienheureuse Marie tenant sur ses genoux le Sauveur figuré tout petit enfant. Dressées au-dessus des autels, elles étaient bien peintes, ornées d'or et de diverses couleurs et inspiraient au peuple une grande dévotion. Devant chacune de ces images pendait une lampe, laquelle, suivant la coutume de la même église, devait être allumée jour et nuit pendant les vingt-quatre heures [2]. »

Les deux plus grandes cloches, *Jésus* et *Gloriosa*, avaient été remplacées par Adam, abbé, de 1160 à 1191. On lisait cette inscription sur la première :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat

et cette seconde sur la *Gloriosa* :

Ave, gloriosa virginum regina,
Vitis generosa, vitæ medicina [3].

FERNYHALGH
(*Lancashire*).

Un pieux marchand, assailli en mer par une tempête, promit de bâtir une église s'il échappait au danger; la tempête se calma aussitôt et il débarqua sur les côtes de Lancashire. Il se demandait de quelle manière il devait remplir son vœu, lorsqu'il entendit une voix miraculeuse qui l'engagea de chercher une réponse à Fernyhalgh. Là, une source et une image de Marie, qu'il découvrit, mirent fin à ses recherches; il s'empressa d'y élever un sanctuaire qui, de cette origine, s'appela Notre-Dame-du-Puits [1].

1. Northcote, 237. — Pour le sceau d'Evesham, on peut consulter: Hamper; *The seal of Evesham abbey; Archæologia*, vol. XIX.
2. Northcote, 238.
3. *The Month.*, fév. 1875. — P. Sausseret, I, 120. — 720, Bucelin, *Chronol. bened. mar.*

GILLINGHAM.

A Notre-Dame-de-Gillingham (dans le Kent) nous voyons encore sur la porte occidentale de l'église la niche qui renfermait la célèbre statue [2].

GLASTONBURY.

A la réforme quelques-unes des églises changèrent de désignation, ainsi celle qu'on appelle maintenant Saint-Sauveur, près du pont de Londres, se nommait jadis *S. Mary Overies*. Une multitude d'églises furent renversées, et malgré cela peu de villes sont dépourvues d'une église Sainte-Marie. La coutume de ce vocable ne commença pas en Angleterre au XIIe siècle, elle était fort répandue chez les Saxons et les Normands. Les Saxons eux-mêmes croyaient la tenir des Bretons. Il est prouvé par les traditions primitives et par des chartes que nous possédons encore, qu'il y avait à Glastonbury, avant l'invasion saxonne, une église dédiée à la sainte Vierge. En 704, Ina, roi des Saxons de l'Ouest, écrit à propos d'une église dédiée à la toujours vierge Marie, qu'elle a été la première dans le royaume de Bretagne et la source de tout le christianisme dans l'île [3].

Les Bretons et après eux les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands se racontaient de père en

1. *The Month.*, mai 1875.
2. Voy. une monographie de l'église Sainte-Marie à Gillingham, dans l'*Archæological journal* de 1850.
3. Dublin, *Review for july* 1868

fils, que Joseph d'Arimathie, fuyant les persécutions des juifs et n'emportant avec lui pour tout trésor que quelques gouttes de sang de Jésus-Christ, avait débarqué à l'ouest de l'Angleterre avec douze compagnons, qu'il y avait trouvé un désert entouré d'eau, qu'il y construisit et consacra à la bienheureuse vierge Marie une chapelle dont les murs étaient formés de branches de saules entrelacées et dont Jésus-Christ lui-même n'avait pas dédaigné de célébrer la dédicace. La petite chapelle fut achevée trente et un ans après la passion du Sauveur et quinze ans après l'Assomption de la glorieuse Vierge. Pauvre d'apparence, elle était en revanche riche de bénédictions célestes. Ce lieu, prédestiné à devenir le premier sanctuaire chrétien des îles britanniques, était situé sur un affluent du golfe où se jette la Severn, il prit plus tard le nom de Glastonbury, et telle avait été, selon l'opinion populaire et invétérée, l'origine de la grande abbaye de ce nom. Ce sanctuaire des légendes primitives et des traditions nationales passait en en outre pour renfermer la tombe du roi Arthur, le premier type de cet idéal chevaleresque du moyen âge, où les vertus militaires se confondaient avec le service de Dieu et de Notre-Dame[1].

William de Malmesbury, dans sa courte notice sur les exploits du roi Arthur, proteste contre les fables qui ont obscurci la vie du héros breton et assure comme un fait historique que la grande victoire de Mount-Badon fut gagnée par le secours de la mère de Dieu, dont le roi portait l'image pendant le combat. Il ajoute que le prince avait cette image peinte sur son bouclier, et qu'en différentes fois il en obtint des miracles pour sa défense. Le bouclier fut exposé à la vénération publique dans la capitale et mis au nombre des images miraculeuses, comme nous l'apprend l'auteur de l'Atlas Marianus, sous le titre de *Virgo de Clipeo* ou Notre-Dame-du-Bouclier.

Plus tard le sanctuaire fut oublié et la demeure des saints devint le repaire des bêtes sauvages, jusqu'à ce qu'il plût à la sainte Vierge de rappeler cet oratoire à la mémoire des fidèles.

On dit que saint David érigea un autre oratoire en cet endroit; il est certain du moins que le roi Ina au commencement du VIIe siècle, construisit entièrement une nouvelle église et la remplit de précieux ornements. Il donna, dit M. Stevens[1], d'après d'anciens documents, 2640 livres d'argent pour la chapelle, 264 livres d'or pour l'autel. Le calice et la patène pesaient 10 livres d'or, l'encensoir plus de 8 livres d'or. Les chandeliers 12 livres d'argent, les vases de l'autel 17 livres d'or, les bassins 8 livres d'or, le vase pour l'eau bénite 20 livres d'argent. Les images de Notre-Seigneur et de sainte Marie, avec les douze apôtres 175 livres d'argent et 38 livres d'or. L'autel et les vêtements sacerdotaux étaient tous enrichis d'or et de pierres précieuses.

Glastonbury, pendant la période des incursions danoises, tomba dans une grande décadence, quoique ce lieu ne cessât d'être vénéré par les Anglo-Saxons, mais le sanctuaire fut restauré par saint Dunstan.

La dévotion de saint Dunstan envers la mère de Dieu exerça sans doute son influence sur le princes anglo-saxons que tous leurs historiens nous montrent fiers d'être sous son patronage. Edgard le Pacifique déposa son sceptre sur l'autel de Notre-Dame-de-Glastonbury et plaça solennellement son royaume sous sa protection. Saint Édouard martyr réunit formellement son autorité à celle de l'archevêque pour encourager ce pèlerinage. Sideman, évêque de Crediton dans le Devonshire, étant mort en 977, pendant le concile de Kirtlington, le roi et l'archevêque décidèrent qu'il serait enseveli dans la cathédrale de Sainte-Marie à Abingdon, qu'avait récemment restaurée saint Ethelwold. Le concile proposa à la piété des fidèles le pèlerinage de Sainte-Marie d'Abingdon.

William de Malmesbury, qui écrivait au XIIe siècle et qui parle de temps plus anciens,

1. De Montalembert, *Moines d'Occident*, III, 26.

1. Bridgett, 249. — *Stevens' monas.*, vol. I, p. 422.

raconte dans l'histoire de Glastonbury que, pendant un incendie qui dévora tous les ornements de l'autel, la statue de la madone et même son voile, qu'enveloppèrent les flammes, demeurèrent cependant intacts.

L'abbaye de Notre-Dame-de-Glastonbury prit la préséance sur toutes les autres; au XIIe siècle elle fut donnée à saint Alban. Elle conserva sa célébrité jusqu'à la réforme, où son dernier et saint abbé Richard Whiting pour avoir refusé de se soumettre à Henri VIII fut mis à mort sans jugement.

GLOUCESTER.

En 1136, il est rappelé dans l'histoire que Walter de Laas assista un matin dévotement à la messe de Marie dans ce sanctuaire.

En 1306 John de Gamages, abbé de Gloucester, donne à l'église une image de la sainte Vierge [1].

GODSTOW (*près d'Oxford*).

Sous le règne de Henri Ier, une pieuse veuve de Winchester, nommée Édith avait plusieurs fois été avertie en songe d'aller dans les environs d'Oxford et d'y attendre un signe qui lui indiquerait la construction d'une maison pour le service de Dieu. Elle choisit le village de Binsey, lieu de dévotion célèbre au XIIe siècle, à cause de l'image de saint Frideswide et du saint puits de S. Margaret. Le nombre des pèlerins était si considérable que vingt-quatre hôtelleries étaient établies pour eux et que beaucoup de prêtres y habitaient pour les confesser. Malgré l'affluence, Édith se dirigea vers ce lieu et y mena une sainte vie, jusqu'au moment où elle entendit pendant la la nuit ces mots : « Édith, lève-toi et va à l'endroit où tu verras une lumière céleste éclairer la terre; c'est là qu'il faut construire un monastère de religieuses, que tu choisiras parmi les plus nobles femmes que tu pourras trouver. »

L'endroit indiqué était sur les bords de l'Isis, à deux milles d'Oxford. C'est là qu'Édith en 1138 construisit l'église et le couvent de Godstow dédiés à la sainte Vierge et à saint Jean. Le roi Étienne et sa femme assistèrent à la consécration et une indulgence de quarante jours fut accordée à ceux qui visiteraient dévotement l'église les jours de fête de la sainte Vierge et de saint Jean.

GREENFIELD.

(Pl. CXXXVIII.) — Greenfield dans le Lincolnshire avait une église au XIIe siècle sous le vocable de la sainte Vierge. On garde l'empreinte de son sceau au British Museum; Marie, y est assise, nimbée, voilée, couronnée, portant l'Enfant du bras droit. La hauteur est de $0^m,006$.

HEXHAM.

Dans la description de l'église construite à Hexham, de 674 à 680, par saint Wilfrid, les autels de la sainte Vierge n'avaient pas été oubliés, comme on peut le voir par ce passage : *Oratoriaque quam plurima, superius et inferius secretissima et pulcherrima, in ipsis porticibus cum maxima diligentia et cautela constituit, in quibus altaria in honore Beatæ Dei genitricis semperque virginis Mariæ et S. Michaelis et honestissime præparari fecit* [1].

En revenant de Rome (705) saint Wilfrid, comme on l'a déjà dit, tomba malade à Meaux et sur les prières de ses frères, la sainte Vierge lui accorda une prolongation de vie de quatre ans. Il eut une vision de saint Michel qui la lui apprit [2].

1. Histoire et cart. monast. S. Petri Gloucestriæ. *The Month.*, mai 1875.

1. *Richardi prioris historia Hagulstadensis Ecclesiæ, C. III. ap Twysden. (Historiæ anglicanæ scriptores decem, et Raine's Priory of Hexham P. II.) — Moines d'Occident*, V, 401.

2. Bède; V, 19.

C'est en l'honneur de cette intercession de la mère de Dieu que Wilfrid revenu à Hexham fit construire l'église de Marie, dont on voit encore quelques ruines près de l'ancien prieuré; elle était d'une forme toute nouvelle en Angleterre : « *Ecclesiam construxerat opere rotundo, quam quatuor porticus, quatuor respicientes mundi climata, ambiebant.* (Ælredus de Sanctis Ecclesiæ Hagulstadensis [1].)

Un autel formé de deux morceaux de bois reliés par des agrafes d'argent et portant cette inscription : « Alme Trinitatis, Agie, Sophie, *sancte Marie,* fut trouvé dans la tombe d'Acca, évêque d'Hexham, lorsqu'on l'ouvrit vers l'an 1000.

IPSWICH.

Il y avait dans la ville quatre églises consacrées à la sainte Vierge :

S. Mary at Elm.
— at Quay.
— at Stoke.
— at Tower.

Chacune desquelles avait sans doute sa statue et son luminaire ordinaire, mais la plus célèbre est celle qui porte le nom de Notre-Dame-d'Ipswich, et qui était située au nord-ouest de la rue, en dehors de la porte occidentale, vis-à-vis l'hôtellerie de Georges et qui s'appelle pour cela *Lady Lane* [2].

La statue de Notre-Dame-d'Ipswich était en bois; elle fut envoyée à Londres et brûlée publiquement sous Cromwell, comme une leçon donnée contre l'idolâtrie [3].

Les ruines de couvents et d'institutions religieuses qu'on rencontre aux environs d'Ipswich rappellent le règne jadis florissant du catholicisme dans ces contrées; mais nulle part le culte de la sainte Vierge n'a laissé de monuments plus nombreux qu'à Ipswich. Cette ville, où les temples protestants sont aujourd'hui très-multipliés, comptait autrefois quatre belles églises dédiées à la mère de Dieu, une d'elles sous le vocable de l'Immaculée Conception. Il existe même encore une église protestante dont Marie est restée la patronne. On n'apprendra pas sans étonnement qu'en 1865, le dimanche de la Trinité, les ministres protestants firent une procession solennelle autour de cette église, revêtus de la soutane violette et du surplis romain, ils accompagnaient une bannière de la sainte Vierge portée en grande pompe [1].

1. *Moines d'Occident,* IV, 345.
2. *The Month.,* juin 1875.
3. P. Bridgett, 320.

ISLINGTON.

L'image vénérée dans ce sanctuaire fut brûlée à Chelsea en 1538 [2].

JESMOND.

A un mille de Newcastle ou Tyne, il y avait un puits qu'on appelait S. Mary S. Well, qui attirait un grand nombre de pélerins [3].

KINGS-MEAD.

Le prieuré de Kings-Mead dans le Derbyshire était dédié à la sainte Vierge. Nous en avons encore le sceau en cire, malheureusement très-mutilé. Il est circulaire et a $0^m,051$ de diamètre.

1. *The Month.,* juin 1875. — Pour le sanctuaire d'Ipswich, voyez : *Dialogue concerning Heresyes and matters of religion made in the year of our Lord* MDXXVIII, by sir Thomas More. Book, I. C. 16, opp.; London 1557-137. — *Short instruction into christian religion, being a catechism set fort* by archbishop Cranmer in 1548, reprint, Oxford 1829-23. — Lettres de Thomas Dorset (*Letters relating to the suppression of the monasteria,* 36).
2. *The Month.,* juin 1875. — Bridgett, 314.
3. *Statistical accounct of Scotland,* II, 381.

KIRBY.

Giraldus Cambrensis rapporte que pendant l'épiscopat de Robert Pecthe, sur le siége de Coventry (1117-1127), des voleurs entrèrent la nuit dans l'église de Kirby, près du château de Bridelawe, brisèrent les portes, dérobèrent les calices, divers ornements et se préparèrent à saisir la statue de Notre-Dame couverte d'or et d'argent. Lorsqu'ils allaient prendre l'enfant Jésus à la lueur de la lampe qui brûlait devant l'autel, ils la virent entourer son fils dans son bras et le serrer sur son sein. Effrayés ils voulurent s'enfuir avec leurs dépouilles, mais vainement toute la nuit ils cherchèrent à s'évader et ils furent obligés le matin de chercher un refuge au pied de la madone qu'ils voulaient profaner et de restituer leurs larcins[1].

KENT.

Kent était fameux par son sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Crypte.

Notre-Dame de Bradstow ou de Broadstairs, Notre-Dame-de-Chatham, de Gillingham, dont nous avons parlé, se trouvaient dans la même contrée.

KIRKSTALL ABBEY.

On peut dire que l'ordre de Citeaux est tout-à-fait un ordre anglais et de plus qu'il est particulièrement dévoué à la sainte Vierge. Jean, abbé de Citeaux, dans son *Liber privilegiorum*, affirme que ce fut le premier ordre d'Occident dédié à Marie; les règles laissées par le bienheureux Albéric prescrivaient que toutes ses églises prissent le vocable de la mère de Dieu. Cette dévotion toute spéciale se signala aussi dans le changement de l'habit noir des anciens bénédictins, pour l'habit blanc que la sainte Vierge avait donné elle-même à Albéric. Une autre tradition assure que la ceinture de laine blanche portée par les cisterciens d'Espagne sur leur scapulaire rappelle une grâce miraculeuse accordée à saint Étienne. Un jour que ce saint travaillait dans les champs et qu'il était gêné par son long scapulaire, la sainte Vierge lui apparut et lui donna une ceinture blanche à l'aide de laquelle il put retenir les plis du scapulaire et de la tunique.

Un des sanctuaires cisterciens le plus connus de l'Angleterre est celui de l'abbaye de Kirkstall, fondée sous le règne d'Étienne par Henry de Lacy, à la suite d'un vœu fait dans une maladie; quand il fut revenu à la santé Henry se hâta de l'accomplir (1147). Les moines de Fountains lui envoyèrent une colonie de douze moines et dix frères lais pour son nouveau monastère. Malheureusement le site de S. Mary's hill n'avait pas été convenablement choisi; on y souffrait des vents malsains, on y était menacé par des brigands qui infestaient la contrée.

L'abbé Alexandre, étant un jour en voyage, traversa une vallée que des bois touffus protégeaient contre les bises du nord et qu'arrosait une jolie rivière; il y rencontra quelques religieux qui menaient dans cette solitude la vie érémitique. Alexandre, charmé de ce site et voyant aussitôt le parti qu'il en pouvait tirer pour un établissement monastique, s'adressa à l'un des religieux et lui demanda qui lui avait inspiré de venir se fixer dans ces bois. Celui-ci qui se nommait Seleth répondit : « Né dans les régions méridionales du royaume, j'ai été appelé ici par une révélation; j'entendis trois fois cette voix : Lève-toi, Seleth, va dans la province d'York, dirige-toi promptement dans la vallée d'Airdale à un certain endroit nommé Kirkstall, car j'y ai préparé une demeure pour des frères qui sont au service de mon fils. — Qui es-tu, répliquai-je? Quel est ton fils que nous devions servir? — Je suis Marie, et mon fils est Jésus de Nazareth, le sauveur du monde. — J'obéis sans retard, je laissai ma maison, et, conduit par ma céleste conductrice, je trouvai exactement la

1. *The Month.*, juin 1875.

vallée et la demeure où tu m'as rencontré et où quelques frères n'ont pas tardé à se joindre à moi. »

L'abbé Alexandre parvint, non sans quelques difficultés, à persuader aux bons religieux de s'enrôler dans sa communauté. L'ancien bienfaiteur Henry de Lacy s'entendit avec Guillaume de Poitou, le propriétaire de la vallée, pour la leur faire concéder avec ses bois et la rivière; en 1152 ils en prirent possession et commencèrent les constructions de cette belle abbaye dont nous admirons encore les ruines, à trois milles de Leeds [1].

KYNCHELCUMBA.

Cette abbaye avait pour sceau l'image de la sainte Vierge assise tenant l'Enfant du bras gauche, un sceptre fleurdelisé de la main droite; un personnage est en prière de côté : il nous paraît figurer un des mages, si l'état déplorable de l'empreinte ne nous trompe pas. La longueur est de $0^{m},080$.

LANTHONY.

Le prieuré de Lanthony, situé dans le Gloucestershire, était dédié à la sainte Vierge. Le sceau qui nous le rappelle est un des plus archaïques et des plus beaux que nous ayons en Angleterre; on le trouvera gravé (Pl. CXXXVIII). Il doit dater du XIe siècle. Sa longueur égale $0^{m},068$.

LEICESTER.

(Pl. CXXXVIII). — L'abbaye de S.-Marie-de-Pratis à Leicester nous offre un des sceaux assez rares du XIIe siècle qui porte une indication architecturale. La madone est figurée dans une arcade romane trilobée, entre deux colonnette qui l'accompagnent et deux campaniles de forme circulaire. Elle est assise, nimbée, couronnée, voilée, tient l'Enfant de son bras gauche et un lis de la main droite. On lit en exergue :

SIGILLUM SANCTE MARIE DE PRATIS.

Le diamètre de ce sceau circulaire égale $0^{m},068$.

LINCOLN.

Les prélats normands que le Conquérant mit sur les siéges anglais furent souvent de très-habiles architectes et reconstruisirent avec magnificence un nombre considérable de cathédrales et d'églises.

Le concile tenu à Londres en 1075 et présidé par l'archevêque Lanfranc s'occupa de la position des siéges épiscopaux; il ordonna que le siége de Dorchester, près d'Oxford, serait transféré à Lincoln, où l'évêque Rémy, un compagnon du Conquérant, érigea une magnifique cathédrale qu'il se proposait de dédier à la sainte Vierge lorsque la mort l'enleva la veille du jour fixé pour la cérémonie.

Notre-Dame-de-Lincoln est fréquemment mentionnée parmi les sanctuaires les plus vénérés des Anglais. Les habitants de cette ville, qui prirent part avec le roi Étienne à la guerre civile, choisirent Notre-Dame comme patronne et attribuèrent à son intercession la victoire qu'ils remportèrent en 1147 sur le comte de Chester, qu'ils repoussèrent de leurs murs avec grande perte. « Aussi, dit Hovedon, les victorieux citoyens de Lincoln, transportés de joie, donnèrent de ferventes actions de grâces et des louanges à leur patronne, la Vierge des vierges. »

La célébrité de Notre-Dame-de-Lincoln dura fort longtemps; nous trouvons sa description dans un inventaire de la cathédrale. « La grande image de Notre-Dame était assise sur un trône d'argent et d'or; elle avait sur la tête une couronne d'argent et d'or, enrichie de pierreries et

1. Northcote, 265.

de perles, à la main un sceptre non moins splendide avec un oiseau au sommet; elle tenait son enfant assis sur ses genoux, lequel était couronné d'un diadème avec pierreries et perles et portait un globe surmonté d'une croix de vermeil dans sa main gauche. » ·

(Pl. CXXXVIII.) — Nous donnons le sceau de Sainte-Marie de Lincoln, qui nous offre une image de la sainte Vierge; nous ne savons si l'auteur en fut inspiré par la célèbre madone. Ce sceau du XIIe siècle a $0^{m},076$. Il porte en exergue :

SIGILLVM CAPITVLI SANCTE MARIE LINCOLNIENSIS ECCLESIE.

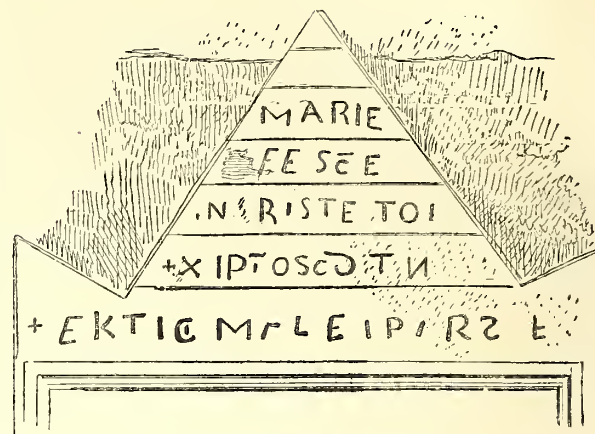
On mentionne aussi une statue de la sainte Vierge en ivoire dans le trésor de la cathédrale. Un tabernacle d'ivoire sur quatre pieds avec une image de la sainte Vierge; dans le milieu et de côté, la Salutation et la Nativité. Au sud de la cathédrale, un groupe, de la sainte Vierge d'un dessin très-pur.

On ne serait pas embarrassé de trouver des souvenirs de la dévotion spéciale de Lincoln envers la mère de Dieu. On voit encore, par exemple, une porte gothique qui nous offre une Annonciation parmi ses sculptures; on l'appelle *Stanbow*. Cette porte s'élève au-dessus de High-Street.

La cathédrale construite par Rémy, compagnon de Guillaume le Conquérant, fut rebâtie (1186-1200) par Hugues de Bourgogne, que son biographe Adam appelle le plus dévot serviteur et vicaire de Notre-Dame. La grosse tour commencée par le fameux évêque Grosstête, un autre client de Marie, fut complétée, au commencement du XIVe siècle, à l'aide d'offrandes populaires. Cette tour possédait six cloches appelées *Lady-Bells*.

En 1541, Lincoln eut l'infortune de recevoir la visite de Henri VIII; ses regards sacriléges, en s'arrêtant sur les richesses du sanctuaire, excitèrent sa cupidité; aussitôt après sa visite, il les envoya saisir.

Dans les environs de Lincoln, sur le parement extérieur de la tour de l'église Sainte-Marie de Wigford, on voit encastré un cippe romain dont le



Inscription de l'église de Wigford.

fronton porte le nom de la sainte Vierge. M. de Hübner qui avait d'abord attribué cette inscription au XVIe siècle, n'hésite pas, après examen plus approfondi, à revenir sur ce premier jugement et à le considérer comme un monument du VIIe ou VIIIe siècle. Le nom de *Marie* est très-lisible, et c'est ce qui nous importe le plus ici; le reste de l'inscription peu clair a exercé sans beaucoup de résultat la sagacité des savants archéologues, tels que Stukety, Johnson, Troloppe; il a sans doute rapport au fondateur de l'église et à sa piété envers la sainte Vierge [1].

LIVERPOOL.

Le père Bridgett, dans une lettre particulière, nous parle d'un ivoire dans le musée de Liverpool, qui conserve l'image de la sainte Vierge, mais il ne date que du XIIIe siècle.

1. Hübner, *Inscript. britann.*, page 170. — *Archæolog. journal*, XVII, 15.

LONDRES.

Déjà au VIIe siècle Londres possédait des sanctuaires qui glorifiaient, par leur vocable, le nom de la sainte Vierge. Ce souvenir nous est révélé par le fait suivant : Le vénérable Bède nous rapporte que saint Cedd, évêque de Londres, lequel mourut en 664, fut enterré dans l'église du monastère de Lestringham, dédié à la sainte Vierge.

Un grand nombre d'églises de Londres furent dédiées à Notre-Dame, dès le temps des Saxons, et la dévotion de ses citoyens envers la mère de Dieu est particulièrement signalée par l'historien Florence, de Worcester. Cette dévotion se manifesta surtout lorsque la ville fut menacée par Olaüs, roi de Norwège et Suénon, roi de Danemark, lesquels, en 994, firent voiles sur la Tamise avec quatre-vingt-quatorze vaisseaux, munis chacun de trois rangs de rames, ils firent attaque et mirent le feu sur plusieurs points. Les habitants de Londres, à cause de la fête de la Nativité, se trouvaient dans l'église invoquant la Reine du Ciel, lorsque le grand assaut fut livré. Malgré la surprise, ils ne perdirent pas courage ; ils s'élancèrent des églises aux remparts et parvinrent à repousser l'ennemi. Leur résistance fut si aisée, les païens résistèrent si faiblement, qu'ils n'hésitèrent pas à attribuer cette victoire à l'assistance de la sainte Vierge [1].

NOTRE-DAME-DES-ARCS.

Londres possédait autrefois une image miraculeuse de la sainte Vierge appelée Notre-Dame-des-Arcs. On raconte qu'en 1071, un violent orage l'enleva dans les airs, d'où elle retomba avec tant de force que, dans sa chute, elle enfonça le pavé à plus de vingt pieds en terre [2].

1. Champagnac.
2. Londres, 1099. Temporibus ejus ventus vehemens de flumine Tamisiæ exurgens edificia plura destruxit... hic irruens *monasterio sanctæ Mariæ in civitate* Lundoniæ constituto, tectum omne deiecit, trabes novem numero uti compactæ, distantibus inter se spaciis insimul arripiens, longius asportavit inque ad forum passus fere 50. (Pertz, VIII, 495 : *Hugonis chronic.*)

Cette tempête fut telle, que plus de six cents maisons furent renversées. La chapelle qui renfermait l'image était encore célèbre au temps de Henri VIII [1].

Dans la chapelle de la sainte Vierge, à l'abbaye de *Westminster*, les jours de la Purification et de l'Assomption, vingt lampes et cinquante cierges devaient être placés dans les mains des statues des saints. Une lampe brûlait nuit et jour dans cette chapelle; Ralph de Gloucester en mit deux et Henri III les remplaça par un cierge.

NOTRE-DAME-DE-LA-PIEU, PRÈS DE WESTMINSTER.

A peu de distance de l'abbaye de Westminster s'élevait une chapelle très-célèbre appelée Notre-Dame-de-la-Pieu. Ce nom, au dire de Walcott, viendrait de celui des puits placés dans le voisinage. Si cette étymologie était vraie, il serait étrange qu'on l'ait appelée en français *de la Pieu* et en latin *Puia*. La chapelle de la Pieu s'élevait au midi de Saint-Étienne, dans le royal palais de Westminster, sur l'emplacement de Cotton'gardens. Cette chapelle existait déjà sous Édouard III. Froissard nous dit que la statue était en grande vénération chez les rois d'Angleterre.

NOTRE-DAME-DE-MUSWELL-HILL.

Newcourt, dans son *Repertorium ecclesiastium, parochiale Londinense*, s'exprime ainsi au sujet de ce sanctuaire : « Autrefois, dans les limites de la paroisse de Hornsey, il y avait une chapelle portant le nom de Notre-Dame-de-Muswell, sur la place où, depuis, l'alderman Roe éleva une belle maison. » Le lieu était appelé du nom d'un puits et d'une colline Mousewell-hill, parce qu'il y avait sur cette colline une source d'eau pure qui est maintenant près de la maison. On y vénérait une image qui attirait

1. Gump, XXII, 197.
2. Vol. I, page 653.

une multitude immense de pèlerins. Les eaux de la source passaient pour miraculeuses. Un roi d'Écosse, étant tombé dans une grande infirmité, apprit, par une révélation du ciel, qu'il trouverait la guérison près d'un puits d'Angleterre appelé Muswell, et c'est là, en effet, après de longues recherches, qu'il vint et qu'il fut délivré. Ce sanctuaire était rattaché au prieuré des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Clerkenwell.

NOTRE-DAME-DE-BARKING.

Il y avait à Londres et dans les faubourgs plusieurs sanctuaires dédiés à Notre-Dame. Sir William Dugdale, dans son histoire de la cathédrale de Saint-Paul, donne des détails relatifs à la dévotion qu'inspirait envers la sainte Vierge un des plus fameux sanctuaires de cette ville, l'église de *All-Hallows, Barking* qui existe encore à l'extrémité orientale de Thames-Street, près de la Tour. Elle était appelée Barking comme ayant dépendu du monastère bénédictin de sainte Ethelburge à Barking en Essex. Richard Cœur-de-Lion, en 1190, avait construit une jolie chapelle de la sainte Vierge contiguë à l'église. Newcourt prétend que c'était du côté du nord, mais des cadastres du xve siècle disent le contraire. Le révérend J. Maskell assure qu'elle était tout à fait détachée et à cent yards au nord du chancel. La fondation du roi Richard fut confirmée et amplifiée par Édouard Ier. Édouard IV voulut la nommer chapelle du roi ou chanterie.

La célèbre statue y fut placée par Édouard Ier (XIIIe siècle). L'histoire de cette image est rapportée dans un document que l'on conserve dans les archives de l'évêque de Londres, elle a été publiée par Newcourt et mérite d'être rapportée : « A tous les fils de la sainte Église qui liront cette lettre, nous, Adrien, évêque des Tartares, par la miséricorde divine, légat de notre seigneur le pape, désirons l'éternel salut en Notre-Seigneur. Nous avons appris, par l'illustre roi d'Angleterre Édouard, fils du roi Henri, que la chapelle dans le cimetière de l'église de Barking à Londres avait été merveilleusement fondée par l'illustre Richard, autrefois roi d'Angleterre, nous avons su que les Gallois avaient envahi l'Angleterre, malgré la résistance de Henry, dévasté et commis d'affreux ravages... »

« Le même Édouard, dans sa jeunesse, voyant une telle ruine et une telle honte, conçut une profonde tristesse de l'injure reçue par son père. Une nuit, après qu'il eut ardemment prié la mère de Dieu de lui apprendre, par une vision, la manière de venger l'Angleterre des Gallois, il aperçut, pendant son sommeil, une très-belle Vierge, ornée de toutes les fleurs des vertus. C'était la Vierge, mère de Dieu. « Édouard, lui dit-elle, pourquoi vous lamentez-vous? Je viens pour vous aider. Allez dès demain chez un certain juif nommé Marlibrun, le plus habile sculpteur de l'univers, qui habite Billingsgate, à Londres. Demandez-lui de me représenter telle que vous me voyez en ce moment. Lorsqu'il aura fini, on placera cette statue dans la chapelle de Barking, près de la tour de Londres. Marlibrun, après cette œuvre, se tournera vers les choses du ciel, il se convertira avec sa femme à la foi catholique. Et vous, Édouard, témoin de ce miracle, faites vœu au Très-Haut de visiter cette image cinq fois chaque année, pendant toute votre vie et tout le temps que vous serez en Angleterre, pour l'honneur de la mère du Christ, et d'entretenir soigneusement sa chapelle. Lorsque vous aurez fait ce vœu, vous serez invincible, vous deviendrez roi d'Angleterre, conquérant du pays de Galles et même de l'Écosse. Sachez que tout roi d'Angleterre qui fera le même vœu et le tiendra fidèlement ne cessera de vaincre les Gallois et les Écossais. »

« A ces mots l'apparition disparut. Le prince, à son réveil, se rappela du songe avec admiration, il fit exactement ce qu'il lui avait révélé; il prononça solennellement le serment en présence d'une multitude de seigneurs anglais et il vit désormais s'accomplir les prophéties de sa vision... »

Suit un dispositif d'indulgences en faveur de la chapelle, sous la date du 20 mai 1291.

Cette légende, quoiqu'elle sorte un peu du cadre de ces études par sa date, y rentre toutefois en s'appliquant à un sanctuaire du XIIe siècle.

Une nouvelle abbaye y fut fondée par Édouard III. Richard III reconstruisit le sanctuaire et y établit un collége de prêtres. La statue avait une physionomie si gracieuse qu'elle rappelait l'affabilité de Henri VIII dans sa jeunesse.

NEWENHAM CAMBRIDGESHIRE.

Cette belle église fut consacrée pendant son séjour en Angleterre en 1185, par Heraclius, patriarche de Jérusalem, qui mourut au siége d'Acre, en 1190. On lisait cette inscription au-dessus de la porte qui conduit au cloître [1] :

+ *Anno ab incarnatione Domini MCLXXXV*
Dedicata est hec ecclesia in honore
Beate Marie a Domino Eraclio Dei gratia
Sancte resurrectionis ecclesie Patriarcha
IIII idus februarii qui eam annatim petentibus de iniunta sibi penitentia LX dies indulsit.

NOTRE-DAME-DE-CLYPEO.

Gumppenberg nous signale l'image de Notre-Dame-de-Clypeo, ainsi appelée parce qu'elle était peinte sur un bouclier; la légende la faisait remonter au Ve ou VIe siècle [2]. (Voy. Gladstonbury.)

BRITISH MUSEUM [3].

Après avoir visité par le souvenir ces sanctuaires de Londres où il ne nous est plus permis d'aller prier, nous entrerons dans le British Museum, dont les nombreux manuscrits se recommandent si spécialement à notre étude; ces riches collections sont pour nous d'autant plus précieuses que, réunies le plus souvent par des mains protestantes, elles nous offrent, avec leurs antiques images de Marie, des témoignages moins suspects de son culte.

1. *The Month*, septembre 1875.
2. Waagen Gumppenberg, 172. — *The Month*, 1875.
3. Ce musée est bien plus riche que les plus célèbres collections particulières, dont beaucoup ont été dispersées de nos jours, entre autres celles d'Edward Astle et Dent, de sir Mark Sykes, du duc de Sussex, de M. Joug Ottley. Parmi celles qui subsistent, nous citerons celle du duc de Devonshire à Chatsworth, du comte de Leicester à Holkam; la plus considérable de toutes est celle de Francis Douce, acquise par la bibl. Bodleian d'Oxford en 1834.

Nous suivrons, dans l'espèce de catalogue des représentations de la sainte Vierge qu'on va lire, l'ordre de M. Waagen, pour son bel ouvrage des manuscrits [1].

MANUSCRITS GRECS. (*Évangéliaire*, addit. nº 11838, XIIe siècle.) — Couverture d'ivoire avec sujets bibliques; dans le texte, plusieurs miniatures concernant l'histoire de la sainte Vierge, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des mages que conduit un ange, la Présentation, le Crucifiement où nous remarquons quatre clous, et le suppedaneum, et où Marie et saint Jean se retrouvent comme toujours; la Descente de croix, et enfin la Mort de Marie. L'âme de la mère de Dieu apparaît sous la forme d'un enfant que deux anges reçoivent dans une draperie. On voit aussi le Christ sur son trône entre la sainte Vierge et saint Jean, sa physionomie sévère fait penser qu'on a voulu représenter dans cette page une scène du jugement dernier; aux pieds du Christ, on lit le nom de l'auteur : « *Basilius me fecit.* » L'exécution de ce manuscrit est soignée; malgré la sécheresse des plis, les tons sont très-soutenus.

(*Évangéliaire*, Harleian mss. nº 1810, petit in-folio.) — On voit dans ce manuscrit une Annonciation que M. Westwood a reproduite dans sa *Paléographie*, et qui porte clairement le style byzantin. La sainte Vierge a robe bleue, manteau violet, souliers rouges; elle tient dans

1. Waagen, *Treasures of art in Great Britain*, Londres, 1854.

ses doigts le fil de pourpre. Ce manuscrit de 268 pages contient aussi la représentation de la mort de la sainte Vierge, dans le genre du psautier normand-français de la bibliothèque cotonienne [1].

Un *Psautier grec,* de 1066 (n° 19352), nous offre une singulière représentation de la sainte Vierge, dont on trouverait difficilement beaucoup d'exemples ; la mère de Dieu y paraît en buste avec le Sauveur dans un médaillon qui rappelle tout à fait les monnaies byzantines et qui est suspendu dans le ciel ; à droite Gédéon, à gauche un autre personnage biblique, l'acclament d'avance [2].

Manuscrits carlovingiens. (*Évangéliaire,* Harleian, n° 3788, IXe siècle.) — Ce manuscrit ressemble notablement à notre Évangéliaire de Paris, compris sous le n° 686, qui avait été fait pour Charlemagne. Dans une initiale Q on voit une Visitation.

Manuscrits néerlandais. (*La Vulgate,* addit. n° 17738, 2 vol. in-f°, XIIe siècle.) — Le premier volume ne contient en enluminures que les initiales ; le second commence par le livre de Job. A la page 66 est peinte une Nativité et au-dessous une figure symbolique de femme qui tient l'unicorne sur ses genoux, — page 185, le Crucifiement avec quatre clous, — plus loin une Ascension dans laquelle, au-dessous du Christ, apparaissent la sainte Vierge et les apôtres.

(*Missel,* add. n° 16949 petit in-f°.) — On remarque à la page 58 un Crucifiement où se fait sentir l'influence byzantine ; selon l'usage les pieds de la sainte Vierge sont chaussés, ceux de saint Jean découverts.

Manuscrits saxons et anglais. (*Évangéliaire,* in-f° Cotton. Mss. Nero. D. IV). — Ce manuscrit, écrit et ornementé par Eudfrith, évêque de Lindisfarne de 698 à 720, contient seulement les Évangiles.

1. Nero C. IV.
2. *Paleographical Society,* pl. 53.

(*Psautier du roi Athelstan, 895-641.*) — Ce petit volume est un des plus intéressants des manuscrits Cottoniens, d'abord parce qu'une partie remonte à l'année 703, et secondement parce qu'il paraît certain que ce codex appartint au roi Athelstan, comme une suscription de 1542 le rapporte. Il se compose de trois parties : 1° le calendrier, écrit en caractères anglo-saxons ; 2° le psautier avec des préfaces en petite écriture ; 3° un recueil de prières écrites en caractères anglo-saxons et qui forme la fin du volume. Il renferme 200 feuilles sur vélin de 5 pouces sur 3 pouces 3/4.

L'Ascension rapportée par M. Westwood appartient incontestablement à l'époque la plus



Psautier du roi Athelstan.

ancienne, comme on peut s'en convaincre par la similitude du style, de l'exécution et des couleurs, qui la rapproche du calendrier. Cette miniature, qui tranche si étonnamment avec le style primitif anglo-saxon, a une grande importance pour l'histoire de cet art. On y reconnaît déjà l'influence de l'Orient. Le Christ cependant, contrairement à l'usage romain, étend tous les doigts pour la bénédiction. Il est imberbe.

La sainte Vierge, placée au centre dans la partie inférieure, est vêtue d'une robe bleue et d'un manteau vert ; on lit au-dessus de sa tête *Maria* et à côté des apôtres *Viri Galilei.* Cette miniature est très-grossière.

(*Psautier*, Harleian, n° 2904.) — Ce manuscrit, composé vers 1100, nous offre à la page 30

une scène de Crucifiement où la douleur de la sainte Vierge est bien exprimée.

(*Psautier*, Cotton. Tiber, c. vi, vers 1100.) — On y remarque, dit M. Waagen, la sainte Vierge avec des ailes comme dans l'Apocalypse, entre deux saints diacres, sans doute saint Étienne et saint Laurent. Cette peinture, simplement faite de teintes grise, bleue et rouge, n'est accusée que par de grossiers traits noirs[1].

(*Psautier*, Harleian nº 603, xiᵉ siècle.) — M. Waagen croit voir encore ici la sainte Vierge dans une auréole qu'enlèvent quatre anges, mais c'est plutôt selon nous une image de la Trinité; le Père porte Jésus-Christ sur les genoux, tandis que le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'un oiseau. Le Père, le Verbe et la Colombe concentrent leurs têtes dans le même nimbe.

(*Psautier*, Cotton, — Galba A. xviii, xiᵉ siècle.) — Nous remarquons dans ce manuscrit la scène de l'Ascension : le Christ enlevé dans une auréole glorieuse; au-dessous, Marie avec les bras en orante, les douze apôtres et l'inscription *Viri Galilei*.

1. M. Wilson, à l'obligeance duquel nous devons de si beaux dessins et de si précieux renseignements sur le British Museum, élève quelques doutes sur l'attribution de cette figure à la sainte Vierge; voici la description qu'il nous en communique : « On voit en haut une figure majestueuse avec nimbe crucifère, tenant de la main gauche un livre ouvert et une croix, et de la droite une petite corne dont la pointe est retournée; de chaque côté, un ange sonnant de la trompette; ces anges portent une tunique pourprée, un vêtement de dessus bleu, des ailes écarlates et lilas. La partie inférieure de la miniature est occupée par trois personnages, dont celui du milieu est une femme qui porte des ailes bleues et écarlates, une tunique bleue à longues manches, un vêtement de dessus liliacé.

« Les personnages de côté ont tous deux le même costume, longue tunique à manches serrées, couleur pourpre que l'influence du temps a probablement pâlie, ample chasuble de la forme ancienne, vert clair, relevée par les bras; au-dessous, longue étole blanche non croisée, dont l'extrémité atteint presque l'ourlet de la tunique. Ces deux acolytes et la figure centrale tiennent une longue légende; des mains libres ils portent un livre fermé. Les chevelures sont bleues. » (Voyez l'*Apocalypse* au ms. d'Herrat, Pl. CXXXIII.)

(*Bible*, Cotton. — Nero c. iv, première moitié du xiiᵉ siècle.) — Ce manuscrit est extrêmement intéressant pour nous; on y trouve l'Annonciation, la Nativité, la Présentation, où le peintre a su donner une physionomie solennelle à ses personnages et n'a pas oublié dans les arcades du temple le sentiment de la perspective; à la page 20, la mort de la sainte Vierge, que nous avons décrite à propos de l'Assomption.

(*Psautier*, Cotton. — Titus d. xxvii. xᵉ siècle.) Ce petit manuscrit, moitié latin moitié saxon, appartenait autrefois au *Hyde Monastery*, qui se distingua par son école de peintres, et dont ces mots nous ont conservé le nom de l'un d'eux, « Obitus pictoris Walfrici. » Au verso de la page 14, on lit la date dcccclxxviii[1]; les derniers sujets, sans doute inachevés, sont restés au trait. Nous trouvons, à la page 65, un Crucifiement, enfin, au verso du feuillet 75, une miniature qui nous intéresse particulièrement et qui figure la sainte Vierge assise sur le trône même de la Trinité.

Voici la description qu'a bien voulu en faire pour nous M. Wilson : « Dans un médaillon, deux personnages d'un âge mûr s'entretiennent ensemble, ils ont l'un et l'autre un nimbe crucifère et des livres; à droite, la sainte Vierge porte sur sa couronne la colombe dont le nimbe est crucifère. Elle tient le Sauveur, qui a aussi le nimbe crucifère et tient un livre. En dehors du médaillon, sous les pieds de la figure centrale, un réprouvé enchaîné tombe dans la bouche de l'enfer. Des deux côtés de cette bouche sont *Arrius* et *Judas*. Cette miniature semble placée en tête d'une

1. Nous avons trouvé la description de ce manuscrit dans Dibdin : *Bibliographical Decameron*, Londres, 1817, in-8º. — Ce même auteur nous signale, dans la bibl. Stowe, un ms. intitulé *Hydde abbey Book*, au frontispice duquel on voit le Sauveur entre la sainte Vierge et saint Pierre, et au-dessous les figures du roi Knute et de la reine Elfige. — M. Wilson nous a dit que la copie de Dibdin, d'après laquelle nous avons fait notre gravure, était exacte; il y a seulement le crochet de Judas qui a été oublié. — Cette miniature a été publiée de nouveau en 1877. *Paleographical Society*, fac-simile of ancient manuscripts. — Pl. LX.

partie distincte du livre qui contient des prières dont plusieurs à la sainte Vierge. »

Cette image de 978 est une des plus remarquables que nous puissions signaler (Pl. LVII), et elle nous offre un témoignage bien précieux de la vénération des vieux Anglais pour la mère de Dieu. Nous l'avions vue jusqu'ici dans une place glorieuse, Reine des hommes et des anges, assise même quelquefois sur le trône de son fils, mais la voici en plein xe siècle introduite tout à coup dans les conseils du Très-Haut et tenant la place d'une des personnes de la sainte Trinité; pendant que la colombe repose sur son diadème, elle écoute l'entretien du Père avec le Verbe. Quelle hardiesse d'avoir introduit pour ainsi dire Marie dans la vie intime de Dieu! et qu'auraient dit d'un pareil coup d'audace les prétendus réformateurs de l'Angleterre si, plus savants ou plus sincères, ils avaient connu ce manuscrit?

(*Mss.,* Cotton. Caligula, A. VII.) — L'harmonie des Évangiles, poëme anglo-saxon de 1150 environ, nous fournit quelques miniatures intéressantes : — l'Annonciation, scène byzantine, représentée sous une arcade, la colombe plane au-dessus de Marie; — la Visitation, où les deux saintes s'embrassent avec tendresse; — la Nativité, la pose de la sainte Vierge, qui tient l'Enfant dans la crèche et le regarde, est caractéristique de l'école anglaise; — la Présentation, — l'Adoration des mages, dont le plus âgé est seul agenouillé.

(*Psautier,* Mss. Lansdowne n° 383.) — Ce manuscrit anglais porte la date de 1150; ses miniatures sont fines, mais elles exagèrent la longueur des figures; l'architecture y paraît encore empreinte du style antique que nous remarquons dans les manuscrits carlovingiens; l'entente des couleurs est juste, les ombres généralement verdâtres.— Page 13, Ascension. — Page 14, Pentecôte : la sainte Vierge est couronnée, elle élève les bras comme les orantes antiques. Sa couronne est à pans et semblerait indiquer une époque plus reculée que la XIIe siècle. Le voile est jaune avec ombres rouges; le manteau, vert, doublé de pourpre et agrémenté d'or; la robe, bleue. La madone est assise sous une coupole; la colombe divine descend sur elle et lance de son bec entr'ouvert des effluves d'or qui se répandent sur les apôtres. Quelques-uns des apôtres ont les chairs tout à fait vertes.—Page 15, l'arbre de Jessé, où la sainte Vierge tient le Sauveur, qui bénit. — Page 65, la sainte Vierge est figurée sur son trône, les bras étendus; dans sa main droite elle tient un globe d'or avec des fleurs; l'enfant Jésus, sur ses genoux, est d'une taille trop allongée; il bénit et tient un livre; au-dessous on voit la figure d'une religieuse. (Pl. LVII.) Sur cette pl. est le sujet de la Pentecôte.

(*Psautier,* Mss. Regia I. D. X.) — Ce codex contient plusieurs scènes relatives à la sainte Vierge. Il date environ de 1160, ce qu'on peut déduire de l'absence dans le calendrier du nom de saint Thomas Becket, qui ne fut canonisé qu'en 1173. On y voit l'Annonciation, dans laquelle la colombe semble becqueter la tête de la sainte Vierge; la Nativité, l'Adoration des mages, où la divinité de l'Enfant se révèle dans l'énergie de son geste de bénédiction. A la page 85, nous retrouvons encore la madone sous une physionomie tout à fait byzantine.

MANUSCRITS ALLEMANDS. (*Missel de la cathédrale d'Augsbourg,* Harleian n° 2908.) — Ce missel, qui date du règne de Henri II (1002-1024), appartient, selon M. Waagen, si versé dans l'étude des manuscrits, aux six premières années du XIe siècle. On y voit une Nativité où, par une singulière infraction aux règles byzantines, saint Joseph est représenté debout, puis la Pentecôte et enfin l'Assomption, que nous avons décrite et qui fournit un des monuments les plus intéressants de notre collection.

(*Évangéliaire* Egerton n° 809.) — Ce manuscrit, qui provient de saint Maximin de Trèves et qui date de la première moitié du XIe siècle, nous procure une Nativité, une Ascension et une Pentecôte.

(Harleian, n° 2821.) — Cet évangéliaire, écrit en 1050, nous offre une Annonciation, une Nativité, un Crucifiement où le Sauveur porte encore le colobium, une Ascension dans laquelle la sainte Vierge, au centre, lève les bras en orante. Ces miniatures ont je ne sais quel parfum d'art antique.

DIVERS. — Parmi les trésors du British Museum, nous citerons encore une gravure sur cristal de roche représentant le Crucifiement avec les deux fidèles compagnons du Sauveur souffrant. Cette gravure est attribuée par Waagen au xe siècle.

Une boîte d'ivoire du ve ou vie siècle représentant le Crucifiement avec la sainte Vierge, saint Jean et le centurion.

Une plaque d'ivoire du ixe siècle où la sainte Vierge figure dans les noces de Cana, sculpture pleine d'expression et de goût. On y voit deux jeunes gens remplir six urnes d'eau.

(218-65.) Bâton pastoral du xiie siècle; hauteur quatre pouces trois quarts. On y voit sculptée la Nativité; au-dessus, la sainte Vierge allaitant son fils; la sainte Vierge et l'Enfant se retrouvent dans la volute.

(7650-61.) Un magnifique reliquaire décrit dans le rapport du docteur Bock [1]. Ce reliquaire a la forme d'une croix grecque avec une coupole. Sous cette coupole, douze niches renferment les statuettes des apôtres, de trois pouces et demi de haut. Dans les arcades des transepts, des niches plus grandes sont occupées par des statues debout, de cinq pouces de haut. Au bout de chaque transept est disposée une plaque d'ivoire. Dans la première, la Nativité nous montre la sainte Vierge assise sur un riche trône, avec un dossier élevé; une longue écharpe lui descend de la tête comme un voile. Elle tient l'Enfant dans ses bras; saint Joseph l'accompagne. Le second bas-relief rappelle l'adoration des mages, ils sont couronnés; le troisième, la Crucifixion; le quatrième, le saint Sépulcre.

Nous trouvons dans le même musée un triptyque grec, du xiie siècle, en cuivre repoussé, ciselé, doré, qui représente la sainte Vierge sur un trône orné de perles, avec l'enfant Jésus et deux saints en costume d'évêques grecs. Lord Hasting possède une vierge du même travail mais fabriquée en Occident.

(Pl. CXLIV.) — (Pl. XIX.) — N'oublions pas un ivoire très-remarquable du ixe siècle qui a figuré autrefois dans la collection Soltykoff. Le motif principal est la sainte Vierge avec l'Enfant, accompagnée de deux saints à droite et à gauche. La madone est assise sur un trône drapé et à coussins, sous une riche arcature que soutiennent des colonnes torses et cannelées et dont l'archivolte est refouillée de feuillages. Elle pose les pieds sur un escabeau couvert d'arabesques. Elle porte l'enfant Jésus du bras gauche et le soutient de l'autre main. L'Enfant a un livre; on est frappé de son excessive petitesse. La tête de la sainte Vierge est droite, chargée des plis compliqués de son voile; toutes les draperies, suivant la mode byzantine, sont raides et plissées; la hauteur de l'ivoire, sans le bord, égale 15 pouces. Cette magnifique couverture de livre est d'une conservation admirable pour le style et la composition; on peut la rapprocher de l'ivoire du Vatican décrit par Gori [1]. Tout l'ivoire est composé de six morceaux. Le panneau central est rectangulaire, il a 8 pouces trois quarts de hauteur. Dans le panneau à gauche, Isaïe; dans celui de droite, Melchisédech, qu'on reconnaît à l'encensoir. Deux anges dans le haut portent le médaillon du Sauveur, et dans le bas on aperçoit la scène de la Nativité. Nous attribuons à ce triptyque une origine allemande [2].

Laissons maintenant Londres et ses riches musées pour reprendre notre exploration des provinces.

1. *De la Science et l'Art*. D., 1864, page 191.

1. *Thesaurus diptycorum*, III, 25.
2. Maskell, *Ivoires de Kensington*.

LUFFELDE.

Nous lisons dans le bullaire d'Alexandre III la mention d'une église dans cette ville : « Concessio ecclesiæ *S. Mariæ de Luffelde* (1174) : locum ipsum in quo præfata ecclesia sita est, cum omnibus pertinentiis suis ; ecclesiam *S. Mariæ de Lodeford* cum omnibus pertinentiis suis ; *Locum S. Mariæ;* cappellam S. Thomæ martyris, locum *S. Mariæ de Stlechamstude*[1]... »

Voici encore dans les mêmes documents plusieurs mentions de sanctuaires dédiés à Marie (1163) : « Confirmatio bonorum omnium monasterii *B. Mariæ de Shyrborne,* quod sub protectione sedis apostolicæ recipitur. » La même bulle signale l'église de *S. Marie de Wymborne* et celle de *S. Marie de Cadwel*[2].

MARYCHURCH (*près Torquay.*)

La mémoire populaire conserve dans ce pays une légende relative à la construction de l'Église; on avait, dit cette tradition, commencé la bâtisse dans le fond de la vallée et le travail du jour se trouvait défait chaque nuit. A la fin on entendit une voix aérienne chantant ces paroles :

If St. Mary's build ye wil,
ye must build it on the hill;

On obéit et on recommença les travaux sur la colline, où elle existe encore. Cette vieille église a été dernièrement remplacée par un édifice moderne. Mais heureusement pendant que les derniers restes du temple de Marie allaient disparaître, les catholiques lui construisaient près de là un sanctuaire nouveau, de sorte que la sainte Vierge n'aura jamais cessé d'avoir sa demeure sur la colline[3].

1. *Bullarium*, t. II, page 429.
2. *Bullarium*, t. II, 380.
3. Northcote, page 292.

MISSENDEN (*Bucks*).

(Pl. CXXXIX.) — L'abbaye de Missenden, dédiée à la sainte Vierge, en avait l'effigie sur son sceau. La collection du British Museum nous en a fourni l'empreinte. Il est très-archaïque et paraît du XIe siècle. Marie est assise sur un trône avec montants ornés, et l'Enfant occupe exactement le milieu de la scène ; elle tient une branche de lis de chaque main. Elle est couronnée d'un diadème avec fleurs de lis ; son voile lui retombe sur les épaules en plis très-compliqués. Elle pose les pieds sur un escabeau. L'exergue est ainsi conçu : SIGILLUM SCE MARIE DE MESSENDENA.

Le sceau oblong a 0^{m},064 de longueur.

NORFOLK.

Tout le comté était rempli de sanctuaires ; outre Walsingham, il y avait Notre-Dame de Thetford, Notre-Dame de Reepham, Notre-Dame de Pitié à Horstede et Notre-Dame de Mount à Lynn, dont la chapelle est encore conservée.

NORTHAMPTON.

(Pl. CXXXIX.) — Le prieuré de Sewardsley était dédié à la sainte Vierge, nous avons encore l'effigie qui nous en rappelle le sceau. Marie, assise sur un trône à têtes d'animaux, porte un lis de la main gauche, déploie la droite en geste d'oraison. Elle est couronnée, nimbée ; elle pose les pieds sur un escabeau. — L'empreinte fort détériorée a 0^{m},070 de longueur. M. Wilson ne doute pas que ce sceau ne date du XIe siècle.

OTLERY-ST-MARY.

Edouard le Confesseur donna ce manoir, en 1061, au chapitre de Sainte-Marie de Rouen.

OXENEY.

En 1192, l'abbé Akarius érigea une *tabula* ou *reredos* avec une image de la sainte Vierge sur l'autel de Oxeney, près Dover[1].

OXFORD.

Oxford possédait une statue que la dévotion de saint Edmond avait rendue célèbre. « Lorsqu'il était encore jeune, il fit un vœu de chasteté et se mit sous la protection de la sainte Vierge, qu'il prit pour épouse. Comme gage de son serment, il mit au doigt de la statue un anneau sur lequel il inscrivit la salutation angélique. Il porta lui-même à la main un autre anneau semblable avec lequel il fut enterré : De plus, il recourait à elle dans toutes les peines et n'en fut jamais abandonnée. » Il construisit la *Lady Chapel,* reliée à l'église St-Pierre. Il y allait dire ses heures canoniales et l'office du Saint-Esprit et de la sainte Vierge[2].

BIBLIOTHÈQUE BODLEIENNE

C'est surtout à la bibliothèque Bodléienne que nous devons chercher les anciennes représentations de la sainte Vierge. Voici un manuscrit du XIIe siècle (N° 103) qui contient des œuvres de saint Grégoire de Nazianze et qui fut peint sous une influence arabe; nous y trouvons représentée une *Nativité.*

Parmi les manuscrits anglais nous remarquons un commentaire de saint Jérôme, écrit probablement en 1170, dans lequel sont deux arcades; l'artiste a représenté d'un côté saint Jérôme écrivant sur un volume, et de l'autre la sainte Vierge figurée sous les traits les plus purs, qui se tient devant le saint docteur. La madone est voilée en bleu à la byzantine. Dans la page suivante, au milieu d'une majuscule C, on la voit encore sur un trône : d'un côté, Isaïe représenté jeune et lui prophétisant ses grandeurs, de l'autre saint Jérôme sous l'aspect d'un vieillard qui écrit son commentaire; au-dessous, un homme que l'on ensevelit, puis un lion et un monstre. On lit quelque part le nom du peintre Hugon et le portrait d'un petit moine avec ces mots au-dessus :

Imago pictoris et illuminatoris hujus picturæ.

Liturg. Miscell. N° 329. — Un sacramentaire allemand, exécuté à Bamberg pour l'empereur Henri II au Xe siècle ou commencement du XIe, nous présente la *Nativité* où l'Enfant repose sur le sol entre la sainte Vierge et saint Joseph, l'*Ascension,* etc.

Bibl. Lat. N° 60. — Un évangéliaire nous donne une *crucifixion* où l'on a figuré le Sauveur suspendu sur quatre clous. La sainte Vierge, drapée dans un ample vêtement relevé à la manière grecque pour lui servir de voile. Ce manuscrit est très-intéressant, parce qu'il est daté. A la fin on y lit qu'il fut exécuté en 1178, en l'honneur de la vierge Marie et de saint Pancrace.

Ivoire du Xe siècle. — Un bas-relief représente la sainte Vierge et Isaïe, qui dit : *Ecce virgo concipiet.* Je ne pense pas que cet ivoire d'Oxford soit d'une époque antérieure à la fin du VIIIe siècle. Les petits sujets ont une grande ressemblance avec ceux qui ornent les sarcophages des premiers siècles du christianisme. Ce dont on peut s'assurer en les comparant à d'autres dont la date est précise, tels que les sculptures de Vérone et des ivoires qui sont au musée d'Amiens.

1. *Glos. of architecture,* Oxford, 1850, page 456.
2. Northcote, 289. — Bridgett, 322.

Toutes ces ressemblances prouvent que, depuis Constantin, les sujets religieux ont été traités d'après certains types qui ont été transportés dans divers pays, copiés et imités pendant des siècles, jusque dans les époques où on a fait du nouveau. L'ivoire d'Oxford est, comme les sarcophages, les diptyques consulaires et autres fragments conservés dans diverses collections, de ce style romain aux personnages courts et épais, qui prend sa source dans l'antiquité païenne, se revêt parfois d'une grande noblesse et d'un beau caractère, puis va en décroissant et devient grossier, si grossier souvent qu'il semble l'œuvre d'un faussaire. Voici l'ordre des scènes :

1re. Sujet en haut, à gauche et suivant à droite : le prophète Isaïe; la position de son corps et le geste de sa main droite indiquent qu'il est en rapport avec le sujet suivant;

2e. L'Annonciation : l'ange, la sainte Vierge et une femme ;

3e. La sainte Vierge, saint Jean, l'Enfant, deux animaux ;

4e. L'Adoration des mages, représentés nu-tête ;

5e. Massacre des Innocents;

6e. Baptême ;

7e. Cana sans la sainte Vierge ;

8e. Tempête apaisée ;

9e. La fille de Jaïre ;

10e. Les démons chassés dans les pourceaux ;

11e. Le Paralytique ;

12e. L'Hémorroïsse.

Nous extrayons ces détails de l'article que M. J. Durand a publié dans les *Annales archéologiques* [1].

PETERBOROUGH (*autrefois Medeshamstede*).

Brûlé par les Danois, ce sanctuaire changea son nom en *Burch* ou *Burg;* il fut appelé Peterborough après sa restauration par Æthelwold, évêque de Winchester, en 970. Sous le pieux abbé Leofric, neveu de Leofric de Mercie, il atteignit une grande splendeur.

En 1052, dit la chronique saxonne, Arnwi, abbé de Peterborough, laissa l'abbaye prospère et la donna à Leofric. L'abbé Arnwi vécut huit ans. L'abbé Leofric enrichit tellement le monastère qu'on l'appelait Golden-Borough. La chapelle de la sainte Vierge ne fut commencée qu'en 1272 [1].

PLYMPTON.

Le sceau du prieuré représente la sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur ses genoux [2].

READING.

En 1446, l'ambassadeur du roi de Bohême, visitant l'Angleterre, se rend à Reading, où il trouve un beau monastère occupé par des prêtres au service de la sainte Vierge et une statue de madone si belle qu'on ne pourrait la comparer à rien au monde. Il va aussi à Andover, dans le Hampshire ; il admire dans la ville une jolie statue de la sainte Vierge, sculptée en albâtre. De là à Salisbury, dans le Wiltshire. Là il décrit un groupe représentant l'Adoration des

1. M. Durand termine cet article très-substantiel par une observation importante sur la reproduction de la sainte Vierge dans les catacombes. Dix mille inscriptions des catacombes ne montrent pas le monogramme du Christ avant Constantin. Comment les chrétiens eussent-ils osé faire son portrait, même symboliquement, puisqu'ils n'osaient pas écrire son nom, même en abrégé. On a voulu voir, dans une peinture des catacombes, une preuve de la dévotion envers la sainte Vierge au IIe siècle. Il en est de même de la représentation de la sainte Vierge et du Sauveur au IVe siècle, dans le cimetière Sainte-Agnès. Il s'agissait, en rendant hommage à la sainte Vierge, de constater l'incarnation et rappeler les vérités fondamentales de la religion. (*Ann. arch.*, 1860, p. 118.)

1. *The Month*, — mars 1876.

2. *Id.*, — avril 1876.

mages. Il ajoute que, dans ses voyages, il n'a nulle part trouvé un pays aussi riche que l'Angleterre en églises et monastères.

RUTHWELL (*Northumbria*).

Nous trouvons une croix fort ancienne de vingt pieds d'élévation; on voit sur ses côtés différents sujets sur l'Évangile : la Visitation, l'Annonciation (avec les mots de la Vulgate, *ingressus angelus,* à moitié effacés) et le Crucifiement.

SEMPRINGHAM (*Lincolnshire*).

(Pl. CXXXIX.) — Nous possédons un ancien sceau provenant de ce prieuré, dédié à Marie, sur lequel est représentée l'Adoration des Mages. La sainte Vierge est assise devant les mages, qui arrivent avec leurs présents, sous l'étoile conductrice. Le premier s'agenouille. On lit dans les parties de l'exergue conservées :

SIGILL CAPITVLI... ATE... SIXEL...

La hauteur est de $0^m,069$.

ABBAYE DE SAINT-ALBAN.

Chaque semaine une procession avait lieu dans cette abbaye, en l'honneur de la sainte Vierge; les moines y portaient des surplis. Badulf, 17e abbé (1146-51), ordonna qu'elle se ferait à l'autel de Notre-Dame.

L'abbé Robert (1151-66), à son retour de Rome, offrit des présents au grand autel de Saint-Alban et commanda une belle image de Marie (*pulchram Mariolam*).

Le tabernacle qu'on devait à l'abbé Simon (1166-85) était admirable, on y voyait en haut-relief l'image de Notre-Dame, sur un trône avec l'Enfant sur ses genoux, et une riche ornementation d'or.

William, 22e abbé (1214-35), ordonna qu'une messe de Marie serait chantée par six moines; il confia particulièrement à un religieux la garde de l'autel de Notre-Dame. Depuis ce temps, cet autel s'enrichit singulièrement. Cet abbé orna l'église et la fameuse image d'une manière merveilleuse.

Il y avait dans l'abbaye l'image de Notre-Dame, faite par maître Walter de Colchester. Au sud du transept, près de la maison du chapitre, on remarquait aussi une image de Notre-Dame dans la nef.

L'autel de Notre-Dame était appelé « des Quatre-Cierges », à cause des lumières offertes par quatre officiers de l'abbaye [1].

ST.-EDMUND'S-BURY.
(*Autrefois Beoderic-Weorth.*)

L'église abbatiale érigée par Cnut fut consacrée le jour de saint Luc, en 1032, par Ægelnoth archevêque de Canterbury, en l'honneur du Christ, de la sainte Vierge et de saint Edmond, roi et martyr.

L'autel de Notre-Dame était au nord du chœur, la crypte de Notre-Dame sous le sanctuaire de saint Edmond [2].

SIVINESHEAD.

(Pl. CXXXVIII.) — L'abbaye de Sainte-Marie, à Sivineshead, dans le comté de Lincoln, nous est encore rappelée par un sceau qui porte l'image de la sainte Vierge; assise sur un trône à coussins,

1. *The Month.,* avril 1876.
2. *Id.,* avril 1876.

couronnée, voilée, elle porte l'Enfant du bras gauche et lui présente un lis de la main droite. Elle pose les pieds sur un escabeau. Une étoile brille au-dessus du Sauveur.

SHROP.

Notre-Dame de Ludlow était dans le Shropshire.

STAMFORD.

Plusieurs villes avaient choisi Notre-Dame pour patronne. Le sceau de Stamford représente Notre-Dame avec l'enfant Jésus, assise sous un dais et devant elle un bourgeois à genoux en prière. On lit autour cette inscription : *Stamford Burgenses Virgo fundunt preces.*

SUFFOLK.

Le comté de Suffolk possédait Notre-Dame de Stoke, Notre-Dame de Wulpit et de Woodbrige ; le prieuré de Blyborough, dédié à Marie, faisait aussi partie de sa circonscription. Nous avons entre les mains une empreinte du sceau de ce couvent ; il est assez bien conservé ; Marie est assise sur un trône, lequel est terminé aux angles par deux boules. Le mouvement des pieds qui se posent sur des degrés différents du trône est remarquable et pittoresque. Sa longueur est de 0^{m},067. — (Pl. CXXXIX.)

SWANSEA.

Notre-Dame de Penice près *Swansea,* dans le Glamorganshire, paraît avoir été un des plus fameux sanctuaires d'Angleterre.

TEWKESBURY.

William de Malmesbury assure que ce nom du pays est une corruption du mot *Theotocosbiria* ou *curia Dei genitricis.* D'autres auteurs prétendent qu'il vient d'un certain ermite appelé Theokus, qui habitait sur les bords de la rivière Severn.

Les deux ducs de Mercie Oddo et Doddo construisirent là un petit monastère près de la Severn, en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame, en 715, pour quatre ou cinq moines. Ils moururent selon Leland en 725, leur frère Almaric fut enterré à Deorhurste, dans une petite chapelle opposée à la porte du prieuré ; près de la tombe, au-dessus d'une porte, on avait gravé cette inscription :

Hanc aulam Dodo dux consecrari fecit in
Ecclesia, ad honorem Beatæ Mariæ virginis
Ob amorem fratris sui Almarici.

Cette église possédait une image de Notre-Dame qui eut le rare privilége d'échapper aux coups de la réforme ; les magistrats craignirent l'indignation populaire s'ils la détruisaient. Cependant sous le règne de Jacques Ier, le zèle puritain d'un habitant de la ville ne put souffrir plus longtemps la présence de cette relique de l'ancienne religion et il fit une pétition aux magistrats pour qu'ils la lui remissent entre les mains. Lorsqu'il l'eut en sa possession, afin de mieux marquer son mépris pour la sainte image, il l'évida et s'en servit comme d'une auge pour les porcs. Mais on remarqua que tous les porcs qui vinrent s'y désaltérer périrent et que les enfants du fanatique sacrilége devinrent estropiés aveugles ou infirmes de quelque manière. L'ancienne pierre qu'avait remplacée l'image profanée, fut mise au bord d'un puits pour empêcher ceux qui venaient s'y désaltérer de perdre pied. Mais le malheureux, cherchant à passer par ce moyen, sauta maladroitement sur cette pierre et tomba dans le puits, où il se noya. Ces événements arrivèrent en 1625 et furent racontés dans une

lettre privée au Père Gumppenberg, qui en inséra le récit dans son atlas Marianus [1].

THETFORD.

Le concile de 1075 décréta que l'ancien évêché d'Elmham, dans le Norfolk, serait transféré à Thetford, qui possédait déjà une église dédiée à la sainte Vierge. Herfast, prélat normand, désigné pour ce siége, assisté par un pieux chevalier, Roger Bigod, reconstruisit sur une grande échelle l'église, qui devint la cathédrale du diocèse. Le siége, du reste, ne devait pas rester longtemps à Thetford. En 1094, Herbert Losinga le transporta à Norwich, où il est toujours demeuré, et Thetford, l'ancienne capitale du royaume anglais de l'Est, tomba depuis en décadence. Cette désertion paraît avoir inspiré de profonds regrets aux habitants, quoique Roger Bigod, comme compensation, eût installé une communauté de moines de Cluny dans la cathédrale abandonnée. Ce seigneur par esprit de pénitence avait d'abord voulu entreprendre le pèlerinage de Jérusalem, mais on l'en dissuada et on lui conseilla de consacrer ses aumônes à une fondation pieuse ; c'est alors (en 1104) que Roger établit l'abbaye de Sainte-Marie et qu'il construisit son monastère.

Il semble que ce monastère fut condamné à de perpétuels changements ; le prieur Étienne, trouvant que les bâtiments étaient dominés d'une manière fâcheuse par les maisons de la ville, les repoussa, avec la permission du fondateur, en dehors des murs et sur l'autre bord de la rivière. Le nouveau site fut choisi par le roi Henri Ier, qui tenait alors sa cour à Thetford ; Herbert, évêque de Norwich, commença à creuser les fondations de ses propres mains, puis le prieur et le fondateur, avec les nobles du plus haut rang, apportèrent les premières pierres. Huit jours après cette solennelle fondation, Roger Bigod mourut, et, contrairement à ses intentions écrites, l'évêque Herbert vint pendant la nuit saisir son corps, pour empêcher les moines de le posséder et l'enterra dans la cathédrale. En 1114 les constructions s'achevèrent et les moines s'y installèrent.

Parmi les objets précieux qu'on y transporta, se trouvait une image de la sainte Vierge qui avait orné jadis le maître-autel de la vieille église lorsqu'elle servait de cathédrale ; elle fut également placée sur le grand autel de la nouvelle église. Plus tard, une image d'un meilleur goût ayant été faite, la première fut reléguée dans un endroit obscur ; mais comme l'ancienne continuait d'être beaucoup plus vénérée, on la remit à la place d'honneur où, sous le nom de Notre-Dame de Thetford, elle ne cessa d'attirer des foules de pèlerins jusqu'à la réforme.

Nous trouvons le récit de la légende suivante dans un manuscrit d'un moine de Thetford, John Brame, manuscrit que l'on conserve encore dans le Collége de Corpus-Christi à Cambridge : « Il y avait, dit-il à cette époque, dans la ville un pauvre ouvrier qui demandait incessamment à la sainte Vierge de le délivrer d'une infirmité qui passait pour incurable. Une nuit la sainte Vierge lui apparut et lui dit que, s'il voulait être guéri, il devait aller trouver le prieur du monastère et lui commander en son nom de construire une chapelle au nord du chœur que l'on venait de restaurer. Voyant qu'il ne faisait pas attention à cette recommandation, elle lui apparut une seconde fois et même une troisième pour lui renouveler cet ordre. Enfin elle fut obéie et le prieur commença l'érection d'une chapelle de bois. Mais le singulier messager que s'était choisi la sainte Vierge, l'alla trouver encore et lui dit qu'il fallait un sanctuaire en pierre et lui en désigna l'emplacement. Quelque temps après il revint et, ne trouvant pas le prieur qui s'était absenté de la ville, il se rendit près d'un vieux moine qui habitait la maison depuis plusieurs années et, comme marque du lieu où la première pierre devait être placée, il lui montra l'apparition miraculeuse d'une croix ornée d'or et de pierreries qui brilla pendant deux heures et s'évanouit ensuite.

1. Northcote, 239.

« Comme le prieur à son retour ne commençait pas encore, Notre-Dame apparut à une femme de la ville et lui ordonna de rappeler aux moines sa volonté pour la chapelle. Cette femme négligea de remplir la commission. La sainte Vierge revint une autre nuit, la reprit de sa négligence et en même temps lui toucha le bras dont elle perdit aussitôt l'usage. A son réveil, elle courut chez le moine et lui raconta en versant des larmes, ce qui lui était arrivé. Celui-ci lui conseilla d'offrir un bras de cire à la sainte Vierge, ce qu'elle fit et ce qui la guérit de sa paralysie. »

Cette chapelle fut enfin construite; et d'après les ruines qui subsistent, elle ne devait pas être moins grande que le chœur lui-même.

Désirant accroître la dévotion du peuple envers la sainte Vierge, le prieur voulut que la vieille image qui se trouvait près de l'entrée de la chapelle en fut enlevée et repeinte avec soin. Lorsque le peintre se mettait à l'ouvrage, il trouva une plaque d'argent en haut de la tête. Il la montra au prieur et aux religieux, l'ouvrit en leur présence et en retira plusieurs saintes reliques soigneusement enveloppées de plomb, qui avaient été envoyées au prieur Étienne par William, prieur de Merlesham, à la demande de Hugh Bigod et de sir Ralf, moine de Thetford. Toutes ces reliques portaient leurs noms et la plupart provenaient de Jérusalem. Elles consistaient en fragments du Saint-Sépulcre, du tombeau de la sainte Vierge, de la roche du Calvaire, de la robe de pourpre de Notre-Seigneur, de la ceinture de Notre-Dame, de la sainte Crèche, et terre du sépulcre de saint Jean Évangéliste. Elles comprenaient aussi les restes de plusieurs saints. L'image elle-même avait été faite par sir Ralf, déjà religieux, avant le transfert de la cathédrale, qu'il avait à ses frais ornée d'un tabernacle d'or et de pierreries et sanctifiée par les reliques qu'on vient de dire. Dans son zèle pour la sainte Vierge, il avait persuadé la dame Maud de Samundeham de donner au monastère la célèbre madone alors conservée danc le réfectoire. En reconnaissance de tous ces travaux, Ralf eut son anniversaire célébré chaque année aux ides d'octobre.

L'image fut portée dans la nouvelle chapelle ainsi que les reliques qu'elle venait de faire découvrir, les fidèles commencèrent à la vénérer dans sa nouvelle place et à obtenir de nombreuses faveurs qui étendirent la réputation de Notre-Dame de Thetford.

On raconte des prodiges extraordinaires opérés dans ce sanctuaire. Un enfant de Thetford meurt pendant la nuit; le matin sa mère, le trouvant inanimé, saisit le corps dans ses bras, court à la chapelle et le dépose devant la sainte Image; elle le ramène vivant. Une autre femme avait perdu la voix à la suite d'une maladie de gorge; comme ses amies la pressaient d'entreprendre un pèlerinage à Notre-Dame de Wulpit dans le Suffolk, elle témoigne par signes son désir d'aller dans la nouvelle chapelle de Thetford; elle s'y rend, et soudain recouvre la parole; elle se hâte de profiter de ce bienfait pour raconter que la sainte Vierge lui est apparue et lui a touché la langue; dans sa reconnaissance elle fait vœu d'entretenir toute sa vie un cierge allumé devant l'image.

Un autre miracle digne d'être rapporté est celui de William Keddrich, charpentier à Hokham et de sa femme Isabelle. Au temps de la moisson, ils avaient, selon leur coutume, emmené leur fils, un petit garçon de trois ans. Pendant que sa mère fauchait, l'enfant s'était endormi; bientôt un chariot survient, la roue passe sur la tête du malheureux enfant et le tue sur place. Le père à cette vue le prend et court à la ville chez un médecin qui lui déclare qu'il est mort. Alors, dans leur désespoir, les pauvres parents font vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Thetford et vers minuit la petite victime reprend vie et leur et rendue[1].

1. Northcote, p. 247 et suivantes.

THORNTON

(Pl. CXXXVIII.) — Le comté de Lincoln avait à Thornton une abbaye dédiée à la sainte Vierge. — Nous avons tiré de la collection du British Museum le sceau de son abbé, qui offre l'image de la Madone; l'empreinte a 0m,051 de longueur. On lit sur l'exergue + SIGILLUM ADBATIS (*sic*) : ET : CONVENTVS : S : MARIE : DE : TODEHOLM.

WALSINGHAM.

Walsingham Parva était un village ou petite ville à quelques milles de la côte nord de Norfolk, et s'appelait autrefois Galsingaham.

On lisait dans une vieille ballade :

Of thys chappel see here the foundatyon,
Builded the yere of Christ's incarnatyon
A thousande complete sixty and one,
The tyme of saint Edwarde, kinge of this region[1].

Le prieuré fut fondé en 1146 et 1174, pendant l'épiscopat de William, évêque de Norwich. A l'origine Geoffroy de Faveraches lui octroya la possession de la chapelle que, de concert avec la mère Richeldis, il avait construite à Walsingham. Edwin y institua un ordre religieux et le prieuré fut desservi par les chanoines réguliers de Saint-Augustin. La chapelle construite par Richeldis fut dédiée à la très-sainte Vierge, et Blomefield, l'historien de Norfolk, affirme qu'elle eût une vision qui lui inspira pour cette construction de suivre le plan de la sainte maison de Nazareth. M. Northcote attribue la première fondation à une date beaucoup plus ancienne, à 1061.

L'église du Prieuré élevée plus tard avait 136 pas de longueur; mais la chapelle de la Sainte-Vierge, selon le récit d'Érasme qui la vit encore debout en 1511, en aurait été détachée et placée du côté nord. On l'appelait New-Worck. Érasme dit que les croisées et les portes, on ne sait pourquoi, n'étaient pas closes. Cette chapelle avait 60 yards[1] de long et 10 de large. Au fond était la chapelle de bois qui formait la châsse royale, longue de 7 yards 30 pouces[1]; c'est là qu'était la fameuse statue de Notre-Dame-de-Walsingham. L'église ou la chapelle portait le titre de l'Annonciation. Une multitude de cierges brûlaient autour de la châsse et l'environnaient de parfums. Érasme, parmi les offrandes déposées au sanctuaire de Walsingham parle d'une coupe qui était fixée sur la porte du prieuré et sur laquelle on voyait figurée l'image d'un chevalier à cheval. Cet ex-voto rappelait le miracle de Raaf Boutetourt en 1314, poursuivi par ses ennemis, qui invoqua Notre-Dame et se vit soudainement transporté dans la cour du prieuré, où l'on jouissait du droit d'asile.

Les pèlerins les plus illustres vinrent s'incliner dans ce sanctuaire : Henri III (1241), Édouard I, (1280 et 1296), Édouard II (1315), Édouard III (1361), David Bruce (1364); on dit même que Henri VIII s'y arrêta pour faire une magnifique offrande à Notre-Dame, lui qui devait porter plus tard une main sacrilége sur ce sanctuaire.

Catherine d'Aragon voulut qu'après sa mort on fît le pèlerinage de Walsingham pour le repos de son âme.

Notre-Dame-de-Walsingham en Angleterre fut honorée par Édouard Ier, qui lui attribuait son salut un jour que, jouant aux échecs, il se leva de sa place sans savoir pourquoi et qu'il vit aussitôt une grosse pierre se détacher de la voûte et tomber sur le siége où il était assis.

Sur les routes qui conduisaient à ce lieu vénéré il y avait des chapelles où les pèlerins venaient, pour ainsi dire, faire les étapes de leur dévotion ; celle de Lynn existe encore.

Les plus grands personnages souhaitaient d'être enterrés dans cette chapelle, entre autres

1. *The Month.*, juillet 1876.

1. Cette mesure égale 0m,91.

Bartholomew Burgherst (1369), qui voulut que son corps y reposât devant l'image de la Madone.

La réforme bouleversa le sanctuaire; le terrain fut vendu pour 90 livres, l'église et le prieuré détruits. Il ne reste plus maintenant qu'une partie de l'extrémité orientale. Latimer, ce persécuteur qui fit brûler le saint martyr Forrest au feu d'une image de la sainte Vierge, et devint évêque de Worchester par l'influence d'Anne Boleyn et de Thomas Cromwell, écrivait à son patron, le 13 juin 1538 au sujet de la statue de Worcester : J'espère que Votre Seigneurie livrera notre *grande Sibylle* dans quelque bon dessein, *ut pereat memoria cum sonitu*, et il ajoutait que ses sœurs de Walsingham de d'Ipswich devaient avoir le même sort. L'image fut envoyée à Londres et brûlée à Chelsea en même temps que Notre-Dame d'Ipswich.

Au moyen âge on croyait que la voie lactée avait été spécialement destinée au séjour de la sainte Vierge ; les environs de Walsingham sont encore, malgré les efforts de la réforme, tellement remplis des grands souvenirs de ce sanctuaire qu'il n'est pas rare d'entendre les paysannes appeler cette partie du firmament : « La voie de Walsingham » — *Walsingham way*.

WEARMOUTH.

Bède dit en parlant des nouvelles églises monastiques : « Picturas imaginum sanctarum quas ad ornandam ecclesiam quam construxerat detulit, magnam videlicet Beatæ Mariæ Virginis, quibus mediam ejusdem ecclesiæ testudinem, ducto a pariete ad parietem tabulato, præcingeret; imagines evangelicæ historiæ quibus australem ecclesiæ parietem decoraret... » Un peu plus loin Bède, parlant des fruits du dernier et sixième voyage de l'abbé de Wearmouth (Benoît Biscop), ajoute : « Nam et tunc attulit dominicæ historiæ picturas quibus totam *B. Dei genitricis*, quam in monasterio fecerat, ecclesiam in gyro coronaret...» L'abbé Biscop avait entrepris de décorer trois églises dont une dédiée à la sainte Vierge, *in majore monasterio*[1].

WESTON *(Somerset)*.

On découvrit en 1849, à Kew Stoke, dans les environs de Weston un singulier reliquaire. On y voit d'un côté le buste de la sainte Vierge tenant le Sauveur sous une arcade ogivale, et de l'autre s'ouvre une cavité où se trouvaient, paraît-il, des ossements de saint Thomas. Ce reliquaire semble appartenir au commencement du XIIIe siècle[2].

WILDSON.

Notre-Dame de Wilsdon se trouvait sur la frontière occidentale de l'Hampstead. Nous ignorons l'époque de la première fondation qui est fort ancienne; dès le commencement du XIIIe siècle elle devait être en grand honneur. En 1251, on voit mentionnée dans l'inventaire de son trésor une bannière en drap d'or avec la figure de la sainte Vierge et deux autres images de Notre-Dame[3].

WINCHESTER.

(Pl. XIV.) — Le Bénédictionnaire du duc de Devonshire (Chatsworth) contient trente-deux miniatures encadrées dans des bordures ou disposées sous des arcades plein cintre qui resplendissent d'or et de couleurs. Il fut écrit et très-probablement peint par le moine Godeman, pour saint Athelwold, évêque de Winchester († 984). Parmi ces miniatures, plusieurs concernent la sainte

1. Montalembert, *Moines d'Occident*, IV, 465. — Lingard, p. 106.
2. *Archæol. journal.* 1849, 400.
3. Northcote, 258.

Vierge et reproduisent des scènes de sa vie terrestre. Nous en avons déjà décrit les diverses figures, nous ne faisons donc que le mentionner ici. M. le duc de Devonshire, auquel nous nous sommes adressé directement pour savoir si sa riche librairie ne contenait pas d'autres sujets qui pussent intéresser nos études, nous a informé que c'était le seul où nous trouverions des figures de Marie[1].

(Pl. LXVIII.) — On sait que la bibliothèque de Rouen possède deux manuscrits, un missel et un bénédictionnaire qu'on regarde avec infiniment de raison comme émanant de cette même main; ils renferment aussi quelques figures de la sainte Vierge. Le prince Gagarine en a fait prendre des copies photographiques. Ces miniatures sont si remarquables pour le temps que M. Labarte n'hésite pas à dire qu'elles présentent l'effet « d'une oasis dans le désert[2] ».

WOODBRIDGE.

Dans les anciennes vies de saints il est fait mention d'une image fameuse de la sainte-Vierge placée sur les murs de l'église de Woodbridge dans le Suffolk et qui attirait des pèlerinages considérables.

WORCESTER

(Pl. CXXXIX.) — La collection du British Museum nous offre un sceau de l'église de Worcester d'une forme tout à fait archaïque. Il est très-fruste, cependant l'exergue se lit encore facilement : + SIGILLVM SCE DEI GENITRICIS MARIE WIGORNENSIS ELE. Le sceau a 0m,080 de longueur.

Un monastère dédié à sainte Marie et fondé près de la cathédrale existait déjà en 747, et la nouvelle église « Sainte-Marie » fut construite en 770[1].

WROXHALL.

Le Warwickshire nous offre, parmi ses sanctuaires célèbres, Notre-Dame de Warwick, Notre-Dame de Conventry et surtout Notre-Dame de Wroxhall. Peu de temps après la conquête, les terres de Wroxhall furent données à Richard, seigneur de Hatton. Son fils, sir Hugh, d'une grande stature et d'un grand courage, prit part à la délivrance des lieux saints, mais il tomba dans les mains des infidèles, qui pendant sept ans lui firent subir une dure prison. Le pauvre chevalier, dans cette tribulation, se rappelait souvent que sa paroisse était dédiée à saint Léonard et les miracles qu'avait opérés ce saint confesseur lui revenaient à l'esprit. Il se plaignait à lui de son sort, il lui redisait que dans sa jeunesse il avait eu grande dévotion pour lui, que le jour de sa fête, il répandait de larges aumônes, il ajoutait qu'il souffrait pour la cause de Dieu. Saint Léonard, écoutant ses prières, lui apparut enfin en habit de moine noir et lui promit sa délivrance s'il construisait un monastère pour les bénédictins. Le chevalier pleurant de joie s'empressa de faire le vœu ; il l'avait à peine achevé qu'il fut tout à coup avec ses chaînes transporté au loin. Il ne comprit pas d'abord où il était. Il vit venir un berger, lequel effrayé de son air sauvage lui demanda en grâce de lui dire ce qu'il était. Hugh, charmé d'entendre parler anglais, lui répondit qu'il était vraiment un homme et lui dit son nom. « Mais où suis-je ? demanda-t-il à son tour. — Vous êtes dans un bois de Wroxhall, voici l'église et le manoir. » Émerveillé de se retrouver dans son domaine, il s'enquiert de sa

1. Joh. Gage, *Archæologia*, tome XXIV. — Labarte, II, 222.

2. Ce manuscrit a figuré en 1878 dans la galerie de l'exposition de l'Art rétrospectif.

1. *Archæl. journal*, XIX, 245.

femme et de ses enfants; il apprend que depuis sa captivité, ils n'ont cessé chaque jour de faire des aumônes et des prières pour sa délivrance et des vœux à la sainte Vierge et à d'autres saints. Remerciant Dieu, la sainte Vierge et saint Léonard, le chevalier envoya chercher sa femme qui accourut, mais qui d'abord ne put le reconnaître. Alors il lui montra un fragment de l'anneau qu'ils avaient rompu avant son départ et dont les deux morceaux en s'adaptant lui prouvèrent la vérité de son retour. Après avoir rendu grâce, Hugh songea aussitôt à s'acquitter de son vœu. Telle fut l'origine du sanctuaire de Notre-Dame-de-Wroxhall, où l'on conserva longtemps les segments de l'anneau conjugal et dont les cloches reçurent dans leur bronze quelques morceaux des chaînes du pieux fondateur.

La fondation de la chapelle de Notre-Dame, qui appartient à l'église, se rattache à une légende non moins merveilleuse. Une dame Alice Craft faisait partie du monastère et, aussi pauvre en biens matériels que riche en vertus, désirait vivre assez pour voir construire une chapelle à Notre-Dame. Une nuit elle entendit une voix qui lui ordonnait, au nom de Dieu, de commencer et d'achever la chapelle de Notre-Dame. Elle pensa d'abord que c'était un rêve et n'y fit pas attention; mais la même voix répéta ses paroles à plusieurs reprises. Alors elle se mit à pleurer, n'ayant aucun moyen pour obéir à cet ordre. Elle alla raconter ce qu'elle avait entendu à la prieure qui traita la chose de vaine imagination. Mais la sainte Vierge apparut bientôt à dame Alice, lui reprocha fortement la négligence qui l'empêchait de commencer. La pauvre religieuse courut de nouveau à la prieure, laquelle un peu touchée de son récit lui dit : « Combien avez-vous pour commencer l'ouvrage? — Quinze penny. — Eh bien, répliqua-t-elle, ce n'est pas beaucoup, mais Notre-Dame saura bien accroître cette somme; je vous permets de commencer. » Dame Alice se mit en prière et demanda à Notre-Dame de lui indiquer l'emplacement et les dimensions de sa chapelle. Elle connut aussitôt par révélation que ce devait être au nord de l'église et qu'elle trouverait de ce côté les dimensions indiquées. Quoiqu'on fût alors au temps de la moisson, entre les deux fêtes de Notre-Dame, l'Assomption et la Nativité, le lendemain matin, en allant à la place prescrite, elle trouva un certain espace de terrain tout recouvert de neige, laquelle subsista depuis quatre heures jusqu'à none. Pleine de joie elle appela des maçons et se mit à l'œuvre. Quant à l'argent elle n'en fut jamais à court; pendant la construction, chaque samedi, sur le sentier qui menait à l'église, elle trouvait la somme nécessaire pour payer les travaux de la semaine et rien de plus.

Cette bonne dame Alice, ajoute le chroniqueur, fut enterrée dans sa chapelle devant la porte qui conduisait au chœur[1].

WULPIT.

Ce sanctuaire est souvent mentionné dans les testaments du moyen âge. La chapelle où l'image de Notre-Dame était vénérée se rattachait à la paroisse de Wulpit, village situé entre Bury et Stow Market, dans le Suffolk; à l'est de l'église, il existe encore une source qu'on appelle la source de Notre-Dame (Our Lady's Spring) qui donne une eau abondante. La tradition affirme que les pèlerins allaient boire à cette source et que la chapelle, dont il ne reste plus de vestige, s'élevait à côté.

YORK.

(Pl. CXXXVII.) — On a découvert, il y a une cinquantaine d'années, dans la cathédrale d'York qui est fort ancienne et dont les premières nefs furent construites, dit-on, en osier,

1. Northcote, 277.

un bas-relief intéressant qui représente la sainte Vierge et l'enfant Jésus. On l'a trouvé dans le chœur, sous un enduit. La tête de la Madone et tout le haut du corps de son divin Fils sont mutilés. M. Goldie, au talent et à l'obligeance duquel nous devons notre dessin, ne doute pas qu'on ne doive attribuer cette mutilation aux iconoclastes anglais. Le costume de la sainte Vierge est tout à fait archaïque et d'un style qui accuse nettement le XII[e] siècle. Cette époque n'est pas moins affirmée par le caractère de l'inscription qu'on lit en haut :

SC̄Ā MA
RIA.

Marie est assise sur un tapis qui recouvre le coussin du trône et qui retombe aux pieds sur un autre coussin semblable, lequel sert d'escabeau. Ce bas-relief est sculpté dans une pierre calcaire très-dure. On remarque à droite deux trous qui rappellent l'existence d'anciens clous de bronze et peut-être l'emploi de ce bas-relief à d'autres usages qu'à celui de parement.

On voit aujourd'hui cette pierre dans la chapelle de la Sainte-Vierge; M. Goldie, si versé dans l'archéologie religieuse anglaise, nous a assuré que c'était un des seuls monuments de la sainte Vierge au XII[e] siècle que les hérétiques aient oubliés dans les basiliques de l'Ile.

Ce même artiste a publié dans le *Journal archéologique* (1849, p. 189) une sculpture de l'église d'Hovingham, située dans les environs d'York. On y voit huit figures dans des niches, et, de ce nombre, celle de la sainte Vierge écoutant la salutation angélique.

(Pl. CXXXIX.) — Une autre image de la sainte Vierge, provenant d'York, nous est offerte par le sceau de fondation de l'abbaye de Sainte-Marie, dont le British Museum possède une empreinte. Le dessin en est beaucoup plus grossier que celui du précédent bas-relief, et les personnages sont d'une lourdeur barbare. La sainte Vierge porte l'enfant Jésus sur le genou gauche et, particularité que nous n'avons pas rencontrée ailleurs, au lieu de tenir simplement la pomme entre ses mains, elle la cueille de l'arbre du Salut. Une étoile, qui est le symbole de la divinité, est sculptée au-dessus du Sauveur. Ce sceau circulaire a 0[m],060.

C'est d'York que partit, vers le milieu du X[e] siècle, un prêtre pour évangéliser la Suède.

Parmi les grandes abbayes bénédictines et cisterciennes, nous pouvons mentionner encore celles de Fontains [1], York, Rievaulx, Byland, Bolton, Joreval et beaucoup d'autres dédiées à Notre-Dame [2].

Citons encore, en terminant, le souvenir des offrandes qu'Agnès Hilyard laissa aux images de Notre-Dame à Fisholine, Mollescroft, et de Catherine Hasting, à Notre-Dame de Doncaster, de Belcrosse, d'Himminburgh.

Cette liste est loin d'être complète ; elle peut, toutefois, donner idée de l'extension merveilleuse qu'avait obtenue le culte de Marie avant de tomber sous les coups des protestants.

Nous ne pensons pas, assurément, terminer ici la longue nomenclature des sanctuaires de la sainte Vierge que l'île des Saints produisit jadis avec une abondance extraordinaire ; mais ceux dont on vient de lire les noms et quelques mots de l'histoire suffiront à prouver la folie des iconoclastes du XVI[e] siècle, lesquels, non contents

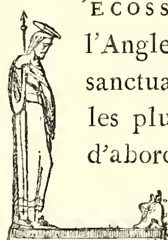
1. M. le marquis de Ripon possède un sceau de l'abbaye des Fontaines avec l'image de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus et cet exergue : + *Curia B. Mariæ de Fontibus* en caractères romans. — (*Archæl. journal*, XXX, 313-315.)

2. Voici encore une indication fort ancienne donnée par Bucelin (*Chronologia Benedictina-mariana*) :

640. S. Wasnulphus ex episcopo Scotiæ S. Gisleni monachus, qui quam gratus Deiparæ esset ex eo patuit, cum a tanta Domina quasi exambitus, ad monasterium B. M. V. Condalense a spectabili forma apparente Angelo deductus est, ibique gratanter susceptus, in eiusdem magnæ matris cultæ et domicilio vitam exegit.

d'abandonner la foi de leurs pères, en firent disparaître les vestiges qui auraient pu éveiller leurs remords. Ceux qui désireraient chercher de plus nombreux détails et connaître les innombrables richesses qu'avait la sainte Vierge en Angleterre, pourront consulter le remarquable travail que publie M. Edmund Vaterton dans *the Month*, depuis le mois de septembre 1874. Nous y avons fait beaucoup d'emprunts que nous aurions pu multiplier avec grand intérêt si notre cadre d'étude ne nous renfermait strictement dans le XIIe siècle.

ÉCOSSE.



L'ÉCOSSE ne fut pas moins riche que l'Angleterre, à une certaine époque, en sanctuaires de la sainte Vierge; parmi les plus connus, nous pouvons citer tout d'abord Kelso (XIIe siècle); Paisley (XIIe siècle); Scoon (XIe siècle); Melrose, (XIIe siècle); Jedburgh (XIIe siècle); Dundée, Aberdeen.

Les quatre principaux pèlerinages d'Écosse sont Scoon, Dundée, Paisley et Melrose.

Le sanctuaire de Notre-Dame-de-Paisley, tout à fait proche du vieux monastère, s'élevait sur un rocher de Lady-Kirk, là maintenant où il n'y a plus qu'une grande carrière. On y voyait une statue dans une niche avec ce distique écrit au pied :

Hac ne vade via nisi diceris Ave Maria
Sit semper sine væ, qui tibi dicet ave.

Les pèlerinages étaient en grande estime chez les Écossais catholiques et, malgré le caractère sauvage des habitants de la frontière, les pèlerins anglais qui se rendaient à Melrose ne furent jamais molestés.

Riccardi, dans son *Histoire des sanctuaires de Notre-Dame*, cite un traité de paix entre deux clans écossais par les termes duquel les chefs rivaux s'engageaient à accomplir quatre pèlerinages aux différents sanctuaires d'Écosse pour le repos de l'âme de ceux de leurs ennemis qu'ils avaient tués dans les combats.

Le docteur Boëthius, dans son *Histoire d'Écosse*, rapporte un événement survenu à Haddington, à l'époque où ce pays était envahi par les troupes victorieuses d'Édouard III. Il y avait, dans cette ville, une chapelle de Notre-Dame, surnommée la Chapelle blanche, dans laquelle on vénérait assidument une image de la sainte Vierge. Un soldat anglais, étant entré dans le sanctuaire pour piller, prit l'image avec tous ses ornements, lorsqu'une croix, tombant du plafond, écrasa le sacrilége sans rien détruire dans la chapelle [1].

ABERDEEN.

Il y a en Écosse peu d'églises dédiées à la sainte Vierge avant le XIe siècle. Nous pouvons citer, parmi les plus anciennes, l'église de Glascow, fondée en 1120 pour l'honneur de Dieu et de Marie, sa sainte mère. Lorsque les Cisterciens entrèrent en Écosse, au XIIe siècle, ils construisirent beaucoup d'églises sous l'invo-

1. Northcote, page 293.

cation de la sainte Vierge ; le docteur Forbes a retrouvé huit dédicaces de ce genre.

On croit, comme nous l'avons vu, que la madone d'Aberdeen, connue sous le titre de Notre-Dame-du-Bon-Succès, existe encore dans l'église de Finisterre, à Bruxelles. Cette statue, en chêne noir, fut vénérée pendant six siècles dans une chapelle du pont de la Dee, à Aberdeen. On voit encore, près de là, un puits appelé Puits-de-Notre-Dame ; mais la chapelle a été détruite lorsqu'on a élargi le pont. Au commencement du XVI[e] siècle, l'évêque Gavin Dunbar porta la statue à la cathédrale Saint-Macaire, située sur les hauteurs du Don. Il construisit, dit-on, une aile à cette église, et on pense qu'à l'extrémité il plaça la statue de Notre-Dame. Certains écrivains prétendent qu'à l'origine, la statue vénérée dans la cathédrale fut transférée par Dunbar sur le pont. Quoi qu'il en soit, les registres de la cathédrale prouvent surabondamment quel culte ardent les Écossais rendaient à cette madone. L'église elle-même était dédiée à la sainte Vierge et à saint Macaire, Irlandais, disciple de saint Colomban. Le maître-autel était celui de Notre-Dame et, chaque matin, à neuf heures, on y célébrait la messe *de beatâ Virgine*. La ville d'Aberdeen était sous le patronage de Marie et, à cause de cela, elle avait mis dans ses armoiries un vase de lis.

Les dons enregistrés, en l'honneur de Notre-Dame-d'Aberdeen, sont d'une richesse merveilleuse.

Colvenerius, dans la *Summa Aurea*, raconte l'histoire de la statue un peu différemment ; d'après lui, on vénérait, à Aberdeen, en Écosse, vers 1130, une image de la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame-de-la-Fontaine. Un matin, on la trouva miraculeusement transportée dans l'église de Saint-Macaire de la même ville. Elle fut là, pendant plus de trois cents ans, l'occasion de nombreux miracles, et se manifesta au pieux évêque Gavin, qui l'avait en profonde vénération ; on la transporta à Dunkerque [1].

1. Colvenerius, III, 1390. — Voir Bruxelles, p. 368.

Le père Bridgett hésite à croire que la madone du grand autel fut la même que celle placée dans l'aile. L'image du grand autel, appelée Notre-Dame-de-Pitié, accompagnait le crucifix (imago divæ Virginis Mariæ de pietate inscripta cum imagine Filii sui crucifixi).

Il est probable que la statue de la nef était une madone tenant son divin fils entre ses bras.

A la réforme, la statue fut dépouillée de sa garniture d'argent, mais, comme elle était en bois, on la méprisa et la jeta de côté. Elle fut recueillie par quelques catholiques qui la conservèrent en secret. Au XVI[e] siècle, elle fut envoyée dans les Flandres. Elle y arriva au moment où l'infante Isabelle, fille de Philippe II, allait combattre les Hollandais. On crut qu'on se rendrait la mère de Dieu favorable en recevant dignement sa statue. La princesse sortit de Bruxelles au-devant d'elle, à la tête d'une procession, et on la déposa dans une chapelle qui prit, de cette circonstance, le nom de *Bon Succès*[1].

Nous conservons aussi le souvenir d'un sanctuaire de la sainte Vierge à Arbroath, dans une charte de Guillaume le Lion (1165) où est mentionnée l'église de Sainte-Marie du vieux *munros*[2].

BRECHIN.

Sous le règne farouche des Presbytériens, l'Écosse eut plus à souffrir que l'Angleterre elle-même dans ses monuments ; la douce et clémente figure de la sainte Vierge avait dû particulièrement exciter contre elle les fureurs de Knox et de ses disciples, aussi en sommes-nous réduits à chercher sur les croix de pierre que le pays conserve encore les souvenirs de l'antique vénération des habitants pour la mère de Dieu. Ces croix robustes ont résisté en grand nombre aux mutilations et depuis on les a retrouvees au

1. Voyez Bruxelles. — Northcote, 294.
2. *Sculptured Stones of Scotland.*

milieu de dallages et à des places fort différentes de leur destination primitive.

Nous avons consulté, pour ces recherches, le bel ouvrage des *Stones of Scotland*[1], qui nous fournit une collection très-curieuse de ces monuments. L'auteur pense, sans en être certain, que ces croix servaient de monuments funéraires, et leur nombre seul autoriserait cette opinion. Pour déterminer leur âge, on a recours à la comparaison des entrelacs qu'on y voit très-multipliés avec ceux des manuscrits au VIIe et au VIIIe siècle, et leur grande ressemblance fait conclure à l'identité d'âge[2]. On sait que le christianisme pénétra au VIe siècle en Écosse, de sorte que cette hypothèse est possible, mais je ne sais jusqu'à quel point on est en droit d'adopter cet argument, car la mode des entrelacs s'est poursuivie jusqu'au XIe siècle. Quelques-unes de ces croix me paraissent aussi d'une époque beaucoup postérieure; j'ai remarqué des caractères, qui m'ont semblé gothiques.

En tout cas, la plupart de ces monuments datent des Xe, XIe ou XIIe siècles, et nous sommes très-heureux d'y retrouver nos chères images.

On a trouvé à Brechin un fragment de croix dans un jardin attenant à une ancienne chapelle près de la cathédrale; on y voit sculptée dans un médaillon d'un dessin fort grossier, la sainte Vierge qui tient l'enfant Jésus sur ses genoux. L'exergue : S. MARIA MR. XRI. a été probablement ajouté à une époque postérieure[3].

CRAIL.

(Pl. LVII.) — Une ancienne croix, qui servit de dallage dans l'église de Crail jusqu'en 1815, est sculptée sur une pierre où l'on voit des bas-reliefs à droite et à gauche. On reconnaît à droite la sainte Vierge assise sur une cathedra et qui semble montrer l'enfant Jésus aux animaux figurés de l'autre côté. Ne serait-ce pas une allusion à la légende de la fuite en Égypte[1]?

1. *Sculptured Stones of Scotland*, Edinburgh, 1867, 2 vol. in-4° avec un grand nombre de planches teintées.
2. Près de Darlington, Durham, il existe deux croix que l'on conjecture avoir été élevées en souvenir d'un concile, 782-789.
3. *Sculptured Stones of Scotland*, I, Pl. 138.

CAMUSTON.

Camuston, près de Panmure, est, dit-on, le lieu où Camus, chef des Danois, tomba après la bataille de Barry. Quelques archéologues pensent que le personnage représenté du côté opposé au crucifiement, sur le revers de la croix qu'on y conserve, est l'image de Moïse; mais cette représentation serait si singulière et l'image de Marie est si habituellement à cette place qu'on ne peut refuser de voir dans ce bas-relief un monument du culte des anciens Écossais envers la mère de Dieu[2].

GLASCOW.

(Pl. LXVI.) — Nous avons déjà cité le curieux manuscrit du XIIe siècle dans la bibliothèque du collége, qui renferme une Assomption de la sainte Vierge; nous ne ferons que renvoyer le lecteur à notre chapitre de l'Assomption.

KEILS.

Dans l'île de Ellanmore (presqu'île North-Knapdale), près de l'église de Saint-Charmaig, on voit sur une croix une image qui semble celle de Marie[3].

1. *Sculptured Stones*, vol. I, Pl. 64.
2. *Id.*, I, 87.
3. *Id.*, II, Pl. 32, page 23.

KILCHOMAN.

Une croix dans ce pays représentait le crucifiement[1].

KILDATON.

(Pl. LVII.) — L'église primitive de la presqu'île de Kildaton était dédiée à saint Jean évangéliste, elle est aujourd'hui ruinée; au nord de ses ruines s'élève une grande croix qui diffère entièrement des autres croix de la côte occidentale; le cercle central évidé, qui est si commun dans les croix irlandaises, ne se retrouve qu'une ou deux fois dans les croix d'Écosse; sur la face orientale de cette croix apparaît la figure de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus entre deux anges ou saints; aux extrémités des bras on remarque des groupes de personnages. Cette croix paraît d'un style beaucoup plus ancien que les monuments de Campbelltown et se rapproche comme caractère des types irlandais attribués au xe ou au xie siècle.

IONA.

On voit, à Iona, une croix dont le médaillon central nous offre une madone debout avec l'enfant Jésus entre deux adorateurs que l'état si fruste du monument empêche de distinguer facilement[1].

WEDALE.

Petite chapelle, très-fameuse par son image, mais dont la situation nous est inconnue.

IRLANDE.



'IRLANDE fut évangélisée dès le premier siècle du christianisme; Gildas, le plus ancien historien anglais et chroniqueur très-digne de foi, dit : « Au temps de Tibère, la Grande-Bretagne fut éclairée des rayons de la foi. » Métaphraste veut que saint Pierre y ait séjourné longtemps. Saint Pierre, qui demeurait à Rome dans la maison de Pudens et de Claudia (tous deux Bretons), ayant remis temporairement le gouvernement de l'Église à saint Luc et à saint Clet, ses deux disciples, a pu facilement passer en Angleterre à la suite de l'armée que l'empereur Claude y envoya alors.

Fortunat affirme que saint Paul passa en Angleterre sept ans après; à saint Pierre et à saint Paul, Nicéphore joint Simon le Cananéen et saint Jacques. On ajoute Joseph d'Arimathie,

1. *Sculptured Stones*, II, Pl. 34.

1. Les anciens rois se faisaient enterrer à Iona. Un auteur anonyme, écrivant en 1693, affirme que l'île possédait 360 croix qui furent détruites par l'assemblée provinciale, peu de temps après la réforme. Il n'en existait plus que deux, remarquables par leur travail et leur dimension. D'autres récits réduisent à 60 le nombre de croix ainsi détruites. Dans tous les cas, M. Huband Smith ne put découvrir à Iona les restes de plus d'une vingtaine de croix.

d'après une ancienne inscription gravée sur cuivre et jadis placée sur une colonne de l'église de Glastonbury. Au v[e] siècle saint Patrick ayant examiné cette tradition, lui donna un nouveau témoignage en ces termes : « Les frères (ou moines) me montrèrent les écrits de saint Phaganus et de saint Dirwianus où on lisait que douze disciples de saint Philippe et de saint Jacques avaient construit cette vieille église de Glastonbury en l'honneur de la sainte Vierge. « Bien des siècles après, Guillaume de Malmesbury rapporte le même fait.

Une vieille tradition irlandaise dit que l'année même de la mort du Sauveur, un Irlandais se trouva à Jérusalem et assista aux souffrances de l'Homme-Dieu[1].

Depuis l'origine du christianisme en Irlande, nous trouvons la plus tendre dévotion de ses habitants pour la Vierge des vierges. Nous traiterons cette question comme un fait et devant les monuments.

Le plus vieux document irlandais que nous puissions citer a la forme d'une litanie, qui, sous la vivacité des images orientales, rappelle les titres les plus sublimes et les incomparables priviléges de la bienheureuse Marie. Il est conservé dans *Leabhar Breac*, ce précieux dépôt de nos plus vieux souvenirs ecclésiastiques. Pétrie l'appelle : « le plus vieux et le meilleur manuscrit de l'histoire de l'Église que l'Irlande conserve maintenant ou peut-être même qu'elle ait jamais possédé ». M. Curry[2] en a publié quelques extraits et pense qu'il remonte au moins au milieu du VIII[e] siècle.

Saint Cuchumneus[3], contemporain d'Adamnan, vers la fin du VI[e] siècle composa une hymne latine en l'honneur de la Mère de Dieu qui devint bientôt célèbre et prit place dans la liturgie de l'Église. L'hymnologiste allemand, Mone, a découvert trois manuscrits de cette hymne : l'un qui appartient au IX[e] siècle et les autres au VIII[e]. Colgan en avait une ancienne copie entre les mains. On la trouve aussi dans le célèbre *Liber Hymnorum* dont nous donnons la transcription au lecteur :

1° Cantemus in omni die concinentes varie
Conclamantes Deo dignum hymnum sanctæ Mariæ.
2° Bis per chorum hinc et inde collaudamus Mariam,
Ut vox pulset omnem aurem per laudem vicariam.
3° Maria de tribu Juda, summi mater Domini,
Opportunam dedit curam ægrotanti homini.
4° Gabriel advexit verbum sinu Patris paterno,
Quod conceptum et susceptum in utero materno.
5° Hæc est summa hæc est sancta virgo venerabilis,
Quæ ex fide non recessit sed extitit stabilis.
6° Huic matri nec inventa ante nec post similis
Nec de prole fuit plane humanæ originis.
7° Per mulierem et lignum mundus prius periit,
Per mulieris virtutem, ad salutem rediit
8° Maria Mater miranda patrem suum edidit,
Per quem aqua late lotus totus mundus credidit.
9° Hæc concepit margaritam, non sunt vana somnia,
Pro qua sane Christiani vendunt sua omnia.
10° Tunicam per totum textam Christo mater fecerat,
Quæ peracta Christi morte, sorte statim steterat.
11° Induamus arma lucis loricam et galeam,
Ut simus Deo perfecti, suscepti per Mariam.
12° Amen, amen, adjuramus merita puerperæ,
Ut non possit flamma pyræ nos diræ decerpere.
13° Christi nomen invocemus angelis sub testibus,
Ut fruamur et scribamur litteris cœlestibus.
Cantemus in omni ..

A cette belle hymne est ajouté, dans le *Liber Hymnorum*, le verset : « Sanctæ Mariæ meritum imploramus dignissimum; ut mereamur solium habitare altissimum. »

Le manuscrit irlandais de Bâle (marqué A. VII. 3.) porte en plus une prière à la sainte Vierge qui commence par ces mots : « Singularis meritis sola sine exemplo, mater et virgo Maria. » Souvent après l'hymne à sainte Brigide, dans le même manuscrit, on trouve de ferventes invocations à la mère de Dieu : « Sancta Virgo, beatissima virginum Maria, intercede pro nobis. »

1. *Rosier de Marie*, IX, 762, O. Brien.
2. *Lectures on the Mss. Materials*, page 380.
3. Colgan, après avoir rappelé cette hymne, ajoute : « Ut colligitur ex argumento eidem hymno præfixo, author floruit tempore Adamnani abbatis et Longseci Hiberniæ Regis qui cœpit regnare anno 694. »

Nous empruntons la plus grande partie de nos documents sur l'Irlande au remarquable livre de M[gr] Moran, *Essays on the origin, doctrines and discipline of the Early Irish church.* — Dublin, 1864.

Chaque strophe de l'hymne de saint Cuchumneus proclame quelque prérogative de la sainte Vierge. Elle est « la mère du grand Seigneur, la plus grande, la plus sainte, la plus vénérable vierge; elle est incomparable; sa naissance échappe à la souillure commune des autres mortels. Elle guérit les blessures des hommes; elle répare la faute d'Ève. Elle tisse la robe sans couture; elle offre l'emblème de l'unité de l'Église ; elle intercède pour nous et nous garde contre les attaques du démon. »

Le martyrologe de Tallaght au 18 décembre marque la *Salutation de Marie par Élisabeth*, fête qui alors paraît avoir été peu connue dans les églises continentales.

Aenghus Ceile De, dans son calendrier métrique, composé avant 800, marque ainsi au 3 mai la fête de l'Immaculée Conception, qui dans d'autres contrées était célébrée le 8 décembre.

On peut voir le texte chez les bollandistes au 3 mai; voici la traduction anglaise qu'en fit Eugène Curry :

The chief finding of the tree of the cross
Of Christ with many virtues;
The death of *Condlaedh*, noble chief;
The great festival of the virgin Mary.

Messes. — Le principal monument de l'ancienne liturgie irlandaise qui nous soit parvenu est le missel de Bobbio, contenant deux messes en l'honneur de la sainte Vierge; une pour ses fêtes en général et l'autre pour l'Assomption. Dans la première nous trouvons cette prière : « Écoute-nous, ô Seigneur, Père saint, tout-puissant Dieu, qui par l'intermédiaire de sainte Marie daignas illuminer le monde. Nous supplions humblement ta majesté de nous donner par sa protection ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Nous te demandons, ô Seigneur, que les joies de sainte Marie nous accompagnent et que par ses mérites l'arrêt dû à notre péché soit effacé. »

Dans la dernière messe, on lui donne des titres admirables : « Charitate decens pace gaudens, pietate præcellens; ab angelo gratiâ plena, ab Elizabeth benedicta, a gentibus prædicatur beata : cujus nobis fides mysterium, partus gaudium, pacem quam in assumptione matris tunc præbuisti discipulis, nobis miserere supplicibus. » Elle est appelée encore : « Speciosus thalamus de quo decorus procedit sponsus ; lux gentium, spes fidelium, prædo dæmonum, confusio Judœorum, vasculum gloriæ, templum cœleste. » Elle est comparée à Ève : « Ista mundo vitam protulit, illa legem mortis invexit, illa prævaricando nos perdidit, ista generando servavit. » Enfin il est dit que son âme a été couronnée de différents diadèmes. Les apôtres lui rendent hommage, les anges entonnent des cantiques en son honneur, le Christ l'embrasse, les nuées forment son char, le paradis sa demeure, dans laquelle, toute parée de gloire, elle règne parmi les chœurs des vierges[1].

Le canon de la messe donne la formule ordinaire : *Memoriam venerantes in primis*, etc.[2].

Mgr Moran cite, comme preuve de l'idée sublime qu'avaient, de la sainte Vierge, les anciens Irlandais, la fréquente comparaison qu'ils établissaient entre elle et leur grande patronne, sainte Brigide. Dans toute la vivacité de la poésie irlandaise, sainte Brigide est la merveille du genre humain, la plus sainte et la plus grande des mortels, mais toujours le dernier terme de leur enthousiasme est qu'elle ressemble à la *mère de Dieu*. Les priviléges et la dignité de Marie sont supposés partagés par Brigide. Ce que Marie est pour toute l'église, Brigide l'est pour l'Irlande, aussi l'appelaient-ils la Marie de l'Irlande[3].

Dans l'hymne : « Alta audite τὰ ἔργα, » sur les priviléges de sainte Brigide, la dernière strophe déclare que, dans sa gloire, « consedit in cathedra cum matre Maria. »

Dans l'hymne : « Christus in nostra insula »,

1. *The Bobbio Missal apud Mabillon Museum Italicum*, tome I, part. II, page 298.
2. Moran, 229.
3. *The Mary of the Irish.*

il est dit qu'aucune langue ne peut suffire à raconter les merveilles et les vertus de sainte Brigide; ils ne brillent dans aucune autre que dans cette sainte *qui était comme sainte Marie.*

Quæ nostris numquam auribus si sint facta audivimus
Nisi per istam virginem Mariæ sanctæ similem.

Dans l'hymne de St.-Brogan-Cloen à sainte Brigide, on retrouve cette même comparaison :

Il y a deux Vierges dans le Ciel
Qui me protégeront
Marie et sainte Brigide,
Nous devons demeurer sous leur commune protection.

Et ailleurs :

La Vierge voilée qui conduit sur le Curragh
Est un bouclier contre les armes acérées
Cette Vierge, qui n'est égalée que par Marie.

On voit par ces citations que dans l'imagination irlandaise, rien n'est comparable à leur sainte patronne, à la seule exception de Marie.

Dans le fameux Felire ou festologie d'Aengus écrite dans le VIIIe siècle, nous trouvons encore des témoignages de l'antique vénération de l'Irlande pour la mère de Dieu. Lorsqu'il résume son ouvrage et qu'il rappelle les saints sous certains titres, il invoque les Vierges de l'Érin sous celui de sainte Brigide de Kildare et les Vierges du monde entier sous celui de la sainte Vierge Marie.

Saint Colomban. — La dévotion pour la sainte Vierge, si chère à l'antique Irlande, accompagnait ses missionnaires dans leurs voyages Saint Colomban, au commencement du VIIe siècle, fonde un oratoire sous l'invocation de la sainte mère de Dieu : « Ubi (in Bobbio) etiam ecclesiam in honorem almæ Dei genitricis semperque virginis Mariæ ex lignis construxit ad magnitudinem sanctissimi corporis sui [1]. »

Saint Colomban, dans le commentaire du psaume 77, verset 14 : *Et deducit eos in nube diei*, écrit : « Voici le Sauveur qui vient en Égypte dans la nuée du jour. Par cette nuée du jour, nous devons entendre le corps de Notre Sauveur, car il était la lumière que ne souillait aucun péché, ou nous pouvons interpréter le sens par la très-sainte Vierge; elle est magnifiquement appelée la nuée du jour, car cette nuée n'avait pas d'ombre, mais un éclat perpétuel. »

Longtemps après saint Colomban, nous trouvons un autre pèlerin irlandais qui embrassa une vie de pénitence et de réclusion, près de la ville de Krems, dans la basse Autriche. Il s'était fait murer par saint Altmann dans une cellule contiguë à *l'église de la mère de Dieu.* Ce saint reclus avait pour compagnon le fameux Marianus, qui partit d'Irlande en 1067, et devint bientôt célèbre en Allemagne par ses beaux écrits.

Sedulius. — Le poëte Sedulius fut le premier écrivain irlandais qui acquit une réputation considérable sur le continent. Dans le *Carmen Paschale*, qui est sa plus célèbre composition, il eut plusieurs fois l'occasion de chanter les dignités et priviléges de la sainte mère de Dieu. Ainsi, dans le second livre, après avoir parlé du péché originel, il ajoute :

Et velut e spinis, mollis rosa surgit acutis
Nil quod lædat habens, matremque obscurat honore;
Sic Evæ de stirpe sacra veniente Maria
Virginis antiquæ facinus nova virgo piaret,
Ut quoniam natura prior vitiata jacebat,
Sub ditione necis, Christo nascente renasci
Posset homo et veteris maculam deponere carnis.

La prose *Paschalis* de Sedulius est peut-être encore plus expressive : « Et velut rosa suavis atque mollissima de spinoso cespite nascitur, nil læsura matrem quam gratia jucunditatis obscurat; ita de stirpe nocentis Evæ Mariâ sacro veniente cum lumine, primæ virginis lucem sequens virgo dilueret, etc. »

Quelques lignes après, notre poëte, après

1. *Vita S. Colomb. in Florilegio, edited by Messingham*, p. 240; *Confer. Petrie on the Round Towers*, etc., p. 347.

avoir rappelé la naissance du divin Rédempteur, adresse cette douce invocation à la Vierge mère :

Salve, sancta parens, enixa puerpera regem
Qui cœlum terramque tenet per secula, cujus
Numen et æterno complectens omnia gyro,
Imperium sine fine manet, quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore
Nec primam similem visa es nec habere sequentem
Sola sine exemplo placuisti femina Christo.

Ces vers sont encore récités dans l'office de la sainte Vierge.

La même idée se trouve répétée dans la prose pascale :

« Salve, parens optima tanti regis puerperio consecrata.... cui nulla penitus æqualis femina reperitur quæ tuum decus similiter præcesserit aut sequatur, sola placens singulariter Christo nulli compararis exemplo. »

Dans le cinquième livre, il rappelle de nouveau l'honneur rendu à Marie dans l'église catholique :

Discedat synagoga suo fuscata colore
Ecclesiam Christus pulchro sibi junxit amore
Hæc est conspicuo radians in honore Mariæ
Quæ quum clarifico semper sit nomine mater
Semper virgo manet.

Ce qui se trouve répété dans la prose :

« Christus sibi pulchram niveo decore sociavit ecclesiam. Hæc honorem Mariæ præstat ad gloriam quæ quum charitate conspicua, semper mater esse cernatur, semper tamen virgo conspicitur. »

Nous citerons enfin ce beau distique qu'on lit dans son poëme élégiaque :

Sola fuit mulier, patuit quia janua letho;
Et qua vita redit, sola fuit mulier.

Il y avait un autre Sedulius, abbé de Kildare, dans le VIIIe siècle, qui acquit une renommée par ses commentaires sur l'Évangile et les épîtres de saint Paul. Deux fragments de son travail ont été publiés par le cardinal Maj, un autre fragment est contenu dans le manuscrit du Vatican (*codex Palatinus*, n° 242); ce dernier offre une exposition de la généalogie du Sauveur, selon saint Mathieu; en arrivant à la formule *Joseph virum Mariæ*, il explique le nom de Marie et termine ainsi son traité :

« *Maria* illuminatrix vel stella maris interpretatur : syro sermone Domina dicitur, *Illuminatrix :* quia per ipsam lux totius mundi natus est Christus. *Stella maris :* quia sicut nantæ in aliquam terram remigantes aliquod sydus eligunt cujus signo luceque radiante, sine errore possint adduci; ita sancta Maria in mari hujus mundi navigantibus stella maris data est par quam ad portum perpetuæ quietis valeant perduci. *Domina dignissima* nominatur quæ Dominum peperit salvatorem, decentissime namque mater regis Christi, regum regina, mater Domini, Dominorum Domina nuncupanda est per quam lumen fidei accepimus, qua ad visionem Dei perpetuo cum matre simul et filio gavisuri perducamur. »

En lisant ces lignes, il semble que saint Bernard avait le traité de notre abbé devant les yeux lorsqu'il écrivait sur les dignités extraordinaires de Marie.

Claudius. — Dans le même temps que l'abbé de Kildare vivait le commentateur Claudius Scotus, que cite souvent Usher dans son traité de *la Religion de l'ancienne Irlande*. Voici comment il s'exprime sur la virginité de Marie :

« Non diffidebat (saint Joseph) in ea prophetiam esse complendam. Sed si eam occulte dimitteret neque acciperet conjugem, et illa sponsa pareret, pauci essent qui eam virginem et non potius autumarent esse meretricem. Unde consilium Joseph repente consilio meliore mutatur ut videlicet ad conservandam Mariæ famam, ipse eam celebrato nuptiarum connubio comitem acciperet sed castam perpetuo custodiret. » Puis il ajoute : « Maluit namque Dominus aliquos modum suæ generationis ignorare quam castitatem infamare suæ genitricis.

« ... *Hoc totum factum est*, quid totum? hoc per Unigeniti descensionem : hoc de ista Christi incarnatione; hoc de angeli ad virginem destinatione... quid illud est? quod virgo genuit,

quod virgo permansit, quod mater fuit et intacta virgo perseveravit. »

DIVERS.

Lorsque les anciens écrivains irlandais s'adressaient au Rédempteur, ils aimaient à rappeler la virginale maternité de Marie, témoin cette belle hymne de matines, chantée dans l'église d'Irlande dès les premiers âges de la foi :

Ante sæcla tu fuisti factor primi sœculi,
Factor cœli, terræ factor, congregator tu maris,
Omniumque tu creator quæ pater nasci jubet ;
Virginis receptus membris Gabrielis nuntio
Crescit alvus prole sancta, nos monemur credere
Rem novam nec ante visam virginem puerperam.

Ce texte est tiré du *Liber hymnorum*. L'hymne est rappelée par Bède et Hincmar ; elle est insérée avec notes, par Daniel, dans son *Thesaurus hymnolog*. — Vol. I, page 191.

Dans l'hymne à saint Martin, qu'on trouve auss idans le *Liber hymnorum*, la seconde strophe rappelle les priviléges de la vierge Marie :

Martine te deprecor, prome rogaris Patrem,
Christum, ac Spiritum sanctum, habentem Mariam matrem.

Cette formule : « Connais le fils de la Vierge (the son of the Virgin knows) » revenait souvent, employée par les anciens saints, notamment saint Canice[1].

Dès le v[e] siècle, nous trouvons le sacré privilége de la virginité de Marie, rappelé dans la profession de foi d'un Irlandais, disciple de saint Patrice, présenté à Rome à saint Léon le Grand.

« Filium credimus (dit-il) in novissimis diebus natum esse de Virgine et Spiritu sancto carnem naturæ humanæ et animam suscepisse... Virginem quoque de qua natum scimus, et virginem ante partum et virginem post partum, ne consortes Helvidiani erroris habeamur. »

Ce passage est tiré de l'Apologie présentée par Bachiarius Maccens au pape Léon, en 460, édité par Muratori, d'après le Missel de Bobbio, du VII[e] siècle.

Le culte de la sainte Vierge n'était pas seulement, pour les Irlandais, une affaire théorique, mais il entrait dans leurs mœurs, comme le prouve cette touchante salutation que beaucoup de personnes conservent encore :

Que Dieu et Marie soient avec vous!

à laquelle on réplique :

Dieu et Marie et Patrice!

Lorsque saint Laurent eut ressuscité un prêtre de son diocèse appelé Gallwed, le premier acte de celui-ci, en sortant de son sommeil de mort, fut de déclarer qu'il avait vu l'archevêque Laurent à genoux devant Dieu, et sa glorieuse mère, la vierge Marie, demandant humblement son retour à la vie.

Nous nous sommes adressé à plusieurs personnes compétentes au sujet des vestiges que pouvait avoir laissé le culte de la sainte Vierge en Irlande, et toutes ont été d'accord pour nous dire que les persécutions iconoclastes, plus terribles que dans l'Angleterre, ne nous permettaient de recourir à aucuns monuments.

Le père Bridgett, l'homme le plus autorisé à parler de la sainte Vierge en Angleterre, nous écrivait : « On ne peut rien trouver sur les images de la sainte Vierge antérieures au XII[e] siècle. Dans nos livres d'art ou d'architecture, c'est toujours des XIII[e], XIV[e], XV[e] siècles dont on parle. Je suis assuré qu'il n'existe ni en Angleterre, ni en Écosse, ni en Irlande, une statue quelconque, objet d'un culte spécial dans les temps très-anciens. Il existe en Irlande une petite statue de Madone qui est vénérée dans la ville de Yonghal (au sud), mais elle est du XV[e] siècle et par conséquent n'est pas de votre temps. J'ai passé neuf ans en Irlande, j'ai recueilli à peu près tout ce qu'on peut trouver aujourd'hui relativement au culte de la sainte Vierge dans ce pays,

1. Moran, 238.

et je me suis convaincu de l'anéantissement des monuments bien plus détruits en Irlande qu'en Angleterre. »

« Il n'existe dans toute la Grande-Bretagne que très-peu d'églises antérieures à la conquête. On peut découvrir certaine partie encore debout, peut-être même des fragments d'images de Marie, mais je n'ai rien trouvé d'intéressant ni de très-ancien. D'ailleurs la plupart des sanctuaires sont en ruine; sous Henri VIII, les cathédrales ont été pillées, les abbayes renversées. En Irlande il n'existe pas de sanctuaires antérieurs au XIIIe siècle. »

Il est probable que les rares images échappées aux recherches des persécuteurs auront été transportées sur le continent. Les images qu'on voit sur ce sujet ne sont pas anciennes. Mais peut-être les estampes ne rendent pas toujours la physionomie archaïque des originaux.

Ces tristes circonstances nous ont été confirmées par le docteur Woodlock, recteur de l'université catholique de Dublin :

« Il existe en Irlande maintenant un très-petit nombre d'anciennes statues de la sainte Vierge parce que, dans les temps de persécution, les ennemis de l'Église catholique ont déployé contre ces objets de piété une haine spéciale et presque diabolique. On peut toutefois facilement fournir la preuve de l'existence en Irlande d'une dévotion envers Notre-Dame aussi extraordinaire que générale; pour n'en donner qu'un exemple, l'extrême pointe de terre de l'Irlande à l'ouest dans le comté de Kerry est nommée *Smerivick,* c'est-à-dire : *Sanctæ Mariæ vicus.* »

Nous expliquons ainsi la rareté des documents que nous offrons à nos lecteurs et que nous avons consignés dans les lignes suivantes.

CORK.

M. Goldie n'a trouvé dans l'Irlande aucun vieux monument de Marie. Le plus ancien à sa connaissance est un petit bas-relief en ivoire du XIIIe siècle que conservent les pères dominicains de Cork, et qu'on entoure d'une grande vénération.

DUBLIN.

Le monastère de Sainte-Marie-de-Hoggis près Dublin, là où se trouve l'église Saint-André, fut fondé en 1146 par des religieux de la règle de Saint-Augustin. Grégoire, archevêque de Dublin, et saint Malachy d'Armargh [1] sont dits en avoir été les bienfaiteurs et avoir dirigé ses constructions. Il a été observé, je crois avec raison, que le mot Hoggis ne vient pas du nom de l'endroit, mais qu'il signifie les Vierges, par une corruption anglaise du mot irlandais Ogh « Vierge » ; ainsi Sainte-Marie-de-Hoggis est la même chose que Sainte-Marie-des-Vierges.

Le nom de Saint-Laurent est associé à celui de deux sanctuaires de Notre-Dame, l'un à Dublin et l'autre à Wales. Après avoir visité l'Angleterre et la cour de Henri II, ce saint, voulant retourner en Irlande, fut retenu par des vents contraires dans un port de mer du pays de Galles. Il y avait dans les environs une église nouvellement dédiée à la sainte Vierge par un homme riche de cette contrée, mais en l'absence de l'évêque elle n'avait pas encore été consacrée. Un ermite s'était construit une cellule contiguë à l'église où il servait Dieu avec ferveur. La sainte Vierge lui apparut une nuit dans un riche costume et lui demanda pourquoi l'église n'était pas encore consacrée. « A cause de l'absence de l'évêque, je ne veux pas, répondit la sainte Vierge, qu'elle soit consacrée par l'évêque, mais par Laurent de Dublin; je l'ai attendu, et personne autre que lui ne peut faire cette consécration. Le signe que je mets à cette volonté, c'est qu'il n'obtiendra pas de vent favorable avant de m'avoir obéi. »

1. Évêque de Kildare.

L'ermite à son réveil s'étonna de cette vision ; cependant, aussitôt qu'il fut jour, il s'empressa d'aller trouver le seigneur du château qui avait bâti l'église, pour le prévenir de la volonté de la mère de Dieu. Aussitôt celui-ci alla chercher le saint archevêque irlandais, le reçut avec joie et le supplia de faire la consécration. Mais le saint s'excusait en disant qu'il ne pouvait remplir cette mission dans un diocèse étranger. Alors il lui rapporta les paroles de la sainte Vierge et le récit de l'ermite, et le convainquit enfin.

Le lendemain l'église fut consacrée et aussitôt que la messe fut dite et les cérémonies accomplies, le vent changea et lui permit de s'embarquer pour l'Irlande [1].

Une autre fois saint Laurent retournait en Angleterre, il était déjà sur son vaisseau, lorsque plusieurs citoyens de Dublin le rejoignirent pensant échapper à tout danger en faisant voile en sa compagnie. Mais ils n'étaient pas fort éloignés des côtés, qu'une terrible tempête s'éleva et menaça d'engloutir le navire; tous alors s'empressèrent autour du saint, le priant de les délivrer de ce danger. Il les encouragea, les assurant que s'ils suivaient son conseil, aucun d'eux ne périrait. « Vous savez, dit-il, que nous construisons en ce moment à Dublin une église à la mère de Dieu ; promettez-lui de consacrer libéralement pour ce travail une portion des biens qu'elle vous a donnés, et moi, de la part de Dieu, je vous promets une mer tranquille et un heureux voyage. Les passagers obéirent et apportèrent leurs aumônes à l'archevêque avec empressement, car le vaisseau était plein de leurs marchandises. Aussitôt le ciel s'éclaircit, la mer se calma et ils arrivèrent sains et saufs au rivage en louant Dieu et son saint serviteur[1].

1. Northcote, 283; Gumppenberg, XII, 191.

S[t]-MARY'S-ABBEY.

On conserve dans l'église des Carmes (Whifriar-Street) à Dublin une ancienne statue de la sainte Vierge avec l'enfant dans les bras; elle est demi-nature et taillée en bois de chêne irlandais; malgré la sécheresse du style ce monument gothique ne manque pas de mérite.

Quelques-unes des circonstances auxquelles nous devons sa conservation pourront intéresser le lecteur. Elle ornait primitivement l'abbaye de Sainte-Marie au nord de Dublin, où on venait l'admirer. Cette gloire malheureusement ne dura pas toujours. A la réforme la noble abbaye fut donnée au duc d'Ormond pour en faire ses écuries et la statue condamnée à être brûlée. La moitié seulement ayant été consumée, le reste fut porté dans une campagne des environs où on la transforma en auge à porcs en enterrant la face et en creusant le dos [1]. Elle resta dans cette situation jusqu'à ce que la rage des iconoclastes fût apaisée ; alors on la réintégra dans l'humble chapelle paroissiale de Saint-Michan (Mary's-lane) qui sortait des ruines du grand monastère auquel la statue avait autrefois appartenu.

Elle devait alors courir des dangers plus grands que ceux de la persécution, dangers qui provenaient du mauvais goût des modernes; elle était considérée, excepté par quelques antiquaires, à cette époque, comme un objet de médiocre valeur; la couronne d'argent qui ornait la tête et qui ressemblait à celle du couronnement de Lambert Simnel, dans l'église du Christ à Dublin, fut vendue comme une vieillerie pour sa valeur métallique et fondue. La statue aurait eu sans doute le sort de sa couronne, si John Spratt, supérieur du couvent où elle est aujourd'hui, ne l'avait achetée pour une petite somme d'argent. Elle s'élève dans le sanctuaire du côté de l'épître, près du maître-autel.

Nous n'aurions pas à nous occuper de cette statue qui ne paraît pas du temps que nous étudions, si l'abbaye de Notre-Dame (Saint-Mary's abbey) où l'on vénérait cette image n'avait été fondée, comme l'on croit, par les Danois vers 950. Cette abbaye, donnée par les Anglais ou Normands

1. Nous avons vu que la statue de Tewskesbury eut précisément le même sort. Celle de Dublin porte encore dans le dos la marque de l'emploi sacrilége qu'on lui donna.

aux cisterciens dans le cours du XII[e] siècle, subsista jusqu'à la réforme (1550) et voyait dans son église les fidèles se presser aux pieds de la sainte image. On peut donc croire que dans ce sanctuaire dédié à Marie depuis tant de siècles cette statue avait remplacé une image plus ancienne et qu'elle en reproduisait les traits sous le nouveau style. Nous devons ces détails à l'obligeance de monseigneur Woodlock, recteur de l'université catholique de Dublin[1].

DOWN.

L'abbaye cistercienne de SainteMarie de Cumber fut fondée en 1199 dans le comté de Down et baronnie de Castlereagh par Brian Catha Dun.

KELLS.

La recherche des images et des souvenirs de Marie serait moins infructueuse dans les manuscrits, gardiens fidèles de l'antique foi de l'Irlande. Examinons d'abord un évangéliaire qui vient de Kells, qu'on croit avoir appartenu à saint Colomban (540-615), qui fut exécuté en Irlande et que l'on conserve dans la bibliothèque du collége de la Trinité à Dublin. Ce manuscrit excelle par la beauté de ses majuscules, l'extrême soin des détails et sa calligraphie. Il contient 339 feuillets de très-beau vélin (malheureusement rogné), il a 13 pouces sur 9 et demi. Chaque page de texte contient 16, 17 ou 18 lignes.

On y voit retracées en miniatures les différentes scènes de la passion de Notre-Seigneur, dans un style qui rappelle les psautiers du collége Saint-Jean à Cambridge et de Saint-Gall. On y trouve surtout une madone qui mérite d'attirer toute notre attention parce qu'elle prouve l'antiquité dans l'île du culte de Marie.

(Pl. CXXXVII.) — Cette madone est assise et tient l'enfant Jésus sur ses genoux, elle est accompagnée de quatre anges, deux de chaque côté, l'un au-dessus de l'autre ; son voile est jaune dessiné par des traits noirs, son nimbe d'un grand diamètre a le fond rose, il est orné de trois petites croix pattées jaunes et garnies de pois bleus, il est ourlé d'un cercle avec filets bleus et pois jaunes. Les ailes des anges le traversent. Le manteau de la sainte Vierge est violet rouge avec ornements blancs. Sa robe violette tire sur le bleu. Son trône, terminé par un dossier ornementé, est enrichi de diverses couleurs.

L'enfant Jésus a les cheveux jaunes, les traits rouges, la tunique verte et la robe jaune, avec pois noirs et rouges.

Je dois dire que ce groupe, très-intéressant par sa haute antiquité, par ce souvenir de saint Colomban que la tradition y rattache et enfin par le témoignage qu'il nous donne de l'amour de l'Irlande dès les premiers temps pour la sainte Vierge, atteint le dernier degré de la décadence artistique. Les règles du dessin sont naïvement violées, c'est une œuvre d'enfant, une copie sans doute de quelque peinture apportée de France ou d'Italie, dont le pauvre peintre irlandais n'a pu imiter la correction. M. Westwood l'a reproduite dans son beau livre avec une conscience et un soin parfaits[1].

M. Wilson, qui a bien voulu nous entretenir de cette miniature, nous fait à son sujet les observations suivantes : « Trois des anges tiennent un instrument composé d'un long manche surmonté d'un disque et qui rappelle les outils des sacrifices romains. On a hasardé l'opinion que c'était un *flabellum muscarium* dont l'usage viendrait de l'Église grecque. On y verrait la confirmation de la théorie qui fait sortir l'Église d'Irlande d'une colonie de l'Église grecque. Dans le livre de Lindisfarne peint au VIII[e] siècle dans le même style que celui de Kells, les évangélistes ont des légendes avec les noms écrits en grec. »

1. Voyez aussi Lanigan, III, 377.

1. *Palæographia sacra pictoria*, London, 1843-1845, n° 16. La *Palæographical society* vient de reproduire un très-exact fac-simile de cette miniature, 1877. (Pl. LVII.) Catal. de la Bibliot. nat., A, 1923.

Quoi qu'il en soit de son inspiration, ce livre est authentiquement irlandais et nous offre un monument précieux pour l'inconographie de Marie dans le Nord.

A propos de miniatures, citons encore dans le beau recueil d'O'Connor la reproduction d'une couverture d'évangéliaire irlandais que l'auteur regarde comme antérieur à l'arrivée des Anglais dans l'île (1160). La madone qu'on y voit est debout; elle tient l'enfant Jésus sur son bras gauche, sa tête est couronnée d'une sorte de panache[1].

KILCOUL.

En 1200 on construisit le monastère de Kilcoul, comté de Tipperary, sous le vocable de la sainte ViergeMarie de *Arvi Campo*[2].

KILBEGGAN.

En 1200 s'établit le monastère de la sainte Vierge à Kilbeggan en Westmeath, appelé *de Flumine Dei,* allusion probablement à la rivière Brosna près de laquelle il était situé[1].

RATHKEALE.

En 1200, on fonda le prieuré de Aroasian-Canons à Rathkeale, dans le comté de Limerick, sous le vocable de la sainte Vierge.

WEXFORD.

A la même époque, le monastère cistercien de la Sainte-Vierge-Marie de Tintern *de Voto,* fut créé dans le comté de Wexford, baronnie de Shelburne, par William, comte de Pembroke, à la suite d'un vœu fait en danger de naufrage.

1. *Rerum hibernicarum scriptores veteres,* par O'Connor; Buckingham, 1814-26. 4 vol. in-4°.
2. Lanigan.

1. Lanigan.

MALTE

Nous devons à la pieuse obligeance de madame la gouvernante de l'île et du Père Macarthy les documents les plus complets sur les sanctuaires de Malte et les détails qu'on va lire sur ses madones célèbres; quoique fort éloignée de l'Angleterre, cette île étant devenue une possession britannique, nous croyons devoir placer l'étude qui la concerne à la suite de celle qu'on vient de lire.

MADONE-DES-GRACES

(*au village de Jabbar*).

Parmi les images les plus célèbres de la madone, on compte celle *des grâces* dans la paroisse de Casal-Jabbard, à deux milles de la ville de Victoria et à trois de la Vallette. Il y a un grand concours de monde les mercredis de toute l'année et particulièrement pendant ceux du carême, et l'affection des fidèles pour cette

image miraculeuse est telle qu'avec les seules offrandes on a bâti une splendide et magnifique église qu'on ne peut voir sans admiration. Les marchands français y ont contribué pour une grande part, parce qu'ils ont toujours, dans leurs affaires, éprouvé la protection efficace de la Vierge.

Il serait difficile de fixer le nombre de ceux qui sous son puissant patronage ont été sauvés des plus grands dangers du naufrage, lorsque déjà ils allaient être engloutis par la tempête; cela est attesté par le grand nombre de tablettes votives qui couvrent les murs de l'église et qui ont été portés processionnellement par les naufragés, pieds nus et suivis d'une foule innombrable chantant les litanies des saints, implorant la miséricorde divine et frappant leur poitrine de manière à attendrir les cœurs les plus durs. Ils sont encore innombrables ceux qui vont avec une extrême dévotion rendre grâce à la trésorière du ciel pour avoir été délivrés ou de dangereuses infirmités ou de graves persécutions ou de supplices cruels.

On conserve le souvenir d'un fait qui fut observé pendant le grand siége de l'île de Malte en 1565. Depuis le commencement, chaque jour une colombe blanche se posait sur l'église en vue des assiégés du faubourg et même des Turcs dont les batteries n'étaient pas éloignées. Les chrétiens, y voyant un signe manifeste de l'amour et de l'assistance de la sainte Vierge, y trouvaient de la force pour leurs cœurs et un encouragement pour combattre valeureusement pour la foi. Ils virent ce signe jusqu'à la victoire qu'ils remportèrent la veille de la fête de la Nativité de Notre-Dame appelée depuis à Malte la fête de la Victoire, et célébrée par un grand concours de peuple.

IMAGE DE SAINTE-MARIE-DE-DAMAS (*à la Vallette*).

Il y avait à Damas, ville de Syrie, une image de la très-sainte Vierge peinte en couleur sombre tenant sur son bras le divin enfant et qui était en grande vénération parce qu'on la croyait peinte par saint Luc.

L'image resta à Damas tant que la foi chrétienne s'y maintint. Après la chute de cette ville et un grand carnage de ses habitants, sous la domination des Sarrasins, une année se passa pendant laquelle l'image resta privée de ces hommages et parut oubliée. Alors elle quitta seule la ville, accompagnée d'une lampe qui la précédait. Elle fit par terre et par mer un long voyage qui eut pour témoin un navire en surveillance dans ces parages et qui la vit pendant la nuit marchant à fleur d'eau et éclairée par la lampe. Le pilote, curieux de connaître la cause de cette splendeur insolite, se tenait à l'arrière. Au lever de l'aurore, il se trouva entré dans le port d'une île qu'il ne connaissait pas, et s'étant aperçu que c'était l'île de Rhodes, il fut étonné d'avoir parcouru un si grand espace en si peu de temps par une mer calme.

Cette même lumière avait été vue en marche pendant la nuit par deux habitants curieux de pénétrer ce mystère. Ils cherchaient où l'image s'était arrêtée et ils la trouvèrent sur le rivage avec la lampe qui continuait à brûler miraculeusement. A cette vue, tous fléchissant le genoux la saluèrent et coururent en porter la nouvelle aux chevaliers hospitaliers de Jérusalem. Ces chevaliers, alors seigneurs de l'île par suite de la concession que leur en avait faite l'empereur de Constantinople, accoururent tous sur la plage suivis d'un peuple immense. L'image reconnue pour être celle qui était à Damas fut solennellement portée en procession par les chevaliers dans l'église de Saint-Jean. Mais la nuit suivante la vénérable image quitta ce lieu et alla se placer dans une autre église où elle se fixa.

En 1480 cette église fut remplacée par une plus grande et plus magnifique. En 1522 les chevaliers de Saint-Jean, forcés par Soliman II d'abandonner Rhodes, emportèrent avec eux l'image d'abord à Messine, puis à Malte en 1530. Environ cinquante ans après, un certain Jean Calamia, grec catholique fit construire à la Vallette une église où la vénérable image fut portée avec une pompe solen-

nelle et richement dotée par les Rhodiens qui avaient accompagné à Malte les chevaliers de Saint-Jean au sanctuaire désigné comme paroisse pour les Grecs catholiques.

La fête de cette image se célébrait le 15 août, et la quinzaine qui la précédait était consacrée dévotement par les confréries et le peuple, qui chantaient tous les soirs les litanies de Notre-Dame-de-Lorette. Le peuple qui y accourait était si nombreux et si assidu que l'église n'était jamais vide; les grâces qu'obtenaient ceux qui priaient avec foi furent nombreuses. L'image sainte était protégée des injures du temps par une glace et ornée de beaucoup d'or et de pierreries, offrandes de gratitude [1].

MADONNA-DELLA-MELLEHA [2]

Il n'y a pas à Malte, dans la circonférence de soixante milles, moins de 18 collégiales et églises paroissiales, ainsi que 106 grandes et petites églises dédiées à Marie.

L'île de Gogo, malgré sa petitesse et sa distance de cinq milles de Malte, avait non-seulement sa principale église érigée sous le vocable de l'Assomption, mais encore 45 autres églises sont sous son nom. La circonférence de l'île n'est que de vingt milles.

Le premier sanctuaire témoin de cette dévotion apportée par saint Paul fut l'église de la Madonna-di-Melleha, c'est-à-dire de la *Saline*, ainsi appelée parce qu'elle se trouve auprès d'une baie appelée *Melleha* ou saline. Cette église, située sur une petite hauteur de forme circulaire, est taillée dans la roche vive. Suivant la commune tradition, elle remonte aux prédications de saint Paul et à la conversion de saint Publius, qui y régnait alors et qui devint ensuite son premier évêque. On y voit là, peinte sur le rocher, une image de la mère de Dieu dans le genre de celle de Sainte-Marie-Majeure de Rome, avec la seule différence qu'à Rome l'enfant Jésus est porté sur le bras gauche et ici sur le bras droit. Elle tient une légende sur laquelle en lettres grecques abrégées est écrit son titre de mère de Dieu.

Cette image est couverte d'une lame d'argent et décorée d'ornements d'or. Les uns attribuent la consécration de l'église à saint Paul, les autres à saint Publius. On voit autour des murs sept croix rouges qui sont la marque de la consécration. On a dit encore que la consécration fut faite de l'an 402 à 448, par quelques évêques qui passaient en Afrique; enfin à d'autres époques la Madone de la Melleha a été visitée par trois rois de Sicile : Frédéric III en 1373, Martin en 1408 et Alphonse en 1432.

Cette église était autrefois une paroisse pour le service de la ville de Saint-Publius qui existait dans les environs. Elle a toujours été tenue en grande vénération par les grands maîtres de Malte et spécialement par Fra Alophe de Wignacourt, qui avait l'habitude de l'aller visiter tous les samedis, quoiqu'elle fût éloignée de la ville d'environ douze milles. La Madone de la Melleha rendit la santé au grand maître Fra Raimondo Perellos, qui lui offrit divers présents.

La fête de cette vénérable image se célèbre tous les ans le 8 septembre et attire un grand concours de peuple. Elle sauva l'île des invasions et des courses des Turcs, spécialement en 1470 d'une armée de dix-huit mille Maures, en 1526 de grands périls auxquels l'exposaient les courses de Raissina; en 1565 du siége des Turcs, qui vinrent dans le port de la Melleha avec plus de trois cents voiles; en 1614 du siége de soixante-dix galères. Un miracle célèbre eut lieu le 6 juillet 1614, lorsqu'une flotte de soixante-dix galères s'approcha de Malte sous le commandement de l'Arménien Ali-Bascia, dans le but de faire un grand butin. Après avoir fait

1. Cette relation est tirée de l'abbé Roch Pitti dans sa *Sicile sacrée*, du père Guillaume Gumppenberg, à l'image 93 de son atlas Marianus; et de deux auteurs du même ordre religieux, Jacques Bosio, dans la 2e partie du 12e livre, et Barthélemy del Pozzo dans la 1re partie de son 6e livre.

2. Extrait du livre intitulé, *Merveilles de Dieu*, en l'honneur de sa très-sainte Mère et le culte de ses célèbres images en Sicile et dans les îles environnantes, publié par le père Dominique-Stanislas Alberti, de la Société de Jésus, en 1717, en Sicile.

quelques tentatives sur les villages voisins de la ville de la Vallette, ils s'avancèrent dans la gorge; ils s'arrêtèrent pour puiser de l'eau dans la baie de la Melleha, où ils virent avec effroi venir à leur rencontre une armée nombreuse qui obligea la flotte à lever l'ancre avec tant d'empressement et de confusion que beaucoup de barques chargées d'hommes coulèrent à fond; huit Turcs n'ayant pas eu le temps de s'embarquer tombèrent dans les mains des Maltais, qui apprirent d'eux la triste aventure de la flotte.

L'armée qui parut pour la défense de Malte était certainement conduite par la Vierge puisque les chrétiens n'avaient pas l'idée d'aller de ce ce côté et se trouvaient campés au village Nasciaro, à six milles du port de Melleha.

L'image miraculeuse fut un instrument de délivrance, de la peste principalement en 1626 et 1676, des calamités de sécheresse spécialement en 1468.

Par elle des galères furent souvent délivrées comme il arriva à Borrea en 1681, et à Fra Jean-Baptiste Spinola en 1700.

Cette sainte image n'était pas seulement en grande vénération auprès des chrétiens; mais les Turcs eux-mêmes lui envoyèrent de leur pays des provisions de cire et d'huile [1].

MADONE-DE-LA-GROTTE
(*à Notabile*).

Le premier couvent fondé à Malte par les frères Prêcheurs, à peu de distance de Notabile, fut élevé sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Grotte, appelée par les paysans *Tal-Ghar*, parce que l'église du couvent est construite au-dessus d'une grotte. Elle eut pour origine une apparition de la sainte Vierge qui se fit voir pendant son sommeil à un habitant de la ville. Le fait est confirmé par la tradition des Pères, conservée dans les archives de leur couvent.

Cette vision eut lieu dans les circonstances suivantes :

« Un jour deux habitants de Notabile, chassant de ce côté, entrèrent dans une grotte pour se reposer, l'un repartit bientôt pour ses affaires, tandis que l'autre s'y endormit. Lorsqu'un long temps se fut écoulé, le premier s'inquiéta de son ami, et il se mit à le chercher partout sans succès et sans pouvoir obtenir à son égard aucun renseignement. Il crut alors qu'il s'était enfui de Malte. Un an et trois mois après, cet homme passant par hasard devant la grotte l'aperçut enfin sortant sain et sauf et le visage inondé de joie. Frappé de stupeur, il s'en approcha et lui demanda ce qu'il était devenu : « Je suis, répondit l'ami, toujours resté dans la grotte depuis le peu d'heures que vous m'avez quitté; mais quelle délicieuse vision! J'ai aperçu une noble dame avec son enfant dans les bras, l'un et l'autre d'une beauté si extraordinaire qu'aucune parole ne peut l'exprimer. Je suis surpris du peu de temps qu'a duré cette apparition qui ne peut m'avoir montré que la mère de Dieu et le Sauveur. »

On laisse à penser son étonnement lorsqu'il apprit que ce peu d'heures avait été seize mois.

La renommée du miracle fit bientôt le tour de l'île et l'évêque pour conserver la vénération due à un lieu ainsi sanctifié fit élever dans la grotte un autel surmonté de l'image de la mère de Dieu.

Peu de temps après, trois pères de l'ordre des Prêcheurs y vinrent fonder leur couvent. Monseigneur Antonio de Alagone, alors évêque de Malte, leur fit don de la grotte, ainsi qu'il résulte de l'acte de donation en date du 27 juin 1466, conservé dans les archives du couvent.

Cette sainte grotte fut ensuite tenue en grande estime chez les Maltais, non-seulement à cause de la vision qui s'y était produite, mais encore à cause de différents miracles que la sainte

1. Les écrivains qui se sont occupés de ce sanctuaire et de la vénérable image sont : P.-Jérôme Manduca, jésuite; *Histoire de saint Publius;* — Guill. Gumppenberg, jésuite, *Atlas Marianus;* — Gianfrancesco Abela, *Malta illustrata;* — et enfin Abbate Pirri, *Sicilia sacra.*

Vierge s'est plu à opérer en faveur de ceux qui invoquaient son nom.

On cite parmi les œuvres miraculeuses de la Madone-de-la-Grotte, ce qui arriva à Thomas Gianello, cornette royal de l'escadre des galères de Malte. Voyant par la furie de la tempête l'antenne de sa galère tomber sur le cap, il se recommanda à la Vierge-de-la-Grotte et fut sauvé du danger. Retourné à Malte il alla rendre grâce à sa bienfaitrice.

Une fois, par inadvertence, le sacristain oublia de mettre l'huile dans la lampe selon sa coutume, et cependant elle resta allumée jour et nuit du samedi au mercredi. Après ce miracle une femme qui avait un fils estropié s'approcha avec une foi vive pour prendre un peu de cette huile miraculeuse et, en invoquant le nom de la mère de Dieu, elle en frotta la partie malade et obtint aussitôt la guérison tant désirée.

On voit dans cette grotte diverses tablettes votives, signes des grâces opérées par Dieu à l'intercession de la très-sainte Vierge.

L'histoire de la Madone-de-la-Grotte est autrement racontée par Gumppenberg. Selon lui, à la suite d'un naufrage, saint Paul, ayant été obligé de passer l'hiver avec saint Luc dans l'île de Malte, y prêcha l'Évangile et fit des conversions. Les néophytes creusèrent une crypte où saint Luc peignit l'image de la mère de Dieu, son œuvre admirable a toujours résisté à l'humidité du lieu et aux outrages du temps. La crypte n'a jamais cessé d'être en grande vénération, et dès que les empereurs le permirent, les habitants construisirent au-dessus une église dont la chapelle souterraine continua à garder l'image et où beaucoup de miracles furent opérés[1].

LA MADONE-DES-DOULEURS

(*vénérée dans l'église de Saint-Jacques à la Vallette*).

En septembre 1646, vinrent à Malte six vaisseaux de guerre français et hollandais armés contre la république de Venise. Sur l'un d'eux se trouvait un clerc de la religion de Jérusalem qui portait sur lui un portrait de la Vierge-des-Douleurs, c'était la copie d'une célèbre image tenue en grande vénération à Madrid et connue sous le nom de Nª-Señora de *Soledad*. Ces vaisseaux en côtoyant la baie de Biscaye prirent un vaisseau vénitien. Dans la mêlée quelques soldats de la pire conduite se mirent à frapper à l'envi l'image avec leurs épées[1]. Le clerc, s'apercevant de cet acte coupable, se précipita sur eux, leur enleva la sainte peinture des mains, la conserva secrètement et la porta ensuite à Malte comme un dépôt sacré.

Aussitôt que les chevaliers castillans en eurent connaissance, ils réclamèrent du clerc l'image pour la placer dans l'église de Saint-Jacques apôtre qui était de la langue castillane. Il y consentit volontiers. On ordonna une procession solennelle qui eut lieu avec une dévotion extraordinaire. Tous les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, les réguliers, les supérieurs, les prélats et une foule innombrable de peuple la suivirent. L'image de la Vierge fut placée sur le grand autel, où on la voit encore à présent.

Les chevaliers de la langue de Castille fondèrent ensuite une confrérie à laquelle s'adjoignirent non-seulement les Castillans, mais encore des chevaliers de toutes les autres nations; ils prirent le nom d'*esclaves* de la très-sainte Vierge-des-Douleurs et leurs âmes profitèrent du suffrage d'un grand nombre de messes.

Tous les ans on célèbre la fête de la Vierge-des-Douleurs le jour où la sainte Église notre

1. Gumppenberg, XI, 1303.

1. On y distinguait encore les coups d'épée dans les temps modernes.

On peut consulter pour les madones de Malte :

1° *La santa effigie della beata virgine Maria nella capella del SS. Sacramento della chiesa concathedrale di S. Giovanni della Valletta.* Malta, 1868.

2° *The miracolous icon of our blessed lady of Philermos.* (Vénérée à Rhodes longtemps avant 1309 et portée à Saint-Pétersbourg après la prise de Malte par les Français.)

mère rappelle ce grand mystère aux fidèles. Tous les vendredis de l'année on chante devant cette sainte image le *Salve* et les litanies de Lorette en musique.

Le concours du peuple qui vient implorer la protection de la Madone-des-Douleurs est très grand et souvent on a vu l'efficacité de son intercession devant le trône de Dieu, ainsi que l'attestent les ex-voto et les offrandes qui ornent le tableau.



Porte de la cathédrale de Ravello (1179)
(royaume de Naples).

CHAPITRE XIII.

ALLEMAGNE.

EMPIRE D'AUTRICHE.

LORSQUE saint Boniface, fatigué des travaux de son apostolat et ne songeant plus qu'à la retraite, voulut s'éloigner du siége de Mayence, le pape Zacharie (748) refusa sa démission et l'exhorta avec une tendresse paternelle, à garder ses fonctions, il finit sa lettre en le recommandant à l'intercession de « Marie, la sainte Mère du Rédempteur, toujours Vierge et Notre-Dame ». On saisit par ce souhait la puissance que devait exercer sur l'esprit du saint Apôtre ce nom béni et la confiance que lui inspirait cette tutélaire protection. Nul doute en effet que la sainte Vierge n'ait présidé d'une manière spéciale à la fondation de l'Église d'Allemagne, et qu'elle n'ait aidé saint Boniface, saint Sturme, saint Léobe, à en poser les premières assises. Nous verrons dans la suite de cette notice plusieurs monuments qui remontent à une date carlovingienne et qui nous prouvent une fois de plus que la très-sainte Vierge se trouve toujours dans les rangs les plus avancés des pionniers de la foi.

Si on lit l'histoire de la fondation des monastères de d'Hirsfeld et de Fulda; si l'on suit saint Boniface, au milieu de ses courses apostoliques, dans la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe et enfin dans la Bavière, on s'aperçoit que ce titre de pionniers convient littéralement aux premiers apôtres de la foi, et que le champ que la Providence leur offrait à défricher n'était pas moins inculte matériellement, que barbare au point de vue de la religion ou des mœurs. Ne soyons donc pas surpris si nous voyons revêtus d'un caractère byzantin les plus anciennes images chrétiennes. Aux VIIIe et IXe siècles, le monde connu était servilement soumis aux arts grecs, et tout ce qu'on peignait, tout ce qu'on sculptait alors portait l'empreinte de ce règne absolu, de sorte que la foi chrétienne, soit qu'elle fût importée d'Angleterre par saint Boniface, soit qu'elle s'imposât aux Saxons au milieu des massacres de Charlemagne, revêtait dans les représentations sensibles ce style auquel les indigènes barbares ne savaient rien substituer. Nous faisons cette observation pour que le type byzantin ne nous empêche pas de saluer les monuments que nous rencontrerons comme des témoins de l'ancienne popularité de la Madone en Allemagne.

Nous considérons aussi comme une preuve non-seulement de la popularité, mais encore de l'ancienneté du culte de Marie, le grand nombre

de pays qui se sont disputé la gloire d'entrer dans sa clientèle; nous citerons entre autres les suivants :

Augsbourg,	Lubben,
La Bavière,	Marienbourg,
Berg,	Mayence,
Brunswick,	Nordheim,
Clèves et Juliers,	Oldenbourg,
Einbeck,	Paderborn,
Freisingue,	Le Palatinat,
Corvey,	La Poméranie,
Goslar,	Rechheim,
Gœttingue,	Regenstein,
Hambourg,	Spire,
Hameln,	Stettin,
Le Hanovre,	Thorn,
Hatzfeld (les comtes de),	Trèves,
Hernberg,	Würzbourg,
Hildesheim,	Fribourg-en-Bresgau.
Hœxter,	Olmutz, etc.

La limite du XIIe siècle, à laquelle nous arrêtons ces études, nous montrera en Allemagne les conquêtes de Marie encore incomplètes, ainsi nous ne trouverons aucun souvenir de son culte dans l'ancienne Prusse dont le christianisme ne s'empara définitivement qu'au XIVe siècle. Malgré ces restrictions nous allons voir devant les monuments que le domaine de Notre-Dame était encore magnifique dans ces régions transrhénanes qui lui appartiendraient toutes aujourd'hui sans l'hérésie du XVIe siècle. Commençons cette revue monumentale, en suivant, selon l'habitude, l'ordre alphabétique, et n'oublions pas au milieu d'une nomenclature parfois fastidieuse que rien ne doit nous rebuter pour découvrir sur toutes les routes la trace des pas de notre Mère céleste.

BOHÊME.

ALBENDORF.

Dans le diocèse de Prague, mais dans la partie appartenant à la Prusse, on vénère la Madone d'Albendorf, qui est l'objet de nombreux pèlerinages; elle semble avoir la même attitude que Notre-Dame-du-Port en France.

BUDIN.

Dans le diocèse de Budin nous trouvons la Madone de Goyau dont on ignore l'origine précise, mais qui était déjà en grande renommée au XIIIe siècle. Ici encore l'étude en est difficile à cause des vêtements qui la recouvrent.

Dans ce même diocèse de Budin, la *Madone de Kattau* est le centre d'un pèlerinage célèbre et très-fréquenté, l'enfant Jésus sur les genoux de sa mère tient une légende sur laquelle on lit : *In gremio Matris sedet sapientia Patris.* Parmi les Madones debout et qui, pour cela, ne nous paraissent pas fort anciennes, nous citerons celles de *Kamniiz* et de *Haindorf.*

BUNZLAU.

Nous connaissons peu de monuments anciens du culte de la sainte Vierge en Bohême; cependant le cardinal-archevêque de Prague, qui a bien voulu avec une insigne bonté collectionner pour nous les images des Madones les plus renommées, nous a procuré la photographie d'une statuette de bronze haute d'un pied et qu'on dit avoir été déjà vénérée au temps de saint Venceslas, c'est-à-dire au commencement du Xe siècle. Une légende est attachée à son origine : Sainte Ludmilla y fit fondre l'or d'une idole et l'envoya à son petit-fils saint Venceslas; ce prince (935) l'aurait eu en grand honneur, au point de la porter en triomphe; il l'aurait serrée contre son cœur, au moment où il fut assassiné, et en l'arrosant de son sang. Les assassins l'auraient alors enterrée et elle serait restée ainsi oubliée jusqu'au règne de Vladislas II, duc de Bohême. A cette époque, en 1160, un paysan trouva en

labourant la terre une statue de la sainte Vierge, devant laquelle ses bœufs s'agenouillèrent en signe de respect; il la rapporta chez lui et le lendemain il la retrouva dans son champ; ce fait s'étant renouvelé trois fois, il la déposa dans l'église de Bunzlau. Les chanoines, peut-être d'après une tradition de leurs ancêtres, peut-être sur d'autres indices, reconnurent que c'était l'image qui avait appartenu à saint Venceslas. Mais l'image ne resta pas dans le sanctuaire de saint Venceslas, pas plus que dans la maison du laboureur; pendant la nuit elle regagna l'endroit où on l'avait découverte. On comprit alors devant cette manifestation répétée qu'on devait y élever un sanctuaire en l'honneur de la sainte Vierge [1].

(Pl. CXXXXIII.) — Les caractères intrinsèques de cette sculpture sont loin d'être conformes à la tradition; la sainte Vierge, drapée dans des plis amples et refouillés, est debout. Elle tient l'enfant Jésus nu et endormi. Elle incline vers lui ses regards avec un air profondément mélancolique. La nudité de l'enfant, la manière des doigts, le modèle des vêtements, sont différents, croyons-nous, du xe siècle; et si nous nous permettions d'attribuer une date, elle descendrait au moins jusqu'au xiiie ou xive siècle. Il se peut qu'alors (ce qui arrivait si souvent) on ait recopié l'antique madone en lui donnant les formes et la manière des nouvelles sculptures.

Aujourd'hui elle a pris place parmi les joyaux de l'empereur.

Bunzlau est à 43 kilomètres nord-est de Prague et est devenu, à cause de cette Madone, un but de pèlerinage très-populaire.

EBERBERG. — HASPACH.

En 1033, Reginbert dirigeait l'église d'Eberberg.

Au xiie siècle, nous trouvons dans le spicilegium *Ratenha-Selacense* une église de Sainte-Marie désignée à *Reindenhald*, un monastère sous le même vocable et près d'Haspach une chapelle érigée sur le mont Sainte-Marie [1].

1. *Chronicon Benedicto-Buranum monumenta boiaca*, tome VII.

1. *Monumenta boiaca*, tome VI.

KULM.

On conserve à *Kulm* une madone dont l'histoire ne remonte, il est vrai, qu'au xive siècle, mais qui peut être plus ancienne; elle est assise, elle tient de la main gauche l'Enfant debout sur ses genoux, et de la droite, elle lui présente un globe. Cette madone est l'objet d'un culte extrêmement étendu.

Parmi les renseignements que nous devons à la bienveillance du cardinal Schwarzenberg et de M. le chanoine Frind, n'oublions pas celui qui concerne la madone *della lettera*. La dévotion qui l'entoure est, comme nous l'avons vu, originaire de Sicile; toutefois il est intéressant de la retrouver si loin du pays qui l'a vu s'élever et bien touchant de voir cet échange de vénération pour la sainte Vierge entre des régions si différentes.

PRAGUE.

Saint Adalbert, archevêque de Prague et martyr, était encore à la mamelle lorsque ses parents, le voyant en danger de mort, implorèrent le secours de la mère de Dieu; ils mirent le pauvre petit moribond sur un autel dédié en son honneur et lui dirent avec une sainte confiance que cet enfant était à elle, qu'elle en fît ce qui lui plairait, que si elle voulait qu'il mourût, il mourrait comme une victime innocente sur son autel; que s'il lui plaisait de lui conserver la vie, ce serait pour l'employer uniquement à son service, pour embrasser l'état ecclésiastique et se dévouer à Jésus-Christ, son fils, pour sa gloire; ces paroles n'étaient pas achevées que l'enfant était guéri [2].

2. Abelly, p. 257.

Arrivé à un âge de raison, Adalbert ratifia le vœu de ses parents, et bientôt quoique encore fort jeune il fut élu évêque de Prague. Il remit de l'ordre dans son diocèse, au milieu de populations encore à demi barbares, et périt enfin assassiné dans une de ses visites apostoliques chez les infidèles qui l'environnaient (+ 997); son corps fut déposé à Gnezen, dans l'église de la mère de Dieu [1].

On nous signale une madone de Saint-Luc (dite Notre-Dame *Visegradensis*), mais qui est peu connue.

L'église Saint-Nicolas de Prague possède une ancienne statue de la sainte Vierge en bois de chêne (Notre-Dame *Aspricollensis*) qui paraît environnée d'une grande vénération. Elle rapproche de ses lèvres l'enfant Jésus qu'elle tient du bras gauche comme pour le baiser. Malheureusement les étoffes dont elle est habillée laissent difficilement deviner son style et son âge.

On nous cite encore dans cette ville une statue de bois connue sous le nom de *madone de la Crypte* et qui aurait été donnée au commencement du xe siècle par Rodolphe II.

L'église des capucins de Prague, qu'on vient de restaurer, nous offre une madone très-vénérée, mais qui ne paraît avoir aucun caractère d'ancienneté.

La madone miraculeuse du *mont sacré,* près de Prague, porte l'enfant Jésus du bras gauche; son visage est arrondi, sa physionomie ouverte, animée, presque gaie. Les vêtements qui recouvrent complètement le groupe à l'exception des têtes [2] nous empêchent de nous prononcer sur son âge.

En 1253, l'église Sainte-Marie de Prague fut fortifiée et munie d'une enceinte défensive.

1. Pertz, *Script.,* VI, 683.
2. La collection formée au Cabinet des estampes de Paris, sous le nom de *Vierges mystiques* nous en offre une représentation.

SAZOW.

Le monastère de Sazow avait une église dédiée à la sainte Vierge et dont il est déjà fait mention en 1061 [1].

MARIA-SCHEIN (*près Tœplitz.*)

Maria-Schein signifie en allemand « splendeur de Marie [2]. » Les religieuses du couvent voisin de ce célèbre pèlerinage et possesseur de la petite statue virent leur maison détruite par les Hussites (1415); la statue placée dans le creux d'un arbre, puis oubliée, fut retrouvée au xve siècle. La statuette de $0^{m},17$ de hauteur ne paraît pas du reste plus ancienne. Elle affecte le type que les Italiens appellent une *pietà.*

TEYN.

Teyn possédait en 1092, une église de la sainte Vierge qui s'élevait tout près d'une des portes de la ville [3].

WARTHA.

On conserve à Wartha une statue de la sainte Vierge, assise et tenant l'enfant Jésus, devant elle sur ses genoux; elle paraît être du xiie siècle. Le père Bolbin l'a gravée dans son livre.

DALMATIE.

BRAZZA.

A Brazza, île située dans la mer de *Dalmatie,*

1. Pertz, *Script.,* IX, 152.
2. *Rosier de Marie,* tome V, 637.
3. Pettz, *Script.,* IX, 101.

dans une église très-ancienne dédiée à la sainte Vierge, au-dessus de la chapelle des saints Fabien et Sébastien, se trouve un tableau tellement obscur qu'on n'en peut distinguer le sujet en temps ordinaire; mais aux fêtes des deux saints il s'éclaire et l'on voit le Sauveur assis bénissant le peuple, la sainte Vierge à sa droite et saint Jean-Baptiste à sa gauche. Leurs noms y sont écrits. On rapporte qu'alors les murs du temple se couvrent pendant un ou deux jours d'une espèce de sueur qui guérit les maladies d'yeux [1].

1. Gumppenberg, XII, 137.

RAGUSE.

En 789, un dragon monstrueux, venu de l'Orient, parut sur le mont Épidaure à 12 milles de Raguse, où il répandit la terreur pendant treize ans; un homme, d'une taille gigantesque venu également de l'Orient, arrive surla rive du fleuve à 6 milles de la ville et se construit une cabane avec des branches d'arbre, sans s'effrayer du danger que lui signalent les habitants, il leur dit que s'ils veulent se convertir il les délivrera du monstre. Ils le lui promettent; alors faisant une croix avec deux branches d'arbre il l'adore avec la foule, dit un *Ave Maria*, puis un bâton d'une main et une croix de l'autre il s'avance tranquille vers la caverne du dragon, qu'il somme au nom du Christ de sortir. Le dragon se couche à ses pieds, se laisse enchaîner et conduire à la cellule du vieillard, où il est enfermé et brûlé. Les populations reconnaissantes élevèrent sur ce lieu une église à la Vierge et y placèrent son image que de nombreux miracles ont rendue très-célèbre.

En 828, un navire vénitien venant l'Orient apportait avec lui, comme secours dans le danger, une image de la Vierge, due à un pinceau grec. — Tempête, périls extrêmes, vœu de l'équipage de mettre l'image à terre et de lui bâtir une église, après le danger, oubli du vœu et des cent pièces d'or promises pour sa réalisation. — On reprend la mer par un temps calme; mais bientôt une nouvelle tempête force le navire à relâcher au-dessous du château de Raguse. Comprenant alors ce que voulait la sainte Vierge, ils jettent les fondements d'un temple qu'achevèrent les Ragusains, et où la mère de Dieu devint l'objet de la vénération des matelots [1].

Sur le grand autel de l'église principale de Raguse, on voit une image de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur son bras et couverte de lames d'argent qui ne laissent que les deux têtes apparentes. On l'attribue à saint Luc, mais on ignore l'époque où ce précieux trésor est arrivé [2].

SALONE

A Salone, ville de Dioclétien, il y avait deux temples où l'idolâtrie avait eu à peine le temps de faire brûler son encens, ceux de Jupiter et d'Esculape. Le premier fut consacré à la sainte Vierge et sert encore aujourd'hui de cathédrale à Spalatro; l'autre est devenu l'église de Saint-Jean [3].

Démétrius renouvela Sainte-Marie-de-Salone [4].

On a trouvé à Salone un sarcophage d'assez grande dimension (2m,20) et d'un caractère

1. Gumppenberg, XI, 1306.
2. *Id.*, XI, 1307.
3. *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1871, page 150.
4. Rex autem ipse Budimerius anno a sua unctione XL mense III diem clausit extremum, et cum ingenti funeralis pompæ apparatu, in æde *Beatæ Virginis Mariæ matris Dei, in oppido Decolio*, est sepultus. (*Script. rerum hung.*, 517).

Joannes, *primus archiepiscopus Salonitanus*, videns populum in divini cultus amore succrescere, templum Jovis, quod in ipso Augustali ædificio excelsioribus fuerat structuris erectum, ab idolorum mundavit figmentis, januas in eo serasque constituens, tunc solemnitate dedicationis indicta, magnus undique populus coadunatus est. Fecit ergo ex fano illo ecclesiam, consecrans eam in magna devotione ad honorem Dei et gloriam Virginis Mariæ. *Id.*, 547.

curieux. Nous y voyons au milieu le bon pasteur portant une brebis, à droite, un homme avec des rouleaux à ses pieds, à gauche, une femme tenant un enfant sur le bras, et dans le fond une foule de figures beaucoup plus petites dont plusieurs sont en prière. On a pensé que cette femme pouvait représenter la très-sainte Vierge, mais nous n'osons l'affirmer, car il est possible que les deux personnages latéraux soient l'époux et l'épouse auxquels ce tombeau était affecté. (Voy. l'excellente notice de M. Paul Durand sur ce monument.)

ZARA.

Un des plus célèbres sanctuaires de Dalmatie est certainement celui de Sainte-Marie-de-Zara, dont les souvenirs historiques remontent au moins au XIe siècle.

En 1052, au moment où le Croate Cresimir Pierre s'intitula roi de Dalmatie et de Croatie, nous le voyons fonder l'église d'un monastère *S.-Maria-de-Iadra*. La sœur de ce prince vers 1065 reconstruisit ce monastère avec plus de magnificence, comme nous l'apprennent des chartes octroyées en 1066 et 1072. Des dotations magnifiques accompagnèrent ces constructions; l'île de Silva notamment fut une portion de l'apanage.

A cette époque seulement fut consacrée la nouvelle basilique.

Le roi Coloman hérita de la piété de ses prédécesseurs envers ce sanctuaire, il confirma les priviléges après son couronnement (1102) et, comme souvenir de ses victoires, il érigea une belle tour qui portait encore en 1768 son nom sur cette inscription qu'on y lisait : « Dans l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1105, après la victoire et les prix de la paix, que Dieu nous a concédés en nous ouvrant Zara, Coloman, roi de Hongrie, de Dalmatie et de Croatie, éleva cette tour de Sainte-Marie à ses frais. »

Ce prince fut enterré dans le cloître du monastère et le souvenir de cette construction est rappelée sur son épitaphe [1].

HONGRIE.

Saint Étienne, roi de Hongrie (997-1038) (autrefois la Pannonie), porta, le premier, le titre de roi qui lui fut concédé par le souverain pontife. Voulant établir le royaume de Jésus-Christ dans le cœur de ses sujets à peine sortis de l'idolâtrie, il consacra la Hongrie à la sainte Vierge, comme Louis XIII le fit plus tard pour

1. 1062. — Fondation du monastère « civitatis Arbianæ », dédié à la sainte Vierge.

1066. — Ego Cresimir, rex Croatiæ et Dalmatiæ filius Stephani regis, concessione Laurentii spalatensis archiepiscopi... do regiam libertatem monasterio *Mariæ Iadrensis* quod soror mea Cicha fabricavit. (*Script. rerum Hungaricarum Dalmat.*, t. III.)

1071. — Ego Cresimir, rex Croatiæ et Dalmatiæ ob remedium animæ meæ et præcessorum meorum monasterio sanctæ Mariæ monialium rogatu sororis meæ, quod noviter factum est Jadere, *Ciche* dono terram in Tochenia quæ Regalis esse dignoscitur. (*Id.*)

1102. — Ego Colomanus, Dei gratiâ rex Ungariæ, Croatiæ atque Dalmatiæ, salvo habito consilio, postquam coronatus fui Belgradi supra mare in urbe regia, rogatu subscriptorum meorum comitum, pro charitate Dei et remedio animæ meæ, dono perpetuam pacem et regiam libertatem monasterio sanctæ Mariæ monialium, quod situm est in Iadera.

1052. — Sed cum reperiatur privilegium Cresimiri concessum ecclesiæ monialium sanctæ Mariæ de Iadra, titulo regis Croatorum et Dalmatinorum, anno MLII.

1105. — Iadrensem deditionem quamvis paulo ante Colomani mortem secutam Dandulus ponere videatur, tamen multo prius evenisse constat; ex inscriptione turris Campanariæ ecclesiæ sanctæ Mariæ monialium Iadræ, adhuc integra existente (1768) quæ talis est :

ANNO INCAR. DNI NRI IHV XPI MIL. CV
POST VICTORIAM ET PACIS PRAEMIA
IADERAE INTROITUS A DEO CONCESSA
PROPRIO SVMPTV HANC TVRRIM
SCAE MARIÆ VNGARIÆ DALMACIÆ
CHROATIÆ CONSTRVI ET ERIGI
IVSSIT REX COLOMANVS

Script. rerum Hungaric, III, 184.

la France. Comme monument de ce religieux engagement il fit bâtir en son honneur une magnifique église dans la ville d'Albe, qui était la capitale. En même temps il envoya des missionnaires dans toutes les parties de son royaume, et la dévotion de ces peuples envers la très-sainte Vierge devint telle, qu'aussitôt qu'ils entendaient prononcer le nom de Jésus ou de Marie, ils s'inclinaient profondément [1].

Lorsqu'il vit la Hongrie menacée par l'empereur Conrad qui se disposait à l'envahir avec une puissante armée, il pria dévotement la sainte Vierge et se mit en campagne avec tous les hommes qu'il put réunir. Mais avant d'avoir joint l'ennemi, il apprit que les troupes impériales se retiraient de la Hongrie. Il reconnut aussitôt que la reine du ciel avait détourné cet orage. Il mourut, comme il l'avait désiré, le jour de l'Assomption, après avoir consacré de nouveau son royaume à la sainte Vierge.

A l'origine de la foi dans ce pays, nous trouvons aussi saint Gérard, l'apôtre des Hongrois et des Moraves. Sa confiance en la sainte Vierge était telle qu'il la voyait toujours exaucer ses prières; il voulut aussi que chaque samedi fût célébré, en l'honneur de la mère de Dieu, avec autant de pompe que l'Assomption.

Voici deux légendes qui se rattachent à des madones de ce pays et que rapporte Gumppenberg (XII, 495).

La première est relative à la madone royale. Un prince de Hongrie très-dévot à Marie avait fait vœu de virginité dans une maladie. Devenu roi il voulut se marier pour obtenir un héritier, mais la Vierge lui apparut au moment de son mariage, lui rappela son vœu; aussitôt il se retira dans un monastère.

La seconde au xe siècle nous rappelle la *Madone-du-Cerf* et le souvenir suivant : Geysa, roi de Hongrie, en lutte avec ses voisins, promit d'élever un temple à la sainte Vierge s'il était vainqueur. Après la victoire il ne savait où le bâtir. Un jour avec son frère, il aperçoit un cerf dont la tête lumineuse les regarde et qui se précipite dans le Danube. Le prince considéra cette merveille comme une désignation céleste et érigea en cet endroit un temple somptueux.

1. Après avoir vaincu et fait prisonnier le prince de Transylvanie, il le renvoya en liberté à la seule condition qu'il laisserait prêcher l'Évangile dans ses États : ce fut à la suite de cet événement qu'il éleva le sanctuaire à Marie dans sa capitale.

CRANAD.

En 1040, saint Gérard, évêque de Cranad, éleva un temple à saint Georges, martyr; il plaça dans ce temple une chapelle et une statue en l'honneur de la mère de Dieu. Devant l'autel se trouvait un encensoir en argent que deux vieillards étaient chargés à tour de rôle d'entretenir sans cesse. Le culte de la Vierge alla toujours grandissant et une foule de miracles récompensa les habitants de leur confiance [1].

FUNFKIRCHEN.

On voit dans la crypte de Fünfkirchen une fresque en grande partie détruite, représentant l'adoration des mages. La sainte Vierge avec l'enfant devaient se trouver dans un compartiment central dont il ne reste plus rien [2]. Les vestiges des deux mages subsistent seulement maintenant.

GRAN.

Le trésor de l'église métropolitaine de Gran possède un reliquaire de la vraie croix en haut

1. Gumpp., *Summa aurea*, XII, 293.
2 De Rossi, *Bull. di Arch. Crist.*, 1874, tome VII-VIII, page 150.

duquel on voit le buste de la sainte Vierge, la tête tournée vers le Sauveur et tendant vers lui les bras. M. Labarte croit qu'il date du XI[e] siècle. Il a été reproduit par l'abbé Bock.

Il existe aussi dans cette ville un tableau grec qui représente la sainte Vierge, mais j'en ignore l'époque.

PLATSE.

Platse (près Altendorff) voit, en 1140, élever un sanctuaire à la sainte Vierge [1].

En 1126, les chevaliers teutoniques possédaient déjà tant de biens en Allemagne, qu'ils en avaient formé une province confiée à un maître résidant à Mergentheim. C'est alors, par un traité avec Conrad, duc de Mazovie, que l'ordre s'engagea à combattre les Prussiens idolâtres, moyennant la cession des territoires de Culm et de Lœbau et la possession des biens qui avaient appartenu aux *frères du Christ.* Hermann de Balk fut nommé maître provincial en Prusse.

La fin du XII[e] siècle et les débuts du XIII[e] se signalèrent en Hongrie pour le culte de Marie par la faveur et l'extension extraordinaire des chevaliers teutoniques qui lui étaient consacrés; on peut lire dans les bulles pontificales et dans les chartes de ce temps leur importance et leurs richesses. Les papes les recommandaient spécialement à l'intérêt des fidèles [2].

1. *Annal. Reicherspergenses*, Pertz, XVII, 458.
2. Père Theiner : *Monumenta Historica Hungariæ.*
Honorius III, 1216, R. Epus Vesprimiensis pro concessione monasterii de Insula fratribus hospitalis Sanctæ Mariæ Teutonicorum facta approbanda et confirmanda pontifici supplicat.
1218. — Magistro et fratribus sanctæ Mariæ Teutonicorum concessio decimarum in terra Burzæ ab epo Transilvano facta confirmatur.
On peut consulter *les Madones de Hongrie*, par Louis de Gonzague; cet auteur cite Esztergom, — Presbourg, — N.-D. de Blumenthal, — de Marienthal, de Modordorfi, Tyrnaw, — mais je ne crois pas que ces vierges soient fort anciennes. (*Revue de l'Art chrétien*, 1870, p. 84.)

MORAVIE. — CARINTHIE.

BRUNN.

En 513, Eustorge, archevêque de Milan, recevait de l'empereur Anastase, avec les corps des trois mages, une image de la sainte Vierge que l'on vénère à Brunn. Au pillage de Milan, l'empereur Frédéric enleva l'image et la donna à Ladislas, roi de Bohême, qui la plaça dans le trésor royal. Charles IV, empereur et roi de Bohême, en fit don à son frère Jean Margrave de Moravie, qui la céda aux frères augustins en 1356. On croit qu'elle est l'œuvre de saint Luc; quelques-uns pensent même que c'est l'image à laquelle saint Jean Chrysostôme s'adressa souvent dans ses homélies et que l'empereur Comnène mena en triomphe chez Nicetas Choniate [1].

Le père Dudik ne la regarde pas comme tellement antérieure au XIII[e] siècle, elle est peinte sur bois et entourée d'un cadre d'argent du XVIII[e] siècle.

En 1150, un paysan du Turang trouva dans des ronces une statue de la sainte Vierge et la rapporta chez lui. Le lendemain elle était retournée à sa première place; rapportée de nouveau, elle retourna une deuxième et troisième fois jusqu'à ce qu'enfin la sainte Vierge paraissant céder au désir du paysan, la laissa chez lui. La nouvelle de ce miracle s'étant répandue; on se décida à élever une église, à une petite distance de la maison du paysan. Mais l'endroit ne convint pas à la mère de Dieu, qui fit transporter par des anges vers cette maison tous les matériaux nécessaires à la construction. Ce lieu est très-vénéré pour les nombreux miracles accomplis devant l'image.

NOTRE-DAME-DES-ÉPINES.

Cette madone est peut-être la même que celle

1. Gumppenberg, XII, 391.

Dans un district appelé Littoral hongrois, dépendant administrativement du royaume de Hongrie, il y a, dans les environs de Fiume, et au sommet d'une petite montagne un sanctuaire célèbre où l'on vénère un tableau grec représentant la S. V. qui allaite son divin enfant. On y voit les caractères MH - ΘY et IC XC. Sur le cadre il y a l'annonciation, le crucifiement des figures de Saints en pied. La localité où se trouve ce sanctuaire porte le nom de TERSAT. Suivant la légende les anges posèrent en cet endroit la maison de Nazareth avant de la porter à Lorette.

dont la gravure est insérée dans la collection des Vierges mystiques du cabinet des estampes[1]. Le souvenir de la légende est rappelé sur la gravure, mais la date est antérieure d'un siècle à celle Gumppenberg. La sainte Vierge tient le Sauveur sur le genou gauche, un sceptre de la droite; Notre-Seigneur porte un globe.

STYRIE. — TYROL ET DIVERS.

ADMONT.

En 1079, sous le pontificat de Grégoire VII, le bienheureux Gebehard construisit dans la vallée d'Admont un monastère et une église qu'il consacra et dédia à la bienheureuse Vierge Marie, à 40 kilomètres au nord de Indenbourg. En 1110, peu d'années après avoir été élu abbé du monastère, Henri faisant route pour Enstal se noya dans le Wizenpah et fut enterré dans l'atrium de l'église Sainte-Marie [2].

Mentionnons pour la Styrie les images de la sainte Vierge de Silienfeld (l'ancien Fernicium), à deux lieues de Gratz, de Maria-Prost (solatium afflictorum).

Citons encore Wiener Neustadt (basse Autriche), la statue de Pogenberg sur le Danube, XIIe siècle, de Tessa, XIe siècle, etc.

MARIA-TAFEL.

Ce nom signifie Marie de la Petite-Table.

1. Circa annum Christi 1050, lucis indicio prodita et asportata sæpius in spinas rediit et templo ibidem condito claret miraculis.

2. Gumppenberg, XI, 1323. — Le père Dudik, en nous écrivant à ce sujet, ne croit pas cette statue aussi ancienne.

3. *Annales, adminitenses,* Pertz, IX, 577.

— L'église bâtie en 1661 devait son nom à une statue trouvée dans un chêne et auprès duquel les pèlerins prenaient un repas sur une table de pierre.

MARIA-ZELL.

Le pèlerinage de Maria-Zell en Styrie ne le cède en célébrité qu'à celui de Notre-Dame d'Einseideln. Ce sanctuaire est depuis plusieurs siècles l'objet de la vénération des empereurs et archiducs d'Autriche et le suprême asile des affligés. En 1157, Othon, sixième abbé de Saint-Lambert, trouvant que la vallée de Zell était trop éloignée du monastère pour que les moines pussent s'occuper des intérêts religieux des habitants, obtint du pape Adrien IV l'autorisation d'y envoyer un de ses pères. Celui-ci partit avec une petite statuette de la sainte Vierge en bois de tilleul, d'une coudée à peine de hauteur et qui formait son plus cher trésor. Grâce à l'activité du moine, la piété des habitants fit de ce lieu le jardin le plus agréable de Marie et les miracles rendirent son image très-célèbre [1].

PARENZO.

L'église de Parenzo, dédiée à la sainte Vierge et à saint Maur, remonte au VIe siècle. Hubsch croit que l'abside a résisté aux restaurations postérieures, ce qui donnerait un grand prix aux mosaïques dont elle est ornée. On y voit représentées l'Annonciation et la Visitation, et dans la conque la mère de Dieu et son fils sur les genoux; elle est accompagnée de deux anges qui accostent le trône et de plusieurs saints parmi lesquels on distingue l'évêque Euphrasius comme

1. Gumppenberg, XI, 1169. — Scherer : *Atl. Marianus,* page 52 (fig.).

N.D. d'Aide. Vierge miraculeuse du Tyrol
Gravé par F. Courboin d'après Cranacts.
Imp. Lanenr.

Gravure qui représente le type de N.D. de Passau. La S.V. nu tête, cheveux flottant, voile de gaze, en partie sur sa tête, en partie sur la tête de [illegible] Jesus, qu'elle tient de la droite. Il est tout nu et embrasse sa mère [illegible]

nous l'indique l'inscription qu'on lit au-dessus de sa tête : *Eufrasius eps* [1].



Tribune du dôme de Parenzo.

La sainte Vierge est assise sur un riche trône orné de pierreries et élevé sur un gradin.

SAALFELD.

L'*Image de Solium* (aujourd'hui Solva ou Saalfeld en Carinthie) se trouve dans une église élevée près des ruines de Liburnia que Pline appelle Flavium Sohense, sur une colline agréable nommée Saalfeld ou trône de la bienheureuse Vierge. De nombreux miracles ont rendu ce lieu célèbre et y attirent une foule de pèlerins. Saint Modeste, apôtre de la Carinthie, envoyé dans ce pays par saint Vigile, archevêque de Salzbourg, y fut enterré. On ignore ce qu'est devenue la statue apportée par saint Modeste; celle qu'on voit aujourd'hui est un don de saint Adalbert, apôtre de la Bohême en 980. Il l'avait confiée à deux gentilshommes pour la porter à Recanati en Italie. Mais ceux-ci arrivés à Villach reçurent en songe de la sainte Vierge l'ordre de la porter à Solium, à quatre lieues de là, où elle n'a cessé d'être vénérée par les Croates, les Hongrois, les Autrichiens, les Styriens, etc. ; elle est haute de deux coudées et demie, en marbre blanc poli et d'un assez bon travail. La sainte Vierge assise tient l'enfant Jésus de la main droite, elle a la lune sous ses pieds et un ange à ses côtés [1].

TRAUNKIRCHEN.

Traunkirchen est une ville sur les confins de la Styrie et du duché d'Autriche.

En 700, Ottokar et Luithold, marquis d'Autriche et de Styrie, attaquèrent des brigands païens qui dévastaient la contrée et s'étaient réfugiés sur une hauteur fortifiée par la nature et par l'art. Ne pouvant les déloger, ils songeaient déjà à la retraite pour le lendemain, quand la sainte Vierge leur apparut et leur promit la victoire. Le jour suivant, en effet, une retraite simulée leur permit de battre l'ennemi. Les marquis n'oublièrent pas les bienfaits de la mère de Dieu et lui élevèrent une église sur le théâtre même de leur victoire avec un couvent de bénédictins. Ferdinand II donna ce monastère aux jésuites, qui reconstruisirent l'église de fond en comble. La statue qu'on y vénère aujourd'hui, quoique fort ancienne, n'est plus la même que celle de l'origine [2].

TRIESTE.

Le dôme de Trieste possède une mosaïque de la fin du XIe siècle que nous pouvons considérer comme un des monuments de Marie les plus remarquables du littoral. La madone est assise sur un trône somptueux. Elle est nimbée, chaussée, et vêtue d'amples vêtements bleus. Elle porte une croix brodée sur le poignet et divers agré-

1. Voyez Lohde, *Recueil d'architecture*, année IX, livre 1-3. Zeilschrift für Bauwesen, Berlin (dessin en grand et description de cette mosaïque). Hubsch, *Archit. chrét.*, page 41.

1. Gumppenberg, XI, 1465.
2. Gumppenberg, XI, 1406.

ments sur les draperies. L'enfant Jésus ne semble pas reposer sur ses genoux. Mais elle le tient en l'air et le présente à l'adoration des hommes, pendant qu'il les bénit; le Sauveur, de très-petite dimension par rapport à la Madone, est habillé d'une robe d'or.

De chaque côté de la tête de Marie on lit l'inscription « mère de Dieu » indiquée par les sigles MP-ΘV. Elle est accompagnée de deux anges à droite et à gauche. Le fond est d'or [1].

WILTEN.

La *Revue allemande* (p. 34, pl. v) a publié un plat rond fort ancien, sur lequel est figurée la sainte Vierge dans la scène du crucifiement. On lit autour *Peccatum XPC mundi tollit crucifixus*. La sainte Vierge, selon le geste habituel, lève ses bras vers son fils. Au bord du plat on voit les quatre animaux symboliques des évangiles. Ce plat vient de Wilten.

GOTEWICH.

Ce pays, situé près de Saint-Poelten, à environ treize lieues de Vienne, vit en 1072 consacrer par Altmann, évêque de Padoue, un sanctuaire à la sainte Vierge sur la montagne de ce nom et dix ans plus tard le monastère tout entier sous le même vocable : « Ecclesia S. Erindrudis et altare primum sanctæ Mariæ a venerabili Altmanno Pataviensi episcopo dedicatum est in monte qui vocatur Kothwich... (1082) monasterium sanctæ Mariæ in monte Kothwigensi a venerabili Altmanno Pataviensi episcopo dedicatum est [2].

Le P. Dudick nous écrit qu'il considère comme certainement du XIIe siècle la petite image de la sainte Vierge que l'on conserve dans le couvent bénédictin.

KLOSTERNENBURG.

On montre à Klosternenburg au couvent de Neubourg près de Vienne, un retable orné d'émaux encloisonnés qui fût exécuté par Nicolas de Verdun en 1181 et dans lequel figure l'image de la sainte Vierge. Il est composé d'un nombre considérable de plaques et de sujets.

Il ne renferme pas moins de 51 planches de 143 millimètres de largeur sur 196 millimètres de hauteur. Le dessin est tracé par des incrustations de nielles rouges ou bleus; les fonds sont couverts de la même matière bleue ; les tableaux terminés dans le haut par une arcade trilobée. Parmi ceux consacrés à l'histoire de la sainte Vierge, on remarque une Annonciation et une Nativité du Sauveur. Dans cette dernière, Marie est couchée devant une crèche portée sur de riches colonnes, pendant que saint Joseph assis à droite sur un trône, semble causer avec elle et que dans le haut, un ange les bras étendus chante le *Gloria in excelsis ;* on est particulièrement frappé devant cette œuvre du XIIe siècle, du caractère antique de sa composition. M. Forster nous dit que la sainte Vierge pourrait-être prise ici pour une Cléopâtre ou une Agrippine. Heider dans les « Monuments de l'empire d'Autriche » a publié sur deux planches en couleurs, la Nativité et le Crucifiement de Notre-Seigneur, on pourra devant ce fac-simile avoir idée de ce beau travail [1].

1. *Revue allemande*, Karl Haas.

2. *Annales gotwicenses*, Pertz, IX, 601.

Dans la vie d'Alberon, évêque de Wurzbourg (1045), on raconte la fondation à peu près dans les mêmes termes : « Altmann, monasterium in monte Gotewico in Austria, sub honore Dei genitricis et perpetuæ virginis Mariæ, constituit quam sibi unicum pre cæteris sanctis elegit asilum et patronam clementia et misericordia plenissimam; ibi etiam rogatu ipsius migrans ad Dominum tumulatur, cuius sepulcrum frequentibus illustratur signis.

Le comte Arnold, castro suo in Lambacensi loco sito destructo monasterium in honore Beatæ Dei genitricis Mariæ construxit. Pertz, IX, 130.

1. *Mittelalterliche Kunstenkmale des atterreichischen Kaiserstaates*, 2 vol. in-4°; Stuttgard, 1858.

LORCH.

Frédéric de Stauffen, duc de Souabe, épousa la fille de l'empereur Henri IV, fonda le monastère de Lorch, situé entre Schwäbirch, Czmünd et Schorndorf; il *y* fut enterré et sur son épitaphe on lisait :

... hanc atria regis
Fac intrare pia summi tu, Virgo Maria.

Parmi les trésors de ce monastère on voyait des reliques du lait, de la ceinture, des cheveux, de l'oratoire, du sépulcre de la sainte Vierge, de la terre du lieu où elle mourut [1].

VIENNE.

Dans l'église Saint-Michel qui date du XIIe siècle, on voit une *madone* dite de *Candie* qui est une œuvre byzantine.

Vienne dès le XIIIe siècle était dotée de sanctuaires de la sainte Vierge, comme nous le prouve l'incendie qui dévora, en 1262, l'église de Sancta-Maria-in-Littore.

La riche bibliothèque de Vienne n'est pas dépouvue de monuments iconographiques de la sainte Vierge. Notons en première ligne le beau manuscrit du XIIe siècle indiqué dans le catalogue sous le n° 336. Nous y trouvons sur une seule page quatre miniatures différentes — dans le premier compartiment, saint Géréon martyr; dans le second la sainte Vierge; dans le troisième le Sauveur en croix entre la sainte Vierge et saint Jean, avec deux anges dans le haut, et enfin le dernier est occupé par l'image du roi David. Nous voyons la sainte Vierge assise sur un trône à dossier, avec coussins et riches ornements, elle tient l'enfant Jésus qui bénit; cette peinture nous rappelle assez fidèlement la description de la mosaïque de Trieste ou du vestibule de saint Marc de Venise. Les sigles de côté n'ont pas été oubliés.

L'harmonie des Évangiles par Olfrieds qui vient du couvent de Wissembourg se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque impériale de Vienne et nous offre des miniatures du IXe ou Xe siècle. (Pl. CXL *bis*.) — Enfin M. Wilson, au talent et à l'obligeance duquel nous devons déjà de si précieux documents pour notre ouvrage, vient de découvrir dans la bibliothèque de Vienne une Madone assise et certainement très-ancienne; il estime que le psautier [1] qui la contient ne doit pas être inférieur comme date au XIe siècle. Marie, enveloppée des riches plis de ses vêtements, tient le Sauveur du bras gauche et la pomme de la main droite. Le Sauveur semble caresser sa mère et du bras droit embrasse entièrement son cou. Cette miniature a cela de particulier qu'elle n'est pas gouachée, ni même presque coloriée. Les plis ne sont indiqués que par des traits de couleur. Le nimbe de la sainte Vierge est jaune pâle, son voile vélin avec traits de vermillon, son manteau dessiné par des traits verts. Le manteau de Notre-Seigneur par des traits vermillon, sa tunique par des traits jaunes. Les contours du dessin sont accusés en lignes d'encre brunie par le temps.

ZWETL.

Cette ville, située à 53 kilomètres au nord de Krems, eut le bonheur dès l'année 1138, de voir élever dans ses murs un temple à la sainte Vierge.

Voici les expressions de l'auteur des *Annales de Zwetl* en racontant cette pieuse fondation : « Domus sanctæ Mariæ in Zwetl a piissimo et devotissimo Hadmaro de Chunring fundatur. »

Près de Zwetl, quatre ans après, la sainte Vierge vit s'ouvrir une nouvelle demeure en son honneur à Paumgartenperg [2].

1. Pertz, *Script.*, XXIII, 385 et 398.

1. *Psalterium codex Viennensis*, n° 1129, f° 77.
2. Pertz, IX, 679.

BAVIÈRE.

ALLERSTOFF
(*diocèse de Passau*).



Il y a dans cette ville une chapelle dédiée à la mère de Dieu qui remonte au règne de saint Henri, empereur, mort en 1024; elle est due à Babon, comte d'Abensberg. La statue est l'objet de la plus grande vénération de la part des populations qui accourent en foule pour l'invoquer. On considère comme un miracle que les champs qui entourent la chapelle et dont le produit est réservé aux pauvres ne cessent d'être fertiles, quoiqu'ils soient foulés aux pieds par les nombreux pèlerins [1].

ANDECHS.

Le monastère du mont Andechs fut fondé en 1132 par Othon, de la famille des comtes d'Andechs; le château est du temps de Charlemagne. Le comte Rasso, chevalier de la cour, rapporta des reliques de Constantinople et les déposa à Andechs. L'image de la Vierge est célèbre par les milliers de miracles qui y sont soigneusement relatés.

AUGSBOURG.

Une charte de 895 nous apprend que le culte de la sainte Vierge avait déjà ses temples dans les environs d'Augsbourg au IXe siècle; nous remarquons le passage suivant dans une donation d'Adelberon, évêque et abbé de Gernesheim : « Augustensis eccles. presuli curtem Kernesheim cum omnibus pertinentibus *ad domum sanctæ Mariæ Virginis* recipere et possidere potestative liceat [1]:

On montre à Augsbourg quatre vierges miraculeuses, mais celle de saint Ulric est la plus célèbre.

En l'an 955, les Hongrois menaçaient de ruiner la ville d'Augsbourg; l'empereur Othon leur livra bataille et les tailla en pièces, grâce à la protection de la Vierge que l'évêque Ulric et les religieuses priaient devant sa statue; on reconnut son intervention et on éleva une chapelle à Notre-Dame-Auxiliatrice sur le champ de bataille appelé Campus-Licius. La statue est en bois, grande, et placée sur l'autel. Beaucoup de miracles sont signalés en sa présence.

Le corps de saint Adalbert fut enseveli dans cette église avec grande pompe.

En 961 l'évêque d'Augsbourg édifia une église en forme de croix, dans le cimetière qui était dédié à la sainte Vierge [2].

1. Gumppenberg, XII, 666.

1. Pertz, *Script.*, XXI, 382.

2. 954. — Ne loca sanctæ Mariæ in suo episcopatu sita ullo modo invadere præsumerent... invaserunt prædium Mariæ et episcopum obsederunt (Gherardi vita sancti Oudalrici). Pertz, *Script.*, IV, 399.

... Corpus vero Adalperti in Dei voluntate occisi, reverendus episcopus ad augustam civitatem vexit, et animam Deo commendans honorifice in ecclesiæ sanctæ Mariæ sepelivit. Nullus enim eorum, qui antea sibi spolia augustæ civitatis in contrarietatem sanctæ Mariæ Dei genitricis vendicaverunt, inpunitus (sic) evasit.

961. — Ymnizans, sanctus episcopus Dominus, habili tempore postea ecclesiam in cimeterio sanctæ Mariæ in modum crucis ædificare cœpit. Et, ædificatione peracta, altaribusque quinque in ea compositis in honore, sancti Joh.-Bapt. dedicavit. (Pertz, IV, 407.)

En 994, l'évêque Luitolf fit rebâtir avec l'aide de sainte Adélaïde, veuve d'Othon Ier, une église consacrée 200 ans auparavant à la sainte Vierge par saint Simpert, douzième évêque d'Augsbourg.

La seconde chapelle du chœur oriental renferme une madone fort ancienne.

BAMBERG.

Un des plus anciens souvenirs du culte de la sainte Vierge à Bamberg est l'éloge [1] du pieux Othon, évêque de cette ville et apôtre de la Poméranie. Le poëte qui écrivait en 910 se recommande à la mère de Dieu, et comme titre à sa faveur il rappelle tous les sanctuaires qu'il avait construits en son honneur. Nous y trouvons un double intérêt, puisqu'il nous montre non-seulement le zèle de ce grand serviteur de Marie, mais qu'il nous offre encore le nom et la date de ces antiques sanctuaires du IXe siècle.

En voici quelques passages :

Ottoni faveto, pia
Dei genitrix, Maria,
A quo tibi est constructum
In *Lauchein* monasterium
Tibi, ô regina cœli,
Devotione fideli.
Otto dicavit opimum
Apud *Biburck* [2] cœnobium.
Et tibi *Windebergensem*
Donavit possessionem,
Qui adunavit ibidem
Cleri congregationem.
Halesprunnen monachorum
Construxit habitaculum
Tibi, ô virgo virginum
Parans illic obsequium.
. . . .
In *Vezzera* quasi matutinam stellam,
Otto pius construxit cellam
Quam dedicavit in honore
Dei genitricis Mariæ.

1. Pertz, *Script.*, XII.
2. A neuf kilomètres de Neustadt.

L'empereur saint Henri acheta le terrain d'un certain *Pabo* pour y construire un monastère d'où vient le nom de Bamberk, c'est-à-dire *Pabonis Mons*. Il y constitua un évêché qu'il dota richement et y éleva un temple d'une merveilleuse grandeur en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Georges; il lui affecta ensuite une magnifique argenterie et des rentes considérables [1].

Il y avait près de la ville un anachorète célèbre par sa vertu, que l'empereur allait souvent visiter. Sachant que ce saint homme voulait par dévotion se rendre à Jérusalem, il lui confia un grand calice qui, à cause de son ampleur et pour pouvoir être plus facilement soulevé avait deux anses; il le pria de le tremper trois fois dans le Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé Notre-Seigneur et lui donna l'argent de son voyage.

L'anachorète exécuta sa commission et en revenant par Constantinople traversa la Bulgarie, où il rencontra un ermite auquel il demanda des prières pour l'empereur. Ce n'est plus utile, lui répondit celui-ci, car il a déjà quitté cette vallée de larmes pour le séjour des bienheureux. — Comment pouvez-vous le savoir? — La nuit dernière dans un moment où je me trouvais entre le sommeil et la veille, je fus par une vision transporté dans une vaste plaine où j'aperçus d'affreux démons. Ils vomissaient des flammes de soufre et traînaient l'empereur Henri par la barbe vers le lieu du jugement. D'autres lui mettaient au cou des fourches de fer, et s'écriaient avec joie : « Il est nôtre! il est nôtre! » Sainte Marie et saint Georges les suivaient de loin et paraissaient tristes. On suspendit au milieu de

1. Nous trouvons le fait de cette fondation de Bamberg un peu différemment racontée par Adhémar, mais le souvenir de la sainte Vierge s'y retrouve de même.

(1022). Henricus... in terra Theodisca a novo civitatem ædificavit vocabulo Baenburg, quam Benedictus papa in honore Dei genitricis consecravit et parochias in circuitu ex paganorum vicis et oppidis, dumconverterentur, attitulavit ad illam. Hic Cluniacensi cœnobio contulit dona, sceptrum aureum, speram auream, vestimentum imperiale aureum, coronam auream, crucifixum aureum, pensantia simul libros 100 et alia multa. (*Ademari historiarum,* lib. III, Pertz, V, 133.)

la plaine une vaste balance dont les plateaux avaient plus de deux milles de large. A gauche les démons imposaient une multitude de mauvaises actions. Par contre saint Georges mettait le monastère et le cloître, des croix chargées de pierreries, des candélabres d'or, des encensoirs, des ornements innombrables et tout ce que le prince avait fait de bien dans sa vie. Mais la balance penchait toujours du mauvais côté et les démons s'écriaient encore : « Il est nôtre ! il est nôtre ! » Alors sainte Marie saisit un grand calice d'or de la main de saint Georges et branlant trois fois la tête elle dit : « Certes il n'est pas vôtre, il est à nous! » et avec une grande indignation elle jeta le calice à la façade de l'église. Une des anses se brisa et son bruit mit en fuite le bataillon enflammé. Alors sainte Marie prit la main droite de l'empereur, saint Georges la main gauche et ils le conduirent ainsi, comme je le suppose, dans la céleste demeure.

L'anachorète revenant à ses bagages trouva en effet l'anse du calice brisée. Jusqu'à ce jour on le conserve ainsi en mémoire de ce miracle dans le monastère de Bamberg [1].

Ce monastère si pieusement fondé ne fut pas oublié par la générosité des fidèles, pendant tout le cours du XIe siècle; au mois de mai 1072, on consacra une crypte, qui fut dédiée aussi à la sainte Vierge par Hermann, sixième évêque de Bamberg : *in honore Sanctæ Trinitatis, victoriosissimæ crucis et sanctæ Mariæ matris Domini* [2].

En 1106 l'église Sainte-Marie eut besoin d'être réparée; il y avait à cette époque deux basiliques à droite et à gauche du monastère de Saint-Michel, l'une dédiée à la sainte Vierge et l'autre à saint Barthélemy; il est question aussi du *sacrarium* de sainte Marie [3].

En 1120, on mentionne des reliques de sainte Marie et de sainte Marguerite; en 1125 un autel de la sainte Vierge, etc. [4].

1. *Cosmæ chronicon Boemorum*, lib. I. L'auteur va jusqu'en 1125.
2. Pertz, XVII, page 324.
3. Pertz, XII, 834-889.
4. *Monumenta Boiaca*, III, 5.)

En 1140, le 6 des ides de novembre, un autel fut dédié à la sainte Vierge par l'évêque Altmann [1].

La ville de Bamberg, jadis dix fois plus peuplée qu'elle n'est aujourd'hui, peut nous montrer avec orgueil de nombreux monuments de son amour pour la sainte Vierge. Dans le vieux chœur de la cathédrale, on voit encore reproduit en haut-relief une annonciation. Au-dessus de Marie et de l'ange, plane la colombe divine, tenant dans son bec une banderole avec l'*Ave Maria*. La madone est couronnée, drapée de plis simples et tranquilles, qui s'harmonisent avec l'acte d'abandon à la volonté de Dieu qu'elle accomplit. Au portail nord, une madone est accompagnée de plusieurs saints, exécutés vers le milieu du XIIe siècle. On retrouve plus ou moins dans ces sculptures l'animation des gestes et le réalisme qui caractérisaient l'école néo-allemande au commencement du XIe siècle, avec des formes plus correctes et un meilleur style, dû à une certaine influence de l'art byzantin.

Le trésor de la cathédrale renferme un autel portatif en forme de coffret où la tradition nous montre un présent de l'empereur Henri II (1002-1024). On voit sur le pourtour, une figure de la sainte Vierge, gravée sur le fond du métal doré et niellé d'émail. Quelques archéologues ont pensé que cet autel ne pouvait être de l'époque de Henri II, mais du commencement du XIIe siècle. M. Labarte, si versé dans l'étude des monuments allemands, en porte l'exécution au commencement du XIe siècle et pense qu'il n'y a lieu d'en respecter la tradition.

La bibliothèque possède deux couvertures de Graduels notés et écrits, l'un pour l'empereur Henri II (1024), l'autre pour l'impératrice Cunégonde, sa femme. Le parchemin de ces manuscrits est découpé par en haut en forme de demi-cercle, et les plaques d'ivoire suivent la forme du vélin; elles représentent chacune dans une table ren-

1. Pertz, *Scriptores*, XVII, 437.

foncée, un personnage en pied; sur l'un on voit le Christ et la sainte Vierge.

On nous signale une couverture en ivoire portant l'image de la sainte Vierge et qui remonterait peut-être au VIIe siècle.

TEURSTADT.

Parmi les plus anciens monuments de la sainte Vierge, aux environs de Bamberg, nous ne pouvons oublier l'église qu'on érigea en 1063 sous son vocable et celui de saint Gandolfe [1].

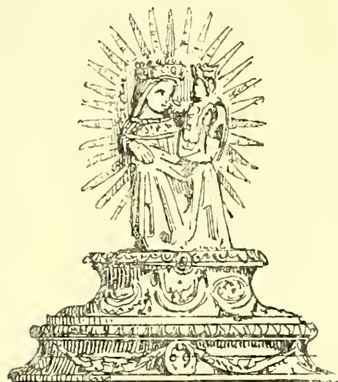
Le monastère de sainte-Marie qui devait en être voisin fut brûlé en 1185, mais on ne dit pas si l'église fut respectée par l'incendie [2].

EICHST.

En 1062, sous Henri IV, un autel et une église furent consacrés à Eichst, en l'honneur de Marie par Gundechard, dix-huitième évêque de cette ville. « Constructum et consecratum est hoc altare simul et ecclesia consecrata a venerabili Gundecharo hujus sanctissimæ sedis episcopo [3]. »

ETTAL (*près Ratisbonne*).

L'église fut fondée par l'empereur Louis IV sur l'indication d'un moine qu'on croit être un ange sous une forme humaine. La statue en albâtre aurait été donnée par ce moine, si l'on en croit la tradition. (M. le chanoine d'Oberkampf a bien voulu nous en fournir une photographie.) D'autres la font apporter d'Italie par l'empereur Louis IV. Elle est très-intéressante à cause de son style classique. On la croirait volontiers sortie d'un ciseau antique. Elle se trouve maintenant au couvent des Bénédictins [1].



Madone d'Ettal.

ERINGEN.

Cette ville possédait jadis une vieille église dédiée à la sainte Vierge, qui était pourvue d'un campanile [2].

FREISING.

Freising est un évêché dont l'église, une des plus anciennes de l'Allemagne, date de 718, mais le premier miracle dont on ait conservé le souvenir ne remonte qu'à 1401 ; on en compte depuis cinq cent quatre-vingt-dix.

Saint Corbinien, évêque de cette ville, mourut en 730 et ses clercs l'ensevelirent dans l'église de la bienheureuse *mère de Dieu Marie*.

Hitto, évêque de 811 à 836, dota largement l'église Notre-Dame; il est fait mention d'ouvrages en métaux précieux et de magnifiques constructions qu'il éleva pour témoigner de son zèle envers la maison de Marie.

Voici un souvenir du culte de la sainte Vierge dans ce pays (994-1006) : « Ratoldus (originaire

1. Pertz, IV, 794.
2. *Id.*, XVII, 637.
3. Pertz.

1. Voyez *Monumenta Boica*, VII; mais les plus anciens documents ne remontent pas au delà de 1343. — Gumppenberg. — Dr Heuser, *Lettre particulière*.
2. Pertz, *Scriptores*, XII.

de Freising), ecclesiam in atrio sancti Benedicti in honore sanctæ Mariæ fabricavit... Ecclesias sanctæ Mariæ et sancti Laurentii quæ sunt in cimeterio condidit prædia que habuit contulit Furiholz et Munengesingen sanctæ Mariæ. »

On lit sur un évangéliaire de Freising cette inscription : « Ex dono reverend. presulis Ellenhardi de anno 1051; sedit annis xxv, obiit 1058 mense martio. Fundator huius collegiate ecclesie sancte Andree montis Frisingensis collocet eum Dominus cum principibus populi sui [1]. »

L'évêque Ellenhard, d'après ce document, mort en 1058 après vingt-cinq ans d'épiscopat, avait donné deux évangéliaires; sur les couvertures on voit figurées : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Présentation, le Crucifiement et enfin la descente de croix, sujets dans lesquels intervient la sainte Vierge, selon le type en usage; dans cette dernière scène elle reçoit le bras de son fils qu'elle couvre de baisers.

Dans les environs de Freising se trouve un sanctuaire de la sainte Vierge, célèbre dans toute la contrée et qui date de 1130.

FEICHTEN.

Cette ville conserve une statue de la mère de Dieu connue dans toute la Bavière; au moment où les travaux de l'église allaient commencer, les anges, dit la tradition, apportèrent en une nuit tous les matériaux nécessaires. D'après d'anciens titres en 877, l'archevêque de Salzbourg accorda au sujet de la statue quarante jours d'indulgence. Le concours des pèlerins a augmenté depuis 1502, c'est avec leurs aumônes qu'on a restauré l'église en 1518 [2].

HEILSBRONN.

Nous trouvons à Heilsbronn, près d'Ansbach, en 1132, une congrégation mentionnée : « sub patrocinio Beatæ Dei genitricis Mariæ. »

1. Forster, II, 23.
2. Gumppenberg, XII, 593.

HELMGERESBERG.

Saint Godard, si connu par sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, la signala par plusieurs constructions en son honneur. A la fin du x[e] siècle (996), sur le mont Helmgeresberg, non loin du Danube, il fit élever un château fort et dans ce château une magnifique église dédiée à la mère du Christ (*ecclesia pulcherrima*). Ce fut près de là qu'il établit les demeures de ses religieux, après avoir défriché les forêts sauvages qui couvraient le pays. Il donnait l'exemple en travaillant de ses propres mains comme Wolfherd, son disciple et son historien, nous l'apprend. Le sanctuaire dédié à Marie était circulaire, orné avec une prodigue magnificence et entouré de bâtiments pour l'habitation des princes, des chanoines et des moines [1].

HIRSONG.

Guillaume, abbé, étant à Rome dans un état désespéré des médecins, obtint sa guérison en priant devant l'autel de la sainte Vierge; plus tard, sur le point de mourir, il se fit porter à Hirsong dans la chapelle de la sainte Vierge et là il reçut les saintes huiles, embrassa ses frères et leur dit adieu [2].

1. 996. — In monte quodam qui *Helmgeresberg* dicitur, castellum firmum et in eo ecclesiam pulcherrimam in honorem s. matris Christi Mariæ in cujus speciale servimen futurus erat, cum condecenti ædificio construxit et circumquaque maxime tamen in saltu Boemico, qui eidem provinciæ proxime adstat ad triginta et eo amplius mansos labore tantum manuum cum fratribus apostolico exemplo silvis et vepribus erutis ad usum utilitatis informavit (Wolfherii vita Godehardi). Pertz, XI, 200.
2. Pertz, XII, 215.

HOHENBOURG.

Une sculpture de l'église de l'abbaye à Hohenbourg nous montre une madone entre deux saints. On y voit aux pieds de la sainte Vierge Relind et Herrat, qui furent abbesses de ce monastère, la première vers le milieu, la seconde vers la fin du XI[e] siècle [1].

MAURKIRCHE.

L'église dédiée à la sainte Vierge remonte à 912, l'image miraculeuse a plusieurs fois procuré la victoire à Henri, duc de Bavière, qui fit faire une statue de bronze pour remercier la mère de Dieu. Entièrement détruite en 1292 avec tout ce qu'elle renfermait, l'église a été rebâtie plus tard et n'a jamais cessé d'attirer une foule considérable de fidèles.

MUNICH.

On montre dans la *riche chapelle*, à Munich, une plaque émaillée et dorée qui ne doit pas être comme date inférieure au IX[e] siècle. La peinture qui recouvre cette plaque représente un crucifiement. Le Sauveur porte une jupe, il pose ses pieds sur une tablette et de son côté entr'ouvert il laisse jaillir un flot de sang qui retombe dans un calice. La sainte Vierge est debout et contemple ce mystère ; elle lève la main droite vers son fils et essuie des pleurs de la main gauche. Son nimbe est vert, ourlé d'un cercle rouge avec pois blancs, son manteau bleu avec franges d'or, la tunique blanche, ses souliers rouges. Tout le fond du tableau est d'or.

Notre-Dame Auxiliatrice. Lorsque la ville de Vienne était assiégée par les Turcs, on fit dans toute l'Allemagne des prières pour le succès des armées chrétiennes. Munich eut recours à la sainte Vierge qu'on y vénérait déjà sous le nom d'Auxiliatrice. Le siége de Vienne ayant été levé par les infidèles en 1683, toute la ville y reconnut la protection puissante de Marie et Maximilien, électeur de Bavière, obtint du pape Innocent XI l'érection d'une confrérie destinée à l'honorer. Cette association fit en très-peu de temps d'immenses progrès dans toutes les parties du monde [1].

Bibliothèque. — La bibliothèque est aujourd'hui le plus riche dépôt iconographique de la Bavière ; nous y avons vu une couverture de livre dont le centre est occupé par une petite plaque d'ivoire, sur laquelle est sculptée la mort de la sainte Vierge, une adoration des mages du IX[e] siècle, une autre du XI[e] siècle, une Ascension où la madone fait le centre du tableau entre saint Pierre et saint Paul.

Cette bibliothèque possède aussi un manuscrit qui provient du couvent de femmes de Niedermunster à Ratisbonne et qui nous offre de belles miniatures d'une excellente conservation. (Pl. CXLVI.) — Au second feuillet un petit médaillon circulaire renferme la madone avec l'Enfant sur ses genoux. Elle est couronnée et nimbée, elle baisse ses regards à droite en faisant un geste de pitié, que lui inspire sans doute la vue de nos misères. Le Sauveur regarde dans la même direction et bénit de la main droite, tandis qu'il tient un livre de la main gauche. L'abbesse du monastère s'est fait peindre au pied du trône et un livre à la main pour rappeler qu'elle fut donatrice du manuscrit [2]

Dans le crucifiement, à la place de Marie est une figure allégorique de la vie, mais il est probable que l'auteur voulait représenter la sainte Vierge, attachant une pensée de louange à cette substitution.

1. Voir *Schæpflinus, Alsatia illustrata*, Colmar, 1751, in-folio, pl. 1.

1. L'abbé Pascal, édition Migne, page 858.
2. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce beau

N'oublions pas le manuscrit de l'empereur Henri II (1014) compris sous le numéro 38. Le couvercle supérieur, garni d'or, de perles et de pierres fines, contient un haut-relief en ivoire, représentant la mort de Marie ; ce travail des plus élégants semble appartenir à l'école byzantine. Notre-Seigneur au centre élève à gauche l'âme bienheureuse que deux anges s'apprêtent à saisir ; la scène se passe sous une espèce de ciborium ajouré. La sainte Vierge figure dans les miniatures, à l'Annonciation, Cana, la Nativité, l'Annonciation des bergers, l'Adoration des mages, que nous avons dessinées sur l'original et reproduites dans nos évangiles, le Crucifiement, etc. Toutes ces belles et grandes miniatures se détachent sur fond d'or.

Le musée de Vereinigten Sammlungen possède une plaque d'ivoire du XI[e] siècle, représentant le Christ entre Marie et saint Jean.

NERNISHEIM.

Au milieu du XII[e] siècle, le duc Guelfe éleva une chapelle à la sainte Vierge sur le champ de bataille de Nernisheim et dans l'année même qui suivit le combat.

(Dux Welpho cum Cunrado rege dimicavit apud Nernisheim. Eodem anno capella sanctæ Mariæ dedicata est [1].)

manuscrit au chapitre de l'Immaculée Conception, mais plusieurs erreurs s'étant glissées dans la transcription des légendes, nous les rétablissons ainsi qu'il suit :

Au-dessus de la sainte Vierge :

Sancta Maria Domina mundi, electa ut sol, pulchra ut luna, ΘΗΕΟΤΟΧΟΣ *stella maris. Virgo virginum.*

Autour du médaillon :

Quod sequitur partum, de me scitote remotum;
Hinc ego Virgo Deum genui per Pneuma supernum.

Sur les bords extérieurs de la miniature :

Stemmata virtutum comitantia lumine Christum,
Compta corollariis dantur pro munere justis.

P. Cahier, *Nouveaux Mélanges*, p. 23.

1. Pertz, X, 21.

NIMPERGHE.

Les chanoines des prémontrés possèdent à Nimperghe, sur une éminence, une église et une image de la mère de Dieu. Cette image en pierre dure et rugueuse est cependant due à un ciseau habile. On dit, d'après une vieille tradition qu'elle se voyait autrefois au delà du Danube et qu'elle fut miraculeusement transportée dans son séjour actuel en 1177. De nombreux miracles y attirent une foule de pèlerins [1].

NUREMBERG.

Il existe à Nuremberg une Madone en ivoire toute semblable à celle que l'on conserve à Aix-la-Chapelle et à celle de Mirecourt que nous avons dans la Bibliothèque nationale. C'est la même attitude, les mêmes caractères de physionomie, enfin ces plis fins et serrés qui désignent si clairement les œuvres carlovingiennes.

Dans la chapelle du château qui date du XI[e] siècle, on remarque entre autres bas-reliefs un couronnement de la sainte Vierge.

ŒTTINGEN.

Œttingen, à 60 kilomètres sud-ouest de Nuremberg, est situé sur l'Irun au-dessous de Salzbourg. Othon le Grand, duc de Bavière, bâtit auprès de son palais une église consacrée à Jésus et à sa sainte Mère. On l'appelle la Vieille-Chapelle et elle a été brûlée autrefois avec l'ancienne ville par les Hongrois. Mais l'image fut préservée des flammes. La chapelle et l'image miraculeuse qu'on y conserve attirent un si grand nombre de pèlerins qu'on appelle Œttingen la Lorette de l'Allemagne. Son trésor peut être comparé à celui de la ville italienne [2].

1. Gumppenberg, XII, 690.
2. Voici ce qu'on lit sur une des gravures qui repré-

Au défaut de monuments écrits, une tradition porte que saint Rupert, apôtre des Boïens, dédia la chapelle primitive à Dieu et à sa sainte Mère. On ne peut cependant préciser l'époque de cette dédicace qui dut avoir lieu entre l'année 520 et l'année 612[1].

(Pl. CXL.) — Le nom d'Alt-Œttingen, ou en un seul mot Altœting qu'on donne aujourd'hui à la ville, prouve à lui seul l'ancienneté de son histoire. La Madone debout est vêtue d'un manteau qu'elle relève gracieusement de la main gauche, de la même main elle tient son sceptre fleurdelisé. Sur l'autre bras elle porte l'enfant Jésus. Des boucles abondantes de cheveux sortent de dessous le voile. Cette Madone ne nous paraît guère antérieure au XIII[e] siècle, malheureusement elle est recouverte d'une peinture toute moderne qui nous dérobe son véritable style. Il est même possible qu'elle ait remplacé une image primitive[2].

OSTERHOVEN.

Cette ville de Bavière avait autrefois un sanctuaire sous le vocable de la sainte Vierge, avec plusieurs tours et des dépendances construites en pierre[3].

PFARKIRCHE.

Un habitant de Pfarkirche étant à Ratisbonne vit une image de la sainte Vierge, dite Vespertina (du soir), entre les mains d'un hérétique. A force de prières il finit par obtenir qu'il la lui laissât, il la rapporta chez lui et l'attacha à un arbre où il allait la vénérer en secret. Trois jeunes filles ayant aperçu l'image firent part de leur découverte à d'autres personnes; et bientôt les honneurs et les dons affluant de tous côtés on construisit une chapelle et un autel où chaque jour, des prêtres du voisinage vinrent dire la messe. Parmi les nombreux miracles attribués à cette image on cite la résurrection d'une petite fille retirée morte d'un puits et revenue à la vie à la suite d'un vœu que ses parents avaient fait à la Vierge de Pfarkirche[1].

POGENBERG.

On conserve une statue à Pogenberg dont l'origine est très-ancienne et tout-à-fait miraculeuse. Elle est dans une église qui remonte au VIII[e] siècle et elle fût apportée sur les flots du Danube en 1104. Elle aborda près de Pogenberg, où le seigneur du lieu la plaça dans une chapelle. L'autorité ecclésiastique ne tarda pas à attacher sur cette image de nombreux privilèges spirituels.

RATISBONNE.

(Pl. CXLIV.) — Ratisbonne, ancienne capitale du duché de Bavière, possède une église fondée par saint Rupert, apôtre de la Bavière, et qu'on appelle la *Vieille-Chapelle* parce qu'elle n'est pas assez spacieuse pour mériter le nom d'église. Cet oratoire a toujours été l'objet d'une grande vénération et personne ne doute que de nombreux miracles n'aient été faits devant l'image qui attire des pèlerins de tous les points du royaume[2].

Cette Madone remonte, dit-on, au VIII[e] ou IX[e] siècle. Elle est debout, totalement envelop-

sentent cette madone : Vera effigies statuæ beatæ Mariæ virginis pervetusti sacelli veteris Œtingæ olim a sancto Ruperto, Bavariæ apostolo, anno Christi DXLV in honorem eiusdem beatæ Mariæ virginis dedicati.

1. Champagnac, II, 123.
2. Scherer, *Atlas marianus*, page 62. — Vierges mystiques, collection de la Bibliothèque nationale.
3. Pertz, XII.

1. Gumppenberg, XII, 378.
2. Gumppenberg, XII, 506.

pée dans son manteau, elle porte l'Enfant sur le bras droit et lève l'autre main avec un geste singulier. Une riche agrafe rapproche sur sa poitrine les plis de ses vêtements. L'Enfant a les jambes nues, il n'est couvert que d'une tunique. Les physionomies sont dures, heurtées; il règne dans cette composition je ne sais quelle apparence crispée, familière à quelques œuvres byzantines. Quoique le dessin ne soit pas précisément défectueux et que la pose de la Madone offre même une certaine élégance. Ce groupe s'écarte beaucoup de la douceur et de la tendresse des Madones slaves, car il semble que l'art grec en s'éloignant de son berceau vers l'Occident ait pris un caractère de dureté, de rigueur, que les Orientaux ne connaissaient pas.

En 1130, l'évêque de Ratisbonne consacra une chapelle à la très-sainte Vierge [1].

Au xe siècle, le duc Henri construisit une église en l'honneur de la sainte Vierge, il y fut enterré en 965 [2].

Dans la même ville, une statue en pierre d'au moins six pieds, appelée *Notre-Dame-de-Loco*, remonterait, d'après la tradition, au delà du xiie siècle. On dit que, portée sur les eaux du fleuve Raab, elle aurait descendu le courant jusqu'à un genévrier où elle se serait fixée. On montre encore cet arbre [3].

ROTHENBURG

Un usage antique des Allemands, nous dit Gumppenberg, apporté peut-être en Allemagne avec la religion chrétienne, est d'honorer les saints, non-seulement dans les églises des villes et des bourgs, ou dans les maisons, mais encore dans les campagnes ouvertes. C'est ainsi qu'on

1. *Annales Sancti Rudberti Salisburgensis.*
2. *Thietmari chronic.*, Pertz, III, 756.
3. *Alderspach*, dans les environs de Ratisbonne, possédait un monastère cistercien sous le vocable de sainte Marie; il est mentionné dans une bulle d'Eugène III, qui déclare le diocèse placé sous la protection du saint-siége. (*Bullarium romanum*, II, 304; *Monumenta Boiaca*, etc.)

voit çà et là, le long des routes royales, une si grande quantité d'images, qu'il serait fort difficile d'en déterminer le nombre. Ce sont des colonnes de pierre dure couronnées d'une niche au lieu du chapiteau; et dans cette niche une figure de saint, le plus souvent de la sainte Vierge peinte ou sculptée. Elle est défendue par des grilles et couverte d'un toit qui l'abrite des injures du temps et qui est surmonté d'une croix. Quand la pierre manque on emploie de l'argile. Les habitants prennent quelquefois un soliveau qu'ils mettent en terre après en avoir brûlé le bout et le travaillent avec assez d'élégance, et le peignent en vert ou en rouge. On en voit ainsi durer longtemps et dépasser un siècle.

On ne saurait dire combien ces termes sont utiles aux voyageurs, lorsque isolés, fatigués de la route et voulant en tromper l'ennui, ils ne penseraient peut-être pas aux choses d'en haut, excités par la vue de ces images ils prient, font des vœux et les accomplissent au retour en jetant quelque monnaie dans le tronc. Mieux que celles d'Hercule, ces colonnes lui montrent la confiance qu'ils peuvent avoir dans le pays qui est toujours bon quand on y voit de pareils signes. Aussi lorsque l'hérésie fit la guerre à l'Église romaine, elle s'acharna sur ces humbles monuments. Un voyageur impie, s'il n'est pas vu, jette de la boue à l'image sainte, ou lui brise le nez ou les oreilles, les bras ou les pieds. Nous avons vu à la porte d'une cathédrale un bas-relief où le Christ et le bon larron avaient été misérablement dégradés et le mauvais larron bien conservé.

Une figure de la sainte Vierge, portant son fils sur ses genoux, dominait une de ces colonnes de pierre près de *Rothenburg*. Un protestant s'en empara pour servir de jouet à ses enfants; et deux fois malgré ses précautions pour la conserver, la statue revint spontanément sur la colonne. Les catholiques apprenant ce prodige allèrent prier devant l'image, y apportèrent leurs offrandes et bâtirent autour une église sans déranger l'image [1].

1. Gumppenberg, XI, 1275.

SPIRE.

Le dôme de Spire fut commencé sous le règne de Conrad II, le salique qui en posa la première pierre le 12 juillet 1030, après avoir, dans la matinée, posé celle de l'église abbatiale de Limbourg, distant de vingt kilomètres. Cette église était dédiée à la sainte Vierge; elle devait être en partie terminée en 1062[1].

Il est à croire qu'elle fut reconstruite, ou du moins que l'empereur Henri IV la recommença avec plus de magnificence à la fin du siècle. Godefroy de Viterbe nous apprend que ce prince y fut enterré[2].

Vers 1135, les Turcs menaçaient l'Europe et Constantinople. Les rois restaient insouciants du péril; mais le pape Innocent II veillait sur son troupeau. Une diète fut tenue à Spire pour traiter les affaires de la chrétienté; saint Bernard, légat du pape, fut reçu solennellement à son arrivée et conduit à l'église; il pensa que son premier devoir était de saluer la sainte Vierge en chantant l'hymne *Salve, Regina.* En s'avançant dans la longue nef de la cathédrale, il se prosterna trois fois de suite et ajouta au saint cantique ces mots : *O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria,* au milieu de l'admiration de la foule des fidèles. On entendit alors sortir de la statue une voix qui répondit : « Salut, Bernard ». Les auditeurs ne doutèrent pas que ce miracle ne fût un signe de la réussite du congrès qui répondit en effet à leur attente[3].

1. Hubsch, *Monuments d'architecture chrétienne,* p. III.

2. Corpus autem ejus (Henri IV) a Leodio in urbem Spiram, scilicet supra Renum ubi ipse in honore sanctæ Mariæ mirabilis structure ecclesiam fundaverat, set non perfecerat est in feretro deportatum. (Pertz, *Scriptores,* XXIII.)

3. Gumppenberg, XI, 1172, où cette même légende nous est donnée par la tradition à Afflighem (Belgique). Voy. p. 361.

Il paraît du moins certain que le saint visita Spire à cette époque.

WURZBOURG.

On montre dans la bibliothèque de Wurzbourg, sous le numéro 68, un évangéliaire qu'on appelle « Evangeliarium Sancti Burkardi ». Sur sa couverture on voit sculptés en bas-relief d'ivoire la madone et l'enfant Jésus avec les sigles $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$. A droite saint Nicolas, dont le nom est écrit au-dessus :

NI
KO
ΛA
OC

Becker reproduit cet ivoire (pl. I) grandeur de l'original; sous un dôme orné de découpures et soutenu par deux colonnes également ajourées, la madone est debout, elle tient l'Enfant sur son bras gauche, elle est montée sur un escabeau formé de petites arcatures. Ses vêtements, plissés à la manière archaïque, sont de plus décorés de broderies, perles, losanges dorés; son nimbe est fort riche. L'Enfant d'une, proportion allongée, bénit de la main droite et tient un rouleau de la gauche. Cet ivoire doit être mis parmi les plus beaux et les plus remarquables de l'époque. On croit que le manuscrit fut apporté de Rome par le premier évêque de cette ville Burkard (741-791). La reliure paraît remonter à l'évêque Henri (995-1018), si l'on en juge par une reliure analogue qui existe dans la bibliothèque de l'université et qui vient de cet évêque[1].

Le missel 66 de la bibliothèque nous offre une couverture en ivoire sur laquelle est figuré le Sauveur entre Marie et saint Jean sous un baldaquin en forme de ciborium. Chacune des figures est désignée par les sigles classiques.

Jésus-Christ	$\overline{\text{IC}}$ $\overline{\text{XC}}$
Marie, mère de Dieu	$\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$
Saint Jean	O ΠΡΟΔC

1. Becker und von Hefner-Alteneck, Kunswerke und der Renaissance.

La couverture, publiée par Didron, est assignée à 1280-1320.

Cet ivoire doit dater du x[e] ou xi[e] siècle. Il a été décrit par *Becker et Hefner*. (Pl. XXXI. Francfort-sur-le-Mein, 1850.)

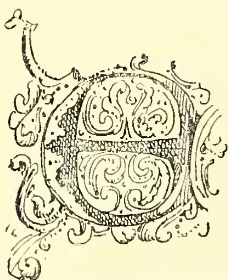
(Pl. XLIV.) — Une des pièces capitales de la bibliothèque dont les trésors nous ont été si libéralement transmis par M. Laubmann, est certainement le manuscrit (in-folio, 65) dont la couverture reproduit en ivoire, les trois scènes des Vendeurs, de Cana et des Aveugles; on en a vu la description dans notre premier volume.

Nous signalerons encore en quittant la Bavière, les madones d'Andechs (xii[e] siècle), de Dorfen (vii[e]), diocèse de Munich, — de Fahrenberg (x[e]), Palatinat supérieur, diocèse de Ratisbonne, — de Gartsberg (xi[e]), diocèse de Passau, — de Haindeling (xi[e]), *idem.*, — d'Haming, idem, — de Maurkirche (x[e]), — de Taxa, — de Retzbach (x[e]), de Poetsch [1].

HANOVRE. — SAXE. — DUCHÉS. — DIVERS.

HILDELSHEIM.

DÔME.



En s'éloignant de 26 kilomètres de Hanovre, dans la direction du sud-ouest on trouve le siége d'un évêché qui était autrefois à *Aulica*. Charlemagne avait divisé la Saxe en huit diocèses : Osnanbruch, Munster, Paderborn, Verdun, Harberstadt, Elzé, dit Aulica dans les anciennes écritures, Minder et Brennen.

Charlemagne avant d'être empereur s'arrêta dans la Saxe orientale pour maintenir quelques-uns des peuples nouvellement conquis qu'il voyait prêts à se soulever et qui comptaient sur le secours des Vandales; il campa et se fortifia entre deux ruisseaux qui se joignent dans cette province. Ses courtisans nommèrent ce lieu Aulica. Il y éleva une église qui fut gouvernée par Gunthier [1].

Louis, son fils, chassant à cheval dans ce pays et se trouvant dans un vaste désert, voulut y faire sa prière devant un arbre où il fit attacher l'image de la sainte Vierge que l'on portait partout avec lui. Sa prière finie, il partit soudain et le chapelain se hâtant de le suivre oublia l'image et n'y songea que lorsqu'il fallut célébrer le service divin à Aulica. Il retourna au lieu où il l'avait laissée, et, après l'avoir trouvée assez difficilement il ne put venir à bout de la déplacer. L'empereur, informé de cette circonstance, fit bâtir en cet endroit une église sous l'invocation de la sainte Vierge. On y transféra dans la suite le siége de l'évêché qui était auparavant à Aulica, et la ville qui s'y forma est aujourd'hui Hildelsheim [2].

Cette image, selon certains auteurs, serait la même qui se trouve sur le grand autel du milieu dans la crypte de l'église et que la tradition indique comme étant miraculeuse.

Avant de la décrire nous devons donner quelques mots à l'histoire de l'église où elle est vénérée. Saint Alfred était monté sur le siége épiscopal d'Hildelsheim en 851, il voulut dès l'année suivante élever une église à la sainte Vierge et, pour obtenir de Dieu que son emplacement lui fût désigné, il jeûna pendant quatre jours. Au bout de ce temps le miracle de Sainte-Marie-Majeure se renouvela sous ses yeux et le plan, à l'ouest du sanctuaire primitif, se trouva nettement dessiné par une nappe de gelée blanche découpée selon la silhouette et les formes du futur édifice. Le pieux fondateur eut la joie, après vingt ans de

1. Scherer, *Atlas marianus*, page 107.

1. Pertz, *Script.*, VI, 815.

2. De Sivry et Champagnac, I, 248.

construction, de dédier lui-même l'église ainsi que le monastère voisin, consacré aussi à Marie (novembre 872) il fut assisté dans cette cérémonie par les évêques de Brême, de Paderborn, etc.

Cette piété envers la très-sainte Vierge et le dévouement pour son sanctuaire devinrent traditionnels parmi ses successeurs; l'évêque Eggehard, en l'an 1000, disait : « Je ne me regarde pas comme évêque, mais comme le serviteur de Marie, et je m'efforcerai par tous les moyens en mon pouvoir d'être utile à ce saint lieu. »

Quelques années plus tard, un incendie ayant détruit le maître-autel, saint Bernward s'appliqua à le restaurer, ou plutôt il le refit avec magnificence en l'ornant d'or, d'argent et de pierreries et en le dotant d'ornements splendides[1].

Madone. (Pl. CXLIII.) — La statue qu'on vénère dans la cathédrale est en bois de chêne et a 55 centimètres de hauteur; elle est placée sous un dais en argent. Elle fut maladroitement dorée, il y a trente ans, par un chanoine du Dôme qui croyait faire merveille en effaçant son cachet d'antiquité. Heureusement le travail légèrement exécuté n'a rien enlevé à la statue elle-même. Le siége sur lequel la statue est assise n'a ni bras ni dossier. La sainte Vierge tient un fruit de la main droite et l'enfant Jésus, sur ses genoux, tient également un fruit dans sa main gauche et cherche gracieusement de la droite le sein de sa divine mère.

A son pied on lit une inscription en lettres d'or sur une bordure noire : *Consolatrix afflictorum.*

Il paraît qu'autrefois on y lisait encore : *Tot tibi sunt laudes Virgo quot sidera cœlo.*

D'après la tradition cette statue remonterait au temps de la fondation du Dôme.

La physionomie des deux figures respire la douceur, la bonté et une sorte de sérénité joyeuse. Les plis sont simples, amples et bien compris. Je dois dire que certains critiques élèvent des doutes sur l'origine carlovingienne de cette madone et que notamment la forme, la moulure du trône, les conduisent à penser que nous sommes en face d'une copie de l'image primitive exécutée au XII[e] ou XIII[e] siècle.

1. Pertz, IV, 776.

Trésor. — Durant des siècles on a fait toujours beaucoup de dons à la Vierge miraculeuse et on conservait dans le trésor de l'église deux couronnes en or garnies de diamants et une en argent garnie de huit pierres; une croix et une boule en argent doré représentant la terre pour l'enfant Jésus, couverte de brillants, de rubis et d'émeraudes. Ces richesses ont été dispersées le 15 décembre, en 1810, lors de la sécularisation des couvents.

Une association s'est formée pour entretenir cette image. Les uns donnent de l'argent et les autres des habits d'or et d'argent.

Deux autres images de la sainte Vierge sont conservées dans le trésor; la plus grande, du X[e] siècle, est toujours portée en procession et recouverte de plaques d'or. La sainte Vierge est assise sur un siége de bois de rosier.

La seconde, du XI[e] siècle, est aussi recouverte d'or et de pierreries et n'est exposée à la vénération des fidèles qu'aux grandes fêtes.

Dans le trésor de la cathédrale d'Hildelsheim on montre un reliquaire sur lequel on a reproduit le crucifiement et que l'on considère comme un présent de Louis le Débonnaire à cette église.

On montre aussi dans ce riche trésor une couverture d'évangéliaire au centre duquel est un bas-relief d'ivoire représentant le Christ entre la sainte Vierge et saint Jean. Les figures sont longues, les vêtements à plis serrés. L'intérêt principal qui s'attache à cet objet est le souvenir du saint évêque Bernward qui le fit fabriquer, et de sa dévotion à la Mère de Dieu. En effet sur l'autre plat de la couverture qui est en argent, au-dessous de la figure de la sainte Vierge on a gravé cette inscription :

Hoc opus eximium Bernwardi præsulis arte
Factum cerne Deus Mater et alma tua.

« Cet excellent travail fait par l'art de l'évêque Bernwhard, regarde-le, ô Dieu, toi et ta sainte Mère. »

Saint Bernward fut évêque d'Hildelsheim de 992 à 1022.

On conserve dans le dôme d'Hildelsheim des émaux qui paraissent fort anciens; dans le nombre on en remarque plusieurs qui concernent l'histoire de la sainte Vierge. Une annonciation qui ne paraît offrir aucun caractère particulier, une nativité assez singulière, où la sainte Vierge et saint Joseph sont seuls dans une enceinte fortifiée avec l'Enfant divin, enfin une ascension où la sainte Vierge est à gauche et saint Pierre à droite, sans aucun personnage central. Dans le haut on aperçoit encore les pieds du Sauveur dont la nuée enveloppe déjà le reste du corps. Ces peintures émaillées sont plus curieuses comme ancienneté que comme beauté; les pieds séparés de Notre-Seigneur, dans le crucifiement, et divers autres traits iconographiques semblent les faire remonter au delà du XIIe siècle.

Un ivoire représente Notre-Seigneur, la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste, mais sans rien de remarquable et qui distingue ce motif si souvent répété au XIe ou XIIe siècle. Marie rappelle tout à fait la Madone de la plaque d'ivoire du cabinet des médailles.

L'église possède un lustre fort semblable à celui d'Aix-la-Chapelle, où l'évêque Hézilo fit écrire un poëme qui se termine ainsi [1] :

Istius ornatus, pia Virgo suscipe munus
Fiat odor sponso super omnia balsama Christo.

Fonts baptismaux [2]. — La sainte Vierge n'a pas été oubliée dans les fonts baptismaux du Dôme, ce bel ouvrage de fonte du XIIe siècle. Elle est figurée sur un trône élevé, couronnée et portant l'Enfant sur ses genoux; elle est entre l'évêque saint Godehard à droite, et l'évêque saint Épiphane à gauche. Sur les degrés du trône est agenouillé le donateur Wilbernus. Sur l'arcade qui domine le bas-relief, on lit cette inscription à la gloire de Marie :

Wilbernus venie spe laudique Marie
Hoc decus ecclesie suscipe Christe pie.

1. Bock, *Trésor d'Aix-la Chapelle.*
2. Forster, II, 88; — Gaillabaud, etc.

Malgré ce nom de Wilbernus, nous n'avons pu fixer encore avec certitude l'âge de ce monument. On l'attribuait d'abord au commencement du Xe siècle. Mais cette opinion est contredite par l'auréole de saint Godehard, à coup sûr postérieure à 1135.

Porte du Dôme. — Nous ne pouvons laisser le Dôme sans donner un coup d'œil aux portes de bronze, un des monuments les plus curieux. Si nous ne trouvons pas ici la science de composition de Bonanno, si les cadres sont mesquins, les moulures grêles, et les personnages jetés sans réflexion dans de grossiers panneaux, la pensée se fait cependant jour et ces tableaux ne sont pas dépourvus de vie.

On y voit partout la comparaison des deux testaments. En pendant du paradis perdu le sculpteur a placé Jésus présenté au temple par sa Mère. En face du sacrifice d'Abel, la naissance de Jésus-Christ, l'agneau sans tache; en face du crime de Caïn et de la main vengeresse de Dieu qui déchire les nuages pour atteindre le fratricide, l'Annonciation de la sainte Vierge et le Message de réconciliation; ailleurs c'est l'adoration des mages. Marie apparaît toujours comme le rayon de miséricorde tombé du ciel sur nous. Elle est la miséricorde en regard de la justice, l'innocence substituée au crime, la paix aux fureurs des hommes. Ce monument est donc spécialement digne de nous arrêter dans la recherche que nous faisons du culte que les hommes lui ont rendu, et des pensées que leur imagination a chargé la matière de nous transmettre en son honneur.

Ces sujets sont exécutés tels que nous les voyons le plus souvent; notons cependant, comme particularité remarquable de la Nativité, saint Joseph sur un trône élevé et dans une position glorieuse, l'enfant Jésus presque adulte, dans une crèche éloignée de sa mère à laquelle une femme vient adresser la parole, enfin une riche architecture au fond du tableau. Pour la Présentation notons l'éloignement de saint Joseph du groupe principal, le mouvement naturel du

grand prêtre et la jolie basilique qu'on voit à gauche.

Cette porte a 5^{m},07 de hauteur et chaque vantail 1^{m},20 de large. Placée d'abord à l'ouest, elle fut transportée au côté nord par l'évêque Hezilo, lors de la reconstruction de la cathédrale ; l'inscription placée sur ce bronze par le successeur immédiat de Bernward, l'évêque Godehard, nous apprend que l'ouvrage date de 1015 ; voici cette inscription :

Anno dominice incarnationis MXV Bernwardus episcopus dive memorie has valvas fusiles in faciem angelici templi ob monimentum sui fecit suspendi.

SAINT-MICHEL.

Sur les parois du chœur de l'église Saint-Michel, on voit des figures sculptées en haut-relief. Ces ornements forment une des plus belles clôtures que nous connaissions. Dans le bas une série d'arcades romanes renferment plusieurs saints ; au-dessus, une frise de feuillage et de chimères entrelacées ; enfin à l'attique une ordonnance d'arcatures ajourées. De riches colonnettes cannelées en spirale soutiennent des anges assis, les ailes étendues dans les tympans. L'architecture des dômes et des petits temples au-dessus des arcades inférieures peuvent nous faire attribuer cette œuvre au XIe siècle, ou à la première moitié du XIIe siècle. Ce beau monument nous montre une madone qui en occupe le centre. (Pl. CXLIV.)

Contrairement à l'opinion des archéologues, qui prétendent que la mère de Dieu a toujours été sculptée assise jusqu'au XIIIe siècle, nous la voyons ici debout, en pied, et portant l'enfant sur le bras gauche. Elle est nimbée et pour donner à ce nimbe une sorte de supériorité sur celui des saints qui l'accompagnent, l'auteur a rompu le plein cintre et en a fait un arc trilobé. Cette figure peut passer pour un chef-d'œuvre ; la tête surtout est délicieuse, et les époques les plus fières de leur science de dessin n'ont pas dépassé sa délicatesse ; un peu allongée, serrée sous les plis multiples d'un voile qui ne masque pas l'ovale du visage, cette tête nous offre des traits remarquables ; rien ne saurait rendre la grâce de son galbe, la finesse du nez, l'expression de sa bouche, sur laquelle s'épanouit un sourire de joie et d'amour, lorsque l'enfant Jésus caresse familièrement le menton de sa mère. Marie semble de la main gauche se défendre un peu de cette caresse divine, mais de ses regards qu'elle lève vers nous elle contredit son geste et semble s'écrier : *Beatam me dicent omnes generationes.* Cette grâce, l'élégance des draperies, compensent ce qu'on pourrait reprocher à l'attitude générale et mettent cette œuvre au premier rang de celles que nous devons admirer.

N'oublions pas, à propos de l'église Saint-Michel, les peintures du plafond qui représentent l'arbre de Jessé. On y voit huit compartiments principaux de 3^{m},13 carrés, entre deux rangées de patriarches et de saints personnages de l'Ancien Testament. Dans le septième apparaît la sainte Vierge ; ses mouvements sont pleins de majesté. Elle est assise sur les branches de l'arbre mystérieux ; elle tient les fuseaux légendaires ; elle est nimbée et recouverte de la tunique et du manteau dont les plis sont rejetés sur ses genoux

Ces peintures ne sont pas datées ; mais leur analogie avec les miniatures d'un missel du Dôme faites par Ratman, abbé de Saint-Michel en 1181, la restauration de cette église en 1186, nous laissent supposer avec grande probabilité qu'elles remontent à la fin du XIIe siècle [2].

1. Forster, peint., II. 3. — *Notice historique sur l'église Saint-Michel*, par J. Michel Krœtz. — Berlin, 1856.

2. Voici encore quelques souvenirs du culte de Marie aux environs d'Hildelsheim que nous avons pu recueillir dans les vieilles chroniques du pays :

1007. — Église Sainte-Marie in Stedereburgh fondée.

1007. — Église Sainte-Marie d'Hildoseim mentionnée.

1113. — In Ekmunda dedicatæ sunt basilicæ sanctæ Dei genitricis, ubi S. Adalbertus sepultus fuit.

1166. — Consecratum est altare sanctæ Mariæ ad australem plagam in Stedereburgh a venerabili Hermanno, Hildensemensi episcopo.

NIENBURG.

Nienburg vit sa basilique dédiée à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère en 1114[1].

OSNABRUG.

Hildelsheim n'est pas la seule ville du Hanôvre qui possède des traces de la piété de ses habitants envers la sainte Vierge; nous pourrions citer entre autres Osnabrug, dont la cathédrale fut consacrée à Marie en 1070, et qui conservait dans le maître-autel des reliques de son vêtement et de son lit[2].

STADE.

En 1091, l'évêque Liemar, successeur d'Adalbert, et le célèbre comte Palatin Henri de Stade achevèrent en dehors des murs de cette ville un monastère consacré à Marie, dans lequel on vénérait une relique de son lait[3].

BRUNSWICK.

On a découvert, en 1845, dans le dôme de Brunswick, sous le badigeon qui les recouvrait, d'anciennes peintures qui décoraient le chœur latéral nord; on les croit contemporaines de l'église, c'est-à-dire de 1172. Au centre de la voûte d'arête du chœur, on aperçoit Marie assise sur un trône, sans l'enfant Jésus, entourée (dans des médaillons) des ancêtres royaux de saint Joseph en remontant jusqu'à Jessé. Comme ce n'est pas seulement l'arbre généalogique du Christ mais aussi sa mission, qui a ses racines dans le Vieux Testament, on voit au-dessous de Marie la représentation de sujets pris dans la Genèse et qui ont rapport à la rédemption ainsi qu'à l'immaculée conception de la sainte Vierge.

DARMSTADT.

Le musée de cette ville conserve un autel portatif qui a la forme d'un coffret à couvercle plat; on voit sur les faces, sculptés en haut-relief, le Sauveur, la sainte Vierge et différents saints. Ces petites statuettes, d'un modèle assez correct, présentent de la régularité dans les attitudes et de l'expression dans les visages, et cependant on ne saurait faire remonter la date de l'exécution au delà des premières années du XII[e] siècle.

Ce n'est pas tout ce que nous offre le riche musée de Darmstadt, dont les trésors ont été mis si obligeamment à notre disposition par M. Höffmann, inspecteur des galeries. Nous devons noter plusieurs couvertures de livres très-intéressantes. Sur l'une d'elles le XVI[e] siècle a enchâssé, dans un petit temple à fronton, des ivoires du XII[e], et entre autres une madone louant Notre-Seigneur en compagnie de saint Jean, — la scène du Deïsous des Grecs. La sainte Vierge relève avec ses bras les plis de son manteau par un geste d'adoration. Elle est nimbée et chaussée; elle porte deux tuniques. Les bordures de ses vêtements, et notamment celle de la première tunique, sont ornées de broderie. Les plis sont grossièrement indiqués par une suite de coups de poinçon.

Il existe dans le même musée un charmant monument qu'on pourrait presque dire élevé à la gloire de Marie; c'est un petit temple rond à plusieurs étages. L'étage inférieur est décoré dans son pourtour d'arcades plein cintre, soutenues par des colonnes dont le fût est peint et historié. Sous chaque arcade est une figure de saint ou de prophète, sculptée en relief, qui se

1. 1114. — Incepta est fundari Niwenburgensis basilica... Marchio Linpoldus ejusdem loci fundator... in honore D. N. S. J. et gloria virginis Mariæ. Pertz, IX-669.
2. Pertz, XII, 75.
3. *Rerum danicarum*, III, 177. *Chronicon Rastedense.*

détache sur un fond doré. Une toiture en forme de pyramide tronquée joint cet étage inférieur à l'étage supérieur qui est d'un moindre diamètre ; elle est divisée en autant de compartiments qu'il y a d'arcades et soutient une seconde ordonnance d'arcatures ; enfin l'édicule est terminé par une sorte de lanterne également décorée de figures et de bas-reliefs. Ce genre de coffrets était sans doute inspiré par la forme du saint sépulcre dont les croisés rapportaient à chaque instant les réminiscences en Occident. La sainte Vierge s'y trouve reproduite plusieurs fois, dans le bas lorsqu'elle reçoit les hommages des rois mages, dans le haut à la scène de la Nativité. Cette sculpture est attribuée au XI[e] ou XII[e] siècle et rappelle fidèlement par le style le coffret du Louvre et la châsse de saint Yvet au musée de Cluny [1].

DRESDE.

On conserve à Dresde un sceau qui représente la sainte Vierge assise et qui date probablement du XII[e] siècle.

(Pl. CXL *bis*.) — M. Wilson, qui vient de visiter les plus anciens manuscrits de la bibliothèque de cette ville, y a découvert une miniature d'un haut intérêt pour nous et il a bien voulu nous en envoyer un dessin colorié. — Elle se trouve dans un psautier du XII[e] siècle (A. 165) au verso du f° 8. — Assise sur un trône richement travaillé, la sainte Vierge offre la pomme de la rédemption au Sauveur qu'elle tient sur ses genoux et qui semble faire un geste d'étonnement et de désir. — Elle porte une robe bleue, un manteau brun parsemé de pois blancs, l'enfant Jésus une tunique verte. Le fond est d'or (mais très-détérioré) encadré d'une bande verte et d'une brune nuancée et dégradée jusqu'au blanc. Cette peinture possède une certaine élégance pour le temps, et en tout cas une grande valeur archéologique.

1. Viollet-le-Duc, *Mobilier*, 216.

FREIBERG EN ERZGEBIRGE [1].

La porte dorée de Freiberg [2] est un des plus beaux monuments de l'art allemand ; reste d'une église détruite en 1484 par un incendie, elle a été soumise à une restauration du XV[e] siècle et aujourd'hui elle conduit dans un porche sur la façade septentrionale de l'église Notre-Dame. Nous manquons de renseignements exacts sur la construction primitive ; on croit seulement qu'Othon le Riche, de la maison de Wettin, qui a construit, de 1162 à 1175, le magnifique couvent d'Alten-Zelle, en fondant la ville, commença par l'église en l'honneur de la sainte Vierge.

On voit dans le tympan, au-dessus du linteau, une madone assise offrant une pomme au Sauveur qu'elle soutient de la main gauche, pendant que les mages viennent avec leurs présents. Malheureusement la tête de la madone manque ; à gauche du groupe divin un ange est debout, et à l'angle saint Joseph regarde cette scène d'adoration tandis qu'au-dessus deux anges à mi-corps viennent joindre les dons du ciel à ceux de la terre.

M. Forster rapporte une madone sculptée sur une maison voisine de la cathédrale et qui faisait partie d'une crucifixion ; elle a été déposée au musée archéologique de Dresde. On la croit de l'auteur de la porte dorée.

M. Forster donne un crucifiement de Wechselbourg dont la ressemblance avec ce dernier, notamment pour la madone, indique l'identité d'époque et d'auteur [3].

FULDA.

On conserve à Fulda, sur une pierre dure, une image de madone très-ancienne ; assise sur un trône, sous une arcade trilobée, elle tient l'enfant

1. Pays de montagnes entre la Saxe et la Bohême.
2. Forster, *Sculpture*, I, p. 8.
3. *Id.*, p. 56.

Jésus sur le genou gauche et lui offre de la main droite une fleur de lis. Schannas, dans son *Histoire de Fulda*, en donne une gravure, malheureusement dépourvue de caractère.

Dès le commencement du IXe siècle Fulda était conquise au culte de Marie, nous trouvons déjà mentionnée dans une charte de 809 l'église de Sainte-Marie sur le mont près de cette ville[1].

Le monastère et l'église subsistaient encore au XIe siècle, comme on le voit par ce passage : (1013) « Richardus abbas Fuldæ, in loco qui dicitur semperque « mons episcopi » eamdem plagam sustinenti virginis Mariæ vidit oratorium[2]. »

GERNESHEIM.

Dès l'année 895 le monastère avait le bonheur de posséder des reliques de la sainte Vierge, comme nous l'apprend un acte de donation d'Adeberon, évèque et abbé[3].

1. Pertz, I, 121.
2. *Id.*, XI, 325.
3. *Id.*, XXI, 381.

INGELHEIM.

Dès le IXe siècle, à l'époque du baptême du roi danois Harald (826), l'église d'Ingelheim possédait des peintures qui rappelaient sur ses murs l'histoire de Marie, telles que l'annonciation, les mages, la fuite en Égypte. Voici la description que nous en fournit le poëte chroniqueur :

Angelus ut primo Mariæ delapsus ad aures,
Utque Maria donat : ecce puella Dei.
Nascitur ut Christus, sacris longe ante prophetis
Notus, et e pannis volvitur utque Deus.
Ut pia pastores capiunt mox jussa Tonantis,
Cernere moxque Deum quo meruere magi.
Ut furit Herodes, Christum succedere credens,
Perculit ut pueros qui meruere mori
Ut fugit Ægypto Joseph, puerumque reportat.
. . . .
Aula Dei picturis arte referta
Pleniter artifici rite polita manu [1].

Un peu plus loin il chante la beauté du temple de la sainte Vierge et la vision d'un prêtre qui aperçut la mère de Dieu entre saint Pierre et saint Paul :

Dextera pars ædis Pauli nam munere gaudet,
Fulcitur læva nomine quippe Petri.
Egregius doctor hinc, claviger inde polorum,
Inter *utrosque micat mater opima Dei.*

SELIGENSTADT.

Près de Seligenstadt, ville forte sur le Mein, à vingt-six kilomètres nord-est de Darmstadt, s'éleva au VIIIe siècle un monastère que construisit Emma, fille de Charlemagne, en l'honneur de la sainte Vierge. Une donation de 786 de l'abbesse de Rotaha nous rappelle l'existence d'un des monuments les plus anciens que le sol germanique ait vu élever à la gloire de la mère de Dieu[2].

WECHSELBOURG (*Saxe*).

L'église du couvent de Zschillen à Wechselbourg fut fondée en 1184 par le comte Dedon IV, de la maison de Wettin. Il est à croire que la chaire à prêcher, qui se rapporte tout à fait au style de l'église, est également du XIIe siècle. Le Sauveur occupe la face principale de la balustrade et sur le pan coupé à gauche la sainte Vierge est figurée le regardant, les bras tendus vers lui pour l'implorer. Elle est nimbée, vêtue

1. *Rerum danicarum*, I, p. 398. Ermoldi Nigelli narratio de baptismo Haraldi.
2. Donatio ABAE abbatisse de Rotaha monasterio. — Monasterium quod est constructum in honore sanctæ Mariæ in pago Moynecgowe in fine vel marcha Raodora in loco nuncupato Niwenhof. — Le monastère qui n'existe plus se trouvait près de Seligenstadt, où se trouvent aujourd'hui les bourgs d'Ober et Neider-Roden, sur les bords du Rodenbach.

du costume hiératique et foule aux pieds le serpent infernal.

WORMS.

Le monastère de Worms fut fondé, en 817, par Louis le Pieux en l'honneur de la sainte Vierge.

La colline où s'élève l'église Notre-Dame est garnie de vignobles qui produisent des crus célèbres connus sous le nom de : « Lait de Notre-Dame. » (Liebfrauenmilch).

Nous possédons à la bibliothèque de l'Arsenal[1] (Pl. CXLI) un missel qui provient de la cathédrale de Worms et qui nous offre, parmi ses miniatures, une curieuse image de la sainte Vierge. Notre-Seigneur, assis sur un trône, paraît s'entretenir avec sa sainte mère debout à sa gauche; elle porte un livre; les plis de son manteau relevé sur sa tête lui forment voile; ses vêtements sont semés de pois en broderies, son manteau est bleu, la robe violette avec des raies bleues. Le dessin de cette composition ainsi que le coloris laissent infiniment à désirer.

Voici l'opinion de Mabillon sur ce manuscrit qu'il attribue au IXe siècle : « Ce manuscrit, qui est une partie du Sacrementaire ou Messel, est de bonne note et il me paraît être du IXe siècle ou du commencement du Xe. »

« Il est remarquable qu'au canon de la messe les mots *Diesque nostros in tua pace disponas,* que saint Grégoire a ajoutés, sont écrits à la marge. Il y a ces paroles dans le livre : *pro vel qui tibi offerunt.* Mais à la marge on lit : *pro quibus tibi offerimus vel...* Ces deux remarques font voir l'antiquité de ce manuscrit aussi bien que sa forme carrée et la forme de l'écriture. Il y a de très-belles collectes. C'est ce que j'ai remarqué de plus considérable dans ce manuscrit outre l'offertoire pour la messe des morts qui est différente de celle de notre temps; le *memento* des morts ne se trouve pas non plus dans le canon. Il était suppléé par les diptyques qui étaient exposés ou récités au prêtre. C'est tout ce que je puis dire de ce beau manuscrit. »

Fleury confirme cette opinion : « Ce manuscrit me paraît environ du IXe siècle et j'y remarque, folio 56, l'oraison pour les morts : *Deus veniæ largitor,* où l'on a ajouté *nostræ congregationis fratres propinquos et benefactores.* Cette addition semble être des moines de Cluny et, page 59, une clause particulière pour les morts dans le canon après *hanc igitur.* »

Un des plus anciens souvenirs du culte de la sainte Vierge à Worms est la fête de l'Assomption, que l'empereur vint solennellement, je dirai presque officiellement, célébrer dans cette ville en 966[1].

1. Voici une suscription ajoutée en tête du volume, sur le revers de la couverture : « Missel ancien du dôme de Wormbs, que le grand doyen, Monseigneur de Vreden, ma donné étant malade à Wormbs lan 1674, en sept^e. » (Ecrit de la main de feu M. le pr. de Bournouville.) Missale antiquum ecclesie cathedralis Wormatinensis. Dono datum an, 1674 in septemb.

1. Pertz, VI, 619.

CONSTANCE.

La cathédrale de cette ville remonte au commencement du Xe siècle, elle fut dédiée à la sainte Vierge en 917. Le célèbre Totilon la dota de plusieurs ouvrages d'orfévrerie magnifiques[2].

L'évêque Conrad, évêque de Constance, donne, en 934, à l'église Sainte-Marie en cette ville, des reliques renfermées dans des châsses d'or chargées de pierres fines[3].

2. Crucem illam honorandam sanctæ Mariæ, Totilone nostro anaglifas parante, ex eodem auro et gemmis mirificavit. Altare vero sanctæ Mariæ et analogium evangelicum (ambon) ejusdem fratris nostri artificio in locis congruis deaurata Hattonis sui de scriniis vestivit argento...

3. *Vie de Conrad,* évêque de Constance. 934. — Principalem præterea genitricis Dei ecclesiam duplici cumulavit thesauro copiosis scilicet undecumque collectis sanctorum reliquiis et metallorum ex auro et gemmis fulgoribus preciosis. (Pertz, IV, 432.)

..... Super hæc omnia congregationem quoque cleri apud sanctam Mariam nobiliter augmentavit, ipsam ecclesiam multis possessionibus ditavit ac pretiosis metallis decoravit. (*Id.*, 439.)

A la fin du x[e] siècle, cette église, ce qui prouve son ancienneté, tombait déjà en ruine. Lantpert, un ancien moine, qui devint évêque de Constance et garda ce siége pendant vingt-trois ans, ne se contenta pas de le restaurer, mais, comme nous l'apprend la *Chronique* d'Hermann, il l'agrandit notablement[1].

Malgré ces travaux une nouvelle catastrophe signala l'année 1052, et la basilique s'écroula[2].

Ce fut probablement après ce désastre et pour relever ces ruines que l'évêque Gebehard, l'année suivante, donna une partie de ses biens à la basilique[3].

La fin du x[e] siècle vit fonder sur les bords du Rhin, et près de Constance, un monastère qui possédait une magnifique image de la madone. Elle se trouvait sur le maître-autel sous un ciborium que soutenaient quatre colonnes. Ce tableau était décoré de l'or le plus pur et avait une si grande valeur, que, pendant une disette, l'abbé Bertoldus put, en le dépouillant de ses richesses, acheter du blé pour les affamés[4].

FORBACH.

Dès l'année 1130, on nous signale l'autel de Sainte-Marie dans l'église de cette ville, que les fidèles enrichissent à l'envi. L'église reçoit de magnifiques donations, des champs, des forêts, des biens de toute sorte[5].

Sur les confins de la Souabe, les comtes Godefroy et Othon quittèrent le monde pour embrasser le service du Christ. On raconte que le monastère où ils vécurent possédait des reliques précieuses de la sainte Vierge en 1150, telles que des cheveux, des larmes et des fleurs qu'elle avait entre les doigts, au moment de l'Annonciation.

1. *Herimanni chronicon*, Pertz, V.
2. Constantiæ basilica sanctæ Mariæ corruit. (*Id.*)
3. Pertz, XX, 630.
4. *De principali altari;* erat cavum habens ab oriente tabulam auro optimo et lapidibus pretiosis decoratam, ab occidente vero alia erat tabula argento cooperta, habens in medio imaginem sanctæ Mariæ elato opere de auro optimo appendens auri talentum, quam Bertoldus abbas tempore famis deposuit et comminuit ac pro frumento distraxit. (Pertz, XX, 631.)
5. *Monumenta Boiaca.*

REICHENAU.

Il existe sur le lac de Constance, dans le bras appelé Zeller-See, à six kilomètres nord-ouest de Constance, une île appelée autrefois *Augia dives* où s'éleva le fameux monastère de Reichenau. Elle a deux kilomètres de large sur deux de long ; c'est là que saint Firmin fonda en 724 une abbaye bénédictine. En 816 l'abbé et évêque Heiton y consacra une basilique sous le vocable de la sainte vierge Marie. En 825 le monastère de l'île tout entier lui était dédié[1].

Vittigow ou Witego, abbé du monastère de Reichenau, de 985 à 997, enrichit l'autel de la sainte Vierge de parements d'or avec pierres précieuses.

Voici les vers de la chronique à la date de 993 :

Ante, Maria, tuam, virgo prænobilis aram
Una sub ascensu graduum miranda paratu,
Gemmis ac auro vestita nitescit ab illo[2].

ESSEN.

On conserve dans l'église d'Essen (xi[e] siècle) une couverture d'évangéliaire en ivoire où l'on voit l'abbesse du couvent d'Essen, Théophanie, (morte en 1054), petite-fille d'Othon II et de la princesse grecque Théophanie, déposant le livre aux pieds de la sainte Vierge. Cette œuvre, quoique imparfaite, est un précieux témoignage de l'ancienne vénération de l'Allemagne pour la mère de Dieu[3].

1. Monasterium insulanense beatissimæ virgini Mariæ... *Augia* nuncupatus quia Rhenus ab ausoniis alpibus decurrens immani cum circumfluit amne.
2. Purchardi gesta Witigowonis. — Labarte, I, 79, 118, 374.
3. Wœrth, *Monuments d'art du moyen âge chrétien dans les provinces rhénanes.* — Pl. XXVII. Leipzig, 1857. In-4°. Atlas f°.

Le riche trésor d'Essen possède une croix d'or de $0^m,45$ de hauteur, au bas de laquelle existe un émail cloisonné de forme quadrangulaire de $0^m,06$ sur $0^m,04$ représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus sur les genoux et à ses pieds une femme vêtue de blanc qui tient une croix; une inscription est tracée sur le fond vert du tableau par les minces bandelettes d'un cloisonnage d'or. Dans une première ligne, au-dessus de la tête de la madone on voit quelques lettres dont la forme est incertaine, puis très-distinctement une M et à la suite trois caractères superposés dont la forme est très-équivoque, mais où il nous a semblé voir un T, un X et un I. Les quatre lettres nous ont paru former par abréviation *Mater Christi*. A la droite de la sainte Vierge on lit en deux lignes superposées : *Mahthild Abba* et au-dessous deux signes dont la figure peut laisser des doutes, mais qui nous semblent exprimer le chiffre II en caractères romains.

Un savant allemand, interprétant chaque signe et faisant de chacun de ceux de la ligne supérieure l'initiale d'un mot, a lu : *Accipe has hostias; largire Virgo Maria. Mater Jesu Christi Mathildi abbatissæ libationem.* M. Labarte croit que cette abbesse fut la troisième de ce nom qui présida à l'administration du couvent et qui vécut dans le dernier quart du XIe siècle [1].

1. Labarte, I, 84-386.

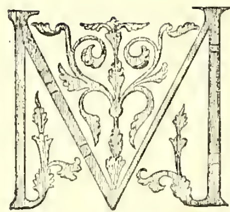
Le monument le plus intéressant que nous trouvions à Essen est une madone qu'on vénère encore et qui date de la fin du XIe siècle. Elle est assise et tient l'enfant Jésus sur les genoux; ce groupe, qui a $0^m,75$ de hauteur sur $0^m,25$ de largeur à la base, en bois de chêne, est couvert de minces feuilles d'or. La mère du Sauveur a sur la tête un voile qu'assujettit une couronne d'or à quatre fleurons chargée de pierres fines et de perles, délicieux bijou, échantillon bien rare de l'orfévrerie romane; elle offre à l'enfant Jésus une pomme d'or faite de filigranes et de pierreries; les lèvres, les yeux de la sainte Vierge et ceux de l'enfant sont exécutés en émail cloisonné translucide avec une grande délicatesse; elle a autour du cou une chaîne émaillée. Jésus tient un livre de la main gauche et prend de la droite la pomme que lui offre sa mère; il a la tête ceinte d'un nimbe crucifère enrichi d'émaux cloisonnés. La sainte Vierge porte une longue robe et un manteau agrafé sur la poitrine par une fibule qui figure un aigle. Ce groupe dans son ensemble a du style et de la majesté; mais il n'annonce pas encore un art bien avancé; les visages modelés d'une façon assez correcte manquent d'expression. (Pl. CXLIII.)

M. Labarte l'attribue à la fin du XIe siècle, quoiqu'en Allemagne on regarde cette statuette comme un présent d'Othon Ier (973-983) [1].

1. *Lettre particulière* du docteur Heuser.

PRUSSE.

AIX-LA-CHAPELLE.



ARIE a joui d'une pieuse popularité à Aix-la-Chapelle. M. le docteur Kessel, chanoine de la cathédrale, avec un dévouement dont nous lui exprimons ici notre profonde reconnaissance, nous a envoyé un mémoire remarquable sur la Vierge qu'on y vénère. — Nous regrettons que les limites de notre livre ne nous permettent pas de le reproduire intégralement; nous en ferons du moins une analyse aussi étendue que possible.

« L'origine de la Vierge d'Aix se perd dans la nuit des temps; toutefois cette obscurité peut être dissipée par l'étude de la tradition et des monuments; cette tradition nous reporte aux temps carlovingiens, sinon au grand Charles lui-même; elle nous montre la madone entourée, par ses successeurs, du culte que leur inspirait l'enthousiasme de leur foi. — Cette étude de la tradition n'a pas encore été tentée scientifiquement; nous la commencerons par les témoignages les plus voisins de nos jours, et par les documents qui nous en rapportent l'écho lointain.

1° *Prière.* — Le premier monument qui s'offre à nous est une prière faite à Aix, adressée à la Mère de Dieu et dans le but d'obtenir une bonne mort; nous la trouvons, dans différents siècles, uniformément rapportée et telle qu'on la récite encore aujourd'hui à la seconde messe du jour; elle est écrite sur de petits billets : j'en possède un du XVIIe siècle; ces cédules étaient les mêmes au XVIe siècle. Or cette prière constate que l'image de Notre-Dame a été l'occasion de nombreux miracles *depuis huit cents ans*, et qu'il s'en produit encore chaque jour à ses pieds.

2° *Donations.* — Nous signalons, parmi les témoignages de la tradition, les actes de donation de nobles bienfaiteurs de la cathédrale, et principalement l'offrande que fit en 1629 l'infante Isabelle, fille de Philippe II; ses présents se composaient de deux couronnes d'or, l'une pour la mère, l'autre pour l'enfant; de riches vêtements d'église, des tapisseries qu'on montrait tous les sept ans et qui ont été volées en 1843. L'acte proclama la statue *miraculeuse*[1].

Les archives de la cathédrale gardent le souvenir, dans des chartes, de beaucoup de petites donations et d'objets qui ont disparu.

Nous avons, sous la date de 1607, une liste de bienfaiteurs qui nous offre plusieurs noms connus dans l'histoire civile ou ecclésiastique.

3° *Inscriptions.* — Dans le dos de la sainte image on voit un volet qui ferme une armoire, et dans cette armoire on conserve un parchemin

1. Serenissimæ et potentissimæ Isabellæ Claræ Eugeniæ Hispaniarum infanti archiduci Austriæ, duci Burgundiæ, Belgii principi, etc., etc.

Cum pio devotionis affectu erga Regalem hanc basilicam eidemque inclusas sacras reliquias mota, varia illi et pretiosissima donaria Regali munificentia obtulisset, *Miraculosæ virginis statuæ* Deoque infantulo binas coronas aureas vestesque multo argento intertextas et quamplurimis lucidissimis gemmis et unionibus illustres dedicasset, binas item augustiores aras antipendiis, cortinis, peristromatibus, pulvinaribus, mappis fimbriisque artificiosis exornasset, sacrarum vestium numerum casulis, dalmaticis, pluvialibus, pulpiti tegumento, velis, burcis, albis, corporalibus, purificatioriis et manutergiis adauxisset, sacro-sanctas maiores reliquias novis et multo auro unionibusque elaboratis involucris liberaliter et munificentissime cohonestasset.

Rev^di et nobiles Decanus et capitulum æternum grati ad perpetuam memoriam. — P. C. anno Christi 1629.

sur lequel on lit un mémorial en vers. Nous y avons remarqué le distique suivant, qui prouve qu'en 1676, millésime du mémorial, la statue, depuis quatre siècles, jouissait d'une célébrité universelle :

Hæc Maria effigies, quæ toto est orbe celebris,
Ultra bis quatuor sæcula culta in Aquis.

Nous possédons aussi une multitude d'inscriptions relatives aux offrandes votives, dont la plupart portent ces mots : *Sanctæ Mariæ* ou *divæ Mariæ aquensis*, sans aucune indication de date.

Gravures. — Je puis citer trois gravures de notre sainte madone : la première, sur bois, du XVIII[e] siècle, qui porte en suscription : *N.-D. d'Aix miraculeuse, qui existe depuis 925.* La seconde, sur cuivre, fut faite au milieu du dernier siècle par Sondermayer (un exemplaire est entre les mains de M. William Sartorius, curé de Saint-Michel, à Bonsffied) ; elle est intitulée : *Vraie copie de la Vierge miraculeuse d'Aix.* Enfin une troisième, plus ancienne que les précédentes, est accompagnée de cette inscription latine : *Vera effigies B. Mariæ Virg. aquensis a Beato Carolo cultæ et miraculis peregrinationibusque celeberrimæ.*

4° *Chansons et poésies.* — Les chants populaires et les poëmes entrent dans ce concert de témoignages en l'honneur de l'antique Vierge d'Aix. — Nous lisons dans un vieux livre de la cathédrale un chant ainsi intitulé : *Vieux chant de louanges à la Mère de Dieu d'Aix*, qui proclame lui-même notre madone déjà ancienne.

Un jésuite anonyme composa en 1617 un poëme latin, dans lequel il rend grâce à Notre-Dame d'avoir réprimé l'hérésie protestante[1]. En voici un passage :

Tuque innocentiam sospita civium,
Mundi imperatrix, optima, maxima,
Ætas parentum quam patronam
Supplicibus venerata votis
Ambivis olim sollicita prece :
Tu sempiternum dedecus ex tuâ
Æde et urbe depulisti
Hæresibus procul effugatis.

Nous citerons encore deux poëmes latins composés par Van Asten, où nous puisons l'extrait suivant :

Tu quoque virgo Parens salve divina Maria!
Perge tua e statua quæ *millenaria ferme*
Illustrat templum, consueti signa favoris
Edere prodigiisque novis cumulare precantes,
Auxiliare tuis, qui dilexere sacratæ
Ornamenta domus, etc.

Lorsque, dans les autres sanctuaires, la Mère de Dieu est appelée reine des anges, reine des apôtres, etc., ici elle est nommée *impératrice,* sans doute à cause du couronnement impérial dont l'église d'Aix fut témoin pendant tant de siècles; non loin d'Aix, sur le chemin que suivaient les pèlerins pour se rendre à Trèves, il existe, dans une maison forestière, un *Ave Maria* gravé sur pierre, où elle est saluée sous ce titre[1].

Ce titre d'impératrice attribué à Marie est fort rare en dehors d'Aix; je ne l'ai trouvé, en Allemagne, qu'à Vienne.

On voit, d'après ces données, que la tradition constante des quatre derniers siècles reporte l'origine de notre statue à l'époque carlovingienne. Le mémorial, conservé dans la statue elle-même, fixe la date de 925, et le poëme d'Asten remonte jusqu'à Charlemagne lui-même. — Si on nous demande l'authenticité que peut offrir cette tradition entourée de si nombreux documents, nous répondrons qu'elle est historiquement digne de foi, mais que, selon nous, elle ne peut être

1. Ce poëme fut imprimé dans l'ouvrage suivant : *Aquisgranata Regia S. J. et coronationis Cæsarum sedes ac metropolis, Mathiæ imperatoris auctoritate catholico ac legitimo magistratui suo restitutum* (*Coloniæ Aggripinæ*, 1615, page 4).

1. Voici ces vers en vieil allemand :

Ave Maria Keiserine
Du bist tzo aichen egn werdinē
Dich besoiet so manih vrēdt gast
Vdāt moisz he hanē d'aichen hast.

uivie jusqu'à Charlemagne, et que nous devons en fixer le point de départ dans la seconde moitié du IXe siècle ou le commencement du Xe. — Nous donnons les raisons qu'on va lire à l'appui de cette opinion.

I. *Statue de la sainte Vierge.* — Le premier objet qu'il nous faille considérer dans cette critique est la statue elle-même, que nous reproduisons pl. CXLII. Malheureusement de nombreuses restaurations lui ont fait perdre son caractère primitif; il y a dix-sept ans, les deux mains de l'enfant Jésus, la main droite de Marie, sa couronne, son sceptre manquaient, et on les renouvela; on peut en dire autant de la chevelure frisée et du voile pendant de la sainte Vierge, et des cheveux du Sauveur, qui sont modernes. Cette fâcheuse restauration fut amenée par l'état vermoulu du bois, mais on peut dire que l'ensemble du groupe, la pose générale portent encore le caractère du type roman primitif, et que la statue en elle-même n'offre aucun obstacle à l'opinion qui l'attribue aux Carlovingiens.

Sceaux. (Pl. CXLII.) — On peut mieux juger notre image d'après les sceaux, que la main des restaurations n'a pas déformés; deux surtout nous ont paru fort importants. Le plus ancien est attaché à une charte de 1226, conservée dans les archives de la ville; cette charte est relative à des difficultés survenues entre l'abbesse de Bertzcheid et le bailli du lieu, différend qui fut soumis à une commission qu'institua l'empereur. — Le sceau nous montre la sainte Vierge assise sur un trône à dossier et colonnettes romans; elle tient un lis de la main droite. Le lis est ici une marque de puissance, comme on peut s'en convaincre devant les plus anciennes représentations.

La sainte Vierge, avec le bras gauche, soutient l'enfant Jésus, qui bénit de la main droite en levant deux doigts, tandis que, de la gauche, il supporte un globe. Le sceau a $0^{m},065$ de haut sur $0^{m},055$ de large; on lit sur l'exergue : SANCTA MARIA AQVENSIS. L'image dont cette empreinte nous livre le souvenir est fort ressemblante à celle de la cathédrale; en tout cas, l'inscription ne laisse aucun doute sur l'intention de la rappeler et nous en prouve l'existence au début du XIIIe siècle.

Nous donnons un second sceau, qui est le plus ancien de la ville d'Aix et qu'on trouve attaché à une charte de 1336, en vertu de laquelle l'hôpital du Saint-Esprit, situé au nord de la cathédrale, a été réuni à un autre hôpital; il représente encore une madone, et sous des traits plus semblables que le premier à la statue du dôme; la sainte Vierge y porte le lis, quoique l'usage en fût passé de mode, ce qui prouve que l'auteur a copié une madone antérieure à son temps, comme l'était celle d'Aix. L'Enfant bénit avec les deux doigts de la main droite; il paraît un peu comprimé, ce qui est, du reste, la seule détérioration de cette cire parfaitement conservée. Aux pieds de Notre-Dame, on voit Charlemagne lui présentant le dôme qu'il lui consacre; autour de cette médaille circulaire, on lit la légende : S. REGALIS SEDIS AQVENSIS AD CAVSAS [1].

Nous pouvons citer encore d'autres sceaux, mais moins semblables à notre statue et d'une moindre importance. Le plus ancien nous la montre seulement en buste, tenant une baguette de la main droite et levant la gauche; il est attaché à une charte, dans laquelle les échevins de Richelle-sur-Meuse (1108) certifient l'obligation d'une redevance à l'église d'Aix; il est conservé à la bibliothèque du gymnase catholique de Cologne et porte en exergue ces mots : SANCTA MARIA AQVENSIS.

Mentionnons encore un médaillon de pèlerinage en plomb d'une époque romane, qui présente sur l'avers le buste de la bienheureuse Vierge sous des traits sévères et hiératiques, avec un long voile qui tombe de chaque côté de la tête; sur le revers, Charlemagne tenant dans sa main droite la cathédrale d'Aix et, de l'autre, un globe.

1. Ce sceau a été gravé par Demay parmi les sceaux flamands.

II. *Pèlerinages.* — Les pèlerins illustres qui sont venus déposer leurs hommages et leurs offrandes aux pieds de la Vierge d'Aix ne peuvent être oubliés, car ils fournissent le double témoignage de son antiquité et de l'ardente dévotion qu'elle inspirait. Canitius, dans son ouvrage sur la sainte Vierge, nous dit que des pèlerins y affluaient, venant de contrées éloignées telles que la Pannonie[1]. Parmi les plus anciens et les plus saints, nous citerons Hermann le Contract[2], abbé du cloître de Reichenau, qui naquit le 18 juillet 1013 et qui descendait des comtes de Weringhen. Il possédait une telle science et s'était adonné avec tant de succès à l'étude des arts libéraux, de la philosophie et de la théologie, qu'on pensait que ces dons extraordinaires lui avaient été miraculeusement accordés par l'intercession de Marie. Le développement de son esprit avait affaibli sa santé; ses membres se contractèrent, et souvent il ne pouvait les remuer. Il avait une tendre dévotion pour la Mère de Dieu, comme le prouve le *Salve Regina* et l'*Alma Redemptoris*, qu'on lui attribue, et les pèlerinages qu'il fit à Notre-Dame d'Aix lorsque sa santé le lui permettait. Lorsqu'il s'agenouillait devant la Vierge, dont il se disait le serviteur et le client, il tombait dans une douce extase et, tout environné d'une lumière céleste, il entonnait le *Salve Regina*[3].

On vénère encore aujourd'hui dans l'église de Schebusch (comté de Berg) les restes du bienheureux Gezelin que viennent invoquer, principalement contre la petite vérole, des pèlerins isolés ou groupés en procession. D'après la tradition locale, ce saint naquit à Burgund et fut envoyé, en 1135, comme frère convers à l'abbaye d'Altenberg, où on le chargea de la garde des troupeaux. La réputation de sainteté de l'humble berger ne tarda pas à s'étendre au delà de la province de Cologne. Saint Gezelin avait une grande vénération pour la Vierge d'Aix, mais, malgré ses désirs, son emploi l'empêchait toujours de l'aller visiter; un jour, dit la légende, il vit passer une procession de pèlerins sur la route qui conduisait à Aix, et il apprit qu'ils se rendaient aux pieds de Notre-Dame. En ce moment, transporté d'enthousiasme, pensant d'ailleurs que son absence ne serait que de deux jours, il confie ses troupeaux à Dieu et à Marie et il se joint à la procession. Le pèlerinage dura quatre jours; il revint le cœur plein de joie, mais aussi d'inquiétude sur le résultat de son absence. Par un prodige, cette absence n'avait pas été remarquée : les voisins avaient continué de le voir avec son troupeau, le faisant paître et le ramenant le soir à l'étable; c'était Marie elle-même qui avait pris sa place pendant que le pieux berger allait se prosterner au loin devant son image. Les archives de la cathédrale possèdent les récits de cette légende, mais d'une rédaction de date récente; il vaut mieux recourir aux bollandistes, qui l'ont insérée dans leur recueil[1] et qui nous prouvent qu'elle émane des plus anciens documents.

Saint Gerlach, issu d'une famille noble des environs de Maestricht, exerça longtemps le

1. P. *Canisii de Maria virgine incomparabili et Dei genitrice sacrosancta*, lib. V, cap. XXIV, p. 721.

2. Le docteur Thomas Eberndorfer, 1672, en a écrit l'histoire.

3. *Tristheim chron. Hirsang.*, I, p. 149. (*Chronogr.*, vol. 11, p. 765.)

Juratus fuit servus et cliens Deiparæ Aquisgrani, quam in throno ibidem gratiæ, sæpius invisit et suavissimis animi motionibus ab ea comitatus divinæque lucis radiis sæpenumero perfusus, suum illud tenerrimum salve cum insigni devotionis et gaudii interni sensu ingeminavit.

1. Notitiis Schlebusihrodentibus probatur, quod Gezelinus maximo flagraveris desiderio *invisendi imaginem Deiparæ Aquisgrani* quodque voti sui compos factus non fuerit propter gregem a suis superioribus spiritualibus sibi commissum, sed quod, dum suo bono pastori Christo Jesu eam commendasset, iter Aquisgranum inceperit ibique summâ cum devotione Deiparam honoravit, illa sine dubio, uti sequitur, vel angelo in pastoritii sui officio vices supplente, sicut videri potest *ex perantiquis abbatiæ Altenbergensis reservatis manuscriptis.* (*Act. sanct. Bolland.* aug., tome II, p. 173.)

On lit aussi dans la *Vie du B. Gezelin :* « Fama itaque eas per regiones de diva Aquensi et multiplicibus eius in itientes suos beneficiis longe lateque dilata et ipsi (Gezelin) invisendæ eiusdem sibique ceteris cum peregrinis, qui magno ex numero confluebant demerandæ studio ardere cœpit...

métier des armes comme chevalier et avec grande renommée; la mort subite de sa femme le dégoûta tout à coup du monde et de ses gloires fragiles; il fit à pied le pèlerinage de Rome, se confessa au pape Eugène III (1145 + 1153), se rendit de là à Jérusalem, revint dans son pays, où il vécut, à Falkenburgh, en ermite et dans le creux d'un vieux chêne. Dès son retour, il fut entouré d'une grande renommée de sainteté. La pieuse abbesse du monastère de Saint-Rupert, près de Binghen, au milieu de ses visions, l'apercevait déjà dans le ciel; elle lui donna, dit-on, une couronne que l'on conserva dans le monastère de Saint-Gerlach. — Saint Gerlach mourut en 1170. Il était particulièrement dévot à Notre-Dame d'Aix; chaque samedi, il faisait les trois milles qui séparaient son ermitage de la ville pour venir l'y honorer. Le biographe ajoute à cette occasion qu'elle était vénérée de tout le peuple, et il l'appelle Θεοτοκος, suivant l'usage de beaucoup d'écrivains du moyen âge [1].

Nous pourrions citer d'autres pèlerins non moins illustres, tels que sainte Brigitte, saint Henri Suso, etc., mais il vaut mieux nous contenter des plus anciens, qui établissent clairement l'existence et le prestige de la Vierge d'Aix à l'époque romane.

III. *Offrandes votives.* — Tous les sanctuaires de la sainte Vierge abondent en offrandes votives; en effet, pour les pèlerins, un *ex-voto* est une prière en action.

Dès le IXe siècle, le trésor de sainte Marie fut dépouillé par Lothaire [2].

1° Le plus ancien don que nous puissions mentionner est le fameux ambon donné par saint Henri en 1024. Les panneaux sont enrichis d'émaux, de nombreuses pierreries, d'ornements en argent doré et de six grands bas-reliefs d'ivoire. Dans le milieu, on remarque le Juge suprême, qui tient un livre ouvert, sur lequel on lit ces mots, tirés de saint Mathieu (25-34) : *Ego sum* A *et* Ω. Enfin, ce qui donne à cette chaire un prix inestimable pour nous, c'est l'inscription qui la dédie à la très-sainte Vierge en ces termes :

Hoc opus ambonis auro gemmisque micantis
Rex pius Henricus, celestis honoris anhelus,
Dapsilis ex proprio tibi dat, sanctissima Virgo,
Quo prece summa tua tibi merces fiat usia.

2° Une des offrandes le plus connues et la plus remarquable est la couronne de lumière donnée par Frédéric Barberousse et son épouse, sous laquelle sont gravés divers sujets sacrés entre autres l'adoration des images, et qui porte cette inscription :

Istius octogenæ donum regale coronæ
Rex pius ipse vovit solvitque Mariæ.
Ergo stella maris, astris perfulgida claris,
Suscipe munificum prece devota Fridericum.
Conregnatricem sibi iunge suam Beatricem.

3° Une multitude d'offrandes des XIIe et XIIIe siècles sont encore mentionnées dans un nécrologe de l'église; elles se divisent d'après les destinations et dans les proportions suivantes :

184 pour l'église;

24 pour l'image miraculeuse;

le reste, enfin, au chapitre pour obtenir des prières pour les morts. On a voulu confondre les donations à l'église et celles à l'image; mais la distinction se manifeste par cet exemple; on lit quelque part que Gherard et son épouse donnent un quart de leur *maison* à la *mère de Dieu,* et au-dessous qu'Élias de Binsfeld donne un *marc à l'église.*

Ces offrandes consistaient en bijoux, vases pré-

1. Sabbati die, in quo gloriosæ Dominæ nostræ memoriam Ecclesia consuetudinaliter solemnem agis Aquisgrani, per milliaria circiter tria cum pera et baculo, peregrinationis suæ insigniis properavit ad illam famosissimam toto Romanorum orbe capellam a Carolo fundatam et a sancto Leone papa cum numerosa episcoporum multitudine in honorem Dei genitricis et virginis Mariæ Domino consecratam, ubi etiam eiusdem reverendæ Θεοτοκον, memoria venerabiliter et cunctis terrarum populis honoratur et celeberrimæ frequentatur. (*Act. Sanct. Bolland.,* januar, t. I, p. 308.)

2. Pertz, II, 438. *Prudentii Trecensis annales,* 842. Lotharius inopinato fratrum adventu territus, cessit, sublatisque cunctis ab Aquisgrani palatio tam S. Mariæ quam regalibus thesauris.

cieux, étoffes spécialement consacrés à l'image [1].

4° Un don remarquable du XIVe siècle fut une image de la sainte Vierge faite à l'aiguille sur fond d'or, qu'une tradition constante considère comme un ouvrage d'Élisabeth de Hongrie, femme de Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne (1342-1382), et que nous conservons encore sous verre. Aucune inscription ne confirme la tradition, mais le style est bien de la seconde moitié du XIVe siècle. Sous le manteau de la madone que soulèvent deux anges et qu'ils déploient largement, on voit à droite le roi et sa suite; à gauche, la reine avec ses filles, et, dans l'arrière-plan, le peuple hongrois agenouillé.

5° Une des plus riches offrandes consiste dans une statuette de la sainte Vierge en argent doré d'environ 0m,60 de hauteur, au pied de laquelle le donateur s'est fait représenter à genoux et suppliant. Marie tient l'enfant du bras gauche, un sceptre de la main droite; à sa poitrine est suspendu un gros saphir.

La tradition attribue le don de ce bel ouvrage à un navigateur hollandais qui l'aurait offert au sanctuaire comme reconnaissance d'avoir été sauvé d'une affreuse tempête; je dois dire que son costume répond médiocrement à ce souvenir et qu'il semble plutôt convenir à un chevalier.

6° Une singulière offrande est la couronne de fiançailles de Marguerite d'York, qui sert encore dans les occasions les plus solennelles. Le diadème, en haut et en bas, porte des ornements en forme de perles; sur la partie plate on lit des lettres minuscules avec de jolies roses en rubis serties d'or; la couronne a huit grands fleurons, dont sept à leur pointe sont enrichis d'un cinq-feuilles. Elle est en argent doré, pèse un peu plus d'une livre; elle est ornée de diamants, rubis, saphirs, perles, émaux; les armoiries, de la maison de Bourgogne, sont en émail, ainsi que l'inscription : MARGARIT(A) DE (Y)O(R)K. Cette couronne est un souvenir du pèlerinage que fit cette princesse, à Aix, en 1475, et un des magnifiques présents qu'elle y laissa aux pieds de la madone [1].

IV. *Miracles.* — Les miracles qui se sont opérés devant notre statue sont non-seulement une preuve de la foi qui s'y est manifestée, mais aussi un témoignage de son ancienneté. — Nous avons vu que l'image dans les trois derniers siècles était désignée sous le nom d'image *miraculeuse : Hæc Mariæ effigies quæ toto est orbe celebris;* mais elle méritait ces surnoms de célèbre et de miraculeuse dès les temps les plus reculés. Un manuscrit de la cathédrale mentionne de nombreux miracles et des guérisons faites pendant le Xe siècle. Quoiqu'il soit des XVIe et XVIIe siècles, il repose sur les témoignages les plus anciens, copiés dans les archives alors complètes.

V. — D'après les documents qu'on vient de d'examiner, il paraît incontestable que la statue remonte aux temps carlovingiens; il nous reste à expliquer le motif qui nous empêche de la reporter jusqu'à Charlemagne. On sait que, dans les premiers siècles jusqu'au quatrième, l'Église, de peur de scandaliser les nouveaux chrétiens, n'introduisit les images qu'avec une grande prudence; ces précautions durèrent plus longtemps chez les rudes populations franques et anglo-saxonnes, et nous en retrouvons encore la preuve dans le fameux canon du concile de Francfort et dans les livres carolins; il est donc peu probable que notre image leur soit contemporaine. Mais bientôt la doctrine catholique

1. Benefactores Capellæ Marianæ et nobilitate qui in tabulas relati sunt, aurum aut factum aut infectum, gemmas alii ac pretiosas vestes, alii annulos gemmis illustres, calices aut aliud quid sacræ supellectilis aut ad sacrificantium ornatum, postremi Divæ ipsius imagines arte pretioque æstimabiles aliave cimelia obtulerunt.

1. 1475. — A duce marito Novesium tunc premente cum donis amplissimis ad aram Divæ nostræ supplicatum missa est.

Pour les reliquaires d'Aix, offrant d'anciennes images de la sainte Vierge, on peut voir Weerth, pl. XXXVI et XXXVII.

romaine finit par prévaloir en France. Louis-le-Débonnaire se détourna des évêques qui se méfiaient des images; les idées s'épurèrent de plus en plus, et on finit par reconnaître qu'elles vivifiaient la foi et propageaient la pensée chrétienne. Vers la fin du IX[e] siècle, toute opposition s'évanouit, le christianisme triomphant avait totalement détruit le paganisme franc. Alors un vigoureux esprit chrétien pénétra la société civile et se manifesta par la vénération des reliques, la pompe du culte et le développement de la science ecclésiastique. Alors les images devinrent familières et répandues, elles furent une prédication, un catholicisme vivants pour tous les âges; alors celle de Marie s'éleva en tous lieux et sous toutes les formes comme réunissant, sous sa douce figure, la grâce, la bonté, l'espérance, l'immaculée pureté des vierges, la tendresse des mères, la majesté des reines. La plupart des églises fondées à cette époque le furent sous son vocable, et beaucoup de statues, telles que celles d'Hildesheim, d'Augsbourg, d'Alt-OEttingen, représentèrent ses traits.

En résumé, suivons la tradition qui nous reporte pour la statue d'Aix jusqu'aux temps carlovingiens; mais ne remontons pas jusqu'à Charlemagne, où le culte des images n'était pas encore assez répandu pour que nous puissions avec probabilité la lui attribuer; disons qu'elle date de la seconde moitié du IX[e] siècle où la tradition et l'histoire semblent se rencontrer pour éclairer son origine.

BERLIN.

Berlin, quoiqu'on dise que sa fondation remonte au XII[e] siècle, est une ville trop moderne, trop protestante, pour que nous ayons l'espoir d'y découvrir beaucoup de documents sur l'ancien culte de la sainte Vierge. Il nous faut principalement recourir au musée, pour signaler quelques monuments.

Dans la « Kunstkammer » on voit une boîte très-ancienne en ivoire avec la représentation de la sainte Vierge [1].

Nous pouvons aussi mentionner, à Berlin, un diptyque en ivoire, où la sainte Vierge assise est accompagnée de deux anges, et tient son divin Fils sur ses genoux. Cet ivoire nous rappelle des plaques antiques du même genre au British Museum.

M. Julien Durand en parle dans son article intitulé *les Ivoires de Paris et de Berlin* [2]. Il n'hésite pas à l'attribuer au VII[e] siècle. Le trône, l'architecture du fond, le style même des figures rappelle d'une manière frappante les diptyques consulaires [3].

Rappelons aussi une ascension dont nous avons déjà parlé et qui date peut-être du XI[e] siècle.

M. Labarte croit pouvoir attribuer aux œuvres byzantines du IX[e] siècle une feuille d'ivoire décorant la couverture d'un évangéliaire qui appartient à la bibliothèque royale de Berlin; le Christ y est représenté assis sur un trône à coussin; au-dessus on voit la sainte Vierge, saint Jean et les deux anges Michel et Gabriel en buste, les noms des personnages sont gravés sur le fond en caractères grecs.

BRÊME.

Dès le VIII[e] siècle, saint Willehad établit son siége à Brême, et, dans son amour pour la sainte Vierge, il lui consacra la basilique qu'il y fit élever. Un siècle plus tard, saint Rembert agrandit et orna cette cathédrale. *(Bucelin chronologia.)*

En 1045, on suivit cet exemple de dévotion envers la sainte Vierge, et on lui dédia le principal autel de l'église [4].

L'annaliste d'Egmont paraît attribuer ce fait

1. *Lettre du docteur Heuser.*
2. *Annales archéologiques*, XXVII, 269. — *Cabinet de l'Amateur*, IV, 438.
3. Voyez *Moulage de la Société d'Arundel.*
4. Pertz, VII, 337.

à l'année 1051 : « Maius altare tribunalis Breme dedicatum est in honore genitricis Dei [1]. »

Adalbert le Grand construisit l'église principale de Brême, et la dédia à la *Nativité de Marie;* il y fut enseveli dans la crypte pratiquée sous le chœur [2].

COLOGNE.

La ville de Cologne est bâtie en forme de croissant sur la rive gauche du Rhin, à dix-sept lieues et demie de Coblentz et cent sept lieues sud-ouest de Berlin. Dès l'année 857, la basilique de Saint-Pierre était ornée d'un autel de la sainte Vierge. En 1162, l'empereur Frédéric Barberousse s'étant emparé de Milan, après un siège de trois ans, obtint, pour prix de sa victoire, les corps des trois mages et ceux des saints Félix et Nabor. Il les fit transporter à Cologne, les donna à l'archevêque Reinold, et leur rendit de grands honneurs en 1164. Les traditions de l'église de Milan confirment ce fait.

On avait apporté, en même temps, une image de la bienheureuse Vierge qu'on plaça dans une chapelle qui lui fut consacrée, et où l'on célèbre tous les matins une messe. Cette image n'existe plus, elle a été remplacée par une autre au XIV[e] siècle, c'est celle que l'on voit aujourd'hui [3].

On vénère, à Cologne, le manteau que portait la sainte Vierge au pied de la croix [4].

Les carmes de Cologne exposent encore une image taillée dans le chêne de Foy, et qui leur a été donnée par Marie de Médicis [5].

SAINTE-MARIE-DU-CAPITOLE.

M. Hubsch, si compétent en pareille matière, attribue cet édifice au VIII[e] siècle [6]. « Nous ne voudrions pas, dit-il, eu égard à la hardiesse de sa construction, ranger la basilique de sainte Marie-du-Capitole dans la période romane primitive, où en général on préférait les constructions massives; nous serions tenté, au contraire, d'y voir encore la construction originaire de 700. Si l'on hésitait à faire remonter au delà de la période carlovingienne le monument tel qu'il existe, nous revendiquerions cette époque au moins pour la crypte. Cologne, Mayence et Trèves, villes fort anciennes, étaient, avant Charlemagne, plus avancées dans la culture des arts, qu'après cette époque. » Il est au moins certain qu'il existait dès l'époque carlovingienne une église à Cologne sous le vocable de la sainte Vierge, et même un monastère. Voici ce que nous lisons dans la chronique de l'année 936 :

« . . . Hillibertus, mogontinæ curator cathedræ, cum licentia, Wigfridi S. Coloniensis archipresulis in cuius diœcesis hoc fuit et auxilio Treverensis benedixit anno Domini incarnatione 936, in ecclesia sanctæ Mariæ semper virginis quam cum omni diligentia construxit Karolus. »

En 1002, on mentionne aussi un ensevelissement au milieu du chœur (la chronique s'étend jusqu'au XI[e] siècle). Puis dans le testament de saint Brunon, le grand archevêque de Cologne :

« . . . Vasa aurea et pretiosiora quæque in ministerio sanctæ Dominæ genitricis Mariæ et beati Pietri apostoli, in ipsa ecclesia... Ad sanctæ Mariæ altare vasa duo ex melioribus; monasterio et claustro perficiendo libræ centum, cortina scamnalia duo, mappæ totidem. »

Le plan de cette église, que nous avons relevé nous-même, est un des plus beaux qu'on puisse voir, les trois grands hémicycles qui rayonnent autour du chœur, l'élégance des portiques circulaires, qu'arrêtent si à propos les forts piliers du dôme, en font une des œuvres les plus remarquables du moyen âge; il y a, sur cette disposition aussi simple que majestueuse, un reflet antique

1. Pertz, XVI, 315.
2. *Rerum danicarum*, III, 176. — *Chronicon Rastedense.*
3. Heuser. *Lettre particulière.*
4. *Colvenerius summa aurea*, III, 890.
5. *Id.*, 1062. — Champagnac, I, 479.
6. Elle s'appelle du Capitole à cause d'un souvenir antique. On dit qu'elle fut fondée par Plectrude, mère de Charles Martel.

que je ne retrouve pas souvent. La grande nef a 12 mètres de largeur, les collatéraux $4^{m},50$, les hémicycles 11 mètres de diamètre. Si cette belle église constitue en elle-même un des monuments le plus glorieux qu'ait pu inspirer le culte de la sainte Vierge, elle renferme encore d'autres objets qui méritent de fixer notre attention dans l'étude que nous avons entreprise. C'est d'abord une statue en pierre qu'on attribue à la fin du XIe siècle, et qui représente la sainte Vierge avec un lion à ses pieds. Elle porte le cachet roman, ses yeux sont en émail; c'est ensuite la fameuse porte de bois sculptée que quelques archéologues font remonter au Xe siècle, et qui nous montre plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge. (Nous l'avons en partie décrite dans le premier volume.)

En 1053, les chroniques de Cologne font mention de l'église Sancta-Maria ad Gradus ; du monastère Sainte-Marie et du cloître qu'y construisit, en 1077, Sigebert [1].

BIBLIOTHÈQUE DU CHAPITRE.

Dans quelques manuscrits de la bibliothèque du chapitre métropolitain, nous pouvons signaler d'intéressantes images de la sainte Vierge, à savoir les numéros XIV et CXLI qui datent du Xe ou XIe siècle.

La sainte Vierge et l'Enfant sont peints sur la muraille d'un oratoire voisin de l'église dite « *ad Indulgentiam* [2]. »

MUSÉE DE COLOGNE.

On conserve, dans le musée, un peigne liturgique à l'usage des évêques, ivoire richement sculpté sur lequel est figuré un crucifiement et Marie au pied de la croix.

Sans être parfaitement certain de sa provenance, nous attribuerons à Cologne, et à coup sûr à l'art des bords du Rhin, une belle couverture d'évangéliaire que la Société d'Arundel a moulée

1. Pertz, XI, 3991 ; XIII, 800.
2. Scherer, 92.

et que M. Didron a reproduite dans les annales archéologiques [1]. Au centre la sainte Vierge, assise sur un trône, tient l'enfant Jésus, qui donne sa bénédiction. Elle est couronnée et lève la main droite par un geste d'enthousiasme. Comme beaucoup de madones allemandes, elle nous offre une physionomie gaie et un vif sourire s'épanouit sur ses lèvres. En haut et en bas, un médaillon en bas-relief ajouré, aux quatre angles, les attributs des évangélistes. Le tout encadré par des bandes de métal gravées de feuillage, où l'on voit sortir de vigoureux cabochons.

Chemise. — Enfin nous ne pouvons oublier la célèbre relique de Cologne, dite Chemise de la sainte Vierge, dont on trouvera le croquis dans l'ouvrage de M. le docteur Kessel, auquel nous devons tant de remercîments pour le concours qu'il nous a déjà prêté [2].

DEUTZ.

Saint Héribert, archevêque de Cologne, projetait depuis longtemps de bâtir un monastère en l'honneur et sous le nom de la mère de Dieu, et ne trouvait nulle part une place convenable. S'adressant à Dieu et à sa sainte Mère et accompagnant ses prières de jeûnes rigoureux, il les supplia de leur faire connaître leur volonté suprême. Une nuit qu'il reposait, il vit la Reine des anges s'approcher de lui et lui dire d'aller à *Deutz*, ville qu'on peut considérer comme un faubourg de Cologne, et d'y préparer la place pour l'érection du monastère ; et comme ce lieu avait été consacré au culte du démon, elle ajouta : « Là même où le péché s'est multiplié, que la justice règne désormais sur une multitude de saints [3]. »

On peut visiter encore la châsse de saint Héri-

1. Tome XVIII, p. 360-371.
2. Reliquien de hatz der clachener Munster.
3. Bucelin, *Chronologia an.* 1006 ; — Pertz, *Scriptores*, IV, 753 ; X, 302.

bert sur laquelle est représentée la sainte Vierge assise entre deux anges. On a figuré au-dessus la main de Dieu le Père. Cette châsse est considérée comme un des monuments le plus remarquables du XII[e] siècle [1].

Confrérie. — En 1075, l'archevêque de Cologne forme à ses frais une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge [2], l'une dépendait de sainte Marie *ad Gradus;* l'autre, en dehors de l'enceinte urbaine, se rattachait à saint Georges [3].

HAMBOURG.

Dès l'année 1032, sous l'évêque Alebrand, les Hambourgeois construisirent une église en pierre de taille qu'ils dédièrent à la mère de Dieu [4].

DIEZ.

Diez vit dédier, en 1158, le maître-autel de son église en l'honneur de l'indivisible Trinité et de la Vierge immaculée; la dédicace eut lieu par les mains du vénérable évêque Hartmann et avec la permission de Conrad, évêque du diocèse. On y déposa des reliques de la sainte Vierge [5].

HALBERSTADT.

Cette ville, située à quarante-cinq kilomètres sud-ouest de Magdebourg, possédait des monuments carlovingiens de son culte pour la sainte Vierge; en 974, Hildward lui dédia la crypte du monastère et lui éleva un autel dans lequel il déposa des reliques de son tombeau et de son pallium. Ce trésor de reliques fut grossi au XIII[e] siècle par un évêque de Halberstadt, qui lui octroya des cheveux et des vêtements de la mère de Dieu [1].

En 1013, l'évêque Arnulphe construisit dans l'enceinte urbaine une église à la sainte Vierge et il y préposa un collège de chanoines [2].

Dans l'enceinte du chœur de Notre-Dame de Halberstadt, nous mentionnerons une sculpture qui mérite notre attention. La sainte Vierge est assise sous une arcade demi-circulaire portée par des colonnes triplées. Elle n'a ni voile, ni manteau sur la tête suivant l'usage ancien; mais les cheveux lisses partagés en deux longues nattes qui tombent sur les épaules, la poitrine et les bras.

Cette précieuse sculpture est malheureusement fort dégradée; elle ne garde que peu de traces des couleurs qui la recouvraient jadis. On en ignore l'auteur et la date; si les voûtes sont, comme on l'a d'abord admis sans contestation, antérieures à la moitié du XII[e] siècle, l'enceinte du chœur doit être de la même époque. Cette hypothèse est confirmée par la simplicité des moulures et le style de l'architecture qui encadre les figures [3].

Dans le trésor de la cathédrale de Halberstadt qui est encore si riche, la sainte Vierge est figurée dans la scène du crucifiement. C'est sur une patène grecque, apportée de Constantinople pendant les croisades, en or et ciselée au X[e] siècle; elle a été imitée en galvanoplastie [4].

On conserve dans l'église de Wester-Groningen, près de Halberstadt, d'intéressants monu-

1. Weerth, pl. XLIII.
2. Pertz, II, 145.
3. Duas Coloniæ congregationes clericorum ex integro propriis impensis instituit, unam in loco qui dicitur ad gradus titulo sancta Maria alteram foras murum, titulo sancti Georgii martiris (*Lamberti annales*). — Pertz, *Scriptores*, V, 238.
4. Pertz, VII, 714.
5. Dedicatum est altare summum hujus ecclesiæ a venerabili Hartmanno, Brixinensis ecclesie episcopo, permittente Chounrado antistite, in honore sanctæ et individue Trinitatis et sanctæ Mariæ perpetue virginis. He sunt reliquie sanctæ Dei genitricis Mariæ, de quinque panibus, S. Mathie, etc.

1. Pertz, XXIII, 86.
2. *Id.*, XXIII, 92.
3. Forster, II, 6.
4. Heuser, *Lettre particulière.*

ments du culte de Marie. L'église érigée sous le vocable de Notre-Dame possède sur les parois du chœur des bas-reliefs représentant le Sauveur, la sainte Vierge et les apôtres, figures assises qui appartiennent à la première moitié du XIIe siècle.

HERFORD.

Herford, située à vingt-quatre kilomètres de Minden, faisait partie au XIe siècle de l'évêché de Paderborn; l'évêque Meinwer (1017), considérant la sainte Vierge comme l'unique espérance des hommes, lui érigea une basilique; on l'appelait *Sancta Maria ad crucem*[1].

LUBECK.

Lubeck ne se laissa pas vaincre dans la pieuse émulation des villes hanséatiques; l'évêque Henri, au mois de septembre 1177, y fonda un monastère en l'honneur de Marie et de saint Jean évangéliste. Il fut récompensé de sa dévotion envers la sainte Vierge, par la mort la plus édifiante. Sentant sa fin approcher, il redoublait de prières et d'austérités, et lorsqu'il voyait ses frères s'affliger de la séparation qui se préparait, il prenait soin de les consoler, il leur rappelait le devoir de se soumettre à la volonté divine. Lorsqu'on récitait pour lui les oraisons suprêmes, il ne cessa de s'y associer jusqu'au moment où la voix lui manqua. Sa langue, paralysée quelques instants, se délia tout à coup et il s'écria : *Ecce Virgo !* Ce qui fit croire que la sainte Vierge lui était apparue pour recevoir son âme. Ce saint homme mourut en 1182 et fut enseveli à l'ombre des murailles de son monastère[2].

1. *Vita Meinwerei episcopi*, Pertz, XI.
2. Pertz, XXI, 129.

MAGDEBOURG.

Saint Norbert en 1126 éleva à Magdebourg[1] une église en l'honneur de la sainte Vierge, église où il fut enterré en 1134[2].

En 1131, le comte Othon fonda un monastère dédié à la mère de Dieu, ce que la chronique nous décrit ainsi : « Locus autem ille ex vicinia fluminis palustris existens paucos admodum habuit habitatores, qui simul cum mansis ecclesie eidem adjacentibus ad episcopales redditus magdeburgensi ecclesie pertinebant[3]. »

Malheureusement ce monastère ne subsista pas de longues années; il fut enveloppé par l'incendie qui dévora en 1188 presque toute la ville de Magdebourg et fut brûlé en même temps que le monastère de Saint-Sébastien et douze sanctuaires et chapelles[4].

MAYENCE.

Dès le VIIIe siècle, saint Boniface, le premier archevêque de Mayence, dédiait à la sainte Vierge des évêchés qu'il fonda dans cette région. « Duos potentissimos episcopatus Aichstettensem et Herbipolensem Virgini sacrat[5]. »

Aribo, archevêque de Mayence (1021-1031), voulant faire peindre sa cathédrale, fit venir de Saint-Gall le fameux Ekkerardus junior, pour couvrir les murailles de tableaux grandioses accompagnés de poëmes écrits. Les peintures n'ont jamais été faites, mais les vers qu'on lit expriment que la sainte Vierge devait y être représentée. (M. S. Saint-Gall, N° 393). L'archevêque les a fait copier et publier dans une monographie de 1871[6].

1. Magdebourg signifie *Château de Notre-Dame.*
2. Pertz, XXIII, 144.
3. *Id.*, XX, 687.
4. *Id.*, XXIII, 161.
5. Bucelin, *Chronologia.*
6. Voir *Patrol.* Migne, 114. Walafridi Strabi (+ 849), *Picturæ historiarum novi Test.* — C'est le pendant des

Mayence avait un sanctuaire de la sainte Vierge dont le livre de donation de l'abbaye de Fulda fait mention en l'an 805. Il était situé devant l'abside orientale de la cathédrale et fut démoli après l'incendie de 1793 à 1813. L'image vénérée date du XIVe siècle.

En 1085, Erkenbald, archevêque de Mayence, après Sigifrid, construisit le cloître de Sainte-Marie *ex campis* [1], et le nouveau monastère fut consacré en 1091 [2].

Il ne faut entendre par ces travaux que des reconstructions, car, dès l'année 1053, il est question des monastères de Cologne et de Mayence, dédiés à la sainte Vierge [3].

CV (Pl. CXLVI.) — On voit dans le trésor de saint Étienne, à Mayence, un bénitier ~~d'ivoire~~ en cuivre fort curieux du XIe siècle. Il a 0^m,12 de hauteur, sur autant de largeur au diamètre supérieur. Il est décoré de pilastres entre lesquels sont figurés le Christ et la sainte Vierge, saint Ardtman, saint Héribert. — Saint Héribert, archevêque de Cologne, mort en 1021, donne la date approximative de cet ivoire.

La sainte Vierge est représentée debout, les bras étendus en orante, nimbée; le relief est peu accusé, et le travail est plat, sans détails ni effet. Sur le bord du vase on lit au-dessus de la tête le nom de *Maria*. C . MARIA .

Il a été décrit dans les Annales archéologiques T. V, (1846) p. 315.

NIEDERWALD.

Nous citerons près de Niederwald un couvent fondé au XIIe siècle, sous le nom de Marienhausen.

vers d'Ekkerard dans le dôme de Mayence. M. le docteur Falk, curé de Monbach, près Mayence, a fait réimprimer les vers de Walafridi Strabi dans : *Organ für christliche Kunst*, Koln, 1873, J. 118.

1. Pertz, XIII, 800.
2. *Mariani scotti chronicon*, Pertz, V, 560.
3. Pertz, XI, 399.

PADERBORN.

Le premier évêque de Paderborn mourut en 804 pendant qu'on élevait dans cette ville une cathédrale en l'honneur de la sainte Vierge. Au (A) commencement du XIe siècle, le comte Ekkihard bâtissait, dans les environs de Paderborn, un monastère sur une propriété qu'il avait à Helmwadeshusen et, auprès d'une chapelle élevée par Geroldus, cousin de Charlemagne, en l'honneur de la sainte Vierge, il faisait ériger une autre chapelle par des ouvriers grecs qu'il avait appelés [1].

(1033.) Wino, abbé du monastère, était allé à Jérusalem pour visiter les saints lieux, et en avait rapporté non-seulement de pieuses reliques, mais aussi les mesures du saint Sépulcre. L'évêque choisit alors un terrain en dehors de Paderborn, du côté de l'est, et il y commença sur ces mesures un sanctuaire dédié à la sainte Vierge et à différents saints; il y réunit ensuite des chanoines réguliers [2].

A quatre heures de distance de cette ville se trouve une église dédiée à la sainte Vierge. Un charretier avait écrasé un enfant, et, bien qu'il eût été absous par la justice, il se reprochait lui-même cette action; il fit vœu de porter à Rome une statue en bois de la sainte Vierge d'une coudée et demie de hauteur et de la rapporter. Chargé de ce lourd fardeau, il était environ à un demi-mille de la ville, lorsque la fatigue l'obligea à s'arrêter et à déposer la statue à terre. Quand il essaya de la reprendre, il ne le put pas, et il comprit que la sainte Vierge voulait qu'on lui édifiât un sanctuaire dans cet endroit. La fureur des iconoclastes obligea à retirer la statue qui y fut reportée dès que le calme eut reparu. (Scherer, *Atlas Marianus*, p. 95.)

1. *Vita Meinwerei episcopi*, Pertz, XI, 339.
2. Pertz, *Script.*, XI, 159.

(A) Il y a encore ici une pieuse légende, la voici :
" on dit que l'empereur Charlemagne étant campé près de
" Paderbon, ses troupes y souffrirent disette d'eau et qu'il
" sortit miraculeusement une source, qui coula si abondamment
" qu'elle forma la petite rivière de Pader. Charlemagne touché
" de ce miracle fit bâtir l'an 794 en ce lieu là une belle église
" à l'honneur de la Sainte Vierge qui est aujourd'hui la cathédrale
" dont le grand autel fut élevé sur la source même. "
Histoire ecclesiastique d'Allemagne, Bruxelles 1724, T. 1, p. 130

QUEDLINBOURG.

Quedlinbourg, à cinquante kilomètres sud-ouest de Magdebourg, possédait un monastère dédié à la sainte Vierge, qui fut construit par sainte Mathilde (+ en 968)[1].

En 1017, l'empereur Henri fêta les Pâques à Ingelheim, et dans la même année, une nouvelle église de Sainte-Marie fut consacrée au monastère des religieux de Quedlinbourg[2].

Un siècle plus tard ce monastère était encore en si grand renom qu'en 1135, l'empereur Lothaire vint y fêter la purification, comme il passa l'Assomption à Mersebourg[3].

TRÈVES.

La dédicace de Notre-Dame de Trèves au duché de Juliers en Allemagne eut lieu en 746, par Hydolphe, archevêque de la ville. La princesse Geneviève, femme de Syffroy, palatin de Trèves, et fille du duc de Brabant et de Lorraine, fit bâtir cette église dans un bois à la place même où elle avait demeuré six ans et trois mois, pour éviter la mort que Golon son domestique voulait lui faire souffrir. La sainte Vierge lui apparut dans ce lieu et l'assura que son innocence serait reconnue.

De la Liebfrauenkirche, sur le portail nord on voit un bas-relief représentant la sainte Vierge entre Notre-Seigneur et un ange qui la couronnent. (Voy. Weerth, pl. LX.) Le portail de l'ouest nous offre encore, au centre, la sainte Vierge avec la pomme à la main; à gauche, les mages, dont l'un est agenouillé, et à droite la purification. (*Id.*, LIX.)

Dans l'église de Saint-Jean l'Évangéliste on conserve un peigne de Notre-Dame, donné par Agritius, évêque de la ville[4].

1. Pertz, VI, 634. *Annalista Saxo.*
2. *Id.*, III, 84.
3. *Id.*, VI, 769.
4. Gump., XII, 232. — Champagnac, II, 1281. — Bucelin, *Chronologia.*

Le trésor de Trèves nous offre un ivoire représentant l'Annonciation; l'ange est dans une arcade avec petite archivolte et colonnette très-maigre; la sainte Vierge dans la suivante; elle vient de se lever de son siége à l'apparition de Gabriel. Ce travail est d'une grande simplicité et n'offre presque aucun détail[1].

L'abbaye de Sainte-Marie-des-quatre-Martyrs à Trèves fut bâtie au-dessous de la ville, à l'endroit où, suivant la tradition, des soldats de la légion thébaine souffrirent le martyre.

WIPPENDORPE.

Le monastère de Wippendorpe (ou de Faldera, suivant l'antique langue slave), transféré par l'archevêque de Brême, Adeweron, dans l'île de Bardesholm, fut fondé à la suite de l'église de Hambourg, lorsque la foi chrétienne commença à se répandre dans le Sleswig. Ces églises étaient dédiées à la bienheureuse vierge Marie.

WURTEMBERG.

Dans le Wurtemberg nous pouvons rappeler parmi les souvenirs du culte de la sainte Vierge la basilique d'Alirimbach dédiée au Sauveur et à sa sainte mère, que mentionne, en 787, une donation de l'abbesse Hiltisnot.

Nous pouvons citer encore de riches donations que reçut la sainte Vierge à Zwiefalten en 1084.

DIVERS.

Nous recueillons en terminant divers documents qui intéressent le culte de la sainte Vierge en Prusse.

1. Weerth, pl. LVIII.

Le collége de Hambourg possède un manuscrit du XIIe siècle, qui contient une belle madone occupant toute une page.

Le monastère de Helmgeresberg fut fondé en 996, en l'honneur de Marie; l'église de Michelstadt en 1102[1].

Une chapelle fut érigée à Tutz (1111), sous le vocable de sainte Marie et de saint Héribert[2].

Le monastère de Lauresham (805) fut doté d'un magnifique autel d'argent, sur lequel étaient figurés la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste[3].

Nous citerons enfin :

Dans la bibliothèque de Stuttgard, un manuscrit irlandais du XIe siècle avec des images de la vie de la sainte Vierge[4].

A Emmerich, dans l'église de Saint-Martin, reliquaire, croix en émail du XIe siècle, images de la sainte Vierge[5].

A Kaiserswerth, un reliquaire représentant la madone entre deux saintes. — A Braumeiler, la madone sous un ciborium, accostée de plusieurs saints[1].

Dans l'église de Cranenberg, près Clèves, dans la Prusse rhénane, bénitier en ivoire avec l'image de la sainte Vierge en relief au XIe siècle.

Collection du prince de Hohenzollern, diptyque en ivoire du VIIIe siècle, image de la sainte Vierge reproduite en plâtre[2].

Reliquaire avec la figure de la sainte Vierge du Xe siècle à Siegburg.

Nous publions planche CXLV un ivoire d'origine allemande qui appartient à la collection du musée Trivulce à Milan. Notre-Seigneur est placé entre la sainte Vierge et saint Maurice ; il reçoit les adorations de deux anges volant dans le haut, et voit dans le bas l'empereur Othon, sa femme et son fils qui lui baisent les pieds. On lit sur la frise inférieure de l'ivoire l'inscription : OTTO IMPERATOR, qui ne peut laisser aucun doute.

Publié dans le IIIe vol. du Thesaurus veter. dipt. de Gori et Passeri, p. 15.

Le style du bas-relief exclut absolument l'époque de Othon IV, qui régna au commencement du XIIIe siècle et nous ramène à l'un des trois Othons qui occupèrent le trône impérial au Xe siècle[3].

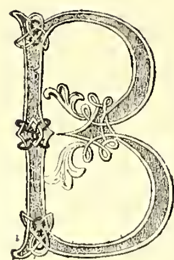
1. Pertz, *Scriptores*, XXI, 429.
2. *Id.*, X, 302.
3. Monastère de Lauresham, 805. — Quippe (Adalungen, l'abbé) altare dominicum, ut nunc est, quatuor ex partibus tabulis argenteis inclusit, nec minus altare ad crucem atque S. Joh. Bapt. S. quoque Mariæ virginis (*Chronicon Laureshannense*). Ce monastère, fondé en 764 par le (A) vénérable Ruotgange, archevêque de l'église de Metz, est dans une île qu'on appelle *Aldenmunster*. Pertz, XXI, 356.
4. Heuser, *Lettre particulière*.
5. *Id.*

(A) En 764 S. Chrodegand était évêque de Metz, il mourut en 766. Il a été appelé Archevêque de Metz, ce titre n'étant pas encore reservé aux seuls métropolitains. Je ne trouve pas d'évêque de Metz du nom de Ruotgange.

1. Weerth, pl. XXX et LI.
2. Heuser, *Lettre particulière*.
3. Othon le Grand, 936-973. — Othon II, 973-983. — Othon III, 983-1002. — Si nous devions nous prononcer exactement, l'histoire et le caractère du monument nous le feraient attribuer à Othon II.

SUISSE.

BERNE.



ERNE possède un diptyque où l'image de la sainte Vierge se trouve souvent répétée sur une de ses feuilles; on voit au milieu, en relief, Notre-Seigneur dans la gloire, et, au-dessous, la sainte Vierge peinte au milieu des apôtres; de sorte que cette scène, unie à la première, devient une représentation véritable de l'Ascension. A droite et à gauche, on remarque aussi divers sujets tirés de la vie de Marie. Ces peintures, faites sur parchemin et d'un grand fini, sont entourées de bordures de pierreries. Je n'oserais faire absolument remonter ce travail au XIIe siècle, mais il est fort ancien et porte complétement le cachet byzantin. Nous devons à M. Durand communication de la photographie qu'il en possède.

EINSIEDELN.

NOTRE-DAME DES ERMITES.

Cette célèbre abbaye de bénédictins, dans le canton de Schwitz, est, après Notre-Dame de Lorette et Saint-Jacques de Compostelle, le pèlerinage le plus fréquenté de l'Europe. Elle est située à 912 mètres au-dessus du niveau de la mer et entourée, à l'est et à l'ouest, de deux rangées de montagnes. L'abbaye, fondée vers le milieu du Xe siècle, dans une sombre forêt qui, jadis, s'étendait fort au loin, fut maintes fois détruite par l'incendie avant le XVIe siècle.

Une charmante légende se rattache à l'origine de ce sanctuaire. L'abbaye d'Einsiedeln doit son origine à saint Meinrad, fils du prince Berthold de Hohenzollern. La date de sa naissance est fixée à l'an 797. Envoyé par ses parents au monastère de Reichenau, situé à deux lieues de Constance, il y termina ses études et y prit l'habit de saint Benoît. Il fit ensuite les fonctions de professeur à Bollingen, petit monastère situé sur le lac de Zurich. Quelques années après, songeant à se retirer du monde, il se rendit dans une solitude du mont Etzel; mais, après sept années d'apostolat dans cette contrée, il résolut de chercher une solitude inconnue aux hommes. S'enfonçant donc dans les montagnes au delà de l'Etzel, il s'arrêta dans un endroit nommé la Forêt sombre, y bâtit un oratoire dédié à la sainte Vierge et y plaça une statue de la mère de Dieu, image que lui avait donnée sainte Hildegonde, abbesse de Frauënmunster de Zurich. Comme Élie, il y fut nourri par une veuve. Un grand concours de peuple, attiré par ses vertus, affluait sans cesse autour de son ermitage. Cette popularité fit croire à des voleurs que Meinrad possédait de grandes richesses, et ils tentèrent un coup de main pour s'en emparer : lorsque le saint ermite leur montra le mauvais pain qu'il mangeait et l'eau de la fontaine voisine où il se désaltérait, en leur disant qu'il n'avait pas d'autres biens, les brigands crurent qu'il les trompait; ils tombèrent sur lui et le massacrèrent. Les corbeaux, avec lesquels le pieux solitaire partageait sa nourriture, se chargèrent de le venger : ils se mirent à poursuivre de leurs cris les assassins jusque dans Zurich, et ils annoncèrent ainsi, car on les reconnut aussitôt, la mort de leur maître. On courut à l'ermitage, on aperçut son corps sanglant, on arrêta les cou-

pables, qui payèrent le crime de leur vie (863)[1].

La cellule resta déserte pendant quarante-trois ans, mais les populations environnantes y venaient souvent en pèlerinage, et l'oratoire garda son précieux trésor. En 907, saint Bennon, de la maison de Bourgogne, chanoine de Strasbourg, vint s'y établir avec quelques compagnons; ils groupèrent leurs cellules autour de l'oratoire de Meinrad et y menèrent la vie d'ermites; c'est de ces premiers ermites, ainsi que de saint Meinrad, que cet endroit a reçu le nom de Notre-Dame des Ermites. Bennon mourut après avoir été privé de la vue par des brigands. En 940, saint Eberhard, grand prévôt de la cathédrale de Strasbourg et l'un des solitaires de ce désert, fit exécuter plusieurs constructions, bâtit une église où fut enclavé l'oratoire de Meinrad et réunit les ermites dans un monastère dont il fut le premier abbé. Ce fut en 948 que l'abbaye prit ainsi naissance.

La nuit qui précéda le jour fixé pour la consécration, une vive lumière se répandit dans l'église, et des anges, des saints descendant sur ces rayons, la consacrèrent miraculeusement. Conrad, témoin de ce prodige, ne voulait plus la consacrer, et le clergé, refusant d'y croire, insistait auprès de lui, lorsqu'une voix du ciel répéta trois fois ces paroles : *Frater, cessa consecrare*[2]. Les incrédules furent obligés de se rendre à l'évidence. Ceci se passait en 948, sous le règne d'Othon.

L'oratoire, enclavé dans la nef de l'église, a été successivement recouvert de marbres précieux : il se dresse à l'entrée de la basilique, semblable à une châsse de marbre gris et noir, entièrement séparé de l'édifice; détruit en 1798 par la hache révolutionnaire, il a été reconstruit dans les mêmes dimensions en 1817 (6m,80 longueur — 6m,30 largeur — et 5m,30 hauteur). C'est là, sous une voûte de marbre gris, qu'est honorée la statue miraculeuse. Le nuage d'or dont elle était entourée a disparu dans la tourmente politique. Un nuage de cuivre l'a remplacé, mais, éclairé par des lampes invisibles, il ne cesse de resplendir aux yeux des pèlerins. Aux pieds de la Vierge, le crâne de saint Meinrad repose dans un tabernacle de marbre.

L'église s'élève au-dessus de la chapelle avec ses trois nefs, ses trois coupoles et son grand chœur.

Les incendies ont détruit plusieurs fois l'abbaye, mais toujours épargné la sainte chapelle.



Madone d'Einsiedeln.

Les bâtiments, qui sont magnifiques et d'une grande étendue, datent tous du XVIIIe siècle, à l'exception du chœur. Les abbés de ce monastère ont reçu de l'empereur Othon la dignité de princes de l'Empire, dignité qui n'a cessé qu'avec le renversement de l'ancienne constitution germanique. Pendant la révolution et l'invasion française, la Vierge fut transportée au Voralberg et ne fut rapportée à Einsiedeln qu'en 1803. Le 29 septembre, l'affluence des pèlerins est si considérable chaque année, que la sainte communion est distribuée à plus de 150,000 pèlerins. L'année même du jubilé millenaire (1861), le nombre des pèlerins a dépassé 210,000.

« Quant à la statue de la sainte Vierge, ajoute le Père Kulm, elle est, depuis des siècles, une énigme pour les archéologues. Un coup d'œil suffit pour s'assurer que c'est un des plus remarquables produits de l'art chrétien, et l'exécu-

1. C'est en souvenir de ce fait que l'abbaye porte des corbeaux dans ses armoiries.

2. Des bulles de papes, notamment de Léon VIII en 966, d'Eugène IV en 1432, ont recueilli l'écho de cette tradition.

tion seule prouve qu'elle n'appartient pas au xvie siècle; sous ce rapport, les connaisseurs sont unanimes.

« Une ancienne tradition dit que la statue est une œuvre byzantine, mais elle n'a rien des formes orientales. *La tradition constante*, la seule tradition séculaire, affirme que saint Meinrad, fondateur de l'abbaye (mort en 861), a déjà possédé l'image. Comme je viens de dire, c'est la seule et l'unique tradition historique. Notre abbaye a malheureusement perdu dans plusieurs incendies la plupart des anciennes archives, de sorte qu'il est maintenant impossible de citer des documents à l'appui de la tradition. Du reste, on n'a jamais soulevé de doutes contraires; on a seulement dit que, dans la violation française, l'image avait été emportée par les Français. C'est une fable ; la statue avait été cachée d'abord, recueillie dans le Voralberg (Autriche), puis ramenée solennellement en 1806. »

Nous devons la plupart des renseignements qu'on vient de lire à notre jeune et pieux ami, M. Thierry de Brimont, qui nous les a rapportés lui-même d'un pèlerinage d'Einsiedeln. Comme nous lui exprimions des doutes sur la grande ancienneté de la madone, il a bien voulu nous faire la réponse suivante et nous transmettre d'Einsiedeln celle du révérend Père Albert Kulm lui-même :

« Je me suis empressé d'écrire de suite au père abbé d'Einsiedeln, lui transmettant les renseignements que vous me demandez; à première vue, j'avais également assigné cette statue au xve siècle. Et comme je questionnais l'un des religieux à ce sujet : « la tradition, me dit-il, « s'est toujours conservée, nous le croyons, sans « pouvoir apporter d'autres preuves! » En écrivant au père abbé, je lui demandai si quelque ancien manuscrit ne décrit pas la sainte Vierge. La bibliothèque, que j'ai pu visiter, conserve de beaux manuscrits, mais la plupart sont postérieurs au xiie siècle. Je crois cependant me rappeler un évangéliaire ou missel, orné de très-belles miniatures antérieures au xiie siècle, et un autre manuscrit du ixe siècle, mais dépourvu de peintures; une feuille même de cet ouvrage date du viiie siècle [1]. »

RHEINAU.

Rheinau possédait une abbaye bénédictine dès 778, et, parmi les riches manuscrits dont elle était dotée, nous trouvons, dans un missel du



Miniature du ixe siècle à Rheinau.

ixe siècle, une madone fort intéressante. Elle tient sur ses genoux l'enfant Jésus, auquel elle

1. Voici la bibliographie qu'on peut consulter pour Einsiedeln :

1° Annales Heremi Deiparæ matris monasterii in Helvetia, ord. S. Bened. antiquitate, religione, frequentia, miraculis, toto orbe celeberrimi, auctore R. P. F. Christophoro Hartmanno ibidem monacho et bibliothecario. — Friburgi Brisgowiæ, A. D. N. CIC. ICC., XII.

2° *Chronique d'Einsiedeln, ou Histoire de l'abbaye princière de la sainte chapelle et du pèlerinage de Notre-Dame des Ermites*, avec un récit des principaux miracles que Dieu y a faits, et des grâces singulières qu'il y a accordées par l'intercession de la sainte Vierge ; par un religieux de cette abbaye. Einsiedeln, 1787, 3 parties en 1 volume in-8°.

3° Louis Veuillot, *les Pèlerinages en Suisse*.

4° M. J. Régnier, *Chronique d'Einsiedeln*, Paris, 1 vol. in-18. Gauthier frères, 1837.

5° *Précis historique de l'abbaye et du pèlerinage de Notre-*

présente une fleur; l'abbé Henri, sans doute donateur du manuscrit, lui offre le livre; on voit un saint de l'autre côté [1].

SAINT-GALL.

Nous avons déjà parlé du célèbre Tuotilon, à propos de l'Assomption et de la représentation si remarquable qu'il nous en a laissée à Saint-Gall; nous ne répéterons pas ce qui a été dit; mais, pour montrer l'amour que lui portait la sainte Vierge, nous rapporterons l'anecdote suivante, qui mérite d'être connue :

« Pendant son séjour à Metz, Tuotilon était en train de ciseler une image de la sainte Vierge lorsque deux pèlerins s'approchèrent de lui et demandèrent l'aumône. Lorsqu'il leur eut donné à la dérobée quelques pièces de monnaie, ils s'éloignèrent et abordèrent un clerc qui se trouvait près de là : « Que le Seigneur bénisse « cet homme qui nous a si bien consolés aujour-« d'hui! Mais, dites-nous, n'est-ce pas sa sœur, « cette illustre dame qui éclaire sa main et lui « apprend ce qu'il doit faire? » Le clerc, qui venait de quitter Tuotilon et qui n'avait rien vu de semblable, fut étonné de ces paroles; il retourna vers lui et, soudain, il entrevit l'apparition : « O Père, s'écria-t-il, comme disent « ces pèlerins, tu es béni par le Seigneur, toi « qui reçois pour tes ouvrages les leçons d'une « telle maîtresse! » Tuotilon les assura qu'il ne savait ce qu'ils voulaient dire, et il leur défendit, avec chaleur, de répéter la chose à qui que ce fut. Cependant, comme le bruit de cette glorieuse vision se répandait de tous côtés, le lendemain il s'éloigna, disant qu'il ne travaillerait plus dans la ville; mais, sur la feuille d'or où il laissait le médaillon inachevé, on trouva cette inscription miraculeuse : « Marie a ciselé elle-« même cette pieuse gravure. » L'image, qui représente la sainte Vierge assise et sous des traits vivants, resta longtemps en grande vénération parmi les Messins [1]. »

La sainte Vierge, dont le culte fut si brillamment mis en lumière par Tuotilon, ne déclina pas après lui. L'abbé Ulric Ier, en 984, avait fait construire quatre chapelles, l'une d'elles dédiée à la sainte Trinité, une autre à la sainte Croix; à droite de cette chapelle, il avait fait peindre l'Assomption de la sainte Vierge et lui en consacra l'autel. Nous aimons à rapprocher cette seconde représentation de l'Assomption, dans le même monastère, de celle de Tuotilon faite en ivoire au IXe siècle et dont nous avons parlé dans le premier volume (ad dexteram vero partem eiusdem capellæ Assumptionem sanctæ Mariæ cum depinxisset aram etiam ei ibidem consecravit) [2].

On conserve encore à la bibliothèque de Saint-Gall diverses images de la sainte Vierge. M. le chanoine Zardetti [3], auquel nous devons pour son obligeance tant de remercîments, nous a signalé une madone du Xe siècle, contenue dans le manuscrit 376, folio 319. La sainte Vierge est assise sur un trône enrichi de pierreries et garni d'un coussin; elle pose les pieds sur l'escabeau. Elle porte sur ses genoux l'enfant Jésus, lequel tient un rouleau; derrière le groupe divin, tombe une riche draperie brodée et frangée. (Pl. CXV.)

Bucelin, dans sa *Chronologia Mariana*, rapporte ces vers qu'Hartmond, moine de Saint-Gall, composa en l'honneur de la sainte Vierge :

> Ipsa (inquit) Dei Genitrix Reparatrix inclyta mundi,
> Quæ Dominum casto corpore concipiens
> Perpetua radians cum virginate pudoris
> Indignos famulos virgo Maria tuos
> . . . .

Dame des Ermites depuis son origine jusqu'à nos jours (livret acheté par les pèlerins, avec gravures, de 60 p., petit in-18).

1. *Rapf* : Reisen in einige Klöster Schwabens (Elangen, 1786). *Voyages dans quelques cloîtres de Souabe, en* 1781, p. 137. Pl. XIII.

1. *Ekkerardi IV casus S. Galli*, cap. 3. — Pertz, II, 100.
2. Pertz, *Scriptores*, II, 151.
3. M. l'abbé Stenson est actuellement le bibliothécaire.

SAINT-MAURICE-D'AGAUNE.

Le riche trésor de Saint-Maurice n'est pas dépourvu d'images de la sainte Vierge; nous signalerons entre autres la scène du crucifiement sur la fameuse châsse où elle figure au pied de la croix [1].

Nous citerons encore, parmi les plus anciens monuments du culte de Marie en Suisse, le monastère de *Plaffers*, dédié à la sainte Vierge au XII[e] siècle [1].

Lancwitz, près de Schwarzburg, à dix-sept kilomètres sud-ouest de Berne, qui remonte à Henri IV (1056-1106) [2].

L'église de *Tuggen*, dans le canton de Schwitz, dédiée à sainte Marie en 1116.

L'église de *Veggis*, sur les bords du lac de Lucerne [3].

1. Aubert, *Trésor de Saint-Maurice.*

1. Pertz, XII, 410.
2. *Id.*
3. *Id.*, XII, 414.

Il y avait à Genève l'église de N.D. la neuve qui ne paraît pas dit-on avoir été paroissiale avant la seconde moitié du XIII[e] S. mais dont l'origine n'est pas indiquée

Cf. Genève historique et archéologique par J.B.G. Galiffe Genève 1869, p. 196.

Le badigeon mis sur les murs de la Cathédrale de Genève après la révolution religieuse avait épargné jusqu'en 1643 une figure de la Vierge peinte à la fresque dans la chapelle au-dessous du clocher méridional, on l'effaça alors ainsi que d'autres vestiges analogues

Galiffe, ouv. cit. p. 202.

La chapelle de **N.D.** des Maccabées près de S. Pierre (la cathédrale) fut fondée par le Cardinal de Brogny à la fin du XV[e] S. mais d'où vient ce surnom. M[r] Galiffe l'ignore. Cet écrivain est protestant d'autres le disaient peut-être ?

Je trouve encore dans le même livre L'Hospice de N.D. du pont du Rhône dont la fondation n'est pas connue, on sait seulement qu'il existait en 1236.

(Il y avait la même chose à Lyon)

et N.D. de Grâces couvent d'Augustins.

La cathédrale de Lausanne — N.D. aujourd'hui Temple protestant

La cathédrale de Sion — N.D.



Le trésor de cette cathédrale renferme entre autres objets précieux une châsse émaillée contenant des reliques de la bienheureuse Vierge Marie donnée par le saint Évêque Altheus qui occupait le siège de Sion à la fin du VIII[e] Siècle.

Sous le reliquaire est cette inscr[on] :

+ Hanc capsam dicata in honore Sce Mariae Altheus eps fieri rogavit

Cette châsse a été publiée par Blavignac " Hist. de l'architecture sacrée du IV[e] au X[e] S. " dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne " et Sion. 1853. voyez le texte p. 131 et suiv.

L'auteur s'exprime ainsi au sujet d'une figure de la S.V. qui se voit sur cette châsse :

" Marie bénit de la droite suivant le rite grec — " cette image l'une des plus anciennes représentations " de celle qui avait été saluée pleine de grâces par les " anges avant même que d'avoir conçu le Verbe de " Dieu, forme, pour nos contrées, le point de départ " de l'histoire iconographique de Marie. Remarquons " que la sainte Vierge est représentée debout, sans " l'Enfant Jésus, et dans une attitude qui, la " plaçant de pair avec les apôtres, rappelle la tradition " suivant laquelle Marie aurait présidé le collège " apostolique lors de la descente du Saint Esprit.

Cette figure gravée sur la pl. LXXXI bis n° 15 de l'atlas, est fort grossière la forme de la bénédiction est en effet celle des Grecs - il y a :

+ S C A   M A R I A

Blavignac donne le fac simile de l'inscription ci-dessus, ce peut bien être de cette époque, il me semble.

Le tout est très grossier

CHAPITRE XIV.

DANEMARK. — SUÈDE. — NORVÉGE. — ISLANDE.

DANEMARK.



Les premiers germes de la foi furent jetés en Danemark par saint Ansgar, ou communément Anschaire, qui vivait au IXe siècle. Moine de la vieille Corbie, en Picardie, il passa dans la nouvelle que saint Adélard avait fondée en Saxe. C'était l'époque où Harold, prince de Danemark, venait de recevoir le baptême à la cour de Louis le Débonnaire; il y avait été frappé des magnificences religieuses qu'il y avait vues, des somptueuses peintures qui rappelaient à ses yeux barbares, sous une forme sensible, les vérités dont on venait de l'instruire et notamment les scènes de la vie de la sainte Vierge (*Ermoldi Nigelli narratio de baptismo Haraldi*, an. 826). De retour dans son pays, il n'eut rien de plus pressé que de réaliser les résolutions qu'il venait de prendre à la cour carlovingienne: il demanda quelques missionnaires et on lui envoya saint Anschaire, qui se mit à prêcher en Danemark avec un merveilleux succès.

La sainte Vierge, comme partout au commencement d'une Église chrétienne, laisse voir ici sa miséricordieuse figure. Nigelle raconte son apparition à un prêtre du nom de Theutramus, entre saint Pierre et saint Paul :

> Dextera pars ædes Pauli nam munere gaudet,
> Fulcitur læva nomine quippe Petri.
> Egregius doctor hinc claviger inde polorum,
> Inter utrosque micat mater opima Dei.

Mais elle se montre d'une manière bien plus touchante à saint Anschaire. — Saint Rambert, archevêque de Hambourg au XIIIe siècle, en écrivant la vie de l'apôtre danois, raconte cette vision qu'il eut dans sa jeunesse : « Une nuit, saint Anschaire crut se voir dans un endroit fangeux et dégoûtant, tandis qu'à peu de distance, sur un sentier parfumé et fleuri, il apercevait une troupe de femmes éblouissantes de blancheur, parmi lesquelles il reconnut sa mère qu'il avait perdue n'ayant que cinq ans. Au milieu de ce groupe, l'une d'elles, plus ravissante, les dépassait tellement par sa beauté qu'il n'hésita pas à croire que c'était la vierge Marie. Charmé, il voulut s'élancer à sa rencontre; mais la mystérieuse dame le retint en lui disant qu'il

ne jouirait de cette faveur, de la présence de sa mère et de ce jardin enchanteur, qu'après s'être débarrassé des vanités de son enfance. » Cette vision, par laquelle la sainte Vierge l'appelait aux sublimes vertus qui ont converti le Danemark, était un fait avéré non-seulement au XIII[e] siècle, mais nous en trouvons déjà l'écho dans le poëme historique de Gualdon, composé en 1065 :

> At mulier, sanctam quam credidit esse Mariam,
> Dixit ei : fili vis esse comes genitrici !
> Ostia mundana levitatis lubrica sperne. »
> . . . .

Inspiré et encouragé par ces faveurs célestes il prêcha si fortement les païens qu'ils ne tardèrent pas à se convertir en grand nombre ; bientôt il crut pouvoir s'éloigner en confiant son œuvre à des missionnaires tirés de la nouvelle Corbie. Mais tous les soins de ces ouvriers évangéliques ne purent empêcher la Suède et le Danemark de retomber dans l'idolâtrie. Le triste état de cette Église naissante demandait le retour de son fondateur. Saint Anschaire demanda alors à Horich, frère ou neveu d'Harald, de lui fournir une église où il put prêcher l'Évangile ; il jeta les yeux sur un port de son royaume nommé Sleswig, où l'affluence du commerce lui promettait des communications faciles avec les autres contrées et une expansion plus rapide de la foi. Horich lui accorda sa demande et de plus permit à tous ses sujets de se faire chrétiens. Saint Anschaire accepta, y fonda l'église désirée et la dédia à la sainte Vierge qui prit pied ainsi en Danemark en même temps que la foi catholique.

Le saint apôtre, dont la jeunesse avait été éclairée par les visions virginales qu'on a racontées, dont les travaux ne cessèrent d'être bénis par la mère de Dieu, conserva pour elle une tendre dévotion jusqu'à la fin de sa vie ; malgré les souffrances qu'il endurait, il désirait les voir prolonger pour mourir le jour de la nativité de Notre-Dame, et, dans ses derniers moments, il fit porter un cierge devant son autel (865), ce que Gualdon célèbre ainsi dans son poëme du XI[e] siècle :

> Accendi primam quarum præcepit ad aram
> Virginis, æternæ peperit quæ gaudia vitæ,
> Quæ reserando polum mortis conclusit abyssum,
> Stella Maria maris, mater jus omne tenentis.

Saint Anschaire, si pénétré de tendresse pour la sainte Vierge, dut, en évangélisant les Danois la leur communiquer profondément, et, malgré les ravages du luthérianisme, nous verrons que ce culte y a laissé encore d'importants monuments.

COPENHAGUE.

Fondée en 1043, le jour de Noël, Copenhague conserve encore une église sous le titre de Notre-Dame et possédait des monuments dignes de cette religieuse origine. On voyait notamment chez les frères mineurs de magnifiques reliques dont nous trouvons la nomenclature dans le VIII[e] volume du *Recueil des documents historiques du Danemark* (p. 267), et parmi lesquelles beaucoup provenaient de la sainte Vierge. On voyait une image de la bienheureuse Vierge ; sous un cristal circulaire une image dite *Sanctæ Mariæ magnæ*, plusieurs fragments du sépulcre de la sainte Vierge, de ses cheveux, de son lait, de ses vêtements, de son manteau, la mesure de la ceinture qu'elle laissa tomber du ciel, de son voile, du linge dont elle ceignit les reins du Sauveur sur la croix, du vêtement qui reçut le sang du Christ sur la croix, du cilice de la bienheureuse Vierge, de son lit, de la chapelle où elle pria en Béthanie[1].

C'est surtout maintenant au musée de Copenhague que nous devons chercher les souvenirs du culte que nous étudions. Nous décrirons plus loin le fameux autel de Lisbjerg qu'on y con-

1. *Rerum Danicarum Scriptores*, VIII, 269.

serve, mais nous devons indiquer plusieurs autres images qui ne paraissent pas moins anciennes. Signalons un reliquaire sur le couvercle duquel est figurée la sainte Vierge devant les mages ; elle est assise, couronnée, tient l'enfant Jésus du bras gauche et fait aux mages un geste d'accueil de la main droite ; à sa gauche, saint Joseph debout est appuyé sur un bâton ; l'étoile brille immédiatement au-dessus du Sauveur (*Catalogue du musée de Copenhague*, n° 526). La sainte Vierge paraît aussi sur un reliquaire moins important mais non moins ancien, marqué 525 (*Catalogue*, p. 139)[1].

Une croix pectorale trouvée dans le tombeau de la reine Dagomar, à Ringsted (née en 1186), fait partie du même musée et porte l'image de la mère de Dieu [2].

CARA INSULA.

Ce monastère, dédié à la sainte Vierge, fut fondé en 1172. On raconte au sujet de cette fondation qu'un certain vieillard riche et de bonne naissance, dont le nom était Api et le surnom Hals, ne voulait à aucun prix laisser acquérir le terrain nécessaire au monastère. Il vit en songe une église d'une admirable grandeur et magnificence, avec une tour qui montait jusqu'au ciel (là où s'éleva le monastère), avec un chœur rempli de religieuses qui psalmodiaient, puis il entendit la bienheureuse Marie, mère de Dieu, qui le menaçait de mort prochaine s'il continuait sa résistance. A son réveil, saisi de crainte, il s'empressa de raconter sa vision ; sa femme et ses amis accueillirent son récit par des railleries. Quant à lui, poussé par la crainte de Dieu et son respect pour la sainte Vierge, il s'empressa d'aller offrir plus qu'on ne lui demandait ; ses voisins imitèrent aussitôt son exemple.

Le roi Canut VI (1182-1202), dévot serviteur de Marie, fit au monastère des dons princiers.

1. Il faut surtout consulter pour le musée de Copenhague cet ouvrage : *Nordiske Oldsager i Det kongelige museum i Kjöbenhavn ordnede og forklarede af.* J.-J.-A. Worsaae, Kjöbenhavn, 1859, grand in-8°.
2. *Archéolog. Journal*, 1851, p. 62.

ECKERNFORDE.

C'est une coutume fort répandue chez les Scandinaves d'orner de bas-reliefs les fonts baptismaux, et d'y répéter l'image de la sainte Vierge. Eckernförde, ville située sur la Baltique, à 1 kilomètre de Sleswig, possède dans son église un de ces monuments qui remonte au XIe ou XIIe siècle. On voit sur ces fonts, en grès assez semblables à ceux de Borby, une Nativité et une Adoration des mages ; dans la Nativité, la sainte Vierge est couchée au-dessous de la crèche de l'enfant Dieu, saint Joseph sur un siége à dossier par derrière, et dans le haut un bras apparaît qui semble encenser la crèche ; en avant du lit où la sainte Vierge est étendue, on l'a encore sculptée et sous des traits analogues à ceux de nos vierges romanes, couronnée, assise sur un trône, tenant sur ses genoux le Sauveur qui bénit ; l'étoile est au-dessus et les mages couronnés arrivent avec leurs présents [1].

GIERFZHERRIT.

Dans le cimetière d'Asum, province de Gierfzherrit, on trouve une inscription runique qui porte le nom de la sainte Vierge ; elle se lit sur le mur septentrional près de la porte et est ainsi conçue :

KRIST MARIÆ SVN HIALPI DEM ER KIRKIN DINV GVDI ABSILON OK ASBIORN MVLI.

C'est-à-dire : « O Christ, fils de Marie, assiste les bienfaiteurs de ton temple, Absalon archevêque d'Esbern. »

On sait qu'Absalon, archevêque de Lund, mourut en 1200 [2].

1. *Danske mindesmarker udgivne af Holm.* Heinrich, Hausen, etc., 1869, in-folio.
2. Worms, *Monumenta Danica*, 171.

GIESINGHOLM.

Dans la forteresse de Giesingholm on voyait, au temps de Worms, trois pierres tombales d'une forme grossière et oblongue. L'une d'elles n'offrait aucun trait, l'autre une figure d'évêque avec un bélier portant la croix; la troisième, ornée de figures, avait aussi une inscription runique qui l'encadrait, laquelle était ainsi conçue :

RVSDVAD GODE OAVST YTA DYRIA EBI SVN LAGHARWIS BEDAR MARI NADI SYLL NICOLAVS KÆSVNOR.

Worms traduit cette invocation à la sainte Vierge pour l'âme du défunt, dans les termes suivants : *Rubthuadus bonus supra tumulum Yfonis Filii Ebonis... Rogate Mariam animæ ejus ut misereatur, Nicolaus Kasonius* [1].

HOLBECK.

On a trouvé à Holbeck, situé à 55 kilomètres à l'ouest de Copenhague, une croix qui a été portée au musée de cette dernière ville et dont le style paraît carlovingien. On y remarque des gravures qui nous montrent au milieu le Sauveur tenant un livre et dans les bras de la croix l'image de la sainte Vierge et de saint Jean [2].

LISBJERG (*près de Aarhus*).

(Pl. CXLVII.) — Le musée de Copenhague possède, dans sa onzième salle consacrée aux monuments romans primitifs, un autel d'une époque fort reculée et qui nous offre des images répétées de la sainte Vierge. Il provient de Lisbjerg, dans le diocèse d'Aarhus, un des évêchés les plus anciens du Jutland qu'on dit fondé par Othon Ier. Les tableaux de métal qui le composent sont ainsi distribués : au centre est un losange qui renferme la Jérusalem céleste, comme nous l'apprend l'inscription de l'archivolte, *Civitas Hierusalem*. Sous l'arcade qui lui sert de dais, la sainte Vierge est assise avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Grâce à M. Enghelhardt, conservateur du musée, auquel nous devons communication de ce précieux monument, nous avons pu insérer cette madone dans nos planches. Longue, svelte, élancée quoique assise sur un trône, couronnée, elle porte le Sauveur sur ses genoux, lequel bénit et tient un livre ; elle lui offre de la main droite une pomme, souvenir du paradis perdu dont elle nous a rouvert les portes. Les draperies sont enrichies de nielles et de perles.

De chaque côté de ce trône deux chérubins en prière sont encore compris dans le losange; audessus, les murailles de la Jérusalem céleste devant lesquelles un ange fait la garde, et dont l'enceinte est occupée par des bienheureux qui vénèrent la croix; la partie centrale semble toute consacrée à la sainte Vierge. Dans un des triangles du haut est figurée l'Annonciation avec les deux noms de Marie et de Gabriel inscrits au fond; dans les trois autres correspondants, on distingue les diverses scènes de l'Assomption. Ce sont d'abord les anges qui soulèvent Marie du sépulcre pendant que Notre-Seigneur prend l'âme sous la forme d'un enfant, puis les anges la reçoivent à genoux, déployant déjà leurs ailes et les mains voilées; on aperçoit en face, au quatrième triangle, la sainte Vierge toujours entre les mains angéliques et s'approchant du trône souverain qui lui est préparé.

Les deux compartiments latéraux qui accompagnent celui du losange que nous venons de décrire, sont occupés par douze figures qui représentent sainte Brigite, sainte Thècle et diverses vertus en allégories. Des médaillons avec les symboles évangéliques accusent les frises d'encadrement aux angles de l'autel, et des inscriptions relatives au jugement dernier en suivent le bord.

1. Worms, *Monumenta Danica*, p. 285.
2. Voy. p. 513, Musée de Copenhague.

Au-dessus de cet autel se dresse un retable formé par une arcade qui entoure un grand crucifix. Les deux figures de la sainte Vierge et de saint Jean manquent évidemment de chaque côté ; ils y sont trop constamment reproduits dans les œuvres du moyen âge pour croire le contraire ; ici surtout l'artiste n'a pu oublier dans leurs épreuves ces deux fidèles compagnons de la croix lorsqu'il les a figurés au sommet du retable dans la gloire et près du Sauveur sur son trône. Dans cette dernière attitude, Marie occupe une arcade à la droite de son fils, et, comme au Crucifiement, elle lève les bras vers lui avec le même geste ; son nom est inscrit sur l'archivolte.

Ce monument porte des caractères incontestables de style roman ; quelques traits le feraient même remonter au delà du XII[e] siècle si, dans les inscriptions, l'apparition de E en forme de C et leur mélange avec les E droits ne semblaient l'attribuer à ce siècle. Je dois avouer que je ne saisis aucun signe qui nous donne le droit d'en faire honneur à une fabrique danoise, si tant est qu'il en existait alors ; je croirais plus volontiers, d'après l'architecture, que ce beau spécimen d'orfévrerie est venu des bords du Rhin. Mais cela importe peu à notre thèse, car il est évident que l'exportation d'objets d'art a toujours lieu sous l'empire de la mode et l'attrait de la nouveauté, que parconséquent cet autel est venu à Lisbjerg au XII[e] siècle, et que dès lors les chrétiens de cette ville sont venus s'agenouiller devant les images de Marie que nous venons de signaler.

ODENSÉ.

Odensé est la ville principale de l'île de Fionie qui, avec les petites îles avoisinantes, a une population d'environ 200,000 âmes. Elle fut le centre du culte rendu à Odin, aussi resta-t-elle longtemps sans reconnaître Jésus-Christ. Ce ne fut qu'en 1019 que Canut le Grand, à son retour d'Angleterre, acheva d'introduire le christianisme dans tout le royaume. Il avait amené des évêques, des prêtres, des moines anglais et aussi des architectes avec des pierres et du plomb pour construire des églises. Il éleva alors à Odensé un monastère de bénédictins qui fut dédié à la mère de Dieu. L'église, construite d'abord en bois, fut, vers la fin du XII[e] siècle, remplacée par un édifice de pierre de style romano-ogival. On l'appelle encore l'église Notre-Dame[1].

LUGUDEHERRIT.

Sur une tombe du cimetière d'Alrum, on lit en caractères runiques la salutation angélique comme il suit :

« Salut Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes et béni est le fruit de tes entrailles. Amen. »

Puis au-dessous :

« Ici repose Hildulf, fils de Svénon. »

Cette inscription encadre la pierre tombale, qui n'a dans le milieu d'autres ornements qu'une croix ; elle est longue de trois aunes et demie[2].

RASTED.

Les bénédictins commencèrent en 1109 à construire leur abbaye de Rasted, là où se trouvait originairement un collége de clercs séculiers, et le consacrèrent à la bienheureuse vierge Marie. Il arriva à ce moment que l'église fut enrichie d'une manière fort touchante. Le comte Frédéric était le fils et l'unique héritier d'Hunon, et, pour cette raison, pour conserver ses immenses possessions dans sa famille, son père le pressait de se marier ; mais rien ne pouvait décider ce jeune homme ni vaincre ses virginales inclinations ; enfin un jour, pour échapper à ces instances, il s'écria qu'il saurait bien trouver un héritier ; il fit apporter une

1. *Missions catholiques*, 1869, II, 171.
2. Worms, *Monumenta Danica*, 176.

image de la sainte Vierge, puis ajouta en montrant le tableau que c'était au fils de cette dame qu'il laissait tous ses biens et tout ce qui dépendait du comté.

Son cousin Elgimar, fils de la sœur d'Hunon, rivalisa de générosité en faveur du monastère, dans lequel il versa de grandes aumônes ; il lui donna sept vitraux pour le chœur de l'église, des calices, des pyxides d'ivoire et différents ornements. Eilica, l'épouse d'Elgimar, y ajouta des habits sacerdotaux et des vêtements d'autel qu'elle dédia spécialement à la bienheureuse vierge Marie [1].

RINGSTAD.

Les bénédictins danois possédaient au XII[e] siècle non loin de Sora, un monastère dédié à la sainte Vierge et à saint Canut ; on y voyait sur un tableau les noms des rois et des princes qu'on y avait enterrés de 1130 à 1341. On trouvait sur cette vieille charte de parchemin la mémoire suivante.

« Dans l'an du Seigneur 1137, aux ides de janvier, saint Canut, duc de Sleswig, fils du roi Eric Egotha, mort en Chypre, fut martyrisé par Magnus, fils de Nicolas, alors roi des Danois, dans la forêt d'Harelstetle, et enseveli à Ringstad devant le maître-autel, parce qu'il y avait alors là une église de la bienheureuse vierge Marie qu'avait construite Suénon Noric, évêque de Roskild. Mais en 1170, aux VII des kalendes de juillet, les reliques de saint Canut furent transférées sur cet autel [2]. »

On conserve au musée de Copenhague, sous le numéro 618, un ancien sceau de Ringstad qui porte l'effigie de la sainte Vierge ; la madone, vue de face, assise sur un trône, porte l'enfant Jésus du bras gauche et lui offre une pomme de la main droite ; deux personnages l'assistent, celui de droite, qui est couronné et qui lui offre un vase de fleurs, représente sans doute saint Canut, au-dessus on remarque une étoile et la main de Dieu qui bénit, au-dessous un religieux en prière. Sur l'exergue on lit : + *Sigillum villanorum de Ringstad*. Ce sceau, s'il n'est pas fort ancien en lui-même, rappelle certainement la madone primitive qui fut vénérée au XII[e] siècle. Il a 5 centimètres de diamètre.

1. *Rerum Danica*, III, 171.
2. *Rerum Danica*, IV, 278.

ROSKILD.

Roskild, située dans l'île de Seeland, à 35 kilomètres de Copenhague, servait jadis de résidence aux rois de Danemark et contient de très-anciens souvenirs religieux ; notons, pour ce qui concerne nos études, l'église de la bienheureuse Marie, que construisit l'évêque Suénon de concert avec saint Canut (+ 1130) et l'abbaye des religieuses de Sainte-Marie de Roskild, fondée vers 1156 [1].

Nous conservons un sceau de Roskild qui date de 1277, et qui porte l'effigie de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans les bras, entre deux tours d'église [2].

SILTE.

On voit encore à Silte une inscription runique qui contient le nom de la sainte Vierge.

FORGAIR LIT MIK GIARA YFER SINN FATHVR VK (SINA) MOTHOR, BOTFRI(TH)R OK BVTWI. OK AVTHWATR (HIA) GG MIK. KRISTR MA(R)IV SVN NATHI ALLUM. SUM HIER HWILAS VN(D)IR VK ALLUM. KRISTNVM SIALVM.

« Forgair m'a fait faire pour la mémoire de son père et de sa mère, Botfri Budi et Authwate et pour lui. O Christ, fils de Marie, aie pitié

1. *Rerum Danic.*, II, 211, et VI, 25. — Petri Olaï excepta.
2. *Norske sigiller og Mynter*. (Les planches de cet ouvrage, qu'a bien voulu me communiquer M. le comte Riant, n'ont jamais servi, le texte n'ayant pas été publié.

de tous ceux qui reposent sous cette pierre, et des âmes de tous les chrétiens [1]. »

On voit d'après ce monument que, dès l'époque runique, c'était déjà une sorte de titre de gloire terrestre pour le Christ d'être le fils de la vierge Marie.

SLESWIG.

Nous avons déjà vu que Sleswig fut la ville choisie par saint Anschaire au IXe siècle comme berceau de la foi chrétienne en Danemark; nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit à ce sujet.

SOROE.

Soroe, dans l'île eeland, avait dans ses environs un monastère qui relevait de l'évêché de Roskild, et qu'avait fondé, en 1161, le saint évêque Absalon. Ce monastère se trouvait à moitié chemin du monastère de Ringstad et d'Andworskow, éloigné de part et d'autre de six à huit milles [2].

TUNSTAD.

On voit à Tunstad une inscription runique concernant la sainte Vierge : MARIA. M. HILA HILA IESVS CHRISTVS HILP HAKON, c'est-à-dire : « Marie, sainte mère du saint Jésus-Christ, secoure Hacon ! »

1. Olaï Wormii, *Monumenta Danica*, 1651, p. 454.

Gutniska urkender : guta lag, guta saga och Gotlands runskrifter sprakligt behandlu, par Carl Säve, 1859, ouvrage très-rare.

Voir aussi Lisjegren, *Run-Urkunder*, Stockolm, 1833, p. 206.

2. *Rerum Danic. Script.*, IV, 463. Liber donationum monasterii Sorensis.

On prétend que cet Hacon, ancien roi de Norvége, avait fait construire une église en l'honneur de Notre-Dame, et que le culte y était magnifique [1].

Malgré les ravages du protestantisme, qui s'est efforcé d'effacer les moindres traces du culte de la sainte Vierge, on saisit encore le souvenir de ses fêtes ; dans les traditions populaires, on trouve des monuments qui ne sont pas anciens eux-mêmes, mais qui portent encore son nom dans des inscriptions runiques ; or, comme ces caractères cessèrent d'être en usage au XIIe siècle, il nous semble que leur conservation hiératique est une preuve intrinsèque de l'ancienneté du souvenir qu'ils conservent. Ainsi l'auteur du bel ouvrage sur les pierres runiques, cite un calendrier danois où l'on voit figurer la sainte Vierge couronnée et l'enfant Jésus.

L'habitude d'invoquer la sainte Vierge était entrée si avant dans les mœurs de ce peuple, qu'on retrouve jusque sur des ustensiles vulgaires, comme des cornes à boire, cette inscription : *Mater Dei memento mei.*

Espérons que cette bonne mère reprendra possession d'une nation si noble et si digne d'être sa fille, à qui elle semble de sa propre main au IXe siècle, avoir donné le baptême chrétien.

1. Worms, 498.

SUÈDE.



i le Danemark se glorifie d'avoir eu saint Anschaire pour premier apôtre, la Suède peut revendiquer le même privilége et s'appuie sur de très-anciennes traditions. On sait que la première mission de ce saint n'avait pas suffi pour y donner de profondes racines à la foi. Les temples qu'il avait arrachés aux idoles leur avaient été rendus, et les anciennes habitudes païennes reprenant vigueur, menaçaient de replonger le pays dans la barbarie; c'est alors, suivant une vieille légende, que la sainte Vierge intervint pour le sauver. Un jour, sous le règne d'Éric Aarsel, le pontife au lieu de sacrifier au vrai Dieu sacrifiait aux démons, lorsque soudain, devant tout le peuple témoin du prodige, il fut frappé de cécité. Pendant son sommeil, la sainte Vierge daigna apparaître à l'infortuné et lui dit que son mal était le châtiment d'avoir substitué l'adoration sacrilége des idoles à celle de son Fils; puis elle ajouta : « Si donc tu veux guérir, promets-moi de délaisser ce culte impie, de conserver inviolablement la foi chrétienne et de la prêcher à tous les autres. » Le prêtre se hâta de faire la promesse que demandait Notre-Dame, et, en même temps que la lumière de la foi reparaissait dans son esprit, la lumière matérielle reluisait sur ses yeux. Il bénit la sainte Vierge de cette insigne faveur et ne cessa de lui en témoigner sa reconnaissance par une inébranlable fidélité.

Jean Magnus, archevêque d'Upsal, qui, malgré tous ses efforts, ne put empêcher la fatale résolution de Gustave Wasa, de jeter la Suède dans l'hérésie, raconte cette gracieuse légende, et, au bout de son récit, il ne peut retenir cette exclamation, à laquelle nous nous associons de grand cœur : « O Suède, ô Gothie, reconnais donc l'apôtre, la maîtresse de ta foi, reconnais la Mère du Verbe de Dieu, celle qui t'a prêché la vérité[1] ! »

Nos frères séparés de Suède, s'ils veulent renouer les liens qui les attachaient jadis à la sainte Vierge, ont tout autour d'eux des monuments, beaucoup plus nombreux qu'ils ne croient, de ce culte filial. Nous passerons ici en revue quelques-uns des plus anciens, en en négligeant une infinité que les limites chronologiques fort reculées de ces études nous obligent à écarter.

ALSKOG *(Gotland)*.

L'usage d'orner les fonts baptismaux de bas-reliefs semble très-répandu chez les premiers Suédois chrétiens. Ils voulaient peut-être célébrer par ce luxe le souvenir du récent baptême de la nation. A Alskog, nous trouvons ainsi des sculptures relatives à la vie de la sainte Vierge, comme la Nativité, la Visitation, la Fuite en Égypte[2], etc.

BARLINGBO.

Nous retrouvons encore ici les mêmes sujets sur des fonts qui datent de 1200[3].

1. Metropolis ecclesiæ Upsalen in regnis Svetiæ et Gothiæ hist^a diligentia *Johannis Magni Gothi* sedis apost. legati. Romæ, 1557, in-4° (seconde édition en 1560).

2. *Gotlands konsthistoria*, par Brunius, Lund, 1864, page 62.

3. *Id.*, page 195. Voyez aussi *Rerum Danicarum Script.*, VIII, p. 312.

BJERESJÖ.

L'église de Bjeresjö, construite en pierre (XIIe siècle), paraît avoir été fondée à l'époque romane; les voûtes ogivales qu'on y remarque ont dû être rapportées, tandis que le soubassement et les pleins cintres appartiennent sans doute à une construction beaucoup plus ancienne. Des peintures, dont le style correspond à l'origine, y contiennent plusieurs images de Marie. C'est d'abord, sous une arcade en plein cintre, l'Ascension de Notre-Seigneur. Le Sauveur, enlevé dans une auréole elliptique très-richement décorée, est glorifié par une troupe d'anges qui l'encensent; dans le bas sont rangés les apôtres et la sainte Vierge au milieu d'eux. Cette peinture est malheureusement presque effacée.

Les peintures du chœur nous offrent une meilleure conservation; elles s'appliquent aux murs et à la voûte, dont le plein cintre nous sert pour ces images d'authenticité romane. On voit d'abord dans l'écoinçon, du côté de l'épître, le Sauveur qui s'enlève de terre au milieu de ses disciples; la sainte Vierge, à sa droite, ouvre les bras en retroussant les plis de son manteau. Les nimbes, ce qui est assez rare, sont radiés; les poses sont un peu maniérées.

Au-dessus, la voûte en berceau est séparée en deux parties : l'une consacrée aux sujets de l'Ancien Testament, la seconde à ceux du Nouveau. L'arbre de Jessé forme la séparation; de Jessé endormi sortent les rameaux généalogiques qui portent, dans des médaillons, David, Salomon, la sainte Vierge, et enfin le Christ, qui tient un livre ouvert et qui nous enseigne; une série de prophètes sont figurés à droite et à gauche de ces grands sujets dans les rinceaux. Tous les personnages tiennent des légendes. La Mère de Dieu porte des souliers jaunes, une tunique grise, un surplis ponceau, un manteau brun, un voile blanc, une couronne d'or, un nimbe radié; elle est assise et déploie une légende blanche; le fond est bleu, largement encadré de vert.

Voici, pour la partie de la voûte consacrée aux scènes de l'Évangile, les images qui concernent la sainte Vierge. — D'abord l'*Annonciation :* l'ange lève la main droite en signe d'allocution, tient de la gauche une légende sur laquelle est sans doute inscrite la salutation angélique, il a des ailes couleur de terre de Sienne brûlée, tunique bleu-clair, manteau safran, etc. La sainte Vierge fait un geste d'acceptation de la main droite, porte une légende de la gauche; sa tunique est blanche, le surplis vert avec carreaux noirs, le manteau brun, le voile blanc, en forme de serre-tête; le nimbe d'or est radié. Ces figures et les suivantes se détachent sur un fond d'azur, avec deux bandes vertes, haut et bas. Près de là, la *Visitation* dans la forme ordinaire.

Ensuite la *Nativité :* la sainte Vierge, en cheveux, nimbée, est étendue sur un lit ponceau avec oreiller gris à traverses blanches; elle a une tunique grise, une couverture brune; elle tient la crèche sur laquelle l'enfant Jésus, vêtu de langes blancs, est couché; derrière, l'âne rouge, le bœuf gris. Au-dessus de Marie, un chœur d'anges en adoration apparaît dans un arc-en-ciel. Saint Joseph est assis de l'autre côté de la crèche; il est vêtu de gris et coiffé d'un chapeau blanc en pointe, avec lisérés rouges. Le tableau se termine par l'avertissement que l'ange lui apporte de la part de Dieu. Deux traits fort caractéristiques de l'époque romane nous apparaissent dans cette peinture en dehors de beaucoup d'autres : ce sont les anges, que nous pouvons si bien rapprocher du portail Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris, et la coiffure de saint Joseph, que nous retrouvons identique dans un manuscrit du XIe siècle au Vatican.

Le second étage de peintures s'ouvre par l'*Adoration des Mages*. Les mages couronnés s'avancent à gauche, les deux premiers avec des vêtements talaires, le troisième, et le plus rapproché du Sauveur, avec une tunique courte, de hautes chausses et un manteau sur l'épaule; la sainte Vierge est assise sous un ciborium soutenu par des colonnes torses; son voile est brun, son manteau gris, sa tunique jaunâtre; l'enfant

Jésus, qu'elle retient de la main gauche, semble vouloir se précipiter dans les bras des mages; sa tunique est bleue, son manteau rouge. Les noms se lisent au-dessus de toutes ces figures.

La *Purification*, qui forme le sujet suivant, nous offre des traits assez singuliers, sous lesquels cette scène ne nous apparaît pas ordinairement. Le Sauveur n'est plus petit enfant; il est assis sur la table sacrée, où le prêtre vient de le placer; mais, au lieu que la sainte Vierge, comme il est d'usage, soit vis-à-vis de lui, c'est saint Joseph qui apporte les deux colombes, tandis que la sainte Mère est par derrière.

La plus remarquable image de Marie et une des mieux conservées que possède l'église de Bjeresjö, se voit encore dans l'abside qui termine la voûte en berceau, objet des précédentes descriptions. Au centre de la conque, Dieu le père, dans une auréole elliptique, soutient devant lui son Fils crucifié. Les quatre symboles évangéliques occupent les angles de l'auréole; enfin, à droite du groupe central, la sainte Vierge est figurée debout, levant les bras en signe de prière. Son voile et sa tunique sont blancs, son nimbe d'or, son manteau jaune, son surplis également jaune, bordé dans le bas d'une bande de pourpre. On lit près de la tête : S. MARIA. Sous cette voûte sont distribués plusieurs saints, qui tiennent des légendes; le style des inscriptions qu'on y lit confirme l'âge de ces peintures au XIIe, peut-être même au XIe siècle.

Ces fresques forment un des monuments les plus remarquables de notre iconographie scandinave; les touches en sont souvent barbares, dures; elles révèlent un pinceau byzantin; et toutefois l'artiste auquel nous les devons s'est souvent soustrait à l'influence grecque en introduisant dans son œuvre des attitudes et des costumes du Nord; cette remarque est importante, car elle donne un prix plus indigène au monument, à l'hommage qu'il était chargé d'exprimer à la sainte Vierge, hommage de la sorte plus réfléchi et plus national[1].

1. *Monuments scandinaves du moyen âge.* Mandelgren, Paris, 1862, in-folio.

Nous pourrions citer, à propos des peintures suédoises, une foule d'autres exemples qui nous présentent encore des images de la sainte Vierge comme celle de l'église Amenehärads-Räda, où nous voyons un beau couronnement; de Grenna, où une voûte possède une scène de l'ensevelissement rendue d'une façon touchante; l'église de Risingé, qui nous fournit une des Assomptions les plus intéressantes du XIVe siècle, la madone enlevée par quatre anges dans une auréole; l'église de Floda, qui nous montre sur une de ses voûtes d'arête la sainte Vierge agenouillée sur le lieu où vient de s'élever son divin Fils; et l'église de Tegelsmora le même sujet; mais toutes ces peintures, des XIIIe, XIVe, XVe siècles, sont trop récentes pour que leur description puisse prendre place dans notre travail.

L'église de Bjeresjö nous offre non-seulement les curieuses peintures qu'on vient de voir, mais aussi des bas-reliefs de la même époque qui enveloppent ses fonts baptismaux. Voici la désignation des sujets :

1° Le Christ dans sa crèche, avec cette inscription : *Cognovit bos asinum.*

2° La vierge Marie devant le vieillard Siméon, et cette inscription : *Maria — spiritus sanctus — Simeon.*

3° Continuation du même sujet, ainsi indiqué : *Simeon — Star — Maria — Iesus.*

4° Adoration des mages, ainsi désignés : *Asper — Farpalus — Melchior.*

5° Marie, dans sa gloire, qui prie, les mains déployées en dehors, et cette inscription : *Maria — Spiritus sanctus*[1].

6° Jésus avec les évangélistes saints Luc et Mathieu à sa droite, saint Jean et saint Marc à sa gauche, et leurs noms écrits pour les faire reconnaître.

1. Ce sujet est si important qu'il est utile de transcrire le texte suédois que M. Riant nous a communiqué : « Bakom honom stav *Maria* med gloria och uppräckta hander i bedjaude stalloring, och öfver henne nedsväfvar en dufva. » (*Skanes konsthistoria for medeltiden af.* C.-G. Brunius, Lund, 1850.)

7° Le Christ et Marie glorieuse, et cette inscription : *Ioannes. top. Iesus Maria frua* [1].

BÖRRINGEKLOSTER (*Scanie*).

Les bénédictins y fondèrent un monastère en 1231 et le dédièrent à la vierge Marie [2].

BRASTAD.

On voit dans l'église de cette ville une inscription runique où on trouve le nom de Marie : MARIA MER HIALB THEIM ER THINA STEIN GERTHE.

Il y avait aussi un sanctuaire qui lui était dédié [3].

BRO.

Bro, située dans l'île de Gotland, à un mille au nord de Wisby, possède une église fort ancienne et qui, selon l'usage du style roman, nous montre des sujets sculptés sur ses chapiteaux. On remarque ainsi, sur un des chapiteaux intérieurs, une Annonciation ; l'ange a les ailes étendues ; il lève la main droite vers la sainte Vierge et tient de la gauche une légende sur laquelle on lit : AVE MARIA [4].

BURLÖFS.

On remarque dans l'église une madone et un crucifiement ancien [5].

1. Brunius, p. 482.
2. *Id.*, p. 319.
3. *Antiquarisk och arkitektonisk Resa*, par Brunius, 1839, in-8°, Lund, p. 113 et 115.
4. *Gotlands konsthistoria*, par Brunius, IIe vol., 1865, page 2.
5. *Skanes*, Brunius, 592.

Le beau recueil de monuments runiques [1] contient une cloche dessinée dans les archives du musée des antiquités de Copenhague ; elle provient de Smaland, province de Suède. Les archéologues, d'après le caractère des Runes, estiment qu'elle doit remonter au plus ancien temps ; une inscription pourtourne comme une ceinture la cloche vers son ouverture ; elle est renversée et doit se lire de droite à gauche :

BROPIR SBBI (? = scialbubi) YESVS KRISTAS AFF. MARIA GRASIA [2].

Il n'est pas rare, dans les pays scandinaves, sur les cloches runiques, de trouver la Salutation angélique ; leur tintement aérien rappelait ainsi la voix du messager céleste.

CIMBRITS.

Nous retrouvons encore des fonts baptismaux dans l'église de Cimbrits ; on y voit l'Annonciation, la Visitation et une figure de la sainte Vierge, au-dessus de laquelle est sculptée une étoile ; on remarque aussi près d'elle une église [3].

ESKELHEM.

L'église de 1196 (*Script. rer. Danic.*, VIII, 313), possède des fonts qui retracent différentes scènes de la vie de Marie, entre autres l'Annonciation, la Nativité de Notre-Seigneur, etc. [4].

1. *The old northern runic monuments of Scandinavia, and England*, 1866-67, 2 in-folios, p. 279.
2. Le sens de cette inscription n'est pas très-clair ; il doit à peu près être celui-ci : « Fais-moi frère de Jésus-Christ, salut Marie, pleine de grâce. »
3. *Skanes*, Brunius, p. 490.
4. *Gotlands*, Brunius, p. 317.

FALSTERBO (*Scanie*).

Ancienne église dédiée à la vierge Marie [1].

GAUTHEM.

Dans l'église de Dalhemps (1209), on remarque un autel qui porte une image de la sainte Vierge [2].

GERUM.

. Fonts baptismaux avec représentation de la sainte Vierge [3].

GOTLAND.

M. Lisjegren (*Run. Urkunder*, Stockholm 1833, p. 190) cite une inscription runique trouvée dans cette île, et qui contient la Salutation angélique :

BOTILDER : LET : GERA : HVALF : DENNE : IFVR : SVEN : TORMOSON : AVE : MARIA : GRATIA.

GRAMANSTORPS.

Fonts baptismaux sur lesquels on voit l'image de sainte Anne, de la vierge Marie et du Christ [4].

GROTLINGBO.

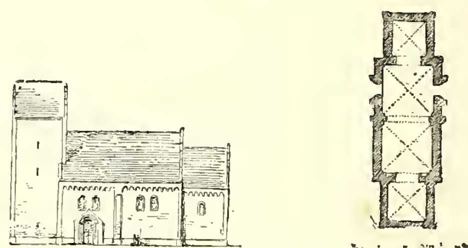
Annonciation [5].

1. *Skanes*, Brunius, p. 249.
2. *Gotlands*, Brunius, II, 311.
3. *Id.*, 252.
4. *Skanes*, Brunius, p. 501.
5. *Gotlands*, Brunius, II, 155.

GÜMLOSA (*Scanie*).

L'église de Gümlosa, après avoir été fondée par Thrugotus Ketelson, fut, le 26 octobre 1191, consacrée par l'archevêque Absalon, par l'archevêque Erik de Trondhiem et l'évêque de Vexio. On la dédia au Christ, *à la vierge Marie*, aux apôtres Paul et Mathias et à plusieurs autres saints; à cette occasion, un grand nombre de reliques furent déposées dans l'autel [1].

Gümlosa possède aussi des fonts qui conservent l'image de la sainte Vierge [2].



Eglise romane dédiée à la sainte Vierge en Suède.

GVIINGE.

Madone glorieuse avec l'Enfant sur des fonts baptismaux, la Nativité avec saint Joseph, la crèche, le bœuf et l'âne [3], etc.

HABBLINGBO.

Habblingbo, dans l'île de Gotland, possède des inscriptions runiques qui retracent le *Pater noster* et l'*Ave Maria*; elles doivent par conséquent dater du XIIe siècle [4].

1. *Skanes*, p. 204.
2. *Id.*, p. 494.
3. *Skanes*, 495.
4. *Gutniska urkunder : guta lag, guta saga och Gotlands runinskrifter spraklig behandlade*, par Carle Säve, 1859, ouvrage devenu très-rare.

HANNAS (*Scanie*).

Fonts baptismaux où est sculptée la Nativité du Sauveur, sa crèche avec le bœuf et l'âne[1].

HAMRA (*Gotland*).

Fonts baptismaux qui nous présentent les scènes de l'Annonciation, Visitation, Nativité et Adoration des mages[2], etc.

HELSINGBORG.

On y trouve une église dédiée à la sainte Vierge[3]. Sur l'autel, qui est fort ancien, on remarque l'Adoration des mages et Marie élevée en gloire. Au-dessus de la principale porte de cette église, du côté du nord, on voit aussi représentées les Fiançailles de Marie, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Fuite en Egypte, etc.

HEMMINGSDYNGE.

Église dédiée à la vierge Marie[4].

HERREVADS.

L'archevêque Eskil fonda, en 1144, pour les bernardins, le monastère d'Herrevads, le dota de bâtiments seigneuriaux, et le 1er mai 1150 (le mois de mai inspirait-il déjà la dévotion à la mère de Dieu?) il le dédia à la vierge Marie[5].

Le livre capitulaire de Lund nous rappelle la mémoire d'Étienne, prêtre et moine de Sainte-Marie d'Herrevads, lequel mourut en 1171 et fut peut-être un des fondateurs[1].

1. *Skanes*, p. 509.
2. *Gotlands*, 187.
3. *Skanes*, p. 24.
4. *Id.*, p. 295.
5. *Id.*

KONNUGA-HELLI
(*près de Gothenbourg*).

M. le comte Riant a dessiné dans cette ville une croix qui date de 1110 et qu'on peut considérer comme un des monuments chrétiens scandinaves les plus anciens. Elle est d'autant plus intéressante qu'il la suppose de fabrication scandinave. Le Christ est jupé, attaché par quatre clous, et aux extrémités de la croix on remarque la figure de la sainte Vierge et de saint Jean [2]. Elle passe pour avoir appartenu au roi de Norvége Sigurd Ier. Grâce à l'affectueuse libéralité de M. Riant, nous pouvons en offrir aux lecteurs une représentation coloriée en tête de ce volume. (*Frontispice.*) PL. LXXVI bis.

LAU (*Gotland*).

Fonts baptismaux portant sur leurs bas-reliefs la Visitation, l'Adoration des mages[3], etc.

LOKRUME.

Fonts baptismaux, Annonciation, Visitation[4], etc.

LUMMELUND.

Bas-reliefs représentant l'Annonciation de la sainte Vierge, la Visitation, la Nativité où l'on a

1. *Rerum Danicarum*, II, 424.
2. *Gotlands*, Brunius. Voyez aussi les *Scandinaves en Terre sainte*, p. 209.
3. Brunius, II, 89.
4. *Id.*, II, 149.

figuré saint Joseph, l'Enfant divin entre le bœuf et l'âne, enfin l'Adoration des mages[1].

LUND.

Cette ville, qui joue un rôle important dans l'histoire religieuse de la Suède, possède plusieurs monuments de la sainte Vierge. Son église métropolitaine fut dédiée en 1145 (indiction 8) aux kalendes de septembre, par le vénérable Eschil, archevêque danois, assisté par les évêques Hermann de Sleswig, Gislon de la Gothie orientale, Öthgrim de l'occidentale; elle fut dédiée en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Laurent. Eschil consacra lui-même le maître-autel; il y déposa des reliques des saints et surtout du bois de la vraie croix, des cheveux et des vêtements de la sainte Vierge[2]. On voyait sur son portail la représentation en sculpture des deux saints titulaires.

En 1164 on construisit aussi dans la même ville un monastère en l'honneur de sainte Marie et de saint Pierre[3].

Les archevêques de Lund professaient héréditairement une grande dévotion pour la sainte Vierge; on a conservé des séquences qu'André, qui occupait ce siége au commencement du XIIIe siècle (en 1228), composa pour sa gloire; elles commencent ainsi :

Missus Gabriel de cœlis
Stella solem præter morem
. . . .

Le livre capitulaire de Lund nous parle des prébendes de l'église Sainte-Marie-Mineure, ce qui implique dans cette ville l'existence de deux églises au moins dédiées à la sainte Vierge. Nous trouvons dans ce même manuscrit la mention de Sainte-Marie de Novavalle, de Sainte-Marie de Wiberg, de Sainte-Marie d'Alvaster, à la date de 1126. Sept fêtes de la sainte Vierge avaient leurs vigiles et l'Assomption était déjà célébrée.

1. *Skanes*, II, 17.
2. *Rerum Danic. script.*, III, 455.
3. *Skanes*, 311.
4. *Rer. Danic.* I 470.

MARTEBO (*Gotland*).

Bas-relief de l'Annonciation, de la Visitation[1], et ailleurs la Fuite en Égypte, l'Adoration des mages, etc.

NÄR (*Scanie*).

Église dédiée en 1145 à la vierge Marie et à saint Laurent[2].

NYDALA.

Le monastère cistercien possédait une église dédiée à la vierge Marie depuis 1180[3].

OBESTÄMDT.

L'abbaye de Gudhems a laissé un sceau qui nous semble appartenir complétement au XIIe siècle, quoiqu'il ne soit attaché qu'à une charte de 1253. On y voit la sainte Vierge représentée avec l'enfant Jésus; elle est couronnée, nimbée, elle porte l'Enfant du bras gauche et un sceptre fleurdelisé de la main droite[4].

1. *Gotlands*, II, 19.
2. *Skanes*, p. 84.
3. *Gotlands*, 375.
4. *Suenska sigiller frau medeltiden utgifna af Bror*, Emil Hildebrand, Stockholm, 1862, in-folio.

OPPAMANA.

Sur un autel de l'église on voit sculptée la sainte Vierge avec l'Enfant[1].

RÖDINGE.

On y voit gravée cette inscription : *Virgo decoris dat pocioris culmen honoris.* Puis une madone avec l'Enfant, et enfin ces mots : *Ave Maria sancta Mater Domini — Johannes me fecit*[2].

SANDA.

Fonts baptismaux avec l'image de Marie en relief[3].

SKARA.

Une charte de 1259 nous apprend que cette ville possédait alors une église dédiée à sainte



Sceau de la ville de Skara. (D'après Hildebrand.)

Marie, et le style du sceau qu'on y voit attaché laisse supposer une origine plus ancienne pour la fondation. Sur cette empreinte, la sainte Vierge est assise sur un trône à têtes d'animaux; elle est couronnée; elle porte l'Enfant sur le bras gauche pendant que deux anges l'encensent. On lit sur l'exergue : *S. capituli Ecclesie Marie civitat. Scaren.*

1. *Skanes*, 546.
2. *Id.*, 584.
3. *Gotlands* II, 296.

Les évêques de cette ville avaient sans doute une dévotion particulière envers la sainte Vierge, car en 1270 nous trouvons le sceau d'Éric, qui occupait alors ce siége et qui s'y était fait représenter devant la crèche. On voit dans le fond la sainte Vierge couchée, l'enfant Jésus et les deux animaux; en bas, sous une arcade, l'évêque mitré, agenouillé et en prière; sur l'exergue qui commence par une étoile : *Secretum Eric Scarensis episcopi.*

Sur un sceau de l'évêque de Bryniulf (1281, époque où il gouvernait l'église de Skara), le même sujet est répété; Bryniulf mitré, crossé, est à genoux devant une madone, laquelle tient l'Enfant; la madone est assise sur un trône, couronnée ; le Sauveur, debout sur ses genoux, bénit l'évêque; il est nimbé. On lit sur l'exergue : *S. Bruniwlphi Dei gra. Scarensis episcopi*[1].

SKO.

Le monastère de Sko était sans doute dédié à la sainte Vierge car, sur une charte du XIIIe siècle, nous retrouvons un sceau qui porte son effigie; elle est assise sous un tabernacle avec l'enfant



Sceau du monastère de Sko. (D'après Hildebrand.)

Jésus dans les bras. Au-dessous on distingue un moine en prière. L'exergue est le suivant : *S. conventus monasterii de Sko*[2].

1. *Svenska sigiller*, Hildebrand, 2e série, 25, 34.
2. *Id.*, 2e série, 69, an. 1291.

STOCKHOLM.

Stockholm ne fut fondée qu'au XIIIe siècle, et ne peut nous fournir aucune image indigène qui rentre dans nos limites chronologiques; toutefois M. le chanoine Obercampf nous a communiqué la photographie d'une madone qu'on y vénère et qui paraît assez ancienne. Il est certain qu'elle est antérieure à sainte Brigitte, et comme en Suède une statue du XIIIe ou XIVe siècle prouve autant pour notre thèse qu'une autre du Ve ou du VIe siècle en Italie, nous pouvons la signaler. Elle est debout, en cheveux, comme beaucoup de madones allemandes, richement drapée; elle tient l'Enfant du bras droit et lui offre un fruit de l'autre main; le Sauveur tient une légende. Cette statue, trouvée dans une église protestante qu'achetèrent les catholiques, fut (circonstance assez singulière), réclamée par les vendeurs. Mais, grâce à l'intervention de la reine mère, les protestants ont vu leur demande repoussée et les catholiques qui la possèdent définitivement ont obtenu à ses pieds des miracles incontestables.

C'est surtout dans le musée de Stockholm que doivent s'exercer nos recherches. Nous pouvions craindre qu'elles fussent peu fructueuses, mais M. Riant ayant bien voulu s'informer des représentations de la Vierge antérieures au XIIIe siècle, que je pouvais attendre, M. Hildebrand, qui en est directeur, nous a assuré qu'il en connaissait un assez grand nombre, soit dans le musée, soit ailleurs.

Le monument le plus remarquable est un autel en cuivre repoussé qui se rapproche de celui de Lisberg, précédemment décrit, et qui provient de Stroddetorp; on y voit des sujets de l'Évangile parmi lesquels plusieurs concernent la sainte Vierge, tels que l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration, la Fuite en Égypte, la Déposition. Dans la scène des mages, on voit la Madone assise sous un ciborium, tenant une palme à la main, avec l'enfant Jésus sur les genoux, et d'un caractère roman.

M. Hildebrand nous signale aussi un parement en broderie du XIIe siècle où l'image de Marie se trouve répétée jusqu'à dix fois, plusieurs croix dans le musée, un émail du XIIe siècle rapporté sur une mitre du XIVe; il nous cite enfin quelques croix dans diverses églises de Scanie.



Sigillum Hafridis, 1286. (D'après Hildebrand.)

TORNA.

L'église nous montre plusieurs sujets de la vie de la sainte Vierge sculptés en bas-reliefs, tels que l'Annonciation, la Visitation, la Naissance du Sauveur, les Mages, l'Entrée de Marie au Temple, la Fuite en Égypte[1], etc.

VALL.

Fonts baptismaux qui sont ornés d'une Visitation, Adoration des mages, etc.

VRANS.

Un autel de cette ville nous offre encore une madone avec l'Enfant[2].

WISBY.

Le monastère appelé Roma-Kloster, qui s'élevait dans les environs de Wisby, remonte pour

1. *Skanes*, 529.
2. *Id.*, 532.

sa fondation à l'année 1163 ou 64; il était dédié à la vierge Marie[1].

Ce n'est pas seulement sur la pierre et en parcourant le pays qu'on peut rencontrer les traces des pas de la sainte Vierge, aujourd'hui exilée et traitée comme une étrangère par ce pays qu'elle a tant aimé, mais nous devons les chercher encore dans les traditions populaires.

Nous trouvons dans le *Légendaire suédois* une saga de Marie plus récente, comme rédaction, que le XIIe siècle, mais qui traite de miracles antérieurs; c'est un recueil de légendes des plus intéressantes. Les bibliothèques de Suède abondent en documents pour la littérature catholique, lesquels, malheureusement tombés dans des mains protestantes, n'inspirent à personne le goût et la pensée de les publier[2].

La Suède, encore catholique, a eu le bonheur de voir imprimer son premier livre en l'honneur de la sainte Vierge à Stockholm; c'est un psautier de Marie, publié en 1498 par un Français, Alain de La Roche qui, sur la première page s'intitule : *le Fiancé de la sainte Vierge*. Ce précieux incunable fait partie de la bibliothèque de M. le comte Riant.

Citons parmi les souvenirs multipliés de l'amour des Suédois pour Marie : une cuiller d'argent doré qui appartenait autrefois au comte Ab. Brahe et qui depuis fut déposée dans le trésor d'antiquités royales; elle portait sur le manche une madone debout avec l'Enfant. Diverses inscriptions ornaient le dessus et le dessous de la cuiller. Dans la partie concave on lit en exergue : « Aide-moi, sainte Marie », et dans le champ, en caractères runiques : « Il faut chasser la faim par la nourriture et non flatter son goût »; sur le revers, sur les entrelacs compliqués d'un ruban, on lit encore en langue runique : « Soyez sages comme je vous le demande, souvenez-vous de moi comme je vous le demande. » La date qu'on y lit du XVe siècle ne permet pas, il est vrai, de voir autre chose dans cette pièce qu'une imitation d'ancienne inscription; mais les caractères runiques appliqués à honorer la sainte Vierge doivent être traditionnels[1].



Cuiller d'argent.

1. *Gotlands*, II, 363.
2. *Ett forn svenskt legendarium*, par G. Stephens. La saga de Marie se trouve dans la troisième série 1865-77, in-8°, de la page 46 à la 107.

1. Outre les ouvrages déjà cités, on pourra consulter *Suecia antica et hodierna*, dont les ravissantes gravures donneront idée des monuments suédois.

Joh. Magni, *Suecorum Gothorumque historia*. Romæ, 1554, in-folio.

Olaï Magni, *Historia de gentibus septentrionalibus Suecicis earumque diversis moribus*, Romæ., 1555, Basil, 1567, in-folio.

Scriptores rerum Suecicarum medii ævi, Upsale, 1818, 3 vol. in-folio.

NORVÉGE.



E culte de la sainte Vierge était si répandu en Norvége, à la fin du XII[e] siècle, que M. Unger a retrouvé et publié un recueil d'homélies de cette époque, dans lesquelles le nom de Marie revient à chaque ligne; une homélie correspond à chacune de ses fêtes [1].

Les rapports entre la France et la Scandinavie étaient plus fréquents qu'on ne se l'imagine souvent. A Clairvaux et à Citeaux, on a trouvé beaucoup de Scandinaves contemporains de saint Bernard. La question du collége scandinave existant à Paris, est aujourd'hui hors de doute et complétement élucidée.

Les relations continuelles que le fameux procès de séparation d'Ingelburge et de Philippe-Auguste établit avec le Nord durent les augmenter notablement. Aussi ne serons-nous pas surpris de trouver en Danemark et en Suède beaucoup d'objets d'orfèvrerie fabriqués en France ou fabriqués dans ces pays par des artistes émigrés.

Il est certain que, dans l'étude de la Scandinavie, on doit se montrer moins difficile en fait d'antiquités, et qu'il faut imiter les bibliophiles qui considèrent comme incunables dans ce pays les livres du XVI[e] siècle.

Ajoutons toutefois que la Norvége devint plutôt chrétienne que la Suède à cause des excursions de ses habitants sur le continent; ils en rapportèrent la foi, trésor bien plus précieux que les dépouilles dont ils chargeaient leurs vaisseaux.

La société qui a pour but, en Norvége, de conserver les anciens monuments, vient de publier un catalogue raisonné des monuments anciens de Norvége antérieurs à la Réforme. Dans cet ouvrage, nous trouvons de nombreux renseignements sur les anciens sanctuaires du pays, que nous transcrivons par ordre alphabétique.

1. Unger, *Gammel Norsk Homiliebog Christiana*, in-12.

ANDEBO.

Ancienne église dédiée à la sainte Vierge. (Catal. rais., p. 192.)

AAS.

Église dédiée à la sainte Vierge. Elle possédait autrefois une image de Marie appelée *Mariuroden*, qui était en très-grande vénération et à laquelle on donna plusieurs pièces de terre. Elle n'existe plus. (Cat., p. 38.)

ASKIM.

Église de pierre dédiée à la sainte Vierge le 5 février, jour de la Sainte-Agathe. (Cat., p. 8.)

AURE.

Ancienne église dédiée à Marie; on y voyait un vieil autel de bois qui, malheureusement, a été brûlé; sur le bas-relief central apparaissaient sainte Anne et la sainte Vierge. A droite, Marie et l'enfant Jésus; à gauche, saint Christophe. On le considérait comme d'une extrême ancienneté. (Cat., p. 561.)

BERGEN.

L'église de Notre-Dame, située dans la rue Overegaden, est mentionnée dans un document

de 1183. Brûlée le 10 août 1198, elle fut rebâtie en 1248. De nouveaux incendies la dévorèrent en 1413, 1537; cependant il reste encore des parties de l'église primitive; c'est une des seules églises de Norvége possédant un triforium; elle rappelle notre église normande de Cussy; on y voit un grand nombre de tableaux, mais qui ne sont pas plus anciens que le XVI[e] siècle. En 1838, on a trouvé dans le dallage deux monnaies d'argent en demi-relief et une petite *madone* de nacre qu'on a déposée au musée de Bergen. (Cat., p. 432.)

BORGUND.

Ancienne église dédiée à Marie. (Cat., p. 524.)

BYRTYNGE.

Un sceau de 1268 nous révèle l'existence d'un monastère de Sainte-Marie à Byrtynge, et le



Sceau du monastère Sainte-Marie de Byrtynge (1268).

caractère de cette empreinte donne à penser qu'il est beaucoup plus ancien. Nous y voyons la sainte Vierge assise sur un trône à dossier, couronnée, tenant l'Enfant divin de la main gauche et un fruit, qu'elle lui offre, de la main droite. Un religieux en prière est agenouillé au pied du trône [1].

BONŒSFET.

Marbre funéraire sur lequel est gravée l'image de la sainte Vierge, d'un type ancien, assise, portant l'Enfant sur le bras gauche, un lis de la main droite; mais l'inscription qui pourtourne le tombeau ne permet pas de lui assigner une époque fort reculée; on en restaure ainsi le sens : *Virtute virginis electæ, virtute Mariæ virginis.*

BERGEN.

Le musée de cette ville possède des reliquaires du commencement du XIII[e] siècle, où se trouve figurée la sainte Vierge.

CHRISTIANIA.

Nous ne pouvons citer dans cette ville qu'une église du XVI[e] siècle; mais on a trouvé en 1852, à *Ladegaardens* (ferme royale), une petite figure de plomb qui représente un saint portant un livre, et, au-dessous, on lit : *Ave, Maria sanctissima.* Cet ancien et curieux monument du culte de la sainte Vierge a été placé dans le musée de l'Université sous le n° 1830. (Cat., p. 37.)

GRAN.

On voit dans cette ville une église dédiée à la sainte Vierge, qui est mentionnée dans les comptes du légat du pape; elle était peut-être déjà fort ancienne; on l'a dessinée. (Cat., p. 119.)

GJERPEN (*Bratsberg*).

On signale à M. Riant, qui a bien voulu prendre l'information pour nous, une cloche du XII[e] siècle, qui porte, inscrite en caractères runiques, toute la salutation angélique.

GORDIN.

Chapelle dédiée à Marie. (Cat., p. 212.)

1. *Norske Fornlevninger : en oplysende fortegnelse over norges fortidslevninger, ældre end reformationen og henforte til hver sit sted, af* N. Nicolaysen, Kristiania, 1862-66. — *Norske sigiller og Mynter,* ouvrage dont le texte n'a pas été publié.

1. *Norske mindesmærter neise igiennem en Deel af det nordenfieldste,* par Lorentz Diderich Kluwer. Christiania, 1823, in-4°.

HASLHEIM.

L'église possède une cloche où l'on voit figurée l'image de Marie et cette inscription en grands caractères du moyen âge : *Ave, Maria, gratia plena, salve.* (Cat., p. 45.)

HENI (près de *Gjerdrum*).

L'église primitive était dédiée à Marie et à saint Michel. (Cat., p. 50.)

HITERDAI.

Nous trouvons dans cette ville la plus grande église de bois du pays; elle est dédiée à la sainte Vierge et remonte certainement au XII[e] siècle. (Cat., p. 216.)

HJORENDFJORD.

Ancienne église dédiée à la sainte Vierge. (Cat., p. 515.)

HOLLEN.

Église dédiée à la sainte Vierge, qu'on a fait dessiner en 1861. (Cat., p. 211.)

HUDRUM.

Ancienne église, qui fut brûlée en 1680. Elle a été dessinée. (Cat., p. 166.)

JONDAL.

Il existe à Jondal (Soûdre-Bergenus) une cloche du XII[e] siècle, qui nous offre cette inscription latine, incontestablement relative à la sainte Vierge : SALVE, SANCTA PARENS. (Cat., p. 368.)

LIDER.

Ancienne église dédiée à Marie et à saint Jean et certainment antérieure à 1200. (Cat., p. 163.)

LOM.

Église dédiée à Marie et à saint Jean-Baptiste; elle est mentionnée dans une charte de 1270, mais elle est fort antérieure. (Cat., p. 96.)

LUNGEGAARDEN.

On trouve dans cette ville un des plus anciens monuments de Norvége, une abbaye érigée sous le vocable de la sainte Vierge en 1150. (Cat., p. 440.)

NOTERO.

Église dédiée à Marie et antérieure à 1200. (Cat., p. 186.)

RAKKESTAD.

Église extrêmement ancienne, dédiée à la sainte Vierge. (Cat., p. 6.)

SANDE.

Église consacrée à Marie. (Cat. p. 176.)

SARPSBORG.

Église dédiée à Marie, mais qui n'existe plus. (Cat., p. 16.)

SANDSVER.

Église de pierre dédiée à la sainte Vierge et à saint Jean. (Cat., p. 168.)

SKIEN.

Église dédiée à Marie le 12 septembre, sans indication de date. (Cat., p. 208.)

SKJEBERG.

Nous trouvons dans cette ville le monument peut-être le plus curieux de la dévotion de l'ancienne Norvége à la très-sainte Vierge. De deux inscriptions runiques qu'on y conserve, l'une est

relative à la sainte Vierge. M. le comte Riant a bien voulu la faire photographier pour notre ouvrage. Nous en donnons ci-joint le fac-simile; on doit la lire ainsi :

+ THETTA · HUS · ER · UI
GT TTROTNE · UAROM.
OK · MOTHOR · HANS · MARIO
OK · PETRE · POSTOLA.

En orthographe commune :

Petta hús er vi-
gt drótni várom
ok móthúr hans Mariú
ok Pétri postola.



Inscription de Skjeberg, photographiée pour l'ouvrage.

On peut la traduire ainsi qu'il suit :

Cette maison est dédiée
à Notre-Seigneur
et à sa mère Marie
et à Pierre apôtre.

N'oublions pas que les derniers runes nous font remonter au XIIe siècle et, par conséquent, servent ici d'authentique à une des plus anciennes églises chrétiennes scandinaves. N'oublions pas non plus que nous sommes ici au 59° de latitude, ce qui prouve à quel point le culte de Marie peut s'épanouir sous tous les climats.

SKIPTHVET.

Église dédiée à Marie et antérieure à 1200. (Cat., p. 7.)

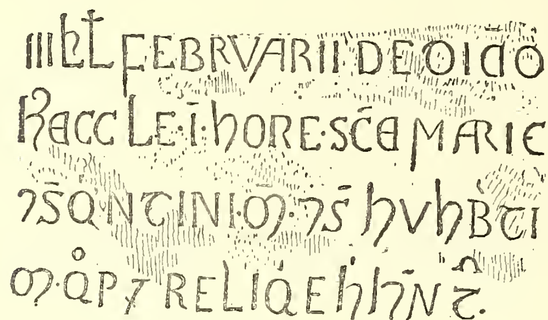
SPARBO.

On possède dans une église de *Mœre* (paroisse de Sparbo) une pierre d'autel en marbre blanc fort ancienne, avec une inscription dont les caractères donnent lieu de croire qu'elle date de 1100; en admettant que cette opinion soit exagérée, on peut, en tout cas, l'attribuer au moins au XIIe siècle. M. Nicolaysen la transcrit ainsi :

III *Kalendarum Februarii dedicatio hujus ecclesiæ in honorem sanctæ Mariæ et sancti Quintini martyris et sancti Huberti martyris quorum reliquiæ hìc habentur*. Il est très-notable de trouver des reliques de la sainte Vierge, en Norvége, à une époque si reculée[1]. On en a fait pour nous de ce marbre une photographie, que nous copions sur la page suivante.

1. M. Riant a eu la bonté d'écrire à ce sujet à Christiania, et on lui a répondu qu'il était incontestable que ce monument remontait au XIIe siècle. La forme du T

Il y avait aussi autrefois à Sparbo une vieille et grande image représentant le crucifiement; son âge était indiqué par la séparation des pieds



Inscription sur une pierre d'autel à Sparbo.

du Sauveur, caractéristique du XIIe siècle, et devant on voyait une madone de deux aunes suédoises de hauteur. Ces objets religieux sont aujourd'hui au musée de Bergen.

THRONDHJEM.

La cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, existait bien avant 1207. Quoique à l'origine elle fût construite en pierre, elle a été successivement incendiée en 1531, 1598, 1651, 1681 et 1708. L'église primitive fut fondée au XIe siècle par Harald (1047-1066); il avait choisi pour sa fondation l'emplacement du tombeau de saint Olaf, et il y fut lui-même enterré.

Dans les environs de Throndhjem, on retrouve une tombe qui porte une image de la sainte Vierge et cette inscription, qui donne lieu à plusieurs versions :

S (um) ME FI (li) DE (i)
S (alva) ME...
S (anctæ) MARIÆ F (ilius, etc.) DEI
S (alva) ME FIDE.

AMEN. AVE, MARIA.

semble, au XIIe siècle, avoir été très en usage dans la Scandinavie.

— *Norste mindesmærter, neise igiennem en Deel af det nordenfieldste,*, par Lorentz Diderich, Kluwer. Christiania, 1823, in-4°.

Ce titre signifie : *Monuments norvégiens, voyage à travers une partie de la Norvége du Nord.*

M. Riant, à propos de cette inscription, m'en cite une autre de Gotland, du XIIe siècle, écrite en beaux caractères parfaitement lisibles et dont on n'a jamais pu saisir le sens.

THJODLING.

Église dédiée à Marie et à saint Michel, et plus ancienne que 1200. (Cat., p. 198.)

VAALER.

Ancienne église de bois dédiée à la sainte Vierge. (Cat., p. 58.)

TÖJUM.

Il y avait autrefois dans cette ville une porte en fer qu'on a déposée au musée de Bergen, qui date incontestablement du XIIe siècle et au-dessus de laquelle on lit cette inscription latine en caractères runiques, inscription malheureusement interrompue :

Ave, Maria gratia plena, tu in mulieribus et b...

URNÉS (*Bergen sept*l.)

Au-dessus de l'arc du chœur on voit, représenté en bois, un crucifiement qui date du XIIe siècle. Les pieds du Sauveur sont séparés et posés sur le suppedaneum; la sainte Vierge est à droite et saint Jean de l'autre côté. — (DALH : Deukmale einer schr ausgelbildeten Holzbaukunst aus denfrühesten Jahrhunderten in den innern Landschaften Norwegens.) On peut voir dans l'ouvrage de Dalh, sur les monuments de bois des provinces centrales de la Norvége, la représentation de ce crucifiement sur la coupe transversale. Cette singulière architecture paraît s'être inspirée des chapiteaux romans de nos contrées; elle est petite, mais non dépourvue d'élégance.

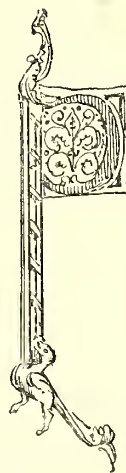
Il est temps d'interrompre cette nomenclature, qui paraîtrait fastidieuse si nous la prolongions;

nous avons tenu à l'étendre pour montrer que le culte de Notre-Dame n'a pas été moins florissant sur les versants des Dofrines que sur ceux du Caucase, qu'il est vraiment catholique, c'est-à-dire qu'attaché si intimement à la vraie religion, il est fait pour le genre humain tout entier. Nous avons surtout voulu, en multipliant les noms des villes qui conservent encore ses souvenirs bénis, prouver à quel point cette dévotion avait pénétré dans le cœur de cette nation avant que le luthérianisme ne l'en ait brutalement arrachée. Nous nous éloignons à regret de cette étude, qui pourrait nous fournir les faits les plus touchants; nous aimerions suivre les phases de cette dévotion et son éclat sur les points les plus élevés de son histoire; faire voir les évêques dans l'effigie de leurs sceaux agenouillés devant la madone, le sceau de la pieuse reine Marguerite (1263), qui la figure couronnée par un ange aux pieds de la sainte Vierge; celui de la reine sainte Mechtilde devant Marie et Jésus, qui lui met la couronne sur le front; celui de sainte Agnès, qui continue cette tradition (1293) et la représente couronnée par un ange qui descend du ciel pendant que Jésus, debout sur les genoux de sa Mère, la bénit des deux mains. Mais cette étude, en nous éloignant du XII[e] siècle, nous écarterait trop de notre cadre pour que nous cédions à son attrait. Nous espérons du moins que les documents que nous avons recueillis, et qui sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus anciens, jetteront assez de lumière sur le culte scandinave de la sainte Vierge pour la faire reconnaître de ses enfants.



Sceau de la reine sainte Marguerite.

ISLANDE.



IE IX a établi la mission de Laponie sous les auspices de la sainte Vierge à l'époque de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ; il semble en effet qu'elle ait toujours eu les pauvres régions septentrionales sous sa protection spéciale ; l'Islande dès le x[e] siècle a connu et aimé cette bonne mère, et nous retrouvons dès les premiers siècles de sa profession chrétienne des souvenirs du culte qui lui était consacré. Quelques personnes sont peut-être surprises de nous voir chercher les traces de la sainte Vierge sur ces côtes desséchées par le froid à près de deux cents lieues au nord de l'Écosse ; elles le seront certainement davantage de voir ces recherches heureuses et d'y trouver avec nous des images, des légendes de Notre-Dame, et d'entendre les accents des poëtes qui célèbrent ses louanges.

M. le comte Riant, dans un de ses passages les plus intéressants des *Scandinaves en terre sainte*, nous montre des établissements chrétiens dans le Groënland dès le xii[e] siècle, des abbayes dont on a retrouvé quelques-unes des ruines et des témoignages incontestables que la foi avait brillé dès le x[e] siècle au nord du continent américain. Ne nous étonnons donc pas que sur le chemin des hardis pionniers de l'Évangile nous rencontrions dès lors des monuments de leurs travaux. Un des plus curieux témoignages de l'antique croyance de l'Islande est un évangéliaire sur lequel nous avons le bonheur de voir figurée la sainte Vierge. — Cette couverture en bronze émaillé représente le crucifiement : au centre le Sauveur, couronné, jupé, les pieds séparés, les yeux ouverts, la tête légèrement inclinée, à sa gauche saint Jean, à sa droite Marie debout relevant son manteau d'une main et de l'autre en serrant les plis sur sa poitrine ; son nimbe est orné d'une dentelure. Elle pose les pieds sur les rochers aigus du Calvaire ; le fond est orné de compartiments et de rosaces en émail. Cette précieuse reliure appartient aujourd'hui au musée de Copenhague.

C-.R. Unger a publié, il y a peu d'années, un manuscrit qui contient de curieux renseignements pour nous [1], une saga rédigée en Islande à la fin du xii[e] siècle.

Cette saga ou histoire de Marie contient en partie la traduction et en partie le remaniement de différentes légendes latines, (l'Évangile de la Nativité par exemple), dont un petit nombre seulement ont été imprimées ; l'anonyme islandais, auteur de ce travail, y ajoute beaucoup de miracles locaux qui ont trait au culte de la sainte Vierge et qui prouvent que ce culte même était déjà entièrement lié aux mœurs du peuple. — Ce manuscrit, écrit en vieux islandais, est aujourd'hui difficile à lire, même pour les savants les plus versés dans les langues scandinaves.

Cette précoce dévotion des Islandais se manifestait envers la sainte Vierge, lorsque cette île, maintenant appauvrie, eut au moyen âge une ère de si grande prospérité qu'on y compta jusqu'à douze abbayes bénédictines, autrement dit autant de foyers de culte ardent pour la mère de Dieu.

Encore maintenant les paysans de la Norvége, quoique l'Église luthérienne ne célèbre pas la

1. *Mariu saga*, C.-R. Unger. Christiania, 1871, 2 vol. in-12.

fête des saints, en conservent la tradition avec une fidèle mémoire ; sur des calendriers de bois qui étaient encore en usage il y a peu d'années, et qui le sont peut-être encore dans les vallées retirées, ils les comptaient par des entailles. Ils marquaient le cinquième jour avant la sainte Lucie (c'est-à-dire le 8 décembre) ; fête de l'Immaculée Conception, le lendemain est attribué à sainte Anne.

Avant 1436, la sainte Anne se célébrait au mois d'août. Aujourd'hui encore, l'Immaculée Conception est indiquée dans le calendrier islandais au 8 décembre, ce qui prouve que les Islandais comme tous les catholiques de la terre croyaient à l'Immaculée Conception de Marie.

Dans les annales islandaises de 1313, l'Assomption marquée à l'année 44 de l'ère chrétienne prouve la foi traditionnelle qu'on avait à cette vérité.

Un poëme islandais qu'on a attribué à Eysteinn Asgrimsson, chanoine régulier qui vivait au XIVe siècle, mais dont M. le comte Riant, si compétent sur ce sujet, croit l'antiquité beaucoup plus grande, nous fournit, dès l'origine de la foi chez les Scandinaves, un monument de leur amour pour la sainte Vierge ; ce poëme est intitulé *le Lys*. — Il est vrai qu'on y parle de *l'Edda*, chant scandinave composé au XIe siècle, cinquante ans après l'introduction du christianisme en Islande comme d'un livre dont on ne comprend plus bien les termes ; mais outre qu'il s'agit de mythologie païenne, dont les détails devaient être peu familiers à un poëte chrétien, un siècle suffit pour vieillir bien des mots. Nous ajouterons une raison qui doit nous faire attribuer ce monument au plus tard à la fin du XIIe siècle, c'est qu'il est question pour le crucifiement de quatre clous, tandis qu'on s'imaginait, dans les siècles suivants, le Sauveur suspendu par trois clous seulement.

L'auteur, après une invocation au Tout-Puissant et à la sainte Vierge pour qu'ils versent leurs inspirations sur ses vers, raconte la chute du démon, la tentation d'Ève, la désobéissance de nos premiers parents punis par la perte du paradis terrestre, la situation désespérée du monde sous le coup de la vengeance divine, le monde perdu lorsque la vie nous fut rendue par la miséricorde ; puis il écrit à la vingt-quatrième strophe :

« Dieu le père charge un ange de sa négociation et lui dit : « Vole et dis à la glorieuse Vierge « Marie que mon fils unique, récompensant son « obéissance, se revêtira de sa chair si pure. »

XXV. — Elle est notre mère cette Marie, cette fleur magnifique, pleine de beauté, aussi brillante qu'une rose rouge, croissant près des eaux vives, racine ardente d'humilité, brûlant tout entière de l'esprit de chasteté, aimant Dieu et les hommes justes, semblable à Dieu par de telles vertus. . . . .

XXVII. — Surpassant l'éclat des ailes du paon, Gabriel, comme un trait de la foudre, traverse le firmament, comme un rayon de soleil, descend avec le visage joyeux dans les régions inférieures de l'air. — Ambassadeur de l'esprit aux sept dons il vient vers une maison qu'habite la véritable virginité, la chasteté par excellence, ce joyau des femmes.

XXVIII. — Et ensuite se tournant vers la douce Vierge : « Marie, écoute nos paroles, ô femme très-célèbre, je t'apporte un salut plein de la grâce d'une douce fontaine. — S'emparant de sa créature, le vrai Seigneur des anges et des hommes habite dans ta chaste poitrine. Tu es la plus élevée des femmes. »

XXIX. — Elle entendit et crut, mais elle s'étonnait de ces paroles la Vierge tranquille, car elle savait qu'aucun mortel avant elle n'avait reçu l'honneur d'une pareille salutation. L'archange la rassura et lui dit : « Le Dieu des cieux doit naître, ô dame illustre, de ta chair. »

XXX. — Elle s'informe alors de la manière dont ce bonheur peut lui arriver sans que l'asile qui protége sa chasteté ne soit violé. L'ange répond : « Tu ne pècheras pas, ô féconde Vierge, car le Saint-Esprit formera lui-même la chair et le corps de l'enfant dans ton corps immaculé. »

. . . .

XXXIII. — Neuf mois après naît l'Enfant de la Vierge pure, comme à travers le cristal transparent, le rayon étincelle sous nos yeux.

Le soleil brille ici sans attaquer le cristal, ainsi que cet enfant de joie resplendit dans sa mère sans que le sceau de sa virginité ait été brisé.

XXXIV. — Personne n'a appris, nulle part ne sont apparues de telles merveilles ni auparavant, ni depuis; notre foi nous oblige de croire qu'Elle est en même temps vierge et mère, qu'Il est homme et Dieu. Les cieux chantaient pour l'arrivée de leur Roi une louange insigne dans l'endroit où se trouvaient les bergers; la gloire des cieux s'est inclinée sur la terre; là sont unis les hommes et les anges. »

Le poëte célèbre ensuite la Circoncision de Jésus, l'Adoration des mages, le Baptême du Sauveur dans le Jourdain. Il parle des efforts du diable pour le séduire, pour combattre sa doctrine qu'il voit avec dépit se répandre, et qui enfin inspire à Judas de le trahir et de le livrer à ses ennemis. Arrivé au récit de la Passion et au Calvaire, le poëte retrouve la Mère de Dieu à son poste douloureux, au pied de la croix, abîmée dans la douleur, et s'associant aux tortures de son fils pour sauver le genre humain; on retrouve dans ce passage quelques traits de ressemblance avec le *Stabat*. Après la description de la Rédemption, du Jugement dernier dans lequel on apportera les instruments de la Passion, il supplie Notre-Seigneur d'avoir pitié de lui et s'adresse enfin à la très-sainte Vierge.

LXXXVI. — « Écoute-moi maintenant, asile de toutes les vertus de la terre et des cieux, souveraine des hommes et des anges, mère de Dieu et bénédiction des nations! Lorsque je suis travaillé par des maux accablants, sois présente à mon âme, enveloppe la, protége-la sur ton sein, ô ma véritable espérance, secours des humains!

LXXXVII. — O toi qui as enfanté le Seigneur, présente-toi devant ton Fils éblouissant, demande miséricorde afin que tous les hommes se trouvent pleins de douceur et que les crimes soient effacés. Lorsque de tes lèvres puissantes tu intercèdes pour les âmes des chrétiens, Marie, mère très-auguste de Jésus, ne m'exclue pas de tes prières.

LXXXVIII. — Tu es la seule femme qu'on doive aimer, admirable dans ton humilité, effaçant les péchés des hommes. Vierge bénie, tu es plus sublime que les anges! Cœur enflammé de l'Esprit-Saint, tu es ornée de toutes les vertus, toi qui ne connais ni les vices ni leurs peines, délivre-nous de nos péchés.

LXXXIX. — Tu es la féconde colombe de la chasteté, la fille de Dieu, la guérison des malades, la voie de la félicité, le rayon des cieux, le joyau des épouses, la reine des cieux, la maison de Dieu, l'oubli des peines, délices de joie, ruine des vices, reine de clémence, salut des nations, ô Vierge célèbre, tu es plus sublime que les anges.

XC. — Marie, tu es mère dans une sérénité parfaite! Marie, l'honneur vivant des siècles! Marie, tu nous es très-chère à cause de ta miséricorde! Marie, délivre-nous du péril des péchés! Marie, regarde nos infortunes! Marie, regarde nos tristes larmes! Marie, guéris nos maux immenses! Marie, mets le baume sur nos blessures!

XCI. — Si douce que soit sa langue, l'homme qui entreprendrait de chanter, ô ma reine, un poëme de louanges dignes de toi, serait semblable à celui qui chancelle, qui se heurte tantôt sur une muraille, tantôt sur une autre, qui se trouve enfermé dans un labyrinthe inextricable duquel ses efforts ne peuvent l'arracher.

XCII. — Lorsque l'art changerait exclusivement en langues la chair et les os de tous les mortels, les vents, la foudre et les champs verdoyants, les prairies brillantes, la poussière et le sable, la grêle et la neige, les plumes des oiseaux, les poissons, les animaux, les forêts et les marais, le lin et le blé et les sereines étoiles, les écailles et la laine, les gouttes et les étincelles;

XCIII. — Les arbres et les rochers, les villes et les places publiques, les cordes des lyres, les cieux, l'air et les anges, les vers et les champs blanchissants, les grains, les métaux et les rameaux couverts de feuilles, toutes ces langues,

en supposant qu'elles ne se taisent pas un seul instant, seraient usées de vieillesse avant que la gloire de Marie ne soit célébrée par des louanges dignes d'Elle.

XCIV. — Marie sois dans mon cœur, toi la clémence même, car je désirerais, ô bénie, si je valais davantage, te chanter une hymne très-excellente. Les louanges mises en vers pour l'heureuse Mère du Christ, personne ne peut les dire que le Seigneur lui-même, qui, seul, surpasse Marie en sainteté.

XCV. — O toute-puissance crucifiée, ô Christ qui fus transpercé par quatre clous, je t'offre ainsi qu'à ta Mère cet ouvrage que j'ai disposé dans ce poëme. Faites que je recueille le fruit de ces paroles enchâssées dans le rhythme des vers, et que par vous elles sauvent mon âme du tourment éternel. »

L'auteur, après s'être applaudi du sujet qu'il a choisi et de la clarté des termes qu'il a employés pour bien faire connaître au lecteur l'intention qui a présidé à la composition de ce poëme, l'a intitulé le *Lys*, puis il ajoute :

XCIX. — « D'un véritable amour et d'un cœur sincère pour mon salut et pour le sien propre, que chaque lecteur dise à Marie sa louange tirée de ce poëme, peut-être alors la Vierge se souviendra-t-elle de moi, quoique affligé par des tourments. Tel est mon espoir surtout si de ses lèvres raisonne le *Dominus tecum*[1]. »

Ce poëme, comme la plupart des documents qui viennent de passer sous les yeux de nos lecteurs, nous a été fourni par M. le comte Riant. Explorateur des contrées scandinaves dont il connaît familièrement les plus anciens idiomes, il pouvait mieux que personne nous aider à rechercher les débris de ce culte cruellement renversé par les protestants, débris, espérons-le, qui rentreront un jour dans la restauration. Nous ne pouvons oublier, en fermant ce chapitre, de le remercier du secours si savant, si affectueux, si persévérant qu'il est venu nous fournir, et de la libéralité sans mesure qui l'a porté à nous livrer les plus précieux documents.

1. *Lilium poema Islandicum quod ad matrem Dei celebrandam cecinit Eystein Asgrimsson canonicus regularis*, A. D., 1350. Vindobona, 1859, in-8°. Nous avons vu plus haut que cette attribution n'était pas exacte et que nous devions considérer le poëme comme plus ancien.



CHAPITRE XV.

POLOGNE.

Nos recherches dans la catholique Pologne n'ont pas été aussi fructueuses que nous l'aurions désiré, et nous avons acquis la conviction qu'elles pouvaient l'être difficilement davantage en s'appliquant aux premiers âges de la foi chrétienne. Depuis l'introduction du christianisme au xe siècle jusqu'au xiie, le pays fut en proie à des troubles politiques qui laissèrent peu de place aux fondations religieuses; les partages continuels entre les fils des princes, l'anarchie de 1037 à 1042, la guerre civile de Zbignev, la séparation de la Silésie (1168); la lutte entre Lech-le-Blanc et Miécislas III ou son fils (1195-1207), durent éloigner l'art religieux de ces frontières. Cette région, que sa fertilité fait convoiter et que sa forme topographique sans montagnes où l'on puisse se retrancher expose à toutes les invasions, se vit tant de fois dépouillée que ses rares richesses anciennes ont presque toutes disparu. L'invasion mongole du xiiie siècle la priva de tout ce qui fait l'objet de nos études, et le fatal partage du siècle dernier acheva l'œuvre de spoliation au profit des conquérants.

Nous devons ce mot d'explication sur la rareté d'informations que renfermera cet article afin qu'on n'y voie pas un manque de dévotion envers la sainte Vierge chez une nation qui professe pour elle un culte ardent et qui joint à ses infortunes celle d'en avoir perdu la plupart des monuments.

Au ixe siècle la Pologne était à peine connue. Érigée en duché par Piast (849), chef d'une dynastie nouvelle, et en royaume par Boleslas Ier, elle fut convertie au christianisme par Miécislas (966). Né en 931 de la famille des Piast, ce prince succéda à Ziemomysl, son père, en 962; il abolit l'idolâtrie à l'instigation de sa femme Dombrowska, fille de Boleslas Ier, roi de Bohême. Vint alors saint Adalbert, évêque de Prague, qui prêcha l'Évangile en Hongrie, en Pologne et en Russie, où il mourut martyr (997). On le croit l'auteur du chant national des Polonais : *Boga-Rodzica.*

On prétend que son martyre fut une grâce spéciale de la sainte Vierge. Un jour il vit en songe un lit d pourpre orné de broderies incomparables sur lequel on lisait cette inscription en lettres d'or : *Munus hoc donat tibi filia regis.* Pendant qu'Adalbert cherchait la signification de

ces mots, l'abbé Léon les lui expliqua : « Tu trouveras bientôt ce que tu cherches, et par une faveur de la Vierge tu seras martyr. » En effet Adalbert ne tarda pas à succomber sous sept coups de lance, souvenir des sept douleurs de Marie[1].

Le souvenir de saint Adalbert et de son amour pour la sainte Vierge avait été rappelé par les habitants de Gnesne sur les portes de bronze de leur cathédrale; on y avait figuré les parents du saint enfant le déposant sur l'autel de la mère de Dieu. Les Polonais aimaient de la sorte à rapprocher le culte de leur plus grand apôtre, de celui de la sainte Vierge qui avait béni sa mission chez leurs pères.

AGLONSK.

Sous le titre de *N.-D. d'Aglonsk,* l'Album de Kiew publie en chromo-lithographie une Madone qui paraît assez ancienne[2]. La sainte Vierge est assise, vue de face; elle porte l'enfant Jésus sur le bras droit et lui offre une fleur de la main gauche.

BORKOW.

La coutume occidentale de représenter la sainte Vierge sous la forme d'une statue ne semble pas avoir pénétré dans la Pologne que nous voyons au contraire soumise aux types byzantins et aux peintures grecques. A Borkow, dans la Grande-Pologne, on vénérait ainsi une Madone du genre de celle de Saint-Luc; elle portait l'Enfant du bras gauche et lui tendait la main droite. La dévotion populaire l'avait ornée de riches colliers[3].

1. Bucelin, *Chronologia.*
2. Album de Kiew, Casimir Wilczynski, gr. in-folio.
3. Drews, *Methodus peregrinationis Merstruæ Marianæ ad imagines Deiparæ virginis per ditiones regni Poloniæ,* 1784.

BRESLAU.

A la fin du XIIe siècle Breslau possédait un monastère d'augustins consacré à la sainte Vierge et habité par des chanoines réguliers; en 1193 Célestin III le prend sous son patronage. Ce fait nous est divulgué par une charte dont nous transcrivons le passage suivant : « — 1193. *Celestinus III P. M. Cœnobii Vratislaviensis ad S. Mariam canonicorum regularium ordinis b. Augustini patrocinium suscipit*[1]. »

CRACOVIE.

Cracovie possédait une église dédiée à Marie, au milieu de son enceinte, et, dès l'année 1086, des chanoines obligés par leur règle à dire les heures de la sainte Vierge[2].

Tout le monde se rappelle le courage inébranlable de Stanislas et sa sainte hardiesse vis-à-vis de Boleslas II, qui le fit mettre à mort et le tua même de sa propre main voyant ses satellites hésiter (1079); on a peut-être moins présent le souvenir d'un de ses miracles qui se rattache à une église dédiée à Marie. Un enfant était mort sans avoir reçu le baptême, ses parents le portent à la cathédrale de Cracovie[3], où les reliques du martyr avaient été transférées; tout à coup ils le voient se ranimer dans leurs bras, ils courent à l'église de la sainte Vierge, l'y font baptiser et le lendemain assistent, tranquilles pour son éternité, à sa seconde mort.

On vénère à Cracovie dans l'église des carmélites une madone grecque du type dit de Saint-Luc[4].

Au XIIIe siècle, une charte rapportée par le

1. *Monumenta medii ævi historica res gestas Poloniæ illustrantia.*
2. Duglosz, *Historia polonica,* 250.
3. Voyez les belles illustrations de Strobant sur la cathédrale de Cracovie.
4. Drews.

P. Theiner constate à Cracovie l'existence d'une abbaye de Clarisses dédiée à la sainte Vierge[1].

L'image de N.-D. de Boschna, à cinq lieues de Cracovie, a, dit-on, pleuré des larmes de sang[2].

CUJAVIE.

La cathédrale de cette ville possède encore dans son trésor du x[e] siècle une image de la sainte Vierge sur un reliquaire byzantin; ce reliquaire a la forme d'un coffret en bois de chêne noirci par le temps, recouvert de plaques de cuivre avec figures ciselées et dorées sur fond d'émail. Sur le couvercle on voit la sainte Vierge à la droite de Jésus-Christ et les apôtres partagés sur les côtés, six du côté de Marie et six du côté de saint Pierre qui lui fait vis-à-vis; les évangélistes sont en tête, saint Mathieu et saint Marc près de la sainte Vierge. Elle lève les mains vers son fils avec le geste d'adoration; les proportions sont d'une longueur exagérée[3].

L'évêché de Cujavie a été transféré vers le milieu du xii[e] siècle à Wloclavech.

Les chevaliers teutoniques possédaient dans ce pays des biens considérables[4].

CZENSTOCHOWA.

Il suffit de prononcer le nom de Notre-Dame-de-Czenstochowa pour enflammer l'enthousiasme des Polonais; le prince Czartoriski nous disait que la défense qu'il lui était imposée de faire de ce pèlerinage était un des chagrins de sa vie.

D'après la tradition du pays son antiquité serait merveilleuse comme on en jugera par la légende suivante : Après l'ascension du Sauveur la sainte Vierge demeura avec saint Jean sur la montagne de Sion; là plusieurs vierges lui ayant demandé son portrait, saint Luc, qui était venu avec saint Paul, le peignit; ce portrait échappa à la ruine de la ville par Titus et fut retrouvé par sainte Hélène, qui le porta à Constantinople. Au commencement du ix[e] siècle, Charlemagne, qui venait de chasser les Sarrasins et de délivrer la terre sainte, s'arrêta à Constantinople sur les instances de Nicéphore. Il y vit le célèbre tableau et se le fit donner par le monarque grec. L'empereur à son retour en France apprit que le prince russe Léon venait de repousser l'invasion des Tartares; aussitôt pour le récompenser il lui envoya la précieuse image, qui fut ainsi introduite en Russie; Léon la porta dans son château de Betz.

En 1310 Louis, roi de Pologne et de Hongrie, s'empara du château et le donna à Ladislas, prince d'Opol; celui-ci y trouva la sainte image, mais, averti par une vision, il la porta à Czenstokowa le 28 août 1382. Quarante-huit ans après, Ziska, voulant venger la mort de Jean Huss, s'empara de tout le pays en y répandant la dévastation et la terreur. L'image miraculeuse fut brisée en morceaux, le visage seul de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus restèrent intacts. Les religieux de Saint-Paul la rapportèrent au Klarenberg, d'habiles peintres essayèrent de réunir les fragments du tableau, mais ils ne purent jamais faire disparaître la trace des coups frappés aux visages[1].

Ces balafres avaient été faites par les hussites qui l'enlevèrent, mais qui la virent miraculeusement échapper de leurs mains et revenir à Czenstochowa.

En 1620 le monastère fut entouré de hautes et épaisses murailles et garni de pièces d'artillerie; en 1665, l'armée du roi de Suède Charles-Gustave, déjà maîtresse de la Pologne entière, vit tous ses efforts échouer devant cette citadelle, dont la garnison ne se composait que de 70 moines et de 150 soldats. Elle résista vaillamment,

1. *Monumenta Poloniæ.*
2. Ab. Darras, légendes.
3. *Monuments de l'ancienne Pologne.*
4. Ducis Masoviæ et Cuiaviæ donatio terræ Culmensis acta fratribus S. Mariæ Teutonicorum (P. Theiner).

1. Abbé Hoffman, *Rosier de Marie*, VIII, 588.

grâce à la protection toute spéciale de la sainte Vierge, pendant trente-huit jours à 10,000 Suédois appuyés d'une partie de l'armée polonaise elle-même. L'ennemi découragé dut lever le siège[1].

Nous ne croyons pouvoir mieux faire ici pour donner connaissance de ce célèbre pèlerinage que de transcrire quelques extraits de la description animée qui en a été publiée par Mlle Marie de Haupt[2].

« Czenstochowa a l'aspect d'un assez grand village fort malpropre. Et pourtant cette ville si mal tenue, où l'on ne peut faire un pas sans mettre le pied dans une ornière, aurait presque le droit au titre de capitale, si l'on considérait l'énorme influence qu'elle exerce sur l'esprit d'une masse innombrable d'individus. Cette influence est due à l'image miraculeuse qu'elle possède, image pour laquelle les Polonais ont une si grande dévotion que chaque année, pendant le temps du pèlerinage qui a lieu depuis le 1er mars jusqu'au 8 septembre, on voit arriver tous les soirs à Czenstochowa plusieurs troupes de pèlerins, hommes et femmes, marchant bannières en tête et psalmodiant des hymnes en l'honneur de Marie. Ces pèlerins viennent à pied, en mendiant leur pain, des points les plus éloignés du royaume ; on en cite même quelques-uns qui ont poussé la dévotion jusqu'à faire la route en marchant sur les genoux.

Nous arrivâmes à Czenstochowa, à cinq heures du soir, à l'heure où les rayons du soleil couchant faisaient resplendir la croix dorée qui surmonte la chapelle miraculeuse. Une immense étendue de ciel s'offre à nos regards, et la brise du soir apporte jusqu'à nous les chants des pèlerins dont on peut distinguer les bannières dans la longue avenue qui mène à la *montagne lumineuse*. La montagne sur laquelle est située la chapelle de *Czenstochowa* est ainsi nommée « montagne lumineuse », parce que, environnée de toutes parts d'immenses plaines ; on l'aperçoit distinctement à quatre lieues à la ronde, de même qu'en mer on aperçoit le phare pendant l'obscurité de la nuit...

Tout le versant est couvert de pèlerins, vêtus de grossiers habits de bure, tenant à la main le long bâton qui leur sert de soutien dans leur pénible voyage ; la tête et le visage de la plupart d'entre eux sont presque entièrement cachés sous un ample capuchon de même étoffe que les habits. Les uns sont à genoux, récitant tout haut des prières en se frappant la poitrine ; les autres, étendus tout de leur long, le visage contre terre, poussant des sanglots et psalmodiant les litanies.

Lorsqu'on a passé la porte de la première cour, donnant entrée dans le monastère et en même temps conduisant à la chapelle, on a toujours en face de soi, de quelque côté qu'on se tourne, l'image de la madone. En effet, cette image est répétée au milieu de chaque muraille, soit des cours, soit de l'intérieur du monastère. Aucune de ces copies, cependant, ne peut rivaliser d'éclat avec la véritable image, bien qu'on se soit appliqué à l'imiter autant que possible, puisque les pierres précieuses mêmes dont elle est ornée sont représentées sur des fac-simile au moyen de petits morceaux de verre de couleur, enchâssés dans la peinture.

Voici ce que, dans le pays, on sait de son origine qui se perd dans la nuit des temps ; on n'a de documents authentiques sur son existence qu'à partir de l'année 1367. A cette époque, elle était la propriété du prince d'Opol, gouverneur de la Russie rouge. La légende assure que l'image miraculeuse a été peinte par saint Luc, et du vivant de la Vierge, sur la table en bois de Chypre, devant laquelle la mère du Christ avait coutume de prier. Elle fut sauvée du marteau des iconoclastes par l'impératrice Irène ; puis Nicéphore en fit don, avec plusieurs reliques, à Charlemagne, dont il recherchait l'alliance. L'empereur d'Occident la fit entourer d'un grand nombre de pierres précieuses et déposer à Aix-la-Chapelle.

Bientôt il mit une telle confiance en cette image, qu'il s'en faisait accompagner chaque

1. *Dictre de la Conversation.*
2. *Semaine des familles*, 1866, 421.

fois qu'il entreprenait une expédition militaire. Pourtant il consentit à s'en séparer tout à fait dans une circonstance solennelle. Voulant récompenser dignement un prince slave qui l'avait aidé dans une de ses grandes guerres contre les mahométans, et lui offrir ce qu'il possédait de plus précieux, il ne trouva rien qui lui parût plus digne d'être présenté à son allié que l'image miraculeuse avec laquelle il le bénit et dont il lui fit présent.

C'est ainsi, par droit de succession, qu'on la retrouve, en 1367, entre les mains de Ladislas, prince d'Opol.

Vers cette époque à peu près, le prince fut assiégé dans son château de Betz par des milliers de Tatars. Il résista avec le courage du désespoir; mais ses adversaires revinrent tant de fois à la charge que les défenseurs furent réduits à leurs dernières ressources. Dans cette extrémité, Ladislas se prosterna devant l'image vénérée en implorant la sainte Vierge; à ce moment, une flèche, lancée par une fenêtre, alla frapper l'image au côté droit du cou et y fit une ouverture dont la marque subsiste toujours. Transporté d'indignation à la vue de ce sacrilége, le prince s'élance à la tête de ses troupes, mais les ennemis sont en nombre trop considérable, et, malgré des prodiges de valeur, les assiégés sont repoussés et rentrent à grand'peine dans leurs remparts.

L'imagé vénérée va donc tomber entre les mains de ces hordes de barbares, lorsque tout à coup, à la vive clarté du jour, succède une obscurité profonde. Les éclairs sillonnent la nue, le tonnerre gronde, les Tatars s'effrayent, le désordre se met dans leur camp, Ladislas profite de l'occasion, les attaque de nouveau, les massacre ou les met en fuite.

Dire la ferveur de ses actions de grâces est presque impossible. Après la preuve éclatante qu'il venait de recevoir de la protection toute spéciale de la sainte Vierge, il voulut faire placer son image dans sa résidence d'Opol, mais, au moment de la prendre, malgré tous les efforts, on ne put la déplacer. Surpris et effrayé, Ladislas défendit expressément de renouveler la tentative, et, quelques jours plus tard, il eut une vision dans laquelle il lui sembla que la sainte Vierge elle-même lui désignait la montagne lumineuse comme devant être la résidence définitive de l'image.

Désireux de prouver sa reconnaissance à sa bienheureuse protectrice, il s'empressa d'ordonner l'érection d'une chapelle sur la montagne et d'y faire transporter la sainte image que, cette fois, on put emporter sans nulle difficulté.

Plus tard, le prince d'Opol fit agrandir cette chapelle, qui devint une superbe église, d'une architecture étrange et d'un grand luxe d'ornements.

A son appel, les membres de la congrégation de Saint-Paul vinrent de la Hongrie et s'établirent en ce lieu, le 9 août 1382; ils y fondèrent un couvent que comblèrent de dons magnifiques le roi Louis Ier et son cousin Ladislas. »

L'image de Czenstochowa, dit le Laboureur dans sa relation du voyage de la reine de Pologne, est sur une pièce de cyprès, haute de deux coudées et d'une demi-palme, large d'une coudée à trois palmes. La peinture est recouverte de perles et de pierreries qui empêchent singulièrement de juger son caractère, et, de plus, les jours de fête on l'habille de plaques de vermeil plus ou moins riches selon la solennité, qui en dérobent tout à fait les vêtements aux



Madone de Czenstochowa. (D'après Przezdziecki.)

regards. Le prince Czartoriski nous a montré un fac-simile qu'on vend à Czenstochowa, et qui la rappelle assez fidèlement; mais la meilleure représentation qu'on en ait faite se trouve dans « les monuments du moyen âge et de la Renaissance en Pologne ».

La tête de la sainte Vierge, laquelle, selon l'histoire, aurait moins souffert des restaurations que le reste du tableau, nous présente sous un assez bon dessin le caractère des madones slaves, dont la physionomie est plus douce, empreinte de plus de tendresse que les byzantines. Les yeux sont plus ouverts, ce qui donne à la figure un aspect mélancolique; la bouche se relève à la lèvre supérieure d'une façon plus heurtée que ne le fait le pinceau grec. Les plaques du fond qui retracent en ciselure des scènes de l'enfance et de la passion de Notre-Seigneur furent ajoutées au XIV[e] siècle [1].

CZERWINSK.

Les chartes polonaises du XII[e] siècle sont d'une extrême rareté, l'ouvrage du Père Theiner n'en contient pas une seule, cependant le recueil qu'on édite aujourd'hui, et dont deux volumes ont déjà paru, nous offre quelques-uns de ces précieux documents [2]. Nous y remarquons, sous la date du 1[er] mai 1161, un acte de donation de Boleslas IV, duc de Pologne, qui nous révèle l'existence de l'église de sainte Marie, mère de Dieu, à Czerwinsk, et le témoignage de sa célébrité qui lui valait les faveurs princières. Voici le texte : « Ego Boleslaus beneficio Dei dux Polonie nominis huius, noncupacione quartus, pro remedio anime meæ iure perpetuo ecclesie S. Dei genetricis Marie in Czerwinsk hec possidenda dedi, scilicet Zaskovie. »

1. On peut consulter, outre beaucoup de livres polonais qu'on trouvera à la bibliothèque polonaise de Paris, l'ouvrage suivant :

Breve relatione della prodigiosa imagine della madre di Dio di Chiaramont Cestocoviense. (Plaquette in-12 très-ancienne.)

2. *Monumenta medii ævi historica res gestas Poloniæ illustrantia*, t. III. p. 19.

DESIEBESIOW.

L'histoire nous apprend qu'il existait au XI[e] siècle, à Desiebesiow, une église dédiée à la sainte Vierge, et que Zaslaus, neveu de Miécislas, y fut inhumé en novembre 1085.

GNESNE.

Gnesne, ancienne capitale de la Pologne et située à 49° nord-est de Posen, n'a pas aujourd'hui 5,000 habitants; mais, au XI[e] siècle, elle jouissait d'une grande prospérité et possédait un sanctuaire célèbre, dédié à la sainte Vierge. On rapporte, à cette époque, un prodige qui la préserva du pillage des Bohémiens. En 1038, lorsque Bretislaus envahit la Pologne, il s'avança vers Gnesne, et, n'y trouvant ni remparts ni défenseurs, il s'en empara facilement. L'avare conquérant, ne voyant aucune proie suffisante pour satisfaire sa cupidité, tourna ses convoitises contre les églises elles-mêmes. L'église Sainte-Marie, laquelle, comme métropolitaine, devait contenir plus de richesses, fut la première signalée à la spoliation. Mais la Providence prit soin de défendre ce sanctuaire vénéré; au moment où le prince et la foule de ses satellites se préparaient à en franchir le seuil, ils furent frappés de cécité et plongés dans une léthargie qui dura trois jours. Ils renouvelèrent la tentative avec une audace impie et, chaque fois, ils furent victimes du même châtiment [1].

Les fêtes de la sainte Vierge étaient, à Gnesne, célébrées avec une pompe toute spéciale, et le clergé revêtait des ornements magnifiques pour ces solennités [2].

1. Duglosz, *Historia polonica*, 1615.
2. *Id.*

En 1058, un archevêque de Gnesne voulut être consacré le jour de l'Annonciation.

LATYCZOWSKA.

L'album de Kiew, que nous avons déjà cité, rapporte une madone, sous le nom de Latyczowska, qui paraît exactement copiée sur celle de Sainte-Marie-Majeure de Rome; elle croise de même les mains pour porter l'enfant Jésus; les perles, les colliers et les pierreries dont elle est ornée semblent indiquer qu'elle est entourée d'une grande vénération.

LENCZYCA.

La petite ville de Lenczyca, voisine de Lowicz et située à une quinzaine de lieues à l'ouest de Varsovie, est surtout célèbre par le premier synode qui s'y réunit en 1180; elle mérite de



Reliquaire de Lenczyca.

nous arrêter, dans les recherches que nous poursuivons, par un remarquable reliquaire d'argent du XIe siècle, qu'elle possède encore dans le trésor de son église. Ce reliquaire renferme d'un côté une notable portion de la vraie croix, et de l'autre l'image du crucifiement dans laquelle la sainte Vierge figure, selon l'usage, à droite du Sauveur; elle a la tête baissée; elle relève la longue draperie de ses vêtements pour tendre les bras à son Fils. C'est une œuvre tout à fait byzantine. Nous en donnons ici un croquis, d'après les « Monuments de Pologne ».

LUBLIN.

Cette ville, qui s'élève à 151 kilomètres sud-est de Varsovie, nous a laissé dès le XIIe siècle, dans son histoire, un souvenir du culte de ses habitants en l'honneur de la sainte Vierge. Ses annales rapportent qu'en 1145, l'évêque Conrad y dédia un autel à la Mère de Dieu : « Dedicatum est altare in Lubin sanctæ Mariæ a Conrado episcopo[1]. »

NOVOGOROD.

Drews donne, dans son manuel, une image d'une madone byzantine conservée dans le couvent des Jésuites à Novogorod. Il s'agit, bien entendu, du Novogorod de Lithuanie, situé à 135 kilomètres nord-est de Tchernigov. La sainte Vierge tient l'Enfant sur le bras droit; elle rentre tout à fait dans les données ordinaires des peintres grecs.

PLOCK.

Plock, située à 90 kilomètres nord-ouest de Varsovie, nous offre des traces très-intéressantes du culte de Marie; dès le XIe siècle, elle possédait une basilique dédiée à la Mère de Dieu, et, en 1100, Wladislas y fit célébrer en grande pompe la fête de l'Assomption.

SANDOMIR.

(A 220 kilomètres sud-est de Varsovie, sur la Vistule.) Les habitants de Sandomir élevèrent,

1. *Annales Lubinenses*; Pertz, *Scriptores*, XIX, 579.

au XII[e] siècle, un temple en l'honneur de la sainte Vierge et le firent consacrer en 1191, sous le règne du duc Casimir. L'évêque Fulcon, de Cracovie, demanda à l'archevêque de Gnesne de présider à la solennité; il y consentit et fut assisté par les évêques Viton de Masovie, Étienne de Cujavie et Arnold de Lublin. Voici le texte du document original : « Domino duce Kasimiro in Poloniâ dominante ad peticionem Cracoviensis episcopi dominus Petrus Gneznensis archiepiscopus consecravit ecclesiam sanctæ Mariæ in Sandomirio coadjuvante domino Fulcone, etc. »

SZYDLOW.

Szydlow, en Samogitie, possède une madone que Drews a gravée dans son manuel de pèlerinages polonais (*Methodus peregrinationis Merstruæ Marianæ ad imagines Deiparæ virg.*) Cette madone est la copie textuelle de celle de Sainte-Marie-Majeure à Rome.

TROKI.

On vénère à Troki, depuis des siècles, une madone que la vénération a rendue célèbre ; elle porte l'enfant Jésus sur le genou droit et lui offre une fleur de la main gauche. Elle est vue de face. Le Sauveur bénit de la main gauche et tient un livre de la droite.

TRZEMESZNO.

C'est dans la grande Pologne, berceau de la nation, que l'on retrouve encore les plus anciens monuments. La fondation de l'église de Trzemeszno, petite ville du duché de Posen, remonte au temps de l'introduction du christianisme en Pologne par Dombrowska. Le premier évêque, nommé Sordan, vint d'Allemagne; les premiers prêtres, les premiers moines étaient Allemands, Bohêmes, Italiens. L'ordre des chanoines réguliers de la règle de Saint-Augustin de Vérone envoya quelques-uns de ses frères en Pologne; ils s'établirent dans le bourg de Trzemeszno, aux environs de Gnesne et de Kruszwica, villes principales du pays. L'église a conservé jusqu'à nos jours, dans son trésor, deux calices qui, suivant la tradition locale consignée sur les anciens manuscrits du couvent, lui auraient été donnés par la fondatrice. Sur le premier, nous trouvons de précieux souvenirs du culte de Marie au X[e] siècle; c'est d'abord cette inscription dans le haut de la coupe :

Matre Deo digna sunt hec pro virgine signa,
Pro nostris damnis lavat hunc Jordanicus amnis.

On voit ensuite la sainte Vierge figurée dans l'Annonciation, où elle écoute avec respect les paroles de l'ange, qui tient de la main gauche une banderole avec ces mots : *Ave, Maria, gratia plena*[1].

ZIROWICTZ.

Dans une forêt de la Lithuanie, à trois milles de la ville de Slonim, des bergers gardaient les troupeaux d'Alexandre Sobtano, vice-trésorier de la province, lorsqu'ils virent des rayons lumineux sortir d'un buisson; d'abord effrayés, ils finirent par se rassurer, s'approchèrent et s'aperçurent que la lumière émanait d'une image de la sainte Vierge, qui se tenait droite sur l'arbuste. La lumière disparut alors; ils s'emparèrent de l'image et la portèrent à leur maître. Alexandre, après l'avoir tendrement vénérée, la plaça dans un coffre et appela ses amis pour la voir avec lui; mais, en ouvrant la boîte, il ne la trouva plus; il vit bientôt revenir les bergers avec l'image qu'ils

1. *Monuments du moyen âge et de la Renaissance dans l'ancienne Pologne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du* XVII[e] *siècle*, par Alex. Przezdziecki et Édouard Rastawiecki. Varsovie, 1855-58, in-4°.

avaient reprise au même endroit. Ce seigneur comprit la volonté du ciel ; il se rendit avec les pâtres dans la forêt, ordonna la construction d'une église à l'endroit du miracle ; il embellit le nouveau sanctuaire de riches ornements et attacha des prêtres à son service.

Cette église, simplement faite en bois, ne tarda pas à devenir la proie d'un incendie, qui ne respecta que l'image. Après un moment de surprise et de joie, les bergers s'attristèrent en la voyant disparaître ; mais bientôt ils la retrouvèrent à trente pas du lieu de l'incendie, placée sur une pierre avec un cierge qui brûlait devant elle sans se consumer. Une église de pierre remplaça alors celle de bois ; l'image fut confiée à la garde du châtelain de Smolensk, Jean Miolesko, et donnée aux religieux basiliens en 1613. Elle fut illustrée par de nombreux miracles.

Cette image est une peinture slave byzantine ; la madone tient l'Enfant sur son bras droit et échange avec lui les caresses les plus tendres ; dans le fond, à droite, on lit : $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$, et, de l'autre côté : $\overline{\text{I}\Sigma}$ $\overline{\text{X}\Sigma}$. Elle est encadrée dans un médaillon ovale, sur lequel est disposée une inscription polonaise [1].

Il arriva à Rome en 1718, à l'occasion de la béatification de saint Josaphat, un événement singulier qui passa même pour miraculeux. Pendant la cérémonie, qui avait lieu à l'église des SS. Serge et Bacchus, une portion d'enduit s'écroula dans un couloir sombre attenant à la sacristie et mit à découvert une peinture exactement pareille à celle de Zirowictz. Clément XI, prévenu de ce fait, ordonna de détacher la fresque et de la porter sur l'autel, où elle est encore vénérée. (Nibby. 713.) A la seule différence de l'original, elle est dans un cadre carré et sur un fond de toile. Bombelli l'a gravée en 1793.

WILNA.

Après Czenstochowa, aucun pèlerinage n'inspire autant de dévotion en Pologne que celui de Wilna ; on y voit une madone, les mains jointes, la tête baissée, qui ne paraît pas antérieure au XV[e] siècle ; toutefois, comme on attribue une grande ancienneté au pèlerinage, il est possible qu'une image antérieure lui servit primitivement d'objet. Cette madone a été soigneusement photographiée. J'en ai vu une copie chez M. Zaleuski, conservateur de la bibliothèque polonaise à Paris ; elle a été reproduite aussi en chromolithographie dans l'album de Kiev, déjà mentionné.

WISLICA.

Le prince Czartoriski nous a signalé à Wislica une madone qui remonte, paraît-il, à Boleslas le Grand. Ce prince, fils de Miécislas, monta sur le trône en 992. Cette madone daterait donc du X[e] siècle et serait une des plus anciennes de Pologne.

Nous n'avons pas la prétention de déclarer terminée ici la nomenclature des anciennes images polonaises ; nous en omettons sans doute plusieurs, que nous n'avons pu découvrir ; nous en omettons certainement un grand nombre que cette pieuse nation, dès les premiers âges de sa profession chrétienne, avait vouées à la très-sainte Vierge. Nous pourrions encore parler de celles de Jaroslaw, Bocki, Berdyerew, Kalivarga, Leopol, Podkamien, de celle d'Inocoroctaw, faite avec des têtes d idoles ; mais, outre la difficulté d'apprécier l'âge de ces images presque toutes byzantines, nous trouvons devant nous une monotonie de types qui deviendrait peu intéressante ; nous devons retenir seulement de cette étude, en la dégageant même des légendes qui interviennent surtout comme témoignage de tradition, que la Pologne, dès le X[e] siècle, n'a cessé d'être très-dévote à la Mère de Dieu et qu'elle lui a principalement dédié, comme tous les Slaves, des madones dans le type de Saint-Luc.

Nous ne saurions mieux erminer notre article

1. Drews, *Methodus peregrinationis.*

sur la Pologne qu'en traduisant une hymne à la sainte Vierge, composée en 999 par le roi de Pologne Boleslas le Grand, et qui est un des plus anciens et des plus beaux monuments de ce culte. Ils l'ont chantée pendant huit siècles en se préparant au combat; aujourd'hui encore elle fait partie de l'office divin dans la cathédrale de Saint-Adalbert :

HYMNE A LA VIERGE

DE SAINT ADALBERT, PATRON DE LA POLOGNE.

Vierge du Ciel, protége-nous!
Mère du Christ, Marie,
Voici ton peuple à tes genoux ;
Défends notre patrie!
De l'abîme en furie
Apaise le courroux,
Vierge du Ciel, Marie.
Kyrie eleison!

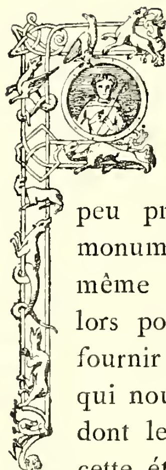
O Christ, que ta sainte lumière
Daigne éclairer nos yeux !
Martyrs, à notre heure dernière.
Conduis-nous vers les Cieux!
Donne-nous la foi dans ce monde,
Et dans l'autre une paix profonde.
Kyrie eleison!

Fils de Dieu, que le Ciel nous proclame,
Dieu sorti du sein pur de la femme,
C'est pour toi
Que sa foi
Règne dans notre âme!
Le Seigneur a quitté ses domaines;
L'enfer s'ouvre à ses lois souveraines
Et ses mains
Des humains
Ont brisé les chaînes !
Vieil Adam, patriarche des hommes,
Souviens-toi de la terre où nous sommes :
Que tes fils
Soient admis
Aux divins royaumes!
O bonheur sans égal,
Volupté suprême !
C'est Dieu, c'est Dieu même !
Et l'archange du mal
Foudroyé, blasphème !
Chantons le Roi des rois !
La grâce féconde
En tous lieux abonde;
Il est mort sur la croix
Pour sauver le monde !
C'est pour nous, Dieu puissant,
Que tes mains divines,
Ton front ceint d'épines
Ont rongé de ton sang
Les saintes collines !
Le Seigneur, Dieu vivant,
Ordonne qu'on l'aime
D'un amour extrême;
Et l'homme, son enfant,
Autant que soi-même !
O mère du Sauveur,
Belle entre les femmes,
Source de nos flammes,
D'une sainte ferveur
Embrase nos âmes!
Dieu de gloire et d'amour,
Déjà tu nous ranges
Parmi les archanges,
Qui la nuit et le jour
Chantent tes louanges!
Marie, ainsi soit-il,
Très-sainte Madone;
Par toi Dieu nous donne
Après un jour d'exil
Le Ciel, ta couronne [1].

1. Cette hymne nous a été communiquée par M. E. Lafond, dont on connaît la science et le goût délicat en fait de littérature du moyen âge.

Oraison de St Casimir à la [illegible]s Sainte Vierge retrouvee dans un m.. de la bibliothèque du Vatican et expliquee par des mss. du XIIIe du XIVe et du XVe S.
Par le comte Alexandre Przezdziecki Cracovie 1866 in 8° de L et 39 p. avec 4 pl.
L auteur de cet opuscule s'est proposé de rechercher l'origine d'un hymne en l'honeur de la S.V. qui est attribuee à S. Casimir et qui a été publié avec cette attribution dans le recueil des Bollandistes (T. I, de Mars)
Il a démontré jusqu'à l'evidence que cette pièce n'a point été composée par S. Casimir c'est tout simplement un extrait d'un poe[illegible] d'environ 1200 vers que contient le ms. latin 2445 A de la bibl. imp. de Paris, poe[illegible] remonte au moins au XIIe S puisque l'[illegible]ecution du ms. 2445 A est de cette époque [illegible] poeme est indiqué par le copiste du ms. comme l'œuvre de Bernardus monachus, [illegible] S.t Bernard. M. le Cte Alex. Przezdziecki en a donné une édition complète qui sera bien accueillie des [illegible] de [illegible] du moyen age.
Bibl. de l'Ec. des Chartes 28e année 1867 p. 193

RUSSIE.



RANCHEMENT barbare jusqu'au x[e] siècle, la Russie n'a été convertie comme nation qu'à l'époque du baptême du grand-duc Wladimir; de sorte qu'il est à peu près impossible de retrouver des monuments religieux au delà du XI[e] et même du XII[e] siècle. On comprend dès lors pourquoi ce vaste pays a pu nous fournir si peu de souvenirs pour le sujet qui nous occupe. Selon le Père Martinov dont les bons avis nous ont aidé dans cette étude, le temps où elle peut le mieux s'exercer est la fin du XII[e] siècle. — Les madones dont nous offrons les images et la description dans ce chapitre ont la gloire de dater d'une époque orthodoxe et d'être pures du pinceau schismatique.

C'est en Crimée qu'on doit rechercher le berceau de la foi moscovite, et qu'on a chance de trouver les monuments chrétiens les plus anciens; il existe dans les environs de Sébastopol une église dédiée à saint Clément, taillée dans le roc et qui porte le caractère d'une haute antiquité. Nous pourrions citer un camée de la collection du comte Strogonoff qui appartient certainement au VII[e] siècle, mais il est probable qu'il fut apporté de Constantinople et ne peut fournir de témoignage ici. Au souvenir du baptême de Wladimir (988) qui eut lieu à Korsoun se rattachent beaucoup de madones qu'on vénère en Russie précisément sous ce nom. Parmi celles comprises sous cette désignation, nous en reproduisons une dans nos planches qu'on dit avoir été rapportée de Korsoun par Wladimir lui-même. La sainte Vierge embrasse le Sauveur avec une effusion, à laquelle il répond en s'abandonnant doucement à ses caresses. (Pl. CLI.)

Les Grecs, qui venaient d'implanter la vraie religion en Russie, y portèrent en même temps leurs arts, leur manière de bâtir les églises et de figurer les saints; cette circonstance nous explique comment les plus anciennes églises russes affectent absolument les formes byzantines, et comment ce type des madones de Korsoun se répandit de tous côtés en fournissant les peintures les plus estimées. — A la suite des premiers apôtres, nous voyons arriver des architectes et des peintres grecs offrant les modèles de leur pays aux nouveaux convertis; plus tard ce mouvement fut encore accéléré par les présents que les empereurs de Byzance et les patriarches de Constantinople envoyèrent aux princes russes, présents qui fournirent sans doute des madones à la vénération des fidèles et des types qui fondèrent l'iconographie slave, si intimement unie à celle des Byzantins.

Nous avons réuni, grâce aux excellents renseignements de M. le prince Gagarine, les plus célèbres images de la Russie, et nous suivrons, comme toujours, dans leur description, l'ordre alphabétique.

BOGOLIOUB (XII[e] siècle).

(Pl. CXLVIII.) — En 1157, le prince Bogoliusbski apporta cette Vierge de Kiev à Bogolioub; fut-elle exécutée par les écoles de peinture de cette ville, ou fut-elle transférée de Constantinople, nous l'ignorons, nous pouvons dire au moins qu'elle est d'un style tout à fait byzantin; debout et en pied, elle lève les bras et tient une légende de la main droite, elle se tourne vers Notre-Seigneur, qui lui apparaît au-dessus d'une nuée. Dans le haut du tableau sont rangées cinq figures à mi-corps, c'est-à-dire le Sauveur entre la sainte Vierge et saint Jean,

et deux anges aux angles. Les chairs sont brunes, mais le dessin paraît correct, autant qu'on peut en juger par les parties laissées découvertes; les draperies et le fond sont cachés par des plaques de vermeil repoussé. Les couvertures de ce genre, et celle-ci surtout, sont infiniment plus modernes que les tableaux.

KIEV (XIe siècle).

L'église de Sainte-Sophie nous offre à Kiev un des monuments les plus anciens et les plus remarquables de la Russie; le plan est composé de sept nefs et de collatéraux; chaque nef est terminée par une tribune circulaire; le centre a la forme d'une croix grecque dans le genre de Sainte-Sophie de Constantinople ou de Saint-Marc de Venise. A l'extérieur, un groupe de coupoles étagées prête à la silhouette un aspect pittoresque et majestueux, auquel l'or qui les revêtaient dès 1211 prêtait un éclat extraordinaire[1].

Les murs sont encore couverts de fresques et de mosaïques non moins anciennes que l'église, et dont plusieurs contiennent des images de la sainte Vierge[2]. Sur les pilastres de l'arc triomphal, nous remarquons d'abord la scène de l'Annonciation, se détachant sur un fond d'or; au pilier de gauche nous voyons l'ange qui arrive sur la terre, les ailes encore déployées et la verge de message à la main; ses vêtements sont teinte neutre avec lisérés rouges, il a les pieds chaussés de sandales et marche sur un sol vert. On lit au-dessus de son nimbe l'inscription suivante, où les lettres grecques prennent parfois une apparence slavonne[3]:

Ο ΧЄΡЄ ΧΙΑΡΔΟΗΤΑ ΚЄΧΑΡΗΤΟΜЄ NH
Ο $\overline{\text{ΚϹ}}$. ΜЄΤ

1. Pomponii Melæ : *Descriptio Sarmatiæ*.
2. *Antiquités de l'empire russe : Sabor de Sainte-Sophie à Kiev;* Société impériale d'archéologie, Saint-Pétersbourg, 1871.
3. N est la lettre slavonne pour le V grec. NH est une composition pour N. H.

(Pl. CL.) — Au pilier de droite ou de l'épître, Marie apparaît debout, entièrement vêtue d'un costume bleu foncé; on aperçoit seulement quelques lisérés et les souliers qui sont rouges. Elle file le voile de pourpre et tient le fuseau qu'elle tourne de la main droite, elle est montée sur un escabeau enrichi de pierreries. Dans le fond on lit cette inscription qui rappelle sa réponse à l'ange :

ΙΔΟV ' Η Δ8ΛΗ $\overline{\text{ΚV}}$ ΙЄΝVΤΟ ΜV ΚΑΤΑ
ΤΟΡΙΜΑ ΟV

« Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » De l'autre côté, on lit encore les sigles ordinaires $\overline{\text{ΜΡ}}$ $\overline{\text{ΘV}}$.

Au-dessus des pilastres qui portent ces mosaïques s'élève l'arc qui les surmonte, trois médaillons renferment l'image du Sauveur, et de côté celles de la sainte Vierge et de saint Jean; Marie, représentée à mi-corps, couverte de draperies rouges, lève les bras vers son divin Fils. (PL. CXLIX)

(Pl. IV.) — Cette belle église de Kiev, si intéressante pour l'histoire de l'art en Russie, nous révèle, par des exemples multipliés dans ses peintures, l'importance qu'avait dès lors chez les Russes le culte de Marie. — Aucune scène de sa vie, selon l'Évangile ou les légendes, ne semble avoir été oubliée par ces vieux peintres. — C'est d'abord sa naissance : sainte Anne, étendue sur un lit magnifiquement orné, reçoit, comme dans le ménologe du Vatican, la triple offrande symbolique; devant le lit on lave le nouveau-né dans un bassin que deux femmes préparent.

(Pl. V.) — Sur le panneau à droite, je dirais volontiers la page, — car on croit déployer, en examinant ces peintures, les feuillets d'un vaste livre, — on aperçoit la présentation de la jeune Marie au temple. Les données grecques ordinaires se retrouvent ici; Marie, suivie de ses parents, est reçue par le grand-prêtre à la porte du temple, porte enrichie de pierreries, enfin au

fond la sainte Vierge introduite dans l'asile sacré y reçoit, du haut des degrés où elle est assise, la nourriture que l'ange lui portait.

Le temps s'est écoulé, l'heure du mariage a sonné pour la jeune fille; le tableau au-dessous figure ses fiançailles; excepté la Vierge qui a grandi, rien n'est changé autour d'elle, c'est toujours le temple, le lieu qui a été témoin de sa consécration à Dieu, la même architecture, la même clôture, le même grand-prêtre. Elle est présentée à saint Joseph, qui tient encore à la main la verge miraculeuse, et que suit une troupe nombreuse. Marie, d'un geste affectueux, paraît remercier le grand prêtre de ses soins et lui dire adieu.

Plus loin, dans un autre tableau, une troisième scène continue cette pieuse histoire. Marie est devant un puits où elle tire de l'eau; la nature qui l'entoure, aride, sauvage, est comme hérissée de montagnes rocheuses. Tout à coup sur cette région désolée une figure brille dans le ciel, et l'ange au milieu d'un disque apparaît à la sainte Vierge, qui se retourne brusquement; c'est le même type qu'à Saint-Marc de Venise.

Ailleurs Marie est rentrée dans sa maison, effrayée de cette apparition, elle a repris ses fuseaux; l'ange est arrivé sur le seuil et lui annonce la sublime nouvelle.

Le volumen de ces peintures déroule encore de nouveaux épisodes. Au-dessous de la scène du puits nous sommes transportés de Nazareth au sud de Jérusalem, Marie parvient chez Élisabeth; les deux cousines s'embrassent dans un riche atrium, dont une des portes a sa tenture relevée par le geste curieux d'une servante. Cette visitation reproduit trait pour trait celles de Venise ou de Sicile.

Les événements douloureux commencent ensuite pour la très-sainte Vierge; ici nous la voyons aux pieds de la croix. Le crucifiement rendu avec une foule nombreuse occupe tout le tympan d'un arc. Il règne dans toute la scène une tranquillité qui la dépouille de son horreur, les bourreaux eux-mêmes ne semblent agir qu'avec hésitation et respect. Marie, suivie du groupe des saintes femmes, porte sa tête appuyée sur la main gauche. Le peintre a supprimé la partie inférieure du corps des larrons qui embarrassaient sa composition et s'est contenté de figurer leur tête et leurs bras appliqués aux croix. Il me semble distinguer aussi quelques traces de goût slave dans les costumes des bourreaux et du centurion, quelques ajustements, quelques poses qui nous avertissent que nous sommes loin du Bosphore.

(Pl. CL.) — L'intérêt principal dans cette belle église de Kiev ne s'applique pas aux peintures que nous venons de décrire, mais à une des madones que les Russes tiennent en grande vénération et qui date de l'origine même de l'édifice (XIe siècle). Cette madone, peinte en mosaïque, sur la deuxième abside du collatéral de gauche, a été surnommée « la Vierge du mur indestructible » parce que cette partie de l'église a miraculeusement échappé aux coups des Tartares, et que cette préservation, dans l'esprit des habitants, a été tout à fait providentielle. La mère de Dieu y est représentée debout sur un riche escabeau; elle lève les bras en orante et retrousse par ce mouvement les amples draperies de son manteau, qui se croisent sur sa poitrine pour étager de chaque côté leurs franges et leurs plis abondants. Sous ce manteau apparaît une tunique serrée à la taille par une ceinture et ornée de croix d'or aux poignets; dans la ceinture est passée une sorte de linge blanc qu'on prendrait pour l'extrémité d'un pallium. Le ton des chairs est terreux, la tunique bleu foncé, le manteau teinte neutre et rehaussé d'or; la Vierge porte une croix blanche au front et deux sur la poitrine. La ceinture et les chaussures sont rouges; le fond, le nimbe et le dessus de l'escabeau en or; cet escabeau interrompt la bordure inférieure de la voûte hémisphérique. A part quelques fautes de dessin assez choquantes, comme le manque de longueur suffisante aux bras, la dureté des draperies dont l'auteur n'a pas su étudier les plis, on ne peut refuser à cette composition une majesté et une grandeur véritables dans la pensée.

M. Julien Durand a bien voulu, au sujet de cette célèbre madone, nous fournir les renseignements suivants : il n'y a auprès de la figure que les sigles ordinaires $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{V}}$ pour **MHTHP ΘЄOΥ** « Mère de Dieu. » Cependant la conque où elle se trouve est bordée, en dehors et de façon à être vue du milieu de l'église, par une inscription dont voici le texte :

῾Ο Θεὸς ἐν μέσω αὐτῆς καὶ οὐ σαλευθήσται **BOHΘHCЄI** αὐτῆ ὁ Θεὸς τὸ πρὸς πρωὶ[1] πρωὶ[1].

C'est le verset du psaume XLV traduit ainsi dans la *Vulgate : « Deus in medio ejus, non commovebitur; adjuvabit eam Deus manè diluculo.* » Ce verset se retrouve dans une antienne de l'office grec pour la bénédiction de la première pierre d'une église, antienne qui commence par quelques mots du Psaume LXXXVI et que nous rapportons ainsi entièrement : « Le Très-Haut t'a fondée. Dieu est au milieu d'elle. Elle sera inébranlable et Dieu la protégera dès le matin. »

Cette antienne s'applique évidemment au temple où elle est chantée, mais aussi à l'Église universelle, et l'on pourrait encore appliquer l'inscription à la Vierge représentée au-dessous, parce que la sainte Vierge figure l'Église de Jésus-Christ et en particulier celle de Kiev[2]; enfin on peut y trouver l'origine du surnom « Mur indestructible » donné à la mosaïque, ce qui n'infirmerait pas la légende.

Madone de la contrition. — La cathédrale n'a pas seule le privilége de posséder d'anciennes images de Marie; dans l'église de la laure souterraine de Kiev nous trouvons une madone à laquelle l'histoire attache une grande ancienneté, qui est connue sous le nom de *Vierge de la contrition.* En 1147, le grand prince Igor Olgovitch priait devant cette image lorsqu'il fut tué.

(Pl. CXLVIII.) — Cette madone est particulièrement remarquable par la tendresse qu'elle exprime. La madone de Korsoun, celle de Wladimir, nous montrent l'amour de la sainte Vierge pour son fils, qu'elle couvre de baisers; mais ici les caresses semblent émaner surtout de l'enfant divin, qui embrasse sa mère avec une incomparable effusion. Il entoure complétement de son bras gauche le cou de la sainte Vierge; on a souvent, en copiant ce tableau, négligé de montrer la main qui dans cet embrassement reparaît sous le voile, et peut-être les artistes ont-ils évité de la reproduire à cause du mouvement forcé que ce geste suppose au bras, et cependant quoi de plus expressif, de plus naïf, de plus affectueux? N'est-il pas permis de sacrifier un peu la correction du dessin pour rendre une belle pensée?

Dans cette même laure souterraine on voit encore un tableau de la mort de la sainte Vierge que le grand prince Sviatoslaw Jaroslavitch rapporta de Byzance en 1073. La donnée byzantine y paraît dans toute son étendue : la mère de Dieu couchée sur le lit funèbre, les apôtres groupés autour d'elle, le thuriféraire et derrière le Sauveur qui saisit l'âme virginale sous les traits d'un enfant, pendant que dans le ciel les anges se disposent à la recevoir. Cette peinture est non-seulement pleine d'intérêt par elle-même, par ce fait de montrer au XIe siècle cette manière de figurer l'Assomption importée au cœur de la Russie, mais elle possède une date,

1. Dans une restauration moderne, les derniers mots de cette inscription ont été modifiés ainsi qu'on l'explique dans une dissertation de M. Krnijanoski, insérée dans les *Mémoires de la Société impériale d'archéologie.* Saint-Pétersbourg, 1856.

2. Le sceau du chapitre de Lyon, au XIIIe siècle, représente une femme assise, couronnée, tenant un sceptre; autour on lit : *Sigillum sanctæ ecclesiæ Lugdunensis.* Cette femme ne peut être que la sainte Vierge, figure de l'église, autrement dit du diocèse de Lyon. La cathédrale de Lyon était alors, comme tant d'autres, sous le vocable de saint Étienne; mais, selon la règle générale, elle avait dû être consacrée à Dieu, aux apôtres, aux martyrs, à tous les saints et à un saint en particulier.

La Madone du *mur indestructible* a été copiée dans la monographie du *Sabor* de Kiev, dans l'*Album* de Kiev, par Casimir Wilezynski, grand in-folio, et peut-être plus exactement par M. Prokhoroff, dans les *Antiquités chrétiennes.*

privilége fort rare et dont le défaut rend le classement des œuvres byzantines si difficile.

LADOGA (XIIe siècle).

On réfléchit rarement à l'empire extraordinaire que l'art byzantin exerça sur le monde; on médit ordinairement de cet art momifié, de cette mer morte qui repousse la vie loin de ses flots, mais on oublie trop les services providentiels qu'il devait nous rendre en gardant dans son sein, comme les grains de blé des tombeaux égyptiens, ces germes de moissons futures auxquels le souffle de la liberté chrétienne a soudain rendu une vie féconde. On oublie qu'un art dépourvu de séve n'aurait pas jeté ses rameaux jusqu'aux extrémités du monde connu.

Au XIIe siècle on est stupéfait de ses conquêtes; s'il est arrêté au midi par le Coran, dont les lois iconoclastes lui ferment les côtes d'Afrique et une partie de l'Espagne, il lutte avec avantage contre les infidèles en Syrie, dispute l'Italie et la Sicile aux Sarrasins, règne dans toute la France et l'Allemagne, pénètre les forêts et les vallées glacées de l'Helvétie, s'élance dans le nord, franchit les mers, enlumine les vieux manuscrits irlandais et porte le sceau de ses entrelacs jusque dans les Hébrides et jusqu'aux plus lointaines régions de la Scandinavie. Il dicte des lois, envoie ses artistes et ses manuels de l'île de Chypre à l'Islande, d'Athènes au golfe de Finlande à plus de 1,100 lieues de distance. Dans notre vaste exploration nous l'avons trouvé sous le ciel brûlant de l'Asie Mineure, et voici que, dans les régions boréales au delà de 60° de latitude, il nous apparaît encore à Ladoga avec ces mêmes touches impassibles, que le temps, les climats les plus divers, ne modifient jamais. Bénissons-le d'avoir servi d'interprète à la foi nouvelle en nous montrant les images de Marie qui prouvent combien l'introduction de son culte et la conversion des Russes ont été simultanées, et quel empressement ils ont mis à la recevoir pour ne plus l'abandonner même aux égarements du schisme.

Les découvertes de fresques si lointaines exécutées en 1116 ne nous étonnent pas en nous montrant ces figures de la sainte Vierge, mais nous croyons que les protestants, selon lesquels nous n'avons pas honoré la sainte Vierge pendant mille ans de profession chrétienne, seraient surpris de l'éminente position donnée à la madone par les Finlandais dans le siècle même de leur conversion. On comprend à tous les points de vue combien un monument si remarquable par sa date et le pays qui le possède mérite d'attention et d'intérêt.

A 25 lieues de Saint-Pétersbourg, vers l'est, on rencontre sur les bords du Volkhova une bourgade qui ne compte plus guère qu'une cinquantaine de maisons, mais qui, jadis importante, fut la première résidence de Rurik et passe pour le berceau de l'empire russe. Les monuments de cette pauvre ville si abandonnée maintenant sont devenus fort rares, cependant sur une pointe de terre formée par le fleuve et un de ses affluents on montre encore les ruines d'une forteresse qui porte le nom de Rurik. Son fondateur a profité du mamelon qui se dresse au croisement des deux cours d'eau pour y placer son château, qu'il flanqua aux trois angles de tours rondes; il réserva dans une des courtines un bastion carré par lequel on pénètre aujourd'hui dans l'enceinte démantelée. L'enceinte est à peu près déserte, il n'y a plus que deux ou trois cabanes, une petite église de bois entourée de tombes, gardiennes silencieuses de la place, et l'antique église Saint-Georges que nous venons visiter.

La vieille église est précédée d'une construction moderne d'un mauvais style et dont il faut faire abstraction pour juger l'édifice. La forme architecturale, purement byzantine, présente dans le fond trois tribunes et au centre une coupole élancée qui domine les collatéraux. Ce sanctuaire de petite dimension n'a pas 12 mètres de largeur, mais il était autrefois complétement recouvert de fresques qui sont aujourd'hui fort dégradées, surtout dans le soubassement, et dont

les restes nous offrent encore plusieurs images de la sainte Vierge.

1° C'est d'abord au-dessus de l'entrée une zone qui occupait toute la largeur de l'église et dont le sujet de la peinture avait trait au jugement dernier; l'usage au moyen âge était de figurer cette scène en cet endroit, comme nous le prouvent par exemple les églises de Saint-Jean-de-Latran, de Torcello, etc. La figure de Notre-Seigneur, au centre, nous fait défaut; mais on voit encore la sainte Vierge à sa droite au milieu du collége des apôtres. Elle est debout et lève les bras vers le Sauveur, ainsi que les Byzantins la supposent ordinairement. La robe est bleu clair, son manteau et le voile grenat foncé. Les apôtres assis sur un banc à dossier élevé tiennent des livres ouverts; au-dessus, dans une arcature trilobée on aperçoit une troupe d'anges plus petits, qui sont munis de verges et de disques crucifères. Les croix de ces disques sont simples ou à deux ou trois branches avec les sigles : ĪC XΣ. (PL. CLI.)

2° Dans une autre partie de l'église on voit sainte Anne et saint Joachim, qui portent au temple un agneau comme offrande pour remercier Dieu de la naissance de la sainte Vierge ; sainte Anne est vêtue d'un manteau brun avec croix blanches sur le front et sur les épaules; des inscriptions en lettres slavonnes, au-dessus des personnages indiquent le sujet du tableau ; la fresque manque dans le bas[1].

3° Plus loin nous remarquons une belle figure de femme d'un type bien archaïque, placée dans une grande arcade qui ne la laisse paraître qu'à mi-corps. Il est possible que l'auteur ait encore ici voulu représenter la vierge Marie. Son manteau, relevé sur la tête en manière de voile, est d'une belle couleur de pourpre et imite le velours ; il est brodé de croix blanches sur le front et les épaules, et de passementeries blanches sur ses bords. La physionomie est austère, les yeux fort grands, le nez long et effilé, la bouche petite, le visage ovale ; rien ne manque au signalement byzantin. — La tunique est grise avec manchettes jaunes et perlées, le nimbe jaune, le fond bleuâtre et cette inscription se lit en lettres slavonnes blanches : « sainte Marie[1] ».

4° Toutes ces peintures, que les fidèles dessins de M. Prokhoroff nous font si bien connaître, peuvent être rangées parmi les meilleures œuvres byzantines du XII[e] siècle, mais elles sont surpassées par la composition et l'heureuse conservation des fresques de la coupole. Cette coupole n'a guère plus de 3[m],50 de diamètre, elle s'élève au-dessus d'une rangée de fenêtres dont les trumeaux sont décorés par des figures de saints. Au sommet apparaît le Sauveur dans un disque glorieux que supportent huit anges, les bras levés et les ailes déployées ; au-dessous et dans toute la zone inférieure, comme dans les ascensions grecques, comme dans celle notamment de Thessalonique, on voit la sainte Vierge, les deux anges et les apôtres. La madone occupe une place éminente, elle est le centre vers lequel tous les saints dirigent leur attention, elle ne touche pas à la terre, elle est montée sur un riche escabeau qui en isole ses pieds. — Les peintres de fresques prodiguent moins les richesses aux vêtements de leurs personnages que les mosaïstes; peut-être faut-il attribuer à cette habitude la simplicité de costume de la sainte Vierge à Ladoga. Elle porte une tunique bleue où les plis sont à peine indiqués, un manteau de pourpre seulement agrémenté dans le bas de pendeloques blanches, des souliers rouges avec trois pois blancs. Elle lève les bras en orante, et retrousse par ce geste les draperies de son manteau ; son nimbe est verdâtre. La figure entière, qui ne dépasse guère un mètre, vaudrait à elle seule le voyage pour l'aller visiter. (Pl. CLI.)

1. M. Julien Durand, si versé dans l'iconographie byzantine, est d'avis que ce sujet rappelle les actions de grâces des parents de la sainte Vierge et les assimile aux bas-reliefs du ciborium de Saint-Marc, de Venise :

« Joachim et Anna — Mater Dei nascitur — Munera offeruntur in templo — Offertur sacrificium Deo pro beata prole recepta. »

1. Je dois dire que M. Durand doute que ce soit la sainte Vierge.

MOSCOU.

La ville de Moscou n'existait pour ainsi dire pas encore au XIIe siècle, on n'y voyait alors qu'un château qui a peu d'importance dans l'histoire ; les anciennes images que nous y trouvons ont donc toutes été importées de villes plus anciennes ; mais quoique nous ne puissions y signaler comme à Kiev ou à Novgorod des souvenirs locaux de l'ancien culte de la sainte Vierge, nous ne saurions négliger les monuments qu'on y a recueillis et qui rentrent dans le domaine de notre étude.

1° *Madone des Ibères.* — Cette madone, autrefois vénérée au mont Athos et conservée maintenant à Moscou, a été cause d'une découverte remarquable dans l'hymnologie grecque ; nous croyons intéressant et conforme à notre sujet d'en rapporter les circonstances.

Des hommes de la plus grande valeur avaient cru jusqu'à ces dernières années que cette hymnologie était de la prose parce qu'ils y cherchaient toujours le rhythme des chœurs tragiques. Il était donné au plus savant des bénédictins dont la pourpre couvre aujourd'hui la robe noire, au cardinal Pitra de résoudre un problème qui semble facile lorsque le génie en a donné la solution[1]. Il fut mis sur la voie par une légende du mont Athos sur Notre-Dame des Ibères, légende dont il dut connaissance à l'hospitalité d'un couvent de Saint-Pétersbourg. — Nous la rappelons ici, car elle forme une page curieuse de l'histoire des madones :

« Au temps des iconoclastes, une sainte image, l'unique trésor d'une veuve de Nicée, était condamnée aux flammes ; confiée, pendant la nuit, aux flots de la mer, au lieu d'être submergée, elle reste dressée sur les eaux, se couronne d'une auréole, et disparaît en s'enfonçant dans un rayon de lumière. De longues années se passent ; chassés par l'islamisme et les iconoclastes, des exilés peuplent les sommets du mont Athos, la sainte laure commence par d'illustres abbés ; de vaillants capitaines se font moines ; le fils d'un roi de Géorgie, Euthymius, fonde le monastère des Ibères, c'est l'âge héroïque et le moment où l'image voyageuse se révèle. Une colonne de feu annonce sa présence, au rivage de la mer. Deux fois les moines accourent, des barques s'élancent à sa rencontre ; elle recule et disparaît devant des mains trop profanes. Le plus saint moine d'entre les Ibères, Gabriel, est averti en songe que l'honneur lui est réservé de la recevoir. Il part en tête d'une procession, et, sur l'ordre de l'abbé Paul, marche sur les eaux, parvient à la sainte image et l'apporte en triomphe pour la déposer, comme reine et patronne, à la plus célèbre entrée du monastère sous le titre de πορταίτισα[1]. »

Le cardinal Pitra, en lisant ces détails sur le manuscrit, remarqua des points rouges qui divisaient non-seulement les hymnes et les strophes, mais des vers très-variés de forme. Ces points, placés aux mêmes intervalles, dans chaque strophe, mesuraient le même nombre de syllabes, jusqu'à la fin de chacun des huit cantiques. En tête de ceux-ci venait un mot de refrain, ou l'Εἱρμός qui ne pouvait être que le début d'un plus ancien cantique, destiné à fixer non-seulement la mélodie du chant, mais le nombre et la mesure des vers. Huit fois en effet, l'Hirmus changeait dans ce canon et les divisions symétriques et régulières recommençaient toujours marqués par des points rouges, trait de lumière qu'il ne fut plus possible de perdre de vue ; le système syllabique des hymnographes était découvert.

Des études suivies sur d'autres manuscrits liturgiques montrèrent au cardinal le même système de points diacritiques manifestement contemporains des plus vieux parchemins, dignes d'être comparés aux trésors de Paris et de Rome, et

1. *Hymnographie de l'Église grecque,* par le cardinal Pitra. Rome, 1867.

1. Dans une visite que nous fîmes au cardinal le 18 octobre 1874, il nous répéta, avec le charme de sa diction, les détails que nous venons d'extraire de son livre.

déjà en usage au moins au VIIIe siècle. — Il retrouva Notre-Dame des Ibères placée près des portes du Kremlin, et dans la bibliothèque synodale un second et magnifique exemplaire de la légende et du canon, où les points rouges étaient remplacés par des astériques d'or. En 1648, à la demande du czar Alexis Michaïlovith et de Nicou abbé, il fut résolu de tirer une copie très-exacte de la madone des Ibères. Les trois cent soixante-cinq Pères du monastère se mettent en prière, le travail est confié à un ascète austère, Jamblicus, qui jusqu'à la fin de son œuvre ne prend de nourriture que le samedi et le dimanche. Une table de cyprès est bénite pour recevoir sa peinture et lavée dans une eau sainte; les couleurs sont détrempées avec la poussière de précieuses reliques.

(Pl. CXLVIII.) — En reconnaissance de la belle découverte que S. Em. le cardinal Pitra devait à Notre-Dame des Ibères, il en conserve un fac-simile dans un de ses salons de Saint-Calixte; c'est la copie qu'il a eu la bonté de nous communiquer, que nous avons étudiée et dessinée.

La sainte Vierge penche légèrement la tête vers l'enfant Jésus, qu'elle porte du bras gauche. Le ton des chairs, c'est-à-dire du visage et des mains qui seuls sont laissés apparents par la couverture de vermeil, offre sous une teinte très-foncée des traits franchement byzantins.

2 *Madone de Wladimir.* — L'an 993, sous le grand-duc Wladimir, surnommé le Saint par les Russes, la Russie fut envahie par les Tartares venant de l'Asie. Wladimir, tremblant pour ses États, fit venir de la ville de Wladimir l'image de la mère de Dieu, déjà très-célèbre par ses miracles. Elle fut reçue avec les plus grands honneurs et au milieu de nombreuses supplications, et bientôt les ennemis furent contraints de s'arrêter dans leur marche victorieuse. En acte de reconnaissance les Moscovites bâtirent un temple pour l'abriter dans l'endroit où ils l'avaient reçue [1].

L'image nommée de Wladimir est selon la tradition une des sept qu'aurait peintes saint Luc. Selon le P. Martinov, elle aurait été transférée de Constantinople à Kiev, et de Kiev à Wladimir, et c'est du séjour qu'elle fit dans cette ville et non de saint Wladimir que lui viendrait son nom; le 26 août 1395 elle fut transférée à Moscou. Les Russes lui attribuent beaucoup de miracles et de secours inespérés, éprouvés plus d'une fois dans de grands dangers de la nation. En 1812 quand Napoléon approchait de Moscou, elle fut portée à Novgorod [1]. (Pl. CLI.)

(Pl. CXLVIII.) — Cette image est encore à Moscou et a été donnée dans les *Antiquités de la Russie.* — La raideur de la Vierge de Smolensk est remplacée chez elle par une grâce, un sentiment qui ne peut se trouver qu'avant le XIe siècle, âge à notre avis de l'image de Smolensk. La sainte Vierge presse amoureusement son divin fils dans ses bras, et l'Enfant embrasse tendrement sa mère. Les chairs sont brunes, les robes de la sainte Vierge et de l'Enfant sont toutes d'or avec des plis excessivement multipliés, mais d'un faire correct.

Le nimbe de l'enfant Jésus est d'or orné de perles ; l'espèce de bonnet ou coiffe qui couvre entièrement la tête de la sainte Vierge est en perles qui se touchent et forment un fond sur lequel se détachent des pierres précieuses de couleur verte ou rouge serties d'or. Les perles du bord qui retombent sur le front sont mobiles et suspendues à une petite chaînette d'or. Un grand nimbe l'entoure; il est divisé en compartiments où l'or, l'émail et les pierres dures dominent ; là il n'y a de perles que sur le bord extérieur,

1. Gumpp., *Atlas marianus, sum. aurea,* vol. XII, p. 249. — In Wolodimeriam, statim pro imagine quadam divæ M. virginis, quæ multis miraculis editis ibi celebris erat, mittunt; quæ cum in Moscoviana duceretur, princeps omnicum multitudine honorifice illi obviam procedit eaque primum ut hostem averteret humillime implorata, maxima veneratione ac reverentia in civitatem deducit. Quo cultu se impetrasse dicunt, quod Tartari ultra Retzau non fuerint progressi in enim rei perpetuam memoriam eo loci, ubi imago expectabatur susceptaque fuit templum exædificatum est. *(Rerum moscovit.)*

1. *Antiquités de la Russie,* 2 vol. in-folio, 1 vol. in-4°, texte, . I, n° 1. — P. Martinov., *Ann. eccl. grec.-slave,* 21 mai, 23 juin, 26 août.

ce qui forme un heureux contraste avec le bonnet en perles. Les dessins des ornements, très-purs, sont un peu confus et semblent accuser une époque tendant vers la décadence. Par-dessus la peinture pend une plaque de poitrine d'une richesse inouïe en perles, émail, pierres précieuses divisées par zones, et chaque zone en rosaces du meilleur goût. Comme à l'époque actuelle, la joaillerie paraît conserver sa pureté après que les autres arts sont descendus de leur hauteur primitive.

L'excessive richesse de cette peinture doit nous faire immédiatement écarter l'idée qu'elle aurait été peinte au premier siècle ; il est donc impossible qu'elle soit de la main de saint Luc, mais plus tard, quel siècle a produit cette magnifique image. C'est au xe siècle que l'histoire la mentionne comme d'un objet déjà ancien et célèbre par les miracles. Elle est donc au moins du ixe siècle ; à cette époque nous avons le manuscrit des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, conservé à la Bibliothèque nationale sous le no 510, où l'on trouve des scènes pleines du sentiment qui domine dans l'image de Wladimir, témoin cette ravissante miniature de Jésus parmi les docteurs où la sainte Vierge embrasse son fils presque de la même manière. — Le xe siècle nous offre dans les médailles des empereurs de Byzance, dans celles de Zimiscès par exemple, autant de richesses que dans la Vierge de Wladimir. — D'après ces analogies nous la croyons de la fin du ixe siècle.

(Pl. CXLIX.) — 3o *Madone du Don.* — Un monastère de Moscou possède une image de la mère de Dieu dont on célèbre la fête le 19 août (*Antiquités de la Russie*, t. I, no 18. — Voir la notice de cette image du Don en latin : Tanaïca de Tanaïs (Don) dans l'*Annus ecclesiasticus* gréco-slave du père Martinov au 19 août). Cette image du Don semble être une copie de l'image de Wladimir pour le trait, la pose, le sentiment; elle lui est inférieure comme faire et comme dessin. Elle rappellerait pour la manière la Vierge de Smolensk ; tenant compte que chez les Grecs les individualités disparaissent pour suivre complétement les types de l'école, ne pourrait-on pas dire qu'elle lui est intermédiaire ?

Dans la première, beau dessin, extrémités négligées comme celles du manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, draperies encore belles, naturelles, mais confuses. Dans l'image du Don, extrémités encore plus négligées, hachures en tous sens dans le manteau de l'enfant Jésus, cherchant à imiter les plis innombrables, mais exacts du modèle, qui nous montrent une œuvre de fabrique imitant une œuvre d'art. Elle nous paraît une transition entre les images de Wladimir et de Smolensk.

La beauté des chromolithographies, dans les *Antiquités russes*, et le soin avec lequel tous les détails sont traités, nous donnent confiance dans leur exactitude, que nous croyons suffisante pour asseoir l'opinion que nous venons d'émettre.

(Pl. CXLIX.) — 4o *Madone de Smolensk* (xie siècle). — On conserve à Moscou, dans le sabor ou église principale de la ville, une sainte image de la Mère de Dieu, qu'on attribue aussi à saint Luc et qui est dite *Odigitrie* de Smolensk. C'est avec cette image que l'empereur Constantin Porphyrogénète bénit sa fille Anne, en 1046, au moment où il la donnait pour épouse au Kniaz de Tchemigoff Usevolod, fils de Jarosleff[1].

Le bel ouvrage des *Antiquités russes* reproduit cette image à la pl. XXX; c'est une peinture évidemment byzantine. La sainte Vierge tient l'enfant Jésus sur son bras gauche; les deux figures regardent en dehors. L'Enfant bénit de la droite et tient un rouleau de la gauche. Le dessin ne manque pas d'une certaine correction, mais il est raide et compassé, les chairs sont brunes, les têtes environnées d'un nimbe d'or couvert d'ornements de très-bon goût, entremêlé de pierres précieuses qui semblent naturelles. L'espèce de bonnet qui sertit son visage est vert et le voile

1. *Antiquités de la Russie*, t. I, no 3. *Notice de l'An. eccles.* du P. Martinov au 28 juillet.

brun comme le manteau. Les rubans qui bordent le manteau et le voile sont roses.

La robe du Sauveur est verte, et le manteau brun violacé qui le couvre presque entièrement est rose. Ajoutons que ces couleurs de fonds que nous venons de signaler sont toutes couvertes de hachures d'or, distribuées d'une manière assez raide, comme pour accuser les plis. On ne voit pas la moitié du fond. Les ornements d'or au bord du manteau qui retombe sur l'épaule droite sont fort élégants. Une étoile d'or très-ornementée se voit sur la tête et une autre sur l'épaule de la sainte Vierge. La manière de cette peinture rappelle celle de plusieurs manuscrits grecs du XI[e] siècle, entre autres du n° 74 de la *Bibl. nationale*, auquel nous faisons de si nombreux emprunts.

(Pl. CXLIX). — *Madone de Novgorod* (XII[e] siècle). — Cette madone rentre dans le type de la Vierge Odigitrie qui soutient l'Enfant par une force divine sans le secours naturel de ses bras. Le Sauveur brille au milieu de sa poitrine comme une eucharistie dont les voiles seraient déchirés. Les Byzantins se sont longtemps emparés de cette idée pour la reproduire sur leurs monnaies.

On ne voit de la peinture que les carnations qui supposent chez l'auteur de ce tableau un véritable talent, par la pureté et la finesse de leur dessin; tout le reste est recouvert d'arabesques en perles d'une délicatesse merveilleuse et qui dessinent les divers plis des draperies. Nous ignorons à quelle époque ces riches ornements ont été rapportés.

Cette madone a été reproduite dans un mémoire russe que M. Al. Martinoff a rédigé à son sujet; nous en extrayons les passages suivants que les RR. PP. polonais de la Résurrection ont bien voulu nous traduire : « La description du Snamenskoi, monastère de Moscou, raconte l'histoire de ce monastère et de son image miraculeuse, laquelle, dit l'auteur, M. Sergoi, remonte au XII[e] siècle. D'après les anciennes chroniques, ce tableau se trouva d'abord dans le monastère de Notre-Seigneur d'Ilija, à Novgorod, où il acquit une grande renommée par un miracle opéré pendant le siége de 1150. Trois ans auparavant on avait vu pleurer la sainte Vierge, ou plutôt ses images vénérées, en trois églises différentes de Novgorod. La veille de l'assaut que les Novgorodiens eurent à soutenir, l'archevêque Jean, connu par sa piété, adressa de ferventes prières à la sainte Vierge d'Ilija, à la suite desquelles il reçut comme réponse l'ordre d'exposer l'image sur le mur de la forteresse. Mais divers clercs, envoyés par lui à cet effet, n'ayant pu vaincre la résistance miraculeuse opposée par l'image à leurs tentatives, l'archevêque lui-même, avec une grande foule de prêtres et de fidèles, se porta sur les lieux. Après beaucoup de prières et de cantiques, l'image se laissa enfin emporter et parut entourée d'une lumière éclatante. A peine placée sur le mur, elle fut frappée d'un projectile qui la tourna du côté de la ville, comme si la Providence avait voulu montrer ainsi aux habitants les larmes que la Vierge versait pour eux. L'archevêque, à genoux, ramassa les larmes tombant sur sa tunique, et au même instant d'épaisses ténèbres couvrirent les environs de la ville et forcèrent les ennemis à lever le siége. La sainte Vierge, non contente de cette délivrance, réconcilia encore la ville avec le duc Boholubski et donna pour souverain au peuple de Novgorod le Ruvikove Rustisland.

« Des deux côtés de l'image on peignit les deux personnages mêlés à ces événements : l'archevêque Jean et le duc Boholubski, le premier à droite, le second à gauche.

« L'image en question est une des plus anciennes de la Russie, on n'en connaît que quatre d'une date plus reculée : la Vladimirskaja Rostovkaja, la Eliokaja de l'an 1060, la Piekarskaja au couvent de Fiojickoje à Kiev de l'an 1085, et enfin la Boholubskeja de 1159. Depuis la délivrance de Novgorod, le culte de l'image s'accroît sans cesse au point de faire oublier les quatre autres.

« En 1595 le premier patriarche de Moscou, Job, couronna sa mître, à la place de la croix,

d'une petite image de la Vierge miraculeuse avec cette inscription : *C'est en vous, ô Mère de Dieu, que j'ai mis toute mon espérance; gardez-moi dans votre sanctuaire.*

« D'après les ordres du czar Feodor Idanocoitsch, l'image fut transportée de Novgorod à Moscou en 1596. Là, exposée à la vénération publique, elle a été successivement embellie et enrichie par les empereurs et les impératrices, toujours au monastère Snamenskoi, où on la garde jusqu'à présent sous le nom de la Vierge de Novgorod. »

(Pl. CXLIX.) — Les Russes vénèrent sous le titre de Madone de l'Apparition une Vierge dont le type peut se rapprocher de celle que nous étudions; on y retrouve la même pose, les mains en orante, l'enfant Jésus devant la poitrine de sa mère est soutenu par une force invisible.

BIBLIOTHÈQUES.

La Bibliothèque patriarcale, après les grandes images que nous venons d'examiner, nous offre encore, dans les livres liturgiques grecs, de nombreuses richesses pour nos études.

Le cardinal Pitra appelle aussi notre attention sur le manuscrit 429 qui remonte au xe siècle et qui nous offre à presque toutes ses pages des figures de la sainte Vierge. Les plus remarquables se trouvent aux fos 2, 3, 4, 7, 9, 13, 15, 17, 19, 22, 24, 28. Il y a vingt-trois peintures dont plusieurs ont les mêmes motifs et presque l'exécution de l'œuvre du moine Jacques[1], surtout les miniaures 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 18, 20, 22, 24. Les dernières, à partir de la dixième, diffèrent de ce *Codex Vaticanus*.

M. Lobkoff, dans sa riche librairie, possède un psautier de la sainte Vierge, que nous ne pouvons négliger. Ce manuscrit du milieu du ixe siècle contient 169 feuilles ornées de nombreuses miniatures dont plusieurs ont trait à l'histoire de Marie. Au fo 163, vo, on voit saint Zacharie qui introduit la sainte Vierge dans le temple. On assiste successivement en tournant ces vieilles pages à la *Visitation*, à la *Nativité* de Notre-Seigneur, *la Fuite en Égypte* où l'on distingue encore saint Joseph, dans un dessin presque effacé, le *Crucifiement*, deux fois reproduit, mais n'offrant que dans une des miniatures la sainte Vierge vis-à-vis de saint Jean, à sa place ordinaire.

La miniature la plus intéressante pour nous est celle du fo 44, au passage du psalmiste : *Eructavit cor meum*, parce qu'elle nous révèle la haute antiquité d'un type de madone très-populaire en Russie. La madone qu'on y a peinte n'est autre que celle de l'Apparition dont on peut signaler beaucoup d'exemples, mais dont la plus célèbre est celle de Novgorod. Elle lève les bras en orante pendant que l'image du Sauveur, suspendue par une puissance surnaturelle, rayonne au milieu de sa poitrine. Au-dessus d'elle le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe et, dans le haut, une main sort d'une nuée pour la bénir.

Il existait un monastère de franciscains, aux environs de Moscou, qu'un ancien voyageur nous montre rempli d'images de la sainte Vierge[1], une copie de l'image de saint Luc, vénérée à Moscou, et des tableaux figurant la Naissance du Sauveur, la Purification, la Fuite, la Passion, la Résurrection, les douleurs et les joies de Marie; mais il n'indique pas leur date.

NOVGOROD.

On a vu précédemment comment la célèbre Vierge de Novgorod, véritable palladium de cette ville, avait été transportée à Moscou; mal-

1. Renseignement donné par le cardinal Pitra le 8 février 1875.

On peut consulter, pour cette partie de la Russie, les planches en chromolithographie publiées dans l'ouvrage sur la Sacristie synodale de Moscou.

1. *Rerum moscoviticarum auctores varii*, Francfort, 1600.

gré cette spoliation, la vieille cité russe n'est pas complétement privée de monuments de son culte pour Marie. La cathédrale, dédiée à sainte Sophie, à elle seule nous en offre encore plusieurs.

(Pl. CXLVIII.) — 1° Les Grecs ont la coutume d'appeler Deissous la représentation du Sauveur entre la sainte Vierge et saint Jean; les Russes, l'adoptant, reproduisent fréquemment ce genre d'images. Nous en avons vu un exemple à Kiev, nous pourrions en citer plusieurs autres et nous en rencontrons un à Novgorod, où l'on conserve trois médaillons de métal qui renferment ces figures et qui datent du XIIe siècle.

2° Dans le mur occidental de la même église est incrustée une croix qui remonte au XIe siècle et sur laquelle sont tracées plusieurs scènes de la vie de la sainte Vierge.

Dans le haut paraît l'Annonciation;

A gauche la Nativité, et la sainte Mère couchée près de la crèche;

Au centre, le Crucifiement dans lequel la sainte Vierge figure, comme toujours, vis-à-vis de saint Jean.

Enfin, dans le bas, on a représenté l'Ascension. Notre-Seigneur, dans un médaillon circulaire, est enlevé par deux anges, et au-dessous Marie, qui symbolise l'Église et résume en elle le collége apostolique, est seule entre les deux anges.

Des inscriptions dans le haut de la croix en pourtournent les bords. Sa longueur est d'environ 1^{m},50.

3° Le monument, peut-être le plus remarquable de la cathédrale de Novgorod, consiste dans les portes qui en ferment l'entrée. Ces vantaux de bronze sont composés, sans compter les deux grands du haut, de 24 panneaux qui comprennent des scènes de l'Évangile ou de la Bible. Aux compartiments 11 et 12 on croit reconnaître les auteurs du travail dans les deux personnages debout qu'on y voit figurés. Le premier tient une balance, il a cette inscription gravée autour de sa tête *Riquin me fec.*, et au-dessous la traduction de la même phrase en slave. Les Allemands revendiquent ce maître pour leur compatriote en disant que son nom est le même que Ricwin, Richwin ou Richwein. Cependant l'autre maître qui tient un outil dans les mains a le nom franchement russe de Waismuth.

La sainte Vierge est figurée dans six compartiments.

Jésus-Christ transfiguré.			
1 Annonciation.	2 Nativité.	13	14
3 Adoration des	4 mages.	15	16
5 Purification.	6	17	18
7 Visitation. — Fuite.	8	19 Crucifiement.	20
9	10	21	22
11	12	23	24

Le premier panneau reproduit la scène de l'Annonciation : l'ange apparaît, à gauche, devant la sainte Vierge, qui se lève de son trône, interrompt le travail de son fuseau pour écouter le message divin pendant que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, lui inspire la réponse qu'elle va faire.

Le second panneau nous offre la Nativité; au lieu de la grotte le sculpteur a imaginé, je ne sais pourquoi, de placer la sainte Famille dans une enceinte fortifiée et flanquée de tours crénelées. La sainte Vierge est couchée, saint Joseph à son chevet, le Sauveur au delà entre le bœuf et l'âne.

La travée du dessous, qui comprend les panneaux 3 et 4, est consacrée à l'Adoration des mages; on voit d'abord à gauche les mages arri-

ver et, à droite, la sainte Vierge assise, avec l'Enfant sur un trône richement orné, dans une forteresse, attend leurs adorations pendant que l'étoile conductrice paraît au-dessus des murailles, et qu'un ange assistant au trône lui offre un globe. En souvenir du massacre des innocents que le voyage des mages provoqua, on voit figurer près de là Rachel serrant son enfant contre son cœur.

Le panneau 5 rappelle l'image de la Purification. On remarque le singulier costume du grand-prêtre auquel l'artiste, au lieu du costume classique a supposé la tunique moscovite.

Le panneau 7 nous montre la Visitation qui, dans l'ordre historique, aurait dû se placer plus haut, et la fuite en Égypte. On sent dans ces bas-reliefs une certaine indépendance du joug byzantin, comme le prouve l'introduction des costumes slaves; ici saint Joseph est habillé comme l'étaient sans doute les Novgorodiens du XIIe siècle, avec le bonnet de peau, la longue tunique rattachée à la taille par une large ceinture.

Le dernier tableau où paraît la sainte Vierge est celui du Crucifiement, que nous avons marqué du n° 19. La croix est en bois grume; le Christ a les pieds séparés, il est jupé; deux anges adorateurs volent au-dessus de la croix. Par une pensée vraiment touchante, on a supposé son bras droit détaché de la croix afin qu'il pût livrer la main aux derniers baisers de sa mère. La sainte Vierge est vêtue d'une tunique attachée par une ceinture dont les extrémités retombent en avant. Un voile en forme de manteau lui recouvre la tête et les épaules; elle est montée, ainsi que saint Jean, sur un escabeau [1].

On voit à Novgorod une peinture du XIVe siècle dont le P. Martinov considère le type comme fort ancien et, à ce titre, il mérite d'être mentionné ici. On y voit représentée la sainte Sagesse, dans une auréole circulaire, sous les traits d'une femme qui tient un sceptre de la main gauche. Le Christ est placé au-dessus, à mi-corps, entouré d'un médaillon et dans le bas, de chaque côté, apparaissent la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste. Le trait le plus singulier de cette composition est l'étoile que la sainte Vierge porte entre les mains et qui renferme l'enfant Jésus.

Nous avons gravé sur notre pl. CXLVIII une figure de femme, les bras étendus, drapée dans de riches vêtements; mais nous n'osons affirmer qu'on ait eu, en la composant, l'idée de reproduire les traits de la Mère de Dieu.

On montre dans le trésor de la cathédrale la custode du pain de la sainte Vierge (artophoron), coupe plate, style du XIIe siècle.

Il y avait autrefois, à Novgorod, un monastère consacré à la sainte Vierge et qui ne renfermait pas moins de mille moines.

Dans le couvent de lA'nnonciation de N''rei Novgorod, on venère une madone du Xe siecle, qui fut apportée de Kiev probablement au XIVe siècle, c'est le type slave ordinaire [1].

1. Cette porte a été gravée dans l'ouvrage suivant : *Die Korssunschen thüren in der kathedralkirche zur Sophia in Nowgorod; Beschrieben und Elautert von Friedrich Adelung.* Berlin, 1823.

On peut en voir aussi les détails dessinés en grand et avec soin dans le magnifique ouvrage des *Antiquités de l'empire russe.*

1. Makaire : *Monuments des antiquités ecclésiastiques de la province de Nijnéi Novgorod.* — T. X des *Mémoires la Société archéologique.*

PSKOV.

A 30 milles de Pskov, sur la route qui mène en Livonie et à Riga, s'élève sur une hauteur le monastère de Perzov construit par les Moscovites, en l'honneur de la sainte Vierge. On raconte qu'en cet endroit, l'image qu'on a vénérée pendant des siècles apparut la première fois sur les branches d'un arbre. De nombreux prodiges opérés devant elle étendirent au loin sa réputation, et le duc de Moscou lui fit des donations de terres considérables [2].

2. *Rerum moscoviticarum auctores.*

RIGA.

Le vénérable Meinard de Lygberg, après avoir conquis la Livonie à la foi chrétienne, fonda, dans un lieu qu'on appelait Riga, un siége épiscopal qu'il dédia à la mère de Dieu, en 1186. La protection de Marie et la fertilité de la contrée ne tardèrent pas à y rassembler de nombreux fidèles. Selon une autre version, l'établissement de cet évêché ne serait pas antérieur à 1202 et daterait d'Albert, qui consacra toute la Livonie à la sainte Vierge et fonda, à Riga même, un couvent de réguliers en son honneur[1].

La principale église dut être, à l'origine, sous le vocable de la sainte Vierge; nous apprenons, du moins par les chroniques, que, dès le commencement du XIII[e] siècle, la ville possédait un sanctuaire portant son nom. Pendant le carême de 1214, un violent incendie, se déchaînant sur Riga, dévora le plus vieux quartier où s'élevait l'église Sainte-Marie, que cette désignation suppose déjà ancienne : « *Ab ecclesiâ sanctæ Mariæ,* que combusta est cum campanis maioribus usque ad domum episcopi cum domibus adiacentibus usque ad ecclesiam fratrum milicie. » Le chroniqueur ajoute que ce fut un deuil public, que le peuple regretta surtout la perte des cloches dont il aimait tant les harmonies, et qu'on en fondit aussitôt une nouvelle plus grande.

Du reste, l'église Sainte-Marie se releva promptement de ses cendres, car nous voyons se tenir dans les nefs, en 1226, un concile solennel que le pape ordonnait pour aviser aux moyens d'étendre la foi dans ces contrées.

1. Anno 1186 fundata est sedes episcopalis in Livonia a venerabili viro Meinardo, intitulata patrocinio beate Dei genitricis Mariæ in loco qui *Riga* dicitur. Et quia idem locus beneficio terre multis bonis exuberat, nunquam ibi defuerunt Christi cultores, et novelle ecclesie plantatores. (Arnoldi, *Chronica Slavorum,* lib. V. Pertz, *Scriptores*, XXI, 211.)

2. 1208. *Riga.* Conventum regularium et episcopalem sedem postea Albertus, episcopus de Ykescola in Rigam tercio sue consecrationis anno transtulit et cathedram episcopalem cum tota Livonia beatissime Dei genetricis M. honori deputavit. (Pertz, XXIII, 246.)

DIVERS.

Parmi les madones de Russie nous pourrions encore citer celle de Kazan, dont M. Westvood, le savant archéologue anglais, possède une copie et qui porte comme celle de Czenstochowa une balafre à la joue, celle que l'on conserve à Saint-Pétersbourg et qui vient de Malte, celle de la collection du prince Strogonoff, dont on ignore l'origine et qui présente un fragment de mosaïque dans le genre de celle de Ravenne, enfin en descendant jusqu'au Caucase nous trouverons de vieux témoignages du culte de la sainte Vierge :

A *Nekressi,* une fresque grecque qu'on attribue au V[e] siècle[1];

A *Pitzounda,* sur les côtes de la mer Noire, une image du VI[e] siècle;

A *Chouamta,* en Géorgie, une peinture du VIII[e] siècle;

A *Akltala,* dans la vallée de Sion, en Géorgie, une peinture sur l'abside de l'église, trouée par un boulet turc.

La *Mingrélie* conserve beaucoup de reliques qui lui sont venues du temps où la foi chrétienne y florissait et où ses princes s'alliaient avec les empereurs de Constantinople. On y vénérait un morceau de la vraie croix d'environ 0[m],20, et une chemise qu'on dit être de la sainte Vierge; la toile de cette relique, de couleur jaunâtre, parsemée çà et là de fleurs brodées à l'aiguille, a 1[m],65 de long et 0[m],82 de large, avec un col étroit et des manches courtes qui n'ont pas plus de 0[m],20.

La ville de Gelath possède une mosaïque du XI[e] siècle, qui représente la sainte Vierge et qui a été photographiée par l'état-major de Tiflis. On vénère, dans un couvent de cette ville, une madone byzantine, les bras levés comme dans la scène du Crucifiement et dont on n'a réservé à la vue que la tête et les mains; tout le reste est caché par une riche couverture. Cette peinture

1. *Caucase pittoresque,* p. XLVIII.

est enchâssée dans un triptique orné d'émaux grecs cloisonnés et de filigranes ; un de ces émaux représente un empereur et une impératrice couronnés par Notre-Seigneur. On lit près d'eux une inscription grecque que M. J. Durand est parvenu à déchiffrer et qui porte ces mots : « Je couronne de ma main Michel et Marie. »

Cet empereur doit être l'empereur Michel VII (1067) et sa femme, Marie, fille d'un roi de Géorgie. (Pl. CXLV.)

On ne saurait imaginer rien de plus splendide que la plaque de fond qui encadre la madone ; tout ce que l'orfèvrerie byzantine a su inventer de plus magnifique en fait d'arabesques d'or et de pierreries se trouve réuni ici à la gloire de la sainte Vierge, sans que cette profusion de richesse nuise au bon goût et au style.

On trouve, dit M. Durand[1], dans une dissertation publiée par M. Brosset en 1859 (Mémoire de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg), quelques détails intéressants sur la Géorgie, et je vais en extraire un passage qu'il est convenable de placer ici :

« Les Géorgiens, comme tous les sectateurs du rite grec, sont très-religieux envers les images des saints; plus d'une guerre fut entreprise pour se rendre maître d'une image miraculeuse ou pour la reprendre après l'avoir perdue. La plupart du temps, ces objets de la vénération publique ont été donnés par des rois ou des princes, ils sont enrichis de métaux précieux et de pierreries, et portent le souvenir de quelque événement remarquable.

« Dans la grande église de Gélath, on voit une image d'or à deux portes, ornée de pierreries et de perles, apportée en ce lieu de Kakhoul, en Turquie, et que, pour cette raison, on appelle Notre-Dame-de-Kakhoul. On y lit des inscriptions géorgiennes »

Dans le monastère de Gélath est encore déposée une image apportée d'Atsquour.

Sur une image dite Notre-Dame-de-la-Prière, au bas de laquelle est représenté le roi Bagrat priant à genoux, on lit : « Très-sainte mère de Dieu, intercède en ce monde et dans l'éternité auprès de ton Fils pour le prince Roi des rois, Bagrat, le plus grand des pécheurs. »

Une autre image qui se voit à Gélath, ornée de sculptures précieuses, porte : « Nous avons fait cette image de la Vierge de Gélath pour qu'elle nous protège. »

Il se trouve encore, au même couvent, un petit livre d'évangiles, écrit en caractères khoutzouri, à l'encre d'or, avec des figures au commencement de chaque leçon.

Enfin, dans le même couvent, est une image de la Vierge en or pur, ayant par derrière une plaque d'argent où on lit : « O toi qui as créé tous les êtres avec sagesse, qui n'as pas méprisé l'homme destiné par sa nature à mourir et qui ensuite es descendu sur la terre, tu as pris dans le sein de la très-sainte Vierge Marie la figure d'un esclave, laissant intacte sa virginité ; nous, par l'effet de sa protection, roi sacré et couronné de Dieu, Alexandre, nous avons fait fabriquer cette image afin qu'elle intercède pour l'âme de notre épouse la reine Mariam... »

M. Bernovile, dans son ouvrage sur *la Souanétie libre*, publie une madone qu'on vénère au monastère de Saint-Georges, à Mesti, dans les montagnes du Caucase. Au centre du tableau, une peinture byzantine représente la sainte Vierge en buste tenant l'enfant Jésus. Ce sujet est entouré de figures et ornements en orfévrerie d'un travail assez grossier qui doit avoir été exécuté dans le pays.

En visitant les plus célèbres madones que vénérait la Russie encore dans le berceau de la foi chrétienne, nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet d'une dévotion si ancienne et si constante, nous avons seulement indiqué les principaux types d'où sont dérivées les innombrables copies qui couvrent aujourd'hui cette contrée. La Russie est peut-être un des pays où l'iconographie de la sainte Vierge et des saints a poussé

1. M. Julien Durand a fait une étude spéciale sur cette Madone dans le *Bulletin monumental*, nº 1, 1877.

les plus profondes racines, on voit encore des villages entiers livrés à l'art de cette peinture sacrée, où de pères en fils, et depuis des siècles, les habitants y restent fidèles. On ne saurait calculer la multitude de petits tableaux à l'encaustique, de diptyques, de bronze, etc., qui sortent de ces écoles populaires ; nous en possédons, au musée de Cluny, une collection importante ; nous en avons trouvé au cabinet des médailles; enfin tous les voyageurs qui visitent la Russie en reviennent chargés. Nous n'étudierons pas ces produits de la piété moderne, mais nous devons dire qu'ils dérivent souvent de modèles antiques, et qu'à ce titre nous devons les mentionner ici, et que, si les limites déjà si vastes de ce travail nous le permettaient, nous aimerions y chercher les traits anciens qu'ils renferment.

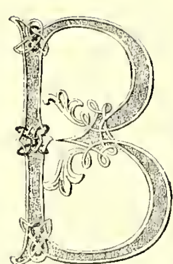
Il est temps de clore ce chapitre; toutefois nous ne l'achèverons pas sans remercier le prince Grégoire Gagarine des curieux dessins et des nombreux renseignements qu'il a bien voulu nous fournir, sans lui répéter ici le prix qu'ils ont eu pour nous, et que sa grâce affectueuse en nous les transmettant a si grandement rehaussé. La sainte Vierge est un des liens les plus forts qui rattachent encore l'Église russe à la vérité, l'ancre de salut sur laquelle on peut fonder des espérances; nous aurions donc été désolé de laisser vide dans notre livre un tel chapitre, et nous voulons témoigner notre reconnaissance à la noble et savante main qui nous a aidé à le remplir.



CHAPITRE XVI.

ORIENT

ROUMANIE



EAUCOUP de difficultés entravaient nos recherches dans les régions septentrionales de la Turquie. Ne possédant aucun renseignement sur le culte de la sainte Vierge dans les Principautés danubiennes, nous nous sommes adressé à M. le comte Odobesco, qui a été autrefois ministre de l'instruction publique en Roumanie et dont la position n'est pas moins élevée au point de vue scientifique ; il a eu la bonté de se livrer aux recherches que nous lui demandions, nous ne pouvons donc mieux faire que de transcrire les renseignements qu'il a recueillis avec tant d'obligeance.

« Je viens, par cette lettre, nous écrit-il, vous communiquer presque tout ce que l'on sait d'un peu sûr sur les principales images de la sainte Vierge en Roumanie. J'ai traduit, pour vous, quelques pages ci-jointes d'un livre de prières roumain intitulé *Oratoriul, coprindéndu oratincle si rugele, ce adresézà lui Dumneden crestinii orthodoxi.*

« *Combiratu în modolu acesta de Melchidesek, episcop. Dunarei de Jos.* »)

« La Roumanie est le jardin de la sainte Vierge, mère de Dieu. »

« Au temps d'Étienne le Grand (prince de Moldavie) (1456 + 1505), vivait un pieux ermite nommé Joseph, qui avait d'abord fait pénitence dans les déserts du Jourdain ; mais, chassé par les infidèles qui dominaient dans ces lieux, il vint, avec ses compagnons, chercher un lieu retiré dans les montagnes de la Moldavie, et s'établit près du couvent de Bistritza (sur la rivière du même nom). C'est là qu'ils firent pénitence pendant longtemps. Puis ils se décidèrent à transporter leur retraite sur le mont Athos. Dans cette intention, ils s'étaient déjà mis en route et descendaient la montagne, quand tout à coup leur apparut la sainte Vierge, qui les arrêta et leur fit cette question : « Où allez-vous? » Pleins de joie à la vue de celle qui était leur consolation et leur espoir, ils répondirent : « Nous allons au jardin de la Sainteté [1]. » Alors la sainte Souveraine leur donna ordre de s'ar-

1. Le mont Athos porte le nom de : « Jardin de la sainte Vierge ».

rêter : « Retournez sur vos pas, dit-elle, car ici aussi c'est mon jardin. » Et là-dessus elle disparut. Cette apparition eut lieu près de l'endroit où se trouve actuellement le couvent de Bisericani [1] où, en mémoire de ce fait miraculeux, on conserve une précieuse image de la sainte Vierge installée dans le creux d'un vieux chêne et où brûle toujours une lampe devant elle. Les ermites retournèrent sur leurs pas et finirent leurs jours en ce même endroit dans des travaux ascétiques, laissant leurs noms à chacune des montagnes où ils résidèrent, à savoir : Methodius, Barnabas, Pierre, Verchius, Siméon, Germain, Pirrhus. (Extrait de l'*Histoire du couvent de Bisericani.*)

DIVERSES IMAGES MIRACULEUSES DE LA SAINTE VIERGE EN ROUMANIE.

Comme signe de la bienveillance toute spéciale que la sainte Vierge a toujours montrée à la Roumanie et à son peuple très-chrétien, on peut invoquer les innombrables miracles qu'elle y a fait sur les ferventes prières de ses serviteurs et qui prouvent sa sollicitude toute maternelle à leur égard. Les anciennes chroniques et l'expérience de tout fidèle viennent sans cesse à l'appui de ce fait.

La plupart des miracles de la sainte Vierge ont été accomplis et sont encore accomplis par la dévotion des saintes images qui, depuis les temps anciens, sont désignées sous l'épithète de : *Miraculeuses.*

Les plus remarquables de ces images sont les suivantes :

1° L'image de la sainte Vierge du monastère de Niamtzo, surnommé l'Adorée (*Inchinatorea*);

2° L'image de sainte Anne, mère de la sainte Vierge, au monastère de *Bistritza* (en Moldavie).

(Ces deux images ont été données au commencement du XVe siècle par l'empereur de Constantinople Jean Paléologue au prince de Moldavie Alexandre-le-Bon);

3° Image de la sainte Vierge au monastère de *Golia* à Jassy, reconnue comme *Miraculeuse* au temps du prince Basile Lupol (1634 + 1654). En l'année 1650, la princesse Roxanda, épouse de ce prince, déposa, devant cette image, son fils Stéphane, qui était sur le point de mourir, et, par de ferventes prières, obtint sa prompte guérison (voyez *Travels of the patriarch. Macarius*). En souvenir de ce miracle, la princesse fit orner cette image de deux mains en or, pour rappeler que les deux mains de la Vierge ont relevé son fils expirant;

4° Image de la sainte Vierge dans l'église métropolitaine de Jassy, transférée ici par l'archevêque métropolitain Benjamin. Elle était précédemment à Floresti;

5° Image miraculeuse au couvent d'Agapia (département de Niamtzo); après avoir appartenu à l'ancien couvent de Garcina, elle fut transportée à Agapia en 1804, quand les religieux de Garcina changèrent de résidence;

6° Image de la sainte Vierge au couvent d'*Adam* (couvent de religieuses en Moldavie);

7° Image de la sainte Vierge au couvent de *Floresti* (Moldavie);

8° Image de la sainte Vierge à *Trifesti*, près de Roman;

9° Image de la sainte Vierge à l'église de *Mavromolu* à Galatz. Cette image fut apportée de Constantinople sous le règne du prince Duca (vers 1670), elle avait appartenu dans cette ville à un ancien couvent nommé Mavromolu, qui avait été abandonné. Le prince Duca donna le même nom à l'église qu'il bâtit pour contenir cette image dans la ville de Galatz;

10° Image de la sainte Vierge, à l'ermitage de *Dalchaïtzi*, près de Fokchani;

11° Image de la sainte Vierge de *Socola* (séminaire central, près de Jassy);

12° Image de la sainte Vierge, dans la commune de Pascani, près de Vadem (département de Galatz);

1. En Roumanie, Biserica (de Basilica) signifie église. Les deux couvents de Bistritza et de Bisericani sont à l'ouest de la Moldavie.

13° Image de la sainte Vierge, dans l'ancien monastère de *Banou*, à Buzeo (Valachie);

14° Image de la sainte Vierge, dans l'église de *Ollari* (des Potiers), à Bucharest. Ce fut pendant la guerre turco-russe de 1806 à 1812 que le prêtre Jani, de la bourgade de Rasgrad en Bulgarie, transporta cette image miraculeuse à Bucharest; elle résida successivement dans plusieurs églises de la ville (à savoir : église de *Batisté*, église de *Pitar-Mochu*), puis on l'installa dans celle des Potiers, dont le quartier devint la résidence des réfugiés de Rasgrad;

15° Image de la sainte Vierge, dans l'église qui porte le nom d'*Icona* (c'est-à-dire Image), précisément à cause de cette image miraculeuse à Bucharest;

16° Image dans la grande église de *Savindar*, à Bucharest. Cette église, reconstruite au xviie siècle par le prince Matthieu Basserole, était d'une grande ancienneté. Son image de la Vierge était révérée comme miraculeuse;

17° Image de la sainte Vierge, au monastère dit *Dintr' un lemn* (c'est-à-dire d'*un seul bois*), en Valachie (département de Valcea), dans les Carpathes. La tradition attribue cette antique image au prototype peint par l'évangéliste Luc. La légende raconte qu'elle a été découverte par les bergers, dans l'intérieur d'un vieux chêne. On voulut la transporter dans les églises de plusieurs villes, elle revint toujours d'elle-même à sa place. Alors on abattit le vieux chêne et l'on en fit une chapelle dans laquelle l'image, toute recouverte d'or et de pierreries, fut installée. La chapelle a été plusieurs fois refaite en bois. Tout autour on a élevé un grand couvent de religieuses. Il ne reste maintenant que l'église et la chapelle en bois;

18° Image de la sainte Vierge, dans le petit couvent de *Nemoesti*, département de Campolung (Valachie). L'église en est creusée dans un rocher; on dit que longtemps l'entrée fut obstruée et que ce n'est qu'après de longs siècles que l'on découvrit, dans la montagne, cette antique crypte chrétienne avec son image miraculeuse de la Vierge. Des voix chantant les louanges de la sainte Vierge, dans le rocher, révélèrent cette cachette aux fidèles;

19° J'ajoute une petite image de la Vierge, fort vénérée, qui se trouvait dans la *cella* de la belle église de Coreste d'Argache, en Valachie.

« Il n'est guère possible de présenter des dates positives pour ces différentes images. La vétusté du bois et le style dénotent certainement que plus d'une d'entre elles date de plusieurs siècles; mais duquel? Il n'est guère possible, d'après les documents écrits, d'en dire plus long que ce que je vous ai fait savoir.

« D'ailleurs, ces images sont généralement cachées sous des couvertures en argent ou en vermeil, travaillées au repoussé, à la façon byzantine, et on ne saurait obtenir leur déplacement pour qu'on en puisse tirer des copies; la peinture est en général à peine visible.

« Nous sommes réduit, d'un côté, à établir nos hypothèses sur l'aspect archaïque des monuments eux-mêmes; d'un autre côté, à écouter les légendes qui attribuent à certaines images une antiquité très-reculée. »

GRÈCE.

On sait que la guerre de l'indépendance a causé en Grèce des ruines effroyables et qu'aujourd'hui on compte une infinité d'églises démantelées, sans toit, et dont les peintures sont exposées aux intempéries de l'air. Un archéologue distingué, aussi savant helléniste qu'habile dessinateur, M. Paul Durand, a relevé une multitude de ces fresques et, dans le nombre, beaucoup de

madones. Ces peintures ne rentrent pas dans le cadre de nos études, par l'âge qui les a vu faire; du moins, comme elles appartiennent au style immuable des Byzantins, d'une certaine manière elles ne leur sont pas étrangères, et nous ne pouvons oublier de les signaler. Faisons surtout des vœux à cette occasion pour que l'auteur de leurs copies trouve enfin la facilité de publier son admirable collection, qui sauve d'une perte prochaine tant de monuments de l'art grec.

Dès les premiers âges du christianisme, beaucoup de temples païens furent transformés en sanctuaires de la vraie foi. La sainte Vierge remplaça Minerve à l'Acropole; le Parthénon montre encore des inscriptions et des peintures qui en fournissent la preuve.

Le Catholicon nous offre plusieurs sujets de la vie de la sainte Vierge représentée en peinture : dans le transept du midi, la Nativité et la Présentation au temple; à l'orient, l'Ascension, avec la figure de Marie dans une position centrale; au-dessous de la porte d'entrée, un crucifiement; dans la voûte hémisphérique de l'abside, la sainte Vierge, les bras étendus et l'Enfant devant sa poitrine[1].

Au-dessus de l'entrée de l'église Saint-Taxiarque, on voyait peint un Jugement dernier, dans lequel figure nécessairement la sainte Vierge.

Auprès de cette église, un autre sanctuaire moins ancien offrait, dans sa coupole, une Madone assise sur un trône, avec l'Enfant sur les genoux, et de côté des saints adorateurs.

On ne trouvera pas ici sans intérêt quelques-uns des souvenirs que le culte de Marie a laissés en Grèce, et notamment à Athènes[2]. On croit que le Parthénon fut dédié à la sainte Vierge; Mommsen appuie cette opinion sur les raisons suivantes :

1° L'anonyme viennois désigne le Parthénon sous le nom de temple de la mère de Dieu;

2° Zonaras et Cedrenus disent littéralement : « (Basile) vint à Athènes pour sacrifier en actions de grâces à la mère de Dieu (τῇ Θεοτόκῳ), et, ayant placé dans le temple beaucoup de riches présents, il retourna dans la capitale, où il entra en triomphe. » Cet événement se place après la victoire que Basile, en 1019, remporta sur les Bulgares. Sur les colonnes du Parthénon on lit des invocations à la mère de Dieu, Θεοτόκος, appelée aussi Θεοδόχε δέσποινα, « maîtresse ou reine mère de Dieu ».

Il y avait à Athènes plusieurs églises dédiées à la mère de Dieu, entre autres l'Érechthéion dans l'acropole.

On lit sur les murs de l'Érechthéion cette inscription en grec : « Mère de Dieu, reine, secours des fidèles, sauve et protége ton suppliant, Denys Jean, pécheur et chantre de l'église catholique d'Athènes. »

Au-dessus du théâtre de Dionysos, une grotte creusée dans le rocher est consacrée au culte sous ce vocable Παναγία Σπηλιώτισσα, ou « la toute sainte Vierge de la caverne »; la chapelle chrétienne remplace un sanctuaire païen.

A l'est de l'acropole, près du monument de Lysicratès, on voit une petite chapelle dediée à Παναγία Κανδήλι, Κυρία Κανδήλι, « la toute sainte Vierge-Flambeau, ou N.-D. du Flambeau. »

Stuart visita une vieille église, aujourd'hui détruite, « N.-D. de la Germination », construite sur des soubassements antiques.

L'église Μεγάλη Παναγία (la très-grande Vierge) est située en plein bazar, au pied de la tour dite de lord Elgin; elle ne s'élève au-dessus du sol que de la moitié de sa coupole, tant l'exhaussement du terrain a été rapide dans cette portion de la ville.

Au delà de l'Ilissus, à cinq cents pas environ de la fontaine Callirhoé, s'élève une petite église sur l'emplacement du temple de Déméter et Coré, sous le nom de la très-sainte Vierge au rocher (Παναγία εἰς τὴν Πέτραν).

Panagia (toute sainte) est le nom de la Vierge en Grèce. Une foule d'églises sont consacrées

1. On voit difficilement aujourd'hui ces peintures parce que l'édifice a été transformé en bibliothèque publique.

2. *Archives des Missions scientifiques*, 1868, p. 469. Recherches sur l'emplacement et le vocable des églises chrétiennes en Grèce, par M. Petit de Julleville.

sous ce vocable, ordinairement accompagné d'une épithète; en voici la liste :

Panagia Blatiké (Βλαστική) « la vierge qui fait germer ». Deux églises sous ce vocable remplacent, l'une le Léokorion, l'autre le temple d'Ilithye. Une autre épithète analogue est celle de *Mirosporitza,* dans les églises de la Paralie, à Vari, ancien Anagyros; à Elymvo ; etc.;

Panagia de Daphné;

Panagia Hypapanté, sur l'emplacement du Metroon, temple de la Mère des Dieux;

Panagia Mariniotissa existait au moyen âge à Drakonès, sur l'emplacement du temple de Demeter Halimusienne ;

Panagia Pantéléousa, dans l'îlot d'Éléousa (aujourd'hui Arsida) ;

Panagia Pharéroméné, à Salamine, sur l'emplacement du temple d'Athéné Skiras. Le vocable signifie la vierge *manifestée.* La fête de la Panagia se célèbre surtout sous ce nom particulier à l'octave de l'Assomption. L'épithète de skiras signifie *voilée.* Y a-t-il quelque relation entre Athéné voilée et la Vierge *dévoilée, manifestée ?*

Panagia Sotéra Lycodémon s'élevait dans le voisinage du lycée ;

Panagia Theotocos. L'Érechthéion fut consacré sous ce vocable. On sait qu'Athéné, dans l'Érechthéion, était spécialement adorée comme vierge et mère d'Érechthée, son fils mystérieux. Or n'y eut-il pas là aussi quelques réminiscences?

Nous apprenons par M. Albert Dumont que le musée d'Athènes possède un bas-relief de petite saillie qui représente la sainte Vierge les deux mains levées; cette sculpture a été martelée; on y voit encore les lettres $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\Upsilon}$. Il a l'intention de publier ce marbre dans un des numéros du *Bulletin de la Correspondance hellénique.* M. Dumont compare cette Vierge à celle qu'il a signalée à Miroflio; mais cette dernière, d'un très-beau travail, est beaucoup plus en relief.

Il existe à Mégare une ancienne église dédiée à la sainte Vierge.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE.

VIERGE ODIGITRIA.



PULCHÉRIE fonda à Constantinople un grand nombre d'hôpitaux et d'églises et dédia trois églises à la Mère de Dieu; la première s'éleva dans le bourg des ouvriers appelé le Saint-Sépulcre, pour y placer la ceinture de la sainte Vierge, apportée par Arcadius (346 – 394), fils du grand Théodose; l'impératrice allait souvent à pied y faire sa prière. Une des dernières églises reçut les linges funéraires de la sainte Vierge envoyés par Juvénal et l'autre reçut l'image. Il est assez difficile de reconnaître dans laquelle fut placée l'image miraculeuse dite de saint Luc. Fut-elle placée à Blaquernes ou dans l'église Odigitria? C'est dans cette dernière que le suppose Nicéphore, quoique d'autres la mettent à Blaquernes.

Quoi qu'il en soit, cette image de saint Luc est la plus célèbre de toutes celles que l'on attribue à cet évangéliste. On dit qu'il la légua lui-même à l'église d'Antioche. On la retrouve, selon certains auteurs, en Pologne, à Censtochowa. On dit qu'après avoir échappé aux iconoclastes, elle passa aux mains de Charlemagne, qui la donna, en récompense de services rendus, à Léon, prince de Russie.

Le père André Goldochowski, de l'ordre des

frères ermites de Saint-Paul, s'est efforcé de prouver que cette image avait été peinte par saint Luc du vivant de la sainte Vierge et d'après nature. Elle serait restée dans la maison même où Marie a rendu le dernier soupir et où les premiers chrétiens la conservèrent religieusement jusqu'à l'époque où elle fut envoyée à Constantinople, les uns disent par sainte Hélène, les autres par Eudoxie à Pulchérie.

On cite de nombreux miracles à son occasion. Un jour la sainte Vierge apparut elle-même à deux aveugles et les conduisit à son temple. Une autre fois, les Sarrasins assiégeant Constantinople, on exposa l'image et on supplia la sainte Vierge d'engloutir les ennemis. Une tempête s'éleva aussitôt et les hommes et les vaisseaux disparurent dans les flots. Andronic le Vieux ne dut son salut, au milieu d'une sédition organisée par son petit-fils, qu'à l'image de la Vierge, devant laquelle on le trouva prosterné. A chaque sixième férie après vêpres, le voile qui couvrait l'image était levé par une main divine, et ne s'abaissait sur la figure que le samedi soir. Depuis, au dire d'Anselme Durand, le samedi fut consacré à la Vierge[1].

En 867, le chef sarrasin de Tarse écrivait à Andréas, général de l'empereur Basile : « Je vais voir, quand je marcherai contre toi avec mon armée, si le Fils de Marie et sa mère te seront de quelque utilité. » Andréas suspendit cet écrit blasphématoire au cou de la bienheureuse Vierge dont il portait l'image avec lui, attendit bravement l'ennemi et le mit en déroute. On érigea sur le lieu du combat une colonne pour perpétuer le souvenir de cette victoire, exciter au culte de Marie, et apprendre à ses ennemis le danger d'écrire des lettres impies[2].

Dans une autre circonstance, Mirtille, élevé par Nicétas à la première dignité du palais, assassina Alexis, fils de l'empereur, et s'empara de la couronne. Baudouin, comte de Flandres, partit avec son armée de croisés pour punir le crime. Mirtille sortit de Constantinople, accompagné de l'image de la Mère de Dieu, suivant la coutume des empereurs; mais celle-ci passa dans le camp de Baudouin et amena la victoire avec elle[1].

Avant de partir pour la guerre, les empereurs allaient toujours dans le temple prendre congé de la Reine du ciel. La vénération que l'on avait pour cette image datant du ve siècle était encore dans toute sa ferveur en 1207, lorsque les Vénitiens, l'ayant demandée aux Grecs pendant la domination latine, forcèrent les portes de Sainte-Sophie, où elle était déposée, et s'en emparèrent, malgré les protestations du patriarche. En 1261, lorsque Michel Paléologue eut repris Constantinople sur les Latins, à son entrée il se fit précéder de l'image vénérable qu'il avait fait retirer de l'église du *Tout-Puissant*, appartenant aux Vénitiens.

Enfin arriva, en 1453, la chute de cette ville, condamnée dans les desseins de Dieu, à cause de ses schismes et hérésies. Les janissaires coururent au monastère de Péra, où se trouvait alors l'image de saint Luc. Leurs mains sacriléges la brisèrent en quatre parties et ils s'en partagèrent les débris. C'est ainsi que disparurent l'image Odigitria et beaucoup d'autres images et sanctuaires de cette ville. On avait cependant conservé des copies de l'image de saint Luc qui étaient répandues dans le monde sous le titre de « Madones de Constantinople » : par confusion on les appela images de saint Luc que trop d'églises crurent posséder.

DIVERSES IMAGES.

Le palais de Justinien, parmi ses nombreuses chapelles, comptait celle du Phare, ainsi nommée parce qu'elle était située au bord de la mer, au pied d'une grande tour surmontée d'un fanal. On y conservait de très-précieuses reliques et entre autres une image très-célèbre de la sainte Vierge, objet de la vénération des empereurs et

1. Gumppenberg, XI, 1231. — Giustiniani : *Dell' origine della madonna di Constantinopoli o sia d'Itria ;* in 8°, Roma, 1656.

2. Gumppenberg, XII. 394.

1. Gumppenberg, XII, 503.

des princesses de la cour. Les empereurs l'emportaient avec eux à la guerre [1]. Il paraît qu'elle était en grande vénération à Constantinople depuis l'an 610. Elle y aurait été apportée par Héraclius, qui venait d'Afrique, dont il était gouverneur, pour renverser le tyran Phocas. Héraclius, à peine monté sur le trône (610), dut marcher contre les Perses, qui, conduits par Chosroës, avaient envahi la Palestine, où ils mettaient tout à feu et à sang. Pendant son absence de Constantinople, la capitale fut attaquée par les Avares unis aux Perses (622) [2].

La ville était aux abois lorsque le patriarche Sergius, excitant son peuple à recourir à Marie, fit une procession à l'entour des murailles et porta lui-même l'image de la Mère de Dieu avec les autres reliques de la sainte Vierge qu'il avait fait retirer du riche sanctuaire de Notre-Dame-des-Guides. Alors un matin, au onzième jour du siége, on voit une grande et belle dame sortir de l'église de Blaquernes, qui était hors de la ville, mais peu éloignée des murs. Elle traverse le camp des ennemis, qui croient que c'est l'impératrice qui vient traiter de la paix avec leur général; ils la laissent librement passer; puis, voyant leur erreur, ils veulent s'en emparer; mais elle s'échappe de leurs mains. Irrités d'avoir été joués, ils s'en prennent les uns aux autres, et la discorde qui se met dans le camp oblige les chefs des barbares à lever le siége [3].

En 718, un siècle après Héraclius, Constantinople, sur le point de succomber aux attaques des Sarrasins par terre et par mer, fut miraculeusement délivrée par la sainte Vierge.

Saint Germain étant patriarche de Constantinople, les Sarrasins faisaient depuis trois ans le siége de cette ville, menacée d'une ruine complète. Le prélat ordonna alors que pendant trois jours on ferait une procession solennelle sur les remparts de la ville, en laquelle serait portée l'image sacrée de la mère de Dieu peinte par saint Luc. Le chef des Sarrasins, qui avait vu cette pompe religieuse, commença d'entrer en défiance du succès de ce siége. Les soldats, s'ennuyant de cette longueur, murmurèrent et demandèrent à retourner dans leur pays, de sorte que ce prince barbare, après avoir proféré une infinité de blasphèmes contre la très-sainte Vierge, qu'il savait protéger la ville contre ses mauvais desseins, traita avec l'empereur pour la levée du siége. Une des conditions (ainsi qu'il est remarqué dans le Ménologe de l'empereur Basile) fut qu'il lui serait permis d'entrer avec ses officiers ordinaires dans Constantinople, quelques otages étant donnés pour sa sûreté, car il avait un grand désir de voir cette grande ville qui avait résisté à tant d'assauts et soutenu un si long siége.

Lorsqu'il voulut entrer, son cheval s'y refusa; regardant alors au-dessus de la porte, il y vit une image de la sainte Vierge, contre laquelle il avait proféré tant de blasphèmes. Saisi de frayeur, il se retira avec son armée sur ses vaisseaux, qui furent bientôt assaillis par une horrible tempête et brûlés par le feu du ciel ou engloutis par les vagues.

Saint Germain fit beaucoup de beaux sermons


Vierge Nicopeia, aujourd'hui à Venise.

1. Elle n'était jamais tombée entre les mains des barbares. Quant au nom de Nicopeia que porte la madone de Venise, il ne paraît pas avant sa translation dans cette ville. Il y a sans doute confusion dans les divers souvenirs de ces images.

2. Riccardi.

3. Sausseret, I, 900.

en l'honneur de la sainte Vierge, et, s'étant opposé à la persécution iconoclaste de Léon l'Isaurien, il termina ses jours en exil[1].

Jean Zimiscès, l'un des plus courageux capitaines de l'armée, fut élevé sur le trône après la mort de Phocas, reçut des marques signalées de la protection de la sainte Vierge et défit par son secours une armée de Barbares de plus de 300,000 combattants qui était entrée sur les terres de l'empire. La victoire fut complète, mais l'empereur ne voulut pas monter sur le char triomphal qu'on lui avait préparé. Il y fit placer l'image de la sainte Vierge, et pour lui, confondu avec ses officiers, il la suivait à cheval. M. Labarte dit qu'il avait rapporté cette image de son expédition de Médie.

En 1123, Jean Comnène imita cette action de piété envers la sainte Vierge, après une victoire remportée sur les Scythes et qu'il attribuait à l'intervention de la sainte Vierge.

(Pl. CI.)— Ducange, dans ses Médailles byzantines, donne une pierre de jaspe vert ou plutôt un onyx (J. Durand) sur laquelle est gravée l'image de la Mère de Dieu. Au milieu, la Vierge étend les mains; à ses côtés, on lit Μητὴρ Θεοῦ, inscription commune à toutes les images grecques en haine de Nestorius. Nicéphore Botoniate (1078) honorait beaucoup cette image. Après avoir détrôné Michel, il fut lui-même renversé du trône par Comnène et, s'enfermant dans un monastère, il trouva sa consolation dans le culte de la sainte Vierge et finit, dit-on, par être élevé à la dignité du sacerdoce. Cette pierre se trouve aujourd'hui au couvent de Sainte-Croix, près de Vienne[2].

(Pl. XCVII.) — Nous avons gravé une autre Madone différente et sans l'Enfant, qui vient aussi du règne de cet empereur.

1. Voyez Venise pour la Nicopeia, p. 98. — Voyez aussi le curieux recueil de documents de M. le comte Riant, *Exuviæ sacræ Constant.*, I, 16. — II, 22 4,268, 271.

2. Gumppenberg, XII, 137. — Chifflet, p. 3. — Karl Lind, mémoire publié à Vienne.

M. Labarte donne, tome Ier, planche XI, une Madone sculptée sur ivoire qu'il attribue à la fin du XIe siècle. Elle est debout sur un escabeau, tient l'enfant Jésus sur son bras droit et porte le costume habituel que lui prête l'école byzantine. Au-dessus d'elle, un dôme ajouré, qui repose sur deux colonnes torses, l'encadre et lui sert de dais. Cette Madone doit être rapprochée pour le style de celle frappée sur les médailles du Xe siècle.

Le père Garrucci donne une reproduction d'une madone conservée à Péra, où l'on ne voit plus malheureusement que les deux têtes; il croit qu'elle est la copie de la célèbre Odigitria, ainsi que les monnaies de Constantin Monomaque[1].

Je n'ai pas besoin de dire que Constantinople et les empereurs si dévots envers Marie avaient dû multiplier ses images; malheureusement les persécutions iconoclastes, les catastrophes du XIIIe et du XVe siècle n'ont pour ainsi dire rien laissé de ses monuments dans ses murs. Ce qui n'a pas disparu sous les coups des Latins ou des Turcs a été dispersé dans l'Occident, où nous avons signalé de nombreux vestiges sur notre passage. Mais, comme nous nous sommes fait une règle de mentionner les monuments là où les révolutions les ont transportés, nous nous trouvons à Constantinople dans un vide lamentable que peuplent seuls les riches souvenirs des siècles anciens.

Rappelons seulement que la Bibliothèque nationale, sous le n° 64, possède un évangéliaire qui doit être du temps de Constantin Porphyrogénète. On y trouve au folio 11 une figure de la sainte Vierge entre deux empereurs. Elle a le manteau et le nimbe brun foncé, la robe bleue, les souliers rouges; elle retourne ses mains contre sa poitrine en manière d'orante. Son nimbe est d'or, avec un liséré rouge à la circonférence. C'est un manuscrit grec du Xe siècle.

Citons un type de madone très-répandu en

1. Voy. d'Agincourt, pl. LXXXVII.

Orient sous le nom de Vierge de Saint-Jean-de-Damas; elle porte l'enfant Jésus dans ses bras et, par une bizarrerie de son inventeur, elle a trois mains qui servent à soutenir le Sauveur et qui sont disposées avec tant d'industrie qu'elles ne la rendent pas difforme.

Citons encore la Madone de la Vision terrible, dans les bras de laquelle Notre-Seigneur se retourne pour apercevoir les instruments de sa passion future et qui, dans ce geste d'effroi, laisse tomber une de ses sandales; enfin une multitude d'images que nous avons retrouvées dans toute l'Europe.

Voici ce que M. Labarte dit au sujet des divers costumes de la sainte Vierge en Orient :

« Les Grecs du VI[e] siècle commencent par représenter Marie vêtue comme une matrone romaine, et quelques-uns de leurs peintres continuent cette manière jusqu'au X[e] siècle. Dès le IX[e] siècle, ils la figurent aussi revêtue d'une robe violet pourpre et assise sur un trône d'or. Mais ce n'est que dans les derniers siècles de l'empire qu'on la voit avec une robe chargée de pierreries et une couronne sur la tête. »

SAINTE-SOPHIE.

Sainte-Sophie, construite par Anthémius sous le règne de Justinien (527-567), est devenue le type de presque toutes les églises grecques. La coupole présente au centre la figure entière du Christ et tout autour celles des douze apôtres. Le vêtement des apôtres se compose d'une toge à la romaine de couleur bleu changeant. Cette vaste composition couvre une surface de 157 mètres carrés. Ces figures, dont la dimension dépasse 4 mètres, sont exécutées avec une entente de dessin bien supérieure à toutes les œuvres du moyen âge que nous avons en Occident.

De toutes les églises bâties à Constantinople, il ne nous reste plus guère que Sainte-Sophie; et Sainte-Sophie, vouée au culte de Mahomet, ne laisse plus voir aucune de ses belles peintures en mosaïque du VI[e] siècle. Heureusement un architecte allemand, M. Salzenberg, profitant d'une réparation que l'on faisait à l'église et qui avait obligé d'enlever le badigeon de chaux qui en couvrait les murs, a pu les relever et les consigner dans un bel ouvrage que l'on peut consulter à la Bibliothèque nationale de Paris, département des estampes. (Pl. CLII.)

1° On voyait sur la porte du narthex le portrait du Sauveur et celui de sa sainte Mère. Le type de cette madone est tout différent de celui des madones byzantines qui parurent quelques siècles plus tard. L'ovale de la tête, la découpure des lèvres, la pureté des traits, la raideur un peu monumentale de la pose, indiquent assez que l'artiste s'était dirigé d'après un modèle antique et le modèle ne pouvait être que celui de Minerve, la déesse de la chasteté [1].

2° Le tableau qui représentait la sainte Vierge dans un des deux médaillons aux côtés du Christ, n'était pas le seul en l'honneur de la Mère de Dieu. Au fond de l'église, au-dessus des fenêtres qui éclairent le *béma*, la sainte Vierge, assise sur un trône, tient devant elle l'enfant Jésus, qui est debout. Un vêtement bleu clair qui l'enveloppe se relève sur sa tête. L'Enfant bénit, la main droite levée ; sa robe blanche est ceinte d'un cordon d'or.

Tous les personnages des mosaïques sont vêtus en blanc ; il n'y a que la sainte Vierge qui fasse exception et dont l'habillement soit d'étoffe de couleur.

3° M. Paul Durand, qui a eu la bonne fortune de se trouver à Constantinople lorsque le badigeon des mosaïques avait été enlevé, a pu les voir à découvert. Il a pu prendre un croquis d'une madone en orante, les bras étendus et qui décore l'arc-doubleau en avant de l'église. Elle est debout sur un escabeau. Tous ses vêtements sont d'un bleu presque noir, relevé par des touches de lumière blanches. Cette mosaïque, nous a-t-il dit, a été pour lui une véritable révélation, parce que l'inscription grecque qu'on lit de chaque côté contient le premier verset du *Magnificat ;* dès lors le doute n'est plus possible et

1. Labarte, II, 167 et 348.

l'iconographie grecque, en représentant Marie dans cette attitude, la suppose chantant son cantique inspiré. Comme la pythonisse sur son trépied, la Reine des prophètes est montée sur un escabeau qui l'isole de la terre et l'élève au-dessus des mortels.

4° L'image de la sainte Vierge se retrouvait à Sainte-Sophie de tous côtés; le béma était séparé de la solea par une clôture composée d'un soubassement qui portait douze colonnes surmontées d'une architrave. Le tout était en argent. Dans les médaillons elliptiques creusés sur les colonnes, on voyait les images du Christ, de la sainte Vierge, d'anges et de saints; ces figures étaient rendues par une fine gravure.

M. Muntz m'a montré de petits cubes de verre provenant des mosaïques de Sainte-Sophie et qui n'ont pas plus de 0m,005 de largeur. Cette dimension suppose une délicatesse dans ces peintures que les mosaïstes d'Occident ont rarement atteinte.

SANCTUAIRES DU PALAIS IMPÉRIAL.

On ne saurait apporter un meilleur témoignage de la piété des empereurs envers la très-sainte Vierge qu'en décrivant les nombreux sanctuaires qu'ils avaient élevés dans leur palais en son honneur. En y comprenant les deux situés sur le bord du Forum, il y en avait au moins huit, et ce nombre les rend moins remarquables que la magnificence qui présidait à leur décoration.

1° *Église de la Mère-de-Dieu ou Sainte-Marie-du-Forum.* — L'église de la Mère-de-Dieu s'élevait sur le Forum; au IXe siècle, l'empereur Basile et son fils Constantin, qu'il s'était donné pour collègue, descendirent dans cette église, où le patriarche s'était rendu à la tête du clergé de Sainte-Sophie; ils y prièrent et échangèrent leurs vêtements militaires pour le costume impérial.

2° *Sainte-Marie-Chalcopratiana* se trouvait de l'autre côté du Forum. Le naos de Sainte-Marie fut restauré et agrandi par Basile le Macédonien; il possédait un narthex, une nef et un sanctuaire; il renfermait en outre une grande chapelle dans laquelle se trouvait un tombeau vénéré, et une autre chapelle particulière. Le jour de l'Annonciation, l'empereur déposait son offrande sur l'autel principal et sur ceux des chapelles. Un escalier de bois mettait cette église en communication avec les catéchumènes de Sainte-Sophie[1].

C'est là que l'on conservait la ceinture de la sainte Vierge et qu'on chantait l'hymne suivante, composée en son honneur, et que le cardinal Pitra a publiée dernièrement dans son beau recueil[2] :

« La vénérable ceinture, ô Mère de Dieu, qui te ceignait lorsque Dieu s'incarna en toi, est une force invincible pour la cité, un trésor inépuisable pour les bons, *ô toi qui seule as enfanté en restant Vierge.*

« Quel discours des habitants de la terre ou quelle langue mortelle pourrait rendre tes merveilles? Et même quel esprit parmi ceux du ciel! Mais toi qui as enfanté l'immense océan de clémence, ô Mère de Dieu, donne à mes lèvres stériles de chanter tes cantiques, concède-moi la divine grâce de célébrer ta ceinture, ô Dame dont se réjouit le monde, et de chanter tes prodiges avec les anges, *ô toi qui seule as enfanté en restant Vierge.*

« En toi, tout dépasse nos pensées; ta mort et ton enfantement nous étonnent. Ta ceinture féconde bouleverse les puissances ennemies par une force invisible; cette ceinture avec ton vêtement, ô très-chaste, que tu as mise pour la défense de la cité, est comme le comble divin de ton trésor. Par cette ceinture comme par les murailles qui nous entourent, nous sommes défendus, enveloppés, inondés de grâces salutaires, *ô toi qui seule as enfanté en restant Vierge.*

« A nous qui te célébrons tu fournis comme une source de fleuves salutaires et des trophées de victoire. C'était toi que symbolisait jadis l'arche divine devant laquelle les ennemis trem-

1. Labarte, *Pal., imp.,* p. 40.
2. Cardinal Pitra, *Analecta,* 530.

blaient, et qui gratifiait le peuple de Dieu de si grands prodiges. C'est pourquoi nous te prions maintenant de nous ceindre de ta ceinture, afin de nous donner une vertu et une force invincibles contre les ennemis de ton pouvoir, *ô toi qui seule as enfanté en restant Vierge*[1]. »

3° Il y avait dans le palais impérial plusieurs autres sanctuaires dédiés à la Mère de Dieu. C'était d'abord un oratoire dépendant du *Camilas.*

4° L'empereur Basile, dans l'endroit le plus élevé de la colline, avait fait bâtir un édifice qu'en raison de sa situation on appellait Ἀετός (l'Aigle). On y voyait une chapelle richement décorée qui était consacrée sous l'invocation de la Mère de Dieu.

5° Plus bas, à l'ouest de l'*Aetos,* s'élevaient plusieurs constructions en forme de pyramide, dans l'une desquelles était un oratoire également dédié à la sainte Vierge.

6° Un oratoire dépendant du naos de Saint-Pierre, à l'extrémité des galeries de Marcien, avait aussi été dédié à la sainte Vierge et décoré magnifiquement.

7° *Sainte-Marie-de-Daphné* se trouvait dans les galeries de Daphné; on la voit désignée sous le nom de l'ancien naos de la Mère de Dieu. L'empereur, dans certaines cérémonies, devait y aller prier.

8° L'abside orientale du chrysotriclinium s'ouvrait dans l'héliacon du Phare, vaste cour qui donnait accès aux deux chapelles de *Saint-Démétrius* et de *Sainte-Marie-du-Phare.*

Cette chapelle était munie d'un narthex. Tout près d'elle s'élevait le phare dont les feux répondaient à ceux d'un autre fanal placé sur la côte d'Asie.

LA NOUVELLE BASILIQUE.

L'empereur Basile éleva une église qu'on appelait la Nouvelle-Basilique. Au milieu des richesses qu'il y prodigua, on y voyait des mosaïques magnifiques. On avait reproduit dans la coupole principale le Sauveur embrassant le monde de ses regards; dans les compartiments circulaires, on voyait une troupe d'anges rangés autour de leur Maître commun. « Dans l'abside, derrière le sanctuaire, rayonnait la figure de la sainte Vierge étendant ses bras immaculés en intercédant pour le salut de l'empereur et pour son triomphe sur ses ennemis[1].

SAINTE-MARIE-DE-BLAQUERNES.

Voici comment Procope rend compte de la construction de ce temple que Justinien éleva à la sainte Vierge : « Nous devons commencer par les temples de Marie, mère de Dieu; nous ne faisons ainsi que suivre les intentions de l'empereur et la logique de l'histoire qui nous mène de Dieu à sa sainte Mère. Donc Justinien Auguste couvrit de sanctuaires le monde romain tout entier. Il les fit tellement magnifiques et somptueux qu'en en voyant un seul nous croirions volontiers que tout le temps de son règne et tous ses soins y ont été consacrés; je ne m'occupe maintenant que des temples de Byzance. Devant les murailles, à Blaquernes, il plaça la demeure de la mère de Dieu (nous devons mentionner cette construction et lui attribuer les actes de son grand-oncle Justin, puisqu'il administrait déjà avec une souveraine autorité). Ce temple est sur le bord de la mer; il est illustré par la religion qui lui imprime son sceau auguste; ses dimensions sont aussi grandioses qu'harmonieuses. De tous côtés s'élève une brillante forêt de colonnes de marbre de Paros qui ne laissent libre que la nef centrale; celui qui entre dans ce sanctuaire est frappé de sa hauteur qui semble braver le danger de la ruine et de cette magnificence sans pareille dans le monde[2]. »

1. Νέμεις ἡμῖν καθάπερ ἐκ κρήνης· τῆς ἁγίας σοροῦ σου ' ιαμάτων πηγὰς· καὶ τρόπαια τοῖς ὑμνοῦσι σε· σε γὰρ ἐτύπου ἡ θεία πάλαι· κιβωτὸς τιμωροῦσα τοὺς ἐναντίους· καὶ τῷ λαῷ· τοῦ θεοῦ χορηγοῦσα θαύματα· ὅθεν σε νῦν ἐξαιτοῦμεν· περιζώσαι ἡμᾶς ἐν τῇ ζώνῃ σου· ἰσχύν καὶ κράτος ἀήττητον· κατ' ἐχθρῶν απειθούντων τῷ κράτει σοι· ἡ μόνη τεκοῦσα ἀειπάρθνος.

1. Labarte, I, 90.

2. Procope, III, 184. Bonn, 1839.

La troisième église élevée à Blaquernes par Pulchérie et Marcien reçut les linges funéraires de la sainte Vierge que leur envoya Juvénal, évêque de Jérusalem, en accompagnant son envoi du récit d'une antique tradition d'après laquelle en ouvrant le tombeau de Marie on n'y trouva plus son corps, mais seulement les linges qui avaient servi à l'ensevelir[1].

On rapporte que la mère de saint Étienne le Jeune, qui s'appelait Anne, avait prié la Mère de Dieu de faire cesser sa stérilité, promettant de lui consacrer d'une manière spéciale l'enfant qu'elle lui demandait; après avoir prié longtemps, elle s'endormit dans l'église, et alors la sainte Vierge, lui apparaissant, lui promit l'objet de ses désirs. Dès que le jeune Étienne fut né, elle alla avec son mari à Notre-Dame-de-Blaquernes et consacra l'enfant à la sainte Vierge[2].

Cette consécration ne fut pas une vaine formalité, car l'enfant devint un religieux accompli, un abbé consommé dans la science des saints, un confesseur et même un martyr de la foi pour le culte des saintes images[3].

C'est dans cette église qu'on célébrait la fête des reliques, au mois de juillet; on chantait à cette occasion une hymne que le cardinal Pitra vient de publier dans les *Analecta sacra,* dont nous donnons à ce propos la traduction[4] :

DU VÊTEMENT
DE LA BIENHEUREUSE VIERGE, MÈRE DE DIEU
DÉPOSÉ A BLAQUERNES

« 1° O chaste et très-agréable à Dieu, tu as donné à tous les fidèles le vêtement de l'immortalité, ce sacré vêtement que tu as tissé dans la pureté corporelle. O toi, protectrice de tous les hommes, nous célébrons le dépôt de ce trésor en nous écriant avec foi : *Salut, Vierge, superbe joie des chrétiens.*

« 2° Disons avec foi Marie bienheureuse mère de Dieu, pur et véritable tabernacle de Dieu, nous tous qui avons été sauvés par son enfantement, vénérons son sacré vêtement dont elle était couverte quand elle portait l'Enfant-Dieu, revêtu de cette chair qui éleva la nature humaine à la vie supérieure et au règne du ciel. Ainsi, avec joie, je m'écrie d'une forte voix : *Salut, Vierge, triomphante joie des chrétiens.*

« 3° Le Fils de Dieu parla sur le mont Sinaï, qui montra au législateur Moïse, sous l'image du buisson ardent, la nature humaine unie au feu de la Divinité ; à l'aide de la Mère de Dieu, il se manifesta et nous sauva en souffrant et en ressuscitant d'une manière admirable ; après ces choses il combla sa Mère de gloire. Il accorde par ce vêtement une précieuse sauvegarde contre les ennemis aux fidèles qui s'écrient : *Salut, Vierge, glorieuse joie des chrétiens.*

« 4° Le Créateur de toutes choses, lui artisan et Seigneur, t'a ornée de gloire, ô Marie, Vierge immaculée, comme sa véritable mère. Aussi tu as paru la puissante gardienne de la ville, son secours, son rempart invincible contre les ennemis, lorsque, général sans arme, tu terrasses les phalanges étrangères, toi dans ton insigne clémence, couvre ton peuple fidèle sous ce véritable manteau, pendant qu'il s'écrie : *Salut, Vierge, orgueil des chrétiens.* »

DIVERS SANCTUAIRES.

Léon le Grand, empereur de Constantinople, construisit au lieu dit la Fontaine un temple en l'honneur de la sainte Vierge, au milieu d'un jardin délicieux.

Les empereurs, non contents d'élever des chapelles à Marie, se plaisaient à figurer ses traits dans leurs appartements.

Constantin Porphyrogénète avait fait graver une image de la sainte Vierge sur les portes d'argent du chrysotriclinium; c'est lui aussi qui

1. Colvenerius, III, 1155.
2. *Saint Jean Damascène* cité par Sausseret, I, 126.
3. *Id.*
4. Card. Pitra, p. 529, *Analecta sacra.*

donna une grande croix à Sainte-Marie-du-Phare.

En ouvrant Du Cange, on est surpris de la multitude d'églises dédiées à Marie, qu'il rappelle, et dont Constantinople était remplie, après les fondations impériales que nous venons de mentionner. En voici la nomenclature :

1° *Sainte-Marie-des-Amalfitains*, église qui servait aux commerçants de l'Italie méridionale ;

2° *Sainte-Marie*, construite en 598 par Pierre, frère de l'empereur Maurice;

3° *Sainte-Marie ;*

4° *Sainte-Marie*, d'où fut tirée la couronne qu'on porta à Héraclius (610) ;

5° *Sainte-Marie* ΑΧΕΙΡΟΠΟΙΗΤΟΥ, construite par Constantin le Grand ;

6° *Sainte-Marie-de-la-Naeelle*, fondée par le fils de Michel Théophile (829) ;

7° *Sainte-Marie-Carpiana*, fondée par Carpianus sous Constantin Pogonat (668) ;

8° *Sainte-Marie-du-Curateur*, fondée par Verina, femme de Léon Macela, à l'instar du saint Sépulcre;

9° *Sainte-Marie*, grande église bâtie par la même fondatrice;

10° *Monastère de la Mère de Dieu*, ΚΕΧΑΡΙΤΩΜΕΝΗΣ, construit par Irène, femme d'Alexis Comnène (1180) ;

11° *Sainte-Marie-de-la-Glaee*, ainsi appelée en souvenir d'un accident survenu à l'empereur Léon Macela, un jour d'hiver où il chevauchait en cet endroit et où la glace fit tomber son cheval ;

12° *Sainte-Marie-de-Cyrus*, fondée par Cyrus, consul et préfet du prétoire sous Théodose le Jeune (408);

13° *Sainte-Marie-in-Deutero;*

14° *Sainte-Marie-Diaeonesse*, fondée par Cyriaque, patriarche de Constantinople sous l'empereur Maurice (582-602) ;

15° *Sainte-Marie* της ελεονσης ou de la Miséricorde ;

16° *Sainte-Marie-Bienfaitriee*, fondée par Basile Prosacreta ;

17° *Sainte-Marie-d'Eugène*. Ce surnom venait de la demeure d'Eugenius Patricius, qui vécut sous Théodose le Grand et dont la maison fut transformée en un sanctuaire pour la mère de Dieu ;

18° *Sainte-Marie* dépouillée de ses images par les iconoclastes et refaite par un certain Antonius Patricius sous le règne de Michel et Théodora (XIe siècle). De nombreux miracles la rendirent depuis fort célèbre ;

19° A Galata, qui est un faubourg de Constantinople, il y avait un sanctuaire ou monastère dédié à la Mère de Dieu ;

20° Constantin construisit, sous le règne de Léon le Philosophe (886), une église dédiée à la Mère de Dieu;

21° *Sainte-Marie* près du palais ;

22° *Sainte-Marie* ΕΝ ΟΥΡΑΝΟΙΣ ou dans le Ciel, près de Sainte-Sophie; elle fut édifiée par Rhodanus, un des douze sénateurs que Constantin le Grand amena de Rome à Byzance;

23° *Sainte-Marie-Pammaearista*, celèbre monastère ou sanctuaire dont les écrivains byzantins du moyen âge font souvent mention ;

24° *Sainte-Marie-Panachranta*, ou la Mère de Dieu immaculée, attenait au monastère de religieux dans lequel Jean Veccus se démit de la dignité patriarcale ;

25° *Sainte-Marie-Pantanassa*. C'est dans ce monastère que fut d'abord célébrée la fête de l'Assomption, comme le rappelle Nicétas dans la vie d'Isaac[1] : « Il vint avec une pompe et une suite royales, à travers le Forum, à l'église *Pantanassa*, pour célébrer la fête de l'Assomption » (XIe siècle).

26° *Sainte-Marie*, située près de la demeure de Constantin. C'est là que l'empereur, lorsqu'il devait se rendre à Sainte-Sophie, était revêtu des ornements solennels par les patrices et les prélats;

27° *Sainte-Marie* ΤΩΝΠΕΤΑΑΑ, église qui s'écroula pendant le tremblement de terre qui arriva dans la 31e année du règne de Justinien, en 558 ;

1. Lib. III, v.

28° *Sainte-Marie-in-Petrio*;

29° *Sainte-Marie* PERIBLEPTA, monastère construit, en l'honneur de la Mère de Dieu, par Romain Argyre (1028), lequel, sous prétexte de cette construction, épuisa les trésors publics. C'est dans ce monastère que l'empereur avait coutume de se rendre le jour de la Présentation;

30° *Sainte-Marie-Ponolytra* ou Libératrice des douleurs, ainsi nommée à cause des nombreuses guérisons qui s'y accomplirent, des douleurs et langueurs qu'on y vit disparaître[1];

31° *Sainte-Marie-de-Protasius*. On l'appelait ainsi parce que, dans le quartier de la ville qu'avait habité Protasius (565-578), elle fut construite par l'empereur Justin le Jeune, deux cent cinquante-deux ans après la mort de Protasius[2];

32° *Sainte-Marie* ΡΑΒΔΩΝ ainsi appelée parce que Constantin le Grand, après l'avoir construite, y déposa la verge de Moïse;

33° *Sainte-Marie-en-Sigma*, fondée par Constantin le Grand, restaurée par Justinien après le tremblement de terre qui l'avait renversée et reconstruite avec plus d'élégance par Basile le Macédonien;

34° *Sainte-Marie*, dont il est fait mention dans la vie de saint Théophane[3];

35° *Sainte-Marie*, mentionnée dans le traité de Vigilance[4];

36° *Sainte-Marie-d'Urbicius*, ainsi nommée du patrice et maître des milices d'Orient, qui construisit cette église cent quatre-vingts ans après la fondation de Constantinople, sous l'empereur Anastase;

37° *Sainte-Marie*, aussi appelée d'Urbicius à cause du quartier où elle se trouvait, fut érigée par Justin Curopalate;

38° *Sainte-Marie*, désignée par Ambroise, abbé, dans son écrit à l'assemblée des moines, sous le pape Hormisdas (514);

39° *Sainte-Marie*, près de Saint-Luc;

40° *Sainte-Marie* πλησίον τῶν Βουκόλιων.

1. Codinus, 46.
2. *Id.*, 40.
3. *In menæis*, XVI decemb.
4. *Id.*, ad XVIII julii et ad II augusti.

Du Cange signale encore les sanctuaires du palais et plusieurs autres.

Nous terminerons cette revue des sanctuaires de la sainte Vierge par l'histoire que Grégoire de Tours raconte et qu'Évagre prétend s'être passée dans l'un d'eux : « C'était la coutume en Orient que, lorsqu'il restait beaucoup de parcelles du corps de Jésus-Christ après la communion, on appelait de petits enfants pour les leur donner. Il arriva qu'un jour où l'on célébrait la messe dans une église de la sainte Vierge, on fit venir avec les autres un enfant juif, fils d'un verrier. Quand son père sut ce qui s'était passé, transporté de fureur, il saisit son enfant et le jeta dans la fournaise embrasée. La mère accourt pour le délivrer, mais, repoussée par les flammes, elle s'élance en criant à travers la ville. Les chrétiens arrivent en foule, écartent le feu de l'entrée du fourneau et aperçoivent l'enfant doucement couché et sans aucune souffrance. On lui demande comment il avait pu être garanti du feu, et il répond : « La femme qui tient un enfant dans les bras et qui est assise dans l'église où j'ai mangé du pain, c'est elle qui m'a couvert de son manteau pour me préserver des flammes. »

On voit, d'après cette anecdote, qu'au VIe siècle cette manière de peindre l'Enfant dans les bras de sa Mère, qui constitue le groupe consacré, était déjà connue. De plus, il faut admettre qu'une telle peinture, pour être populaire et comprise d'un enfant, devait se trouver bien en vue et d'une grande dimension[1].

Arculphe, au VIIe siècle, parle d'une madone de Constantinople de laquelle coulait de l'huile.

Après tant de siècles, de révolutions, de malheurs, de dévastations et de changements de

1. Grégoire de Tours, *de Gl. mart.*, I, 10. — Évagre, IV, 36. — Rohrbacher, IV, 283.

gouvernement et de religion, n'est-il pas intéressant de voir encore la sainte Vierge vénérée à Constantinople, même par les ennemis du nom chrétien? L'abbé Alliès nous racontait, il y a quelques années, un fait bien remarquable à ce sujet qu'on nous permettra de rapporter en finissant. Les sœurs de la Charité avaient fait une loterie pour l'entretien de leurs écoles. Le pacha, qui avait pris des billets, gagne un lot : grand embarras dans la communauté des bonnes sœurs; le lot était une figure de la sainte Vierge. Que faire? On prend le parti de l'en prévenir, en lui demandant ses instructions : « Qu'on me l'apporte, » répond-il aussitôt. On la lui apporte en effet, et on le trouve en grand uniforme, venu au-devant de la petite députation et recevant avec grand respect l'hommage des bonnes sœurs. On voit ici une nouvelle preuve du respect des musulmans pour la Vierge immaculée.

SALONIQUE (ou THESSALONIQUE).

SAINT-GEORGES.

(Pl. CLII.) — On sait combien les statues, les bas-reliefs sont rares en Orient, circonstance qu'on attribue d'abord à l'hérésie des iconoclastes et à son horreur spéciale pour la sculpture, ensuite au désir de ne pas les heurter trop violemment dans leurs préjugés. L'habitude resta aux artistes chrétiens de peindre plutôt que de sculpter. Pour trouver des monuments de la sainte Vierge en marbre, il faut donc remonter au delà de Léon l'Isaurien. Thessalonique a le privilége d'en posséder un de ce genre, que M. P. Durand a dessiné et qu'il nous assure être un objet presque unique en Orient[1].

Cette Madone, que nous reproduisons d'après son dessin, se trouve sur la face principale d'un ambon de Thessalonique. Les bas-reliefs sont très-mutilés. A gauche, sur le retour, on voit les mages qui accourent avec leurs présents. La Madone est assise sur un trône à dossier circulaire; elle pose la main droite sur l'épaule de l'Enfant, qu'elle retient de la gauche; elle n'est pas nimbée, mais voilée. Elle est chaussée et met les pieds sur un escabeau. Les plis de ses vêtements, autant que la mauvaise conservation du marbre permet de juger, paraissent lourds et empâtés. L'Enfant est nimbé; il semble bénir de la main droite et ramène de l'autre main les plis de son manteau.

Nous ne pouvons établir l'âge de ce monument que par une étude comparative, puisqu'il ne porte aucune date sur lui-même. Nous pensons qu'il remonte au ve ou vi^e^ siècle, et nous établissons cette présomption sur les observations suivantes : l'Enfant porte un nimbe, au lieu que la Madone en est dépourvue, et cette différence nous reporte aux mosaïques de Sainte-Marie-Majeure ou au tombeau de l'exarque de Ravenne (v^e^ ou vi^e^ siècle). Les rideaux au fond des niches décorées de coquilles nous rapprochent des mosaïques de Saint-Apollinaire de Ravenne; le vase duquel s'élance une gerbe de rinceaux rappelle le tombeau de Galla Placidia, à Milan; les feuillages aigus des frises trouveraient leur analogie dans les sculptures de Saint-Vital. M. Bayet, qui a fait de ce monument une description très-consciencieuse, semble le reporter plus haut; mais, outre les observations qu'on vient de lire, le style déjà byzantin nous offre une preuve qui me semble péremptoire, car je ne crois pas qu'avant le ve siècle son influence se soit si clairement manifestée.

Nous remarquerons que les figures sont beaucoup plus frustes que les feuillages, ce qui donnerait lieu de croire qu'elles furent mutilées sous Léon l'Isaurien.

SAINTE-SOPHIE.

Sainte-Sophie de Thessalonique fut élevée au vi^e^ siècle sur le modèle de la Sainte-Sophie de

1. Heusey, *Voyage en Macédoine.*
Texier, *Architecture byzantine*, p. 147.
Egger, *Rapport fait au nom de la commission de l'école française d'Athènes*, 1874.
Bayet, *Archives des missions scientifiques*, vol. III.

et qui résente une façon lendide glorieuse cension N.S.

Constantinople. La coupole de l'église est décorée d'une mosaïque à fond d'or qui en occupe toute la surface.+ Au centre, dans un médaillon circulaire, apparaît la figure du Christ. Le pourtour de la coupole est occupé par la sainte Vierge entre deux anges et les douze apôtres; un olivier sépare chaque personnage; près de la sainte Vierge s'élèvent deux arbres d'un feuillage fantastique.

La sainte Vierge est vêtue d'une chlamyde couleur de pourpre à teintes changeantes, voilée et les mains jointes.

Les anges sont ailés, vêtus de tuniques blanches et chaussés de sandales écarlates; leur chevelure est blonde, reliée par des liens bleus; ils lèvent les bras vers le ciel, montrant le Christ qui s'y élève.

Au-dessus de ce groupe, deux chérubins aux ailes diaprées soutiennent en volant le médaillon dans lequel est le Christ.

Entre les anges et la figure de la Vierge on lit, tracée dans le fond d'or et en mosaïque, l'inscription suivante : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel? Ce Jésus qui, en vous quittant, etc. »

Cette vaste composition a 151 mètres carrés; les figures ont 4 mètres [1].

L'abside de Sainte-Sophie est décorée d'une autre mosaïque également à fond d'or. C'est une représentation de la Panaghia, malheureusement fort abîmée. Marie est assise sur un trône byzantin orné de gemmes, et elle porte sur sa poitrine l'Enfant, qu'elle soutient de ses bras. On distingue le nimbe crucifère de Jésus. Les vêtements de la Vierge paraissent avoir été d'un ton blanc grisâtre. Sa tête était nimbée, les chaussures rouges. La figure a été détruite, ainsi que les petits cercles placés sur le haut du voile et les épaules. La croix devait y être inscrite. Le sol est figuré par des tons bleus et verts. Les bandes qui forment la bordure présentent des arabesques d'or sur fond vert.

On ne doit pas s'étonner de la place qu'occupe ici la sainte Vierge. Il était naturel de lui réserver l'abside dans une église dédiée à la sainte Sagesse. C'est au même endroit qu'on la voyait aussi à Constantinople. A Ravenne, au VI[e] siècle, saint Ecclesius la mettait à la même place dans une église qui lui était consacrée [1].

1. Texier, *Archit. byz.*, p. 156.

On a retrouvé, il y a vingt ans, à Salonique, près de l'ancienne église Hagia-Papandi, une plaque de marbre avec bas-relief représentant la sainte Vierge. La figure étend les bras en orante et ressemble exactement à la vierge du Port, que nous avons décrite à Ravenne.

MONT ATHOS.

Nous ne pouvons ici oublier le mont Athos, dont les peintures et mosaïques offrent un grand nombre d'images de la sainte Vierge; elles paraissent, quoique leurs dates soient incertaines, pour la plupart mediocrement anciennes [2]. Toutefois on y voit des mosaïques remontant à Andronic Comnène (XII[e] siècle); nous trouvons dans le vingt-septième volume des *Annales archéologiques* une représentation de l'Annonciation qui ne semble pas d'un âge moins reculé et que l'on conserve au Catholicon de Vatopedi. Ce sujet est tracé deux fois dans cette église, à côté de la porte du narthex extérieur et dans l'intérieur du chœur; c'est la première que publie M. Didron. Les figures sont un peu plus grandes que nature.

Nous mentionnerons le sceau quadripartite des épistates qui dirigeaient le couvent du mont Athos en 1829. S'il est lui-même moderne, le type de la madone dite de l'Apparition passe pour fort ancien. Dans cet asile des vieilles traditions, nous pouvons croire que l'usage de sceller avec l'image de la sainte Vierge remonte fort loin. On y voit la sainte Vierge avec l'Enfant

1. *Arch. des missions scient.*, III, 524.
2. Mémoire de M. Delacoulonche sur le berceau de la puissance macédonienne. —*Arch. des missions scient.*, 1859, p. 273.

bénissant de la main droite et tenant un livre de la gauche.

Les épistates sont au nombre de quatre. Quand il y a un acte à sceller, chacun apporte son quart de sceau. Le secrétaire réunit les différents quarts au moyen d'une vis ou d'une clef et scelle la pièce approuvée d'un commun accord.

SYRA.

Une baie aujourd'hui déserte de l'île de Syra, port naturel très-favorable aux navigateurs, est appelée par les indigènes *Grammata,* à cause des nombreuses lettres qu'on y voit gravées sur le rocher. Parmi ces *graffiti,* on en remarque de mains chrétiennes des premiers siècles qui demandent la protection des saints; on apprend le nom des navires qui portaient déjà celui de la très-sainte Vierge, comme on le voit par cet exemple : Κύριε καὶ ἅγιε-Φωκὰ, σοσον το(πλ)οῖον Μαρίαν καὶ τοῦς (π)λέοντας ἐν αὐτὸ... (Seigneur et toi, ô saint Phocas, sauvez le navire ***Marie*** et ceux qui naviguent à son bord[1].)

1. *Bullet. d'arch. ch.,* 1876, p. 113.
quattro volte è ripetuto il nome di Maria — id. p. 115

PALESTINE.

BETHLÉEM.



peine nos armées eurent-elles conquis les lieux saints que l'église de Bethléem fut ornée de mosaïques dont il reste des fragments. On lit au bas de cette peinture, publiée par Ciampini, le nom de l'auteur Éphraem, mosaïste et historiographe [1].

A deux cents pas de Bethléem, la grotte du Lait est l'objet d'une dévotion très-grande qui a pour motif la vertu qu'on s'accorde à attribuer aux pierres de la grotte. Comme ces pierres sont fort tendres, on en détache facilement des morceaux, que l'on réduit en poudre et que l'on fait prendre aux nourrices qui manquent de lait. Non-seulement les Grecs, les Arméniens, les Russes et, en général, toutes les nations qui ont des pèlerins à Jérusalem attachent une grande confiance à cette poudre, mais les Turcs mêmes et les Arabes en transportent en Turquie et jusque dans l'intérieur de l'Afrique [1].

A l'une des extrémités de cette célèbre petite ville, s'élève un vaste et imposant édifice qui renferme à la fois le cloître grec et le cloître latin, l'église de Sainte-Marie et la grotte de la Nativité.

L'empereur Adrien avait fait élever un temple à Adonis sur ce sol vénéré des disciples de l'Évangile. Sainte Hélène renversa ce monument païen et construisit sur ses ruines l'église de Sainte-Marie. Près de cette nef impériale est la chapelle de Sainte-Catherine, où les religieux célèbrent chaque jour la messe. De là on descend sous les voûtes souterraines consacrées par les souvenirs de l'Évangile. Au bas de l'escalier est un caveau qui, d'après la tradition, renferme les mausolées des saints Innocents. De ce caveau on arrive par un passage étroit et obscur près de l'autel de la Nativité, érigé dans la grotte même où Jésus vint au monde [2].

1. Émeric David, *Histoire de la peinture,* p. 82.

1. Champagnac, I, 317.
2. *Id.,* I, 311 (Voy. plus loin D. Gatt.).

M. de Vogué considère la basilique de Bethléem comme la construction primitive élevée au-dessus de la grotte de la Nativité par sainte Hélène. Quand même on refuserait de lui accorder une antiquité aussi reculée, il est incontestable qu'elle date au plus tard du VIe siècle de notre ère; elle est donc, parmi les églises de Palestine, la plus ancienne qui ait conservé sa forme primitive. Elle est située à l'extrémité orientale de la ville, sur le versant septentrional de la colline qui supporte la cité de David. Elle a cinq nefs; celle du centre à elle seule est plus large que les deux bas-côtés réunis.

Phocas, en 1185, décrit les peintures qui ornaient la crypte et qui représentaient la nativité du Sauveur; elles étaient accompagnées de cette inscription :

Angelicæ lumen virtutis et eius acumen,
Hic natus vere Deus est de Virgine matre.

BOSRA.

La cathédrale offre au fond de son abside une madone les mains étendues, dont la peinture remonte au VIe siècle[1].

CANA (*Keffer Kenna*).

L'eau qui désaltère Cana vient de la seule fontaine abondante qui se trouve dans le voisinage, et a fourni les éléments du fameux miracle lorsque le Sauveur la visita. Cette fontaine est environnée d'un mur en maçonnerie. Des jeunes filles viennent y prendre de l'eau dans des cruches pour le repas du soir. Ces urnes ont environ deux pieds de haut, et sont faites avec une espèce de pierre calcaire très-serrée qui est fort commune dans le pays[2].

1. De Vogu, *Syrie centrale*, p. 66.
2. *Rosier de Marie*, X. 248.

LE MONT CARMEL.

Le mont Carmel court du sud-est au nord-ouest, partant du Jourdain pour aboutir à la mer Méditerranée. Le promontoire qui le termine est fort remarquable et porte à une hauteur de 194 mètres au-dessus du niveau de la mer le célèbre couvent des Carmes. Les grottes dont le Carmel est percé sont innombrables; plusieurs ermites y sont venus à diverses époques chercher la paix et l'isolement. On lit dans l'office des Carmes que, dès le premier siècle, des hommes pieux, voulant imiter la vie des prophètes Élie et Élisée, se retirèrent sur cette montagne, et que, animés d'une tendre dévotion pour la sainte Vierge qu'ils avaient eu le bonheur de voir et d'entendre, ils construisirent une chapelle sous son invocation. On fait remonter cette fondation à l'an 83. Des auteurs assurent également que le mont Carmel fut un de ceux où sainte Hélène fit bâtir une église. Mais il est difficile de prouver qu'il ait existé là un sanctuaire avant le XIIe siècle.

Les premiers croisés arrivés en Palestine trouvèrent l'Orient rempli de religieux. En 1209, le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, traça pour ceux du Carmel une règle fixe qui les consacrait au service de Marie.

Depuis les croisades jusqu'à nos jours, le monastère du Carmel était ouvert aux voyageurs de tous les pays et de toutes les religions.

Au XIIe siècle, le moine Phocas, visitant le Carmel, décrit les ruines d'un grand monastère qu'un vieux prêtre, venant de Calabre, avait récemment entouré d'un mur. Les croisés admirèrent la piété et la vie austère des moines qui y étaient revenus, et dont quelques-uns allèrent à Marseille fonder un couvent de leur ordre. A la fin du XVIIIe siècle, lorsque Bonaparte assiégeait Saint-Jean d'Acre, les religieux furent chassés, et le sanctuaire resta longtemps abandonné. En 1821, le pacha de Saint-Jean d'Acre, pour empêcher les Grecs de s'y fortifier, fit sauter avec la mine l'église et le monastère. Les musulmans eux-mêmes en eurent horreur

et applaudirent au zèle des religieux de la Madone du mont Carmel quand ils les relevèrent de leurs ruines en 1831. Alors heureusement vient un carme, le frère Jean-Baptiste, né à Frascati, de la famille des Cassini, si célèbre en France par les services rendus aux sciences et en particulier à l'astronomie. Onze fois il part du Carmel, et y retourne onze fois, parcourant toute l'Europe et recueillant des sommes suffisantes pour construire un splendide sanctuaire à Marie.

La fête du mont Carmel est célébrée par les carmes le 16 juillet, en mémoire de la victoire qu'ils remportèrent sur leurs ennemis. Le titre de frères de la sainte Vierge dont ils s'honorent leur était contesté, et on prétendait qu'ils étaient seulement les fils de sainte Marie Égyptienne. Ils s'adressèrent à Honorius III, qui, averti en songe par la Mère de Dieu, confirma, en 1227, la règle qui leur avait été donnée par Albert, patriarche de Jérusalem.

Le nom de Carmel veut dire mont de la rosée d'Hermon [1].

CÉSARÉE.

Julien l'Apostat, marchant contre les Perses, vint demander à saint Basile, évêque de *Césarée* (329 + 379) et son ancien ami, des vivres pour son armée. Basile les refusa, et Julien jura qu'à son retour il détruirait un temple de la Mère de Dieu. Saint Mercure, martyr, dont le corps était enseveli dans l'église, arrêta l'effet des menaces de l'empereur. On raconte qu'il reprit ses sens, se revêtit de ses armes suspendues dans le temple, partit pour l'armée, perça Julien de sa lance et revint sans être inquiété. Julien, en mourant, s'écria : « Tu as vaincu, Galiléen. » C'est à cette occasion que l'église de Césarée fut dédiée à la sainte Vierge [2].

1. Champagnac, I, 415. — Miechovich, II, 57. — *Rosier de Marie*, III, 789.
2. Gumppenberg, XII, 131.

GAZA.

M. Greville, amateur d'antiquité à Wakefield (Angleterre), a rapporté de Gaza, en Syrie, un jaspe rouge, gravé sur deux faces. Une des faces représente le crucifiement avec les deux compagnons du Calvaire. Cette pierre, d'une haute antiquité, a sans doute été sculptée par les gnostiques qui ont figuré la scène douloureuse bien avant les catholiques, afin de ne pas proclamer la divinité de la victime par le respect des symboles [1].

DAMAS.

L'image de l'*Incarnato*, a Damas, est peinte sur une table de bois; elle était en profonde vénération à cause des miracles qui s'y faisaient et qui se répandaient même sur les infidèles. La peinture avait presque disparu sous les baisers des pèlerins. Baronius en parle dans ses Annales, à l'année 870. La population de Damas est encore d'environ 140,000 habitants, dont 15,000 catholiques ou maronites, 5 à 6,000 grecs schismatiques et 2,000 juifs qui y ont trois synagogues [2].

Il est impossible de vérifier la date de ces peintures, car toutes les églises de Damas ont été incendiées par les Druses en 1860, et les Pères franciscains ont eu si peu le temps de les sauver que plusieurs d'entre eux, surpris par le feu, ont été les premières victimes.

Mais dans les environs de Damas, sur une hauteur qui permet de le voir de loin, s'élève le couvent de Saïd-Naya, qui possède une image très-renommée et très-ancienne de la Mère de Dieu. Ce couvent, l'un des plus vieux de la chrétienté, est dans une position presque inexpugnable qui aurait permis à un petit nombre de défenseurs de le protéger, et l'aurait au besoin sauvegardé contre les fanatiques. On y voit une

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires*, XXX, 111.
2. Gumppenberg, XII, 416. — Champagnac.

chapelle dédiée à la sainte Vierge et richement ornée; le pavé est en marqueterie de marbre et les soubassements sont décorés de pierreries; on y aperçoit une porte d'argent qui ferme le tabernacle de la Madone; c'est dans le fond de cette niche qu'est déposée la fameuse image, dans un cadre d'argent; on prétend qu'elle est à moitié en pierre et à moitié en chair, et que l'image aurait reçu de sa ressemblance avec la sainte Vierge le privilége de cette demi-réalité. Il est défendu d'y toucher. De nombreux miracles se sont opérés devant elle. Les Druses eux-mêmes la vénèrent. (Renseignement donné par M. Guérin.)

HÉBRON.

Image dans la maison de Zacharie. Au lieu de la visitation, près d'Hébron, à deux milles de la grotte où vécut le saint précurseur, au pied d'une montagne, se trouve la maison témoin de la visitation. Sainte Hélène y bâtit deux églises superposées. L'église supérieure n'a plus que des ruines; celle au-dessous, dédiée à la sainte Vierge, est en communication avec la première au moyen d'un escalier. Sur l'autel on voyait une image de la Vierge *visitante*.

JÉRUSALEM.

Dom Gatt, un des pères le plus érudits de Notre-Dame-de-Sion, a bien voulu écrire pour nous un mémoire sur les sanctuaires de Jérusalem que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs; nous lui adressons ici, en leur nom, l'expression de notre profonde reconnaissance.

Dans l'histoire de la Vie et de la Passion du divin Sauveur, la Mère de Dieu, outre l'apparition du Libérateur, attire de tout côté notre attention. L'Évangile, il est vrai, ne nous montre qu'en quelques traits l'image admirable de celle qui a été bénie entre toutes les femmes, mais la tradition est plus explicite, surtout la tradition des Orientaux. En Palestine, chrétiens et Turcs connaissent et honorent la sainte Vierge. On montre le lieu de sa naissance et l'on connaît encore auprès du temple l'endroit où elle a passé sa jeunesse, les lieux où elle a conçu Jésus du Saint-Esprit, où elle a visité Élisabeth, où elle a mis au monde le Sauveur des hommes, où elle s'est trouvée avant la fuite en Égypte. On connaît l'endroit où elle a demeuré avec le divin Sauveur jusqu'au commencement de son enseignement. La tradition nous montre les lieux où s'était trouvée la sainte Vierge pendant la passion de son divin Fils et les chemins qu'elle a suivis à cette occasion. La tradition enfin nous désigne le lieu où elle a quitté le monde, le tombeau où elle a été mise. On montre même les citernes où elle a puisé de l'eau. A cet égard la tradition est très-riche.

Comme, suivant diverses versions, la Mère de Dieu est née à Jérusalem et qu'elle y est morte, qu'en tout cas, comme le rapporte l'histoire, elle y a demeuré à plusieurs reprises, il n'est pas étonnant qu'on trouve à Jérusalem et aux environs divers lieux qui rappellent la Mère de Dieu; parmi ceux-ci on compte d'abord l'église de Sainte-Anne ou le lieu de la naissance de Marie.

L'EGLISE SAINTE-ANNE.

Comme l'histoire ne parle pas du lieu de la naissance de Marie, nous ne pouvons que nous en rapporter à la tradition. Pourtant sur ce point les données fournies ne s'accordent pas entre elles, et il y a au moins trois opinions traditionnelles, dont l'une admet la naissance de Marie à Sephoris, l'autre à Nazareth, et la troisième à Jérusalem. Sans examiner davantage la valeur de ces trois opinions, je commence à disserter sur le lieu de naissance de Marie à Jérusalem.

L'église Sainte-Anne, le lieu attribué à ce sou-

venir dans Jérusalem, est aujourd'hui dans l'intérieur de la ville à son extrémité est, tout près des murs, un peu au nord du Haram, dont elle est séparée par la piscine de Bethsaïde. A une distance plus rapprochée, l'espace où se trouve l'église Sainte-Anne, du côté sud-ouest, à la porte Saint-Étienne, est limité par le bain de Marie; au sud, par la route de Marie; à l'ouest, par une campagne déserte, etau nord, par quelques ruines et des huttes, et à l'est elle n'est séparée que par un chemin de la muraille urbaine. L'espace qui entoure l'église de Sainte-Anne est bien aujourd'hui tout à fait uni, mais il a une forme irrégulière en ce que la piscine de Marie renferme son angle sud-est, tandis qu'au nord-est se trouve un carré correspondant. Le côté est n'est d'ailleurs pas en ligne droite; en supposant le terrain régulier, la longueur et la largeur auraient environ 110 à 130 mètres.

Étudions d'abord la composition originelle du terrain. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre que le terrain n'est plus dans son état primitif. Pour se représenter sa composition originelle, il faut considérer tous les environs. On y voit deux montagnes et une vallée qui les sépare; les deux montagnes ainsi que la vallée commencent au nord, en dehors de la ville, et se prolongent dans la direction du nord au sud, s'inclinent en s'écartant un peu vers l'est et descendent à l'angle sud-est de la ville. Le côté ouest de la montagne est le plus près de la ville, entre la porte de Damas et la porte des Soldats; elle surgit immédiatement de la plaine à l'endroit de l'abattoir actuel, et se prolonge en trois terrasses jusqu'au bas de la pointe sud-est de la montagne de Sion. Le sommet nord de cette montagne se nomme communément Bethsaïde, le sommet du milieu Moriah, et le sommet sud Opfel.

Bethsaïde et Moriah ne sont séparés ni par une vallée ni par un ravin, mais ils sont reliés par un gradin de Bethsaïde, en forme arrondie, et ce n'est que l'imagination qui a admis une vallée le long de la voie de Marie à la caserne de Pilate. La vallée qui sépare les deux revers de montagnes commence presque à la même distance de la ville, s'avance dans la ville à l'étang des Pèlerins, l'abandonne de nouveau à la porte Saint-Étienne et débouche dans la vallée de Cédron, entre le pont supérieur et le pont inférieur. Cette vallée se dirige en ligne droite du nord-ouest au sud-est, mais, en sortant de la ville, à la porte Saint-Étienne, elle dévie fortement vers l'est. A l'origine cette vallée est très-plate, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville; cependant elle se rétrécit et se creuse considérablement dans sa partie inférieure et elle doit avoir été autrefois, vers le bas, un véritable ravin. Bien que cette vallée soit aujourd'hui tellement remplie de décombres qu'on ne remarque plus rien de sa partie inférieure, on la distingue encore bien aujourd'hui, et beaucoup de gens l'ont vue; elle n'a cependant pas reçu un nom spécial, on peut donc simplement l'appeler Bethsaïde. La partie inférieure de cette vallée est ce ravin dont Josèphe dit qu'il séparait au nord du temple Antonia de Bethsaïde. Le versant de la montagne, à l'est, commence à une distance insignifiante de la ville, s'élève au-dessus de la vallée de Cédron à l'endroit où elle se détourne vers le sud et se dirige en ligne droite du nord au sud, à travers la partie nord-est de la ville jusqu'au pont du Cédron, où il finit. Cette montagne, qu'on a regardée évidemment autrefois comme comprise au moins en partie dans la ville de Bethsaïde, n'a pas aujourd'hui un nom particulier et peut s'appeler, par conséquent, « montagne Nord-Est de Jérusalem ».

La question de savoir à quel point les deux montagnes de Bethsaïde et la vallée de ce nom faisaient partie de la ville ne peut être résolue absolument. Tout ce que l'on sait, c'est que le mur nord-est du Haram surgit de la profondeur de la vallée de Bethsaïde; on ne doit pas douter non plus que la vieille forteresse du temple, plus tard appelée Antonia, ne soit élevée sur la terrasse de la vallée de Bethsaïde. C'est de la direction des deux murs de la ville qu'on peut conclure si Bethsaïde de l'ouest faisait partie de la ville ou non. A ce sujet, il y a deux opinions d'après lesquelles Bethsaïde de l'ouest est exclue

totalement de la vieille ville ou au moins à moitié.

L'incertitude est encore plus grande relativement à la vallée de Bethsaïde et à Bethsaïde de l'est. C'est un fait incontestable que Bethsaïde de l'est et la vallée de Bethsaïde se trouvaient en dehors du deuxième mur de la ville; mais il n'est nullement prouvé que du temps des rois de Juda la ville ne se soit pas étendue au delà de la deuxième muraille. Lors de la reconstruction, sous Néhémie, une partie de la ville a été certainement exclue de l'enceinte et, d'après ce qu'on a dit à cet égard, il est évident que la partie exclue autrefois de la ville était identique au quartier nord-est actuel. La vallée de Bethsaïde et Bethsaïde de l'est peuvent par conséquent avoir été comprises en partie dans la ville par les rois de Juda, et, de nouveau détachées par Néhémie, elles restèrent en dehors de la ville jusqu'au temps de Hérode Agrippa, mais elles ont depuis constamment fait partie intégrante de Jérusalem.

La première construction qu'on a érigée dans ce pays est évidemment la piscine de Bethsaïde, du côté de la partie nord-est du Haram. Cette construction, dans le ravin de Bethsaïde, correspondante à la largeur de la vallée, n'était pas sujette à de bien grandes difficultés. C'est par là que sur un terrain uni on a pu arriver à la partie nord-est du Haram, tandis que l'étendue et la profondeur de la piscine étaient de ce côté une protection suffisante, tant pour le temple que pour la forteresse. La piscine de cette forteresse, construite par Salomon, ou au moins par les rois de Juda, appartient essentiellement au temple et ne peut être identifiée avec la piscine de Bethsaïde dont il est question dans l'Évangile.

Plus tard, lorsque la forteresse s'étendait de plus en plus, on a encore fait une piscine pour la mieux protéger au nord-est, laquelle est appelée par Josèphe du nom de « Struthion ». Elle ne se trouve pas dans le prolongement de la piscine de Bethsaïde vers l'ouest, mais dans la vallée de Bethsaïde au nord et dans une position parallèle. Cette piscine se trouvait à l'ouest de l'église Sainte-Anne et environnait un espace désert et peut-être aussi une partie du hoparium, à l'ouest de l'église Sainte-Anne, comme certains vestiges nous le font supposer. Cette piscine n'était pas aussi étendue que celle de Bethsaïde et ses traces s'effacent presque sous des remblais, de même que celle de Bethsaïde disparaîtra par suite des couches continuelles de décombres.

La piscine de Struthion ne s'étendant pas si loin à l'est que celle de Bethsaïde, il y eut à la place où la vallée de Bethsaïde se détourne à l'est, un espace libre et rectangulaire. C'est là que s'élève maintenant l'église Sainte-Anne et que s'élevait autrefois la maison de saint Joachim dans laquelle la Mère de Dieu a vu le jour. Ainsi cette maison se trouvait au talus ouest de Bethsaïde de l'est, au côté sud-ouest, déjà en dehors de la ville à l'époque du Christ.

Il n'y a plus de traces de la maison, à moins qu'on ne puisse considérer comme telles la citerne qui existe encore. La roche naturelle apparaît sur une assez grande étendue. L'église Sainte-Anne ayant déjà été suffisamment décrite par d'autres, je m'abstiens d'en répéter la description et me borne à celle du souterrain, qui est considéré comme un sanctuaire. Le souterrain au sud-est de l'église est en grande partie sous la nef latérale; la citerne cependant se prolonge jusque vers le milieu du maître-autel. Le côté ouest du souterrain, immédiatement près de l'escalier qui y conduit, consiste en petites galeries dans les substructions de l'église. La moitié du souterrain vers l'est est occupée par deux autels, un fragment de la roche naturelle et en arrière la citerne dans l'axe de cette roche. Au milieu du souterrain se trouve un passage de huit mètres de longueur et un mètre et demi de largeur. Au nord de cette allée il y a un autel d'où se projette hors du mur un gros morceau de roche naturelle. Au milieu, à l'est, dans le susdit passage se trouve, en manière de chapelle, l'autel qui est principalement considéré comme l'endroit le plus vénéré du sanctuaire; cet autel rappelle donc le lieu où la Mère de Dieu est

venue au monde. Au côté sud-est du passage commence la roche naturelle qui surplombe un peu vers le nord-ouest et se perd dans la direction nord-est. Si l'on s'avance le long de ce rocher, on arrive par un corridor à la citerne qui se trouve juste en arrière du maître-autel; cette citerne est encore dans son état naturel du côté sud-ouest, où se trouve un ouvrage en maçonnerie. On remarque encore en haut deux ouvertures par lesquelles on a fait monter l'eau et le mortier qu'on trouve ordinairement dans les citernes. La pierre en saillie au-dessus de l'autel déjà nommé est un calcaire commun à Bethsaïde de l'Est, ainsi que la roche qui se remarque en terre au nord-est, tout près de l'église. La roche au sud-est, pareille surtout à celle qu'on trouve au nord et à l'est de Jérusalem, dans beaucoup de cavernes, est composée de grains de diverses couleurs, blancs, rouges, qui sont en grande partie noircis par l'humidité. La roche où l'on a creusé la citerne paraît être de cette nature de pierre, attendu qu'elle forme la suite de cette roche. Cependant, à cause du mortier, on ne peut s'en assurer.

Le sanctuaire se compose de tant de passages, détours, qu'à la première visite on a peine à s'y reconnaître; quoique la construction soit très-simple, je veux, pour l'intelligence du plan, décrire les unes après les autres toutes les parties dont il est formé. L'escalier qui, dans la direction de l'ouest à l'est, conduit dans le souterrain se compose de seize marches et peut avoir 2 mètres de largeur. On entre d'abord dans un petit passage, dans une direction du sud au nord, lequel a environ 8 mètres de longueur et 2^{m},50 de largeur. Du côté nord-ouest de ce passage, on arrive à une salle un peu longue, parallèle à l'escalier et ayant une longueur de 5^{m},50 sur 3 mètres de largeur. Au sud de cette galerie, un escalier tournant étroit vous conduit au haut de l'église. A cet endroit, une fenêtre fait descendre quelque lumière dans ces sombres cryptes. Au pied de cet escalier, il y a l'orifice d'une ancienne citerne qui se trouve au-dessous du niveau de la citerne décrite précédemment dans l'arrière-plan du souterrain. Les deux escaliers sont bordés d'une rampe.

De cette allée, deux entrées conduisent dans l'intérieur du souterrain. Par l'entrée du côté nord-est de l'allée, on arrive par quatre marches dans un passage un peu long, dans la direction est-ouest. La longueur, y compris l'espace de l'autel dans l'arrière-plan, est de 6 mètres, la largeur de 2^{m},50. Ce passage peut être considéré comme une chapelle indépendante. Par l'entrée du côté sud-est de la première allée transversale, on arrive de même par quatre marches dans un passage correspondant dans la direction est-ouest, dont la longueur jusqu'à l'entrée dans la citerne est de 9 mètres. La largeur est le plus souvent de 2^{m},50; mais elle diminue à partir de l'endroit où commence la roche en saillie. La construction de ce passage se compose de trois parties : la première, de l'entrée jusqu'au deuxième passage transversal, a 3^{m},50 de longueur sur 2 mètres de largeur. La substruction du pilier correspondant entre le passage du nord et du sud a 3^{m},50 de longueur sur 3 mètres de largeur. La deuxième partie du passage se trouve de deux marches plus basse que la première. Le troisième passage transversal a 8 mètres de longueur sur 1^{m},50 de largeur; dans sa partie nord-est se trouve l'autel dont il a déjà été question. Au côté sud de celui-ci commence le roc surplombant, et au milieu, vis-à-vis, à l'est, on trouve le maître-autel dans une petite chapelle ouverte à l'ouest et au sud, mais fermée à l'est. Cette chapelle a 3^{m},50 de longueur, de largeur et de hauteur. Au sud se trouve la troisième partie du passage, dont la longueur est de 4 mètres; sa largeur se rétrécit ensuite de 2^{m},50 jusqu'à 2 mètres. A l'extrémité orientale de ce passage, on pénètre par une porte dans une allée étroite qui se détourne un peu vers le nord et finit à la citerne. La hauteur du souterrain peut avoir 4 mètres.

Le souterrain en général a un aspect très-agréable; des pierres bien taillées forment l'ornement là où la pierre naturelle ne paraît pas. Comme dans l'église en général, il règne aussi dans le souterrain un style ogival fort simple;

cependant la couleur blanche des pierres ne tiendra pas longtemps, surtout lorsque la sainte grotte aura reçu les nombreuses lampes répondant aux besoins, car l'intérieur est actuellement dépourvu de tout luxe.

C'est avec intention que je ne traite pas l'authenticité de ce sanctuaire de la Conception Immaculée et de la naissance de Marie, attendu qu'elle peut être éclaircie ailleurs; je ne veux que relever deux points, afin que ce qui a été dit n'ait pas l'apparence de porter préjudice à l'authenticité. On a dit que du temps du Christ la maison de Joachim se trouvait en dehors des murs de la ville; mais cette circonstance ne plaide pas contre l'authenticité, attendu que la ville, comme on sait, s'était étendue au delà des murs de la ville, de telle façon qu'il a fallu construire un nouveau mur. On a dit encore que la piscine de Bethsaïde ne pouvait être considérée comme authentique; d'où l'on pourrait conclure que ce sanctuaire lui-même ne conserve pas une tradition authentique, parce que Jean Damascène parlait de la maison de Joachim comme voisine de la piscine probatique. On prétend aussi que l'opinion erronée relativement à cette piscine Bethsaïde ne remonte qu'à l'époque de Jean Damascène. Il est fort remarquable cependant que plusieurs objets dans le voisinage de l'église Sainte-Anne, à Jérusalem, portent le nom de Marie. La route devant cette église se nomme *voie de Marie*, la porte dans le voisinage s'appelle *Porte de Marie*, le bain à Jérusalem, *Bain de Marie*, la piscine en dehors de la ville, *Piscine de Marie*. Afin qu'on n'attache pas une trop grande importance à l'église de Marie, on fait observer que le tombeau de la Mère de Dieu dans la vallée de Josaphat a donné lieu à toutes ces dénominations.

Poursuivons. L'authenticité du sanctuaire en question est bien fondée, mais non prouvée d'une façon irréfutable; c'est avec le temps qu'on en reconnaîtra l'authenticité de plus en plus.

L'histoire de ce sanctuaire et de l'église qui s'élève au-dessus doit naturellement être passée ici sous silence, puisqu'on peut facilement être fixé ailleurs sur cela. L'église, sur laquelle M. de Vogué a donné beaucoup de détails, dans sa forme présente, est une construction des croisés, restaurée de main de maître. Il reste seulement à remarquer que, abstraction faite des six marches qui séparent le presbytère des trois nefs, on ne voit plus de marches dans les nefs mêmes. Le franciscain Alexandre Bassi soutient que les croisés avaient déjà trouvé ici une construction byzantine; il ajoute encore d'autres détails.

L'histoire de l'église Sainte-Anne n'est pourtant pas finie, car elle est encore solitaire et abandonnée comme une veuve jusqu'à ce que la diplomatie réussisse à lui donner une fête de noce. Jusqu'ici on ne célèbre le service divin dans le sanctuaire que pendant deux jours, savoir le jour de la Sainte-Anne et le jour de la fête de la naissance de Marie.

Avant de continuer la traduction du consciencieux mémoire sur les sanctuaires de Jérusalem que D. Gatt a composé pour notre livre, nous devrons dire un mot de la discussion à laquelle il fait ici allusion. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet à propos de la nativité de la sainte Vierge; nous voulons simplement ajouter que ces diverses opinions ne nous paraissent pas inconciliables et que saint Joachim, dont la tradition nous rappelle les troupeaux et la richesse, pouvait posséder plusieurs maisons. M. Guérin, l'illustre et modeste explorateur de la Palestine, semble pencher vers cette solution. Il nous disait, par exemple, que de nos jours encore il existe à Séphoris une tradition très-vivante qui signale dans cette ville l'emplacement d'une maison de saint Joachim et de sainte Anne. Il y a peu de chrétiens parmi les habitants, mais ce souvenir a été reçu et conservé par la population arabe. Un étranger demandant aujourd'hui à un musulman du pays de le conduire à la maison de saint Joachim trouvera le guide le plus certain et le moins hésitant. Quoique l'emplacement soit occupé en grande partie par des habitations particulières, on y voit néanmoins

les restes d'une église qui concorde avec la tradition et qui la confirme. Les trois absides qui terminaient ce sanctuaire sont encore debout; par leurs voûtes ogivales, les moulures de leurs arêtes, par les nervures gothiques, on comprend tout de suite que l'édifice date du temps des croisades, et on saisit déjà ainsi un jalon précieux de la tradition. Mais ce n'est pas tout; M. Guérin, avec sa perspicacité ordinaire, a noté parmi ces ruines des colonnes de marbre, les unes debout, les autres renversées, quelques-unes encore surmontées de leurs chapiteaux corinthiens; ces colonnes sont monolithes et, dans leur style, accusent expressément une facture antique, car on sait que le moyen âge n'a pas su travailler les blocs énormes des anciens; elles nous révèlent donc avec une quasi-certitude la présence d'un sanctuaire élevé sur le même lieu avant les croisés, qui n'auraient fait que remettre en œuvre de vieux matériaux et continué ainsi une tradition antique.

A Jérusalem, la tradition de la naissance de la sainte Vierge est aussi très-ancienne, et quoique nous ne puissions l'appuyer sur aucun monument, elle est digne de grande attention. Lorsque M. Mauss a été chargé, après l'achat par la France de la maison de sainte Anne, de relever ce sanctuaire, il n'avait devant lui que les quatre murs. Toutefois dans les fouilles on a trouvé des fondations qui semblent fort antérieures aux croisades; on a mis au jour différents *ex-voto*, des jambes, des bras, souvenirs de guérisons miraculeuses; il est résulté aussi de ces fouilles que la piscine probatique n'aurait pas été dans le lieu auquel on l'a attribuée jusqu'ici, mais dans une enceinte qui enveloppait la maison de sainte Anne elle-même.

Reprenons la traduction du beau travail de D. Gatt.

SANCTUAIRES DE LA SAINTE VIERGE DANS LE HARAM.

A la place de l'église Sainte-Anne ou du lieu de l'Immaculée Conception et de la naissance de Marie, se trouve le Haram, qui contient trois sanctuaires de la sainte Vierge. Là se trouvent, au sommet du rocher, la mosquée de Ben-Aissa et le berceau du Christ. Le sommet de la roche même peut bien ne pas être considéré comme le sanctuaire de la sainte Vierge, puisque l'opinion que la Mère de Dieu avait un privilége particulier de mettre le pied dans le lieu sacré n'est évidemment pa ssoutenable.

La moitié de la partie orientale correspond au vestibule des femmes, dans lequel la sainte Vierge Marie présenta son divin Enfant dans le temple et offrit en même temps le sacrifice de la purification. Là même, le vieillard Siméon prit l'Enfant dans ses bras et prononça ces belles paroles : *Nunc dimitte.*

C'est pour cela que du temps des croisés, à la fête de la Purification de Marie, à proximité de la coupole de roche appelée alors temple du Seigneur, le patriarche de Jérusalem, ou en son absence le prieur du Saint-Sépulcre, célébrait en grande pompe. On remarque encore là, aujourd'hui, un petit reposoir que les musulmans appellent le *trône de la sainte Vierge Marie.*

La mosquée de Ben-Aissa doit être considérée comme sanctuaire de la sainte Vierge par deux raisons : 1° parce que cette mosquée renferme, d'après toute probabilité, l'église de cérémonie de l'empereur Justinien, qui était destinée au mystère du sacrifice de Marie; 2° parce que la Mère de Dieu, encore selon toute probabilité, a passé sa jeunesse à la place où s'élève cette mosquée. La tradition de la consécration de Marie à l'âge de trois ans dans le temple est incontestable. Il est bien entendu que pendant ce séjour la sainte Vierge n'a pu demeurer dans le temple même, mais dans un bâtiment contigu.

La tradition regarde l'espace où s'élève la mosquée de Ben-Aissa comme la place où se trouvaient cet appendice du temple, le palais de Salomon et la haute école juive. On a de justes raisons de considérer la mosquée de Ben-Aissa, par ce double motif, comme un sanctuaire de la sainte Vierge. Cependant ces deux opinions ont aussi quelques contradicteurs; l'opinion sur-

tout qui confond la mosquée de Ben-Aissa avec l'église de la Présentation a été récemment combattue en Angleterre, en France et en Allemagne. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans ces discussions; je fais observer seulement que jusqu'à présent rien de concluant n'a été avancé contre les deux opinions traditionnelles. Je passe outre à la description et à l'histoire de la mosquée de Ben-Aissa, parce qu'on peut facilement se procurer ailleurs un éclaircissement sur ce sujet; j'observe encore qu'une indulgence plénière est attachée à ce sanctuaire, preuve que l'Église reconnaît la tradition.

Le dernier sanctuaire de la sainte Vierge au Haram est le *berceau du Christ;* ce berceau se trouve dans une chambre de la tour, dans la partie sud-est du Haram, en contre-bas. Cette chambre a environ 8 mètres carrés et 10 mètres de hauteur; au mur méridional, une sorte d'auge en marbre, sur laquelle s'élève une coupole supportée par quatre colonnes, est couchée horizontalement par terre; elle est considérée par les musulmans comme le berceau du Christ, et cette tradition remonte au moins à l'époque des croisades. Il s'agit de savoir ce qu'était cette auge, qui ne me paraît aucunement le berceau du Christ. Il y avait là sans doute autrefois l'une des deux statues d'empereurs dont parle le pèlerin de Bordeaux.

Cette tradition, en un certain sens, ne manque pas de vraisemblance et peut s'expliquer ainsi : à cette place ou non loin de là se trouvait la demeure du vieillard Siméon, qui, après la présentation au temple, hébergea pendant quelque temps la sainte famille; cet endroit a donc servi de demeure à ces hôtes augustes et peut être considéré comme sanctuaire de la sainte Vierge.

Au dehors du Haram, mais dans son voisinage, se trouve la quatrième station où s'élevait autrefois l'église de Sainte-Marie-du-Spasimo. La tradition actuelle regarde le nord de cette place comme l'endroit de la quatrième station et le bain ouvert du sultan comme le reste de l'église de Sainte-Marie-du-Spasimo ; ces endroits font face au sud à la maison des pèlerins autrichiens. Il n'y a pas là de ruines douteuses de la susdite église, le bain délabré du sultan étant évidemment dans toutes ses parties une construction sarrasine. Cependant l'église peut avoir existé là et été détruite lors de la construction du bain ; il est possible qu'elle se soit trouvée immédiatement au sud de la route voisine, où il existe encore un portail dans le style ogival des croisés, dans le mur d'une maison de la rue. Nous ne pouvons admettre l'opinion de quelques-uns qui prétendent que l'église de Marie-du-Spasimo doit être cherchée à l'endroit du couvent du derviche indien, vis-à-vis de l'église Euchomok, et qu'une autre église se trouvait à la place du sanctuaire de Notre-Seigneur-au-Repos. Il résulte de ces observations qu'une description plus détaillée du bain du sultan est inutile. J'ajoute seulement que ce lieu appartient maintenant aux Arméniens catholiques, mais qu'il reste en délabrement.

SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU DANS ET AUTOUR DE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION.

La sainte Vierge ayant assisté sur le Calvaire à la mort du Seigneur, il est évident que la tradition en a conservé le souvenir. Le sanctuaire de la Mère de Dieu, dans l'église de la Résurrection, renfermait la chapelle de la Mère de douleurs en dehors du Calvaire, l'autel de la Mère de douleurs sur le Calvaire et la chapelle de l'Apparition. La chapelle de la Mère de douleurs se trouve au haut de la montée qui, autrefois, conduisait extérieurement sur le Calvaire, et elle est, à proprement dire, sur la place de l'ancien portail. Le portail même est muré depuis des siècles, de sorte que le Calvaire n'est plus abordable de ce côté; cependant une fenêtre ouverte dans ce portail permet encore de jeter, du Calvaire, un coup d'œil sur la chapelle. Le vocable, d'après la tradition, vient de ce que la Mère de Dieu se trouvait là au moment du crucifiement. L'érection du portail à cet endroit, par les croisés, paraît confirmer la

tradition; cette place y répond parfaitement, car il n'est pas admissible que la Mère de Dieu, à la mort du Sauveur, se soit trouvée sous la croix de la manière qu'on la représente communément; la Mère de Dieu se tenait bien plutôt vis-à-vis de la croix, comme le commande la nature de la chose. Cette position vis-à-vis de la croix, qui était tout à fait naturelle au Calvaire, ne pouvait pas évidemment être conservée dans les représentations en images; c'est pourquoi la Mère de Dieu et saint Jean ont été placés sur les côtés. La tradition actuelle est donc tout à fait admissible. La chapelle, ornée d'une petite coupole moderne, se trouve en possession exclusive des franciscains, qui l'ouvrent à peine une heure le matin, pendant la messe. L'autel de la Mère des douleurs sur le Calvaire se trouve justement entre l'autel où le Christ a été cloué à la croix et l'autel de la crucifixion. On peut considérer cet autel comme la XIIIe station, c'est-à-dire comme le lieu où Marie se tenait, lorsque le corps de son divin fils a été déposé dans ses bras. L'église de l'Apparition est à la place où le divin Sauveur, après sa résurrection glorieuse, est apparu d'abord à sa sainte Mère, comme le dit la tradition.

SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU SUR LA MONTAGNE DE SION.

Il y a sur la montagne de Sion divers sanctuaires de la Mère de Dieu et ils sont tous groupés autour du cénacle. Ils rappellent la salle de la Cène, la salle où le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, et dans laquelle la Mère de Dieu était certainement présente, la place où la Mère de Dieu demeurait depuis la mort du Sauveur, jusqu'à sa propre mort; le lieu où saint Jean a offert le saint sacrifice de la messe en sa présence; le lieu où elle est morte et enfin le lieu où les Juifs ont voulu dérober son corps. Quelques pierres ajoutées à l'ouest du Cénacle, et des croix que l'on a sculptées, désignent le lieu de la mort; une colonne entre la maison de Caïphe et la porte de Sion, celui où les Juifs ont voulu enlever le corps. Le lieu où Marie demeurait et que Jean a rendu célèbre n'est plus indiqué exactement aujourd'hui.

SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU DANS LA VALLEE DE JOSAPHAT ET A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

Dans la vallée de Josaphat, il faut d'abord nommer la source de Silon ou la fontaine du Dragon qui, comme fontaine de Marie, est aussi un sanctuaire de la Mère de Dieu. La tradition dit que la Mère de Dieu, lorsqu'elle demeurait chez le vieillard Siméon, était venue souvent à cette fontaine pour y puiser de l'eau. Le plus grand sanctuaire de la Mère de Dieu est de même dans la vallée de Josaphat. L'église ayant déjà été décrite souvent, son histoire étant connue et nous catholiques n'y ayant aucune part, il n'est pas nécessaire de faire d'autres remarques. La montagne des Oliviers nous montre l'endroit où un ange a annoncé la mort à la Mère de Dieu, comme aussi le lieu où, après sa mort, elle est apparue à l'apôtre Thomas.

SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU A BETHLÉEM.

Le sanctuaire le plus éminent de la sainte Vierge à Bethléem est l'église de Sainte-Hélène qui, pour cela, est aussi appelée église de Marie. Mais le véritable sanctuaire est la sainte grotte; dans celle-ci il faut remarquer le lieu où Marie a mis au monde Jésus et le lieu où elle l'a posé dans la crèche. L'état actuel, l'histoire de ce sanctuaire, sont connus de tout le monde.

Il y a encore à Bethléem le sanctuaire de la Grotte au Lait, dédié à la sainte Vierge; il se trouve depuis quelques années en possession exclusive des franciscains.

A Saint-Jean, il faut mentionner le sanctuaire de la Visitation et de la source de Marie ou la source d'Ain-Karim.

Il n'y a pas d'autres sanctuaires à Jérusalem ou dans les environs.

Je ne puis pas faire d'observation relativement à l'église de Marie à El Bireh, Nazareth, Cana, sur le Carmel et à Tyr, n'ayant pas eu occasion de les voir.

La grande vénération de la Mère de Dieu en Orient est connue; catholiques et schismatiques rivalisent pour l'honorer, et les Turcs eux-mêmes s'associent à ces sentiments. On sait aussi que différentes plantes portent le nom de Marie. Ainsi se nomme, par exemple, la rose de Jéricho : *Kaf Mariane*, la main de Marie; le fruit d'un petit végétal : *Kobs el cedra*, le pain de la Vierge, etc.

Des images de la sainte Vierge, qui, incontestablement, remontent au delà du XIII[e] siècle, ornent peut-être les églises, les chapelles et couvents des Grecs, mais jusqu'à présent je n'ai rien pu découvrir.

Nous compléterons ce mémoire par diverses notes que nous avons recueillies sur les sanctuaires de Jérusalem :

1° La maison où Jésus a mangé l'agneau pascal a été en vénération dès les premiers temps du christianisme. C'est là que la première messe fut célébrée par les apôtres, que la sainte Vierge reçut le Saint-Esprit avec eux; c'est à quelques pas de là qu'elle est morte. Les apôtres ont transformé cette maison en église et l'ont dédiée à la sainte Vierge et au Saint-Esprit, selon le vénérable Bède[1].

Près du cénacle était la maison de Jean-Marc, où la sainte Vierge et de nombreux fidèles passaient la nuit en prière pendant la captivité de saint Pierre et où se rendit cet apôtre après qu'il eut été délivré par l'ange.

Procope nous a laissé la description suivante du magnifique temple que Justinien construisit à Jérusalem à la sainte Vierge et qu'on appela Sainte-Marie-la-Neuve : « Justinien, dit-il, construisit à Jérusalem, en l'honneur de la Mère de Dieu, un temple que les habitants appellent « l'église neuve ». La configuration de cette ville, qui n'offre aucun terrain uni, mais des pentes abruptes de tous côtés, était une grande difficulté pour les constructeurs; tous les édifices de la ville sont construits dans ces conditions extraordinaires. L'empereur désigna pour cette église la colline la plus élevée de la cité et il ordonna que les dimensions fussent plus vastes que celles des autres sanctuaires. Ces dimensions étaient si considérables qu'une seule colline ne pouvait lui servir de base et que le quart de l'église, la partie consacrée aux ministres de Dieu, n'y pouvait trouver place; on créa alors un terrain artificiel. Les ouvriers élevèrent des terrasses voûtées pour atteindre au niveau du sol de l'église, qui, de cette sorte, fut assise en partie sur le rocher, en partie suspendue au-dessus du vide par des piliers de soutènement en pierre. Pour lutter ainsi contre la nature, ils tirèrent des montagnes voisines, qui sont très-élevées, d'immenses quartiers de rochers et les transportèrent de la manière suivante : on fabriqua des chariots dont la grandeur répondait à celle des pierres, et qui ne transportaient qu'un seul bloc à la fois. Quarante bœufs, que l'empereur fit choisir avec soin, servaient à tirer les chariots. Les chemins qui conduisaient à la ville n'étant plus suffisants pour de tels transports, on en ouvrit de nouveaux en creusant les montagnes. Grâce à ces efforts gigantesques, on donna à l'église de la sainte Vierge la longueur qu'avait prescrite l'empereur.

» La largeur fit naître une autre difficulté : elle était si considérable qu'aucun bois ne convenait à sa charpente. Les constructeurs se mirent à parcourir les forêts et tous les lieux dont on vantait la hauteur des arbres, et ils trouvèrent enfin une forêt de cèdres merveilleusement élevés, qui leur fournirent les pièces de la colossale couverture. Telle est l'entreprise que Justinien Auguste parvint à terminer par les forces de l'industrie humaine, entreprise dans laquelle sa confiante piété le soutint et lui apporta conseil, aide et honneur.

1. Gumppenberg, XII, 123. — Champagnac, II, 1297.

« Ce temple n'avait pas encore des colonnes qui répondissent à son éclat et dont la grandeur pût soutenir le poids dont on les chargeait, de plus il était difficile de les faire venir par mer, parce que Jérusalem en est éloignée et séparée du rivage par de hautes montagnes qui en empêchent le transport. Sur ces entrefaites, on découvrit dans les montagnes une nouvelle espèce de marbre qui n'avait pas encore été connue ou que la Providence produisit exprès pour l'entreprise; car les deux raisons de cette découverte sont croyables : ce qui est impossible à nos forces humaines n'est pas impossible à Dieu, ni même difficile. Donc d'immenses et nombreuses colonnes sortirent des nouvelles carrières; leur couleur rappelle celle de la flamme. Celles-ci sont dessous, celles-là sont dessus, les autres dans le péristyle qui environne de tous côtés l'église, sauf dans la partie orientale. Les deux colonnes qui accompagnent la porte sont d'un prix extraordinaire, et ne le cèdent peut-être en rien à aucune de celles de l'univers. C'est là que s'ouvre un autre portique qu'on appelle, je crois, le Narthex, qui se rattache à un atrium carré soutenu par de semblables colonnes. Les portes d'entrée sont majestueuses, comme pour annoncer aux arrivants le spectacle qui les attend.

» De là on pénètre dans un admirable vestibule et sous un arc soutenu par deux colonnes d'une hauteur prodigieuse. En s'avançant sur le chemin de l'église, on trouve deux hexèdres semi-circulaires qui se font vis-à-vis, et d'un autre côté les maisons hospitalières, œuvre aussi de Justinien Auguste, dans lesquelles on reçoit les pèlerins sans fortune et les pauvres malades. L'empereur dota ce temple de la Mère de Dieu d'un riche revenu. Voici ce qu'il fit à Jérusalem. »

Quand Jésus, abandonné par Pilate et portant sa croix, se rendait au lieu du supplice, Marie, guidée par Jean, se rendit au coin d'une petite place pour voir passer son fils. On dit que, dès qu'elle le vit, accablée de douleur, elle tomba en défaillance. Sainte Hélène fit construire sur ce lieu une église qu'on appelle, depuis des siècles, *B. Virgo de Spasmo*, et qui contient une image de la sainte Vierge s'évanouissant. Ce tableau a toujours été l'objet d'une grande vénération. Parmi les nombreux miracles qui s'y produisirent, on raconte que le fils d'un chef turc y avait fait bâtir une écurie et qu'une nuit tous ses chevaux tombèrent morts[1].

Le sépulcre de la sainte Vierge est en marbre un peu plus large que celui de Notre-Seigneur. Il est sous terre, dans une chapelle qui a 5 mètres de long sur 4^{m},60 de large et 3 mètres de hauteur. L'église, au-dessus de la chapelle, a 40 pas de long sur 25 de large. On descend à la chapelle par un escalier en marbre de 50 marches. L'église fut bâtie par sainte Hélène. Le tombeau est l'objet de la vénération des musulmans comme des chrétiens[2].

Il est généralement admis que le Christ, après sa résurrection, apparut d'abord à sa Mère; sainte Hélène, pour célébrer l'endroit où cette apparition avait eu lieu, y fit construire une chapelle aujourd'hui décorée de trois autels. On dit que l'image du Christ ressuscité se voit sur l'un d'eux[3].

Un jour, avant sa conversion, sainte Marie Égyptienne voulut aller voir la fête de l'Exaltation de la sainte croix dans l'église du Saint-Sépulcre.

Arrivée sous le portique, elle essaya vainement de pénétrer dans l'intérieur. Une force irrésistible la repoussait sans cesse. Apercevant alors au-dessus de sa tête une image de la Mère de Dieu et touchée par la grâce, elle supplia la Vierge de lui pardonner les scandales de sa vie

1. Gumppenberg, XI, 124.
2. *Id.*, XII, 116.
3. *Id.*, XII, 226.

passée et de lui permettre d'entrer dans l'église, ce qu'elle put faire aussitôt. Le bruit de cette conversion éclatante rendit naturellement très-célèbre l'image de la Mère de Dieu[1].

A l'est de l'hôpital de Saint-Jean était un couvent de femmes en l'honneur de la sainte Vierge qui se nommait Sainte-Marie-la-Grande.

Sainte-Marie-Latine fut fondée au XI[e] siècle par des marchands amalfitains. Le sceau des bénédictins qui la desservaient portait l'image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras et les sigles ordinaires.

Au pied du mont Moriah, à Jérusalem, coule une source d'eau vive que les chrétiens et les mahométans appellent Ain-Mariam-*Fons-Mariæ*. On dit que la sainte Vierge a souvent puisé de l'eau à cette fontaine lorsqu'elle séjournait dans la ville sainte. Les pèlerins y descendent dévotement.

Le révérend père Martinov possède une copie d'une madone de Jérusalem; elle est recouverte de métal et entourée de figurines de saints.

Pour trouver, nous a dit M. Guérin, des madones antérieures aux croisades en Palestine, il faut surtout visiter les couvents grecs schismatiques. Dans le couvent de Saint-Constantin, de Saint-Élie près de Jérusalem, de Sainte-Croix sur la route de Saint-Jean, on vénère des madones dites de saint Luc. Sur les flancs de la vallée du Cédron, dans le couvent de la vallée de Saint-Saba, on conserve aussi une image de la sainte Vierge. Elles sont l'objet d'un culte fervent; mais comme les catholiques ne peuvent s'y associer, il est fort difficile de les voir; on doit, dans l'intervalle des cérémonies, avec la permission d'un religieux grec, les aller rapidement examiner. Ces peintures ont la forme byzantine archaïque, les grands yeux, le nez allongé, la petite bouche et le teint olivâtre qui leur est particulier.

M. Guérin, sans se prononcer absolument, nous a dit que ces madones étaient fort anciennes et qu'elles pouvaient entrer dans les limites de notre recueil.

1. Gumppenberg, XII, 229.

MACHMAS.

Elbir, ville aujourd'hui détruite, appelée anciennement Machmas, était située à dix milles de Jérusalem. Sainte Hélène y fit construire une église pour perpétuer le souvenir de la disparition de Jésus, le jour où, se rendant au commencement de la nuit de Jérusalem à Nazareth, Marie s'aperçut que son fils n'était plus au nombre des voyageurs.

NAZARETH.

ÉGLISE DE L'ANNONCIATION.

Le plus ancien sanctuaire de la sainte Vierge est, sans contredit, la maison qu'elle habitait à Nazareth. C'est là qu'après l'Ascension, saint Pierre célébra la première messe en sa présence. On en voit encore, dit-on, l'autel dans la célèbre *Casa-Santa* de Lorette. Cette habitation était située dans la partie orientale de Nazareth. Un couvent des franciscains y est attaché et leur église occupe la place de celle qu'avait construite sainte Hélène et dont les traces sont encore visibles[1].

1. Milochau, *Nazareth et Lorette*, page 5.

Lors des croisades, Tancrède, à qui échut la Galilée, combla de riches présents la sainte maison et, tenant compte de la sainteté du lieu plus que de son importance, fit de Nazareth la métropole du pays [1].

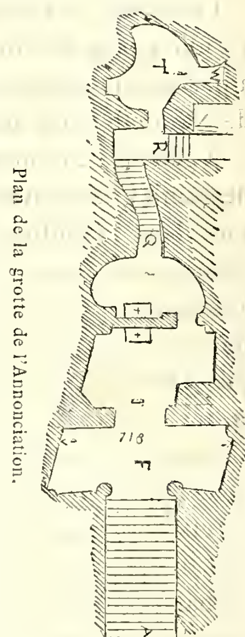
Saint Louis y assista à une messe dite à l'autel de l'Incarnation et y reçut la sainte communion. Voulant y laisser un témoignage de sa reconnaissance et de sa piété, il s'y fit représenter, sur la muraille, en prière devant l'image de la sainte Vierge; il était couvert de son manteau royal et vêtu par-dessous d'un habit rayé de rouge et de blanc; il tenait à la main droite les fers qu'il avait portés, et à la gauche une baguette en guise de sceptre. Cette peinture, parfaitement visible en 1625, fut gravée et publiée neuf ans plus tard par Serrogli; et maintenant encore, en y regardant avec quelque attention, on peut en apercevoir quelques vestiges [2].

Onze ans après le départ de saint Louis, les musulmans entrèrent à Nazareth, en 1265, et renversèrent la basilique élevée par sainte Hélène; mais, comme à Jérusalem et à Bethléem, en démolissant la basilique ils avaient conservé le sanctuaire, qui était pour eux une source de bénéfices qu'ils extorquaient aux pèlerins [3].

Au milieu de toutes ces pieuses constructions et de ces ruines sacriléges, cherchons à voir la maison de la sainte Vierge, telle qu'elle était habitée par la sainte famille. Nous y trouverons la chapelle de l'ange, en dehors du rocher, et quelques grottes à la suite creusées dans la colline.

La chapelle de l'ange F, à la place de laquelle s'élevait autrefois la maison de Lorette et dont le sol est à 15 marches au-dessous du sol de l'église, est adossée au rocher et ferme l'ouverture de la grotte dite de l'Annonciation I. Les murs en sont revêtus de marbre; la voûte est taillée dans le roc vif. Au fond, appuyé à la muraille qui le sépare d'une seconde grotte entrant plus profondément encore dans la colline, se trouve l'autel de l'Annonciation, au-dessous duquel on lit l'inscription rappelant le mystère : *Hic Verbum caro factum est.*

Par une porte, située du côté de l'épître, on passe dans la troisième partie de l'habitation de la sainte Vierge. C'est une seconde grotte obscure, plus petite et plus basse que la première et qui laisse partout apercevoir le roc dans lequel elle est creusée. Elle n'a qu'un autel consacré à saint Joseph et adossé à l'autel de l'Annonciation. La voûte n'a guère que 2^{m},50 à 3 mètres d'élévation au milieu et 1^{m},30 sur les côtés; à vrai dire, ces deux grottes, bien que séparées par une muraille probablement dès l'origine, ne sont pas tant deux grottes distinctes que les deux parties d'une même grotte affectées à des usages différents.


Plan de la grotte de l'Annonciation.

Au fond, vis-à-vis de l'autel, s'ouvre un corridor Q, de 1^{m},15 de large sur 2 mètres de haut, obscur comme la chapelle elle-même et conduisant à un escalier taillé dans le roc, ainsi que tout le reste. On monte une douzaine de marches et on arrive à ce que le peuple de Nazareth appelle la cuisine (T) de Notre-Dame. C'est une troisième grotte, plus petite que les deux autres, de 3^{m},70 à 4 mètres de diamètre, de 2 mètres à peine d'élévation au centre et de 1^{m},30 seulement sur les côtés.

A la voûte, un trou rond, actuellement bouché, servait probablement de fenêtre, s'il existait autrefois ; à moins que le jour ne vînt de quelque ouverture pratiquée sur l'un des côtés. A droite, au fond, on trouve un petit couloir; un observateur attentif distingue aisément sur le roc les traces très-reconnaissables d'un ancien gond en fer. C'est une tradition de Nazareth que la sainte

1. Milochau, page 8.
2. *Id.*, page 10.
3. *Id.*, page 16.

Vierge sortait par ce passage pour aller puiser de l'eau à la fontaine.

Sur le palier R, qui précède l'entrée de cette grotte, on rencontre à droite un second corridor par lequel, en montant encore quelques marches, on arrive à la sacristie actuelle de l'église.

Le rocher dans lequel sont creusées ces grottes est une espèce de calcaire blanchâtre, qui forme, à peu de chose près, la base de toutes les collines de Nazareth et des pays voisins[1].

A gauche, en entrant, on trouve une colonne de granit gris d'environ 0m,45 de diamètre, rompue dans le milieu, en 1620, par les Maures africains qui croyaient y trouver un trésor caché. Le bas de la colonne est à 1m,50 environ au-dessus du sol, et le haut est comme suspendu à la voûte par l'adhérence du mortier. Une autre colonne moins grosse est du même côté. La première s'appelle la colonne de la sainte Vierge et la deuxième celle de l'Ange, parce qu'on croit qu'elles marquaient leurs positions respectives, lors du mystère de l'Annonciation. Il est plus probable qu'elles ont été placées là par sainte Hélène pour soutenir les constructions supérieures de la basilique qu'elle élevait[2].

Cette disposition du sanctuaire de l'Incarnation nous indique quelle était la distribution de la maison de la sainte Vierge. Nous la retrouvons assez généralement dans les habitations modernes de Nazareth qui, dans ce pays de la tradition par excellence, reproduisent religieusement les anciennes[3].

Elles montent et s'étagent les unes au-dessus des autres sur le flanc de la colline. Celle-ci est toute parsemée de grottes plus ou moins profondes, les unes naturelles, les autres creusées ou agrandies à dessein. Les familles qui jouissent d'une certaine aisance ont pour demeure une maison composée presque toujours d'une seule pièce, au rez-de-chaussée, sans aucun étage supérieur, bâtie sur l'ouverture même de la grotte avec laquelle elle communique par une petite porte, lorsque la grotte elle-même ne tient pas lieu de muraille du quatrième côté. Cette pièce principale peut se partager en plusieurs autres, selon le besoin de la famille, par des nattes fines de roseau qui tombent de la toiture. Le lit se compose d'une natte recouverte d'un tapis grossier avec un ou deux matelas et un oreiller. Les grottes servent de cellier ; on y amasse les meubles et les objets d'un volume plus embarrassant. Si la famille possède un cheval, un âne, une vache, un chameau, des poules, elle les enferme dans une seconde grotte qui communique avec la voie publique par une issue secondaire d'où lui viennent, au besoin, lorsque la fenêtre est insuffisante, l'air et la lumière. Les familles pauvres n'ont, le plus souvent, d'autre habitation que la grotte elle-même. Elles en ferment l'ouverture par un mur dans lequel elles ménagent une porte et y vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux[1].

On peut par l'imagination se transporter au temps de la sainte Vierge et repeupler la sainte demeure, car les usages et les coutumes ne pa-

1. Milochau, page 134.
2. Bartolini, *sopra la Santa-Casa di Loreto,* page 31.
3. Milochau, page 137.

1. Milochau, p. 138.

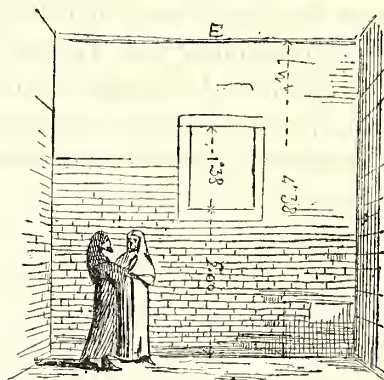
M. Guérin, que nous consultions relativement à l'église de Nazareth, nous a donné les renseignements suivants. L'église de l'Annonciation, détruite par les Turcs, fut réparée en 1730, ou pour mieux dire refaite jusque dans ses fondements. Les nouveaux constructeurs se sont absolument rendus indépendants de l'ancien édifice : ils ont enlevé au sanctuaire son orientation à laquelle, en Palestine, les chrétiens ont toujours été fidèles, et qui est une preuve d'ancienneté. Or, dans ces travaux de restauration, la chapelle souterraine elle-même a perdu son orientation, et de plus les niveaux ont été modifiés.

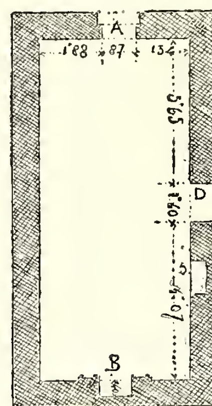
Pour y parvenir, on descend quinze marches, on pénètre dans une première chapelle et on entre dans celle de l'Annonciation, qui n'a plus sa direction primitive. De là, par un petit escalier moderne, on arrive à la chapelle de Saint-Joseph et, plus loin, dans une salle dite — je ne sais pourquoi — cuisine de la sainte Vierge, dont une partie est taillée dans le roc. On voit facilement que cette cavité a été faite de main d'homme. C'est contre ce rocher qu'était appliquée la célèbre maison, circonstance assez fréquente encore à Nazareth, où l'on voit de nombreuses demeures ainsi disposées. Les habitants commencent par creuser, dans la colline de pierre calcaire, une grotte dont on fait un cellier, un magasin, voire même un logement, où ils bâtissent sur le devant une maison qui cache la grotte artificielle.

raissent pas changés. A Nazareth les hommes comme les anciens Hébreux portent de longues tuniques attachées aux reins avec une ceinture de cuir et sur les épaules un manteau d'un tissu plus ou moins léger suivant la saison et boutonné par devant ; ils marchent nu-pieds ou tout au plus avec une simple semelle de peau. Les femmes ont une longue robe en forme de sac avec des manches larges aux épaules et rétrécies vers le poignet. Elles se ceignent les reins avec une ceinture d'étoffe; leurs cheveux sont noués en longues tresses qui tombent sur les épaules; une mante légère couvre le sommet de la tête, qui descend jusqu'à la taille et tantôt se replie en avant pour les envelopper tout entières et tantôt retombe sur les épaules. Le type même des hommes et surtout des femmes chrétiennes, dans cet heureux pays, ne ressemble pas à celui des autres habitants de la Palestine, mais beaucoup au type grec.

Un peintre qui verrait, dans une église, les jeunes filles de Nazareth, dévotement posées, aux blonds cheveux, à la carnation colorée et un peu brune, à l'œil ouvert, au galbe du visage d'un ovale parfait et vêtues comme nous venons de le dire, trouverait à son aise des modèles assez convenables pour représenter la sainte image de la Vierge de Nazareth, bénie entre toutes les femmes[1].

L'état de l'habitation de la sainte Vierge, à Nazareth, était encore au commencement du XIIIe siècle comme nous venons de le décrire, lorsqu'en 1291 Séraf, sultan d'Égypte, s'étant emparé de la terre sainte, ruina les villes, renversa les églises et chassa tous les chrétiens de la Palestine. Alors la maison de la sainte Vierge, au moins la partie construite devant les grottes, disparaît, les fondements seuls restent en place et, le 10 mai 1291, la maison elle-même, transportée par les anges, arrive à Raunizza, près de Tersatz, en Dalmatie, à 800 lieues de Nazareth[2]. Le matin, au sommet d'une colline qui s'incline doucement vers la mer, on voit une maison qui n'y était pas auparavant; l'intérieur est celui d'une pauvre habitation changée en église. Les murs sont couverts de peintures qui représentent la sainte Vierge entourée de plusieurs saints. Un autel de pierre est adossé à la muraille opposée à l'entrée, et porte une statue de la sainte Vierge.





Plan et vue de la Casa-Santa :
A, croisée. — B, cheminée. — D, ancienne porte.
E, longrines de bois.

Un miracle guérit l'évêque Alexandre et montre à tous quelle est la sainteté de ce lieu et dit son origine. Frangipani, alors gouverneur de ces provinces, envoie quatre notables de la ville à Nazareth, qui font une enquête et constatent l'identité de la maison apportée par les anges en Dalmatie[1].

Quatre années ne s'étaient pas écoulées et la sainte maison quittait cette colline et passait

1. Bartholini, page 27.
2. Durand, t. V, page 239.

1. Milochau, page 20.

l'Adriatique pour se reposer au sein de cette Italie qui la possède encore[1].

Frangipani fit construire à la place qu'elle avait occupée une chapelle qui en était la reproduction et la copie exacte. Une inscription en langue italienne rappelle que la maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz au mois de mai 1291 et se retira le 10 décembre 1294[2].

La maison est placée dans un bois appartenant à une pieuse dame appelée Lorette, dans le voisinage de Recanati. Des bergers l'aperçoivent et courent en porter à la ville la nouvelle qui se répand rapidement dans les contrées voisines; les routes se couvrent de pèlerins.

Dans ces siècles désolés, il n'y avait aucune sécurité pour les voyageurs qui s'aventuraient au milieu des bois pour venir prier la sainte Vierge. Peu à peu les pèlerinages commencèrent à diminuer, puis cessèrent tout à fait. Mais Dieu ne pouvait permettre aux puissances des ténèbres de triompher de sa Mère, et, huit mois après son arrivée en Italie, la sainte maison quittait la forêt des lauriers et s'arrêtait à un mille de là, sur une colline découverte, tout près de la grande route qui va de Recanati à la mer. Désormais les abords en sont aisés : plus de brigands apostés sur le chemin; le concours des fidèles recommence. Le terrain sur lequel s'était posée la maison appartenait à deux frères. La richesse des offrandes qui chaque jour se renouvelaient sur l'autel éveilla leur cupidité; ils allaient en venir aux mains, lorsque, quatre mois après son arrivée, la maison quitte leur champ et se place au milieu de la route au bord de laquelle elle était d'abord située, et met ainsi fin à une guerre fratricide. C'est dans ce lieu qu'elle sera désormais fixée[3].

Des marchands illyriens, attirés dans ce pays par leurs affaires, entendirent parler du prodige qui faisait le sujet de tous les entretiens, suivirent les pèlerins et reconnurent la bienheureuse maison dont leur patrie pleurait encore la perte[4].

1. Milochau, page 24.
2. *Id.*
3. *Id.*, page 42.
4. *Id.*, page 50.

Le conseil de la ville de Recanati nomme une commission composée des membres les plus notables du pays et les envoie à Tersatz et à Nazareth pour vérifier le résultat obtenu cinq années auparavant par l'expédition envoyée en terre sainte par Frangipani. Leur retour fut un véritable triomphe[1].

Les auteurs. — Voici le fait tel qu'il résulte des témoignages les plus authentiques et des histoires composées à ce sujet. L'auteur qui, un des premiers, a écrit l'histoire de Notre-Dame de Lorette, *Angelita*, était homme aussi probe qu'habile antiquaire; il a recherché avec beaucoup de soin tout ce qui concerne cette église, et adressa son livre à Clément VIII, en 1525.

En 1560, le père Riéra, Espagnol religieux non moins distingué par sa piété que par sa science, s'occupa de la sainte maison.

Torsellini reprit la question trente ans après, y mit tous ses soins, et dit que cette foi de nos ancêtres, acceptée par toutes les générations successives, est confirmée par l'assentiment de tous les peuples.

Ces trois auteurs, rapporteurs de la tradition, écrivaient sur les lieux mêmes et pour leurs contemporains, qui pouvaient vérifier chacune de leurs assertions et qui les ont confirmées sans réserve[2].

Ces auteurs se sont servis d'une notice écrite vers 1430 par Pierre Compagnoni, évêque de Macerata, dont le pape loue le zèle pour la religion, la réserve et la prudence éprouvées et toutes les vertus.

Les savants les plus illustres et les critiques les plus sévères se sont inclinés devant le miracle de Notre-Dame de Lorette. Citons, entre autres, Baronius, les bollandistes, Benoît XIV, Suarès, etc. D. Calmet, un instant fourvoyé, s'est ensuite rétracté[3]. Le sceptique Montaigne y suspend un cœur d'argent en ex-voto.

On a argué contre le miracle le silence des

1. Milochau, page 51.
2. *Id.*, page 65.
3. *Id.*, page 76.

contemporains et notamment de Dante. Mais précisément on ne peut guère douter qu'il en ait parlé dans ce passage :

> In quel loco fu io Pier Damiano :
> Pier Peccator fu nella casa
> Di nostra Donna in sul lito Adriano.
> (*Paradis*, cant. XXI, 41.)

A quel temple sur le bord de l'Adriatique le grand poëte pouvait-il donner le nom de maison de Notre-Dame, sinon à sa propre maison qui y était arrivée très peu d'années avant[1]? Dante écrivait sa *Divine Comédie* pendant son exil de 1302 à 1321.

Antiquité de la croyance. — Les auteurs que nous venons de citer parlent du double transport de la maison et, par leur antiquité, prouvent au moins celle de cette croyance. Comment aurait-on pu persuader à tout un peuple qui n'en aurait pas été témoin et qui n'en avait jamais entendu parler, ce double miracle, dont le second, qui semble un châtiment de sa négligence et de sa tiédeur, le dépouille du trésor que lui avait confié le premier et l'envoie en pèlerinage de l'autre côté des mers, suppliant avec larmes la sainte Vierge de ramener sa maison sur cette terre où elle a laissé des traces ineffaçables de son passage[2]?

Par ces miracles successifs de transport, la Providence imaginait une démonstration éclatante et irrésistible de l'authenticité de cette maison, et, pour le peuple, une preuve immédiate et tout autrement frappante que les confrontations qui eurent lieu plus tard[3].

C'est ici évidemment un de ces faits dont il faut dire, avec Tertullien, que leur impossibilité même en établit et en démontre la vérité, car elle rend l'erreur et la fraude mille fois plus impossibles encore[4].

1 Milochau, page 81.
2. *Id.*, page 32.
3. *Id.*, page 34.
4 *Id.*

Confrontations. — Un siècle de doute comme le XVIe ne pouvait se contenter d'aussi forts témoignages, et Clément VII (1523 + 1534), qui cependant connaissait les confrontations faites par ordre de Frangipani et du conseil de Recanati, crut devoir les renouveler, et choisit trois prélats de sa cour qu'il chargea d'aller comparer la sainte maison avec les traces qu'elle a laissées de son passage à Tersatz et avec ses fondements, restés à Nazareth. Ils dégagent les fondements, les mesurent dans tous les sens et s'assurent de leur parfaite concordance avec la sainte chapelle de Lorette[1]. Le père Thomas de Novare, en 1620, obtint de l'émir de Sidon, Fakreddin, le sanctuaire de Nazareth et ses dépendances; il fit déblayer les ruines et constata de nouveau une identité tant de fois reconnue[2].

La science moderne, plus orgueilleuse encore que ses devancières, cherchait par ses objections la ruine d'une superstition, et ne servit que de preuve nouvelle pour l'authenticité de la maison. Elle a voulu vérifier de nouveau et rigoureusement les mesures de la maison de Lorette et des fondements qu'elle a laissés à Nazareth, puis analyser les pierres et les mortiers dont elle est composée et les comparer à ceux des constructions de la Palestine.

Le R. P. Ratisbonne nous a assuré que M. Foolks, pasteur protestant, renouvela dernièrement les confrontations dans une pensée de dénigrement, et qu'au lieu d'arguments contraires au miracle, il y trouva une conviction profonde, laquelle amena sa conversion.

Il est difficile quant aux mesures, nous a-t-on dit de renouveler des constatations faites alors qu'on pouvait peut-être encore voir les fondements. Toutes les traces antiques ont disparu sous les constructions successives de plusieurs églises superposées à ces fondations. Qui pourrait d'ailleurs assurer que la maison de Nazareth, placée sur un rocher assez solide pour y creuser des grottes, ait eu jamais besoin d'autres fondations?

1. Milochau, page 110.
2. *Id.*, page 112.

Laissons, du reste, la confrontation des mesures; qu'il nous suffise de savoir qu'en avant des grottes de Nazareth il y avait place pour la maison de Lorette, et prenons une objection bien plus grave et qui paraissait décisive. La maison à Lorette est, croyait-on, construite en brique, et la brique est inconnue en Palestine. Voilà ce qui donne un examen superficiel; il était donné à un savant auteur, actuellement cardinal, à Mgr Bartolini, de répondre à l'objection en se plaçant sur le terrain de ses contradicteurs :

« On extrait, aux environs de Nazareth, une pierre appelée jabes et que Son Éminence a confiée à un géologue habile pour la comparer à des échantillons pris à Lorette... Le savant a répondu que ces pierres étaient identiques. On les trouve à différentes hauteurs de banc et quelques-unes ont l'épaisseur des briques de Rome. Non content de cet examen, Monseigneur fit faire une analyse par un professeur de chimie à la *Sapienza*, sans lui dire l'origine des échantillons qu'il lui confiait, et il obtint une réponse identique sur les deux pierres, sauf de très-petites différences tout accidentelles [1].

Cet examen a porté sur les mortiers eux-mêmes. On sait que les Nazaréens, plus que tous les autres habitants de la Palestine, vivent de tradition. Or voici comment ils font actuellement leur mortier : ils réduisent en poudre la pierre de Nahari la plus tendre, ils y mettent de la chaux, de la cendre et du charbon pilé, et si le maître de la construction est assez riche, il ajoute un peu d'asphalte que l'on peut avoir facilement au bord de la mer Morte. Ils mêlent le tout avec de l'eau et en font une espèce de pâte qu'ils placent sur les pierres pour former les assises.

Ils font les enduits avec ce même mortier, auquel ils ajoutent de la menue paille hachée. Ce mortier, avec le temps, au contact de l'air, acquiert une solidité incroyable. Les anciens Hébreux composaient de même leur mortier, ainsi qu'on le voit dans les livres saints.

A Notre-Dame de Lorette on ne pouvait prendre du mortier sur les murs; tout le bas à hauteur d'homme a été pieusement dégradé par les pèlerins et remplacé par des enduits neufs, et le haut est couvert de peinture; mais on a trouvé dans une armoire fermée du mortier composé de chaux et de petits morceaux de charbon végétal. On n'y voit pas de paille, parce que ce n'était pas un enduit. Mais où trouve-t-on du charbon ou de la cendre dans un mortier, en Italie, où le sol abonde en matières volcaniques propres à former le meilleur mortier du monde [1] ?

La sanction la plus éclatante a été donnée par les papes à ces transports miraculeux. Jules II rappelle les bulles de ses prédécesseurs et ajoute que cette maison, suivant la renommée et une pieuse croyance, est la chambre où la bienheureuse Vierge a été conçue, élevée, saluée par l'ange, où elle a conçu le Sauveur des hommes.

Léon X imita l'exemple de ses prédécesseurs en rappelant leur sentiment religieux sur le caractère du sanctuaire, et lui prodigua toutes les faveurs dont il disposait.

Ces bulles, il est vrai, ne portent pas sur ce fait un jugement solennel qui exige de tous les fidèles une complète adhésion, mais elles sont un grand poids en faveur de la pieuse tradition qui place à Lorette la maison de Notre-Dame [2].

La Madone. — Nous avons vu qu'une statue

1. Bartholini, page 75.

M. Guérin a eu la bonté de nous fournir quelques renseignements sur ces constructions : on creuse facilement la roche de Nazareth; elle fournit une pierre blanche si friable qu'elle blanchit le doigt au toucher, mais elle durcit avec le temps. M. Guérin la compare à notre tuffeau des bords de la Loire; les Nazaréens s'en servent en moellonnage, elle peut s'employer aussi en grandes assises; ainsi, en fouillant dans le jardin des Pères, on a retrouvé les trois absides de l'église antérieures aux croisades et on a remarqué qu'elles étaient bâties en larges pierres de taille. Ces matériaux, qui joignent à la facilité de la mise en œuvre la beauté du grain et de la couleur, excluent tout à fait à Nazareth l'emploi de la brique; aussi la construction de la Casa-Santa en brique eut-elle offert une difficulté; mais au contraire nous y retrouvons les mêmes pierres.

1. Bartholini, page 85.
2. *Id.*, page 100.

de la sainte Vierge vint avec la maison de Nazareth. Cette image, attribuée à saint Luc, est en bois de cèdre sculpté; elle porte l'enfant Jésus sur son bras droit et est couverte d'une robe garnie d'or et de pierreries. Quand les Français s'emparèrent de Lorette en 1797, plusieurs dilapidations y furent commises et la statue elle-même fut envoyée à Paris. Pie VII obtint sa restitution et, le 8 décembre 1802, elle fut reportée de Rome dans son sanctuaire primitif. Dans un procès-verbal de l'an VII de la République (en 1799) le conseil de la conservation des monuments constate la réception de la madone et la décrit ainsi : Cette statue de bois de cèdre, recouverte de lin, portant plusieurs couches de diverses couleurs et représentant la Vierge debout tenant Jésus dans ses bras, a environ $0^{m},90$. Son authenticité est constatée par les cachets du général en chef de l'armée d'Italie (Bonaparte)[1].

Reliques. — On vénère à Lorette avec le plus profond respect la coupe en bois dont se servait, dit-on, la sainte Vierge lorsqu'elle était à Nazareth[2].

SANCTA-MARIA-DE-TIMORE.

A un quart de mille de la maison de la Mère de Dieu dont une partie est encore à Nazareth, s'élevait sur une colline une église attribuée à sainte Hélène, dont la chapelle du côté oriental existe encore aujourd'hui. Les indigènes la nomment Sainte-Marie-de-la-Crainte, rappelant ainsi la crainte de la sainte Vierge, *lorsque les Juifs se levèrent de la synagogue, jetèrent Jésus hors de la ville et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie pour l'en précipiter*[3].

1. Cointreau, *Histoire du cabinet des médailles*, Bibliothèque nationale, in-8°, Paris, 1800, page 195.
2. Voy. *Reliques*, I, 294. *États de l'Église*, II, 73.
3. *Evangiles*, chapitre LXX, p. 20; Luc, chapitre XXIX.

SARDENAÏDE.

L'image qu'on vénère en cette ville est peut-être la même que celle dont parle Mathieu Paris dans son *Histoire d'Angleterre* et dont voici la légende d'après Arnold, abbé de Damas.

Une dame de Damas, fuyant le bruit de la ville, s'était retirée à quelques milles et se consacrait au soin des pèlerins fatigués ou malades. Un jour elle pria un moine de Constantinople qui allait à Jérusalem de lui rapporter à son retour une image de la Mère de Dieu. Il oublia sa commission, et sur sa route une voix céleste lui cria : « Et ta promesse? » Il retourna à Jérusalem et acheta son image, mais il prit le chemin de Constantinople sans passer par Sardénaïde. A quelque distance de Jérusalem, il rencontra une caverne hantée par un lion féroce auquel il échappa par la protection de la sainte Vierge. Embarqué à Saint-Jean d'Acre, il fit voile vers Constantinople; mais, assailli par une tempête furieuse, on jeta les bagages à la mer. Un ange empêcha le moine d'en faire autant pour les siens, et lui ordonna d'étendre sur la mer les deux bras de la sainte Vierge. Aussitôt les vents et les flots s'apaisèrent, et tout l'équipage y reconnut un miracle. Un nouvel avis du ciel indiqua au moine que c'était à Sardénaïde et non à Constantinople que l'image était destinée. Alors il força le capitaine, sous menace de tempêtes plus terribles, de retourner à Saint-Jean d'Acre, où il débarqua, puis se rendit à Sardénaïde. La dame qui lui avait donné la commission ne le reconnaissant pas, il se crut délié de sa promesse. Chargé de son pieux fardeau, il entra dans la chapelle pour y prier; mais quand il voulut sortir, il ne trouva plus la porte; plaçant alors le tableau sur l'autel, il put sortir. Répétant l'expérience avec le même résultat, il comprit que l'image devait rester à Sardénaïde. Il se fit reconnaître par la dame, lui laissa l'image et se fixa lui-même en ce lieu, où il passa le reste

de ses jours dans la vénération de la sainte Vierge [1].

SAINT-JEAN D'ACRE.

En 1191, l'armée chrétienne assiégeait Saint-Jean d'Acre, l'ancienne Acco, puis Ptolémaïs. Saladin brûlait Chayphas et dévastait les environs. Le 8 juillet, la Vierge apparut aux soldats qui montaient la garde devant la tour maudite. Enveloppés de lumière et frappés de terreur, ils restèrent comme morts. Mais la Vierge les rassura et leur dit : « Ne craignez pas, mais dites à vos rois de la part de mon Fils et de la mienne qu'ils cessent de battre ces murailles, car dans quatre jours le Seigneur mettra la ville entre leurs mains [1]. »

1. Gumppenberg, XII, 324.

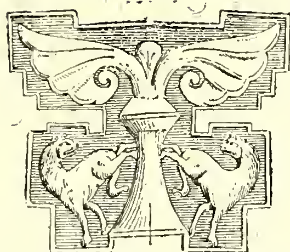
TORTOSE.

La première église consacrée à la sainte Vierge fut, dit-on, élevée par saint Pierre à Antarados de Tripoli, aujourd'hui Tortose. Il s'y est opéré de nombreux miracles et elle est encore vénérée même par les musulmans [2]. D'après Malte-Brun, on y conserve une ceinture tombée des mains de la sainte Vierge.

Tortose est un port de Syrie à 120 kilomètres d'Alep.

1. Colvenerius, III, 1036.
2. *Id.*, III, 1077.

ASIE ET AFRIQUE.



ous les renseignements que nous avons recueillis sur la Turquie d'Asie ne se bornent pas à la Palestine, et nous devons ajouter encore quelques noms à notre nomenclature.

ADEN.

Aden, en Cilicie, avait un port commode et un marché sur la côte méridionale de l'Asie Mineure.

Cette ville fut témoin, au VI[e] siècle, d'un fait fort extraordinaire. Théophile, économe de l'église, avait été choisi pour évêque par le peuple. Destitué de ses fonctions d'économe à la suite de calomnies par celui qui avait été élu à sa place, il eut la détestable pensée de recourir au démon et s'engagea par écrit à renier Dieu, son Fils et Marie, s'il rentrait dans ses fonctions. Il fut en effet rétabli; mais il eut tant de remords d'avoir renié son Dieu, qu'il passa quarante jours et quarante nuits en prière dans une église de la Vierge, la suppliant de lui faire accorder son pardon. Marie lui apparut plusieurs fois et lui fit rendre l'écrit signé qu'il avait donné et qu'il réclamait dans ses prières. Dans une réunion solennelle, Théophile se précipita aux pieds de l'évêque en avouant sa faute devant tout le peuple. Trois jours après, il mourut et fut en-

seveli dans l'endroit même où la bienheureuse Vierge Marie lui avait apparu. Maffei, dans la *Chronique du monde*, affirme ce fait [1].

ANASTASIOPOLIS.

Théodore Nicetas vivait en ermite quand il fut nommé évêque d'Anastasiopolis. Un jour, étant entré dans une église de la sainte Vierge, il y faisait sa prière les mains en croix et les yeux fixés sur l'image de la Mère de Dieu. Tout à coup, à la vue des assistants, de l'huile bouillante jaillit de l'image sur les yeux de Théodore; sa figure en fut toute couverte et la foule s'écria qu'il était un grand saint. Ceci se passait en 597 [2].

Saint Théodore Nicetas avait fait du couvent dont il était abbé, en 613, une oasis de paix et d'innocence; mais sa grande vertu ne le mit point à l'abri de la haine et il fut empoisonné, sans qu'on pût savoir par qui. Il demeura trois jours sans mouvement, de sorte qu'on le crut mort. Au bout de ce temps, Marie lui dit le nom de ses empoisonneurs et lui remit entre les mains des pilules qui devaient le guérir. A son réveil, il trouve ces pilules, les prend et guérit; mais personne ne sut jamais le nom des coupables [3].

CIRENE (ILE DE CHYPRE).

A 3 milles de Cirène, sur une colline agréable, une église vénérable par son antiquité et très-célèbre par la beauté de sa construction, dans une abbaye de basiliens, possède sur son maître-autel une statue dorée de la sainte Vierge; sa base de marbre est beaucoup plus précieuse que le reste et d'un travail plus remarquable. La statue a été l'occasion d'une foule de miracles

1. Gumppenberg, XI, 537. — Champagnac. — Sausseret, I, 87.
2. Gumppenberg, XII, 243.
3. Sausseret, I, 100.

dont les Turcs eux-mêmes ont eu le bénéfice. Elle paraît remonter au XII[e] siècle et en a remplacé une autre que la crainte des Turcs avait fait transporter en Sicile ou en Italie [1].

CONSTANCE (ILE DE CHYPRE).

Constantin, évêque de Constance, au deuxième concile de Nicée, en 781, raconte un fait qui venait de se passer dans sa ville : Un jeune pâtre entré dans une église était devenu furieux à la vue d'une image de la sainte Vierge placée trop haut pour qu'il pût l'atteindre avec les mains ou la percer de son couteau. Il la frappa d'une gaule armée de pointes de fer avec laquelle il piquait ses bœufs et perça un œil de la sainte Vierge. La crainte d'être vu arrêta seule l'effet de sa rage. De retour auprès de ses bœufs, il veut se servir de sa pointe; mais elle se brise, ricoche sur son œil et le crève en lui occasionnant une telle douleur qu'il est renversé par terre. Au bruit de ce miracle, le culte de la sainte Vierge se développa et persista en Chypre jusqu'au moment où l'île tomba entre les mains des Turcs, en 1570 [2].

L'île de Chypre, située entre la côte de Syrie et la Cilicie, aujourd'hui Caramanie, est l'une des plus considérables de la Méditerranée.

CYZÈNE.

Sous Phocas, tyran lâche et cruel, les Perses avaient conquis l'Asie jusqu'à Chalcédoine. Héraclius, qui l'avait renversé (622), avant de prendre une revanche, reçut d'Étienne, métropolitain de Cyzène, l'image de la sainte Vierge et il vainquit Chosroës. Il poursuivit ses opérations en faisant porter avec lui l'image du Christ et celle de la Mère de Dieu, et bientôt il eut soumis l'Asie, la Syrie, l'Égypte, la Libye et Carthage [3].

1. Gumppenberg, XII, 178.
2. *Id.*, XII, 377.
3. *Id.*, XII, 684.

DIDINIE.

Notre-Dame de Didinie se trouve en Cappadoce; devant son image saint Basile pria la sainte Vierge de remédier aux désordres que causait Julien l'Apostat. Il y fut favorisé d'une apparition qui lui annonçait la mort de l'empereur.

ÉPHÈSE.

Un pauvre village de pêcheurs, nommé aujourd'hui Aya-Salouk, rappelle la place où était Éphèse, la grande, la belle Éphèse, capitale de toutes les églises de l'Asie Mineure, où saint Jean fut enseveli, et où la sainte Vierge vint momentanément pour éviter la persécution. La grande église de Marie à Éphèse fut la première élevée avec magnificence à la gloire de la Mère de Dieu.

Après la mort de la sainte Vierge, saint Jean, s'étant fixé à Éphèse, gouvernait de là toutes les églises d'Asie. Ce fut dans cette ville que, quelques siècles après, le Sauveur accorda à sa sainte Mère son plus beau triomphe[1].

MIROFLIO.

« En 1868, dit M. Dumont, j'ai trouvé sur la Propontide, à Miroflio, une belle statue byzantine de la Vierge, en marbre blanc, monument unique du ve ou vi^{e} siècle. Cette sculpture est enfouie dans la cave d'une église. La Vierge présente tous les traits que nous remarquons sur les fresques des absides; elle est un spécimen peut-être unique de la belle sculpture grecque dans l'ancienne Église orthodoxe ; on y reconnaît les grandes traditions de l'art classique. Le bas-relief de Strasbourg doit prendre place à côté de cette Vierge remarquable. (La mort de la Vierge, au tympan du portail méridional de la cathédrale de Strasbourg[1].) »

1. Riccardi, I, 190. — Champagnac, I, 609 ; II, 1300.

Parmi les objets divers d'antiquité byzantine, le premier rang appartient aux statues et aux bas-reliefs. On sait qu'il n'est pas dans les usages de l'Église grecque de représenter la Vierge, ni les saints, ni le Christ, autrement que par la peinture : « Il faut donc attacher une grande importance à cette Vierge byzantine de Miroflio; elle est d'un beau travail et dans un bon état de conservation; par le type général, l'expression, l'attitude, le costume, elle rappelle les plus remarquables figures de la Panaghia, peintes au fond des absides byzantines ou représentées sur les médailles. Les traits sont un peu forts, mais la gravité du visage est digne de la statuaire antique. Ce monument doit être attribué aux premiers siècles de l'empire. Il est supérieur, comme exécution, à ce que les Byzantins nous ont laissé de plus parfait, par exemple aux bas-reliefs placés dans le cirque par Constantin Porphyrogénète.

« D'autres bas-reliefs, tous découverts en Thrace et conservés aujourd'hui au musée du Vieux-Sérail, sont remarquables par leur barbarie.

» J'ai rapproché du bas-relief de Strasbourg (la Mort de la Vierge) un marbre représentant la Vierge, monument que j'avais vu en 1868 dans un petit village perdu sur la côte de la mer de Marmara. L'église de *Santa-Maria-in-Porto*, à Ravenne, possède une Vierge semblable, appelée la « Madonna Greca ». Cette madone porte les lettres $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\Upsilon}$. C'est une œuvre grecque très-ancienne, d'un style simple et ferme. Ce marbre appartient au ve ou vi^{e} siècle; il est donc contemporain des belles mosaïques qui décorent les basiliques de Ravenne[2]. »

On parle de cette Madone p. 83 ci dessus — on dit qu'elle fut apportée par des Anges en 1100. où était elle avant ? Mon opinion est que ce marbre est du XIIe s. environ.

1. Albert Dumont, *Remarques archéologiques sur quelques détails de la cathédrale de Strasbourg*. (*Revue archéologique*, octobre 1871.)

Dans cet article, M. A. Dumont renvoie, au sujet de la statue de la sainte Vierge qu'il a vue en Grèce, à un rapport sur un Voyage archéologique en Thrace.

2. *Revue archéologique*, 1872.

NÉOCÉSARÉE.

Néocésarée, dans le Pont, possède une image dite *du Mont*. Saint Grégoire Thaumaturge avait une telle vénération pour la Mère de Dieu, qu'il lui arriva de la consulter sur des points de doctrine difficiles. Pour la remercier des bienfaits qu'elle lui accordait, il voulut lui faire construire une église dans un lieu convenable. Or l'endroit choisi étant trop étroit, resserré d'un côté par la mer et des rochers et de l'autre par une montagne, il y vint une nuit et supplia la Mère de Dieu de faire disparaître l'obstacle qui le gênait. Le lendemain la montagne s'était éloignée et avait laissé un espace suffisant pour bâtir.

Ce miracle est l'origine du surnom de la Madone[1].

NICÉE.

L'hérésie d'Arius avait surexcité le zèle de saint Nicolas pour la foi. Assistant au concile de Nicée, en 325, et entendant les blasphèmes des partisans d'Arius, il appliqua un soufflet à un évêque arien; quelques-uns disent à Arius lui-même. Sur la plainte des ariens, les pères du concile l'en punirent en le privant de porter la mitre et le pallium. Nicolas se soumit. Comme il souffrait de cette honte, Marie lui apparut avec deux anges qui lui remirent la mitre sur la tête, le pallium sur les épaules[2].

SMYRNE.

En 446, on éleva un temple magnifique à la Madone du Cyprès. Il y avait là un énorme cyprès dans lequel, à une époque antérieure, on avait caché, on ne sait comment, une image de la Mère de Dieu qui, après être restée longtemps ignorée, se révéla elle-même. Le cyprès jeta une vive lumière et parut brûler comme un flambeau. Quelqu'un, poussé par une louable curiosité, monta sur l'arbre et vit l'image. Ce fait est raconté par Nicéphore. Colvenerius, qui le rapporte, le rapproche de ceux qui eurent lieu de son temps en Belgique, lorsqu'on trouva dans des arbres des images de la Mère de Dieu[1].

SOZOPOLI.

On vénérait autrefois, à Sozopoli, un tableau représentant la Mère de Dieu, dont on ignorait l'origine et qui donna lieu, durant longtemps, à un miracle continuel. De la main de l'image coulait goutte à goutte une huile qui avait une grande puissance sur toutes les maladies. Saint Germain, patriarche de Constantinople, en fit part au concile de Nicée, en 787[2].

USCOUB.

Eugène Boré, dans sa *Correspondance d'un voyage en Orient,* raconte ainsi une visite à Uscoub (l'ancienne Prusias-ad-Hippicum), entre Héraclée et Nicomédie : « Nous trouvâmes une statue de marbre dont la tête et les bras étaient mutilés. On reconnaissait une femme assise sur son trône ; et nous pensâmes d'abord à quelque divinité de la fable, comme Minerve ou Pallas. Mais la décence toute chrétienne de sa robe ondulante, la gravité de la pose et principalement le témoignage d'un vieillard qui m'assura l'avoir vue portant à son bras droit un enfant, me persuadèrent que c'était une statue de la sainte Vierge. L'exécution en était pure et digne du

1. Gumppenberg, XII, 136.
2. Sausseret, I, 56.

1. Colvenerius, III, 972.
2. Gumppenberg, XII, 240.

ciseau classique des anciens; on pourrait donc en conclure que Prusias, converti, dès le principe, au christianisme, éleva quelque beau temple au vrai Dieu[1]. »

M. l'abbé Martigny pense, d'après cela, que cette statue pourrait être contemporaine de la statue de saint Hippolyte (+ 235), conservée au musée de Latran.

URGUB.

« Après avoir franchi, dit M. Texier, les plateaux volcaniques sur lesquels s'appuie la base du mont Argée, en se dirigeant vers l'ouest, on arrive dans la vallée d'Urgub, dont la singulière conformation présente une multitude de monticules coniques dont quelques-uns atteignent une hauteur de 30 à 40 mètres. Toutes les pentes des vallées, tous les côtés de ces cônes sont criblés de cellules qui les ont fait comparer à des ruches. On y voit des centaines de chapelles et d'oratoires, et une année ne suffirait pas à un peintre exercé pour recueillir toutes les peintures qui les décorent. Une de ces peintures est relative à la dédicace d'une église ou peut-être d'un livre religieux. La sainte Vierge s'y trouve représentée assise, avec l'enfant Jésus sur les genoux, pendant qu'un vieillard prosterné à ses pieds lui fait hommage du volume; les anges assistent à la scène et paraissent prier pour que l'offrande soit bien reçue. On remarquera la pose tout égyptienne de la sainte Vierge. Les artistes d'Alexandrie avaient devant les yeux trop d'exemples de peintures égyptiennes pour n'en pas subir l'influence[2].

Il est probable que ces peintures ne sont pas inférieures au x[e] siècle, parce que Léon le Diacre les mentionne dans ses écrits (930).

1. Eugène Boré, I, 202.
2. Texier, *Architecture byzantine*, pl. IV.

VAN.

Il existe en Arménie, dans un couvent nommé Khogyaz-Vankh, non loin de la ville de Van, une image miraculeuse de la Mère de Dieu, apportée de Jérusalem par saint Barthélemy, apôtre des Arméniens, et attribuée par la tradition au disciple bien-aimé, saint Jean l'Évangéliste, comme on en attribue tant d'autres à saint Luc. L'histoire de cette image est rapportée par le célèbre historien de l'Arménie, Moïse de Khoren, qui écrivait au v[e] siècle. On peut la lire dans ses œuvres complètes, publiées à Venise en 1843, pages 281-282[1].

L'extrême Orient n'est pas resté étranger aux honneurs universels rendus à Marie.

M. Mialon, missionnaire apostolique, remarqua, lorsqu'il mouilla dans la rade de Tan-Keou (1831), en se rendant dans la Cochinchine, que les Chinois qui montaient le navire offraient à la mer un sacrifice de poulets et de canards et que derrière sa cabine était une pagode ou niche ornée de banderoles; là était une statue telle qu'on représente la sainte Vierge, mais noircie par la fumée d'une lampe qu'on y faisait brûler nuit et jour, et trois fois dans la journée on lui offrait des sacrifices...

On a retrouvé en Chine une madone de fabrication locale qui datait du xvi[e] siècle. Elle était debout, portant l'enfant Jésus dans les bras et tout à fait dans le style du temps.

Il existe au musée de Tachkend une Vierge de porcelaine, avec l'Enfant, ayant appartenu aux catholiques de Kouldja. Elle offre un type absolument chinois.

M. Castellani possède une petite Vierge d'ivoire, haute de $0^{m},125$, qu'il vient d'exposer au musée rétrospectif, et qu'il nous a libéralement permis de dessiner. Elle paraît se rattacher au

1. Le P.-J. Martinov: « Lecture faite à la Société de Saint Jean l'Évangéliste, pour l'encouragement de l'art chrétien », page 2.

même temps et au même pays; elle surmonte un dragon, et figure sans doute le dogme de l'Immaculée Conception.

AFRIQUE.

Quoique nous ne puissions citer de l'Afrique orientale aucun monument bien ancien, il n'est pas douteux toutefois que les Abyssiniens, qui professent une sorte de christianisme, n'aient connu de tout temps le culte de la sainte Vierge.



Croix de Théodoros.

Nous mentionnerons seulement une croix que les missionnaires ont rapportée à Pie IX et que nous avons copiée au Vatican. Elle appartenait à l'empereur Théodoros. Sur le plat de cette croix découpée et ajourée, on aperçoit des gravures très-fines et qui représentent des sujets religieux. On y reconnaît distinctement la sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus, sous les traits de nos madones occidentales. Ailleurs elle paraît dans la scène du crucifiement. Malheureusement nous ne saurions donner à ces damasquinures une date ancienne.

Au vieux Caire il existe plusieurs sanctuaires fort anciens de la sainte Vierge, notamment l'église d'*Abou-Sirgeh* et chapelle souterraine de Marie, la plus visitée des voyageurs; on y montre des niches qui rappellent, dit la tradition, la place où se cacha la sainte Famille. Il y a aussi la chapelle de *Sitt Miriam* dans une autre église, une église à Dayr-Bablun, et deux églises coptes dédiées à Marie dans l'antique forteresse romaine de *Musr-el-Ateekah* [1].

On doit penser que nous ne pouvons ajouter que peu de chose, pour l'Afrique, à ce qui a été dit dans l'article de l'Algérie. Cependant nous citerons, d'après Procope, une église construite à Carthage (542), en l'honneur de la sainte Vierge et sur les ordres de Justinien [2].

On voit aussi dans Tertullien des traces de la dévotion de ce prince pour la Mère de Dieu et de ce culte à Septa et à Leptis [3].

On y a conservé aussi le souvenir de plusieurs femmes qui portaient le nom de la Mère de Dieu [4].

1. *Archæological journal*, XXIX, 120.

2. (*Carthage*) Justinianus ædes sacras ibidem ab eo binas esse conditas quarum alteram in palatio Dei genitrici alteram extra palatium sanctæ Primæ dedicavit. (Procope, 542, I, p. 49.)

3. Serius vero et Justiniani principis cohortatio accesserat, qui templa magnificentissima honori eius Carthagine atque ad Septa et Lepti magna dicarat. *Id.*, III, 338.

4. Maria Mariani, *Martyris mater.*

Maria Eudæmonis, V. C. filia in captivitate adducta et vendita.

Mariæ D. N. nullum in kalend. Carth. festum consignatum, 526.

Mariæ templum a Salomone, Præf. præt. Carthagine conditum.

(*Morcelli Africa christiana*, Brixia, 1816, 3 vol. in-4°.)

CONCLUSION.



IL est temps de terminer ce long pèlerinage dans lequel nous avons recherché les plus anciens sanctuaires de Marie, et baisé la trace de ses pas dans les pays que son culte a bénis. Nous sommes loin d'offrir un tableau complet d'un si grand objet, nous espérons seulement, en signalant dans la catholicité tout entière le passage de cette Mère divine, avoir prouvé qu'elle n'a jamais été, dans la pensée du peuple, séparée du Christ et que le protestantisme, en la repoussant, n'a pas seulement commis une erreur de dogme, mais fait un mensonge historique. Des exemples plus multipliés de ce culte universel auraient sans doute fatigué nos lecteurs; nous nous arrêtons, mais avant de fermer ce livre, nous demanderons la permission, en quelques lignes, de montrer la suite des temps toujours fidèles à Marie et d'exposer, par une chronologie rapide, ce qu'on a pu perdre de vue dans le parcours de régions si diverses. Après le spectacle géographique, si je puis m'exprimer ainsi, assistons à celui des siècles qui défilent devant le trône de Marie en la saluant des titres les plus glorieux.

Nous apercevons la radieuse figure de la Mère virginale, dès l'origine du monde; elle se reflète dans les promesses de Dieu à l'homme coupable, elle brille dans l'arc-en-ciel qui apparaît sur les nuées orageuses du déluge, dans l'arche d'alliance revêtue d'or qui console les Hébreux du désert.

Les prophètes la chantent, les héroïnes de la Bible la représentent d'avance, les peuples l'attendent et se plaisent à chercher sa physionomie quasi-divine dans les plus souriantes images de la création, elle est le térébinthe, le cèdre du Liban, la rose de Jéricho, le lis, la verge d'Aaron, la toison de Gédéon, la nuée bienfaisante d'Élie, le trône d'ivoire de Salomon. Le monde païen, dont la mémoire est encore pleine des traditions primitives, retentit de ses prophéties, les argonautes, les sibylles, les druides, les théogonies de Chine, de l'Égypte et de l'Amérique sont unanimes à la prédire. Les faux dieux eux-mêmes, comme un hommage du démon à la vérité, en reproduisent les traits. Latone, Isis et surtout Minerve sont, pour ainsi dire, des peintures ébauchées de la Vierge immaculée.

Le monde, attendant l'apparition de cette merveille, la cherche sur les hauteurs; mais Dieu, pour confondre son orgueil par un trait incompréhensible de sa providence, la tire d'un abîme d'humilité.

Un jour ses yeux s'abaissent sur la Judée, la contrée la plus méprisée de la terre, sur une des régions les plus pauvres de la Judée, sur la maison d'un artisan de Nazareth; il y voit une jeune fille humble, timide, inconnue; il la choisit pour cette mission sublime et lui envoie un de ses archanges lui offrir d'être la Mère de Dieu. L'humble vierge accepte en tremblant, et elle devient en un instant reine du ciel et de la terre. Sa gloire n'éclate pas encore, et sa vie évangélique n'est illustrée que par les douleurs; repoussée de toutes les portes, elle enfante dans une étable; et, en se soumettant à la loi purificatrice, elle a déjà le cœur percé du glaive de la passion; elle égare son fils, elle le voit ensuite contredit, poursuivi, couvert d'insultes, et enfin saisi, condamné et cloué à la croix; elle assiste à l'épouvantable supplice, elle le voit rendre le dernier soupir, elle l'enferme dans le sépulcre; après la glorieuse, mais douloureuse séparation de l'Ascension, elle reste au milieu des apôtres,

comme on la figure dans la Pentecôte, pour les encourager et les fortifier. On dit que dès cette époque on lui dresse des autels à Tortose, à Saragosse, etc.; que saint Denis l'Aréopagite vient la vénérer, que les Messinois lui envoient une députation. Toutefois sa vie reste enveloppée dans une humilité profonde, véritable suaire que les anges soulèvent à peine en la ravissant au ciel le jour de l'Assomption.

Il fallait qu'elle fût couronnée et assise sur le trône de Dieu pour que son culte commençât à grandir; comme le Christ qui vécut méconnu et qui répandit peu sa doctrine pendant son séjour sur la terre, Marie ne commença à être glorifiée qu'après sa mort, privilége des saints contraire à celui des princes du monde. Mais, dès le IIe siècle, nous voyons apparaître les premiers apologistes. Sans compter l'Apocalypse et les visions où saint Jean la montre au sommet de la gloire, nous voyons saint Justin, saint Irénée qui la célèbrent et la défendent. Dès ce moment le groupe mystique, qu'on ne croyait pas antérieur au concile d'Éphèse, se révèle déjà à nous dans le cimetière Priscille, sous l'étoile prophétique d'Isaïe.

Au IIIe siècle, les apologistes se multiplient avec les besoins de la défense. Origène, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Cyprien se font gloire de combattre pour elle; on commence à creuser dans la pouzzolane les *arcosolia* des catacombes et la Mère de Dieu y paraît sur des fresques légères, offrant son fils aux adorations des gentils; elle brille au fond des verres dorés et le nom de Marie est arrosé par le sang eucharistique qu'on y verse.

Le IVe siècle se lève et, après l'aurore sanglante des persécutions de Dioclétien et de Galère, il éclaire le triomphe définitif de l'Église. Il semble que cette victoire soit reconnue comme le fruit des prières de Marie : elle apparaît de toutes parts sous la figure de l'intercession qui est celle de l'orante, — sur les sarcophages, où elle se confond avec l'Église, où elle prête ses traits à l'âme bienheureuse qui ne saurait plaire au Sauveur sans cette ressemblance, — en orante sur les verres dorés, — en orante sur la fresque de Sainte-Agnès, — en orante au marbre de Saint-Maximin qui nous répète un écho si clair des traditions du temple de Jérusalem. Des sanctuaires surgissent en son honneur dans tout le monde romain, dont les plus célèbres sont : la Nativité de Bethléem et Sainte-Marie-Majeure de Rome. Saint Ambroise, l'apôtre de la virginité, s'inscrit parmi les plus éloquents panégyristes; saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme la célèbrent; saint Ephrem, ce poëte si tendre et si harmonieux (320-379), se voue avec ardeur au culte de Marie; Prudence continue ce culte lyrique.

Troublé des succès de l'Église, le démon s'adresse à la vierge victorieuse qui les suscite, il pousse Nestorius à l'attaquer, il cherche à la déshonorer en lui refusant le titre de Mère de Dieu.

Le Ve siècle est témoin de cette lutte et du plus glorieux triomphe. Non-seulement l'hérésie est écrasée à Éphèse (431), mais, de cette ville qui conservait si précieusement la mémoire du séjour de Marie dans ses murs, semblent sortir après le concile des traits qui complètent la ruine du paganisme. Ce que quatre siècles de prédications, le sang de tant de martyrs, les efforts de génie de tant d'apologistes n'avaient pu produire, la vierge triomphante d'Éphèse l'obtient d'un seul coup; devant cette Mère divine qui rayonne en serrant le Sauveur dans ses bras, les faux dieux s'enfuient, les idoles jonchent de leurs ruines le pied des autels, et le christianisme s'assoit dans les temples purifiés. Comme on élevait des arcs de triomphe aux généraux antiques, ainsi Sixte III érige dans Sainte-Marie-Majeure un arc triomphal à la Mère de Dieu; comme sur le marbre de la voie sacrée on déroulait en bas-reliefs le récit des exploits du triomphateur, ainsi dans ces mosaïques on retrace les gloires de Marie pendant la sainte Enfance.

A ce moment Dieu fonde un art nouveau, mélange des inspirations asiatiques et du style romain, et lui donne pour mission de perpétuer à travers les affreux orages qui allaient fondre sur

le monde, les souvenirs d'Éphèse et l'image de la Mère du Christ; l'art appelé byzantin recueille ce type, dont les plus anciens spécimens sont peut-être ceux de Sainte-Marie-Majeure et de Bologne, il le consacre pour ainsi dire et, sous les bandelettes inaltérables de ses traditions, le conserve jusqu'à nous.

Le monde se couvre de sanctuaires élevés à Marie, l'empire romain lui est livré, et déjà cette conquête menacée par les invasions peut lui être ravie; les barbares débouchent par toutes les digues rompues de l'empire, engloutissant la civilisation antique; mais ces flots dévastateurs, au lieu de renverser le culte de Marie, sont pareils aux flots du déluge, ils soulèvent cette arche de la nouvelle alliance, la portent sur leur sommet et s'y soumettent paisiblement.

On voit alors saint Benoît qui vient d'étouffer les ardeurs corruptrices de sa jeunesse sous les épines du Val-d'Anio, et de puiser au *sacro speco* l'amour de la Vierge Marie dans le triomphe de la chasteté, on le voit fonder sous ce patronage une multitude de maisons qui forment autant de centres rayonnants de ce culte. — Saint Grégoire, de race et de tradition romaines comme saint Benoît, en envoyant des fioles d'huile sacrée à Théodelinde, la reine lombarde, y répète l'empreinte de la Mère de Dieu. — Grégoire de Tours est obligé de modérer le zèle des catholiques qui veulent imposer de force aux synagogues juives l'effigie de Marie. — Sous ce vocable béni des églises s'érigent en Gaule, en Espagne, et des inscriptions en conservent jusqu'à nous le témoignage certain.

La première représentation du Crucifiement, au VI[e] siècle, nous la montre déjà au pied de la croix.

En Orient, le type d'orante adopté pour le Crucifiement, comme la miniature de Cosmas du Vatican, la madone de Saint-Sixte, — ou le type aux bras étendus, comme la madone de Ravenne, la croix de Saint-Agnellus, le bas-relief d'Athènes, se multiplient de plus en plus.

Les encolpia, les camées, les pierres dures, témoignent combien la sainte Vierge est populaire et combien ses enfants aiment à porter ses images sur eux d'une façon inséparable.

Pendant que saint Fortunat, dans l'oasis du couvent de Sainte-Croix, chante les louanges de Marie, Procope nous dit les temples que Justinien lui élève à Carthage, à Jérusalem, avec des travaux gigantesques.

La foi achève la conquête de l'Angleterre; Bède décrit déjà les images de Marie qui couvrent les murailles des nouvelles églises; Colomban laisse son nom au fameux missel de Kell, où brille dans de barbares mais brillantes miniatures le groupe mystique de la Madone; Bugge élève une église à la Nativité et y consacre un autel à la sainte Vierge; en Espagne saint Ildefonse défend Marie contre les hérétiques et les juifs dans des écrits immortels; à Rome, Sainte-Sabine voit ses nefs fermées par la belle porte de bois où l'on retrouve les derniers coups de ciseau romain échappés à l'influence byzantine. Farfa et son image rappellent au milieu des âpres montagnes de la Sabine la piété bénédictine pour la Mère de Dieu et attirent celle du duc Foroard. La mosaïque de Sainte-Venance, par son style barbare, nous montre la dévotion du VII[e] siècle pour Marie et la survivance de ce culte, à l'influence romaine. Le chœur harmonieux des mélodes atteint l'apogée poétique; Romanus, Anastase, Sergius et cette troupe de poëtes dont le cardinal Pitra vient de rendre les noms à l'histoire, défilent en jetant leurs hymnes aux pieds de Marie, et le plus grand de tous comme poésie et comme sainteté, Jean de Damas, consacre ses chants si suaves à Marie.

Jean de Damas n'est pas seulement poëte, il est défenseur des images, et combat les empereurs iconoclastes, jaloux pour leurs propres effigies des hommages qu'on leur rend. La persécution se déchaîne avec une fureur qui nous explique l'absence d'anciens monuments en Orient. Heureusement l'Orient, encore influencé par les traditions juives reprises par Mahomet, était peu sculpteur et n'offrait aux satellites de Léon l'Isaurien que des panneaux de bois peints ou des marbres en bas-relief faciles à leur dérober.

Aussi les confesseurs, les peintres fugitifs peuvent-ils emporter avec eux ces madones qui peuplent encore l'Italie. C'est l'époque de ces gracieuses légendes qui prennent leur source dans cette très-réelle émigration. Les madones s'éloignent en foule des rivages persécutés; les flots, plus pieux que les hommes, les reçoivent, les transportent et vont les déposer comme des épaves sacrées sur les côtes d'Ostie ou de l'Adriatique.

Ces peintures ne suffisaient pas au génie plus grossier et plus positif des Occidentaux; aussi, à l'exception de l'Italie subjuguée au VIII[e] siècle par l'émigration et l'influence byzantine, voyons-nous l'Europe chrétienne façonner de tous côtés des statues de la sainte Vierge; l'élan vers ces images en relief est si grand que les Pères du concile de Francfort semblent craindre qu'il ne s'y mêle quelques souvenirs païens; mais le mouvement, gouverné par les souverains pontifes, demeure dans les limites de la vérité.

Charlemagne qu'on a voulu représenter comme iconoclaste et qui ne pouvait l'être, car sa politique l'obligeait à faire le contraire de Byzance, et qui d'ailleurs aurait été retenu par son obéissance pour Rome, Charlemagne montre une touchante dévotion pour Marie.

A cette époque romane primitive se rattachent les madones de Séville, de Tolède, de Saragosse, de Cavadonga, etc., pour l'Espagne; de Thuir, du Mont-Roland, du Romigier, de Rocamadour, de Beauvais, etc., pour la France; de Glastonbury, d'Evesham, de Tewkesbury, de Cantorbery, de Kildare (près Dublin), pour l'Angleterre. Mais bientôt de nouvelles invasions plus terribles que celles du V[e] siècle et surtout plus dévastatrices fondent sur ces malheureux pays. L'Espagne et la France méridionale devant les Sarrasins, l'Angleterre et le nord de la France devant les Normands, enterrent leurs madones pour les dérober aux mains infidèles.

L'Italie, plus tranquille, est plus favorisée; Rome, sous le pape Pascal, est récompensée de l'hospitalité qu'elle a donnée aux peintres confesseurs de la foi et voit des madones peintes à fresque ou en mosaïque orner les murs de ses églises, notamment celles de Sainte-Praxède, Sainte-Marie-in-Pallara, Sainte-Marie-in-Domnica, etc. Parmi toutes ces images émanées d'école byzantine, nous ne trouvons pas une seule statue.

Dans le nord, la vie s'éloigne du cours des fleuves qui, au lieu de fournir comme jadis la prospérité commerciale, ne font plus qu'exposer les habitants de leurs rives aux ravages des Normands. Ce n'est plus au X[e] siècle, sur les bords de la Loire, qu'il faut chercher les monuments du culte de Marie, mais dans les forêts de la Suisse à Saint-Gall, où Tuotilon sculpte, chante ses gloires et célèbre son assomption, à Eilsindlen sur le tombeau de Meinrad, à Richeneau et même au nord de l'Allemagne, à Aix-la-Chapelle, à Hildesheim, Halberstadt, Quedlinbourg. Il faut suivre la foi abattue du côté de l'Occident, et se redressant dans le Nord à la voix de saint Anschaire, qui fonde à Sleswig la première église danoise sous le vocable de la sainte Vierge; il faut pénétrer dans l'intérieur des terres avec saint Venceslas en Bohême, saint Étienne en Hongrie, avec saint Henri dont l'âme, selon la légende, est sauvée par Marie.

Il faut encore revenir à l'Orient, dont les empereurs professent un ardent amour pour la Mère de Dieu, se font représenter sur leurs médailles, couronnés de sa main, où Jean Zimiscès assoit son image sur le char de triomphe qui lui est préparé et où, pendant deux cents ans, les monnaies reproduisent les traits tutélaires de la patronne de Byzance.

A peine quitte du côté des Normands, à peine débarrassée des frayeurs de l'an 1000, l'Europe se recueille, se réunit sous la main de l'Église pour réagir contre l'invasion musulmane et s'élance en Orient; c'est le moment où les madones sortent des sépulcres dans lesquels les peuples les avaient cachées, puis oubliées. Cette résurrection singulière a fait croire que les croisades en étaient l'origine, elles leur sont au contraire postérieures, et en tout cas l'Orient, qui depuis six cents ans ne sculptait plus, était incapable de fournir des inspirations ou des modèles

de ce genre à nos croisés. Les madones surgissent de terre, sous les pas des bergers, et ces pieuses trouvailles sont auréolées de légendes que nous conservons pieusement, ne fût-ce que pour constater ce fait général et historique. Elles étaient oubliées, et leur réveil semble partout miraculeux aux yeux des peuples attendris et ravis. Devant ces modèles inattendus le génie artistique se réveille, on construit des sanctuaires pour les recevoir, des tabernacles pour les orner, des diadèmes pour les couronner; on les couvre de brillantes couleurs et quelquefois de pierreries; la madone reparaissant en Occident est, comme Eurydice, rendue à son époux. Les architectes lui bâtissent des asiles, les sculpteurs la copient sur les portails, les peintres la dessinent dans leurs fresques, les poëtes la saluent dans leurs hymnes, les saints se lèvent en foule pour lui faire cortége, saint Heribert de Cologne, saint Bernward d'Hildesheim, saint Norbert, saint Robert d'Arbrissel, saint Pierre Damien, saint Anselme, rappellent à la fois dans l'histoire du culte de Marie des souvenirs de l'art et de la piété.

La sainte Vierge pousse saint Adalbert par l'appât du martyre à convertir la Prusse, la Pologne; à la suite de ses combats elle demeure souveraine, elle règne à Gnesne et confond les Bohêmes qui veulent profaner son sanctuaire, elle s'empare de la brillante colline de Czenstochowa comme d'une forteresse inexpugnable dont elle repousse toutes les attaques.

Vladimir convertit la Russie après l'avoir conquise et laisse une madone qu'on vénère encore et qui porte son nom comme un témoignage de la piété du prince slave envers la Mère de Dieu.

Nous voyions tout à l'heure la sainte Vierge mettre le pied en Danemark; à sa voix, le nord jusqu'à la Laponie s'ébranle et tombe à genoux devant elle, l'Islande la chante dans ses antiques sagas, la Norwége jusqu'à Throndhjem, malgré les mutilations protestantes, nous montre encore ses images; l'*Ave Maria* est encore en Suède, gravé sur des cloches runiques qui semblent répéter de leurs voix aériennes la salutation angélique. Le nom béni de Marie se retrouve jusque dans les runes, ces caractères hiératiques que les nouveaux chrétiens aimaient employer en son honneur comme un témoignage de leur conversion; Bergen, la Gothie, la Fionie, l'île de Gotland, construisent des sanctuaires de bois ou de pierre et se couvrent d'abbayes bénédictines toutes consacrées à la sainte Vierge.

Riga, le lendemain de sa conversion, possède un sanctuaire qui lui est dédié; Novgorod vénère son image dans cette tribune qu'elle a sauvée des Tartares, elle sculpte son histoire sur le bronze de ses portes.

Jusqu'à Ladoga son image rappelle le culte du XIIe siècle pour cette Mère virginale.

La Russie, attaquée à la fois par le christianisme en Lithuanie et en Crimée, est tout à fait conquise; mais plus grecque que saxonne elle n'admet point les statues allemandes, elle leur préfère les madones byzantines, et parmi ces peintures elle choisit les plus gracieuses et les plus tendres. Un caractère domine la plupart des vierges russes, celui de l'amour. Nulle part elle n'embrasse avec tant d'ardeur son divin fils et n'en reçoit de caresses si affectueuses. Il semble que la douceur particulière aux Slaves les ait fait pénétrer plus avant dans l'adorable mystère d'amour qui lie le Sauveur à sa Mère.

Au XIIe siècle les grands courants iconographiques de la sainte Vierge se poursuivent, s'agrandissent, sans presque se mêler; l'Orient, les Slaves, les Grecs continuent à peindre ses images, au lieu que l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Allemagne les sculptent avec plus d'énergie et de hardiesse que jamais. L'Italie elle-même se met à sculpter.

En Espagne on renouvelle la madone de Montserrat.

En France on oublie le bois; la madone nous apparaît sculptée en pierre à Fongombault ou sur les portails des cathédrales au milieu des adorations des mages; elle rayonne aussi dans les vitraux comme à Angers, à Chartres, à Saint-Denis.

En Angleterre elle remplit les annales d'Ipswich, de Thetford, de Durham, d'Aberdeen, que

les haines de la Réforme n'ont pu atteindre, elle paraît encore sur les croix du nord de l'Écosse et de l'Irlande.

En Allemagne, moins raide, moins archaïque qu'en France, elle se distingue par les ondes de chevelure que les artistes laissent échapper de son voile.

L'Italie peint encore plus que les autres pays d'Occident, elle peint les miniatures du mont Cassin, les fresques de *Sant-Angelo-in-formis,* la chapelle du Latran, l'étendard du roi Roger en Sicile, les mosaïques de Palerme et de Monreale. Mais ses sculpteurs deviennent dévots à Marie, les portes de bronze de ses cathédrales, comme à Pise, à Monreale, à Bénévent, à Amalfi, rappellent les scènes de son histoire, la madone commence à orner les tympans de ses portails comme à Parme, à Pistoja ou à Pise.

On ne peut faire un pas dans le XIIe siècle sans rencontrer saint Bernard qui l'a subjugué, civilisé en le rendant plus pieux envers Marie. Il semble que Marie et Bernard y soient inséparables et qu'en saluant Marie, on entende aussitôt le fameux et miraculeux : « Ave, Bernarde. » On disait alors de lui qu'il était comme la prunelle de l'œil de la madone; on peut assurer aujourd'hui qu'il fut un des plus puissants et fervents propagateur de son culte, et que la multitude d'abbayes cisterciennes toujours et obligatoirement dédiées à la sainte Vierge devinrent un moyen actif de son extension.

La sainte Vierge, au concile d'Éphèse, avait écrasé le paganisme; elle devait au XIIe siècle étouffer la barbarie. C'est alors que se lève cette pure et énergique figure de saint Dominique, il paraît son rosaire en main, cette arme avec laquelle il dompte l'hérésie albigeoise et convertit l'Europe. Des grains de ce rosaire, comme de germes nouveaux, sort la blanche tige dominicaine, qui, sous le souffle de Marie, va s'épanouir dans l'Église.

Enfin si dans l'obscurité des siècles on cherche des points lumineux qui éclairent ces études, nous pouvons, par des noms placés en guise de phares, en distinguer rapidement les sommets. Ces noms justement distancés, depuis l'Annonciation de Nazareth jusqu'au XIIe siècle, confirment la tradition et résument notre livre. Ils font briller à notre souvenir saint Jean l'Évangéliste, saint Ephrem, saint Jean de Damas, saint Ildefonse de Tolède, saint Étienne de Hongrie, saint Bernard et saint Dominique.



SAINTE VIERGE MARIE, PRIEZ POUR NOUS!

TABLEAU

DES

PRINCIPAUX TYPES DE MADONES CONNUS AVANT LE XIII[e] SIÈCLE

Pour résumer l'étude iconographique que nous achevons, il est utile de jeter un coup d'œil sur le tableau suivant; on y trouvera, groupées autour de quelques types, les principales images qui sont rappelées dans l'ouvrage, et en suivant leur classement chronologique, on pourra se rendre compte des diverses phases de leur histoire.

NOTA. — Les chiffres romains indiquent les siècles auxquels elles sont attribuées.

I. — VIERGE ORANTE.



IV. Verres dorés.
IV. Cimetière Sainte-Agnès.
IV. SAINT-MAXIMIN.
VI. Fiole de MONZA.
VI. Croix d'Agnellus, à RAVENNE.
VI. Bible syriaque, à FLORENCE.
VI. Tombeau Morosini, à VENISE.
VI. SALONIQUE : bas-relief de marbre.
VII. Saint-Venance, à ROME.
VII. Croix de bronze, à MILAN.
VII. Croix de Saint-Bodilon, à LEUZE.
VIII. Saint-Laurent-hors-les-murs, à ROME. (Fresque.)
VIII. Chapelle de Jean VII, dans l'ancien Saint-Pierre, à ROME.
VIII. Psautier du roi Athelstan, à LONDRES.
IX. Fresque de Saint-Clément, à ROME.
IX. Sainte-Marie-*in-Transtévère*, à ROME.
IX. Ivoire de l'*Ascension*, biblioth. Barberini, à ROME.
IX. SAINT-GALL. Ivoire.
IX. Monnaie de Léon le Sage.
IX. THESSALONIQUE, mosaïque de l'*Ascension*.
IX. Sainte-Marie-*in-Transtévère*, à ROME.
IX. Croix pastorale en émail. *Collection de Hope*, Angleterre.
IX. Croix de la *Bibliothèque Ambrosienne* de MILAN.
X. Sainte-Marie-*in-porto*, à RAVENNE.
X. Jaspe Sanguin, au Louvre.
X. Monnaie de Zimiscès.
XI. Saint-Marc, façade, à VENISE.
XI. Mss. 1196. *Bibliothèque nationale*.
XI. TORCELLO, mosaïque.
XI. Porte de Saint-Paul, à ROME.
XI. Bénitier de MAYENCE.
XI. Miniature de l'*Assomption*, au *British Museum*.
XI. Monnaie de Constantin XII.
XI. Monnaie de Michel Ducas.
XI. Monnaie d'Alexis l'Ange.
XII. Monnaie d'Andronic Comnène.
XII. Sainte-Marie d'ANCONE.
XII. Saint-Paolo-a-Ripa, PISE.
XII. Ancien dôme de RAVENNE.
XII. Mss. d'Herrat, à STRASBOURG, *Ascension*.
XII. Saint-Georges, à LADOGA.
XII. Mur indestructible, à KIEV.
XII. Sainte-Sophie, à NOVGOROD.
XII. Sceau du chapitre d'ARRAS.
XII. Croix pastorale en bronze. *Musée de* COPENHAGUE.
Monnaie d'argent d'AQUILÉE.

II. — VIERGE DE SAINT LUC.



V. Sainte-Marie-Majeure, mosaïque, à ROME.
VI. Saint-Luc de BOLOGNE.
S.-M.-del-litterio, à MESSINE.
VI. Ivoire de la bibl. de l'Arsenal, PARIS.
VI. Bible syriaque, à FLORENCE.
VII. Camée. (*Cabinet des médailles.*)
VII. Évangéliaire de saint Colomban.
IX. Croix de bronze, Vatican.
IX. Ivoire (*Bibliothèque nationale*, 817)
IX. Ivoire (*Biblioth. nat.*, 10,514).
IX. Vieille chapelle, à RATISBONNE.
IX. N.-D.-des-Ibères, à MOSCOU.
X. Ivoire Barberini.
X. Consolata, à TURIN.
X. PARAY-LE-MONIAL.
X. WURZBOURG, ivoire.
X. Monnaie de Romain-Diogène.
XI. Mss. 39, Vatican.
XI. Mss. 752, Vatican.
XI. Jaspe Sanguin, Vatican.
XI. Pontifical de la Minerve, à ROME.
XI. Sainte-Françoise-Romaine, madone, au-dessous de la mosaïque de la tribune.
XI. Sainte-Marie-in-Campitelli, à ROME.
XI. Sainte-Marie-du-peuple, à ROME.
XI. S.-M.-*ad-martyres*, à ROME.
XI. Saint-Nom-de-Marie, à ROME.
XI. TORCELLO, tribune.
XI. Vierge de SMOLENSK.
XI. ESSEN.
ETTAL.
HILDESHEIM.
XII. Plaque d'argent, deux anges sur les côtés. (*Collection Seillière*, Exposition de 1878.)
XII. Monnaie de PISE.
XII. Reliquaire, au Louvre.
XII. Sculpture sur bois, Vatican.
XII. Plaque de bronze, Vatican.
XII. Madone grecque, Vatican.
XII. Sainte-Françoise romaine, mosaïque.
XII. S.-M.-in-transtévère (*Campanile*), à ROME.
Saint-Augustin, à ROME.
Santa-Maria-dei-Monti, à ROME.
XII. SS.-Cosme-et-Damien, à ROME.
S.-M.-in-Cosmédin, à ROME.
S.-M.-Égyptienne, à ROME.
S.-M.-Impératrice, à ROME.
S.-Spirito-in-Sassia, à ROME.
Scala-Santa, à ROME.
XII. Piedigrotta, à NAPLES.
XII. PARME, baptistère.
XII. S.-M.-di-sotto-gli-organi, à PISE.
XII. ARCACHON.
XII. BEAUCAIRE.
XII. Prémontrés, sceau.
XII. Cathédrale de REIMS.
XII. DARLEY, sceau.
XII. UTRECHT, ivoire.
XII. MAESTRICHT, retable.
N.-D.-de-la-Poterie, à BRUGES.
XII. N.-D. de TONGRES.
N.-D.-du-Pilier, à SARAGOSSE.
XII. CZENSTOCHOWA (Pologne).
XII. S.-M.-della-Vittoria, à MONTALTO.
N.-D.-de-la-Salud, à ALCANICES.
XII. HILDESHEIM, jubé.
XII. Autel portatif, ivoire. (*Coll. Seillière*, Exposition de 1878.)
XII. Ivoire Basilewski.
XII. KAISERWERTH, reliquaire, la sainte Vierge entre deux saints.
XII. AIX-LA-CHAPELLE, reliquaire.
XII. Sceau de BRUXELLES.
XIII. N.-D.-des-Batailles, à SÉVILLE.
XIII. ZAMORA, portail de la cathédrale.

II. — VIERGE DE L'INTERCESSION.



Mss. de Cosmas, Vatican.
VII. Saint-Sixte, à ROME.
VIII. S.-M.-in-via-lata, à ROME.
IX. Sainte-Praxède (chapelle Saint-Zénon), à ROME.
IX. Saint-Alexis, à ROME.
S.-M.-in-campo-marzo, à ROME.
IX. S.-M.-d'Aracœli, à ROME.
Saint-Georges-in-Velabro, ROME.
XI. SPOLÈTE, Saint-Augustin.
XI. TIVOLI. Pères-Minimes.
XI. Jugement-Dernier, mosaïque de TORCELLO.
XI. N.-D.-des-Miracles, à MALINES.
XI. Vierge de GHELATH.
XI. Sainte-Sophie, à KIEV.
XII. PALERME, cathédrale.
XII. PISE, baptistère.
XII. BOGOLIOUD (Russie).
XII. Sainte-Sophie de NOVGOROD, *Deissous*.

IV. — VIERGE CARLOVINGIENNE.



VI. Fioles de MONZA.
VI. Saint-Apollinaire de RAVENNE.
VI. Ivoire de BERLIN.
VI. Ste-Sophie de CONSTANTINOPLE.
VI. Ambon de SALONIQUE.
VII. CAVI.
VIII. Sant-Urbano, à ROME.
VIII. FARFA.
IX Saint-Clément, à ROME.
IX. S.-M.-in-Domnica, à ROME.
IX. SS.-Nérée-et-Achillée, à ROME.
IX. Sainte-Praxède (chapelle Saint-Zénon), à ROME.
IX. Bénitier de MILAN.
IX. PARENZO, dôme.
IX. Nicopeia, à VENISE.
IX. Évangéliaire de Charles le Chauve, à la *Biblioth. nat.*
IX. Ivoire. (*Bibliothèque nationale*, n° 323.)
Ivoire, publié dans le *Trésor de numismatique*.
IX. MONT-ROLAND.
IX. THUIR, statue de plomb.
IX. Ivoire, au *British Museum*.
X. Ivoire de Rambona, Vatican.
X. Ivoire, au *Musée de Cluny*.
X. Saint-Martin-des-Champs, à PARIS (aujourd'hui à Saint-Denys).
X. SAINT-GALL, manuscrit.
X. Monnaie de Zimiscès.
X. Ivoire. (*Collection de M. Fillon*, Exposition de 1878.)
X. Ivoire. (*Collection Basilewski*). Ces deux ivoires rappellent celui du *Musée de Cluny*.
X. Évangéliaire, à ESSEN.
XI. Moine Jacques, Mss. du Vatican.
XI. Dôme de TRIESTE.
XI. Mosaïque du vestibule de saint Marc, à VENISE.
XI. Tissus.
XI. BEAUNE.
XI. LE PUY.
XI. BEAULIEU (Corrèze), statue de bois.
XI. *Bibliothèque nat.*, Mss. 10,867.
XI. S.-Benito de SAHAGUN (royaume de Léon). Voy. *Musée de Madrid*, bas-relief de 1 mètre de hauteur, bien archaïque.
XI. N.-D. de MOULINS, bronze.
XII. CAPOUE, mosaïque.
XII. San-Leonardo, près FLORENCE.
XII. Dôme de VÉRONE.
XII. Coffrets d'ivoire.
XII. Madone peinte. (*Musée de Cluny.*)
XII. *Collection Strauss*, statue d'argent achetée par M. Odiot et réparée.
XII. Vierge noire. (*Cabinet de M. le baron Pichon.*)
XII. Sceau de la CHARITÉ-SUR-LOIRE.
XII. Portail de la cathédrale de BOURGES.
XII. N.-D. de CHAPPES, près MOULINS.
XII. N.-D. de CHARTRES, *virgo paritura*.
XII. Portail de CHARTRES.
XII. N.-D. de Déols, à CHATEAUROUX.
XII. FONTGOMBAULT.
XII. JOUY EN JOSAS.
XII. MARSAT.
XII. ORCIVAL.
XII. PLANÈS.
XII. Sainte-Croix de POITIERS.
XII. SOISSONS, sceau.
XII. TOURNUS, statue en bois.
XII. TOURS.
XII. Vitrail, à VENDOME.
XII. Abbaye de CROSS-RAGUEL (Angleterre).
XII. MISSENDEN, sceau.
XII. N.-D.-sous-la-tour, à LOUVAIN.
XII. MONSERRAT.
XII. N.-D.-de-los-reyes, à SÉVILLE.
XII. Monnaie d'Isaac-l'Ange.
XII. LISBJERG (Danemark).
XII. TARRAGONE, cathédrale, Adoration des mages, porte latérale.
XII. TRÈVES, Liebfrauenkirche, portail roman.
XIII. SAUVETAT, statuette de bronze.

V. — VIERGE GLORIEUSE.



IX. S.-M.-in-Pallara, à ROME.
S.-M.-de-Libera.
X. Mss. 9,448 de la *Biblioth. nationale*.
X. Mss. de CAMBRAI.
XI. Mss. du moine Jacques, Vatican.
XI. Mss., 64, Vatican. pl. XCVII.
XI. Ivoire du Vatican.
XI. Monnaie de Nicéphore Botoniate.
XII. GÊNES. Croix d'argent.
XII. MONREALE, mosaïque.

XII. Porte de PISE.
XII. Dôme de PLAISANCE.
XII. Mosaïque, à Saint-Marc de VENISE.
XII. Saint-Marc de VENISE, façade septentrionale.
XII. MURANO.
XII. Fresque, au LIGET (Indre).
XII. Mss. d'Herrat à STRASBOURG.
XII. Mss. à TOURS (*Assomption*).
XII. MONREALE, porte de la cathédrale.
XII. Mss. du *British Museum*, Pentecôte.
XII. Mss. de PISE.
XII. PONTLEVOY.
XIII. Croix, au Vatican.
XIII. Peinture de Giunta.

VI. — VIERGE DE L'APPARITION.



IX. Sainte-Praxède, chapelle Saint-Zénon.
X. Santa-Maria-di-Costantinopoli, à ROME.
STRASBOURG, bannière.
XI. Monnaie de Constantin Ducas.
XII. Monnaie de Constantin, publiée par Ducange.
XII. Monnaie d'Alexis Comnène.
XII. Triptyque peint, Vatican.
XII. Vierge des Miracles, à MOSCOU. (*Couvent de Znamenge.*)
XII. Boîtes eucharistiques, au Vatican.
XII. Saint-Marc de VENISE, façade méridionale.
XIII. Monnaie d'Andronic II.

VII. — VIERGE SLAVE.



XII. Cornaline, Vatican.
XII. Pâte de verre, Vatican.
S.-M.-Traspontina, à ROME.
XII. PIAZZA, étendard de Roger.
XII. N.-D.-de-Grâce, à CAMBRAI.
XII. N.-D.-du-Port, à CLERMONT.
XII. N.-D.-de-Waldimir, en RUSSIE.
XII. N.-D.-de-Contrition (KIEV), madone semblable à Nijni-Novgorod. (*Couvent de l'Annonciation.*)
XII. N.-D.-del-Pascolo, à ROME et ZYROWICTZ.
GENAZZANO.
XII. Vierge de KORSOUN.
XII. Vierge du Don.
XII. *Musée royal de Belgique*, triptyque roman.

VII. — VIERGE MÈRE



I. Cimetière Priscille. ROME.
IV. Vase du *Musée Kircher*, à ROME.
X. Ivoire, de la *Bibliothèque nationale*, 10,438.
XII. Porte de la cathédr. de RAVELLO.
XII. N.-D. de POULAINE (Indre).
XII. Sceau de COVENTRY.
XII. Sceau de CHESTER.
XII. S.-M.-in transtévère, mosaïque de la façade.
XII. N.-D. d'AIX.
XII. N.-D.-de-Grâce, à porta Angelica, à ROME.
XIII. N.-D. de Hal, à BRUXELLES.

IX. — VIERGE ROMANE.



v. Cassette de GRADO Madone avec haste crucifère. (De Rossi, bull., 1872-176.
IX. RHEINAU.
XI. VIENNE, miniature.
XI. S. M. in Cosmédin, à ROME, portique.
XII. Saint-Nicolas de Latran, ROME. Sant-Aniceto, à ROME.
XII. Bibliothèque d'ORLÉANS.
XII. Plaque-quatrefeuilles, Vatican.
XII. S. M. della clemenza, à S. M. in Transtévère, à ROME. S. M. in principio, à NAPLES.
XII. Émail, au Louvre.
XII. Sceau de PARIS.
XII. Portail de la cathédrale de PARIS.
XII. N.-D. du Ronceray, à ANGERS.
XII. Vitrail, à ANGERS.
XII. Cloître, à ANGERS.
XII. Sceau de BAGNEUX.
XII. Abbaye de BRETEUIL, sceau.
XII. BERNET, statue.
XII. Abbaye du BEC, sceau.
XII. Miniature, à la bibl. de BOURGES.
XII. Vitrail de CHARTRES.
XII. Abbaye d'EAUCOURT, sceau.
XII. Abbaye de FOREST, sceau.
XII. FARMOUTIER, sceau.
XII. Chapitre de LAON, sceau.
XII. Abbaye de LONGPONT, sceau.
XII. Émail. (*Collection Germeaux.*)
XII. Saint-Victor, à MARSEILLE.
XII. POLIGNAN.
XII. PONT-AUBERT.
XII. SAUMUR. (Église de Nantilly.)
XII. N.-D. d'AIX-LA-CHAPELLE.
XII. N.-D. d'ALTŒTING.
XII. DRESDE, miniature.
XII. Cathédrale d'YORK, bas-relief.
XII. ABINGDON, sceau.
XII. CLERKENWELL, sceau.
XII. CHESTER, sceau.
XII. LEICESTER, sceau.
XII. SIVINESHEAD, sceau.
XII. EWARDSLEY, sceau.
XII. GREENFIELD, sceau.
XII. LINCOLN, sceau.
XII. WORCESTER, sceau.
XII. BLYBOROUGH (Suffolk), sceau.
XII. S. M. d'YORK, sceau.
XII. RYNSBÜRG.
XII. N.-D. d'HANSWICK.
XII. N.-D. de DEUX-ACREN (Hainaut).
XII. N.-D. de CHIÈVRES.
XII. Bronze émaillé, à SÉVILLE.
XII. Porte de NOVGOROD.
XII. STRODDETORP, autel aujourd'hui au Musée de Stockholm. Sceaux suédois.

X. — VIERGE-DOCTEUR.



IX. Sainte-Praxède, crypte, a ROME.
IX. Bible de Saint-Paul, à ROME.
IX. Miss. de WORMS (*Bib. de l'Arsenal*).
IX. Croix, musée de COPENHAGUE.
XI. S. M. in Pallara, à ROME.
XI. Abbaye de BONNE-ESPÉRANCE.
XII. LONGPONT, sceau.
XII. Abbaye de RESSONS, sceau.
XII. Abbaye de VICOGNE, sceau.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

SANCTUAIRES ET IMAGES.

		Pages.
Chapitre Ier.	Rome. — Catacombes	1
Chapitre II.	Rome. — Églises	15
Chapitre III.	États de l'Église	68
Chapitre IV.	Italie (Duchés)	90
Chapitre V.	Royaume de Naples	118
Chapitre VI.	France (Agen. — Besançon)	146
Chapitre VII.	— (Blois. — Évreux)	184
Chapitre VIII.	— (Fréjus. — Paris)	229
Chapitre IX.	— (Périgueux. — Vivier)	274
Chapitre X.	Espagne et Portugal	324
Chapitre XI.	Belgique et Hollande	360
Chapitre XII.	Angleterre. — Écosse. — Irlande. — Malte	396
Chapitre XIII.	Allemagne. — Suisse	460
Chapitre XIV.	Danemark — Suède — Norwège — Islande	511
Chapitre XV.	Pologne. — Russie	538
Chapitre XVI.	Orient	564
	Conclusion	607
	Tableau des principaux types de madones	613

La Table analytique de tout l'Ouvrage est insérée en tête du premier volume.

TABLE DES PLANCHES

DU SECOND VOLUME

Les gravures doivent être placees en regard du texte des pages dont le folio est indiqué sur cette table.

Planches.		Pages.
LXXVI *bis.*	FRONTISPICE.	
LXXVII.	Carte des monuments de la S.Vierge.	1
LXXVIII.	Cimetière Priscille.	2
LXXIX.	— Domitille	4
LXXX.	— —	6
LXXXI.	— Callixte.	8
LXXXII.	— SS. Pierre et Marcellin.	8
LXXXIII.	— Sainte-Agnès	13
LXXXIV.	Bas-relief au Latran	15
LXXXV.	Arc triomphal de Ste-Marie-Majeure.	22
LXXXVI.	Madone de Saint-Luc	29
LXXXVII.	S.-Alexis. Santa-Maria-in-Via-lata.	32
LXXXVIII.	Saint-Venance	36
LXXXIX.	Saint-Dominique et Saint-Sixte.	40
LXXXX.	Ancien Saint-Pierre (mosaïque).	44
LXXXXI.	S.-Clément, Ste.-Marie-duPeuple, etc.	49
LXXXXII.	Santa-Maria-in-Dominica.	52
LXXXXIII.	Sainte-Praxède (crypte).	56
LXXXXIV.	Sainte-Praxède (chapelle St-Zénon).	60
LXXXXV.	SS. Nérée et Achillée. Sant-Urbano.	62
LXXXXVI.	Sainte-Françoise Romaine	64
LXXXXVII.	S.-M.-in-Pallara (vierge glorieuse)	66
LXXXXVIII.	Santa-Maria-in-porticu.	70
LXXXXIX.	Ivoires du Vatican et de Paris.	74
C.	Ara-Cœli (autel).	78
CI.	Images au Vatican, etc.	82
CII.	S.-Maria-in-Trastevere (voussure).	84
CIII.	— della-Clemenza	86
CIV.	Bologne et Turin.	88
CV.	Venise. — Torcello (mosaïque)	90
CVI.	Bible syriaque. — Ravenne, etc..	92
CVI *bis.*	Nicopeia. — Tombeau à Ravenne, etc.	96
CVII.	Croix d'Agnellus, à Ravenne.	98
CVIII.	Santa-Maria-in-Porto, à Ravenne	100
CIX.	Dôme de Ravenne.— S.-Marc, à Venise.	100
CX.	Bible de S.-Paul, à Rome. Mont-Cassin.	104
CXI.	Venise (mosaïque du vestibule)..	110
CXI *bis.*	Mosaïque à Venise. Murano. Torcello	114
CXII.	Pise. Ancône et divers.	118
CXIII.	Parme. Pise. Asciano.	124
CXIV.	Pola	130
CXV.	S. Gall. — Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.	140
CXVI.	Marbre de Saint-Maximin, etc.	146
CXVII.	Ivoire de la Bibliothèque de l'Arsenal..	156
CXVIII.	Madones de Thuir, de Beaune, etc.	176
CXIX.	Ivoires, vitraux, etc.	186
CXX.	Manuscrit de Cambray, médailles, etc.	200
CXXI.	Ivoire de la Bibliothèque nationale	204
CXXII.	Chartres.	210
CXXIII.	S.-Martin-des-Champs, etc	232
CXXIV.	Miniatures de la Biblioth. nationale.	236
CXXV.	— —	240
CXXVI.	N.-D.-du-Ronceray à Angers, etc.	244
CXXVII.	N.-D. de Moulins, etc.	251
CXXVIII.	Tours.	254
CXXIX.	Bernet. Marsat. Cabinet de M. Strauss.	266
CXXX.	Saumur. — Ville en Bray, etc.	270
CXXXI.	N.-D. de Paris.	273
CXXXII.	N.-D. du Puy, etc.	291
CXXXIII.	Manuscrits d'Herrade et sceaux.	312
CXXXIV.	Vierges d'Espagne.	326
CXXXIV *bis.*	Vierge de Sahagun (Espagne)	355
CXXXV.	Vierges belges.	378
CXXXVI.	Vierges de Hollande.	392
CXXXVII.	Angleterre (cathédrale d'York), etc.	408
CXXXVIII.	— Sceaux.	426
CXXXIX.	— Sceaux.	444
CXL.	Missale gellonense.	460
CXL *bis.*	Miniatures à Vienne et à Dresde.	465
CXLI.	Missel de Worms.	470
CXLII.	Vierge d'Aix-la-Chapelle.	475
CXLIII.	Vierges d'Essen, d'Hildesheim, etc..	480
CXLIV.	Ivoires allemands.	485
CXLV.	—	498
CXLVI.	Bénitier à Mayence, etc.	502
CXLVII.	Autel de Lisbjerg (Danemark).	514
CXLVIII.	Wladimir. — Kiew, etc.	538
CXLIX.	Moscou. — Smolensk. — Le Don	548
CL.	Mosaïques de Kiew.	556
CLI.	Ladoga. — Korsoun	561
CLII.	Salonique, etc.	578

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue Saint-Benoît.


A Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris







T. 11, p. 163.

N. D. de Nantilly

Je ne comprends pas bien

Deux statues.

une cotée 0, 65c

~~l'autre~~ est-ce - celle restaurée qui est dans le texte ?

l'autre pl. CXXX.

cotée 1m.

n'a pas d'Enf. Jésus



Cour d'Appel de Paris.

Et vous prient d'assister à la Bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le Lundi 8 Novembre 1875, à Midi très-précis, en l'Église Notre-Dame des Blancs Manteaux, rue des Blancs-Manteaux.



Blavignac

Rélig. d'autels pl. XI. N° 1. ensemble
N° XXIII* détails

N. 44

N° 326. cath. de Mayence

pl. LXXI* bis
(fig 15)
S. V. bénissant au revers
d'une croix



5e Chambre

Audience du 1er Juillet 1879

CONCLUSIONS EXCEPTIONNELLES

Pour Monsieur Barrau

Défendeur Victor Bricot

Contre Mme Vve Lapanne

Demandeur Debladis

Plaise au Tribunal

...de communiquer les titres et pièces dont il entend faire usage à l'appui de

... Veresse ser a tenu de communiquer en la forme ordinaire

... se servir à l'appui de sa demande ;

...ée jusqu'à ce qu'elle ait satisfait aux présentes exceptions.

Sous toutes réserves.

...tice.

... Bricot



S. Heribert arch. de Cologne
mort 16. mars 1022.

Canonisé par Gregoire IX ou G. XI.
mort 1227. 1370

à la table

armand
pour Hartmann ou Herman



+ IHCV

C · MARIA + IHCV

HARMA

HARDMANNVS . AB . B

S. HERIBERTVS . C · MARIA

S.ACRAROVEMMRI .... DAE +

PIVT

